PRO
VERITATE
ET
REGNO
DEI
CHARLES HOLBROOK LIBRARY
Pacific School of Religion

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/oeuvrescompltest09unse

Benedictines of our Lady of Angels.
Princethorpe.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

—

TOME NEUVIÈME

OBPAC.

AVIS IMPORTANT.

Nous avons seuls le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de Saint Jean Chrysostome par l'abbé Martin ; nous sommes seuls propriétaires de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

LOUIS GUÉRIN & C^ie^,

ÉDITEURS.

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

---

TOME NEUVIÈME

BOLDHOUSE LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

Homélies sur les Actes des Apôtres (Suite) — Homélies sur la première Epître aux Corinthiens.

BAR-LE-DUC, L. GUÉRIN & C^ie^, ÉDITEURS

1866

86841
BR
65
C5
1864
V.9

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

HOMÉLIES

SUR LES ACTES DES APOTRES.

(SUITE.)

HOMÉLIE VI.

HOMMES D'ISRAEL, ÉCOUTEZ CES PAROLES. (ACT. II, 22, JUSQU'AU VERS. 36.)

ANALYSE.

1. Saint Chrysostome développe habilement l'art et le tact exquis avec lesquels saint Pierre propose à ses auditeurs les grands mystères de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. — Il glisse légèrement sur le premier, comme étant un fait public, et s'appuie pour prouver le second sur l'autorité de David, dont les prophéties étaient connues et respectées de tous.
2. Revenant ensuite sur l'explication des premiers versets de ce discours, l'orateur fait ressortir la force du témoignage qu'allègue l'apôtre en faveur de la résurrection de Jésus-Christ, et le montre assis dans les cieux sur un trône de gloire, régnant sur ses ennemis, et envoyant l'Esprit-Saint à ses apôtres. — Cependant, pour ne pas offusquer ses auditeurs, Pierre, comme l'observe saint Chrysostome, signale principalement ici l'action du Père, se contentant de faire entendre que le Fils étant Dieu comme lui, participe également à cet envoi.
3. Mais si Dieu le Père a établi dans les cieux le règne de son Fils, c'est afin de nous faire part de son royaume; et cependant les chrétiens méprisent ce royaume, et courent encenser le démon qui les conduit à l'enfer. — Ici l'orateur trace un éloquent parallèle entre la conduite du Seigneur et celle du démon, et entre l'homme doux et patient et celui qui habituellement se livre à tous les transports de la colère.
4. L'âme de l'un, calme et sereine, ressemble à ces montagnes qui jouissent d'une température toujours douce et toujours égale, et le cœur de l'autre rappelle le tumulte et les cris de la place publique. — Le choix d'un chrétien ne saurait donc être douteux.

1. Ces paroles ne sont point, dans la bouche de saint Pierre, un langage d'adulation ; mais parce qu'il avait vivement pressé ses auditeurs, il prend un ton plus modéré et cite, avec opportunité, un passage du Psalmiste. Il répète aussi le début de son discours, afin de prévenir en eux le trouble de l'esprit, car il va leur parler de Jésus-Christ. Précédemment ils ont entendu dans la paix et le calme la citation qu'il a faite du prophète Joël ; mais le nom de Jésus les eût soudain offusqués ; c'est pourquoi l'apôtre ne l'a pas prononcé. Observez encore qu'il ne dit pas : Obéissez à ma parole, mais : Ecoutez ces paroles ; et certainement il n'y avait là rien qui pût les offenser. Enfin, remarquons qu'il évite de toucher tout d'abord aux mystères les plus sublimes et qu'il commence par ce qu'il y a de plus humble : « Jésus « de Nazareth », dit-il. Pierre nomme donc la patrie de Jésus ; et cette patrie n'était qu'une

obscure bourgade ; et il ne révèle de lui rien de grand et d'élevé, pas même ce que tout autre prophète en eût annoncé. « Jésus de « Nazareth, homme que Dieu a rendu célèbre « parmi vous ». Ces premiers mots annoncent déjà un grand mystère, et révèlent que Jésus a été envoyé de Dieu. Or, c'est ce que toujours et en toute circonstance le précurseur et les apôtres ont soin de prouver. Ecoutez la parole du précurseur : « Celui qui m'a envoyé baptiser « dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui tu verras « l'Esprit descendre et se reposer, c'est celui-là ». (Jean, I, 33.) Tel est aussi le témoignage que Jésus-Christ lui-même se rend tout spécialement, lorsqu'il dit : « Je ne suis point venu de « moi-même, mais le Père m'a envoyé ». (Jean, VII, 28.) Et ce langage se retrouve à toutes les pages de l'Evangile.

C'est pourquoi Pierre, le prince du collége apostolique, l'ami du Christ et son ardent disciple, Pierre, à qui les clés du royaume des cieux ont été confiées, et qui a reçu les révélations de l'Esprit, a saisi d'abord ses auditeurs de crainte et d'effroi, et puis il a ranimé leur courage en leur montrant qu'ils n'étaient point exclus des grâces célestes. Enfin, après les avoir ainsi préparés à recevoir le don de la foi, il aborde la grande question de Jésus-Christ. Eh ! comment osera-t-il affirmer sa résurrection en face de ceux mêmes qui l'ont fait mourir ? Aussi ne se hâte-t-il pas de dire qu'il est ressuscité, mais seulement que Dieu l'a envoyé vers eux. Et la preuve, ce sont les miracles qu'il a opérés. Encore ne dit-il pas que Jésus les a opérés lui-même, mais que Dieu les a opérés par lui, afin de mieux gagner ses auditeurs par ce langage si empreint de modération. Quant à la certitude de ces miracles, il s'en rapporte à leur propre témoignage. « Jé- « sus », dit-il, « homme que Dieu a rendu « célèbre parmi vous par les merveilles, les « prodiges et les miracles qu'il a faits par lui « au milieu de vous, comme vous le savez « vous-mêmes ». C'est alors seulement, et comme par incident, qu'il rappelle le crime affreux qu'ils avaient commis, et qu'il s'efforce de les excuser. Mais, en réalité, quoique ce déicide eût été arrêté dans les conseils divins, ils n'en étaient pas moins coupables.

« Ce Jésus », dit-il, « qui vous a été livré par « le conseil et la prescience de Dieu, l'immolant « par la main des méchants, vous l'avez mis à « mort ». Nous retrouvons ici le même langage et presque les mêmes expressions dont Joseph avait usé à l'égard de ses frères : « Ne « craignez point, car ce n'est pas vous qui « m'avez livré, mais c'est Dieu qui m'a envoyé « ici ». (Gen. XLV, 5.) Néanmoins, parce qu'il avait dit que la mort de Jésus était arrêtée dans les conseils divins, les Juifs eussent pu répliquer : Nous avons donc bien fait ; c'est pourquoi il les convainc d'homicide par cette parole : « L'immolant par la main des méchants, « vous l'avez mis à mort ». Il désigne ici Judas et montre que les Juifs n'eussent pu exécuter leur noir dessein, si Dieu ne le leur eût permis et si le traître ne leur eût livré Jésus. Car c'est ce que signifie ce mot « livré », et l'apôtre rejette ainsi tout l'odieux du crime sur Judas qui livra le Sauveur et le trahit par un baiser. Quant à ces mots : « Par la main des méchants », ils se rapportent à la trahison de Judas, ou aux soldats qui crucifièrent le Sauveur, en sorte que les Juifs l'ont mis à mort, moins par eux-mêmes que « par la main des méchants ». Mais observez comme les apôtres ont toujours soin de prêcher d'abord la passion de Jésus-Christ, tandis que Pierre ne fait ici qu'indiquer sa résurrection ; et quoiqu'elle soit le point fondamental de la religion, il se contente de l'affirmer. C'est que le crucifiement et la mort de Jésus étaient des faits publics ; mais il n'en était pas encore ainsi de sa résurrection. Aussi ajoute-t-il : « Dieu l'a ressuscité après l'avoir « délivré des douleurs du tombeau, et il était « impossible qu'il y fût retenu ».

Ici l'apôtre nous révèle un grand et sublime mystère : car ce mot : « Il était impossible », signifie que Jésus-Christ lui-même a permis au tombeau de le renfermer, et que la mort, en voulant le retenir, a souffert des violences aussi extrêmes que les douleurs de l'enfantement. C'est en effet sous cette image que l'Ecriture se plaît à nous représenter les efforts de la mort, et elle nous indique en même temps que le Christ est ressuscité pour ne plus mourir. On peut aussi donner un autre sens à ces paroles : « Il était impossible qu'il fût retenu « dans le tombeau », et dire qu'elles signifient que la résurrection de Jésus-Christ est différente de celle des autres hommes. Et aussitôt, avant que ses auditeurs aient eu le temps de s'arrêter à quelques pensées, Pierre cite le Psalmiste et coupe court à tout raisonnement humain : « Car David a dit de lui ». Mais observez combien cette façon de s'exprimer est

humble, et c'est la même modestie de langage que ci-dessus. Cependant il ne laisse pas que d'en tirer cette grande leçon, qu'il ne faut pas s'affliger de la mort. « J'ai toujours », dit-il, « le Seigneur en ma présence ; et il est à ma « droite, afin que je ne sois pas ébranlé. C'est « pourquoi vous ne laisserez point mon âme « dans l'enfer ». (Ps. xv, 8.)

Pierre voulant alors développer cette prophétie, commence ainsi : « Mes frères ». C'est toujours ainsi qu'il s'exprime lorsqu'il veut annoncer quelques grandes vérités ; et ce début est bien propre à rendre ses auditeurs attentifs et bienveillants. « Mes frères, qu'il « soit permis de vous dire hardiment du pa- « triarche David ». Quelle humilité ! et comme il parle modestement, dès qu'il peut le faire sans danger ! Il n'affirme donc pas que la prophétie concerne Jésus-Christ à l'exclusion de David ; et il agit en cela très-prudemment, afin qu'en honorant à leurs yeux cet illustre prophète, il les amène à mieux respecter son autorité. Bien plus, en s'excusant comme d'un trait de hardiesse, de rapporter un fait public, il les loue et les flatte habilement. Aussi ne dit-il pas simplement David, mais le patriarche David. « Qu'il soit donc permis de dire hardi- « ment du patriarche David qu'il est mort et « enseveli ». Il n'ajoute point qu'il n'est pas ressuscité, mais il le fait assez entendre par ces mots : « Et son sépulcre est parmi nous « jusqu'à ce jour ». Cette citation suffit à son dessein, et, au lieu d'en venir immédiatement à Jésus-Christ, il loue de nouveau le saint roi. « Or, comme il était prophète et qu'il savait que « Dieu lui avait promis avec serment ».

2. Pierre s'exprime ainsi afin que du moins, par honneur pour David et pour ses descendants, les Juifs accueillissent le dogme de la résurrection. Car si Jésus-Christ n'était réellement ressuscité, la prophétie ne serait pas accomplie, et eux-mêmes auraient à en rougir. « Et comme il savait que Dieu lui avait « promis avec serment ». Ce n'était pas une simple promesse, mais un serment solennel. « Dieu lui avait donc promis avec serment « que, selon la chair, le Christ sortirait de sa « race, et qu'il serait assis sur son trône ». Admirez quels profonds mystères l'apôtre laisse soupçonner ! et comme il cite avec assurance les paroles du prophète, dès qu'il a su s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs. Aussi proclame-t-il ouvertement la résurrection de Jésus-Christ. « C'est pourquoi son âme « n'a point été laissée dans le tombeau, et sa « chair n'a point vu la corruption ». Ce langage a droit de nous étonner. Et, en effet, il affirme que la résurrection de Jésus-Christ n'est point semblable à celle des autres hommes, et que la mort, qui l'a tenu quelques instants, n'a pu étendre sur lui son empire souverain.

Quant au péché des Juifs, Pierre l'a laissé entrevoir comme dans l'ombre, et sans parler du châtiment que ce péché méritait, il s'est borné à déclarer que les Juifs avaient mis à mort le Christ : puis il a exposé les preuves de sa divinité. Mais dès qu'il est démontré que celui qui a été mis à mort, est le Juste par excellence, et l'ami de Dieu, vous avez beau taire le châtiment de ce crime, les coupables se condamneront eux-mêmes plus sévèrement que vous ne pourriez le faire. C'est pourquoi, afin de mieux se concilier leur attention, il s'en réfère aux décrets du Père éternel, et tire cette conclusion de la prophétie, qu' « il était « impossible » que le Christ restât dans le tombeau.

Mais revenons sur l'explication des premiers versets. « Jésus de Nazareth que Dieu a rendu « célèbre parmi vous ». Ainsi, le doute n'est plus permis à son égard parce qu'il s'est fait connaître par ses œuvres. Aussi, Nicodème disait-il à Jésus-Christ : « Personne ne peut faire « les miracles que vous faites ». (Jean, III, 2.) Pierre dit également : « Dieu l'a rendu célèbre « par les merveilles, les prodiges et les mira- « cles qu'il a opérés par lui au milieu de vous ». Ce n'est donc point secrètement, puisqu'il a agi devant tout le peuple. C'est ainsi que l'apôtre conduit insensiblement ses auditeurs, des faits qu'ils connaissent à ceux qu'ils ignorent ; et quand il dit que tout cela s'est fait « par suite des décrets divins », il semble dire que de leur part ce crime a été involontaire, puisqu'il avait été prévu et réglé dans la sagesse et les conseils du Seigneur. Il passe donc rapidement sur tout ce qui eût pu les contrister, et dirige tous ses efforts à leur prouver que le Christ a été mis à mort. C'était dire à ses auditeurs : Quand vous le nieriez, ceux-ci, à savoir, les apôtres, l'attesteraient. Or, celui qui triomphe de la mort ne pourra-t-il pas plus aisément encore se venger de ses bourreaux ? Certainement. Mais Pierre évite de le dire ; et, sans leur annoncer que le Christ

exterminera la nation déicide, il se borne à le leur faire comprendre.

Nous apprenons également du discours de l'apôtre quelle est la signification de ce mot : « être retenu ». Car celui qui retient une chose avec souffrance, cherche moins à en conserver la possession qu'à s'en décharger et à soulager ainsi sa douleur. C'est aussi avec une admirable justesse que saint Pierre dit : « David parlant « au nom du Christ », de peur qu'on ne crût qu'il parlait en son nom. Voyez-vous maintenant avec quelle hardiesse il interprète la prophétie et en expose clairement le sens, en montrant le Christ assis sur son trône? Or, le royaume du Christ est un royaume spirituel qui n'existe qu'au ciel. C'est pourquoi le fait de la résurrection implique celui de la possession de ce royaume ; et le prophète ne pouvait pas ne point en parler, puisque la prophétie concernait le Christ. Mais pourquoi le Psalmiste parle-t-il « de la résurrection du « Christ », plutôt que de son royaume? C'est pour nous révéler un grand mystère. Et pourquoi dit-il qu'il est assis sur son trône? Parce que du haut des cieux il étend son autorité sur tous les Juifs et principalement sur ceux qui l'ont crucifié.

« Et sa chair n'a point vu la corruption ». Cette parole n'exprime pas moins fortement le dogme de la résurrection que celle-ci : « Dieu « a ressuscité ce Jésus ». Et voyez-vous comme maintenant il le désigne par son nom? « Et « nous en sommes tous témoins. Après donc « qu'il a été élevé de la main de Dieu » ; Pierre en revient encore à Dieu le Père, quoique déjà il ait suffisamment montré son action, parce qu'il sait combien cet argument est puissant. Il laisse également comprendre, sans le dire ouvertement, que ce même Jésus est monté au ciel, et qu'il y réside. « Et après « qu'il a reçu la promesse du Saint-Esprit ». Observez ici que l'apôtre attribue l'envoi de cet Esprit divin au Père, et non au Christ. Mais, après avoir rappelé les miracles de celui-ci, l'attentat des Juifs contre sa personne, et le prodige de sa résurrection, il s'enhardit à en parler librement, et leur cite la déclaration de témoins qui ont tout vu et tout entendu. Cependant, s'il revient fréquemment sur la résurrection de Jésus-Christ, il ne parle qu'une seule fois du crime de ceux qui l'ont crucifié, pour éviter de leur être importun. « Après donc qu'il a reçu la promesse du Saint-« Esprit ». Quel sublime mystère recèlent ces paroles! Et je pense qu'ici saint Pierre fait allusion à la promesse que Jésus-Christ fit à ses apôtres avant sa passion. Aussi remarquez comme en ceci il lui attribue l'action principale, et comme il obtient adroitement un immense résultat. Car si Jésus-Christ a répandu l'Esprit-Saint, c'est de lui que parlait le prophète, quand il disait : « Dans les derniers « jours je répandrai de mon Esprit sur vos « serviteurs et sur vos servantes, et je ferai « paraître des prodiges dans le ciel ».

Quelle doctrine se cachait donc sous ces paroles? Mais à cause même de sa sublimité, l'apôtre la voile aux regards de ses auditeurs, et attribue au Père l'envoi du Saint-Esprit; c'est pourquoi il se borne à énumérer les biens que nous a procurés l'incarnation du Fils, les miracles que celui-ci a opérés, la royauté qu'il a fondée, le peuple au milieu duquel il a paru, et il ajoute comme incidemment que lui aussi donne l'Esprit-Saint. Toute parole qui ne tend pas à l'utilité de ceux qui l'écoutent, est une parole vaine et inutile. C'est ce que témoigne le saint précurseur quand il dit: « Le Christ vous baptisera lui-même en l'Es-« prit-Saint ». (Matth. III, 11.) Pierre montre également que Jésus-Christ, bien loin d'affaiblir la vertu de sa croix, l'a rendue plus brillante, puisqu'il accomplit en ce jour, à l'égard de ses disciples, la promesse qu'il avait précédemment reçue de son Père. C'était donc, dit l'apôtre, cette promesse qu'il nous avait faite, et qu'il se réservait d'accomplir dans toute son étendue, après le mystère de sa passion. « Je « répandrai » ; cette expression marque la dignité du bienfaiteur, et l'abondance de ses dons. La suite de ce discours en est une preuve sensible, car c'est après avoir reçu l'Esprit-Saint, que Pierre annonce hardiment l'ascension de Jésus-Christ, et que, pour la prouver, il allègue, à l'exemple du Sauveur, le témoignage du Psalmiste. « Car David, » dit-il, « n'est point monté au ciel ».

3. Ici la parole de l'apôtre se relève noblement, et il parle avec fermeté. Il n'a donc plus recours à ces précautions oratoires : qu'il me soit permis de vous dire ; mais il s'exprime en toute franchise. « Le Seigneur a dit à mon « Seigneur : assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce « que je réduise tes ennemis à te servir de « marche-pied ». Or, si le Christ est le Seigneur de David, à plus forte raison l'est-il des

Juifs. « Assieds-toi à ma droite ». Cette parole résume toutes choses. « Jusqu'à ce que je réduise « tes ennemis à te servir de marche-pied ». Cette citation ne pouvait manquer de renouveler dans les esprits une salutaire terreur, car elle montrait quelle sera la conduite du Seigneur envers ses amis et ses ennemis. Mais, pour se mieux concilier ses auditeurs, Pierre se hâte d'attribuer au Père l'exercice de la souveraineté, et, après avoir proclamé ces sublimes mystères, il abaisse insensiblement son langage.

« Que toute la maison d'Israël sache donc ». Voyez comme il prévient le doute et l'hésitation, et comme il continue avec autorité. « Que « Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus ». Il cite les paroles du Psalmiste, et, au lieu de dire : Que toute la maison d'Israël sache donc certainement que le Christ est assis à la droite de Dieu le Père, ce qui marquait la gloire la plus élevée, il laisse ce privilége, et dit plus humblement que Dieu l'a « fait », c'est-à-dire, l'a établi Christ et Seigneur. Ainsi, il omet de parler de la personne même du Fils, et ne s'arrête qu'à l'action du Père. « Ce Jésus que vous avez crucifié ». Que ce dernier membre de phrase est heureux ! et quels remords il devait exciter dans l'âme de cette multitude. Car l'apôtre, qui lui a d'abord montré toute la grandeur du crime, en désigne ici les coupables, afin qu'ils en comprennent mieux l'énormité, et qu'ils en conçoivent une salutaire terreur. Et en effet, les bienfaits sont moins puissants pour attirer les hommes que la crainte pour les corriger. Mais il est des hommes admirables, de pieux amis du Seigneur, qui sont au-dessus de ce double motif; tel était Paul qui aimait Dieu sans s'inquiéter du ciel, ni de l'enfer.

C'est là véritablement aimer Jésus-Christ, et ne point se conduire en mercenaire, qui ne cherche que son profit et son avantage : c'est là être véritablement chrétien, et n'agir que par le principe de l'amour divin. Combien donc notre conduite est-elle digne de larmes, puisqu'appelés à cet héroïsme de vertu, nous ne savons pas même considérer le ciel comme le but d'un utile négoce. Jésus-Christ nous promet les plus riches trésors, et nous ne l'écoutons point. Ah ! quels châtiments ne mérite pas une telle indifférence ! L'homme qu'excite la tyrannique passion de l'or ne considère point s'il se trouve en rapport avec un étranger, ou un esclave; avec un ennemi, ou un rival implacable, pourvu qu'il espère en tirer quelqu'argent. Il n'est donc rien qu'il ne fasse volontiers, fallût-il les aduler, les servir, et les tenir pour les plus honnêtes gens du monde, dès qu'il est assuré d'en être grassement payé: tant la soif du lucre éteint en lui toute autre pensée. Eh ! le royaume des cieux est moins puissant sur nous que la vue d'un vil métal ! Cette perspective ne peut émouvoir notre indifférence, et néanmoins celui qui nous promet ce royaume n'est pas un homme ordinaire ; c'est le Roi des cieux.

Cependant, à ne considérer même que le royaume qui nous est promis, et le Dieu qui veut nous le donner, il est beau de recevoir un tel don, et de le recevoir de telles mains. Hélas ! nous agissons comme ces insensés à l'égard desquels un roi veut couronner mille bienfaits en les associant à l'héritage de son fils, et qui ne savent que mépriser ses offres généreuses. Mais, au contraire, que le prince des méchants, celui qui, plein de malice, a précipité nos premiers parents et toute leur postérité dans un abîme de maux, nous présente une obole, et soudain nous courons l'adorer. Dieu nous promet un royaume, et nous le méprisons; le démon nous entraîne vers l'enfer, et nous l'honorons. Ainsi, d'un côté le Seigneur, et de l'autre le démon. Mais quelle différence encore dans leurs commandements ! Oui, supposons qu'il n'existe ni Dieu, ni démon, ni ciel, ni enfer, cette différence seule suffirait à éclairer notre choix. Et, qu'ordonnent-ils donc l'un et l'autre ? Le démon, tout ce qui souille l'homme ; et Dieu, tout ce qui fait sa gloire et son honneur. Le démon, tout ce qui nous rend malheureux et infâmes; et Dieu, tout ce qui nous apporte la paix et la tranquillité. Ecoutez en effet les paroles de l'un : « Apprenez de moi que je suis doux et « humble de cœur, et vous trouverez le repos « de vos âmes ». (Matth. xi, 29.) Quel est, au contraire, le langage de l'autre ? Soyez dur et inhumain, furieux, et moins homme que bête féroce. Quant aux résultats de ces commandements, de quel côté est l'utilité et l'opportunité ? Mais, à part toutes ces considérations, il suffit de savoir que l'un des deux est le démon ; et, si nous en sommes bien persuadés, nous le vaincrons avec plus de gloire. Car l'utilité du précepte, et non sa facilité, nous doit faire connaître celui qui nous porte un

véritable intérêt. C'est ainsi que les pères donnent à leurs enfants des ordres sévères, et les maîtres à leurs esclaves; mais ils n'en sont pas moins pères et maîtres, tandis que les autres sont dépendants et serviteurs.

Et maintenant, voulez-vous examiner la question sous le rapport du bonheur? La solution en est facile et évidente. Et en effet, y a-t-il parité de satisfaction entre l'homme irascible et furieux et l'homme doux et patient? L'esprit de ce dernier possède le calme d'une paisible solitude et l'âme du premier ressemble à ces places publiques où se presse une foule importune et où les gens qui conduisent des chameaux, des mulets et des ânes, crient à tue-tête pour avertir les passants de se garer. Oui, je comparerai le méchant à ces villes où l'on n'entend que le bruit de l'enclume et du marteau et où l'encombrement est si grand qu'à chaque pas on risque de heurter les autres ou d'en être soi-même heurté. Mais le juste est semblable à une montagne dont le sommet jouit de la douce haleine des zéphyrs et s'illumine des rayons d'une pure lumière. Des sources jaillissantes abreuvent mille fleurs qui en font un délicieux jardin; l'on dirait une prairie que le printemps a émaillée de plantes et de fleurs et qu'il arrose de limpides ruisseaux. Ajoutez au plaisir des yeux celui de l'oreille que charment de suaves mélodies. Car, ou les oiseaux chantent sur les cimes élevées des grands arbres, ou la cigale, le rossignol et l'hirondelle harmonisent leurs voix et leurs concerts. D'autres fois c'est le zéphyr qui se joue dans les hautes branches des arbres et qui, agitant les pins et les mélèzes, imite les chants mélodieux du cygne; ou ce sont les lis et les roses de la vallée qui s'inclinent comme dans un fraternel embrassement et présentent l'image d'une mer calme et tranquille. Les fleurs nous offrent d'autres emblèmes non moins gracieux. Ainsi la rose symbolise l'arc-en-ciel, la violette la mer azurée, et le lis le ciel. Mais cet admirable spectacle de la nature qui réjouit l'œil, récrée également le corps. On y respire en effet un tel bien-être qu'on se croit plutôt dans les cieux que sur la terre.

4. Dirai-je encore que le murmure des eaux qui se précipitent en cascade et frémissent sur un lit de cailloux, détend nos membres fatigués et provoque un doux sommeil? Cette description vous charme et vous ferait aimer la solitude; mais combien plus délicieux est l'état d'une âme humble et patiente. Et ne croyez pas que ma parole se soit égayée dans cette description pour le seul plaisir de peindre la nature et d'en tracer un riant tableau; non, non. J'ai voulu vous montrer quels sont les charmes de la patience, et vous faire comprendre qu'il est plus doux et plus utile de vivre avec un homme vraiment patient, que d'habiter ces lieux enchanteurs. Et en effet, jamais il ne déchaîne autour de lui le souffle violent de l'aquilon, et son langage doux et modéré ne rappelle que les brises légères d'un paisible zéphyr. Ses reproches eux-mêmes sont pleins de bienveillance et imitent le chant des oiseaux. Comment donc ne pas trouver auprès de lui le véritable bonheur? Si sa parole ne peut rien sur le corps, du moins elle calme et récrée l'âme; et les soins habiles d'un médecin coupent moins vite la fièvre que la parole d'un homme patient n'apaise un esprit furieux et emporté. Eh! pourquoi parler du médecin, puisqu'un fer rouge qu'on plonge dans l'eau, perd sa chaleur moins promptement qu'un cœur courroucé ne se calme au contact d'un homme patient? Mais de même qu'on ne fait sur la place publique aucune attention au chant des oiseaux, ainsi mes paroles frappent inutilement l'oreille d'un esprit furieux et irascible. Combien donc la douceur est préférable à la colère et à l'emportement. D'ailleurs Dieu nous commande la première et le démon la seconde. Aussi, quand même il n'existerait ni Dieu, ni démon, n'oubliez point que nos propres intérêts nous prescriraient encore de cultiver cette vertu et de fuir ce vice.

Et en effet, l'homme doux et patient est débonnaire pour lui-même et utile aux autres, tandis que l'homme violent et irascible devient ennuyeux à lui-même et inutile aux autres. Eh! y a-t-il rien de moins aimable et de plus triste, de plus fatigant et de plus insupportable que de vivre avec un esprit de ce caractère, tandis que nos relations avec un esprit pacifique sont empreintes de charmes et de douceurs! Il vaut mieux habiter avec une bête féroce qu'avec le premier; car celle-ci s'apprivoise et devient soumise, mais celui-là s'irrite des démarches mêmes que vous faites pour l'apaiser, tant la colère est son état habituel! Les jours joyeux et sereins de l'été et les tristes frimas de l'hiver sont moins opposés que ces deux hommes.

Mais, avant d'exposer tous les maux dont la colère est le principe à l'égard du prochain, examinons ceux qu'elle nous attire. Sans doute c'est déjà un grand mal que de nuire à ses frères, et j'en parlerai plus tard. Pour le moment je vous demande quel bourreau déchire les côtés comme la colère et l'emportement, quel dard transperce le corps aussi cruellement, et quel accès de folie ébranle aussi complètement la raison? J'en ai connu plusieurs que la colère a rendus malades; et, de toutes les fièvres, celles-ci sont les plus dangereuses. Mais si tels sont les ravages que cette passion porte dans le corps, que seront ceux dont elle afflige l'âme? Eh! ne dites point qu'on ne les voit pas au dehors, mais pensez que si l'homme furieux et emporté se nuit ainsi à lui-même, il ne peut amener pour les autres que de terribles malheurs. Plusieurs en effet ont perdu la vue par suite d'un accès de colère, et plusieurs autres sont tombés dans de graves maladies. Mais l'homme vraiment patient soutient sans fléchir le poids de l'adversité. Et cependant, malgré toute la rigueur de ses commandements et en dépit des supplices de l'enfer où ils nous conduisent, le démon, cet ennemi juré de notre salut, se voit obéi avec plus d'empressement que le Sauveur Jésus, qui est notre bienfaiteur et qui ne nous intime que des préceptes faciles, salutaires, et non moins utiles à nous-mêmes qu'à nos frères.

Rien de plus dangereux, mon cher frère, que la colère et l'emportement. Si sa violence ne dure qu'un instant, les suites en sont bien graves. Car souvent toute la vie ne suffit pas pour réparer un mot prononcé dans la colère; et un seul acte d'emportement brise souvent toute une carrière. Mais ce qui est plus déplorable encore, c'est que souvent un instant, une action et une parole nous font perdre les biens éternels et nous dévouent aux plus affreux supplices. Je vous en conjure donc, muselez cette bête féroce. Mais c'est assez parler de la douceur et de la colère, et si vous voulez poursuivre ce parallèle entre l'avarice et la générosité, l'impureté et la chasteté, la jalousie et la bienveillance, vous trouverez entre elles la même différence. Il me suffit de vous avoir montré à reconnaître par le seul énoncé du précepte quel en est l'auteur, Dieu ou le démon. Ah! obéissons à Dieu et ne nous précipitons point dans l'enfer; et tandis que nous en avons le temps et la facilité, purifions notre âme de la tache du péché, afin que nous obtenions les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VII.

A CES PAROLES ILS FURENT TOUCHÉS AU FOND DE LEUR CŒUR, ET ILS DIRENT A PIERRE ET AUX AUTRES APÔTRES : FRÈRES, QUE FERONS-NOUS ? (CHAP. II, 37, JUSQU'A LA FIN.)

ANALYSE.

1. L'Orateur montre, par les sentiments de componction que font paraître les Juifs, le succès de la méthode que saint Pierre a suivie, et développe la réponse de cet apôtre : Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé. — Ici saint Chrysostome trace le tableau de cette vie si admirable des premiers fidèles, et nous les représente persévérant dans la prière, la fraction du pain et la communauté des biens.
2. A l'égard de ce merveilleux désintéressement, il observe qu'ils faisaient de leurs biens un sage et utile usage, et ne les dédaignaient point, comme quelques philosophes, par vanité et arrogance. — Il appuie également sur le tact avec lequel saint Pierre leur propose le baptême sans s'étendre sur la passion et la mort de Jésus-Christ, parce qu'il voulait ménager ici, comme précédemment, leur trop grande susceptibilité.
3. L'Orateur revient ensuite sur le spectacle qu'offraient les premiers fidèles, et exalte leur charité qui enfantait pour tous la joie pure de l'âme, et l'abondance des biens célestes. — Il rehausse ensuite magnifiquement leur simplicité, et prouve que la prudence qui accompagne toujours cette vertu, ainsi que la confiance en Dieu, finissent par réussir.
4. Ces premiers fidèles étaient ardents à se mortifier, et les chrétiens de nos jours ne recherchent que les délices ; ils se dépouillaient de leurs biens, et nous prétendons conserver les nôtres avec affection ; ils descendaient nus dans l'arène, et nous nous présentons au combat pompeusement parés : la lutte ne peut donc être égale. — C'est pourquoi nous devons, à leur exemple, retrancher toute cupidité, et, par un désintéressement vrai et sincère, nous assurer la victoire sur le démon, et la possession des biens éternels.

1. Considérez ici les avantages inestimables de la douceur. Elle pénètre dans les cœurs plus avant que la violence, et les perce plus profondément. Le fer qui ouvre un abcès dur et compact ne produit qu'une légère douleur ; mais si des émollients ont rendu cet abcès tendre et impressionnable, la douleur devient vive et forte. C'est ainsi que l'apôtre devait amollir d'abord les esprits, et puis les piquer. Or ce résultat s'obtient par la douceur, et non par la colère, les reproches violents et les injures. Car l'emportement augmente le mal, et la douceur le diminue. Aussi voulez-vous amener celui qui vous a insulté à reconnaître sa faute, reprenez-le avec une extrême douceur. Telle est la conduite de l'apôtre. Il rappelle à ses auditeurs le souvenir de leur crime ; et sans y ajouter aucun reproche, il s'étend sur les dons de Dieu à l'égard des Juifs, et sur les preuves des faits qui se sont accomplis parmi eux.

C'est pourquoi ils surent gré à l'apôtre de sa douceur, parce qu'il ne faisait entendre à ceux qui avaient crucifié son Dieu, et qui voulaient la mort de ses disciples, que le langage d'un père et d'un maître affectionné. Mais bientôt ils joignirent à ces sentiments de reconnaissance les remords d'une conscience coupable, et ils comprirent toute l'énormité de leur crime. Car Pierre ne permit point qu'ils s'abandonnassent aux fureurs du désespoir, ni que leurs âmes fussent enveloppées de ténèbres. Il se hâta donc de dissiper, par l'humilité de sa parole, les nuages de l'indignation, et puis il leur représenta la grièveté de leur faute. Chaque jour l'expérience justifie une semblable conduite. Quand nous disons à un injuste agresseur qu'il nous a blessé, il s'efforce de nous prouver le contraire. Mais si nous lui soutenons que, loin d'avoir été atteint par ses traits, c'est nous qui l'avons percé, il se récrie et se déclare invulnérable. Aussi, voulez-vous fortement embarrasser votre ennemi, ne l'accusez pas, mais prenez sa défense, et il s'accusera lui-même. Car l'homme aime naturellement la contradiction. Pierre ne l'ignorait pas ;

c'est pourquoi il évite de les reprendre avec aigreur, et s'efforce, autant qu'il peut, de les excuser tout doucement. Aussi parvint-il à toucher leurs esprits. Eh ! qui atteste ce succès ? Leurs propres paroles, car ils disent : « Frères, que ferons-nous ? »

Voyez-vous comme ils appellent frères ces mêmes hommes qu'ils nommaient séducteurs ? Ce n'est point qu'ils s'égalent à eux, et ils ne veulent que s'attirer leur bienveillance et leur amitié. Observez encore qu'après les avoir appelés frères, et avoir dit : « Que ferons-nous ? » ils n'ajoutent pas : Nous ferons donc pénitence, mais : qu'ils s'abandonnent à leur conduite. C'est ainsi que dans un naufrage imminent, ou dans une grave maladie, tous laissent agir le pilote ou le médecin, et lui obéissent docilement. Et de même ces Juifs reconnaissent hautement qu'ils sont en un péril extrême, et qu'il ne leur reste plus aucune espérance de salut. Aussi ne disent-ils point : Comment serons-nous sauvés ? mais : « Que ferons-« nous ? » Ils s'adressaient à tous les apôtres ; mais Pierre seul répond. Et que dit-il ? « Faites « pénitence, et que chacun de vous soit bap-« tisé au nom de Jésus-Christ ». Il ne dit pas encore : Croyez ; mais : « Que chacun de vous « soit baptisé », parce qu'ils devaient recevoir la foi avec le baptême ; et pour leur en montrer les avantages il ajoute : « En rémission de « vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-« Esprit ». N'était-ce pas leur dire : Pourquoi différer ce baptême qui vous apportera la rémission de vos péchés et la plénitude des dons célestes ?

Bien plus, afin de rendre sa parole plus persuasive encore, il ajoute : « Car la promesse », celle dont il avait parlé précédemment, « est « faite à vous, et à vos enfants ». Ainsi le don de l'Esprit-Saint est d'autant plus excellent qu'ils pourront le laisser en héritage à leurs enfants. « Et à tous ceux qui sont éloignés » ; à plus forte raison à vous qui êtes proches : « et à tous les hommes que le Seigneur notre « Dieu appelle ». Observez que l'apôtre ne parle de « ceux qui sont éloignés » que quand il voit ses auditeurs rentrer en eux-mêmes et se condamner eux-mêmes. Car de semblables dispositions empêchaient qu'ils ne fussent jaloux des gentils. « Et par plusieurs autres dis-« cours il rendait témoignage et les exhortait « en ces termes ». Voyez comme Pierre parle toujours brièvement, sans faste et sans ostentation : « Il rendait témoignage et les exhor-« tait en ces termes ! » La doctrine parfaite sait également inspirer la crainte et l'amour. « Sau-« vez-vous de cette génération perverse ». S'il parle du présent plutôt que de l'avenir, c'est que rien ne nous touche plus vivement. Aussi leur prouve-t-il que sa parole les délivrera des maux présents et futurs.

« Ceux donc qui reçurent sa parole furent « baptisés, et il y eut en ce jour environ trois « mille personnes qui se joignirent aux disci-« ples ». Ne pensez-vous pas que tout autre miracle eût moins réjoui les apôtres que ces nombreuses conversions ? « Or ils persévéraient « dans la doctrine des apôtres et dans la com-« munion ». Ici l'écrivain sacré note spécialement deux vertus : la persévérance et l'union des esprits ; et il nous fait ainsi entendre que les apôtres continuèrent longtemps encore à les instruire. « Ils persévéraient donc dans la « communion, et dans la fraction du pain, et « dans la prière ». En outre, dit saint Luc, tout était commun entre eux, et ils se soutenaient dans ces saintes dispositions. « Et la « crainte était dans les âmes, et les apôtres opé-« raient beaucoup de merveilles et de mira-« cles ». Je ne m'en étonne pas. Car ce n'étaient pas des hommes ordinaires. Ils n'envisageaient plus les choses sous un aspect tout profane ; et ils étaient tout embrasés des feux de l'Esprit-Saint. Mais parce que Pierre, dans son discours, avait entremêlé les promesses et les menaces, le présent et l'avenir, les esprits étaient d'autant plus frappés de crainte que les prodiges confirmaient les paroles. Ainsi aux jours de la Pentecôte comme en ceux du Sauveur, les prodiges précédaient la doctrine et les miracles l'accompagnaient.

« Or tous ceux qui croyaient vivaient en-« semble, et ils avaient tout en commun ». Voyez quels progrès rapides ! Car à l'union de la prière et de la doctrine, ils ajoutaient celle de la vertu. « Ils vendaient leurs terres et leurs « biens et les distribuaient à tous selon que « chacun en avait besoin ». Voyez encore quelle crainte dominait les esprits ! « Et ils les « distribuaient », c'est-à-dire, en faisaient un sage partage, « selon que chacun en avait be-« soin ». Ce n'était donc pas cette prodigalité de certains philosophes qui abandonnaient leur patrimoine ou jetaient leur or dans la mer, plutôt par folie et déraison que par un véritable mépris des richesses. Car toujours le

démon s'est étudié à corrompre l'usage des créatures que Dieu a faites, comme si l'on ne pouvait user sagement de l'or et de l'argent.

2. « Et tous les jours ils étaient ensemble « dans le temple ». Ces paroles nous apprennent quels fruits produisit immédiatement la prédication des apôtres ; et admirez avec quel zèle ces Juifs oubliaient le soin de toute affaire temporelle et se rendaient assidûment au temple. Car leur respect pour ce lieu sacré croissait avec leur ferveur, et les apôtres ne les en éloignaient pas encore par bonté et par condescendance. « Et ils rompaient le pain « dans leurs maisons, prenant leur nourri- « ture avec joie et simplicité de cœur, louant « Dieu et agréables à tout le peuple ». Je crois que, par cette expression : Rompant le pain, l'écrivain sacré a voulu désigner les jeûnes et l'abstinence que pratiquaient ces premiers chrétiens, puisque leur nourriture était frugale et ennemie de toute recherche. Apprenez donc ici, mes frères, que le bonheur de la vie accompagne la frugalité bien plus que les délices de la table ; et la pratique de la sobriété nous est une source de joie, tandis que l'intempérance du festin est un principe de tristesse. La parole de Pierre fit donc éclore la sobriété chrétienne qui produisit à son tour un pur et saint contentement.

Et comment ? me direz-vous. Parce que leurs aumônes « les rendaient agréables à tout « le peuple ». Car il faut faire moins attention aux prêtres qui s'élevaient contre eux par esprit d'une basse jalousie, qu'au peuple qui les accueillait avec faveur. « Or le Seigneur « augmentait chaque jour ceux qui devaient « être sauvés dans l'Eglise ; et tous ceux qui « croyaient vivaient ensemble ». Tant l'union et la concorde sont bonnes en toutes choses !

Cependant Pierre « rendait témoignage par « d'autres discours ». Cette remarque de saint Luc nous fait entendre que l'apôtre donna quelque développement à ses premières paroles, ou qu'après avoir amené ses auditeurs à croire en Jésus-Christ, il laissa aux autres apôtres le soin de leur expliquer la pratique de cette croyance. Il évite aussi de leur parler de la croix, et dit seulement : « Que chacun « de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ». Pourquoi donc ne leur parle-t-il point fréquemment de la croix? Par ménagement et pour éviter tout reproche ; aussi se borne-t-il à dire : « Faites pénitence, et que chacun de « vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ ». Ainsi, au tribunal de la religion, les choses se passent tout autrement que dans celui de la justice humaine : car l'aveu de sa faute assure le salut du pécheur.

Observez encore avec quel tact Pierre insiste sur un point bien important. Après avoir signalé la grâce du baptême, il ajoute immédiatement : « Vous recevrez le don de l'Esprit- « Saint » ; et en présence des prodiges qui s'opéraient sous leurs yeux, les Juifs ne pouvaient pas ne point croire à cette promesse. Au reste, l'apôtre se contente de leur révéler ce qu'il y avait de plus facile, et qui, par la communication des dons célestes, les pouvait conduire au salut. Car il savait bien qu'à l'occasion la saveur de ces premiers biens les enflammerait d'un nouveau zèle. Mais parce qu'il voyait en ses auditeurs le désir de connaître ce point capital de son discours, il leur apprit que cette connaissance était un don de l'Esprit-Saint. Aussi voyez avec quelle attention ils l'écoutent et comme ils louent une parole qui les remplit de crainte et de frayeur ! Bien plus, ils croient et demandent le baptême.

Mais reprenons l'explication des premiers versets de notre texte : « Ils persévéraient », dit saint Luc, « dans la doctrine ». Nous pouvons évidemment conclure de ces paroles que les apôtres instruisirent ces néophytes non-seulement pendant un, deux ou trois jours, mais tout le temps que demandait leur conversion. « Et tous étaient dans une grande « frayeur ». « Tous », c'est-à-dire même ceux qui ne croyaient pas. Et il est vraisemblable que, dans ces derniers, cette frayeur venait ou du changement prodigieux qu'ils voyaient, ou peut-être des miracles qui s'opéraient sous leurs yeux. Saint Luc dit aussi qu'ils vivaient « dans une intime union », expression plus forte que l'adverbe « ensemble », parce qu'on peut vivre avec des personnes dont on ne partage pas les sentiments. Enfin il ajoute que Pierre les exhortait par ses discours, et sans en rien rapporter, il se borne à cette sommaire indication. Mais elle suffit pour nous apprendre que les apôtres présentèrent d'abord à ces néophytes, comme à de tendres enfants, le lait et le miel de la doctrine évangélique, et qu'en peu de temps ceux-ci atteignirent une perfection tout angélique.

« Et ils distribuaient à tous leurs biens, selon « que chacun en avait besoin ». Ces nouveaux

disciples voyaient qu'entre eux les dons spirituels étaient communs et que tous en étaient également favorisés ; aussi en vinrent-ils promptement à l'idée d'en faire autant pour les biens de la terre. « Or, tous ceux qui « croyaient, vivaient ensemble ». Mais ils n'habitaient pas la même maison, comme le prouvent ces autres paroles : « Et ils avaient « tout en commun ». Ainsi l'égalité était parfaite sans que l'un eût plus, et l'autre moins, et ils formaient comme une société d'esprits célestes, puisque chacun ne possédait rien en propre. Cette pauvreté volontaire coupait donc jusque dans ses racines le principe de tous les maux, et ces nouveaux disciples prouvaient par là qu'ils avaient compris la doctrine évangélique.

Or, Pierre leur disait : « Sauvez-vous de « cette génération perverse, et il y eut en ce « jour environ trois mille personnes qui se « joignirent aux disciples ». Parce qu'ils étaient trois mille, ils ne craignaient point de se produire au dehors, et chaque jour ils montaient au temple, où ils se rendaient assidûment. C'est aussi ce que firent peu après les apôtres Pierre et Jean, car tout d'abord ils ne changèrent rien à la loi de Moïse. Au reste l'honneur rendu au temple rejaillissait sur le Maître du temple. Voyez aussi quels rapides progrès faisait en eux l'esprit de piété! Ils se dépouillaient avec joie de leurs biens terrestres, et ils s'en réjouissaient d'autant plus qu'ils estimaient davantage leurs richesses spirituelles. L'orgueil et la jalousie, le faste et le mépris étaient inconnus parmi eux, c'étaient des enfants qui ne voulaient qu'être instruits ; et ils avaient la candeur d'un enfant nouveau-né.

Direz-vous que je trace un tableau d'imagination ? mais rappelez-vous le dernier tremblement de terre dont le Seigneur a épouvanté cette ville. Quel n'était pas l'effroi et la consternation générale ! qui songeait alors à tromper son frère, ou à médire de lui ! ce que faisait parmi nous la terreur et l'effroi, la charité l'opérait parmi les premiers chrétiens : ils ne connaissaient point cette froide parole, « le « mien » et « le tien » ; aussi s'asseyaient-ils pleins de joie à une table commune. L'un ne pensait point qu'il faisait les frais du festin, et l'autre qu'il était nourri gratuitement, quoique cela nous paraisse aujourd'hui une véritable énigme. Mais c'est que chacun se regardait comme propriétaire des biens de la communauté, en même temps qu'il les considérait comme appartenant à tous les frères. Ainsi le pauvre ne rougissait point de sa pauvreté, et le riche ne s'enorgueillissait point de ses richesses. De là naissait une joie vraie et sincère, parce que dans l'un le sentiment de la reconnaissance, et dans l'autre celui d'une bonne œuvre resserrait entre tous les liens d'une fraternelle unanimité. Mais parce que, même dans l'aumône, il peut se glisser quelque orgueil, quelque vanité ou quelque hauteur, l'apôtre nous dit : « qu'il ne faut point « la faire avec tristesse, et comme par force ». Qu'il est donc beau le témoignage que saint Luc rend à ces premiers chrétiens ! il atteste leur foi sincère, leur vie irréprochable, et leur persévérance dans la doctrine, la prière, la frugalité et la joie.

3. Deux choses cependant pouvaient les attrister : le jeûne et l'abandon de leurs biens. Mais ils y trouvaient un double sujet de joie ; et à la vue de semblables dispositions, chacun les aimait comme son père. Nul ne songeait à molester son frère, et ils s'abandonnaient entièrement à la grâce divine. Aussi étaient-ils généreux et intrépides au milieu des dangers. Mais cette confiante simplicité attestait tout l'héroïsme de leur vertu, plus encore que le mépris des richesses, le jeûne et la persévérance dans la prière. Ils louaient donc le Seigneur en esprit et en vérité ; et ce sont là les seules louanges qu'il demande. Eh ! voyez comme ils en sont immédiatement récompensés ! car la faveur dont le peuple les entoure prouve combien ils étaient aimables et savaient se faire aimer. Et en effet, qui ne loue et qui n'admire un homme simple dans ses mœurs, et qui ne se lie volontiers avec un homme franc et sincère ? Mais n'est-ce point à eux qu'appartiennent le salut et tous les dons du ciel ?

Les bergers n'ont-ils pas été les premiers appelés à l'Evangile ? et Joseph n'était-il pas admirable de simplicité, lui qui, même en soupçonnant une faute, ne s'arrête à aucune mesure rigoureuse. Est-ce que Dieu n'a point toujours choisi des hommes simples et francs ? « Toute âme simple », dit l'auteur des Proverbes, « sera bénie » ; et encore : « Celui qui « marche avec simplicité, marche avec sécu- « rité ». (Prov. II, 25 ; X, 9.) Je l'avoue, me direz-vous ; mais il faut y joindre la prudence. Eh ! la

simplicité n'est-elle pas inséparable de la prudence? Vous ne soupçonnez pas le mal; vous ne le commettez donc point: vous ne vous offensez de rien; pourriez-vous donc conserver le souvenir d'une injure? on a cherché à vous humilier et vous n'en avez eu aucun ressentiment; on a parlé contre vous, et vous n'y avez fait aucune attention; on vous jalouse, et vous restez calme et impassible. La simplicité nous conduit ainsi à la vraie sagesse; et l'âme n'est jamais plus belle que quand elle est simple. Et en effet le chagrin, l'accablement et le vague des pensées altèrent la beauté du visage, tandis que la joie et le sourire en augmentent les charmes; et de même un esprit fourbe et menteur corrompt toutes les bonnes qualités qu'il possède, au lieu qu'un esprit simple et franc les pare et les embellit. Avec un tel homme l'amitié est fidèle, et une réconciliation devient facile. Il ne faut pour cela ni chaînes, ni prison, et la plus grande sécurité règne entre lui et ses amis.

Mais qu'arrivera-t-il, direz-vous, si ce juste tombe entre les mains des méchants? Le Seigneur, qui nous commande d'être simples, nous tend une main protectrice. Qui se montra plus simple que David et plus rusé que Saül? Et néanmoins qui fut vainqueur? Que n'eut pas à souffrir Joseph? Il agissait envers sa maîtresse en toute simplicité : et celle-ci usait de ruse à son égard : mais en devint-il la victime? Qui fut plus simple qu'Abel, et plus méchant que Caïn? Et pour en revenir à Joseph, ne se conduisit-il pas toujours envers ses frères avec une entière simplicité? et le rang élevé où il parvint, n'eut-il point pour principe la franchise de ses paroles et la malignité de ses frères? Il leur avait raconté ses deux songes, et sans aucune défiance de sa part, il leur apportait des vivres, se confiant pour toutes choses au Seigneur. C'est ainsi que plus ils le regardaient comme un ennemi, et plus il les traitait comme des frères. Sans doute Dieu pouvait empêcher qu'il ne tombât entre leurs mains; mais il le permit pour faire éclater la vertu de Joseph, et montrer qu'il triompherait de tous leurs mauvais desseins.

Concluons que si le juste est quelquefois éprouvé, le coup vient des autres et non de lui-même. Le méchant, au contraire, se blesse le premier et n'atteint point son adversaire, en en sorte qu'il est son propre ennemi. Son âme est toujours pleine d'un noir chagrin, et ses pensées troublées et confuses. Il ne saurait rien entendre, ni rien dire qu'il ne tourne tout en mal, et qu'il ne critique tout. Entre des hommes de ce caractère, l'amitié et l'union sont impossibles; ils ne savent que se disputer, se haïr et se contrarier; bien plus, ils se suspectent les uns les autres, ils ne connaissent ni les douceurs du sommeil, ni celles de la vie; et s'ils sont mariés, hélas! hélas! ils n'aiment personne, et détestent tout le monde. Enfin mille jalousies les consument, et une crainte continuelle les agite. Aussi disons-nous que « mauvais » dérive de « mal »; et en effet, l'Ecriture joint toujours ces deux mots : « Le « mal et le travail », dit-elle, « résident sous la « langue des mauvais » ; et encore : « Il ne « reste aux mauvais que le mal et la douleur ». (Ps. IX, 7 et LXXXIX, 10).

Et maintenant si l'on s'étonne que les chrétiens aient été si parfaits au commencement, lors qu'aujourd'hui on les voit si imparfaits, je répondrai que cette perfection reposait sur le principe de la pauvreté volontaire, et que cette pauvreté était pour eux l'oracle de la sagesse et la mère de la piété; car en se dépouillant de leurs biens, ils tarissaient la source de toute iniquité. Je l'avoue, me direz-vous; mais, souffrez que je vous le demande : pourquoi tant de vices parmi nous? A la parole des apôtres, trois mille hommes d'abord, et puis cinq mille embrassèrent soudain la vertu, et devinrent véritablement philosophes, tandis qu'aujourd'hui à peine ces premiers chrétiens comptent-ils un imitateur. D'où vient encore qu'ils étaient si unis ensemble? si prompts et si agiles au service de Dieu? et quel feu sacré les embrasait? C'est qu'ils se convertissaient sincèrement, qu'ils ne recherchaient pas les honneurs comme on le fait aujourd'hui, et que, dégagés de toute affection terrestre, ils élevaient leurs pensées vers les biens célestes. Le propre d'une âme ardente est de se plaire dans les souffrances, et c'est en cela que ces premiers fidèles faisaient consister le christianisme. Nous, au contraire, nous ne recherchons qu'une vie molle et délicate. Aussi dans l'occasion, combien nous sommes loin de les imiter! Ils disaient, en s'accusant eux-mêmes : « Que ferons- « nous » ? Nous disons également : que ferons-nous? mais dans un sens tout contraire, car nous nous vendons au monde, et nous nous estimons profondément sages. Ils accomplis-

saient strictement leurs devoirs, et nous, nous négligeons les nôtres. Ils se condamnaient eux-mêmes, et craignaient pour leur salut; aussi devinrent-ils des saints, et ils reconnurent toute l'excellence du don qu'ils avaient reçu.

4. Mais comment leur ressembleriez-vous, vous qui faites tout le contraire? Dès la première prédication, ils demandèrent le baptême, et n'alléguèrent point ces froides excuses qu'aujourd'hui nous mettons en avant. Ils ne cherchèrent ni retards, ni prétextes, quoiqu'ils ne connussent pas encore l'ensemble de la religion, et qu'ils n'eussent entendu que cette parole : « Sauvez-vous de cette génération « perverse ». Ils ne furent donc pas lâches et négligents, mais ils crurent à la parole des apôtres, et prouvèrent leur foi par leurs œuvres. Ils se montrèrent donc tels qu'ils étaient, et à peine entrés dans la lice, ils se dépouillèrent de leurs vêtements. Nous, au contraire, nous les conservons, même en nous présentant au combat. Aussi notre adversaire nous renverse-t-il sans grands efforts, car, par tout ce vain attrait, nous lui facilitons notre chute.

Nous agissons comme l'athlète qui, voyant son antagoniste nu et couvert de poussière, noirci par le soleil, frotté d'huile et tout ruisselant de sueur, de boue et de sable, se hâterait de parfumer sa chevelure, de revêtir un vêtement de soie, de chausser des brodequins dorés, de relever une robe longue et traînante, et de ceindre une couronne d'or, et puis engagerait la lutte. Non-seulement cette superbe parure gênerait ses mouvements, mais le soin qu'il prendrait pour ne la point salir ou déchirer occasionnerait promptement sa défaite, et il tomberait bientôt blessé, comme il le craignait, dans les principales parties du corps. Or, voilà l'heure du combat, et vous vous couvrez d'un vêtement de soie? Voilà le moment de la lutte et de la course, et vous vous parez avec une ridicule recherche? Pouvez-vous espérer la victoire? Il ne s'agit pas ici de combats extérieurs, mais d'une lutte intestine. Car lorsque l'âme est enchaînée par les soucis et les préoccupations des biens terrestres, elle ne nous permet ni de lever le bras, ni de frapper l'ennemi, tant elle nous rend mous et efféminés. Ah! puissions-nous briser ces liens, et vaincre ce tyrannique ennemi!

C'est pourquoi, comme si ce n'était pas assez de renoncer à nos richesses, Jésus-Christ nous dit encore : « Vendez tout ce que vous « possédez, et le donnez aux pauvres; et venez, « et suivez-moi ». (Marc, x, 21.) Ainsi le renoncement aux biens de la terre ne suffit pas toujours pour nous établir dans une parfaite sûreté, et il faut y joindre mille précautions. — Mais, à plus forte raison, si nous retenons ces biens, deviendrons-nous incapables de tout héroïsme, et prêterons-nous à rire aux spectateurs et à notre cruel ennemi. Au reste, quand même le démon n'existerait point, et que nul ne nous attaquerait, l'amour des richesses multiplierait pour nous les chemins de l'enfer. Où sont donc aujourd'hui ceux qui disent : Pourquoi le démon a-t-il été créé? Car ici l'action du démon est nulle, et c'est nous qui faisons tout. Ce langage pourrait être permis à ces anachorètes qui vivent sur les montagnes, qui ont embrassé la sainte virginité, et qui ont méprisé l'argent et tous les biens de la terre, et qui ont quitté généreusement maison et champ, père, femme et enfants. Mais ils se taisent, et laissent ces blasphèmes à ceux qui ne devraient jamais les prononcer.

La passion de l'argent est comme une arène où le démon nous provoque, et il ne mérite pas que nous y descendions. Mais c'est lui, me direz-vous, qui allume en nous cette ardente cupidité. Fuyez donc, ô homme! et éteignez ces feux dangereux. Si vous voyiez un homme secouer d'un lieu élevé un vêtement couvert de poussière, et un autre assis au-dessous recevoir tranquillement ces immondices, vous ne plaindriez point ce dernier, et même vous diriez dans votre indignation qu'il n'a que ce qu'il mérite. Tous les passants lui diraient également : Ne soyez donc pas si imbécile! et ils blâmeraient plus celui qui reçoit l'outrage que celui qui en est l'auteur. Or, maintenant vous ne pouvez ignorer que le démon n'excite en nous la soif des richesses, et qu'il est à notre égard la cause d'épouvantables malheurs. Vous le voyez préparer, comme une fange immonde, les pensées les plus honteuses, et vous ne comprenez pas qu'il vous les jette au visage, quand il ne faudrait qu'un peu vous éloigner pour les éviter. L'imbécile dont je parlais tout à l'heure n'aurait qu'à changer de place, et il s'épargnerait tout désagrément; et vous aussi n'accueillez pas ces pensées, et vous éviterez le péché.

Réprimez donc en vous la cupidité. Eh! comment y parviendrai-je, me direz-vous?

Si vous étiez païen, et si, comme tel, vous n'étiez touché que des biens de la terre, cela vous serait peut-être difficile, quoique des païens l'aient fait. Mais vous espérez le ciel et les biens éternels, et vous dites : Comment réprimer la cupidité? Si je vous tenais un langage tout contraire, le doute vous serait permis; et si je vous disais : Désirez les richesses, vous me répondriez avec raison : Comment puis-je les désirer en voyant tout ce que je vois? Si je vous disais encore, en vous offrant de l'or et des pierres précieuses : Donnez la préférence à une masse de plomb, hésiteriez-vous à me répondre : Eh! puis-je le faire? S'il ne fallait, au contraire, que mépriser le plomb, rien ne vous serait plus facile. En vérité, j'admire moins qu'on méprise les richesses que je ne m'étonne qu'on les puisse rechercher. Car c'est le caractère d'une âme basse, qui n'a aucune élévation dans la pensée, et qui, semblable à un vil insecte, rampe à terre, et se complaît dans la boue et la fange. Etrange langage! vous prétendez à l'héritage de la vie éternelle, et vous dites : Comment mépriserai-je la vie présente? Est-ce que ces deux vies peuvent être comparées? on vous offre la pourpre impériale, et vous dites : Comment rejetterais-je ces sales haillons? on va vous introduire dans le palais du prince, et vous dites : Comment abandonnerais-je cette humble cabane? Certes, nous sommes toujours nous-mêmes la cause et le principe de tous nos malheurs, parce que nous ne secouons jamais une coupable indolence. Car tous ceux qui l'ont réellement voulu y sont parvenus avec ferveur et facilité. Ah! puissent mes paroles convaincre vos esprits, en sorte que votre conduite soit vraiment chrétienne, et que vous deveniez les imitateurs de ces premiers héros du christianisme, par la grâce et la miséricorde du Fils unique de Dieu, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

OR, PIERRE ET JEAN MONTÈRENT ENSEMBLE AU TEMPLE, A LA PRIÈRE DE LA NEUVIÈME HEURE. (ACT. III, 1, JUSQU'AU VERSET 11.)

—

ANALYSE.

1. Le sujet de cette homélie est la guérison d'un boiteux opérée par les apôtres saint Pierre et saint Jean, et pour mieux faire ressortir l'éclat du miracle, l'Orateur constate d'abord l'état de cet homme. — Il développe ensuite tous les détails de ce miracle, et loue la conduite pleine de reconnaissance que tint ce boiteux.
2. Cependant le peuple s'étant rassemblé, Pierre en prend occasion de faire connaître Jésus-Christ. — Ici saint Chrysostome, après avoir rappelé le discours fait dans le cénacle, montre l'apôtre s'élevant dans celui-ci à une plus grande hauteur de force et de confiance. — Mais soudain il interrompt son sujet, et, abordant une question de morale, il exhorte ses auditeurs à travailler courageusement à l'acquisition des vertus chrétiennes, leur prouvant que l'habitude d'une seule facilite la pratique de toutes les autres.
3. C'est pourquoi il les supplie avec prières et avec menaces d'extirper du milieu de Constantinople le jurement et le blasphème, et montre quelle sera sur l'univers entier l'heureuse influence d'un tel exemple. — Si un petit nombre seulement obéit à la voix du pasteur, il s'en consolera, parce qu'il vaut mieux pour lui n'avoir à diriger que quelques brebis dociles que de commander à une multitude de chrétiens qui déshonorent aux yeux des païens la sainteté de la religion.

1. Une étroite amitié unissait les deux apôtres, Pierre et Jean. Aussi voyons-nous que, dans la dernière cène, « Pierre fait signe à « Jean », et qu'ils courent tous deux au tombeau. C'est encore Pierre qui interroge Jésus-Christ au sujet de Jean, et lui dit : « Et

« celui-ci, que deviendra-t-il? » (Jean, xxi, 21.) Saint Luc, qui a omis le récit de plusieurs autres miracles, y rapporte la guérison du boiteux, parce qu'elle frappa plus fortement tous ceux qui en furent témoins. Mais observons tout d'abord que les deux apôtres ne montèrent point au temple dans le dessein d'opérer un miracle, car, à l'imitation de leur divin Maître, ils évitaient tout ce qui pouvait tourner à leur avantage. Pourquoi donc vinrent-ils au temple? Est-ce qu'ils observaient encore le culte mosaïque? Nullement : mais c'était pour l'édification générale. Nous les voyons en effet opérer un prodige nouveau qui les affermit eux-mêmes dans leur vocation, et qui détermine la conversion d'un grand nombre de disciples. Ce boiteux l'était de naissance, et par conséquent incurable par les moyens ordinaires. Il était âgé de quarante ans, comme on va nous le dire, et depuis quarante ans on n'avait pu le guérir. Au reste vous savez assez combien toute infirmité de ce genre est rebelle aux traitements de la médecine, et la sienne était si grande qu'il ne pouvait même pourvoir aux besoins de son existence.

Du reste tout contribuait à le faire connaître, le lieu où il se tenait, et le genre même de son infirmité. « Or, il y avait, » dit saint Luc, « un homme boiteux dès le sein de sa « mère, qui était porté, et qu'on plaçait « chaque jour à la porte du temple, appelée « la Belle-Porte, pour demander l'aumône à « ceux qui y entraient ». Il demandait donc l'aumône, et ne connaissait pas les apôtres auxquels il s'adressait. « Voyant Pierre et « Jean entrer au temple, il les pria de lui « donner l'aumône. Mais Pierre et Jean le « fixèrent, et Pierre lui dit : Regardez-nous ». A ces mots, il ne se lève point, et persiste à leur demander l'aumône. Car telle est la coutume du pauvre, il ne se rebute point d'un premier refus, et renouvelle ses instances. Rougissons donc, nous qui cessons de prier, si le Seigneur ne nous exauce sur-le-champ. Au reste voyez comme Pierre se hâte de lui adresser une parole de bienveillance : « Regardez-nous », lui dit-il. Ainsi s'épanchaient au dehors les dispositions de son âme. « Mais celui-ci les regarda attentivement, « espérant en recevoir quelque aumône. Or, « Pierre dit : Je n'ai ni or, ni argent; mais ce « que j'ai, je te le donne ». Il ne dit point : Je te donne une chose bien plus précieuse que l'argent; que dit-il donc? « Au nom de Jésus-« Christ de Nazareth, lève-toi et marche, et « l'ayant pris par la main droite, il le souleva ». L'apôtre imita dans cette circonstance le Sauveur Jésus, qui, lui aussi, tendait la main à tous ceux dont la foi était faible et chancelante, pour prouver que ce n'était pas en eux un mouvement spontané.

« Et l'ayant pris par la main droite, il le « souleva ». Cette guérison attestait la résurrection de Jésus-Christ, car elle en était une image. « Et aussitôt ses jambes et ses pieds « s'affermirent; et, s'élançant, il se leva et « marcha ». Il s'essayait, pour ainsi dire, à marcher, et il expérimentait si ses jambes pourraient le soutenir; il avait des pieds, mais ils étaient perclus. Quelques-uns même disent que dans le premier moment il ne savait pas marcher. « Et marchant, il entra avec eux « dans le temple ». En vérité, voilà un étonnant prodige. Ce boiteux n'est point conduit par les deux apôtres, mais il les suit, et fait ainsi connaître ses bienfaiteurs. Bien plus, sautant de joie, il louait le Seigneur, et non les hommes, car il ne les regardait que comme les instruments de la bonté divine. C'est ainsi qu'il se montrait reconnaissant.

Mais revenons sur l'explication des versets précédents. « Pierre et Jean montaient au « temple à la neuvième heure de la prière ». Peut-être était-ce l'heure où l'on y portait le boiteux, parce que, à ce moment, le temple était plus fréquenté. Au reste saint Luc réfute tout autre motif que celui de recevoir l'aumône, car il dit expressément : « On le pla-« çait à la porte du temple pour demander « l'aumône à ceux qui y entraient ». Ce détail si précis est une preuve de la sincérité du récit. Mais pourquoi, direz-vous, ses parents ne l'avaient-ils pas conduit à Jésus-Christ? Peut-être étaient-ils eux-mêmes incrédules; et, en effet, quoiqu'ils se trouvassent en ce moment dans le temple, ils ne le présentèrent point aux deux apôtres. Cependant ils les virent entrer, et ils ne pouvaient ignorer les grands prodiges qu'ils avaient déjà opérés. « Il les « priait de lui faire l'aumône ». Il les reconnut sans doute à leur extérieur pour des hommes charitables, aussi s'empressa-t-il de les arrêter.

Il n'est pas inutile d'observer qu'ici saint Jean garde le silence, et que saint Pierre

parle en son nom. « Je n'ai », dit-il, « ni or, « ni argent ». Il ne dit point, comme nous, je n'ai pas sur moi ; mais absolument : je n'ai pas. Vous rejetez donc ma demande, pouvait lui dire ce boiteux. Non, reprenait Pierre; mais je vous fais part de ce que j'ai. Voyez l'humble modestie de l'apôtre ! il ne se glorifie point même devant celui dont il va devenir le bienfaiteur. On ne voit ici agir que les lèvres et la main. Ce boiteux représentait les Juifs, qui, au lieu d'implorer la guérison de leurs âmes, rampaient sur la terre, et ne demandaient que des biens temporels. Ils fréquentaient le temple, mais c'était pour mieux s'enrichir. Quelle fut donc la conduite de l'apôtre ? Il ne méprisa point ce boiteux, et ne chercha point un riche, disant : Si le miracle s'opère à son égard, il ne fera aucun bruit. Ainsi il n'attendit aucune gloire de celui qu'il allait guérir, et il ne le guérit point en présence de nombreux témoins, car il était encore sur le seuil de la porte, et non dans l'intérieur du temple que remplissait la multitude. Pierre ne s'entoura point de tant de solennité, et quand il fut entré dans le temple, il ne publia point ce miracle. Son extérieur seul avait engagé ce boiteux à lui demander l'aumône. Mais, par un prodige nouveau et plus grand, cet homme eut à l'instant la conscience de sa guérison. Tout au contraire, un malade guéri après de longues années, en croit à peine une guérison qu'il voit de ses propres yeux. Or, ce boiteux étant guéri, suivit les apôtres et rendit grâces à Dieu. « Il entra avec eux dans le temple », dit saint Luc, « marchant, sautant et louant « Dieu ».

2. Admirez comme il saute de plaisir, et ferme ainsi la bouche à tous les murmures des Juifs. Je croirais aussi que, pour mieux prouver la réalité de sa guérison, il se donnait ces violents mouvements qu'on ne peut feindre. C'était bien ce même homme perclus des deux jambes, et qui ne pouvait se remuer, même pressé par la faim ; et certes, s'il eût pu marcher seul, il n'eût point voulu partager ses aumônes avec ceux qui l'assistaient. Comment donc aujourd'hui le voudrait-il ? Ou comment feindrait-il une guérison pour faire honneur à des gens qui lui auraient refusé une légère aumône ? Mais il conservait, même après sa guérison, le sentiment d'une vive reconnaissance, et il en donna des preuves dans cette circonstance comme dans la suite. Au reste, il était généralement connu, et c'est ce que dit expressément saint Luc. « Et « tout le peuple le vit marcher et louer Dieu. « Et tous reconnaissaient que c'était celui-là « même qui était assis à la Belle-Porte du « temple pour demander l'aumône ». Cette expression « reconnaissaient », est parfaitement juste, car ce ne fut point ce miracle qui le fit connaître, comme nous le disons de ceux dont nous n'avons qu'un vague souvenir. Mais pouvait-on ne pas croire qu'au nom de ce même Jésus qui opérait de si grands prodiges, les péchés étaient remis ?

« Et comme celui qui avait été guéri « tenait par la main Pierre et Jean, tout le « peuple étonné courut vers eux, au portique « qui s'appelle le portique de Salomon ». L'attachement et l'amitié ne permettaient pas à ce boiteux de quitter ses bienfaiteurs, et sans doute qu'il les louait et les remerciait. « Et tout le peuple courait vers eux, ce que « voyant Pierre, il prit la parole ». Pour la seconde fois le même apôtre agit et parle. Dans le cénacle le prodige de l'universalité des langues lui avait gagné l'attention de ses auditeurs, et dans le temple c'est la guérison de ce boiteux. Alors il avait pris, comme pour texte de son discours, le déicide que les Juifs avaient commis, et maintenant il part du sujet même de leurs pensées. Il ne sera donc pas sans intérêt d'examiner en quoi ces deux discours diffèrent et se ressemblent. Le premier fut prononcé dans le cénacle, avant toute conversion et tout miracle : le second, au contraire, le fut en présence du peuple étonné, du boiteux guéri, et d'une foule qui ne doutait plus, et qui ne disait plus : « Ces gens sont pris de vin ». Observez encore que là Pierre parlait au nom de tous les apôtres, et ici au nom seul de saint Jean ; et enfin qu'il s'exprime avec plus de force et de confiance.

Tel est, en effet, le caractère de la vertu, qu'elle progresse toujours et ne s'arrête jamais. Remarquez aussi que ce premier miracle s'opère dans le temple, afin de fortifier la foi des nouveaux fidèles. Ce n'est donc point dans un lieu retiré, et comme en secret que Pierre agit, et néanmoins ce n'est point dans l'intérieur du temple, où le peuple était nombreux. Mais comment le peuple put-il croire à ce miracle ? Parce que celui-là même sur qui il

avait été opéré publiait sa guérison ; or, si elle n'eût été réelle, aurait-il seulement osé se montrer à la foule ? Ainsi ce miracle s'opère dans un lieu qui est tout ensemble public et secret. Et voyez ce qui arrive : Pierre et Jean montaient au temple pour prier, et ils firent tout autre chose. Ainsi le centurion Corneille priait et jeûnait pour obtenir une grâce tout autre que la révélation dont il fut favorisé.

Jusqu'ici Pierre désigne le Sauveur sous le nom de Jésus de Nazareth ; et il dit au boiteux : « Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et « marche ». C'était un moyen de l'amener à croire à sa parole. Mais, je vous le demande, ne vous lassez pas dès les premiers instants de cet entretien ; et quoique plusieurs peut-être se retireront après ce premier récit, je veux y revenir. D'ailleurs avec un peu de bonne volonté, nous arriverons bientôt à la fin, et nous atteindrons le but. Car, comme dit le proverbe, le zèle engendre le zèle, et la lâcheté, la lâcheté. Le peu de bien que l'on a fait, encourage à en faire plus encore, et on le continue avec confiance. Plus on met de bois sur un brasier, et plus il devient ardent. Ainsi plus l'âme se nourrit de pieuses pensées, et plus elle devient invincible à la tentation. Vous faut-il un exemple ? Dans notre cœur naissent, comme des ronces et des épines, le parjure, le mensonge, la dissimulation, la fraude, la malignité, la raillerie, l'injure, la moquerie et les paroles impures et obscènes. D'un autre côté pullulent dans ce même cœur l'avarice, la rapine, l'injustice, l'hypocrisie et la malice. Ajoutez-y encore la concupiscence, l'immodestie, l'impureté, la fornication et l'adultère ; et enfin l'envie, la jalousie, la colère, l'emportement, la haine, la vengeance, le blasphème et mille autres vices. Si vous triomphez des premiers, vous vaincrez facilement les seconds et même les troisièmes.

C'est qu'une première victoire fortifie l'âme et la prépare à de nouveaux succès. Que celui qui a l'habitude de jurer, se corrige donc de cette diabolique coutume, et non-seulement il remplira un devoir, mais encore il se sentira porté aux divers exercices de la piété. Car celui qui s'interdit le péché du blasphème, ne voudra point en commettre d'autre, et il gardera honorablement la vertu qu'il s'est acquise. Il se respectera lui-même avec le même soin que nous évitons de salir un habit précieux. Il en arrivera donc bientôt à ne plus se permettre aucun acte de colère, d'emportement, ni de méchanceté, et ainsi, en avançant peu à peu, il atteindra la perfection. Mais souvent nous voyons arriver tout le contraire : car celui qui a bien commencé, ne se soutient pas ; il retombe par lâcheté dans ses premiers désordres et devient incorrigible. Par exemple, nous nous sommes imposé la loi de ne pas jurer, et pendant trois ou quatre jours nous y avons été fidèles. Mais dans une circonstance la tentation l'a emporté et nous avons perdu tout le fruit de notre première victoire. Alors, hélas! nous tombons dans un lâche découragement, et nous ne voulons plus renouveler nos efforts. Cela se comprend jusqu'à un certain point ; car on est toujours peu empressé à relever un bâtiment qu'on a vu s'écrouler ; et cependant il faudrait s'armer de courage et recommencer avec une nouvelle énergie.

3. Proposons-nous donc chaque jour la pratique d'une vertu, et commençons par les plus faciles. Renonçons à la mauvaise habitude de jurer, mettons un frein à notre langue et ne prenons jamais en vain le nom du Seigneur. Ici point de dépenses, point de pratiques et nuls efforts pénibles . il suffit de le vouloir et tout est fait ; car c'est une affaire d'habitude. Aussi je vous le demande instamment : sachez vouloir. Si je vous avais annoncé une distribution d'argent, tous, vous vous seriez empressés d'accourir ; et si vous me voyiez dans un péril extrême, vous n'hésiteriez pas à exposer votre vie pour m'en arracher. Eh bien ! aujourd'hui, je suis en proie à une vive douleur, et je souffre tout autant que si j'étais prisonnier, battu de verges ou condamné aux mines. Tendez-moi une main secourable, et réfléchissez à quels dangers vous m'exposez si je ne puis obtenir de vous-mêmes le plus léger acte de vertu ; je dis léger sous le rapport du travail et des efforts. Et en effet, que répondrai-je à ces accusations : Pourquoi n'as-tu pas exhorté et repris ? Pourquoi n'as-tu pas commandé, insisté sur l'obligation et menacé fortement les désobéissants ?

Il ne me suffira pas de répondre que j'ai averti, car on répliquera qu'il fallait plus que de simples remontrances, et l'on me condamnera par l'exemple d'Héli. Ce n'est point, à Dieu ne plaise ! que je vous compare à ses fils. Mais enfin il les reprenait et leur disait : « Mes enfants, n'agissez pas ainsi, car j'ap- « prends qu'on parle mal de vous ». (I Rois,

II, 24.) Cependant l'Ecriture dit qu'il n'avertit point ses enfants, c'est-à-dire qu'il ne le fit pas avec assez de force et de sévérité. De plus, n'est-il pas absurde de voir, parmi les Juifs, un chef de synagogue parler en maître et se faire obéir, tandis qu'ici ma parole est méprisée et dédaignée? Je ne cherche point ma propre gloire et je n'en veux point d'autre que vos mœurs chrétiennes; mais je cherche votre salut. Chaque jour je crie, je tonne à vos oreilles, et malgré la véhémence de mes paroles, personne ne m'écoute. Ah! combien j'ai à craindre qu'au jour du jugement je ne rende compte de ma trop grande indulgence! C'est pourquoi je vous le déclare à haute et intelligible voix : j'interdis l'entrée de l'église à quiconque se permettra encore de parler le langage de Satan, c'est-à-dire de jurer.

Je vous donne un mois pour vous corriger; et ne m'alléguez point la nécessité de vos affaires ni la défiance que l'on a de votre parole, car vous pouvez changer cette habitude de tout attester par serment. Je sais bien que je vais prêter à la critique; mais il vaut mieux pour moi d'être critiqué pendant ma vie que de brûler après ma mort. Au reste, qui rira de moi, sinon les insensés? Car quel homme sage blâmerait mon zèle à faire observer la loi divine? Mais les plaisanteries des méchants retomberont bien moins sur moi que sur Jésus-Christ lui-même. Ce mot vous fait horreur, et cependant il est vrai. Si j'étais l'auteur de cette loi, ces froides railleries m'atteindraient; mais puisque Jésus-Christ en est le législateur, elles se dirigent contre lui. Oui, il a été autrefois moqué, frappé à la joue et souffleté, et aujourd'hui encore il reçoit absolument les mêmes outrages. Aussi nous menace-t-il de l'enfer et du ver qui ne meurt pas.

Je le répète donc et je vous le déclare de nouveau : Rira et raillera qui voudra, peu m'importe; car je ne suis en place que pour être moqué et honni, et pour tout souffrir, étant, selon l'apôtre, « la balayure du monde ». (I Cor. IV, 13.) Mais quiconque enfreindra le précepte qui défend de jurer, j'interdis, comme à son de trompe, l'entrée de l'église, fût-il prince ou même empereur. Déposez-moi de ma charge, ou, si vous m'y laissez, ne m'exposez pas au péril de la damnation. Et comment oserais-je m'asseoir sur ce trône, si je ne fais rien de grand? Il vaudrait beaucoup mieux alors que j'en descendisse, car je ne connais pas de position plus triste que celle d'un évêque qui est inutile à son peuple.

Convertissez-vous donc, je vous en supplie, et veillez sur vous-mêmes : réunissons nos efforts et nous obtiendrons quelque succès. Avec moi employez le jeûne et la prière pour demander à Dieu qu'il vous accorde de déraciner cette funeste habitude. Est-il une gloire comparable à celle d'être les docteurs de l'univers? Et, ne sera-ce pas déjà beaucoup si partout on sait que le jurement est inconnu dans Constantinople? Par là vous aurez droit à une double récompense, parce que vous aurez été vertueux et zélés pour la sanctification de vos frères. Car ce que je suis au milieu de vous, vous le serez à l'égard de toutes les nations : pas une qui ne veuille vous imiter, en sorte que vous luirez à tous les regards comme la lampe placée sur le chandelier. Est-ce tout? non certainement, et ce n'est que le commencement d'une vie vraiment chrétienne, car celui qui s'interdit le jurement s'adonnera bientôt, bon gré, mal gré, par honte ou par crainte, à la pratique des autres vertus.

Mais plusieurs, me direz-vous, vont se retirer, choqués de vos paroles. Eh! ne savez-vous pas « qu'un seul qui fait la volonté de « Dieu, vaut mieux que mille impies ». (Eccli. XVI, 3.) Aussi tout vous semble-t-il bouleversé, et sens dessus dessous, parce que, comme au théâtre, nous estimons plus le choix que le nombre des personnes. Et, en effet, à quoi sert le nombre? Voulez-vous connaître combien un saint l'emporte à lui seul sur toute une multitude? opposez-lui une armée entière, et vous verrez qui fera de plus grandes choses. Josué, fils de Navé, combattit seul contre les ennemis d'Israël, et il les vainquit, tandis que d'autres chefs succombèrent avec de nombreuses armées. Ainsi, mon cher frère, une multitude qui ne fait pas la volonté de Dieu, est nulle. Sans doute, je désire et je souhaite, même aux dépens de ma vie, que cette Eglise brille par la multitude de ses fidèles, mais de véritables fidèles : et si je ne puis en réunir un grand nombre, je me consolerai par l'excellence du choix. Un seul diamant n'est-il pas plus précieux que mille oboles? ne vaut-il pas mieux avoir l'œil bon et sain que de le perdre et de devenir gras et obèse? n'est-il pas plus avantageux de ne posséder qu'une brebis, que d'en avoir cent attaquées de la teigne? enfin, un père ne préfère-t-il pas deux

ou trois enfants vertueux à un plus grand nombre méchants et vicieux ?

D'ailleurs, ne savez-vous pas que peu entreront dans le royaume des cieux, et que beaucoup tomberont dans l'enfer ? Eh ! quel avantage me procurerait un grand nombre de mauvais chrétiens? aucun, ou plutôt leur exemple serait pernicieux aux autres. Ce serait comme si un chef, ayant le choix entre dix soldats valides et mille autres malades et infirmes, voulait les réunir tous ensemble. Certes, un tel mélange ne produirait aucun bon résultat ; et de même je ne devrais en attendre que de la honte pendant ma vie, et d'affreux supplices après ma mort, car le grand nombre ne me justifiera point devant le Seigneur, et la stérilité de mes œuvres me condamnera. N'est-ce pas même la réponse que nous font les païens, quand nous leur disons : Voyez comme nous sommes nombreux? Oui, vous êtes nombreux, disent-ils, mais mauvais. Aussi je le déclare encore une fois à haute voix et du ton le plus sévère : J'éloignerai et j'exclurai de l'église tous ceux qui n'obéiront pas à cet ordre, et tant que je serai assis sur ce trône, je n'admettrai là-dessus aucune excuse. Si l'on m'en fait descendre, je n'aurai plus la responsabilité de votre conduite ; mais aussi longtemps que je serai votre pasteur, je serai ferme et vigilant, moins par la crainte du supplice que par le désir de votre salut. Ah ! que je le souhaite ardemment ! et combien, pour l'obtenir, je me répands en douloureux gémissements ! mais obéissez à votre pasteur, afin que sur la terre et dans le ciel votre obéissance soit magnifiquement récompensée, et que nous obtenions tous les biens éternels, par la grâce et la miséricorde du Fils unique, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant, toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

OR, PIERRE VOYANT CELA, DIT AU PEUPLE : HOMMES D'ISRAEL, POURQUOI VOUS ÉTONNEZ-VOUS DE CECI, OU POURQUOI NOUS REGARDEZ-VOUS, COMME SI C'ÉTAIT PAR NOTRE VERTU, OU PAR NOTRE PIÉTÉ, QUE NOUS EUSSIONS FAIT MARCHER CE BOITEUX? (ACT. III, 12, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

ANALYSE.

1. Après avoir montré la modestie de saint Pierre, qui repousse personnellement la gloire de ce miracle, l'Orateur entre dans le développement de son discours, et y rehausse deux éminentes qualités : la force avec laquelle il reproche aux Juifs leur déicide, et la douceur avec laquelle il leur ouvre la voie du repentir et de la pénitence.
2. Il observe aussi que l'apôtre qui, dans son premier discours, s'était appuyé de l'autorité de David pour prouver la résurrection de Jésus-Christ, allègue ici celle de Moïse pour établir que tous doivent croire à sa doctrine, et particulièrement les Juifs, qui sont les fils des prophètes.
3. A l'égard du déicide commis sur la personne de Jésus-Christ, Pierre oppose leur conduite à celle de Pilate qui voulait l'absoudre, et leur fait ainsi sentir l'énormité de leur crime.
4. Quant à la guérison de ce boiteux faite au nom de Jésus, elle prouve que Jésus est vraiment ressuscité, car comment un mort pourrait-il opérer un tel prodige ?
5. L'Orateur revient ensuite sur la prophétie de Moïse, et de nouveau en fait ressortir la gloire de Jésus-Christ, qui est ce législateur que tous doivent écouter.
6. Puis il termine par une vive exhortation à bannir le serment de toutes transactions commerciales et affaires civiles.

1. Ce second discours de l'apôtre respire plus de confiance que le premier. Ce n'est point qu'il cédât alors à un sentiment de crainte, mais c'est qu'un ton moins humble

eût irrité des esprits railleurs. Aussi s'étudie-t-il dès les premiers mots à capter leur attention. Apprenez ceci, leur dit-il, et prêtez l'oreille à mes paroles. Ici, au contraire, ces précautions oratoires devenaient inutiles, car les esprits n'étaient point lâches ni distraits. Le miracle les avait rendus attentifs et les avait remplis de crainte et d'étonnement. Ces dispositions exigeaient donc un exorde tout différent, et en repoussant toute gloire personnelle, Pierre acquérait un nouveau droit à leur bienveillance. Et, en effet, l'orateur est assuré de plaire à son auditoire, quand il s'annonce modestement, et repousse tout soupçon d'orgueil et de vanité. Au reste, ce mépris de la gloire que faisaient paraître les deux apôtres, rejaillissait glorieusement sur eux, et montrait que la guérison de ce boiteux était une œuvre divine à laquelle les hommes n'avaient aucune part, et qu'eux-mêmes devaient admirer, bien loin de s'en attribuer l'honneur.

Voyez-vous donc combien Pierre est pur de toute ambition, et avec quel soin il repousse la gloire qu'on lui décerne? C'est ainsi qu'avaient agi les anciens justes; Daniel, qui disait : « Si je parle, ce ne sera point parce que « je possède une sagesse toute particulière »; Joseph qui s'écriait : « L'interprétation des « songes ne vient-elle pas de Dieu? » et David qui répondait à Saül : « Lorsqu'un lion ou un « ours venait, j'invoquais le nom du Seigneur « et je les déchirais de mes mains ». (Dan. II, 30; Gen. XL, 8; I Rois, XVII, 34.) Et de même nos deux apôtres disent : « Pourquoi nous re« gardez-vous comme si par notre vertu et « notre piété nous avions fait marcher ce boi« teux? » Car ce n'est pas ici notre œuvre, et nous n'avons pu par nous-mêmes attirer sur cet homme une si grande grâce.

« Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, « le Dieu de nos pères ». L'apôtre rappelle souvent le souvenir des anciens patriarches pour écarter tout soupçon d'une religion nouvelle, et de même que dans son premier discours il avait nommé David, il cite dans celui-ci Abraham et ses descendants. « A glorifié « son Fils Jésus ». Toujours la même humilité que dans son exorde; et puis il insiste sur le crime des Juifs, le flétrit hautement et n'en parle plus en termes couverts, comme il avait fait précédemment. Son but est de presser leur conversion, car plus ouvertement il condamne leur déicide et plus il éveille leur attention. « A glorifié son Fils Jésus, que vous « avez livré et renié devant Pilate, qui avait « jugé qu'il devait être renvoyé absous ». Vous êtes donc coupables d'un double crime, parce que Pilate voulait le renvoyer absous et que vous vous y êtes opposés. « Vous avez « donc renié le saint et le juste, et vous avez « demandé qu'on vous accordât la grâce d'un « homicide; et vous avez fait mourir l'auteur « de la vie, mais Dieu l'a ressuscité d'entre « les morts, et nous sommes témoins de sa « résurrection ».

C'est comme s'il eût dit : vous avez préféré à Jésus un insigne voleur. C'était donc un reproche bien grave; mais parce qu'il les tenait sous sa main, il les presse vivement. « Vous avez fait mourir l'auteur de la vie; « mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ». Ici il montre le dogme de la résurrection; et pour prévenir cette objection, sur quelles preuves se repose-t-il? il ne cite point les prophètes, mais son propre témoignage, parce que désormais il mérite d'être cru. La première fois qu'il avait parlé de la résurrection de Jésus-Christ, il avait invoqué l'autorité de David. Et ici, en se posant lui-même comme témoin, il s'appuie sur le collége apostolique. « Nous sommes », dit-il, « témoins de sa ré« surrection, et c'est par la foi en son nom, « que sa puissance a affermi cet homme que « vous voyez et que vous connaissez; et c'est « la foi qui vient de lui, qui a donné à celui« ci une entière guérison en présence de vous « tous ». Avant d'expliquer le miracle, il en montre la certitude par ces mots : « En pré« sence de vous tous ». Mais, parce qu'il les avait sévèrement repris, en leur montrant glorieux et ressuscité ce Jésus qu'ils avaient fait mourir, il se hâte d'adoucir sa parole, et leur ouvre la voie du repentir.

« Et maintenant, mes frères, je sais que « vous l'avez fait par ignorance, ainsi que vos « chefs ». Il leur présente donc une double excuse : d'abord leur « propre ignorance », et puis « l'exemple de leurs chefs ». C'est ainsi que Joseph disait à ses frères : « Dieu m'a en« voyé devant vous ». (Gen. XLV, 5.) Bien plus, ce qu'il n'avait fait qu'indiquer par ces mots : « Il a été livré par le conseil et la prescience « de Dieu » (Act. II, 23), il le développe en disant que « le Seigneur vient d'accomplir « ainsi ce qu'il avait prédit par la bouche de

« ses prophètes, que le Christ devait souffrir ». C'était presque les absoudre de ce crime, en leur montrant qu'ils n'avaient fait qu'exécuter la volonté de Dieu; et en disant : « selon ce « qui avait été prédit », il leur rappelle indirectement les reproches qu'ils adressaient à Jésus-Christ sur la croix : Que Dieu le délivre, s'il le veut; car il a dit : je suis le Fils de Dieu. Qu'il se confie donc en lui, et qu'il descende présentement de la croix. (Matth. xxvii, 40; Luc, xxix, 35.)

Eh quoi ! ô insensés, pensiez-vous qu'il condescendrait à vos amères railleries? Non, bien certainement. Mais il fallait que ces choses arrivassent pour accomplir les prophéties. Aussi Jésus-Christ ne descendit-il point de la croix, non par impuissance, mais par un acte de sa puissance. C'est donc cette excuse que l'apôtre présente à ses auditeurs, afin qu'ils la saisissent avec empressement; et en disant : « Dieu vient d'accomplir ainsi ce qu'il avait « prédit », il rapporte toutes choses à l'exécution de ses volontés. « Faites donc pénitence », ajoute-t-il, « et convertissez-vous ». Il ne dit point : En renonçant à vos péchés, mais : « Afin « que vos péchés soient effacés », ce qui présente le même sens ; puis il indique quels seront les fruits de cette pénitence : « Quand les « temps de repos que la présence du Seigneur « doit donner, seront venus ». Pouvait-il mieux leur faire sentir dans quel abîme de maux ils étaient tombés, et de quels malheurs ils étaient affligés ! Il leur adresse donc ces paroles, parce qu'il n'ignore point qu'ils cherchent quelque consolation, et qu'elles sont propres à adoucir l'amertume de leur douleur.

2. Mais admirez avec quelle sagesse procède l'apôtre. Dans son premier discours, il s'est borné à insinuer la résurrection de Jésus-Christ et son ascension : ici, au contraire, il n'hésite pas à annoncer son second avénement. « Quand le Seigneur », dit-il, « aura « envoyé Jésus-Christ prédit longtemps d'a- « vance. Et il faut », c'est-à-dire, il est nécessaire, « que le ciel le reçoive jusqu'au jour « du rétablissement de toutes choses ». Pourquoi ne vient-il donc pas aujourd'hui ? la raison en est manifeste. « C'est qu'il faut que « tout ce que Dieu a prédit par la bouche de « ses saints prophètes, dès le commencement « du monde, s'accomplisse. Car Moïse a dit à « nos pères : Le Seigneur votre Dieu vous « suscitera du milieu de vos frères un pro- « phète semblable à moi, et vous l'écouterez « en tout ce qu'il vous dira ». Précédemment Pierre avait cité David, et ici il cite Moïse. « Tout « ce que Dieu a prédit ». L'apôtre ne dit pas : Tout ce que le Christ a prédit, mais : « le Sei- « gneur », afin de les amener insensiblement à la foi au Sauveur Jésus. C'est pourquoi il leur allègue un témoignage irrécusable, celui de Moïse qui a dit : « Le Seigneur, votre Dieu, « vous suscitera d'au milieu de vos frères un « prophète semblable à moi, et vous l'écou- « terez en tout ce qu'il vous dira ». Ecoutez maintenant la menace : « Et quiconque n'aura « pas écouté ce prophète, sera exterminé du « milieu du peuple ». (Deut. xviii, 15.)

« Or tous les prophètes », continue l'apôtre, « depuis Samuel, et dans les temps posté- « rieurs, ont annoncé ces jours ». C'était révéler clairement à ses auditeurs le châtiment d'Israël. Mais observez que toutes les fois que saint Pierre doit leur annoncer quelque chose d'important, il allègue le témoignage des prophètes, et qu'il en trouve des mieux appropriés aux promesses, non moins qu'aux menaces, comme celui-ci : « Asseyez-vous à ma « droite, jusqu'à ce que je place vos ennemis « sous vos pieds ». (Ps. cix, 2.) Dans son admirable concision, ce verset énonce le crime et le genre du châtiment. « Un prophète sem- « blable à moi ». Pourquoi donc vous étonner ! « Car vous êtes les fils des prophètes » ; aussi vous disais-je que toutes ces choses ont été faites pour vous. Les Juifs pouvaient en effet se considérer comme rejetés du Seigneur à cause de leur déicide; car il leur paraissait invraisemblable que le Dieu qu'ils venaient de crucifier les aimât comme ses enfants. C'est néanmoins ce qu'avait prédit Moïse : « Vous « êtes », avait-il dit, « les fils des prophètes, « et les enfants de l'alliance que Dieu a éta- « blie avec nos pères, disant à Abraham : Et « en ta race seront bénies toutes les familles « de la terre ». (Gen. xii, 3.) C'est donc pour « vous premièrement que Dieu a envoyé son « Fils, le ressuscitant ». Sans doute, c'est aussi pour tous les autres peuples, mais premièrement pour vous qui l'avez crucifié. « Et « il l'a envoyé afin que vous soyez bénis, et « que chacun de vous revienne de son ini- « quité ».

Mais reprenons l'explication de ce discours. L'apôtre veut convaincre les Juifs que ni Jean,

ni lui ne sont l'auteur de ce miracle; aussi leur dit-il : « Pourquoi vous étonnez-vous? » Cependant il ne veut pas qu'ils doutent de sa réalité; et c'est pour le leur rendre plus certain encore, qu'il prévient leurs pensées, et s'écrie : « Pourquoi nous regardez-vous « comme si nous avions opéré ce prodige par « notre vertu et notre piété? » Si cette guérison vous trouble et vous agite, apprenez quel en est l'auteur, et vous cesserez de vous en étonner. Ici encore, comme toujours, Pierre s'appuie sur le témoignage de Dieu, et dès qu'il a affirmé que tout arrive selon ses conseils, il n'hésite plus à reprendre vivement ses auditeurs. Aussi a-t-il dans son premier discours nommé Jésus « un homme approuvé « de Dieu au milieu d'eux »; et il leur rappelle sans cesse qu'ils l'ont mis à mort pour mieux faire resplendir le miracle de sa résurrection. Mais ici ce n'est plus seulement Jésus de Nazareth; et il lui donne un titre bien plus auguste. « Le Dieu de nos pères », dit-il, « a glorifié son Fils Jésus ».

Admirez cependant l'humilité du saint apôtre; il ne s'emporte point contre ses auditeurs, et ne leur dit point subitement: Croyez en Jésus-Christ, car voilà que cet homme, âgé de quarante ans et boiteux de naissance, a été guéri en son nom. Un tel langage les eût rebutés : il s'en abstient donc, et s'empresse de louer l'étonnement qu'ils font paraître. Il nomme ensuite Dieu, le Père de Jésus, et ne dit point que celui-ci avait guéri le boiteux, quoiqu'il fût véritablement l'auteur de cette guérison, afin de prévenir cette objection : Jésus était un malfaiteur, et comment peut-on lui attribuer cette gloire? C'est pourquoi il leur rappelle quel jugement Pilate en a porté, et leur montre ainsi, pour peu qu'ils veuillent réfléchir, que Jésus n'était point un malfaiteur, car Pilate n'eût point alors voulu le relâcher. Observez aussi le choix de cette expression : « Pilate jugeant qu'il devait être absous ». Ce n'était pas en lui une simple volonté, mais un vrai jugement qui attestait que vous demandiez la grâce de l'homme qui avait commis un meurtre, et que vous rejetiez celui qui rappelait les morts à la vie.

Ils pouvaient encore faire cette objection : Comment ceux qui abandonnèrent alors leur Maître, viennent-ils aujourd'hui le glorifier? Pierre y répond en citant le témoignage des prophètes qui avaient prédit que les choses devaient ainsi arriver. D'autre part il les reprend vivement, de peur qu'ils ne cherchassent à s'excuser sur l'ordre et les conseils du Seigneur. Car c'était un crime énorme que d'avoir renié Jésus-Christ en présence de Pilate; et la présence parmi eux du meurtrier qu'ils lui avaient préféré, leur ôtait à cet égard toute excuse. Pierre agit donc avec une grande sagesse, et leur prouve combien, dans ces circonstances, leur conduite a été honteuse et légère. Pilate, qui était païen, qui voyait Jésus pour la première fois, et qui n'avait été témoin d'aucun prodige, voulait le délivrer, et vous, qui aviez été comme nourris au milieu de ses miracles, vous vous y êtes opposés. Au reste Pilate, en renvoyant Jésus absous, prétendait accomplir un devoir de justice, et non point faire un acte de compassion et d'indulgence. Car écoutez ses propres paroles : La coutume est de vous accorder la délivrance d'un prisonnier : « Et voulez-vous que je vous délivre « celui-ci? » Et vous, dit l'apôtre, « vous avez « rejeté le saint et le juste ». Il ne dit point : Vous avez livré, mais : « vous avez rejeté ». Cette expression est parfaitement juste, parce qu'ils s'étaient écriés : « Nous n'avons pas « d'autre roi que César ». (Jean, XIX, 15.)

Observons enfin que l'apôtre, après avoir reproché aux Juifs de n'avoir point réclamé la délivrance du juste, et même de l'avoir rejetée, ajoute : Et vous l'avez mis à mort. Lorsque les esprits étaient encore tout plongés dans les ténèbres, il n'avait eu garde de parler ainsi; mais les voyant troublés et agités, il frappe ces coups violents parce qu'ils peuvent mieux les sentir. Ce n'est point dans le transport de l'ivresse, mais quand elle est dissipée, qu'on peut faire d'utiles représentations; et de même l'apôtre profite d'un moment lucide pour parler sévèrement et énumérer leurs nombreux forfaits. Ils ont livré à la mort celui que Dieu a glorifié, ils l'ont renié en présence de Pilate qui le trouvait innocent, et ils lui ont préféré un voleur.

3. Admirez aussi comme il insinue que la résurrection de Jésus-Christ est un effet de sa puissance. Dans son premier discours, il avait dit : « Il était impossible qu'il fût retenu dans « le tombeau ». Et ici : « Vous avez mis à mort « l'auteur même de la vie ». Il n'a donc point reçu la vie d'un autre. L'esprit de malice enfante le mal, et le père de l'homicide est celui qui a commis le premier meurtre. Ainsi

l'auteur de la vie est celui qui possède la vie par lui-même : « Que Dieu a ressuscité », ajoute l'apôtre, « et c'est par la foi en son nom», poursuit-il, « que sa puissance a affermi cet « homme que vous voyez, et que vous con- « naissez ; et c'est cette foi qui vient par lui, « qui a donné à cet homme une entière gué- « rison ». Mais puisque la foi que ce boiteux a eue en Jésus-Christ a opéré son entière guérison, pourquoi Pierre dit-il « en son nom », et non point par son nom ? C'est que les apôtres n'osaient pas encore prêcher la foi en Jésus-Christ ; et néanmoins, pour ôter tout ce que ce mot « par son nom », aurait eu de peu élevé, il ajoute immédiatement : « Que la puissance « de ce nom a affermi cet homme, et que la « foi qui vient par lui, a donné à cet homme « une entière guérison ».

Observez donc avec quelle condescendance l'apôtre ménage ses paroles. Et en effet celui-là s'est ressuscité lui-même, dont le nom seul a redressé ce boiteux qui était aussi impuissant à marcher que s'il eût été mort. Remarquez aussi comme toujours il s'en rapporte à leur propre témoignage. Il avait dit précédemment : « Vous le savez vous-mêmes » ; et : « au « milieu de vous ». Ici il dit également : « Que « vous voyez et que vous connaissez, et en « présence de vous tous ». Il est vrai qu'ils ignoraient que ce boiteux avait été guéri au nom de Jésus, mais ils savaient qu'il était boiteux. Et les deux apôtres publiaient que cette guérison n'était pas leur œuvre, mais celle de la puissance de Jésus-Christ. Si ce miracle n'avait été bien réel, et s'ils n'avaient eux-mêmes cru fermement à la résurrection du Sauveur, jamais ils n'eussent cédé à un mort l'honneur de cette guérison, et ils l'eussent tournée à leur propre avantage, d'autant plus que tous les regards se fixaient sur eux.

Mais parce que Pierre voyait tous les esprits troublés et agités, il s'empresse de les rassurer en leur donnant le nom de frères. « Mes « frères », leur dit-il dans son premier discours, sans parler de lui-même ; il les avait exclusivement entretenus de Jésus-Christ. « Que toute la maison d'Israël sache donc cer- « tainement ». Ici au contraire il ajoute quelques avis. Précédemment il avait attendu l'explosion de leur étonnement et de leurs railleries, et maintenant il parle le premier, parce qu'il connaît leurs œuvres et qu'il sait que les esprits sont plus traitables. Toutefois on ne peut conclure des premières paroles de l'apôtre que les Juifs avaient agi par ignorance. Et en effet, qui oserait sous ce prétexte les excuser d'avoir demandé la grâce de l'homicide Barabbas, et d'avoir rejeté Jésus que Pilate jugeait digne d'être renvoyé absous, parce qu'ils voulaient le faire mourir ? Cependant il leur ouvre comme une voie au repentir et à l'excuse, et leur suggère même un moyen assuré de défense, en disant : En faisant mourir Jésus, vous saviez bien qu'il était innocent, mais peut-être ignoriez-vous qu'il fût le principe de la vie. C'est ainsi qu'il excuse ses auditeurs du crime de déicide, et même ceux qui en furent les auteurs. Autrement il eût augmenté leur obstination, s'il se fût répandu en reproches amers. Car reprenez trop sévèrement l'homme qui a commis une faute grave, et il l'aggravera en cherchant à s'excuser.

Remarquez aussi que l'apôtre ne leur dit plus : Vous l'avez tué, vous l'avez crucifié ; mais seulement : « vous l'avez fait mourir », amenant ainsi ses auditeurs à un sincère repentir. Si les premiers ont agi par ignorance, à plus forte raison les seconds ; et si Dieu leur pardonne, pourrait-il ne point pardonner aux autres ? Admirez encore la réserve de l'apôtre. Il a dit précédemment : « Toutes ces choses sont arri- « vées selon le conseil et la prescience de « Dieu » ; et ici : « Le Seigneur vient d'accom- « plir ce qu'il avait fait prédire de Jésus- « Christ ». Mais il ne cite aucun fait en témoignage de sa parole, parce que dans toute cause criminelle ce genre de preuve présage le châtiment. « Je donnerai », dit le Seigneur, « les « impies pour le prix de sa sépulture, et les « riches pour la récompense de sa mort ». (Isa. LIII, 9.) Et encore : « Le Seigneur a accom- « pli ce qu'il avait fait prédire par la bouche « de tous les prophètes, que le Christ devait « souffrir ». L'apôtre leur révélait ainsi un grand mystère, puisque ce n'était pas un seul prophète, mais tous les prophètes, qui l'avaient annoncé ; et en même temps il leur rappelait que, quoiqu'ils eussent agi par ignorance, rien n'était arrivé que selon la volonté du Seigneur.

Nous voyons donc combien est admirable cette sagesse divine qui fait concourir à ses fins même la malice des pécheurs : « Il a « accompli ». Pierre emploie ce terme pour marquer que rien ne manquait aux souf-

frances du Christ, et déclarer qu'il avait à cet égard accompli les prophéties danstoute leur étendue. Il semble aussi qu'il eût dû leur dire : Ne vous croyez pas innocents de ce déicide, parce qu'il avait été prédit, et que vous avez agi par ignorance. Toutefois ce langage eût été un peu sévère; aussi leur dit-il plus doucement : « Faites donc pénitence ». Et pourquoi? « Afin que tous vos péchés soient « effacés », et ceux que vous avez commis en crucifiant le Sauveur, quoique peut-être votre ignorance puisse en partie vous excuser, et tous les autres dont vous vous êtes rendus coupables. Il ajoute ensuite : « Quand les « temps de repos seront venus ». C'était parler obscurément de la résurrection, car le temps véritable du repos est celui que désirait saint Paul, lorsqu'il disait : « Pendant que nous « sommes dans ce corps, comme dans une « tente, nous gémissons sous son poids ». (II Cor. v, 4.) Enfin, montrant que Dieu est l'auteur de ce repos, l'apôtre poursuit ainsi : « Quand le Seigneur aura envoyé Jésus-Christ « qui vous a été annoncé depuis longtemps ».

J'observe aussi que Pierre ne dit point : Afin que votre péché soit effacé, mais : « vos pé- « chés »; et encore qu'il se contente d'insinuer « l'envoi » ou la mission du Christ, sans entrer dans aucune explication. Il ajoute seulement « qu'il faut que le ciel le reçoive ». Mais pourquoi parler comme au futur, et ne pas dire que le ciel l'a reçu? C'est qu'il fait allusion aux prophéties anciennes qui annonçaient que tels étaient les décrets et les conseils divins. Au reste, il omet à dessein la génération éternelle du Verbe, et continue à parler de l'économie de son incarnation. « Moïse a dit à vos pères : le Seigneur « vous suscitera un prophète ». Précédemment l'apôtre avait dit : « Jusqu'au jour du « rétablissement de toutes choses, jour que « Dieu a prédit par la bouche de tous ses « saints prophètes, dès le commencement du « monde ». Et ici il fait enfin paraître Jésus-Christ lui-même. Mais s'il a fait lui-même plusieurs prédictions, et si nous devons l'écouter, qui nous accuserait d'erreur lorsque nous disons que tout a été prédit par les prophètes?

4. Au reste l'apôtre veut montrer qu'ils ont en effet prédit toutes ces choses; et un examen attentif nous le prouvera, quoique les prophéties ne laissent pas que d'être quelquefois obscures. Pierre ne parlait donc pas un langage nouveau. « Selon ce qui a été prédit ». Ici encore il effraie ses auditeurs, en insinuant que plusieurs prophéties ne sont pas encore accomplies. Comment donc a-t-il pu dire que le Christ « avait accompli tout ce qu'il devait « souffrir? » Il a dit : « Le Christ a accompli », et non pas : Tout a été accompli, déclarant, par cette manière de parler, que le Christ avait personnellement souffert tout ce qu'il devait souffrir, mais que tout ce qui avait été prédit, comme devant ensuite arriver, n'avait pas encore été accompli. « Le Seigneur Dieu vous « suscitera du milieu de vos frères un prophète « semblable à moi ». Cette parole ne pouvait que lui concilier la bienveillance de ses auditeurs; et admirez le double caractère d'humilité et d'élévation par lequel il désigne le Christ! Et, en effet, le Christ est bien grand puisqu'il monte dans les cieux, et en même temps il est bien humble puisqu'il est semblable à Moïse. Au reste, cette ressemblance était alors très-importante.

Mais en même temps le Christ est bien au-dessus de Moïse, « puisque quiconque ne « l'écoutera pas sera exterminé ». A cette première preuve de supériorité, l'apôtre en ajoute un grand nombre d'autres, et il en forme comme un imposant ensemble de témoignages. « Dieu le suscitera du milieu de vos « frères ». Moïse lui-même a donc fait entendre de graves menaces contre ceux qui ne l'écouteraient pas, et l'apôtre les résume en quelques mots. « Et tous les prophètes », ajoute-t-il, « depuis Samuel ». Il ne les cite point chacun en particulier, pour ne pas trop allonger son discours, et il les omet à dessein après avoir heureusement allégué le témoignage de Moïse. « Vous êtes », poursuit-il, « les fils des pro- « phètes, et les enfants de l'alliance que Dieu « a faite ». Les enfants « de l'alliance », c'est-à-dire les héritiers. Et afin d'éloigner jusqu'à la pensée qu'ils lui étaient redevables de ce bienfait, l'apôtre leur rappelle que depuis longtemps ils avaient acquis ce droit. Et il leur prouve ainsi combien le Seigneur les a aimés.

« C'est à vous que Dieu, ressuscitant son « Fils, l'a premièrement envoyé ». Il ne dit point simplement : Dieu vous a envoyé son Fils, mais après l'avoir ressuscité, c'est-à-dire après que vous l'avez eu crucifié. Et pour qu'ils n'attribuassent point cet acte de miséricorde au Fils et non au Père, il ajoute : « Afin « qu'il vous bénisse ». Mais si le Christ, qui

est votre frère, vous bénit, la promesse du Seigneur se réalise. Aussi, loin que vous soyez exclus du nombre de ses enfants, il veut que vous deveniez les maîtres et les chefs de vos frères. C'est pourquoi vous ne devez point vous considérer comme rejetés et abandonnés de Dieu. « Afin que chacun de vous revienne de son « iniquité ». Ainsi ce n'est pas une simple bénédiction, mais une bénédiction pleine et abondante. Eh ! que sera donc cette bénédiction ! Elle sera vraiment grande. Car revenir seulement de ses iniquités, ne suffit pas pour les expier, ni, à plus forte raison, pour obtenir la bénédiction divine. Et en effet, quand celui qui commettait l'injustice, devient vertueux, on ne peut dire qu'il est béni, et il reçoit seulement le pardon de ses fautes.

Mais ces mots : « Semblable à moi », ne peuvent s'appliquer à Jésus-Christ qu'en qualité de législateur, et autrement ils n'auraient aucun sens. Aussi Moïse ne dit-il pas simplement : « Vous l'écouterez » ; mais : « que toute « âme qui n'écoutera pas ce prophète, sera « exterminée du milieu du peuple ». Au reste ce n'est qu'après les avoir convaincus de péché, et après leur en avoir offert la rémission avec la promesse des biens du ciel, que l'apôtre allègue le témoignage de Moïse. Eh ! quelle est la conclusion de ses paroles ? » Jus- « qu'au jour du rétablissement de toutes « choses ». Ainsi il leur cite Moïse comme les engageant à écouter tout ce que Jésus-Christ leur dira, et les y invitant sous les plus graves menaces. Oui, ces menaces sont terribles, et c'est pourquoi il faut lui obéir. Et maintenant que signifient ces mots : « Fils des prophètes, « et enfants de l'alliance? » Ils signifient héritiers et successeurs. Si vous êtes les fils du père de famille, pourquoi donc ne considérez-vous votre patrimoine que comme un bien étranger ? Vous avez sans doute commis un grand crime, mais vous pouvez en obtenir le pardon.

Que ces paroles sont consolantes ! Et puis il ajoute : « Dieu vous a envoyé son Fils pour « vous bénir ». Il ne dit pas : pour vous sauver ; mais : pour vous bénir, ce qui est bien plus excellent ; et il montre ainsi que Jésus crucifié bénira ceux mêmes qui l'ont attaché à la croix. Imitons-le donc, et rejetons toute pensée de sang et d'inimitié. Il ne suffit pas de ne point se venger ; car la vengeance était défendue par la loi ancienne ; mais il faut nous conduire envers ceux qui nous ont fait tort comme envers de véritables amis, et les aimer comme nous-mêmes. Nous serons ainsi les imitateurs et les disciples de ce Jésus qui est mort sur la croix, et qui n'a rien épargné pour le salut de ses bourreaux, jusqu'à leur envoyer ses apôtres. D'ailleurs ne méritons-nous pas souvent l'injustice qu'on nous fait éprouver? Mais à l'égard de Jésus-Christ la conduite des Juifs fut aussi impie qu'injuste, car ils crucifièrent leur bienfaiteur, l'homme qui jamais ne leur avait fait de mal. Quel fut donc leur motif ? Dites-le moi. L'orgueil et la vanité. Et cependant Jésus-Christ les honorait dans toute circonstance. Comment ? Rappelez-vous ces paroles : « Les scribes et les phari- « siens sont assis sur la chaire de Moïse, faites « donc tout ce qu'ils vous disent, mais ne « faites pas ce qu'ils font ». Et encore : « Allez, « et montrez-vous au prêtre ». (Matth. XXIII, II, III, 8, 4.) C'est ainsi que Jésus, pouvant perdre ses ennemis, leur offrait le salut, et à son exemple soyons amis de tous, et réservons pour le démon seul tout sentiment de haine et d'inimitié.

5. Mais voulez-vous aimer facilement vos frères? évitez le serment et la colère. Car nous ne saurions haïr celui contre lequel nous ne nous permettrons pas même un mouvement de colère. Or puisque le serment en est la cause la plus ordinaire, ne jurez plus, et vous aurez comme coupé les ailes à la colère. On peut dire aussi que le serment et la colère sont le vent qui enfle la voile ; mais s'il ne souffle pas, carguez la voile ; il ne sert de rien de la tenir déployée. Oui, supprimons les cris et les jurements, et nous aurons comme coupé le nerf de la colère. Si vous en doutez, essayez, et l'expérience vous convaincra qu'il en est ainsi. Je propose cet accord à l'homme le plus irascible ; qu'il s'abstienne de jurer, et de mon côté je ne lui parlerai plus de pratiquer la douceur chrétienne. Tout sera parfait, car il n'y aura plus ni serment, ni parjure.

Au reste, vous ne savez pas dans quelles difficultés vous vous engagez. Et en effet, le serment est une chaîne qui vous enlace de toutes parts, en sorte qu'il vous faut faire les plus grands efforts pour arracher votre âme à un péril inévitable. Mais si vous n'y réussissez pas, vous vous abandonnez aussitôt à la douleur, aux disputes et aux imprécations. Encore

toute cette colère s'échappe-t-elle en pure perte ! C'est pourquoi ordonnez et menacez, mais gardez-vous d'y ajouter le serment. Car vous pourrez alors, et à votre gré, revenir sur vos actes et sur vos paroles. D'ailleurs je ne veux aujourd'hui que vous parler avec beaucoup de douceur, puisque votre bienveillante attention me prouve que déjà vous vous êtes en grande partie corrigés. Je me bornerai donc à vous rappeler quelles circonstances ont donné lieu au serment, et l'ont propagé parmi les hommes. Le récit de son origine et celui des temps et des personnages au milieu desquels il s'est produit pour la première fois vous sera un témoignage de ma reconnaissance. L'homme vertueux n'est point étranger au langage d'une saine philosophie, et l'homme vicieux n'est point digne de l'entendre.

Dès les premiers siècles, Abraham conclut plusieurs traités, immola des victimes et offrit des sacrifices ; mais il ne prononça aucun serment. Quelles en furent donc la cause et l'occasion ? La malice toujours croissante des hommes, l'oubli complet de toute notion de justice, et les progrès de l'idolâtrie. Alors donc, et alors seulement les hommes, étant devenus irréligieux, commencèrent à prendre Dieu à témoin de leurs paroles. Et en effet qu'est-ce que le serment? Une garantie qu'on donne de sa sincérité, quand la corruption des mœurs ôte toute confiance. Ainsi le premier reproche que mérite celui qui fait un serment est d'être si peu sincère qu'on ne saurait croire à sa parole sans une garantie, et même la plus grande qu'il puisse offrir. Car c'est parce qu'on le juge indigne de la moindre confiance, que l'on repousse toute garantie qui viendrait des hommes, et que l'on exige celle de Dieu. En second lieu, celui qui requiert le serment, n'est pas moins coupable, s'il l'exige dans toutes les affaires, et s'il refuse tout autre mode de transaction.

O démence, honte et folie ! ô homme, toi qui n'es qu'un ver de terre, cendre et poussière, tu appelles le Seigneur en témoignage de ta parole, et tu le forces à devenir ta caution ! Mais si une querelle s'élevait parmi vos esclaves, et si dans le feu de la dispute l'un d'eux osait appeler son maître en garantie de sa parole ; pour toute réponse vous le feriez châtier sévèrement, et vous lui apprendriez ainsi à ne point se jouer de votre autorité. Bien plus, supposons qu'au lieu de son maître, cet esclave invoquât le témoignage d'un homme vénérable, celui-ci ne s'en tiendrait-il pas offensé ? Mais je ne demande point le serment, me direz-vous. Très-bien ; cessez donc de l'exiger ; et quand on vous dira : Voulez-vous un tel pour caution, refusez-vous y absolument. Quoi ! faut-il que je perde mon bien ? Je ne dis point cela, et je me plains seulement de l'offense que vous faites à Dieu. C'est pourquoi celui qui exige le serment est certainement plus coupable que celui qui le prête ; mais je n'absous point celui qui jure sans en être requis.

Une conduite bien plus criminelle est celle de ces hommes qui jurent pour une obole, pour un rien, souvent même pour une chose injuste. Encore du moins si l'on ne s'exposait point au parjure. Car dans ce cas, il y a un grave désordre, et il faut en faire retomber la responsabilité sur celui qui a reçu le serment et sur celui qui l'a prêté. Mais que de choses, me direz-vous, sont douteuses et inconnues ! Vous devez alors n'agir qu'avec beaucoup de réserve, et si vous êtes imprudent, ne blâmez que vous seul. Au reste, il vous serait plus avantageux de souffrir ce dommage que tout autre. Car, lorsque vous appelez à serment votre débiteur, que vous proposez-vous? de l'entraîner à un parjure ? Mais ce serait une véritable démence, et le châtiment en retomberait sur votre tête ; il vaudrait mieux pour vous perdre votre fortune, qu'exposer ainsi le salut de votre frère, risquer le vôtre et offenser le Seigneur. Une telle conduite dénoterait une grande insensibilité de cœur, et une profonde impiété.

Mais j'espère, me direz-vous, que cet homme gardera son serment. Pourquoi donc ne le croiriez-vous pas sur sa parole? C'est que plusieurs craignent de violer un serment, et se font un jeu d'une simple promesse. Erreur, erreur, ô mon frère ! car celui qui s'est accoutumé à ravir le bien ou la réputation du prochain, ne respectera pas un serment, et celui qui s'effraie d'un parjure, s'effraiera bien plus encore d'une injustice. Mais il ne s'y résout qu'avec peine. — Il mérite donc que vous le traitiez avec bonté. Au reste, oublions un instant cette coutume d'exiger le serment dans toutes les transactions et affaires civiles, et portons la question sur le terrain des mœurs privées : Ici, vous ne pouvez alléguer aucune excuse, car vous jurez, et vous vous parjurez

souvent pour une valeur de dix oboles. Mais parce que Dieu ne lance pas sa foudre et ne nous écrase pas, nous continuons à le blasphémer ; et dans quelles circonstances ? A propos d'un panier de légumes, d'une paire de souliers, ou d'une modique somme d'argent.

Eh quoi ! si Dieu ne nous punit pas sur-le-champ, croyons-nous ne pas commettre de péché ? Erreur ! ce délai de sa vengeance ne prouve qu'une chose, la miséricorde du Seigneur, et nullement notre vertu. Pourquoi donc ne jurez-vous point par la vie de votre enfant, ou par la vôtre ? Et pourquoi ne dites-vous pas : Si je manque à ma parole, que je sois livré aux mains du bourreau ? Mais vous craignez de proférer un pareil serment, et à vos yeux, Dieu est moins que vos membres et que votre tête. Prononcez du moins quelque imprécation contre vous-mêmes. Mais Jésus-Christ a porté à notre égard la bonté jusqu'à nous défendre de jurer par notre tête ; et nous, au contraire, nous poussons la témérité jusqu'à profaner la gloire de Dieu, et attester son saint nom sous le plus frivole prétexte. Vous ne savez donc pas ce qu'est Dieu, et quelle bouche est digne de l'invoquer ? S'agit-il d'un homme illustre par ses vertus, nous disons : Purifiez vos lèvres et louez-le ensuite ; mais nous prononçons à la légère et sans aucun respect le nom adorable du Seigneur, ce nom qui est au-dessus de tout nom, qui est admirable sur toute la terre, et que les démons eux-mêmes n'entendent qu'avec frémissement.

6. O détestable coutume qui nous fait mépriser le nom du Seigneur ! Certes, si vous forciez votre débiteur à jurer dans le lieu saint, vous vous croiriez coupable de sacrilége. Mais qui vous inspirerait cette horreur ? L'usage qui est contraire à de pareils serments, tandis que ce même usage les autorise en tout autre lieu. Eh quoi ! est-il donc permis de prononcer en vain le saint nom de Dieu ? Les Juifs l'entouraient d'un tel respect qu'ils l'écrivaient sur une lame d'or, et que le grand prêtre seul la portait sur le front. Nous, au contraire, nous le proférons presque à chaque instant avec une coupable légèreté. Si dans l'ancienne loi il était interdit de prononcer même le nom de Dieu, n'est-ce pas, je vous le demande, une étrange audace et un véritable délire que de l'appeler en témoignage de notre parole ? Toute perte devrait nous paraître préférable à un tel blasphème. Je vous le répète donc, et je vous adjure de ne pas l'oublier. Bannissez le serment de toutes vos transactions civiles ou commerciales, et amenez-moi tous les désobéissants. Oui, je vous le dis et je vous le recommande en présence de tout le clergé de cette ville, il n'est permis à personne de jurer, soit en prenant en vain le nom de Dieu, soit de toute autre manière.

Si quelqu'un viole cette défense, qu'on me le dénonce, quel qu'il soit. Vous n'êtes que des enfants, et il faut que je vous traite comme des enfants. Mais qu'il n'en soit pas ainsi ! car je rougirais pour vous si vous aviez encore besoin d'être menés la verge à la main. Oseriez-vous, n'étant que catéchumène, vous approcher de la table sainte ? Et ce qui est bien plus grave encore, vous ne craignez point, après votre baptême, de vous asseoir à cette table, dont tous les prêtres n'approchent pas, et de vous permettre ensuite de criminels jurements. Certes, vous n'oseriez, au sortir de ce lieu saint, frapper votre enfant, et vous n'avez ni honte, ni crainte de jurer après avoir communié ! Amenez-moi les coupables ; j'en ferai bonne justice, et je les renverrai contents et satisfaits. Au reste, faites ce que vous voudrez ; pour moi, je vous intime ce commandement : Ne jurez point. Eh ! comment espérer encore que l'on sera sauvé si l'on transgresse ainsi toutes les lois divines ? Les contrats et les actes de commerce ne sont-ils donc faits que pour la perte de votre âme ? Et pouvez-vous gagner autant que vous perdrez ?

Celui que vous avez appelé à serment se parjure-t-il ? Vous perdez son âme et la vôtre. — Mais il remplira son serment. — Vous n'en avez pas moins donné la mort à son âme, en le forçant de transgresser un précepte divin. Corrigeons-nous donc de cette criminelle coutume, et bannissons le serment de la place publique, des boutiques, et en général de toutes nos transactions. Nous sommes assurés d'en retirer le plus grand fruit. Car ne pensez pas avancer vos affaires en transgressant la loi divine. Mais personne, me direz-vous, ne veut me croire sur parole, et l'on m'oblige à mille serments. Telle est l'objection qui m'est faite souvent ; et moi je vous réponds que vous êtes coupables de jurer ainsi avec tant de facilité. Car s'il en était autrement et si l'on savait bien que jamais vous ne vous permettez de jurer, je vous assure qu'on aurait plus de confiance en votre parole qu'aux serments mul-

tipliés de mille autres. Moi, je ne jure point, et cependant vous me croyez de préférence à ceux qui ont toujours le serment à la bouche.

Mais, m'objecterez-vous, vous êtes prince et évêque. Sans doute ; et même quelque chose de plus. Car, répondez-moi en toute franchise : Si j'avais la criminelle habitude de jurer en toute circonstance, respecteriez-vous beaucoup ma dignité ? Nullement. Ma dignité est donc en dehors de la question. Et maintenant, je vous le demande, que gagnez-vous à jurer ainsi ? L'apôtre savait endurer la faim ; et à son exemple, vous devriez préférer la pauvreté à cette criminelle violation de la loi divine. Vous restez incrédule : eh bien ! ne négligez aucun moyen, et souffrez même, s'il le faut, pour vous corriger ; est-ce que Dieu ne vous en récompensera pas ? Et Celui qui nourrit chaque jour les parjures et les blasphémateurs, vous laisserait-il mourir de faim parce que vous auriez obéi à sa parole ?

O vous donc, qui êtes ici réunis, prenez tous l'engagement de ne plus jurer, et déjà célèbres par votre foi, distinguez-vous encore par là des autres églises de la Grèce, et même de tous les autres peuples. Ce sera un sceau céleste qui nous désignera en tous lieux comme le royal troupeau de Jésus-Christ. Notre langage et nos paroles nous feront distinguer des autres fidèles comme un accent étranger fait reconnaître un barbare d'avec un grec. Eh ! dites-moi, qui distingue les perroquets des autres oiseaux ? N'est-ce pas leur aptitude à parler ? Et de même, comme autrefois les apôtres, nous nous ferons connaître à notre parole, si nos entretiens sont tout angéliques. Lorsqu'on vous dira : Prêtez serment ; répondez : Jésus-Christ le défend et je ne le prêterai pas. C'en sera assez pour vous affermir dans toutes les vertus chrétiennes, vous ouvrir les voies de la piété, vous initier à la véritable philosophie, et vous faciliter l'exercice des moyens de salut. Soyons fidèles à observer ces règles, et nous obtiendrons les biens du temps et ceux de l'éternité, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé DUCHASSAING.

HOMÉLIE X.

COMME ILS PARLAIENT AU PEUPLE, LES PRÊTRES ET LE CAPITAINE DES GARDES DU TEMPLE SURVINRENT. (CHAP. IV, 1, JUSQU'AU VERS. 23.)

ANALYSE.

1-3. Les apôtres sont de nouveau arrêtés et menés devant le tribunal des prêtres juifs. — Belle réponse que fait saint Pierre ; l'Orateur en montre l'à-propos et la portée. — Pierre qui tremblait naguère devant la servante de Caïphe, paraît aujourd'hui avec un visage assuré devant Caïphe lui-même.

4 et 5. Exhortation morale contre les théâtres et les jurements. — L'Orateur est confondu de ce qu'au lieu de s'élancer dans les hautes régions de l'enseignement évangélique, il soit encore obligé de ramper à terre pour reprendre les préceptes que les prophètes avaient jadis inculqués aux Juifs. — Pour extirper la criminelle habitude du jurement, donnons-nous des surveillants dans toutes les personnes qui nous entourent.

1. Ils n'avaient pas encore eu le temps de respirer après les premières persécutions, que déjà de nouvelles venaient les visiter. Et voyez comment la Providence ménage les évé-

nements ! C'est d'abord la persécution du rire qu'ils ont à souffrir tous ensemble, et ce n'est pas peu de chose. En second lieu, ce sont les chefs qui tombent en péril. Ces deux épreuves n'arrivent pas coup sur coup ni au hasard. Les apôtres se signalent d'abord par leurs discours à la multitude, leur puissance éclate ensuite par un grand miracle, et ce n'est qu'après cela, c'est-à-dire quand leur confiance s'est affermie, qu'ils sont appelés de Dieu à livrer des combats plus difficiles. Mais considérez comment ceux qui ont soudoyé un traître contre Jésus-Christ, en viennent maintenant à mettre eux-mêmes la main sur les disciples, et comment leur audace et leur impudence se sont accrues depuis le crucifiement du Sauveur. C'est que le péché, tant qu'il n'est pour ainsi parler qu'en enfantement, garde une certaine pudeur, et que, quand il est une fois accompli, il accroit l'impudence de ceux qui l'ont commis. Mais pourquoi le capitaine des gardes vient-il aussi ? « Les prêtres », dit le texte, « survinrent avec le capitaine des « gardes ». C'était afin de donner à cette affaire le caractère d'un crime d'Etat, et pour ne pas courir le risque de se faire justice eux-mêmes comme dans une affaire privée. C'est une conduite qu'ils s'appliquent partout à tenir. « Ne pouvant souffrir qu'ils enseignas- « sent le peuple (2) ». Leur dépit venait non-seulement de ce que les apôtres enseignaient, mais de ce qu'ils annonçaient la résurrection du Sauveur, et même notre propre résurrection par Jésus-Christ. « Qu'ils enseignassent le « peuple », dit le texte, « et qu'ils annonças- « sent la résurrection des morts en Jésus- « Christ ». Il y a eu tant de vertu dans la résurrection de Jésus-Christ, qu'il est devenu l'auteur de la résurrection des autres. « Et « ils mirent la main sur eux, et ils les je- « tèrent en prison jusqu'au lendemain, parce « qu'il était déjà tard (3) ». O impudence ! ils avaient les mains encore toutes pleines du premier sang qu'ils avaient répandu, et leur fureur n'en était pas ralentie, ils voulaient même les remplir d'un nouveau sang. La présence du capitaine des gardes à cette affaire avait peut-être encore une autre raison outre celle que nous avons donnée ; peut-être craignait-on les disciples qui étaient devenus une multitude. « Il était déjà tard ». Les Juifs agissaient de la sorte et gardaient les apôtres pour les adoucir, mais ce délai ne servait qu'à ajouter à leur constance. Considérez quels sont ceux qu'on arrête ; ce sont les chefs des apôtres : on veut en faire pour les autres un exemple qui les empêche de se rechercher les uns les autres et d'agir de concert.

« Cependant beaucoup de ceux qui avaient « entendu le discours » de Pierre « crurent : « et le nombre des hommes fut d'environ « cinq mille (4) ». Qu'est ceci ? Les voyait-on entourés de considération ? Ne les voyait-on pas, au contraire, chargés de fers ? Qu'est-ce donc qui attirait à la foi ? Voyez-vous éclater la vertu de Dieu ? Tout conspire à ébranler la foi, et c'est le contraire qui arrive. C'est que le discours de Pierre avait jeté la semence divine fort avant dans les âmes, c'est qu'il avait touché les cœurs. Les Juifs étaient irrités de voir que les disciples ne les craignaient pas et qu'ils comptaient pour rien les maux présents. Voici en effet le raisonnement que faisaient les disciples : Si le Crucifié opère de telles œuvres, s'il a fait marcher le boiteux, nous n'avons rien à craindre de ceux-ci. C'était donc là un effet de la divine sagesse. C'était par son action que le nombre des croyants augmentait. Effrayés de cet accroissement, les ennemis de la foi enchaînèrent les apôtres à la vue de leurs disciples, pour intimider ceux-ci. Le contraire de ce qu'ils voulaient arriva. Ils n'interrogèrent pas les prisonniers devant les fidèles, mais à l'écart, de peur que ceux-ci ne profitassent de la fermeté de leurs réponses s'ils les entendaient.

« Le lendemain les chefs du peuple, les sé- « nateurs et les scribes, s'assemblèrent dans « Jérusalem, avec Anne le grand prêtre, Caï- « phe, Jean, Alexandre et tous ceux qui étaient « de la race sacerdotale (5, 6) ». Voilà qu'ils se réunissent encore une fois ; car, pour comble de malice, ils n'observaient plus même la loi. De nouveau ils dissimulent leur mauvais dessein sous les formes de la justice, afin de noircir ces innocents par un jugement injuste. « Et ayant fait venir les apôtres au milieu « d'eux, ils leur dirent : Par quelle puissance « ou au nom de qui faites-vous ceci (7) ? » Ils le savaient bien. « Ils ne pouvaient souffrir », dit le texte, « qu'ils annonçassent en Jésus- « Christ la résurrection des morts ». C'était pour cela même qu'ils les avaient arrêtés. Pourquoi donc les interrogent-ils ? Ils espéraient les faire rétracter, et ils comptaient bien tout réparer par ce moyen. Voyons donc

ce qu'ils disent : « Au nom de qui faites-vous « ceci? Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, « leur dit » : C'est le moment de se rappeler les paroles de Jésus-Christ et d'en remarquer l'accomplissement : « Lorsqu'ils vous mène- « ront dans leurs synagogues, ne vous mettez « point en peine comment vous répondrez ni « de ce que vous direz ». (Luc, XII, 11, 12.) Ils avaient donc reçu une grande puissance. Mais écoutons la réponse : « Princes du peuple et « sénateurs d'Israël ». Admirez cette sagesse! l'apôtre est plein de confiance, mais il ne dit rien d'injurieux, il s'exprime respectueusement : « Princes du peuple », dit-il, « et sé- « nateurs d'Israël, puisqu'aujourd'hui l'on « nous demande raison du bien que nous « avons fait à un homme infirme, et qu'on « veut s'informer de la manière dont il a été « guéri, nous vous déclarons à vous tous et à « tout le peuple d'Israël ». Dès son exorde il fait retentir à leurs oreilles des paroles courageuses et pénétrantes. Il leur rappelle ce qui s'est passé, il leur dit que c'est pour un bienfait qu'on les appelle en jugement. C'est comme s'il disait : Il fallait nous couronner pour cette action, il fallait nous signaler au public comme des bienfaiteurs insignes : et maintenant nous sommes appelés en jugement pour le bien que nous avons fait à un homme infirme, non pas riche, non pas noble : qui donc en pourrait prendre ombrage?

2. Ce début est plein de gravité. Il y est montré que les Juifs s'enlacent eux-mêmes dans les filets du malheur. « Nous vous dé- « clarons que c'est au nom de Jésus de Naza- « reth ». Il ajoute aussitôt la chose qui causait surtout leur dépit. Il faisait ce que Jésus-Christ avait commandé : « Ce que l'on « vous dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits « des maisons. (Matth. X, 27.) C'est au nom « de Jésus-Christ de Nazareth que vous avez « crucifié, que Dieu a ressuscité d'entre les « morts, c'est en son nom que cet homme se « tient debout devant vous et guéri (8-10) ». Ne croyez pas que nous cachions sa patrie ni le genre de sa mort. « Celui que vous avez « crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les « morts, c'est en son nom que cet homme-ci « se tient debout devant vous et guéri ». Encore la passion, encore la résurrection. C'est lui qui est cette pierre « rejetée par vous, et « que vous n'avez pas voulu admettre dans « votre édifice, et qui est devenue la principale « pierre de l'angle ». Il les fait souvenir d'une parole propre à les effrayer. « Car », dit l'Ecriture, « celui qui tombera sur cette pierre, sera « brisé, et celui sur qui tombera cette pierre, « elle le broiera. (Matth. XXI, 44.) Et il n'y a « point de salut par aucun autre ». Combien de coups pensez-vous que ces paroles leur ont valus? « Car nul autre nom sous le ciel n'a été « donné aux hommes par lequel nous devions « être sauvés (12) ». Ici le discours devient sublime. Dès qu'il ne s'agit plus de devoir à remplir, mais seulement de liberté à montrer, Pierre ne ménage plus rien. Les mauvais traitements ne lui faisaient pas peur. Il ne dit pas simplement : Nous ne pouvons être sauvés par un autre; mais : « Il n'y a point de salut « par aucun autre », montrant ainsi que celui-là peut nous sauver et voulant en même temps effrayer ses auditeurs. « Lorsqu'ils vi- « rent la constance de Pierre et de Jean, sa- « chant que c'étaient des hommes sans lettres, « et du commun du peuple, ils en furent « étonnés; ils savaient aussi qu'ils avaient été « disciples de Jésus (13) ». Et comment des hommes sans lettres étaient-ils devenus assez éloquents pour l'emporter sur des lettrés, sur des princes des prêtres? — Ce n'étaient pas eux qui parlaient, mais la grâce du Saint-Esprit par leur bouche. « Et comme ils voyaient « aussi l'homme qui avait été guéri présent « avec eux, ils n'avaient rien à leur oppo- « ser (14) ». Cet homme ne manquait pas de courage, on le voit, puisqu'il accompagnait les apôtres devant le tribunal; de manière que si les Juifs avaient dit : Non, vous n'avez guéri personne, il était là pour leur répondre.

« Ils leur commandèrent donc de sortir de « l'assemblée, et ils se mirent à délibérer entre « eux ». Voyez-vous leur embarras? Les voyez-vous agir par une crainte tout humaine? Autrefois, lorsqu'ils ne pouvaient ni empêcher l'œuvre du Christ, ni en amortir l'éclat, mais que la foi à sa parole croissait en proportion des efforts qu'ils faisaient pour l'arrêter, ils avaient dit : « Que ferons-nous ? » Et voici qu'ils le disent encore aujourd'hui. O démence, de s'imaginer que les mauvais traitements viendraient à bout de l'intrépidité des apôtres! Ils n'avaient rien pu contre eux dès le commencement, et ils comptaient faire quelque chose après la puissance de parole qu'ils venaient de voir éclater en eux. Plus

donc ils s'efforçaient d'arrêter l'Evangile, plus il faisait son chemin. « Que ferons-nous à ces « gens-ci ? Car ils ont fait un miracle qui est « connu de tous les habitants de Jérusalem ; cela « est certain, et nous ne pouvons pas le nier. « Mais afin qu'il ne se répande pas davantage « parmi le peuple, défendons-leur avec me- « naces de parler à l'avenir en ce nom-là à qui « que ce soit. Et les ayant fait appeler, ils leur « défendirent de parler en quelque manière « que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus ». (15-18.) Voyez leur impudence et la sagesse des apôtres ! « Mais Pierre et Jean répondant, « leur dirent : Jugez vous-mêmes s'il est juste « devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; « pour nous, nous ne pouvons ne point parler « des choses que nous avons vues et enten- « dues. Alors ils les renvoyèrent avec me- « naces, ne trouvant point de moyen de les « punir à cause du peuple ». Les miracles leur fermèrent la bouche, et ne leur permirent pas d'accomplir leurs menaces ; néanmoins, ils n'avaient pas honte de leur défendre de parler. « Parce que tous rendaient gloire à « Dieu de ce qui était arrivé. Car l'homme qui « avait été guéri d'une manière si miraculeuse « avait plus de quarante ans ». (19-22.)

Mais reprenons. « Que ferons-nous », disent-ils, « à ces gens-ci? » D'abord ils font tout pour la gloire humaine. Ils avaient encore une autre intention : ils ne voulaient pas passer pour des meurtriers, comme on le voit par ce qu'ils disent quelque temps après : « Vous « voulez faire retomber sur nous le sang de « cet homme. — Défendons-leur avec me- « naces de ne plus parler en ce nom à qui que « ce soit ». O démence ! Ils sont convaincus qu'il est ressuscité, par conséquent qu'il est Dieu ; et ils espèrent, par leurs machinations, retenir dans l'ombre celui que la mort n'a pu garder. Y a-t-il rien d'égal à cette démence? Cependant, ne vous étonnez pas trop de les voir encore une fois tenter l'impossible. Telle est l'impiété ; elle ne voit rien à rien, elle se trouble de tout. Ils se sont trompés dans leurs calculs, et ils en éprouvent un vif dépit ; c'est l'histoire de tous ceux qui ont éprouvé une déception, une mystification. En effet, les apôtres, malgré la défense qu'on leur avait faite, allaient répétant sans cesse et partout que Dieu avait ressuscité Jésus, que c'était au nom de Jésus que le boiteux était maintenant guéri, preuve éclatante de la résurrection de Jésus-Christ. Quoique les pharisiens eussent eux-mêmes quelque idée de la résurrection, idée incomplète il est vrai et puérile, néanmoins ils tombent dans l'incrédulité et le trouble, ils se demandent ce qu'ils feront à ces hommes. Cependant, n'y avait-il pas dans cette franchise des apôtres de quoi les convaincre qu'il n'y avait rien à faire ? Pourquoi es-tu incrédule, ô Juif, réponds-moi ? Il fallait considérer le miracle accompli et les discours entendus, et non la malice de la multitude. Pourquoi ne les livrent-ils pas aux Romains ? C'est qu'ils s'étaient déjà discrédités auprès d'eux par leur conduite envers le Christ, de manière qu'ils travaillaient contre eux-mêmes en différant de dénoncer les disciples. Envers le Christ, ils n'avaient pas agi de la sorte : ils l'avaient arrêté au milieu de la nuit et conduit aussitôt au supplice, et ils n'avaient pas différé d'agir, parce qu'ils redoutaient le peuple ; mais au sujet des apôtres ils n'agissent plus avec la même décision et la même confiance. Ils ne les conduisent pas devant Pilate, le souvenir de la passion de Jésus-Christ les retient, ils craignent de recevoir des reproches. « Le lendemain les chefs « du peuple, les sénateurs et les scribes s'as- « semblèrent dans Jérusalem ».

3. Voici de nouveau des assemblées à Jérusalem, le sang est répandu sans respect pour la ville sainte. Voici encore Anne et Caïphe. Naguère l'apôtre Pierre avait tremblé devant la servante de celui-ci qui l'interrogeait ; il avait renié son Maître déjà arrêté par le même Caïphe. Maintenant que le voilà lui-même amené en présence des mêmes hommes, voyez comme il parle : « Puisqu'aujourd'hui « l'on nous demande raison du bien que nous « avons fait à un homme infirme, et que l'on « veut savoir par la vertu de qui il a été « guéri, nous vous déclarons à vous tous ». Ils disent : « Au nom de qui avez-vous fait cela ? » Pourquoi dites-vous simplement « cela ? » Pourquoi ne pas dire expressément la chose dont il s'agit ? pourquoi la laisser dans l'ombre ? « Au nom de qui avez-vous fait cela ? » Pierre répondit que ce n'était pas eux qui l'avaient fait. Voyez sa prudence ; il ne dit pas simplement : Nous l'avons fait au nom de Jésus-Christ ; mais que dit-il ? « C'est en son nom que « celui-ci se tient debout devant vous et guéri ». Il ne dit pas qu'il a été guéri par eux. Cette parole : « Puisqu'aujourd'hui l'on nous de-

« mande raison du bien que nous avons fait », a une grande portée : Pierre les accuse par là de ne faire que des accusations de ce genre, et de ne se plaindre que du bien que l'on fait aux hommes. Il leur rappelle aussi ce qui s'est passé, et qu'ils sont toujours prêts à répandre le sang, et le sang des bienfaiteurs de l'humanité. Admirez encore une fois la force et la gravité de ce langage ! Les apôtres s'aguerrissaient et devenaient intrépides. Saint Pierre montre aux Juifs qu'ils prêchent eux-mêmes Jésus-Christ malgré eux, qu'ils ne font que mettre en évidence la doctrine nouvelle en la discutant et l'examinant. — « Que vous avez « crucifié ». Quelle franchise ! « Que Dieu a « ressuscité d'entre les morts ». Ceci témoigne encore d'une plus grande liberté. C'est comme s'il disait : Ne croyez pas que nous cachions ce que vous tenez vous autres pour ignominieux ; nous sommes si éloignés de le dissimuler, que nous le publions hautement. C'est presqu'une attaque ouverte, et il ne dit pas cela simplement, mais il insiste sur la même pensée en disant : « C'est lui qui est la pierre que vous « avez rejetée, et que vous n'avez pas voulu « admettre dans votre édifice ». Puis, pour montrer qu'ils n'ont fait que travailler malgré eux à sa gloire, il ajoute : « Il est devenu la « pierre principale de l'angle ». Vous avez donc réprouvé, ô Juifs, celui qui était honorable et bon par nature. C'est ainsi qu'ils parlaient, tant le miracle qu'ils avaient opéré leur donnait de confiance. Remarquez comment, lorsqu'il s'agit d'enseigner, ils citent de nombreuses prophéties, et lorsqu'il ne faut que faire preuve d'assurance, ils se contentent d'affirmer leur sentiment : « Car nul autre nom sous le « ciel n'a été donné aux hommes par lequel « nous devions être sauvés ; aux hommes », parce que ce nom a été donné à tous, et non pas aux seuls Juifs.

L'apôtre prend ses adversaires eux-mêmes à témoin. Ceux-ci demandaient : « Au nom de « qui avez-vous agi ? » Au nom du Christ, répond Pierre. « Il n'y a pas d'autre nom que « celui-là en qui nous puissions être sauvés ». La chose est d'elle-même évidente, pourquoi donc m'interrogez-vous ? Ces paroles sont d'une âme qui méprise la vie présente. Cette liberté de langage le montre assez. Ici il fait clairement voir que, lorsqu'il s'exprimait humblement au sujet du Christ, c'était par condescendance et non par crainte qu'il le faisait. Maintenant que le moment était venu, il en parlait avec une sublimité qui frappait d'étonnement tous les auditeurs. Voici un signe non moindre que le premier : « Ils les reconnaissaient « pour les avoir vus avec Jésus ». L'écrivain sacré n'a pas tracé ces mots au hasard. C'était pour rappeler en quelle circonstance les Juifs avaient vu les apôtres, c'est-à-dire pendant la passion. Pierre et Jean étaient seuls avec Jésus alors, et c'est là que les pharisiens les virent si humbles et si tremblants. Aussi un changement si complet leur paraissait étrange. C'était toujours le même tribunal ayant Anne et Caïphe pour chefs. Ils étaient donc stupéfaits de retrouver maintenant si intrépides des hommes qu'ils avaient vus naguère si timides. Ce n'était pas seulement par leur langage que ceux-ci montraient qu'ils se souciaient fort peu d'une affaire où il y allait pour eux de la peine capitale, mais encore par leur attitude, par leur voix et par leurs regards ; en un mot, la résolution où ils étaient de parler de ce qu'ils savaient, éclatait dans toute leur personne aux yeux du peuple. Les Juifs s'étonnaient aussi parce que c'étaient des hommes sans lettres et du commun. Comme on peut être sans lettres et n'être cependant pas du commun, et réciproquement, il met les deux termes, parce que les deux choses étaient vraies pour les apôtres : « Sa« chant », dit le texte, « que c'étaient des hommes « sans lettres ». Comment le savaient-ils ? Par leur manière de s'énoncer. Les apôtres ne font pas de longs discours ; ils disent simplement et sans artifice ce qu'ils veulent dire, mais avec un accent qui prouve leur résolution courageuse. Peut-être les eussent-ils maltraités, si l'homme guéri par eux n'eût été là. « Ils les « reconnaissaient pour les avoir vus avec « Jésus » ; circonstance qui leur faisait voir qu'ils tenaient de lui ce qu'ils disaient, et qu'ils agissaient en qualité de ses disciples. D'ailleurs le miracle récent parlait encore plus haut qu'eux, et c'était lui surtout qui fermait la bouche aux Juifs : « Jugez s'il est juste en « présence de Dieu de vous obéir plutôt qu'à « Dieu ». Maintenant qu'ils n'ont plus rien à craindre (les menacer équivalait à les absoudre), leur langage s'adoucit, tant ils étaient loin de l'audace qui provoque. Ils ont fait un miracle qui est connu de tout le monde, « nous ne pouvons le nier ». De sorte qu'ils l'auraient nié, s'il en eût été autrement, si le témoignage de la multitude n'eût été là.

Le miracle était manifeste ; mais que n'ose pas l'iniquité, de quelle impudence n'est-elle pas capable? « Défendons-leur avec me- « naces ». Que dites-vous? Vous croyez, par des menaces, pouvoir arrêter la prédication de la vérité? Les commencements sont toujours pénibles et difficiles. Vous avez tué le Maître et vous n'avez rien empêché ; et maintenant vous espérez nous détourner par des menaces? L'emprisonnement n'a pas intimidé notre voix, et vous l'intimiderez, vous que nous ne comptons pour rien avec toutes vos menaces ? « Jugez devant Dieu s'il est juste de « vous obéir plutôt qu'à Dieu ». Ici il dit Dieu pour Jésus-Christ. Voyez-vous l'accomplissement de cette parole : « Voici que je vous en- « voie comme des brebis au milieu des loups, « ne les craignez point? » (Matth. x, 16, 26.)

4. Ensuite ils affirment la résurrection par ce qu'ils ajoutent : « Pour nous, nous ne pou- « vons pas ne pas parler de ce que nous avons « vu et entendu ». C'est-à-dire : Nous sommes des témoins dignes de foi, et vous qui nous menacez, vous nous menacez encore en vain. Au lieu de se convertir à la vue d'un miracle pour lequel le peuple glorifiait Dieu, ils lancent des menaces de mort. C'était faire la guerre à Dieu lui-même. Après les avoir menacés, ils les renvoyèrent. Les apôtres n'en furent que plus illustres et plus glorieux. « Ma puissance », est-il écrit, « se montre « tout entière dans la faiblesse ». Ils avaient montré qu'ils étaient préparés à tout événement. Qu'est-ce à dire : « Nous ne pou- « vons pas ne point parler de ce que nous « avons vu et entendu ? » C'est-à-dire : Si ce que nous disons est faux, reprenez-nous ; si c'est la vérité, pourquoi voulez-vous nous fermer la bouche ? Voyez ce que peut la sagesse. Les Juifs sont dans l'embarras, les apôtres dans la joie ; ceux-là sont couverts de confusion, ceux-ci agissent en tout avec franchise ; ceux-là sont dans la crainte, ceux-ci dans la confiance. Quels étaient, dites-moi, ceux qui craignaient, de ceux qui disaient : « De peur que cette doc- « trine ne se répande dans le peuple », ou de ceux qui disaient : « Nous ne pouvons pas ne « point parler de ce que nous avons vu et en- « tendu ? » La joie, la franchise, l'allégresse, tels sont les sentiments des apôtres, et ceux des prêtres juifs sont le découragement, la honte et la crainte ; ils redoutaient le peuple. Ceux-là disaient ouvertement ce qu'ils voulaient, ceux-ci ne faisaient pas ce qu'ils voulaient. Quels étaient ceux qui étaient dans les liens et les périls ? N'était-ce pas surtout ceux-là ?

Attachons-nous donc à la vertu. Faites en sorte que nous ne parlions pas seulement pour votre plaisir et votre consolation. Ce n'est pas ici un théâtre, mon cher frère, où l'on vient voir des comédiens ou entendre des musiciens, où le fruit qu'on retire s'arrête à un plaisir qui ne dure qu'un jour. Et encore, plût à Dieu que ce plaisir fût seul, et qu'il ne fût pas accompagné d'un dommage ! Mais ce lieu-là, on ne le quitte pas sans remporter chez soi quelque chose des ordures qui s'y débitent. Le jeune homme remporte dans sa mémoire tout ce qu'il peut retenir des mélodies et des chants sataniques qu'il y a entendus, et constamment il les répète à la maison. Le vieillard, un peu moins léger, ne fredonne pas les airs, mais il redit les paroles qu'il a entendues. Mais d'ici, vous sortez sans rien remporter. Quelle honte, mes frères ! Nous avons porté une loi, ou pour mieux dire, ce n'est pas nous qui l'avons portée, non : « N'appelez per- « sonne votre maître sur la terre », dit le Sauveur. (Matth. xxiii, 8.) Le Christ a porté une loi qui défend de jurer. Comment cette loi est-elle observée ? C'est un sujet que je ne me lasserai pas de traiter. « Si je reviens de nou- « veau », dit l'apôtre, « je serai sans pitié ». (II Cor. xiii, 2.) Vous êtes-vous occupés de cette affaire ? Y avez-vous songé ? Avez-vous montré quelque zèle, ou bien faut-il que nous recommencions toujours la même exhortation ? Mais, dans tous les cas, je reprendrai encore ce sujet, afin que vous vous occupiez enfin de cette affaire, si jusqu'ici vous n'avez rien fait, et afin que vous redoubliez de zèle si vous en avez déjà montré, et que vous exhortiez les autres. Par où débuterons-nous donc ? Voulez-vous que ce soit par un passage de l'Ancien Testament? Mais c'est là notre honte que nous n'observions pas même les prescriptions de l'Ancien Testament, lorsqu'il nous faudrait aller bien au delà. Nous ne devrions pas être obligés de vous prêcher ces préceptes, qui ne convenaient qu'à la faiblesse juive. Voici les exhortations qu'il conviendrait d'adresser à des chrétiens : Rejetez l'argent, soyez ferme, donnez votre vie pour l'Evangile, moquez-vous de toutes les choses de la terre, n'ayez aucune attache à la vie présente. Si quelqu'un vous fait tort, faites-lui du bien ;

s'il vous trompe, bénissez-le ; s'il vous injurie, honorez-le, élevez-vous au-dessus de tout. Ce sont ces préceptes et d'autres semblables qu'il faudrait vous inviter à pratiquer.

Mais maintenant c'est sur le jurement que nous sommes obligé de parler. Nous faisons comme un maître de philosophie qui se verrait contraint de remettre ses élèves à l'étude des syllabes et de l'alphabet. Songez combien serait ridicule un homme qui, portant une longue barbe, un bâton et une robe de philosophe, irait à l'école avec des enfants et étudierait les mêmes choses qu'eux. Eh bien ! notre conduite n'est pas moins singulière. Car la différence est moindre entre la philosophie et l'alphabet qu'entre le christianisme et le judaïsme. De l'un à l'autre, il y a la même distance qu'entre l'ange et l'homme. Si quelqu'un, dites-moi, faisant descendre un ange du ciel l'invitait à demeurer ici pour entendre nos discours comme devant en profiter pour mieux régler sa conduite, ne ferait-il pas une chose ridicule ? Que s'il est déjà ridicule d'avoir encore besoin de tels enseignements, que sera-ce que de n'y être même pas attentif ? Quelle honte ! Quelle damnation ! Et comment ne serait-ce pas une honte pour des chrétiens d'avoir encore besoin qu'on leur apprenne qu'il ne faut pas jurer ? Corrigeons-nous donc afin que nous cessions d'être dignes de risée. C'est donc à la loi ancienne que nous allons emprunter notre enseignement. Et que dit-elle ? « N'accoutumez point votre bouche au « jurement, ne vous familiarisez pas avec le « nom du Saint ». Pourquoi ? « Parce que, « comme un esclave qu'on met sans cesse à la « torture en porte toujours la marque, ainsi « en est-il de tout homme qui jure ». (Eccli. XIII, 9, 11.)

5. Voyez la prudence du Sage. Il ne dit pas : n'accoutumez point votre pensée, mais : « votre « bouche »; il savait que la bouche est tout dans ce péché qui se corrige aisément. C'est une pure habitude qui fait agir sans réflexion ; telle que celle qu'ont beaucoup de personnes qui, allant au bain, se signent en entrant. C'est un geste que la main sait faire d'elle-même, sans que la volonté y ait aucune part. Une autre fois, c'est encore la main qui, au moment où une lampe s'allume, et pendant que l'esprit est ailleurs, fait le signe de la croix. Il en est ainsi de la bouche qui jure : elle n'agit point avec le consentement de l'âme, mais par habitude, et tout est dans la langue. « Ne vous familiarisez pas avec le nom « du Saint ; parce que, comme un esclave « qu'on met sans cesse à la torture, en porte « toujours les marques ; ainsi en est-il de tout « homme qui jure ». Ce n'est point le parjure, mais le jurement qui est ici défendu et menacé d'un châtiment. Donc, c'est un péché de jurer. L'âme de celui qui a l'habitude de jurer est en effet telle que ce serviteur mis tous les jours à la torture, elle est couverte d'autant de plaies et de meurtrissures. — Mais je ne vois pas cela, dites-vous. C'est précisément ce qu'il y a de terrible que vous ne le voyiez pas. Vous pourriez le voir, si vous vouliez. Dieu vous a pour cela donné des yeux. C'était avec ces yeux-là que voyait le prophète lorsqu'il disait : « Mes plaies se sont pourries et corrompues, à « cause de ma folie ». (P. XXXVII, 5.) Nous avons méprisé Dieu, nous avons haï le nom divin, nous avons foulé aux pieds le Christ, nous nous sommes affranchis de la pudeur, personne ne rappelle avec respect le nom de Dieu. Si vous aimez quelqu'un et que l'on prononce son nom, vous vous lèverez. Mais Dieu, vous l'appelez sans cesse comme s'il n'était rien. Appelez-le, lorsque vous faites du bien à votre ennemi ; appelez-le pour le salut de votre âme ; alors il viendra, alors vous le réjouirez ; au lieu que maintenant vous l'irritez. Appelez-le comme l'appela Etienne : « Sei- « gneur », disait-il, « ne leur imputez pas ce « péché ». (Act. VII, 59.) Appelez-le comme l'appela la femme d'Elcana, avec des larmes, des gémissements, des prières. Je ne vous le défends pas, je vous y exhorte même fortement. Appelez-le comme l'appela Moïse, qui l'invoquait à haute voix pour ceux qui l'obligeaient de s'enfuir. Vous ne feriez que prononcer à la légère le nom d'un homme respectable, que cela serait considéré comme une offense ; et lorsque vous avez continuellement, sans raison et même à contre-temps, le nom de Dieu à la bouche, vous croyez que c'est une chose sans conséquence ? Quel châtiment ne mériterez-vous pas ? Je ne vous défends pas d'avoir toujours Dieu dans votre pensée, je le souhaite au contraire, c'est mon plus grand désir, mais que ce ne soit pas autrement qu'il ne lui plaît, que ce soit pour le louer, pour lui rendre hommage. Nous en retirerions de grands fruits, si nous ne l'appelions que lorsqu'il faut, et pour les choses qu'il faut.

Pourquoi ces faits miraculeux qui éclataient du temps des apôtres et dont nous sommes privés aujourd'hui ? Cependant c'est toujours le même Dieu, le même nom ; et les effets ne sont pas les mêmes. Pourquoi cela ? Parce que les apôtres ne l'appelaient qu'à propos de leur prédication. Mais nous l'appelons pour des choses toutes différentes. Si c'est parce qu'on ne vous croit pas que vous jurez, dites simplement : « Croyez-moi » ; ou, si vous voulez, jurez par vous-même. Je ne dis pas cela, à Dieu ne plaise ! pour faire une loi opposée à celle du Christ, qui nous commande de ne dire que « oui, oui, non, non », je le dis par condescendance, pour vous induire à quelque chose de beaucoup moins grief, et pour vous affranchir d'une habitude tyrannique. Que de chrétiens recommandables à tout autre égard se sont perdus par ce seul vice ! Voulez-vous savoir pourquoi l'on permettait le serment aux anciens ? (Le parjure leur était défendu) ; c'est parce qu'ils juraient par les idoles.

N'avez-vous pas honte d'être encore régis par les mêmes lois qui servaient à conduire ces hommes faibles ? Lorsque j'entreprends de convertir un païen, je commence par lui faire connaître Jésus-Christ avant de lui enseigner qu'il ne faut pas jurer. Mais si le fidèle qui connaît déjà Jésus-Christ et sa doctrine a toujours besoin de la même condescendance que le païen, quel avantage le fidèle a-t-il sur le païen ? — Mais l'habitude, dites-vous, est une chose fâcheuse ; il est difficile de s'en défaire. — Si telle est la tyrannie de l'habitude, changez votre mauvaise habitude en une autre contraire. — Et comment est-ce possible ? direz-vous. — Je répète ce que j'ai déjà dit bien des fois : Ayez des moniteurs pour observer vos paroles et les reprendre. Il n'y a aucune honte à être redressé par d'autres ; il y en a bien plutôt à repousser la correction et de le faire au détriment de son salut. Quand il vous arrive de mettre votre vêtement à l'envers, vous permettez même à votre serviteur de vous en avertir, vous n'avez pas honte de recevoir de lui cette espèce de leçon, et cependant c'est un fait qui a bien son ridicule. Et vous aurez honte d'être averti par un autre d'un travers dont votre âme sera affectée ? Vous laisserez votre serviteur arranger votre vêtement, et si quelqu'un veut parer votre âme vous le repousserez ? Quelle folie ! Laissez-vous reprendre par votre serviteur, par votre enfant, par votre ami, par votre parent, par votre voisin. Comme une bête féroce ne peut plus s'échapper quand elle est cernée de toutes parts, de même il faudra que vous vous observiez, lorsque vous serez entouré de tant de gens qui vous surveilleront, vous corrigeront, vous reprendront. Peut-être supporterez-vous difficilement ce régime pendant un, deux ou trois jours. Mais ensuite la difficulté disparaîtra, et au bout de quatre jours il n'en sera plus question. Faites-en l'essai si vous ne me croyez pas ; songez-y, je vous en conjure. Le mal à corriger est grave, mais la correction sera d'autant plus fructueuse ; vous avez tout ensemble un grand mal à détruire, un grand bien à conquérir. Puisse le bien se faire, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire, empire, honneur, soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. JEANNIN.

HOMÉLIE XI.

AYANT ÉTÉ RENVOYÉS, ILS REVINRENT VERS LES LEURS ET LEUR RACONTÈRENT TOUT CE QUE LEUR AVAIENT DIT LES PRINCES DES PRÊTRES ET LES ANCIENS. (CHAP. IV, 23, JUSQU'AU VERS. 35.)

ANALYSE.

1. Courage des apôtres. — Union admirable des premiers fidèles.
2. Sens du mot main dans l'Ecriture. — Les miracles étaient nécessaires pour prouver la résurrection.
3. Saint Chrysostome propose aux cent mille chrétiens de Constantinople de renouveler la vie en commun des premiers chrétiens.
4. Contre les serments.

1. Ils racontent, mais non par vaine gloire : comment cela serait-il? Ils font simplement voir des preuves de la grâce du Christ. Ils racontent donc tout ce qu'on leur a dit; et s'ils passent sous silence ce qu'ils ont dit eux-mêmes, ils n'en sont cependant pas moins devenus plus hardis. Et voyez comme ils reviennent au véritable secours, à leur invincible auxiliaire! comme ils y reviennent, dis-je, d'un même cœur et avec ardeur : car la prière qu'ils font n'est pas une prière ordinaire. « Ceux-ci ayant entendu, élevèrent « unanimement la voix vers Dieu et dirent » : Voyez comme leurs prières sont déterminées et précises! Quand ils demandaient que le ciel désignât un homme digne de l'apostolat, ils disaient : « Seigneur, qui connaissez le cœur « de tous les hommes, faites-nous connaître ». (Là, en effet, la prescience était nécessaire.) Mais ici, comme il s'agissait de fermer la bouche à leurs adversaires, ils insistent sur l'idée de domination, et voici comme ils commencent : « Seigneur Dieu, qui avez fait le ciel et la terre « et la mer, et tout ce qu'ils renferment; qui « avez dit par la bouche de votre serviteur David : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, et « les peuples ont-ils formé de vains projets? Les « rois se sont levés et les princes se sont réunis « contre le Seigneur et contre son Christ ». (Ps. XXI.) Ils rappellent cette prophétie comme pour réclamer de Dieu l'exécution des traités, et aussi pour se consoler eux-mêmes par l'inutilité des projets ennemis. Le sens de leurs paroles est donc celui-ci : Menez tout cela à terme et faites voir que leurs projets sont vains. « Car Hérode et Ponce-Pilate se sont « réellement ligués dans cette ville avec les « gentils et le peuple d'Israël contre votre « saint Fils, Jésus, que vous avez consacré par « votre onction, afin d'accomplir tout ce qui « avait été décrété par votre main et dans « votre conseil. Et maintenant, Seigneur, re- « gardez leurs menaces ». Voyez-vous cette sagesse? Ils ne souhaitent point de mal, ils ne spécifient même pas les menaces; ils se contentent de dire qu'on les a menacés; car l'écrivain ne parle qu'en abrégé. Voyez encore : ils ne disent point : brisez-les, renversez-les. Que disent-ils donc? « Donnez à vos « serviteurs d'annoncer votre parole en toute « liberté ». Apprenons à prier de la sorte. Quelle ne serait pas la colère d'un homme à la vie duquel on aurait attenté ou que l'on aurait menacé de mort? De quelle haine ne serait-il pas rempli? Il n'en est pas ainsi de ces saints. « En étendant votre main pour que des « guérisons, des signes et des prodiges s'opè- « rent au nom de votre saint Fils Jésus ». Si par ce nom des miracles se font, la liberté de notre langage sera grande, veut-il dire. « Après qu'ils eurent prié, le lieu où ils étaient « assemblés, s'ébranla». Preuve qu'ils avaient été exaucés et que Dieu les visitait. « Et ils « furent tous remplis du Saint-Esprit ». Qu'est-

ce que cela : « Ils furent remplis ? » C'est-à-dire : ils furent embrasés par l'Esprit; car c'était la grâce qui brûlait en eux. « Et ils « annonçaient avec confiance la parole de « Dieu. Or, la multitude des fidèles n'avait « qu'un cœur et qu'une âme ». Voyez-vous qu'avec la grâce de Dieu ils faisaient encore tout ce qui dépendait d'eux? c'est ce qu'il faut remarquer partout, qu'avec la grâce de Dieu, ils déploient tout ce qui est en eux; ce qui fait dire à Pierre : « Je n'ai ni or ni argent ». Ainsi ce qui a été dit plus haut : que tous étaient « dans le même sentiment » est répété ici : « La multitude des fidèles n'avait qu'un « cœur et qu'une âme ». Après avoir dit qu'ils furent exaucés, l'écrivain fait voir leur vertu. En effet, il est sur le point d'aborder l'histoire de Sapphire et d'Ananie : et avant de raconter leur crime, il parle d'abord de la vertu des autres. Dites-moi, je vous prie, est-ce la charité qui produit le désintéressement, ou le désintéressement qui produit la charité? Il me semble que la charité produit le désintéressement qui resserre davantage ses liens. Ecoutez ce qui est dit : « Tous n'avaient qu'un cœur et « qu'une âme ». Mais le cœur et l'âme sont la même chose. « Aucun d'eux n'appelait sien « ce qu'il possédait, mais tout était en com- « mun parmi eux. Et les apôtres rendaient « avec une grande force témoignage de la ré- « surrection du Seigneur Jésus-Christ ». L'auteur s'exprime comme s'il s'agissait d'une mission à remplir par eux ou d'une dette à payer; c'est-à-dire ils rendaient à tous avec liberté témoignage du royaume de Dieu. « Aussi, une grande grâce était en eux tous; « car il n'y avait point d'indignes parmi eux ». C'était comme dans la maison paternelle où tous les enfants sont égaux. Et on ne pouvait pas dire qu'ils nourrissaient les autres, quoique telles fussent leurs dispositions. Mais la merveille était que, renonçant à toute propriété, ils semblaient les nourrir, non plus de leurs biens particuliers, mais du bien commun. « En effet, tous ceux qui possédaient « des champs ou des maisons les vendaient, « en apportaient le prix, et le déposaient aux « pieds des apôtres, et on distribuait à chacun « selon ses besoins ». C'était un grand honneur que le prix fût déposé, non dans les mains, mais aux pieds des apôtres. « Or, Jo- « seph, surnommé par les apôtres Barnabas, « ce qui est interprété fils de Consolation ». Il ne me semble pas que ce soit le Joseph dont est question à propos de l'élection de l'apôtre Mathias : lequel s'appelait Joseph Barsabas, et fut ensuite surnommé le Juste. Celui-ci a reçu des apôtres le surnom de Barnabas, fils de Consolation. Ce surnom me paraît lui avoir été donné à cause de sa vertu, comme s'il eût eu une disposition particulière à consoler. « Lévite, cypriote d'origine, ayant « un champ, le vendit, en apporta le prix et « le déposa aux pieds des apôtres ».

2. Observez ici, je vous prie, comment il fait voir que la loi est annulée, comment il nous dit : « Lévite, cypriote d'origine ». En changeant de patrie, les lévites gardaient donc leur nom. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut. « Ayant été renvoyés, ils vinrent près « des leurs et leur racontèrent tout ce que « leur avaient dit les princes des prêtres et les « anciens ». Voyez l'humilité et la sagesse des apôtres. Ils ne vont point çà et là se vanter et dire comment ils ont réfuté les prêtres; ils ne cherchent pas dans leurs récits la vaine gloire, mais ils retournent vers les leurs et racontent simplement ce que les anciens leur ont dit. Par là, nous apprenons qu'ils ne se sont point jetés témérairement dans les épreuves, mais qu'ils les ont soutenues avec courage quand elles se sont présentées. Tout autre, appuyé sur la multitude, aurait peut-être dit des injures, proféré mille choses pénibles à entendre. Il n'en est pas ainsi de ces sages : ils font tout avec douceur et calme. « Ayant entendu cela, ils élevèrent tous « ensemble la voix vers Dieu ». C'est le cri de la joie et d'une grande ferveur. Voilà les prières efficaces; celles qui sont pleines de sagesse, qui ont de tels objets, qui partent de telles sources, qui se font en de telles circonstances et de telle manière; les autres sont maudites et impures. Voyez comme il n'y a rien de superflu : ils ne parlent que de la puissance de Dieu; ou plutôt, comme le Christ disait aux Juifs: « Si je parle dans l'Esprit de Dieu », de même les disciples parlent « par le Saint-Esprit ». Et voilà que le Sauveur aussi parle dans l'Esprit. Mais écoutez ce qu'ils disent : « Seigneur « Dieu, qui avez dit par la bouche de votre « serviteur David : Pourquoi les nations ont- « elles frémi? » L'usage de l'Ecriture est de parler d'une seule chose comme si elle parlait de plusieurs. Ils veulent donc dire : Ils ont été impuissants; mais vous, vous avez tout fait, vous qui dirigez et menez toute chose

à bon terme, vous l'habile et le sage par excellence, vous qui vous servez de vos ennemis pour accomplir vos desseins. Ils parlent de l'habileté et de la sagesse de Dieu pour montrer que c'était bien en qualité d'ennemis et d'adversaires et dans des vues homicides que les Juifs s'étaient ligués; mais, ô Dieu ! la conjuration n'a pas eu d'autre résultat que l'accomplissement de vos desseins, « de tout ce qui avait été décrété par « votre main et par votre conseil ». Qu'est-ce à dire: « Par votre main ?» Votre main signifie ici, ce me semble, votre puissance et votre volonté. Il suffit, dit-il, que vous ayez voulu; car ce n'est pas la puissance qui prévoit. « Par « votre main » veut donc dire : tout ce que vous avez commandé ou tout ce que vous avez fait. Comme alors ils n'ont formé que de vains projets, faites qu'il en soit de même encore aujourd'hui.

« Et donnez à vos serviteurs », c'est-à-dire que leurs menaces n'aient pas d'effets. Et ils font cette prière, non pour détourner d'eux les périls, mais en faveur de la prédication. En effet, ils ne disent pas : arrachez-nous aux dangers. Que disent-ils donc? « Donnez à vos « serviteurs d'annoncer votre parole en toute « liberté ». Vous qui avez mené ces choses à bon terme, menez-y encore celles-ci. « Que vous « avez consacré par votre onction ». Voyez comme dans leur prière ils font la part de la passion du Christ; comme ils lui rapportent tout et lui attribuent la liberté dont ils jouissent ! Voyez-vous aussi comme ils demandent tout pour Dieu et rien par ambition et pour leur propre gloire? De leur part, ils promettent de ne point se laisser effrayer; mais ils demandent des signes. « En étendant votre main « pour que des guérisons, des miracles et des « prodiges s'opèrent ». Bien : sans cela, en effet, déployassent-ils une immense ardeur, ils n'aboutiraient à rien. Dieu exauça leur prière, et le prouva en ébranlant le lieu où ils étaient. « Après qu'ils eurent prié, le lieu fut « ébranlé ». Et pour vous convaincre que telle était la cause de ce mouvement, écoutez le prophète : « Lui qui regarde la terre et la « fait trembler » ; et encore : « La terre a été « ébranlée à l'aspect de Dieu, à l'aspect du « Dieu de Jacob ». (Ps. CIII, 32, et CXIII, 7.) Et Dieu fait cela pour imprimer une plus grande terreur, pour les fortifier après les menaces et leur inspirer une plus grande liberté. En effet, c'était au commencement; ils avaient besoin de signes sensibles pour opérer la foi : ce qui ensuite ne se reproduisit plus. Ils retirèrent donc une grande consolation de leur prière.

Ils ont raison de demander la grâce des miracles; autrement, ils n'eussent jamais pu démontrer la résurrection. Ils ne demandaient pas seulement un motif de sécurité pour eux, mais encore à ne pas être couverts de confusion et à pouvoir parler en liberté. Le lieu fut ébranlé, mais ils n'en furent que plus affermis. C'est quelquefois un signe de colère, quelquefois un signe de visite et de providence ; ici, c'est un signe de colère. Lors de la passion du Sauveur, le fait se produisit d'une manière étrange et surnaturelle; car alors toute la terre fut ébranlée. Et le Sauveur lui-même avait dit : « Il y aura des famines et « des pestes et des tremblements de terre en « divers lieux ». Du reste, c'était aussi un signe de colère contre les Juifs : mais il remplit les apôtres de l'Esprit. Voyez ! c'est après la prière que les apôtres sont remplis de l'Esprit. « Et la grâce était grande en eux tous : « car il n'y avait point de pauvre parmi eux». Vous voyez que la puissance de l'Esprit était grande où et quand il le fallait. Il s'agit encore de la question des biens, qu'il rappelle une seconde fois pour porter au mépris des richesses. Plus haut, il a dit : « Nul ne regar- « dait comme étant à lui rien de ce qu'il pos- « sédait » ; ici il dit : « Qu'il n'y avait point de « pauvre parmi eux ».

3. Et ce n'était pas là uniquement l'effet des miracles, mais aussi de leur volonté, comme le prouve l'histoire de Sapphire et d'Ananie. Ils rendaient témoignage de la résurrection non-seulement par la parole, mais aussi par la vertu, selon ce que dit Paul : « Ma prédica- « tion a consisté, non dans les paroles persua- « sives de la sagesse humaine, mais dans la « manifestation de l'Esprit et de la vertu », non-seulement de la vertu, mais d'une grande vertu. Il a raison de dire : « La grâce était en « eux tous ». C'était la grâce parce qu'il n'y avait pas de pauvres; c'est-à-dire il n'y avait point de pauvres à cause de la générosité de ceux qui donnaient. Car ils ne donnaient pas une partie pour conserver l'autre; ou encore ils ne donnaient pas le tout comme étant leur bien propre. Toute inégalité avait disparu, ils vivaient dans une grande abondance; et ils donnaient en témoignant leur respect pour les

apôtres. Car ils n'osaient pas déposer leurs dons dans les mains des apôtres, ils ne les leur présentaient pas avec ostentation, mais ils les mettaient à leurs pieds, les en constituaient dispensateurs et maîtres, afin que tout fût pris dans le trésor commun et non dans le leur. Par là ils n'étaient point exposés à la vaine gloire. S'il en était encore ainsi, nous serions tous, riches et pauvres, bien plus contents, et les riches n'en seraient pas moins heureux que les pauvres. Dépeignons, si cela vous plaît, cet état en paroles et goûtons-en le charme, puisque nous ne pouvons pas le faire en réalité. Ce qui s'est passé alors démontre jusqu'à l'évidence qu'ils ne s'appauvrissaient pas en vendant, mais qu'ils enrichissaient les pauvres.

Traçons donc ce tableau. Supposons que tous vendent ce qui leur appartient, et en mettent le prix en commun ; c'est une simple supposition : que personne ne se trouble, ni riche ni pauvre. Quelle serait, pensez-vous, la quantité de l'or qui se recueillerait ? Je conjecture (car il n'est pas possible d'arriver ici à une parfaite exactitude), que si tous et toutes se dépouillaient de leur argent et livraient leurs terres, leurs propriétés, leurs maisons (je ne parle pas des esclaves, car alors on ne les vendait pas, mais on leur donnait sans doute la liberté), on parviendrait peut-être à la somme d'un million de livres d'or, ou de deux fois, trois fois cette somme. Car, dites-moi, à quel nombre s'élève la population mêlée de cette ville ? Combien y supposez-vous de chrétiens ? Voulez-vous cent mille, et le reste composé de gentils et de Juifs ? Combien y recueillerait-on de millions de livres d'or ? D'autre part, quel est le nombre des pauvres ? Je ne pense pas qu'il dépasse cinquante mille. Que faudrait-il pour les nourrir chaque jour ? S'ils mangeaient en commun, s'ils s'asseyaient à la même table, la dépense ne serait pas énorme. Mais, dites-vous, que ferions-nous quand tout serait dépensé ? Eh ! pensez-vous qu'on en viendrait jamais à bout ? La grâce de Dieu ne serait-elle pas mille fois plus abondante ? Ne se répandrait-elle pas avec largesse ? Quoi ! n'aurions-nous pas fait de la terre un ciel ? Si parmi trois mille et cinq mille qu'ils étaient alors, on obtint un tel succès que personne ne se plaignait de la pauvreté, à combien plus forte raison n'arriverait-on pas au même résultat dans une si grande multitude ? Et quel étranger refuserait d'y contribuer ? Pour démontrer que la division des richesses amène un surcroît de dépenses et engendre la pauvreté, supposons une maison où il y a dix enfants, un homme et une femme : celle-ci, ouvrière en laine, celui-là apportant ses profits du dehors ; dites-moi, cette famille mangeant en commun et habitant la même maison, dépenserait-elle plus que si elle était divisée ? Il est évident qu'elle dépenserait plus si elle était divisée ; car si ces dix enfants étaient séparés, il faudrait dix maisons, dix tables, dix domestiques, et des revenus en conséquence. Quoi encore ! Là où il y a une multitude de serviteurs, ne vivent-ils pas tous à la même table, afin de diminuer la dépense ? La division entraîne donc toujours une diminution, tandis que l'union et la concorde produisent un accroissement. Ainsi les habitants des monastères vivent comme autrefois les fidèles. Et là, qui meurt de faim ? Qui ne vit pas dans une grande abondance ? Mais aujourd'hui les hommes ont plus peur de cela que de tomber dans une mer sans fond et sans bord. Cependant, si nous avions fait l'expérience de ce genre de vie, nous l'embrasserions sans crainte. Et quelle grâce ne serait-ce pas ? Car si, dans ce temps-là, quand il n'y avait que trois mille, que cinq mille fidèles, quand on avait pour ennemi le monde entier, quand on n'avait de consolation à attendre d'aucun côté, si alors, dis-je, on entra courageusement dans cette voie, à combien plus forte raison ne le pourrait-on pas aujourd'hui, où, par la grâce de Dieu, les fidèles remplissent le monde ? Et dans ce cas combien resterait-il de gentils ? aucun, selon moi ; nous les aurions bientôt tous gagnés et attirés à nous. Oui, si nous entrions dans cette voie, j'ai confiance en Dieu qu'il en serait ainsi. Croyez-moi seulement, et tout réussira comme je le dis ; et si Dieu nous conserve la vie, j'espère que nous embrasserons bientôt cette règle.

4. En attendant, observez et maintenez avec force la loi sur le serment. Que celui qui l'observe dénonce celui qui la viole, qu'il l'accuse et le réprimande vertement. Car le temps fixé approche, où je ferai l'enquête et retrancherai et exclurai le prévaricateur. Puissions-nous n'en découvrir aucun parmi nous ! Puissent tous avoir été fidèles à observer ce pacte spirituel ! Qu'il en soit ici comme à l'armée, où le mot d'ordre distingue le soldat de l'étranger. En réalité, nous sommes maintenant en

guerre, et il est nécessaire de reconnaître nos frères. Et quel avantage n'est-ce pas d'avoir ce signe distinctif, et chez nous et hors de chez nous? Quelle arme n'avons-nous pas contre les ruses du démon? Car une bouche qui ne sait pas jurer attirera promptement Dieu par la prière, et frappera le démon d'un coup mortel; une bouche qui ne sait pas jurer ne saura pas non plus proférer l'injure. Repoussez, jetez ce feu hors de votre langue comme hors de votre maison. Laissez-la un peu respirer, et diminuez la plaie. Je vous y exhorte vivement, afin de pouvoir vous donner un autre enseignement; car tant que ce succès ne sera pas obtenu, je n'ose passer à un autre sujet. Corrigez-vous donc entièrement sur ce point, saisissez d'abord toute l'importance du résultat, et alors je traiterai d'autres lois, ou plutôt ce ne sera pas moi, mais le Christ. Plantez cette vertu dans votre âme, et bientôt vous deviendrez le paradis de Dieu, paradis bien préférable au paradis terrestre. Car il n'y aura plus parmi vous ni serpent, ni arbre de mort, ni autre chose de ce genre. Enracinez profondément en vous cette habitude. Si vous le faites, le profit n'en sera pas pour vous seuls, qui êtes ici présents, mais pour tous les hommes, et non-seulement pour les hommes qui vivent aujourd'hui, mais pour ceux qui viendront dans la suite. Car une bonne habitude une fois établie et observée par tout le monde, se perpétue pendant de longs siècles, et le temps ne peut plus la détruire. Si un homme fut lapidé pour avoir ramassé du bois un jour de sabbat, quel ne sera pas le châtiment de celui qui commet une faute bien plus grave que de ramasser du bois, d'un homme qui amasse tout un fardeau de péchés, c'est-à-dire une multitude de serments? Quel ne sera pas son supplice? Si vous vous corrigez là-dessus, vous obtiendrez de grands secours de Dieu. Si je vous dis : n'injuriez pas, vous m'objecterez votre colère; si je vous dis : ne portez pas envie, vous trouvez une autre excuse. Ici vous n'avez rien de pareil à dire. C'est pourquoi j'ai commencé par les choses faciles, comme il est d'usage dans tous les arts. On n'aborde les choses difficiles qu'après avoir d'abord appris les choses faciles. Vous verrez combien celle-ci l'était, quand, vous étant corrigés par la grâce de Dieu, vous recevrez d'autres prescriptions.

Donnez-moi confiance et devant les gentils et devant les Juifs, et surtout devant Dieu. Je vous en conjure au nom de la charité, par les douleurs dans lesquelles je vous ai enfantés, « vous, mes petits enfants ». Je n'ajouterai point ce qui suit : « Que j'enfante de nou- « veau »; ni je ne dirai : « Jusqu'à ce que le « Christ soit formé en vous ». Car j'ai la confiance que le Christ est formé en vous. Mais j'ajouterai : « Mes frères bien-aimés et chéris, « ma joie et ma couronne ». (Gal. IV, 19, et Philip. IV, 1.) Croyez bien que je ne tiendrai pas un autre langage. Quand on me mettrait sur la tête mille couronnes royales ornées de pierreries, je ne me réjouirais pas comme je me réjouis de votre avancement; bien plus, je ne crois pas qu'un roi goûte une joie comme celle que je ressens à votre occasion. Que dis-je? Quand même il reviendrait vainqueur de tous ses ennemis; quand, à sa propre couronne, il en ajouterait un grand nombre d'autres et des diadèmes, symboles de son triomphe, je ne crois pas que ces trophées lui procureraient autant de satisfaction que m'en procure votre avancement. En effet, je suis fier comme si j'avais mille couronnes sur la tête, et non sans raison; car si, par la grâce de Dieu, vous contractez cette habitude, vous aurez remporté mille victoires plus difficiles que celles de ce souverain; vous aurez lutté et combattu contre les méchants démons, contre les esprits pernicieux, non par l'épée, mais par la langue et la volonté. Et voyez quel succès que celui-là, si vous le remportez! D'abord vous aurez rompu une mauvaise habitude; secondement, vous aurez détruit un faux raisonnement, source de tous les maux, en vertu duquel la chose est regardée comme indifférente et sans danger; troisièmement, vous aurez vaincu la colère; quatrièmement, l'avarice; car ce sont là les suites du serment. De plus, vous puiserez là une grande ardeur pour d'autres progrès. Comme les enfants qui apprennent les lettres, non-seulement les apprennent, mais par elles se forment insensiblement à lire; ainsi en sera-t-il de vous; le faux raisonnement ne vous trompera plus; vous ne direz plus que c'est une chose indifférente, vous ne parlerez plus par habitude, mais en toutes choses vous vous tiendrez fermes, afin qu'ayant pratiqué en tout la vertu selon Dieu, vous jouissiez des biens éternels, par la grâce et la bonté du Fils unique, avec qui, au Père, et en

même temps au Saint-Esprit, sont la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

MAIS JOSEPH, QUI FUT SURNOMMÉ PAR LES APÔTRES BARNABAS (CE QUI EST INTERPRÉTÉ FILS DE CONSOLATION), LÉVITE, ORIGINAIRE DE CHYPRE, AYANT UN CHAMP, LE VENDIT, EN APPORTA LE PRIX ET LE DÉPOSA AUX PIEDS DES APÔTRES. (VERS. 36, 37, JUSQU'AU VERS. 16 DU CHAP. V.)

ANALYSE.

1. Histoire d'Ananie et de Sapphire punis pour avoir menti au Saint-Esprit, et dérobé une partie de ce qu'ils avaient déjà consacré au Seigneur.
2. Justice, nécessité et utilité du châtiment d'Ananie et de Sapphire.
3. Sagesse et puissance de saint Pierre.
4. Contre les serments et les parjures.

1. Sur le point de raconter l'histoire d'Ananie et de Sapphire, et avant de montrer un homme tombé dans un très-grand péché, saint Luc en rappelle un autre qui s'était bien conduit; pour faire voir qu'au sein d'une multitude ainsi réglée, malgré une si grande grâce, au milieu de tant de signes miraculeux, Ananie, sans se corriger par l'exemple des autres, mais une fois aveuglé par l'avarice, a attiré le châtiment sur sa tête. « Ayant un « champ », ce qui indique qu'il n'en avait qu'un, « le vendit, en apporta le prix et le « déposa aux pieds des apôtres. Or, un homme « nommé Ananie avec Sapphire, son épouse, « vendit ce qu'il possédait, et frauda sur le « prix du champ, sa femme le sachant, et en « apportant une certaine partie, la déposa aux « pieds des apôtres ». Ce qu'il y avait de grave, c'est que la faute leur était commune et qu'il n'y avait pas d'autre témoin. Comment cette pensée était-elle venue à ce malheureux? « Mais Pierre lui dit : Ananie, pourquoi Satan « a-t-il rempli ton cœur, au point de te faire « mentir au Saint-Esprit et détourner une par- « tie du prix de ton champ? » Voyez encore ici un signe éclatant, beaucoup plus grand même que le premier. « Restant entre tes mains, ton « champ n'était-il pas à toi? et vendu, le prix « n'était-il pas encore en ta puissance? » C'est-à-dire : A-t-on usé de force? est-ce qu'on t'a fait violence? vous attire-t-on malgré vous? « Pourquoi as-tu formé ce dessein dans ton « cœur? Ce n'est pas aux hommes, mais à « Dieu que tu as menti. En entendant ces pa- « roles, Ananie tomba et expira » : Et pourquoi ce signe est-il plus grand que l'autre? Parce que la parole de Pierre donne la mort, parce qu'il lit dans la conscience et connaît des choses faites en secret. « Et tous ceux qui « entendirent cela furent saisis d'une grande « crainte. Des jeunes gens se levant, empor- « tèrent le mort et allèrent l'ensevelir. Or, il « s'écoula un espace d'environ trois heures, et « sa femme, ignorant ce qui s'était passé, entra. « Pierre lui dit : Répondez-moi : est-il vrai « que vous avez vendu votre champ un tel « prix? » Il voulait la sauver, car le mari était l'auteur de la faute. C'est pourquoi il s'empresse de lui offrir l'occasion de se justifier et la faculté de se repentir. C'est ce qui lui fait dire : « Répondez-moi : est-il vrai que vous « avez vendu votre champ un tel prix? Oui,

« répondit-elle. Mais Pierre reprit : Pourquoi « vous êtes-vous concertés pour tenter le Saint-« Esprit? Voilà à la porte les pieds de ceux qui « ont enseveli votre époux et ils vont vous em-« porter. Aussitôt elle tomba à ses pieds et « expira. Les jeunes gens en entrant la trou-« vèrent morte, l'emportèrent et l'ensevelirent « près de son époux. Et une grande frayeur se « répandit dans toute l'Eglise et chez tous ceux « qui apprirent ces choses ». Mais à la suite de cette frayeur, les signes se multiplièrent ; écoutez-en la preuve : « Il s'opérait beaucoup « de signes et de prodiges dans le peuple par « les mains des apôtres. Ils étaient tous réunis « dans le portique de Salomon ; et aucun des « autres n'osait se joindre à eux ; mais le « peuple les exaltait ». Et c'était juste. Pierre était réellement terrible, lui qui reprochait et punissait les pensées les plus secrètes. On s'attachait particulièrement à lui, et à cause du miracle et à cause de son premier, de son second et de son troisième discours. C'était lui qui avait fait le premier et le second miracle, et encore celui-ci qui ne me semble pas simple, mais double, puisque d'abord il a pénétré le secret des consciences, et qu'ensuite la mort a obéi à ses ordres. « Mais le nombre de ceux « qui croyaient au Seigneur, hommes et « femmes, augmentait ; de sorte qu'ils por-« taient les malades dans les places publiques « et les déposaient sur des lits et des grabats, « afin que quand Pierre viendrait, son ombre « au moins couvrît quelqu'un d'eux ». Cela n'a pas eu lieu pour le Christ ; ainsi s'est réalisé ce qu'il avait dit : « Celui qui croit en moi fera « les œuvres que je fais et en fera de plus « grandes encore ». (Jean, XIV, 12.) « Or, la « foule accourait des villes voisines de Jérusa-« lem, apportant des malades et ceux qui « étaient tourmentés par les esprits impurs, et « tous étaient guéris ».

Mais considérez avec moi comme toute leur vie est remplie de contrastes. D'abord, découragement à cause de l'ascension du Christ, puis courage à cause de la descente de l'Esprit ; nouveau découragement, à raison des railleries, puis joie à cause des fidèles et du miracle ; tristesse encore, parce qu'ils ont été saisis, puis contentement parce qu'ils ont pu se justifier. Et ici encore nous trouvons joie et tristesse : joie parce qu'ils brillent aux yeux des hommes, et qu'ils jouissent des révélations divines ; tristesse parce qu'ils donnent la mort même à leurs frères ; joie à cause de leur éclat, tristesse de la part du prince des prêtres. Du reste, c'est ce que nous pouvons voir partout, même chez les anciens, si nous voulons regarder attentivement. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut : « Ils vendaient et appor-« taient les prix et les mettaient aux pieds des « apôtres ». Vous voyez, mon cher, qu'ils ne donnaient point aux apôtres la peine de vendre, mais qu'ils vendaient eux-mêmes et leur remettaient les prix. Ananie n'agit point ainsi : il soustrait une partie du prix du champ qu'il a vendu, et il est puni pour s'être mal conduit et avoir été surpris à dérober ce qui lui appartenait. Ceci est un reproche, et un reproche très-vif, à l'adresse des prêtres d'aujourd'hui. Et comme sa femme était complice, l'apôtre l'interroge à son tour.

2. Mais, dira-t-on peut-être, elle a été traitée bien durement. Que dites-vous? Quelle dureté y a-t-il là, de grâce? Si un homme qui a ramassé du bois est lapidé, à combien plus forte raison doit l'être un voleur sacrilége. Or, cet argent était déjà sacré. Par conséquent, celui qui avait voulu vendre son bien et en donner le prix, devenait certainement sacrilége en en soustrayant une partie. Or, si celui qui soustrait de son propre bien, est sacrilége, à plus forte raison celui qui dérobe du bien d'autrui. Et si les choses ne se passent plus ainsi, si le châtiment n'est plus immédiat, n'allez pas croire à l'impunité. Voyez-vous qu'on lui fait un crime d'avoir dérobé une partie de l'argent qu'il avait rendu sacré? Ne pouviez-vous pas, lui dit l'apôtre, user de votre bien, même après l'avoir vendu? Vous en a-t-on empêché? Pourquoi le retirez-vous, après l'avoir promis? Voyez comme dès l'abord le diable se met à l'œuvre, au milieu de si grands signes et de si grands prodiges, et surtout comment il a aveuglé ce malheureux. Un fait de ce genre s'est passé dans l'ancienne loi, quand Charmé[1] fut convaincu d'avoir soustrait des objets voués à l'anathème ; et vous savez cependant quelle punition on en tira. Car, mon cher auditeur, le vol des choses sacrées est un péché extrêmement grave, un acte de souverain mépris. Nous ne vous avons point forcé de vendre, ni de nous donner votre argent après avoir vendu ; vous avez agi par votre propre volonté : pourquoi donc dérobez-vous quelque

[1] La Vulgate porte Achan, fils de Charmé (Jos. VII, 1.)

chose d'objets consacrés? « Pourquoi Satan « a-t-il rempli ton cœur? » Mais si Satan est le coupable, pourquoi accuser Ananie? Parce qu'il a cédé à la puissance de Satan et en a été rempli. Il fallait le corriger, dira-t-on. Mais il ne se serait pas corrigé : celui qui avait eu sous les yeux de tels spectacles et n'en avait tiré aucun profit, se fût encore bien moins amendé par d'autres moyens. Et pourtant on ne pouvait passer légèrement là-dessus; il fallait retrancher cette gangrène de peur que le corps entier n'en fût infecté. Ici, c'est l'avantage du coupable lui-même, qu'on l'empêche d'aller plus loin dans le mal, et ensuite tous les autres en sont rendus plus vigilants; dans l'autre supposition, c'eût été le contraire. C'est pourquoi Pierre réprimande d'abord et fait voir que la faute ne lui a point échappé, ensuite il prononce l'arrêt. « Pourquoi », lui dit-il, « as-tu fait cela? » Tu voulais posséder? Il fallait conserver dès le commencement et ne pas promettre; mais maintenant que tu reprends après avoir consacré, c'est commettre un plus grand sacrilége. Celui qui prend le bien d'autrui peut y être poussé par le désir de posséder ce qui ne lui appartient pas; mais toi, tu pouvais garder le tien. Pourquoi donc consacrer ces choses, et les reprendre? Tu as agi là avec un souverain mépris. Point de pardon pour ton crime; il est inexcusable.

Que personne ne se scandalise s'il y a encore aujourd'hui des voleurs sacriléges. Car, s'il y en avait alors, à plus forte raison y en a-t-il aujourd'hui, que les vices abondent. Accusons-les donc publiquement, afin que les autres tremblent. Judas était sacrilége; mais les disciples n'en furent pas scandalisés. Voyez-vous les maux qu'engendre la passion des richesses? « Et tous ceux qui entendirent cela furent « saisis d'une grande crainte ». Ananie fut puni, les autres en profitèrent; on avait donc eu raison d'agir ainsi; quoique d'autres signes eussent précédé celui-ci, jamais la frayeur n'avait été aussi grande. Ainsi se vérifie ce qui est écrit : « Le Seigneur se fera connaître en « rendant des jugements ». La même chose était arrivée à l'occasion de l'arche : Oza fut puni, les autres eurent peur. Mais alors le roi, saisi de crainte, éloigna l'arche, tandis qu'ici les autres redoublèrent de vigilance. Vous voyez que Pierre n'appela point Sapphire, mais attendit qu'elle entrât; et aucun des autres n'avait osé annoncer ce qui était arrivé. C'était l'effet de la crainte du maître, du respect et de l'obéissance des disciples. « Un « espace de trois heures ». Sapphire ne savait rien, aucun de ceux qui étaient là ne l'avait avertie, bien que la nouvelle eût eu le temps de se répandre; mais ils avaient peur. Aussi l'historien nous dit-il, tout surpris : « Ne sa- « chant pas ce qui s'était passé, elle entra ». Cependant voici qui pouvait faire voir que Pierre connaissait les choses cachées : pourquoi celui qui n'a interrogé personne, vous interroge-t-il? N'est-ce pas évidemment parce qu'il sait ce qui s'est passé? Mais un grand aveuglement ne permit pas à Sapphire de dépouiller son intention criminelle; elle répond avec une grande audace : car elle croyait parler à un homme. C'était une aggravation de leur péché qu'ils l'eussent commis d'un commun consentement et comme en vertu d'un pacte. « Pourquoi vous êtes-vous concertés pour ten- « ter le Saint-Esprit? Voilà à la porte les pieds « de ceux qui ont enseveli votre époux, et qui « vont vous emporter ». D'abord, il lui fait sentir sa faute, ensuite il annonce qu'elle subira le même châtiment que son mari, et avec justice, puisqu'elle a commis le même péché. Et comment, direz-vous, « soudain « tomba-t-elle à ses pieds et rendit-elle l'âme? » Parce qu'elle était tout près. Ce fut ainsi qu'ils s'attirèrent leur propre punition. Et comment n'en aurait-on pas été frappé? Qui n'aurait pas craint l'apôtre? Qui n'aurait pas été saisi d'admiration? « Et ils étaient tous réunis dans le « portique de Salomon ». D'où il suit qu'ils habitaient dans le temple, et non dans une maison quelconque. Ils ne craignaient plus, du reste, le contact des objets immondes; mais ils touchaient les morts sans scrupule. Et voyez comme ils sont sévères envers les leurs, tandis qu'ils n'usent point de leur pouvoir à l'égard des étrangers. « Mais le nombre « de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes « et femmes, augmentait tous les jours, en « sorte qu'on déposait dans les places publiques « les malades sur des lits et des grabats, afin « que, quand Pierre viendrait, son ombre au « moins couvrît quelqu'un d'entre eux ».

3. La foi de ceux qui approchaient ainsi était grande, plus grande même que du temps du Christ. Pourquoi cela? A cause de la prédiction que le Christ avait faite : « Celui qui « croit en moi fera les œuvres que je fais, il « en fera de plus grandes encore ». Comme

ils demeuraient au même lieu sans en sortir, tous leur apportaient leurs malades sur des lits et des grabats : c'était prodige de tout côté, et de la part des croyants, et de la part de ceux qui étaient guéris, et de la part de celui qui avait été puni, et par la liberté de leur langage, et par la vertu de ceux dont la foi était affermie : car tout ne reposait pas seulement sur les miracles. En effet, quoique dans leur modestie ils attribuassent tout au Christ, au nom duquel ils déclaraient agir, cependant c'était aussi l'effet de leur vie et de leur vertu. Et remarquez qu'on ne fixe pas ici le nombre des croyants, mais qu'on l'abandonne aux conjectures du lecteur, tant les progrès de la foi étaient considérables ! Aussi prêchait-on la résurrection avec plus de force : « Personne n'osait se joindre à eux, « mais le peuple les exaltait ». L'écrivain parle ainsi pour prouver qu'ils ne paraissaient déjà plus méprisables comme auparavant, et qu'un pêcheur, un simple particulier avait produit cet effet en peu de temps, en un moment.

Ce genre de vie, cette liberté de parole, ces miracles et tout le reste avaient fait de la terre un paradis. On les admirait comme des anges, rien ne les émouvait, ni les railleries, ni les menaces, ni les dangers, et de plus ils étaient extrêmement humains et pleins de sollicitude : ils aidaient les uns de leurs richesses et guérissaient les autres de leurs maladies. « Pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur? » Pierre, sur le point de punir, s'en justifie et instruit les autres. Car, comme le fait devait paraître très-dur, il exerce envers Ananie et sa femme un jugement terrible. S'il ne les eût pas frappés tous les deux d'un tel châtiment pour une faute impardonnable, quel mépris de Dieu n'en serait pas résulté ! Ce qui prouve que c'était là la raison, c'est qu'il ne les punit pas avant d'avoir démontré la faute. Aussi personne ne gémit, personne ne poussa un cri ; mais tous furent saisis de frayeur. Et non sans raison : car leur foi augmentait, les signes se multipliaient, une grande crainte se répandit parmi les leurs, parce que les choses du dehors nous troublent moins que celles du dedans. Si donc nous sommes unis les uns aux autres, personne ne nous fera la guerre ; mais si, au contraire, nous sommes divisés, tous nos ennemis tomberont sur nous. Voilà pourquoi ils étaient pleins de confiance, se jetaient librement sur la place publique au milieu des ennemis et triomphaient ; ainsi s'accomplissait cette parole : « Régnez au milieu de « vos ennemis ». (Ps. CIX, 2.) Et la preuve d'une plus grande vertu, c'est qu'ils opéraient de tels prodiges même en prison, même dans les fers. — Mais si un simple mensonge attirait un si grand châtiment, que sera-ce du parjure? Bien plus, si une femme, pour avoir simplement dit « oui, tel prix », n'a pu échapper à une si terrible punition, quel supplice sera le vôtre, ô vous qui jurez et vous parjurez ? Il est à propos aujourd'hui de démontrer par l'Ancien Testament la gravité du parjure. « La faux volait, large de dix coudées ». (Zac. v, 2.) Le vol désigne la rapidité avec laquelle la peine suit le parjure ; la largeur et la longueur de dix coudées indiquent la violence et l'étendue du châtiment ; le vol partant du ciel fait voir que la sentence sort du tribunal céleste ; la forme de faux montre que le supplice est inévitable. Car comme la faux qui tombe sur le cou ne se retire pas d'elle-même, mais reste même quand la tête est abattue : ainsi la vengeance qui atteint ceux qui jurent est terrible et ne s'arrête que quand sa tâche est accomplie. Et ne nous rassurons pas si nous échappons au châtiment, bien que nous ayons juré ; car ce délai tourne à notre détriment. A quoi pensez-vous ? Que depuis Ananie et Sapphire, beaucoup ont commis la même faute et n'ont point subi la même peine ? Et vous demandez pourquoi? Ce n'est pas qu'on leur ait fait grâce, mais ils sont réservés à un plus grand supplice.

4. Ainsi ceux qui pèchent souvent doivent plus craindre quand ils ne sont pas punis que quand ils le sont ; car le délai de la punition et la longanimité de Dieu ne font qu'aggraver leur supplice. Ce n'est donc pas à éviter la punition, mais le péché, que nous devons tendre ; et si la punition ne suit pas le péché, nous n'en devons que trembler davantage. Dites-moi : si vous menaciez votre esclave sans le frapper, quand serait-il plus effrayé, plus disposé à vous abandonner et à fuir? ne serait-ce pas sous le coup de vos menaces? Aussi nous exhortons-nous mutuellement à ne pas toujours menacer un serviteur, de peur d'imprimer en son âme une crainte plus vive, d'y jeter un trouble plus grand que si nous le frappions ; du reste ici le mal

n'est que passager, tandis que là il est éternel. Ne vous occupez donc pas de savoir si quelqu'un reçoit le coup de faux, mais s'il commet telle ou telle faute. Il se fait maintenant bien des choses qui se faisaient au temps du déluge, et le déluge n'arrive plus; mais on est menacé de l'enfer et de ses supplices. Beaucoup commettent les crimes qu'on commettait à Sodome, et la pluie de feu ne tombe pas, parce que le fleuve de feu est prêt. Beaucoup ont osé ce qu'osa Pharaon, et ils n'ont point subi le sort de Pharaon, ils n'ont point été submergés dans la mer Rouge : mais l'abîme les attend là où la souffrance n'éteint pas le sentiment, là où il n'est pas donné de mourir, mais où l'on est consumé par d'éternelles tortures, par des chaudières brûlantes et les angoisses de la suffocation. Beaucoup osent encore ce qu'ont osé les Israélites, et les serpents ne les ont pas dévorés ; mais le ver qui ne meurt pas les attend. Beaucoup ont osé ce qu'a osé Giézi, et ne sont pas devenus lépreux ; mais, au lieu de la lèpre, ils seront un jour déchirés et rangés parmi les hypocrites. Beaucoup ont juré et se sont parjurés ; s'ils ont jusqu'ici échappé au châtiment, ne nous rassurons pas pour cela : le grincement de dents les attend. Et peut-être seront-ils punis et n'échapperont-ils pas même ici-bas, quoique plus tard, en commettant d'autres péchés qui aggraveront leur supplice ; car souvent des fautes moindres nous conduisent à de plus grandes pour lesquelles il faut tout acquitter. Ainsi quand quelque malheur vous arrive, souvenez-vous que vous avez commis ce péché. C'est ce qui arriva aux fils de Jacob. Rappelez-vous les frères de Joseph ; ils avaient vendu leur frère, ils avaient essayé de le tuer, ils l'avaient même tué autant qu'il était en eux ; ils avaient trompé, affligé leur vieux père, et rien de fâcheux ne leur était arrivé. Mais après bien des années, ils coururent les plus grands périls, et ils se souvinrent alors de leur péché. Et pour preuve que ce n'est point ici une simple conjecture, écoutons ce qu'ils disent : « Oui, « nous sommes coupables envers notre frère ». (Gen. XLII, 21.) De même quand il vous arrivera quelque chose, dites : Oui, nous sommes coupables, parce que nous n'avons pas écouté le Christ, parce que nous avons juré; mes serments et mes parjures sont retombés sur ma tête. Faites donc votre confession ; ils firent la leur et ils furent sauvés. Eh ! quoi ? parce que le châtiment ne suit pas immédiatement la faute, vous pècheriez plus hardiment? Mais Achab ne subit pas son sort aussitôt après le meurtre de Naboth. Et pourquoi cela? Dieu vous donne un certain temps pour vous laver dans les eaux de la pénitence ; si vous persévérez, il amène enfin le châtiment. Vous voyez comme les menteurs ont été punis ; songez à ce que souffriront les parjures, songez-y et abstenez-vous. Bon gré mal gré, il faut que celui qui jure se parjure, et celui qui se parjure ne peut être sauvé. Un seul parjure peut tout perdre et attirer le châtiment tout entier. Ainsi donc, je vous en conjure, veillons sur nous, afin qu'évitant la punition attachée à cette faute, nous soyons jugés dignes de la miséricorde de Dieu, par la grâce et la compassion du Fils unique en qui appartiennent, au Père, et en même temps au Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

LE PRINCE DES PRÊTRES SE LEVANT, LUI ET TOUS CEUX QUI ÉTAIENT DE SON PARTI (ILS APPARTENAIENT A LA SECTE DES SADUCÉENS) FURENT REMPLIS DE COLÈRE, ET ILS MIRENT LA MAIN SUR LES APÔTRES ET LES JETÈRENT DANS UNE PRISON PUBLIQUE. (VERS. 17, 18, JUSQU'AU VERS. 33.)

ANALYSE.

1. Jetés en prison, les apôtres en sont miraculeusement tirés par un ange.
2. Fermeté des apôtres, belle réponse qu'ils font à ceux qui les interrogent.
3. Les apôtres persécutés, plus heureux que ceux qui les persécutent. — Il n'y a pas de jouissance comparable à celle de souffrir pour le Christ.
4. Que le pauvre jouit de plus de sécurité que le riche et est plus apte à accomplir les commandements de Dieu, par exemple celui qui défend de jurer.

1. Rien de plus impudent ni de plus audacieux que la malice. Connaissant, par expérience, le courage des apôtres d'après leurs premières tentatives, ils en forment cependant de nouvelles et se lèvent encore une fois. Qu'est-ce que ceci : « Le prince des prêtres se « levant, lui et tous ceux qui étaient de son « parti? » Cela veut dire qu'il s'éveilla, tout ému de ce qui s'était passé. « Et ils mirent la « main sur les apôtres et les jetèrent dans une « prison publique ». Maintenant l'attaque est plus violente. Ils ne les jugèrent pas immédiatement, espérant qu'ils s'adouciraient. Et comment voyons-nous que l'attaque est plus violente? Parce qu'ils les mettent dans une prison publique. Voilà les apôtres exposés de nouveau aux dangers et éprouvant aussi de nouveau le secours de Dieu. Comment? Ecoutez la suite : « Mais un ange du Seigneur ouvrit pendant la « nuit les portes de la prison et les faisant « sortir, leur dit : Allez, et vous tenant dans « le temple, annoncez au peuple toutes les « paroles de cette vie ». Ceci s'est fait pour leur consolation, comme aussi pour leur avantage et leur instruction. Et voyez se renouveler ici ce qui s'est passé du temps du Christ. Il ne les rend pas témoins des miracles qu'il opère, mais il les dispose pour leur instruction ; ainsi il ne leur a pas permis de voir la manière dont il ressuscitait, car ils n'en étaient pas dignes; mais il leur démontre par ses œuvres qu'il est ressuscité. De même, quand il changea l'eau en vin, les convives ne s'en aperçurent pas, puisqu'ils étaient ivres; ce fut à d'autres qu'il laissa le soin d'en juger. Il en est de même ici. On ne vit point sortir les apôtres, mais on eut des preuves pour constater leur évasion miraculeuse. Pourquoi les fait-il sortir pendant la nuit? Parce que c'était le meilleur moyen de faire croire à leur témoignage ; parce qu'autrement on ne serait pas venu pour les interroger ou qu'on ne les aurait pas crus. Il en arriva de même autrefois : par exemple dans le temps de Nabuchodonosor : il vit les enfants louer Dieu au milieu de la fournaise et fut frappé de stupeur. Il aurait d'abord fallu demander aux apôtres : Comment êtes-vous sortis?

Mais, comme si rien ne se fût passé, on leur dit : « Ne vous avions-nous pas absolument « défendu de parler? » Et voyez comme ils ont tout appris par d'autres. Ils voient la prison fermée et les gardes debout devant les portes. « Les apôtres ayant entendu ces paroles « entrèrent dans le temple au point du jour, « et là ils enseignaient. Mais le prince des « prêtres arrivant et ceux de son parti avec « lui, ils assemblèrent le conseil et tous les « anciens des enfants d'Israël, et ils envoyèrent « à la prison pour qu'on amenât les apôtres.

« Quand les officiers furent arrivés, on ouvrit « la prison, et ne les ayant pas trouvés, ils « retournèrent en porter la nouvelle et dirent : « Nous avons trouvé la prison soigneusement « fermée et les gardes debout devant les « portes ; mais ayant ouvert, nous n'avons « trouvé personne dedans ». Il y avait ici, comme pour le sépulcre, une double garantie : le sceau et les gardes. Voyez à quel point ils sont ennemis de Dieu ! Dites-moi : étaient-ce des faits humains, tout ce qui se passait ? Qui les avait tirés de la prison fermée ? Comment étaient-ils sortis, quand les gardes étaient debout devant les portes ? C'est vraiment là le langage de gens furieux et ivres. Comme des enfants privés de raison, ils espèrent vaincre des hommes qu'une prison, que des chaînes, que des portes fermées n'ont pu retenir ! Cependant leurs ministres sont là, qui confessent le fait, comme pour leur ôter toute excuse. Voyez-vous comme les signes se multiplient, les uns par eux, les autres pour eux : ceux-ci plus éclatants que les premiers ?

C'est avec raison que la nouvelle n'a pas été portée immédiatement, mais qu'il y a d'abord eu embarras, afin que, témoins de la puissance divine, ils soient ainsi instruits de tout. « Lors- « qu'ils eurent entendu ces discours[1], le prince « des prêtres, le magistrat du temple et les « princes des prêtres étaient embarrassés et « ne savaient que faire. Mais quelqu'un ar- « riva et leur dit : Voilà que ceux que vous « avez mis en prison sont dans le temple de- « bout et enseignant le peuple. Alors le magis- « trat s'en allant avec les ministres, les amena « sans violence, car ils craignaient d'être lapi- « dés par le peuple ». O folie ! Ils craignaient le peuple, dit-on ; à quoi cela leur servait-il ? C'était Dieu qu'il fallait craindre, Dieu qui les enlevait toujours de leurs mains comme des oiseaux ; et ils craignaient le peuple ! « Le « prince des prêtres les interrogea en disant : « Ne vous avions-nous pas absolument défendu « d'enseigner en ce nom-là ? Et voilà que vous « avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et « que vous voulez faire retomber sur nous le « sang de cet homme ». Que répondent les apôtres ? Ils leur parlent encore avec douceur, bien qu'ils pussent leur dire : Qui êtes-vous pour vous mettre en opposition avec Dieu ? Que répondent-ils enfin ? Ils répondent en donnant encore avec douceur des exhortations et des conseils. « Pierre répond, et avec lui les « apôtres : Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux « hommes ». C'est là une grande philosophie par laquelle ils prouvent qu'ils combattent pour Dieu. « Le Dieu de nos pères a ressuscité « Jésus que vous-mêmes avez fait mourir en « le suspendant à un bois. Dieu a exalté de sa « droite ce Prince, ce Sauveur, pour procurer « à Israël la pénitence et la rémission des « péchés ». Celui que vous avez fait mourir, leur dit-il, Dieu l'a ressuscité. Voyez comme il attribue encore tout au Père, de peur que le Christ ne parût étranger au Père. « Et l'a « exalté de sa droite ». Il n'indique pas seulement la résurrection, mais encore l'exaltation, c'est-à-dire l'ascension. « Pour procurer la « pénitence à Israël ».

2. Voyez encore une fois le profit et l'enseignement parfait sous forme d'apologie. « Et « nous sommes les témoins de ces choses ». Voilà une grande liberté de langage. Pour confirmer ce qu'il avance, il ajoute : « Et aussi « l'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui « lui obéissent ». Vous voyez qu'ils ne s'appuient pas seulement sur leur propre témoignage, mais encore sur celui de l'Esprit. Et ils ne disent pas : « Qu'il nous a donné », mais : « A ceux qui lui obéissent » ; usant en cela de modestie, faisant voir en même temps que cet Esprit est grand et qu'eux-mêmes peuvent le recevoir. Voyez comme ils sont instruits par paroles et par actions, et n'y font pas attention, en sorte que leur condamnation sera juste. Car Dieu a permis que les apôtres fussent traduits en jugement, afin que leurs ennemis fussent instruits, s'ils voulaient l'être, et pour qu'ils prissent eux-mêmes confiance. « Ayant entendu ces choses, ils frémissaient « de rage et pensaient à les faire mourir ». Voyez l'excès de la malice ! Au lieu de s'effrayer de ce qu'ils avaient entendu, ils frémissent de rage et songent à les faire mourir. Mais il est nécessaire de reprendre ce qui a été lu plus haut. « Un ange du Seigneur ouvrant les « portes de la prison pendant la nuit, les fit « sortir en disant : Allez, tenez-vous dans le « temple, et annoncez au peuple toutes les « paroles de cette vie. Les fit sortir » ; il ne les emmène pas lui-même, mais il les renvoie ; ce qui montre l'intrépidité dont ils ont fait preuve en entrant la nuit dans le temple pour enseigner. Si les gardes les avaient fait sortir,

[1] Ce texte diffère de celui de la Vulgate.

comme leurs ennemis le pensaient, ils se seraient enfuis, à supposer qu'ils se fussent laissé séduire ; bien plus, dans le cas même où les magistrats leur auraient donné la liberté, ils ne se seraient pas arrêtés dans le temple, mais ils auraient pris la fuite ; il n'y a personne qui ne sente cela à moins d'être fou.

« Ne vous avions-nous pas absolument dé- « fendu ? » S'ils vous ont jamais obéi, votre reproche est fondé ; mais s'ils vous ont dit qu'ils ne vous obéiraient pas, vos reproches sont inutiles, vos défenses superflues. Voyez l'inconséquence désastreuse et l'excès de la démence ! Ils veulent enfin révéler l'intention homicide des Juifs, et faire voir qu'ils n'agissent point par amour pour la vérité, mais par vengeance. Voilà pourquoi les apôtres ne leur répondent pas avec hauteur, car ils étaient docteurs ; et pourtant quel homme, après avoir remué toute la ville, et étant favorisé de telle grâce, n'aurait pas pris un ton élevé ? Autre fut la conduite des apôtres : ils ne se fâchèrent point, mais ils les prirent en pitié, versèrent des larmes et ne songèrent qu'aux moyens de les délivrer de l'erreur et de la colère. Ils ne leur disent plus : « Jugez vous-mêmes », mais ils prêchent avec fermeté : « Celui que Dieu « a ressuscité » ; montrant par là que tout ceci se passe selon la volonté de Dieu. Ils ne disent pas : Ne vous avons-nous pas dit que « nous « ne pouvons taire ce que nous avons vu et « entendu », car ils ne sont point querelleurs ; mais ils reviennent sur les mêmes sujets, à savoir : la croix et la résurrection. Ils ne disent pas pourquoi le Christ a été crucifié, ni qu'il l'a été pour nous ; mais ils y font allusion et ne parlent pas clairement, parce qu'ils veulent d'abord les épouvanter. Dites-moi : quelle rhétorique y a-t-il là-dedans ? Aucune. Ils annoncent sans apprêt l'Evangile de vie. Après avoir dit : « L'a exalté », il ajoute pourquoi : « Pour « procurer à Israël la pénitence et la rémission « des péchés ».

Mais, direz-vous, cela paraissait alors incroyable. Eh ! comment cela n'eût-il pas été croyable, quand ni les chefs, ni la foule n'y pouvaient contredire ? quand on fermait la bouche aux uns et qu'on instruisait les autres ? « Et nous sommes les témoins de ces choses ». De quelles choses ? De l'annonce du pardon, de la pénitence ; car la résurrection était un fait établi. Que le Christ donne la rémission, nous en sommes témoins et aussi l'Esprit-Saint, qui ne serait pas venu si les péchés n'avaient pas été remis ; en sorte que cette preuve est incontestable. Tu entends, malheureux, parler de la rémission des péchés, tu entends dire que le Christ ne demande pas vengeance, et tu veux donner la mort ? Quel excès de malice ! Il fallait donc ou convaincre les apôtres de mensonge, ou, si on ne le pouvait, ajouter foi à leur parole ; que si on ne voulait pas ajouter foi à leur parole, il ne fallait pas les faire mourir. Qu'y a-t-il là-dedans qui mérite la mort ? Mais dans leur fureur ils ne savaient pas même ce qui s'était passé. Voyez comme les apôtres, après avoir rappelé le crime, parlent de pardon ; montrant par là que si le crime était digne de mort, la rémission était offerte au repentir. Comment les aurait-on persuadés autrement qu'en leur disant qu'ils feraient bien d'en profiter ? Et voyez la méchanceté ! On leur amène des sadducéens, qui étaient les plus opposés au dogme de la résurrection. Mais leur malice ne leur servit à rien.—On dira peut-être : Comment un homme aussi favorisé que les apôtres ne serait-il pas devenu grand ? Mais voyez comme, avant de recevoir la grâce, ils persévéraient tous dans l'oraison, et attendaient le secours d'enhaut. Et vous, mon cher auditeur, qui espérez le royaume du ciel, vous ne supportez rien ? Vous avez reçu l'Esprit, et vous n'endurez ni de telles souffrances, ni de tels périls ? Et eux, avant d'avoir pu respirer à la suite des premières épreuves, étaient conduits à de nouvelles. Et quel avantage de ne point s'enorgueillir, d'être exempt de vaine gloire ? Quel profit de parler avec douceur ? Ici tout n'était pas l'effet de la grâce ; leur bonne volonté se manifeste par bien des preuves ; et si les dons de la grâce étaient chez eux si éclatants, il faut l'attribuer à leur fidélité et à l'ardeur de leur zèle.

3. Et voyez dès l'abord quelle est la sollicitude de Pierre, sa sobriété, sa vigilance ; comment les fidèles se dépouillaient de leurs biens. Ils n'avaient rien en propre, ils s'adonnaient à la prière, ils vivaient dans la concorde, ils jeûnaient. Quels fruits de grâce ! Aussi, leurs ennemis sont-ils confondus par leurs propres ministres, lesquels reviennent annoncer ce qu'ils ont vu, comme ceux qu'on envoya un jour vers le Christ, disaient : « Jamais homme « n'a parlé comme parle cet homme ». (Jean, VII, 46.) Considérez ici avec moi leur mansué-

tude, leur condescendance, et aussi l'hypocrisie du prince des prêtres. Il leur parle en effet avec douceur, parce qu'il a peur, et qu'il veut plutôt les empêcher d'agir que les faire mourir, vu que ceci lui était impossible. Et pour émouvoir la foule, et suspendre sur sa tête la menace des derniers périls, il leur dit : « Voulez-vous faire retomber sur nous le sang « de cet homme ? » — Le crois-tu donc un homme encore? — Il s'exprime ainsi pour leur faire voir que l'ordre qu'il donne est dicté par la nécessité. Ecoutez la réponse de Pierre : « Dieu a exalté de sa droite ce Prince, ce Sau- « veur, pour procurer à Israël la pénitence et « la rémission des péchés ». Il ne parle pas ici des nations, pour ne donner aucune prise.

« Et ils songeaient à les faire mourir ». Voyez encore une fois comme les uns sont dans l'angoisse et la douleur, et les autres dans le calme, l'allégresse et la joie ; et ce n'est pas chez ceux-là une simple douleur, mais « un « frémissement de rage ». Il est donc vrai de dire : Mal faire, c'est souffrir ; on le voit bien ici. Les apôtres sont dans les chaînes, sont traduits devant le tribunal, et leurs juges sont dans l'incertitude, dans un extrême embarras. Les voilà comme l'homme qui frappe le métal le plus dur, et reçoit lui-même le coup. Ils voyaient que la confiance des apôtres n'avait point diminué, que leur prédication augmentait, qu'ils parlaient sans crainte et ne fournissaient aucun prétexte contre eux. Imitons-les, chers auditeurs, et soyons intrépides dans tous les périls. Il n'y a pas de périls pour celui qui craint Dieu, mais pour celui qui ne le craint pas. Comment celui que la vertu élève au-dessus des souffrances, qui considère le présent comme une ombre fugitive, pourrait-il éprouver quelque mal? Que craindrait-il ? Qu'est-ce qui pourra être un mal pour lui? Cherchons donc un asile sur ce roc inébranlable. Quand on nous construirait une ville entourée de murailles : mieux encore, quand on nous transporterait dans une terre où nous serions à l'abri de tout trouble et au sein de l'abondance, en sorte que nous n'eussions rien à démêler avec personne, notre sécurité serait moins grande que celle où nous met le Christ. Supposez, si vous le voulez, une ville d'airain, entourée d'un mur inexpugnable ; il n'y a point d'ennemis, la terre est grasse et fertile, tout s'y trouve en abondance ; les citoyens y sont doux et bienveillants, il n'y a pas un seul méchant, ni voleur, ni brigand, ni calomniateur, ni tribunal ; la parole y suffit pour les contrats ; supposons, dis-je, que nous habitions cette ville : eh bien ! nous n'y serions pas encore en sécurité. Pourquoi ? Parce qu'il faudrait se quereller avec des serviteurs, avec une femme, avec des enfants, ce qui serait la source d'un immense chagrin. Mais là, rien de pareil, rien qui puisse causer de la douleur ou de la tristesse.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tout ce qui nous semble un sujet de chagrin était pour eux une source de joie et de bonheur. En effet, pourquoi se seraient-ils attristés ? De quoi se seraient-ils plaints? Voulez-vous une comparaison ? D'un côté, c'est un homme consulaire, opulent, qui habite la ville impériale, qui n'a d'affaires avec personne, qui n'a d'autre occupation que de vivre dans les délices, qui se voit placé au faîte des richesses, des honneurs et de la puissance ; de l'autre côté, plaçons Pierre, si vous le voulez, Pierre enchaîné, accablé de maux sans nombre ; et nous le trouverons plus heureux. Songez quelle est l'abondance de sa joie, puisqu'il jouit même dans les fers. Car, comme ceux qui possèdent une magistrature élevée sont insensibles au mal qui leur arrive et n'en sont pas troublés dans leur satisfaction ; ainsi les apôtres, au sein de leurs maux, éprouvaient plutôt de la joie que de la tristesse. Car il n'est pas possible, non, il n'est pas possible d'expliquer le plaisir que ressentent ceux qui souffrent quelque chose de pénible pour le Christ ; ils jouissent beaucoup plus des maux que des biens. Si quelqu'un aime le Christ, il sait ce que je dis. Quoi ! devaient-ils fuir ces maux pour trouver la sécurité ? Mais s'il s'agissait d'un simple changement de gouvernement, quel est l'opulent qui eût pu échapper à tant de périls, en vivant au milieu de tant de peuples ? Eux pourtant, comme aidés par un ordre royal, sont venus à bout de tout, et même bien plus facilement. Car un ordre royal n'aurait pas fait ce qu'ont fait leurs paroles ; un ordre royal impose la nécessité, et on venait à eux spontanément, volontiers, et avec de vives actions de grâce. Quel ordre souverain aurait pu déterminer à renoncer aux richesses, à la vie ; à mépriser sa maison, sa patrie, ses proches, son salut même ? Et voilà ce qu'a pu la voix de pêcheurs et de fabricants de tentes.

En sorte qu'ils étaient heureux, plus puissants et plus forts que tous. Oui, dirait-on, parce qu'ils faisaient des prodiges. Mais, dites-moi, quels prodiges faisaient les fidèles, les trois mille, les cinq mille, qui pourtant vivaient dans une grande allégresse? Et cela devait être. Avec la possession des richesses, la cause de tous les chagrins avait été supprimée. Là, là, en effet, était la source des guerres, des disputes, de la tristesse, du découragement, de tous les maux; la source de ce qui rend la vie désagréable et pénible. Car vous trouverez plus d'affligés chez les riches que chez les pauvres. Si quelques-uns pensent le contraire, ils jugent d'après leur opinion, et non d'après la nature des choses. Rien d'étonnant, du reste, à ce que les riches éprouvent quelque jouissance; les galeux en éprouvent bien une grande. Et la preuve qu'il n'y a pas de différence entre les galeux et l'âme des riches, c'est que ceux-ci, quoique accablés de soucis, s'y attachent pourtant à cause d'un plaisir passager; tandis que ceux qui en sont débarrassés se portent bien et sont exempts de chagrin.

4. Lequel est le plus doux, dites-moi, lequel est le plus sûr, de n'avoir à songer qu'à un morceau de pain, qu'à un vêtement, ou de s'occuper de mille personnes esclaves ou libres, tout en se négligeant soi-même? Celui-là ne craint que pour lui, et vous, vous êtes inquiets pour tous ceux qui dépendent de vous. Et pourquoi, direz-vous, croit-on devoir fuir la pauvreté? Parce qu'il y a d'autres biens que beaucoup ont en aversion, non parce qu'il faut les fuir, mais parce qu'ils sont d'une pratique difficile; la pauvreté est de ce nombre. Celui qui peut la supporter ne la juge pas digne d'aversion. Pourquoi les apôtres ne la repoussaient-ils point? Pourquoi beaucoup l'embrassent-ils et courent-ils à elle, loin de l'avoir en horreur? Car il n'y a que les fous qui puissent désirer ce qui est odieux.

Quand des philosophes, quand des hommes sublimes vont à elle comme à une place de sûreté, comme à un lieu salubre, il ne faut pas s'étonner que d'autres pensent différemment. Le riche ne me semble pas être autre chose qu'une ville sans murailles, située en plaine, et s'attirant de tous côtés des ennemis, tandis que la pauvreté est une place sûre, entourée de murs d'airain et d'un accès difficile. C'est le contraire qui a lieu, direz-vous? Ce sont les pauvres qui sont souvent traînés devant les tribunaux, ce sont eux qu'on injurie et qu'on malmène. Alors ceux-là ne sont pas simplement des pauvres, mais des pauvres qui veulent s'enrichir. Je ne parle pas d'eux, mais de ceux qui embrassent volontairement la pauvreté. De grâce, pourquoi personne ne traduit-il devant les tribunaux les pauvres qui vivent dans les montagnes? Cependant, si la pauvreté prête facilement à l'oppression, ce sont ceux-là qu'on devrait le plus tôt traduire devant les tribunaux. Pourquoi n'y traîne-t-on pas les mendiants? Pourquoi personne ne leur fait-il violence, ne les calomnie-t-il? N'est-ce pas parce qu'ils sont en un lieu de sûreté? A combien de gens la pauvreté et la mendicité ne paraissent-elles pas le comble du malheur? Quoi! direz-vous, la mendicité est-elle une bonne chose? Oui, s'il y a quelqu'un pour la consoler, pour en avoir pitié, pour lui donner l'aumône; chacun sait que c'est une existence dégagée de soucis et pleine de sécurité. Je ne vous y exhorte pas, tant s'en faut, mais je vous engage à ne pas désirer les richesses. Lesquels, s'il vous plaît, vous semblent les plus heureux, de ceux qui pratiquent la vertu, ou de ceux qui s'en tiennent éloignés? Les premiers, sans doute. Et lesquels sont les plus aptes à apprendre des choses utiles et à briller dans la sagesse? Les premiers encore. Si vous en doutez, écoutez la preuve : Qu'on amène un mendiant de la place publique, qu'on le suppose estropié, boiteux, manchot; qu'on amène ensuite un autre homme, beau, robuste de corps, plein de vie, opulent, de naissance illustre et très-puissant. Conduisons-les tous les deux à l'école de la philosophie, et voyons celui qui accueillera le mieux ses leçons. Commençons par le premier précepte : Soyez humble et modeste; c'est là l'ordre du Christ. Lequel des deux l'accomplira le mieux? « Heureux ceux qui « pleurent! » lequel écoutera le mieux cette parole? « Heureux les humbles! » Lequel sera le plus attentif? « Heureux ceux qui ont « le cœur pur! Heureux ceux qui ont faim « et soif de la justice! Heureux ceux qui souf- « frent persécution pour la justice! » (Matth. v, 5-10.) Lequel accueillera le mieux ces enseignements? Ou, si vous le voulez, rapprochons-les l'un de l'autre : N'est-il pas vrai que l'un est orgueilleux et enflé, et l'autre toujours humble et modeste? Evidemment, cette

pensée a cours, même chez les païens : Epictète, esclave, estropié, pauvre comme Irus, et ami des immortels ; voilà le pauvre. L'âme du riche, au contraire, est remplie de tous les maux, de folie, de vaine gloire, de mille passions ; de colère, de fureur, d'avarice, d'injustice, de tous les vices. Il est donc clair que le premier est plus disposé que le second à la philosophie. Vous voulez savoir laquelle des deux conditions est la plus douce, car c'est là, je le vois, ce qui préoccupe beaucoup de gens. Et encore ici il n'y a pas place au doute, car celui qui est le plus près de la santé jouit d'un grand bonheur. Répondez-moi donc : Lequel, du riche ou du pauvre, est le plus disposé à observer cette loi que nous voulons rétablir? Lequel jure le plus facilement, de celui qui s'irrite contre ses enfants, et qui a des affaires avec mille personnes, ou de celui qui demande un morceau de pain ou un vêtement? Celui-ci n'a aucun besoin de jurer, s'il le veut, mais passe sa vie sans rien faire. Bien plus, celui qui n'a point appris à jurer, dédaignera souvent les richesses, et verra que la pauvreté fraie de tout côté le chemin à la vertu, mène à l'équité, au mépris de la fortune, à la piété, au repos de l'âme, à la componction.

Ne nous négligeons pas, chers auditeurs, mais déployons un grand zèle : ceux qui sont corrigés, pour se maintenir en cet état, ne pas se relâcher, ne pas reculer en arrière ; ceux qui sont encore en retard, pour se relever et achever ce qui est commencé. En attendant que les premiers tendent la main aux seconds, comme on le fait à des naufragés afin de les amener au port, c'est-à-dire au point de ne plus jurer. Car ne pas jurer est un port réellement sûr, un port où l'on ne peut plus être submergé par la violence des vents. La colère, l'injustice, la fureur ou toute autre passion, ont beau s'agiter : l'âme est en sûreté et ne laisse pas tomber une parole déplacée, car elle ne s'est imposée aucune nécessité, aucune loi. Voyez ce qu'Hérode a fait pour remplir un serment ! il a tranché la tête du précurseur : « A cause de son serment et à cause des con-« vives il ne voulut point la contrarier ». (Marc, VI, 26.) Que n'ont pas souffert les tribus, à raison du serment qu'elles avaient fait contre celle de Benjamin? (Judit. XXI, 10.) Que n'a pas coûté à Saül son serment? Il est vrai qu'il s'est parjuré ; mais Hérode a commis un meurtre qui est encore pire qu'un parjure. Vous savez aussi ce qui est résulté du serment de Josué aux Gabaonites. Le serment est un filet du démon. Brisons donc le lien et nous pourrons facilement nous tenir en garde. Dégageons-nous du filet de Satan ; craignons l'ordre de Dieu ; prenons les meilleures habitudes, afin d'avancer, d'observer ce commandement et tous les autres, et d'obtenir les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui est, au Père, en union avec le Saint-Esprit, gloire, force, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

ALORS UN PHARISIEN, NOMMÉ GAMALIEL, DOCTEUR DE LA LOI, HONORÉ DE TOUT LE PEUPLE, SE LEVA DANS LE CONSEIL, ET ORDONNA DE LES FAIRE SORTIR UN INSTANT. (VERS. 34, JUSQU'AU VERS. 7 DU CHAP. VI.)

—

ANALYSE.

1. Le pharisien Gamaliel, le maître de saint Paul, émet l'avis de renvoyer les apôtres, et d'abandonner leur entreprise à elle-même.
2. Institution des diacres.
3. Quand les prêtres et les diacres ont commencé dans l'Eglise.
4. Exhortation morale sur le mépris des injures.

1. Ce Gamaliel était le maître de Paul. Il est surprenant qu'étant judicieux et instruit dans la loi, il ne crût pas encore. Il n'était absolument pas possible qu'il restât incrédule; ses paroles, son conseil le prouvent : « Il ordonna « de les faire sortir un instant ». Voyez la prudence de l'orateur et comme il frappe d'abord d'épouvante ses auditeurs. Mais, pour ne pas être soupçonné de penser comme les apôtres, il s'adresse aux membres du conseil, comme s'ils étaient de son avis; son langage n'est pas violent, il semble traiter avec des hommes ivres de fureur, et dit : « Hommes « d'Israël, prenez garde à ce que vous ferez « à l'égard de ces hommes, c'est-à-dire, n'y « allez pas au hasard et à la légère. Car avant « ces jours-ci a paru Théodas se disant être « quelqu'un, et auquel s'attacha un nombre « d'environ quatre cents hommes; il a été tué, « et tous ceux qui croyaient en lui ont été dis- « persés et réduits à rien ». C'est par des exemples qu'il cherche à les rendre sages, et, pour les consoler, il cite Théodas, qui avait séduit un grand nombre de partisans. Mais avant de rapporter des exemples, il leur dit : « Prenez « garde à vous » ; et après les avoir rapportés, il exprime son avis en disant : « Et maintenant « je vous le dis : ne vous occupez pas de ces « hommes. Après Théodas, se leva Judas le « Galiléen, dans le temps du recensement; il « attira à sa suite une foule nombreuse; il « périt à son tour et tous ceux qui s'étaient « attachés à lui furent dispersés. Et maintenant « je vous le dis : ne vous occupez pas de ces « hommes et laissez-les. Si leur entreprise ou « cette œuvre est des hommes, elle tombera « d'elle-même; mais si elle est de Dieu, vous « ne pouvez la détruire ». Comme s'il disait : Attendez : s'ils se sont réunis d'eux-mêmes, rien ne les empêchera de se séparer : « Et « peut-être vous vous trouveriez combattre « contre Dieu ». L'impossibilité du succès, l'inutilité de leurs efforts, c'est ce qu'il objecte pour les détourner. Il ne dit point par qui les rebelles ont été tués, mais seulement qu'ils ont été dispersés, croyant sans doute superflu d'en dire davantage. Mais, par ce qu'il ajoute, il leur fait comprendre que si l'œuvre est de l'homme, il n'y a pas à s'en inquiéter; tandis que si elle est de Dieu, tous leurs efforts ne viendront pas à bout de la détruire. Et ce discours parut si sensé, qu'ils se déterminèrent à ne point faire mourir les apôtres, mais à les flageller : « Ils se rangèrent « à son avis, et ayant rappelé les apôtres, ils « les firent battre de verges et leur défendirent « de parler au nom de Jésus, après quoi ils les « renvoyèrent ». Voyez après quels prodiges on les flagelle. Et cependant la doctrine s'étendait de plus en plus, car ils enseignaient chez eux et dans le temple.

« Et eux sortaient du conseil pleins de joie

« de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souf-
« frir un outrage pour le nom du Christ ; et
« tous les jours ils ne cessaient d'enseigner
« et d'annoncer Jésus-Christ dans le temple et
« de maison en maison. Or en ces jours, comme
« le nombre des disciples augmentait, il s'éleva
« chez les Grecs un murmure contre les Hé-
« breux, parce que les veuves de ceux-là étaient
« dédaignées dans le service quotidien ». Il ne veut pas précisément parler de ce temps même, mais il suit l'usage de l'Ecriture de donner comme présent ce qui doit arriver dans la suite. Je pense que par grecs il entend ceux qui parlaient cette langue, bien qu'ils fussent hébreux. C'est donc une nouvelle tentation, et si vous y faites attention, vous verrez que dès le début il y a eu des guerres au dedans comme au dehors. « Mais les douze ayant convoqué la
« foule des disciples, dirent : Il n'est pas con-
« venable que nous abandonnions la prédica-
« tion pour vaquer au service des tables ». Très-bien : il faut en effet préférer le plus nécessaire au moins nécessaire. Mais voyez comme ils pourvoient à ce service, sans négliger la prédication. On choisit les plus respectables : « Frères, cherchez donc parmi vous sept hom-
« mes de bon témoignage, remplis de l'Esprit
« et de sagesse, à qui nous confierons ce ser-
« vice. Quant à nous, nous nous appliquerons
« à la prière et au ministère de la parole. La
« proposition fut agréée de toute la multitude ;
« et ils choisirent Etienne, homme rempli de
« foi et du Saint-Esprit ». Ainsi ceux que l'on choisit sont remplis de foi, afin d'éviter ce qui est arrivé à l'occasion de Judas, d'Ananie et de Sapphire. « Et Philippe, et Prochore, et Ni-
« canor, et Timon, et Parmena, et Nicolas,
« prosélyte d'Antioche, qu'ils présentèrent
« aux apôtres ; et ceux-ci, après avoir prié,
« leur imposèrent les mains. Et la parole du
« Seigneur s'étendait, et le nombre des disci-
« ples augmentait à Jérusalem ; beaucoup de
« prêtres même obéissaient à la foi ». Mais revenons à ce qui a été dit plus haut : « Hom-
« mes, prenez garde à vous ! » Voyez comme Gamaliel leur parle avec douceur et en peu de mots ; il ne leur rappelle point d'anciennes histoires, bien qu'il le pût, mais des faits récents plus propres à confirmer ce qu'il avance. Aussi s'enveloppe-t-il d'une espèce d'énigme : « Avant ces jours-ci » ; comme pour dire : Il y a peu de temps. S'il eût dit tout d'abord : Renvoyez ces hommes, il eût éveillé des soupçons, et sa parole n'aurait pas eu autant de force, mais les exemples qu'il cite lui en donnent une particulière. C'est pourquoi il ne se contente pas d'un seul exemple, mais en cite un second. Il aurait pu en produire un troisième, et prouver ainsi surabondamment qu'il avait raison, en les détournant de leur projet homicide : « Ne vous occupez pas de ces
« hommes ».

2. Considérez aussi sa mansuétude. Il ne parle pas longuement, mais brièvement, et mentionne les rebelles sans colère : « Et tous ceux
« qui s'étaient attachés à lui furent dispersés ». En disant cela, il ne blasphème point le Christ, mais il atteint son but : « Si l'œuvre est des
« hommes, elle tombera d'elle-même ». Il me semble faire ici un raisonnement et leur dire : « Comme elle n'est pas tombée, elle n'est donc
« pas de l'homme. Et peut-être vous vous trou-
« veriez combattre contre Dieu ». Pour les réprimer, il leur montre l'impossible, l'inutile : « Mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez ». Il ne dit pas : Si le Christ est Dieu, car l'œuvre même le prouvait ; il n'affirme point que l'œuvre soit humaine ni divine, mais il laisse au temps le soin de décider et de convaincre. Mais, dira-t-on, s'il a persuadé les juges, pourquoi ont-ils ordonné la flagellation ? Ils n'avaient, il est vrai, rien à objecter à ce langage si juste ; néanmoins ils ont voulu satisfaire leur fureur, et d'ailleurs ils pensaient par là épouvanter les apôtres. En parlant en l'absence de ceux-ci, Gamaliel eut plus de facilité à gagner les juges ; la douceur de sa parole et ses raisonnements fondés sur la justice les persuadèrent. Il leur prêchait presque l'Evangile ; bien plus, son langage si juste semblait leur dire : vous êtes bien convaincus que vous ne pouvez détruire cette œuvre. Pourquoi n'avez-vous pas cru ? Cette prédication est si grande, qu'elle a le témoignage même de ses ennemis. La première fois il y avait quatre cents hommes, la seconde fois une grande multitude ; ici les premiers étaient douze. Ne vous épouvantez donc pas de la foule qui s'y joint : « Car si l'œuvre est des
« hommes, elle tombera d'elle-même ». Il aurait encore pu citer un autre fait qui s'était passé en Egypte ; mais la preuve eût été superflue. Voyez-vous comme il conclut son discours en imprimant la crainte ? Il ne se contente pas d'ouvrir simplement son avis, pour ne pas avoir l'air de défendre les apôtres ; mais il raisonne d'après les événements. Il n'a pas osé affirmer que

l'œuvre ne vient pas des hommes, ni qu'elle ne vient pas de Dieu; car s'il eût dit qu'elle venait de Dieu, on l'eût contredit; s'il eût affirmé qu'elle venait de l'homme, ils eussent été disposés à la combattre. Voilà pourquoi il leur conseille d'attendre la fin, en disant : « Ne « vous occupez pas ». Eux font entendre de nouvelles menaces, bien persuadés qu'ils ne pourront rien, mais ils suivent leurs propres inclinations. Car c'est là le caractère de la malice, de tenter souvent l'impossible : « Après « celui-là, se leva Judas ». Ceux qui voudront plus de détails, n'ont qu'à lire Josèphe, qui raconte fidèlement l'histoire de ces personnages. Voyez-vous quel courage il a eu à dire : « est de Dieu », quand la suite des événements a pu seule l'amener à la foi? Il y a là en effet une grande hardiesse de langage, et point d'acception de personnes : « Ils se rangèrent « à son avis, et ayant appelé les apôtres, ils « les firent fouetter de verges et les renvoyè- « rent ». Ils respectèrent l'opinion de cet homme ; par conséquent ils renoncèrent au projet de faire mourir les apôtres, et se contentèrent de les faire fouetter et de les renvoyer : « Mais eux sortirent du conseil pleins « de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes « de souffrir un outrage pour le nom du « Christ ». Sur combien de prodiges ce prodige l'emporte! Vous ne trouverez rien de semblable dans l'antiquité. Jérémie, il est vrai, fut flagellé pour la parole de Dieu ; Elie et d'autres encore furent menacés ; mais ici et par cela, comme par les signes miraculeux, ils manifestèrent la puissance de Dieu. On ne dit pas qu'ils ne souffrirent point ; mais que la souffrance leur causa de la joie. Comment le voyons-nous? Par la liberté dont ils usèrent ensuite; même après la flagellation, ils se livrèrent à la prédication avec ardeur : « Ils ne « cessaient d'enseigner et d'annoncer Jésus- « Christ dans le temple et de maison en maison. « Mais dans ces jours ». Quels jours? Quand tout ceci se passait; quand on flagellait, quand on menaçait, quand le nombre des disciples augmentait; alors : « Un murmure s'éleva ». C'était peut-être à cause de la multitude, car il est difficile de maintenir l'ordre dans un si grand nombre : « Et beaucoup de prêtres « obéissaient à la foi ». On insinue ici que beaucoup de ceux qui avaient comploté la mort du Christ, croyaient.

« Il s'éleva un murmure, parce que leurs « veuves étaient dédaignées dans le service « quotidien ». Il y avait donc un devoir quotidien à l'égard des veuves; vous voyez qu'il appelle cela service, et non d'abord aumône ; c'est le moyen de relever ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. Peut-être cela provenait-il de la négligence de la foule, et non de la malice ; il signale le mal (et il était grand), afin qu'il fût immédiatement guéri. Voyez-vous que, dès le début, il y a des maux, non-seulement au dehors, mais au dedans? Ne songez pas seulement à la guérison du mal, mais à sa grandeur. « Mes frères, choisissez sept « hommes parmi vous ». Ils n'agissent pas d'après leur propre volonté, mais ils s'excusent d'abord aux yeux de la foule. Ainsi faudrait-il encore agir maintenant : « Il n'est pas « convenable que nous abandonnions la parole « de Dieu pour le service des tables ». Il parle d'abord d'inconvenance, en faisant voir que les deux devoirs ne pouvaient se concilier ; comme quand il s'agissait d'élire Mathias, il parlait de nécessité, vu qu'un apôtre avait défailli et qu'ils devaient être douze. Ici aussi ils démontrent qu'il y a nécessité ; mais avant d'agir, ils avaient attendu que le murmure s'élevât ; toutefois, ils ne le laissèrent pas grandir.

3. Voyez encore : ils leur laissent le choix et préfèrent ceux qui plaisent à tout le monde et reçoivent de tous un bon témoignage. Quand il s'agissait de proposer Mathias : « Il faut », dirent-ils, « choisir un de ceux qui ont tou- « jours été avec nous ». Ici, ils ne tiennent plus ce langage ; la question n'était pas la même. Aussi n'abandonnent-ils point le choix au sort, et quoiqu'ils pussent eux-mêmes choisir sous l'inspiration de l'Esprit, cependant ils s'en abstiennent ; ils préfèrent s'en rapporter au témoignage de la foule. Ils se réservent, il est vrai, de fixer le nombre, de régler l'élection, d'en déterminer le but : mais ils abandonnent à la multitude la désignation des sujets, pour ne pas paraître faire des faveurs, quoique Dieu eût permis à Moïse de choisir des vieillards de sa connaissance. Dans de tels offices il faut une grande sagesse. N'allez pas croire que, parce qu'ils ne sont pas chargés de prêcher, ils n'ont pas besoin de sagesse ; il leur en faut, et beaucoup. « Pour « nous, nous nous appliquerons à la prière et « au ministère de la parole ». Au commencement comme à la fin, ils s'excusent. « Nous

« nous appliquerons ». Il le fallait; ce n'était point assez d'y aller à la légère et comme au hasard ; l'application était nécessaire. « La « proposition fut agréée de toute la multi- « tude » : c'était le juste effet de leur sagesse, tous approuvèrent la proposition, parce qu'elle était raisonnable. « Et ils choisirent » (c'est le second choix qu'ils font) « Etienne, homme « plein de foi et du Saint-Esprit, et Philippe, « et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Par- « ména, et Nicolas, prosélyte d'Antioche, et « les présentèrent aux apôtres. Et ceux-ci « ayant prié, leur imposèrent les mains ». Ceci nous apprend que c'est la foule qui les a elle-même désignés et comme tirés de son sein, et non les apôtres. Voyez aussi comme l'écrivain est bref; il ne dit point comment ils ont été ordonnés, mais simplement qu'ils l'ont été par la prière ; car c'était une ordination. Un homme impose la main ; mais c'est Dieu qui fait tout, c'est sa main qui touche la tête de l'ordonné, si l'ordination se fait comme il faut. « Et la parole de Dieu s'étendait, et le « nombre des disciples augmentait ». Ceci n'est point dit sans raison, mais pour montrer la puissance de l'aumône et du bon ordre. Du reste, devant raconter ce qui regarde Etienne, l'écrivain en donne d'abord les motifs : « Et « beaucoup de prêtres », dit-il, « obéissaient « à la foi ». En voyant le chef et le docteur parler ainsi, ils pouvaient encore juger par les œuvres. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le peuple ne se soit pas divisé dans l'élection et n'ait pas désapprouvé les apôtres.

Mais quelle dignité conféra-t-on aux élus? Quelle ordination reçurent-ils? C'est ce qu'il faut savoir. Etait-ce celle de diacres? Elle n'existait pas encore dans les églises ; toute l'administration reposait sur les prêtres ; il n'y avait même pas encore d'évêques, excepté les apôtres. Ainsi, je ne vois pas que le nom de diacres ni de prêtres fût alors clairement connu et admis ; et pourtant, c'est dans ce but qu'ils furent ordonnés. On ne se contente pas de leur confier la fonction, mais on prie pour qu'ils en aient le pouvoir. Et je vous demande si ces sept hommes en avaient besoin, au milieu d'une telle abondance d'argent, d'une telle multitude de veuves. Aussi ce ne sont pas de simples prières, mais de longues supplications ; c'était ici le moyen d'action comme dans la prédication ; car ils faisaient presque tout par la prière. Ainsi les apôtres préféraient les choses spirituelles, ainsi ils étaient envoyés en mission, ainsi eux-mêmes avaient reçu ordre de prêcher. L'auteur ne dit pas cela, ne les loue pas, mais se contente de dire qu'il n'était pas convenable d'abandonner la fonction qui leur était confiée. Moïse avait aussi réglé que ceux qu'il choisissait ne se chargeraient point de tout. C'est encore pour cela que Paul dit : « Seulement nous devions « nous ressouvenir des pauvres ». (Gal. xi, 10.) Mais voyez comme ceux-ci ont surpassé ceux-là. Ils jeûnaient, ils persévéraient dans la prière. C'est ce qu'il faudrait encore faire aujourd'hui. On ne dit pas seulement qu'ils sont spirituels, mais remplis de l'Esprit et de sagesse : indiquant par là qu'il fallait beaucoup de sagesse pour supporter les accusations des veuves. A quoi sert que le dispensateur ne vole pas, s'il dissipe tout, ou s'il est orgueilleux et porté à la colère? Sous ce rapport Philippe était admirable ; car on dit de lui : « Nous sommes entrés dans la maison de Phi- « lippe l'évangéliste, qui était un des sept, et « nous y avons séjourné ». (Act. xxi, 5.) Rien d'humain, vous le voyez. « Et le nombre des « disciples augmentait à Jérusalem ». Le nombre augmentait à Jérusalem ! Il est étonnant que la prédication s'étende là où le Christ avait été mis à mort. Ainsi, non-seulement aucun des disciples ne se scandalisa de voir les apôtres flagellés, de voir les uns menacer, les autres tenter le Saint-Esprit, les autres murmurer; mais le nombre des croyants augmentait, tant le sort d'Ananie les avait rendus sages et les avait remplis de frayeur ! Et voyez comment ce nombre augmente : c'est après les épreuves, et non auparavant. Considérez ici la bonté de Dieu. Parmi ces princes des prêtres qui excitaient la foule à demander la mort, qui s'écriaient et disaient : « Il a sauvé « les autres et il ne peut se sauver lui-même »; parmi ceux-là, dis-je : « Beaucoup obéissaient « à la foi ».

4. Soyons donc les imitateurs de Dieu. Il les a reçus, et non rejetés. Traitons ainsi les ennemis qui nous ont accablés de maux. Si nous avons quelque bien, faisons-leur-en part; ne les oublions jamais dans nos bienfaits. Si nous calmons leur fureur en souffrant les mauvais traitements, à bien plus forte raison en leur faisant du bien ; ce dernier point est moins grand que l'autre. Car il n'y a pas de parité entre faire du bien à un ennemi et dé-

sirer souffrir davantage ; mais par l'un nous arriverons à l'autre. C'est là la dignité des disciples du Christ. Ils avaient crucifié celui qui était venu leur faire du bien ; ils avaient flagellé le maître des disciples, et néanmoins, il les appelle au même honneur que ses disciples, il leur communique des biens comme à eux. Soyons, je vous en prie, les imitateurs du Christ ; c'est en cela qu'il faut l'imiter, par là nous serons égaux à Dieu ; c'est une chose plus qu'humaine. Pratiquons l'aumône : c'est à son école que s'apprend cette philosophie. Celui qui sait avoir pitié du malheureux, saura aussi oublier les injures ; et celui qui sait oublier les injures, pourra aussi faire du bien à ses ennemis. Apprenons à compâtir aux maux du prochain, et nous saurons aussi supporter ses mauvais traitements. Demandons à celui qui est mal disposé à notre égard, s'il ne se condamne pas lui-même, s'il ne voudrait pas être sage, s'il ne dit pas que tout est l'effet de la colère, de la bassesse, de l'infortune, s'il n'aimerait pas mieux être du côté de ceux qui supportent l'injure en silence que du côté de ceux qui la font dans un accès de fureur, s'il n'admire pas celui qui souffre. Et ne croyez pas que cette conduite rende méprisable. Rien ne rend méprisable comme de commettre l'injure ; rien ne rend respectable comme de la supporter. Par l'un on est injuste, par l'autre on est philosophe ; l'un ravale au-dessous de l'homme, l'autre met au niveau de l'ange. Quand même l'injurié serait moindre que celui qui l'injurie, il pourrait encore s'en venger, s'il le voulait. En tout cas l'un excite la compassion de tout le monde, l'autre est un objet de haine. Quoi ! Le premier n'est-il pas de beaucoup meilleur que l'autre ? Tous regarderont l'un comme un furieux et l'autre comme un homme sensé. Quand donc on veut vous forcer à dire du mal de quelqu'un, répondez : Je ne puis médire de cet homme, car je ne sais s'il est tel que vous le dites. Gardez-vous surtout d'en penser du mal ou d'en dire à un autre, ou d'en demander à Dieu contre lui. Si vous le voyez accuser, défendez-le ; dites : c'est la passion qui a parlé, et non l'homme ; c'est le courroux, et non l'amitié ; c'est la colère, et non l'âme. Pour chaque faute raisonnons ainsi. N'attendez pas que le feu s'allume ; étouffez-le dès l'abord ; n'irritez pas la bête féroce et ne la laissez pas s'irriter ; car vous ne seriez plus le maître d'éteindre l'incendie. Qu'a-t-il dit ? Fou ? insensé ? Mais lequel est responsable du mot, de celui qui le dit ou de celui qui l'entend ? Celui qui le dit, fût-il sage, passera pour un fou ; celui à qui on l'adresse, fût-il insensé, passera pour un sage et un philosophe. Lequel, dites-moi, est insensé, de celui qui avance des faussetés, ou de celui qui n'en est pas même ému ? Car s'il est d'un sage de ne pas s'émouvoir même quand on l'excite ; de quelle folie taxera-t-on celui qui s'émeut sans cause ? Je ne parle pas encore des supplices réservés à ceux qui injurient ou outragent leur prochain. Mais quoi ! il a traité son semblable de méprisable parmi les méprisables, de vil parmi les vils ? Encore une fois, l'injure retombe sur sa tête. C'est lui qui paraît réellement vil, tandis que l'autre passera pour honorable et digne de respect ; car faire un crime à quelqu'un de telles choses, je veux parler de l'obscurité de la naissance, est l'indice d'une âme basse. Mais celui-là est vraiment grand, vraiment admirable, qui regarde ces injures comme rien et les écoute avec autant de plaisir que si on lui attribuait quelque qualité. Mais on l'accuse d'adultère et d'autres crimes de ce genre ? C'est le cas de rire alors : quand la conscience ne reproche rien, il n'y a pas lieu de se fâcher. Même en songeant aux paroles méchantes et impures qu'il profère, vous ne devez pas vous affliger. Il n'a fait que révéler d'avance ce qui aurait été connu plus tard de chacun ; il se montre aux yeux de tous comme indigne de confiance, lui qui ne sait pas cacher les défauts du prochain ; il se nuit donc plus qu'à un autre, il se ferme le port, et se prépare un compte terrible au dernier jugement. Il sera bien plus repoussé que l'autre, lui qui a révélé ce qui devait rester secret. Quant à vous, taisez ce que vous savez, si vous voulez avoir une bonne réputation. Non-seulement vous détruirez ce qui a été dit et vous ne le révélerez pas ; mais vous obtiendrez encore un autre avantage : vous échapperez à toute condamnation. Un tel a dit du mal de vous ? Dites : S'il savait tout, il ne se serait pas borné à cela.

Vous avez admiré ce que j'ai dit ? vous en avez été frappés ? mais il faut le mettre en pratique. C'est pour cela que nous vous citons les paroles des infidèles ; non que les Ecritures n'en renferment un grand nombre de semblables, mais parce que celles-là sont plus

propres à faire rougir. Ensuite, l'Ecriture elle-même dit à notre honte : « Les païens n'en « font-ils pas autant ? » (Matth. v, 47.) Le prophète Jérémie nous montre les enfants de Rachel refusant de transgresser la loi de leur père. Marie dit du mal de Moïse ; mais aussitôt Moïse prie pour faire cesser son châtiment et ne veut pas même qu'on sache qu'il a été vengé. Ce n'est pas ainsi que nous agissons : nous voulons surtout qu'on sache que l'injure que nous avons reçue n'est pas restée impunie. Jusqu'à quand n'aurons-nous que des pensées terrestres ? Tout combat suppose deux parties. Si vous tirez des deux côtés les hommes qui sont en fureur, vous les irritez davantage ; si vous les tirez à gauche ou à droite, vous calmez leurs transports. Si celui qui frappe rencontre un homme impatient, il en devient plus emporté ; s'il rencontre un homme qui lui cède, il se calme plus tôt et les coups retombent sur lui. Car un adversaire exercé à toutes sortes de combats ne triomphe pas aussi facilement de son antagoniste que l'homme qui se laisse injurier sans répondre. Alors l'insulteur se retire couvert de honte et condamné d'abord par sa conscience, puis par tous les témoins. C'est un proverbe que : qui honore, s'honore ; donc aussi : qui injurie, s'injurie.

Personne, je le répète, ne pourra nous nuire, si nous ne nous nuisons nous-mêmes ; personne ne m'appauvrira, si je ne m'appauvris le premier. Examinons un peu, je vous prie : J'ai l'âme pauvre, et tout le monde s'épuise en dons pour moi : à quoi cela me sert-il ? Tant que mon âme ne sera pas changée, c'est parfaitement inutile. Que j'aie l'âme grande, au contraire, et que tout le monde m'enlève ce que je possède : je n'ai rien perdu. Que je mène une vie impure et que tout le monde dise le contraire : quel profit en tiré-je ? On dit, mais on ne croit pas. Au contraire, que ma vie soit pure et que tout le monde dise le contraire : qu'importe ? Leur propre conscience les condamne ; ils ne croient point ce qu'ils disent. Il ne faut donc admettre ni l'éloge ni le blâme. Et pourquoi dis-je cela ? Parce que, si nous le voulons, personne ne pourra nous tendre des embûches, ni nous envelopper dans une accusation. Examinons encore : Quelqu'un est traîné devant un tribunal, calomnié, si vous le voulez même, condamné à mort : Eh bien ! qu'est-ce que ces souffrances d'un moment, quand on est innocent ? Mais c'est là qu'est le mal, direz-vous. Et moi je dis que c'est là le bien : souffrir innocemment. Quoi ! voudriez-vous qu'on fût coupable ? Encore un mot : Un philosophe païen ayant appris qu'un tel était mort, et un de ses disciples disant : Hélas ! et il est mort innocent ; le philosophe se retourna et lui dit : voudriez-vous qu'il fût mort coupable ? Et Jean n'est-il pas mort injustement ? Lequel plaignez-vous le plus de celui qui meurt coupable ou de celui qui meurt innocent ? N'appelez-vous pas l'un malheureux, et n'admirez-vous pas l'autre ? En quoi la mort nuit-elle à celui qui y fait un profit immense loin d'y rien perdre ? Si elle rendait mortel un être immortel, peut-être lui ferait-elle tort : mais si elle ne fait que tirer avec gloire de cette vie un homme mortel et qui, d'après la loi de sa nature, devait bientôt mourir ; où est le dommage ? Que notre âme soit en règle et rien du dehors ne pourra lui nuire. Mais vous n'êtes pas dans la gloire ? Qu'importe ? Il en est de la gloire comme des richesses. Si j'ai l'âme grande, je n'ai besoin de rien ; si je suis avide de vaine gloire, plus j'acquerrai, plus j'aurai besoin. Mais si je méprise la gloire, je deviendrai plus éclatant et plus glorieux. Puisque nous savons cela, rendons grâces au Christ, notre Dieu, qui nous a accordé une telle vie et embrassons-la pour sa gloire : car c'est à lui qu'appartient la gloire, avec le Père qui n'a pas de commencement, et son Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

MAIS ÉTIENNE, PLEIN DE GRACE ET DE FORCE, FAISAIT DES PRODIGES ET DES MIRACLES ÉCLATANTS PARMI LE PEUPLE (VERS. 8, JUSQU'AU VERS. 5 DU CHAP. VII.)

—

ANALYSE.

1. Saint Etienne devant le conseil.
2 et 3. Les premiers mots du discours de saint Etienne sapent le judaïsme par sa base.
4 et 5. La vie présente est une lutte, un temps d'épreuve. — Agissons toujours de sorte que le Seigneur soit de notre côté. — Avantages de la tribulation. — Qu'il faut réprimer la colère.

1. Voyez comme il y en a un parmi les sept qui se distingue et tient le premier rang. Bien que tous aient reçu l'ordination, il a néanmoins attiré sur lui une plus grande grâce. Il ne faisait pas de miracles avant sa manifestation; afin que nous apprenions que pour faire descendre le Saint-Esprit, la grâce ne suffit pas, mais qu'il faut encore l'ordination. Que si auparavant ils étaient remplis de l'Esprit, c'était de celui du baptême. « Quelques-uns de « la synagogue se levèrent ». Il emploie encore cette expression « se levèrent », pour marquer leur exaspération et leur colère. Voyez ici leur grand nombre et aussi une nouvelle accusation. Car Gamaliel ayant écarté leur premier sujet d'accusation, ils en produisent un autre. « Alors se levèrent quelques-uns de la « synagogue dite des Affranchis, de celle des « Cyrénéens et des Alexandrins, et de ceux qui « étaient de Cilicie et d'Asie, pour disputer avec « Etienne; et ils ne pouvaient résister à sa « sagesse et à l'Esprit qui parlait. Alors ils su- « bornèrent des hommes pour dire qu'ils l'a- « vaient entendu proférer des paroles de blas- « phème contre Dieu et contre Moïse ». Pour établir l'accusation, ils disent : Il parle contre Dieu et contre Moïse. Voilà pourquoi ils disputaient avec lui, afin de le forcer à dire quelque chose. Mais lui s'énonçait avec clarté, et peut-être parlait-il de l'expiration de la loi; ou, s'il n'en parlait pas ouvertement, tout au moins l'insinuait-il : car, s'il en eût parlé explicitement, il n'y aurait pas eu besoin de suborner de faux témoins.

Les synagogues des Affranchis et des Cyrénéens étaient différentes. Les habitants de Cyrène, ville au delà d'Alexandrie, avaient des synagogues là et parmi les nations, et peut-être demeuraient-ils là pour ne pas être obligés de voyager continuellement. On appelait « libertini », les esclaves affranchis par les Romains. Comme beaucoup d'étrangers habitaient à Jérusalem, ils y avaient des synagogues où l'on devait lire la loi et prier. Examinez un peu avec moi comment Etienne est forcé ici d'enseigner, et comment ses adversaires, à la vue des miracles, ne sont pas seulement excités à la jalousie, mais subornent de faux témoins, parce qu'il les confond par ses discours et qu'ils ne peuvent plus le supporter. Ils ne voulaient point le tuer sans motif, mais après condamnation, afin de compromettre la réputation des apôtres; puis, laissant les apôtres, ils viennent aux diacres, toujours pour épouvanter les premiers. Ils ne disent pas : Il parle; mais : « il ne cesse de parler », aggravant ainsi la calomnie. « Ils soulevèrent « les anciens et les scribes, et, accourant en- « semble, l'entraînèrent et l'amenèrent au « conseil; et ils produisirent de faux témoins « qui dirent : Cet homme ne cesse de parler « contre ce lieu saint et contre la loi. Il ne « cesse », disent-ils, comme pour montrer le but de ses efforts. « Nous l'avons entendu dire

« que Jésus de Nazareth détruira ce lieu et chan-« gera les traditions que Moïse nous a don-« nées ». Ils accusaient déjà ainsi le Christ, quand ils disaient : « Toi, qui détruis le « temple de Dieu ».

Ils professaient un grand respect pour le temple, parce qu'ils voulaient s'y établir, et aussi pour le nom de Moïse. Vous voyez que l'accusation est double : « Il détruira ce lieu « et changera les coutumes ». Elle n'est pas seulement double, mais amère et grosse de périls. « Et tous ceux qui étaient assis au « conseil, jetant les yeux sur lui, virent que son « visage était comme le visage d'un ange ». Ainsi peuvent briller même ceux qui sont dans un degré inférieur. Mais de grâce, qu'avait-il de moins que les apôtres ? N'avait-il pas fait des miracles ? N'avait-il pas parlé avec une grande liberté ? « Ils virent que son visage « était comme le visage d'un ange ». C'était la grâce, c'était la gloire de Moïse. Il me semble que Dieu l'avait revêtu de cet éclat, peut-être parce qu'il avait quelque chose à dire, et pour les frapper d'épouvante par son seul aspect. Car il est possible, très-possible, que des figures remplies de la grâce céleste soient aimables aux yeux des amis et respectables et terribles aux yeux des ennemis. Ou peut-être veut-on donner la raison pour laquelle on l'a laissé parler. Mais que dit le prince des prêtres ? « Les choses sont-elles « ainsi ? » Voyez-vous comme la question est pleine de douceur et n'a rien de désagréable ? Aussi Etienne commence-t-il son discours de la façon la plus bienveillante : « Hommes, mes « frères et mes pères, écoutez : le Dieu de « gloire apparut à notre père Abraham quand « il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât « à Charan ». Dès le début il détruit leur opinion et prononce, sans qu'on s'en doute, que le temple n'est rien, non plus que la coutume, qu'ils n'empêcheront pas la prédication, et que toujours Dieu part de l'impossible pour préparer et exécuter ses desseins. C'est là le tissu de son discours par lequel il leur démontre qu'ayant toujours été l'objet de la bonté de Dieu, ils n'ont payé ses bienfaits que d'ingratitude et qu'ils tentent l'impossible. « Le Dieu de gloire apparut à notre père « Abraham et lui dit : Sors de ton pays et « viens dans la terre que je te montrerai ».

2. Il n'y avait pas de temple encore, pas de sacrifices, et pourtant Abraham était honoré de la vue de Dieu, lui dont les ancêtres étaient de l'Orient et qui habitait une terre étrangère. Et pourquoi tout d'abord appelaient-ils Dieu le Dieu de gloire ? Parce que Dieu a glorifié ceux qui étaient méprisés ; et pour nous montrer que, s'il a glorifié ceux-là, à plus forte raison glorifiera-t-il ceux-ci. Voyez-vous comme il les entraîne loin des choses matérielles, et d'abord loin du lieu, puisqu'il s'agissait de lieu ? « Le Dieu de gloire ». Si Dieu est le Dieu de gloire, il est évident qu'il n'a pas besoin de la nôtre, ni de celle du temple, puisqu'il est lui-même la source de la gloire. Ne pensez donc pas que vous le glorifierez par là. Et pourquoi, direz-vous, l'Ecriture ne rapporte-t-elle ici que ce seul trait de la vie d'Abraham ? Parce qu'elle omet ce qui n'est pas absolument nécessaire. Elle ne nous a appris que ce qu'il nous était utile de connaître : à savoir qu'ayant vu le Fils, il a émigré vers lui [1]. Elle a passé le reste sous silence, parce qu'Abraham est mort peu de temps après s'être établi à Charan.

« Sors de ta parenté ». Ici il leur fait voir qu'ils ne sont pas fils d'Abraham. Comment cela ? Parce qu'Abraham a obéi et qu'ils n'obéissent point. De plus apprenons, par ce qu'Abraham a fait sur l'ordre de Dieu, que c'est lui qui a eu la peine et que ce sont eux qui recueillent les fruits, et que tous leurs pères ont été dans les tribulations. « Et sortant de la terre des Chal-« déens, il habita à Charan ; et après la mort « de son père Dieu le transporta dans la terre « où vous habitez maintenant, mais il ne lui « donna là ni héritage, ni seulement où poser « le pied ». Voyez comme il les détache de la terre! Il ne dit pas : Il donnera, mais : « Il n'a « pas donné » ; pour faire voir que tout vient de lui, et que rien ne vient d'eux. Abraham sortit, en laissant sa parenté et sa patrie. Pourquoi Dieu ne lui a-t-il pas donné cette terre ? Parce que c'était la figure d'une autre terre et qu'il avait promis de la lui donner. Vous voyez que ce n'est pas sans raison qu'il reprend son discours : « Il ne l'a pas donnée », dit-il. « Et « il promit de la donner à sa race après lui, « quoiqu'il n'eût point de fils ». Par là il montre la puissance de Dieu, qui fait des choses qui semblent impossibles. Dieu, en effet, promet de rendre maître de la Palestine

[1] Allusion à ce passage de l'Evangile : Abraham a désiré voir mon jour, il l'a vu, il s'en est réjoui.

un homme qui en est à une si grande distance, puisqu'il habite en Perse.

Mais reprenons ce qui a été dit plus haut : « Fixant les yeux sur lui, ils virent que son « visage était comme celui d'un ange ». D'où venait cette grâce qui brillait dans Etienne? N'était-ce pas de la foi? Evidemment : car on lui a rendu plus haut le témoignage qu'il était plein de foi. Il y a donc une grâce qui n'est pas celle des guérisons ; c'est pourquoi l'apôtre dit : « A l'un est donné la grâce des guérisons, à l'autre le langage de la sagesse ». Ici, il me semble qu'on insinue qu'il était plein de grâce quand on dit : « Ils virent que « son visage était comme celui d'un ange » : ce qui a été dit aussi de Barnabé. Nous apprenons par là que les hommes simples et innocents sont surtout admirés, et que la grâce brille particulièrement en eux : « Alors ils « subornèrent des hommes pour dire : nous « l'avons entendu proférer des paroles de blas- « phème ». Ils accusaient les apôtres de prêcher la résurrection et d'attirer à eux une grande foule ; ici ils accusent parce que des guérisons s'opèrent. O stupidité ! ils blâment ce qui devrait exciter leur reconnaissance ; comme autrefois avec le Christ, ils espèrent vaincre en paroles ceux qui triomphent par les œuvres, et ils se jettent dans des discours sans fin. Ils n'osaient les enlever sans motif, n'ayant aucun sujet d'accusation. Et voyez comme les juges eux-mêmes ne rendent aucun témoignage ! car ils auraient été réfutés : mais ils en subornent d'autres, afin de ne pas avoir l'air de commettre une injustice. Il en avait été de même avec le Christ. Voyez-vous la force de la prédication ? Comment elle subsiste chez ceux qui ont été flagellés et même lapidés, traînés devant les tribunaux et même repoussés de tous côtés ? Aussi, nonobstant les faux témoignages, non-seulement ils n'ont pu vaincre les apôtres, mais ils n'ont pas même pu leur résister, malgré leur extrême impudence. Ainsi Etienne les a vaincus par force, quoiqu'ils se conduisissent indignement (comme ils l'avaient fait avec le Christ), eux qui ne négligeaient rien pour le faire mourir : afin qu'il fût évident pour tous que ce n'était pas un homme, mais Dieu qui combattait contre les hommes.

Et voyez ce que disent les faux témoins subornés par ceux qui l'avaient entraîné au conseil dans une intention homicide : « Nous « l'avons entendu proférer des paroles de blas- « phème contre Moïse et contre Dieu ». O impudents ! vous faites des choses blasphématoires contre Dieu et vous n'en avez souci, et vous avez l'air de vous inquiéter de Moïse ! Moïse n'est là que parce qu'ils ne s'inquiètent guère du service de Dieu ; c'est toujours Moïse qu'ils mettent en avant : « Moïse », disent-ils, « qui nous a sauvés », afin d'irriter un peuple prompt à s'enflammer. Et pourtant comment un blasphémateur remporterait-il de tels triomphes? comment un blasphémateur aurait-il fait de tels prodiges au milieu du peuple? Mais voilà ce que c'est que la jalousie : elle égare tellement ceux qu'elle saisit, qu'ils n'ont pas même la conscience de ce qu'ils disent. « Nous l'avons entendu proférer des paroles « de blasphème contre Moïse et contre Dieu » ; Et encore : « Cet homme ne cesse de parler « contre le lieu saint et la loi » ; et ils ajoutent : « Que nous a donné Moïse » ; il n'est plus question de Dieu.

3. Voyez-vous comme ils l'accusent d'avoir renversé le gouvernement et d'être impie? Il était évident pour tous qu'il était incapable d'un langage si audacieux, tant il y avait de douceur dans ses traits ! L'Ecriture ne dit pas cela de lui, quand on ne le calomniait pas ; maintenant que tout est calomnie, Dieu a raison de la confondre par le seul aspect de son visage. On ne calomniait pas les apôtres, mais on les empêchait d'agir ; Etienne était calomnié, voilà pourquoi l'aspect de sa figure doit d'abord le justifier. Peut-être le prêtre en rougit-il. En disant : « Il promit », Etienne fait voir que la promesse a été faite avant que le lieu en fût fixé, avant la circoncision, avant le sacrifice, avant le temple ; qu'ils n'ont point reçu la circoncision ni la loi à raison de leurs mérites, mais que la terre seule a été la récompense de l'obéissance. Avant même que la circoncision soit donnée, la promesse est remplie. Il insinue que, quitter par l'ordre de Dieu, sa patrie et sa parenté (la patrie est là où Dieu conduit) et n'y avoir point d'héritage, ce sont des figures ; et encore que les Juifs sont chaldéens, si on y regarde de près ; ensuite qu'il faut obéir à la parole de Dieu, même sans miracles et quelque inconvénient qu'il en doive résulter ; puisque le patriarche abandonna tout, même le tombeau de son père, pour obéir à Dieu ; que si son père ne l'accompagna pas en Palestine, parce qu'il ne croyait pas, a

bien plus forte raison les fils seront-ils exclus, quoique bien avancés dans le chemin, puisqu'ils n'ont pas imité la foi de leur père. « Mais il promit de la lui donner et à sa postérité après lui ».

On voit ici la bonté de Dieu et la foi d'Abraham. Car obéir « lorsqu'il n'avait point encore « de fils », montre sa docilité et sa foi, surtout quand les faits semblaient démentir la promesse ; par exemple de n'avoir pas même où poser le pied quand il serait arrivé, de n'avoir pas de fils : ce qui n'était pas propre à affermir sa foi. Réfléchissons-y, nous aussi, et croyons aux promesses divines, même quand les événements semblent les contredire ; bien que chez nous, loin de les contredire, ils leur soient parfaitement conformes. Car là où il y a des promesses dans le monde, si les faits leur sont opposés, ils le sont réellement ; mais chez nous il en est tout autrement : Dieu a dit ici l'affliction, là le repos. Pourquoi confondre les temps ? Pourquoi tout renverser sens dessus dessous ? Vous vous affligez parce que vous vivez dans la pauvreté ? Et cela vous trouble ? Que cela ne vous trouble pas. Vous auriez raison de vous troubler, si vous deviez être affligé là-bas, mais la tribulation en ce monde est une source de repos. « Cette malade », lisons-nous, « ne va pas à la mort ». Cette tribulation est une punition ; elle est une leçon et un amendement. Le présent est un temps de combat ; il faut donc lutter ; car c'est la guerre, c'est la lutte. Dans le combat, personne ne cherche le repos, personne ne cherche le plaisir, ni ne s'inquiète de ses biens, ni n'est en souci pour sa femme : on n'a qu'une chose en vue, vaincre l'ennemi. Faisons-en autant ; et si nous triomphons, si nous revenons avec les palmes, Dieu nous donnera tout. N'ayons qu'un seul souci : vaincre le démon ; ou plutôt ce n'est point là le résultat de nos efforts, mais uniquement l'effet de la grâce de Dieu. Que notre seule occupation soit donc de nous attirer la grâce, de nous procurer ce secours. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre « nous ? » N'ayons qu'un souci, c'est qu'il ne soit point notre ennemi, qu'il ne se détourne pas de nous.

4. Ce n'est point l'affliction, mais le péché qui est un mal. Le péché, voilà la véritable affliction, quand même nous vivrions dans le plaisir ; je ne parle pas seulement de l'avenir, mais du présent. Quels ne sont pas les remords de notre conscience ? Et est-il un tourment pire que celui-là ? Je voudrais interroger ceux qui vivent dans les vices, leur demander si le souvenir de leurs péchés ne leur revient jamais ? s'ils ne tremblent pas ? s'ils ne craignent pas ? s'ils ne souffrent pas ? s'ils n'appellent pas heureux ceux qui vivent au sein des montagnes, dans la pratique du jeûne et de la sagesse ? Voulez-vous goûter un jour le repos ? souffrez ici-bas pour le Christ, rien n'égale cette satisfaction. Les apôtres se réjouissaient d'avoir été flagellés. Paul nous y exhorte quand il dit : « Réjouissez-vous dans « le Seigneur ». Et comment, direz-vous, se réjouir dans les fers, dans les tourments, devant les tribunaux ? On peut y goûter une très-grande volupté. Apprenez comment cela se fait : celui à qui sa conscience ne reproche rien, sera dans l'abondance de la joie ; en sorte que plus son affliction sera grande, plus son bonheur augmentera. Dites-moi, je vous prie : Un soldat, couvert de blessures, n'est-il pas très-heureux de revenir et de pouvoir montrer ces signes de courage, d'illustration et de gloire ? Et vous, si vous pouviez vous écrier comme Paul : « Je porte les stigmates de Jésus », vous pourriez aussi être grand, illustre et glorieux. Mais, dites-vous, il n'y a plus de persécution ? Alors combattez contre la vaine gloire ; et si quelqu'un dit du mal de vous, supportez-le pour l'amour du Christ. Combattez contre la tyrannie de l'orgueil, contre la colère, contre les tentations de la concupiscence. Voilà des stigmates, voilà des épreuves. Dites-moi : qu'y a-t-il de plus terrible que des épreuves ? L'âme ne souffre-t-elle pas ? ne brûle-t-elle pas ? Là le corps seul est déchiré ; ici, l'âme souffre seule. Seule elle souffre quand elle se fâche, quand elle est envieuse, quand elle fait quelque chose de ce genre, ou pour mieux dire quand elle le souffre. Car ce n'est pas agir, mais souffrir, que de se mettre en colère, d'être jaloux ; aussi cela s'appelle maladies, blessures, plaies de l'âme. En effet, c'est maladie et pire que maladie.

Vous, qui vous livrez à la colère, songez que vous vous rendez malades. Donc, celui qui ne se fâche pas, ne souffre pas. Vous voyez que ce n'est pas celui qui reçoit l'injure qui souffre, mais celui qui la fait, comme je le disais plus haut. Il est évident qu'il souffre, puisque cela s'appelle passion. Et il souffre même dans le corps ; car la perte de la vue, la

stupidité et beaucoup d'autres maux sont les effets de la colère. Mais, direz-vous, il n'injurie que son fils ou son serviteur. Ne pensez pas que ce soit faiblesse, si vous n'en faites pas autant. Dites-moi, est-ce bien faire? Je ne pense pas que vous le disiez. Ne faites donc pas ce qu'il n'est pas bon de faire. Je sais à quelles colères de tels hommes sont sujets. Que sera-ce, direz-vous, s'il se contente de mépriser? de répéter ce qu'il a dit? Reprenez alors, menacez, suppliez : la douceur brise la colère; approchez-vous et reprenez. Cela ne doit pas se faire quand il s'agit de nous; mais cela est nécessaire quand il s'agit des autres. Ne regardez point comme fait à vous-même l'outrage fait à votre fils; si vous en souffrez, que ce ne soit pas comme d'une injure personnelle : car si votre fils est maltraité, ce n'est point sur vous, mais sur l'auteur, que retombe l'injure. Emoussez la pointe du glaive; qu'il rentre dans le fourreau. S'il en est tiré, souvent, dans un mouvement de colère, on peut s'en servir mal à propos; s'il y reste, même quand on a l'occasion de s'en servir, la colère s'éteindra. Le Christ ne veut pas que nous nous fâchions pour lui; écoutez en effet ce qu'il dit à Pierre : « Remettez votre épée au « fourreau ». Et vous vous fâcheriez pour votre fils! Apprenez à votre fils à être sage. Racontez-lui les souffrances du Maître : imitez le Maître vous-même. Quand ses apôtres devaient être livrés aux outrages, il ne leur a pas dit : Je vous vengerai. Que leur a-t-il dit? « S'ils « m'ont persécuté, ils vous persécuteront « aussi ». Souffrez donc avec courage : vous n'êtes pas meilleurs que moi. Dites cela à votre fils, à votre serviteur : Tu n'es pas meilleur que ton maître.

Mais ces paroles de la sagesse ont l'air de contes de vieille. Hélas! pourquoi ne peut-on exprimer en paroles ce que l'expérience démontre si bien? Pour vous convaincre, supposez que vous êtes au milieu de deux partis en lutte, du côté des innocents et non des coupables; ne remporterez-vous pas vous-même la victoire? ne cueillerez-vous pas des palmes magnifiques? Voyez comme Dieu est injurié, et avec quelle douceur et quel calme il parle : « Où est ton frère Abel? » Et que répond Caïn? « Est-ce que je suis le gardien de « mon frère? » Quoi de plus arrogant? Qui aurait supporté cela, même de la part d'un fils? Et même de la part d'un frère, n'eût-on pas pris cela pour un affront? Mais Dieu reprend avec la même douceur : « La voix du sang de « ton frère crie vers moi ». Mais, direz-vous, Dieu est au-dessus des atteintes de la colère. C'est pour cela que le Fils de Dieu est descendu, pour vous faire dieu autant qu'un homme peut l'être. Je ne puis être Dieu, direz-vous, puisque je suis un homme. Eh bien! amenons ici des hommes. Et n'allez pas croire que je parlerai de Paul et de Pierre; non, j'en prendrai qui leur sont bien inférieurs. Le serviteur d'Elie injurie Anne, en disant : « Allez « cuver votre vin ». (I Rois, III, 14.) Que peut-on dire de plus injurieux? Mais que répond-elle? « Je suis une femme qui ai l'amertume « au cœur ». En vérité, rien n'égale l'affliction : elle est la mère de la sagesse. Et cette même Anne ayant une rivale, ne l'injurie pas; que fait-elle donc? Elle recourt à Dieu, elle prie, elle oublie sa rivale, et ne dit pas : Elle m'a accablée d'ignominie, vengez-moi; tant cette femme avait l'habitude de la sagesse! Hommes, rougissons; car vous savez que rien n'est comparable à la jalousie.

5. Le publicain, injurié par le pharisien, ne rend pas injure pour injure, bien qu'il l'eût pu s'il l'eût voulu; mais il supporte tout avec sagesse, et dit : « Ayez pitié de moi qui suis un « pécheur! » Memphibaal [1] accusé, calomnié par un serviteur, ne dit rien, ne fait rien contre lui, pas même auprès du roi. Voulez-vous connaître la sagesse même d'une femme publique? Entendez le Christ dire, quand elle lui essuyait les pieds de ses cheveux : « Les « publicains et les femmes de mauvaise vie « vous précéderont dans le royaume ». (Matth. XXI, 31.) La voyez-vous debout, versant des larmes et expiant des péchés? Le pharisien l'accable d'outrages, elle ne s'en fâche point. S'il savait, disait-il, que cette femme est une pécheresse, il ne la laisserait point approcher. Elle ne lui répond pas : Quoi! êtes-vous donc exempt de péché? Mais elle souffre davantage, elle gémit davantage et verse des larmes plus brûlantes. Que si les femmes, les publicains, les prostituées pratiquent la sagesse, même avant la grâce, quel pardon pouvons-nous espérer, nous qui, après une si grande grâce, sommes plus querelleurs, plus mordants, plus récalcitrants que les bêtes sauvages?

Rien de plus honteux que la colère, rien de

[1] Memphiboseth dans la Vulgate.

plus vil, rien de plus terrible, rien de plus désagréable, rien de plus nuisible. Et je dis cela, non-seulement pour vous engager à être doux envers les hommes, mais aussi pour vous exhorter à supporter votre femme, si elle est babillarde; qu'elle soit pour vous une matière de lutte et d'exercice. Quoi de plus absurde que d'établir des gymnases où nous n'avons rien à gagner, où nous affligeons notre corps; et de ne pas nous créer des gymnases domestiques, où nous puissions gagner des couronnes, même avant le combat! Votre femme vous injurie? Ne devenez pas femme vous-même; car dire des injures est le propre de la femme; c'est une maladie de l'âme, c'est un défaut. N'estimez pas qu'il soit indigne de vous d'être injurié par une femme; ce qui serait indigne de vous, ce serait de dire des injures, quand une femme est sage. C'est alors que vous vous déshonorez, que vous vous faites tort à vous-même; mais si vous supportez l'injure, vous donnez une grande preuve de force. Je ne dis pas ceci pour engager les femmes à dire des injures, tant s'en faut; mais pour vous encourager à être plus patients, quand cela arrive par l'instigation de Satan. C'est le propre des hommes forts de supporter les faiblesses. Si votre serviteur vous contredit, soyez sage; ne le traitez point comme il le mérite, mais ne dites et ne faites que ce qu'il convient. Ne faites jamais d'injure à une jeune fille, en proférant un mot déshonnête; ne traitez jamais un serviteur de scélérat: ce n'est pas lui qui recevrait l'injure, mais vous. Il n'est pas possible que l'homme en colère reste en lui-même, pas plus qu'une mer en fureur; et la source ne peut rester pure, si elle reçoit de la boue; alors tout se mêle; disons plus, tout est sens dessus dessous. Quand vous frapperiez votre serviteur; quand vous déchireriez sa tunique, c'est encore vous qui souffririez le plus: il ne souffre que dans son corps ou dans son vêtement, et vous, vous souffrez dans votre âme. C'est elle que vous avez déchirée, que vous avez blessée; vous avez renversé le cocher, et l'avez fait fouler et traîner par les chevaux; absolument comme si un cocher se fâchait contre un autre et se laissait traîner. Que vous grondiez, que vous avertissiez, que vous fassiez toute autre chose, faites-le sans emportement et sans colère. Car si celui qui reprend est le médecin du coupable, comment le guérira-t-il s'il se nuit à lui-même et ne se guérit pas? Si par exemple un médecin venait pour guérir quelqu'un, et commençait par se blesser la main ou par se rendre aveugle, dites-moi, guérirait-il son malade? Non, répondez-vous. Donc, soit que vous grondiez, soit que vous avertissiez, gardez vos yeux purs. Ne remuez pas la vase de votre âme, autrement comment la guérison serait-elle possible? L'homme calme et l'homme irrité ne sauraient jouir de la même tranquillité. Pourquoi renverser le maître de son siége et lui parler quand il est à terre? Ne voyez-vous pas que les juges, quand ils doivent exercer leur fonction, s'asseyent sur leurs siéges et dans un vêtement convenable? Faites de même: revêtez votre âme de la toge (qui n'est autre que la modération) et asseyez-vous sur le trône, en qualité de juge. Mais le coupable ne craindra pas, dites-vous. Il craindra bien davantage. Quand vous êtes irrité, dissiez-vous les choses les plus justes, votre serviteur les attribue à la colère; mais si vous lui parlez avec modération, il se condamnera lui-même. Mais, ce qui est le point principal: Dieu vous accueillera, et vous pourrez obtenir ainsi les biens éternels, par la grâce, la compassion et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, en union avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

HOMÉLIE XVI.

TOUTEFOIS DIEU LUI PARLA ET LUI DIT QUE SA POSTÉRITÉ HABITERAIT EN UNE TETRE ÉTRANGÈRE OU ELLE SERAIT RÉDUITE EN SERVITUDE ET MALTRAITÉE PENDANT QUATRE CENTS ANS. MAIS LA NATION QUI L'AURA TENUE EN ESCLAVAGE : C'EST MOI QUI LA JUGERAI, DIT LE SEIGNEUR, ET APRÈS CELA ELLE SORTIRA ET ME SERVIRA EN CE LIEU-CI. (CHAP. 6, 7, JUSQU'AU VERS. 34.)

ANALYSE.

1 et 2. Suite du discours de saint Etienne. — La résurrection figurée dans l'ancienne Loi. — Providence de Dieu.
3 et 4. Avantages des afflictions. — Preuve par des exemples. — La joie dans le Seigneur, la seule solide, naît des tribulations. — Comparaison de l'homme orgueilleux et de l'humble. — Comparaison de l'homme luxurieux et de l'homme sobre et tempérant. — Portrait repoussant du premier. — Le travail seul peut nous donner la santé. — Exhortation à la sobriété.

1. Vous voyez l'ancienneté et le mode de la promesse ; et il n'y a nulle part de sacrifice ni de circoncision. Ici il fait voir que Dieu a permis l'affliction des Juifs, mais qu'elle ne restera pas impunie. « Mais la nation qui l'aura « tenue en esclavage, c'est moi qui la jugerai, « dit le Seigneur ». Vous le voyez, celui qui a promis et donné la terre, a d'abord permis l'affliction ; ainsi maintenant il promet le royaume, mais il permet auparavant l'épreuve des tentations. Si alors la liberté est venue après quatre cents ans, quoi d'étonnant à ce qu'il en soit de même pour le royaume des cieux? C'est cependant ce que Dieu a fait, et le temps n'a point démenti sa parole, bien que l'oppression des Juifs ait été grande. Mais il ne s'est pas contenté de punir les oppresseurs : il a aussi promis des biens aux opprimés. Etienne me semble ici rappeler aux Juifs les bienfaits qu'ils ont reçus. « Et il lui donna « l'alliance de la circoncision ; et ainsi il en- « gendra Isaac ». Ici il baisse un peu le ton. « Et il le circoncit le huitième jour ; et Isaac, « Jacob ; et Jacob, les douze patriarches. Et les « patriarches jaloux vendirent Joseph pour « l'Egypte ». C'est aussi ce qui est arrivé pour le Christ, dont Joseph était la figure ; c'est ce qu'il insinue et dont il forme tout le tissu de son histoire. Car ils l'ont maltraité sans avoir rien à lui reprocher, et quand il venait leur apporter de la nourriture ils l'ont mal accueilli. Voyez encore ici la longue attente de l'exécution de la promesse, laquelle cependant a un terme. « Et Dieu était avec lui », et cela à cause d'eux. « Et il l'a délivré de toutes ses « tribulations ». Ici il fait voir qu'ils ont contribué sans le savoir à l'accomplissement de la prophétie, qu'ils étaient eux-mêmes les auteurs du mal, que le mal est retombé sur leur tête. « Et il lui donna grâce et sagesse devant Pha- « raon, roi d'Egypte ». Il donna grâce devant un roi barbare, à un esclave, à un captif, que ses frères avaient vendu et que ce prince honora. « Or il vint une famine dans toute la « terre d'Egypte et en Chanaan, et une grande « tribulation, et nos pères ne trouvaient pas « de nourriture. Mais Jacob ayant appris qu'il « y avait du blé en Egypte, il y envoya nos « pères une première fois. Et la seconde fois, « Joseph fut reconnu de ses frères ». Ils descendirent pour acheter, et ils eurent besoin de lui. Et lui, que fit-il? Il ne se contenta pas de montrer sa bonté, mais il instruisit Pharaon de leur présence et les lui présenta. « Et l'ori- « gine de Joseph fut connue de Pharaon. Or « Joseph envoya chercher Jacob son père, et « toute sa parenté, au nombre de soixante- « quinze personnes. Et Jacob descendit en

« Egypte et il y mourut, lui et nos pères. Et ils « furent transportés à Sichem et déposés dans « le sépulcre qu'Abraham avait acheté à prix « d'argent du fils d'Hémor, fils de Sichem. « Mais comme approchait le temps de la pro- « messe que Dieu avait jurée à Abraham, le « peuple crût et se multiplia en Egypte, jus- « qu'à ce qu'il s'éleva un autre roi qui ne con- « naissait pas Joseph ». Nouveaux motifs de désespoir : d'abord la famine ; ensuite ils sont tombés aux mains de leur frère ; en troisième lieu, le roi prononce contre eux un arrêt de mort ; et pourtant ils ont été sauvés de tous ces dangers. Ensuite, pour montrer la sagesse de Dieu, il dit : « En ce temps-là naquit Moïse « qui fut agréable au Seigneur ». S'il est étonnant que Joseph ait été vendu par ses frères, il l'est bien plus qu'un roi, destiné à périr, ait élevé celui même qui devait le renverser du trône.

Voyez-vous presque partout la figure de la résurrection ? Que quelque chose se fasse par la volonté de Dieu ou par celle de l'homme, c'est bien différent. Mais rien de ceci n'était l'effet de la volonté humaine. « Et il était puis- « sant en paroles et en œuvres ». Il dit cela pour montrer que Moïse fut un sauveur, et que l'on se montra ingrat envers lui. De même que Joseph, Moïse sauva ceux qui l'avaient maltraité. Sans doute on ne le fit pas réellement mourir, mais, comme Joseph, il fut tué en parole. Joseph fut vendu pour passer de sa patrie dans une terre étrangère ; Moïse fut chassé d'une terre étrangère à une terre étrangère. L'un procura de la nourriture, l'autre donna des conseils pour apprendre à être avec Dieu. De tout cela, ressort la vérité proclamée par Gamaliel : « Si cette œuvre est de Dieu, vous ne « pourrez la détruire ». Mais vous, qui voyez comment ceux dont on a cherché la perte deviennent les sauveurs de ceux qui voulaient les perdre, admirez la sagesse et les ressources de Dieu ! car, si ceux-ci n'eussent pas formé leurs coupables projets, ils n'eussent pas été sauvés. Il vint une famine, et elle ne les fit pas mourir. Bien plus : ils furent sauvés par celui qu'ils croyaient perdu. Le roi donne un ordre, et il ne les détruit pas ; au contraire, le peuple croissait quand celui qui les connaissait mourut. Ils voulaient faire périr leur sauveur, et ils n'en purent venir à bout.

2. Vous voyez comment Dieu fait tourner à l'accomplissement de sa promesse les efforts mêmes que le démon fait pour la détruire. Ils étaient donc autorisés à dire : Dieu est fécond en ressources et il peut nous tirer d'ici. Car, c'était là une preuve de la sagesse de Dieu que le peuple se multipliât au sein de l'adversité, au milieu de la servitude, des mauvais traitements, des meurtres. Telle était la grandeur de la promesse. Qu'ils se fussent multipliés dans leur propre pays, c'eût été moins étonnant. Et ils ne sont pas restés peu de temps sur la terre étrangère, mais quatre cents ans. Cela nous apprend qu'ils ont montré une grande sagesse : car on ne se conduisait point envers eux comme des maîtres à l'égard de leurs serviteurs, mais comme des ennemis et des tyrans. Voilà pourquoi Dieu prédit qu'ils seront un jour dans une grande liberté : car c'est le sens de ces paroles : « Ils me serviront « et reviendront ici », non sans être vengés. Et voyez comme il semble attribuer ici quelque chose à la circoncision, bien qu'il ne lui accorde réellement rien : car la promesse avait précédé la circoncision qui n'est venue qu'après. « Et les patriarches jaloux ». Ici, il ne les blesse pas ; il cherche à leur faire plaisir. Il appelle leurs ancêtres patriarches, parce qu'ils en étaient fiers. D'autre part, il fait voir que les saints n'ont pas été exempts de tribulations ; mais que c'est au sein même des tribulations qu'ils ont été secourus. Et non-seulement ils ne s'en dégageaient pas, mais quand ils auraient dû y mettre un terme, ils aidaient à leurs oppresseurs. Comme les frères de Joseph, en le vendant, l'avaient rendu plus illustre, ainsi fit le roi pour Moïse, en ordonnant de tuer les enfants : car, sans cet ordre, rien ne serait arrivé.

Voyez la providence de Dieu ! Le roi met Moïse en fuite, et Dieu ne s'y oppose pas, parce qu'il ménage l'avenir et veut le rendre digne de la vision céleste sur la terre étrangère. Ainsi, celui qui a été vendu comme esclave, il le fait roi là même où on le croit esclave. Et comme Joseph règne là où on l'a vendu, ainsi le Christ déploie sa puissance dans la mort. Ce n'était pas seulement une question d'honneur, mais aussi confiance en sa propre vertu. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut. « Et il l'établit intendant sur l'Egypte et « sur toute sa maison ». Voyez quels événements Dieu prépare par la famine. « Jacob « descendit en Egypte avec soixante-quinze « personnes. Et il y mourut, lui et nos pères.

« Et ils furent transportés à Sichem et déposés « dans le sépulcre qu'Abraham avait acheté à « prix d'argent du fils d'Hémor, fils de Si- « chem ». Preuve qu'ils n'avaient pas même la propriété d'un tombeau. « Mais comme ap- « prochait le temps de la promesse que Dieu « avait jurée à Abraham, le peuple crût et se « multiplia en Egypte, jusqu'à ce qu'il s'éleva « un autre roi qui ne connaissait pas Joseph ». Vous voyez que Dieu ne les avait pas multipliés pendant tant d'années, mais seulement quand la fin approcha; et pourtant ils avaient passé plus de quatre cents ans en Egypte. Voilà le prodige. « Celui-ci, circonvenant notre « nation, affligea nos pères, jusqu'à leur faire « exposer leurs enfants pour en empêcher la « propagation ». — « Circonvenant »; par ce mot il indique le meurtre secret : car Pharaon ne voulait pas les tuer publiquement; et pour cela il ajoute : « Jusqu'à leur faire exposer « leurs enfants. En ce même temps naquit « Moïse qui fut agréable à Dieu ». L'étonnant est que le futur chef ne naît ni avant ni après, mais au milieu même de ces mesures de fureur.

« Et il fut nourri trois mois dans la maison « de son père ». C'est quand tout est humainement désespéré, quand ses parents l'ont rejeté, que l'action de la Providence se montre avec éclat. « Exposé ensuite, la fille de Pha- « raon le prit et le nourrit comme son fils ». Quand de si grands événements se passaient, il n'y avait encore ni temple, ni sacrifice. Et il fut nourri dans une maison étrangère. « Et « Moïse fut instruit dans toute la sagesse des « Egyptiens, et il était puissant en paroles et « en œuvres ». Je m'étonne qu'il eût vécu là quarante ans et que la circoncision ne l'ait pas trahi; et encore plus que lui et Joseph, au sein d'une vie tranquille, aient ainsi négligé leurs propres intérêts pour sauver les autres. « Mais lorsque s'accomplissait sa quarantième « année, il lui vint dans l'esprit de visiter ses « frères, les enfants d'Israël. Et ayant vu l'un « d'eux injustement traité, il défendit et ven- « gea celui qui souffrait l'injure, en frappant « l'Egyptien. Or, il pensait que ses frères com- « prendaient que Dieu les sauverait par sa « main; mais ils ne le comprirent pas ».

Voyez comme Etienne ne paraît point encore importun, quand il rappelle de si grands événements, et comment on supporte de l'entendre : tant la beauté de son visage les charmait! « Il pensait que ses frères compren- « draient ». Et pourtant il prouvait sa mission par ses œuvres, et il n'y avait pas besoin d'un effort d'intelligence; néanmoins, ils ne comprirent pas. Voyez avec quelle modération il parle, et comment, après avoir montré Moïse irrité dans cette circonstance, il nous le présente plein de douceur dans une autre. « Le « jour suivant il en vit qui se querellaient, et « il s'efforçait de les remettre en paix, en disant : « Hommes, vous êtes frères; pourquoi vous « faites-vous tort l'un à l'autre? Mais celui qui « faisait injure à l'autre le repoussa en disant : « Qui t'a établi chef et juge sur nous? Veux-tu « me tuer comme tu as tué hier l'Egyptien? » C'était dans les mêmes sentiments, paraît-il, et dans le même langage qu'ils disaient au Christ : « Nous n'avons pas d'autre roi que « César ». Ainsi les Juifs avaient-ils coutume de traiter leurs bienfaiteurs. Voyez-vous la folie? Ils accusent celui qui doit les sauver, en disant : « Comme tu as tué hier l'Egyptien. « Sur cette parole, Moïse s'enfuit, et il demeura « comme étranger sur la terre de Madian, où « il engendra deux fils ». Il fuit, mais la fuite, pas plus que la mort, ne détruisit l'œuvre providentielle. « Et après quarante ans, l'ange « du Seigneur lui apparut dans le désert du « mont Sina, au milieu d'un buisson en- « flammé ».

3. Voyez-vous comme le temps ne saurait nuire aux vues de la Providence? C'est quand il est en fuite, quand il est proscrit, quand il a passé un long temps sur la terre étrangère et qu'il y a eu deux fils, quand il n'y a plus d'espoir de retour, c'est alors que l'ange lui apparaît. Il donne le nom d'ange au Fils de Dieu, comme à un homme. Et où a lieu l'apparition? Dans le désert, non dans le temple. Vous le voyez : combien de prodiges! Et il n'y a point de temple, point de sacrifice. Et ce n'est pas seulement dans le désert, mais dans un buisson. « Ce que Moïse apercevant, il ad- « mira la vision, et comme il s'approchait pour « examiner, la voix du Seigneur se fit enten- « dre ». Voilà que Dieu lui fait l'honneur de lui parler. « Je suis le Dieu de vos pères, le « Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac et le « Dieu de Jacob ». Ici, on voit non-seulement que l'ange qui lui apparaît est l'ange du grand conseil, mais encore on découvre la bonté que Dieu montre dans cette vision. « Mais Moïse, « devenu tout tremblant, n'osait plus regar-

« der. Et le Seigneur lui dit : Ote la chaussure « de tes pieds; car le lieu où tu es est une « terre sainte ». Il n'y a pas de temple, et le lieu est devenu saint par l'apparition et l'opération du Christ. C'est bien plus merveilleux que le Saint des saints, où Dieu n'a jamais apparu de cette manière, où jamais Moïse n'a ainsi tremblé. Vous avez vu la bonté de Dieu, voyez aussi sa sollicitude. « J'ai vu parfaite- « ment l'affliction de mon peuple qui est en « Egypte, j'ai entendu son gémissement, et je « suis descendu pour le délivrer. Maintenant, « viens, je t'enverrai en Egypte ». Ici, il fait voir que Dieu les conduisait par les bienfaits, par les châtiments et par les prodiges; mais eux restaient les mêmes. Ceci nous apprend aussi que Dieu est partout. Convaincus de cette vérité, recourons à lui dans les afflictions. « J'ai entendu son gémissement ». Il ne dit pas simplement : « J'ai entendu »; mais : à cause des malheurs. Et si quelqu'un demande : Pourquoi a-t-il permis qu'ils fussent ainsi affligés? qu'il apprenne que les afflictions sont pour tous les justes des sources de récompenses; ou encore il a permis qu'ils fussent affligés pour faire éclater sa puissance et leur apprendre à être sages en tout. Et voyez que dans le désert non-seulement « ils s'engrais- « sèrent, ils s'épaissirent, ils s'élargirent », mais encore ils abandonnèrent Dieu. Car partout, mon cher auditeur, le relâchement de l'âme est un mal. Voilà pourquoi Dieu dit à Adam dès le commencement: « Tu mangeras « ton pain à la sueur de ton front ». Il a permis qu'ils fussent affligés, de peur que, passant à un repos parfait du sein d'une grande tribulation, ils n'en conçussent de l'arrogance : car l'affliction est un grand bien.

Ecoutez là-dessus le roi David : « C'est « pour mon bien que vous m'avez humilié ! » L'affliction est une grande chose pour les grands hommes, objets de notre admiration, à plus forte raison pour nous. Si vous voulez, examinons-la en elle-même. Supposons un homme nageant dans la joie, livré au plaisir et à la volupté : quoi de plus honteux? quoi de plus insensé? Supposons au contraire quelqu'un accablé de douleur et de chagrin, quoi de plus sage? Aussi le Sage nous dit-il : « Il « vaut mieux entrer dans une maison de deuil « que dans une maison de joie ». (Eccli. VII, 3.) Peut-être vous moquez-vous de ce que je dis? Eh bien! voyons ce qu'Adam fut dans le paradis et ce qu'il fut après; ce que Caïn fut d'abord et ce qu'il fut ensuite. L'âme ne reste point fixe en elle-même; mais, comme le souffle du vent, le plaisir l'emporte, elle devient légère, elle n'a plus rien de solide. En effet, elle est prompte à promettre, prompte à engager sa parole, et ballottée par une multitude de raisonnements. De là des rires déplacés, de la gaîté sans raison, un flux de paroles niaises et inutiles. Mais pourquoi parler de la foule? Prenons quelque saint, par exemple, et voyons ce qu'il a été dans la joie et ce qu'il a été dans la tristesse. Voulez-vous que nous choisissions David ? Quand il était dans le plaisir et dans le bonheur à raison de ses nombreux trophées, de ses victoires, de ses couronnes, de ses délices, de sa sécurité, voyez ce qu'il a dit et ce qu'il a fait : « Pour moi j'ai « dit au sein de mon abondance : Je ne serai « plus jamais ébranlé ». (Ps. XXIX.) Mais écoutez ce qu'il disait quand il était dans l'affliction : « Et s'il me dit : Je ne veux plus de toi ; « me voici : qu'il fasse ce qui sera agréable à « ses yeux ». (II Rois, XV, 26.) Quoi de plus sage que ces paroles : que tout ce qui plaît à Dieu s'accomplisse? Et encore ce qu'il disait à Saül : « Si le Seigneur vous excite contre « moi, que votre sacrifice soit de bonne « odeur ». (I Rois, XXVI, 19.) Quand il était dans l'affliction, il épargnait même ses ennemis; mais dans la suite il n'épargna ni ses amis, ni ceux qui ne lui avaient fait aucun mal. Jacob disait aussi dans sa tristesse : « Si « Dieu me donne du pain à manger et un vête- « ment pour me couvrir ». (Gen. XXVIII, 30.) Jusque-là le fils de Noé n'avait rien fait de coupable; mais dès qu'il fut assuré d'être sauvé, vous savez comme il devint insolent. Et quand Ezéchias était dans l'affliction, voyez ce qu'il a fait pour son salut : il revêtit un sac et s'assit à terre; mais quand il était dans la joie, il tomba par enflure de cœur. Aussi Moïse donne-t-il cet avis : « Quand tu « auras mangé et bu et que tu seras rassasié, « souviens-toi de ton Dieu ». (Deut. VI, 12.) Un lieu de délices est dangereux et produit l'oubli de Dieu. Quand les Israélites étaient dans l'affliction, ils étaient beaucoup plus nombreux; dans les temps prospères ils périssaient tous. Mais pourquoi chercher des exemples chez les anciens? Voyons, si vous le voulez, ce qui se passe chez nous. La plupart s'enflent quand ils sont dans la prospérité;

ils sont odieux à tout le monde, ils sont colères tant qu'ils jouissent du pouvoir : quand ils l'ont perdu, ils deviennent humbles, doux, et sont ramenés à l'étude de leur propre nature. C'est ce que David nous enseigne, quand il dit : « L'orgueil les a dominés jusqu'à la « fin ; leur iniquité est comme le résultat de « leur embonpoint ». J'ai dit tout cela afin que nous ne cherchions pas la joie à tout prix. Mais, demandez-vous, pourquoi Paul dit-il : « Réjouissez-vous toujours? » Il n'a pas dit simplement : « Réjouissez-vous »; mais il a ajouté : « Dans le Seigneur ».

4. Et voilà la plus grande joie, celle que goûtaient les apôtres, la joie profitable, qui a son principe, sa racine, sa matière dans les prisons, dans la flagellation, dans les persécutions, ce qui lui donne un résultat avantageux. Toute autre est la joie du monde : elle commence par le plaisir, elle finit par la tristesse. Je ne défends pas de se réjouir dans le Seigneur ; j'y exhorte beaucoup au contraire. Les apôtres étaient flagellés, et ils se réjouissaient ; ils étaient chargés de chaînes, et ils rendaient grâces ; ils étaient lapidés, et ils prêchaient. Voilà la joie que je veux ; celle qui ne procède point de la chair, mais de l'esprit. On ne peut se réjouir à la fois selon le monde et selon Dieu ; car quiconque se réjouit selon le monde se réjouit de la richesse, de la volupté, de la gloire, de la puissance, du faste ; mais celui qui se réjouit selon Dieu, se réjouit d'être méprisé pour lui, de la pauvreté, du délaissement, du jeûne, de l'humilité. Ce sont, vous le voyez, des motifs tout opposés. Ici tous ceux qui sont sans joie sont sans chagrin, et ceux qui sont sans chagrin sont sans joie. Et en réalité voilà ce qui fait le véritable bonheur ; car, du côté du monde, il n'y en a que le nom de bonheur, puisque tout est dans la tristesse. Quelle n'est pas la tristesse de l'orgueilleux ? Combien son arrogance ne lui coûte-t-elle pas ! Il s'attire mille injures, une grande haine, beaucoup d'inimitié, de jalousie, d'envie. S'il est injurié par de plus puissants que lui, il s'en afflige ; s'il ne tient pas tête à tout le monde, il est déchiré. Mais l'homme humble, au contraire, jouit d'une grande félicité ; il n'attend d'honneurs d'aucun côté ; s'il en reçoit, il s'en réjouit ; s'il n'en reçoit point, il ne s'attriste pas, il se félicite plutôt. Ainsi il y a une grande volupté à recevoir des honneurs sans les rechercher. L'homme du monde, au contraire, cherche à être honoré et ne l'est pas. Mais l'honneur ne procure pas le même plaisir à celui qui le recherche et à celui qui ne le recherche pas. Le premier ne croit jamais en avoir assez, tant qu'il en puisse avoir ; si peu que le second en reçoive, il est aussi content que s'il avait tout. De plus l'homme qui vit dans les délices a mille affaires, bien que ses revenus arrivent facilement et coulent comme de source ; il craint les maux qui naissent de la volupté, et les incertitudes de l'avenir ; l'autre est toujours tranquille, toujours joyeux, parce qu'il est habitué au régime de la médiocrité. Il ne se croit pas malheureux parce qu'il n'a pas une table splendide, mais il jouit de n'avoir point à redouter un avenir incertain. Quant aux maux qui naissent d'une vie de délices, chacun les connaît, mais il est nécessaire d'en dire un mot. Il y a deux guerres, celle du corps et celle de l'âme ; il y a deux tempêtes, deux maladies, et de plus, ces maladies sont incurables et entraînent de grandes calamités. Il n'en est pas de même de la frugalité ; elle procure une double santé, des avantages doubles. « Un sommeil « sain », dit le Sage, « est le partage de l'esto- « mac sobre ». (Eccli. xxxi, 24.) En toute chose la médiocrité est désirable, et le défaut de modération a des inconvénients. Et voyez : jetez sur un petit charbon une grande quantité de bois, vous n'aurez pas une flamme brillante, mais une fumée extrêmement désagréable.

Chargez un homme grand et fort d'un fardeau qui dépasse ses forces, vous le verrez tomber à terre avec sa charge. Mettez sur un navire une cargaison trop lourde, vous ferez un misérable naufrage. Il en est ainsi d'une vie de délices ; car de même que dans les vaisseaux surchargés il y a un grand tumulte, quand les matelots, le pilote, le timonier, les passagers, jettent à la mer ce qui est sur le pont et ce qui est à fond de cale ; ainsi le voluptueux rejette tout, se corrompt lui-même et périt[1]. Et ce qu'il y a de plus honteux, c'est que le rôle des organes est interverti, que la bouche est assimilée aux parties les moins nobles et se trouve plus déshonorée qu'elles ; que si la bouche est ainsi dégradée, que sera-ce de l'âme? Là tout est obscurité, tempête,

[1] Il serait difficile de rendre littéralement cette phrase et la suivante, sans blesser la délicatesse de notre langue.

ténèbres, confusion de pensées pressées, étreintes, l'âme elle-même proclamant sa détresse. Aussi ceux qui sont les esclaves de leur ventre s'accusent les uns les autres, ne se supportent pas mutuellement et rejettent avec empressement toute l'ordure de leur cœur. Et quand elle est rejetée, ils n'ont pas le calme pour autant; mais il leur reste les maladies et les fièvres. Oui, dira-t-on, ils sont malades, et leur conduite est honteuse; il est inutile de nous raconter tout cela, de nous énumérer leurs maladies; mais moi, qui n'ai pas de quoi manger, je suis malade aussi, je suis déchiré, je me conduis honteusement; et ceux qui vivent dans les délices on les voit en bon état, gras, joyeux, montés sur des chevaux. Hélas! quel langage déplorable! Et ceux qui souffrent de la goutte, qui ne vont qu'en voiture, qui sont liés et bandés dans tous les membres, dites-moi un peu d'où viennent-ils? Je les nommerais par leurs noms, si je ne craignais qu'ils ne s'en offensassent comme d'une injure. Mais, dirait-on, il y en a qui se portent bien, sans doute, mais parce qu'ils s'adonnent au travail et non pas seulement au plaisir. Mais montrez-moi un homme toujours s'engraissant, toujours oisif et inerte, inoccupé et malgré cela bien portant, vous ne le pouvez pas. Quand tous les médecins seraient là, ils ne pourraient guérir de ses maladies l'homme toujours adonné à son ventre : la nature des choses ne le permet pas. Je vais vous donner l'opinion même des médecins:

Tout ce qu'on introduit dans l'estomac ne devient pas aliment; car la nourriture elle-même ne contient pas uniquement des éléments nutritifs; il est des parties destinées aux sécrétions, d'autres à l'alimentation. Si donc vous usez de modération, tout se passe en règle, chaque chose prend sa place propre : ce qui est sain et utile va où il doit aller, l'inutile et le superflu se sépare et est rejeté. Mais si vous ne gardez pas de mesure, même ce qui est nutritif devient nuisible. Un exemple rendra ceci plus sensible : Dans le blé il y a la fleur de farine, la farine et le son. Si la meule rencontre la quantité qu'elle peut moudre, elle sépare elle-même les parties; si on lui en jette trop à la fois, tout est confondu. Il en est de même du vin: si on le traite d'une manière convenable et dans le temps voulu, il se fait d'abord un mélange, puis une partie descend et forme la lie, l'autre monte en écume, et le reste est à l'usage de ceux qui veulent en user : c'est la partie utile qui ne subit pas volontiers de changements; mais jusque-là ce n'est ni du vin ni de la lie, car tout est mêlé. Ainsi en est-il encore de la mer dans une grande tempête. De même donc que nous voyons alors surnager les poissons morts qui n'ont pu descendre au fond à raison du froid; ainsi quand la voracité fond sur nous comme un torrent, elle met tout en mouvement et fait surnager comme mortes nos pensées jusque-là saines et tranquilles. Eh bien! puisque tant d'exemples nous font voir de si grands inconvénients, cessons d'appeler heureux ceux qu'il faudrait appeler malheureux, et de plaindre ceux qu'il faudrait appeler heureux, et aimons la sobriété. N'entendez-vous pas les médecins dire que la pauvreté est la mère de la santé? Et moi je dis qu'elle n'est pas seulement la mère de la santé du corps, mais aussi de celle de l'âme. C'est ce que Paul, ce vrai médecin, nous crie : « Ayant la nourriture et le vêtement, contentons-nous-en ». Suivons son avis, afin d'être sains et de faire ce qu'il faut faire dans Jésus-Christ Notre-Seigneur, en qui appartiennent, au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

CE MOÏSE, QU'ILS AVAIENT RENIÉ, DISANT : QUI L'A ÉTABLI CHEF ET JUGE SUR NOUS? FUT CELUI-LA MÊME QUE DIEU ENVOYA COMME CHEF ET LIBÉRATEUR PAR LA MAIN DE L'ANGE QUI LUI APPARUT DANS LE BUISSON. (CHAP. VII, 35, JUSQU'AU VERS. 53.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Suite du discours de saint Etienne. — Que la législation mosaïque et le temple n'étaient que des institutions transitoires.

3 et 4. Parlons et agissons en toute occasion avec le calme et la confiance de saint Etienne. — La colère dégrade l'homme ; il n'est pas d'action dans la vie qu'elle ne trouble, pas de dessein qu'elle ne fasse échouer. — On l'a bien définie un mouvement déraisonnable. — Loin de nous cette colère funeste ; mais ayons celle qui brûle d'opérer le salut de notre prochain. — Trop souvent nous sommes mous et sans vigueur lorsqu'il s'agit de corriger le prochain, et violent quand il faudrait montrer de la mansuétude.

1. Voici qui convient parfaitement au but qu'on se propose. « Ce Moïse », quel est-il ? Celui qui a failli périr, celui qu'ils ont méprisé, qu'ils ont renié en disant : « Qui t'a « établi chef? » Tout comme ils disaient au Christ : « Nous n'avons de roi que César. Ce « fut celui-là que Dieu envoya comme chef et « libérateur par la main de l'ange qui lui « avait dit : Je suis le Dieu d'Abraham ». Il montre ici que les miracles qui furent opérés, le furent par le Christ. « Celui-là », c'est-à-dire, Moïse (et voyez comme il le fait briller), « les « a tirés de la terre d'Egypte, y opérant des « prodiges et des miracles, aussi bien que dans « la mer Rouge et dans le désert pendant qua- « rante ans. C'est ce Moïse qui a dit aux enfants « d'Israël : Dieu vous suscitera du milieu de « vos frères un prophète comme moi », c'est-à-dire, méprisé, exposé aux embûches. En effet, Hérode a voulu tuer le Christ, qui a été sauvé en Egypte, comme Moïse encore enfant avait été mis en danger de périr. « C'est lui « qui se trouva dans l'assemblée du peuple au « désert, avec l'ange qui lui parlait sur le « mont Sina, et avec nos pères, lui qui reçut « les paroles de vie pour nous les donner ». Encore une fois, point de temple, point de sacrifice. « Avec l'ange, il reçut les paroles de « vie pour nous les donner ». Ici il indique que Moïse n'a pas seulement fait des prodiges, mais aussi donné une loi comme le Christ. Et comme Moïse a fait des miracles avant de donner une loi, ainsi a fait le Christ. Mais habitués à désobéir, ils ne l'écoutèrent point, même après les prodiges, même après les miracles opérés pendant quarante ans. Non-seulement ils n'obéirent point, mais ils firent tout le contraire. D'où il ajoute : « Et nos pères ne « voulurent point lui obéir, mais ils le repous- « sèrent, retournant de cœur en Egypte, et « disant à Aaron : Fais-nous des dieux qui « marchent devant nous ; car ce Moïse, qui « nous a tirés de la terre d'Egypte, nous ne « savons ce qui lui est arrivé. Et ils firent un « veau en ces jours-là, et ils offrirent une vic- « time à l'idole, et ils se réjouissaient dans « l'œuvre de leurs mains. Mais Dieu se dé- « tourna et les laissa servir la milice du ciel, « comme il est écrit au livre des prophètes : « Maison d'Israël, m'avez-vous offert des vic- « times et des sacrifices pendant quarante ans « dans le désert? Vous avez porté le tabernacle « de Moloch et l'astre de votre dieu Remphan, « figures que vous avez faites pour les adorer. « Aussi je vous transporterai au delà de Baby- « lone. Il les laissa », c'est-à-dire, il permit. « Et le tabernacle du témoignage a été avec « nos pères dans le désert comme Dieu le leur

« avait ordonné, parlant à Moïse afin qu'il le « fît selon le modèle qu'il avait vu ».

Bien qu'il y eût un tabernacle, il n'y avait pas de sacrifices. Et la preuve en est dans ces paroles du prophète : « M'avez-vous offert des « victimes et des sacrifices? » Le tabernacle du témoignage existait, et il leur était inutile, car ils périssaient. Avant cela les miracles n'avaient servi à rien ; ils ne servirent pas davantage après. « Et l'ayant reçu, nos pères « l'emportèrent ». Voyez-vous que tout lieu est sanctifié par la présence de Dieu? Aussi dit-il : « Dans le désert », pour comparer lieu à lieu. Ensuite vient le bienfait. « Et l'ayant « reçu, nos pères l'emportèrent sous Jésus « dans le pays des nations que Dieu chassa de- « vant nos pères jusqu'aux jours de David, qui « trouva grâce devant Dieu et demanda de « trouver une demeure pour le Dieu de Ja- « cob ». David demanda de bâtir, et cela ne lui fut point accordé, quoiqu'il fût grand et admirable. C'est Salomon, ce prince rejeté, qui bâtit. Aussi ajoute-t-il : « Ce fut Salomon qui « lui bâtit un temple. Mais le Très-Haut n'ha- « bite pas dans les temples faits de main « d'homme ». Ce qui précède l'avait déjà prouvé, mais la parole du prophète le déclare encore ; écoutez comment : « Selon ce que dit « le prophète : Le ciel est mon trône, et la « terre l'escabeau de mes pieds. Quelle maison « me bâtirez-vous, dit le Seigneur, ou quel est « le lieu de mon repos? N'est-ce pas ma main « qui a fait toutes ces choses? » Ne vous étonnez pas, leur dit-il, si le Christ fait du bien même à ceux qui le rejettent comme roi, puisqu'il en a été ainsi du temps de Moïse. Et il ne les a pas seulement sauvés, mais sauvés pendant qu'ils étaient dans le désert. Ne voyez-vous pas que tous ces miracles ont été faits pour eux? Ainsi celui qui s'était entretenu avec Dieu, qui avait été sauvé contre toute attente, qui avait fait tant de prodiges et était doué d'une si grande puissance, montre que la prophétie devait être entièrement accomplie, et n'est point en contradiction avec lui-même.

Mais reprenons ce qui a été dit plus haut : « C'est ce Moïse qui a dit : Dieu vous suscitera « un prophète comme moi ». C'est à cela, je pense, que le Christ faisait allusion, quand il disait : « Le salut vient des Juifs » (Jean, IV, 22), se désignant lui-même : « C'est lui qui se « trouva au désert avec l'ange qui lui parlait ». Il montre une seconde fois que c'est le Christ qui a donné la loi, puisqu'il était avec Moïse dans l'assemblée, dans le désert. Il rappelle ici le grand prodige qui s'est opéré sur la montagne. « Qui a reçu les paroles de vie pour « nous les donner ». Moïse fut partout admirable, mais surtout au moment où il fallait donner la loi. Que signifient ces mots : « Pa- « roles de vie? » Ils désignent ou ce que ses discours avaient en vue, ou les prophéties. Puis vient le reproche aux patriarches, qui, après tant de signes et de prodiges, après avoir reçu les paroles de vie, « ne voulurent point lui « obéir ». Il les appelle avec raison « paroles « de vie », pour montrer qu'il y en a d'autres qui ne sont point telles, ainsi que le dit Ezéchiel : « Je vous ai donné des commande- « ments qui ne sont pas bons ». (Ezéch. XX, 25.) C'est pour cela qu'il dit : « Paroles de vie. Mais « ils le repoussèrent, retournant de cœur en « Egypte », où ils gémissaient, où ils criaient, où ils invoquaient Dieu. « Et ils dirent à « Aaron : Fais-nous des dieux qui marchent « devant nous ».

2. O folie! « Fais », disent-ils, « afin qu'ils « marchent devant nous ». Où? Vers l'Egypte. Voyez-vous comme ils renonçaient difficilement aux mœurs des Egyptiens? Que dites-vous? Vous n'attendez pas celui qui vous a délivrés, vous rejetez le bienfait, vous fuyez votre bienfaiteur? Et voyez comme ils l'outragent! « C'est ce Moïse qui nous a tirés de la « terre d'Egypte ». Le nom de Dieu n'est prononcé nulle part ; tout est attribué à Moïse. Quand il faudrait rendre grâces, on met en avant le nom de Moïse; mais quand il faut obéir à la loi, on n'en parle plus. Il leur avait dit qu'il montait pour recevoir la loi ; ils ne l'attendirent pas même quarante jours. « Fais-nous des « dieux ». Ils ne disent pas : un dieu, mais « des « dieux », tant ils étaient égarés, au point de ne savoir ce qu'ils disaient. « Et ils firent un « veau en ces jours-là, et ils offrirent des sacri- « fices à l'idole ». Voyez-vous l'excès de leur folie? Pendant que Dieu se manifeste à Moïse, ils font un veau et lui immolent des victimes. « Et ils se réjouissaient dans l'œuvre de leurs « mains ». Ils se réjouissaient quand il eût fallu rougir. Et quoi d'étonnant si vous méconnaissez le Christ, quand vous méconnaissez Moïse et Dieu qui s'est manifesté par tant de miracles? Mais les Juifs ne se contentent pas de méconnaître, ils outragent en faisant des idoles. « Mais Dieu se détourna et les laissa

« servir la milice du ciel ». Voilà l'origine de ces coutumes, de ces sacrifices ; ils ont d'abord immolé aux idoles. C'est ce que David rappelle quand il dit : « Et ils firent un veau à Horeb « et ils adorèrent l'ouvrage du ciseau ». (Ps. CV.) En effet, avant cela on ne parlait pas même de sacrifices, mais de préceptes de vie, de paroles de vie ; point d'initiations, mais des prodiges et des signes. « Comme il est écrit au « livre des prophètes ». Ce n'est pas sans raison qu'il produit ce témoignage, mais pour prouver qu'il n'y a pas besoin de sacrifices. Et voyez ce qu'il dit : « M'avez-vous offert des « victimes et des sacrifices pendant quarante « ans dans le désert ? Au contraire, vous avez « porté le tabernacle de Moloch et l'astre de « votre dieu Remphan, figures que vous avez « faites pour les adorer ». Ce langage est emphatique ; il signifie : Vous ne pouvez dire que vous avez sacrifié aux dieux parce que vous me sacrifiiez d'abord à moi-même. Et cela dans le désert, où il avait surtout pris leur direction. « Et vous avez porté le tabernacle « de Moloch ». Voilà la cause des sacrifices.

« Aussi je vous transporterai au delà de « Babylone ». Ainsi la captivité accuse leur malice. Mais, direz-vous, pourquoi y avait-il un « tabernacle du témoignage ? » Afin qu'ils eussent Dieu pour témoin ; c'était là son seul but. « Selon le modèle qui t'a été montré sur « la montagne ». Ainsi la description en avait été faite sur la montagne ; on le portait de tous côtés dans le désert, et il ne se fixait nulle part. Il l'appelle « tabernacle du témoignage » uniquement à cause des prodiges et des préceptes. Cependant ni le tabernacle ni eux n'avaient de temple. L'ange en avait donc donné la figure. « Jusqu'aux jours de David ». Ainsi jusque-là il n'y eut pas de temple, et pourtant les nations avaient été repoussées, celles dont il est dit : « Que Dieu chassa devant « nos pères ». Il a dit cela pour montrer encore une fois qu'il n'y avait pas de temple. Quoi donc ? Tant de miracles et point de temple ? Oui ; le tabernacle d'abord, et point de temple. Et il demanda de trouver grâce devant le Seigneur. Il demanda et ne bâtit pas ; le temple n'était donc pas une bien grande chose, bien que, pour l'avoir bâti, Salomon soit réputé grand par quelques-uns et même préféré à son père. Mais la preuve qu'il n'était pas meilleur que son père, qu'il ne l'égalait même pas (sauf l'opinion d'un petit nombre), est dans le passage suivant : « Le Très-Haut n'habite pas dans « des temples bâtis de main d'homme, selon la « parole du prophète : Le ciel est mon trône et « la terre l'escabeau de mes pieds ». Et encore ces choses ne sont-elles pas dignes de Dieu, puisqu'elles sont créées, puisqu'elles sont l'œuvre de ses mains ? Voyez comme il élève peu à peu leur pensée ! Il fait voir par le prophète que ce langage même n'est pas digne de Dieu.

Et pourquoi, dira-t-on, parle-t-il ici avec tant de vivacité ? L'approche de la mort lui donnait une grande liberté : car je pense qu'il la connaissait par révélation. « Hommes « à tête dure et incirconcis du cœur et des « oreilles » ; ceci est encore prophétique et ne lui est pas propre. « Vous résistez toujours à « l'Esprit-Saint. Il en est de vous comme de « vos pères ». Quand il ne voulait pas qu'il y eût de sacrifices, vous en faisiez ; quand il en veut, vous n'en faites plus ; quand il ne voulait pas vous donner de préceptes, vous en demandiez ; quand vous les avez reçus, vous les avez méprisés ; quand le temple était debout, vous adoriez des idoles ; quand il veut être adoré dans le temple, vous faites tout le contraire. Remarquez qu'il ne dit pas : Vous résistez à Dieu, mais « à l'Esprit » ; ainsi il n'y voyait aucune différence. Il va plus loin : « Il en est de vous comme de vos pères ». Le Christ leur faisait le même reproche, voyant qu'ils se glorifiaient toujours de leurs pères : « Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas « persécuté ? Ils ont mis à mort ceux qui prédi- « saient la venue du Juste ». Pour les contenir, il leur parle encore « du Juste : que vous « avez naguère trahi et mis à mort ». Il leur fait deux reproches : de l'avoir méconnu, et de l'avoir fait mourir. « Vous qui avez reçu la « loi par le ministère des anges et ne l'avez « pas gardée ».

3. Qu'est-ce que cela ? Quelques-uns pensent que les anges auraient réglé la loi. Mais il n'en est pas ainsi. Où a-t-on jamais vu que les anges aient réglé une loi ? Il veut dire que la loi a été donnée à Moïse par le ministère de l'ange qui lui a apparu dans le buisson. En effet, n'était-il pas homme ? Rien donc d'étonnant que ceux qui avaient fait l'un, aient encore fait l'autre ; si vous avez tué ceux qui annonçaient, à plus forte raison deviez-vous tuer celui qui était annoncé. Il démontre ainsi qu'ils ont désobéi à Dieu, aux anges, aux

prophètes, à l'Esprit, à tous, comme le dit ailleurs l'Ecriture : « Seigneur, ils ont tué vos pro- « phètes et renversé vos autels ». (III Rois, XIX, 10.) Ils ne respectaient donc la loi qu'en apparence, quand ils disaient : « Il blasphème « contre Moïse ». Mais lui leur démontre qu'ils blasphèment non-seulement contre Moïse, mais aussi contre Dieu; qu'ils ont déjà fait cela autrefois, qu'ils ont détruit les traditions et qu'ils n'en ont plus besoin; que tout en lui reprochant d'être en opposition avec Moïse, ils résistent eux-mêmes à l'Esprit, non d'une manière ordinaire, mais avec homicide, et que depuis longtemps ils nourrissent leur inimitié. Voyez-vous comme il leur prouve qu'ils sont en opposition avec Moïse, avec tous, et qu'ils n'observent pas la loi? En effet, Moïse avait dit : « Le Seigneur vous sus- « citera un prophète » ; d'autres avaient prédit qu'il viendrait; un prophète même avait dit : « Quelle maison me bâtirez-vous? » Et encore : « M'avez-vous offert des victimes et « des sacrifices pendant quarante ans? » C'était là la liberté d'un homme portant sa croix.

Imitons-la, bien que nous ne soyons pas en guerre; la liberté est de tous les temps. « Je « parlais », dit-il, « de votre loi en présence « des rois et je n'étais point confondu ». (Ps. CXVIII.) Si nous sommes aux prises avec des gentils, fermons-leur ainsi la bouche, sans colère, sans rudesse. Car si nous agissons avec colère, ce n'est plus de la liberté, mais de la passion; si nous procédons avec douceur, c'est de la vraie liberté. Il n'est pas possible que la même chose soit en même temps vertu et vice. La liberté est une vertu, la colère est un vice. Si nous voulons parler librement, nous devons donc être exempts de colère, de peur qu'on n'attribue notre langage à cette passion. Quelque justes que soient vos paroles, de quelque liberté que vous usiez, quelques avertissements que vous donniez, quoi que vous fassiez enfin, si vous agissez avec colère, tout est perdu. Voyez qu'Etienne parle sans colère; il ne les injurie pas, mais il se contente de leur rappeler les paroles des prophètes. Et la preuve qu'il était sans colère, c'est qu'il a prié pour ceux qui le maltraitaient, disant : « Ne leur imputez pas ce péché ». Paroles qui ne respirent point la colère, mais la douleur et la tristesse qu'il ressent à leur occasion. Aussi est-il dit de son visage : « Ils virent son visage comme le visage d'un « ange », afin de les attirer.

Soyons donc exempts de colère. Là où elle se trouve, l'Esprit-Saint n'habite pas : maudit l'homme qui s'y livre! Il n'y a rien de sain à attendre d'une telle source. Car comme dans la tempête il se fait un grand tumulte, de grands cris, et que ce n'est pas le moment de philosopher; ainsi en est-il dans la colère. Si on veut donner ou recevoir des leçons de philosophie, il faut attendre à être dans le port. Ne voyez-vous pas que, quand nous voulons parler de choses sérieuses, nous cherchons des endroits tranquilles, où règne le calme et la paix, afin de n'être point dérangés? Que si le tumulte du dehors nous gêne, à plus forte raison le trouble du dedans. Si quelqu'un prie, sa prière est inutile, s'il la fait avec emportement et colère; s'il parle, il est ridicule; s'il se tait, il ne l'est pas moins; s'il mange, il en souffre; de même s'il boit ou ne boit pas; s'il est assis ou debout; s'il marche on s'il dort : car la colère peut s'imaginer dans les rêves. Y a-t-il rien qui ne soit déplacé dans l'homme en colère? Son regard est déplaisant, sa bouche tordue, ses membres tremblants et enflés, sa langue n'a plus de frein et ne ménage rien, son esprit est hors de lui-même; sa tenue est inconvenante; tout est désagréable en lui. Quelle différence y a-t-il entre les yeux des possédés du démon et ceux de l'homme qui est ivre ou en colère? N'est-ce pas la même fureur? Cela ne dure qu'un temps, dira-t-on, mais le furieux n'est enchaîné non plus que temporairement : et quoi de plus misérable? Et on ne rougit pas de s'excuser en disant : Je ne savais ce que je disais! Et pourquoi ne le saviez-vous pas, vous homme raisonnable, vous qui avez la raison à votre disposition? Pourquoi vous conduisez-vous comme les animaux brutes, comme le cheval furieux et emporté? Cette apologie même est coupable. Plût au ciel que vous eussiez su ce que vous disiez! C'était la colère qui parlait, dites-vous, et non pas moi. Comment était-ce la colère, puisqu'elle n'a pas d'autre puissance que celle que vous lui prêtez? C'est comme si l'on disait : Ce n'est pas moi, mais ma main qui a porté ces blessures. Qu'est-ce qui a surtout besoin de colère? n'est-ce pas la guerre? n'est-ce pas le combat? Et pourtant, là encore, la colère gâte tout, perd tout. Car c'est surtout dans le combat qu'il faut se tenir en garde

contre la colère; surtout encore quand on veut proférer une injure. Et comment combattre? direz-vous. Par la raison, par la douceur. Combattre, c'est être d'un côté opposé. Ne voyez-vous pas que les guerres mêmes ont des lois, un ordre, des temps fixes? La colère n'est autre chose qu'un élan déraisonnable; or, un être sans raison ne peut rien faire de raisonnable.

4. Ainsi donc Etienne disait tout cela et ne se fâchait point. C'était aussi sans colère qu'Elie disait : « Jusqu'à quand boiterez-vous « des deux côtés? » (III Rois, XVIII, 21.) Phinées porta le coup mortel et ne se fâcha pas. Car la colère ne laisse pas voir; enchaînant tout comme dans un combat de nuit, elle égare à son gré les yeux et les oreilles. Débarrassons-nous donc de ce démon, arrêtons-le dès le début, mettons en guise de frein un sceau sur notre cœur. La colère est un chien impudent; qu'elle apprenne à se soumettre à la loi. Si le chien chargé de la garde du troupeau est tellement féroce, qu'il n'obéisse pas à l'ordre du berger et ne reconnaisse pas sa voix, tout est détruit, tout est perdu. Il paît avec les brebis; mais s'il les dévore, il devient inutile et on le tue. S'il sait vous obéir, nourrissez-le; il est utile en aboyant contre les loups, contre les voleurs, contre le chef des voleurs, mais non contre les brebis ou les gens de la maison. S'il n'est pas docile, il perd tout; s'il méprise la voix du maître, il détruit tout. Loin d'altérer la douceur qui est en vous, que la colère la protége, et la fasse fleurir; or, elle la protégera et la fera prospérer en toute sécurité, si elle consume les pensées impures et mauvaises, si elle poursuit le démon à outrance. Et le moyen de conserver la douceur, c'est de ne jamais penser de mal du prochain : nous nous rendrons respectables en apprenant à ne jamais agir avec insolence. Rien ne rend impudent comme une mauvaise conscience. Pourquoi les prostituées sont-elles impudentes? Pourquoi les vierges sont-elles pudiques? N'est-ce pas le péché qui en est cause chez celles-là, et la chasteté chez celles-ci? Car rien ne rend impudent comme le péché. C'est tout le contraire, dites-vous; il inspire la honte. Oui, chez celui qui se condamne lui-même; mais il rend les autres plus insolents, plus hardis, car l'homme qui désespère de lui-même devient audacieux. Il est écrit : « Quand l'impie est arrivé au « fond de l'abîme du péché, il méprise ». (Prov. XVIII, 3.) Tout homme qui ne sait plus rougir est insolent, et tout insolent est audacieux. Voulez-vous savoir où se perd la douceur? Quand les mauvaises pensées l'absorbent.

Mais quand cela serait, et quand le chien n'aurait pas poussé de grands aboiements, il ne faudrait pas encore désespérer. Car nous avons une fronde et une pierre (vous savez ce que je veux dire) : nous avons une lance, une étable, un enclos, où nous pouvons abriter nos pensées contre le péril. Traiter doucement les brebis, se montrer vigilant et féroce contre les étrangers, voilà le mérite du chien; puis ne pas toucher aux brebis, quand il a faim, et quand il est rassasié, ne pas épargner les loups. Qu'il en soit ainsi de la colère; même quand elle mord, qu'elle ne s'écarte point des lois de la modération; quand elle est en repos, qu'elle s'anime contre les mauvaises pensées. Elle ne doit point négliger, mais garder ce qui est à nous, fût-il blessant d'ailleurs; elle doit détruire ce qui est étranger, quelque flatteur qu'il paraisse. Souvent le démon flatte comme un chien; mais que chacun sache qu'il est étranger. Ainsi, accueillons la vertu, même quand elle attriste : repoussons le vice, même quand il réjouit. Ne soyons pas au-dessous des chiens, à qui le fouet et les chaînes ne font pas lâcher prise. Mais si l'étranger les nourrit, ne seront-ils pas encore plus nuisibles? Il est des cas où la colère est utile : c'est quand elle aboie contre les étrangers. Que signifient ces mots : « Celui qui se met sans rai- « son en colère contre son frère? » (Matth. V, 22.) C'est-à-dire, ne vous vengez pas, ne réclamez pas en justice; mais si vous voyez quelqu'un en danger de périr, tendez-lui la main. Dès que vous êtes dégagé de toute affection personnelle, ce n'est plus de la colère.

David surprit Saül; il ne se fâcha pas, il ne le perça pas de sa lance, il ne s'empara point de son ennemi, mais il repoussa l'assaut du démon. Moïse tua l'étranger qui commettait une injustice; mais il n'en agit point de même avec un homme de son peuple; il réconciliait ses frères et repoussait les étrangers. Aussi, l'Ecriture lui rend-elle ce témoignage : qu'il était le plus doux des hommes; et pourtant il était vigilant. Il n'en est pas ainsi de nous : Quand nous devrions montrer de la douceur, nous sommes plus féroces que les bêtes sau-

vages; et quand il faudrait montrer de l'ardeur, rien de plus lâche et de plus endormi. Ainsi donc, parce que nous ne savons pas user des ressources qui sont en nous, notre vie se consume dans l'inutilité. C'est comme en fait de meubles, si nous prenons l'un pour l'autre, nous perdons tout. Par exemple : un homme a une épée, et au lieu de l'employer où il faudrait, il se sert de sa main; évidemment, il ne saurait réussir; et si, quand il faudrait se servir de sa main, il emploie son épée, il perd tout. Ainsi, un médecin qui ne coupe pas où il faudrait, et coupe où il ne faudrait pas, gâte tout. Je vous prie donc d'agir ici à propos. Tant qu'il ne s'agit que de nos propres intérêts, ce n'est pas le cas de nous mettre en colère; mais quand il faut corriger les autres, usons de ce moyen pour les sauver. En nous tenant ainsi toujours en garde contre cette passion, nous serons semblables à Dieu, et nous obtiendrons les biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

HOMÉLIE XVIII.

EN ENTENDANT CELA, ILS FRÉMISSAIENT DE RAGE DANS LEUR CŒUR, ET ILS GRINÇAIENT DES DENTS CONTRE LUI. (CH. VII, 54, JUSQU'AU VERS. 25 DU CHAP. VIII.)

ANALYSE.

1. Martyre d'Etienne.
2. Dispersion de l'Eglise de Jérusalem. — L'Evangile prêché dans Samarie. — Simon le Magicien.
3. La différence qui avait paru autrefois entre les prestiges des magiciens de Pharaon et les miracles de Moïse, se retrouve la même entre les œuvres des apôtres et les enchantements de Simon le Magicien. — Saint Pierre le réprimande et ne le punit pas; pourquoi?
4. Saint Chrysostome exhorte ceux qui ont des maisons à la campagne d'y faire construire des églises. — Il est plus beau et plus utile de bâtir une église qu'un tombeau.
5. Bonheur des campagnes qui possèdent une église.

1. Il est étonnant qu'ils n'aient pas pris de ces paroles occasion de le tuer, mais que, dans la fureur où ils sont, ils cherchent encore un motif d'accusation. Ainsi les méchants sont toujours malheureux. Comme les princes des prêtres se disaient dans leur embarras : « Que « ferons-nous à ces hommes? » de même ceux-ci frémissent en eux-mêmes. Et pourtant c'était Etienne qui aurait dû s'irriter, lui qui n'avait point fait de mal, et qui souffrait, et était calomnié comme s'il en eût fait. Mais les calomniateurs n'en sont que mieux confondus, tant j'avais raison de vous dire que mal faire c'est souffrir! Cependant il n'a rien avancé de faux, il a dit la vérité. Ainsi, quand on nous accuse sans raison, nous ne souffrons réellement pas. Ils voulaient le faire mourir, mais non sur-le-champ; il leur fallait un prétexte plausible pour voiler leur crime. Mais quoi? L'affront qu'ils recevaient n'était-il pas un motif plausible? Non; ce n'était pas une injure de la part d'Etienne, mais l'accusation du prophète. Ou peut-être différaient-ils volontairement l'exécution du crime, comme avec le Christ, pour ne pas paraître le condamner, à cause des accusations qu'il avait portées contre eux, mais à cause de son impiété. Et c'était la piété qui avait inspiré ses paroles! C'est pour-

quoi, après l'avoir fait mourir, cherchant encore à détruire sa réputation, « ils frémissaient de « rage » ; car ils craignaient qu'il n'arrivât quelque chose de nouveau à son occasion. Ils font donc à Etienne ce qu'ils avaient fait au Christ; et comme, lorsque celui-ci disait : « Vous « verrez le Fils de l'homme assis à la droite de « la majesté », ils criaient au blasphème et en appelaient au témoignage de la foule; ainsi font-ils encore maintenant. Là ils déchirèrent leurs vêtements; ici ils se bouchèrent les oreilles. « Mais comme il était rempli de l'Es- « prit-Saint, levant les yeux au ciel, il vit la « gloire de Dieu et Jésus qui se tenait à la « droite de Dieu, et il dit : Voilà que je vois « les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout « à la droite de Dieu. Eux alors poussant un « grand cri et se bouchant les oreilles, se pré- « cipitèrent tous ensemble sur lui. Et l'entraî- « nant hors de la ville, ils le lapidèrent ».

Pourtant s'il avait menti, il aurait fallu le renvoyer comme un fou. Mais il n'avait parlé ainsi que pour les attirer. Et comme, en mentionnant seulement la mort du Christ, il n'avait rien dit de la résurrection, c'est à propos qu'il en vient enfin à ce dogme. Il raconte comment le Christ lui a apparu, afin de leur faire accepter sa parole : car voyant qu'il leur avait déplu en disant qu'il était assis, il traite du sujet de la résurrection et dit qu'il est debout. Voilà pourquoi, je présume, son visage a été glorifié. Car Dieu dans sa bonté voulait les attirer par les moyens mêmes qui leur servaient à tendre des embûches, bien que le résultat n'ait pas été obtenu. « Et l'entraînant « hors de la ville, ils le lapidèrent ». Le supplice a lieu hors de la ville, comme pour le Christ ; et c'est dans la mort que se fait la confession et la prédication. « Et les témoins « déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un « jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient « Etienne, qui priait et disait : Seigneur Jésus- « Christ, recevez mon esprit ». Par là, il leur montre et leur apprend qu'il ne meurt pas. « Puis, ayant fléchi les genoux, il cria d'une « voix forte : Seigneur, ne leur imputez point « ce péché ». Comme pour se purger du reproche d'avoir d'abord parlé avec colère, il dit : « Seigneur »; ou peut-être parce qu'il voulait les attirer par là. Car leur pardonner la colère et la fureur avec laquelle ils commettaient le meurtre, montrer une âme exempte de passion, c'était certainement le moyen de faire accueillir sa parole. « Or Saul était con- « sentant de sa mort. Mais il s'éleva en ce « temps-là une grande persécution contre l'E- « glise qui était à Jérusalem ». Cette persécution n'était pas sans cause, mais elle arrivait, ce me semble, par les vues de la Providence. « Et tous, excepté les apôtres, furent dispersés « dans les régions de la Judée et de la Sama- « rie ». Voyez-vous comme Dieu permet de nouveau les épreuves? Mais voyez aussi comme les choses sont ménagées. Les miracles leur avaient attiré l'admiration, ils n'avaient point souffert de la flagellation, ils sont établis dans les diverses contrées, la parole se multiplie, et à la fin Dieu permet qu'un grand obstacle survienne. Et il s'élève une persécution extraordinaire, telle qu'ils prennent la fuite en même temps (car ils craignaient leurs ennemis devenus plus audacieux), et que chacun peut se convaincre que les Juifs sont hommes à craindre et à fuir. Ils souffrent persécution pour que vous ne puissiez pas dire qu'ils devaient leur succès uniquement à la grâce ; ils deviennent plus timides et leurs ennemis plus audacieux. « Et ils furent tous dispersés, « excepté les apôtres ». J'avais donc raison de dire que cette persécution était l'œuvre de la Providence ; car si elle n'eût pas eu lieu, ils n'auraient pas été dispersés. « Mais des hommes « religieux ensevelirent Etienne, et firent ses « funérailles avec un grand deuil ». Ils le pleurent parce qu'ils n'étaient pas encore parfaits, ou parce qu'Etienne était aimable et digne de respect. Ainsi, non-seulement la crainte, mais aussi la douleur et le deuil, font voir qu'ils sont hommes.

3. Et qui n'aurait pas pleuré cet agneau plein de douceur, lapidé et étendu mort? L'évangéliste lui a composé une digne épitaphe, en disant : « Puis, ayant fléchi les genoux, il cria « d'une voix forte. Et ils firent ses funérailles « avec un grand deuil ». Mais reprenons ce qui a été dit plus haut : « Comme il était rempli de « l'Esprit-Saint, levant les yeux au ciel, il vit « la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite « de Dieu; et il dit : Voilà que je vois les cieux « ouverts. Et ils se bouchèrent les oreilles et « se précipitèrent tous ensemble sur lui ». Comment y avait-il là matière à accusation? Et cependant celui qui avait fait tant de prodiges, qui les avait tous vaincus par la parole, qui avait dit de si grandes choses, ils l'entraînent à leur gré et assouvissent sur lui leur

fureur. « Mais les témoins déposèrent leurs « vêtements aux pieds d'un jeune homme « nommé Saul ». Voyez comme on raconte en détail tout ce qui regarde Paul, afin de vous faire voir l'œuvre de Dieu qui s'accomplira plus tard en lui. En attendant, non-seulement il ne croit pas, mais il frappe Etienne par ces milliers de mains homicides ; et c'est ce que ces mots indiquent : « Or Saul était consen- « tant de sa mort ». Et ce bienheureux ne se contente pas d'une simple prière, mais il prie avec attention : « Ayant fléchi les genoux », dit-on. Aussi sa mort fut-elle divine ; car jusqu'alors il était accordé aux âmes d'habiter les limbes. « Et tous furent dispersés dans les « régions de la Judée et de la Samarie ». C'est sans crainte qu'ils se mêlent aux Samaritains, eux qui ont entendu dire : « N'allez point vers « les gentils ». « Excepté les apôtres ». Par là on indique que, pour attirer les Juifs, les apôtres n'avaient point quitté la ville, ou qu'ils voulaient inspirer de la confiance aux autres.

« Cependant Saul ravageait l'Eglise ; entrant « dans les maisons et entraînant des hommes et « des femmes, il les jetait en prison ». C'était là une grande fureur : être seul et entrer dans les maisons, tant il était prêt à donner sa vie pour la loi ! « Traînant des hommes et des « femmes ». Voyez donc quelle licence ! quelle injure ! quelle folie ! Enhardi par le meurtre d'Etienne, il maltraite en mille manières ceux qui tombent entre ses mains. « Et ceux « donc qui avaient été dispersés, passaient « d'un lieu dans un autre, en annonçant la « parole de Dieu ». « Or Philippe étant des- « cendu dans la ville de Samarie, leur prê- « chait le Christ. Et la foule était attentive « à ce que disait Philippe, l'écoutant unani- « mement et voyant les miracles qu'il fai- « sait. Car des esprits impurs sortaient d'un « grand nombre d'entre eux en poussant de « grands cris, et beaucoup de paralytiques et « de boiteux furent guéris. Il y eut donc une « grande joie dans cette ville. Or un certain « homme, nommé Simon, qui auparavant « avait exercé la magie dans la ville, séduisait « le peuple de Samarie, se disant être quel- « qu'un de grand. Et tous, du plus petit jus- « qu'au plus grand, l'écoutaient disant : Celui- « ci est la grande vertu de Dieu ». Observez une autre tentation, celle de Simon : « Et la « foule s'attachait à lui, parce que depuis « longtemps il leur avait troublé l'esprit par ses « enchantements. Mais quand ils eurent cru à « Philippe qui leur annonçait la parole de Dieu, « ils furent baptisés, hommes et femmes. Alors « Simon lui-même crut aussi, et lorsqu'il « eut été baptisé, il s'attachait à Philippe. Mais « voyant qu'il se faisait des prodiges et de « grands miracles, il était frappé d'étonne- « ment et d'admiration. Or les apôtres qui « étaient à Jérusalem, ayant appris que Sama- « rie avait reçu la parole de Dieu, leur en- « voyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, « prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent « l'Esprit-Saint ; car il n'était pas encore « descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient « seulement été baptisés au nom du Seigneur « Jésus. Alors ils leur imposaient les mains « et ils recevaient l'Esprit-Saint. Or Simon « voyant que, par l'imposition des mains des « apôtres, l'Esprit-Saint était donné, il leur « offrit de l'argent disant : Donnez-moi aussi « ce pouvoir, afin que tous ceux à qui j'im- « poserai les mains, reçoivent l'Esprit-Saint ».

Comment, direz-vous, ceux-ci n'avaient-ils point reçu l'Esprit-Saint ? Ils avaient reçu l'Esprit de rémission, mais pas encore celui des miracles. Et la preuve qu'ils n'avaient pas reçu l'Esprit des miracles, c'est que Simon, témoin de ses effets, vint le demander. Quoique la persécution sévît alors, le Seigneur les en sauva néanmoins, en leur faisant comme un rempart de prodiges. Bien loin d'abattre leur courage, la mort d'Etienne n'avait fait que l'augmenter ; c'est pourquoi les maîtres se dispersent, afin de mieux propager la doctrine. Et voyez encore comme ils jouissent, comme ils sont heureux. « Il y avait une « grande joie dans la ville », quoique le deuil fût grand aussi. C'est ainsi que Dieu a coutume d'agir, mêlant la joie à la tristesse, afin de se faire mieux admirer. Mais la maladie de Simon était déjà vieille ; voilà pourquoi elle ne se guérit pas. Et comment l'a-t-on baptisé ? Comme le Christ a choisi Judas. Voyant les prodiges qui s'opéraient, il est saisi de stupeur ; mais il n'ose pas demander la grâce des miracles, parce qu'il sait que les autres ne l'ont pas encore reçue. Pourquoi ne l'a-t-on pas frappé de mort, comme Ananie et Sapphire ? Parce que celui qui avait « jadis » recueilli du bois ayant été puni de mort pour l'instruction des autres, personne ne subit ensuite le même supplice. Ainsi se conduit Pierre, qui ayant frappé Ananie et Sapphire,

ne frappa point Simon, mais se contente de lui dire : « Que ton argent périsse avec toi, « parce que tu as cru que le don de Dieu s'a- « chète avec de l'argent ! »

3. Et pourquoi, étant baptisés, n'ont-ils pas reçu l'Esprit-Saint? C'est, ou parce que Philippe n'osait pas le donner, réservant cet honneur aux apôtres, ou (et cette opinion est préférable), parce qu'il n'avait pas un aussi grand pouvoir, bien qu'il fût des sept. Je pense que ce Philippe était certainement un des sept, le second après Etienne. Voilà pourquoi il baptise. Il ne donnait point l'Esprit à ceux qu'il baptisait; car il n'en avait pas le pouvoir ! Ce don n'appartenait qu'aux douze. Observez bien : les apôtres n'étaient pas sortis, mais on avait réglé que les disciples sortiraient, eux qui étaient inférieurs en grâce, puisqu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit-Saint. Ils avaient reçu le pouvoir de faire des miracles, mais non celui de donner l'Esprit aux autres. C'était là le privilége des apôtres; aussi voyons-nous qu'eux seuls, les Coryphées, et non les autres, l'exerçaient. « Or, Simon « voyant que par l'imposition des mains des « apôtres, l'Esprit-Saint était donné ». Il n'eût pas ainsi parlé s'il n'y avait pas eu quelque chose de sensible. Paul en fit autant quand ils parlaient les langues. Avez-vous vu la perversité de Simon? Il offre de l'argent; et cependant il n'avait pas vu Pierre opérer à prix d'argent; il n'agissait donc pas par ignorance, mais comme tentateur et afin d'établir une accusation. Aussi lui répond-on : « Il n'y a « pour toi ni part ni sort dans tout ceci; car « ton cœur n'est pas droit devant Dieu ». Encore une fois il révèle la pensée, quand Simon croyait se cacher. « Fais donc pénitence de « cette méchanceté, et prie le Seigneur qu'il « te pardonne, s'il est possible, cette pensée « de ton cœur. Car je vois que tu es dans un « fiel d'amertume et dans des liens d'iniquité. « Simon répondant, dit : Priez vous-mêmes le « Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive « rien de ce que vous avez dit ». Quand il aurait dû se repentir du fond de son cœur et pleurer, il ne le fait que par manière d'acquit. « Qu'il te pardonne, s'il est possible ». Cela ne veut pas dire que la faute n'eût pas été pardonnée, si le coupable eût versé des larmes; mais c'est la coutume, même chez les prophètes, de ne point parler de pardon, de dénoncer d'une manière absolue le châtiment futur, et non de dire : Si vous faites telle chose, vous obtiendrez votre pardon.

Pour vous, admirez comme au milieu du malheur, ils s'attachent à la prédication, loin de la négliger, et comment, ainsi que du temps de Moïse, la distinction s'établit entre les prodiges. La magie était pratiquée, et néanmoins les vrais miracles faciles à distinguer, bien qu'il ait dû n'y avoir aucun possédé du démon, puisque depuis longtemps Simon troublait leur esprit par ses enchantements ; mais comme il y avait beaucoup de possédés, beaucoup de paralytiques, ces signes n'étaient donc pas vrais. Or, Pierre n'attirait pas seulement par les miracles, mais aussi par la parole, en prêchant le royaume du Christ. Simon ayant été baptisé, s'attachait, dit-on, à Philippe. Ce n'était pas par esprit de foi qu'il s'y attachait, mais pour devenir semblable à lui. « Etant « venus, ils prièrent pour eux, afin qu'ils re- « çussent l'Esprit-Saint; car il n'était encore « descendu sur aucun d'eux. Alors ils leur « imposaient les mains et ils recevaient l'Es- « prit-Saint ». Voyez-vous qu'il faut une grande puissance pour donner l'Esprit-Saint? Car ce n'est pas la même chose d'obtenir la rémission et de recevoir un si grand pouvoir. « Mais « Simon voyant que par l'imposition des mains « des apôtres, l'Esprit-Saint était donné, il « leur offrit de l'argent ».

Avait-il vu faire cela aux autres? L'avait-il vu faire à Philippe? Pensait-il que les apôtres ne connaissaient pas le motif de sa démarche? Aussi Pierre a-t-il raison d'appeler cela un don, quand il dit : « Que ton argent périsse avec « toi, parce que tu as estimé que le don de « Dieu peut s'acquérir pour de l'argent! » Voyez-vous comme ils sont exempts de toute attache à l'argent? « Il n'y a pour toi ni part « ni sort en ceci; car ton cœur n'est pas droit « devant Dieu ». Il agissait en tout par malice et il fallait être simple. « Fais donc pénitence, « car je vois que tu es dans un fiel d'amer- « tume et dans des liens d'iniquité ». Ces paroles sont pleines d'indignation. Il ne le punit point, pour que la foi ne fût pas imposée par nécessité, pour que la chose ne parût pas trop dure, pour produire des sentiments de pénitence, ou encore parce que pour le corriger il suffisait de l'avoir confondu, d'avoir révélé le fond de sa pensée et de l'avoir forcé de convenir qu'il était surpris. En effet, ces paroles : « Priez vous-mêmes pour moi », sont un in-

dice et un aveu. Voyez comment, malgré sa perversité, il croit quand il est confondu, et comment il s'humilie quand on le reprend une seconde fois. « En voyant les signes qui « se faisaient il était frappé d'étonnement » ; montrant par là que tout ce qu'il faisait lui-même était supercherie. On ne dit pas qu'il s'approcha, mais qu'il « fut frappé d'étonne- « ment ». Et pourquoi ne vint-il pas tout d'abord ? Parce qu'il espérait rester caché, parce qu'il attribuait à l'art les miracles qui s'opéraient ; mais quand il vit qu'il ne pouvait échapper aux apôtres, il s'approcha. « Car des « esprits impurs sortaient d'un grand nombre « de possédés, en jetant de grands cris ». C'était le signe de leur sortie ; chez les magiciens c'était tout le contraire ; ils ne faisaient que serrer les liens. « Beaucoup de paralyti- « ques et de boiteux étaient guéris ». Ici aucune supercherie : il fallait marcher et agir. « Et tous l'écoutaient en disant : Celui-ci est « la vertu de Dieu ». Ainsi s'accomplit la parole du Christ : « Il s'élèvera beaucoup de faux « christs et de faux prophètes en mon nom ». Et pourquoi ne l'ont-ils pas confondu tout d'abord ? C'était assez pour eux qu'il se condamnât lui-même ; il y avait là dedans une instruction. Mais ne pouvant résister, il dissimule comme les magiciens qui disaient : « Le « doigt de Dieu est là ». Et pour ne pas être repoussé une seconde fois, il s'attachait à Philippe et ne le quittait plus.

4. Considérez avec moi les conséquences providentielles de la mort d'Etienne. Les fidèles sont dispersés dans les pays de la Judée et de la Samarie, ils annoncent la parole, ils prêchent le Christ, ils opèrent des prodiges, peu à peu l'on reçoit le don. Il y a ici double signe : donner aux uns, refuser à l'autre, c'était un très-grand signe. « Et eux, « après avoir rendu témoignage et prêché la « parole de Dieu, revinrent à Jérusalem et « évangélisaient beaucoup de contrées des Sa- « maritains ». C'est avec raison qu'on dit : « Après avoir rendu témoignage ». Peut-être le rendent-ils à cause de Simon, afin que les fidèles ne soient plus trompés, qu'ils soient en sécurité et ne se laissent plus entraîner par l'inexpérience. « Ils revinrent à Jérusalem ». Pourquoi reviennent-ils là où domine la tyrannie, où est le principe du mal, où règne le goût du sang ? Ils font ce que font les généraux d'armées, qui se portent au point le plus menacé. Remarquez qu'ils ne sont d'abord pas venus à Samarie, mais bien les disciples, qui avaient été chassés, comme sous le Christ ; et qu'enfin les apôtres sont envoyés aux fidèles de cette ville. « Or les apôtres qui étaient à « Jérusalem ayant appris cela leur envoyèrent « Pierre et Jean ». Pourquoi sont-ils envoyés ? Pour les délivrer de la magie et leur rappeler la doctrine qu'ils avaient reçue du Christ, lorsqu'ils commencèrent à croire. Quand donc Simon aurait dû au contraire demander à recevoir l'Esprit-Saint, il n'en a souci et demande de pouvoir le donner aux autres, quoique ceux-là ne l'eussent pas reçu de façon à le donner ; mais il voulait l'emporter sur Philippe qui était un des disciples : « Que ton « argent périsse avec toi ! » Ce n'est pas une malédiction, mais une leçon. Comme Simon ne savait pas employer son argent à propos, l'apôtre lui dit : Puisque tu es tel, qu'il te reste ; à peu près comme s'il disait : Qu'il périsse avec ta mauvaise volonté, puisque tu estimes assez peu le don de Dieu pour le croire une chose tout humaine : ce qui n'est pas. S'il s'était présenté comme il l'aurait dû, il aurait été reçu et non repoussé comme un fléau. Voyez-vous que celui qui se fait une idée basse des grandes choses commet une double faute ? Simon reçoit deux ordres : « Fais pénitence et « prie Dieu qu'il te pardonne, s'il est possible, « cette pensée de ton cœur ». Tant cette pensée était coupable ! Et comme l'apôtre le savait incorrigible, il dit : « Te pardonne, s'il est « possible ». Et Simon, craignant la foule, n'osa nier. Certainement s'il n'eût pas été troublé, il aurait dit : Je ne savais pas, j'ai agi sans réflexion ; mais il avait été frappé d'abord des miracles et ensuite de ce qu'on avait mis au jour le fond de sa pensée. C'est pourquoi il s'en alla au loin, à Rome, comme si l'apôtre n'eût pas dû y arriver avant lui. « Ils évangélisaient beaucoup de contrées des « Samaritains ».

Voyez combien les voyages leur donnaient d'occupation ; mais ils ne les entreprenaient pas sans motifs. Nous devrions en faire de pareils. Mais que parlé-je de voyages ? Beaucoup ont des villages et des campagnes et ne s'en inquiètent nullement. Ils déploient la plus grande sollicitude à se créer des salles de bains, à augmenter leurs prix, à se faire construire des cours et des maisons ; quant à savoir comment les âmes sont cultivées, ils

n'en ont nul souci. Quand vous voyez des épines dans un champ, vous employez le fer et le feu, vous détruisez pour débarrasser la terre de cette peste; mais quand vous voyez les âmes des laboureurs pleines d'épines que vous n'arrachez pas, ne tremblez-vous pas, dites-moi, ne craignez-vous pas celui qui doit un jour vous en demander compte? Ne faudrait-il pas que chaque fidèle construisît une église, eût un docteur pour conférer et avant tout travaillât à ce que tout le monde fût chrétien? Comment, de grâce, un laboureur sera-t-il chrétien, quand il vous voit négliger ainsi votre propre salut? Vous ne pouvez pas faire des prodiges et par là gagner les âmes? Soit: mais employez les moyens qui sont à votre disposition: la bonté, l'autorité, la douceur, les caresses et le reste.

Beaucoup construisent des marchés publics et des bains, mais point d'églises. Tout plutôt qu'une église. C'est pourquoi je vous exhorte et vous supplie, je vous demande comme une grâce, ou plutôt je vous impose comme une loi, de n'avoir aucune maison de campagne qui ne soit pourvue d'une église. Ne me dites pas: Il y en a une tout près, dans le voisinage; la dépense serait grande et j'ai peu de revenus. Si vous avez quelque chose à donner aux pauvres, employez-le là; cela vaudra mieux. Nourrissez un docteur, un diacre, une assemblée de prêtres. Soyez à l'égard de l'Eglise comme vous seriez à l'égard d'une femme ou d'une fiancée, ou comme si vous mariiez votre fille: faites-lui une dot. Par là votre campagne sera comblée de bénédictions. Et en effet, quel bien lui manquera? Est-ce peu de chose, dites-moi, que le pressoir soit béni? Est-ce peu de chose que Dieu ait sa part et les prémices de tous vos fruits? Cela contribue à tenir les laboureurs en paix. Le prêtre en deviendra respectable: ce qui est utile à la sécurité du lieu. Il y aura là pour vous des prières continuelles, des hymnes, des communions, l'oblation tous les dimanches. Lequel est le plus admirable que d'autres construisent de magnifiques tombeaux pour que la postérité sache qu'un tel les a construits, ou que vous bâtissiez des églises? Pensez que jusqu'à l'arrivée du Christ vous serez récompensé pour avoir élevé un autel à Dieu.

5. Dites-moi: si un roi vous ordonnait de bâtir une maison où il dût loger, ne mettriez-vous pas tout en œuvre? Or, l'église que vous bâtissez est un palais pour le Christ. Ne regardez donc pas à la dépense, mais songez au fruit que vous en recueillerez; les laboureurs cultivent la terre, vous, cultivez leurs âmes; ils vous apportent des fruits, vous, menez-les au ciel. Celui qui pose le principe, est l'auteur de toutes les conséquences. Vous serez donc cause qu'il y aura des catéchumènes dans les lieux voisins. A coup sûr, les établissements de bains rendront les paysans plus mous, les cabarets les rendront plus voluptueux; et cependant vous en fondez par amour de la gloire. Les marchés, les fêtes, les rendront plus insolents; mais ici, il en est tout autrement. Quel beau spectacle que celui d'un vieillard, marchant sur les traces d'Abraham, blanchi par l'âge, les reins ceints, bêchant, travaillant de ses mains! Quoi de plus aimable qu'un tel champ? C'est là que la vertu est plus grande. Là, point d'impudicité, car on la repousse; là, point d'ivrognerie, point de volupté, car on l'élimine; là, point de vaine gloire, car on l'éteint; là, la bienveillance emprunte le plus vif éclat de la simplicité. Quel bonheur de sortir et d'entrer dans la maison de Dieu, de voir qu'on l'a construite, de prendre son repos, puis d'assister aux chants de la nuit et du matin, d'avoir un prêtre à sa table, de s'entretenir avec lui, et de voir les autres se rendre au saint lieu! Voilà le rempart, voilà la sécurité de la campagne. Voilà le champ dont il est dit: « L'odeur « d'un champ rempli, que le Seigneur a béni ». Que si la campagne est déjà agréable à cause du repos et des larges loisirs dont on y jouit, que sera-ce quand cet avantage s'y rencontrera encore! Une campagne où il y a une église ressemble au paradis de Dieu. Là, point de cri, point de tumulte, point d'ennemis d'aucune sorte, point d'hérésies; tous y sont amis et partagent les mêmes croyances. Le repos vous amène à la philosophie; le prêtre, vous prenant à ce point de départ, vous guérira sans peine. Ici, la place publique fait oublier tout ce que nous disons; là, ce que vous entendrez restera gravé dans votre esprit. Par l'influence du prêtre, vous deviendrez tout autre à la campagne; il sera le chef de tous, il en sera le gardien par sa présence et par l'ordre qu'il établira parmi eux. Dites-moi: à combien se monte la dépense? Faites d'abord un petit bâtiment en guise de temple; votre successeur y fera un portique, un autre y

ajoutera autre chose, et ainsi tout vous sera attribué. Vous aurez peu donné et vous recevrez la récompense du tout. Commencez, jetez les fondements : bien plus, excitez-vous les uns les autres; piquez-vous d'émulation. Maintenant, s'il s'agit de construire des magasins pour y déposer de la paille, du blé ou toute autre chose de ce genre, on s'y prête facilement; mais, quand il s'agit de récolter des âmes, on ne s'en inquiète pas; et les fidèles sont obligés de faire de longues routes, d'entreprendre de longs voyages pour trouver une église.

Et quel avantage pourtant qu'au milieu d'un repos parfait un prêtre vienne dans une église, s'approche de Dieu, et prie chaque jour pour la maison, pour le domaine! Est-ce peu de chose, dites-moi, que votre nom soit prononcé dans les saintes oblations, que chaque jour des prières montent vers Dieu en faveur de la localité? Quel profit pour vous et pour les autres! Peut-être y a-t-il des propriétaires voisins qui ont des intendants; vous êtes pauvre et aucun d'eux ne daigne venir chez vous; mais ils pourront inviter le prêtre et le faire asseoir à leur table. Voyez-vous que de biens en résulteront? En attendant, votre demeure sera exempte de tout soupçon; on n'y accusera personne d'homicide, de vol; on n'y soupçonnera rien de semblable. Autre consolation encore, en cas de maladie ou de mort. L'amitié qui unira les membres de ces assemblées ne sera pas de circonstance et de hasard; ces assemblées elles-mêmes seront beaucoup plus agréables que celles qui ont lieu dans les solennités publiques. Non-seulement les réunions, mais ceux qui y président deviendront plus respectables à cause du prêtre. Vous entendez tout le monde dire que dans l'antiquité Jérusalem était plus honorée que toutes les autres villes, et non sans cause : la piété y régnait alors. En effet, partout où Dieu est honoré, il n'y a rien de mauvais; comme, au contraire, partout où il n'est pas honoré, il n'y a rien de bon. Ce sera une grande sécurité devant Dieu et devant les hommes. Je vous en prie donc : mettez la main à l'œuvre, non avec lenteur, mais avec zèle. Si celui qui sépare une chose précieuse d'une chose vile est comme la bouche de Dieu (Jér. xv, 19), quelle ne sera pas la bonté divine à l'égard de celui qui rend service à tant d'âmes, qui les sauve même et dans le temps présent et dans les temps à venir, jusqu'à l'avènement du Christ? Formez un rempart contre le démon, et ce rempart c'est une église. Que de là sortent les mains qui doivent travailler, mais qu'avant d'aller au travail elles s'élèvent pour la prière. Ainsi le corps se fortifiera, l'agriculture sera féconde et on se délivrera de tous les maux. Il n'est pas possible d'expliquer un tel bonheur, à moins de l'avoir éprouvé. Ne dites pas que cela ne donne aucun revenu. Quelque décidé que vous soyiez, ne mettez pas la main à l'œuvre si vous n'êtes pas convaincu que le profit en vaut mieux pour vous que toute la propriété; n'entreprenez rien, si ce ne sont point là vos dispositions, si vous ne regardez cette tâche comme préférable à toutes les autres. Quel profit plus grand, que d'introduire des âmes dans l'aire céleste? Hélas! vous ne savez donc pas ce que c'est que de gagner des âmes! Ecoutez ce que le Christ dit à Pierre : « Si tu m'aimes, pais mes brebis ». (Jean, xxi, 15.) Si vous voyiez les brebis ou les chevaux du roi exposés aux embûches faute d'étable, que vous leur en construisissiez une et leur donnassiez un berger, quelle récompense le roi ne vous accorderait-il pas? Et maintenant que vous recueillez le troupeau du Christ et que vous lui donnez un berger, vous ne croiriez pas faire quelque chose de grand? Que dis-je? Si celui qui scandalise un seul homme, est menacé d'un si grand supplice, celui qui en sauve un si grand nombre ne sera-t-il pas sauvé? Cela est de toute évidence. Quelque péché qu'il ait commis ou doive commettre dans la suite, ne l'efface-t-il pas? Mesurez, sur le supplice de celui qui scandalise, la récompense de celui qui sauve. Si Dieu n'attachait pas tant d'importance au salut d'une seule âme, il ne s'irriterait pas autant de sa perte. Convaincus de ces vérités, attachons-nous à cette œuvre spirituelle; que chacun m'appelle, et nous nous y appliquerons ensemble dans la mesure du possible. S'il y a trois propriétaires, qu'ils s'entendent entre eux; s'il n'y en a qu'un, les voisins se laisseront gagner par son exemple. Tendez à ce but unique, je vous en prie, afin que, agréables à Dieu en toutes choses, nous obtenions les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec l'Esprit-Saint, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

CEPENDANT UN ANGE DU SEIGNEUR PARLA A PHILIPPE, ET LUI DIT : LÈVE-TOI ET VA VERS LE MIDI, SUR LE CHEMIN QUI DESCEND DE JÉRUSALEM A GAZA, CELLE QUI EST DÉSERTE. ET SE LEVANT IL PARTIT. (CHAP. XIII, 26, 27, JUSQU'AU VERS. 9 DU CHAP. IX.)

ANALYSE.

1-3. Baptême de l'eunuque éthiopien. — Philippe transporté miraculeusement de Gaza à Azoth. — Conversion de saint Paul.
4. L'abandon des Livres saints nous conduit à notre perte.
5. Dans l'Eglise même il y a une inattention générale, lorsque la voix du lecteur fait entendre la sainte parole des Ecritures, et pourtant les auditeurs sont très-ignorants des mystères.

1. Il me semble qu'il a reçu cet ordre pendant qu'il était à Samarie : car, en partant de Jérusalem, on ne va pas vers le midi, mais vers le nord, tandis qu'en partant de Samarie, on va vers le midi. « Celle qui est déserte ». L'ange dit cela, pour le rassurer contre l'attaque des Juifs. Philippe ne demande pas pourquoi ; mais il se lève et part. « Et voilà « qu'un Ethiopien, eunuque, puissant auprès « de Candace, reine d'Ethiopie, et préposé sur « tous ses trésors, était venu adorer à Jérusa- « lem et s'en retournait, assis sur son char, et « lisant le prophète Isaïe ». Ces paroles contiennent un grand éloge. Il demeurait en Ethiopie, il était accablé d'affaires, ce n'était point un jour de fête, il se trouvait dans une ville livrée aux superstitions, et il était venu adorer à Jérusalem. Son empressement était grand, car il lisait assis sur son char. « Alors « l'Esprit dit à Philippe : Approche et tiens-toi « contre ce char. Et Philippe accourant, en- « tendit l'eunuque qui lisait le prophète Isaïe, « et il lui dit : Croyez-vous comprendre ce « que vous lisez? Il répondit : Comment le « pourrais-je, si personne ne me l'explique? » Voyez cette nouvelle preuve de piété. Quelle est-elle? C'est qu'il lit sans comprendre, et qu'après avoir lu, il cherche le sens. « Et il « prie Philippe de monter et de s'asseoir près « de lui. Or le passage de l'Ecriture qu'il lisait « était celui-ci : Comme une brebis, il a été « mené à la boucherie, et comme un agneau « sans voix devant celui qui le tond, il n'a pas « ouvert sa bouche. Dans l'humiliation son « jugement a été aboli. Qui racontera sa géné- « ration, puisque sa vie est retranchée de la « terre? Or, répondant à Philippe, l'eunuque « dit : De qui, je vous prie, dit-il cela? Est-ce « de lui ou de quelque autre? Alors Philippe « ouvrant la bouche, et commençant par ce « passage de l'Ecriture, lui annonça Jésus ». Vous voyez comme la Providence arrange tout en faveur de l'eunuque. D'abord il lit et ne comprend pas ; ensuite il lit le passage où sont racontés la passion, la résurrection et le don. « Et comme ils allaient par le chemin, ils « rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque dit : « Voilà de l'eau ; qu'est-ce qui empêche que « je ne sois baptisé? » Voyez-vous son ardeur? Voyez-vous son empressement ? « Et « il fit arrêter le char ; alors tous deux, Phi- « lippe et l'eunuque, descendirent dans l'eau, « et il le baptisa. Lorsqu'ils furent remontés de « l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, « et l'eunuque ne le vit plus. Mais il conti- « nuait son chemin, plein de joie ».

Pourquoi, direz-vous, l'Esprit du Seigneur enleva-t-il Philippe? Parce qu'il devait traverser d'autres villes et y prêcher l'Evangile ; et aussi pour le faire admirer, et prouver à l'eunuque que ce qui venait de se passer n'était pas l'effet de la puissance de l'homme,

mais de celle de Dieu. « Pour Philippe, il se « trouva dans Azoth, et il évangélisait en pas- « sant toutes les villes, jusqu'à ce qu'il vînt à « Césarée ». Ceci démontre qu'il était un des sept, puisqu'on le trouve ensuite à Césarée. L'Esprit l'enleva à propos; autrement l'eunuque l'aurait prié de venir avec lui, et Philippe l'aurait peut-être affligé par son refus; car le moment n'était pas encore venu. Voyez-vous les anges coopérer à la prédication? Sans prêcher eux-mêmes, ils appellent les prédicateurs. Et c'est là qu'est la merveille : ce qui était rare et difficile autrefois, devient maintenant très-fréquent. Ce qui s'était passé, présageait d'ailleurs qu'ils triompheraient des étrangers. Car le témoignage des croyants était digne de foi et propre à inspirer le même zèle à ceux qui les écoutaient. Voilà pourquoi l'eunuque s'en allait plein de joie; mais il n'eût pas été aussi joyeux s'il avait tout su. Mais qu'est-ce qui empêchait, direz-vous, qu'il n'apprît tout en détail, pendant qu'il était assis sur son char, surtout dans le désert? C'est qu'il ne s'agissait point de faire de l'ostentation.

Mais examinons ce qui a été lu plus haut. « Et voilà qu'un Ethiopien, eunuque, puissant « auprès de Candace, reine d'Ethiopie ». Il est clair que Candace régnait sur les Ethiopiens. Autrefois les femmes régnaient, et c'était la loi en Ethiopie. Philippe ne savait pas pourquoi il se trouvait dans le désert, parce que ce n'était pas l'ange, mais l'Esprit qui l'avait enlevé. L'eunuque ne voit rien de cela, ou parce qu'il est encore imparfait, ou parce que c'est l'affaire des hommes spirituels et non des hommes charnels, et il ne sait pas ce qu'a appris Philippe. Et pourquoi l'ange ne lui apparaît-il pas, pour le conduire à Philippe? Parce que peut-être il eût été plutôt frappé d'étonnement que convaincu. Voyez la sagesse de Philippe! Il ne blâme pas, il ne dit pas : Vous êtes un ignorant, moi je vous instruirai. Il ne dit pas : Je sais cela parfaitement. Il ne le flatte pas en disant : Vous êtes bienheureux de lire. Son langage est donc également éloigné de la présomption et de la flatterie; c'est plutôt celui du véritable intérêt et de la bonté. Il fallait que l'eunuque questionnât, exprimât un désir. Mais Philippe fait assez voir qu'il connaît son ignorance, quand il lui dit : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? » Il lui indique en même temps qu'il y a là un grand trésor caché.

2. Mais voyez avec quelle prudence l'eunuque s'excuse. « Comment le pourrais-je», dit-il, « si personne ne me l'explique? » Il n'a point regardé à l'habit, il n'a point dit : Qui es-tu? Il ne blâme pas, il ne parle pas avec arrogance, il ne se vante pas de savoir, mais il confesse qu'il ignore; et voilà pourquoi on l'instruit. Il montre sa plaie au médecin; il comprend que celui-ci sait et veut l'instruire. Il le voit exempt de faste : car Philippe était modestement vêtu. Voilà pourquoi il est avide d'entendre et attentif à ce qui se dit; en lui s'accomplissait cette parole : « Celui qui cher- « che, trouve. (Matth. VII, 3.) Il pria Philippe « de monter et de s'asseoir près de lui ». Voyez-vous son empressement? Voyez-vous son désir? Il le prie de monter et de s'asseoir près de lui; il ne savait pas ce qu'il allait lui dire, mais il s'attendait simplement à entendre expliquer une prophétie. C'était de sa part une plus grande marque d'honneur de ne pas seulement faire monter Philippe, mais de l'en prier. « Et Philippe accourant l'entendit qui « lisait ». La course indique un homme avide d'enseigner, la lecture un homme avide de savoir. Car il lisait précisément à l'heure où le soleil est le plus ardent. Or le passage était celui-ci : « Comme une brebis, il a été mené « à la boucherie ». Une autre preuve de son désir de s'instruire, c'est qu'il a dans les mains le plus sublime des prophètes. Aussi Philippe s'explique-t-il avec lui sans vivacité mais avec calme; il ne parle même qu'après avoir été interrogé, après en avoir été prié. Questionnant de nouveau, l'eunuque demande : « De « qui, je vous prie, le prophète dit-il cela? » Il me semble qu'il ignorait que les prophètes parlent des autres, ou tout au moins d'eux-mêmes, sous des noms supposés. Pauvres et riches, que l'exemple de cet intendant nous fasse rougir. « Ensuite ils rencontrèrent de « l'eau, et il dit : Voilà de l'eau ». Ceci est l'indice de son extrême ferveur. « Qu'est-ce qui « empêche que je ne sois baptisé? » Voyez-vous son désir? Il ne dit pas : Baptisez-moi; il ne se tait pas non plus; mais son langage tient en quelque sorte le milieu entre le désir et le respect : « Qu'est-ce qui empêche que « je ne sois baptisé ». Voyez comme il a la doctrine complète; car le prophète embrasse tout : l'incarnation, la passion, la résurrection, l'ascension, le jugement futur; et c'est ce qui inspire à l'eunuque un grand

désir. Rougissez aussi, vous qui n'êtes pas encore éclairés. « Et il fit arrêter le char ». Il parle, il commande, avant même d'écouter. « Lorsqu'ils furent remontés de l'eau, l'Esprit « du Seigneur enleva Philippe ». C'était pour montrer l'action de la divinité, et faire comprendre à l'eunuque que Philippe n'était point un homme ordinaire. « Et il continuait son « chemin, plein de joie ». Ces paroles indiquent qu'il se fût attristé, s'il avait tout su ; mais la vivacité de sa joie l'empêchait de voir le présent, quoiqu'il eût été honoré de la visite de l'Esprit. « Et il se trouva dans Azoth ». Il y eut ici grand profit pour Philippe : car ce qu'il avait ouï dire des prophètes, d'Habacuc, d'Ezéchiel et d'autres, se réalisait en lui, puisqu'en un instant il avait parcouru une grande distance et se trouvait à Azoth, où il resta, parce qu'il devait y prêcher l'Evangile.

« Cependant Saul respirant encore menaces « et meurtre contre les disciples du Seigneur, « alla trouver le prince des prêtres, et lui de- « manda des lettres pour la synagogue de « Damas, afin que s'il y trouvait des hommes et « des femmes de cette voie, il les conduisît « enchaînés à Jérusalem ». C'est à propos qu'il parle ici du zèle de Paul, pour montrer qu'il a été attiré au milieu de son extrême ardeur. Non encore rassasié par le meurtre d'Etienne, par la persécution et la dispersion de l'Eglise, il va trouver le prince des prêtres. Ici s'accomplit la parole du Christ à ses disciples : « L'heure vient où quiconque vous fera mou- « rir, croira rendre hommage à Dieu ». (Jean, XVI, 2.) Ainsi agissait Paul, mais non pourtant comme les Juifs, tant s'en fallait ! Et la preuve que c'est le zèle qui l'anime, c'est qu'il passe aux villes étrangères. Mais eux ne s'inquiétaient pas même de ce qui se passait à Jérusalem ; ils n'avaient qu'une chose en vue, l'honneur. Et pourquoi allait-il à Damas ? C'était une grande ville, une ville royale ; il craignait qu'elle ne fût envahie. Et voyez son empressement, voyez son ardeur, et comme il se conforme bien à la loi ! Il ne va pas trouver le gouverneur, mais le prince des prêtres. « Il lui demande des lettres, afin que s'il en « trouvait de cette voie ». Il applique ce mot « voie » aux croyants, parce qu'alors tout le monde les appelait ainsi, peut-être parce qu'ils suivaient la voie qui mène au ciel. Mais pourquoi ne reçoit-il pas le pouvoir de les punir sur place, mais de les conduire à Jérusalem ? Afin que le châtiment leur fût infligé par une puissance plus élevée. Voyez dans quel péril il se jette, et aussi comme il craint que mal ne lui arrive. Il s'associe des compagnons, peut-être par peur ; ou bien, comme il marchait contre une multitude, il s'entoure d'une multitude, afin de pouvoir plus hardiment « amener, en- « chaînés, à Jérusalem, les hommes et les « femmes qu'il trouverait ». Il voulait, d'ailleurs, montrer à tous, le long du chemin, qu'il était seul l'auteur de l'entreprise, dont les autres n'avaient pas autant de souci. Et voyez que déjà auparavant il jetait en prison. Les autres n'en avaient pas le pouvoir, mais son ardeur le lui donnait. « Et comme il était « en chemin et qu'il approchait de Damas, « tout à coup une lumière du ciel brilla au- « tour de lui ; et, tombant à terre, il entendit « une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi « me persécutes-tu ? »

3. Pourquoi cela ne s'est-il point passé à Jérusalem ? à Damas ? Afin que d'autres ne pussent pas en altérer le récit, et que celui qui était parti pour un tel motif, fût cru quand il le raconterait. En effet, il l'expose lui-même, quand il se défend devant Agrippa. Ses yeux sont malades, parce qu'une lumière trop vive est nuisible ; car les yeux ont leur mesure de force. On dit aussi qu'un son trop éclatant rend sourd et stupide. Mais il fut seul aveuglé, et la crainte éteignit sa colère, en sorte qu'il entendit ces paroles : « Saul, Saul, « pourquoi me persécutes-tu ? » On ne lui dit pas : crois, ni rien de semblable ; mais on l'accuse. Et celui qui l'accuse lui dit à peu près : quel tort, grand ou petit, t'ai-je fait, pour que tu agisses ainsi ? « Il dit : Qui êtes-vous, Sei- « gneur ? » Déjà il se reconnaît serviteur. Le Seigneur répondit : « Je suis Jésus que tu « persécutes ». Comme s'il disait : Ne t'imagine pas que tu fasses la guerre aux hommes. Ceux qui étaient avec lui entendirent bien la voix de Paul, mais ne virent point celui à qui il répondait. Et c'était juste : ils n'entendirent que ce qu'il y avait de moins important. Car s'ils avaient entendu cette voix, ils n'eussent pas cru : mais en voyant que Paul répondait, ils furent frappés d'étonnement. « Lève-toi, « entre dans la ville, et là on te dira ce que « tu dois faire ». Remarquez qu'on ne lui révèle pas tout, d'abord, qu'on se contente en premier lieu de calmer son âme et de lui donner bon espoir qu'il recouvrera la vue. « Or

« les hommes qui l'accompagnaient demeu-
« raient tout étonnés, entendant bien la voix,
« mais ne voyant personne. Saul se leva donc
« de terre et, les yeux ouverts, ne voyait per-
« sonne. Alors le conduisant par la main, ils
« le firent entrer à Damas ». Ce sont les dépouilles du démon, ce sont ses instruments qu'ils introduisent, comme il est d'usage après la prise d'une ville ou d'une capitale. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce sont des adversaires, des ennemis qui l'amènent, à la vue de tout le monde. « Et il fut trois jours « sans voir, et il ne mangea ni ne but ». A-t-on jamais rien vu de semblable? La conversion de Paul console du chagrin causé par le meurtre d'Etienne, bien que le genre de mort de celui-ci renferme en lui-même sa consolation ; et que la conversion du pays des Samaritains soit aussi un très-grand sujet de joie.

Et pourquoi, dira-t-on, cela n'est-il pas arrivé plus tôt? Pour montrer que le Christ était vraiment ressuscité. Car, comment celui qui le persécute, qui ne croit ni à sa mort ni à sa résurrection, qui s'acharne sur ses disciples ; comment, dites-moi, celui-là aurait-il cru, si le crucifié n'eût eu une grande puissance ? Les autres ont cru, soit! mais que direz-vous à celui-ci? D'ailleurs il n'est venu qu'après la résurrection, et pas immédiatement encore, afin que son hostilité devînt plus manifeste. Car ce furieux qui verse le sang, qui jette en prison, croit sur-le-champ. Ce n'était point assez qu'il ne fût pas avec le Christ, il fallait encore qu'il fît une guerre violente aux fidèles ; il n'est excès de fureur auquel il ne se livre ; il est le plus emporté de tous. Mais dès qu'il a perdu la vue, il y voit un signe de la puissance et de la clémence divine. Peut-être aussi fallait-il qu'on ne le soupçonnât pas de dissimulation. Mais comment soupçonner de dissimulation un homme altéré de sang, qui va trouver les prêtres, qui se précipite dans les dangers, qui pourchasse et punit même les étrangers? Et c'est donc après tout cela qu'il reconnaît la puissance de Dieu. Et pourquoi la lumière ne l'enveloppe-t-elle pas dans la ville, et non en dehors? Parce que la foule n'aurait pas cru, et s'en serait peut-être amusée ; puisque un jour ceux qui étaient présents et qui avaient entendu une voix du ciel, disaient : « C'est le tonnerre ». (Jean, XII, 29.) Lui, au contraire, sera bien plutôt cru quand il racontera ce qui le touche de si près. On le conduit enchaîné, quoique sans liens ; on traîne celui qui espérait traîner les autres. Et pourquoi ne mange-t-il ni ne boit-il? Il condamne sa conduite, il s'avoue coupable, il prie, il conjure le Seigneur. Que si l'on objecte que la nécessité l'y forçait (car il en arriva autant à Elymas), nous répondrons : Soit! mais Elymas demeura comme il était. Et comment se fait-il qu'il n'ait pas été forcé de croire? Eh! qu'y avait-il de plus propre à faire violence que le tremblement de terre au moment de la résurrection ; que le témoignage même des gardes qui, après tant d'autres signes, affirmaient avoir vu le Christ ressuscité? Tout cela instruit, mais ne force point à croire. Et pourquoi les Juifs n'ont-ils pas cru, bien qu'ils connussent tout cela? Il était évident que Paul disait la vérité : car si rien n'était arrivé, il ne se serait pas converti ; tous devaient donc croire. Il n'était point au-dessous de ceux qui prêchaient la résurrection du Christ, il était même bien plus digne de foi, puisqu'il s'était converti subitement. Il n'avait eu de rapport avec aucun fidèle ; c'est à Damas, ou plutôt près de Damas, qu'a eu lieu sa conversion. Je demande maintenant aux Juifs : Pourquoi, de grâce, Paul s'est-il converti? Il a vu tant de prodiges et il ne s'est pas converti ; son maître a changé, et lui n'a point changé ; qui l'a convaincu, ou plutôt qui lui a inspiré subitement cette si grande ardeur, qui lui faisait désirer d'être anathème pour le Christ? Ici la vérité des choses apparaît dans tout son éclat. En attendant, comme je le disais tout à l'heure, que la conduite de l'eunuque éclairé et appliqué à la lecture nous fasse rougir. Voyez-vous comme il est puissant, riche, et pourtant occupé, même en voyage? Que devait-il être chez lui, lui qui ne supportait pas même d'être oisif en route? qu'était-il pendant la nuit?

4. Vous tous qui êtes dans les dignités, écoutez et imitez son humilité et sa piété. Quoi qu'il retournât chez lui, il ne dit point : Je rentre dans ma patrie, j'y recevrai le baptême : froid langage que tiennent la plupart. Il n'est pas besoin de signes, il n'est pas besoin de prodiges : il crut sur la parole du prophète. C'est pourquoi Paul s'afflige sur lui-même, en disant : « Moi j'ai obtenu misé-
« ricorde de Dieu, parce que j'ai agi par igno-

« rance, dans l'incrédulité, et afin qu'en moi « le premier, le Christ Jésus montrât toute sa « patience ». (I Tim. I, 13, 16.) Certainement, cet eunuque est digne d'admiration. Il n'a point vu le Christ, il n'a point vu de miracle ; il voyait Jérusalem encore debout, et il a cru à Philippe. Qui l'a donc rendu tel ? son âme était pleine de sollicitude, il s'appliquait aux Ecritures, il s'adonnait à la lecture. Or le larron avait vu des prodiges, les mages avaient vu l'étoile ; mais lui n'avait rien vu de pareil, et pourtant il crut, tant est utile la lecture des Ecritures ! Mais Paul, dira-t-on, ne méditait-il pas la loi ? Oui, mais il me semble qu'il a été réservé à dessein pour le but que j'indiquais plus haut, à savoir, parce que le Christ voulait attirer les Juifs de tout côté, car rien ne pouvait leur être plus utile que sa conversion, s'ils eussent eu de l'intelligence. Elle devait plus les attirer que les signes, que tout autre moyen ; comme aussi rien n'était plus propre à scandaliser des âmes grossières. Voyez donc Dieu faire des prodiges après la dispersion des apôtres. Les Juifs avaient accusé les apôtres, les avaient jetés en prison ; Dieu fait des miracles. Et voyez comment : les tirer de prison, amener Philippe, attirer Paul, se montrer à Etienne : autant de signes de sa main. Et puis voyez quel honneur est fait à Paul, quel honneur à l'eunuque ! Au premier le Christ se montre, peut-être durement, parce qu'autrement il n'eût pas cru. Et nous qui sommes familiers avec ces prodiges, rendons-nous-en dignes. Beaucoup de gens entrent maintenant à l'église et ne savent pas ce qui s'y dit ; mais l'eunuque, même sur la place publique, même sur son char, s'appliquait à la lecture des Ecritures.

Il n'en est pas de même de vous ; personne n'a ce livre entre les mains ; tout plutôt que la Bible. Mais pourquoi n'a-t-il pas vu Philippe avant d'entrer à Jérusalem, mais seulement après ? Parce qu'il ne devait pas voir les apôtres chassés, vu qu'il était encore faible ; et parce qu'il n'aurait pas cru aussi facilement qu'il l'a fait après avoir été instruit par le prophète. Il en sera de même pour vous : si quelqu'un veut lire attentivement les prophètes, il n'aura pas besoin de signes ; et si vous le voulez, voyons la prophétie elle-même. « Comme une brebis, il a été mené à « la boucherie ; dans l'humiliation, son juge« ment a été aboli ». Par là l'eunuque apprit que le Christ a été crucifié, que la vie terrestre lui a été enlevée, qu'il n'avait pas commis de péché, qu'il a pu sauver les autres, que sa génération ne saurait être racontée, que les pierres se sont fendues, que le voile s'est déchiré, que les morts sont sortis de leurs tombeaux ; ou plutôt Philippe lui dit tout cela en expliquant le texte du prophète. La lecture des Ecritures est donc une grande chose. Ainsi s'accomplissait la parole de Moïse : « As« sis, couché, debout, marchant, souviens-toi « de ton Dieu ». (Deut. VI, 7.) Les voyages surtout, quand ils se font dans la solitude, nous donnent occasion de réfléchir, parce que personne ne nous distrait. C'est en route que l'eunuque obtient la foi, et Paul aussi ; mais c'est le Christ lui-même, et non un autre, qui attire Paul. Ceci dépassait le pouvoir des apôtres ; le plus merveilleux encore, c'est que, quoique les apôtres fussent à Jérusalem et qu'aucun d'eux ne se trouvât à Damas, Paul revint croyant de cette ville ; et ceux qui étaient à Damas savaient qu'il n'avait point la foi en sortant de Jérusalem, puisqu'il portait des lettres pour enchaîner les fidèles. Comme un excellent médecin, le Christ l'a guéri au fort même de la fièvre ; car il fallait le saisir dans l'accès de sa fureur. C'est alors que sa chute a été plus sensible, et qu'il s'est mieux condamné lui-même pour avoir formé de si criminelles entreprises. Mais il serait bon de reprendre le fil du discours que nous vous adressions. A quoi bon les Ecritures ? je vous le demande ? En ce qui vous regarde, elles n'existent plus. A quoi bon l'église ? Enfouissez les livres ; peut-être le jugement sera-t-il moins terrible, la punition moins forte. Oui, celui qui les enfouirait et ne les écouterait plus, les outragerait moins que vous ne le faites maintenant. Quel serait en effet son tort à leur égard ? De les avoir enfouis. Quel est le nôtre ? De ne pas les écouter. Or, je vous le demande, lequel est le plus injurieux de ne pas répondre à qui se tait, ou de ne pas répondre à qui parle ? Evidemment c'est ce dernier. Donc vous qui n'écoutez pas cette voix qui vous parle, vous commettez une plus grave injure, vous montrez un plus grand mépris. « Ne nous parlez pas », disaient autrefois les Juifs aux prophètes ; mais vous, vous faites pire, en disant : Ne nous parlez pas, nous ne ferons rien. Car les Juifs engageaient les prophètes à ne pas parler, de peur

que leur parole ne leur inspirât quelque sentiment de piété; mais vous, par un mépris plus grand, vous ne faites pas même cela. Croyez-moi : quand vous nous fermeriez la bouche de votre propre main, vous ne commettriez pas un aussi grand outrage que maintenant. Car enfin, celui qui écoute et n'obéit pas, ne montre-t-il pas un plus grand mépris que celui qui n'écoute pas?

5. Traitons ce sujet plus à fond. Si quelqu'un contenait celui qui l'injurie et lui fermait la bouche, à cause de la peine qu'il éprouverait à se voir injurié, et qu'un autre n'en eût aucun souci, n'eût pas même l'air d'y faire attention, lequel montrerait le plus grand mépris? N'est-ce pas celui-ci? Le premier fait voir qu'il sent le coup; le second ferme, pour ainsi dire, la bouche à Dieu. Ce mot nous fait horreur : mais écoutez comment cela se fait. La bouche par laquelle Dieu parle, est la bouche de Dieu. Car de même que notre bouche est celle de notre âme, bien que notre âme n'ait pas de bouche; ainsi la bouche des prophètes est la bouche de Dieu. Ecoutez et tremblez. Un diacre se tient debout, élève la voix et crie : « Attention ! » et cela bien des fois. Cette voix est celle de toute l'Eglise, et personne ne fait attention. Après lui, le lecteur commence la prophétie d'Isaïe, et personne encore ne fait attention, bien que ce langage n'ait rien d'humain. Ensuite, s'adressant à l'auditeur, il dit : « Voici ce que dit le Seigneur », et personne encore n'est attentif. Que dis-je? Il raconte des choses effrayantes, horribles, et personne n'est attentif. Mais que dit la foule? — On nous lit toujours les mêmes choses. — Et voilà surtout ce qui vous perd. Quand même vous sauriez cela, ce n'est pas une raison pour en détourner votre esprit; au théâtre, le spectacle est toujours le même et vous ne vous en lassez pas. Comment osez-vous parler ainsi, vous qui ne connaissez pas même les noms des prophètes? Vous ne rougissez pas de vous excuser en disant qu'on vous lit toujours les mêmes choses, quand vous ne savez pas même les noms des écrivains, bien que vous les entendiez toujours? Vous convenez vous-même qu'on dit toujours les mêmes choses. Si je disais cela par manière de reproche, vous devriez recourir à une autre excuse, et ne pas ainsi vous accuser vous-même. Dites-moi : Ne donnez-vous point d'avis à votre fils? Et s'il vous disait que vous répétez toujours les mêmes choses, ne prendriez-vous pas cela pour une injure? Il serait permis de ne pas répéter, si nous savions bien ces choses, et que nous le prouvassions par notre conduite; et encore la lecture n'en serait-elle pas inutile. Qui égale Timothée? Et pourtant Paul lui écrit : « Appliquez-vous à la lecture et à l'exhortation ». (I Tim. IV, 13.) Car il est impossible, absolument impossible d'épuiser le sens des Ecritures; c'est une source qui n'a pas de fond. J'ai su, dit-on ordinairement, et cela m'a échappé[1].

Voulez-vous que je vous prouve que ce n'est pas toujours la même chose? A combien portez-vous le nombre de ceux qui ont parlé sur les évangiles? Eh bien! tous ont dit quelque chose d'extraordinaire et de nouveau. Car plus on s'y applique, plus la vue devient perçante, plus on est éclairé de la pure lumière. Elles sont grandes, les choses dont je parle. Qu'est-ce qu'une prophétie, dites-le moi? qu'est-ce qu'un récit? qu'est-ce qu'une parabole? une allégorie? une figure? un symbole? les évangiles? Ou plutôt répondez seulement à cette question si claire : pourquoi les appelle-t-on évangiles? Vous avez souvent ouï dire que les évangiles ne doivent renfermer rien de triste; néanmoins ils sont remplis de passages bien sévères. « Leur feu ne s'éteindra pas et leur « vie ne mourra point ». (Marc, IX, 43.) Et cet autre : « Et il le divisera et il lui donnera sa « part avec les hypocrites » (Matth. XXIV, 51); et ceci : « Il leur dira : Je ne vous connais pas, « retirez-vous de moi, vous qui commettez « l'iniquité ». (Id. VII, 23.) Ne nous faisons donc point d'illusion, en nous imaginant que c'est là un langage à la façon des Grecs. Est-ce que cela ne nous regarde pas? Mais vous êtes sourds, et, dans votre stupidité, vous baissez la tête. Les évangiles, dit-on, ne doivent contenir rien de pratique, mais simplement donner de bons conseils. Et les choses pratiques y abondent, comme celle-ci : « Si quelqu'un « ne hait pas son père et sa mère, il n'est pas « digne de moi ». (Luc, XVI, 26.) « Je ne suis « pas venu apporter la paix sur la terre, mais « le glaive ». (Matth. X, 34.) « Vous aurez des « tribulations dans le monde ». (Jean, XVI, 33.) Voilà qui est bien, mais ce ne sont pas de bonnes nouvelles; la bonne nouvelle, c'est ceci : vous aurez tels biens; comme on se dit

[1] Une note du texte dit que cette phrase ne se lie point avec ce qui précède.

familièrement les uns aux autres : qu'ai-je à faire avec les évangiles? Votre père ou votre mère viendra. L'évangile ne dit pas : Faites cela ! Dites-moi donc encore : quelle différence y a-t-il entre les évangiles et les livres des prophètes? Pourquoi ceux-ci ne s'appellent-ils pas évangiles? car ils disent les mêmes choses, comme, par exemple : « Le boiteux sautera « comme un cerf ». (Isaïe, CXXV, 6.) « Le Sei- « gneur donnera la parole à ceux qui évangé- « lisent ». (Ps. LVII.) « Je vous donnerai un « ciel nouveau et une terre nouvelle ». (Isaïe, LXV, 17.) Pourquoi ces livres ne s'appellent-ils pas évangiles? Pourquoi l'évangile ne s'appelle-t-il pas prophétie? Mais si, ne sachant pas même ce que c'est que les évangiles, vous méprisez ainsi la lecture des Ecritures, que vous dirai-je? Je vous dirai encore autre chose : Pourquoi quatre Evangiles? Pourquoi pas dix? Pourquoi pas vingt? Pourquoi un plus grand nombre n'ont-ils pas entrepris de composer des évangiles? Pourquoi pas un seul? Pourquoi des disciples? Pourquoi d'autres qui n'étaient pas disciples? En deux mots, pourquoi les Ecritures? Pourtant l'Ancien Testament dit le contraire : « Je vous donne- « rai un Testament nouveau ». (Jér. XXXI, 31.) Où sont ceux qui disent : c'est toujours la même chose? Vous ne parleriez pas ainsi, si vous saviez que quand même un homme vivrait dix mille ans, il n'y trouverait pas toujours la même chose. Croyez-moi bien : je ne résoudrai aucune de ces questions ni en particulier, ni en public; si quelqu'un trouve la solution, j'approuverai par un signe de tête; sinon je resterai tranquille. Nous avons fait de vous des hommes inutiles, en expliquant toujours tout sur-le-champ, et en ne refusant pas quand il aurait fallu. Vous avez maintenant de nombreuses questions : étudiez-les, cherchez-en la raison. Pourquoi évangiles? Pourquoi pas prophéties? Pourquoi des choses pratiques dans les évangiles? Si quelqu'un est embarrassé, qu'un autre cherche, et communiquez-vous le fruit de vos réflexions; quant à nous, nous garderons le silence. Car si ce que nous avons dit jusqu'ici ne vous a servi à rien, ce que nous pourrions ajouter serait encore plus inutile. En vérité, nous puisons dans un tonneau percé; mais votre punition n'en sera que plus terrible. Nous nous tairons donc. Il dépend de vous qu'il n'en soit pas ainsi. Si nous voyons en vous du zèle, peut-être reprendrons-nous la parole, afin que vous deveniez de plus en plus agréables à Dieu et que nous nous réjouissions en vous : glorifiant en tout Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire, la puissance, la grandeur et l'honneur, avec le Père, qui n'a pas de commencement, et son Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé DEVOILE.

HOMÉLIE XX.

OR, IL Y AVAIT A DAMAS UN DISCIPLE NOMMÉ ANANIE, A QUI LE SEIGNEUR DIT, DANS UNE VISION : « ANANIE ». ET IL RÉPONDIT : « ME VOICI, SEIGNEUR ». LE SEIGNEUR LUI DIT : « LEVEZ-VOUS, ET VOUS EN ALLEZ DANS LA RUE QU'ON APPELLE DROITE, CHERCHER DANS LA MAISON DE JUDAS UN NOMMÉ SAUL DE TARSE, CAR IL Y EST EN PRIÈRES ». ET IL A VU, DANS UNE VISION, UN HOMME NOMMÉ ANANIE, QUI ENTRAIT ET LUI IMPOSAIT LES MAINS, AFIN QU'IL RECOUVRAT LA VUE. (VERS. 10, 11, 12, JUSQU'AU VERS. 25.)

ANALYSE.

1 et 2. Paul aveugle, à Damas, guéri par Ananie. — Zèle ardent de Paul ; sa prudence et son courage.
3 et 4. Beau développement sur cette pensée : la grande accusation que le chrétien doit redouter, c'est d'avoir été inutile.

1. Pourquoi le Seigneur n'appelle-t-il, n'envoie-t-il aucun des principaux apôtres pour l'instruction de Paul ? C'est qu'il ne fallait pas un homme pour amener Paul à la foi, il fallait le Christ lui-même. Ananie ne l'a pas enseigné, mais seulement baptisé. A peine baptisé, Paul s'attire la grâce de l'Esprit par l'ardeur de son zèle. Maintenant, qu'Ananie fut un personnage considérable, c'est ce qui est évident, et par ce qui lui est communiqué, et par la réponse qu'il oppose : « Seigneur, « j'ai entendu dire à plusieurs, combien cet « homme a fait de maux à vos saints, dans « Jérusalem (13) ». S'il a pu opposer, à Dieu, une pareille réponse, que n'aurait-il pas dit à un ange que Dieu lui aurait envoyé ? Nous avons vu que Philippe ne fut pas averti de ce qui doit arriver ; un ange se montre à lui ; l'Esprit lui ordonne d'avancer, de s'approcher du chariot. Ici, l'Esprit fait plus ; il rassure Ananie ; il semble lui dire : C'est un homme qui est en prières, c'est un aveugle, et vous avez peur. Moïse aussi nous fait voir une peur semblable. Les paroles d'Ananie marquent plutôt la peur que le manque de foi. Ecoutez-les : « Seigneur, j'ai entendu dire à plusieurs, « combien cet homme.... » Que dites-vous ? Dieu parle, et vous hésitez ! Ainsi, on ne connaissait pas encore la puissance du Christ. « Et même il est venu en cette ville, avec un « pouvoir des princes des prêtres, pour em- « mener prisonniers tous ceux qui invoquent « votre nom (14) ». D'où le savait-on ? Il faut croire que la terreur était générale, et l'on avait eu grand soin de courir aux informations. Ananie ne parle donc pas pour apprendre au Christ quelque chose, mais Ananie ne comprend pas, dans une pareille conjoncture, la possibilité de ce qu'on lui demande. C'est ainsi qu'ailleurs les disciples disent : « Qui « peut être sauvé ? » (Marc, x, 26.) Mais voyez comme tout est disposé de manière à lui inspirer de la confiance. Un songe, une vision, une voix qui avertit : Il est en prières, dit le Seigneur, donc ne craignez rien. Et pourquoi ne lui annonce-t-il pas clairement la victoire remportée ? C'est pour nous apprendre à ne pas publier nos triomphes, ou plutôt, c'est précisément parce que le Seigneur voyait la crainte d'Ananie. Et ce n'est pas pour Dieu une raison de lui dire : Il ne refusera pas de vous croire. Mais que lui dit-il ? « Levez-vous, « et vous en allez. Car il a vu, dans une vision, « un homme qui lui imposait les mains. Dans « une vision », parce qu'il était aveugle. Et la grandeur du miracle n'a pas transporté le disciple, tant il avait peur ! C'est de lui pourtant que Dieu s'est servi pour rendre la vue à Paul devenu aveugle. Le Seigneur lui repartit : « Allez le trouver, parce que cet homme

« m'est un vase d'élection pour porter mon « nom devant les gentils, devant les rois, et « devant les enfants d'Israël ; car je lui mon- « trerai combien il faudra qu'il souffre pour « mon nom (15, 16) ». Non-seulement, ce sera un fidèle, dit le Seigneur, mais un docteur, et il parlera, en toute liberté, « devant les gentils « et devant les rois ». Sa doctrine grandira au point de prévaloir sur toutes les nations et sur les rois. « Ananie s'en alla donc, et, étant « entré dans la maison, il lui imposa les « mains et lui dit : Saul, mon frère, le Sei- « gneur m'a envoyé Jésus, qui vous est apparu « dans le chemin par où vous veniez, afin que « vous recouvriez la vue, et que vous soyez « rempli du Saint-Esprit (17). Jésus », dit-il, « qui vous est apparu dans le chemin ».

Certes, ce n'est pas le Christ qui lui a dit ces choses, mais l'Esprit. « Et aussitôt, il « tomba de ses yeux comme des écailles, et il « recouvra la vue ; et s'étant levé, il fut bap- « tisé (18). Ayant ensuite mangé, il reprit des « forces (19) ». Il ne fit que lui imposer les mains, et aussitôt de ses yeux tombèrent les écailles. On a trouvé, dans ces écailles, la cause de cette cécité. Mais pourquoi le Seigneur ne lui enleva-t-il pas les yeux? Voici ce qu'il y eut de plus étrange : Saul, ayant les yeux ouverts, ne voyait point : il subit cette infir- mité jusqu'à ce qu'il eut quitté la loi pour Jésus. « Et aussitôt », dit le texte, « il fut bap- « tisé. Ayant ensuite mangé, il reprit des for- « ces ». Il va sans dire qu'il était brisé par le voyage, par l'épouvante, par la faim, par le trouble de son cœur. Pour prolonger ce trouble, le Seigneur le laissa dans la cécité jusqu'à l'ar- rivée d'Ananie. Il ne fallait pas non plus qu'on prît cette cécité pour une imagination ; de là, les écailles. Ce qui est certain, c'est que Saul n'eut pas besoin d'autre enseignement ; ce qui lui était arrivé lui tint lieu d'enseignement. « Et il demeura, durant quelques jours, avec « les disciples qui étaient à Damas. Et il se mit « aussitôt à prêcher Jésus dans les synagogues, « assurant qu'il était le Fils de Dieu (20) ». Voyez, tout de suite il se met à enseigner dans les synagogues. Il ne rougit pas de son changement, il n'a pas peur de démentir ce qui l'a rendu fameux auparavant. Et non-seu- lement il enseigne, mais il enseigne dans les synagogues. Ainsi, il a commencé par donner la mort, il était prêt à commettre mille meur- tres. Voyez-vous la puissance du signe qui l'a frappé ? Par le même signe, Saul, à son tour, surprend tous les hommes. Ce que montre le texte, en ajoutant : « Tous ceux qui l'écou- « taient étaient frappés d'étonnement, et ils « disaient : N'est-ce pas là celui qui persécu- « tait avec tant d'ardeur, dans Jérusalem, « ceux qui invoquaient ce nom, et qui est « venu ici pour les emmener prisonniers aux « princes des prêtres ? Mais Saul se fortifiait « de plus en plus, et confondait les Juifs qui « demeuraient à Damas, leur prouvant que « Jésus était le Christ (21, 22) ». Dans sa connais- sance de la loi, il leur fermait la bouche, il ne leur permettait pas de souffler le mot. Ils avaient cru se délivrer de tous les discours de ce genre en se délivrant d'Etienne, et ils re- trouvaient un autre Etienne encore plus véhément.

2. Mais reprenons ce qui concerne la vision d'Ananie. Le Seigneur ne lui dit pas : Allez lui parler et l'instruire. Car si ces paroles : « Il « est en prières, et il a vu un homme qui lui « imposait les mains », ne suffisaient pas pour persuader Ananie, à plus forte raison, les autres paroles eussent été peu convaincantes. « Il a vu », dit le texte, « dans une vision » ; par conséquent il ne se défiera pas de vous ; donc ne craignez rien, mettez-vous en route. C'est ainsi qu'il arrive à Philippe de ne pas tout comprendre au premier moment. « Parce « qu'il m'est un vase d'élection ». Paroles qui ont pour but de dissiper la crainte, et d'inspi- rer la confiance ; puisque ce persécuteur de- vait prendre les intérêts du Seigneur, au point de souffrir beaucoup de maux. L'expression, « C'est un vase », montre que la perversité n'est pas naturelle en lui ; « d'élection », montre qu'il a été trouvé bon, car on ne choi- sit que ce qui a été trouvé bon. La réponse d'Ananie ne prouve pas qu'il refuse de croire, ni qu'il pense que le Christ se soit trompé ; rejetons ces pensées ; mais Ananie effrayé, tremblant, n'a rien entendu de ce qu'on lui disait, du moment que le nom de Paul eut frappé son oreille ; telle fut son épouvante aussitôt qu'il eût entendu ce nom ; et cepen- dant, en apprenant la cécité dont le Seigneur l'avait frappé, Ananie devait se rassurer. « Et « même il est venu en cette ville, dit-il, pour « emmener prisonniers tous ceux qui invo- « quent votre nom ». C'est comme s'il disait : J'ai peur qu'il n'aille, moi aussi, m'emmener à Jérusalem ; voulez-vous me jeter dans la

gueule du lion ? Voulez-vous me livrer à lui ? Il a peur; et ce qu'il dit, c'est pour nous faire connaître, par tous les moyens, la vertu de Paul. Que les Juifs tiennent un pareil langage, il n'y a là rien de merveilleux; mais que ce soit Ananie qui parle ainsi et avec une telle épouvante, c'est la plus grande preuve de la puissance de Dieu.

« Saul, mon frère ». L'épouvante est grande; mais l'obéissance est plus grande encore, après l'épouvante. Le Seigneur avait dit : « C'est un « vase d'élection » ; on pouvait croire que Dieu agissait seul ; pour corriger cette pensée, le texte ajoute : « Pour porter mon nom devant « les gentils, devant les rois et devant les en- « fants d'Israël ». Ananie entend ici ce qui devait le plus réjouir son cœur ; le persécuteur allait donc se tourner contre les Juifs. Aussi ce n'est pas de la joie seulement, mais de la confiance qui remplit l'âme d'Ananie. « Car « je lui montrerai », dit le texte, « combien il « faudra qu'il souffre pour mon nom ». Ces paroles révèlent l'avenir, et en même temps opèrent la persuasion : un jour, il souffrira tout, ce persécuteur si furieux, et Ananie ne veut pas le baptiser pour qu'il recouvre la vue; tant mieux, dit Ananie, laissez-le dans sa cécité; ce qui fait sa douceur aujourd'hui, c'est qu'il est aveugle. A quoi bon m'ordonner de lui ouvrir les yeux? pour qu'il continue à nous emmener prisonniers? Eh bien ! non, ne redoutez pas l'avenir : quand ses yeux se rouvriront, ce n'est pas contre nous, mais pour nous, qu'il se servira de ses yeux; donc, « pour qu'il recouvre la vue ». Puis il ajoute : N'ayez pas peur, il ne vous fera aucun mal; au contraire, il souffrira un grand nombre de maux. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il souffrira d'abord ; et ensuite, il se précipitera dans les dangers. « Saul, mon frère, Jésus qui « vous est apparu dans le chemin, m'a envoyé (17) ». Il ne lui dit pas : qui vous a aveuglé, mais « qui vous est apparu » ; langage plein de mesure, et qui n'a rien de présomptueux. Ainsi, de même que Pierre disait à propos du boiteux : « Pourquoi nous regardez-vous comme si c'é- « tait par notre vertu ou par notre puissance, « que nous eussions fait marcher ce boiteux? » (Act. III, 12.) De même Ananie, en cette circonstance : « Jésus qui vous est apparu ». Il lui imposait les mains, en prononçant ces paroles, et la double cécité était guérie. Quant à cette observation, « ayant mangé, il reprit des « forces »; c'est pour montrer l'affaiblissement de Saul, et par suite du chagrin que lui causait sa cécité, et par suite de la peur, et par suite de la faim. Car il ne voulut prendre de nourriture qu'après qu'il eût été baptisé, et gratifié ainsi des plus précieux dons. Et Ananie ne dit pas : Jésus le crucifié, le Fils de Dieu, celui qui fait des miracles; mais que lui dit-il ? « Qui vous est apparu ». Il ne le désigne que parce que Saul connaît de lui; le Christ n'avait rien ajouté, n'avait pas dit : Je suis le crucifié, le ressuscité, mais : « Celui « que vous persécutez ». Ananie ne lui dit pas : le persécuté, afin de ne pas prononcer des paroles de triomphe ni de sarcasme. « Qui « vous est apparu », dit-il, « dans le chemin ». Sans doute, il n'a pas été vu, mais ce qu'il a opéré, l'a fait voir. Et pour alléger ce qu'il y a de pénible dans ces paroles, vite Ananie ajoute : « Afin que vous recouvriez la vue, et « que vous soyez rempli du Saint-Esprit ». Ainsi, il n'est pas venu pour le confondre à propos de ce qui est arrivé, mais pour lui apporter la grâce. Quant à moi, il me semble que Saul et que Corneille ont reçu le Saint-Esprit tout de suite après que ces paroles eurent été prononcées. Cependant celui qui le communiquait, n'était pas un des douze. Qu'importe ? il n'y avait, dans ces circonstances, rien qui appartînt à l'homme, rien qui se fît par l'énergie de l'homme. C'était Dieu qui était là, opérant tout. Et, en même temps, le Seigneur fait deux choses : il enseigne à Saul la modération de la sagesse, en ne le conduisant pas vers ceux qui reçurent les premiers le titre d'apôtres; de plus, le Seigneur montre qu'il n'y a, dans ce fait, rien d'humain. Ce qui n'empêche pas que Saul fût jugé digne de posséder l'Esprit qui donne des signes, afin que, par là encore, sa foi éclatât ; car il ne fit pas de miracle. « Et aussitôt », dit le texte, « il se mit à prêcher Jésus dans les syna- « gogues, assurant qu'il est le Fils de Dieu ». Il ne prêchait pas le Christ ressuscité, le Christ vivant ; qu'annonçait-il donc ? Il avait choisi avec une admirable précision son dogme, « que Jésus est le Fils de Dieu ». Les infidèles refusent d'ajouter foi à ces paroles, quand ils auraient dû non-seulement y ajouter foi, mais les recevoir avec transport. Et pourquoi ne se bornent-ils pas à dire que c'était un persécuteur ? pourquoi disent-ils qu'il exterminait ceux qui invoquent ce nom ? Ils montraient

bien ainsi tout ce qu'il y avait d'insensé dans leur fureur ; ils ne prononçaient pas le nom de Jésus ; leur jalousie ne voulait pas entendre ce nom, tant ils étaient semblables à des bêtes fauves ! « Et même il est venu en cette ville « pour ». Nous ne pouvons pas dire, dit le texte, qu'il fut d'abord avec les apôtres.

3. Voyez combien de témoignages pour montrer que Paul faisait partie des ennemis de la foi. Quant à lui, loin d'en rougir, au contraire, il s'en glorifiait. « Mais Saul se for- « tifiait de plus en plus et confondait les Juifs (22) » ; c'est-à-dire, leur fermait la bouche, ne leur permettait pas de souffler le mot ; « leur prouvant que Jésus est le Christ ». Il instruisait, dit le texte, car il fut tout de suite docteur. « Longtemps après, les Juifs résolurent « ensemble de le faire mourir (23) ». Les Juifs reprennent l'argument toujours en vigueur chez eux, désormais ils ne cherchent plus sycophantes, accusateurs, faux témoins : ils n'en veulent plus. Que veulent-ils donc ? Désormais ils font eux-mêmes la besogne. Ils voyaient la doctrine se propager, ils ne veulent plus avoir recours à des jugements. « Mais Saul fut « averti du dessein qu'ils avaient formé contre « sa vie ; et comme ils faisaient bonne garde, « jour et nuit, aux portes, pour le tuer (24) ». Pourquoi ? c'est que Paul leur était plus insupportable que tous les miracles que l'on avait vus, que la conversion des cinq mille, que la conversion des trois mille. Et maintenant voyez-le sauvé, non par la grâce de Dieu, mais par l'habileté humaine ; c'est pour vous faire connaître la vertu de l'homme qui brille, même en l'absence de tout miracle, de son éclat propre. « Les disciples le prirent et le « descendirent, durant la nuit, par la muraille, « dans une corbeille (25) ». Naturellement pour déjouer tous les soupçons. Eh bien, après, échappé à ce danger, renonce-t-il à sa mission ? Nullement ; il se retire, afin de mieux les attaquer ; la sincérité de sa foi tenait encore en défiance un grand nombre de personnes. Voilà pourquoi cette fuite eut lieu longtemps après. Qu'est-ce à dire ? il est vraisemblable que Paul refusa longtemps de partir, malgré peut-être un grand nombre d'avertissements ; mais, quand il sut le dessein formé contre lui, il permit à ses disciples d'agir ; car il eut des disciples tout de suite. C'est ce qu'il indiquait, en disant : « Celui qui « était à Damas gouverneur de la province « pour le roi Arétas, faisait faire la garde dans « la ville des Damascéniens, afin de me pren- « dre ». (II Cor. xi, 32.) Et, voyez : l'évangéliste ne dit rien avec exagération ; il ne cherche pas la gloire de Paul ; il dit seulement que l'on excita le roi. Les disciples le firent donc partir seul, et personne avec lui. Ce qui s'explique, parce qu'il fallait qu'il allât se montrer aux apôtres à Jérusalem ; ou plutôt les disciples le firent partir de telle sorte que, dans la suite, c'était lui seul qui devait pourvoir à sa sûreté. Mais lui, bien loin d'y penser, fit tout le contraire, et aussitôt il s'élança au milieu des furieux. Voilà le zèle brûlant ; voilà le comble de la ferveur. Et, voyez, sans discontinuer, dès le premier jour, comme il observe le précepte qu'entendirent les apôtres : « Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me « suit pas ». (Math. x, 38). Ce fait, qu'il venait après les autres, ne le rendait que plus ardent. Et sa conduite était l'application de cette parole : « Celui à qui on remet beaucoup, aimera davantage » (Luc, vii, 47.) Aussi, plus il se fit attendre, plus il prouva son amour ; condamnant ouvertement sa vie première, se reprenant à chaque instant à la flétrir, il ne croyait jamais avoir assez fait pour effacer ses premières actions. « Assurant », dit le texte, c'est-à-dire, qu'il était plein de douceur dans son enseignement. Et, voyez, on ne lui dit pas : Toi qui désolais les fidèles, d'où vient que tu es changé ? Ses ennemis rougissaient, et ne faisaient ces réflexions qu'en eux-mêmes ; il aurait pu leur dire avec beaucoup plus de raison : C'est vous surtout qu'il convient d'instruire, car c'est ainsi qu'il se défend auprès d'Agrippa.

Imitons-le, nous aussi, je vous en conjure, et soyons prêts à braver tous les dangers. Mais pourquoi, dira-t-on, a-t-il pris la fuite ? ce n'est pas par lâcheté ; mais il voulait se conserver pour la prédication. S'il eût été lâche, il ne serait pas allé à Jérusalem ; il ne se serait pas aussitôt chargé de répandre la doctrine ; il aurait modéré sa fougue. Non, il n'y avait en lui aucune lâcheté, mais il y avait de la prudence. Le meurtre d'Etienne l'avait instruit ; aussi ne craignait-il pas de mourir pour la prédication, si toutefois sa mort était d'une grande utilité. C'était un homme qui ne voulait pas même voir le Christ, malgré l'ardent désir qu'il éprouvait de le voir, parce qu'il n'avait pas encore rempli sa tâche auprès des

hommes. Voilà ce que doit être l'âme d'un chrétien.

4. Dès le commencement, dès les premiers pas de sa course, le caractère de Paul se déclarait; disons mieux, même avant ce temps. Car, dans la conduite même qu'il tint avant de posséder la vraie science, il agissait conformément à la raison humaine. Si, après tant de temps, il n'éprouvait pas encore le désir de quitter la vie, à bien plus forte raison, au commencement de sa mission, quand il ne faisait que de sortir du port. Et maintenant le Christ ne l'arrache pas au danger, mais le laisse aller, parce qu'il est un grand nombre d'actions que le Seigneur tient à voir accomplir par la sagesse humaine. Autre raison encore de le laisser aller. C'est pour nous apprendre que les apôtres mêmes furent des hommes, et que ce n'est pas toujours, en toute occasion, la grâce seule qui opère; autrement, on aurait pu ne les prendre que pour des morceaux de bois. Voilà donc pourquoi ces hommes, en beaucoup de circonstances, administraient d'eux-mêmes. Faisons ainsi pour ce qui nous concerne, et sachons, de la même manière, prendre soin du salut de nos frères. Le martyre n'est pas plus glorieux que la force qui ne refuse aucune souffrance pour procurer le salut d'un grand nombre; rien ne réjouit tant le cœur de Dieu. Je veux redire ce que j'ai souvent dit; je le redirai pour exprimer mon vif désir: d'ailleurs, le Christ faisait de même quand il rappelait le devoir de pardonner: « Lorsque vous priez, remettez ce que vous « pouvez avoir contre quelqu'un ». (Matth. v, 23.) Il dit encore à Pierre: « Je ne vous dis « pas de pardonner jusqu'à sept fois, mais jus- « qu'à septante fois sept fois ». (Ibid. xviii, 22.) Et en fait, il a pardonné lui-même le mal qu'on lui faisait; et c'est parce que nous savons que c'est là le but du christianisme, que nous revenons sans cesse sur ce sujet.

Non, rien n'est plus froid qu'un chrétien qui ne sauve pas ses frères. Vous ne pouvez pas ici objecter la pauvreté; la femme aux deux petites pièces de monnaie parlerait contre vous. Pierre disait: « Je n'ai ni or ni ar- « gent ». (Act. iii, 6.) Paul était pauvre, à tel point que souvent il ressentit la faim et manqua de la nourriture nécessaire. Vous ne pouvez pas objecter votre obscurité: les apôtres étaient obscurs et sortis d'hommes obscurs. Vous ne pouvez pas prétexter de votre ignorance dans la littérature; eux aussi étaient des hommes sans lettres. Et seriez-vous un esclave, seriez-vous un esclave fugitif, vous pouvez toujours faire ce qui dépend de vous. Tel était Onésime; et voyez le nom que Paul lui donne, à quelle dignité il l'élève: « Afin », dit-il, « qu'il communique avec moi dans mes « liens ». (Philém. i, 10.) Vous ne pouvez pas objecter vos maladies; car Timothée aussi avait des maladies fréquentes; écoutez la preuve qu'en donne Paul: « Usez d'un peu « de vin, à cause de votre estomac et de vos « fréquentes maladies ». (I Tim. v, 23.) Il n'est personne qui ne puisse être utile au prochain, avec la volonté de faire ce qui dépend de lui. Ne voyez-vous pas combien les arbres stériles sont vigoureux, beaux, élancés, unis, élevés; cependant, si nous avions un jardin, nous préférerions à ces arbres des grenadiers, des oliviers couverts de fruits; car ces arbres stériles sont pour le plaisir, non pour l'utilité; l'utilité qu'ils peuvent avoir est mince; à eux ressemblent ceux qui ne considèrent que leur intérêt propre; ou plutôt ils ne leur ressemblent même pas, ils ne sont bons qu'à subir la vengeance. Ces arbres stériles servent à construire des édifices, à en consolider l'intérieur. Telles étaient ces vierges, chastes, parées, pratiquant la continence, mais inutiles; aussi on les brûle. Tels sont ceux qui n'ont pas nourri le Christ. Et maintenant, voyez: aucun d'eux n'est accusé pour ses péchés, pour ses fornications, pour ses parjures, pour rien; la grande accusation, c'est d'avoir été inutile. Tel était celui qui enfouissait le talent; sa vie était sans reproche, mais inutile. Comment, je vous le demande, un tel homme peut-il être un chrétien? Répondez-moi: si le ferment, mêlé à la farine, ne transforme pas toute la pâte, est-ce, à vrai dire, un ferment? Et encore, si un parfum n'embaume pas ceux qui approchent, pouvons-nous l'appeler un parfum? Ne dites pas qu'il vous est impossible d'agir sur les autres; si vous êtes chrétien, ce qui est impossible, c'est que vous n'agissiez pas. Ce qui est dans la nature n'admet pas de contradiction; il en est de même de ce que nous disons ici: Ce que nous demandons est dans la nature du chrétien; n'outragez pas Dieu. Dire que le soleil ne peut pas briller, c'est outrager le soleil; dire qu'un chrétien ne peut pas être utile, c'est outrager Dieu et l'accuser de mensonge. Car il est plus facile pour le soleil de

n'avoir ni chaleur ni clarté, que pour le chrétien de n'avoir pas de lumière ; il est plus facile à la lumière de devenir les ténèbres, que de voir une telle contradiction. Ne dites pas impossible ; l'impossible c'est le contraire. N'outragez pas Dieu. Si nous disposons bien nos affaires, ce que je dis se fera comme une conséquence naturelle ; la lumière du chrétien ne peut rester cachée ; on ne peut dérober aux regards cette lampe brillante. Donc, pas de négligence. De même que la vertu profite et à nous et à ceux à qui notre vertu est utile, ainsi la malignité est doublement funeste et à nous et à ceux que nous blessons. Supposez un ignorant, si vous voulez, souffrant, de la part d'un ennemi, des maux sans nombre, et personne ne le venge, et il répond à ses ennemis par des bienfaits : quel enseignement, quelle parole, quelle exhortation ne serait pas au-dessous de cette conduite ? Donc, pénétrés de ces vérités, attachons-nous à la vertu, puisque c'est le seul moyen de conquérir le salut, puisqu'il faut les bonnes œuvres de la vie présente pour entrer dans le partage des biens à venir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

ÉTANT VENU A JÉRUSALEM, PAUL CHERCHAIT A SE JOINDRE AUX DISCIPLES ; MAIS TOUS LE CRAIGNAIENT, NE CROYANT PAS QU'IL FUT LUI-MÊME DISCIPLE. ALORS BARNABÉ L'AYANT PRIS AVEC LUI, L'AMENA AUX APOTRES, ET LEUR RACONTA COMMENT LE SEIGNEUR LUI ÉTAIT APPARU DANS LE CHEMIN. (CHAP. IX, 26, 27, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

ANALYSE.

1-3. Paul à Jérusalem. — Discussion sur les premiers voyages de Paul. — Démonstration de la principauté de Pierre. — Résurrection de Thabite.

4 et 5. Magnifique mouvement d'éloquence : la mort du pécheur, le vrai deuil, les vrais sujets de larmes ; les aumônes utile aux morts ; les offrandes pour les défunts.

1. Nous aurons raison ici de nous demander comment il a pu écrire, dans sa lettre aux Galates : « Je ne suis point retourné à Jéru- « salem, mais je m'en suis allé en Arabie et à « Damas ; et ainsi, trois ans s'étant écoulés, je « retournai à Jérusalem pour voir Pierre, et je « n'ai vu aucun des apôtres ». (Gal. I, 17-19.) D'où vient qu'ici, au contraire, le texte dit que Barnabé l'amena aux apôtres ? Ou l'apôtre veut dire : Je ne suis pas allé pour demeurer (car il dit immédiatement avant : « Je n'ai pas pris « conseil de la chair et du sang » (Ibid. 16 ;) je ne suis pas allé à Jérusalem trouver les apôtres qui me précédaient) ; ou voici encore l'explication que l'on peut donner : les piéges qui lui furent tendus à Damas, furent postérieurs au voyage en Arabie ; ensuite il retourna de Damas à Jérusalem. Donc lui-même n'alla pas voir les apôtres, mais il cherchait à se joindre aux disciples, comme n'étant pas encore docteur, mais simplement disciple lui-même. Il n'alla donc pas pour voir les apôtres qui le précédaient ; et en effet, ils ne lui ont rien appris. Ou il ne parle pas de ce voyage,

il le passe sous silence, et voici ce qui est arrivé : Il s'en est allé en Arabie, ensuite à Damas, ensuite à Jérusalem, de là en Syrie; ou bien, s'il n'en est pas ainsi, voici ce qu'il faut croire : Il alla à Jérusalem, de là il fut envoyé à Damas ; il alla ensuite en Syrie, ensuite une seconde fois à Damas, ensuite à Césarée ; et alors, après quatorze ans sans doute, Barnabé l'amena aux frères. Si cette explication n'est pas vraie, il s'agit alors d'une autre époque, car l'historien abrège considérablement le récit, entassant les époques. Voyez quel détachement de la gloire ! Il ne raconte pas cette fameuse vision, il passe outre, et ensuite il commence de cette manière : « Etant venu à Jérusalem, il cherchait à « se joindre aux disciples, mais tous le craignaient ». Et voici ce qui montre encore la chaleur de Paul : Ce n'est pas l'histoire d'Ananie, ce n'est pas l'admiration qu'il excitait à Damas, mais ce sont les faits qui se sont passés à Jérusalem. Il est certain qu'on attendait de lui quelque chose de supérieur à l'homme ; et remarquez : Paul ne va pas trouver les apôtres; la modestie le retient; il va voir les disciples, parce qu'il est lui-même disciple ; on ne le regardait pas encore comme un fidèle.

« Alors Barnabé l'ayant pris, l'amena aux « apôtres, et leur raconta comment le Seigneur « lui était apparu dans le chemin ». Ce Barnabé était un homme doux et bon, son nom signifie « fils de la consolation » ; d'où il suit qu'il fut l'ami de Paul. Quant à sa bonté, à son affabilité, la preuve c'est sa conduite présente, et sa conduite avec Jean ; c'est ce qui explique l'assurance de Paul, qui lui raconte comment le Seigneur lui est apparu dans le chemin, et que Dieu lui a parlé, et qu'à Damas il s'est montré librement un serviteur du Seigneur Jésus. Il est vraisemblable qu'à Damas, Barnabé avait entendu parler de Paul. Telle fut la préparation de son apostolat dans lequel les œuvres confirmèrent les paroles. « Et il était « avec eux, entrant et sortant dans Jérusalem, « et parlant avec force et liberté au nom du « Seigneur Jésus. Il parlait aussi et il discutait « avec les Juifs grecs (28, 29) ». Les disciples le craignant, les apôtres n'ayant pas encore confiance en lui, Paul s'arrange de manière à dissiper leurs craintes. Il parlait, dit le texte, et il discutait avec les Juifs grecs. Les Juifs grecs étaient ceux qui parlaient grec, et l'Ecriture a tout à fait raison ; car les autres ne voulaient même pas le voir : « Et ceux-ci cher- « chaient à le tuer » ; ce qui prouve à la fois, et la violence des vaincus et l'éclat de la victoire et le chagrin qu'elle causait : « Ce que « les frères ayant reconnu, ils le menèrent à « Césarée (30) ». Cette conduite s'explique par la crainte ; ils craignaient pour lui ce qui était arrivé à Etienne ; ils le mènent à Césarée : « Et « ils l'envoyèrent à Tarse ». Quelle que soit leur crainte, ils l'envoient toutefois, et pour qu'il prêche, et pour qu'il soit en sûreté, Tarse étant sa patrie. Eh bien ici, voyez comme il est vrai de dire que la grâce n'agit pas toujours seule, que Dieu permet aussi aux hommes de faire beaucoup de choses par la sagesse qui leur est propre, par la prudence humaine. Ce qui est vrai de Paul, l'est bien plus des autres hommes. Il lui permet donc d'enlever tout prétexte à ces malheureux : « Cependant l'Eglise était en paix par toute la « Judée et la Samarie, et elle s'établissait mar- « chant dans la crainte du Seigneur, et elle « était remplie de la consolation du Saint- « Esprit (31) ». L'historien va parler de Pierre visitant les fidèles; il ne veut pas que cette démarche paraisse un effet de la crainte; il expose donc d'abord l'état de l'Eglise, montrant qu'au temps de la persécution Pierre était resté à Jérusalem. Mais l'Eglise étant partout en paix, Pierre laisse Jérusalem, telle est la ferveur qui l'emporte ! En effet, la paix n'était pas une raison pour que l'on n'eût pas besoin ailleurs de sa présence. Et pourquoi, dira-t-on, ce voyage, en pleine paix, après le départ de Paul? C'est que les peuples vénéraient surtout ceux qu'ils voyaient souvent, et qui excitaient l'admiration de la foule. Quant à Paul, on le méprisait, et les haines étaient allumées contre lui.

2. Avez-vous bien compris comment la paix succède à la guerre, ou plutôt avez-vous bien compris le résultat de cette guerre? Elle a dispersé les auteurs de la paix. Dans la Samarie, Simon fut couvert de honte; dans la Judée, arriva l'histoire de Sapphire ; donc, quoique la paix régnât, il n'y avait pas lieu à se relâcher, c'était une paix qui avait besoin de consolation. « Or, Pierre, visitant de ville en ville « tous les disciples, vint aussi voir les saints « qui habitaient à Lydde (32) ». C'était comme un général qui passe la revue pour voir ce qui est bien aligné, ce qui est dans l'ordre, en quel lieu sa présence est nécessaire. Voyez-le courant de tous les côtés, et se trouvant partout

le premier. S'agit-il de choisir un apôtre? il est le premier; s'agit-il de répondre aux Juifs accusant les apôtres d'être ivres, de guérir un boiteux, de haranguer les peuples? on le voit avant tous les autres. Faut-il parler aux magistrats? c'est lui qui se montre. Quand il faut punir Ananie, opérer des guérisons par son ombre, c'est toujours lui. On le trouve partout où il y a du danger, et partout où il y a quelque chose à administrer. Quand les choses vont d'elles-mêmes, tous agissent en commun; Pierre ne recherche pas de prérogatives d'honneur. Mais maintenant, quand il faut opérer un miracle, c'est lui qui s'élance; et ici, c'est lui encore qui se charge d'un travail, et qui fait un voyage. « Il y trouva un homme, « nommé Enée, qui, depuis huit ans, était « couché sur un lit, étant paralytique, et « Pierre lui dit : Enée, le Seigneur Jésus-Christ « vous guérit; levez-vous, et faites vous-même « votre lit; et aussitôt il se leva (33, 34) ».

Et pourquoi n'attendit-il pas que l'homme lui montrât sa foi? pourquoi ne lui demanda-t-il pas s'il voulait être guéri? Assurément c'est parce qu'il fallait produire un grand effet sur la foule, que ce miracle s'opéra. Aussi combien l'utilité en fut grande! Ecoutez ce que le texte ajoute : « Tous ceux qui demeu- « raient à Lydde, et à Sarone, virent cet « homme guéri, et ils se convertirent au Sei- « gneur (33) ». Pierre a donc eu raison de parler ainsi. C'était un homme connu de tout le monde, et, pour prouver la vérité du miracle, l'apôtre lui ordonne d'emporter son grabat. En effet, les apôtres ne se bornaient pas à guérir; mais, avec la santé, ils rendaient aussi la force. D'ailleurs, ils n'avaient pas encore donné de preuves de leur puissance; il n'est pas étonnant que le paralytique ne fût pas tenu de croire, puisque le boiteux n'avait pas dû manifester sa foi. De même que le Christ, lorsqu'il commença d'opérer des miracles, n'exigeait pas la foi, de même firent les apôtres. A Jérusalem, on exigeait la foi; de là vient qu'à cause de leur foi tous les malades étaient exposés dans les rues, afin que l'ombre de Pierre, venant à passer, s'étendît au moins sur quelqu'un d'entre eux. A Jérusalem, en effet, il y avait eu beaucoup de miracles; mais c'était pour la première fois qu'on en voyait à Lydde. Parmi les miracles, les uns avaient pour but d'attirer les infidèles, les autres de consoler ceux qui partageaient la foi. « Il y avait aussi à Joppé, entre les dis- « ciples, une femme nommée Thabite, ou, en « grec, Dorcas; elle était remplie de bonnes « œuvres et des aumônes qu'elle faisait. Or, il « arriva en ce temps-là, qu'étant tombée ma- « lade, elle mourut; et, après qu'on l'eut lavée, « on la mit dans une chambre haute; et « comme Lydde était près de Joppé, les dis- « ciples, ayant appris que Pierre y était, en- « voyèrent vers lui deux hommes pour le prier « de venir auprès d'eux (36, 37, 38) ».

Pourquoi les disciples attendirent-ils qu'elle mourût? Pourquoi ne se pressèrent-ils pas d'importuner Pierre? C'est que, dans leur sagesse, ils regardaient comme inconvenant d'importuner les apôtres pour de telles choses, et de les arracher à la prédication. Et si le texte dit que Joppé était près de Lydde, c'est pour montrer que, vu la proximité, les disciples demandaient ce qui pouvait se faire sans dérangement (cette femme faisait partie des disciples); et qu'ils n'y attachaient pas une extrême importance. « Pierre partit aussitôt, « et s'en alla avec eux. Lorsqu'il fut arrivé, ils « le menèrent à la chambre haute (39) ». Ils ne lui demandent rien, ils s'en rapportent à lui, pour la rendre à la vie, si c'est sa volonté; et ainsi se trouve accomplie cette parole : « L'aumône délivre de la mort (Tob. XII, 9). « Et toutes les veuves l'entourèrent, en pleu- « rant, et lui montrant les tuniques et les « robes que Dorcas leur faisait ». C'est dans la chambre où cette morte était exposée qu'ils conduisent Pierre, avec la pensée peut-être que ce spectacle serait pour lui une occasion de manifester la sagesse chrétienne. Voyez-vous tout ce que cette conduite dénote de progrès dans la sagesse? Et le nom de cette femme n'est pas rappelé au hasard, il montre la conformité de son nom et de sa vie : une femme vigilante, alerte, comme une chèvre, Dorcas; car il y a beaucoup de noms qui portent en eux-mêmes leur raison; nous vous l'avons souvent dit. « Elle était remplie », dit le texte, « de bonnes œuvres, et des aumônes « qu'elle faisait ». Grand éloge pour cette femme, d'avoir fait ses bonnes œuvres et ses aumônes, de manière à en être remplie. Or, il est manifeste qu'elle s'appliquait d'abord aux bonnes œuvres, ensuite aux aumônes, « qu'elle faisait », dit le texte. Grande humilité. Ce n'est pas ce qu'on voit chez nous; tous alors attachaient une grande importance à

l'aumône. Alors Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux, et en prières, et, se tournant vers le corps, il dit : « Thabite, « levez-vous ; elle ouvrit les yeux et, ayant vu « Pierre, elle se mit sur son séant (40) ». Pourquoi faire sortir tout le monde? pour éviter l'émotion, le trouble causé par les larmes. « Se mit à genoux, et en prières »; c'était la marque d'une grande application pour prier. « Il lui donna la main », dit le texte (41). Ici, le texte montre successivement la vie, ensuite la force communiquée, l'une par la parole, l'autre par la main. « Il lui donna la main, et « la leva, et ayant appelé les saints et les « veuves, il la leur rendit vivante ». C'était, pour les uns, une consolation; ils revoyaient leur sœur; ils contemplaient un miracle ; pour les veuves, c'était une protection qu'elles retrouvaient. « Ce miracle fut su de toute la « ville de Joppé, et plusieurs crurent au Sei« gneur; et Pierre demeura plusieurs jours, « dans Joppé, chez un corroyeur nommé « Simon ».

3. Voyez la modestie et la douceur de Pierre : il ne reste pas auprès de cette femme, auprès de quelqu'autre personnage marquant, mais chez un corroyeur; par tous les moyens, il enseigne l'humilité. Il ne veut pas que les humbles rougissent, que les grands s'élèvent. S'il fit son voyage, c'est qu'il pensait que les fidèles avaient besoin de sa doctrine. Mais reprenons les paroles de notre texte : « Il « cherchait », dit le texte, « à se joindre aux « disciples ». Paul ne les aborde pas effrontément, mais avec humilité. L'Ecriture ici donne le nom de disciple même à ceux qui ne faisaient pas partie des douze; c'est que tous méritaient alors ce nom de disciples, par l'excellence de leurs vertus. Leur vie était conforme à un modèle illustre. « Mais tous le « craignaient », dit le texte. Voyez comme ils redoutaient les périls, comme la crainte était puissante encore. « Alors Barnabé, l'ayant pris « avec lui, l'amena aux apôtres et leur ra« conta ». Ce Barnabé, je crois, était depuis quelque temps l'ami de Paul; de là vient qu'il raconte tout ce qui le concerne. Quant à Paul, il n'en dit rien lui-même, et je pense que plus tard il n'en parle pas davantage, excepté dans quelque nécessité. « Et il était avec eux dans « Jérusalem, parlant avec force et liberté au « nom du Seigneur Jésus ». Ce qui donnait aux autres de la confiance. Voyez-vous, ici encore, ce que vous avez vu ailleurs, des fidèles qui veillent prudemment sur lui, et qui le font partir, et comment la main de Dieu ne se montre pas encore pour le défendre? Et c'est par là qu'éclate son énergie propre. Dès ce moment, je ne crois pas qu'il voyage par terre; il dut s'embarquer; ce qu'il fit par le conseil de celui qui voulait faire servir son voyage à la prédication. Et les piéges qu'on lui tendait, et le voyage à Jérusalem, tout cela était disposé, non sans dessein, mais afin qu'il ne demeurât pas plus longtemps suspect. « Et « il disputait avec les Juifs grecs. Cependant « l'Eglise », dit le texte, « était en paix, et elle « s'établissait, marchant dans la crainte du « Seigneur, et elle était remplie de la consola« tion du Saint-Esprit », c'est-à-dire, elle croissait, elle portait la paix dans son sein, la véritable paix; et il était bon qu'il en fût ainsi, car la guerre extérieure lui avait fait beaucoup de mal. « Et elle était remplie de la consola« tion du Saint-Esprit ». L'Esprit-Saint les consolait, et par les prodiges, et par les œuvres. En outre, il résidait dans chacun des apôtres en particulier. « Or Pierre, visitant de ville en « ville tous les disciples, vint aussi voir les « saints qui habitaient à Lydde. Il y trouva un « homme nommé Enée, qui était couché et il « lui dit : Enée, le Seigneur Jésus-Christ vous « guérit ». Parole, non d'ostentation, mais de confiance. Quant à moi, je suis tout à fait porté à croire que le malade a ajouté foi à la parole, et que c'est là ce qui l'a guéri. Que le miracle ait été fait sans ostentation, c'est ce qui résulte de ce qui suit. En effet, Pierre ne dit pas : Au nom de Jésus-Christ, mais il semble annoncer un miracle plutôt que l'opérer. « Tous ceux qui demeuraient à Lydde en « furent témoins, et ils se convertirent au Sei« gneur ». J'ai donc eu raison de dire que les miracles avaient pour but la persuasion et la consolation.

« Il y avait aussi à Joppé, entre les disciples, « une femme nommée Thabite. Or, il arriva en « ce temps-là, qu'étant tombée malade, elle « mourut ». Voyez-vous les signes miraculeux qui se montrent partout? Il n'est pas dit simplement que Thabite mourut, mais, après être tombée malade ; mais l'on n'appela pas Pierre avant qu'elle fût morte. « Et les disciples, ayant « appris que Pierre y était, envoyèrent vers lui « pour le prier de venir auprès d'eux ». Voyez, ils ont recours à d'autres pour le faire venir,

et ils l'appellent, et Pierre consent, il vient, il ne se formalise pas de ce qu'on le fait venir; c'est un grand bien que la tribulation, qui rapproche ainsi nos âmes. Et maintenant, pas de larmes, pas de sanglots. « Après qu'on l'eut « lavée, on la mit dans une chambre haute », c'est-à-dire, on lui fit tout ce qui convient aux morts. « Pierre partit aussitôt et s'en alla avec « eux. Lorsqu'il fut arrivé dans la chambre « haute, il se mit à genoux et en prières, et, « se tournant vers le corps, il dit : Thabite, « levez-vous ». Dieu ne permet pas tous les signes avec la même facilité ; celui-ci était dans l'intérêt des disciples. Dieu ne s'inquiétait pas seulement de sauver les autres hommes, il voulait aussi le salut de ses serviteurs. Donc celui dont l'ombre seule guérissait tant de malades, s'applique maintenant et fait tout pour ressusciter cette femme. Il faut dire aussi que la foi des assistants coopérait à cette œuvre. Donc, il ressuscite cette morte d'abord en l'appelant par son nom. Cette femme, comme si elle se réveillait, ouvrit d'abord les yeux; à la vue de Pierre, elle se mit aussitôt sur son séant, et enfin, sentant sa main, la voilà raffermie. Quant à vous, considérez ici le fruit qu'il vous faut recueillir, l'utilité du miracle, et non le spectacle. Si Pierre fait sortir tout le monde, c'est pour imiter son Maître. En effet, là où se versent les pleurs, un si grand mystère n'est pas à sa place; disons mieux, là où s'opèrent les miracles, il ne faut pas de larmes. Ecoutez, je vous en conjure, quoique nos yeux ne voient plus rien de pareil, il n'en est pas moins vrai que, maintenant encore, au milieu des morts, s'accomplit un grand mystère. Voyons, répondez-moi, si, pendant que nous sommes ici, l'empereur appelait quelqu'un de nous à sa cour, faudrait-il donc pleurer et gémir? Des anges se présentent, envoyés du ciel, c'est du ciel qu'ils viennent, de la part du souverain Seigneur, pour appeler leur compagnon d'esclavage, et vous pleurez, et vous ne comprenez pas le mystère qui s'accomplit? Combien redoutable est ce mystère, comme il est fait pour exciter l'épouvante, et, en même temps, combien il mérite et nos chants d'allégresse et notre joie!

4. Comprendrez-vous enfin qu'il n'y a pas là un sujet de larmes? Ce mystère est la plus grande marque de la sagesse de Dieu. Comme on abandonne une maison, ainsi fait l'âme, pressée de se réunir à son Seigneur. Et vous êtes dans le deuil? Il fallait donc pleurer à la naissance de l'enfant, car la dernière naissance est bien plus heureuse. L'âme s'en va vers une autre lumière; elle s'échappe comme d'une prison ; elle retourne comme on revient d'un combat. Sans doute, m'objectera-t-on ; mais vous parlez des justes; et que t'importe, ô homme? auprès des justes éprouves-tu ce que je dis ? Eh bien, dites-moi, que peut-on reprocher à l'enfant, au petit enfant? Pourquoi votre deuil pour le nouveau baptisé, car, pour celui-ci encore, la condition est la même? Pourquoi donc votre deuil? Ne voyez-vous pas que c'est comme un pur soleil qui s'élève? que l'âme pure, quittant son corps, est une lumière brillante ? L'empereur, faisant son entrée dans la ville, ne mérite pas le silence de l'admiration autant que l'âme rejetant son corps pour s'en aller avec les anges. Réfléchissons donc sur l'âme, sur le saisissement, sur l'admiration, sur la volupté qu'elle éprouve. Pourquoi votre deuil, encore une fois? Ne pleurez-vous donc que sur les pécheurs? Plût au ciel qu'il en fût ainsi! Je ne l'empêcherai pas ce deuil-là; plût à Dieu que telle en fût la cause ! De là les larmes apostoliques; de là les larmes du Seigneur. Jésus aussi, Jésus pleura sur Jérusalem. Je voudrais que ce fût à ce caractère qu'on reconnût le deuil ; mais lorsqu'aux exhortations qu'on vous adresse, vous n'opposez que des mots, l'habitude, les liaisons rompues, la protection qui vous est enlevée, vous ne parlez pas du vrai deuil, je ne vois là que des prétextes. Faites le deuil du pécheur, versez sur lui des larmes ; et moi aussi, j'en verserai avec vous, j'en verserai plus que vous, d'autant qu'il est plus exposé aux châtiments, le pécheur ; et moi aussi, je me lamenterai, et de mes lamentations je vous dis la cause, et ce n'est pas vous seulement qui devez pleurer le pécheur, mais la cité tout entière et tous ceux que vous rencontrez, comme vous pleurez sur les malheureux que l'on mène à la mort, car c'est la réalité, c'est une mort sinistre que celle des pécheurs. Mais toutes les idées sont confondues. Voilà le deuil que commande la sagesse, qui est un grand enseignement, l'autre n'est que faiblesse, pusillanimité. Si nous sentions tous le vrai deuil, nous corrigerions les vivants. Si l'on vous donnait des remèdes contre la mort qui frappe les corps, vous ne manqueriez pas d'y

recourir; si vous saviez pleurer la mort du pécheur, vous l'empêcheriez, vous l'écarteriez, et de vous, et de lui.

Mais, ce que nous voyons c'est une énigme; nous pourrions empêcher cette mort, nous ne l'empêchons pas; et, quand elle arrive, nous nous livrons au deuil. O hommes, vraiment dignes d'être pleurés! quand ils se présenteront au tribunal du Christ, quelle parole entendront-ils, quel traitement leur faudra-t-il subir? C'est en vain qu'ils ont vécu, ou plutôt non, ce n'est pas en vain, mais c'est pour leur malheur. Il convient de dire, en parlant d'eux: « C'eût été un bien pour eux de ne pas être « nés ». (Marc, XIV, 21.) Car quelle utilité pour eux, répondez-moi, d'employer tant de temps pour assurer le malheur de leurs têtes? S'ils n'avaient fait que le perdre, la perte ne serait pas si grande. Répondez-moi : qu'un mercenaire dissipe vingt ans de sa vie en labeurs inutiles, ne le verrez-vous pas se lamenter et gémir? Ne paraîtra-t-il pas le plus misérable de tous les hommes? Eh bien, voici un pécheur qui a dissipé, sans profit, sa vie entière; il n'a pas vécu un seul jour pour lui; il a tout livré aux plaisirs, à la luxure, à la cupidité, au péché, au démon; ne devons-nous pas le pleurer? répondez-moi. N'essaierons-nous pas de l'arracher à ses dangers? Car nous pouvons, oui, nous pouvons, nous n'avons qu'à le vouloir, alléger son châtiment. Prions pour lui sans cesse, faisons l'aumône. Quand ce pécheur serait indigne, Dieu nous exaucera. Si en faveur de Paul, il a sauvé des pécheurs; si en faveur des uns il fait grâce aux autres, pourquoi, par égard pour nous, ne le ferait-il pas? Faites-vous des richesses de votre prochain, de vos propres richesses, des ressources de qui vous voudrez, un moyen de secours; versez l'huile goutte à goutte, ou plutôt épanchez l'eau en abondance. Un tel n'a pas les moyens de faire l'aumône? qu'il puisse au moins avoir pour lui les aumônes de ses parents; il ne peut pas se prévaloir des aumônes qu'il a faites? qu'il montre au moins les aumônes faites pour lui. C'est ainsi que l'épouse priera avec confiance dans l'intérêt de l'époux, présentant pour lui le prix qui le rachètera; et plus il a été pécheur, plus il a besoin de l'aumône. Et ce n'est pas là la seule raison : c'est qu'il n'a plus maintenant la même force qu'autrefois, ou plutôt il a bien moins de pouvoir. Ce n'est pas la même chose pour le salut de travailler pour soi ou de laisser travailler les autres. Ce dernier moyen étant par lui-même moins efficace, compensons du moins ce désavantage à force de zèle.

Ce n'est pas auprès des monuments, ce n'est pas auprès des sépulcres qu'il nous faut nous fatiguer; protégez les veuves, voilà le plus grand des devoirs à rendre aux morts. Prononcez un nom, et dites à toutes les veuves qui entendent ce nom, d'adresser à Dieu leurs prières, leurs supplications, voilà qui apaisera le Seigneur. Si Dieu ne regarde pas celui qui n'est plus, il regardera celui qui fait l'aumône dans l'intention du mort; preuve touchante de la bonté de Dieu. Les veuves qui vous entourent, en versant des larmes, peuvent vous affranchir, non pas de la mort présente, mais de la mort à venir. Un grand nombre d'hommes ont été fortifiés par les aumônes des autres à leur intention. Supposez qu'ils n'aient pas été entièrement délivrés, ils ont du moins reçu quelque consolation; s'il n'en était pas ainsi, expliquez le salut des petits enfants. Certes, d'eux-mêmes, ils ne méritent rien, leurs parents seuls font tous les frais; souvent des femmes ont reçu et conservé, comme présents du Seigneur, des enfants qui n'avaient rien fait pour être sauvés. Le Seigneur nous a donné, pour le salut, des ressources nombreuses, c'est à nous de ne pas les négliger.

5. L'aumône? répondra-t-on. Mais si l'on est pauvre? A mon tour je réponds : La valeur de l'aumône, ce n'est pas le don, mais l'intention. Donnez dans la mesure de vos ressources, et vous avez payé votre dette. Mais, m'objectera-t-on, un étranger qui est seul, qui ne connaît personne? Et pourquoi ne connaît-il personne? dites-moi. Cela même est un châtiment de n'avoir pas un ami, de ne pas connaître un honnête homme. Si nous ne sommes pas, par nous-mêmes, en possession de la vertu, sachons au moins nous faire des amis vertueux, nous ménager une épouse, un fils qui ait la vertu en partage, afin que nous puissions, par eux, en recueillir quelque fruit, un fruit si mince qu'il soit, mais enfin que nous puissions recueillir. Procurez-vous, non pas une épouse riche, mais une épouse vertueuse; ce sera votre consolation; appliquez-vous à donner à votre fils, non la fortune, mais la piété; à votre fille, la chasteté; ce sera, pour vous encore, une consolation. Si c'est à de tels biens que vous attachez votre cœur, et vous aussi,

vous serez vertueux ; c'est une partie de la vertu de savoir se ménager de tels amis, une telle épouse, de tels enfants.

Ce n'est pas en vain que l'on fait des offrandes pour ceux qui ne sont plus ; ce n'est pas en vain qu'on fait pour eux des prières ; ce n'est pas en vain qu'on distribue pour eux des aumônes. L'Esprit-Saint a disposé toutes ces pratiques, afin que nous puissions nous aider les uns les autres ; car, voyez ce qui arrive : vous portez secours à celui-là, et celui que vous avez aidé vous aide à son tour ; vous avez, d'un instinct généreux, méprisé les richesses, et celui que vous avez sauvé vous enrichit des grâces de l'aumône. Ne mettez pas en doute le fruit qu'il vous sera donné de recueillir. Ce n'est pas en vain que le diacre vous crie : Pour ceux qui sont morts dans le Christ et pour ceux qui gardent leur souvenir ; ce n'est pas le diacre qui fait entendre cette parole, c'est l'Esprit-Saint lui-même ; et je vous annonce le don de l'Esprit. Que dites-vous? Dans les mains du prêtre est l'hostie sainte, et tout est prêt; arrivent les anges, les archanges, arrive le Fils de Dieu ; une sainte horreur s'empare de tous ; et, dans le silence universel, les diacres élèvent seuls la voix ; et vous pensez que tout cela se fait en vain? Et tout le reste aussi se fait donc en vain, et les offrandes au nom de l'Eglise, et les offrandes au nom des prêtres, et les offrandes pour obtenir la plénitude. Loin de nous cette pensée ! mais tout s'accomplit avec foi. Que signifient les offrandes au nom des martyrs, invoqués à cette heure solennelle ? Quelle que soit la gloire des martyrs, même pour ces glorieux martyrs, c'est une grande gloire que leur nom soit prononcé en la présence du Seigneur, au moment où s'accomplit cette mort, ce sacrifice plein de tremblement, cet ineffable mystère. Lorsque l'empereur est présent, assis sur son trône, tout ce que l'on veut de lui on peut l'obtenir ; une fois qu'il s'est levé, toutes les paroles sont inutiles ; de même ici, au moment où s'accomplissent les mystères, c'est pour tous un honneur insigne d'obtenir un souvenir. Voyez, en effet, méditez; on annonce le mystère terrible, Dieu qui s'est livré lui-même pour le monde ; au moment où s'accomplit ce miracle, c'est avec un grand sentiment de l'à-propos que le prêtre évoque le souvenir de ceux qui ont péché. Quand les rois sont conduits en triomphe, alors on célèbre aussi tous ceux qui ont pris leur part de la victoire ; en même temps on relâche les prisonniers, parce que c'est un jour de fête ; la fête une fois passée, celui qui n'a rien obtenu, n'en recueille aucun fruit : il en est de même ici, dans ce triomphe du Seigneur. Car, dit l'apôtre, « toutes les fois que vous mangez ce pain, vous « annoncez la mort du Seigneur ». (I Cor. XI, 26.) C'est pourquoi ne nous approchons pas à la légère, et ne disons pas que ces choses se font au hasard. D'ailleurs si nous rappelons le souvenir des martyrs, c'est parce que nous croyons que le Seigneur n'est pas mort; et c'est un témoignage que la mort est morte, de voir que le Seigneur a passé par la mort. Pénétrés de cette vérité, considérons quelle magnifique consolation nous pouvons apporter à ceux qui ne sont plus ; au lieu de nos larmes, au lieu de nos lamentations, au lieu de nos monuments, donnons-leur nos aumônes, nos prières, nos pieuses offrandes, afin de leur obtenir, d'obtenir pour nous-mêmes, les biens qui nous ont été promis, par la grâce et par la bonté du Fils unique de Dieu, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, et maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

IL Y AVAIT A CÉSARÉE UN HOMME NOMMÉ CORNEILLE, QUI ÉTAIT CENTENIER DANS UNE COHORTE DE LA LÉGION APPELÉE L'ITALIENNE ; IL ÉTAIT RELIGIEUX ET CRAIGNANT DIEU ; AVEC TOUTE SA MAISON, IL FAISAIT BEAUCOUP D'AUMÔNES AU PEUPLE, ET IL PRIAIT DIEU INCESSAMMENT. UN JOUR, VERS LA NEUVIÈME HEURE, IL VIT CLAIREMENT DANS UNE VISION UN ANGE DE DIEU QUI SE PRÉSENTA DEVANT LUI ET LUI DIT : « CORNEILLE ! » ALORS, REGARDANT L'ANGE, IL FUT SAISI DE FRAYEUR, ET LUI DIT : « SEIGNEUR, QU'Y A-T-IL ? » L'ANGE LUI RÉPONDIT : « VOS PRIÈRES ET VOS AUMÔNES SONT MONTÉES JUSQU'EN LA PRÉSENCE DE DIEU, ET IL S'EN EST SOUVENU ». (CHAP. X, 1, 2, 3, 4, JUSQU'AU VERS. 22.)

ANALYSE.

1-3. Histoire du centurion Corneille.
3 et 4. Développement original et brillant sur la charité comparée à une source d'eau vive.

1. Ce n'est pas un Juif, il ne vit pas selon la loi ; mais c'est un homme qui suit déjà nos institutions. Et voyez, deux croyants : l'eunuque de Gaza, et l'homme d'aujourd'hui ; tous deux, constitués en dignité, tous deux l'objet d'un soin spécial. Mais ne croyez pas que cette grâce leur vienne de leur dignité ; non, éloignez de vous cette pensée ; elle leur est accordée à cause de leur piété. Leur dignité ne leur a été accordée que pour mieux faire briller leur piété. En effet, on admire plus un riche, un homme puissant, qui montre des vertus semblables. Certes, c'est une grande gloire pour l'eunuque que ce grand voyage entrepris par lui, que ces lectures non interrompues dans de pareilles circonstances, au milieu du voyage; que ce soin de faire monter Philippe à côté de lui dans son char, et tant d'autres détails. C'est une belle gloire aussi pour le centenier, que ses aumônes, ses prières, au milieu du commandement qu'il exerce. Voilà pourquoi l'Ecriture fait mention de sa charge, et c'est avec raison, pour éviter le reproche de mensonge. « Dans une cohorte », dit l'Ecriture, « de la « légion appelée italienne ». Le mot « cohorte » correspond à ce que nous appelons aujourd'hui « nombre ». — « Il était religieux et « craignant Dieu, avec toute sa maison ». Ceci est dit afin que vous n'alliez pas attribuer à sa dignité la faveur qu'il a reçue. Quand il fallut attirer Paul à la foi, ce ne fut pas un ange, ce fut le Seigneur lui-même qui lui apparut. Et le Seigneur ne l'envoie pas au premier venu parmi les douze, mais à Ananie. Ici, au contraire, Dieu envoie un ange, comme il envoie Philippe à l'eunuque, s'accommodant à l'infirmité de ses serviteurs, et enseignant par là comment nous devons nous conduire dans les mêmes circonstances. Car le Christ se montre souvent lui-même à ceux qui souffrent et qui ne trouvent pas en eux les moyens de s'approcher de lui. Maintenant, voyez encore ici un éloge de l'aumône, comme nous en avons vu un à propos de Thabite. « Il était religieux et « craignant Dieu, avec toute sa maison ». Ecoutons, tous tant que nous sommes, nous qui ne prenons pas de soin de nos domestiques. Celui-ci prenait soin de ses soldats et faisait l'aumône à tout le peuple. C'est ainsi qu'il était irréprochable dans ses croyances, dans sa conduite. « Un jour, vers la neuvième « heure, il vit clairement, dans une vision, « un ange de Dieu, qui se présenta devant lui, « et lui dit : Corneille ! » Pourquoi voit-il un ange ? C'est afin que Pierre soit pleinement convaincu ; ou plutôt, ce n'est pas pour pré-

venir l'hésitation de Pierre, mais celle des autres moins fermes que lui. Maintenant, « vers la neuvième heure », c'est-à-dire, quand il était libre de soins, en repos, en prières, dans la contrition du cœur. « Alors, regardant « l'ange, il fut saisi de frayeur ». Remarquez: l'ange ne lui dit pas tout de suite ce qu'il doit lui annoncer; il le rassure d'abord et relève son esprit. Si la vision lui inspira de la crainte, ce fut toutefois une crainte modérée, qui ne faisait qu'appeler son attention. Les paroles de l'ange le rassurèrent, ou plutôt l'éloge qu'elles renfermaient, adoucirent sa crainte. Quelles furent ces paroles? Ecoutez : « Vos « prières et vos aumônes sont montées jus- « qu'en la présence de Dieu, et il s'en est sou- « venu. Envoyez donc présentement des per- « sonnes à Joppé, et faites venir un certain « Simon, surnommé Pierre (5) ». Pour prévenir toute erreur des envoyés, il ne se contente pas de dire le surnom, il marque aussi le lieu où l'on trouvera celui que l'on cherche. « Qui est logé chez un corroyeur, nommé « Simon, dont la maison est près de la « mer (6) ».

Voyez-vous comme les apôtres, dans leur amour de la solitude, de la tranquillité, recherchaient les parties des villes qui se trouvaient à l'écart? Que serait-il arrivé, s'il s'était rencontré un autre Simon, corroyeur aussi lui-même ? Mais l'ange donne encore une autre indication : l'habitation près de la mer. Ces trois circonstances ne pouvaient pas se rencontrer. L'ange ne lui dit pas pourquoi il devait agir ainsi, ce qui aurait pu ralentir son ardeur; il le laissa, excité du désir de savoir ce qui allait arriver. « Dès que l'ange, « qui lui parlait, se fut retiré, Corneille appela « deux de ses domestiques, et un soldat crai- « gnant Dieu, du nombre de ceux qu'il com- « mandait, et, leur ayant dit tout ce qui lui « était arrivé, il les envoya à Joppé (7, 8) ». Vous comprenez? L'Ecriture n'ajoute pas ce détail sans motif; c'est pour montrer que ceux qui lui obéissaient craignaient Dieu comme lui. « Et leur ayant dit tout ce qui lui était « arrivé », dit le texte. Voyez la modestie de cet homme ! il ne dit pas : faites venir auprès de moi Pierre; ce n'est que pour persuader l'apôtre qu'il raconte ainsi tout; il montre, en cela, de la prévoyance. Il ne croit pas devoir prendre un ton d'autorité, pour appeler Pierre; voilà pourquoi il raconte tout ce qui lui est arrivé; il fait preuve ainsi d'une rare modestie, quoiqu'il ne dût pas avoir grande idée d'un homme logé chez un corroyeur. « Le « lendemain, lorsqu'ils étaient en chemin, et « qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta « sur le haut de la maison où il était vers la « sixième heure, pour prier (9) ». Voyez comme l'Esprit ménage les temps, n'allant ni trop vite, ni trop lentement ! « Pierre monta », dit le texte, « sur le haut de la maison, vers la « sixième heure, pour prier », c'est-à-dire, se mit à l'écart, dans un lieu tranquille, comme le sont les chambres hautes. « Et ayant faim, « il voulut manger; mais, pendant qu'on lui « apprêtait de la nourriture, il lui survint un « ravissement d'esprit, et il vit le ciel ou- « vert (10) ». Qu'est-ce qu'un ravissement d'esprit? Son esprit entra en contemplation; son âme, pour ainsi dire, sortit de son corps. « Et il vit le ciel ouvert, et comme une grande « nappe, liée par les quatre coins, qui descen- « dait du ciel en terre, où il y avait de toutes « sortes d'animaux terrestres, quadrupèdes, « reptiles et oiseaux du ciel; et il entendit une « voix, qui lui dit : Levez-vous, Pierre, tuez « et mangez. Mais Pierre répondit : Je n'ai « garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien « mangé de tout ce qui est impur et souillé. « Et la voix, lui parlant encore, une seconde « fois, lui dit : N'appelez pas impur ce que « Dieu a purifié. Cela s'étant fait jusqu'à trois « fois, la nappe fut retirée dans le ciel (11, 12, 13, 14, 15, 16) ».

2. Que signifie cette vision ? C'est un symbole pour l'univers tout entier. Il s'agissait d'un incirconcis, n'ayant rien de commun avec les Juifs. Tous devaient bientôt accuser Pierre de transgresser la loi, qui leur était fort à cœur. Il était nécessaire que Pierre pût dire : « Je n'ai jamais mangé ». Ce n'est pas que Pierre eût peur; loin de nous cette pensée ! mais l'Esprit-Saint, comme je l'ai déjà dit, lui ménageait une réponse à ses accusateurs, à qui il pourrait dire qu'il avait fait résistance. C'étaient des gens qui tenaient fort à ce que la loi fût observée. Il était envoyé aux gentils. Donc il fallait que les Juifs ne pussent pas l'accuser, et toutes choses, comme je me suis empressé de le dire, furent disposées d'en-haut à cet effet. Il ne fallait pas non plus que cette vision ne parût qu'une image fantastique. Pierre dit: « Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais « rien mangé de tout ce qui est impur et

« souillé ». Et la voix lui dit : « N'appelez pas « impur ce que Dieu a purifié ». Ces paroles, qui ne semblent s'adresser qu'à Pierre, sont dites uniquement pour les Juifs, car le reproche qui s'adresse au Maître, tombe à bien plus forte raison sur ceux-ci. La nappe c'est la terre, et les animaux qui sont dedans, représentent les gentils. Quant à ces paroles : « Tuez et mangez », elles signifient qu'il faut s'approcher des gentils ; et ce fait, qui se reproduit jusqu'à trois fois, c'est l'emblême du baptême. « Je n'ai garde, Seigneur, car je « n'ai jamais rien mangé de tout ce qui est « impur et souillé ». Mais pourquoi, direz-vous, ce refus? C'est pour qu'il ne fût pas dit que Dieu l'avait tenté, comme il tenta Abraham, en lui donnant l'ordre d'offrir son fils en sacrifice ; comme le Christ tenta Philippe, en lui demandant : Combien de pains avez-vous? Cette question n'était pas pour obtenir un renseignement, mais pour le tenter. Maintenant, dans la loi sur les choses pures et impures, les prescriptions de Moïse étaient précises, aussi bien en ce qui concerne les animaux terrestres qu'en ce qui concerne ceux de la mer. Et cependant Pierre ne savait à quoi se résoudre. « Lorsque Pierre était en « peine en lui-même de ce que pouvait signi- « fier la vision qu'il avait eue, les hommes « envoyés par Corneille, s'étant enquis de la « maison de Simon, se présentèrent à la porte. « Ils appelèrent, et demandèrent, si ce n'était « pas là que Simon, surnommé Pierre, était « logé (17, 18) ».

Ainsi Pierre s'étonne en lui-même, il hésite, et ces hommes arrivent à temps pour le tirer de son hésitation. C'est ainsi que le Seigneur permit que Joseph eût un moment d'hésitation, et alors il lui envoya l'archange. (Matth. II, 13.) C'est un bonheur pour l'âme de se voir délivrée de l'hésitation qui a commencé par la troubler. Pour l'hésitation de Pierre, elle n'était pas de longue date, il ne la ressentit qu'au moment du repas. « Cependant Pierre, « pensant à la vision qu'il avait eue, l'Esprit « lui dit : Voilà trois hommes qui vous de- « mandent ; levez-vous donc, descendez, et ne « faites point difficulté d'aller avec eux, car « c'est moi qui les ai envoyés (19, 20) ». Il faut voir, encore ici, une défense ménagée à Pierre auprès des disciples. C'est pour que ceux-ci sachent bien que Pierre a hésité, et qu'il a appris que son hésitation devait cesser : « Car c'est moi qui les ai envoyés ». Admirez la puissance de l'Esprit ! Ce que Dieu fait, on l'attribue à l'Esprit. L'ange ne s'était pas exprimé ainsi. Ce n'est qu'après avoir dit : « Vos prières et vos aumônes », qu'il ajoute : « Envoyez » ; il montre d'abord qu'il vient d'en-haut ; mais comme l'Esprit est le Seigneur lui-même il dit : « C'est moi qui les ai « envoyés. Pierre, étant descendu pour aller « trouver ces hommes, leur dit : Je suis celui « que vous cherchez ; quel sujet vous amène? « Ils lui répondirent : Corneille, centenier, « homme juste et craignant Dieu, selon le « témoignage que lui rend toute la nation « juive, a été averti par un saint ange, de vous « faire venir dans sa maison, et d'écouter vos « paroles (21, 22) ». Ils font entendre cet éloge afin de bien montrer que c'est un ange qui a apparu à Corneille. « Pierre les ayant donc « fait entrer les logea (23) ». Voyez-vous par quoi commence l'œuvre des gentils? Par un homme pieux que ses œuvres ont rendu digne d'une telle faveur. Si, même dans ces circonstances, les Juifs sont scandalisés, supposez un homme ne méritant rien, que n'auraient-ils pas dit? « Pierre les ayant fait entrer », dit le texte, « les logea ». Voyez quelle sécurité ! il ne veut pas qu'il leur arrive rien ; il les fait entrer, et il les reçoit avec une pleine confiance auprès de lui. « Le jour d'après, Pierre « partit avec eux, et quelques-uns des frères « de la ville de Joppé l'accompagnèrent ; le « jour d'après ils arrivèrent à Césarée (24) ». Corneille était un personnage important, d'une ville importante ; en ce qui le concerne, tout est disposé avec sagesse ; l'histoire commence par la Judée ; Corneille n'est pas endormi, mais il veille ; et c'est pendant le jour que l'ange lui apparaît, environ à la neuvième heure ; c'était un homme d'une conduite exacte et régulière. Mais voyons, reprenons ce que nous avons déjà dit : « Et l'ange lui dit : « Vos prières et vos aumônes sont montées « jusqu'en la présence de Dieu, et il s'en est « souvenu ». D'où il est évident que l'ange l'appela, et que c'est là ce qui fait que Corneille a vu l'ange. Si l'ange ne l'avait pas appelé, il ne l'aurait pas vu, tant ce Corneille était appliqué à tout ce qu'il faisait! « Et faites venir « Simon, surnommé Pierre ». En ce moment, l'ange lui montre qu'il doit le faire venir pour son utilité ; mais pour quelle espèce d'utilité? L'ange n'en dit rien. Eh bien, de même,

Pierre ne dit pas tout. Vous ne voyez de toutes parts que des récits écourtés, pour piquer la curiosité. C'est ainsi qu'on appelle Philippe, seulement pour aller dans la solitude. « Pierre « monta sur le haut de la maison, vers la « sixième heure, pour prier, et il lui survint « un ravissement d'esprit ». Il vit « comme « une nappe » ; réfléchissez : la faim n'a pas été assez forte pour faire courir Pierre au linge déployé devant lui. Ce qui devait couper court à son hésitation, c'est la voix qu'il entendit : « Levez-vous, Pierre, tuez et man- « gez ». Peut-être était-il à genoux quand il vit la vision. Moi, je pense que c'est le prédication que signifie cette vision. Maintenant, qu'elle lui vint de Dieu, ce qui le prouve, c'est qu'elle descendait sur lui d'en-haut, et de plus, qu'il était dans un ravissement d'esprit. Ajoutez à cela qu'une voix se fit entendre d'en-haut ; que le fait eut lieu trois fois ; que le ciel s'ouvrit ; que cela venait du ciel et y fut retiré ; grande preuve que c'était là une opération tout à fait divine !

3. Et maintenant, pourquoi la chose se passe-t-elle ainsi ? Par égard pour ceux à qui Pierre devait la raconter ; parce que lui-même avait entendu ces paroles : « N'allez point vers « les gentils ». (Matth. x, 5.) Et ne soyez pas dans l'étonnement : si Paul fut forcé d'avoir recours à la circoncision et d'offrir des victimes, à bien plus forte raison ces ménagements furent utiles au début de la prédication pour ceux qui étaient encore peu affermis. « Et voici », dit le texte, « que les hommes « envoyés par Corneille se présentèrent à la « porte ; ils appelèrent et demandèrent si ce « n'était pas là que Simon, surnommé Pierre, « était logé ». La maison était misérable ; voilà pourquoi ils demandent en bas des renseignements ; ils ne vont pas interroger les voisins. « Cependant Pierre, pensant à la « vision qu'il avait eue, l'Esprit lui dit : Levez- « vous, descendez et ne faites point difficulté « d'aller avec eux, car c'est moi qui les ai « envoyés ». Remarquez, l'Esprit ne dit pas : Car voilà pourquoi une vision vous est apparue ; mais : « C'est moi qui les ai envoyés », montrant ainsi qu'il faut obéir, qu'il n'y a pas de compte à demander. Il devait suffire à Pierre, pour être persuadé, d'entendre l'Esprit. Faites cela, dites cela, n'en cherchez pas plus long. « Pierre étant descendu, leur dit : « Je suis celui que vous cherchez ». Pourquoi ne les reçoit-il pas aussitôt ? Pourquoi la question qu'il leur adresse ? Il voit des soldats ; il ne se contente pas de les interroger ; il commence par se faire connaître, et il leur demande ensuite ce qui les amène, afin que sa question ne fasse pas croire qu'il veut se cacher. Et la question qu'il leur adresse est de telle sorte, que, si on le pressait, il partait tout de suite avec eux ; sinon, il les logeait chez lui. Maintenant, pourquoi ceux-ci lui disent-ils : « Il vous prie de venir dans sa maison ? » C'est parce que cet ordre leur avait été donné. Peut-être aussi est-ce une excuse au nom de Corneille, comme s'ils disaient : Ne le condamnez pas ; ce n'est pas parce qu'il vous méprise qu'il nous a envoyés vers vous ; il obéit à un ordre qu'il a reçu. « Et Corneille les « attendait avec ses parents et ses plus intimes « amis, qu'il avait assemblés chez lui ». Et c'est avec raison : il n'eût pas été convenable de ne pas réunir ses parents et ses amis ; d'ailleurs ceux-ci, en se réunissant, devaient mieux entendre la parole de Pierre.

Avez-vous bien compris la puissance de l'aumône, et dans notre entretien précédent, et dans celui-ci ? Vous avez vu l'aumône délivrer de la mort qui n'a qu'un temps, elle délivre aujourd'hui de la mort éternelle. Aujourd'hui l'aumône ouvre, de plus, les portes du ciel. Voyez quel bien précieux fut la foi pour Corneille ! elle lui valut la visite d'un ange, l'opération de l'Esprit en lui, le voyage du prince des apôtres se rendant auprès de lui, et une vision, qui ne laisse rien à désirer. Combien n'y avait-il pas à cette époque de centurions, de tribuns, de souverains ? Et aucun d'eux n'a reçu pareille faveur. Ecoutez, vous tous, qui remplissez les armées, qui formez les cortéges des rois. « Il était religieux », dit le texte, « et craignant Dieu », et, ce qui vaut mieux encore, « avec toute sa maison ». Il était donc si attentif à la piété que, non-seulement il savait se conduire, mais il conduisait de même tous les gens de sa maison. Ce n'est pas là notre habitude à nous, qui ne négligeons rien pour nous faire craindre de nos serviteurs ; mais qui, de leur piété, nous soucions fort peu. Il n'en était pas de même de Corneille ; c'était avec sa maison tout entière qu'il craignait Dieu. Et il n'était pas seulement le père commun de tous ceux qui vivaient avec lui, mais le père de ses soldats. Ecoutez ce que l'on dit encore ; ce n'est pas

sans dessein que le texte ajoute : « Tout le « peuple rendait de lui témoignage ». C'était pour prévenir le reproche d'incirconcision. Les Juifs mêmes, dit le texte, lui rendent témoignage; donc il n'est rien d'égal à l'aumône; disons mieux : si grande est l'efficacité de l'aumône, lorsque les mains qui la dispensent sont pures, que, si les trésors injustement amassés ressemblent à des sources d'où jaillirait de la boue, les dons qu'épanche l'aumône ressemblent aux eaux limpides et pures, aux ruisseaux du paradis, pleins de charmes pour la vue, de charmes pour le toucher, répandant au milieu du jour une douce fraîcheur; telle est l'aumône. Sur les rives de cette source ne s'élèvent pas des peupliers, des pins, des cyprès, mais des plantes bien supérieures et beaucoup plus élevées : l'amour de Dieu, la considération auprès des hommes, la gloire rejaillissant jusqu'à Dieu, l'amour de tous, la rémission des péchés, la plénitude de la confiance, le mépris des richesses; l'aumône qui alimente l'arbre de la charité. Rien, en effet, n'entretient la charité autant que la miséricorde. C'est par elle que l'arbre élève ses rameaux dans les airs. Cette source vaut mieux que le fleuve du paradis; elle n'est pas divisée en quatre branches, elle touche le ciel même. C'est d'elle que sort le fleuve, rejaillissant dans la vie éternelle. (Jean, IV, 14.) La mort y tombe comme l'étincelle dans l'eau, où elle s'éteint, tant il est vrai que partout où elle jaillit, elle opère des biens ineffables! elle éteint le fleuve de feu comme l'eau fait d'une étincelle; elle étouffe le ver sinistre et le réduit à rien. Qui possède cette source ne grince pas des dents; cette eau tombant sur les fers, les brise; tombant sur les fournaises, les éteint toutes à l'instant.

4. Et comme le fleuve du paradis, on ne la voit pas tantôt verser des ruisseaux, tantôt se dessécher (s'il en était ainsi ce ne serait plus une source). C'est une source toujours jaillissante. Notre source épanche toujours des eaux plus abondantes, avant tout sur ceux qui ont le plus besoin de miséricorde; et, en même temps, la source est inépuisable. Et qui la reçoit se réjouit. Voilà l'aumône. Ce n'est pas seulement un courant rapide, mais un courant non interrompu. Veux-tu faire pleuvoir sur toi, des divines fontaines, la miséricorde de Dieu? commence par avoir ta source à toi; rien ne vaut ce trésor. Si tu ouvres les issues de cette source, l'écoulement sera tel que tous les abîmes en seront comblés. Dieu n'attend de nous que l'occasion d'épancher sur nous tous les trésors qu'il tient en réserve. Dépenser, prodiguer, voilà, pour lui, la richesse, voilà l'abondance. Elle est grande l'ouverture de cette source; pur et limpide en est le courant. L'ouverture, ne la bouchez pas, n'obstruez pas le courant, qu'aucun arbre stérile ne se dresse auprès pour en absorber les eaux. Avez-vous des richesses? ne plantez pas là des saules; tels sont les plaisirs, attirant tout à soi, n'ayant rien à montrer, ne portant pas de fruits; ne plantez pas de pins, ni rien de semblable, rien de ce qui dépense et ne produit point. Tel est le plaisir de la toilette : c'est beau à voir, mais inutile; remplissez les abords avec de la vigne; tous les arbres fruitiers que vous voudrez, plantez-les, dans les mains des pauvres. Rien n'est plus gras que cette terre-là. La capacité de la main est peu de chose, et pourtant, l'arbre planté là, s'élève jusqu'au ciel, et tient bon. Voilà ce qui s'appelle vraiment planter; car, si ce qu'on plante en terre ne meurt pas tout de suite, c'est pour périr dans cent ans. A quoi bon planter des arbres dont tu ne peux jouir? Avant que tu en jouisses, la mort arrive, et t'enlève; l'arbre dont je te parle, à ta mort, te donne son fruit. Si tu plantes, ne plante pas dans le ventre inutile de la gloutonnerie, le fruit s'en irait où chacun sait; mais plante dans les entrailles fertiles de l'affliction, dont le fruit bondit jusqu'au ciel. Fais goûter le repos à l'indigent déchiré dans les sentiers étroits, si tu ne veux pas voir l'affliction rétrécir ton large chemin. Ne remarques-tu pas que les arbres, arrosés sans mesure, ont les racines pourries; au contraire, ceux qu'on arrose modérément, s'accroissent et grandissent. Eh bien! n'inonde pas ton ventre d'un excès de boisson, ne fais pas pourrir la racine de l'arbre. Donne à boire à celui qui a soif, afin que l'arbre porte son fruit. Le soleil préserve de pourriture les arbres arrosés modérément; mais ceux qu'on arrose sans fin, il les pourrit, voilà ce que fait le soleil. Partout l'excès est funeste, fuyons-le donc, pour obtenir ce que nous désirons. C'est, dit-on, sur les hauteurs que jaillissent les sources; tenons donc nos âmes dans les hauteurs, et bientôt l'aumône en découlera; car il est impossible, sans la miséricorde, qu'une âme soit

haute, et il est impossible qu'une âme miséricordieuse ne soit pas une âme élevée. Qui méprise les richesses, voit donc, au-dessous de lui, la racine de tous les maux. Les sources, le plus souvent, sont dans les lieux déserts; sachons donc aussi retirer notre âme loin des choses tumultueuses, et l'aumône jaillira auprès de nous. Plus les sources sont purifiées, plus elles sont abondantes; nous aussi, plus nous nous purifierons à notre source, plus nous verrons tous les biens jaillir autour de nous. Celui qui possède une source, est rassuré; si nous avons, nous aussi, la source de l'aumône, nous serons rassurés, car cette fontaine nous est utile pour nos breuvages, pour nos irrigations, pour nos édifices, pour tous nos besoins. Rien n'est meilleur que ce breuvage; cette fontaine ne verse pas l'ivresse; cette fontaine, il vaut mieux la posséder que de verser des flots d'or; plus riche que toutes les mines d'or est l'âme qui renferme l'or dont je parle. Car cet or-là ne nous accompagne pas dans les palais de la terre, mais il nous suit dans le palais céleste. Cet or est l'ornement de l'Eglise de Dieu; de cet or se fait le glaive de l'esprit, le glaive qui sert à déchirer le dragon; de cette fontaine sortent des perles précieuses, qui ornent la tête du roi. C'est pourquoi ne négligeons pas de telles richesses, mais faisons l'aumône largement, afin de mériter la bonté de Dieu, par la grâce et par la miséricorde de son Fils unique, à qui appartient toute gloire, l'honneur et l'empire, ainsi qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

LE LENDEMAIN, DIT LE TEXTE, IL PARTIT AVEC EUX, ET QUELQUES-UNS DES FRÈRES DE LA VILLE DE JOPPÉ L'ACCOMPAGNÈRENT, ET VINRENT AVEC LUI A CÉSARÉE. CORNEILLE LES ATTENDAIT, AVEC SES PARENTS ET SES PLUS INTIMES AMIS QU'IL AVAIT ASSEMBLÉS CHEZ LUI. (CH. X, 23, 24, JUSQU'AU VERS. 43.)

ANALYSE.

1-3 Suite de l'histoire du centenier Corneille.

3 et 4. Contre la tiédeur. — Vertu du baptême. — Reconnaissance que nous devons à Dieu. — Ne pas mourir sans avoir fait effort pour s'acquitter envers Lui. — Combien la loi de Dieu est plus aimable que celle des hommes. — Contre la curiosité indiscrète et frivole qui cherche des problèmes à résoudre au lieu de chercher à bien vivre. — Contre la mollesse nonchalante.

1. Il rend ses devoirs à ses hôtes, d'abord; ensuite il sort avec eux. C'est bien. Il commence par les accueillir avec affabilité; ils étaient fatigués du voyage; il fait leur connaissance en les recevant dans sa maison, et ce n'est qu'ensuite qu'il sort avec eux. « Le « lendemain », dit le texte, « il partit avec « eux et quelques-uns des frères ». Il ne s'en va pas tout seul avec eux, d'autres frères l'accompagnent, et il y a là une certaine disposition de la Providence : ces frères devaient lui servir de témoins, plus tard, quand il aurait besoin de se justifier. « Corneille les at- « tendait, avec ses parents et ses plus intimes « amis, qu'il avait assemblés chez lui ». C'est le propre d'un homme rempli d'affection et de piété, lorsque de tels biens lui arrivent, de tenir vivement à en faire part à ses amis; Corneille a donc raison d'appeler ses intimes, ceux avec qui il ne craignait pas de s'entre-

tenir chaque jour sur des sujets qu'il aurait eu tort de traiter avec d'autres personnes. Il me semble, à moi, que les amis, les parents de Corneille vivaient sous sa direction. « Lors-« que Pierre fut entré, Corneille vint au-de-« vant de lui, et, se jetant à ses pieds, il « l'adora. Mais Pierre, le relevant, lui dit : « Levez-vous, je ne suis qu'un homme (25, « 26) ». Ce que fait Corneille prouve son humilité, prouve que c'est un homme d'un bon exemple, qui sait bénir Dieu; Corneille montre aussi par là qu'indépendamment de l'ordre qu'il a reçu, il agit par un fonds considérable de piété qu'il porte en lui. Et maintenant, Pierre? « Levez-vous, je ne suis qu'un « homme ». Voyez-vous comme les apôtres tiennent, avant tout, à prévenir la trop haute opinion que l'on pourrait se former d'eux? « Et s'entretenant avec lui, il entra dans la « maison, où il trouva plusieurs personnes « qui s'y étaient assemblées; alors, il leur « dit : Vous savez que les Juifs ont en grande « horreur d'avoir quelque liaison avec un « étranger, ou d'aller le trouver chez lui (27, « 28) ». Voyez-le parler tout de suite de la bonté de Dieu, et montrer la grandeur des biens qu'il leur a départis. Et il ne faut pas seulement admirer ici les paroles qu'il fait entendre; mais, en même temps, la grandeur de ses paroles, et la modestie de sa conduite. En effet, il ne leur dit pas : Nous, qui ne daignons pas entretenir des rapports avec qui que ce soit, nous venons vers vous; mais que dit-il? « Vous savez (c'est l'ordre de Dieu, dit-« il), qu'il est contraire à la loi, d'avoir des « liaisons avec un étranger, ou d'aller le trou-« ver chez lui ». Et ensuite, pour n'avoir pas l'air de faire à Corneille une faveur : « Mais « Dieu m'a fait voir que je ne devais regarder « aucun homme comme impur ou souillé ». Ce qu'il dit là, c'est pour ne pas avoir l'air d'adresser une flatterie à Corneille. « C'est « pourquoi dès que vous m'avez demandé, je « n'ai fait aucune difficulté de venir (29) ». Les apôtres ne voulaient pas que la chose parût défendue, et toutefois faite par égard pour Corneille qui était un personnage important. Pierre veut que le Seigneur seul paraisse avoir dirigé sa conduite. Voilà pourquoi il rappelle la défense, non-seulement d'avoir quelque liaison avec un étranger, mais encore d'aller le trouver chez lui.

« Je vous prie donc de me dire pourquoi « vous m'avez envoyé chercher ». Ce n'est pas par ignorance qu'il interroge; Pierre savait tout, sa vision l'avait instruit. De plus, les soldats l'avaient averti. Mais il veut, avant tout, que ces gentils s'expriment et se montrent attachés à la foi. Que fait donc Corneille? Il ne répond pas : Est-ce que les soldats ne vous l'ont pas dit? Mais voyez la douceur, l'humilité de son langage : « Il y a maintenant « quatre jours que, jeûnant et m'étant mis en « prières, dans ma maison, à la neuvième « heure, j'ai vu un homme qui est venu se « présenter devant moi, vêtu d'une robe écla-« tante, et il m'a dit : Corneille, votre prière « a été exaucée, et vos aumônes sont montées « jusqu'en la présence de Dieu, et il s'en est « souvenu (30, 31). M'étant mis en prière, dit-« il, à la neuvième heure ». Qu'est-ce à dire? Cet homme me semble s'être fixé certains jours, pour mener une vie plus appliquée à la piété; et voilà pourquoi il dit : « Il y a « quatre jours ». Voyez le prix de la prière : c'est pendant qu'il s'appliquait à un pieux devoir qu'un ange lui apparaît. Le jour présent, un; le jour où les envoyés de Césarée sont partis de Joppé, deux; le jour de l'arrivée à Joppé, trois; le jour de la vision de Corneille, quatre; de sorte que c'est le second jour en remontant, après le jour de la prière de Pierre : « Je vis un homme qui se présenta « tout à coup devant moi, vêtu d'une robe « éclatante : » Il ne dit pas, un ange, tant il évite de prononcer des paroles orgueilleuses. Et il me dit : « Corneille, votre prière a été « entendue, et vos aumônes sont montées jus-« qu'à la présence de Dieu, et il s'en est sou-« venu. C'est pourquoi, envoyez à Joppé, et « faites venir de là Simon, surnommé Pierre; « il loge dans la maison de Simon, corroyeur, « près de la mer. C'est lui qui vous dira ce « qu'il faut que vous fassiez. J'ai envoyé à « l'heure même vers vous, et vous m'avez fait « la grâce de venir; nous voilà donc mainte-« nant tous assemblés devant vous, pour en-« tendre tout ce que le Seigneur vous a or-« donné de nous dire (32, 33) ». Donc la question de Pierre : « Pourquoi m'avez-vous « envoyé chercher? » n'était que pour motiver ces paroles de Corneille. « Alors Pierre, « prenant la parole, dit : En vérité, je vois « bien que Dieu n'a point d'égard aux di-« verses conditions des personnes, mais qu'en « toute nation, celui qui le craint, et qui pra-

« tique la justice, lui est agréable (34, 35) ». Ce qui veut dire : soit incirconcis, soit circoncis. Paul fait la même déclaration : « Car Dieu « ne fait point acception des personnes. (Rom. « II, 11.) Nous voilà donc maintenant tous as- « semblés », dit Corneille, « en présence de « Dieu ». Voyez la grandeur de la foi, la grandeur de la piété ! il savait bien que Pierre ne disait rien au nom de l'homme; « Dieu m'a « montré », dit Pierre, et voilà pourquoi Corneille répond : « Nous voilà donc maintenant « tous assemblés, pour entendre tout ce que « le Seigneur vous a ordonné de nous dire ». Eh quoi ! le Persan est-il donc agréable au Seigneur? Il le sera, s'il le mérite par sa foi. Voilà encore pourquoi le Seigneur n'a pas dédaigné l'eunuque de l'Ethiopie. Et que direz-vous, m'objectera-t-on, des hommes religieux qui ont été dédaignés? Loin de nous cette pensée ! nul n'est dédaigné parmi ceux qui ont la piété en honneur; non, non. Il n'est pas possible qu'un tel homme soit dédaigné. « En « toute nation », dit l'apôtre, « celui qui « craint Dieu, et qui pratique la justice ». Ce qu'il entend par justice, c'est la vertu tout entière.

2. Voyez-vous comme Pierre rabaisse l'orgueil par ces paroles : « En toute nation, celui qui « craint Dieu, lui est agréable ? » c'est comme s'il disait : Dieu ne rejette personne; il agrée tous ceux qui ont la foi. Ensuite, comme Pierre ne veut pas que ceux à qui il s'adresse, se croient au nombre des rejetés, il ajoute : « Dieu a fait entendre sa parole aux enfants « d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus- « Christ, qui est le Seigneur de tous (36) ». Ces paroles ont pour but de persuader les personnes présentes; il s'exprime ainsi pour faire parler Corneille : « Dieu a fait entendre », dit-il, « sa parole aux enfants d'Israël ». Voyez ! il leur donne, en parlant ainsi, la prérogative; ensuite il les produit comme témoins, en disant : « Vous savez la parole qui s'est fait en- « tendre dans toute la Judée, en commençant « par la Galilée, après le baptême que Jean a « prêché ». Ce qu'il confirme par les paroles suivantes : « Comment Dieu a oint de l'Esprit- « Saint et de force Jésus de Nazareth (37, 38)». Il ne dit pas : Vous connaissez Jésus (car ils ne le connaissaient pas), mais il raconte ce que Jésus a fait. « Qui a passé, en faisant du bien, et en « guérissant tous ceux qui étaient sous la puis- « sance du démon ». Ces paroles montrent toutes les possessions des démoniaques, les convulsions sous l'action de Satan. « Parce « que Dieu était avec lui ». Il abaisse ensuite son langage, non sans dessein, à mon sens, mais parce qu'il parle à des hommes : « Et « nous sommes témoins de toutes les choses « qu'il a faites dans la Judée et dans Jéru- « salem (39) ». Et vous, dit-il, et nous. « Ils « l'ont fait mourir en l'attachant à une croix ». Ici, il prêche la passion. « Mais Dieu l'a res- « suscité le troisième jour, et a voulu qu'il se « montrât, non pas à tout le peuple, mais aux « témoins fixés d'avance par Dieu; à nous, qui « avons mangé, qui avons bu avec lui, après sa « résurrection d'entre les morts ». Voilà la plus forte preuve de la résurrection. « Et il « nous a commandé de prêcher et d'attester « devant le peuple que c'est lui qui a été établi « de Dieu pour être le juge des vivants et des « morts (39, 40, 41, 42) ». Voilà encore un grand argument pour montrer que les apôtres sont dignes de foi. Il rend donc témoignage, en disant : « Tous les prophètes lui rendent « témoignage, que tous ceux qui croiront en « lui, recevront, par son nom, la rémission de « leurs péchés (43) ». Il prédit ainsi ce qui arrivera; il confirme cette prédiction en citant à propos les prophètes.

Mais reprenons ce qui a été dit plus haut de Corneille. « Il envoya », dit le texte, « à Joppé « pour faire venir Pierre ». C'est parce qu'il avait la certitude que Pierre viendrait qu'il l'envoya chercher. « Et Pierre s'entretenant avec « lui », dit le texte. De quoi s'entretenait-il? Sans doute, j'imagine, de ce qui a été dit plus haut. « Et, se jetant à ses pieds, il l'adora ». Vous voyez partout un entretien sans adulation, et plein d'humilité; c'est un mérite que nous avons déjà remarqué dans l'eunuque; « Il commanda », dit le texte, « à Philippe, de « monter et de s'asseoir dans le char », quoiqu'il n'ignorât pas quel homme c'était; et qu'il ne sût que ce qu'il venait de lire dans le prophète. Celui-ci fait plus : il tombe, il se jette aux pieds de l'apôtre. Voyez-vous ces mœurs sans aucune espèce de faste? Mais maintenant considérez comment Pierre montre qu'il vient de la part de Dieu, lorsqu'il dit : « Vous savez qu'il n'est pas permis aux Juifs « d'avoir quelque liaison avec un étranger, ou « d'aller le trouver chez lui ». Mais pourquoi n'a-t-il pas tout de suite parlé de sa vision? Parce qu'il était tout à fait étranger aux senti-

ments de la vaine gloire. Il se dit envoyé de Dieu ; comment a-t-il été envoyé ? Il ne l'explique pas ; mais, quand la nécessité le commande. Voici comment il s'exprime : « Vous « savez qu'il n'est pas permis aux Juifs d'avoir « quelque liaison avec un étranger, ou d'aller « le trouver chez lui ». Voyez comme il est loin de la vaine gloire ! En parlant ainsi, il se fait, de ce qu'ils savent eux-mêmes, une garantie.

Eh bien, maintenant, Corneille ? « Nous « voilà », dit-il, « maintenant en la présence « de Dieu, pour entendre tout ce que le Sei- « gneur vous a ordonné de nous dire ». Il ne dit pas : En présence d'un homme, mais en la présence « de Dieu », montrant, par ces paroles, en quelle disposition on doit s'approcher des serviteurs de Dieu. Comprenez-vous cette ferveur ? Comprenez-vous combien cet homme était digne de cette grande distinction ? « Alors « Pierre », dit le texte, « prenant la parole, « dit : En vérité, je vois bien que Dieu n'a « point d'égard aux diverses conditions des « personnes ». Cette observation, Pierre l'adresse aux Juifs présents ; c'est pour sa défense. Au moment de révéler la parole aux gentils, il commence par présenter comme sa défense. Quoi donc ? Auparavant, Pierre faisait-il donc acception des personnes ? nullement. Même auparavant, il était toujours le même. « Tout homme », dit-il, « qui craint Dieu, et dont les œuvres sont justes, lui est agréable ». C'est ce que déclare Paul dans ses lettres : « Lors « donc que les gentils, qui n'ont point la loi, « font les choses que la loi commande ». (Rom. II, 14.) Voilà le dogme et la conduite de Dieu. Si Dieu n'a dédaigné ni les mages, ni l'Ethiopien, ni le larron, ni la courtisane, à bien plus forte raison, ne méprisera-t-il pas ceux qui opèrent la justice et qui la veulent. Mais quoi ? S'ils sont doux et bons, ceux qui ne veulent pas croire ? Eh bien, vous venez de donner la raison, c'est qu'ils ne veulent pas croire. Maintenant, l'homme bon ici, ce n'est pas celui qui a la douceur en partage, mais celui qui opère la justice, c'est-à-dire celui qui, dans toutes ses actions, est agréable au Seigneur, et, pour être agréable, il faut craindre Dieu. Or, un homme de ce caractère, Dieu seul le connaît. Voyez comment le centenier s'est rendu agréable. A peine a-t-il entendu la parole, il a obéi ; aujourd'hui, me direz-vous, un ange viendrait, que personne ne l'écouterait. Mais aujourd'hui les signes sont beaucoup plus considérables qu'autrefois, et cependant combien d'incrédules ? Pierre communique ensuite la doctrine, et il a soin de conserver, aux Juifs, leur noble prérogative. « Dieu « a fait entendre sa parole aux enfants d'Israël, « en leur annonçant la paix, par Jésus-Christ, « qui est le Seigneur de tous ». Il parle d'abord de la domination, et il le fait en termes tout à fait élevés, parce qu'il s'adresse à une âme déjà élevée, et qui reçoit avec chaleur ce qu'on lui annonce. Ensuite, pour prouver comment c'est le Seigneur de tous, il a soin de dire : « Dieu a fait entendre sa parole, en « leur annonçant la paix », c'est-à-dire, en les appelant au bonheur, non pas au jugement.

3. Par là, il déclare que la parole a été envoyée par Dieu, d'abord aux Juifs. Il en donne ensuite la démonstration, par les événements qui se sont accomplis dans toute la Judée. « Vous savez ce qui est arrivé dans toute la « Judée ». Et voici qui est admirable : « Qui a « commencé par la Galilée, après le baptême « que Jean a prêché ». Il a d'abord parlé de l'œuvre glorieuse du Seigneur ; ce n'est qu'après qu'il a assez d'assurance pour parler de sa patrie : « Jésus de Nazareth ». Pierre n'ignorait pas que la seule patrie était une occasion de scandale. « Comment Dieu a oint de l'Es- « prit-Saint et de force », seconde preuve. On aurait pu dire, qui le démontre ? Pierre ajoute : « Qui passait, en faisant le bien, et en guéris- « sant tous ceux qui étaient sous la puissance « du démon ». Il montre ensuite la grandeur du pouvoir unie à ses bonnes œuvres ; pour surmonter le démon il fallait que ce pouvoir fût grand. On en donne la cause : « Parce que « Dieu était avec lui ». Voilà pourquoi les Juifs aussi disaient : « Nous savons, maître, que « vous êtes venu de la part de Dieu, car per- « sonne ne saurait faire les miracles que vous « faites, si Dieu n'est avec lui ». (Jean, III, 2.) Et maintenant, après avoir montré qu'il est envoyé de Dieu, il ajoute qu'il a été tué, pour prévenir l'égarement des pensées. Remarquez-vous que, nulle part, il ne cache le supplice de la croix ? au contraire, il se hâte de le mentionner. « Cependant ils l'ont fait mourir », dit-il, « en l'attachant à une croix ; et Dieu a « voulu qu'il se montrât vivant, non à tout le « peuple, mais aux témoins que Dieu avait « choisis, avant tous les temps (39, 40) ». C'était le Christ qui les avait choisis lui-même ;

mais l'apôtre attribue cela à Dieu : « Choisis, « avant tous les temps », dit-il. Voyez comment il prouve la résurrection ; par le repas en commun. Pourquoi le Christ ressuscité ne fait-il aucun miracle, se bornant à manger et à boire ? c'est que la résurrection, toute seule, était, d'elle-même, un assez grand miracle ; et impossible d'en trouver une plus grande preuve que ce fait, que le ressuscité buvait et mangeait. « Pour attester », dit-il. Ces paroles ont une énergie terrible ; impossible de prétexter l'ignorance. Et l'apôtre ne dit pas : C'est le Fils de Dieu, mais, ce qui était de nature à épouvanter le plus les Juifs : « C'est lui « qui a été établi de Dieu, pour être le juge des « vivants et des morts (42) ». Suit une preuve imposante prise des prophètes, lesquels étaient en grande estime : « Tous les prophètes lui ren- « dent témoignage (43) ». Après avoir inspiré la crainte, il mentionne le pardon, annoncé non par lui, mais par les prophètes ; ce qui est terrible, vient de lui, ce qui est plus doux, vient des prophètes. O vous tous, qui que vous soyez, qui avez obtenu cette rémission des péchés, vous tous, tant que vous êtes, qui avez trouvé la foi, après avoir appris la grandeur du don, je vous en conjure, veillez sur vous-mêmes, n'outragez pas le bienfaiteur. Si nous avons obtenu la rémission des péchés, ce n'est pas pour dégénérer, mais pour nous élever bien plus haut vers la perfection.

Donc, gardons-nous bien de dire que la cause de nos malheurs, c'est Dieu, parce qu'il ne punit pas, parce qu'il n'inflige pas de châtiment ; car enfin, répondez-moi : un meurtrier est pris, le prince le relâche, les meurtres qui suivront, seront-ils imputés au prince? Non, assurément ; et comment se peut-il que notre langue impie outrage Dieu sans épouvante, sans un frisson d'horreur ? Quels discours n'entendons-nous pas? Quel bruit de paroles ! C'est Dieu lui-même qui a permis les crimes, répète-t-on. Il fallait châtier les coupables ; honneurs, couronnes, dignités, il ne leur fallait rien de tout cela, il en fallait tirer satisfaction et vengeance. Que fait Dieu au contraire ? il les honore et les rend tels qu'ils sont. Je vous en prie, je vous en conjure, qu'aucun de nous jamais ne fasse entendre de pareilles paroles. Mieux vaudrait mille fois être enfoui dans la terre, que de proférer, contre Dieu, de pareils discours. Les Juifs aussi disaient : « Toi qui détruis le temple de « Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve- « toi toi-même » ; et encore : « Si tu es le Fils « de Dieu, descends de la croix ». (Matth. xxvii, 40.) Mais ces blasphèmes d'aujourd'hui sont plus affreux que ceux-là ; qu'il ne soit pas dit que nous l'appelons un docteur d'iniquités ; n'allons pas, par de pareils blasphèmes, nous exposer à l'éternel supplice. Car, dit l'apôtre, « vous êtes cause que le nom de Dieu est blas- « phémé parmi les nations ». (Rom. ii, 24.) Appliquons-nous à faire dire le contraire ; menons une vie conforme à notre vocation ; approchons-nous du baptême de l'adoption, car elle est vraiment grande, la puissance du baptême, qui admet les hommes régénérés au partage des dons célestes ; qui ne souffre pas que les hommes restent simplement des hommes. Faites en sorte que le grec ait foi dans la grande puissance de l'Esprit, puissance qui transforme, puissance qui régénère. Pourquoi attendre ainsi l'heure de vos derniers soupirs, comme un fugitif, comme un méchant, comme un être qui ne doit pas vivre pour Dieu ? Pourquoi cette disposition de votre cœur, comme si votre Dieu était sans entrailles, était un maître féroce? Quoi de plus froid, quoi de plus misérable, que de recevoir ainsi le baptême ? Dieu a fait de vous son ami ; il vous a gratifié de tous ses dons, afin que vous-même vous lui montriez tout ce qu'on attend d'un ami. Répondez-moi : je suppose un homme à qui vous auriez fait mille injures, mille outrages, vous tomberiez entre ses mains, et cet homme se vengerait de vous en partageant, avec vous, tous ses biens ; pour les injures qu'il aurait reçues de vous, il vous admettrait au nombre de ses amis, il vous couronnerait, il dirait que vous êtes son propre fils, et ensuite, tout à coup, il viendrait à mourir. Ne regarderiez-vous pas sa mort comme un malheur? ne diriez-vous pas : Je voudrais le voir vivant, afin de m'acquitter envers lui, afin de le payer de retour, afin de ne pas paraître ingrat envers mon bienfaiteur? Voilà certes quelles seraient vos dispositions envers un homme ; et, quand il s'agit de Dieu, vous pensez à partir sans vous acquitter envers celui qui vous a fait tant de dons? Ah ! croyez-moi, approchez-vous de lui, quand vous pouvez encore le payer de retour. Pourquoi fuir ? Sans doute, me répond-on, mais je ne suis pas maître de moi. Donc Dieu nous a commandé l'impossible ? Voilà ce qui boule-

verse tout; voilà d'où vient, sur la terre, la corruption; nul ne se propose de vivre selon Dieu. Les zélés catéchumènes n'ont aucun souci de mener une vie droite. Et voilà comment ceux qui ont déjà reçu le baptême ont été baptisés : les uns, c'est quand ils n'étaient encore que des enfants; les autres, c'est dans leurs maladies, après de nombreux délais, parce qu'ils ne sentaient pas en eux le désir de vivre selon Dieu; et ceux-là n'ont aucun zèle. Et ceux qui ont reçu le baptême en parfaite santé, montrent à leur tour aussi peu de zèle; ils sortent du baptême pleins d'ardeur, mais ils sont bientôt les premiers à éteindre leur feu. Et ne pouvez-vous donc pas vous livrer à vos affaires? Et, est-ce que je vous sépare de votre femme? C'est de la fornication que je veux vous séparer. Est-ce que je vous interdis l'usage de votre fortune? C'est l'avarice que je vous interdis, et la rapine. Est-ce que je veux vous contraindre à vous dépouiller de tout? Un peu de ce que vous avez, voilà tout ce que je vous demande pour les indigents. « Votre abondance », dit l'apôtre, « supplée à leur pauvreté ». (II Cor. VIII, 14.) Dans cette mesure même nous ne réussissons pas à vous persuader. Est-ce que nous vous forçons au jeûne ? C'est l'ivresse que nous voulons réprimer, avec la gourmandise. Ce que nous retranchons, c'est ce qui vous déshonore, c'est ce que vous-mêmes, vous trouvez plus affreux que la géhenne, plus redoutable, plus odieux. Est-ce que l'on vous interdit le plaisir et la joie? Non, mais ce qui est honteux, ce qui est indigne.

4. Que craignez-vous, que redoutez-vous, pourquoi tremblez-vous ? Là où se trouve le lien conjugal, la vraie jouissance des richesses, la tempérance, quelle est l'occasion de pécher? Vos maîtres, en dehors de l'église, d'un ton qui commande, exigent de vous bien autre chose, et vous les écoutez. Ce n'est pas seulement une petite part de ce que vous avez qu'ils réclament, mais ils vous disent : Il faut donner tant, et, quand vous objecteriez votre pauvreté, peu importe, ils insistent encore. Le Christ au contraire ne parle pas ainsi : il vous dit : Selon ce que vous avez, donnez, et je vous mettrai au premier rang. Ces étrangers vous disent encore : Voulez-vous de la gloire ? Abandonnez père, mère, parents, proches, et résidez dans les palais des rois, pour y être fatigués, affligés, esclaves, en proie à des douleurs sans nombre. Le Christ au contraire ne parle pas ainsi, il vous dit : Restez chez vous, avec votre femme et vos enfants; vivez tranquilles, à l'abri des dangers. Sans doute, me direz-vous; mais le roi promet des richesses. Mais Dieu promet la royauté, et, de plus, des richesses avec la royauté; car il dit : « Cherchez premièrement « le royaume des cieux, et toutes ces choses « vous seront données par surcroît ». (Matth. VI, 33.) Le roi de la terre ne donne rien par surcroît, tandis que Dieu donne d'avance. « J'ai été jeune », dit le Psalmiste, « et je suis « vieux maintenant; mais je n'ai point encore « vu le juste abandonné, ni sa race cherchant « son pain ». (Ps. XXXVI, 25.) Commençons donc, pratiquons les premières vertus; ne nous attachons qu'à la vertu seule, et vous verrez quels biens elle conquiert. Est-ce donc sans fatigue que vous gagnez les biens de la terre; vous qui montrez tant de mollesse à la poursuite des biens du ciel? Oui, me direz-vous, on a ceux d'ici-bas sans peine, sans fatigue; c'est pour les biens d'en-haut qu'il faut se fatiguer. Tout au contraire, mille fois non; mais si nous voulons dire la vérité, ces biens d'en-bas ne s'acquièrent qu'au prix des fatigues et des sueurs; les biens d'en-haut, nous n'avons qu'à vouloir, s'obtiennent facilement.

Ne nous éloignons pas, je vous en prie, des divins mystères; ne remarquez pas que celui qui avant vous a été baptisé est devenu un méchant, est déchu de ses espérances; ne vous relâchez pas. Que voyons-nous dans la milice? Les timides d'une part; de l'autre, les braves qui se couvrent de gloire; ne regardons pas les lâches; rivalisons avec les vaillants. En outre, considérez combien d'hommes, après le baptême, sont devenus des anges; redoutez l'avenir incertain. La mort vient comme un voleur de nuit, et ce n'est pas assez dire, comme un voleur; elle nous surprendra pendant notre sommeil; pendant que nous sommes nonchalamment couchés, la voilà qui nous prend, qui nous emporte. Si Dieu a fait l'avenir incertain, c'est pour que l'attente continuelle de cette heure incertaine nous attache à la vertu. Mais Dieu est bon, me direz-vous; combien de temps encore répèterons-nous cette froide et ridicule parole ? Eh bien, moi je dis et je ne cesserai pas de redire, non-seulement que Dieu est bon, mais que rien ne surpasse sa bonté, et qu'il dispose toutes

choses pour notre utilité. Combien d'hommes ne voyez-vous pas souffrant toute leur vie de l'éléphantiasis? Combien d'hommes, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, toujours aveugles; d'autres, devenus aveugles après coup; d'autres, victimes de la pauvreté; d'autres, languissant dans les fers; d'autres, dans les mines; d'autres, enterrés vivants; d'autres, emportés par la guerre? Ne sont-ce pas là des marques de la divine bonté, je vous le demande? Dieu ne pouvait-il pas prévenir ces maux, s'il l'eût voulu? Au contraire, il les a permis. Oui, me direz-vous. Eh bien, dites-moi, pourquoi des aveugles de naissance? Je ne répondrai pas tant que vous ne me promettrez pas que vous serez baptisés, et que, baptisés, vous conformerez votre vie à la sagesse. C'est un problème qu'il ne vous appartient pas de résoudre, et la parole n'a pas pour but le plaisir. Supposez cette question résolue, il en viendra une autre, car l'Ecriture est un abîme de questions. C'est pourquoi non-seulement ne vous faites pas une habitude de résoudre des problèmes, mais ne cherchez jamais de problème à résoudre. Les questions d'ailleurs se succéderaient sans fin. Pour une solution que vous auriez trouvée, je vous proposerais mille autres questions à résoudre. Apprenons par conséquent plutôt à chercher la sagesse qu'à chercher des solutions. Supposons que nous les ayons trouvées, nous ne les trouvons pas toutes. Il n'est pour de telles questions qu'une solution possible, la foi, qui croit que Dieu fait tout avec justice, avec bonté, avec utilité pour nous, et que sa raison est incompréhensible. Voilà l'unique solution, et il n'en est pas de meilleure; car, quelle est, répondez-moi, la solution par excellence? C'est de ne plus chercher de solution, parce que tout est expliqué. Si vous êtes bien persuadés que tout est administré par la divine Providence, qui permet certaines choses, par des raisons qu'elle seule connaît, et qui en opère certaines autres, vous êtes affranchis de toute recherche, et vous jouissez du profit de la solution. Mais revenons à notre sujet; puisque vous voyez tant de supplices, Dieu permettant toutes ces choses, servez-vous de la santé de votre corps, pour assurer la santé de votre âme. Mais, direz-vous, qu'ai-je besoin de fatigues et d'affliction, puisque je puis, sans fatigues, acquitter toute ma dette? Assurément voilà qui n'est pas évident, car non-seulement il arrive que vous ne pouvez pas vous acquitter sans fatigues, mais il peut arriver aussi que vous partiez chargés de tout ce qui pèse sur vous. D'ailleurs, quand ce que vous dites serait de toute évidence, vos paroles seraient encore difficiles à supporter. Dieu vous a appelés dans les combats; il vous a donné des armes d'or; au lieu de les prendre et de vous en servir, vous voulez conserver votre vie sans gloire, n'opérant aucune bonne action. Répondez-moi; je suppose que la guerre nous menace; l'empereur est là; vous voyez les uns s'élancer au milieu des phalanges, porter des coups à l'ennemi, distribuer d'innombrables blessures; vous en voyez d'autres qui se livrent à des combats singuliers; d'autres bondissent; d'autres encore s'élancent sur leurs chevaux, et l'empereur leur décerne des éloges, et on les admire; et les applaudissements les saluent, on les couronne; tandis qu'il en est qui ne veulent s'exposer à aucun coup et qui restent au dernier rang? Bientôt la guerre est terminée; les uns, on les appelle, on les comble de nobles récompenses; leurs noms sont dans toutes les bouches; les autres, au contraire, restent avec leurs noms ignorés; ils ont la vie sauve; voilà leur seule récompense: à laquelle de ces deux classes d'hommes voudriez-vous appartenir? Fussiez-vous de pierre, fussiez-vous plus lâches que les êtres insensibles, inanimés, ne préféreriez-vous pas mille fois être rangés parmi les braves? Oui, certes, et je vous en prie, et je vous en conjure, quand vous devriez tomber en combattant, n'est-ce pas là le sort qu'il faudrait résolument choisir? Ne voyez-vous pas quel éclat accompagne ceux qui tombent dans les combats, quelle illustration, quelle gloire? Et pourtant une fois qu'ils sont morts, ils ne peuvent plus attendre les honneurs que l'empereur décerne; au contraire, dans cette guerre dont je parle, il n'est rien de pareil: votre gloire sera d'autant plus grande que vos blessures seront nombreuses. Puissions-nous tous en avoir à montrer, sans les recevoir des persécutions, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIV.

PIERRE PARLAIT ENCORE, LORSQUE LE SAINT-ESPRIT DESCENDIT SUR TOUS CEUX QUI ÉCOUTAIENT SA PAROLE ; ET LES FIDÈLES CIRCONCIS, QUI ÉTAIENT VENUS AVEC PIERRE, FURENT FRAPPÉS D'ÉTONNEMENT DE VOIR QUE LA GRACE DU SAINT-ESPRIT SE RÉPANDAIT AUSSI SUR LES GENTILS. CAR ILS LES ENTENDAIENT PARLER DIVERSES LANGUES, ET GLORIFIER DIEU. (CHAP. X, VERS. 44, 45, 46.)

ANALYSE.

1 et 2. Economie de la Providence dans la conversion des Gentils. — Conduite de Pierre, qui ne fait rien de lui-même, Dieu seul opérant tout.
3 et 4. Développement pathétique de l'efficacité de la pénitence. — Combien y en aura-t-il de sauvés dans tout ce peuple ! — Magnifique mouvement d'éloquence pressante, élevée, saisissante. — Contre les spectacles.

1. Voyez la conduite de Dieu ! il n'a pas permis que le discours fût achevé, ni que le baptême fût donné par l'ordre de Pierre. Ils montraient une âme merveilleusement disposée ; ils avaient reçu le commencement de la doctrine ; ils regardaient le baptême comme la rémission des péchés, et aussitôt l'Esprit arriva. Ce qui avait lieu, en outre, parce que la providence de Dieu voulait ménager à Pierre de puissants moyens de défense. Non-seulement ils reçoivent l'Esprit, mais ils parlaient diverses langues ; ce qui frappait d'étonnement les assistants. Pourquoi les choses se passent-elles ainsi ? A cause des Juifs, car ce prodige excitait toute leur haine. Aussi est-ce partout Dieu qui agit seul. Et Pierre est là, pour ainsi dire, par hasard, leur disant qu'il convient maintenant d'aller trouver les nations, qu'il convient qu'elles soient instruites. Et ne soyez pas surpris, en effet, si, après de si grandes marques, et à Césarée et à Jérusalem, il y a eu des disputes, que ne serait-il pas arrivé sans ces merveilles qui accompagnèrent les apôtres ? Voilà pourquoi ces signes paraissent d'une manière éclatante. Et maintenant, voyez comment Pierre profite de l'occasion pour se justifier, et, pour preuve que sa réponse lui est inspirée par la circonstance, écoutez l'évangéliste : « Alors Pierre dit : Peut-on refuser l'eau du « baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-« Esprit comme nous ? (47) ». Voyez jusqu'où il est arrivé, et quel était son désir d'aller plus loin ; c'était là depuis longtemps sa pensée : « Peut-on refuser », dit-il, « l'eau du « baptême ? » Il s'emporte, pour ainsi dire, contre ceux qui refuseraient, qui diraient que le baptême ne peut être donné aux gentils. Le plus nécessaire, dit-il, est accompli : ils ont reçu le baptême que nous avons reçu nous-mêmes. « Et il commanda qu'on les « baptisât, au nom du Seigneur Jésus-Christ « (48) ». C'est après s'être justifié qu'il ordonne de les baptiser, les instruisant par les faits mêmes, tant les Juifs étaient indisposés ! Il se justifie d'abord, quoique les faits parlassent assez d'eux-mêmes ; et ce n'est qu'ensuite qu'il donne son ordre.

« Après cela, ils le prièrent de demeurer « quelques jours avec eux ». Il a donc raison de demeurer avec eux en toute confiance. « Les apôtres et les frères qui étaient dans la Ju-« dée apprirent que les gentils mêmes avaient « reçu la parole de Dieu, et lorsque Pierre fut « venu à Jérusalem, les circoncis disputaient « contre lui, et lui disaient : Pourquoi avez-« vous été chez des hommes incirconcis et avez-« vous mangé avec eux ? (Chap. XI, 1, 2, 3) ». Et « les circoncis disputaient » ; ce ne sont pas les apôtres. Qu'est-ce que cela veut dire, « dis-« putaient ? » C'est-à-dire, étaient scandalisés,

tout à fait scandalisés. Et voyez ce qu'ils lui reprochent : Ils ne lui disent pas : Pourquoi avez-vous prêché ? mais : « Pourquoi avez-« vous mangé avec eux?» Or Pierre ne répond pas à ce reproche sans valeur (sans valeur en réalité), mais il fait entendre une réponse imposante : S'ils avaient reçu l'Esprit, eux aussi, comment pouvions-nous leur refuser le baptême? Pourquoi donc, avec les Samaritains, la chose ne s'est-elle pas passée de même? Comment est-ce le contraire qui est arrivé? Car non-seulement le Saint-Esprit ne descendit pas avant le baptême, mais pas même après le baptême. Et les Juifs ne se sont pas indignés ; au contraire, ils ont très-volontiers envoyé chez eux, précisément pour cette raison. Mais ici l'accusation contre Pierre ne porte pas sur ce point. Ils savaient bien, en effet, qu'il agissait par la grâce divine. « Mais pourquoi », disent-ils, « avez-vous mangé avec eux? » Il y avait d'ailleurs une différence du tout au tout entre les Samaritains et les gentils. Et en outre, c'est un effet de la sagesse que Pierre soit accusé pour l'édification des autres. Car ce n'est pas sans dessein que Pierre leur a tout raconté. Or, maintenant voyez comme il est exempt de faste et de vaine gloire! Le texte dit : « Mais Pierre commença à leur raconter par « ordre comment la chose s'était passée : « Lorsque j'étais dans la ville de Joppé, en « prières (4, 5) ». Il ne dit pas pourquoi ni à quelle occasion ; « il me survint un ravisse-« ment d'esprit; et j'eus une vision, dans « laquelle je vis descendre du ciel comme une « grande nappe, tenue par les quatre coins, « qui s'abaissait et venait jusqu'à moi ; et la « considérant avec attention, j'y vis des ani-« maux terrestres à quatre pieds, des bêtes « sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel. « J'entendis aussi une voix qui me dit : Pierre, « levez-vous, tuez et mangez (6, 7) ». Que veut-il dire par là? Il suffisait, dira-t-on, pour opérer la persuasion, de dire qu'il avait vu une nappe. Cependant une voix se joignit à la vision. « Je répondis : Je n'ai garde, Seigneur, « car jamais rien d'impur ni de souillé n'en-« trera dans ma bouche (8) ». Comprenez-vous ? Ce que je devais faire, dit-il, je l'ai fait ; j'ai dit que je n'ai jamais mangé. Ces paroles étaient sa réponse à ceux qui lui disaient : « Pourquoi avez-vous été, et pourquoi avez-« vous mangé avec eux? » Quant à cela, il ne le dit pas à Corneille ; et en effet, il n'y avait pas de nécessité. « Et la voix, me parlant du « ciel une seconde fois, me dit : N'appelez pas « impur ce que Dieu a purifié. Cela se fit jus-« qu'à trois fois, et ensuite toutes ces choses « furent retirées dans le ciel. Au même temps, « trois hommes, qui avaient été envoyés vers « moi de la ville de Césarée, se présentèrent « dans la maison où j'étais (9, 10, 11) ». Il raconte ce qui est nécessaire, passant le reste sous silence, ou plutôt, par ce qu'il raconte, il prouve ce qu'il ne dit pas. Et voyez comme il se défend, sans user de son autorité de maître ; il savait bien, en effet, que plus il mettrait de modestie dans sa réponse à ses accusateurs, plus il parviendrait à les calmer. « Jamais rien « d'impur ni de souillé n'entra dans ma bou-« che », dit-il. Et voilà comment il défend sa vie tout entière. « Au même temps, trois « hommes se présentèrent dans la maison où « j'étais, et l'Esprit me dit d'aller avec eux sans « faire aucune difficulté (12) ».

2. Voyez-vous que c'est l'Esprit qui fait la loi? « Ces six de nos frères que vous voyez, « vinrent aussi avec moi ». Quoi de plus humble que Pierre, qui invoque, ici encore, le témoignage des frères! « Ces six de nos frères « que vous voyez, vinrent aussi avec moi, et « nous entrâmes dans la maison de cet homme, « qui nous raconta comment il avait vu, dans « sa maison, un ange qui s'était présenté de-« vant lui, et lui avait dit : Envoyez à Joppé, « et faites venir Simon, surnommé Pierre ; il « vous dira des paroles par lesquelles vous serez « sauvé, vous et toute votre maison (13, 14) ». Il ne cite pas les paroles adressées par l'ange à Corneille : « Vos prières et vos aumônes sont « montées jusqu'en présence de Dieu, et il « s'en est souvenu » ; il ne veut pas les heurter, il ne cite que des paroles dont le sens n'a rien d'orgueilleux : « Il vous dira des paroles « par lesquelles vous serez sauvé, vous et toute « votre maison ». Voyez-vous comme il se hâte pour la raison que j'ai dite ? Et il ne parle pas de la vertu de Corneille. Eh bien, voilà donc l'Esprit qui l'envoie, Dieu qui lui donne son ordre, qui, d'un côté, l'appelle par le ministère d'un ange, qui, d'un autre côté, le pousse encore ; qui supprime tout obstacle matériel ; que fallait-il faire? Pierre ne dit rien de tout cela, il s'appuie sur ce qui a suivi, et qui fournissait une preuve irrésistible. Et pourquoi, dira-t-on, le dernier fait ne s'est-il pas produit seul? Dieu a tout ménagé de manière à prouver

surabondamment que le commencement n'est pas le fait de l'apôtre. S'il était parti de lui-même, sans que rien fût arrivé, les Juifs auraient été tout à fait choqués. Il commence par se les rendre favorables en disant : « A « ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme « nous ». Et encore : « Quand j'eus commencé « à leur parler, le Saint-Esprit descendit sur « eux comme il était descendu sur nous au « commencement (15) ». Et non content de ce qu'il vient de dire, il rappelle la parole du Seigneur : « Alors je me souvins de cette pa- « role du Seigneur : Jean a baptisé dans l'eau, « mais vous serez baptisés dans le Saint-Es- « prit (XVI ; Matth. III, 11) ». C'est pourquoi il n'est rien arrivé de nouveau ; c'est une prédiction qui s'est accomplie, Mais, dira-t-on, le baptême n'aurait pas dû être donné ; remarquons que le baptême était un fait accompli, puisque le Saint-Esprit était descendu. Aussi Pierre ne dit-il pas : J'ai ordonné d'abord de les baptiser; que dit-il? « Peut-on refuser l'eau « du baptême? » montrant par là qu'il n'a rien fait de son propre mouvement. Ce que nous avions, ils l'ont reçu. « Puis donc que « Dieu leur a donné la même grâce qu'à nous, « qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui « étais-je, moi, pour empêcher le dessein de « Dieu? (17) ». C'est pour leur fermer complétement la bouche qu'il ajoute : « La même grâce ».

Voyez-vous comme Dieu accorde à ces gentils les mêmes avantages qu'aux apôtres, aussitôt qu'ils ont cru. Dieu leur donne une grâce égale à celle qu'il nous communique, à nous qui avons cru dans le Seigneur ; Dieu se charge lui-même de les purifier. Et l'apôtre ne dit pas : la même grâce qu'à vous, mais : « Qu'à nous » ; manière d'adoucir son discours. Qu'avez-vous donc à vous indigner, puisque nous nous rangeons nous-mêmes parmi vous? « Ayant entendu ces paroles, ils « s'apaisèrent, et glorifièrent Dieu, en disant : « Dieu a donc aussi fait part aux gentils du « don de la pénitence, qui mène à la vie (18)? » Voyez-vous comme tout s'explique et s'apaise par suite du discours de Pierre, qui raconte exactement ce qui est arrivé? Les voilà donc glorifiant Dieu, qui accordait aussi la pénitence aux gentils, et voilà en même temps ces Juifs humiliés par ces discours. A partir de ce moment, la porte est ouverte aux gentils. Mais, si vous le voulez bien, reprenons plus haut. Le texte ne dit pas que c'était Pierre qui disputait, mais : « Les circoncis ». En effet, Pierre savait bien ce qui se préparait. Il y avait lieu d'admirer que les gentils fussent arrivés à la foi. Néanmoins, quand les Juifs entendirent que les gentils avaient cru, ils ne s'émurent point; ce qui les indignait, c'est que Dieu leur eût accordé l'Esprit ; c'est, lorsque Pierre racontait sa vision, ce qu'il disait : Dieu m'a montré qu'il n'y a aucun homme qui soit impur et souillé. Pierre le savait déjà auparavant ; aussi prépara-t-il son discours dans l'intérêt des gentils, pour montrer qu'il n'y avait plus de gentils, dès que la foi les avait saisis. Il n'y a rien d'étonnant qu'ils aient reçu l'Esprit avant le baptême ; la même chose est arrivée de notre temps. Pierre montre ici qu'ils n'ont pas été baptisés comme les autres, mais bien mieux. Les choses sont donc disposées avec une parfaite sagesse, de manière que les Juifs, réduits au silence, regardent les gentils comme leurs égaux. « Et « ils le prièrent », dit le texte, « de rester ». Avez-vous bien compris les mauvaises dispositions des Juifs? Voyez-vous quel zèle pour la loi? Ne respectant ni la dignité de Pierre, ni les signes qui avaient paru, ni un si grand ouvrage, ni ce prodige de conversion, ils disputaient sur de petites choses. Si, en effet, rien de ce que vous avez vu pour la défense de Pierre ne se fût manifesté, Pierre n'aurait pas assez fait. Mais Pierre ne se défend pas par ces règles étroites ; c'était un homme sage, ou plutôt ses paroles ne venaient pas de sa sagesse à lui, mais de l'Esprit, et, dans sa défense, il ne s'attribue rien à lui-même, il attribue tout à Dieu. Il leur dit presque : C'est Dieu qui a fait que j'eusse un ravissement ; moi j'étais simplement en prière ; c'est Dieu qui m'a montré cette nappe; moi, je lui faisais des réponses contraires ; Dieu m'a encore répondu, et moi, je ne l'entendais pas encore ; « Et l'Esprit me dit d'aller »; et, en allant, je ne courais pas ; j'ai dit que c'était Dieu qui m'envoyait ; et cependant ce n'est pas moi ensuite qui ai baptisé ; mais c'est Dieu encore qui a tout fait. Ainsi, en réalité, c'est Dieu qui les a baptisés, ce n'est pas moi. Et Pierre ne dit pas : Après tout ce qui était arrivé, ne fallait-il pas ajouter l'eau qui manquait encore? Non : comme si rien n'eût manqué au baptême. « Qui étais-je », dit-il, « pour empêcher « le dessein de Dieu? » Ah ! quelle manière de se défendre ! En effet, il ne leur dit pas ;

maintenant que vous êtes renseignés, apaisez-vous ; mais que leur dit-il ? il soutient leur assaut ; on l'accuse, il se justifie. « Qui étais-je « pour empêcher le dessein de Dieu ? » Défense éloquente et efficace ; je ne pouvais pas empêcher ; de sorte qu'ils finirent par se tenir en repos et glorifier Dieu.

3. C'est ainsi que nous devons, nous aussi, dans les biens qui arrivent au prochain, glorifier Dieu, au lieu de proférer des paroles insultantes comme le font un grand nombre des nouveaux baptisés, quand ils en voient d'autres aussitôt après le baptême partir de cette vie. Il faut glorifier Dieu, même de ce qu'il ne permet pas de rester. Car, si vous le voulez, vous avez reçu, vous, un plus grand don, je ne parle pas du baptême (car l'autre le partage avec vous), mais vous avez reçu le temps d'ajouter à votre glorification. L'autre a revêtu la robe, et il ne lui a pas été permis de s'y distinguer ; mais, à vous, Dieu a donné un pouvoir considérable pour faire un noble usage de vos armes, pour les essayer ici-bas. L'autre s'en va, n'ayant que le salaire de la foi ; vous, vous restez dans le stade et vous pouvez recevoir beaucoup de récompenses pour vos œuvres, et paraître un jour surpasser cet autre, autant que le soleil surpasse la plus petite des étoiles, autant que le général surpasse le dernier des soldats ; disons mieux, de toute la différence entre le dernier des soldats et l'empereur. Donc n'accusez que vous-mêmes ; ou plutôt ne vous accusez pas, mais corrigez-vous toujours. Car il ne suffit pas d'accuser, il faut lutter. Vous êtes renversés ? Vous avez reçu de cruelles blessures ? Relevez-vous, rentrez en possession de vous-mêmes ; vous êtes encore sur le stade, vous êtes encore sur le théâtre. Ne voyez-vous pas combien de combattants, jetés par terre dans la mêlée, ont recommencé la bataille ? Seulement ne tombez pas volontairement, vous portez envie à celui qui est parti ? félicitez-vous vous-mêmes bien plus que lui. Celui-là est affranchi du péché ; mais vous, vous n'avez qu'à vouloir, et, non-seulement vous expierez vos fautes, mais, de plus, vous vous enrichirez de bonnes œuvres ; ce qui, pour l'autre, est impossible. Nous pouvons nous exciter nous-mêmes.

Ils sont grands, les remèdes de la pénitence, que nul donc ne désespère. Il n'y a réellement de désespéré que celui qui désespère de lui-même ; celui-là ne peut plus attendre de salut. L'affreux malheur, ce n'est pas de tomber dans un abîme de maux, mais d'y rester étendu, après y être tombé ; l'impiété, ce n'est pas de tomber dans l'affreux abîme, mais d'y rester dans l'insouciance, après y être tombé. Est-ce ainsi que ce qui doit éveiller toutes vos inquiétudes, ne fait qu'ajouter à votre insouciance ?—Mais vous avez, dans votre chute, reçu tant de blessures ! — Aucune blessure de l'âme n'est incurable ; le corps en a d'incurables ; l'âme, pas une. Le corps est-il blessé, nous prenons mille soins qui nous fatiguent ; les blessures de l'âme nous laissent pleins de nonchalance. Ne voyez-vous pas le peu de temps qu'il a fallu au larron pour tout réparer ? Ne voyez-vous pas le peu d'instants qui suffisent aux martyrs, pour consommer leur victoire ? Mais ce n'est plus le temps des martyrs ? Mais c'est toujours le temps des combats, je le redis sans cesse, nous n'avons qu'à vouloir. « Car ceux qui veulent », dit l'apôtre, « vivre dans la piété en Jésus-Christ, seront « persécutés ». (II Tim. III, 12.) Ceux qui vivent dans la piété subissent toujours la persécution, si non de la part des hommes, au moins de la part des démons ; persécution plus terrible que toutes les autres. Et d'abord la persécution qui vient de la négligence. La croyez-vous donc à mépriser la persécution que produit la négligence, le plus terrible des fléaux, mal plus funeste que ce qu'on appelle la persécution ? Comme une eau courante, la négligence détrempe l'âme ; ce qu'est l'hiver comparé à l'été, voilà la négligence comparée à la persécution. Et ce qui prouve combien est plus détestable la persécution de la négligence, c'est qu'elle jette l'âme dans l'assoupissement ; c'est qu'elle l'engourdit dans le relâchement et l'indolence, c'est qu'elle éveille toutes les passions ; elle arme l'orgueil, elle arme la volupté, elle arme la colère, l'envie, la vaine gloire, la basse jalousie. Dans la persécution ordinaire, aucune de ces passions ne saurait nous troubler ; la terreur qui envahit l'âme écarte, pour ainsi dire, de son fouet, le chien aboyant ; empêche tout grondement des mauvais instincts. Qui donc, dans la persécution, se livre à la vaine gloire ? qui donc cède à la volupté ? Personne. Le tremblement, l'épouvante opère la tranquillité, prépare le port où l'on goûte la paix, dispose l'âme à la piété.

J'ai entendu dire à nos pères (je ne désire pas que notre âge subisse cette épreuve, car il nous est défendu de désirer les tentations), qu'autrefois c'était au sein de la persécution que l'on pouvait voir de vrais chrétiens. Car nul alors ne s'inquiétait de fortune, de femme, d'enfants, de famille, de patrie; tous n'avaient qu'un désir unique, le salut de leur âme. On se cachait, les uns, dans les tombeaux, dans les sépultures; les autres, dans les solitudes. Et non-seulement des hommes, mais des femmes tendres et délicates allaient y chercher une retraite pour y lutter sans cesse avec la faim. Eh bien, je vous le demande, pensait-elle beaucoup à la vie somptueuse, pensait-elle aux délices, aux plaisirs, cette femme cachée dans un tombeau, attendant la servante qui lui apportait son repas, ayant peur d'être prise, et demeurant dans ce tombeau comme dans un four? Désirait-elle les délices de la vie? Savait-elle seulement qu'il y a une vie délicieuse, qu'il y a un monde? Ne comprenez-vous pas que si la persécution est terrible, c'est lorsque nos passions s'élancent sur nous comme des bêtes fauves? C'est, n'en doutez pas, c'est lorsqu'on s'imagine qu'il n'y a pas de persécution; c'est alors assurément que la persécution doit frapper d'épouvante. Et ce qui rend cette guerre redoutable entre toutes, c'est que l'on se croit en paix. Nous ne prenons pas les armes, nous ne sommes pas debout, pour repousser l'ennemi; personne n'a peur, personne ne tremble. Si vous ne me croyez pas, demandez aux gentils, qui nous persécutent; quand le christianisme était-il le plus prospère? Quand les chrétiens se sont-ils couverts de plus de gloire? C'est quand ils étaient en petit nombre. C'est qu'alors aussi les âmes étaient riches en vertus. Qu'importe, répondez-moi, l'abondance d'une herbe inutile, quand on peut la remplacer par des pierres précieuses? Ce n'est pas la multitude, c'est l'éclat de la vertu qui seul a du prix. Elie était seul, mais le monde n'était pas digne de lui. Le monde renferme des milliers de milliers d'êtres, mais ces milliers d'êtres ne sont rien, puisque tous ces êtres ensemble n'en valent pas un. « Mieux vaut un seul « homme faisant la volonté du Seigneur, que « mille adonnés à l'injustice ». (Eccl. XXI, 3.) C'est ce qu'un sage insinue encore par ces paroles : « Ne désirez pas la multitude des fils « inutiles ». (Ibid. I.) Ils servent uniquement à provoquer contre Dieu plus de blasphèmes que s'ils n'étaient pas chrétiens : Qu'ai-je besoin de la multitude? aliment plus considérable pour le feu de l'enfer. Vous apprendriez de votre corps la même vérité, il vous dirait que mieux vaut une nourriture modérée, et la santé, que des mets délicats, et la maladie. La première nourriture est préférable à l'autre; la première est une nourriture, l'autre est un poison. La guerre encore enseignerait la même chose, savoir : que mieux vaut une dizaine d'hommes résolus, et expérimentés, que des milliers de gens ne sachant rien faire. Ceux-ci, non-seulement ne combattent pas, ils gênent les combattants. La navigation vous dit encore : mieux vaut n'être que deux matelots habiles, qu'une foule innombrable sans habileté. Cette troupe innombrable fera sombrer le navire.

4. Ce que j'en dis, ce n'est pas par aversion contre vous, contre ce peuple innombrable, mais je voudrais vous voir tous hommes, d'une vertu éprouvée, et vous défiant du grand nombre. Bien plus nombreux sont ceux qui tombent dans la géhenne, mais plus grande est la royauté du ciel, quoiqu'elle ait peu d'élus. La multitude du peuple juif était comme le sable de la mer. Il n'y eut qu'un seul homme, pour sauver tout ce peuple. Le seul Moïse était plus puissant que tous les Juifs; le seul Jésus était plus puissant que tant de milliers. Inquiétons-nous moins de rassembler des chrétiens nombreux, que des chrétiens véritables. Ayons de bons chrétiens et le grand nombre viendra aussi. Il n'est personne qui veuille tout de suite rendre sa demeure spacieuse; on la veut d'abord solide et bien éprouvée; ensuite on la rend spacieuse. Nul ne jette des fondations de manière à se rendre ridicule. Cherchons d'abord ce qui doit venir en premier lieu; le reste viendra plus tard. Si nous réussissons d'abord, nous réussirons aussi après; si nous n'avons pas d'abord ce qu'il nous faut, ce qui vient ensuite est inutile. Que l'Eglise possède ceux qui peuvent être sa gloire; elle aura bien vite, en outre, la multitude. S'il lui manque des chrétiens dignes de la glorifier, jamais la multitude ne la glorifiera.

Combien y en a-t-il, suivant vous, dans notre ville qui obtiendront leur salut? Les paroles que je vais faire entendre sont pénibles, toutefois je les dirai : Parmi tant de

milliers d'hommes, il n'y a pas cent chrétiens qui obtiendront leur salut. Et ceux-là même l'obtiendront-ils ? Je n'en sais rien. Quelle corruption, répondez-moi, parmi les jeunes gens ! Quel relâchement parmi les vieillards ! Nul ne s'inquiète d'élever son fils comme il devrait le faire ; nul, à la vue d'un vieillard, ne songe à l'imiter. Les modèles ont disparu, et voilà pourquoi il n'y a plus de jeunes gens que l'on puisse admirer. Ne me dites pas : nous formons une multitude ; réflexion d'hommes insensés. Et supposez que pour les hommes cette réflexion eût quelque valeur ; pour Dieu, qui n'a pas besoin de nous, elle n'en a plus. Mais, tenez, écoutez donc ce qui prouve que cette réflexion, même pour les hommes, est sans valeur : un homme a un grand nombre de serviteurs ; si ces serviteurs sont corrompus, que de maux ne souffrira-t-il pas ! Celui qui n'a pas même un serviteur, se trouve à plaindre de n'être pas servi ; mais celui qui a des serviteurs pervers, se précipite avec eux dans la perdition, et sa perte est plus déplorable. S'il est triste de n'avoir personne à son service, ce qui est bien plus triste, c'est d'avoir des ennemis, pour lutter contre eux, pour leur faire la guerre. Ce que je dis, c'est afin de prévenir l'admiration qui considère dans l'Eglise la multitude ; je voudrais nous voir tous jaloux de rendre cette multitude vertueuse, chacun de nous s'emparant d'un autre membre, dont il ferait son affaire personnelle ; chacun de nous, attirant au bien, non-seulement ses amis, non-seulement ses parents ; ce que je redis et redis sans cesse ; non-seulement les voisins, mais encore les étrangers. Par exemple : on fait la prière et tous sont là pêle-mêle, jeunes gens, vieillards, qui n'ont rien dans la tête ; des balayures, et non des jeunes gens, riant, plaisantant, conversant, (je dis ce que j'ai entendu), ils sont à genoux, se renvoyant les uns aux autres des quolibets. Eh bien ! vous qui êtes là, jeune homme ou vieillard, à ce spectacle, réprimandez, et sévèrement, et, si l'on ne vous écoute pas, appelez le diacre ; menacez, faites ce qui dépend de vous. Et si l'on osait vous répondre par des violences, certes vous trouveriez des soutiens en foule. Qui donc aurait assez peu de raison pour ne pas partager votre colère contre de pareils désordres, pour refuser de se mettre de votre côté ? Sachez vous ménager, au sortir de l'église le salaire de votre prière. Dans une maison de maître, les meilleurs serviteurs sont ceux qui tiennent le mieux tout en ordre.

Vous verriez, dans une maison, un vase d'argent égaré, vous auriez beau n'être pas chargé d'en prendre soin, ne reporteriez-vous pas ce vase dans cette maison ? Je suppose un vêtement qui va se perdre, et peu vous importe à vous, et vous êtes l'ennemi de l'intendant de la maison ; cependant, comme vous aimez le maître, ne vous ferez-vous pas un devoir de lui reporter ce vêtement ? Eh bien, c'est à présent ce que je vous demande. Je vous parle de nos vases à nous. Si vous les voyez en désordre, rangez-les ; venez me trouver, je ne m'y oppose pas ; parlez-moi, avertissez-moi, je ne peux pas tout voir ; il faut me pardonner. Voyez la corruption dont la terre est infectée. Avais-je tort de dire que nous ne sommes qu'un amas d'herbes inutiles, une mer pleine de confusion ? Je ne dis pas que tous commettent de pareils désordres, mais tel est l'assoupissement répandu sur ceux qui entrent dans l'église, qu'ils ne préviennent rien, qu'ils ne redressent rien. Maintenant j'en vois d'autres qui continuent leurs conversations et restent debout pendant la prière ; d'autres comprennent mieux la décence, ce n'est pas seulement pendant la prière, mais quand le prêtre bénit. Est-ce pousser assez loin l'audace ? Espérez donc le salut ! Comment parviendrons-nous à apaiser Dieu ! Entrez dans une salle d'exercices et de jeux, vous verrez tout le monde formant un chœur bien ordonné, on n'aura rien négligé. De même que, dans une lyre bien accordée, la variété des parties forme un tout harmonieux d'où résulte une symphonie ravissante, de même ici nous devrions, tous tant que nous sommes, nous unir, ne formant qu'un seul chœur d'une parfaite harmonie. Car nous ne sommes qu'une Eglise, nous ne sommes que les membres harmonieusement agencés d'une seule tête ; nous ne sommes tous qu'un seul corps ; négliger un membre quel qu'il soit, c'est négliger le corps entier, qui se meurt. Voilà comment le bon ordre du grand nombre est en péril par le désordre d'un seul. Et ce qu'il y a d'effrayant, c'est qu'ici vous ne venez pas à un divertissement, à une danse pour danser, et vous apportez le désordre ! Ignorez-vous donc que vous êtes avec les anges ? que c'est avec les anges que vous faites entendre vos

chants et vos hymnes, et vous passez le temps à rire ! Si la foudre ne tombe pas, non-seulement sur ces malheureux, mais sur nous, n'y a-t-il pas lieu d'en être surpris ? car voilà qui est fait pour attirer la foudre. Le souverain est là ; son armée vous voit ; et vous, bravant tous ces regards, vous riez ou laissez rire ? Mais à quoi bon ces reproches ? à quoi bon ces réprimandes ? Ces fléaux, ces pestes, ces empoisonneurs infectant l'Eglise de mille souillures ; chassez-les. Quand s'abstiendront-ils de rire, ceux qu'on voit rire à l'heure redoutable ? Quand cesseront-ils de faire des plaisanteries, ceux qui prennent le temps de la bénédiction pour causer et converser ? Comment ! nul respect pour les assistants, nulle crainte de Dieu ! Eh quoi ! ne nous suffit-il pas du secret engourdissement de notre esprit, de la divagation de nos pensées dans la prière ? Y faut-il joindre encore l'indécence du rire et des plaisanteries ?

Sommes-nous au théâtre ici ? Oui, c'est le théâtre, pour dire ce que j'en pense, qui produit tout cela ; en voilà les fruits : indiscipline et déréglement. Ce que nous édifions ici, on le détruit là-bas : et ce n'est pas tout, ajoutez-y nécessairement encore l'infection de mille autres souillures. Supposez une place qu'on voudrait purifier, et, plus élevée que ce champ, une source y répandant de la vase ; plus vous purifiez la terre, et plus la vase la recouvre. C'est ce qui se montre ici. Ceux que les théâtres nous envoient souillés, nous les purifions, ils y retournent, et nous reviennent plus souillés encore : on dirait qu'ils ne vivent que pour accroître notre tâche ; ils nous viennent portant la corruption dans leurs mœurs, dans leurs gestes, dans leurs paroles, dans leur rire, dans leur nonchalance. Et nous, de notre côté, nous raclons ces ordures, et il semble que ce que nous voulons, c'est uniquement les purifier, pour les voir revenir avec plus de fumier. Aussi, je vous remets entre les mains de Dieu. Et je conclus, et je vous signifie, à vous qui êtes bien portants, que ce sera pour vous votre jugement, votre condamnation, que d'avoir vu ces désordres, ces conversations, surtout à une telle heure, sans avoir fait entendre votre voix pour avertir, pour corriger. Cette correction a plus de mérite que la prière même. Cessez de prier, réprimandez ; ce sera pour le coupable un service, et pour vous un profit. Et ainsi nous pourrons tous, tant que nous sommes, être sauvés, et obtenir le royaume des cieux. Puissions-nous tous en jouir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIE XXV.

CEUX DONC QUI AVAIENT ÉTÉ DISPERSÉS PAR LA TRIBULATION SURVENUE A CAUSE D'ÉTIENNE, ALLÈRENT JUSQU'EN PHÉNICIE, EN CHYPRE, ET A ANTIOCHE, N'ENSEIGNANT LA PAROLE A PERSONNE, SI CE N'EST AUX JUIFS. (CHAP. XI, VERS. 19, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1-3. Le Christianisme s'introduit à Antioche.
3 et 4. Puissance de l'aumône. — Les moyens de faire l'aumône sont nombreux.

1. La persécution ne servit pas peu au progrès de la parole de Dieu : « Pour ceux qui « aiment Dieu », dit saint Paul « tout concourt « au bien ». (Rom. VIII, 28.) Si donc, on se fût proposé de propager l'Eglise, on n'eût pas fait autre chose : je veux dire, autre chose que disperser les docteurs. Voyez jusqu'où s'étendit cette prédication : « Ils allèrent », disent les Actes, « jusqu'en Phénicie et en Chypre, et à « Antioche, n'enseignant la parole à personne, « si ce n'est aux Juifs ». Voyez-vous comment tout se passa par l'action de la Providence pour Corneille? Ceci sert à la défense du Christ et à l'accusation des Juifs. Lors donc qu'Etienne est mis à mort, que deux fois Paul est en danger, que les apôtres sont flagellés, les nations et les Samaritains sont reçus à la foi. Et Paul le proclame en disant : « Il fallait « d'abord vous enseigner la parole de Dieu, « mais vous vous en êtes vous-mêmes jugés « indignes, voici donc que nous nous diri- « geons vers les nations ». (Act. XIII, 46.) Ils parcoururent donc les nations et les instruisirent.

« Quelques-uns d'entre eux, des hommes « de Chypre et de Cyrène, étant venus à An- « tioche, conversaient avec les Grecs, et leur « annonçaient le Seigneur Jésus. Et la main « du Seigneur était avec eux, et un grand « nombre crut et se convertit au Seigneur Jé- « sus (20, 21) ». Il est vraisemblable, du reste, qu'ils savaient la langue grecque, et qu'il y avait un grand nombre de ces hommes à Antioche. « Et la main du Seigneur », disent les Actes, « était avec eux », c'est-à-dire, ils faisaient des prodiges. Ne voyez-vous pas qu'il fut besoin de prodiges pour les porter à croire? « Cette nouvelle parvint aux oreilles « de l'Eglise qui était à Jérusalem, et on députa Barnabé pour aller jusqu'à Antioche (22)». Pourquoi donc, lorsqu'une si grande ville recevait la parole de Dieu, n'y allèrent-ils pas eux-mêmes, et y envoyèrent-ils Barnabé? Ce fut à cause des Juifs. Cependant ce qu'il y a à faire est d'une grande importance, et d'une si grande, que Paul doit se rendre à Antioche. Ce n'est pas sans raison, mais tout à fait d'après les vues de la Providence, qu'on déteste Paul, afin que ne soit pas renfermée dans Jérusalem la voix de la prédication, la trompette du ciel. Ne voyez-vous pas comment, partout, suivant qu'il l'a décrété dans les cieux, le Christ se sert pour le bien, de la malice des Juifs, et même de la haine qu'ils portent à Paul pour édifier l'Eglise des gentils? Examinez aussi ce saint homme, je veux dire Barnabé, comme il s'oublie lui-même et court à Tarse : « Lors- « qu'il fut arrivé (à Antioche), voyant la grâce « de Dieu, il s'en réjouit; et il les exhor- « tait tous à persévérer dans le Seigneur dans

« le dessein de leur cœur, parce qu'il était un « homme juste, rempli de l'Esprit-Saint et « de foi. Et une foule nombreuse fut acquise « au Seigneur. Barnabé partit pour Tarse, « afin d'y aller chercher Paul, et l'ayant trou- « vé, il le conduisit à Antioche (23, 25) ». Barnabé, homme simple et bon, était l'ami de Paul. C'est à cause de cela qu'il alla chercher l'athlète, le général, le lutteur, le lion : Je ne sais ce que je dois dire, car quoi que je dise, mes paroles seront toujours au dessous de la grandeur de Paul. Barnabé alla donc vers le chien de chasse, capable de tuer les lions, vers le taureau vigoureux, vers la lampe éclatante, vers la bouche assez puissante pour enseigner l'univers. C'est réellement à cause du long séjour de Paul à Antioche, que les fidèles furent appelés chrétiens. « Et il advint qu'ils « restèrent une année tout entière avec l'E- « glise ; ils instruisirent une foule nombreuse, « et c'est à Antioche pour la première fois que « les disciples furent appelés chrétiens (26) ».

C'est une grande gloire pour cette ville ; car, cela la place bien haut entre toutes les autres, d'avoir possédé la première pendant un si long temps, cette voix éloquente. C'est de là que tout d'abord les disciples furent honorés de ce nom. Ne voyez-vous pas à quel haut rang Paul éleva cette ville, et quelle célébrité il lui donna? C'est l'œuvre de Paul. Là, où trois mille et cinq mille avaient cru, ainsi qu'une si grande multitude, rien de semblable n'arriva, et les disciples, disait-on seulement, marchaient dans la voie du Christ : à Antioche on les nomma chrétiens. « Il vint dans ces jours « de Jérusalem des prophètes à Antioche (27) ». Comme c'était là que devait être planté l'arbre fruitier de l'aumône, la providence pourvoit utilement à y envoyer des prophètes. Observez avec moi que nul des plus illustres apôtres ne fut le docteur des chrétiens d'Antioche ; ils eurent pour docteur des Cypriens, des Cyrénéens, et Paul (celui-ci supérieur aux autres), de même que Paul avait eu pour maître Barnabé et Ananie ; mais cela ne le rabaisse en rien, car il eut aussi pour maître le Christ. « L'un « d'entre eux, nommé Agabus, se leva, et pré- « dit qu'une grande famine affligerait la terre « entière. C'est cette famine qui advint sous « Claudius César (28) ». Cet homme prédisait par avance qu'une grande famine arriverait nécessairement, et elle est arrivée suivant qu'il l'avait annoncé. Pour que certaines personnes ne pensent pas que la famine arriva parce que le christianisme faisait son entrée dans le monde, et que les démons s'étaient enfuis, le Saint-Esprit prédit les événements à venir, comme le Christ a prophétisé une foule de choses qui sont arrivées depuis.

La famine ne vint pas cependant parce que dans le principe elle devait arriver, mais bien à cause des maux dont on avait accablé les apôtres. Ces maux, Dieu les supportait quelque temps avec patience, mais comme ils persévéraient, la famine vint pour annoncer aux Juifs leur malheur à venir. Mais, si la famine était venue à cause des Juifs, il fallait, à cause des autres nations, qu'elle cessât. Quelle injure avaient faite les Grecs aux apôtres, pour être frappés, innocents qu'ils étaient, des mêmes malheurs? Si ce n'était pas à cause d'eux que ce fléau frappait le monde, les Juifs eussent dû voir grandir leur gloire, puisque c'était pour leur loi qu'ils agissaient, qu'ils mettaient à mort les apôtres, les persécutaient, les opprimaient et les poursuivaient de tous côtés. Considérez à quelle époque la famine arrive : c'est lorsque les gentils étaient reçus à la foi.

2. Mais si c'est à cause des maux endurés par les disciples, que vint la famine, il fallait, dit-on, les en préserver eux-mêmes. Pourquoi, dites-le-moi? Le Christ n'avait-il pas prédit aux apôtres : « Vous aurez des tribulations « dans le monde? » Mais vous qui dites ces choses, peut-être ajouterez-vous aussitôt qu'il n'eût pas fallu permettre qu'ils fussent flagellés. Considérez donc que pour eux la famine fut une cause de salut, l'occasion de l'aumône, la source de beaucoup de biens, comme elle l'eût été pour vous, si vous l'aviez voulu ; mais vous ne l'avez pas voulu. La famine est prédite afin de prédisposer les chrétiens à l'aumône, puisque ceux qui sont à Jérusalem souffrent de grands maux. Auparavant, ils ne supportaient pas la famine. On envoie Paul et Barnabé pour servir « chacun des disciples « suivant sès moyens... (29) » Ne voyez-vous pas qu'aussitôt qu'ils ont reçu la foi, aussitôt elle porte des fruits, non-seulement pour ceux qui sont avec eux, mais encore pour ceux qui sont éloignés? Il me semble que cela veut dire ici ce que Paul répète ailleurs, à savoir : « Ils « nous ont donné la main en signe de com- « mune pensée à Barnabé et à moi... nous « recommandant seulement de nous souvenir « des pauvres ». (Gal. XXIX.) Telle fut la grande

utilité de la famine. Regardez, dans leur tribulation, ils ne fondent point comme nous en larmes et en gémissements; mais ils se livrent à un travail immense et plein de zèle, car ils annoncent la parole avec une plus grande liberté. Ils ne disaient pas : Nous, gens de Cyrène et de Chypre, oserons-nous entreprendre la conquête de cette grande et brillante cité : mais, confiants dans la grâce de Dieu, ils entreprirent d'enseigner la doctrine, et les autres ne dédaignèrent pas de se faire instruire par eux. Voyez toutes les choses accomplies par ces petits, la prédication étendue, ceux qui sont à Jérusalem prenant soin de tout le reste ensemble, et dirigeant la terre entière comme une seule maison. Ils apprennent que Samarie a reçu la parole de Dieu, et ils y envoient Pierre et Jean; ils apprennent ce qui se passe à Antioche, ils y envoient Barnabé. La route était longue, il ne fallait pas que les apôtres s'absentassent longtemps, de peur qu'on ne s'imaginât qu'ils avaient pris la fuite et quitté leurs disciples. Ils s'éloignent par nécessité, lorsqu'ils voient l'état désespéré de la nation juive, lorsque d'ailleurs la guerre est imminente, et que ce peuple doit être anéanti, et que la sentence est portée. Ils restèrent à Jérusalem jusqu'à l'époque où Paul partit pour Rome. Ils partent donc, non par crainte de la guerre, puisqu'ils allaient chez le peuple qui devait la faire? La guerre commence après la mort des apôtres, et la parole dite contre les Juifs reçoit son accomplissement. « La colère « de Dieu contre eux touche à sa fin ». (I Thess. II, XVI.) La grâce brilla d'un éclat d'autant plus vif, que les apôtres étaient plus obscurs, elle fit de grandes choses par de faibles instruments.

Mais reprenons ce qui a été dit : « Il les en- « courageait tous à persévérer dans le Sei- « gneur », dit le texte, « parce qu'il était un « homme bon ». Il me semble que le mot bon signifie un homme simple, sans détours, embrasé d'ardeur pour le salut du prochain. C'était non-seulement un homme bon, mais encore rempli de l'Esprit-Saint et de foi. C'est pour cela qu'il les exhortait tous, selon la disposition de son cœur, avec des éloges et des encouragements. Remarquez que, comme une terre féconde, cette ville reçut la parole, et produisit de grands fruits. Pourquoi donc Barnabé fit-il sortir Paul de Tarse pour l'amener à Antioche? Ce n'est pas sans raison, mais parce qu'il y avait là grande espérance : la ville est vaste, et la population nombreuse. Voyez comme c'est la grâce qui fait tout, et non point Paul ; considérez aussi comment cette œuvre a été commencée par d'obscurs ouvriers : dès qu'elle commence à briller, les apôtres y envoient Barnabé. Mais pourquoi ne l'y envoyèrent-ils pas plus tôt? Ils agissaient avec une grande circonspection, en ce qui les concernait, et ils ne voulaient pas se faire reprocher par les Juifs d'admettre les gentils. Cependant comme l'admission des gentils dans l'Eglise était nécessaire, et qu'il devait y avoir une discussion à ce sujet, le fait de la conversion de Corneille la précède. C'est alors que se prononce cette parole : « Pour que nous, nous « allions chez les gentils, et eux chez les cir- « concis ». Mais voyez combien heureusement la famine établit des relations entre les convertis de la gentilité et les fidèles de Jérusalem. Ceux-ci reçoivent donc ce que leur envoient leurs frères. Les chrétiens de ce temps-là, plus courageux que nous, avaient autre chose que des larmes à opposer au malheur. Quoi qu'il en soit, les chrétiens vivaient désormais avec plus de liberté, loin de ceux qui les pouvaient gêner, au milieu d'hommes qui n'avaient rien à craindre des Juifs. Ce qui ne contribuait pas peu au progrès de l'œuvre. Ils émigrèrent même à Chypre, où la sécurité et la liberté étaient plus grandes. « Ils n'ensei- « gnaient la parole à personne, si ce n'est « aux Juifs ». Ce n'était pas par la crainte des hommes qu'ils ne comptaient pour rien ; mais par respect pour la loi, dont ils supportaient encore le fardeau. « Il y avait à Antioche « des hommes de Chypre et de Cyrène », ceux-ci surtout ne s'occupaient guère des Juifs. Ces hommes conversaient avec les Grecs, « et leur annonçaient le Seigneur Jésus ». Peut-être est-ce parce qu'ils ne savaient pas parler hébreu, qu'on les appelait grecs. « Lors- « que Barnabé fût arrivé et qu'il eût vu l'œu- « vre de la grâce de Dieu » (non l'œuvre des hommes), « il les exhortait à persévérer dans « le Seigneur ». Peut-être, ces louanges et ces félicitations données par lui à la foule, en convertirent plusieurs. Mais d'où vient qu'on n'écrit pas à Paul, et qu'on envoie Barnabé à Antioche? Les apôtres ne connaissaient pas encore la vertu de cet homme, et c'est pour cela qu'il fut décidé d'envoyer Barnabé. Comme la multitude était grande, et aussi parce que

personne n'y mettait d'obstacle, la foi germa facilement ; et surtout parce qu'il n'y avait aucune épreuve à subir, parce que Paul prêchait, et qu'il n'y avait aucune nécessité de fuir ; c'est avec raison que des prophètes, et non les apôtres eux-mêmes, prédisent la famine ; ce ministère les eût rendus odieux. On peut à bon droit s'étonner que les habitants d'Antioche ne se soient point offensés d'être initiés à l'Evangile par ces docteurs de second ordre, et qu'au lieu de se tenir pour méprisés, ils aient été satisfaits, tant ils avaient d'ardeur pour la parole de Dieu. Les apôtres n'attendirent pas le temps de la famine, et envoyèrent Barnabé avant qu'elle fût venue. « Chacun « donnait suivant ses moyens ».

3. Remarquez que, dans le conseil des apôtres, on confie cette œuvre à d'autres personnes : Paul et Barnabé sont envoyés à Antioche. C'est par une grande prévoyance qu'on agit ainsi. D'ailleurs l'œuvre était commencée, il n'y avait plus lieu de s'en scandaliser. Aujourd'hui personne ne fait de même, quoique la famine soit plus grande que celle d'alors. Un fléau qui fait souffrir tout le monde, sans exception, est chose plus grave sans comparaison qu'une famine, dont les plus pauvres souffrent seuls, tandis que les autres sont dans l'abondance. Alors il n'y avait qu'une espèce de famine, et les pauvres eux-mêmes donnaient. « Chacun donnait suivant ses moyens ». Aujourd'hui il y a double famine, comme double abondance : une dure famine, non pas celle qui fait désirer d'entendre la parole de Dieu, mais celle qui doit être soulagée par l'aumône. Alors les pauvres de Jérusalem, et les habitants d'Antioche qui leur envoyèrent de l'argent, profitèrent les uns et les autres de la famine, ceux-ci toutefois plus que ceux-là ; maintenant, les pauvres et nous, nous souffrons de la famine : les pauvres, parce qu'ils sont dépourvus de la nourriture nécessaire ; nous, parce que nous sommes privés de la miséricorde de Dieu. Rien n'est plus nécessaire que cette dernière nourriture. On n'a pas à subir les maux qui naissent de l'abondance. Le trop plein de cette nourriture n'est point à rejeter aux lieux secrets ; rien de plus admirable, rien de plus sain qu'une âme qui en est rassasiée. Elle habite une région où n'arrive ni maladie, ni famine, ni infirmité d'aucune sorte : rien ne peut la vaincre. Mais de même que le fer, non plus qu'aucune autre substance, ne saurait entamer un corps de diamant ; de même rien ne pourra triompher d'une âme corroborée par l'aumône. Qui donc, dites-le-moi, pourrait la dompter ? La pauvreté ? Non, car elle est appuyée sur les trésors des rois. Le voleur et le bandit ? Mais personne ne peut transpercer ses murailles. Les vers ? Mais son trésor est dans un lieu inaccessible à ce fléau. La jalousie et l'envie ? Mais elle ne saurait en être atteinte. Les calomnies et les embûches ? Cela non plus. Ce trésor est inviolable. Mais j'aurais honte de montrer seulement les inconvénients dont est affranchie l'aumône, si je ne parlais aussi des avantages qu'elle possède. Non-seulement, elle est à l'abri de l'envie, mais elle est comblée de bénédictions même par ceux qui ne reçoivent pas ses bienfaits. De même que les hommes cruels et sans pitié n'ont pas seulement pour ennemis les victimes de leurs injustices, mais aussi ceux qui n'ayant rien souffert d'eux ont compassion de leurs victimes et les accusent ; ainsi ceux dont la vie est un tissu de bonnes œuvres, n'obtiennent pas seulement les louanges de ceux à qui ils ont fait du bien, mais encore celles des autres hommes. Que dis-je, que l'envie ne peut rien contre elle, et qu'elle est à l'abri des trames des méchants, des voleurs et des bandits ? Ce n'est pas là son seul bonheur ; non-seulement elle ne subit pas d'amoindrissement, mais elle s'accroît et se multiplie. Qu'y a-t-il de plus ignoble que Nabuchodonosor ? Quoi de plus honteux ? Qui fut plus injuste que lui ? C'était un homme impie ; il vit mille présages, mille signes précurseurs, et il ne voulut pas se repentir ; au contraire, il précipita les serviteurs de Dieu dans la fournaise ardente, bien qu'après cela il ait adoré le Seigneur. Que lui dit donc le prophète : « O roi, « que mon conseil trouve grâce devant vous ; « rachetez vos péchés par l'aumône, et vos ini« quités par la pitié pour les pauvres, peut« être le pardon viendra pour vos fautes ». (Daniel, IV, 24.) Il lui parla ainsi, sans hésiter (car il était persuadé) ; il voulait le porter à une crainte plus grande, et lui montrer l'extrême nécessité d'agir ainsi. S'il eût parlé par affirmation, le roi eût été plus négligent. C'est ainsi que nous vous pressons aussi quelquefois, lorsque nous disons : Exhortez tel et tel, et nous n'ajoutons pas qu'il vous écoutera certainement, mais que peut-être il vous écoutera. Car le doute cause une plus grande

appréhension, et excite davantage. Cependant ces paroles ne furent pas claires pour le roi. Que dites-vous ? Y aurait-il un pardon pour de si grands crimes ? Certainement.

Il n'y a pas de péché que l'aumône ne puisse purifier et qu'elle ne puisse détruire. Tout péché est au-dessous d'elle, et elle est le remède souverain contre toute blessure. Quoi de plus bas que le publicain ? Son état est l'occasion de toute injustice. Mais Zachée se justifia entièrement par l'aumône. Voyez comme le Christ le démontre, puisqu'il veillait à ce que l'on eût une bourse parmi les siens pour porter ce que l'on donnait. Et Paul dit : « Nous recommandant seulement de nous « souvenir des pauvres ». Il existe partout, dans les Ecritures, de nombreux textes sur ce sujet : « Les richesses particulières », dit l'Esprit-Saint, « sont le prix de l'âme de l'homme ». Et le Christ ajoute : « Si vous voulez être par- « fait, vendez ce que vous avez, donnez aux « pauvres, puis venez et suivez-moi ». Telle est la véritable perfection. Mais l'aumône ne s'exerce pas seulement par l'argent, elle se fait aussi par les œuvres. Voici un exemple : Le cas se présente de protéger quelqu'un, de lui tendre la main ; souvent la protection par les actions fait plus que de grands dons d'argent.

4. Permettez-nous d'exposer à présent les divers genres d'aumônes. Vous pouvez faire l'aumône par vos richesses ? Ne soyez pas négligent. Vous pouvez faire l'aumône en patronant quelqu'un ? Ne dites pas : Puisque je n'ai pas de fortune, ceci n'est rien ; car c'est beaucoup ; ayez conscience de votre action comme si vous aviez donné de l'or. Vous pouvez faire l'aumône par un service quelconque ? Faites encore cela. Par exemple, vous êtes médecin ? Soignez les malades, c'est là une noble chose. Vous pouvez donner un bon conseil ? C'est là une œuvre plus grande que toutes les autres. Elle est meilleure, porte plus de fruits et procure un plus grand gain ; car par là vous ne chassez pas la famine, mais une mort funeste. C'était l'espèce de richesse dont les apôtres étaient comblés. Aussi confièrent-ils à des inférieurs la distribution des aumônes, tandis qu'eux s'occupaient de l'enseignement. Croyez-vous que ce serait une faible aumône de pouvoir délivrer de son mal une âme inquiète, livrée aux derniers périls et en proie aux ardeurs qui la dévorent. Par exemple, vous voyez un ami en proie à l'amour de l'argent ? Ayez pitié de cet homme. Sa passion le suffoque ? Eteignz cee feu. Mais quoi, il n'est pas persuadé ? Faites tout ce que vous pouvez, et ne négligez rien. Vous le voyez enlacé par mille liens ? (Car les richesses sont de véritables chaînes.) Allez vers lui, visitez-le, exhortez-le, efforcez-vous de briser ses chaînes. S'il ne le veut pas, la faute en sera toute à lui. Voyez-vous un homme nu et sans asile ? (Car au regard du ciel celui-là est nu et sans asile qui ne s'occupe pas de marcher dans la voie droite.) Conduisez-le dans votre demeure, revêtez-le du vêtement de la vérité, donnez-lui droit de cité au ciel. Que ferais-je donc, si moi aussi je suis nu, dit-on ? Revêtez-vous tout d'abord vous-même ; si vous voyez que vous êtes nu, vous voyez clairement que vous avez besoin de vous vêtir. Si vous savez la raison de cette nudité, vous saurez facilement comment la couvrir. Combien de femmes portent des vêtements de soie, qui sont tout à fait dépouillées des vêtements de la vertu ? Que leurs époux les en revêtent. Mais ces vêtements ne leur conviennent pas, elles veulent les autres ? Faites d'abord ainsi que j'ai dit. Poussez-les au désir de ces vêtements, montrez-leur qu'elles sont nues, dissertez avec elles sur le jugement à venir ! Dites : Nous aurons besoin là-bas de ces vêtements et non des autres.

Si vous voulez me le permettre, je vous montrerai cette nudité. L'homme nu, en hiver, devient raide et tremblant, il se tient debout tout contracté, il serre ses bras contre son corps ; en été, il n'en est plus ainsi. Si donc je montre que les hommes et les femmes riches sont d'autant plus nus de cette façon, qu'ils sont plus revêtus, ne vous en irritez pas. Que sera-ce donc, dites-moi, lorsque nous parlerons de la géhenne et de ses tourments : est-ce que ceux-ci ne deviendront pas et plus raides et plus tremblants que ces hommes nus ? Est-ce qu'ils ne gémiront pas cruellement et ne se condamneront pas eux-mêmes ? Mais quoi, lorsqu'ils vont au devant de quelqu'un et lui disent : Priez pour moi, ne disent-ils pas la même chose que ceux-là ? Mais, malgré tout ce que nous avons dit, cette nudité n'est pas évidente encore, là-bas elle le sera. Comment et de quelle manière ? Lorsque tous apparaîtront, dépouillés de leurs vêtements de soie et de leurs pierres précieuses, et, revêtus des seuls vêtements de leur vertu et de leur

malice; lorsque les pauvres seront environnés d'une gloire immense; alors les riches nus et couverts de honte seront livrés aux supplices. Quoi de plus beau que ce riche revêtu de pourpre? Quoi de plus misérable que Lazare? Lequel suppliait à la façon des mendiants? Lequel était dans l'abondance? Dites-moi, si quelqu'un couvre sa demeure de tapisseries, et reste nu à l'intérieur, quel bien en tirera-t-il? Il en est ainsi pour les femmes. Elles couvrent de nombreux ornements la demeure de leur âme, je veux dire leurs corps, et au dedans la maîtresse de la demeure reste nue. Prêtez-moi les yeux de l'âme, et je vous montrerai la nudité de l'âme. Quel est donc le vêtement de l'âme? La vertu, c'est évident. Quelle est sa nudité? Le vice. De même que si on dépouille un homme libre, celui-ci rougit, se resserre et s'enfuit; ainsi de l'âme, si nous voulons la contempler, privée de ce vêtement de la vertu, elle rougit. Combien, pensez-vous, rougissent maintenant, et descendent dans le fond de leur cœur, comme pour aller chercher quelque vêtement, afin de ne pas entendre ces paroles? Celles à qui la conscience ne reproche aucun vice, sont heureuses, se réjouissent, sont dans les délices et sont glorieuses de ces paroles. Ecoutez quelques mots sur la bienheureuse Thècle. Pour voir Paul, elle donna ses joyaux. Tous pour voir le Christ, vous n'avez pas donné une obole; vous admirez ce que Thècle a fait, et vous ne l'imitez pas. N'entendez-vous pas comment le Verbe béatifie les miséricordieux : « Bienheu-« reux les miséricordieux », dit-il, « car il leur « sera fait miséricorde ». Quel gain retirerez-vous des vêtements précieux? Jusques à quand serons-nous dans l'admiration de ces vêtements? Revêtons-nous de la gloire du Christ, enveloppons-nous de sa beauté, pour mériter la louange ici-bas, et posséder là-haut les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

EN CE TEMPS-LA LE ROI HÉRODE ENTREPRIT DE TOURMENTER QUELQUES-UNS DES MEMBRES DE L'ÉGLISE. — IL FIT PÉRIR PAR LE GLAIVE JACQUES, FRÈRE DE JEAN. — VOYANT QUE CELA PLAISAIT AUX JUIFS, IL RÉSOLUT DE S'EMPARER DE PIERRE. C'ÉTAIT ALORS LE JOUR DES AZYMES. (CHAP. XII, 1, 2, 3, JUSQU'AU VERS. 17.)

ANALYSE.

1-3. Pierre est mis en prison par Hérode et délivré par un ange.
3 et 4. Que l'affliction est un grand bien. — Bonheur de ceux qui veillent. — Le spectacle de la nuit élève l'âme vers le Créateur. — La nuit est le meilleur temps pour la prière et pour la pénitence.

1. Quel temps désigne « ce temps-là? » Celui qui suivit immédiatement. Dans le texte, il en est ainsi; ailleurs, cette parole s'interprète d'une autre manière. Ainsi lorsque Matthieu dit : « En ces jours Jean vint prêchant », il ne désigne pas les jours suivants, mais ceux auxquels se passaient les choses qu'il raconte. L'Ecriture se sert de cette forme, lorsqu'elle raconte les faits qui ont suivi, et aussi lorsqu'elle relate des faits arrivés après un certain

laps de temps, s'exprimant comme si elle rapportait la suite immédiate. Elle dit bien : « Le « roi Hérode »; mais cet Hérode n'est pas celui du temps du Christ. Voici une autre preuve. Voyez, ce que je disais au commencement, comme les choses s'enchaînent, comme elles sont mélangées de tranquillité et de persécution ; ce ne sont plus les Juifs, ni le conseil, c'est le roi qui met la main à l'œuvre du mal. Le pouvoir est plus grand, la guerre est d'autant plus terrible, qu'elle est entreprise en vue de plaire aux Juifs. « Il fit périr par le « glaive Jacques, frère de Jean », sans raison et comme par hasard. Si quelqu'un demande pourquoi Dieu l'a permis ? Nous répondrons que c'est pour leur bien propre que Dieu permet la mort des martyrs : d'abord, pour démontrer que, même lorsqu'on les met à mort, ils triomphent, comme il en arriva pour Etienne. En second lieu, pour donner aux Juifs, lorsqu'ils auront satisfait leur fureur, l'occasion de se repentir de leur folie ; enfin, en troisième lieu, pour montrer que rien n'arrive que par sa permission. « Voyant que « cela plaisait aux Juifs, il résolut de s'emparer « aussi de Pierre ». O immense perversité ! En quoi leur était-il agréable en commettant un meurtre gratuit et téméraire ? « C'était le jour « des azymes ». Nouvel et frappant exemple de scrupule judaïque. Pour eux, tuer un innocent n'est rien, l'important, c'est de ne pas le tuer le jour des azymes. « Et lorsqu'il se fut « emparé de lui, et l'eut mis en prison, il le « confia à la garde de quatre sections de quatre « soldats (4) ». C'était le fait de la colère et de la crainte. « Il fit périr par le glaive Jacques, « frère de Jean », dit le texte. Voyez-vous le courage des apôtres ? De peur qu'on ne puisse dire que les apôtres affrontent la mort sans danger et sans crainte, parce que Dieu les délivre. Le Seigneur permet qu'on les mette à mort, eux et surtout leurs chefs, pour montrer aux homicides que cela ne peut les faire reculer ni les arrêter. « Pierre était gardé dans « la prison : mais l'Eglise adressait sans cesse « pour lui ses prières à Dieu (5) ». C'était dans son chef et dans son principal organe que l'Eglise était attaquée. Cet emprisonnement de Pierre, survenant après la mort de Jacques, remplissait les fidèles de terreur.

« Mais lorsque Hérode devait le produire « devant le peuple, pendant cette nuit Pierre « dormait entre deux soldats, lié par une double « chaîne ; les gardes gardaient la porte de la « prison. Et voilà que l'ange du Seigneur lui « apparut, et la lumière brilla dans le cachot. « Et touchant le côté de Pierre, il le réveilla, « et lui dit : Levez-vous promptement, et les « chaînes tombèrent de ses mains (6, 7) ». Voyez, cette nuit même, Dieu le délivra. « Et « la lumière brilla dans le cachot », afin qu'il ne crût pas à un songe ; et personne ne vit la lumière excepté lui. Quoique ce fait fût certain, il était si imprévu que Pierre se croyait le jouet d'une illusion. Mais si le fait se fût passé autrement, l'apôtre eût douté bien davantage. Dieu l'avait laissé plusieurs jours en prison avant de le délivrer, pour qu'il s'apprît à regarder la mort en face. Pourquoi donc, dit-on, Dieu ne permit-il pas qu'il tombât entre les mains d'Hérode, et l'arracha-t-il alors à sa puissance? Parce que la mort de Pierre eût plongé l'Eglise dans la stupeur, au lieu que la mort de Jacques eut un bon résultat. On n'eût pas cru que les apôtres fussent des hommes, si tout s'était passé d'une façon divine. Que n'a pas fait Dieu pour Etienne ? Ne fit-il pas ressembler son visage à celui d'un ange ? Et qu'a-t-il négligé dans le cas présent? « L'ange lui dit : Ceignez vos reins, et mettez « vos sandales à vos pieds ». Dieu montre ici qu'il ne s'agit pas d'une évasion opérée par ruse ; le prisonnier qui s'évade en perçant les murs est trop pressé pour prendre tant de précautions, comme de mettre ses sandales et se ceindre les reins. « Il fit ainsi. Et l'ange lui « dit : Revêtez-vous de vos habits, et suivez-« moi. Et étant sorti, il le suivait ; et il ne « savait pas si ce que faisait l'ange était la « vérité ; il croyait avoir eu un songe. Lors-« qu'ils eurent passé la première et la seconde « garde, ils arrivèrent à la porte de fer qui « conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-« même devant eux (8-10) ». Voici un second prodige. Aussitôt que l'ange eut disparu, Pierre comprit. « Lorsqu'ils furent sortis, ils « allèrent jusqu'à la première rue, et aussitôt « l'ange s'éloigna de lui. Et Pierre, revenu à « lui-même, dit : Je sais maintenant que le « Seigneur a véritablement envoyé son ange, « et il m'arrache des mains d'Hérode et de « l'attente du peuple juif (11) ». — « Je sais « maintenant », dit-il, non alors. Pourquoi cet événement se passe-t-il ainsi ? Pourquoi Pierre n'a-t-il pas le sentiment de ce qui se passe, bien qu'il reçût une délivrance qui

était aussi celle de toute l'Eglise? Dieu veut qu'il soit délivré soudainement, et qu'après sa délivrance, il ait le sentiment de ce qui est arrivé. Une grande preuve qu'il ne s'enfuit pas, c'est que les chaînes lui sont tombées des mains. « Ayant considéré, il se rendit à la « maison de Marie, mère de Jean, surnommé « Marc, où étaient réunis et priaient beaucoup « de disciples. Pierre ayant frappé à la porte « du vestibule, une servante, nommée Rhodé, « vint pour écouter. Et ayant reconnu la voix « de Pierre, à cause de sa joie elle n'ouvrit pas « la porte (12-14) ». Remarquez que Pierre n'entre pas aussitôt, mais qu'auparavant la bonne nouvelle est annoncée aux siens. « Etant accourue, elle annonça que Pierre « était à la porte. Ils lui dirent : Tu es folle. « Mais elle soutenait qu'il en était ainsi ».

2. Remarquez que les servantes mêmes sont remplies de piété. De joie, elle n'ouvrit pas la porte; ils refusaient de croire à cet événement. « Elle soutenait qu'il en était ainsi », disent les Actes. « Mais ils disaient : C'est son « ange. Et Pierre continuait à frapper. Ayant « ouvert, ils le virent, et furent hors d'eux-« mêmes. Leur faisant signe de sa main de se « taire, il leur raconta comment le Seigneur « l'avait fait sortir de la prison. Et il dit : « Annoncez-le à Jacques et aux frères. Et « s'étant levé, il alla dans un autre en-« droit (16, 17) ». Reprenons de plus haut la suite de ce qui a été rapporté. « En ce temps-« là », dit l'auteur, « le roi Hérode entreprit « de tourmenter quelques-uns des membres « de l'Eglise ». Comme une bête féroce, il envahit l'Eglise sans cause et par caprice. C'est là ce que disait le Christ : « Vous boirez le « calice que je vais boire, et vous serez bap-« tisé du baptême dont j'ai été baptisé ». (Marc, x, 39.) « Il fit donc périr par le glaive Jacques, frère de Jean », dit le texte. Mais comment, dit-on, ne fit-il pas périr Pierre aussitôt? L'écrivain en donne la raison : « C'étaient les jours des azymes », dit-il, et il voulait que cette mort fût entourée du plus grand éclat possible. Les Juifs, sur l'avis de Gamaliel, s'abstenaient de tuer les disciples; d'ailleurs ils n'avaient pas de motifs, mais ils les faisaient tuer par d'autres mains. Comme il y avait un autre Jacques, le frère du Seigneur, on désigne celui-ci en disant : « Frère « de Jean ». Remarquez-vous que les trois apôtres étaient les chefs suprêmes de l'Eglise, surtout Pierre et Jacques? C'était là surtout la condamnation des Juifs. Il devenait évident que ce n'était pas une parole humaine qui était prêchée, et l'on voyait véritablement l'accomplissement de cet oracle : « Nous avons « été considérés comme des brebis d'immola-« tion. Voyant donc que cela plaisait aux Juifs, « il résolut de s'emparer aussi de Pierre ». Le meurtre, et le meurtre injuste, plaisait. La folie d'Hérode est grande; il était aux ordres des absurdes passions des Juifs; quand il eût fallu faire tout le contraire, et arrêter leur fureur, il l'excitait comme s'il eût été le bourreau des malades et non leur médecin; et cependant il avait mille exemples, et de son aïeul et de son père Hérode : il savait de combien de maux avait souffert le premier à cause du massacre des enfants; et que le second, par l'assassinat de Jean, avait soulevé une guerre terrible. « S'étant emparé de lui, il le « mit en prison ». Il craignait que Pierre, à cause de la mort de Jacques, ne s'éloignât, et voulant s'assurer de lui, il le jeta en prison. Plus la garde est rigoureuse, plus le spectacle offert est prodigieux. Tout cela fut bon pour Pierre, il sortit de là plus éprouvé, et montra sa force propre.

« La prière », disent les Actes, « se faisait « sans interruption en faveur de Pierre ». La prière est une marque de tendresse. Tous redemandaient leur père, leur père bien-aimé. « Elle était sans interruption la prière faite « pour lui ». Apprenez quels étaient les sentiments des fidèles pour leurs maîtres. Ils ne recourent pas à l'émeute et aux troubles, mais à la prière qui est le secours invincible. Ils ne disaient pas : Hommes de néant que nous sommes, comment prierions-nous pour lui. Ils priaient par amour, et ils ne pensaient rien de semblable. Voulez-vous apprendre ce que firent les persécuteurs même sans le vouloir? Ils rendirent les uns plus fermes contre les épreuves, et les autres plus zélés. Si l'on veut les mettre à mort, on choisit un jour de fête comme pour mieux faire éclater leur gloire. « Mais lorsque Hérode devait le pro-« duire devant le peuple », disent les Actes, « Pierre cette nuit même dormait ». Voyez Pierre, il dort, il n'est en proie ni à l'inquiétude, ni à la crainte. Cette nuit, dans laquelle il doit être produit devant le peuple, il dormait, il avait tout remis entre les mains de Dieu. Ce n'est pas tout : « Il était couché entre

« deux soldats, lié par deux chaînes ». Voyez combien la garde est rigoureuse? « Et voilà « que l'ange du Seigneur lui apparut, et lui « dit : Levez-vous promptement ». Les gardiens dormaient tous, et ils ne s'aperçurent pas de ce qui se passait. La lumière brilla afin que Pierre pût voir et entendre, et qu'il ne s'imaginât point que ce fût un songe. Et pour qu'il ne tarde pas, on lui touche le côté. On ne lui dit pas seulement : « Levez-vous », mais on ajoute : « promptement », tant il dormait profondément. « Il lui semblait qu'il avait une « vision », disent les Actes. « Il passa donc la « première et la seconde garde ». Où sont maintenant les hérétiques? Qu'ils nous disent comment il passa : mais ils ne le pourraient pas. Et cependant, c'est pour lui persuader que ce n'est pas un songe que l'ange lui ordonne de se ceindre et de se chausser; c'est aussi pour secouer son sommeil, et lui montrer que la chose est vraie. C'est pour cela aussi que soudain ses chaînes lui tombent des mains, et il entend qu'on lui dit : « Levez-vous promp- « tement ». Cette parole n'était pas dite pour le troubler, mais pour lui persuader de ne pas tarder. « Et il ne savait pas », dit le livre, « si « ce que faisait l'ange était vrai; il lui sem- « blait qu'il avait une vision ». Et c'était avec raison, tant le prodige était grand!

3. Ne voyez-vous pas combien est grand ce miracle? combien il frappe celui qui le voit? combien il semble incroyable? Si Pierre continuait à croire que c'était un songe, même après qu'il se fût ceint et chaussé, que n'eût pas fait un autre que lui? « Ayant donc tra- « versé la première et la seconde garde, ils ar- « rivèrent à la porte de fer. Et lorsqu'ils furent « sortis, ils allèrent jusqu'à la première rue, « et aussitôt l'ange s'éloigna de lui ». Ce qui s'est passé dans l'intérieur de la prison est plus merveilleux, ce qui suit est plus naturel. Lorsqu'il n'y eut plus d'obstacle, l'ange s'en alla. Pierre n'aurait pu passer au milieu de tant de difficultés; car, véritablement, il était dans la stupeur. « Maintenant je sais », dit-il, « que le « Seigneur a vraiment envoyé son ange, et il « m'a arraché des mains d'Hérode, et à l'at- « tente du peuple juif ».

« Maintenant » (non pas alors que j'étais dans la prison). « Ayant considéré, il alla à la « maison de Marie, mère de Jean ». Que veut dire « ayant considéré ? » Ayant réfléchi à l'endroit où il était. Voilà ce qu'il a considéré: ou bien qu'il ne devait pas aller n'importe où, mais rendre grâces à son bienfaiteur. Ayant donc considéré, il alla à la maison de Marie. Quel est ce Jean? Peut-être celui qui était toujours avec les apôtres, et c'est pour cela que l'auteur a donné aussi son surnom.

Considérez combien l'affliction est utile ; combien les fidèles ont gagné en priant la nuit; et combien aussi la prière les a rendus vigilants. N'avez-vous pas vu le bien qu'a procuré la mort d'Etienne? N'avez-vous pas vu de quelle utilité a été cet emprisonnement de Pierre? Dieu, en ne punissant pas ceux qui persécutent les apôtres, montre la grandeur de l'Evangile; et même en permettant que les méchants vivent exempts des maux qu'ils font souffrir aux bons, il montre que les tribulations en soi sont quelque chose d'excellent, et que nous ne devons chercher ni à les fuir ni à en tirer vengeance. Remarquez aussi dans quelle considération étaient les servantes chez les premiers chrétiens. « A cause de sa joie, elle « n'ouvrit pas », dit l'auteur. Cet incident fut heureusement ménagé, de peur que les disciples, voyant soudainement l'apôtre, ne demeurassent stupéfaits et incrédules ; et aussi pour que leur intelligence fût préparée. Et ce que nous avons accoutumé de faire, la servante le fit aussi ; car elle s'empressait d'aller porter la bonne nouvelle ; en effet, c'était une bonne nouvelle. « Ils lui dirent : Tu es folle. Mais « elle soutenait qu'il en était ainsi. Ils lui di- « rent : C'est son ange ». Il est donc prouvé par là que chacun de nous a un ange. Mais d'où leur vient cette pensée que c'était un ange? Ils supposaient cela à cause de la circonstance. « Mais comme il continuait à frap- « per, ils ouvrirent, le virent, et furent stupé- « faits. Pierre ayant fait signe de la main », imposa silence pour se faire entendre. Les disciples désiraient, plus que toute autre chose, non-seulement que Pierre fût sauvé, mais encore qu'il fût présent au milieu d'eux. Les fidèles apprirent de la bouche de Pierre tout ce qui s'était passé ; leurs persécuteurs l'apprirent aussi, s'ils avaient voulu croire, mais ils ne voulurent pas. La même chose arriva aussi pour le Christ.

« Annoncez ces choses à Jacques et aux frè- « res ». Remarquez qu'il ne recherche pas la vaine gloire, car il ne dit pas : Annoncez ces choses partout à tout le monde ; mais « aux « frères ». « Et il s'en alla dans un autre lieu ».

Il ne tentait pas Dieu, et ne se précipitait pas lui-même dans la persécution. Les apôtres ne firent ainsi que lorsqu'ils en eurent reçu l'ordre, par exemple lorsque l'ange leur eût dit : « Entrez dans le temple et parlez au peuple ». (Act. v, 20.) Les apôtres entendirent ces paroles, et aussitôt ils obéirent. Mais ici l'ange ne dit rien de semblable à Pierre, il lui donna seulement la permission de s'éloigner après l'avoir fait sortir en silence et enlevé pendant la nuit. Et les choses se passent ainsi pour nous apprendre qu'en maintes occasions les apôtres, pour éviter de tomber en péril, se sont conduits suivant les lumières de la prudence humaine. Afin que les disciples, après son départ, ne disent pas que c'était son ange, ils le disent tout d'abord, et ils le voient ensuite lui-même, et il leur enlève cette opinion. Si c'eût été un ange, il n'eût pas frappé à la porte, il ne se fût pas retiré dans un autre lieu. Le fait paraît même plus croyable que s'il se fût passé en plein jour. Eux qui étaient libres demeuraient en prière, lui qui était dans les chaînes dormait ; s'il eût pensé que ce qui se faisait fût la vérité, il en eût été effrayé et n'en aurait pas gardé le souvenir; mais, croyant à un songe, il ne se troubla pas. « Ils « arrivèrent près de la porte de fer ». Vous voyez si elle était solide. « Ayant traversé la « première et la seconde garde, ils arrivèrent « à la porte de fer ». Et pourquoi, direz-vous, les apôtres ne font-ils pas ces prodiges par eux-mêmes ? Pourquoi ? Parce qu'en les délivrant par le moyen de ses anges, Dieu les honore. Quoi donc, Paul ne fût-il pas délivré sans l'intervention d'un ange ? Oui, mais il y avait une raison à cela ; il s'agissait alors de convertir le geôlier, et, dans le cas présent, il s'agissait seulement de délivrer l'apôtre; d'ailleurs, Dieu accomplit ses œuvres de diverses manières. Là, Paul chantait des hymnes ; ici, Pierre dormait. Ne cachons donc pas les merveilles de Dieu, mais efforçons-nous de les célébrer pour notre propre utilité, et aussi pour l'édification des autres. De même que celui qui préféra être dans les chaînes est admirable, plus admirable encore est celui qui ne s'éloigna pas avant d'avoir annoncé tout à ses frères. « Et il dit : Annoncez cela à Jacques et aux « frères ». Pourquoi cette recommandation ? Afin qu'ils se réjouissent et ne soient pas dans l'inquiétude ; et aussi pour que les apôtres apprennent la nouvelle par les disciples, et non ceux-ci par les apôtres. Ainsi il s'occupait des plus humbles. Rien n'est donc préférable à une légère affliction. Dans quel état pensez-vous que fût alors leur âme? De combien de joie ne fût-elle pas remplie?

Où sont maintenant les femmes qui dorment toute la nuit? Où sont les hommes qui ne se retournent pas même sur leur lit? Voyez-vous une âme vigilante? Rendus plus purs que le ciel par la persécution, les disciples chantaient des hymnes au Seigneur avec les femmes, les serviteurs et les servantes. Maintenant, lorsque nous voyons un petit danger, nous nous laissons abattre. Rien de plus splendide que cette église. Soyons les imitateurs et les émules de ces chrétiens. La nuit n'a pas été faite pour que nous dormions et soyons oisifs pendant toute sa durée : témoin les artisans, les âniers, les marchands, et l'Eglise de Dieu qui se lève pendant la nuit. Levez-vous donc, vous aussi, et contemplez le chœur des astres, le silence profond, et le calme immense de la nuit; admirez avec transport la sagesse du Maître de la nature. Alors l'âme est plus pure : elle est surtout plus légère, plus subtile. Les ténèbres elles-mêmes, le profond silence sont propres à produire la componction. Si vous contemplez le ciel comme semé d'yeux innombrables par les astres, vous goûterez une joie infinie en pensant d'abord au Créateur. Si vous pensez que ceux qui crient tout le jour, rient, dansent, sautent, commettent l'injustice, menacent, s'adonnent à l'avarice et à tous les vices; si vous pensez, dis-je, que tous ces hommes ne diffèrent plus en ce moment des morts, vous prendrez en pitié cette vie mondaine à la fois si vaine et si fastueuse. Le sommeil vient, il triomple de la nature; il est l'image de la mort, il est l'image de la consommation de toutes choses. Vous regardez dans la rue, vous n'entendez aucune voix; si vous arrêtez vos regards sur votre demeure, vous voyez tout le monde, comme étendu dans un sépulcre. Toutes ces choses sont propres à fortifier l'âme, et à la faire penser à la consommation universelle.

4. Voici ce que j'ai à dire aux hommes et aux femmes. Fléchissez les genoux, gémissez, priez le Seigneur de vous être propice. Il se laisse mieux fléchir par ces prières nocturnes, lorsque vous faites du temps du repos le temps des larmes. Rappelez-vous la parole d'un roi :

« Je me suis fatigué dans les gémissements, je « laverai chaque nuit mon lit, j'arroserai « chaque nuit ma couche de mes larmes ». Quelque opulent que vous soyez, vous ne l'êtes pas plus que ce roi ; quelque riche que vous soyez, vous ne l'êtes pas plus que David. Et il dit de nouveau : « Au milieu de la nuit je « me levais pour vous louer à cause des juge- « ments de votre justice ». (Ps. VI, 7 ; CXVIII, 42.) Alors la vaine gloire ne vous agite plus ; comment cela se pourrait-il, lorsque tous dorment et personne ne vous voit? Alors, ni la nonchalance, ni la lâcheté ne s'emparent de vous ; comment le pourraient-elles, l'âme étant occupée à de telles choses? Après de telles veilles, le sommeil est doux, et les révélations admirables. Faites cela aussi, ô vous homme, et non la femme seulement. Que votre maison soit une église composée d'hommes et de femmes. Quand il n'y aurait qu'un homme et qu'une femme, ce ne serait pas un empêchement. « Là où deux sont réunis en mon nom », dit le Christ, « je suis au milieu d'eux ». (Matth. XVIII, 20.) Là où le Christ est au milieu, là est une grande multitude. Là où est le Christ, là sont nécessairement aussi les anges, les archanges et toutes les puissances. Vous n'êtes donc pas seul, puisque le Seigneur de tous est avec vous. Entendez encore le prophète disant : « Un seul qui fait la volonté du « Seigneur vaut mieux que mille prévarica- « teurs ». (Eccli. XVI, 3.) Rien de plus faible que de nombreux pécheurs ; rien de plus fort qu'un seul homme vivant suivant la loi de Dieu. Si vous avez des enfants, réveillez aussi vos enfants, et que la maison devienne tout à fait une église pendant la nuit. S'ils sont petits, et qu'ils ne puissent supporter la veille, qu'ils se reposent après la première ou la seconde prière. Seulement, levez-vous, et faites-vous en une habitude. Rien de meilleur que le trésor où se déposent ces prières. Ecoutez les paroles du prophète : « Si je me « souvenais de vous sur ma couche, le matin « je méditais sur vous ». (Ps. LXII, 7.) Mais vous direz : J'ai passé le jour à travailler, je me suis fatigué, et je ne puis me lever. Ce sont là des prétextes et des excuses. Si fatigué que vous soyez, vous ne l'êtes pas autant que le forgeron qui lève, et laisse retomber son pesant marteau sur un fer embrasé, le corps toujours exposé à la fumée. Et cependant, il passe dans ce travail la plus grande partie de la nuit. Les femmes elles-mêmes savent comment, quand on a quelquefois le désir d'aller à la campagne, ou à une fête nocturne, on y veille pendant la nuit entière. Ayez donc un atelier spirituel, non pour y fabriquer des marmites et des bassins, mais pour y édifier votre âme qui est bien meilleure qu'un forgeron ou un orfèvre. Cette âme vieillie par le péché, jetez-la dans le creuset de la confession, faites tomber le marteau sur elle d'une grande hauteur ; c'est-à-dire, les paroles de blâme ; allumez le feu de l'Esprit-Saint. Vous avez un art bien supérieur à exercer. En effet, vous ne façonnez pas de vases d'or ; mais, comme le forgeron fabrique un ustensile, vous formez votre âme qui est plus précieuse que l'or. Vous ne façonnez pas un vase matériel, mais vous débarrassez votre âme de toutes les chimères de ce monde. Ayez avec vous une lumière, non celle qui brûle, mais celle dont le prophète a dit : « Votre loi est « une lumière pour mes pieds (CXVIII, 105) ». Enflammez votre âme par la prière, et si vous voyez qu'elle est assez enflammée, enlevez-la du feu, et façonnez-la pour le mieux.

Croyez-moi, le feu ne saurait si bien enlever la rouille du fer, que la prière nocturne, la rouille de nos péchés. Imitons au moins les gardes de nuit. Ces hommes, en vertu de la loi humaine, font leurs tournées au milieu du froid, poussant de grands cris, parcourant les rues, souvent mouillés et transis, pour vous, pour votre conservation, et la garde de vos richesses. Cet homme exerce une si grande vigilance sur votre fortune ; mais vous, vous n'avez nul souci de votre âme. Je ne vous astreins pas à courir dehors comme cet homme de garde, ni à pousser de grands cris, ni à vous épuiser de fatigue ; mais dans votre chambre à coucher, ou dans la partie retirée de votre demeure, fléchissez le genou devant le Seigneur, et suppliez-le. Pourquoi le Christ a-t-il veillé pendant la nuit? N'est-ce pas pour nous donner l'exemple? Les plantes respirent à cette heure, je veux dire la nuit ; l'âme alors reçoit plus qu'elles de rosée. Celles que le soleil a brûlées pendant le jour, se ravivent pendant la nuit. Mieux encore que la rosée, les larmes de la nuit sont versées sur la concupiscence, sur toute sorte d'ardeur et de feu, et elles empêcheront que l'âme ne souffre rien de grave. Si l'âme ne jouit de cette rosée, elle sera consumée pendant le jour. Qu'aucun de vous ne devienne la proie de ce feu ; mais, rafraîchis

par la clémence divine, et recueillant les fruits de sa bonté, puissions-nous tous ainsi être délivrés du fardeau de nos fautes, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

LORSQUE LE JOUR FUT VENU, L'AGITATION N'ÉTAIT PAS PETITE PARMI LES SOLDATS. QU'ÉTAIT DONC DEVENU PIERRE ? HÉRODE L'AYANT DEMANDÉ, ET NE LE TROUVANT PAS, FIT FAIRE UNE ENQUÊTE CONTRE LES GARDES, ET ORDONNA DE LE FAIRE MOURIR ; ET S'ÉLOIGNANT DE LA JUDÉE, IL ALLA DEMEURER A CÉSARÉE. (CHAP. XII, VERS. 18 ET 19, JUSQU'AU VERS. 4 DU CHAP. XIII.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Mort et châtiment d'Hérode, le persécuteur de saint Pierre.
2 et 3. Avantage du jeûne. — Rien n'est plus honteux qu'une femme qui n'est pas sobre. — Honteux effets de l'intempérance.

1. Bien des gens demandent comment Dieu autrefois put supporter qu'on immolât les enfants à cause de lui, et laisser mettre à mort les soldats à cause de Pierre, lorsque cependant il eût pu les sauver avec l'apôtre. Mais si l'ange eût emmené les soldats avec Pierre, on eût pris le fait pour une évasion ordinaire. Pourquoi n'a-t-il pas disposé les choses autrement, dit-on ? En effet, quel malheur immérité ! Si nous considérions que ceux qui souffrent injustement n'éprouvent aucun dommage, nous ne demanderions pas cela. Pourquoi ne dites-vous pas aussi, à propos de Jacques, pourquoi ne le délivra-t-il pas ? D'ailleurs, le temps de la justice n'était pas venu encore, pour que chacun reçût ce qu'il méritait. Mais Pierre ne les avait pas jetés entre les mains d'Hérode. Ce prince était surtout chagrin d'avoir été joué comme son aïeul l'avait été de se voir trompé par les Mages ; c'était surtout un amer dépit d'être devenu un objet de risée. Il est bon d'entendre les paroles de l'écrivain : « Lorsque le jour fut venu », dit-il, « l'agitation fut grande parmi les soldats, « pour savoir ce qu'était devenu Pierre. Hé- « rode l'ayant réclamé, et ne le trouvant pas, « fit une enquête contre les gardes et ordonna « de les mettre à mort ». Il apprit d'eux (car il fit une enquête) qu'il avait laissé ses chaînes et qu'il avait pris ses sandales et que jusqu'à cette nuit il avait été avec eux. Mais que cachèrent-ils ? Pourquoi n'avaient-ils pas pris la fuite eux-mêmes ? Il dut être étonné, il dut être frappé de stupeur. Du reste leur mort fait éclater à la fois et le prodige divin et la malice d'Hérode. Mais voyez comment l'auteur ne cache rien, et comme il mentionne un fait historique afin de nous instruire. Il dit donc ensuite : « Descendant de la Judée, Hérode « demeura à Césarée. Hérode était irrité con- « tre les Tyriens et les Sidoniens. Ils vinrent « ensemble vers lui, et ayant gagné Blastus, « chambellan du roi, ils lui demandèrent la « paix parce que leur pays tirait sa subsistance « des terres du roi. Au jour fixé, Hérode, re- « vêtu de son manteau royal, et assis sur son « tribunal, les harangua ; le peuple criait : « C'est la voix d'un dieu et non celle d'un « homme. Mais l'ange du Seigneur le frappa « tout à coup, parce qu'il ne rendait pas gloire

« à Dieu, et il expira dévoré par les vers. Mais « la parole de Dieu grandissait et se multi- « pliait (20-24) ».

C'est là un grand événement. La vengeance divine le frappe tout à coup, bien qu'elle ne l'ait pas atteint à cause de Pierre, mais à cause de son orgueilleux discours. Mais si le peuple l'acclame, dira-t-on, quel est en cela son crime ? C'est d'avoir reçu ces acclamations comme s'en trouvant digne. Grande leçon pour ceux qui font de téméraires flatteries. Remarquez que les uns et les autres sont dignes de châtiment ; mais lui seul est frappé. Le temps du jugement n'est pas venu encore, mais Dieu frappe le plus coupable, et épargne les autres, afin qu'ils profitent de l'exemple. « Et la parole de Dieu, disent les Actes, crois- « sait et se multipliait », c'est-à-dire, après cet événement. Voyez-vous la providence de Dieu ? « Barnabé et Paul retournèrent à Jérusalem, « après avoir accompli leur ministère ; ils pri- « rent avec eux Jean, surnommé Marc (25). Il « y avait dans l'Eglise qui était à Antioche, des « prophètes et des docteurs, Barnabé, Siméon, « surnommé Niger, Lucius de Cyrène, Ma- « nahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, « et Paul ». (Chap. XIII, 1.) L'auteur nomme encore Barnabé le premier : Paul, en effet, n'était pas encore célèbre, et n'avait fait aucun prodige. « Pendant qu'ils servaient le Seigneur « et qu'ils jeûnaient, l'Esprit-Saint dit : Met- « tez-moi à part Barnabé et Paul, pour l'œuvre « à laquelle je les ai appelés. Alors après avoir « jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains « et les congédièrent (2 et 3) ». Que veut dire : « Servaient le Seigneur ? » Cela veut dire : « Prêchaient. Mettez-moi à part Barnabé et « Paul ». Que veut dire : « Mettez-moi à part ? » Pour l'œuvre, pour l'apostolat. Remarquez par qui se fait l'ordination : par Lucius de Cyrène et Manahen, ou plutôt par l'Esprit-Saint. La grâce de Dieu se montre d'autant plus clairement que les personnes sont moins grandes. Enfin Paul est ordonné pour l'apostolat, afin qu'il prêche avec autorité. Comment donc Paul dit-il : « Non par les hommes, ni « par le moyen des hommes ? » Il dit : Non par les hommes, pour montrer qu'aucun homme ne l'avait ni appelé ni amené ; il dit : « Par le moyen des hommes », pour signifier que nul ne l'a envoyé, si ce n'est l'Esprit-Saint. C'est pour cela que l'auteur ajoute : « Ceux-ci, ayant donc été envoyés par l'Esprit- « Saint, descendirent à Séleucie, et de là navi- « guèrent vers Chypre (4) ».

Mais revenons au commencement de notre texte : « Le jour étant venu, l'agitation fut « grande parmi les soldats, à cause de Pierre ; « Hérode fit une enquête contre les soldats, et « ordonna de les faire périr ». Il fut tellement dépourvu de bon sens, qu'il osa punir injustement. Voici que je défends leur cause. Les chaînes étaient là, les gardes étaient à l'intérieur, la prison était fermée, nulle part la muraille n'était percée ; tous disaient : Cet homme a dû être enlevé ; pourquoi les condamnez-vous ? S'ils eussent voulu le délivrer, ou bien ils l'auraient délivré plus tôt, ou bien ils seraient partis avec lui. — Mais ils ont reçu de l'argent ? — Comment celui qui n'en avait même pas à donner à un pauvre, leur en aurait-il donné ? En effet les chaînes n'étaient ni brisées ni déliées. Il fallait comprendre que le fait venait de Dieu et non des hommes. Ensuite l'auteur rapportant un fait historique, il donne les noms pour montrer la vérité de ce qu'il rapporte. « Et ayant gagné Blastus, « chambellan du roi », disent les Actes, « ils « demandaient la paix ». Ils agissent ainsi à cause de la famine. « Au jour fixé, Hérode « s'assit sur son tribunal et fit un discours. « Aussitôt l'ange du Seigneur le frappa, et, « dévoré par les vers, il expira ».

2. Josèphe dit qu'Hérode fut atteint d'une longue maladie. Beaucoup ignoraient donc le fait raconté par saint Luc. Au reste, l'ignorance où ils étaient avait encore son utilité, car ils attribuaient le malheur d'Hérode à la mort de Jacques et au meurtre des soldats. Remarquez que lorsqu'il fit périr l'apôtre, il ne fit rien de semblable ; mais lorsqu'il eut fait périr les soldats, il devint taciturne, il est dans la perplexité, la honte le poursuit, il descend de la Judée et va à Césarée. Il me semble que, voulant aussi mettre à mort les apôtres, il vint à Césarée pour en faire son apologie. Il était furieux contre eux lorsqu'il courtisait les Césaréens. Voyez comme cet homme était avide de vaine gloire. Devant leur accorder une faveur, il les harangua. Josèphe dit qu'il portait une splendide robe d'argent. Remarquez aussi combien ce peuple est flatteur, et quel est le bon sens des apôtres. Celui que la foule entière acclamait, ils le méprisaient. Ils purent respirer de nouveau, et des biens sans nombre furent le résultat de la punition d'Hérode. Si cet homme,

pour avoir entendu cette parole : « La voix « d'un dieu et non celle d'un homme », fut ainsi frappé quoiqu'il n'eût rien dit, combien plus eût dû souffrir le Christ, s'il n'avait été Dieu, le Christ, qui disait sans cesse : « Mes « paroles ne sont pas les miennes » ; et « mes « serviteurs combattraient », et tant de choses semblables. Hérode termina sa vie d'une façon honteuse et misérable, et il n'est rien resté de lui d'éclatant. Remarquez aussi comme il est persuadé par Blastus; avec quelle facilité ce malheureux homme est emporté par la colère et aussitôt s'apaise ; à quel point il est l'esclave du peuple et ne jouit d'aucune liberté. Considérez aussi l'autorité de l'Esprit-Saint. « Pendant « qu'ils servaient le Seigneur et qu'ils jeû- « naient », dit l'auteur, « le Saint-Esprit leur « dit : Mettez-moi à part Barnabé et Paul ». Eût-il osé, s'il n'eût joui de la même puissance que le Père et le Fils, dire ces paroles ? Ceci a lieu pour que ces apôtres ne demeurent plus tous ensemble. L'Esprit-Saint voit qu'ils sont plus forts et qu'ils peuvent suffire à un plus grand nombre. Comment leur parla-t-il? Peut-être par les prophètes. C'est pour cela qu'il est dit auparavant qu'il y avait des prophètes ; ils jeûnaient et servaient Dieu, pour nous apprendre qu'ils eurent besoin d'une grande sobriété. Il est ordonné à Antioche où il prêche. Pourquoi l'Esprit-Saint ne dit-il pas : Mettez à part pour le Seigneur, mais « pour « moi ? » Pour montrer l'unité de puissance et d'autorité.

Remarquez-vous l'importance du jeûne? Il montre que l'Esprit-Saint fait toutes choses. C'est un grand bien que le jeûne. Il n'est circonscrit par aucune limite. Lorsqu'il faut ordonner, ils jeûnent; et alors l'Esprit leur parle. Le jeûne n'est pas cela seulement, mais s'abstenir des délices est une sorte de jeûne aussi. Je ne commande que celui-ci : Ne jeûnez pas, mais abstenez-vous des délices. Recherchons la nourriture, mais non la corruption; cherchons la nourriture, mais non pas ce qui est la source des maladies de l'âme et du corps ; recherchons la nourriture qui procure quelque plaisir, non les délices, qui sont une source d'incommodité ; c'est cela qui est délice, ceci est une véritable peste ; cela est joie, ceci chagrin ; l'un est dans la nature, et l'autre lui est opposé. Si quelqu'un vous donnait à boire de la ciguë, ne serait-ce pas contre nature? Si l'on vous servait du bois et des pierres, ne les repousseriez-vous pas? Et avec raison, car c'est contre nature. Ainsi sont les délices. De même que dans une ville, pendant un siége, il y a tumulte et agitation quand les ennemis s'y introduisent; ainsi en est-il pour l'âme quand le vin et la bonne chère s'en emparent. « Pour qui les malédictions? pour qui « les ennuis et les vaines paroles ? pour qui « le jugement, si ce n'est pour ceux qui passent « leur temps à boire? Pour qui les yeux livi- « des ? » (Prov. XXIII, 29, 30.) Mais quoi que nous disions, nous n'éloignerons pas de la bonne chère ceux qui y sont adonnés, si nous n'attaquons pas une autre maladie.

Et d'abord parlons des femmes. Rien de plus honteux qu'une femme adonnée aux plaisirs de la table, rien de plus hideux que celle qui s'enivre. La fleur de son visage se fane, la sérénité et la douceur de ses yeux se trouble ; c'est comme un nuage qui passe sous le soleil et en intercepte les rayons. Elle devient une chose ignoble, servile et couverte de toutes les ignominies. Combien est désagréable la respiration d'une femme exhalant l'odeur puante du vin, vomissant des viandes corrompues, alourdie et ne pouvant se soulever, rouge plus qu'il ne convient, et prise de vertiges et de bâillements répétés. Mais telle n'est pas la femme qui s'abstient de ces plaisirs : elle imprime le respect, elle est sage et belle. Une âme bien réglée communique au corps une grande beauté ; ne croyez pas, en effet, que la beauté ne vienne que des formes corporelles. Prenez une jeune fille bien faite, mais turbulente, bavarde, médisante, adonnée au vin, coquette, ne devient-elle pas plus laide que la plus difforme? Au contraire, qu'elle soit modeste et discrète, qu'elle sache rougir, ne parler qu'avec mesure, et jeûner; dès lors sa beauté est doublée, sa grâce devient plus grande, son visage plus agréable par la chasteté et la décence dont il est orné. Voulez-vous que nous parlions maintenant des hommes? Quoi de plus hideux que l'ivrogne? Il est la risée de ses serviteurs, la risée de ses ennemis, la pitié de ses amis, le digne objet de mille blâmes, une bête plutôt qu'un homme ; car se repaître à l'excès appartient au léopard, au lion, à l'ours. C'est convenable pour eux ; ils n'ont pas une âme raisonnable. Et même, chez ces animaux, lorsqu'ils se repaissent outre mesure et plus que ne le veut la nature, le corps entier se corrompt. Combien plus en est-

il ainsi pour nous? C'est pour cela que Dieu nous a donné un petit estomac; c'est pour cela qu'il nous a fixé une petite mesure de nourriture, afin de nous enseigner à soigner notre âme.

3. Etudions la constitution même de notre corps, et nous verrons qu'une petite partie de notre être est consacrée à cette opération. La bouche et la langue sont destinées aux hymnes, notre gorge à la parole. La nécessité de la nature nous a ainsi liés, afin que nous ne puissions, même malgré nous, tomber dans un grand embarras d'affaires. Si les délices de la table n'étaient la source de tant de peines, de maladies et d'indispositions, elles seraient supportables. Mais les bornes imposées à la nature sont faites de telle sorte que, même en le voulant, nous ne puissions les dépasser. Recherchez-vous le plaisir, mon cher auditeur? Vous le trouverez dans la frugalité. La santé? C'est encore là qu'il vous faut la chercher. La quiétude? Vous ne la rencontrerez que là. La liberté, la vigueur du corps, sa bonne constitution, la sagesse de l'âme, la vigilance? Tous les biens naissent de la frugalité. Dans la bonne chère se trouvent les choses contraires : l'aigreur, la langueur, la maladie, la bassesse et la prodigalité. D'où vient donc, direz-vous, que tous nous courons à la bonne chère? Cela vient de ce que nous sommes malades. En effet, dites-moi, pourquoi le malade recherche-t-il ce qui est nuisible? N'est-ce pas là encore un signe de maladie? Pourquoi le boiteux ne marche-t-il pas droit? N'est-ce pas à cause de sa nonchalance, et parce qu'il ne veut pas aller au médecin? Parmi les choses de ce monde, les unes procurent une joie passagère, et sont la cause d'un châtiment éternel; les autres, au contraire, causent des souffrances passagères, et procurent une joie sans fin. Celui donc qui est assez lâche et nonchalant pour ne pas mépriser les joies présentes, afin de gagner les biens futurs, est promptement séduit. Dites-moi, comment fut séduit Esaü? D'où vient qu'il préféra une joie passagère à l'honneur à venir? Cela vint de la mollesse et de la faiblesse de son esprit. Mais cela même d'où vient-il? direz-vous. Cela provient de nous-mêmes, et évidemment de là. Lorsque nous le voulons, nous nous excitons nous-mêmes, et nous devenons tempérants. Toutes les fois qu'une nécessité survient, ce n'est qu'en faisant des efforts que nous parvenons à voir et à embrasser ce qui est bien.

Lors donc que vous devrez vous livrer à la bonne chère, songez combien est court le plaisir qu'on y trouve, songez au dommage qui en résulte (car c'est un véritable dommage de dépenser tant de richesses pour son propre malheur), songez aux maladies, aux infirmités, et méprisez la bonne chère. Combien voulez-vous que j'énumère d'hommes devenus victimes de la gourmandise? Noé s'enivra et resta nu; et que de maux à cause de cela! Esaü, par gloutonnerie, livra son droit d'aînesse, et il fut sur le point de commettre un fratricide. « Le « peuple d'Israël s'assit pour boire et pour « manger, et ils se levèrent pour jouer ». (Exod. xxxii, 6.) C'est pour cela qu'il est dit : « En « buvant et en mangeant, souvenez-vous du « Seigneur votre Dieu ». (Deut. vi, 2.) Ceux qui se plongèrent dans la bonne chère, tombèrent dans l'abîme. « La veuve, qui vit dans « le luxe », dit l'Ecriture, « est morte, quoique « vivante » (I Tim. v, 6), et ailleurs : « Le « bien-aimé s'engraissa, il s'appesantit, et se ré« volta ». (Deut. xxxii, 15.) Et l'apôtre dit encore : « Ne cherchez pas à contenter les désirs « de la chair ». Je ne fais pas une loi du jeûne (personne ne me comprendrait), mais je repousse les délices excessives, je blâme la bonne chère pour votre utilité. De même qu'un torrent, les délices renversent tout; rien ne saurait leur résister : elles renversent les trônes. Que dirai-je de plus? Voulez-vous faire bonne chère? Donnez aux pauvres; appelez le Christ, afin d'être encore dans les délices lorsque la table sera enlevée. Vous n'avez pas maintenant cet avantage; je le crois bien; les choses d'ici-bas sont si peu stables. Mais plus tard vous l'aurez. Vous voulez faire bonne chère? Nourrissez votre âme, donnez-lui la nourriture dont elle a besoin. Ne la tuez pas par la faim. C'est le temps de la guerre, c'est le temps du combat; et vous vous asseyez pour faire bonne chère! Ne voyez-vous pas ceux qui tiennent le sceptre, vivre frugalement à l'armée? « Nous n'avons pas à lutter « contre la chair et le sang » (Eph. vi, 12), et vous vous engraissez lorsqu'il faut combattre? L'ennemi grinçant des dents est là, et vous êtes plongé dans la mollesse et attaché à la table. Je sais que je parle en vain, mais pas pour tous. « Que celui qui a des oreilles pour « entendre, entende ». Le Christ est desséché par la faim, et vous crevez des suites de votre

gourmandise. Ce sont deux excès. Quel mal ne causent pas les délices de la table ? Elles portent en elles leurs contraires : Je ne vois pas d'où elles ont pris ce nom. Mais de même que la gloire et la richesse sont ainsi nommées quoiqu'elles ne soient que misère et pauvreté, de même le plaisir de la table porte ce nom quoiqu'il ne soit qu'amertume. Devons-nous être immolés, que nous nous engraissons nous-mêmes ? Pourquoi préparez-vous aux vers un festin si copieux ? Pourquoi préparez-vous une masse plus abondante de corruption ? Pourquoi déposez-vous en vous des sources d'humeurs et d'odeurs fétides ? Pourquoi vous rendez-vous vous-même inutile en tout ? Voulez-vous que l'œil soit bon ? Rendez le corps robuste. Parmi les cordes d'instrument, celle qui est grasse et souillée est inutile pour la mélodie ; celle, au contraire, qui est partout bien tendue, est tout à fait harmonieuse. Pourquoi enterrez-vous l'âme ? Pourquoi rendez-vous sa muraille plus épaisse ? Pourquoi épaissir le nuage de fumée qui vous aveugle, car de la bonne chère s'élèvent de toutes parts comme des vapeurs et des brouillards. A défaut d'autres, les athlètes vous enseigneront qu'un corps plus grêle est plus robuste. Ainsi l'âme adonnée à la philosophie est plus forte. Je la compare à un écuyer sur son coursier. Or, il est d'expérience que les chevaux trop gras donnent beaucoup de peine aux écuyers, et qu'ils sont difficiles à manier. Ce qu'on souhaite, c'est que l'écuyer monté sur un cheval vigoureux et docile remporte le prix de la course. Mais donnez à un écuyer un cheval qu'il soit obligé de traîner, qui tombe mille fois sous lui, et qu'il ne puisse exciter même en se servant de l'éperon, si habile que soit cet écuyer il n'obtiendra pas la palme. Ne négligeons pas notre âme, ne la laissons pas opprimer par le corps ; mais au contraire rendons-la plus clairvoyante ; rendons son aile légère, ses liens plus larges. Nourrissons-la de saintes paroles et de frugalité : ainsi notre corps sera robuste, et notre âme sera dans la joie, sera exempte de peine : et après avoir ainsi réglé convenablement notre existence, nous pourrons atteindre au sommet de la vertu, et jouir des biens éternels par la grâce et la bienveillance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soit, pour le Père et l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

CEUX-CI DONC ENVOYÉS PAR L'ESPRIT-SAINT, DESCENDIRENT A SÉLEUCIE, ET DE LA ILS NAVIGUÈRENT VERS CHYPRE. ÉTANT ARRIVÉS A SALAMINE, ILS ANNONÇAIENT LA PAROLE DE DIEU DANS LES SYNAGOGUES DES JUIFS. ILS AVAIENT AUSSI JEAN POUR MINISTRE. (CHAP. XIII, 4, 5, JUSQU'AU VERS. 16.)

ANALYSE.

1 et 2. Saint Paul et saint Barnabé prêchent l'Evangile ensemble. — Conversion du proconsul Sergius Paulus.
2 et 3. Parfois l'or triomphe d'un vice par un autre vice. — Qu'il faut fuir la gloire humaine, et quelle gloire il faut rechercher.

1. Après avoir reçu l'imposition des mains, ils partirent ensemble, et naviguèrent vers Chypre, parce que là il n'y avait pas de persécution, et que la parole était déjà répandue. Les chrétiens étaient nombreux à Antioche, la Phénicie était proche de la Palestine, Chypre

était éloignée. Du reste, ne demandez pas pourquoi, puisqu'ils sont poussés par l'Esprit-Saint. « Car ils n'avaient » pas seulement été élus, mais même envoyés par l'Esprit-Saint. « Et étant venus à Salamine, ils annonçaient « la parole dans les synagogues des Juifs ». Voyez-vous leur empressement à annoncer tout d'abord la parole aux Juifs, afin de ne pas s'en faire des contradicteurs? Les apôtres ne parlaient qu'aux Juifs seuls, et ceux-ci allèrent dans les synagogues. « Ils parcoururent « l'île tout entière, et rencontrèrent un certain « magicien faux prophète juif, nommé Bar-« Jesu, qui était avec le proconsul Sergius « Paulus, homme sage, qui ayant fait venir « Barnabé et Saul désirait entendre la parole « de Dieu. Elymas le magicien (ainsi s'inter-« prète son nom) leur résistait, et cherchait à « détourner le proconsul de la foi (6-8) ». Voici de nouveau un magicien juif comme Simon. Remarquez encore que, tant que la parole de Dieu n'était prêchée qu'aux autres, il ne s'en indignait pas beaucoup, et qu'il ne s'émut que quand les apôtres vinrent chez le proconsul. Ce qu'il y a d'étonnant de la part du proconsul, c'est qu'étant prévenu par la magie, il voulut néanmoins entendre les apôtres. Ainsi firent aussi les Samaritains. La magie vaincue ne sert qu'à faire éclater davantage la vertu divine. Partout la vaine gloire et l'amour du commandement sont la cause de grands maux. « Mais Saul, qui est aussi appelé Paul, rempli « de l'Esprit-Saint, le regarda, et lui dit : « Homme, plein de toute ruse et de toute « tromperie, enfant du diable, ennemi de toute « justice, ne cesseras-tu pas de pervertir les « voies droites du Seigneur? Et voici mainte-« nant que la main du Seigneur est sur toi, tu « seras aveugle, et ne verras pas le soleil jus-« qu'à un certain temps (9-11) ». Ici le nom de l'apôtre est changé après l'ordination, comme il est arrivé à Pierre. Remarquez que ce n'est pas là une injure, mais une sévère réprimande. En effet, c'est ainsi qu'il faut mettre à la raison les turbulents et les impudents. « Homme plein de toute ruse et de toute trom-« perie, ennemi de toute justice ». Ici Paul révèle le fond de la pensée de cet homme qui, sous prétexte de sauver le proconsul, le veut perdre. « Ne cesseras-tu pas de pervertir les « voies du Seigneur? » Et il dit avec foi : Ce n'est pas à nous que tu fais la guerre, contre nous que tu combats, mais tu bouleverses les voies du Seigneur, les voies droites, ajoute-t-il avec éloge. « Et maintenant voici que la main « du Seigneur est sur toi, et tu seras aveugle ». Paul veut le convertir par le même miracle qui a servi à le convertir lui-même. Et ce mot « jusqu'à un certain temps » n'était pas la parole de celui qui châtie, mais plutôt de celui qui convertit. Si c'eût été la parole de celui qui châtie, il l'eût rendu aveugle pour toujours. Mais au contraire il ne le frappe que pour un temps, et seulement pour gagner le proconsul. « Aussitôt l'ombre et les ténèbres « tombèrent sur lui, et tournant de tous côtés, « il cherchait quelqu'un qui lui donnât la « main. Alors le proconsul, voyant ce qui était « arrivé, crut, admirant la doctrine du Sei-« gneur (12) ». Il convenait qu'un homme adonné à la magie fût instruit par ce châtiment : ainsi furent instruits par les pustules les magiciens de l'Egypte. Remarquez que les apôtres ne perdent pas de temps en cet endroit ; dès que le proconsul a cru, ils ne se laissent point amollir par les flatteries et les honneurs, ils se remettent aussitôt à l'œuvre et se transportent dans le pays au delà de la mer.

« Paul et les siens ayant mis à la voile, pas-« sèrent de Chypre à Perge de Pamphilie. « Jean s'étant séparé d'eux, retourna à Jérusa-« lem. Pour eux, après avoir traversé Perge, « ils se rendirent à Antioche de Pisidie, et « étant entrés dans la synagogue, ils s'assirent « (13, 14) ». Ils entraient toujours dans la synagogue, selon l'habitude des Juifs, pour n'être ni attaqués ni chassés ; c'est avec cette prudence qu'ils menaient leur œuvre à bonne fin. « Après la lecture de la loi et des prophè-« tes, les princes de la synagogue envoyèrent « vers eux, en disant : Hommes nos frères, si « vous avez quelque discours d'exhortation « pour le peuple, parlez (15) ». Ce sont maintenant les actes de Paul que nous apprenons à connaître ; ceux de Pierre nous ont été assez exposés dans ce qui précède. Mais reprenons notre texte. « Lorsqu'ils furent arrivés à Sala-« mine, dit l'auteur, ils annonçaient la parole « de Dieu » dans la métropole de Chypre. Ils passèrent une année à Antioche. Il fallait en sortir, et ne pas y rester toujours ; il fallait aux chrétiens d'Antioche de plus grands docteurs. Remarquez qu'ils ne perdent pas le temps à Séleucie, sachant que le voisinage d'Antioche avait déjà beaucoup profité aux

Séleuciens. Mais ils ont hâte d'aller où il y a urgence. Lorsqu'ils furent arrivés à la métropole de l'île, ils désiraient convertir le proconsul. Cette parole : « Etait avec le proconsul « homme prudent », n'est pas une flatterie ; et l'événement même vous l'apprend, car il n'eut pas besoin de nombreux discours, et il voulut aussitôt les entendre. L'auteur rapporte le nom des villes, pour montrer que, puisque les habitants avaient reçu la parole récemment, il était nécessaire de les encourager à persévérer dans la foi. C'est pour cela qu'ils y vont souvent. Voyez aussi que Paul ne dit rien au magicien, tant que celui-ci n'en donna pas l'occasion. Mais ils annonçaient seulement la parole. Voyant l'attention que les autres donnaient à la parole de Dieu, le magicien n'eut plus qu'une préoccupation, celle d'empêcher le proconsul d'être persuadé. Pourquoi l'apôtre ne fit-il pas un autre miracle ? Parce qu'il n'y en avait pas de plus propre à prendre l'ennemi.

2. Remarquez que la réprimande précède le châtiment. Il justifie d'avance la punition qu'il va lui infliger, en disant : « O homme plein « de toutes sortes de ruses ! » c'est-à-dire, qui n'en néglige aucune. Et c'est avec justesse qu'il dit « de toutes sortes de ruses », le magicien rusait en effet : « fils du diable », car il faisait son œuvre. « Ennemi de toute justice », la doctrine à laquelle il s'opposait était en effet de toute justice. Il me semble que Paul disait ces choses pour attaquer sa vie. Pour démontrer que ces paroles n'étaient pas inspirées par la colère, l'auteur dit auparavant : « Paul rempli « du Saint-Esprit », c'est-à-dire de la force du Saint-Esprit. « Et maintenant, voici que la « main du Seigneur est sur toi ». Ce n'était pas une vengeance, mais un remède. Comme s'il disait : Ce n'est pas moi qui agis, mais la main de Dieu ; remarquez sa modestie : « Tu seras « aveugle, et tu ne verras pas la lumière du « soleil jusqu'à un certain temps ». Il lui dit cela pour lui donner lieu de se repentir. Les apôtres ne cherchaient pas à se signaler par la terreur, même en ne frappant que leurs ennemis. Ils usaient parfois de sévérité envers leurs disciples quand c'était nécessaire, mais jamais contre les étrangers, afin qu'on ne pût attribuer les progrès de leur œuvre à la contrainte et à la terreur. La preuve de la cécité fut qu'il cherchait quelqu'un qui lui tendît la main. Le proconsul voit cette cécité, et aussitôt il croit, frappé d'étonnement, ajoute le texte. Il vit que ce n'étaient pas là des paroles et rien de plus, ni de purs prestiges. Voyez quel amour de la doctrine dans cet homme revêtu d'une dignité si haute ! Paul ne dit pas au mage : Vous ne cessez de pervertir le proconsul, mais « les voies du Seigneur » : ce qui était bien plus grand, et ne ressemblait en rien à une flatterie. Pourquoi Jean s'éloigne-t-il d'eux ? L'auteur dit en effet : « Jean s'étant « séparé d'eux, retourna à Jérusalem » ; parce qu'il redoutait un plus long voyage ; il n'était cependant que ministre, et eux seuls s'exposaient au danger. Venant à Perge, ils ne font que traverser les autres villes, car ils se hâtaient d'arriver à la métropole, à Antioche. Voyez combien l'écrivain abrége. « Ils s'assi- « rent », dit-il, « dans la synagogue le jour du « sabbat » ; comme pour préparer la voie à la parole. Ils ne parlent pas les premiers, mais on les invite et on les engage comme des hôtes à parler. S'ils ne fussent pas restés en cet endroit, ils auraient manqué l'occasion de parler ; c'est là que Paul prêche pour la première fois. Voyez sa prudence ; là où la parole s'est répandue, il ne fait que passer ; là où il n'y avait pas de disciple, il demeurait plus longtemps ; il le dit lui-même lorsqu'il écrit : « Ainsi j'ai cherché à évangéliser là où n'a pas « encore été nommé le Christ ». (Rom. xv, 20.) C'était là le fait d'un grand courage. Paul fut un homme admirable dès le commencement ; crucifié, placé au premier rang, il savait de quelle grande grâce il était privilégié, il montra un zèle égal. Il ne s'irrita pas contre Jean, car il n'était pas à lui ; mais il s'attachait à l'œuvre de Dieu ; il ne redouta rien, il ne craignit pas au milieu d'une immense multitude qui l'entourait. Remarquez comment la Providence fait que Paul ne prêche pas à Jérusalem ; il suffit qu'on y soit instruit de sa conversion ; mais la haine que les Juifs lui portaient, ne lui eût pas permis d'y prêcher. Il s'en va donc au loin, là où il n'est pas connu. Il confondit d'abord le magicien, et montra ce qu'était cet homme, et le prodige fit voir qu'il était tel que Paul avait dit. Ce miracle était l'image de l'aveuglement de son âme. Il est affligé pour un certain temps, afin qu'il fasse pénitence. Ils entrèrent à propos dans la synagogue, le jour du sabbat, lorsque les Juifs y étaient assemblés : « Et après la lecture de la « loi et des prophètes, les princes de la syna-

« gogue leur envoyèrent dire : Hommes, nos « frères, si vous avez quelque discours d'exhor- « tation pour le peuple, parlez ». Remarquez qu'ils agissent alors sans nulle envie ; après, il n'en fut plus de même. Vous auriez dû, ô Juifs, désirer plus que jamais entendre les apôtres, après les avoir entendus une fois. Mais, ô amour de la puissance, ô amour de la vaine gloire, comme tu perds et détruis tout ! Cette passion pousse les hommes à travailler contre leur propre salut et contre celui des autres ; elle rend tellement infirme et aveugle, qu'il faut chercher des conducteurs. Plût au ciel qu'il en fût même ainsi ! Plût au ciel que les gens avides de vaine gloire cherchassent des conducteurs ! Mais ils ne souffrent pas qu'on les conduise, et ne s'en rapportent en tout qu'à eux-mêmes. Cet amour nous aveugle, il est devant les yeux comme un brouillard, et un nuage à travers lequel on ne saurait voir.

Quel moyen de défense aurons-nous, nous qui triomphons d'un vice par un autre vice, mais non par la crainte de Dieu ? Exemple : Beaucoup qui étaient libertins et avares, par la parcimonie ont vaincu le plaisir ; d'autres, épris de la vaine gloire, ont triomphé de ces deux vices en dépensant sans économie, et en affectant une sagesse vaine ; d'autres, fort désireux de vaine gloire, font taire cette passion et affrontent le déshonneur, poussés par la convoitise et la cupidité ; d'autres, pour assouvir leur fureur, subissent mille maux, et n'en ont aucun souci, pourvu qu'ils accomplissent leur volonté. Et ce que la passion humaine peut faire, la crainte de Dieu ne le peut. Et que dis-je, la passion ? Ce que peut le respect humain, la crainte de Dieu ne le peut faire. Nous faisons beaucoup de bonnes œuvres, comme nous commettons beaucoup de péchés par respect humain, mais nous ne craignons pas Dieu. Combien par honte ont dépensé leur fortune ? Combien, par une vaine ambition, n'ont pas servi leurs amis pour le mal ? Combien, par crainte pour leurs amis, ont commis mille péchés ?

3. Si donc la passion et le respect humain peuvent nous porter aux péchés et aux bonnes œuvres, c'est en vain que nous dirons : je ne peux pas ; nous pouvons ce que nous voulons. Il faut que tous veuillent. Mais, dites-moi : Pourquoi ne pouvez-vous triompher de la vaine gloire, lorsque d'autres la vainquent, qui ont la même âme, le même corps, la même forme, et vivent de la même vie ? Pensez à Dieu, pensez à la gloire d'en-haut, mettez-la en face des choses présentes, et aussitôt vous fuirez cette gloire vaine. Si vous désirez la gloire, soyez avide de la vraie gloire. Qu'est-ce que la gloire, lorsqu'elle engendre l'infamie ? Qu'est-ce que la gloire, lorsque vous êtes forcé de rechercher les louanges de vos inférieurs, et que vous en avez besoin ? C'est un honneur de jouir de la gloire qui vient de plus grand que soi. Si vous aimez vraiment la gloire, aimez celle qui vient de Dieu. Si, par amour de la gloire qui vient de Dieu, vous dédaignez celle qui vient des hommes, vous verrez combien celle-ci est méprisable. Tant que vous ne comprendrez pas cette gloire qui vient de Dieu, vous ne verrez pas combien la gloire qui vient des hommes est honteuse et ridicule. De même que ceux qui sont épris de l'amour d'une femme laide et méchante, tant qu'ils lui sont affectionnés, ne sauraient voir sa laideur, parce que la passion obscurcit leur jugement ; de même, dans le cas présent, tant que nous sommes retenus par la passion, nous ne pouvons comprendre la grandeur du mal. Comment, direz-vous, nous en délivrerons-nous donc ? Pensez à ceux qui ont dépensé de grands biens, sans en avoir retiré aucun fruit ; pensez aux morts qui ont joui de cette gloire instable qui périt et s'évanouit ; pensez que cette gloire en porte le nom seulement, et n'est pas la gloire elle-même. Qu'est-ce donc que la gloire, dites-le-moi, donnez-m'en une définition ? C'est d'être l'admiration de tous, direz-vous. Justement ou injustement ? Si c'est injustement, ce ne serait pas l'admiration, mais l'accusation, l'adulation, la calomnie ; si c'est justement, cela ne saurait être. Le peuple ne juge pas avec droiture ; et il admire ceux qui servent ses désirs. Et, si vous le voulez, examinez ceux qui jettent leur fortune, aux courtisanes, aux cochers, aux danseurs. Mais nous ne parlons pas de ceux-là, dites-vous, nous parlons des hommes justes et droits, qui peuvent faire beaucoup de bien. Plût à Dieu qu'on voulût les admirer ! la pratique des bonnes œuvres serait facile ; mais il en est autrement. Qui maintenant a des louanges pour l'homme juste et droit ? C'est le contraire qui arrive. Quoi de plus insipide que la justice, si, pour prix de la justice, on attend les louanges de la foule ? C'est la même chose que, si un excellent peintre, après avoir

fait le portrait d'un roi, recevait les louanges des ignorants. D'ailleurs, l'homme qui agit en vue de la gloire humaine, abandonnera bien vite la pratique de la vertu. En effet, s'il aspire aux louanges des hommes, il fait ce qu'ils veulent, et non ce qu'il voudrait lui-même. Que vous conseillerai-je donc? Je vous conseillerai de vous attacher à Dieu, de vous contenter de ses louanges, de faire tout ce qui lui plaît, de faire le bien, et de n'aspirer nullement aux louanges des hommes : car elles corrompent le jeûne, l'aumône et la prière, et rendent vaines toutes vos bonnes actions; pour n'avoir pas à essuyer ce dommage, fuyons cette passion. Ne visons qu'aux louanges de Dieu, à son approbation, et à la bonne renommée qui nous vient du Seigneur commun des hommes, de sorte qu'après avoir passé la vie présente dans la vertu, nous jouissions des biens promis avec ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la bienveillance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

HOMÉLIE XXIX.

PAUL S'ÉTANT LEVÉ, ET AYANT FAIT SIGNE DE LA MAIN POUR IMPOSER SILENCE, DIT : « HOMMES D'ISRAEL, ET CEUX D'ENTRE VOUS QUI CRAIGNEZ DIEU, ÉCOUTEZ : LE DIEU DE CE PEUPLE A CHOISI NOS PÈRES, ET IL A EXALTÉ CE PEUPLE PENDANT SON SÉJOUR DANS LA TERRE D'ÉGYPTE, ET PAR LA PUISSANCE DE SON BRAS L'A TIRÉ DE CETTE TERRE ». (CHAP. XIII, VERS. 16, 17, JUSQU'AU VERS. 41.)

ANALYSE.

1 et 2. Discours de saint Paul aux habitants d'Antioche de Pisidie. — Commentaire sur la véritable mission de Jésus comme Messie : Témoignage de David, de Jean-Baptiste. — Vanité de la loi Mosaïque depuis la venue de Jésus.
3. De la piété. — Inutilité d'écouter les instructions si on n'en profite pas pour avancer dans la vertu.
4. Remèdes contre les vices, tirés de l'Ecriture sainte : Contre la colère, l'orgueil. — L'Ecriture fournit des exemples de toutes les vertus. — Un seul vice suffit pour se perdre. — Manière de dompter ses passions en s'y exerçant.

1. Remarquez que Barnabé cède le pas à Paul, comme Jean le cède partout à Pierre. Barnabé avait amené Paul de Damas, il était plus vénérable que lui; mais les apôtres ne considéraient que l'avantage commun. « Paul « s'étant levé et ayant fait signe de la main « pour imposer silence ». C'était l'usage des Juifs. C'est pour cela qu'il s'adresse ainsi à eux. Remarquez comme il fraie la route à la parole : il les loue d'abord, et leur montre le grand intérêt qu'il leur porte en disant : « Qui « craignez Dieu ». Ensuite il commence son discours. Il ne dit pas les prosélytes, c'était un nom malheureux. « Le Dieu de ce peuple a « choisi nos pères ». Voyez, il appelle, lui aussi, comme Etienne, le Dieu commun des hommes, leur Dieu particulier, et leur montre les immenses bienfaits qu'ils ont reçus autrefois. Les apôtres agissent ainsi, pour faire comprendre aux Juifs que Dieu, en leur envoyant son Fils, n'a fait que mettre le comble aux bienfaits dont il les a toujours comblés. Exprimant la même pensée que le Christ dans la parabole de la vigne (Luc, XX, 13), il dit : « Il a exalté le peuple pendant son séjour dans « la terre d'Egypte, et par la puissance de son « bras, il l'a tiré de cette terre ». Cependant le contraire était arrivé [1], mais ils devinrent

[1] C'est-à-dire, si je ne me trompe, Dieu les tira de l'Egypte pour

nombreux, et des prodiges furent faits en leur faveur. Les prophètes rappellent toujours le souvenir de ce qui s'est passé en Egypte. Remarquez que Paul passe sous silence les événements malheureux, ne parle point des sujets de plainte de Dieu, mais seulement des bienfaits de la bonté divine, les laissant réfléchir sur les autres événements. « Et pendant qua- « rante années il les nourrit dans le désert ». Et ensuite il aborde le sujet de la terre promise, et il dit : « Et ayant détruit sept peuples « dans la terre de Chanaan, il leur donna en « héritage la terre de ces peuples (19) ». Puis un long temps, quatre cent cinquante ans s'écoulèrent : « Et ensuite pendant quatre « cent cinquante ans il leur donna des juges « jusqu'au prophète Samuel (20) ». Il leur montre par là que Dieu a pourvu de diverses manières à leur gouvernement. « Ensuite ils « demandèrent des rois ». Il ne parle pas de leur ingratitude ; mais partout de la bonté de Dieu. « Et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, « homme de la tribu de Benjamin, pendant « quarante ans (21). Et après l'avoir rejeté, il « suscita pour roi, David, fils de Jessé, à qui « il rendit ce témoignage : J'ai trouvé David, « fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui « accomplira mes volontés (22) ». Cela est important, puisque le Christ sortait de David. Puis il montre Jean rendant témoignage au Christ, et il dit : « De sa race, Dieu a suscité « suivant sa promesse le sauveur d'Israël, « Jésus; et Jean a prêché, en vue de sa venue, « le baptême de la pénitence à tout le peuple « d'Israël. Lorsque Jean remplissait sa course, « il disait : Qui croyez-vous que je sois? Je ne « suis pas celui que vous pensez, mais voici « qu'il vient après moi celui dont je ne suis « pas digne de dénouer les souliers (23-25) ». Et Jean ne rend pas simplement témoignage, mais il éloigne de lui la gloire, quoique tous la lui attribuent. Ce n'est pas la même chose de repousser la gloire que nul ne vous donne, et de la repousser quand tous vous la décernent; et cela non pas par un simple refus, mais avec une si grande humilité. « Hommes, « mes frères, fils de la race d'Abraham, et « ceux qui parmi vous craignent Dieu, le « Verbe du salut vous a été envoyé. Ceux qui « habitaient Jérusalem, et leurs princes, ne « l'ont pas reconnu ; et les paroles des pro- « phètes qu'on lit tous les jours de sabbat, en « le condamnant, ils les ont accomplies. Et ne « trouvant aucune cause de mort contre lui, « ils ont demandé à Pilate de le faire mou- « rir (26-28) ». Partout les apôtres s'appliquent à montrer que le Christ est leur bien particulier, de peur que, le considérant comme un objet étranger, ils ne s'éloignent de lui, surtout après qu'ils l'ont crucifié. « Ne l'ayant « pas reconnu », dit-il, de sorte que c'était un péché d'ignorance. Voyez comme il les excuse avec douceur. Mais cela ne suffit pas, il établit encore qu'il devait en être ainsi. Et pour que personne ne dise : Comment est-il prouvé qu'il est ressuscité? Paul dit encore : « Ils sont « ses témoins ».

Il le prouve ensuite par les Ecritures : « Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui a été « écrit de lui, on le descendit de la croix, et « on le mit dans un tombeau. Mais Dieu l'a « ressuscité d'entre les morts le troisième jour, « et il a été vu pendant un grand nombre de « jours par ceux qui étaient venus avec lui de « la Galilée à Jérusalem ; ils sont ses témoins « devant le peuple. Et nous, nous vous annon- « çons la promesse qui a été faite à nos pères : « car Dieu l'a accompli pour nous, leurs fils, « et il a ressuscité Jésus, suivant qu'il est écrit « dans le psaume deuxième : Vous êtes « mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. « Et pour montrer qu'il l'a ressuscité d'entre « les morts, et qu'il ne doit point retourner « dans la corruption ; il dit : J'accomplirai les « saintes promesses que j'ai faites à David. « C'est pour cela aussi qu'il est dit dans un « autre endroit : Vous ne permettrez pas que « votre saint voie la corruption. David, après « avoir établi la volonté de Dieu dans sa « propre génération, s'est endormi, et a été « réuni à ses pères, et a vu la corruption; « mais celui que le Seigneur a ressuscité n'a « point vu la corruption ». Voyez avec quelle hardiesse Paul parle. Pierre n'a jamais dit cela. « Sachez donc, hommes mes frères, que « par ce Jésus nous est annoncée la rémission « de nos péchés, et quiconque croit en lui est « justifié de tout ce dont vous n'avez pu être « justifiés dans la loi de Moïse ». Ensuite il ajoute cette terrible parole : « Prenez donc « garde qu'il ne vous arrive ce qui est dit dans « les prophètes : Voyez, contempteurs, consi- « dérez, admirez et disparaissez, car je fais en « vos jours une œuvre que vous ne vou-

les conduire dans la terre promise; mais le contraire arriva à cause de leur iniquité, car ils périrent presque tous dans le désert.

« drez pas croire, si quelqu'un vous la ra-« conte (29-41) ».

2. Voyez comme Paul compose le tissu de son discours avec les faits actuels, les prophéties et la race de promission. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut : « Hommes mes « frères, fils de la race d'Abraham ». Il les appelle par le nom de leur père. « La parole « du salut vous a été envoyée ». Ce mot : « à « vous », il ne le dit pas aux Juifs à l'exclusion des autres peuples, mais pour donner à ses auditeurs le moyen de se séparer de ceux qui ont osé faire mourir le Christ. Et cela est éclairci par ce qui suit : « En effet, ceux qui habi-« taient Jérusalem ne l'ont pas reconnu, et « n'ayant point entendu les paroles des pro-« phètes, lues tous les jours de sabbat dans les « synagogues, ils les ont accomplies en le ju-« geant ». C'est une circonstance qui aggrave la faute de n'avoir pas fait attention à des paroles qu'ils entendaient souvent. Mais cela ne doit pas surprendre; ce que l'apôtre a dit de la conduite de leurs pères en Egypte et au désert, était suffisant pour montrer l'ingratitude de ce peuple. Mais comment, dira-t-on, le méconnurent-ils, puisque Jean le leur signalait ? Faut-il s'en étonner, puisqu'ils l'ont méconnu malgré toutes les prophéties qui l'avaient si clairement et si hautement désigné. Ensuite vient une autre accusation : « Et n'ayant « trouvé aucune cause de mort »; ceci n'était pas le fait de l'ignorance. Admettons, en effet, qu'ils ne l'aient pas considéré comme le Christ, pourquoi le mettaient-ils à mort? « Et ils « demandèrent à Pilate de le faire mourir. « Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui avait « été écrit de lui, on le descendit de la croix « et on le mit dans un tombeau ». Voyez le zèle que les Juifs déploient dans toute cette affaire. Paul indique le genre de mort, et introduit Pilate en cause, pour prouver clairement la passion du Christ par le tribunal qui la décida, et pour accuser en même temps plus fortement les Juifs qui ont livré Jésus à un étranger. Paul ne dit pas : ils l'accusèrent; mais « ils demandèrent » qu'on le mît à mort, sans qu'on eût trouvé de crime de mort en lui, pour montrer qu'ils obtinrent cela comme une grâce de Pilate, qui ne voulait pas le faire mourir; Pierre le dit plus ouvertement encore par ces paroles : « Pilate, « jugeant qu'il devait être relâché ». (Act. III, 13.) Paul aimait beaucoup les Juifs. Remarquez qu'il ne s'arrête pas à l'ingratitude de leurs pères, mais il leur inspire la crainte à eux-mêmes. Etienne, au contraire, s'y arrête comme il lui convenait, à lui qui allait être mis à mort, qui ne voulait pas tant instruire les Juifs que leur montrer que la loi était abrogée.

Mais Paul ne parle pas de même, il se contente de les menacer et de les épouvanter. « Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. « Il a été vu pendant un très-grand nombre « de jours par ceux qui étaient venus avec lui « de la Galilée à Jérusalem ». Voyez comment Paul, poussé par l'Esprit-Saint, leur rappelle à tout propos la passion et le tombeau du Christ. « Et nous vous annonçons, leur dit-il, la pro-« messe qui a été faite à nos pères » ; c'est-à-dire : Nos pères ont reçu la promesse, vous, vous en avez vu l'accomplissement. Ensuite, il appelle Jean en témoignage par ces paroles : « De cette race, suivant la promesse, Dieu a « suscité un Sauveur à Israël, et avant sa « venue, Jean prêchait le baptême de la péni-« tence à Israël ». Puis il le cite de nouveau en témoignage lorsqu'il disait : « Je ne suis pas « celui que vous pensez ». Ensuite il donne le témoignage des apôtres en faveur de la résurrection : « Ceux-ci sont ses témoins auprès du « peuple ». Enfin il termine par cette parole de David : « Vous ne permettrez pas que votre « saint voie la corruption ». Les paroles prises dans les anciens n'avaient pas assez de force par elles-mêmes, et les paroles de Jean et des apôtres ne prouvaient pas assez non plus sans les prophètes, c'est pour cela que Paul se sert des uns et des autres pour rendre sa prédication persuasive. Comme les Juifs étaient retenus par la crainte, vu qu'ils avaient mis le Christ à mort, comme d'ailleurs leur conscience les éloignait, les apôtres ne leur parlent pas comme à des membres du Christ, ni comme à des hommes qui auraient livré un bien qui ne leur appartenait pas, mais comme à ceux qui auraient livré leur propre bien. Le nom de David était cher aux Juifs, aussi met-il ses paroles en avant pour leur faire accepter le Christ; comme si David leur disait : C'est mon fils qui sera votre roi, ne rejetez donc pas son joug. Que veut dire : « J'accomplirai mes saints engagements avec « David ? » C'est-à-dire, les engagements sûrs, les engagements qui ne doivent jamais être brisés. Il ne s'arrête pas à cela, vu qu'ils ont foi en cette parole. Mais il les menace du châ-

timent, et passant à ce qui était désirable pour eux, il leur montre que la loi est abrogée; puis il s'arrête à ce qui importe surtout et leur montre que de grands biens sont promis à ceux qui seront fidèles, et que de grands maux attendent les transgresseurs. Ensuite, il parle avec louange de David : « David dans « sa génération accomplit la volonté de Dieu, « et fut réuni à ses pères ». Ainsi Pierre, en rappelant David, disait : « On peut parler avec « confiance du patriarche David ». Paul ne dit pas qu'il est mort, mais « qu'il a été réuni à « ses pères », ce qui était plus doux à dire. Remarquez que nulle part il ne parle de leurs bonnes œuvres, mais seulement de ce qui les accuse. Il énumère les bienfaits de Dieu, en disant : « Il a choisi, il a élevé, il a nourri ». C'est là un éloge, mais celui de Dieu. Il ne donne de louanges qu'à David, parce que le Christ vient de lui. Jean appelle l'entrée du Christ, « avant l'entrée du Christ », son incarnation, sa manifestation dans la chair. Ainsi Jean, en écrivant l'Evangile, en appelle souvent à Jean-Baptiste, car son nom était célèbre dans toute la terre. Remarquez enfin que Paul ne parle pas d'après lui-même, mais d'après le témoignage de Jean.

3. Remarquez-vous comme Paul montre avec soin que Dieu a tout conduit? Mais écoutons ce que les apôtres ont persuadé aux hommes, en prêchant le Christ crucifié. Qu'y a-t-il de plus incroyable, qu'il ait été mis dans le tombeau par ceux à qui il annonçait le salut; et que cet homme enseveli remette les péchés, et mieux que la loi? Aussi Paul ne dit-il pas : Dont vous n'avez pas voulu, mais bien : « Quiconque croit en Jésus est justifié « de ce dont vous n'avez pu être justifié dans « la loi de Moïse ». Et il montre par là la faiblesse de la loi. Il dit avec raison : « Quiconque », pour déclarer que cela s'applique à tout croyant. Mais à quoi bon toute cette doctrine, s'il n'en résultait quelque bien? Aussi met-il en dernier lieu la rémission des péchés, avantage dont il fait ressortir la grandeur, en montrant que ce qui était impossible à la loi, Jésus crucifié l'a fait par sa mort. Paul disait donc avec raison : « Ils sont ses témoins de- « vant le peuple », qui l'a mis à mort. Ils ne le seraient pas s'ils n'étaient fortifiés par la puissance divine. Ils n'attesteraient pas de telles choses à des hommes qui ne respirent que le meurtre, à ceux mêmes qui ont mis le Christ à mort. Il dit cette parole : « Je vous ai « engendré aujourd'hui »; car il sait que tout le reste suit de là. Mais pourquoi Paul n'apporte-t-il pas de témoignage qui puisse les convaincre que la rémission des péchés vient de Jésus? Parce qu'il ne voulait que démontrer clairement aux Juifs que Jésus était ressuscité; ceci prouvé, il était indubitable par là que la rémission des péchés vient par lui. D'ailleurs il voulait les amener au désir de ce grand bien. La mort de Jésus n'était donc pas un abandon de Dieu, mais l'accomplissement des prophéties. Il rapporte les faits historiques dont l'ignorance fut pour les Juifs la source de tant de maux. Paul insinue ce sens à la fin de son discours, en disant : « Voyez, contemp- « teurs, et faites attention ». Remarquez comme il coupe court à cette parole dure, en ajoutant : « Pour qu'il ne vous arrive pas ce « qui a été dit aux autres : j'accomplis une « œuvre que vous ne croirez pas, si quelqu'un « vous la raconte». Ne vous étonnez pas, cette incrédulité semble inconcevable, mais elle avait été prédite. On pourrait aussi à bon droit nous dire à nous : « Voyez, contempteurs », en parlant de ceux qui ne croient pas à la résurrection. Les affaires de l'Eglise sont en souffrance, quoique vous pensiez que tout soit en paix. Et c'est un grand malheur de ne pas savoir que nous sommes dans le malheur, lorsque nous sommes plongés dans des maux sans nombre.

Que dites-vous? Nous avons des églises, des biens, et le reste, les collectes se font, chaque jour le peuple assiste à l'office divin, et nous méprisons. La prospérité de l'Eglise ne se reconnaît pas à ces signes. Mais à quel signe, direz-vous, la reconnaîtra-t-on? Ce sera si nous avons de la piété, si nous rentrons dans nos demeures chaque jour avec un gain spirituel nouveau, si nous avons fait quelque fruit grand ou petit; si nous n'accomplissons pas la loi d'une façon quelconque et comme pour l'acquit de notre conscience. Qui est sorti meilleur des assemblées de tout un mois? C'est là la question : car souvent ce qui nous semble bien se trouve être mal, parce que nous n'en retirons aucun profit pour notre avancement spirituel. Et encore plût à Dieu que nous fussions toujours au même point; mais hélas! vous rétrogradez. Quel fruit avez-vous retiré des assemblées? Si vous en avez retiré quelque fruit, vous devriez tous mener

depuis longtemps une vie sage, car tant de prophètes vous parlent deux fois la semaine, tant d'apôtres, tant d'évangélistes vous entretiennent, qui tous vous exposent les dogmes du salut, et les préceptes qui peuvent amener à mieux régler vos mœurs. Le soldat qui va à l'exercice devient plus habile dans la tactique; l'athlète qui fréquente la Palestre est plus exercé à combattre; le médecin qui suit les cours d'un maître devient plus judicieux, il sait et apprend de plus en plus : Vous, qu'avez-vous gagné? Je ne parle pas à ceux qui ont fréquenté les assemblées pendant un an, mais bien à ceux qui y viennent depuis leur première jeunesse. Croyez-vous que ce soit toute la piété de venir exactement à l'assemblée? Ce n'est rien, si l'on n'en retire pas de fruit; si nous ne recueillons rien, il vaut mieux rester à la maison. Si nos ancêtres nous ont construit des églises, ce n'est pas pour que nous venions nous y montrer en public : cela se ferait aussi bien dans la place publique, aux bains et dans les pompes publiques. Mais ils ont voulu réunir les disciples et les docteurs, afin que, par le soin de ceux-ci, ceux-là devinssent meilleurs. Ce que nous faisons maintenant n'est que l'accomplissement d'une loi et une sorte de décorum; du reste, c'est affaire de pure coutume. Vienne Pâques, il se fait beaucoup de bruit, de grands rassemblements; je ne dirai pas : il vient beaucoup d'hommes; car ce qui se fait n'est pas œuvre d'hommes. La fête est passée, le bruit cesse, et l'on rentre dans un calme infructueux. Combien de veilles de nuit ne fait-on pas? Combien ne chante-t-on pas de cantiques? En devient-on meilleur? Que dis-je? on en devient pire; beaucoup en effet font tout cela par vaine gloire. A quel point pensez-vous que j'aie les entrailles déchirées en voyant tout s'en aller comme dans un tonneau percé? Mais vous me direz sans doute : Nous savons les Ecritures. Qu'est-ce que cela? Montrez votre science dans les Ecritures, par vos œuvres : là est le gain, là est l'utilité. L'église est un atelier de teinture : si vous en sortez toujours sans avoir reçu aucune teinture, à quoi sert d'y aller souvent? Le dommage en est plus grand. Qui de vous ajoute quoi que ce soit aux coutumes qu'il a reçues de ses ancêtres? Par exemple : Tel a accoutumé de faire mémoire de sa mère, de sa femme, de son enfant : Il le fait, soit qu'il l'apprenne ou ne l'apprenne pas de nous, poussé qu'il y est par la coutume et la conscience. Vous indignez-vous donc de cela, direz-vous? Loin de là, je m'en réjouis fort : mais je voudrais que cet homme retirât quelque fruit de notre allocution; et ce que la coutume lui fait faire, je voudrais qu'il le fît par notre exhortation, et que de nouvelles habitudes s'ajoutassent aux habitudes déjà prises. Pourquoi travaillerai-je et radoterai-je en vain, si vous devez rester dans vos habitudes, si les assemblées ne vous font aucun bien?

4. Certes, dit-on, nous prions. Qu'est-ce que cela sans les œuvres? Ecoutez la parole du Christ : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, « Seigneur, n'entreront pas dans le royaume « des cieux, mais celui qui accomplit la volonté « de mon Père qui est dans les cieux ». (Matth. VII, 21.) Souvent j'ai résolu de me taire, en voyant qu'il ne se faisait parmi vous aucun progrès à la suite de mes discours; peut-être ce progrès se fait-il, mais telle est l'impatience et l'ardeur de mon désir, qu'il m'arrive d'éprouver ce qu'éprouvent les hommes qui ont la folie des richesses. De même, en effet, que ceux-ci, quelque grands biens qu'ils amassent, pensent ne rien avoir; de même aussi moi, par le désir de votre salut qui m'anime, tant que je ne vous verrai pas atteindre le but, je penserai n'avoir rien fait, parce que j'ambitionne de vous voir parvenir au sommet même de la perfection. Je voudrais qu'il fût ainsi : je voudrais que ce que j'éprouve fût l'effet de mon impatience, et non de votre mollesse : je crains fort de mal conjecturer. Il y a tout lieu de croire, en effet, que si vous aviez fait chaque jour quelque progrès, depuis si longtemps que nous parlons, nous n'aurions plus besoin de parler aujourd'hui. Car nous vous avons assez parlé, non-seulement pour vous instruire vous-mêmes, mais encore pour vous mettre à même d'instruire, si vous aviez le moins du monde profité de chacun de nos discours. Puisque nous avons toujours besoin de vous avertir, cela ne prouve pas autre chose, si ce n'est que votre conduite n'est pas parfaite.

Que faut-il donc faire? Car il ne faut pas seulement vous adresser des reproches. Je vous prie et vous conjure de ne pas seulement vous occuper de venir à l'église, mais aussi de remporter, en vous retirant dans vos maisons, quelque remède contre vos passions; de la sorte vous serez bientôt munis, non par nous,

mais par les divines Ecritures, de tous les remèdes propres à toutes les maladies de vos âmes. Par exemple, est-on colère, qu'on fasse attention aux lectures des Ecritures, et on trouvera certainement, soit dans les histoires, soit dans les conseils, quelque chose qui conviendra. Ainsi dans le conseil il est dit: « Le moment de sa « fureur est devenu sa ruine ». (Eccli. I, 28.) Et ailleurs: « L'homme colère n'est pas mo- « déré » (Prov. XI, 25); et mille choses semblables. Ailleurs on lit encore: « L'homme qui « n'est pas maître de sa langue ne prospérera « pas ». (Ps. CXXXIX, 12.) Le Christ a dit: « Celui « qui se met sans raison en colère contre son « frère »... (Matth. V, 22.) Le prophète dit aussi: « Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas ». (Ps. IV, 5.) Et ailleurs: « Maudite soit leur co- « lère, parce qu'elle est implacable ». (Gen. XLIX, 7.) Dans les histoires, ce sera pour vous un exemple, lorsque vous lirez que Pharaon et l'Assyrien, enflammés de colère, ont péri par cette cause. Un autre est-il épris de l'amour des richesses, qu'il entende cette parole: « Rien de plus injuste que l'avare, car cet « homme met son âme en vente ». (Eccli. X, 9.) Et cette autre du Christ: « Vous ne pouvez « servir Dieu et l'argent » (Matth. VI, 24); et l'apôtre, lorsqu'il dit: « L'avarice est la racine « de tous les vices ». (I Tim. VI, 10.) Le prophète dit: « Si vos richesses sont abondantes, n'y « attachez pas votre cœur ». (Ps. LXI, 10.) Et beaucoup de textes semblables. Par les histoires vous connaîtrez Giézi, Juda, les princes des prêtres, les scribes, et vous saurez « que « les présents aveuglent les yeux des sages ». Un autre est-il orgueilleux? qu'il écoute cette parole: « Dieu résiste aux superbes » (Prov. III, 34); « le principe du péché est l'orgueil » (Eccli. X, 14); et aussi: « Tout homme au cœur « hautain est impur devant Dieu ». (Prov. XVI, 5.) Dans les histoires vous lirez ce qui est arrivé au démon et à tous les autres. En somme, car nous ne pouvons tout énumérer, que chacun choisisse dans les divines Ecritures le remède à ses propres blessures. Si vous ne pouvez guérir le tout, guérissez déjà une partie aujourd'hui, demain une autre, ensuite le tout.

Vous trouverez dans les Ecritures de nombreux exemples sur la pénitence et sur la confession, sur l'aumône et sur la justice, sur la sagesse et sur toutes choses. « Toutes ces « choses ont été écrites », dit saint Paul, « pour « notre instruction ». (Rom. XV, 4.) Si donc c'est pour notre instruction que l'Ecriture traite toutes sortes de sujets, prêtons notre attention à l'Ecriture. Pourquoi nous faisons-nous de vaines illusions? Je crains qu'il ne soit dit de nous: « Nos jours se sont écoulés « dans la vanité, et nos années ont passé avec « rapidité ». (Ps. LXVII, 33.) Qui de nos auditeurs s'est éloigné du théâtre? Qui a abandonné l'avarice? Qui est devenu plus zélé pour l'aumône? Je voudrais le savoir, non par vaine gloire, mais pour devenir plus ardent à la vue du fruit évident de mes travaux. Mais comment m'appliquerai-je à mon œuvre, en voyant des pluies si abondantes de doctrines tombées inutilement, et notre semence toujours à la même mesure, et les fruits toujours aussi maigres? Enfin le temps de l'aire, où l'on emploie le van, est arrivé. Je crains qu'il n'y ait que de l'herbe; je crains que tous nous ne soyons jetés dans la fournaise. L'été est passé; l'hiver est venu; nous sommes assis, jeunes et vieux, enchaînés par nos propres vices. Ne me dites pas: Je ne commets pas la fornication. Quelle utilité pour vous de n'être pas fornicateur, si vous êtes avare? Le passereau, quoiqu'il ne soit pas pris de toutes parts, s'il est seulement retenu par le pied, périt cependant, arrêté dans le filet, et ses ailes ne lui servent à rien, vu qu'il est pris par le pied. Ainsi, vous qui n'êtes pas pris par la fornication, mais qui aimez l'argent, vous êtes pris cependant; la question n'est pas de savoir comment vous êtes pris, mais si vous l'êtes. Que le jeune homme ne dise pas: Je ne suis point avare; peut-être êtes-vous fornicateur. Encore une fois, quel gain à cela? Tous les vices ne peuvent pas être réunis chez nous dans un même âge de la vie, mais ils sont partagés entre tous les âges, et cela par la miséricorde de Dieu, de peur qu'ils ne devinssent indomptables, s'ils s'emparaient de nous tous à la fois; de peur aussi que la lutte contre eux ne fût trop difficile. Quelle paresse n'y aurait-il donc pas de notre part, à ne pouvoir triompher des passions ainsi divisées, à nous laisser vaincre dans chaque saison de la vie, et à nous prévaloir fièrement des qualités qui nous viennent, non de la vertu, mais de l'âge. Ne remarquez-vous pas les cochers, qui usent de toutes sortes de soins, d'exercices et de travaux, de certaines nourritures mêmes, et de bien d'autres moyens pour n'être pas renversés de leur char? Voyez ce que peut l'art! Un homme même courageux

ne peut souvent modérer un seul cheval ; et un tout jeune homme, par son art, en prend deux souvent, et les dirige et les conduit avec facilité. Chez les Indiens, dit-on, l'éléphant, cette bête énorme et redoutable, se laisse mener avec plaisir par un enfant de quinze ans. Pourquoi parlé-je ainsi ? Parce que si, par notre art et notre vigilance, nous domptons les éléphants et les chevaux, bien plus pourrons-nous dompter nos passions. D'où vient que nous sommes sans force pendant notre vie entière ? Jamais nous ne nous sommes appliqués à cet art ; jamais aux jours de loisir, libres de toutes luttes, nous ne nous sommes entretenus avec nous-mêmes sur ce qui était bon à faire. Nous ne songeons à mettre le pied sur notre char que lorsqu'il faut combattre ; c'est pour cela que nous devenons un objet de risée. N'ai-je pas dit souvent : Exerçons-nous en notre intérieur avant la tentation? Souvent nous nous exaspérons à la maison contre nos serviteurs ; apaisons alors notre colère pour apparaître calmes au milieu de nos amis ; si nous nous exercions en toute autre chose, nous ne serions pas un objet de risée au jour du combat. Mais maintenant on a des armes, des exercices, des études pour toute autre chose, comme pour les arts et la lutte ; nullement pour la vertu. L'agriculteur n'oserait cultiver une vigne, si d'abord il ne s'était convenablement exercé à la culture ; le pilote ne s'assiérait pas au gouvernail, s'il ne s'était préalablement instruit ; et nous, avec notre inexpérience, nous voulons tenir la première place. On devrait se taire ; on ne devrait rien dire ni rien faire avant d'avoir pu apprivoiser la bête féroce qui est en nous. Est-ce que la fureur et la concupiscence ne combattent pas plus violemment contre nous que toute bête féroce ? Ne vous lancez pas sur la place publique avec ces bêtes féroces avant de les avoir domptées et apprivoisées. Ne savez-vous pas combien gagnent et sont admirés ces hommes qui conduisent à travers le cirque les lions apprivoisés, parce qu'ils ont dressé à la douceur une bête sans raison ? Mais si tout à coup le lion devient féroce, il chasse tout le monde de la place, son conducteur lui-même est en péril, et de plus, il peut causer la perte des autres. Vous donc, apprivoisez d'abord le lion, et conduisez-le seulement alors, non pour gagner quelque argent, mais pour faire un bénéfice auquel rien n'est comparable, car rien n'est comparable à la douceur ; elle est bonne à ceux qui la possèdent et à ceux qui en profitent. Courons donc après elle, afin qu'après avoir suivi avec soin la route de la vertu, nous acquérions les biens éternels, par la grâce et la bienveillance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui appartiennent, au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

COMME ILS SORTAIENT, ON LES PRIA DE RÉPÉTER CES PAROLES LE SABBAT SUIVANT. (VERSET 42, JUSQU'AU VERSET 13 DU CHAPITRE XVIII.)

ANALYSE.

1 et 2. Saint Paul et saint Barnabé à Lystre. — Guérison d'un paralytique. — Les habitants de cette ville, prenant les deux apôtres pour des dieux, veulent leur sacrifier.
3 et 4. Eloge de l'humilité. — Nous enseignons mieux par nos exemples que par nos paroles. — Le saint Docteur blâme la vanité de certains prédicateurs et s'élève éloquemment contre la mauvaise habitude d'applaudir dans la maison de Dieu.

1. Voyez toute la prévoyance de Paul. Non-seulement il fit naître alors leur admiration, mais il excita en eux le désir de l'entendre encore ; il avait seulement ensemencé leurs âmes, sans finir sa tâche ni terminer son discours, car il voulait d'abord se concilier leur attention et leur bienveillance, et ne pas les rebuter en surchargeant leur esprit dès la première fois. Il avait dit : « C'est par lui que la « rémission des péchés vous est annoncée », mais il n'avait pas expliqué de quelle manière ; ensuite il parle de lui-même pour la première fois. Voyez quel enthousiasme ! « On les sui- « vait », dit le texte. Pourquoi ne les a-t-il pas baptisés aussitôt ? Il n'était pas encore temps ; il fallait fortifier leurs convictions. « Quand « l'assemblée fut séparée, beaucoup de Juifs et « de prosélytes suivirent Paul et Barnabé qui « les exhortaient à persévérer dans la grâce de « Dieu (43). Le sabbat suivant, presque toute « la ville s'assembla pour écouter la parole de « Dieu (44). Mais les Juifs, voyant cette af- « fluence, furent remplis d'envie et combat- « taient les discours de Paul, mêlant des blas- « phèmes à leurs contradictions (45) ». Voyez comme la méchanceté se nuit à elle-même en voulant nuire aux autres. C'était une grande gloire pour les apôtres que cette contradiction qu'on leur opposait : d'abord ces gens les priaient de parler, maintenant « ils mêlaient « des blasphèmes à leurs contradictions ». Quelle insolence ! ce qui méritait leurs éloges attirait leurs contradictions. « Alors Paul et « Barnabé leur dirent hardiment : C'était à vous « qu'il fallait d'abord annoncer la parole de « Dieu ; mais puisque vous la rejetez et que vous « vous jugez vous-mêmes indignes de la vie « éternelle, voici que nous nous tournons vers « les gentils (46) ». Voyez-vous comment l'opposition qu'ils rencontrent leur fit étendre leur prédication et se dévouer de plus en plus aux gentils, après avoir établi qu'ils n'avaient rien à se reprocher envers leurs compatriotes ? Il ne dit pas : Vous êtes indignes ; mais : « Vous « vous jugez indignes », afin d'éviter toute parole blessante. « Voici que nous nous tournons « vers les gentils (47), car voici l'ordre que le « Seigneur nous a donné : Je t'ai établi pour « la lumière des gentils, afin que tu serves à « leur salut jusqu'à l'extrémité de la terre ». (Is. XLIX, 6.) Les premières paroles pouvaient déplaire aux gentils en leur donnant à entendre que les apôtres ne leur conféraient pas ces biens par un zèle charitable, mais parce que les Juifs les repoussaient ; c'est pour cela qu'il ajoute la prophétie : « Je t'ai établi pour la lu- « mière des gentils, afin que tu serves à leur « salut jusqu'à l'extrémité de la terre. Les gen- « tils entendant cela se réjouirent (48) », apprenant qu'ils allaient jouir des biens dont les Juifs seraient privés ; mais ceux-ci n'en étaient que plus piqués. « Les gentils, entendant cela, « se réjouirent et glorifiaient la parole du Sei- « gneur ; tous ceux qui avaient été prédestinés « à la vie éternelle crurent », c'est-à-dire, ceux que Dieu avait désignés pour cela. Voyez la

promptitude de ces travaux ! « La parole du « Seigneur se répandait dans tout le pays (49)» ; c'est-à-dire, se publiait. C'est comme s'il disait : Ils ne se contentaient pas du zèle, ils y ajoutaient les œuvres. Voyez encore quels autres prodiges ce zèle qui les excite va leur faire accomplir. Ils se préparent à parler avec une nouvelle audace et à se rapprocher des gentils. Voici de quelle manière : « Paul et Barnabé leur « dirent hardiment : C'était à vous qu'il fallait « d'abord annoncer la parole de Dieu ; mais, « puisque vous la rejetez, voici que nous nous « tournons vers les gentils ».

Ainsi il ne leur restait plus qu'à aller trouver les gentils. Mais leur audace est mêlée de prudence, et avec raison : car si Pierre s'était justifié, ils avaient bien plus besoin de justification, puisque personne ne les appelait à cette nouvelle mission. Aussi l'apôtre dit-il : « C'é- « tait à vous d'abord », pour constater qu'il avait commencé à leur parler ; « qu'il fallait « annoncer », reconnaissant ainsi qu'il devait s'adresser à eux. « Mais puisque vous la re- « poussez », il ne leur dit pas : Malheur à vous ; ni : Vous serez punis ; mais : « Nous « nous tournons vers les gentils ». Vous voyez que leur courage est plein de modération. « Mais les Juifs excitèrent des femmes dévotes « et de qualité, ainsi que les principaux habi- « tants de la ville, les portèrent à persécuter « Paul et Barnabé et à les chasser du pays (50)». Voyez quel avantage avaient pris les adversaires de la prédication, et à quel excès d'emportement ils avaient entraîné ces femmes. « Alors, ayant secoué contre eux la poussière « de leurs pieds, ils vinrent à Icone (51) ». Ils partirent en accomplissant la terrible parole du Christ : « Si quelqu'un ne vous reçoit pas, se- « couez en sortant la poussière de vos pieds ». (Matth. x, 14 ; Marc, vi, 11.) Ils ne le firent point sans raison suffisante, mais après avoir été chassés. Du reste, cela ne fit aucun tort à leurs disciples, qui n'en furent que plus attachés à leur parole. Pour le faire voir, il ajoute : « Cependant les disciples étaient remplis de « joie et du Saint-Esprit (52) ». La persécution du maître n'ôte rien à la confiance du disciple et même ajoute à son zèle.

« Etant à Icone, ils entrèrent dans la syna- « gogue des Juifs, et parlèrent de telle sorte « qu'une grande foule de Juifs et de Grecs em- « brassèrent la foi ». (Chap. xiv, 1.) Ainsi ils entrent encore dans une synagogue. Vous voyez qu'ils n'étaient pas devenus plus craintifs, quoiqu'ils eussent dit : « Nous nous tour- « nons vers les gentils ». Cependant ils enlèvent toute excuse aux incrédules, car « une « grande multitude de Juifs et de Grecs em- « brassèrent la foi ». Il est probable, en effet, qu'ils ont aussi prêché aux Grecs. « Ceux des « Juifs qui restèrent incrédules, excitèrent et « irritèrent l'esprit des gentils contre les frè- « res (2) ». Ainsi, les Juifs excitèrent les gentils, comme si ce n'eût pas été assez d'eux-mêmes. Pourquoi donc les apôtres ne sortirent-ils pas aussitôt ? Parce qu'ils n'étaient point chassés, mais seulement combattus. « Ils restèrent donc « longtemps, publiant hautement le Seigneur « qui rendait témoignage à la parole de sa « grâce, en opérant par leurs mains des prodi- « ges et des miracles (3) ». Voilà ce qui les encourageait, tandis que leur zèle encourageait leurs disciples. Aussi ne prodiguaient-ils pas les miracles ; ils comptaient comme miracle la foi de leurs auditeurs. L'indépendance de leur parole produisait encore un autre effet. « Toute « la ville était partagée : les uns étaient avec « les Juifs, et les autres avec les apôtres (4) ». Cette séparation servait encore à les accuser. C'est ce que disait le Christ. « Je ne suis pas « venu vous apporter la paix, mais le glaive ». (Matth. x, 34.) « Mais comme les gentils et les « Juifs, avec leurs principaux chefs, allaient se « jeter sur eux pour les outrager et les lapi- « der (5), les apôtres l'ayant su, s'enfuirent à « Lystre et à Derbe, villes de Lycaonie, et au « pays d'alentour, où ils prêchèrent l'Evan- « gile (6) ».

2. Ils cherchent encore à développer la prédication, et quand ils y parviennent, on les expulse de nouveau. Remarquez l'avantage des persécutions : les persécuteurs sont vaincus, et les persécutés couverts de gloire. Paul, arrivant à Lystre, opère un grand miracle ; il guérit un boiteux en lui parlant à haute voix. Voici comment : « Il y avait à Lystre un « homme perclus de ses pieds, boiteux dès le « ventre de sa mère, et qui n'avait jamais « marché (7). Cet homme écouta la prédication « de Paul ; et Paul, arrêtant les yeux sur lui « et voyant qu'il avait la foi d'être sauvé (8), lui « dit à haute voix : Levez-vous et tenez-vous « droit sur vos pieds. Et il sautait, et il mar- « chait (9) ». Pourquoi parla-t-il à haute voix ? Pour que la foule fût amenée à croire. Observez que cet homme était attentif aux paroles

de Paul, comme l'indique ce mot : « il écouta ». Remarquez son zèle ; le chagrin de son infirmité n'ôtait rien à son attention. « Paul arrêta « les yeux sur lui et vit qu'il avait la foi d'être « sauvé ». Cet homme s'était déjà familiarisé avec la « prédestination ». Une marche opposée à ce qui se passait d'ordinaire avait été suivie à son égard. D'ordinaire on guérissait le corps, puis l'on s'occupait de l'âme. Ici, il en fut tout autrement, car il me semble que Paul songea d'abord à l'âme. Cet homme « sautait et mar- « chait », mais ces démonstrations étaient nécessaires pour prouver sa parfaite guérison : « Les assistants, ayant vu ce que Paul avait « fait, élevèrent la voix et dirent en langue « lycaonienne : Ce sont des dieux sous forme « humaine, descendus au milieu de nous (10) ». « Ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul, Mer- « cure, parce que c'était lui qui portait la pa- « role (11). Le prêtre de Jupiter, dont le tem- « ple était près de la ville, amena des taureaux « avec des couronnes devant la porte, voulant, « ainsi que le peuple, leur offrir un sacri- « fice (12) ». D'abord, ils n'avaient pas manifesté un pareil projet, ils s'écriaient seulement dans leur langage : « Ce sont des dieux sous « forme humaine descendus au milieu de « nous » ; aussi les apôtres ne leur répondaient rien. Mais quand ils virent les couronnes, ils sortirent et déchirèrent leurs vêtements : « Les apôtres Barnabé et Paul ayant « entendu cela, déchirèrent leurs vêtements, « et, s'avançant au milieu de la multitude, ils « crièrent et dirent (13) : Amis, que faites- « vous ? Nous ne sommes que des hommes « faibles comme vous (14) ». Observez que la gloire mondaine ne les souille jamais ; non-seulement ils ne la désirent point, mais ils la repoussent quand elle se présente, comme le dit encore Pierre : « Pourquoi nous considérer « ainsi, comme si nous avions fait marcher « cet homme par notre vertu et notre propre « puissance ? » (Act. III, 12.) Ils répètent ici la même chose. Joseph aussi disait à propos des songes : « N'est-ce pas Dieu qui nous éclaire « ainsi ? » (Gen. XL, 8.) Daniel parle de même : « Cette révélation ne vient pas de la sagesse « qui est en moi ». (Dan. II, 30.) Paul tient partout le même langage, quand il dit : « Qui « est capable d'un pareil ministère ? » Et aussi : « Nous ne sommes capables d'avoir par « nous-mêmes aucune bonne pensée, comme « venant de nous-mêmes, mais c'est Dieu qui « nous en rend capables ». (II Cor. II, 16 et III, 5.)

Mais reprenons l'explication de notre texte plus haut. Ce n'était pas un attachement ordinaire que le peuple avait pour eux : qu'était-ce donc ? On désirait les entendre de nouveau, et ce zèle se manifestait par des actions. Vous voyez que partout on les implore ; on ne se contente pas de les accueillir, on les adore. Aussi, notre auteur dit-il plus loin : « Ils leur « parlaient et les engageaient à persévérer « dans la grâce de Dieu ». Pourquoi les auditeurs n'ont-ils pas commencé par les contredire ? Parce que ceux qui les y excitaient ne s'étaient pas encore déchaînés. Mais bientôt, voyez quel changement dans leurs sentiments ; ils n'arrivent pas seulement aux contradictions, ils vont jusqu'aux blasphèmes ; c'est que la perversité ne sait jamais s'arrêter. Mais remarquez le courage des apôtres : « C'était à vous qu'il fallait d'abord annoncer « la parole de Dieu, mais puisque vous la re- « jetez... » Cependant, ce langage n'a rien d'offensant, comme quelquefois celui des prophètes, lorsqu'ils s'écrient : « Trêve de vaines « paroles ». Les apôtres disent : c'est cette parole que vous rejetez, ce n'est pas nous ; vos injures ne s'adressent donc pas à nous. Mais il ne faut pas croire que cela montre de leur part aucune timidité ! Vous ne vous en jugez pas dignes ; voilà pourquoi il a commencé par dire : « Vous l'avez rejetée », et enfin : « nous nous tournons vers les gentils ». Ce discours est plein de douceur. Il ne dit pas : nous vous abandonnons ; car il veut leur montrer que peut-être il reviendra vers eux : ce ne sont pas vos injures qui nous détournent de vous, mais c'est l'ordre de Dieu, car il faut instruire les gentils : seulement, ce n'est pas nous, c'est vous-mêmes qui êtes cause du bien que nous leur ferons. « Voici « l'ordre que le Seigneur nous a donné : Je « t'ai établi la lumière des gentils, afin que tu « serves à leur salut » ; c'est-à-dire, pour les instruire de ce qui est nécessaire à leur salut, et non-seulement les gentils, mais tout le monde. C'est là ce que signifient ces paroles : « Tous ceux qui avaient été prédestinés à la « vie éternelle ». Cela prouve qu'ils étaient désignés dans la pensée de Dieu. Dans ce mot « prédestinés », il faut bien voir qu'il ne s'agit pas d'une aveugle fatalité. « Il les a « connus et il les a vus d'avance ». (Rom. VIII,

29.) Or, ces élus n'étaient pas seulement répandus dans la ville, mais dans le pays, car les gentils, ayant entendu la prédication, avaient été entraînés peu à peu. « Mais les « Juifs excitèrent des femmes dévotes et firent « naître une persécution ». Ainsi, vous voyez qu'ils étaient cause de tout ce que faisaient ces femmes. « Ils les chassèrent de la contrée »; c'est-à-dire, non-seulement de la ville, mais de tout le pays. Voici le plus frappant : « Les « disciples étaient remplis de joie et du Saint-« Esprit ». On chassait leurs maîtres et ils se réjouissaient! Admirez la nature et la puissance de l'Evangile! « Mais les Juifs irritèrent « l'esprit des gentils contre les frères ». C'est-à-dire, qu'ils répandaient une foule de calomnies et d'accusations sur les apôtres et les fidèles, et corrompaient les esprits simples.

3. Observez comme Paul rapporte toujours tout à Dieu. « Ils restèrent longtemps prêchant « sans se laisser intimider, pleins de confiance « dans le Seigneur, qui rendait témoignage à « la parole de sa grâce ». Ne croyez pas que cette expression rabaisse la divinité; c'est lorsqu'ils parlaient que se montrait leur confiance. Saint Paul dit de même que « Jésus-« Christ a rendu témoignage sous Ponce-« Pilate »; ici c'était devant le peuple. Les apôtres s'éloignèrent quand il fallut céder à la fureur. « Ils s'enfuirent à Lystre et à Derbe, « villes de Lycaonie, et au pays d'alentour », où la colère de leurs ennemis pouvait moins les poursuivre : aussi ne s'arrêtaient-ils pas seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes. Remarquez la simplicité des gentils et la malice des Juifs. Les gentils prouvaient par leurs actions qu'ils étaient dignes d'écouter la parole des apôtres : n'eussent-ils vu que leurs miracles, ils les auraient honorés. Ils les regardaient comme des dieux, tandis que les autres les chassaient comme perturbateurs. Les uns, non-seulement n'interrompaient point leur prédication, mais ils disaient : « Des dieux, sous forme hu-« maine, sont descendus parmi nous »; tandis que les autres étaient scandalisés. Les premiers « appelaient Barnabé Jupiter, et Paul, « Mercure ». Cela me fait croire que Barnabé avait l'air vénérable. Une tentation aussi grave venait d'une énorme exagération; mais elle fait éclater la vertu des apôtres : voyez encore comme ils rapportent tout à Dieu.

Imitons-les en cela, et pensons que rien n'est à nous, puisque notre foi elle-même ne nous appartient pas. Pour voir qu'elle nous appartient bien moins qu'à Dieu, écoutez encore saint Paul : « Cela ne vient pas de nous, « mais c'est un don de Dieu ». (Eph. II, 8.) Ne soyons donc jamais gonflés d'orgueil, puisque nous ne sommes que des hommes, c'est-à-dire, de la terre et de la cendre, de l'ombre et de la fumée. Dites-moi, de quoi tirez-vous vanité? Vous avez fait l'aumône et épuisé vos richesses? Qu'est-ce que cela? Réfléchissez que Dieu aurait pu ne pas vous faire riche : Songez aux pauvres, songez surtout à ceux qui, après avoir tout donné et livré leurs corps eux-mêmes, ont dit : nous sommes des serviteurs inutiles. Vous vous êtes sacrifié à vous-même; le Christ s'est sacrifié pour vous; vous avez donné ce que vous aviez reçu; le Christ n'avait rien reçu de vous. Songez à l'incertitude de l'avenir et ne vous enorgueillissez point, mais tremblez. Si vous avez quelque mérite, ne le diminuez pas par votre arrogance. Voulez-vous faire des actions véritablement belles? Ne vous imaginez jamais avoir accompli de belles actions. Vous êtes vierge? mais bien des martyres aussi étaient vierges, et la virginité ne les a pas défendues contre la cruauté et l'inhumanité.

Rien n'est comparable à l'humilité; c'est la mère, la racine, l'aliment, le lien et la base de tous les biens : sans elle nous sommes impurs, abominables, exécrables. Supposez quelqu'un qui ressuscite les morts, fasse marcher les boiteux et guérisse les lépreux. S'il y met de l'orgueil, il n'est rien de plus souillé, de plus impie, de plus scélérat. Pensez que vous n'êtes rien par vous-même. Vous possédez l'éloquence et l'art d'enseigner? Ne croyez pas pour cela valoir plus que les autres. Vous devez vous humilier d'autant plus, que plus de dons vous ont été accordés, car celui à qui l'on remet plus, aime plus (Luc, VII, 47). Sans compter les autres raisons, il faut vous humilier parce que Dieu vous a favorisé. Aussi vous devez trembler, car souvent ces faveurs peuvent vous perdre, si vous n'y veillez pas.

Pourquoi vous enorgueillir? Parce que vous enseignez la sagesse? Il est facile de le faire en paroles; enseignez-moi par l'exemple de votre vie : c'est la meilleure instruction. Vous vantez la modération, et là-dessus vous développez un long discours, vous faites couler à profusion les flots de votre éloquence. Il vau-

drait mieux, vous dira-t-on, l'enseigner en la pratiquant, car jamais l'enseignement borné aux paroles ne pénètrera l'esprit aussi bien que les actions. Si vous n'agissez pas, vous ne serez bon à rien, vous nuirez plutôt : mieux vaut se taire. Pourquoi cela? Parce que vous me proposez quelque chose d'impossible. Réfléchissez que si vous ne faites rien de tout ce que vous dites, je suis bien plus excusable de n'en rien faire, moi qui ne dis rien. De là cette parole du prophète : « Dieu dit au pécheur : « Pourquoi parles-tu de ma justice? »(Ps. XLIX, 16.) Rien n'est donc plus nuisible que de voir un homme qui enseigne bien, mais dont la conduite contredit le langage : il en est résulté bien des maux pour l'Eglise. Aussi, excusez-moi, je vous prie, si je m'arrête là-dessus quelque temps. Bien des gens font tout ce qu'ils peuvent pour parvenir à parler longtemps devant la foule, et s'ils obtiennent les applaudissements du public, ils sont plus heureux que l'empereur : mais si leur discours se termine au milieu du silence, cet accueil froid et muet leur est plus pénible que l'enfer. Ce qui a bouleversé les églises, c'est que vous ne demandez point des discours qui vous remplissent de componction, mais qui vous charment par l'harmonie et l'arrangement des mots, comme si vous écoutiez des chanteurs et des musiciens; et nous autres, nous prenons un soin ridicule et déplorable pour flatter vos goûts que nous devrions combattre.

4. Nous ressemblons à un père trop faible pour un enfant chétif, qui ne lui donnerait que des gâteaux, des friandises insignifiantes, mais rien de nourrissant. Aux reproches des médecins, il répondrait : Que voulez-vous? Je ne puis pas voir pleurer un enfant. Malheureux, insensé et traître, indigne du nom de père! Ne valait-il pas mieux le chagriner un instant pour lui rendre la santé, que de lui donner ce plaisir éphémère qui doit causer une douleur continuelle. Voilà ce que nous faisons, nous aussi quand nous travaillons à faire un discours élégant, bien disposé, harmonieux, afin de plaire au lieu d'être utiles; pour amuser, non pour toucher; pour recueillir des éloges et des applaudissements, mais non pour corriger les mœurs.

Croyez-moi, car je sais ce qu'il en est : quand on m'applaudit dans un discours, je sens que je suis homme (pourquoi n'avouerais-je pas la vérité?), je me réjouis, je m'exalte. Mais rentré chez moi, je songe que ceux qui m'ont applaudi n'ont rien gagné à m'entendre; du moins, le peu de profit qu'ils en ont tiré s'est perdu avec le bruit des applaudissements : alors je me tourmente, je gémis et je pleure; il me semble, dans mon découragement, que mes discours ne servent à rien, et je me dis à moi-même : à quoi bon toutes mes sueurs, si ceux qui m'écoutent ne veulent point profiter de mes paroles?

Souvent j'ai songé à établir comme règle de défendre les applaudissements, et à vous persuader d'écouter en silence et dans une attitude convenable. Laissez-moi dire, je vous en prie, et croyez-moi : si vous y consentez, établissons dès à présent cette règle qu'il ne soit permis à personne d'interrompre l'orateur par des applaudissements. Si quelqu'un veut admirer, qu'il admire en silence : personne ne l'en empêchera, et tout ce qu'il a de zèle et d'ardeur sera mieux employé à retenir le discours. Pourquoi applaudissez-vous? J'établis une règle là-dessus et vous ne pouvez pas l'observer, même en l'écoutant. Il en résultera une foule d'avantages, et notre sagesse en profitera beaucoup. Quand les philosophes païens parlaient, il n'y avait jamais d'applaudissements : pendant les prédications des apôtres jamais on n'a dit que l'auditoire les eut interrompus par des applaudissements. Cela sera un grand profit pour nous. Mais convenons bien de cela pour que les auditeurs restent tranquilles et l'orateur aussi. Quand même, après avoir applaudi, on retiendrait encore en s'en allant quelque chose de ce qu'on aurait entendu, cette manière d'approuver ferait toujours mauvais effet; mais je n'insiste pas là-dessus, de crainte de paraître trop sévère. Enfin, puisque cette coutume ne peut être que nuisible, détruisons cet obstacle, supprimons ces élans et coupons court à ces emportements de l'âme. Le Christ parla sur la montagne, et tout le monde garda le silence jusqu'à la fin de son discours. Je ne prive de rien ceux qui aiment à applaudir; au contraire, ils admireront davantage. Il vaut bien mieux écouter en silence, et pouvoir en tout temps, chez soi et ailleurs, applaudir par réflexion, que de rentrer sans rien rapporter et sans savoir pourquoi on a applaudi. Une pareille manière d'entendre n'est-elle pas ridicule? n'est-ce pas à la fois une flatterie et une dérision que de

vanter l'éloquence d'un orateur sans pouvoir expliquer ce qu'il a dit? C'est là une flatterie, que l'on comprendrait seulement chez celui qui entendrait des musiciens et des tragédiens, car il sait bien qu'il n'en pourrait faire autant : ici, quand il ne s'agit plus de mélodies et de belles voix, mais de sagesse et de raisonnements, comment excuser celui qui ne pourrait rendre compte du plaisir que lui a causé l'orateur? Rien ne convient mieux dans une église que le silence et le bon ordre. Le tumulte est à sa place dans les théâtres, les bains, les fêtes et les marchés, mais l'endroit où l'on enseigne les dogmes divins doit être le refuge du calme, de la tranquillité et de la sagesse : ce doit être un port à l'abri des orages. Sachez-le tous, je vous en prie et je vous en conjure. Je cherche toutes les manières imaginables de me rendre utile à vos âmes : en voilà une qui me semble bien importante; elle me sera aussi profitable qu'à vous-mêmes. Elle nous préservera des chutes où pourraient nous entraîner l'amour des éloges et de la gloire; elle nous engagera à chercher dans nos discours l'utile plutôt que l'agréable, et à préférer sans cesse la force des pensées au choix et à l'arrangement des mots. Entrez dans l'atelier d'un peintre, vous y remarquerez un grand silence. Qu'il en soit de même ici, car la noblesse des couleurs que nous employons ne permet pas de tracer des portraits de particuliers, mais seulement des images royales. Qu'est-ce donc? vous applaudissez encore? Je vois qu'il est difficile de vous détourner de ce travers, qui cependant n'est pas naturel et ne provient que d'une mauvaise habitude. Notre langue est un crayon, et le Saint-Esprit est l'artiste qui le dirige. Dites-moi, quand on administre les sacrements, voit-on du trouble, du tumulte? Dans les baptêmes, ou dans toute autre cérémonie, le calme et le silence ne règnent-ils pas? Le ciel même s'en réjouit! Aussi les Grecs non convertis blâment vos applaudissements, comme si nous faisions tout pour la gloire et l'ostentation. Mais, dira-t-on, si l'on parvient à les supprimer, il n'y aura plus d'émulation? Il doit suffire, à celui qui aime les louanges, de les recueillir en comptant les fruits de sa prédication. Aussi, je vous en conjure, établissons cette loi; afin que, faisant tout pour la gloire de Dieu, nous méritions sa clémence, par la grâce et la miséricorde de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

LES APÔTRES BARNABÉ ET PAUL, AYANT ENTENDU CELA, DÉCHIRÈRENT LEURS VÊTEMENTS, ET S'AVANÇANT AU MILIEU DE LA FOULE, ILS CRIÈRENT : — « AMIS, QUE FAITES-VOUS? NOUS NE SOMMES QUE DES HOMMES FAIBLES COMME VOUS, ET NOUS VOUS AVERTISSONS DE QUITTER CES ILLUSIONS POUR VOUS CONVERTIR AU DIEU VIVANT QUI A FAIT LE CIEL, LA TERRE ET LA MER, ET TOUT CE QU'ILS CONTIENNENT ». (CHAP. XIV, VERS. 13, 14, JUSQU'AU VERS. 26.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Courage de saint Paul.
3 et 4. Que la tribulation a de grands avantages. — Comment l'on doit supporter les injures. — Portrait de l'homme en colère qui nous montre toute la laideur de cette hideuse passion.

1. Voyez quelle véhémence montrent partout les apôtres ! Ils déchirent leurs vêtements, ils s'élancent, ils crient : tout ce que l'enthousiasme des esprits faisait pour eux, ils le repoussent et en témoignent leur affliction. En effet, c'eût été pour eux un véritable deuil, une douleur inconsolable, d'être regardés comme des dieux et de fortifier l'idolâtrie qu'ils venaient renverser. Sans doute c'était un piége du démon. Mais ils en ont horreur ; et que font-ils ? « Nous ne sommes », disent-ils, « que « des hommes faibles comme vous ». Ils détruisent le mal dès son origine ; ils ne disent pas seulement : « Nous sommes des hommes », mais : « des hommes comme vous ». Pour ne pas être honorés comme des dieux, remarquez ce qu'ils ajoutent : « Nous vous avertissons de « quitter ces illusions pour vous convertir au « Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre et la « mer et tout ce qu'ils contiennent ». (Ps. CXLV, 6.) Observez qu'ils ne s'arrêtent pas à citer les prophètes ni à dire pourquoi le Créateur a laissé les gentils à eux-mêmes. « Dans les siè- « cles passés, il a laissé marcher toutes les na- « tions dans leurs voies (15) ». Il dit qu'il l'a permis, mais il ne dit pas encore pourquoi, et, pour aller au plus pressé, il ne prononce même pas le nom du Christ. « Néanmoins, il n'a « point cessé de se manifester, en répandant « sur nous des bienfaits célestes, en nous en- « voyant les pluies et les saisons favorables aux « récoltes, nous donnant une nourriture abon- « dante et remplissant nos cœurs de joie (16) ». Il ne cherche pas à aggraver leur faute, mais il les engage à ne servir que Dieu. En effet, les apôtres savaient que, s'il faut s'efforcer de parler de Dieu d'une manière digne de lui, il est encore plus important d'être utile à ceux qui écoutent. Voyez comme il dissimule le blâme qu'ils méritent. En effet, il aurait pu leur reprocher de jouir de tant de biens sans connaître celui qui les leur prodiguait : cependant il ne le dit pas ouvertement, il le donne seulement à entendre. « C'est du ciel », dit-il, « que Dieu nous envoie les pluies ». David avait parlé de même : « L'abondance du fro- « ment, du vin et de l'huile a multiplié le peu- « ple » (Ps. IV, 8) ; souvent, en parlant de la création, il revient sur ce sujet. Jérémie célèbre d'abord la création, puis le bienfait providentiel des pluies ». (Jér. V, 24.) D'après ces autorités, les apôtres ajoutent : « Dieu nous « remplit de largesses et de joie ». C'est-à-dire, qu'il nourrit les hommes avec abondance, au lieu de leur donner le strict nécessaire. « Mais « ils eurent beau parler, à peine purent-ils « empêcher que le peuple ne leur sacrifiât « (17) ». Voilà ce qu'il y eut de plus admirable chez eux : ils ne songèrent qu'à les détourner de leur folie.

« Plusieurs Juifs arrivèrent d'Antioche et « d'Icone et gagnèrent le peuple ; ils lapidè-

« rent Paul et le traînèrent hors de la ville, « croyant qu'il était mort (18) ». Voilà l'œuvre du démon! Les Juifs agissaient ainsi, non-seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes, et montraient autant d'ardeur à ruiner la prédication que les apôtres en mettaient à l'affermir. « Ils gagnèrent le peuple; « ils lapidèrent Paul et le traînèrent hors de la « ville, croyant qu'il était mort ». On reconnaît ici l'accomplissement de cette parole: « Ma grâce te suffit, car ma force se montre « tout entière dans la faiblesse »(II Cor. XII, 9); cela était plus grand que de guérir un boiteux. Les gentils les avaient regardés comme des dieux; mais, après avoir gagné le peuple, les Juifs le traînèrent hors de la ville. Si quelques habitants avaient admiré les apôtres, il est probable que tous n'avaient pas été du même avis: aussi vous voyez que, dans cette même ville où on les avait ainsi admirés, ils souffrent de cruels traitements. Pourquoi Dieu l'avait-il permis? c'est ce que Paul nous explique lui-même en disant: « Il ne faut pas que personne « m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, « ou de ce qu'il entend dire de moi ». (II Cor. XII, 6.)

« Les disciples s'étant amassés autour de « lui, il se leva et rentra dans la ville (19) ». Voyez quelle ardeur! voyez quel zèle fervent et enflammé! Il revient dans la ville pour faire voir que, s'il la quittait, c'était pour répandre la parole de Dieu et pour éviter d'irriter personne. Cela faisait aux apôtres plus d'honneur que des miracles, et eux-mêmes en étaient plus heureux. Car on ne dit pas qu'ils fussent satisfaits d'opérer des miracles, mais plutôt d'être jugés dignes de se voir méprisés pour la gloire du Seigneur; c'est ce qu'ils avaient appris par ces paroles du Christ: « Ne vous « réjouissez pas parce que les démons vous « sont soumis » (Luc, X, 20); leur véritable joie était de souffrir pour le Christ. Aussi revenaient-ils dans toutes les villes où ils avaient couru quelque danger. « Le lendemain, il « partit avec Barnabé pour aller à Derbe. Après « avoir annoncé l'Evangile dans cette ville et « instruit plusieurs personnes, ils revinrent à « Lystre, à Icone et à Antioche (20), fortifiant « le courage des disciples, les exhortant à per- « sévérer dans la foi, et leur montrant qu'il « faut passer par bien des tribulations pour « entrer dans le royaume de Dieu (21) ».

2. Tels étaient leurs discours et leurs enseignements. « Ils fortifiaient le courage des dis- « ciples », leur inspirant ainsi la constance et l'union, et les engageant à fuir toute occasion de péché. Grâce à l'accord qui s'établit entre les apôtres et leurs disciples, les uns parvinrent du premier coup aux prédications les plus persuasives, et les autres à comprendre la nécessité des souffrances et de la fermeté, ainsi qu'à rechercher moins les miracles que les épreuves. Aussi Paul disait-il: « Subissant les « mêmes combats que j'ai soutenus, comme « vous l'avez vu et entendu dire ». (Phil. I, 30.) Ils essuyaient de fréquentes persécutions; partout ils étaient combattus, attaqués, lapidés. Aussi voyez quelles étaient leurs exhortations, et comme ils enseignaient à préférer les tribulations à toute chose. Voici encore une autre consolation qui leur était réservée: « Traver- « sant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie, et « ayant annoncé la parole du Seigneur à « Perge, ils descendirent à Attalie (23, 24) ». Car, pour ne pas laisser leurs disciples se décourager en voyant ce que souffraient ceux qu'ils avaient d'abord regardés comme des dieux, ils vinrent près d'eux et les exhortèrent. Remarquez-le bien: Paul va d'abord à Derbe, pour laisser à la fureur populaire le temps de s'apaiser, puis il revient à Lystre, à Icone et à Antioche, s'éloignant devant la colère et revenant près du peuple apaisé. Vous voyez que la conduite des apôtres était dirigée non-seulement par la grâce divine, mais aussi par leur activité personnelle. « De là ils firent voile « jusqu'à Antioche, d'où ils avaient été envoyés « à la grâce de Dieu pour faire l'œuvre qu'ils « avaient accomplie (25) ». Pourquoi reviennent-ils à Antioche? Pour annoncer ce qu'ils avaient fait. Du reste la Providence dévoilait ainsi une grande œuvre; c'est qu'il ne fallait pas craindre d'instruire les gentils. Voilà ce qu'ils viennent annoncer, pour que tout le monde puisse le savoir. La Providence permet en même temps l'arrivée à Antioche de ceux qui s'opposaient à cette communication avec les gentils; mais les apôtres, partis de Jérusalem avec tant de courage, y reviennent avec une égale confiance; en même temps ils font preuve de soumission. En effet, s'ils avaient montré de l'indépendance en s'adressant aux gentils sans en avoir reçu la mission, ils prouvent aussi leur obéissance en rendant compte de leurs travaux; leur conduite n'est pas suspecte d'orgueil. C'était d'Antioche « qu'ils

« avaient été envoyés à la grâce de Dieu » : le Saint-Esprit l'avait ordonné, mais ce qui vient du Saint-Esprit vient aussi du Fils, car le Fils et le Saint-Esprit ont une même puissance et une même nature. « Après y être arrivés et « avoir convoqué l'Eglise, ils racontèrent « quelles grandes choses Dieu avait faites par « eux, et comment il avait ouvert aux gentils « la porte de la foi (26). Et ils demeurèrent là « assez longtemps avec les disciples (27) » ; ils avaient raison, car c'était une grande ville qui avait besoin de docteurs.

Mais revenons à ce qui précède. Ils avaient fait impression sur le peuple, en déchirant leurs habits, comme l'avait fait Josué, fils de Navé, quand son peuple fut vaincu. Ne croyez pas que cela fut indigne d'eux, ou inconvenant de leur part ; il n'en fallait pas moins pour apaiser cet emportement, et pour éteindre cet incendie. Puisqu'ils ont dû avoir recours à de pareils moyens, nous ne devons reculer devant rien. Puisqu'ils ont à peine réussi de cette manière à convaincre le peuple, sans cela, que serait-il arrivé ? S'ils avaient agi différemment, ils auraient passé pour des orgueilleux qui ne recherchent que la gloire. Réfléchissez à la sage modération du langage des apôtres, ainsi étonnés et stupéfaits, quand il fallait réprimander le peuple. Il fut surtout retenu par ces paroles : « Nous sommes des hommes faibles « comme vous, et nous vous avertissons de « quitter ces illusions pour vous convertir à « Dieu ». Cela voulait dire : nous ne sommes que des hommes, mais nous valons mieux que vos dieux, car ceux-là sont morts. Vous voyez que non-seulement ils indiquent les erreurs, mais ils enseignent la vérité ; tout cela, sans parler de choses invisibles. « Dieu », dit-il, « a « fait le ciel et la terre et tout ce qui s'y « trouve ». Il prend les siècles à témoin de ses paroles. O Juifs insensés ! Ils ont eu l'audace de séduire un peuple qui honorait ainsi les apôtres et de lapider Paul. Ils l'ont traîné hors de la ville, peut-être parce qu'ils le craignaient encore ! « Les apôtres prièrent en jeûnant, « pour recommander leurs disciples au Sei- « gneur ». Cela montre qu'il faut jeûner dans les tentations. Ils ne parlent pas de ce qu'ils ont fait, mais de ce que Dieu a fait par eux ; ils en parlent aussi simplement que de leurs épreuves. Ils n'étaient pas conduits par le hasard, ni par le désir de se reposer, mais par la providence du Saint-Esprit, afin d'affermir la prédication chez les gentils. Et pourquoi, direz-vous, n'ont-ils pas fait de prêtres à Chypre ni à Samarie ? Parce que Samarie était près des premiers apôtres, et Chypre près d'Antioche, où la parole divine se multipliait ; ils allaient où leur secours était le plus nécessaire, surtout pour les gentils qui avaient besoin de tout apprendre. Ils arrivèrent pour enseigner, parce que le Saint-Esprit leur avait imposé cette mission. Admirez l'ardeur de Paul ! Il ne délibère pas pour savoir s'il doit parler aux gentils, mais il leur parle sans hésiter. Aussi disait-il : « Je n'ai pas pris con- « seil de la chair et du sang ». (Galat. I, 16.)

3. En réalité, la tribulation est un grand bien et un bonheur pour une âme forte et courageuse. Combien ont été ainsi conduits vers la foi divine et ont brillé d'un éclat incomparable ? Aussi faut-il toujours avoir un grand zèle, une adresse parfaite et une âme préparée à la mort ; car pour aller au royaume des cieux, il n'y a pas d'autre chemin que celui de la croix. Ainsi ne nous flattons point. On ne peut supporter les fatigues de la guerre si l'on recherche les plaisirs, l'argent, si l'on montre de la bassesse ou de la lâcheté : à plus forte raison dans cette guerre ! Ne pensez-vous pas que c'est la plus terrible de toutes ? « Il ne « s'agit pas de combattre contre des hommes « de sang et de chair ». (Eph. VI, 12.) L'ennemi vous poursuit aux repas, à la promenade, aux bains. Il ne vous fait trêve que pendant votre sommeil ; même alors il vous attaque souvent en vous envoyant des pensées impures et des songes voluptueux. Et nous, comme si l'objet de ces attaques ne valait pas la peine d'être défendu, nous ne montrons ni tempérance, ni vigilance, nous ne songeons point à la multitude des puissances qui nous menacent, nous ne réfléchissons pas que notre indifférence même est déjà une défaite, et au milieu de pareils dangers nous vivons comme dans les délices de la paix. Croyez-moi, ces périls sont aujourd'hui plus grands que ceux auxquels Paul a été en butte. On lui lançait des pierres ; maintenant on lance des paroles qui font plus de mal que des pierres. Que faut-il faire alors ? Ce qu'il a fait lui-même. Il n'eut point de haine pour ses ennemis, mais il rentra dans la ville hors de laquelle ils l'avaient traîné, afin de répandre ses bénédictions sur ceux qui l'avaient ainsi maltraité. De même, si vous avez à supporter un homme grossier et insolent,

vous pourrez dire avec raison que vous aussi avez été lapidé ! Et ne dites point : je n'ai fait de mal à personne ! Quel mal Paul avait-il fait pour être lapidé? Il leur annonçait le royaume des cieux, il les détournait de l'erreur, il les ramenait à Dieu ; tout cela méritait des couronnes, des applaudissements, des bienfaits sans nombre, et non des pierres : cependant, voilà comment il fut récompensé ! Quelle victoire est plus brillante? « Ils l'ont « traîné », dit l'Ecriture : Vous aussi l'on vous a traîné, mais ne vous irritez pas et annoncez la parole de Dieu avec douceur. On vous a injurié ? Taisez-vous, ou même, si vous le pouvez, répondez par des bénédictions, et, tout en annonçant la parole de Dieu, vous aurez en même temps enseigné la douceur et la bonté. Je sais que bien des personnes supportent plus facilement les blessures que les outrages, les plaies du corps que celles de l'âme ; mais ne nous affligeons pas et soulageons ceux qui s'affligent. Ne voyez-vous pas que les lutteurs, la tête meurtrie, les dents cassées, supportent leurs douleurs avec constance ? Pour vous il n'est pas besoin de grincer des dents ni de mordre. Songez à Notre-Seigneur et vous vous rappellerez les remèdes dont il dispose. Songez à Paul. Réfléchissez que vous, qui avez été frappé, vous êtes vainqueur, tandis que celui qui a frappé est vaincu ; cette pensée suffit pour tout guérir. On vous attaque ; ne vous laissez pas entraîner, et vous avez fait votre devoir : demeurez ferme, et l'ennemi perd sa force. C'est une grande consolation de souffrir pour le Christ : autrement, vous ne prêchez pas le langage de la foi, mais celui de la sagesse humaine. Mais, direz-vous, plus je montrerai de douceur, plus l'on me persécutera. Ainsi, vous vous plaignez de ce qui doit augmenter votre récompense ? Mais, direz-vous, c'est un homme intraitable. Vous dites cela pour excuser votre faiblesse, car il sera bien plus intraitable, si vous vous vengez de lui. Si Dieu avait prévu que la vengeance pût rendre les méchants plus traitables, il vous aurait dit au contraire : Venge-toi. Mais il sait ce qui convient le mieux.

Ne faites pas de lois opposées à celles de Dieu ; obéissez-lui. Vous ne valez pas mieux que Celui qui nous a créés. Il a dit : Supporte les injures ; et vous dites : Je rends les injures à celui qui me les fait, afin de le rendre plus traitable. Vous êtes donc plus sage que Dieu ? Toutes ces paroles proviennent de la passion, de la dureté, de l'insolence, et sont contraires à la loi de Dieu. Ne faut-il pas lui obéir, quelque dommage que l'on souffre ? Quand Dieu a donné un ordre, nous ne devons jamais y contredire. « Une réponse soumise « apaise la colère ». (Prov. xv, 1.) Mais il faut qu'elle soit soumise, bien loin d'être arrogante. Ce qui est bon pour l'un, l'est aussi pour l'autre ; au contraire, si celui que vous voulez conduire au bien vous fait du mal, il s'en fait encore plus à lui-même. « Médecin, guéris-toi « toi-même ». (Luc, iv, 23.) Il a dit du mal de moi. — Faites son éloge. — Il m'a injurié. — Parlez-lui poliment. — Il a cherché à me nuire. — Faites-lui du bien. Que votre conduite soit l'opposé de la sienne, pourvu que vous songiez à son salut et que vous ne cherchiez pas à vous venger. Mais, direz-vous, après avoir souvent profité de ma patience, il est devenu pire qu'il n'était. — C'est son affaire, ce n'est pas la vôtre. Voulez-vous savoir ce que Dieu a souffert ? On a renversé ses autels, on a tué ses prophètes, et il a tout supporté ; ne pouvait-il pas faire tomber la foudre? Puis, après qu'il eut envoyé ses prophètes et qu'on les eut tués, il envoya son Fils lui-même. Ainsi, plus l'impiété se déchaînait, plus il multipliait ses bienfaits. Vous, de même, si vous rencontrez un homme emporté, soyez le premier à lui céder ; son caractère a besoin, plus qu'un autre, d'être traité avec douceur. Plus l'offense est grossière, plus elle réclame de bonté de notre part : un malade a besoin qu'on lui passe tout ; il en est de même pour l'homme en colère. Quand une bête s'emporte, tout le monde la fuit ; il en est de même pour l'homme en fureur. Ne croyez pas que ce soit là une marque de respect : est-ce que nous rendons hommage aux bêtes féroces et aux fous, quand nous les évitons? Pas le moins du monde ; c'est plutôt une marque de mépris et d'injure ; ou plutôt, il n'y a ni mépris, ni injure, mais pitié et bonté. Ne voyez-vous pas que les matelots, quand le vent s'élève, carguent les voiles pour que le navire ne s'engloutisse point; ne voyez-vous pas que le cavalier, dont le cheval s'emporte, le laisse aller au lieu de l'arrêter, de peur que la force ne lui manque tout à coup ?

4. Agissez de même. La colère est un feu, une flamme ardente qui ne demande qu'à tout dévorer ; ne lui donnez pas d'aliments, et

bientôt tous les ravages s'arrêteront. La colère n'a pas de force par elle-même, si rien ne la nourrit. Autrement, rien ne peut vous excuser. Cet homme a perdu la raison, il ne sait plus ce qu'il fait : vous qui le voyez, qui appréciez ce spectacle et qui n'en devenez pas plus sage, quelle indulgence méritez-vous? Celui qui, arrivant dans un festin, verrait dès le vestibule les inconvenances d'un homme ivre, puis ensuite tomberait aussi dans le même état, ne serait-il pas bien moins pardonnable après cet exemple? Ici il en est de même. Ne croyons pas nous excuser, en disant : Je n'ai pas commencé. Ce qui nous accuse, c'est justement que la vue de notre adversaire ne nous a pas rendus plus sages. C'est comme si un meurtrier disait : D'autres ont frappé avant moi. Il en est d'autant plus coupable, s'il a vu commettre des assassinats, et s'il n'a pas eu horreur d'en commettre lui-même.

Après avoir vu un homme abattu et épuisé par l'ivresse, vomir, rouler des yeux hagards, souiller la table et faire fuir ses voisins, si vous tombez dans le même état, n'en serez-vous pas plus coupable? Tel est aussi l'homme en colère : plus que celui qui vomit il a les veines gonflées, les yeux enflammés, le cœur agité : il vomit des paroles plus impures que les déjections de l'ivrogne et qui ne sont pas mieux digérées, car sa rage ne le permet pas. De même que chez l'un l'excès de liquide soulève l'estomac et en fait tout sortir; de même chez l'autre, une ardeur excessive soulève l'âme et ne lui permet pas de cacher ce qu'il faudrait taire : ce qui est bon ou mauvais à dire s'échappe pêle-mêle et le salit plus que ceux qui l'entendent. Fuyons donc les gens en colère aussi bien que ceux qui vomissent. Que faut-il faire alors? Jeter de la cendre sur le vomissement et appeler tout bas les chiens pour qu'ils le mangent. Je sais que je vous dégoûte, mais je voudrais que vous vous fussiez dégoûtés en le voyant et que vous n'eussiez pas envie d'en rire. L'homme qui injurie est plus immonde que « le chien qui revient à « son vomissement ». Je ne ferais pas cette comparaison s'il ne vomissait qu'une fois, mais puisqu'il rejette encore les mêmes infamies, il semble qu'il les ait avalées de nouveau. Qu'y a-t-il de plus abominable, de plus impur que cette bouche qui avale de pareilles choses? Est-ce la nature qui l'y engage? non sans doute, rien n'est plus contraire à la nature. Pourquoi cela? Parce qu'il n'est pas conforme, mais opposé à notre nature, d'injurier sans raison : ce n'est plus le langage d'un homme, mais celui d'une bête ou d'un fou. C'est une maladie qui répugne autant à notre nature qu'une maladie du corps. Or, si notre nature est obligée de supporter ce qui lui est contraire, elle se détruit peu à peu, tandis qu'elle subsiste si tout lui est conforme. J'aimerais mieux me trouver à table près de quelqu'un qui mangerait de la boue, que près d'un homme qui parlerait ainsi. Ne voyez-vous pas les pourceaux manger des excréments? On peut dire que ces gens-là en font autant. Quoi de plus dégoûtant que leurs paroles injurieuses? Ils n'ont garde de prononcer un mot honnête et convenable, mais ils font et ils disent tout ce qu'il y a de honteux et d'indécent : ce qu'il y a de pis, c'est que le déshonneur qu'ils veulent jeter sur les autres rejaillit sur eux, et cette intention même prouve qu'ils se déshonorent. Je laisse de côté les calomnies : mais supposons qu'une courtisane célèbre ou tout autre personnage trop connu se dispute avec quelqu'un, et qu'on échange des injures mutuelles. De quel côté viennent les paroles offensantes? On ne dit au premier que ce qui est su de tout le monde, et il n'en est pas de même pour le second : par conséquent, la réputation de l'un n'a rien à en craindre et celle de l'autre en souffre beaucoup. Supposez encore qu'un homme ait commis des fautes cachées connues seulement d'un homme grossier qui, après avoir gardé quelque temps le silence, finit par l'injurier; eh bien! l'offense retombe plutôt sur l'offenseur. Comment cela? Il a divulgué une mauvaise action, et donné en même temps une mauvaise opinion de sa véracité : s'il y a eu un meurtre de commis, lui dira-t-on, il fallait tout dire. Aussi tout le monde se détourne de lui avec horreur comme si ce n'était pas un homme, mais une bête sauvage et cruelle; on est moins indulgent pour lui que pour celui qu'il accuse. Nous ressentons moins d'éloignement pour ceux qui ont des infirmités que pour celui qui les dévoile quand on voudrait les dissimuler. Celui-là n'offense pas seulement la personne dont il parle, cette offense rejaillit sur lui-même ainsi que sur l'humanité : il a blessé ceux qui l'écoutaient, il n'a donc fait que du mal. Paul dit à ce sujet : « Que vos discours soient bons et édi-

« fiants, afin d'inspirer la piété à ceux qui « vous écoutent ». (Eph. IV, 29.) Veillons à ce que notre langue ne dise que du bien, afin qu'on nous recherche et qu'on nous aime. Cependant, on est arrivé à cet excès de perversité, que bien des gens se glorifient de ce dont ils devraient rougir. Il y en a qui vous menacent ainsi : Prenez garde à ce que je dirai de vous. Ce sont là des paroles dignes d'une femme, et encore d'une vieille ivre et ignoble, d'une coureuse de rues, d'une entremetteuse. Il n'y a rien de plus honteux que ces paroles, et de plus indigne d'un homme ; il semble réduit à la faiblesse d'une femme, s'il met sa force dans sa langue et son orgueil dans les injures, comme les histrions des foires, les baladins, les parasites et les flatteurs. Celui qui se vante d'un pareil talent ressemble plus à un pourceau qu'à un homme. Vous devriez vous cacher, vous devriez, si quelqu'un raconte ce que vous avez dit, rougir devant ce cruel témoignage de votre lâcheté ; loin de là, vous répétez partout vos propos injurieux. Songez que vous ne pouvez rien contre ceux que vous attaquez ainsi.

Aussi, je vous en conjure, en pensant à cette perversité dont bien des gens se glorifient, cherchons à amender, à corriger cette extravagance ; écartons de notre ville ces réunions où l'injure a tant de part, veillons sur notre langage et évitons toute mauvaise parole, afin que nous puissions, purifiés de nos péchés, nous concilier la bienveillance d'enhaut et mériter la clémence de Dieu, par la grâce et la pitié de son Fils unique, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXII.

ILS DEMEURÈRENT LA ASSEZ LONGTEMPS AVEC LES DISCIPLES. — QUELQUES-UNS QUI ÉTAIENT VENUS DE JUDÉE, INSTRUISAIENT AINSI LES FRÈRES : « SI VOUS N'ÊTES PAS CIRCONCIS SELON LA COUTUME DE MOÏSE, VOUS NE POUVEZ ÊTRE SAUVÉS. » (CHAP. XIV, VERS. 27, JUSQU'AU VERS. 1-14 DU CHAP. XV.)

ANALYSE.

1 et 2. Discours de saint Pierre au concile de Jérusalem.
2 et 3. Qu'il faut réprimer la colère. — Comment on peut guérir l'orgueil.

1. Vous voyez que les Juifs eux-mêmes avaient partout forcé les apôtres à se porter vers les gentils. Quand on commença à l'accuser, Paul ne fit que se justifier, afin de n'offenser personne ; mais les Juifs se détournant de lui, il s'adressa aux gentils. Pour éviter tout excès d'un côté ou de l'autre, il établit cette règle, que les apôtres étaient envoyés par Dieu pour parler indistinctement aux uns et aux autres, mais cela excita la jalousie de ceux qui arrivaient de Judée. Ceux-là, non-seulement exigeaient la circoncision, mais prétendaient que l'on ne pouvait être sauvé sans cela. Il fallait donc enseigner le contraire et dire que la circoncision ne procurait pas le salut. Voyez combien de tentations de part et d'autre ! Du reste, c'est la Providence qui a permis que Paul fût présent, afin de s'opposer à cette opinion. Paul ne dit pas : Qu'est-ce donc ? Ne suis-je pas digne de confiance après tant de miracles ? Mais il usa de condescendance à leur égard. Remarquez, du reste, qu'en ap-

prenant ce qui s'était fait chez les gentils, tout le monde s'en réjouit, même les Samaritains.

« Paul et Barnabé s'étant donc fortement « élevés contre eux, il fut résolu que Paul et « Barnabé et quelques-uns d'entre les autres « iraient à Jérusalem pour consulter les apô- « tres et les prêtres sur cette question (2). Les « fidèles de cette église les ayant accompagnés « à leur départ, ils traversèrent la Phénicie et « la Samarie, racontant la conversion des gen- « tils, et ils faisaient une grande joie à tous les « frères (3). Etant arrivés à Jérusalem, ils fu- « rent reçus par l'église, les apôtres et les prê- « tres, annonçant tout ce que Dieu avait fait « par leur moyen (4) ». Voyez quelle providence dirige tout cela ! « Plusieurs de la secte des « pharisiens, qui avaient cru, s'élevèrent et « soutinrent qu'il fallait circoncire les gentils « et leur imposer la loi de Moïse (5). Les apô- « tres et les prêtres s'assemblèrent pour exa- « miner cette question (6). Après qu'ils eurent « beaucoup conféré ensemble, Pierre se leva, « et leur dit : Frères, vous savez qu'il y a long- « temps que Dieu m'a choisi parmi vous pour « que les gentils pussent entendre de ma bou- « che la parole de l'Evangile et y croire (7) ». Observez que Pierre n'avait pas encore pris beaucoup de part à cette œuvre, et que, jusque-là, il était pour les coutumes judaïques. Cependant il dit : « Vous savez tous ». Peut-être, en effet, se trouvait-il là quelques-uns de ceux qui l'avaient accusé autrefois d'être allé chez Corneille, et aussi quelques-uns de ceux qui l'y avaient accompagné ; aussi invoque-t-il leur témoignage : « Il y a longtemps que « Dieu m'a choisi ». Que veut-il dire quand il ajoute : « Parmi vous ? » Il parle des fidèles de Palestine, ou seulement de ceux qui sont présents. Quand il dit : « Par ma bouche », il montre que Dieu parle par sa voix et que son langage n'a rien d'humain. « Dieu qui connaît « les cœurs, lui a rendu témoignage (8) ». Ainsi il les appelle à ce témoignage spirituel. « En leur donnant le Saint-Esprit aussi bien « qu'à nous ». Vous voyez que partout il met les gentils au niveau des Juifs. « Il n'a point « fait de différence entre eux et nous, ayant « purifié leurs cœurs par la foi (9) ». La foi à elle seule, dit-il, leur a donné tout ce que nous avons. Cela suffisait pour faire rentrer les Juifs en eux-mêmes. Il aurait pu leur apprendre aussi que la foi seule était nécessaire et dispensait des pratiques et de la circoncision, car il ne s'agissait pas seulement de soutenir la cause des gentils, mais de supprimer pour eux la loi de Moïse. Cependant on ne le dit pas encore. « Maintenant pourquoi tentez-vous « Dieu en imposant aux disciples un joug que « ni nos pères ni nous-mêmes n'avons pu por- « ter ? (10). Mais nous croyons que par la grâce « de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous serons « sauvés aussi bien qu'eux (11) ». Que signifient ces mots : « Pourquoi tentez-vous Dieu ? » Ils veulent dire : Pourquoi manquez-vous de confiance en Dieu et le tentez-vous, comme s'il n'était pas capable de sauver par la foi ? Conserver l'ancienne règle, est une marque d'incrédulité. Ensuite il remarque qu'eux-mêmes ne l'ont point observée, mais il ne les en accuse point, car il n'en rejette pas la faute sur eux, mais sur la loi. « Ce joug que ni nos « pères ni nous-mêmes n'avons pu porter : « mais c'est par la grâce de Notre-Seigneur « Jésus-Christ que nous croyons devoir être « sauvés aussi bien qu'eux ». Quelle puissance dans ces paroles ! Ce que Paul dit dans plusieurs passages de son épître aux Romains, Pierre le dit ici : « Si Abraham a été justifié « par ses œuvres, il a de la gloire, mais non « devant Dieu ». (Rom. IV, 2.) Vous voyez qu'il s'agissait encore plus de l'instruction des Juifs que de la défense des gentils. Même sans cette occasion, un pareil langage n'aurait peut-être pas paru suspect ; mais cette occasion étant donnée, c'était une raison de plus pour parler hardiment. Remarquez aussi tout ce qu'ils gagnent par les efforts de leurs adversaires : Sans cela ces choses n'eussent pas été dites, non plus que celles qui le furent plus tard. Les Juifs apprennent par là que quelles que soient leurs dispositions à l'égard des gentils, ils ne doivent pas s'opposer à leur conversion.

Mais étudions encore ce discours. « Il m'a « choisi parmi vous, et depuis longtemps ». C'est-à-dire : Ma mission est ancienne et ne date pas d'aujourd'hui. Cette considération est importante quand il s'agit de se séparer, même des Juifs convertis : il soutient donc ses paroles par les circonstances de temps et de lieu. Le mot « il m'a choisi » est aussi fort juste : il ne leur parle pas seulement d'une volonté, mais d'un choix. Comment s'est-il manifesté ? Par le Saint-Esprit. Pierre montre aussi que ce qui s'est passé, témoigne non-seulement de la grâce, mais aussi de la vertu des

gentils, et que Dieu n'a pas été plus avare envers ceux-ci qu'envers les Juifs. « Il n'a fait », dit-il, « aucune différence entre eux et nous ». C'est donc le cœur qu'il faut chercher partout, et il dit avec raison : « Dieu qui connaît les « cœurs, lui a rendu témoignage ». C'est la même pensée que plus haut : « Seigneur, qui « connaissez les cœurs de tous les hommes, « dirigez-nous ». (Act. I, 24.) Et pour montrer que c'est bien là ce qu'il veut dire, voyez ce qu'il ajoute : « Il n'a fait aucune différence « entre eux et nous ». Quand il parle du témoignage de Dieu en faveur des gentils, c'est un mot bien grave, tel que celui de Paul : « La circoncision n'a pas plus d'importance « que le prépuce ». (I Cor. VII, 19.) Et aussi : « Afin de réunir les deux peuples en lui- « même ». (Eph. II, 15.) Tout cela est en germe dans le discours de Pierre. Il ne dit pas : Les circoncis; mais : « Parmi nous » ; c'est-à-dire, parmi les apôtres. Pour ne pas les blesser, en disant qu'il n'y avait « aucune dif- « férence », il ajoute : « Dieu a purifié leurs « cœurs par la foi », ce qui l'empêche de leur paraître suspect. Tout en supprimant ce qui pourrait choquer dans son langage, il finit par leur faire voir que l'ancienne loi était bonne, mais que les hommes étaient trop faibles pour la porter.

2. Cependant voyez ce qu'il y a de terrible dans la fin de son discours. Il ne s'appuie pas sur les prophéties, mais sur les faits présents dont ses auditeurs étaient témoins. En effet, ils les attestent, et ce qu'ils ont vu confirme ce qu'ils entendent. Observez aussi qu'il permet pour la première fois une discussion dans l'église, et qu'il y prend part. Et comme il ne dit pas des « circoncis », mais des « gentils » (et ainsi, d'une part, il exprime plus fortement sa pensée par une insinuation, et, de l'autre, il met en doute que l'on puisse se sauver en suivant la loi), voyez comme il poursuit : il montre que les Juifs sont en danger, car ce que la loi ne peut faire, la foi le peut, et que, cette loi n'existant même plus, ils sont dans un péril inévitable. Il ne leur dit pas : Vous êtes infidèles, ce qui serait trop dur, surtout pour une cause déjà gagnée. Il n'y avait pas de gentils à Jérusalem, mais à Antioche il est clair qu'il y en avait. Aussi les apôtres y vont et y passent assez longtemps. Cela avait déplu à plusieurs pharisiens qui étaient encore possédés de leur ambition maladroite et qui voulaient dominer les gentils. Mais Paul était un savant docteur et il s'y opposa : quand il revint, les dogmes commençaient à se préciser. Car si les apôtres de Jérusalem n'avaient pas eu les exigences des pharisiens, Paul et Barnabé les avaient bien moins encore. Voyez comme ceux qui n'avaient pas cherché à dominer, se réjouissent maintenant dans leur foi. Ils n'allaient pas faire des récits pleins d'orgueil et d'ostentation, mais se justifier de la prédication qu'ils avaient faite aux gentils : aussi ne disent-ils rien de ce qui leur est arrivé avec les Juifs. Les pharisiens étaient bien obstinés, puisque, même après leur conversion, ils conservaient leurs usages et n'obéissaient pas aux apôtres. Mais pour ceux-ci, remarquez comme ils parlent avec douceur et sans déployer leur autorité : ce qui plaît fait toujours plus d'impression. Ne voyez-vous pas que ce qui agit, ce n'est pas la force de leurs paroles, mais celle de leurs actions, celle du Saint-Esprit? Malgré de pareils soutiens, ils parlent doucement. On ne songeait pas à accuser ceux d'Antioche, mais cela en fournit l'occasion, tant était grand le désir de dominer chez ceux qui accusaient les apôtres, même sans les en prévenir. Ceux-ci ne firent rien de semblable; mais après avoir exposé leur doctrine par leurs discours, ils la développèrent avec une nouvelle ardeur par leurs écrits. C'est toujours une chose admirable que la bonté : mais je dis la bonté et non l'indifférence, la bonté et non la flatterie. Tout cela ne peut se confondre.

Rien n'irritait Paul, non plus que Pierre. Si vous avez des preuves, pourquoi vous emporter? Est-ce afin de les affaiblir ? car un homme en colère ne peut convaincre de rien. Hier, nous avons déjà parlé sur la colère, rien ne nous empêche d'en parler encore aujourd'hui, car les observations répétées feront peut-être plus d'effet. Un remède peut avoir une certaine influence pour guérir une blessure, mais si on ne l'emploie pas souvent, sa vertu disparaît. Parce que je reviens sur le même sujet, ne croyez pas que je désespère de vous ; s'il en était ainsi, je me tairais : au contraire, si je vous parle, c'est que j'ai grande espérance de vous être utile. Plût au ciel que ces mêmes sujets fussent plus souvent traités dans nos entretiens, que toutes nos conversations, tous nos soins fussent employés à chercher les moyens de corriger nos vices ! N'est-ce pas, en effet, une opposition absurde ? Les

empereurs qui vivent dans le luxe et les plus grands honneurs, n'ont d'autre occupation, soit à table, soit partout ailleurs, que de chercher à vaincre leurs ennemis, et pour cela ils tiennent conseil chaque jour, rassemblent des officiers et des soldats, lèvent des tributs, pensant qu'il n'y a que deux nécessités politiques: vaincre leurs ennemis, et maintenir leurs sujets en paix; nous, au contraire, nous ne songeons pas à tout cela, même en rêve, mais nous pensons à acheter un champ ou des esclaves, à nous enrichir, à nous divertir chaque jour. Quant à ce qui nous touche véritablement nous-mêmes, nous ne voulons seulement pas en entendre rien dire aux autres. De quoi donc pourra-t-on parler? Du dîner? Cela regarde les cuisiniers. De l'argent? C'est l'affaire des banquiers et des marchands. Des maisons? Laissons cela aux architectes et aux maçons. De la terre? C'est l'occupation des laboureurs. Ce qui devrait être notre unique occupation, c'est d'enrichir notre âme. Ne vous rebutez donc pas de nos discours. Personne ne blâme le médecin qui parle toujours de médecine, ni les autres savants qui nous entretiennent de leurs sciences. Si nos défauts étaient assez bien corrigés pour ne plus réclamer nos observations, on nous accuserait peut-être de nous faire valoir quand nous continuerions à prêcher: on aurait tort. En effet, les médecins ne s'adressent pas seulement aux malades, mais aussi aux gens bien portants, et leurs livres ont une double intention : guérir la maladie et conserver la santé. Ainsi, quand même nous nous porterions bien, ce ne serait pas une raison de nous négliger, mais de tout faire pour maintenir notre santé.

3. Pour les maladies de l'âme, nos discours ont donc deux obligations à remplir: d'abord, de guérir la maladie, puis, après la guérison, d'empêcher les rechutes. Actuellement, nous cherchons une méthode pour une cure difficile ; il n'est pas question de bonne santé! Comment couper court à ce défaut déplorable ? Comment apaiser cette fièvre cruelle de la colère ? Voyons d'où elle procède et détruisons la cause. D'où vient-elle d'ordinaire ? D'un excès d'arrogance et d'orgueil. Supprimons cette cause et la maladie disparaîtra. Qu'est-ce que l'orgueil ? D'où procède-t-il ? Nous sommes conduits à remonter vers un nouveau principe. Suivons donc la route que cette instruction nous marquera, afin d'arracher le mal jusque dans les profondeurs de ses racines. Qu'est-ce qui fait naître l'orgueil? C'est que nous ne nous étudions pas nous-mêmes. Nous examinons avec soin la nature d'un terrain, quoique nous ne soyons pas laboureurs, ainsi que la valeur des plantes, de l'or, des habits, de tout enfin, quoique nous ne soyons pas marchands; mais quant à nous, quant à notre nature, nous n'y songeons pas le moins du monde. Mais, direz-vous, qui donc ne connaît pas sa propre nature? Bien des gens, pour ne pas dire tous, et, si vous le voulez, je vais vous en donner la preuve. Qu'est-ce que l'homme, dites-moi ? Si l'on vous demande : En quoi diffère-t-il des brutes ? Quel lien a-t-il avec les puissances célestes? Que doit-il devenir? Pourrez-vous répondre juste à toutes ces questions? Je ne le crois pas.

Tout être provient d'une substance; ainsi l'homme est, pour ainsi dire, la substance humaine qui doit devenir un ange ou une brute. Ce discours vous paraît-il déplacé ici? C'est pourtant ce que les Ecritures vous répètent souvent. Il y a des hommes dont elle dit : « C'est un ange du Seigneur, et l'on cherchera « le jugement sur ses lèvres » (Malach. II, 7); et aussi : « J'enverrai mon ange devant ta « face ». (Id. III, 1.) Il y en a d'autres dont elle dit : « Serpents, race de vipères ». (Matth. XII, 34.) Du reste, chacun peut se conduire de manière à devenir à la fois un homme et un ange. Que dis-je, un ange? Même un fils de Dieu; car il est écrit : « J'ai dit : vous êtes « dieux et tous enfants du Très-Haut ». (Ps. LXXXI, 6.) Ainsi le plus admirable, c'est qu'il dépend de lui de devenir Dieu, ange et fils de Dieu : les hommes peuvent aussi créer des anges. Cela vous étonne peut-être? Mais écoutez ces mots du Christ : « Dans la résurrection, « il n'y a plus de noces ni de mariage; on est « semblable aux anges ». (Luc, XX, 35, 36.) Et aussi : « Que celui qui peut comprendre le com- « prenne ». (Matth. XIX, 12.) En résumé, c'est la vertu qui fait les anges; or, nous sommes les maîtres d'être vertueux; donc nous pouvons créer des anges, sinon par notre nature, au moins par notre volonté. En effet, sans la vertu il ne sert à rien d'avoir la nature d'un ange; cela se voit par le diable qui d'abord était un ange; au contraire, quand la vertu existe, la nature humaine n'empêche rien. C'est ce que l'on voit par Jean qui était un

homme, par Elie qui est monté au ciel, et par tous ceux qui y monteront à leur tour. Leur corps ne leur a pas fait obstacle pour habiter le ciel, tandis que les démons n'ont pu y rester, quoiqu'ils fussent immatériels. Ainsi, que personne ne se tourmente et ne s'irrite contre les obstacles de sa nature, mais contre ceux de sa volonté ! Il a dégénéré d'un être incorporel ce lion terrible dont il est dit : « Le diable, notre adversaire, tourne autour « de nous comme un lion rugissant, cher- « chant qui il pourra dévorer ». (I Pet. v, 8.) Nous, malgré nos corps, nous devenons des anges. Celui qui trouve une substance précieuse et qui la dédaigne parce qu'il ne s'y connaît pas, se fait beaucoup de tort à lui-même, qu'il s'agisse d'huîtres à perles, de coquilles à pourpre ou de toute autre chose semblable ; de même, si nous ignorons notre nature, nous la dédaignons complètement ; mais si nous la connaissons, nous y donnons toute notre attention et nous en retirons un grand avantage. Elle nous fait avoir des vêtements royaux, une demeure royale ; nous devenons rois nous-mêmes, et en nous tout est royal. N'abusons donc point de notre nature pour notre perte ; Dieu nous a faits un peu inférieurs aux anges (Ps. VIII, 6, et Hébr. II, 7) ; c'est-à-dire qu'il nous a faits mortels, mais il nous a indemnisés de cette légère infériorité. Ainsi, rien ne nous empêche d'être des anges, dès à présent, si nous le voulons. Veuillons-le donc, veuillons-le, et, si nous parvenons à nous transformer ainsi, rapportons-en la gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

HOMÉLIE XXXIII.

APRÈS QU'ILS SE FURENT TU, JACQUES PRIT LA PAROLE ET DIT : « FRÈRES, ÉCOUTEZ-MOI. — SIMÉON VOUS A RACONTÉ COMMENT DIEU A SONGÉ D'ABORD A PRENDRE CHEZ LES GENTILS UN PEUPLE CONSACRÉ A SON NOM : — ET IL EST D'ACCORD AVEC LES PAROLES DES PROPHÈTES ». (CHAP. XV, VERS. 13, 14, 15, JUSQU'AU VERS. 34.)

ANALYSE.

1 et 2. Discours de saint Jacques au concile de Jérusalem, et lettre du concile aux chrétiens d'Antioche.
3 et 4. Il ne se fait aucun bien ici-bas qu'il ne soit mélangé de quelque mal.—Qu'il est facile même pour un païen de distinguer l'Eglise véritable des sectes hérétiques.

1. Jacques était évêque de l'église de Jérusalem ; aussi parle-t-il le dernier, et ainsi se trouve accompli ce passage de l'Ecriture : « Toute parole sera établie par la bouche de « deux ou trois témoins ». (Deut. XVII, 6.) Remarquez avec quelle sagesse il fonde son avis sur les nouveaux et les anciens prophètes ; en effet, il ne pouvait pas citer ses œuvres personnelles, comme Pierre et comme Paul. Aussi, la Providence avait-elle tout bien disposé pour que les travaux dont il s'agissait fussent l'ouvrage des apôtres qui ne devaient pas résider à Jérusalem, et que Jacques, qui enseignait dans cette ville, n'y eût pas de part, mais ne fût pas d'un avis opposé. Que dit-il ? « Frères, écoutez-moi : Siméon vous a ra- « conté... » Quelques personnes pensent que ce Siméon est celui dont saint Luc a parlé ; d'au-

tres croient que c'est un homonyme [1]. Que ce soit l'un ou l'autre, il est inutile de le rechercher, il faut seulement recueillir ces paroles : « Frères », dit Jacques... ; voilà un homme plein de bienveillance et une harangue plus parfaite encore, puisqu'elle termine le débat. « Comment Dieu a songé d'abord à prendre « chez les gentils un peuple consacré à son « nom : et il est d'accord avec les paroles des « prophètes ». Comme il était connu depuis peu de temps et qu'il n'inspirait pas autant de confiance que les anciens, il cite une ancienne prophétie, disant : « Ainsi qu'il est écrit : « Je reviendrai ensuite édifier de nouveau la « maison de David qui est tombée, je répa- « rerai ses ruines et la relèverai (16) ; afin que « le reste des hommes, et tous les gentils qui « seront appelés de mon nom cherchent le « Seigneur (17). C'est ce que dit le Seigneur qui « fait tout cela ». (Amos, IX, 11.) Quoi donc? Jérusalem a-t-elle été relevée ? N'a-t-elle pas plutôt été détruite ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Quelle est donc la restauration dont il parle ? La même que celle qui suivit la ruine de Babylone. « Dieu connaît ses œuvres « de toute éternité (18) ». Tout cela est digne de foi, car il n'avance rien de nouveau, mais tout a été prévu dès le commencement.

Enfin, il donne son avis : « C'est pourquoi « je juge qu'il ne faut point inquiéter les gen- « tils qui se convertissent à Dieu (19), mais « qu'on leur doit seulement écrire qu'ils s'abs- « tiennent des souillures des idoles, de la for- « nication, des chairs étouffées et du sang (20). « Car, quant à Moïse, il y a eu de tout temps, « dans chaque ville, des hommes qui le prê- « chent dans les synagogues, où on le lit cha- « que jour de sabbat (21) ». Comme les gentils ne connaissaient pas l'ancienne loi, il leur en impose avec raison quelques prescriptions, pour ne pas paraître l'abroger. Voyez, du reste, qu'il ne les impose pas comme faisant partie de la loi, mais comme venant de lui-même, puisqu'il dit : « Je juge » ; c'est-à-dire, je le pense de moi-même et non pour l'avoir lu dans la loi. Ensuite on prononce la décision générale. « Alors il fut résolu, par les apôtres « et les prêtres avec toute l'Eglise, de choisir « quelques-uns d'entre eux, pour envoyer à « Antioche, avec Paul et Barnabé. Ils choisi- « rent Jude, surnommé Barsabas, et Silas qui « étaient les principaux d'entre les frères (22), « et ils écrivirent par leur main ce qui suit... « (23) ». Vous voyez qu'ils ne se contentent pas d'établir ces règles, mais pour qu'elles soient reçues avec plus de confiance, ils envoient quelques-uns d'entre eux, afin que Paul et ses amis ne soient pas suspects. Voyez aussi quelle sévérité dans les termes de cette lettre : « Les « apôtres, les prêtres et les frères, à nos frères « d'entre les gentils, qui sont à Antioche, en « Syrie et en Cilicie, salut. Comme nous avons « su que quelques-uns qui venaient d'avec « nous vous ont troublés par leurs discours et « ont renversé vos âmes (en vous disant de « circoncire vos enfants et d'observer la loi « de Moïse [1]), sans que nous leur en eussions « donné l'ordre (24) ». Cela suffisait pour condamner cette témérité, mais la bonté des apôtres les empêche d'insister. « Après nous être « rassemblés dans un même esprit, nous avons « jugé à propos de vous envoyer des personnes « choisies, avec nos chers frères Barnabé et « Paul (25), qui ont exposé leur vie pour le « nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ (26) ».

On voit par là que ce n'était pas un ordre tyrannique, qu'ils étaient tous d'accord et qu'ils n'avaient écrit qu'après avoir bien réfléchi. Nous avons choisi, disent-ils, des messagers parmi nous. Ensuite, afin qu'on ne pût croire qu'ils fussent envoyés pour nuire à Paul et à Barnabé, voyez l'éloge de ces apôtres ! « Ils ont exposé leur vie pour le nom « de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous vous « avons donc envoyé Jude et Silas, qui vous « annonceront la même chose de vive voix (27). « Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous... « (28) » (tout cela n'a donc rien d'humain, puisque c'est le Saint-Esprit qui le décide) « de « ne point vous imposer d'autres charges » : ainsi ils avouent de nouveau que la loi est une charge pesante ; du reste, ils s'expliquent à ce sujet : « D'autres charges que celles-ci qui « sont nécessaires : de vous abstenir de ce « qui aura été sacrifié aux idoles, du sang, des « chairs étouffées et de la fornication, dont vous « ferez bien de vous garder (29) ». Certaines de ces prescriptions ne sont point dans la nouvelle loi, car le Christ n'en a point parlé ; mais ils empruntaient cela à l'ancienne loi. En par-

[1] La Vulgate dit *Simon*, c'est-à-dire Pierre. Alors Jacques parle du discours qu'il vient d'entendre, ce qui paraît plus naturel.

[1] Le passage entre parenthèses est dans le texte grec du Nouveau Testament, et non dans la Vulgate.

lant de « chairs étouffées », ils défendent le meurtre. « Ayant donc été envoyés, ils vinrent « à Antioche, où ils assemblèrent les fidèles et « leur remirent la lettre (30). Ceux-ci, l'ayant « lue, eurent beaucoup de joie et de consola- « tion (31) ». Pour mieux faire voir en quoi consistait cette consolation, il est encore écrit : « Jude et Silas étant eux-mêmes prophètes, « consolèrent et fortifièrent les frères par plu- « sieurs discours (32) : et après être restés là « quelque temps, ils quittèrent les fidèles et « retournèrent en paix auprès des apôtres « (33) ».

2. Plus de discussions ni de luttes; aussi, après les avoir fortifiés, ils partent en paix : ils étaient venus pour critiquer Paul, et la doctrine de Paul s'établit. Ainsi, l'Eglise ne connaissait pas la vanité, mais tout y respirait la modération. Voyez, en effet; Paul parle après Pierre, et personne ne lui impose silence. Jacques attend, et ne se hâte point de parler; cependant il présidait l'assemblée. Jean et les autres apôtres n'élèvent pas la voix; ils se taisent et ne s'emportent pas, tant leur âme était exempte de vanité!

Mais revenons sur ce qui précède. Après qu'ils se furent tu, Jacques prit la parole et dit : « Siméon a raconté comment Dieu conçut « d'abord ce dessein ». Pierre avait parlé avec plus de véhémence, mais Jacques s'exprime plus posément. C'est ce que l'on doit faire dans une haute position; il faut laisser dire par d'autres ce qui peut être pénible à entendre et parler avec plus de douceur. Il a raison de dire : « Siméon a raconté », il semble ne faire ici que rapporter l'avis des autres. Observez qu'il montre que depuis longtemps Dieu avait « ce dessein de prendre « chez les gentils un peuple consacré à son « nom ». Non-seulement il le choisit, mais encore il l'associe à son nom, c'est-à-dire à sa gloire. Il ne regarde point la vocation des gentils comme une honte pour son nom, il l'appelle une gloire. En effet, cette gloire s'en accroissait. Mais il donne aussi à entendre quelque chose d'étonnant. Qu'est-ce donc? C'est que l'élection des gentils est la plus ancienne. « Je reviendrai ensuite édifier de nou- « veau la maison de David, qui est tombée ». En réfléchissant là-dessus, on reconnaîtra que la maison de David est encore debout; car, puisque c'est un de ses descendants qui règne, son royaume s'étend partout. Qu'importe- raient les maisons et la ville, s'il n'y avait pas de sujets? Et quel dommage la ruine de la ville peut-elle causer, lorsque tout le monde serait prêt à se sacrifier pour le souverain? Aussi, non-seulement cette maison subsiste, mais elle brille par-dessus toutes les autres : car elle est aujourd'hui célèbre par tout l'univers. Or, si la maison de David a été relevée, il est de toute nécessité qu'elle ait été auparavant renversée. Quand il dit : « Je rétabli- « rai », il en explique la raison : « Pour que « les autres hommes cherchent le Seigneur ». Si donc la ville a été relevée pour celui qui devait se choisir un peuple parmi les gentils, il est clair qu'elle a été élevée à cause de la vocation des gentils. Quels sont « les autres « hommes? » Ceux qui étaient alors abandonnés. Mais observez qu'il en parle à leur place, c'est-à-dire en dernier. « C'est ce que dit « le Seigneur qui fait tout cela ». Non-seulement il le dit, mais il le fait : ainsi la vocation des gentils est l'œuvre de Dieu. On posait une autre question que Pierre résolut clairement en disant : Il n'est pas nécessaire de les circoncire. A quoi bon ce discours? C'est qu'on ne prétendait pas exclure les gentils fidèles; on disait seulement qu'il ne fallait les admettre que d'après l'ancienne loi. Voilà pourquoi Pierre a eu raison de parler ainsi; mais comme c'était là ce qui inquiétait le plus l'auditoire, Jacques s'en occupe à son tour. Remarquez qu'il s'agissait de faire une loi pour ne pas accomplir la loi, comme Pierre l'avait déjà insinué : maintenant il fallait montrer que notre vocation, à nous autres gentils, était décidée depuis longtemps; c'est ce que fait Jacques; puis il arrive aux prescriptions dont les Ecritures n'ont point parlé; il fait, pour apaiser les scrupules, une concession à la faveur de laquelle il émet cette conclusion : « Aussi je juge qu'il ne faut point inquiéter « les gentils qui se convertissent », c'est-à-dire, qu'il ne faut pas les repousser. Car, si Dieu les a appelés et si nos pratiques les détournent, nous combattons contre Dieu. C'est pourquoi il parle avec raison des « gentils qui se con- « vertissent », montrant par là que c'était la providence céleste qui les réclamait et que leur obéissance ne faisait que répondre à son appel.

Qu'entend-il par ces mots : « Je juge? » cela signifie : J'ai le droit de décider ainsi. « Mais « il faut leur écrire qu'ils s'abstiennent des

« souillures des idoles, de la fornication, des « chairs étouffées et du sang ». C'étaient là des observations matérielles, mais nécessaires à suivre, car il eût été très-dangereux de les négliger. Pour que personne ne vienne dire : pourquoi n'en écrit-on pas autant aux Juifs? il ajoute : « Quant à Moïse, il y a eu de tout « temps, dans chaque ville, des hommes qui le « prêchent »; c'est-à-dire, Moïse leur parle sans cesse. C'est ce qu'il entend par ces mots : « On « le lit chaque jour de sabbat ». Voyez quelle tolérance ! Quand il ne voit pas d'inconvénient à le laisser prêcher, il l'accorde sans difficulté, et consent à ce que les Juifs l'étudient partout, mais il en détourne les gentils : de plus, les raisons pour lesquelles il appelle sur Moïse le respect et l'obéissance des Juifs, sont cause qu'il en détourne les gentils. Pourquoi ne leur enseigne-t-il pas cette loi? Parce que ceux-ci ne sont point disposés à la croire. Il fait voir aussi par là que les Juifs eux-mêmes n'étaient pas tenus d'en observer davantage. Si donc, semble-t-il ajouter, nous n'écrivions pas aux Juifs, ce n'est pas qu'ils doivent en observer davantage, mais c'est qu'ils ont quelqu'un pour leur donner ces prescriptions. Il ne dit pas : de peur de les scandaliser ou de les bouleverser, comme saint Paul écrivant aux Galates (Gal. I, 7), mais : je juge qu'il ne faut pas les inquiéter; il fait voir que cela les inquiéterait sans leur être utile. Ainsi, il enlève toutes les entraves. Il semble conserver la loi parce qu'il lui emprunte quelques prescriptions, mais en réalité il la supprime, parce qu'il ne les emprunte pas toutes. Il avait souvent parlé de ces prescriptions : mais il voulait paraître respecter la loi, et, d'un autre côté, donner ces règles comme venant, non pas de Moïse, mais des apôtres; alors, afin d'en établir plusieurs, il en divisa une. C'est là surtout ce qui les apaisa. C'est la Providence qui permet cette dispute, afin qu'après cela le dogme fût mieux établi. « Alors, il fut résolu « par les apôtres de choisir les principaux « parmi les frères pour les envoyer » : ils n'envoient pas les premiers venus, mais les principaux : « A ceux qui étaient à Antioche, « en Syrie et en Cilicie », où la séparation avait pris naissance.

3. Vous voyez qu'ils ne disent rien qui puisse les affliger; ils songent seulement à ce que tout soit bien réglé; cela servait à ramener ceux qui avaient soulevé cette discussion. Ils ne leur disent point : Vous êtes de pernicieux séducteurs, ni rien de semblable; quoique Paul le fasse au besoin comme quand il s'écrie : « Homme rempli de ruses ! » (Act. XIII, 10.) Mais ici, puisqu'ils se corrigent, cela n'est plus nécessaire. Remarquez encore qu'ils ne disent pas : Quelques-uns d'entre nous vous ont ordonné d'observer l'ancienne loi, mais « ils ont « troublé et renversé vos âmes ». Cette expression est parfaitement juste, quoique peu employée. Vos âmes, qui étaient déjà fortifiées solidement, ils les ont renversées comme un édifice, pour y substituer des matériaux de leur fabrique. « Cependant nous ne leur avions « donné aucun ordre. Il nous a plu, après « nous être rassemblés dans un même esprit « avec nos chers frères Paul et Barnabé ». S'ils leur sont chers, ils ne les mépriseront pas, et s'ils ont exposé leur vie, ils sont dignes de foi. « Nous avons donc envoyé Jude et Silas qui « vous feront entendre les mêmes choses de « vive voix ». Il ne fallait pas, en effet, que la lettre parût seule, de peur qu'on ne la crût extorquée par de faux rapports. L'éloge de Paul fit taire tous ces propos. Car observez que ce n'est pas seulement Paul ou Barnabé qui arrive, mais aussi des messagers de l'Eglise, afin que ni l'un ni l'autre ne fût suspect, et que l'on vît qu'ils étaient en communauté de dogmes avec ceux de Jérusalem. Cela prouve combien ils sont dignes de foi, sans se comparer eux-mêmes à la source de la foi, car ils sont loin de cet orgueil. Voilà le sens de ces paroles et de celles-ci : « Ce sont des hommes « qui ont exposé leur vie pour le nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Mais pourquoi ces mots : « Il a semblé bon au Saint-Es- « prit et à nous », lorsqu'il suffisait de mettre : « Au Saint-Esprit? » Ils disent : « Au Saint- « Esprit » pour montrer qu'il ne s'agit pas d'une décision humaine, et ils ajoutent : « A « nous », pour montrer qu'ils s'y soumettent, quoiqu'ils soient circoncis, « de ne vous impo- « ser aucune autre charge ». Ils parlent ainsi, parce qu'ils s'adressent à des hommes faibles et timides; voilà pourquoi ils ajoutent ces mots. Cependant ils font voir que cette décision n'est pas une condescendance, un ménagement pour leur faiblesse, loin de là; mais il s'agissait d'une pratique répugnante pour les maîtres, inutile et pénible pour les disciples. Voyez comme cette lettre est courte, comme elle ne contient rien de superflu, ni

développements oratoires, ni syllogismes, mais seulement la décision, car c'était la loi du Saint-Esprit, et souvent ils répètent cette expression de charge pénible.

Les envoyés « assemblèrent les fidèles et « leur remirent la lettre ». En outre, ils les exhortèrent par leurs discours, ce qui était nécessaire afin d'écarter tout soupçon. « Etant « eux-mêmes prophètes, ils exhortèrent les « frères par plusieurs discours ». On vit alors combien Paul était digne de foi. Sans doute ses paroles auraient dû suffire, mais il avait besoin d'un pareil appui. « Après être de- « meurés là quelque temps, ils retournèrent « en paix ». Il n'y a plus de sédition, d'opposition. Il semble que tous se soient donné la main, comme le dit Paul : « Ils nous donnè- « rent la main en signe d'union à Barnabé et « à moi » (Gal. II, 9); et aussi : « Ils ne m'ont « rien appris de nouveau ». (Ibid., 6.) En effet, ils avaient approuvé son avis, l'avaient loué et admiré! Ici il montre que sa doctrine pouvait se démontrer par des raisonnements humains et que le Saint-Esprit n'était pas indispensable pour cela; enfin que ses adversaires avaient commis une faute difficile à excuser, comme on le reconnaissait sans l'intervention du Saint-Esprit. Il montre que les autres prescriptions ne sont pas nécessaires; donc elles sont superflues, puisque celles-ci sont les seules indispensables. « Vous ferez bien de « vous abstenir de ces choses ». Cette parole montre que rien ne leur manquera, s'ils observent cette défense. Cela pouvait se dire seulement de vive voix, mais les apôtres envoyaient une lettre pour établir une loi écrite. Puis, afin d'assurer l'obéissance à cette loi, on la lut aux fidèles qui de leur côté s'y soumirent en paix. Ne nous scandalisons pas des hérésies. Dans les commencements de la prédication, voyez combien de scandales : je ne dis pas chez les infidèles, cela n'était rien, mais chez les fidèles eux-mêmes. D'abord Ananie, puis des murmures, après cela Simon le Magicien, puis les accusations contre Pierre à propos de Corneille, ensuite la famine, et enfin cette discussion qui était plus grave que tout le reste.

En effet, il ne peut se faire aucun bien sans que quelque mal ne s'y mêle. Ne nous troublons donc pas si nous voyons quelques scandales, mais rendons grâces à Dieu qui cherche à nous rendre meilleurs, car la vertu est souvent rehaussée, non-seulement par les tribulations, mais aussi par les tentations. En effet, on ne montre pas un grand amour pour la vérité quand on la possède sans que personne vous en détourne; mais cet amour éclate si beaucoup de personnes cherchent à vous induire en erreur. Eh quoi! est-ce pour cela qu'arrivent les scandales? Je ne dis pas que Dieu en soit l'auteur, loin de là; mais il ne les aurait jamais permis si la perversité des autres ne lui avait servi à nous perfectionner. « Accorde-leur de ne faire qu'un ». (Jean, XVII, 21.) Quand il arrive des scandales, cela ne nuit pas aux fidèles, mais plutôt leur est utile. C'est ainsi que les bourreaux sont les bienfaiteurs involontaires des martyrs; pourtant ce n'est pas Dieu qui excite leur fureur; de même ne nous inquiétons pas de ceux qui causent du scandale. Ce qui prouve l'excellence de la foi, c'est le nombre de ceux qui l'affectent et la contrefont; sans la beauté de la religion, il n'y aurait pas d'hypocrisie; je vais vous le faire voir clairement.

4. On cherche toujours à falsifier les parfums, comme par exemple les feuilles d'amome; comme ces parfums sont rares et indispensables, on les contrefait de bien des façons, car personne ne voudrait imiter une chose qui n'aurait pas de valeur. L'aspect d'une vie pure provoque l'hypocrisie, car personne ne chercherait à ressembler à un méchant, mais plutôt à un solitaire. Que faut-il dire aux gentils, tels que les Grecs? Un grec se présente et dit : Je veux me faire chrétien, mais je ne sais à quoi m'arrêter; chez vous, il y a bien des disputes, des révoltes, des discussions tumultueuses; quelle secte faut-il embrasser? Que choisirai-je? Chacun me répond : c'est moi qui dis la vérité! Lequel croirai-je, moi qui n'entends rien aux Ecritures? Chaque secte, lui répondrons-nous, prétend s'appuyer sur les Ecritures, et nous aussi, assurément; car si nous prétendions vous convaincre par de simples raisonnements, cela vous étonnerait avec raison : au contraire, si nous vous disons de croire aux Ecritures dans leur simplicité et leur vérité, vous jugerez facilement que celui qui les accepte est chrétien, et que celui qui les repousse ne l'est pas. Mais qu'arrivera-t-il si quelqu'un vient vous expliquer l'Ecriture à sa manière? Pourrez-vous soutenir un autre sens et discuter les deux interprétations? Votre question, me répondrez-vous, n'est pas raison-

nable ni judicieuse ; comment pourrais-je décider pour ou contre vous ? Je veux être disciple et vous me supposez déjà docteur. — Si quelqu'un nous tient ce langage, que lui répliquer ? Comment le convaincre ? S'il ne dit pas cela comme faux-fuyant et prétexte, demandons-lui s'il condamne les païens. Sa réponse nous suffira ; s'il les condamne, il est des nôtres. Demandons-lui pourquoi il les condamne, car il a une raison pour cela. C'est, répondra-t-il évidemment, parce que leurs divinités étant des créatures, ne sont pas le Dieu incréé. Fort bien. S'il trouve ce même caractère chez les hérétiques, et l'opposé chez nous, est-il besoin d'en dire davantage ? Tous nous confessons que le Christ est Dieu. Mais voyons ceux qui sont conséquents avec eux-mêmes et ceux qui ne le sont pas. Pour nous, en disant que le Christ est Dieu, nous ne lui attribuons rien qui ne soit digne de Dieu, nous disons qu'il possède la puissance, qu'il n'est pas esclave, mais libre, et qu'il fait tout de lui-même ; l'hérétique dit tout le contraire. Je lui demanderai encore : votre intention, en étudiant une science telle que la médecine, est-elle simplement de recueillir au hasard tout ce qui se dit, malgré les différences d'opinion ? Vous n'admettrez pas sans examen tout ce que l'on vous dira, cela ne serait pas digne d'un homme ; si vous avez du bon sens et du jugement, vous ne croirez que ce que vous saurez être vrai. Or, nous annonçons le Fils de Dieu, et nos discours s'accordent avec cette prétention ; nos adversaires disent aussi qu'ils l'annoncent, mais le même accord n'existe pas. Pour parler plus clairement, ils ont des hommes dont ils portent le nom ; je veux parler du nom des hérésiarques, et chaque hérésie a le sien ; pour nous, aucun homme ne nous a donné son nom ; le nôtre ne vient que de la foi.

Mais votre hésitation n'est qu'un prétexte. Dites-moi, quand vous voulez acheter un habit, sans vous connaître aux étoffes, pourquoi cependant ne dites-vous pas : Je ne sais point acheter, on me tromperait ? Ne faites-vous pas au contraire tout ce qu'il faut pour en juger ? Quelque soit l'objet que vous veuilliez acheter, vous prenez toutes vos précautions ; mais ici, vous parlez de manière à faire croire que vous ne voulez embrasser aucune secte chrétienne. Eh bien ! supposons un homme qui n'ait pas de religion du tout, et imaginons qu'il dise en général ce que vous dites des chrétiens en particulier : Il y a une infinité d'hommes, et ils ont des opinions diverses : l'un est païen, l'autre juif, un troisième chrétien ; il ne faut admettre aucune croyance, car comment choisir entre ces dogmes qui se contredisent ? Je suis disciple, je ne veux pas être juge ni condamner aucune opinion. On ne pourrait plus dire cela, même comme prétexte. Puisque vous avez su repousser les religions fausses ou altérées, vous saurez aussi, dans la véritable, reconnaître la meilleure foi. Pour celui qui n'a encore repoussé aucun dogme, le choix général sera facile ; celui qui a fait ce premier pas, mais qui n'a pas encore déterminé son choix particulier, y sera conduit naturellement et peu à peu. Ne cherchons pas de détours ni de prétextes ; tout cela est facile. Voulez-vous que je vous montre que tous ces retards sont des prétextes ? Vous savez ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire ; pourquoi donc ne faites-vous point ce qu'il faut, mais au contraire ce qu'il ne faut pas ? Agissez tout autrement, puis interrogez Dieu de bonne foi, et il vous révèlera tout. « Dieu n'a point égard aux per« sonnes » (Act. x, 34) ; mais dans toute nation, celui qui le craint et qui pratique la justice est accepté par lui. Celui qui l'écoute sans préjugé, ne peut manquer d'être convaincu. S'il existait une longueur à laquelle on dût tout rapporter, il n'y aurait pas besoin de calculer, il serait facile de reconnaître ceux qui mesurent bien ou mal ; c'est ce qui existe pour la religion. Comment ne le voit-on pas ? Cela tient à bien des causes : aux préjugés et aux passions humaines. Mais, observera-t-on, nos adversaires en disent autant contre nous. Eh quoi ? nous sommes-nous séparés de l'Eglise ? Avons-nous des hérésiarques ? Avons-nous pris notre nom d'un homme ? Avons-nous, à leur exemple, des chefs, tels que Marcion, Manicheus, Arius, ou tout autre promoteur d'hérésie ? Si nous nous rattachons à quelques noms, ce n'est pas à ceux des sectaires, mais à ceux des hommes qui ont gouverné et dirigé l'Eglise. Nous n'avons point de maîtres sur la terre, à Dieu ne plaise ! mais un seul qui est au ciel. Telle est aussi, dira-t-on, la prétention de nos adversaires, mais ils ont leur nom qui les accuse et leur ferme la bouche. Les gentils aussi étaient d'opinions diverses, il y avait différentes écoles de philosophes, mais cela

n'empêcha personne d'embrasser la véritable religion. Cependant quand ils se consultaient à ce sujet, pourquoi ne disaient-ils pas à propos des chrétiens : Ce sont des Juifs comme les autres; lesquels faut-il croire? Mais ils obéirent à la loi qu'il fallait choisir. Nous aussi, obéissons aux lois de Dieu ; faisons tout ce qui peut lui plaire, et réglons-nous d'après sa volonté pendant notre existence présente, afin qu'ayant passé dans la vertu le reste de notre vie, nous puissions jouir des biens qu'il promet à ceux qui l'aiment, et obtenir d'être mis au rang de ceux qu'il chérit, par la grâce et la bonté de son Fils unique, ainsi que de l'Esprit-Saint et vivificateur, Déité unique et véritable, maintenant et à toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

PAUL ET BARNABÉ RESTÈRENT A ANTIOCHE, OU ILS ANNONÇAIENT AVEC PLUSIEURS AUTRES LA PAROLE DU SEIGNEUR. — QUELQUES JOURS APRÈS PAUL DIT A BARNABÉ : « RETOURNONS VISITER NOS FRÈRES PAR TOUTES LES VILLES OU NOUS AVONS ANNONCÉ LA PAROLE DU SEIGNEUR, POUR VOIR EN QUEL ÉTAT ILS SONT ». (CHAP. XV, VERS. 35, 36, JUSQU'AU VERS. 13 DU CHAP. XVI.)

ANALYSE.

1-4. Séparation de Paul et de Barnabé ; qu'elle a servi à la propagation de l'Evangile. — Paul circoncit Timothée pour mieux abolir la circoncision. — Paul est invité en songe à se rendre en Macédoine. — Deux sortes de songes et visions.
5. Exhortation à orner son âme.

1. Remarquez une fois de plus, avec quelle complaisance ils prodiguent leur parole. Quant aux autres apôtres, saint Luc nous a déjà fait connaître leur caractère, et nous a fait voir que les uns étaient plus doux et plus indulgents, les autres plus fermes et plus sévères. En effet, les dons des hommes sont différents, et il est clair que cette différence est elle-même un don. Un caractère sympathise avec certaines mœurs, et un autre caractère avec certaines autres ; changez tout cela, vous gâterez tout. Vous croyez voir parfois s'élever une discussion, mais tout est providentiel et rien n'arrive que pour mettre chacun à la place qui lui convient. Du reste, il ne fallait pas que tous fussent au même rang ; il fallait au contraire que l'un commandât et que l'autre obéît; c'est encore un effet de la Providence. Les Cypriotes ne ressemblaient pas à ceux d'Antioche ni aux autres fidèles ; il fallait les traiter avec plus de douceur. « Barnabé voulait prendre avec lui « Jean, surnommé Marc (37). Mais Paul le « priait de ne pas emmener celui qui les avait « abandonnés en Pamphylie, et n'avait pas pris « part à leur œuvre (38). Il y eut donc entre « eux une contestation à la suite de laquelle « ils se séparèrent ; et Barnabé ayant pris « Marc, fit voile pour Chypre (39). Paul ayant « choisi Silas, partit avec lui, après avoir été « abandonné à la grâce de Dieu par les frères « (40) ».

De même chez les prophètes, nous trouvons diverses habitudes et différents caractères : par exemple, Elie était sévère et Moïse était doux. Ici Paul fut inflexible ; cependant il montre encore de la condescendance : « il priait Bar- « nabé de ne pas emmener celui qui les avait « abandonnés en Pamphylie ». Un général na

voudrait pas garder constamment un serviteur indigne de lui : il en est de même pour un apôtre. C'est ce que Paul fait voir à tout le monde, et à son collègue en particulier. Quoi ! direz-vous, Barnabé était-il un méchant homme? Nullement, et il serait même absurde de le penser. Quelle absurdité, en effet, d'appeler quelqu'un méchant pour une chose aussi peu importante ! Mais remarquez d'abord qu'il n'y avait aucun mal à ce qu'ils se séparassent, si par ce moyen ils pouvaient évangéliser tous les gentils ; c'était même un grand bien. Remarquez ensuite que, sans cette occasion, ils eussent eu de la peine à se séparer. Peut-être vous étonnerez-vous que saint Luc n'ait point passé cela sous silence ? Mais, ajouterez-vous, s'ils devaient se séparer, il fallait le faire sans discussion. C'est ici que la nature humaine se montre. Si les intérêts du Christ l'exigeaient, rien ne valait mieux que cette occasion. Du reste, une discussion n'est point blâmable quand elle a lieu sur de pareils sujets, et que chacun défend une idée juste. On ferait bien de la condamner si chacun des adversaires ne soutenait que son avantage particulier ; mais quand tous deux cherchent à enseigner et à convertir, si chacun prend une route différente, quel mal y a-t-il à cela? Ils se dirigeaient souvent par la raison humaine, car ils n'étaient faits ni de pierre ni de bois. Vous voyez que Paul reprend le choix de Barnabé et donne ses raisons. Barnabé, qui avait été son compagnon et son associé dans tant de circonstances, avait sans doute beaucoup de respect pour lui, mais ce respect n'allait pas jusqu'à négliger son devoir. Lequel des deux avait raison, ce n'est pas à nous d'en juger ; mais ce fut un événement providentiel, car sans cela, tandis que certains peuples auraient été visités deux fois, d'autres ne l'auraient pas été une seule. Ce n'était pas sans raison qu'ils étaient restés à Antioche, c'était pour enseigner. Qui enseignaient-ils ? à qui prêchaient-ils l'Evangile ? Tantôt aux fidèles, tantôt à ceux qui ne l'étaient pas encore. Comme il y avait une foule de scandales, leur présence était nécessaire : il faut voir non pas en quoi ils ont différé, mais en quoi ils ont été d'accord. Ainsi leur séparation produisit un grand bien et la prédication en prit un nouvel essor. Quoi donc ! se séparèrent-ils ennemis ? Non certes, car vous voyez ensuite Paul combler Barnabé de louanges dans ses épîtres. « Il y eut entre « eux une contestation », mais ce n'était pas une hostilité ni une querelle. Cette contestation fit qu'ils se séparèrent, et avec raison ; car ce que chacun d'eux pensait être utile, il n'aurait pu le faire plus tard, à cause de son compagnon.

2. Je crois que cette séparation a été décidée avec réflexion et qu'ils se sont dit l'un à l'autre : Puisque je ne veux pas ce que tu veux, ne disputons pas, allons chacun de notre côté. Ils montrèrent donc beaucoup de condescendance mutuelle. Barnabé voulait respecter l'œuvre de Paul, et c'est pour cela même qu'il le quittait: de même Paul ne voulait pas nuire aux travaux de Barnabé : aussi agit-il de même en le laissant aller. Plût au ciel que chez nous aussi les séparations n'eussent pas d'autre cause que le zèle de la prédication ! « Paul « ayant choisi Silas partit avec lui, après avoir « été abandonné à la grâce de Dieu par les « frères ». Voilà un homme admirable et véritablement grand ! Cette discussion fut bien profitable pour Marc : la sévérité de Paul le convertit et l'indulgence de Barnabé empêcha qu'il ne fût laissé de côté : tel est l'avantage auquel aboutit en résumé cette lutte. Se voyant repoussé par Paul, il s'effraya beaucoup et se condamna lui-même; mais se voyant protégé par Barnabé, il s'attacha à lui, et le disciple fut corrigé par la contestation élevée entre les apôtres, tant il fut loin d'en être scandalisé ! Il l'eût été sans doute si les apôtres n'avaient agi que par vanité, mais puisqu'ils semblaient ne rien faire que pour son propre salut et que cette discussion prouvait qu'on faisait bien de l'estimer, de quoi pouvait-il s'étonner ?

3. Remarquez la sagesse de Paul. Il n'entre point dans d'autres villes avant de visiter celles qui avaient déjà reçu la parole. « Il traversa « la Syrie et la Cilicie, confirmant les Eglises « (41) ». « Il arriva à Derbe et à Lystre (xvi, 1) ». En effet, il n'aurait pas été raisonnable de courir au hasard. Agissons de même, et que les premiers instruits soient aussi les premiers perfectionnés, pour qu'ils ne fassent pas obstacle à ceux qui les suivent. « Visitons nos frè« res », dit-il, « pour voir en quel état ils « sont ». Il était naturel qu'il l'ignorât; aussi voulait-il les revoir. Voyez comme il est toujours vigilant, inquiet, incapable de repos et s'exposant à mille dangers. Observez que ce n'est point par crainte qu'il est venu à Antioche. Il ressemble à un médecin qui va voir ses

malades, et il montre la nécessité de visiter encore les villes « où ils ont annoncé la parole « du Seigneur ». Barnabé s'est éloigné et ne l'accompagne plus. « Paul choisit Silas et fut « abandonné à la grâce de Dieu ». Que signifie cela ? C'est que les frères prièrent et invoquèrent Dieu pour lui. Vous voyez partout combien la prière des frères est puissante. Il fit la route à pied, afin de pouvoir être utile à tous ceux qui le voyaient, et cela se comprend : quand les apôtres devaient se hâter, ils voyageaient par mer ; mais ici il en était autrement : « Il rencontra un disciple, nommé Ti- « mothée, fils d'une femme juive fidèle et d'un « père gentil. Les frères qui étaient à Lys- « tre et à Icone, rendaient un témoignage « avantageux de ce disciple (2). Paul voulut « donc qu'il vînt avec lui ; et l'ayant pris, il le « circoncit, à cause des Juifs qui étaient en ces « lieux-là ; car tous savaient que son père était « gentil (3) ».

Ici l'on doit être frappé de la sagesse de Paul. Lui qui avait soutenu tant de luttes contre la circoncision, qui n'avait eu ni trève ni repos avant d'avoir tout réglé et fait triompher son opinion, le voilà qui circoncit un disciple ! Non-seulement il ne s'oppose point à cet usage, mais il le pratique lui-même. Rien n'égalait la prudence de Paul ; il agissait toujours pour le bien et non d'après un parti pris. « Il voulut « qu'il vînt avec lui ». Admirez cette précaution de l'emmener, « à cause des Juifs qui « étaient en ces lieux-là ». Voilà pourquoi il l'a circoncis, car les Juifs n'auraient jamais accepté la parole de Dieu de la bouche d'un incirconcis. Et qu'en résulta-t-il ? Voyez quel avantage ! Cette circoncision tendait à détruire la circoncision, puisque le nouveau fidèle devait prêcher les dogmes des apôtres. Voyez une contradiction, et une contradiction qui produit l'édification. Ce n'est plus avec d'autres qu'ils sont en lutte : ils se contredisent eux-mêmes, et c'est pour édifier l'Eglise. Ainsi, voulant supprimer la circoncision, Paul la pratique pour mieux la supprimer. « Les « Eglises croissaient en nombre de jour en « jour (5) ». Voilà à quoi servait la circoncision. Il ne s'arrête pas là, puisqu'il venait seulement pour visiter ; mais que fait-il ? Il va plus loin. « Allant de ville en ville, ils don- « naient pour règle aux fidèles de garder les « ordonnances qui avaient été établies par les « apôtres et par les prêtres de Jérusalem (4). « Aussi les Eglises étaient confirmées dans la « foi, et croissaient en nombre de jour en jour « (5). Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et « la Galatie, le Saint-Esprit leur défendit d'an- « noncer la parole de Dieu en Asie (6). Etant « venus en Mysie, ils se disposaient à passer « en Bithynie, mais l'Esprit ne le permit « pas (7) ». L'auteur ne dit pas pourquoi ces défenses leur furent imposées, il se contente de les rapporter, ce qui nous apprend qu'il faut obéir sans en rechercher la raison, et nous montre aussi que souvent ils agissent d'après la sagesse humaine. « Ils passèrent ensuite la « Mysie, et descendirent à Troade (8). Paul eut « une vision pendant la nuit : un Macédonien « lui apparut et lui fit cette prière : Passez en « Macédoine et secourez-nous (9) ». Pourquoi cette vision, et pourquoi le Saint-Esprit ne commanda-t-il pas lui-même ? C'est qu'il voulait aussi exercer son influence de cette manière. Souvent les saints sont visités par des songes, et saint Paul lui-même, au commencement de sa conversion, vit apparaître un homme qui lui imposait les mains. Actuellement, le Saint-Esprit l'entraîne, par ce moyen, à étendre davantage sa prédication. C'est pour cela que, d'après l'ordre du Christ lui-même, Paul ne doit pas s'arrêter dans d'autres villes.

En effet, les habitants de ces contrées devaient sans doute être instruits encore longtemps par Jean, et n'avaient peut-être pas besoin d'autres secours : aussi Paul n'avait-il pas besoin d'y rester. Il partit donc pour continuer son voyage. « Aussitôt qu'il eut eu cette vi- « sion, nous nous disposâmes à passer en Ma- « cédoine, ne doutant point que Dieu ne nous « appelât, pour y prêcher l'Evangile (10). Nous « étant donc embarqués à Troade, nous vîn- « mes droit à Samothrace et le lendemain à « Néapolis (11). De là à Philippes, qui est la « première colonie romaine qu'on rencontre « de ce côté-là, en Macédoine, où nous demeu- « râmes quelques jours (12) ». C'est ainsi que plus tard le Christ lui apparaît et lui dit : « Il « faut que tu te présentes devant César ». (Act. XXVII, 24.) Ensuite il rapporte les lieux où il passe, il détaille son récit, et indique où il s'est arrêté : il a séjourné dans les villes importantes et a seulement traversé les autres : la colonie établie dans une ville en montrait l'importance.

Mais revenons à ce qui précède. Paul montre à Barnabé leur départ comme indispensable,

en lui disant : « Visitons les villes où nous « avons annoncé la parole de Dieu ». Cependant, devait-il prier celui qu'il devait bientôt réprimander?

4. C'est ce qui se passe encore entre Dieu et Moïse. L'un supplie et l'autre s'irrite, comme quand il dit à Moïse : « Si son père lui avait « craché à la figure » (Nomb. XII, 14); et aussi : « Laisse-moi faire et dans ma colère je détrui- « rai ce peuple ». (Exod. XXXII, 10.) C'est ce que l'on voit aussi lorsque Samuël pleure Saül. (I Rois, XV, 35.) Dans ces circonstances d'où résultent tant d'avantages, l'un est irrité, l'autre ne l'est point; c'est ce que nous voyons ici. Du reste, cette contestation a sa raison d'être pour qu'elle soit profitable et n'ait pas l'air d'une fiction. Barnabé aurait fini par céder dans cette occasion, lui qui cédait d'ordinaire, lui qui aimait Paul au point qu'il l'avait cherché à Tarse et présenté aux apôtres, qu'il avait confondu leurs aumônes et soutenu ses dogmes. Il ne se serait point fâché dans cette circonstance, mais tous deux se séparent pour commencer ou achever l'instruction de ceux qui avaient besoin de leurs leçons; c'est ce que Paul dit encore plus loin : « Ne vous « fatiguez jamais de faire le bien ». (II Thess. III, 13.) Dans ce passage il y a des gens qu'il blâme, et en même temps il recommande de faire du bien à tout le monde. C'est aussi ce que nous avons l'habitude de vous dire. Ici encore il me semble que certaines personnes en voulaient à Paul; du reste, en les mettant a part, il fait tout, il avertit, il exhorte. Il y a une grande puissance dans la concorde, dans la charité; ce que vous demandez est très-important, et vous ne l'êtes guère; n'importe, on écoutera toujours votre demande; ne craignez rien. « En passant dans les villes, il ren- « contra un disciple, nommé Timothée, dont « les frères, qui étaient à Lystre et à Icone, « rendaient bon témoignage ». La foi de Timothée était grande, puisque tout le monde en rendait un pareil témoignage. Paul trouva en lui un autre associé pour remplacer Barnabé. Aussi lui dit-il : « Je me souviens de tes « larmes et de ta foi sincère qu'ont eue d'abord « ton aïeule Loïde et ta mère Eunice ». (II Tim. IV, 5.) Lorsqu'il « le prit et le circoncit », il en dit la raison : c'était « à cause des Juifs qui « étaient dans ces lieux-là ». Voilà pourquoi il le circoncit, ou bien encore à cause de son père qui ne s'était pas séparé des gentils, et qui, par conséquent, n'était pas circoncis. Voilà déjà, comme vous le voyez, une dérogation à la loi. Quelques personnes pensent que Timothée était né après la prédication de l'Evangile, mais cela n'est pas certain. « De- « puis l'enfance », lui dit Paul, « tu con- « nais les saintes Ecritures ». Ces mots signifient peut-être encore qu'il voulait l'instituer évêque, et qu'il ne pouvait rester incirconcis. En effet, cette obligation n'existait plus pour les gentils qui se convertissaient : c'était là un grand pas de fait que d'avoir écarté un sujet de scandale aussi ancien. On commençait à abroger cette coutume en décidant que les gentils pouvaient s'en abstenir sans qu'on les blâmât, et sans qu'il leur manquât rien pour la religion; le reste devait venir tout seul. Cependant comme Timothée devait exercer la prédication, Paul le circoncit, quoiqu'il fût gentil par son père et fidèle par sa mère. Du reste, Paul ne s'inquiéta pas de cette circonstance, parce que l'œuvre immense qu'il accomplissait regardait les gentils; mais il pratiqua cette circoncision, parce que Timothée devait répandre la parole du Seigneur. Observez ici tout le bien qu'il accomplit quand il semble se contredire : « Les églises se multipliaient ». Vous voyez que cette circoncision, non-seulement n'a fait aucun mal, mais a procuré même de grands avantages.

« Aussitôt qu'il eut eu cette vision, nous nous « disposâmes à passer en Macédoine, ne dou- « tant point que Dieu nous y appelât ». Cette apparition n'était pas celle d'un ange, comme à propos de Philippe et de Corneille : qu'était-ce donc? Cette vision rentre dans l'ordre naturel et non dans l'ordre surnaturel. Les manifestations naturelles ont lieu pour des ordres faciles à suivre : celles qui sont surnaturelles interviennent pour des devoirs plus pénibles. Un songe suffisait pour le retirer d'une ville où il voulait prêcher; mais, quand ce désir était devenu une passion, il n'en pouvait être détourné que par une révélation du Saint-Esprit. C'est ainsi que Pierre entendit ces mots : « Lève-toi, et descends ». (Act. X, 20.) Ainsi le Saint-Esprit ne se manifeste pas lui-même quand il s'agit de choses faciles : il suffit d'un songe. Joseph qui était facile à persuader ne voit rien qu'en songe; d'autres ont une véritable vision. C'est ce qui était arrivé à Corneille et à Paul lui-même. Mais ici, « il lui « apparaît un Macédonien, qui le priait ainsi ».

Il ne dit pas : qui ordonnait, mais «qui priait»; c'est-à-dire, qui lui demandait ce dont il avait besoin. Pourquoi ces mots : ne «doutant point»? c'est-à-dire, conjecturant. En effet, ils devaient le conclure de cette vision, apparue seulement à Paul, des défenses que le Saint-Esprit leur avait faites et de la proximité où ils étaient de la Macédoine. Ils en étaient encore avertis par la direction de leur navigation, car il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient approché de cette frontière de la Macédoine. On reconnaît ici l'avantage providentiel de cette contestation. Sans cela, l'œuvre du Saint-Esprit aurait été incomplète, et la Macédoine n'aurait pas reçu la parole divine. Un pareil progrès montre que ce n'était pas seulement l'action des hommes. Aussi Barnabé ne s'en fâcha point; seulement « il y eut une contestation entre eux ». Ils n'en furent pas plus irrités l'un que l'autre.

5. Nous voyons par là qu'il ne faut pas écouter ces paroles sans attention, mais les étudier et nous en pénétrer : car tout cela n'est pas écrit en vain. C'est un grand malheur de ne pas connaître l'Ecriture : ce qui devrait être notre salut, peut devenir notre perte. C'est ainsi que l'on voit souvent des remèdes souverains, ne servir qu'à la destruction et à la mort de ceux qui les emploient sans en connaître l'usage, et des armes tuer quelquefois les imprudents qui voulaient les utiliser pour leur défense. La raison en est que nous songeons à toute autre chose qu'à l'avantage de notre âme, et que nous sommes préoccupés de tout, excepté de ce qui nous importe le plus. Nous veillons toujours à la solidité de notre maison, et nous craignons pour elle les ravages des années et des orages ; mais notre âme ne nous inquiète pas : nous avons beau la voir menacée de fond en comble, peu nous importe. Si nous avons des animaux, nous veillons sur eux, nous les faisons soigner, guérir ; en un mot, nous n'épargnons rien. Nous tenons à ce qu'ils soient bien abrités, et nous recommandons à ceux qui en sont chargés de ne pas les fatiguer par des exercices ou des fardeaux excessifs, de ne pas les faire sortir de nuit quand le temps n'est pas favorable, de ne pas trafiquer sur leur nourriture ; enfin nous faisons une foule de prescriptions pour nos animaux, tout cela sans songer à notre âme. Mais pourquoi m'arrêter sur ceux des animaux qui nous sont utiles? Bien des gens ont des oiseaux qui ne servent qu'à les amuser ; cependant ils font là-dessus une foule de recommandations, ils n'oublient et ne négligent rien : enfin nous sommes préoccupés de tout, excepté de nous-mêmes. Sommes-nous donc inférieurs à toutes ces créatures? Nous sommes fâchés, si l'on nous injurie en nous appelant : chien ; mais quand nous nous injurions ainsi nous-mêmes, non par nos paroles, mais par nos actions, en prenant moins de soin de notre âme que de nos chiens, cela ne nous choque point. En vérité, c'est à n'y rien comprendre. Combien voit-on de gens qui font en sorte que leurs chiens ne mangent pas plus qu'il ne faut, afin que leur appétit non satisfait, les rende plus légers et plus ardents à la chasse, tandis qu'ils ne s'imposent à eux-mêmes aucune règle contre les excès du plaisir; ils semblent ainsi apprendre la sagesse aux animaux dont ils empruntent la brutalité.

Voilà une chose étrange. Qu'est-ce donc que la sagesse des animaux, direz-vous? Ne trouvez-vous pas une grande sagesse chez le chien affamé qui saisit une pièce de gibier, et qui, sachant s'abstenir de cette nourriture mise à sa portée, fait taire son appétit pour attendre son maître? Rougissez donc, et vous-même exercez-vous à une pareille sagesse. Vous n'avez aucune excuse. Puisque cet être qui, par sa nature, n'a ni parole ni raison, peut acquérir une pareille sagesse, vous en êtes bien plus capable. En effet, cela ne vient pas de leur nature, mais des soins de l'homme, car autrement tous les chiens seraient de même. Tâchez donc de ressembler à des chiens comme ceux-là. Vous me forcez à de pareilles comparaisons. Je voudrais vous comparer aux anges, mais vous diriez qu'ils sont trop au-dessus de nous; aussi je ne parle pas des anges : à Paul ? vous diriez que c'était un apôtre ; aussi je ne parle point de Paul : à un homme? vous diriez que, s'il a été sage, c'est qu'il a pu l'être ; aussi, je ne parle point d'un homme, mais d'un animal dont la sagesse ne provient ni de sa nature, ni de sa volonté : Chose étrange ! elle ne vient pas de lui-même, mais de vos soins à vous-même. Il ne songe pas qu'il est fatigué, épuisé par sa course, qu'il s'est donné la peine de prendre cette proie ; ou plutôt, il laisse tout cela de côté pour obéir à son maître et vaincre son appétit. Oui, direz-vous, mais il attend des éloges, il attend une meilleure nourriture. Eh bien ! dites-vous à

vous-même que le chien méprise les avantages présents à côté de ceux de l'avenir, tandis que l'espérance du bonheur futur ne peut vous détourner des jouissances actuelles. Le chien sait encore que, s'il déchire le gibier destiné à son maître, non-seulement il en sera privé, mais qu'il n'aura même pas sa pâture habituelle et qu'il aura des coups au lieu de nourriture. Vous, au contraire, vous ne pouvez même pas voir cela, et la raison ne fait pas pour vous ce que l'habitude fait pour le chien. Cherchons donc à imiter les chiens. Les faucons et les aigles nous donnent des leçons semblables : au lieu de chasser les lièvres et les chevreuils, ils poursuivent les oiseaux, et c'est encore l'homme qui les instruit. Voilà ce qui peut nous condamner ou nous servir d'exemple.

Je vous parlerai encore des chevaux sauvages et indomptés, qui ruent et qui mordent : en peu de temps les écuyers habiles les forment si bien que le cavalier se plaît à leur faire prendre toute espèce d'allure ; tandis que personne ne dirige l'allure déréglée de notre âme, elle bondit, elle rue, elle se traîne par terre comme un enfant, elle fait mille extravagances, personne ne lui met ni frein ni entraves, et elle ne peut supporter son habile écuyer ; je veux dire le Christ : aussi tout va de travers. Nous corrigeons la gourmandise des chiens, nous domptons la férocité des lions et l'indocilité des chevaux, enfin nous faisons parler les oiseaux : n'est-il pas absurde d'exercer les animaux à des actions raisonnables, et de laisser prendre des instincts sauvages à des créatures raisonnables ?

Rien, assurément, rien ne peut nous excuser. Tous ceux qui se conduisent bien, fidèles ou infidèles, n'hésiteront pas à nous accuser ; car il y a des infidèles qui se conduisent bien : nous avons même vu qu'on trouvait de bons exemples chez les animaux, chez les chiens ; l'homme seul en donne de mauvais. Nous-mêmes, nous devons nous condamner puisque nous faisons le bien quand nous voulons, et que notre faiblesse seule nous fait tomber en faute. Car on a vu des gens bien pervers se corriger par l'effet de leur volonté. Tout le mal, comme je le disais, vient de ce que les biens que nous cherchons nous sont étrangers. Si vous faites élever une maison splendide, vous cherchez ce qui convient à la maison plutôt qu'à vous : si vous portez de beaux habits, c'est avantageux pour votre corps et non pour vous-même : un beau cheval, c'est la même chose. Personne ne s'inquiète si son âme est belle : cependant, si elle est belle, on n'a besoin de rien autre chose ; si elle ne l'est pas, aucune autre chose ne peut servir. C'est comme pour une mariée : Supposez un lit nuptial orné de tissus dorés, des chœurs de belles femmes, des couronnes de roses, un beau fiancé, les servantes et les amies plus belles les unes que les autres ; si la mariée est laide, tout cela ne l'embellira pas. Mais si elle est belle, pensez-vous qu'elle aura besoin de ces splendeurs ? Bien au contraire. Car celle qui est laide le paraît encore plus avec tout cet éclat, mais celle qui est belle semble l'être encore plus dans sa simplicité. Il en est de même pour l'âme ; lorsqu'elle est belle, toutes les richesses ne lui ajoutent aucun prix et voilent au contraire sa beauté ; car le sage ne brille pas dans l'opulence, mais plutôt dans la pauvreté. S'il est riche, on dit que sa vertu tient à ce qu'il ne manque de rien : au contraire, s'il mérite l'admiration générale, parce que sa pauvreté ne le contraint à rien dont il puisse rougir, personne ne pourra plus lui disputer la couronne de la sagesse.

Si donc nous prétendons aux richesses véritables, embellissons notre âme. De quoi vous servirait-il d'avoir des mulets blancs, bien soignés et bien nourris, si vous, qui les montez, êtes maigre, galeux et difforme : de même, que vous servirait-il d'avoir de beaux lits moelleux, aussi bien ornés que bien travaillés, si votre âme n'avait que des haillons, si elle était nue et sale ? Qu'importe qu'un cheval s'avance en mesure et semble danser plutôt que marcher, qu'importe qu'il soit accompagné d'un cortége de fête, si celui qui le monte boite plus qu'un boiteux et remue ses mains et ses pieds d'une manière plus bizarre qu'un ivrogne ou un fou ? Dites-moi, celui qui vous donnerait un beau cheval, mais vous disloquerait le corps, vous ferait-il du bien ? Maintenant c'est votre âme qui est disloquée et vous ne vous en inquiétez point. Je vous en conjure, pensons enfin à nous-mêmes : ne nous mettons pas au-dessous de toutes les créatures. Si l'on nous injurie, cela nous pique et nous afflige : mais quand nous nous faisons injure à nous-mêmes par nos actions, nous n'y prenons pas garde. Repentons-nous, si tard que ce soit, veillons sur notre âme et cultivons la

vertu, afin que nous puissions obtenir les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

LE JOUR DU SABBAT, NOUS SORTIMES DE LA VILLE, ET NOUS ALLAMES PRÈS DE LA RIVIÈRE, OU ÉTAIT LE LIEU ORDINAIRE DE LA PRIÈRE. NOUS NOUS ASSIMES ET NOUS PARLAMES AUX FEMMES QUI ÉTAIENT ASSEMBLÉES. — IL Y EN AVAIT UNE NOMMÉE LYDIE, DE LA VILLE DE THYATIRE, MARCHANDE DE POURPRE, QUI SERVAIT DIEU. ELLE ÉCOUTA, ET LE SEIGNEUR LUI OUVRIT LE CŒUR POUR ÊTRE ATTENTIVE AUX PAROLES DE PAUL. (CHAP. XVI, VERS. 13, 14, JUSQU'AU VERS. 24.)

ANALYSE.

1 et 2. Conversion de la marchande de pourpre. — Démon chassé du corps d'une servante. — Les apôtres battus de verges et mis en prison par les magistrats de Philippes.
2 et 3. Rien de plus inutile que l'homme oisif. — Contre la bonne chère.

1. Voilà encore Paul qui se rapproche des habitudes juives, à cause des circonstances de temps et de lieu. On ne priait pas seulement dans la synagogue, mais en dehors; il y avait pour cela comme un rendez-vous, car les usages des Juifs avaient quelque chose de matériel. « Le jour du Sabbat », car il était probable que la foule se rassemblerait ce jour-là, « nous nous assîmes et nous parlâmes aux « femmes qui étaient assemblées. Il y en avait « une nommée Lydie, de la ville de Thyatire, « marchande de pourpre, qui servait Dieu. Elle « écouta, et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour « être attentive aux paroles de Paul ». Tout cela est bien modeste. Il s'agit d'une femme de condition obscure, comme on le voit par sa profession, mais voyez quelle sagesse elle possède. On lui rend d'abord ce témoignage qu'elle craignait Dieu et qu'elle invita les apôtres. « Après qu'elle eut été baptisée, et sa « famille avec elle, elle nous fit cette prière : « Si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez « dans ma maison et y demeurez; et elle nous « y força (15) ». Voyez comment elle les persuade tous; remarquez aussi la prudence avec laquelle elle supplie les apôtres, l'humilité de ses paroles et sa grande sagesse. « Si vous me « jugez », dit-elle, « fidèle au Seigneur ». Rien n'est plus puissant pour persuader. Qui ne serait touché de semblables paroles? Ce n'étaient pas seulement des instances, des supplications, c'était de la contrainte, puisqu'on ajoute : « Elle nous y força »; c'est-à-dire, par ces paroles. Voyez quels fruits précoces, et comme elle apprécie l'importance de sa conversion. Vous me jugez fidèle, vous l'avez prouvé en me confiant de pareils mystères, car vous ne l'eussiez pas fait sans avoir confiance en moi. Elle n'osa pas les inviter avant d'avoir été baptisée, ce qui prouve qu'elle n'aurait pu les y engager avant cela. Pourquoi Paul et ses compagnons hésitaient-ils, refusaient-ils, au point de se faire contraindre? Pour exciter le zèle de cette femme ou bien pour la raison que dit le Christ : « Quand « vous entrerez dans une ville, informez-vous

« si quelqu'un mérite de vous recevoir et de-
« meurez chez lui ». (Luc, x, 8.) Ainsi la Providence conduisait tout.

« Or, il arriva que, comme nous allions au
« lieu de la prière, nous rencontrâmes une
« servante qui, ayant un esprit Pythien, ap-
« portait un grand gain à ses maîtres, en
« devinant (16). Elle se mit à nous suivre,
« Paul et nous, en criant : Ces hommes sont
« des serviteurs du Dieu Très-Haut, qui nous
« annoncent la voie du salut (17) ». Pourquoi le démon dit-il de pareilles choses, et pourquoi Paul s'y oppose-t-il? C'était malignité d'un côté et prudence de l'autre, car le diable voulait ainsi empêcher les apôtres d'être dignes de foi. En effet, si Paul avait accepté son témoignage, le démon aurait trompé les fidèles en se prévalant d'une pareille approbation : car le démon ne les vante que pour s'établir à leur place et ne s'humilie que pour les perdre. Aussi Paul se contenta d'abord de ne pas accepter ce témoignage et de le repousser, ne voulant point prodiguer les miracles : mais comme le démon persévérait plusieurs jours et dévoilait ses intentions en disant toujours :
« Voilà les hommes du Dieu Très-Haut qui
« nous annoncent la voie du salut; il lui com-
« manda de sortir. Paul, ayant peine à le
« souffrir, se tourna vers elle et dit à l'esprit :
« Je te commande au nom de Jésus-Christ de
« sortir de cette fille, et il sortit à l'heure
« même (18). Mais les maîtres de cette fille,
« voyant qu'ils avaient perdu l'espérance de
« leur gain, se saisirent de Paul et de Silas;
« et les ayant emmenés dans la place devant
« ceux qui commandaient dans la ville (19), ils
« les présentèrent aux magistrats, en leur di-
« sant : Ces hommes troublent toute notre
« ville, car ce sont des Juifs (20) qui veulent
« établir une manière de vivre qu'il ne nous
« est point permis de recevoir ni de suivre, à
« nous qui sommes Romains (21) ». Ainsi l'argent cause du mal partout. O cruauté des païens! Ils voulaient que cette servante restât possédée, afin de leur rapporter de l'argent.
« Ils se saisirent de Paul et de Silas, et ils
« disaient : Ces hommes troublent toute notre
« ville ». Que faisaient-ils pour cela? Pourquoi ne pas les avoir arrêtés plus tôt? « Car ce
« sont des Juifs », tant ce nom avait une mauvaise réputation. « Ils veulent établir une
« manière de vivre qu'il ne nous est point per-
« mis de recevoir ni de suivre, à nous qui
« sommes Romains ». Ils en font un crime de lèse-majesté. « La foule se jeta sur eux (22). » O folie! Ils n'examinent point, ils ne réfléchissent pas; tandis qu'après un pareil miracle, on aurait dû se prosterner devant les apôtres et les regarder comme des bienfaiteurs et des sauveurs. Si vous voulez des richesses, pourquoi ne pas vous empresser de recueillir ces immenses trésors? N'est-il pas plus beau de pouvoir chasser les démons que de leur obéir? Voilà des miracles, mais l'amour de l'argent l'emporta.

« Les magistrats firent déchirer leurs habits
« et commandèrent qu'ils fussent battus de
« verges; et, après qu'on leur en eut donné
« plusieurs coups, ils les mirent en prison et
« ordonnèrent au geôlier de les garder sûre-
« ment (23) ». Ainsi, c'était Paul qui avait tout fait, les miracles et la prédication; cependant Silas partagea ses dangers. Pourquoi dit-on que Paul « eut peine à souffrir ces paroles? » C'est à cause de la malice du démon, dont il dit ailleurs : « Nous n'ignorons point ses pen-
« sées. » (II Cor. II, 11.) Pourquoi les habitants ne disent-ils pas : Ils ont chassé un démon, ils ont été impies envers Dieu? Pourquoi font-ils de cela un crime de lèse-majesté? c'est qu'autrement ils se seraient avoués vaincus. C'est ainsi que l'on disait à propos du Christ : « Nous n'avons d'autre roi que César ». (Jean, XIX, 15.) « Quiconque se prétend roi est l'en-
« nemi de César. (Ibid. 12.) Ici ils les mi-
« rent en prison », tant était grande leur fureur. « Le geôlier ayant reçu cet ordre, les mit
« dans un cachot et leur serra les pieds dans
« des ceps (24) ». Observez qu'il les met dans un cachot, et cela est encore providentiel. Comme il allait se produire un grand miracle, tout se passa en dehors de la ville, dans l'endroit le plus convenable, et à l'abri de toute tentative et de tout danger. Remarquez combien l'historien s'attache à tout indiquer. Comme on était dans le calme, on faisait d'autant plus d'attention à ce qui se disait : car Philippes n'était pas une grande cité. Nous-mêmes, apprenons par là à ne rougir de personne. Pierre demeure chez un corroyeur, Paul chez une marchande de pourpre; est-ce là de l'orgueil? Prions donc Dieu pour qu'il ouvre notre cœur : du reste, Dieu ouvre tous les cœurs qui s'y prêtent; mais on en voit qui s'y refusent. Mais revenons à ce qui précède. « C'était une femme marchande de pour-

« pre, à qui Dieu ouvrit le cœur pour qu'elle « fût attentive aux paroles de Paul ». Ouvrir le cœur regardait Dieu, l'attention dépendait de cette femme; ainsi, c'était une œuvre à la fois divine et humaine. « Après avoir été bap- « tisée, elle pria en disant : Si vous m'avez « jugée ». Vous le voyez, elle est baptisée et elle reçoit les apôtres en leur faisant cette supplication, plus instante que celle d'Abraham. Elle ne donne pas d'autre gage que celui de son salut. Elle ne dit pas : si vous m'avez jugée une femme d'une condition supérieure et pieuse, mais quoi? « Fidèle au Seigneur ». Je le serai de même pour vous, si vous n'hésitez pas à me suivre. Elle ne dit point : chez moi; mais : « Restez dans ma maison », pour montrer qu'elle agissait ainsi de tout son cœur, tant sa foi était grande!

Mais, dites-moi, quel était ce démon? C'était le dieu Pythien; on l'appelle ainsi parce qu'on était en Grèce. Vous voyez donc qu'Apollon était un démon; il cherchait à tenter les apôtres pour les exciter au mal : voilà pourquoi il faisait parler la servante.

2. O monstre de perversité! puisque tu sais qu'ils annoncent la voie du salut, pourquoi ne sors-tu pas de toi-même? Ce que voulait Simon, quand il disait : « Accordez-moi que « celui à qui j'imposerai les mains reçoive le « Saint-Esprit » (Act. VIII, 19) ; le démon le fait également ici : comme il voyait que l'on accueillait les apôtres, il dissimule, espérant qu'ils le laisseront dans ce corps s'il les célèbre lui-même. Mais si, quand il s'agit d'un homme, « la louange n'est pas agréable dans la bouche « d'un pécheur » (Eccli. XV, 9), elle l'est encore bien moins de la part du démon. Si le Christ n'a pas besoin d'un témoignage humain, pas même de celui de Jean, il réclame encore moins celui du démon. La prédication ne vient pas des hommes, mais du Saint-Esprit. Plusieurs habitants poussaient des clameurs insolentes, espérant troubler les apôtres par leurs cris, et disaient : « Ce sont « des hommes qui troublent notre ville ». Que dites-vous? N'êtes-vous pas esclaves du démon? pourquoi ne l'écoutez-vous plus maintenant? Il dit lui-même que « ce sont là les ser- « viteurs du Dieu Très-Haut » ; et vous dites : « Ils troublent notre ville ». Le démon dit : « Ils annoncent la route du salut », et vous dites : « Ils nous enseignent une manière de « vivre que nous ne devons pas suivre ». Vous voyez qu'ils n'écoutent même plus le démon et qu'ils ne songent qu'à une chose : l'amour de l'argent. « Ils les menèrent dans la place, « devant ceux qui commandaient la ville, et le « peuple se jeta sur eux ». Observez que les apôtres ne répondent rien et ne se défendent pas: ce qui les rend encore plus admirables. Car il est écrit : « Quand je suis faible, c'est « alors que je suis puissant : ma grâce te suffit, « car ma force se montre tout entière dans la « faiblesse ». (II Cor. XII, 10 et 9.) Ainsi leur douceur leur méritait une nouvelle admiration. Plus leur prison était étroite, plus le miracle fut éclatant. Sans doute les magistrats voulaient éviter une sédition. Pour contenter la foule furieuse, ils firent immédiatement frapper les apôtres; s'ils les firent mettre en prison et garder soigneusement, c'était pour les juger ensuite. « On leur serra les pieds « avec des ceps », qui remplaçaient les cordes. Que de larmes ne devons-nous pas verser sur ce qui se passe aujourd'hui! Voilà ce qu'ils souffraient patiemment, tandis que nous vivons dans le luxe et au milieu des fêtes, et dans les théâtres. Aussi arrivons-nous à notre ruine et à notre perte, tout en cherchant partout le plaisir, lorsque nous craignons d'être insultés pour le Christ ou même de défendre sa cause. Rappelons-nous souvent, je vous en conjure, leurs souffrances et leur constance, leur calme et leur courage. Voilà ce qu'ils supportaient pour accomplir l'œuvre de Dieu. Ils ne disaient pas : Pourquoi Dieu ne nous secourt-il pas quand nous annonçons sa parole? Mais ces épreuves même leur étaient utiles, et, même quand ils n'étaient pas secourus, ils en sortaient plus fermes, plus forts et plus audacieux. « La tribulation donne la « patience ». (Rom. V, 4.)

Ne recherchons donc pas une vie molle et dissolue. Nous venons de voir que les apôtres recueillaient un double avantage, parce qu'ils se fortifiaient et que leur récompense en devenait plus grande; de même, une manière de vivre opposée a un double inconvénient, parce qu'elle amollit sans cesse et parce qu'elle ne promet aucune récompense, mais plutôt une punition. Rien de plus inutile que l'homme qui passe tout son temps dans le luxe et la dissolution. Celui qui n'a pas été éprouvé est réprouvé, non-seulement pour les luttes spirituelles, mais pour toutes les autres. La paresse n'est bonne à rien, et l'amour du plaisir ne

réussit même pas à le procurer, car il n'en résulte que le dégoût. Il n'y a pas tant d'agréments dans la gourmandise et la volupté ; tout cela passe et disparaît. Gardons-nous de les rechercher. Si nous examinons quel est le plus heureux, de l'homme qui travaille et se fatigue, ou de celui qui vit dans le luxe et l'oisiveté, nous trouverons que c'est encore le premier. Le second a un corps énervé et lymphatique, ses sens eux-mêmes, loin d'être sains et intacts, restent languissants et émoussés ; dans un pareil état, on n'a même pas le plaisir de la santé. Lequel faut-il préférer pour un cheval? L'oisiveté ou l'exercice? Pour un navire? de pourrir au port, ou de voguer dans la mer? Pour l'eau? de rester stagnante ou de s'écouler? Pour le fer? le repos ou le mouvement? Ne voit-on pas que d'une façon il brille et ressemble à l'argent, tandis que de l'autre il est rongé par la rouille, hors d'usage et perd quelque chose de sa substance? Voilà ce qui arrive à une âme oisive, la rouille l'envahit et lui ôte son éclat ainsi que toutes ses autres qualités. Par quel procédé peut-on enlever cette rouille ? En l'aiguisant au moyen des fatigues ; ce sont elles qui rendent à l'âme sa puissance et son activité. Comment, dites-moi, si elle restait émoussée, inerte comme du plomb, pourrait-elle arracher les vices et blesser le démon ? A qui peut plaire l'homme qui nourrit son obésité et se fait traîner comme un phoque?

3. Je ne vous parle pas de ceux dont c'est la conformation naturelle, mais de ceux qui se sont rendus tels que je le dis par leur gourmandise, tandis que la nature les avait destinés à être dispos. Le soleil s'est levé, il a répandu partout ses rayons éclatants, il a éveillé chaque homme pour l'envoyer à ses travaux ; le laboureur a saisi son hoyau, le forgeron son marteau, tous les ouvriers manient les instruments de leur profession ; la femme a repris sa quenouille ou sa toile ; mais le paresseux, bien avant dans la matinée, se lève comme un porc pour remplir son ventre, et ne songe qu'à bien dîner. Car, même parmi les animaux, les seuls qui ne se réveillent qu'après le jour et pour se repaître, sont ceux qui ne sont bons qu'à être mangés eux-mêmes ; tandis que les bêtes de somme et celles qui rendent quelque service, ont aussi leur travail, même la nuit. Il sort de table quand le soleil éclaire déjà toute la place, et il se lève en se détirant comme un porc engraissé, après avoir passé la meilleure partie du jour dans l'ombre. Il reste longtemps assis, accablé sous le poids de l'ivresse ; c'est là sa principale occupation. Puis il se fait parer et va promener sa honte, n'ayant plus rien de l'homme et ne montrant qu'une brute sous forme humaine. Ses yeux sont chassieux, sa bouche sent le vin, sa pauvre âme semble elle-même abattue par une indigestion, il traîne une masse de chair comme un éléphant. Puis il s'assied près d'autres personnes, mais sa conversation et ses actions sont telles, qu'il vaudrait mieux pour lui dormir qu'être éveillé. Une mauvaise nouvelle le trouve plus faible qu'une jeune fille ; une bonne, plus vain qu'un enfant ; il bâille à chaque instant. Il a tout à craindre de toutes les attaques, sinon de la part des hommes, au moins de celle des passions ; un pareil homme est facilement entraîné par la colère, la volupté, la jalousie, par tout enfin. Chacun le flatte, le caresse, amollit encore son âme ; aussi son état devient-il pire de jour en jour. S'il se présente une difficulté d'affaires, il n'est plus que cendre et que poussière, et ses habits de soie ne lui servent à rien. Ce n'est pas sans raison que nous vous parlons ainsi, mais pour vous empêcher de vivre oisifs et inutiles. L'oisiveté et les plaisirs sont inutiles dans toutes professions et ne servent qu'à la vanité et à la mollesse. Comment un pareil homme ne serait-il point condamné par tout le monde, domestiques, amis et parents? Qui est-ce qui n'a pas le droit de dire : C'est un fardeau de la terre, c'est un être inutile au monde? Non-seulement il est inutile, mais il se fait tort à lui-même, il fait son malheur et celui des autres. On se demande ce qu'il y a de plus doux que le repos? Voilà à quoi aboutit ce que l'on cherche tant, l'inaction et l'oisiveté. Qu'y a-t-il de plus déplaisant qu'un homme qui n'a rien à faire, de plus gênant, de plus malheureux? Ne vaudrait-il pas mieux être chargé de chaînes, que de s'asseoir dans la place pour bâiller et regarder les passants ? L'âme est destinée par sa nature à une activité continuelle ; elle ne souffre pas le repos. Dieu a fait tout être vivant pour agir ; sa nature particulière détermine son genre d'action, mais sa nature générale lui interdit le repos. Ne prenons pas exemple sur les malades, mais consultons l'expérience. Rien de plus pénible que la nonchalance, que l'inaction ; aussi Dieu nous

a imposé la nécessité du travail. Le repos prolongé nuit à tout ce qui existe et à notre corps lui-même. Si l'œil est inactif, de même que la bouche, l'estomac ou toute autre partie du corps, celui-ci est bientôt réduit à l'extrémité, mais cela est surtout vrai pour l'âme. Du reste, ce n'est pas seulement l'oisiveté qui est nuisible mais aussi toute occupation mal choisie. Le dents souffrent si elles ne broyent rien, mai elles s'émoussent si elles cherchent à broyer ce qui est trop dur. De même l'âme s'affaiblit, soit qu'elle reste inactive, soit qu'elle se livre à des occupations qui ne lui conviennent pas. Nous devons donc fuir ces deux écueils : l'oisiveté et les actions plus nuisibles que l'oisiveté. Quelles sont-elles ? Celles qui inspirent l'avarice, la colère, la calomnie, les disputes, le meurtre, la jalousie et tous les autres vices. Voilà ce que nous ne devons pas faire, tandis que nous devons rechercher de toute notre force les actions inspirées par les vertus, afin d'obtenir les biens qui nous sont promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVI.

VERS MINUIT, PAUL ET SILAS S'ÉTANT MIS EN PRIÈRE, CHANTAIENT A LA LOUANGE DE DIEU, ET LES PRISONNIERS LES ENTENDAIENT. — TOUT A COUP IL SE FIT UN SI GRAND TREMBLEMENT DE TERRE, QUE LES FONDEMENTS DE LA PRISON EN FURENT ÉBRANLÉS ; TOUTES LES PORTES S'OUVRIRENT EN MÊME TEMPS, ET LES LIENS DE TOUS LES PRISONNIERS FURENT ROMPUS. (CHAP. XVI, VERS. 25, 26, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1 et 2. Paul et Silas sont délivrés de leur prison par un tremblement de terre. — Le geôlier de la prison se convertit.
3. Qu'il faut prier la nuit. — Ce que c'est que prier en vérité.

1. Que peut-on trouver d'égal à leurs âmes? Battus de verges, ils étaient couverts de blessures, ils avaient subi mille injures, encouru les plus grands dangers, ils étaient attachés au fond d'un cachot ; or, même dans cet état, ils ne songeaient pas au sommeil ; ils veillaient, au contraire. Voyez tout l'avantage des tribulations ! tandis que nous autres, couchés dans des lits moelleux, à l'abri de tout danger, nous dormons toute la nuit. Peut-être leur position même les excitait-elle à veiller. Ils ne cédèrent point à la tyrannie du sommeil, à l'accablement de la douleur, à l'abattement de la crainte ; tout cela, au contraire, les animait et les réjouissait. « Vers minuit, ils priaient et « chantaient les louanges de Dieu ; les prison- « niers les entendaient ». C'était pour eux une chose nouvelle et étonnante. « Tout à coup il « se fit un si grand tremblement de terre, que « les fondements de la prison en furent ébran- « lés ; toutes les portes s'ouvrirent en même « temps et les liens de tous les prisonniers fu- « rent rompus ». La terre trembla afin que le geôlier fût éveillé, et les portes s'ouvrirent pour rendre le miracle plus frappant, mais les autres prisonniers ne s'en aperçurent pas, car

ils se seraient tous enfuis. « Le geôlier s'étant « éveillé et voyant toutes les portes de la prison « ouvertes, tira son épée et voulut se tuer, s'i- « maginant que les prisonniers s'étaient sau- « vés (27). Mais Paul lui cria à haute voix : Ne « vous faites pas de mal, car nous sommes « tous ici (28) ». Il admira encore plus la bonté de Paul : il s'étonna de voir un homme qui, pouvant fuir, ne l'avait pas fait, et qui le détournait de se tuer lui-même. « Alors le geô- « lier ayant demandé de la lumière, entra et « se jeta en tremblant aux pieds de Paul et de « Silas (29), et les ayant fait sortir, il leur dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être « sauvé (30) ? » Voyez jusqu'où allait son admiration ! « Ils lui répondirent : Croyez à Notre- « Seigneur Jésus-Christ et vous serez sauvé, « vous et votre famille (31). Et ils lui annon- « cèrent la parole du Seigneur, ainsi qu'à tous « ceux qui étaient dans sa maison (32) ». En se hâtant de parler ainsi à leur geôlier, ils montraient toute leur bonté pour lui. « A cette « même heure de la nuit, il lava leurs plaies, « et aussitôt il fut baptisé avec toute sa fa- « mille (33). Puis les ayant menés dans son « logement, il leur servit à manger ; et il se « réjouit avec toute sa maison de ce qu'il avait « cru en Dieu (34) ». Il les soigna ainsi comme pour les remercier et leur rendre hommage. « Le jour étant venu, les magistrats lui en- « voyèrent dire par des huissiers qu'il laissât « aller ces prisonniers (35) ». Les magistrats avaient sans doute appris ce qui s'était passé, mais ils n'osaient pas les mettre ouvertement en liberté. « Aussitôt le geôlier vint dire à « Paul : Les magistrats ont mandé qu'on vous « élargît ; sortez donc maintenant et allez en « paix (36). Mais Paul dit aux huissiers : Après « nous avoir publiquement battus de verges, « sans connaissance de cause, nous qui som- « mes citoyens romains, ils nous ont mis en « prison, et maintenant ils nous font sortir en « secret. Il n'en sera pas ainsi, mais qu'ils « viennent eux-mêmes nous en tirer (37). Les « huissiers rapportèrent ces paroles aux ma- « gistrats qui eurent peur, ayant appris qu'ils « étaient citoyens romains (38). Ils vinrent « donc leur faire des excuses, et, les ayant mis « hors de la prison, ils les supplièrent de se « retirer de la ville (39). Et eux, au sortir de la « prison, ils allèrent chez Lydie, et ayant vu « les frères, ils les consolèrent et partirent « (40) ». Paul ne part point aussitôt après l'ordre des magistrats, peut-être à cause de Lydie et des autres frères, ou bien pour intimider les magistrats en évitant de s'éloigner avec trop de résignation, et aussi pour encourager les fidèles. Ils avaient donc, mes bien-aimés, trois griefs contre les magistrats : ils étaient citoyens romains, non condamnés, et on les avait jetés publiquement en prison. Ainsi les apôtres ne négligent point toutes ces considérations humaines.

Comparons cette nuit à celles que nous passons au milieu des festins, de l'ivresse, de la débauche ; à celles où notre sommeil est aussi pesant que la mort, ou bien nos veilles plus pénibles que ce sommeil même. Les uns, en effet, quand ils dorment, sont privés de tout sentiment : les autres ne veillent que pour leur perte et leur malheur, à préparer des intrigues, à gagner de l'argent, à combiner des vengeances, à méditer des méchancetés, à repasser les injures qu'ils ont dites ou entendues dans la journée ; c'est ainsi qu'ils rallument leur colère et s'excitent à tous les crimes. Voyez comme Pierre dormait : la Providence l'avait voulu ; en effet, quand l'ange se présenta, personne ne devait voir ce qui se passait. La délivrance de Paul fut encore disposée pour éviter que le geôlier se tuât lui-même. Pourquoi n'y eut-il pas d'autre miracle ? Parce que cela suffisait pour entraîner et convaincre cet homme qui aurait été dans un grand danger, si Paul avait été délivré autrement ; car un miracle nous touche moins que ce qui peut nous sauver : ce qui suivit servait à prouver que le tremblement de terre n'était pas un phénomène ordinaire. Il eut lieu la nuit, parce que rien ne se faisait pour l'ostentation, mais tout pour le salut des hommes. Cet homme n'était pas méchant ; il avait mis les apôtres au cachot parce qu'il en avait reçu l'ordre, mais non de son propre mouvement. Pourquoi Paul n'éleva-t-il pas la voix tout d'abord ? Cet homme était plein de trouble et d'émotion et ne l'aurait pas écouté. Aussi quand il le voit prêt à se tuer, il l'arrête et lui crie : « Nous sommes tous là ! » Alors le geôlier, « ayant demandé de la lumière, entra et « se prosterna devant Paul et Silas ». Le geôlier tombe aux pieds de ses prisonniers. « Il les « fait sortir et leur dit : Seigneurs, que faut-il « que je fasse pour être sauvé ? » En effet, de quoi parlaient les apôtres ? Observez aussi que le geôlier ne les aime pas seulement parce

qu'ils l'ont sauvé, mais parce qu'il admire leur puissance.

2. Voyez ce qui se passe de part et d'autre. D'un côté, voilà une servante débarrassée du mauvais esprit, et les magistrats mettent en prison ceux qui l'ont ainsi délivrée du démon : de l'autre côté, au seul aspect des portes ouvertes, le geôlier ouvre les portes de son cœur, le dégage de tous ses liens et allume sa lumière ; car cette lumière brillait dans son cœur. Il s'élance et se prosterne, sans demander : Comment cela s'est-il fait? qu'est-il arrivé? Il dit aussitôt : « Que dois-je faire pour être « sauvé? Là-dessus, que dit Paul? Croyez à « Notre-Seigneur Jésus-Christ, et vous serez « sauvé, vous et votre maison ». Ce que les hommes désirent le plus, c'est que toute leur famille soit sauvée. « Ils lui annoncèrent la « parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux qui « étaient dans sa maison ». Il lava les plaies de leurs corps, et eux, celles de son âme ; il donna la nourriture temporelle et reçut la nourriture spirituelle. « Et il se réjouit ». Cependant tout se réduisait à des paroles et à de grandes espérances ; mais c'était une preuve qu'il avait la foi et que tout lui était remis. Qu'y a-t-il de pire, de plus cruel, de plus sauvage qu'un geôlier? Cependant il les accueillit avec beaucoup de respect : il ne se réjouit pas d'avoir été préservé de la mort, mais « d'avoir « cru en Dieu. Croyez au Seigneur », lui dit Paul ; aussi est-il écrit : « Il crut à Dieu », pour montrer que ce n'était pas le pardon d'un coupable et d'un pécheur. Aussi les apôtres disent-ils : « Ils nous ont battus, sans « condamnation préalable, et nous ont jetés en « prison », pour montrer qu'ils avaient agi en même temps que la grâce. Voyez comme cette grâce se manifeste de différentes manières, pour la délivrance de Pierre, puis de Paul, qui tous deux étaient apôtres.

Les magistrats « furent effrayés » : pourquoi? Par la qualité de citoyens romains, mais non par l'injustice de la condamnation. « Ils les supplièrent de sortir de la ville ». Ils leur demandaient cela comme une grâce ; mais ceux-ci ne partirent qu'après avoir visité Lydie et l'avoir encouragée : en effet, ils ne pouvaient laisser cette femme hospitalière dans l'angoisse et l'affliction. Ils partirent donc, non pour obéir aux magistrats, mais pour déployer leur zèle apostolique ; cette ville ayant été suffisamment instruite par le miracle, il ne fallait pas y rester plus longtemps. Car un miracle semble avoir plus d'éclat et faire plus de bruit quand ceux qui l'ont fait ne sont plus là : en effet, la foi du geôlier le proclamait assez haut : que peut-on voir de plus étonnant? Voilà un homme que l'on charge de chaînes, et c'est lui qui délie les autres ; il brise une double chaîne et sacrifie sa liberté pour la rendre à celui qui la lui avait enlevée. Voilà vraiment les œuvres de la grâce. « Sor- « tez », leur dit-on, « allez en paix » ; c'est-à-dire, en sécurité et sans rien craindre. Ils veulent aussi que le geôlier soit hors de tout danger et n'encoure aucune responsabilité. Ils ne disent point : On nous a battus et jetés en prison après les miracles que nous avons faits ; personne ne s'en serait inquiété. Ils disent ce qui pourrait le plus frapper les esprits : « Nous « n'étions pas condamnés et nous sommes « citoyens romains ». Songeons toujours à une pareille captivité, plutôt encore qu'au miracle. Que diront les gentils, en voyant le prisonnier convertir le geôlier? Il ne s'agissait, répondront-ils, que d'un homme méprisable, misérable et privé de sens, sujet à tous les vices et à toutes les erreurs. Ils diront encore : Qu'importe de convertir un corroyeur, une marchande de pourpre, un eunuque, un geôlier, des esclaves et des femmes? Mais que pourront-ils répliquer, quand nous leur citerons des personnages bien plus élevés, un centurion, un proconsul et bien d'autres depuis ce temps-là jusqu'à nos jours, des rois et des empereurs. Eh bien! je vais vous dire quelque chose d'étrange : nous allons considérer les moins importants. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Cela est étonnant en effet : il n'y aurait rien d'extraordinaire s'il s'agissait de faire comprendre la première chose venue ; mais quand il s'agit de la résurrection, du royaume des cieux, de la conduite de la vie, il est plus étonnant d'en faire acquérir l'intelligence et la conviction à des gens simples qu'à des personnes instruites. En l'absence de tout danger, si l'on enseigne une science, on distingue naturellement les élèves sans intelligence. Mais si vous dites à un de ces hommes que vous appelez esclaves : Si tu m'écoutes, tu t'exposes à tous les dangers, tout le monde te sera hostile, il te faudra mourir après avoir subi mille maux. Avec tout cela, si vous persuadez son âme, on ne pourra plus dire que c'est par faute d'intelligence. On pourrait le

prétendre si ces dogmes promettaient le plaisir ; mais si l'esclave embrasse une doctrine à laquelle ne peuvent s'élever les philosophes, voilà ce qui est le plus étonnant.

Parlons, si vous le voulez, de ce corroyeur, et voyons ce que Pierre lui dit, ou bien revenons à ce geôlier. Que lui dit Paul ? Il lui parle de la résurrection du Christ, de la résurrection des morts et du royaume des cieux ; aussitôt il le convertit sans peine. Eh quoi ! il n'a pas besoin de lui dire qu'il faut vivre sagement, ne pas être avare ni cruel, et même donner ses biens à d'autres ? Cependant le voilà convaincu de ces vérités qui n'appartiennent pas aux esprits faibles, mais aux grandes âmes. Supposons que sa simplicité même lui eût fait accepter les dogmes ; qu'est-ce donc que cette simplicité qui lui fait accepter la vie parfaite ? Plus il y a de simplicité chez un homme converti à des principes que même les philosophes n'ont pu persuader aux philosophes, plus le miracle est extraordinaire, surtout quand les esclaves et les femmes se convertissent et déploient des vertus que Platon et aucun autre philosophe n'ont pu inspirer à personne. Que dis-je, à personne ? pas à eux-mêmes. Si l'on s'en rapporte à Platon, il ne faut pas mépriser les richesses, puisqu'il possédait tant de biens de toute espèce, des anneaux d'or et des vases précieux. Quant à l'approbation publique, Socrate, qui a si bien parlé là-dessus, nous a fait voir qu'il ne la méprisait pas, puisqu'il a tout fait pour la gloire. Si vous connaissiez ses discours, je pourrais vous en parler longuement et vous montrer qu'il y prodigue l'ironie, du moins s'il faut s'en rapporter à ses disciples : tout ce qu'ils ont écrit d'après lui semble avoir pour fondement un vain amour de la gloire.

3. Mais laissons les philosophes de côté et revenons sur nous-mêmes. A ce qui précède, il faut encore ajouter les dangers qui menaçaient les nouveaux fidèles ; nous ne devons donc point rougir de leur condition. Mais songeons à cette nuit que passèrent les apôtres, au bois qui leur servait d'entraves, à leurs chants religieux ; cherchons nous-mêmes à les imiter, et nous verrons s'ouvrir pour nous, non pas une prison, mais le ciel. Oui, nos prières peuvent ouvrir le ciel lui-même. Par ses prières, Elie a fermé le ciel et l'a ouvert. L'autre vie a aussi une prison : « Ce que vous « aurez lié sur terre, sera lié aussi dans le « ciel ». (Matth. xvi, 19.) Prions pendant la nuit, et nous romprons ces chaînes. Comme preuve que les prières effacent les péchés, nous avons l'exemple de la veuve et celle de cet ami qui, à une heure indue de la nuit, ne cesse pas de frapper. Nous pouvons encore citer Corneille : « Tes prières et tes aumônes « sont montées en présence de Dieu ». (Act. x, 4.) Enfin, croyons-le, d'après ce que dit Paul : « La veuve qui est vraiment veuve et « solitaire, espère en Dieu et persévère jour et « nuit dans ses prières ». (I Tim. v, 5.) S'il le dit pour une veuve, une faible femme, cela est encore plus vrai pour les hommes.

Je vous l'ai déjà dit, et je le répète. Sans même dire beaucoup de prières, veillons assez pour en dire une seule avec attention : cela suffit, je n'en demande pas davantage. Si ce n'est pas au milieu de la nuit, que ce soit du moins le matin. Montrez par là que la nuit n'est pas faite seulement pour le corps, mais pour l'âme : ne souffrez point qu'elle s'écoule sans profit et rendez grâces à Dieu ; ces grâces retombent sur vous. Dites-moi, si nous sommes préoccupés d'une affaire importante, n'allons-nous pas solliciter tout le monde ? Puis, si nous obtenons promptement ce qu'il nous faut, nous respirons. Eh bien ! ne voudriez-vous pas avoir à solliciter quelqu'un qui fût disposé à vous savoir gré de vos sollicitations ? Ne voudriez-vous pas être dispensé de chercher à qui vous adresser, mais trouver un protecteur tout prêt, et ne pas avoir besoin d'intermédiaire pour vos demandes ? N'est-ce pas ce qu'il y a de plus avantageux ? Il agit pour nous, d'autant plus que nous n'avons pas besoin d'autres appuis : semblable à un ami sincère, il nous reproche surtout de ne pas avoir assez de confiance en lui et de ne le faire solliciter que par d'autres. C'est ainsi que nous sommes à l'égard de ceux qui nous demandent une faveur ; nous la leur accordons plutôt quand ils se présentent eux-mêmes, que s'ils se font représenter par d'autres. Mais, direz-vous, si je l'ai offensé ? Ne l'offensez plus et repentez-vous ; venez ensuite, et c'est surtout alors que vous éprouverez sans retard toute sa bonté. Dites-lui seulement : Je vous ai offensé ; dites-le du fond de l'âme et en toute sincérité, et tout vous sera remis. Vous n'avez pas autant de désir de vous faire pardonner vos péchés, qu'il n'en a de les pardonner. Pour comprendre que vous ne le désirez pas assez, songez

combien peu vous veillez et vous faites l'aumône ; lui, au contraire, afin de remettre nos péchés, n'a pas épargné son Fils unique, qui partage son trône. Voyez-vous qu'il désire le pardon des pécheurs encore plus qu'eux-mêmes? Hâtons-nous donc et ne remettons rien à demain. Il est bon et clément, donnons-lui seulement prise sur nous, afin de ne pas rester inutiles à nous-mêmes, car il nous pardonnerait encore sans cela. De même que dans mille circonstances nous confions nos intérêts à différentes personnes, nous pouvons nous reposer sur lui du soin de notre salut. « Présentons-« nous devant lui en lui rendant hommage » (Ps. XCIV, 2), car il est bon et clément.

Cependant que fera-t-il si vous ne l'invoquez pas avec sincérité, si vous ne lui dites : Pardonnez-moi, que des lèvres et non du cœur? Qu'est-ce qu'invoquer avec sincérité? c'est-à-dire, de toute son âme, avec un esprit pur : on dit d'un parfum qu'il est pur quand il n'est mêlé avec rien; il en est de même ici. Celui qui le prie et l'invoque sincèrement, persévère et ne s'arrête qu'après avoir été exaucé; mais celui qui se contente d'accomplir le précepte de la prière, ne l'invoque pas sincèrement. Qui que vous soyez, ne dites pas seulement : Je suis un pécheur ; mais cherchez à perdre cette opinion de vous-même ; ne le dites pas seulement, mais affligez-vous-en. Si vous éprouvez cette souffrance, vous chercherez à en guérir; si vous n'y travaillez pas, c'est que vous ne souffrez point et qu'alors votre prière est une dérision. Celui qui dit : Je suis malade, ne fait-il pas tout pour guérir? La prière est une arme bien puissante. « Si vous savez don-« ner à vos enfants ce qui leur convient, com-« bien plus votre père ne vous le donnera-t-il « pas ». (Luc, XI, 13.) Pourquoi ne voulez-vous pas aller vers lui? Il vous aime, il est plus puissant que toute créature, il peut et il veut; qui vous arrête? Rien. Adressons-nous donc à lui avec confiance, allons le trouver en lui apportant les offrandes qu'il réclame, le pardon des injures, la bonté et la douceur. Tout pécheur que vous êtes, ne craignez pas de lui demander la rémission de vos péchés, pourvu que vous puissiez lui présenter cet hommage : mais, fussiez-vous juste, cela ne vous sert à rien si vous ne savez oublier les offenses. Celui qui ne pardonne pas à son prochain, ne peut lui-même obtenir un pardon complet. Dieu est sans comparaison plus clément que nous ; cela est clair pour tout le monde, n'est-il pas vrai? Or, si vous pouvez lui dire : J'ai été offensé, et j'ai dompté ma colère ; j'ai été patient contre la violence, afin d'accomplir vos ordres; ne vous pardonnera-t-il pas lui-même? Certainement il vous remettra toutes vos fautes. Ainsi bannissons de nos âmes le souvenir des injures ; cela nous suffit pour être exaucés. Prions donc avec vigilance et persévérance, pour jouir avec abondance des fruits de la clémence divine et obtenir les biens qui nous sont promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

ILS PASSÈRENT DE LA PAR AMPHIPOLIS, PAR APOLLONIE, ET VINRENT A THESSALONIQUE, OU LES JUIFS AVAIENT UNE SYNAGOGUE. — PAUL Y ENTRA, SUIVANT SA COUTUME, ET IL LES ENTRETINT DES ÉCRITURES PENDANT TROIS JOURS DE SABBAT. — LEUR DÉCOUVRANT ET LEUR FAISANT VOIR QU'IL FALLAIT QUE LE CHRIST SOUFFRIT ET QU'IL RESSUSCITAT D'ENTRE LES MORTS : ET CE CHRIST, LEUR DISAIT-IL, EST JÉSUS QUE JE VOUS ANNONCE. (CHAP. XVII, VERS. 1, JUSQU'AU VERS. 15.)

ANALYSE.

1 et 2. Les Juifs persécutent les apôtres. — Saint Paul ne se lasse pas de vouloir les sauver.
3. Exhortation à la concorde. — Nous avons tous besoin les uns des autres. — Il est en notre pouvoir de mettre fin à la lutte pénible entre l'esprit et la chair. — Belle allégorie dans laquelle l'âme est représentée sous l'image d'une ville gouvernée par l'intelligence. — Ruses du démon.

1. Ils ne font que passer par les petites villes et s'empressent d'arriver aux grandes, d'où leur parole pouvait se répandre aux environs comme en coulant d'une fontaine. Suivant son habitude, Paul entra dans la synagogue des Juifs qu'il n'abandonnait pas, quoiqu'il eût dit : « Nous nous tournons vers les gentils » (Act. XIII, 46) : au contraire, il montrait un nouveau zèle pour eux. Ecoutez ses paroles : « Il est vrai, mes frères, que je sens dans mon « cœur une grande affection pour le salut « d'Israël et que je le demande à Dieu par mes « prières » (Rom. X, 1) ; et aussi : « J'eusse « désiré être anathème et séparé du Christ « pour mes frères ». (Ibid. IX, 3.) Il le faisait pour la promesse et la gloire de Dieu, et afin de ne pas scandaliser les gentils. « Il les en- « tretint des Ecritures pendant trois jours de « sabbat, leur découvrant et leur faisant voir « qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il « ressuscitât d'entre les morts, et que ce Christ « était Jésus qu'il annonçait ». Voyez-vous qu'il commençait avant tout par prêcher la passion. Ainsi les apôtres n'en rougissaient pas et savaient combien une pareille prédication était salutaire. « Quelques-uns d'entre « eux crurent et se joignirent à Paul et à Silas ; « comme aussi une grande multitude de grecs « craignant Dieu et plusieurs femmes de qua- « lité (4) ». L'auteur ne fait que résumer la prédication, car il est tellement ennemi des paroles inutiles que rarement il rapporte les discours en entier. « Mais des fanatiques « parmi les Juifs incrédules, prirent avec eux « quelques méchants hommes de la lie du « peuple ; et ayant excité un tumulte, ils « troublèrent toute la ville et vinrent en foule « à la maison de Jason, voulant enlever Paul « et Silas et les mener devant le peuple (5). « Mais, ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent « Jason et quelques-uns des frères devant les « magistrats de la ville, en criant : il y a des « gens qui sont venus ici pour troubler la ville « (6) ! Jason les a reçus ; ils sont tous rebelles « aux ordonnances de César en proclamant « un autre roi, Jésus (7) ». Quelle accusation ! Ils les présentent encore comme coupables de lèse-majesté, en prétendant qu'ils disent « qu'il « y a un autre roi, Jésus. Ils émurent donc la « populace et les magistrats de la ville qui les « écoutaient (8). Mais Jason et les autres ayant « donné caution, les magistrats les laissèrent « aller (9) ». Ce Jason était un homme admirable, puisqu'il s'exposait au danger pour en délivrer les apôtres. « Dès la nuit même, les « frères conduisirent hors de la ville Paul et « Silas, pour aller à Bérée, où étant arrivés « ils entrèrent dans la synagogue des Juifs (10).

« Ceux-ci étaient plus nobles que ceux de « Thessalonique ; ils reçurent la parole avec « beaucoup d'affection et d'ardeur, examinant « tous les jours les Ecritures, pour voir si ce « qu'on leur disait était véritable (11) ». Ils étaient « plus nobles », c'est-à-dire meilleurs : vous voyez qu'ils lisaient les Ecritures, non pas négligemment, mais avec soin ; et l'expression du texte montre combien ils les scrutaient. Ils voulaient se convaincre encore mieux par eux-mêmes de la passion, car ils étaient déjà dans le chemin de la foi. « De « sorte que plusieurs d'entre eux, et beaucoup « de femmes grecques de qualité et un assez « grand nombre d'hommes, crurent en Jésus- « Christ (12). Mais quand les Juifs de Thessa- « lonique surent que Paul avait aussi annoncé « la parole de Dieu à Bérée, ils y vinrent « émouvoir et troubler le peuple (13). Aussitôt « les frères se hâtèrent de faire sortir Paul « pour aller vers la mer ; et Silas avec Timo- « thée demeurèrent à Bérée (14) ». Vous voyez que tantôt il cède, tantôt il résiste ; enfin, qu'il agit souvent par prudence humaine. « Mais « ceux qui conduisaient Paul le menèrent jus- « qu'à Athènes, où ils le quittèrent après avoir « reçu ordre de lui, de dire à Silas et à Timo- « thée qu'ils vinssent le trouver au plus tôt « (15) ».

Mais revenons à ce qui précède. « Pendant « trois jours de sabbat, il leur parlait en leur « découvrant les Ecritures ». Rien de mieux, tant qu'ils pouvaient le faire. C'est ainsi qu'agissait le Christ ; partout il expliquait les Ecritures, mais il ne faisait pas des miracles partout. Comme on était aussi opposé à Paul et qu'on l'appelait imposteur et sorcier, il parle des Ecritures. Car celui qui cherche à persuader, seulement avec des prodiges, est suspect avec raison ; celui qui persuade d'après les Ecritures évite de pareils soupçons. Nous voyons que Paul convertit souvent par sa seule prédication : ainsi, quand il enseignait à Antioche, toute la ville se rassembla autour de lui ; voilà un fait bien important, c'était un miracle qui n'était pas vulgaire, et un des plus grands possibles. Mais ici, pour que les apôtres ne crussent pas qu'ils pouvaient, Dieu permettait qu'ils fussent chassés. Il en résultait deux conséquences : c'était de les empêcher d'être fiers comme des vainqueurs ou tremblants comme des criminels ; aussi, leur vocation était-elle providentielle. « Beaucoup « de personnes pieuses parmi les gentils, un « grand nombre de femmes de qualité et « d'hommes furent convertis ». Mais les Juifs leur étaient toujours contraires. Comment celui qui a dit : « Nous sommes envoyés aux gen- « tils, et d'autres aux circoncis (Gal. II, 9) », discutait-il avec les Juifs ? Il le faisait, pour ainsi dire, par-dessus le marché. Mais, s'il devait parler aux Juifs, comment disait-il encore ? « Celui qui a agi avec Pierre auprès des cir- « concis, a agi avec moi auprès des gentils ». (Ibid. 8.) De même que les autres apôtres, quoique réservés pour les circoncis, parlaient aussi aux gentils, de même Paul, quoiqu'il parlât plus souvent aux gentils, ne négligeait pas les Juifs, afin de ne pas faire paraître de divisions.

2. Mais pourquoi, direz-vous, commençait-il par entrer dans les synagogues ? C'est qu'il convertissait les gentils au moyen des Juifs et par ce qu'il disait aux Juifs : il savait, en effet, que c'était une bonne méthode pour amener les gentils à la foi. Aussi disait-il : « Je reste « l'apôtre des gentils ». (Rom. XI, 13.) Toutes ses lettres montrent qu'il lutte contre les Juifs. « Il fallait », dit-il, « que le Christ souffrît ». Si cela était nécessaire, il fallait aussi qu'il ressuscitât, car la souffrance était bien plus étonnante que la résurrection. En effet, si Dieu a livré à la mort Celui qui n'avait rien fait de mal, à plus forte raison il a dû ressusciter. « Mais des Juifs incrédules prirent avec « eux quelques hommes de la lie du peuple « et troublèrent la ville ». Il y avait donc des gentils dans ce rassemblement ; et si les Juifs en prirent plusieurs, c'est qu'ils ne se croyaient pas assez nombreux pour faire une émeute et qu'ils n'avaient pas de motif raisonnable pour cela. C'est ce qui arrive toujours dans les séditions où l'on se sert des hommes les plus pervers. « Comme ils ne « trouvaient pas les apôtres, ils emmenèrent « Jason ». Quelle tyrannie ! On arrachait sans raison les gens de leur domicile. « Ils sont « tous rebelles aux ordonnances de César, en « proclamant Jésus comme un autre roi ». Comme les apôtres ne disaient rien de contraire à ces ordonnances et ne troublaient pas la ville, ils leur imputent un autre crime et les accusent de lèse-majesté. Que craignez-vous de Jésus puisqu'il est mort ? Voyez comme partout les persécutions développent la prédication. « Ceux-ci étaient plus nobles que ceux

de Thessalonique », c'est-à-dire, ils ne faisaient aucun mal : les uns se convertissent, les autres, au contraire, ne songent qu'à troubler les apôtres. Beaucoup furent convertis parmi les gentils et leurs femmes : voilà encore les progrès de la foi chez les gentils.

Considérez en même temps que si les apôtres ont fui, c'était l'effet de la Providence et non celui de la crainte ; autrement, ils eussent cessé leur prédication, de peur d'irriter encore les esprits. Mais qu'arrivait-il? la fureur de leurs ennemis s'apaisait, et cependant leur prédication s'étendait. Aussi, dit-on avec raison, à propos de cette émeute, que les Juifs sont venus exciter la foule ; ce qui montre bien l'excès de leur fureur. « Aussitôt, les « frères se hâtèrent de faire sortir Paul pour « aller vers la mer ». Ils n'emmènent que Paul, craignant qu'il n'arrivât quelque malheur à l'homme qui dirigeait tout. Ainsi, la grâce n'opérait pas seule ; elle laissait aux hommes leur action, les excitait, les réveillait et n'écartait pas d'eux les inquiétudes. Vous voyez qu'elle a protégé les apôtres jusqu'à la ville de Philippes ; ici il n'en est plus de même. « Ils quittèrent Paul après en avoir reçu l'or- « dre de dire à Silas et à Timothée qu'ils « vinssent le rejoindre au plus tôt ». Paul avait raison, car si puissant qu'il fût, il avait besoin d'eux. Ainsi, c'était bien l'ordre de Dieu qui les envoyait en Macédoine, car les lumières de la foi avaient commencé à se répandre dans le reste de la Grèce. Du reste, Paul dépassait quelquefois les préceptes divins. Ainsi, le Christ voulait qu'il vécût de l'Evangile, mais il se privait de le faire (I Cor. IX, 14 et 15) ; le Christ ne l'avait pas envoyé pour baptiser (I Cor. I, 17) ; cependant il baptisait. Il s'employait donc à tout, quoique, en général, il fût envoyé près des gentils, de même que Pierre près des circoncis. « Jason « et les autres ayant donné caution, les ma- « gistrats les laissèrent aller ». Vous voyez que Jason donne caution pour Paul et risque ainsi sa vie pour lui. « Ils étaient plus nobles « que les gens de Thessalonique », c'est-à-dire, plus avancés en vertu et en foi divine. « Ils reçurent la parole avec beaucoup d'affec- « tion et d'ardeur, examinant tous les jours « les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur di- « sait était véritable ». Ainsi, ils n'y mettaient point d'entraînement ni d'irréflexion.

La plus grande de ces villes était Thessalonique où il y avait beaucoup de populace, et il n'est pas étonnant que les hommes soient plus méchants dans une grande ville : en effet, plus elle est grande, plus nombreuses sont les occasions de désordres. De même que le mal sévit plus grièvement dans un corps qui lui fournit plus d'aliments, ainsi se renouvelèrent à Thessalonique, dans de plus vastes proportions, les scènes déplorables d'Icone. Aussi Paul les quitte pour les punir d'avoir cherché le malheur des autres ; c'est ce qu'il entend par ces paroles : « Les Juifs nous empêchaient « de parler aux gentils. » (I Thess. II, 16.) Pourquoi, dira-t-on, les apôtres ne restèrent-ils pas? Pourquoi ne firent-ils pas de miracles? Si Paul était resté longtemps dans la ville où on l'avait lapidé, n'aurait-il pas dû encore bien mieux rester ici? C'est que Dieu ne leur permettait pas de prodiguer les miracles ; car vaincre sans miracles est plus merveilleux que tous les miracles possibles. Maintenant Dieu gouverne sans faire de miracles ; c'était déjà ainsi qu'il voulait gouverner d'ordinaire. Aussi les apôtres ne s'empressaient point d'en faire, et Paul lui-même dit : « Nous « prêchons le Christ crucifié ». (I Cor. I, 23.) A ceux qui cherchent en nous des artisans de miracles, nous leur expliquons ce que les miracles même ne sauraient expliquer et nous les convertissons. Voilà ce qu'il y avait de plus merveilleux. Aussi, quand la prédication s'étend, voyez comme se multiplient les miracles de cette nature. Il en fallait faire plus pour les fidèles que pour les autres, mais comment les apôtres font-ils ces miracles? En s'éloignant et en cédant. « Ils le firent sortir « pour aller vers la mer ». Pourquoi cela? Pour qu'il fût moins facile de le saisir. Ainsi ils avaient agi d'une manière bien méritoire pour eux-mêmes, et accompli, à l'égard de Paul, une grande œuvre et une belle action : ils ne songeaient qu'à l'arracher au danger.

3. Remarquez tout l'intérêt que les disciples portaient à ces illustres apôtres. Maintenant, grands et petits, nous sommes divisés : parmi nous les uns s'élèvent et les autres en sont jaloux. Pourquoi sont-ils jaloux? Parce que nous sommes gonflés d'orgueil et que nous ne voulons point les traiter sur le pied d'égalité. La bonne harmonie d'un corps n'admet point de gonflement : il n'y en a pas parce que les membres sont tellement disposés que chacun a sa fonction particulière : la

tête a besoin des pieds et les pieds de la tête. Dieu l'a voulu ainsi pour la société; c'est nous qui ne voulons pas : et pourtant, même sans qu'il nous l'eût commandé, nous devrions avoir la charité. Ne voyez-vous pas que les païens eux-mêmes nous accusent quand ils vantent les avantages de l'amitié ? Les laïques ont besoin de nous, et, à notre tour, nous avons besoin des laïques. Ainsi, sans disciples et sans sujets, il n'y aurait ni maîtres ni souverains : que pourraient-ils faire? De même encore la terre a besoin du laboureur et le laboureur de la terre. Quelle récompense aura le maître s'il n'a point de disciples à montrer? Quelle récompense auront les disciples s'ils ne profitent pas d'un enseignement excellent? Ainsi nous avons besoin les uns des autres : on n'est pas général sans soldats, souverain sans sujets, et même il en faut beaucoup. On ne peut rien faire par soi-même, ni des mains ni de l'intelligence : on est d'autant plus honoré qu'il y a plus de monde qui vous entoure. Par exemple, les pauvres ont besoin d'aumônes, et ceux qui font l'aumône ont besoin de pauvres qui la reçoivent. « Vous con-« sidérant les uns les autres, afin de vous « exciter mutuellement à la charité et aux « bonnes œuvres ». (Héb. x, 24.) Aussi la puissance collective de l'Eglise est considérable, et ce qui est impossible à chacun de ses membres devient possible à tous quand ils sont unis. Voilà ce qui prouve la nécessité des prières pour le monde entier, pour les destinées de l'Eglise, pour la paix, pour ceux qui souffrent. Et c'est ce que Paul montre en disant : « Afin que la grâce que nous avons « reçue, en considération de plusieurs per-« sonnes, soit aussi reconnue par les actions « de grâces que plusieurs en rendront pour « nous » (II Cor. I, 11) ; c'est-à-dire, pour que beaucoup de personnes participent à cette grâce : aussi réclame-t-il souvent leurs prières. Voyez encore ce que Dieu dit aux habitants de Ninive : « Et moi je n'épargnerai pas cette « ville où il y a plus de cent vingt mille hom-« mes ». (Jean, IV, 11.) Il dit aussi : « Quand « deux ou trois hommes sont assemblés en « mon nom, je suis au milieu d'eux ». (Matth. XVIII, 20.) Si deux personnes ont cette puissance, un grand nombre ne l'aura-t-il pas davantage? Une seule aurait quelque influence, mais beaucoup moins. Pourquoi restez-vous seul? Pourquoi n'en attirez-vous pas d'autres? Pourquoi ne propagez-vous pas la charité ? Pourquoi ne faites-vous pas naître l'amitié ? Vous manquez de ce qu'il y a de plus essentiel dans la vertu. Quand les méchants se réunissent ensemble, Dieu s'en irrite encore davantage, de même qu'il prend plaisir à voir les bons s'unir entre eux. « Ne vous « réunissez pas pour faire le mal », dit-il, (Exod. XXIII, 2), « tous se sont égarés, tous en-« semble sont inutiles » (Ps. XIII, 3), et leur perversité les fait presque chanter de joie.

Recherchez des amis plutôt que des serviteurs, plutôt que toute autre chose. Si vous êtes un homme de paix, vous êtes un fils de Dieu ; à plus forte raison si vous faites des amis. Celui qui réconcilie obtient le nom de fils de Dieu ; quel nom mérite celui qui rend amis ceux qu'il a réconciliés ? Chargeons-nous de cette négociation, tâchons que les ennemis deviennent amis et que les indifférents se réunissent, mais commençons par nous-mêmes. Celui chez qui la concorde n'habite pas, et qui se dispute avec sa femme, n'inspirera pas de confiance s'il veut réconcilier les autres; et de même qu'il est dit : « Médecin, guéris-toi toi-« même » (Luc, IV, 23), on lui en dira autant. Quelle hostilité trouvons-nous en nous-mêmes? Celle de l'âme et du corps, du vice et de la vertu. Terminons cette guerre, soyons vainqueurs dans ce combat; alors, en paix avec nous-mêmes, nous parlerons aux autres avec une assurance entière, sans que notre conscience nous reproche rien. La colère lutte avec la douceur, l'amour des richesses avec le désintéressement, la jalousie avec la bonté. Terminons cette guerre, triomphons de ces ennemis, dressons des trophées de notre victoire et rétablissons la paix dans notre état. Notre âme, en effet, c'est un état, c'est un gouvernement où se trouvent bien des citoyens et des étrangers, mais renvoyons les étrangers pour qu'ils ne corrompent point les citoyens. Ne souffrons aucune idée étrangère ou altérée, aucune pensée de la chair. Ne voyons-nous pas que, si un ennemi est surpris dans une ville, on le juge comme un espion? Ainsi renvoyons les étrangers et même exterminons les ennemis. Si nous en surprenons un, livrons à l'intelligence qui nous gouverne cette pensée barbare et qui n'appartient à la cité que par les apparences. Nous avons beaucoup de ces pensées qui sont nos ennemies par leur nature, mais qui sont couvertes d'une peau de brebis. C'est ainsi que

les Perses, quand ils ont ôté leur tiare, leurs caleçons et leurs chaussures barbares pour prendre nos habits, quand ils se sont rasés et qu'ils parlent notre langue, dissimulent leur hostilité ; mais quand on les soumet à la question, on découvre tout ce qu'ils cachaient. Agissez de même ici : soumettez cette pensée à toutes les épreuves, et vous reconnaîtrez bientôt tout ce qu'elle a de barbare. Je veux vous montrer par un exemple quels sont ces espions que le démon envoie pour voir ce qui est en nous : prenons-en un pour le mettre à nu et l'examiner avec soin devant notre tribunal ; nous choisirons, si vous le voulez, un de ceux que Paul avait saisis. « Ce sont des ordonnances « qui ont quelque apparence de sagesse dans « une superstition et une humilité affectée, « dans un rigoureux traitement qu'on fait su« bir au corps, et dans le peu de soin qu'on « prend de rassasier la chair ». (Colos. II, 23.) Par exemple, le diable voulait introduire le judaïsme ; s'il voulait le faire par lui-même, il n'y parviendrait pas. Voyez maintenant son artifice. Le corps, dit-il, doit pratiquer l'abstinence ; or, c'est de la sagesse, c'est de l'humilité de se priver de nourriture et de la repousser. De même il a voulu, avec certains hérétiques, nous entraîner vers la créature. S'il avait dit : Adorez la créature, il se serait trahi lui-même ; mais il dit que Dieu est créé. Mais en présence des juges, mettons à nu le sens des Ecritures apostoliques, conduisons le coupable en face de ce tribunal, et les juges distingueront les prédications du mensonge de celles de la vérité. Bien des gens font des gains, des gains injustes, afin de donner aux pauvres : c'est là une mauvaise pensée. Mais débarrassons-la de tout ce qui peut la dissimuler et réfutons-la pour ne pas nous laisser surprendre : cherchons au contraire à éviter tous les piéges du démon pour garder avec soin les véritables dogmes, passer avec assurance la vie présente et jouir des biens qui nous ont été promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVIII.

PENDANT QUE PAUL LES ATTENDAIT A ATHÈNES, SON ESPRIT ÉTAIT IRRITÉ VOYANT L'ATTACHEMENT DE CETTE VILLE A L'IDOLATRIE. — IL PARLAIT DONC DANS LA SYNAGOGUE AVEC LES JUIFS ET CEUX QUI CRAIGNAIENT DIEU, ET AUSSI DANS LA PLACE AVEC CEUX QUI S'Y RENCONTRAIENT. (CHAP. XVII, VERS. 16, 17, JUSQU'AU VERS. 31.)

ANALYSE.

1-3. Saint Paul devant l'Aréopage. — Les Juifs plus acharnés que les païens à persécuter les chrétiens. — Exorde habile don saint Paul se sert dans son discours aux Athéniens. — Misère de la philosophie, si on la compare à la doctrine révélée.
4 et 5. *Faites pénitence car vous serez jugés.* — Ces paroles de saint Paul s'adressent aussi bien à nous qu'aux Athéniens. — Pour aimer Dieu représentez-vous souvent ses bienfaits. — Saint Chrysostome raconte que dans sa jeunesse il échappa, ainsi qu'un de ses amis, à un péril imminent.

1. Observez que Paul a plus d'épreuves à supporter de la part des Juifs que de celle des gentils. A Athènes, il n'a rien de grave à supporter et tout se borne à des railleries : les Juifs, au contraire, sont tellement irrités qu'ils commettent beaucoup de violences. Aussi

est-il dit : « Pendant que Paul les attendait à « Athènes, son esprit était irrité en voyant « l'attachement de cette ville à l'idolâtrie ». Son irritation était juste, car nulle part on ne voyait tant d'idoles. « Il parlait donc dans la « synagogue avec les Juifs et ceux qui crai- « gnaient Dieu, et aussi dans la place avec ceux « qui s'y rencontraient ». Vous le voyez, il discute encore avec les Juifs pour fermer complétement la bouche à ceux qui le représentaient comme se vouant aux gentils à l'exclusion des Juifs. Quant aux philosophes, il est étrange qu'en l'entendant parler ainsi ils n'aient pas commencé par le mépriser et repousser ses prédications en disant : Cela ne ressemble pas à la philosophie. S'ils ne l'ont pas fait, c'est que lui-même ne montrait aucun orgueil ; car, du reste, ils ne pouvaient rien comprendre ni rien sentir de tout ce qu'il leur disait. Comment l'eussent-ils compris, puisque les uns faisaient Dieu matériel, et que les autres faisaient consister le souverain bien dans le plaisir : « Il y eut aussi quelques phi- « losophes épicuriens et stoïciens qui confé- « rèrent avec lui, et les uns disaient : Qu'est-ce « que veut dire ce discoureur? et les autres : « Il semble qu'il prêche de nouveaux dieux ; à « cause qu'il leur annonçait Jésus et la résur- « rection (18) » ; car ils pensaient que la résurrection était une certaine divinité, puisqu'ils adoraient aussi des déesses. « Enfin, ils le « prirent et le menèrent à l'Aréopage, en lui « disant : Pourrions-nous savoir de vous quelle « est cette nouvelle doctrine que vous nous « publiez (19)? Car vous nous dites de cer- « taines choses dont nous n'avons pas encore « ouï parler. Nous voudrions donc bien savoir « ce que c'est (20) ». Ils le menèrent à l'Aréopage, non pour s'instruire, mais pour le punir, car c'était là que se jugeaient les affaires capitales. Remarquez comme, sous prétexte de s'instruire, ils accusent la nouvelle doctrine afin de la détruire. Du reste, c'était la ville des bavards.

« Or tous les Athéniens, et les étrangers qui « demeuraient à Athènes, ne passaient leur « temps qu'à dire et à entendre quelque chose « de nouveau (21). Paul, étant donc au milieu « de l'Aréopage, leur dit : Athéniens, il me « semble qu'en toutes choses vous êtes reli- « gieux jusqu'à l'excès (22) ; car, ayant regardé « en passant les statues de vos dieux, j'ai « trouvé aussi un autel, sur lequel il est écrit : « Au Dieu inconnu. C'est donc ce Dieu que « vous adorez sans le connaître, que je vous « annonce (23) ». Il semble ne rien leur dire de désagréable et même faire leur éloge. « Je « vois que vous êtes religieux jusqu'à l'excès », c'est-à-dire, extrêmement pieux. Mais cet autel où était écrit : « Au Dieu inconnu », qu'était-ce donc? Les Athéniens, à plusieurs époques, avaient admis beaucoup de dieux et même ceux de l'étranger. Ils avaient le temple de Minerve, celui de Pan, et d'autres divinités qui leur étaient venues de tous côtés ; mais ils craignaient qu'il n'y en eût quelqu'une qui leur fût inconnue et qui fût adorée quelque part ; aussi, pour plus de sûreté, ils lui avaient élevé un autel ; mais comme ils ne savaient quel était ce Dieu, ils avaient mis cette inscription : « Au Dieu inconnu ». Paul dit que c'est Jésus-Christ, ou plutôt le Dieu de l'univers. « Celui « que vous adorez sans le connaître, c'est celui « que je vous annonce ». Voyez comme il leur montre qu'ils l'ont déjà accepté : Je ne vous apporte, dit-il, rien d'étranger, rien de nouveau. Car les autres lui disaient sur tous les tons : « Quelle est cette nouvelle doctrine que « vous nous publiez, car vous nous dites de « certaines choses dont nous n'avons pas en- « core ouï parler ». Il détruit aussitôt leur soupçon, puis il ajoute : « Dieu qui a fait le « monde et tout ce qui est dans ce monde, « étant le Seigneur du ciel et de la terre (24) ». Ensuite, pour qu'on ne s'imagine pas que ce Dieu soit la première divinité venue, il complète en disant : « Il n'habite point dans des « temples bâtis par les hommes ; il n'est point « honoré par les ouvrages des mains de « l'homme, comme s'il avait besoin de quel- « qu'un ». Voyez comme il arrive peu à peu à discuter la philosophie et à railler les erreurs des gentils. Il donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. « Il a fait naître d'un « sang unique toute la race des hommes, et « leur a donné pour demeure toute l'étendue « de la terre (26) ». Tels sont les attributs de Dieu ; mais voyez s'ils ne conviennent pas aussi à son Fils : « Le Seigneur », dit-il, « du « ciel et de la terre », que les païens regardaient comme des dieux. Il parle de la création et des hommes. « Il a marqué des époques « précises et des limites à chaque peuple, « afin qu'ils cherchassent Dieu et qu'ils tâ- « chassent de le trouver comme sous leur « main et à tâtons, quoiqu'il ne soit pas loin

« de chacun de nous (27). Car c'est en lui que « nous avons la vie, le mouvement et l'être ; « et comme quelques-uns de vos poètes l'ont « dit : Nous sommes même la race de Dieu « (28) ». C'est ce que dit le poète Aratus. Voyez quelle démonstration il leur donne d'après ce qu'ils avaient fait et dit eux-mêmes. « Puisque « nous sommes la race de Dieu, nous ne « devons donc pas croire que la divinité soit « semblable à de l'or, à de l'argent ou à de la « pierre, dont l'art et l'industrie des hommes « ont fait des figures (29) ». Mais pourrait-on dire : C'est précisément pour cela que nous devons le croire semblable à une statue d'or ou d'argent. Point du tout ; car nous n'y ressemblons point nous-mêmes, et surtout nos âmes. Pourquoi n'a-t-il pas aussitôt employé le langage philosophique, et n'a-t-il pas dit : Dieu est de nature incorporelle, invisible et sans figure ? Parce qu'il semblait inutile de parler ainsi à des hommes qui ne savaient pas encore que Dieu était unique. Aussi, laissant cette question, il insiste sur ce qu'il a déjà examiné, et dit : « Dieu, méprisant ces temps « d'ignorance, fait maintenant annoncer à tous « les hommes, et en tous lieux, qu'ils se con- « vertissent (30), parce qu'il a arrêté un jour « auquel il doit juger le monde, selon la jus- « tice, par celui qu'il a destiné à être juge ; ce « dont il a donné à tous les hommes une « preuve certaine en le ressuscitant d'entre les « morts ». Vous voyez qu'il avait ébranlé leurs âmes par ce mot : « Il a arrêté un jour » ; ce qui les avait terrifiés ; puis il trouve l'occasion d'ajouter : « En le ressuscitant d'entre les « morts ».

Mais revenons à ce qui précède. « Pendant « que Paul les attendait à Athènes, son esprit « était irrité ». Cette irritation ne signifie pas de la colère ou de l'indignation, mais de la vigilance et du zèle ; de même que dans le passage où il est dit : « Il y eut entre eux une « contestation ». (Act. xv, 39.)

2. Observez que c'est la Providence qui a permis qu'il fût, malgré lui, obligé d'attendre ses compagnons. Le mot « d'agitation » montre seulement sa sollicitude, mais, je le répète, sa vigilance était loin de ressembler à la colère et à l'indignation. Il ne pouvait supporter ce qu'il voyait, mais il en souffrait. « Il discu- « tait donc dans la synagogue avec les Juifs et « ceux qui craignaient Dieu ». Vous le voyez discutant encore contre les Juifs ; quant à ceux qui craignaient Dieu, il entend par là les prosélytes. Car les Juifs étaient dispersés de tous côtés depuis la venue du Christ ; ainsi la loi tombait, et en même temps leur présence exhortait les hommes à la piété. Quant à eux, ils n'y gagnaient rien, sinon de multiplier les témoignages de leurs malheurs. « Quelques « philosophes épicuriens et stoïciens discu- « taient avec lui ». Les Athéniens ne jouissaient plus de leurs lois, puisqu'ils étaient soumis aux Romains. Alors, de quoi et pourquoi voulaient discuter ces philosophes ? Parce qu'ils en voyaient d'autres qui discutaient avec Paul et qui avaient de la considération pour lui. Mais observez qu'ils commencent par parler d'une manière offensante : « L'homme animal « ne comprend pas ce qui vient de l'Esprit ». (I Cor. II, 14.) « Il semble », disent-ils, « an- « noncer de nouveaux démons ». Ils donnaient à leurs divinités le nom de démons, car leurs villes étaient pleines d'idoles. « Ils le prirent « et le conduisirent devant l'Aréopage ». Pourquoi devant l'Aréopage ? Pour l'effrayer, car c'était là qu'on jugeait les affaires capitales. « Pourrions-nous savoir quelle est cette nou- « velle doctrine que vous publiez, car vous « nous dites des choses que nous n'avons jamais « entendues. Or, tous les Athéniens et les « étrangers qui demeuraient à Athènes, ne pas- « saient leur temps qu'à dire ou à entendre « quelque chose de nouveau ». Cela montre que tout ce peuple, qui n'était occupé qu'à parler et à écouter, regardait cependant cette doctrine comme nouvelle, parce qu'il ne l'avait jamais entendu expliquer. « Paul étant « donc au milieu de l'Aréopage, leur dit : « Athéniens, il me semble qu'en toutes choses « vous êtes religieux jusqu'à l'excès. En pas- « sant j'ai vu vos statues ». Il ne dit pas encore : vos démons, mais il s'y prépare ; quand il dit qu'ils sont « religieux à l'excès », c'est pour parler de cet autel. « C'est Dieu », dit-il, « qui « a fait le monde et tout ce qu'il contient ». D'un seul mot il renverse tous les dogmes des philosophes. En effet, les épicuriens disaient que l'univers s'était formé de lui-même par une réunion d'atômes ; les stoïciens prétendaient que tout était matériel et périrait par une conflagration. Mais Paul leur dit : le monde, avec tout ce qu'il contient, est l'œuvre de Dieu. Voyez quelle brièveté et, en même temps, quelle clarté ! Remarquez aussi que c'était pour eux une chose étrange que l'idée du

monde créé par Dieu. Ce que le premier venu sait maintenant était ignoré des Athéniens et des savants parmi les Athéniens. S'il a tout fait, il est clair qu'il est aussi le maître de tout. Vous voyez que Paul réunit ainsi les qualités de Dieu et de Créateur; elles s'appliquent aussi au Fils. Les prophètes disent partout que l'attribut principal de Dieu est, en effet, la création; mais les païens séparaient les idées de Créateur et de Seigneur, parce qu'ils croyaient la matière incréée. Enfin Paul n'expose et n'établit ses idées que d'une manière voilée, mais il corrige celle des païens. « Dieu n'habite pas », dit-il, « des temples « bâtis par les hommes ». Il habite en effet des temples, mais bien différents, qui sont les âmes des hommes; aussi a-t-il supprimé le culte matériel.

Eh quoi? N'habitait-il pas le temple de Jérusalem? Non, sans doute, mais il s'y manifestait. Pourquoi donc était-il honoré par les mains de l'homme chez les Juifs? Ce n'était pas par leurs mains, mais par leurs esprits; car il ne recherchait pas le culte matériel comme s'il en avait eu besoin. « Est-ce que je « mangerai », dit-il, « la chair des taureaux, « ou que je boirai le sang des boucs? » (Ps. XLIX, 13.) Paul avait dit : « Il n'est point « honoré par les ouvrages de la main des « hommes comme s'il avait besoin de rien »; mais ce n'était pas assez; c'est là un attribut de la divinité, mais il fallait en indiquer d'autres. Aussi il ajoute : « C'est lui qui donne à « tous la vie, la respiration et toutes choses ». Il expose ainsi deux caractères de la divinité : n'avoir besoin de personne et donner à tous. Comparez à cela la philosophie de Platon ou celle d'Epicure, et vous verrez combien elles sont frivoles. « Il a donné la vie et la respira- « tion ». Vous voyez qu'il n'a pas engendré, mais créé notre âme. Remarquez encore comment il tranche la question de la matière : « Il « a fait d'un sang unique toute la race hu- « maine, et lui a donné pour demeure toute « l'étendue de la terre ». Voilà une théorie bien supérieure à celle des atômes et de la matière éternelle. Elle montre que ni le corps ni l'âme de l'homme ne sont dus à une agrégation fortuite; c'était là ce que disaient les païens en prétendant qu'il n'y avait pas de création. Lorsque Paul dit que Dieu ne veut pas être honoré par les mains des hommes, il sous-entend qu'il veut l'être par leur esprit et leurs pensées. « C'est », dit-il, « le maître du « ciel et de la terre ». Il n'y a donc pas de divinités spéciales. « Dieu a fait le monde et tout « ce qu'il contient ». Après avoir montré comment le monde a été fait, il déclare que Dieu n'habite pas des temples faits de la main des hommes; c'est comme s'il disait : Si c'est Dieu, il est clair qu'il a tout créé; s'il n'a point créé, il n'est pas Dieu. Les dieux, dit-il, qui n'ont pas fait le ciel et la terre, doivent périr. Il expose des dogmes bien supérieurs à tout ce que l'on connaissait (quoiqu'il ne révèle pas toutes les grandes vérités, car le temps n'était pas encore venu, et il parlait comme à des enfants); du moins il explique le Dieu créateur, souverain et indépendant.

3. En disant qu'il avait fait venir le genre humain d'un sang unique, il fait voir qu'il est l'auteur de tous les biens. Est-il rien d'aussi sublime? Que Dieu ait fait tous les hommes avec un seul, cela est admirable; mais qu'il les contienne tous en lui-même, cela est bien plus admirable encore. « Il donne à tous le « souffle et la vie ». Mais que veulent dire ces mots : « Il a marqué des époques précises et « des limites d'habitation à chaque peuple, afin « qu'ils cherchent Dieu et qu'ils tâchent de le « trouver, comme avec la main et à tâtons ». Tout le monde, veut-il dire, n'est pas dans la nécessité de chercher Dieu; il est vrai que Dieu a ordonné de le chercher; mais ce n'est pas en tout temps, c'est seulement à des époques prescrites. Ces paroles signifient seulement que ceux même qui l'avaient jusque-là cherché parmi eux ne l'avaient pas trouvé, quoique sa présence fût aussi manifeste que si l'on pouvait le toucher. Car, en réalité, on ne peut pas dire que le ciel soit d'un côté et qu'il ne soit pas de l'autre, qu'il soit visible à une époque et non à une autre. Il est facile à trouver à toute époque et dans tout pays; Dieu a voulu qu'on pût le chercher sans être arrêté par les obstacles de temps et de lieux. Mais cette doctrine, que le royaume des cieux existait partout et en tout temps, n'aurait été profitable pour ces gens-là que s'ils avaient voulu l'appliquer. Aussi Paul ajoute : « Quoiqu'il ne « soit pas loin de chacun de nous », mais qu'il soit près de tout le monde. C'est comme s'il disait : Non-seulement Dieu nous a donné la respiration, la vie, et tout en un mot; mais, ce qui est le comble de ses bienfaits, il s'est fait connaître à nous, il nous a accordé de pouvoir

le trouver et le posséder. Mais nous n'avons pas voulu le chercher, quoiqu'il fût à notre portée : « Il n'est pas loin de chacun de nous ». O ciel ! l'apôtre dit que Dieu est à côté de chacun des habitants de la terre. Est-il rien de plus grand que cette parole? Voyez comme elle confond la pluralité des dieux. Pourquoi dire seulement qu'il n'est « pas loin? » Il est si près qu'on ne peut vivre sans lui, « car « c'est en lui que nous avons la vie, le mouve- « ment et l'être ». Paul semble dire, comme en prenant une comparaison matérielle : on ne peut ignorer que l'air est répandu partout, qu'il est près de nous et même en nous ; il en est de même pour le créateur de toutes choses. Ainsi tout, dit-il, vient de lui ; c'est de la Providence qu'il veut parler, et de la conservation du monde, lorsqu'il dit que nous avons en lui l'être, le mouvement, la vie. Il ne dit pas : Par lui, mais : « En lui », ce qui annonce une union plus intime. Le poète qu'il cite n'avait pas la même idée quand il disait : « Nous « sommes sa race ». Ces mots que le poète applique à Jupiter, Paul les applique à Dieu ; non pas qu'il confonde l'un et l'autre, loin de là ! Mais il les adresse à qui de droit. Il rend aussi au vrai Dieu l'autel qu'on n'avait pas dressé pour lui. En effet, chez les gentils, beaucoup de paroles et d'actions religieuses s'adressaient, à leur insu, au Dieu véritable, mais ils croyaient qu'elles s'appliquaient à un autre.

Dites-moi, en effet, à qui cette inscription : « Au Dieu inconnu », pouvait-elle convenir le mieux, au Créateur, ou au démon? Assurément c'était au Créateur, que l'on savait exister, sans le connaître. De même cette faculté de tout produire ne s'applique véritablement qu'à Dieu et non à Jupiter qui n'était qu'un homme et un détestable imposteur. Ce n'est pas à propos d'un être pareil que Paul a pu dire : « Nous sommes sa race » ; loin de là ! Son idée est toute différente. Il dit que nous sommes fils de Dieu, c'est-à-dire sa famille, ses proches, ou bien encore ses alliés et ses voisins. Pour qu'on ne lui fasse plus ce reproche : « Vous nous dites des choses étrangères « à nos oreilles », (en effet rien n'est plus désagréable aux hommes en général), il cite un de leurs poètes. Il ne leur dit point : Vous ne devez pas croire que Dieu ressemble à un objet d'or ou d'argent, c'est là une pensée perverse et détestable ; il leur parle plus doucement : « Nous ne devons pas croire » à cette ressemblance, mais nous devons voir plus haut. Qu'est-ce qui est plus haut? Dieu, mais nous n'en parlons pas encore, car c'est le nom de la toute-puissance ; jusqu'ici nous ne disons que ceci : Le divin ne ressemble pas à ces objets ; en effet, qui pourrait le soutenir ? Voyez comme il arrive peu à peu à l'idée de l'immatériel : car une divinité, quand même on la concevrait matérielle, différerait encore de ces représentations : « Puisque nous sommes la « race de Dieu, nous ne devons pas croire que « le divin soit semblable à de l'or, à de l'ar- « gent ou à de la pierre dont l'art et l'indus- « trie des hommes ont fait des figures ». Mais, dira-t-on : Puisque nous ne le pensons pas, à quoi bon ce langage ? C'est que le discours de Paul s'adressait à la multitude, aussi avait-il raison de parler ainsi ; car si nous-mêmes, au point de vue de notre âme, nous ne ressemblons pas à ces objets, Dieu y ressemble encore bien moins : il commence donc par les détourner de cette idée. Non-seulement Dieu ne ressemble point à un produit de l'art du sculpteur, mais aucune conception humaine ne peut le représenter, ni l'art ni la pensée ne peuvent se le figurer. Aussi dit-il : Si Dieu peut être le produit de l'art et de la pensée humaine, si la substance de Dieu est donc aussi dans une pierre, comment, nous qui vivons en lui, ne le trouvons-nous pas? Il reproche ainsi deux choses à ses auditeurs : D'abord de ne pas trouver Dieu, ensuite de se le figurer comme ils le font. Par elle-même, la pensée humaine n'est pas digne de foi. Mais après avoir ainsi ému leurs esprits et leur avoir montré qu'ils étaient inexcusables, voyez ce qu'il ajoute : « Dieu, méprisant ces temps « d'ignorance, fait maintenant annoncer à « tous les hommes et en tous lieux qu'ils se « convertissent ». Quoi ! personne ne sera puni? Personne de ceux qui voudront se repentir. Il ne parle pas de ceux qui sont morts, mais de ceux auxquels s'adresse sa parole. Dieu, dit-il, ne vous demande pas de comptes. Il ne dit pas : Dieu vous a dédaignés, vous a pardonnés ; il dit : vous ignoriez. Le dédain supposerait qu'il n'inflige pas de punition à ceux qui en méritent, mais ce n'était qu'une erreur. Il ne dit point : Vous vous êtes égarés volontairement, mais il l'a fait comprendre plus haut, en disant : « Il faut se repentir en tous lieux ». Par là, il faut comprendre toute la terre.

4. Voyez comme il les détourne de la pluralité des dieux : « Parce qu'il a arrêté un jour « dans lequel il doit juger le monde selon la « justice », il parle encore du monde pour indiquer les hommes, « par celui qu'il a mar- « qué en le ressuscitant des morts ». Observez qu'il atteste la passion, par cela même qu'il rappelle la résurrection. La vérité du jugement est prouvée par la résurrection dont elle est la conséquence nécessaire, et la vérité de toutes ces paroles était démontrée, puisqu'il s'était relevé du tombeau. En effet, tout le monde étant convaincu qu'il était ressuscité des morts, on devait aussi croire tout le reste. Voilà ce que l'on disait aux Athéniens et ce qu'il faudrait aussi nous dire ; savoir : que nous devrions tous faire pénitence, parce que Dieu a marqué un jour où il jugera le monde. Voyez quel juge il nous donne, rempli de providence, de bonté, de miséricorde, de puissance, de sagesse, enfin réunissant toutes les qualités du Créateur. Ses paroles ont prouvé qu'il était ressuscité des morts. Faisons donc pénitence, puisque le jugement est inévitable. Si le Christ n'est pas ressuscité, nous ne serons pas jugés ; s'il est ressuscité, nous serons certainement jugés. « Il est mort pour comman- « der aux vivants et aux morts. (Rom. XIV, 9.) « Nous serons tous présents devant le tribunal « du Christ, pour que chacun soit rémunéré « d'après ses actions ». (Ibid. 10, et II Cor. V, 10.) Ne pensez pas que ce soient là des paroles en l'air : il s'agit de la résurrection universelle, car c'est ainsi que se fera le jugement. Ces mots : « En le ressuscitant des morts », s'appliquent au corps ; c'est lui qui était mort, qui avait succombé. Chez les païens, on rejette également la création et le jugement ; on les regarde comme des contes d'enfants ou comme les folies de l'ivresse. Mais nous qui en sommes profondément convaincus, profitons-en, et efforçons-nous d'être les serviteurs du Christ. Jusques à quand serons-nous ses ennemis ? Jusques à quand le repousserons-nous ? Vous vous écriez : Nous en sommes loin ; pourquoi ce langage ? Je me garderais bien de le dire si vous ne le faisiez pas, mais à quoi servirait de me taire quand les faits parlent aussi clairement ? Comment parviendrons-nous à l'aimer ? Je l'ai dit mille fois, mais je vais le répéter encore : il me semble avoir trouvé pour cela une méthode puissante et infaillible. Après avoir réfléchi aux bienfaits que nous avons reçus de Dieu en commun avec tous les hommes, et qui sont trop importants et trop nombreux pour que nous puissions les compter ; après en avoir rendu grâces à Dieu, songeons à tous les bienfaits que chacun de nous a reçus, et rappelons-les tous les jours à notre mémoire. Comme ils font sur nous plus d'effet que les autres, chacun de nous doit les méditer et examiner avec soin s'il n'a pas évité quelque danger, échappé à ses ennemis, enfin s'il n'a pas quelques bienfaits inscrits à son compte sur le livre de Dieu : par exemple, s'il n'a pas été soustrait à quelque péril en sortant avant le jour, s'il n'a pas triomphé de l'attaque de quelques malfaiteurs, s'il n'a pas été guéri d'une maladie dont tout le monde désespérait ; toutes ces pensées ont une grande influence pour nous rendre Dieu propice. Si Mardochée, du moment que le roi se rappela le service qu'il lui avait rendu, fut récompensé par ce souverain au point de partager sa grandeur, nous serons récompensés à plus forte raison si nous examinons avec soin en quoi Dieu a reçu nos offenses et en quoi nous avons reçu ses bienfaits ; nous montrerons ainsi notre reconnaissance et notre repentir. Mais personne ne fait cette méditation. Quand nous parlons de nos péchés, nous disons seulement que nous avons péché sans récapituler nos fautes ; de même, quand nous parlons des bienfaits de Dieu, nous disons en général que nous en avons reçu, mais nous ne les examinons pas en particulier, nous ne disons point où, quand, ni comment ils nous ont été accordés. Mettons-y dorénavant tout notre soin. Si même on peut retrouver les plus anciens, qu'on les rappelle au souvenir, comme si l'on avait découvert un grand trésor. Cela nous est encore utile pour ne pas désespérer. Car lorsque nous aurons vu que Dieu nous a souvent protégés, nous ne désespérerons plus et nous ne croirons plus qu'il nous ait abandonnés : nous posséderons ainsi une grande preuve de sa providence à notre égard, puisque nous songerons que, malgré nos péchés, il ne nous a pas punis et que même il nous a protégés.

5. Voici une anecdote que j'ai entendu raconter. Un enfant qui n'avait pas encore quinze ans se trouvait aux champs avec sa mère. Des miasmes ayant infecté l'air, tous deux furent pris de la fièvre ; c'était en automne. La mère se hâta d'aller à la ville. L'enfant, auquel les

médecins ne permirent pas ce déplacement, étant dévoré par la fièvre, eut l'idée de se gargariser, croyant qu'il apaiserait la fièvre par ce moyen et en ne prenant aucun aliment. C'était une idée d'enfant, aussi cette obstination mal placée ne lui fit-elle aucun bien. Lorsqu'enfin il se trouva à la ville, sa langue était paralysée et il resta longtemps sans parler, au point de ne rien pouvoir articuler; cependant il lisait et prit des leçons pendant longtemps, mais cela ne l'avançait à rien. Il avait perdu toute espérance et sa mère était désolée. Les médecins faisaient des consultations de toutes espèces, sans aucun résultat; enfin le bon Dieu rompit le lien de sa langue et il parla avec autant de facilité qu'autrefois. Sa mère racontait aussi que, lorsqu'il était petit, il avait eu dans le nez ce qu'on appelle un polype; les médecins en avaient aussi désespéré; sa mère était réduite à désirer sa mort, et son père (qui existait encore), le croyait également perdu; en un mot, c'était une anxiété générale. Mais le mouvement violent d'un accès de toux chassa cette excroissance maladive, et tous les accidents cessèrent. Néanmoins, après qu'il fut guéri, il lui tomba sur les yeux une fluxion d'une humeur âcre et visqueuse qui produisait une chassie tellement épaisse, que les yeux en étaient fermés : le plus grave était la crainte qu'il ne restât aveugle, comme tout le monde le prévoyait. Cependant, par la grâce de Dieu, il fut encore délivré promptement de cette maladie.

Voilà ce que j'ai entendu dire; je vais maintenant vous raconter ce que je sais par moi-même. A l'époque où j'étais très-jeune, les tyrans qui gouvernaient notre ville conçurent des soupçons : l'extérieur des remparts était garni de soldats pour tâcher de saisir des livres de sorcellerie et de magie. Celui qui avait écrit cet ouvrage et qui l'avait jeté, à peine terminé, dans la rivière, fut arrêté : on lui demanda son livre qu'il ne put donner, et on le fit passer dans la ville tout couvert de chaînes. Après avoir recueilli des preuves de sa culpabilité, on le punit; pendant ce temps, comme j'allais à l'église des martyrs, je passais près des jardins sur la rivière, avec un camarade. Celui-ci, voyant un livre qui flottait, le prit d'abord pour un linge; il s'approcha, reconnut que c'était un livre et descendit pour le prendre. Moi, je taquinais mon camarade, et, en plaisantant, je réclamais ma part de l'épave. Mais, dit-il, voyons ce que c'est; et, en tournant un coin de la page, il vit des figures de magie. Au même instant un soldat vint à passer. Mon ami cacha le livre, il tremblait de peur. Qui aurait cru que nous l'avions retiré du fleuve, tandis que l'on arrêtait une foule de gens, même sans qu'ils fussent suspectés? Nous n'osions le jeter, de peur d'être aperçus, et nous redoutions également de le déchirer. Enfin, avec l'aide de Dieu, nous réussîmes à le jeter, et nous fûmes sauvés du danger le plus terrible.

Je pourrais, si je le voulais, vous citer une foule d'exemples, mais je vous ai dit ces faits afin que vous en profitiez et pour que, si l'un de vous est exposé à des accidents, non pas identiques, mais analogues, il ne les oublie jamais. Par exemple, si une pierre lancée droit contre vous ne vous atteint pas, gardez-en toujours un souvenir qui sera très-agréable à Dieu. Quand nous nous rappelons les hommes qui ont pu nous sauver la vie, nous sommes affligés d'être incapables de rien faire pour eux : nous devrions, à plus forte raison, avoir le même sentiment à propos de Dieu. Il en résulte encore un autre avantage : Si nous sommes portés au désespoir, disons-nous : « Puis-« que nous recevons le bien de la part du « Seigneur, ne devons-nous pas aussi en ac-« cepter le mal? » (Job, II, 10.) Jacob avait la même pensée quand il disait : « L'ange qui « m'a arraché au mal depuis ma jeunesse[1] ». (Gen. XLVIII, 16.) Réfléchissons, non-seulement que nous avons été arrachés au mal, mais rappelons-nous comment et dans quelles circonstances. Voyez comme Jacob se rappelle chaque bienfait en particulier : « J'ai passé le Jourdain « avec mon bâton ». (Gen. XXXII, 10.) Les Juifs gardaient constamment le souvenir de ce qui était arrivé à leurs ancêtres, et parlaient sans cesse de leurs aventures d'Egypte. Et nous aussi, à plus forte raison, rappelons-nous ce qui nous est arrivé quand nous sommes tombés dans l'inquiétude et le malheur, et reconnaissons que si Dieu ne nous avait tendu la main, nous aurions péri depuis longtemps. Songeons-y tous et pensons-y chaque jour, rendons à Dieu de continuelles actions de grâces, rapportons tout à sa gloire et ne cessons de le célébrer, afin d'être récompensés de notre reconnaissance, par la grâce et la mi-

[1] La Vulgate porte : *Angelus qui erint me de cunctis malis.*

séricorde de son Fils unique, auquel, ainsi qu'au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

MAIS LORSQU'ILS L'ENTENDIRENT PARLER DE LA RÉSURRECTION DES MORTS, QUELQUES-UNS S'EN MOQUÈRENT ET LES AUTRES DIRENT : « NOUS VOUS ENTENDRONS UNE AUTRE FOIS SUR CE POINT ». — AINSI PAUL SORTIT DU MILIEU D'EUX. (CHAP. XVII, VERS. 32, 33, JUSQU'AU VERS. 18 DU CHAP. XVIII.)

ANALYSE.

1 et 2. Saint Paul prêche à Corinthe. — Il comparaît devant le proconsul Gallion. — Saint Paul fut conduit à Rome enchaîné, parce que s'il y fût arrivé autrement il en aurait été chassé en qualité de Juif, car le décret d'expulsion porté par Claude contre les hommes de cette nation, était encore récent.

3 et 4. Exhortation à la mansuétude. — Que l'insulteur n'attire le mépris que sur lui-même. — Comparaison entre l'homme emporté et l'homme patient. — L'homme patient ressemble à Dieu, l'homme colère au démon.

1. Pourquoi Paul, après avoir persuadé les Athéniens au point que ceux-ci lui disaient : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce « point », et lorsqu'il n'y avait aucun danger, se hâte-t-il de quitter Athènes? Peut-être savait-il qu'il n'y aurait pas grand succès; d'ailleurs le Saint-Esprit le conduisait à Corinthe. « Quelques-uns néanmoins se joignirent à « lui et embrassèrent la foi; entre lesquels fut « Denys, sénateur de l'Aréopage, une femme « nommée Damaris, et d'autres avec eux (34). « Après cela, Paul, étant parti d'Athènes, vint « à Corinthe (XVIII, 1). Et ayant trouvé un « juif, nommé Aquilas, originaire du Pont, « qui était nouvellement venu d'Italie avec « Priscille, sa femme, parce que l'empereur « Claude avait ordonné à tous les Juifs de « sortir de Rome, il se joignit à eux (2). Et « parce que leur métier était de faire des tentes « et que c'était aussi le sien, il demeurait chez « eux et y travaillait (3) ». C'était en effet, comme je l'ai dit, le Saint-Esprit qui le menait à Corinthe où il devait rester, car les Athéniens, quoique toujours amateurs de nouveaux discours, n'y faisaient guère attention; c'est qu'ils tenaient moins à écouter qu'à parler eux-mêmes, aussi s'éloignaient-ils de l'orateur. Puisque telle était leur habitude, pourquoi accusaient-ils Paul de « paraître an- « noncer des dieux étrangers? » C'est que ces dogmes étaient pour eux fort obscurs. Cependant il convertit Denys l'Aréopagite et quelques autres, car ceux qui voulaient vivre en hommes de bien ne tardaient pas à écouter sa parole, mais il n'en était pas de même pour les autres. Paul semble s'être contenté de leur laisser les germes de la foi, car la moitié de sa vie s'était déjà écoulée. Il mourut sous Néron; alors on était sous Claude, époque à laquelle se préparait déjà la guerre contre les Juifs, mais de loin, et comme pour les ramener au bien : en attendant, on les renvoyait de Rome comme des pestiférés! Aussi, c'est la Providence qui permit que Paul fût emmené en captivité, pour qu'il ne fût pas chassé comme un Juif, mais amené par force et privé de sa liberté.

« Il demeurait chez eux ». O ciel! quelle justice il devait trouver chez eux pour y demeurer! Mais s'il demeure avec eux, c'est surtout parce qu'avec des gens de sa profession

il est mieux placé pour ne rien recevoir de personne, selon ce qu'il dit : « Mais je fais « cela, et je le ferai toujours, afin d'ôter à « ceux qui la cherchent une occasion de se « glorifier en paraissant semblables à nous. « (II Cor. xi, 12.) Il prêchait dans la syna- « gogue tous les jours de sabbat et cherchait à « persuader les Juifs et les gentils (4). Quand « Silas et Timothée furent venus de Macé- « doine, Paul fut encore plus excité par le « Saint-Esprit à attester aux Juifs que Jésus « était le Christ (5) ». Cela montre qu'ils gênaient ses prédications et même s'y opposaient. Voilà ce qu'ils faisaient. Que fit Paul? Il les abandonne en les frappant de terreur. Il ne leur dit plus : « C'était à vous qu'il fallait « d'abord annoncer la parole » (Act. xiii, 46); mais il le donne à entendre : « Comme les « Juifs le contredisaient et blasphémaient, il « secoua ses habits et leur dit : Que votre sang « retombe sur votre tête; pour moi, j'en suis « innocent, je vais désormais chez les gen- « tils (6). Etant parti de là, il alla dans la mai- « son d'un nommé Juste [1], qui craignait Dieu, « dont la maison tenait à la synagogue (7). « Crispe, chef d'une synagogue, crut aussi au « Seigneur avec toute sa famille : plusieurs « Corinthiens, ayant entendu Paul, crurent « aussi et furent baptisés (8) ». Voyez comment, après avoir encore dit « désormais », il ne néglige pas les Juifs; il n'avait parlé ainsi que pour exciter leur zèle. Ensuite il vient chez Juste, dont la maison tenait à la synagogue. Il avait choisi ce voisinage pour animer la foi des Juifs, s'ils voulaient s'y prêter. « Crispe, chef d'une synagogue, crut aussi au « Seigneur avec toute sa famille ». C'était surtout là une raison suffisante pour les convertir. « Le Seigneur dit à Paul, en vision durant « la nuit : ne crains rien, mais parle sans te « taire (9); car je suis avec toi et personne ne « pourra te maltraiter, parce que j'ai dans cette « ville un grand peuple (10) ». Voyez toutes les raisons que Dieu emploie pour le convaincre, et surtout celle-ci qui est la plus rassurante : « Car j'ai dans cette ville un grand « peuple ». Cependant, dira-t-on, ils se sont emportés contre lui? Mais leur colère a été impuissante, et ils se sont bornés à le conduire devant le proconsul. « Il demeura donc un an « et demi à Corinthe, leur enseignant la parole « de Dieu (11). Or, Gallion étant proconsul « d'Achaïe, les Juifs, d'un commun accord, « s'élevèrent contre Paul et le menèrent à son « tribunal (12), en disant : Celui-ci veut per- « suader aux hommes d'adorer Dieu d'une « manière contraire à la loi (13) ». Vous remarquez que c'est toujours pour la même raison qu'on l'accuse en public. Remarquez aussi, lorsque les Juifs disent qu'il persuade aux hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la loi, que le proconsul ne s'en inquiète pas et que plutôt il défend Paul. Ecoutez sa réponse : « S'il s'agissait de quelque « injustice ou de quelque mauvaise action, je « serais obligé de vous écouter ». Cela semble le langage d'un homme juste, et on en est convaincu en observant toute la sagesse de sa réponse. « Comme Paul allait parler, Gallion « dit aux Juifs : S'il s'agissait de quelque in- « justice ou de quelque mauvaise action, je « serais obligé de vous écouter (14). Mais s'il « ne s'agit que de contestations de doctrine, « de mots et de votre loi, démêlez vos diffé- « rends comme vous l'entendrez, car je ne « veux point m'en rendre juge (15). Il les fit « retirer ainsi de son tribunal (16). Et tous les « gentils, ayant saisi Sosthènes, chef d'une « synagogue, le battaient devant le tribunal, « sans que Gallion s'en mît en peine (17) ». C'était encore une preuve de justice, car les coups que l'on donnait à cet homme ne semblaient pas au proconsul une offense pour lui-même, tant les Juifs étaient insolents.

2. Mais revenons à ce qui précède. « Lors- « qu'ils entendirent parler de la résurrection « des morts, les uns s'en moquaient, les autres « disaient : Nous vous entendrons une autre « fois ». Qu'elles étaient cependant grandes et sublimes ces vérités qui attiraient plutôt leurs railleries que leur attention ! Ils se moquaient de la résurrection, car « l'homme animal ne « saisit pas les choses qui viennent de l'Es- « prit ». (I Cor. xi, 14.) Ainsi Paul se retira du milieu d'eux. Pourquoi ce mot : « ainsi ? » C'est-à-dire que les uns l'avaient cru et que les autres l'avaient raillé. « Quittant donc Athènes « il vint à Corinthe. Ayant trouvé un Juif « nommé Aquila, originaire du Pont, et qui « était nouveau-venu en Italie, il demeura « avec lui et y travailla ». Voyez comme la loi commence à tomber. Aquila était Juif, et il accomplit à Cenchrées le vœu de se faire couper les cheveux (18); puis il va en Syrie avec

[1] La Vulgate met Tite-Juste.

Paul ; comme il était du Pont, il ne tient pas à venir à Jérusalem ni dans ses environs, et il en reste éloigné. Paul demeure chez lui et ne rougit pas d'y demeurer ; il y reste comme dans une bonne hôtellerie, plus commode pour lui que tous les palais. Ne riez pas, mes bien-aimés. Un athlète est mieux dans un gymnase que sur des tapis moelleux ; une épée de fer convient mieux au soldat qu'une épée d'or. Au milieu de sa prédication, « il travaillait ». Rougissons donc, nous qui vivons dans l'oisiveté, même quand nous n'avons pas de prédication à faire. « Il discutait dans la synagogue « tous les jours de sabbat et cherchait à per- « suader les Juifs et les gentils. Mais les Juifs « le contredisant avec des paroles de blas- « phème », il s'éloigna. Par ce moyen, il comptait mieux les attirer. Pourquoi, en effet, quitte-t-il sa maison afin de venir demeurer près de la synagogue ? N'est-ce pas dans une intention de conversion ? car il ne considérait pas le danger qu'il pourrait y avoir. « Il leur « attestait » : il n'enseigne plus, mais il atteste. « Les Juifs le contredisant avec des paroles de « blasphème, il secoua ses habits et dit : Que « votre sang retombe sur votre tête ! » S'il le fait, c'est pour les effrayer aussi bien par ses actions que par ses paroles, et il s'exprime avec toute l'énergie d'un homme qui a déjà fait tant de conversions. « Pour moi », dit-il, « j'en suis innocent ; désormais je vais chez les « gentils ». Ainsi nous sommes responsables du sang de ceux qui nous ont été confiés, lorsque nous les négligeons. De même encore lorsqu'il dit : « Au reste, que personne ne me « cause de nouvelles peines ». (Gal. VI, 17.) C'était pour effrayer, car les Juifs n'étaient jamais aussi terrifiés de ses paroles que lui-même ne souffrait de leur incrédulité. « Par- « tant de là, il vint dans la maison de Juste ». Il voulait ainsi leur faire croire qu'il ne s'occupait plus que des gentils. « Crispus, chef de « synagogue, crut au Seigneur ainsi que toute « sa famille ». Voilà donc la foi qui s'étend sur une famille tout entière. C'est de ce Crispus, chef de synagogue, qu'il dit : « Je n'ai baptisé « personne que Crispus et Gaïus ». (I Cor. I, 14.) Je crois que c'était aussi le même qu'on appelait Sosthènes, dont la fidélité était telle, qu'après avoir été battu, il resta toujours attaché à Paul. « Le Seigneur dit à Paul, dans une « vision pendant la nuit : Ne crains rien et « parle ». Aussi reste-t-il longtemps dans cette ville, et ce qui l'y engage, ce n'est pas seulement la multitude des fidèles, mais l'attachement qu'il avait pour Jésus-Christ ; car le danger n'en était que plus grand lorsque les fidèles devenaient plus nombreux et que parmi eux se trouvait un chef de synagogue. « Ne « crains rien », lui dit le Seigneur. Cela suffisait pour le ranimer s'il avait été accessible à la crainte : peut-être aussi n'avait-il éprouvé aucune frayeur ; alors cette exhortation n'était faite que pour l'en détourner. Car, pour fortifier les siens, Dieu n'a pas toujours besoin de permettre qu'ils aient été faibles. En effet, rien ne causait à Paul autant de douleur que l'incrédulité et l'opposition à la foi. Voilà ce qui lui était plus pénible que tous les dangers. « Ne garde pas le silence, car j'ai un « grand peuple dans cette ville ». Peut-être alors le Christ lui est-il apparu.

« Gallion étant proconsul d'Achaïe : les Juifs « d'un commun accord s'élevèrent contre « Paul ». Observez que c'est après un an et demi qu'ils s'élèvent contre lui, quand ils n'avaient plus l'usage de leurs propres lois. Ce qui exaltait surtout les Corinthiens, c'est qu'ils savaient que le gouverneur ne s'abaisserait pas jusqu'à une pareille affaire. En effet, ce n'était pas la même chose de l'emporter dans une contestation judiciaire ou d'entendre le gouverneur déclarer aux Juifs qu'il ne s'inquiétait pas de cette affaire. Voyez combien celui-ci est prudent. Il ne répond pas immédiatement : Je ne m'en inquiète pas ; mais que dit-il ? « O Juifs, s'il s'agissait de quelque injustice ou « de quelque mauvaise action, je serais obligé « de vous écouter. Mais s'il ne s'agit que de « mots et de votre loi, décidez vous-mêmes ; je « ne veux pas en être juge : il les renvoya « ainsi de son tribunal ». La victoire fut éclatante. « Et tous ayant saisi Sosthènes, chef « d'une synagogue, le battaient devant le tri- « bunal, sans que Gallion s'en mît en peine ». Quelle honte pour tous ! « Sans que Gallion « s'en mît en peine ». Cependant l'offense retombait sur lui. Mais ceux-ci, livrés à eux-mêmes et pleins de honte, s'abandonnent à leur injuste fureur. Mais pourquoi Paul ne les frappe-t-il pas à leur tour, puisqu'il en avait aussi la permission ? C'est qu'il savait réfléchir. Il ne frappa point, pour que le juge connût de quel côté était la douceur. Les assistants en retirèrent un grand enseignement : ils reconnurent, par la bonté des uns et la violence

des autres, que ces choses réclamaient la sentence du juge. Aussi celui-ci ne dit pas : Je le défends, de crainte qu'ils ne commissent de nouvelles violences ; mais « je ne veux pas. Je « ne veux pas », dit-il, « en être juge », tant il avait de réserve. C'est ce que Pilate disait à propos du Christ : « Prenez-le, et jugez-le se- « lon votre loi ». (Jean, XVIII, 31.) Le proconsul aussi voulait qu'ils jugeassent suivant la loi ; mais les Juifs se conduisirent comme des fous ou des gens ivres. Paul vint donc d'Athènes à Corinthe, parce que dans cette dernière ville, Dieu y avait un grand peuple. On le frappa et il garda le silence.

3. Cherchons à l'imiter et ne frappons ceux qui nous frappent que par notre douceur, notre silence, notre patience. Ce sont là les armes les plus puissantes, celles qui font des blessures plus graves et plus pénibles, car les plaies de l'âme sont plus douloureuses que celles du corps. Souvent nous sommes obligés de blesser nos amis ; mais, comme c'est dans leur intérêt, ils doivent s'en réjouir. Au contraire, si vous avez une intention offensante, vous frappez le cœur, et vous causez la plus grande douleur possible, car c'est là que les blessures sont cruelles. Nous allons maintenant faire tous nos efforts pour démontrer que la douceur frappe plus que la rudesse. Cela se reconnaît clairement par les faits et l'expérience. Cependant, si vous le permettez, nous allons en faire la démonstration par le raisonnement, quoique nous l'ayons déjà faite plusieurs fois.

Quand nous recevons une injure, rien ne nous afflige plus que le jugement de ceux qui en sont témoins ; en effet, ce n'est pas la même chose d'être injurié en public ou en particulier, et nous supportons bien plutôt l'injure quand elle est secrète, quand personne n'en a été témoin et ne la connaît. Ce n'est donc pas tant l'injure elle-même qui nous afflige que sa publicité : au point que si quelqu'un nous honorait en public et nous injuriait en particulier, nous lui en saurions gré. C'est que l'outrage n'est pas par lui-même ce qui cause notre douleur, c'est le jugement des assistants et la crainte de leur mépris. Que sera-ce donc, si les spectateurs sont pour nous ? L'insulteur ne devient-il pas alors l'insulté, puisque les témoins jugent en notre faveur ? Dites-moi, en effet, qui méprisent-ils ? Celui qui lance l'outrage, ou celui qui le subit en silence ? Un mouvement irréfléchi nous porterait à dédaigner celui qui reçoit l'injure ; mais examinons froidement pour ne pas nous laisser entraîner par la passion : alors, qui condamnerons-nous d'un commun accord ? Assurément celui qui fait injure à l'autre, s'il est son inférieur, nous dirons qu'il est fou ; s'il est son égal, nous dirons qu'il ne réfléchit pas ; s'il lui est supérieur, nous ne l'approuverons pas davantage. Lequel, dites-moi, mérite nos éloges, celui qui se trouble, s'agite, s'emporte et méconnaît ainsi notre commune nature, ou bien celui qui reste tranquille et sans orage dans le port de la sagesse ? Celui-là ne ressemble-t-il pas à un ange, et le premier ressemble-t-il même à un homme ? L'un ne supporte pas ses chagrins, l'autre supporte même ceux d'autrui ; l'un ne peut se souffrir lui-même, l'autre souffre encore son prochain ; l'un est ballotté par la tempête, l'autre navigue en paix, et son navire est poussé par des vents favorables. Il n'a pas permis à l'ouragan de la colère de gonfler ses voiles et de submerger le vaisseau de son âme ; mais un zéphyr bienveillant le conduit avec douceur dans le port de la sagesse. De même que, dans un navire menacé du naufrage, les matelots ne savent ce qu'ils jettent à la mer, si ce sont leurs effets ou ceux qu'ils ont reçus en dépôt, et qu'ils perdent tout, ce qui est précieux comme ce qui ne l'est pas, mais qu'une fois la tempête apaisée, en réfléchissant à tout ce qu'ils ont ainsi jeté, ils se mettent à pleurer, et que le chagrin de leurs pertes les empêche de jouir du beau temps ; de même aussi, ceux chez qui se déchaîne l'orage de la fureur parlent et agissent en désordre et sans savoir pourquoi ; mais, quand leur colère s'est calmée, ils réfléchissent à leur emportement, ils songent à ce qu'ils ont perdu et ne jouissent pas du calme qui leur est rendu, parce qu'ils se souviennent d'avoir lancé des paroles qui les déshonorent et leur ont fait subir une perte plus grande que celle de leurs richesses, la plus grande de toutes, celle de la considération qui s'attache à la justice et à la douceur.

La colère nous couvre de véritables ténèbres. « L'insensé a dit dans son cœur : il n'y « a pas de Dieu ». (Ps. XIII, 1.) Peut-être ce mot serait-il juste aussi pour l'homme en colère, et pourrait-on ajouter que l'homme en fureur a dit : il n'y a pas de Dieu. En effet, « il « ne s'inquiète pas de l'étendue de sa colère ».

(Ps. x, 4, sec. Heb.) S'il lui survient une pieuse pensée, le voilà qui fuit en désordre, qui ne sait où se réfugier. Si vous n'êtes pas plus affligé que l'homme injurié par vous, injuriez-le encore, continuez ; mais le tribunal secret de votre conscience vous a déjà flagellé mille fois. Quand vous saurez que la victime de vos injures n'a prononcé aucune parole amère, n'en serez-vous pas plus affligé ? Dites-moi, comment avez-vous pu outrager si cruellement cet homme si doux, si humble, si modeste ? Voilà ce que nous disons souvent, mais nous ne voyons pas que la conduite en profite. Eh quoi ! Un homme insulte un homme, un serviteur son compagnon de servitude ? Mais pourquoi s'en étonner puisque bien des gens insultent Dieu lui-même ?

4. Que cela vous console, si l'on vous offense. On vous a injuriés ? mais l'on injurie Dieu lui-même. On vous a insultés ? mais on insulte Dieu lui-même. On a craché sur vous ? c'est ce qu'a souffert Notre-Seigneur. Il est comme nous, il souffre les offenses et n'offense pas. Jamais il n'a blessé personne injustement ; loin de là ! jamais il n'a été injurieux ni injuste ; c'est donc nous et non pas vous qui sommes avec lui. Supporter l'injure, c'est le propre de Dieu ; injurier sans raison, c'est l'œuvre du démon. Voilà les deux côtés. On a dit au Christ : « Vous êtes possédé du démon ». (Jean, vii, 20.) Il reçut un soufflet d'un esclave du grand prêtre. (Jean, xviii, 22.) C'est au niveau de pareilles gens qu'il faut mettre ceux qui insultent injustement. Car si, à propos d'une seule parole, Jésus a donné à Pierre le nom de Satan (Marc, viii, 33), ce nom s'appliquera encore bien mieux aux Juifs, lorsqu'ils agiront en Juifs ; de même qu'ils ont déjà été appelés enfants du diable (Jean, viii, 44), parce qu'ils faisaient des actions diaboliques. Qui êtes-vous donc, pour outrager, dites-moi ? Ou plutôt, si vous outragez, c'est que vous n'êtes rien ; car celui qui mériterait le nom d'homme n'outragerait point. Dans les disputes, on dit souvent : Qui es-tu ? On devrait parler autrement ; dire, par exemple : Insulte-moi tant que tu voudras ; tu n'es rien. Nous disons plutôt : Pourquoi m'insultes-tu ? Et l'on nous répond toujours : Parce que je vaux mieux que toi. Cette réponse est l'opposé de la vérité ; mais comme nous interrogeons mal, on nous répond mal ; c'est notre faute. Nous semblons supposer que ceux qui nous outragent sont des hommes supérieurs ; lorsque nous leur disons : Qui es-tu, toi qui m'insultes ? On nous répond en conséquence. Il fallait leur dire au contraire : Tu m'insultes ? Eh bien ! insulte-moi, car tu n'es rien. C'est plutôt à ceux qui n'injurient jamais, qu'il fallait dire : Qui es-tu, toi qui n'insultes pas ? Tu dépasses la nature humaine. L'homme vraiment libre, vraiment noble, est celui qui ne dit rien d'ignoble, même à ceux qui le méritent.

Dites-moi, parmi les accusés, combien s'en trouve-t-il qui ne méritent pas la mort ? Cependant, loin d'être chargé de l'exécution, le juge ne fait que les interroger ; et encore ne le fait-il point par lui-même. Si le juge trouve convenable de prendre un intermédiaire pour parler à un méchant homme comme il le mérite, nous devons craindre, à bien plus forte raison, d'outrager nos égaux ; car, si nous les outrageons, ce ne sera pas le moyen de nous élever au-dessus d'eux ; nous devons apprendre, au contraire, que ces outrages retombent sur nous. Voilà pourquoi nous ne devons pas insulter, même les méchants ; quant aux hommes de bien, il y a cette autre raison qu'ils ne le méritent point ; enfin, il y a un troisième motif, c'est qu'il ne faut jamais insulter. Du reste, voyez ce qui en résulte : quand un homme reçoit une injure ou un dommage, cela s'étend à celui qui l'a causé ainsi qu'aux témoins. Quoi donc ? Faut-il faire venir des bêtes féroces pour tout terminer, car il ne reste plus d'autre moyen. Lorsque des hommes se laissent emporter par leurs passions injustes, c'est aux bêtes à les réconcilier. De même quand les maîtres d'une maison se battent entre eux, c'est aux domestiques à les remettre d'accord ; (cela n'est peut-être pas naturel, mais l'occasion l'exige.) Il en est de même ici : Tu m'insultes ? soit ; car tu n'es pas un homme.

Ainsi l'insulte, qui semble une marque de grandeur et de dignité, ne convient, au contraire, qu'aux esclaves, de même que les hommes libres doivent parler convenablement. C'est aux uns qu'il appartient de faire le mal, aux autres de le supporter. Par exemple, imaginez une domestique voleuse qui soustrait en cachette quelque chose à son maître ; c'est l'image de l'injure : elle ressemble, pour ainsi dire, à un voleur qui s'est glissé dans une maison et cherche à dérober quelque chose ; de même l'insulteur guette de tous côtés pour

enlever quelque chose de votre honneur. Peut-être réussirons-nous encore à l'exprimer par un autre exemple. Si quelqu'un dérobe dans une maison les vases destinés aux plus vils usages et les emporte à la vue de tout le monde, il n'est pas seulement honteux pour son vol, il l'est pour lui-même, qui prend et emporte de pareils objets ; de même l'insulteur, vomissant devant tout le monde des paroles impures, salit bien moins les autres que lui-même en proférant des propos qui souillent sa langue et sa pensée. Il en arrive autant quand nous luttons contre les méchants ; c'est comme si nous frappions un objet corrompu qui nous salirait nous-mêmes en couvrant nos mains de pourriture. Réfléchissons sur tout cela, je vous en conjure, fuyons ce danger et purifions nos paroles, afin qu'évitant de prononcer aucune injure, nous puissions rester irréprochables pendant cette vie présente, et acquérir les biens promis à ceux qui aiment Dieu, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. HOUSEL.

HOMÉLIE XL.

PAUL, APRÈS ÊTRE DEMEURÉ UN GRAND NOMBRE DE JOURS AVEC LES FRÈRES, LEUR FIT SES ADIEUX, ET NAVIGUA POUR LA SYRIE. IL ÉTAIT ACCOMPAGNÉ PAR PRISCILLE ET AQUILA, S'ÉTANT FAIT COUPER LES CHEVEUX A CENCHRÉE, CAR IL AVAIT FAIT UN VŒU. (CHAP. XVIII, VERS. 8, JUSQU'AU VERS. 8 DU CHAP. XIX.)

ANALYSE.

1 et 2. Priscille et Aquila ; leur zèle. — Ils complètent l'instruction d'Apollon. — Zèle de ce disciple. — Divers voyages de saint Paul. — Saint Paul à Ephèse. — Différence entre le baptême de Jean et celui du Christ.
3 et 4. Exhortation à la charité, obstacles qui s'opposent à ce que la charité commence à exister ; comment se forme la charité ; sa force, ses effets.

1. Voyez comme la loi mosaïque n'est plus observée, et comme la conscience est désormais la règle des âmes ! C'était une coutume juive de se tondre la tête par suite d'un vœu. Le sacrifice qui n'avait pas été fait après que Sosthène avait été frappé, devait s'accomplir. Il fallait que Paul s'éloignât ; c'est pourquoi il se hâte. Prié par les Ephésiens de rester avec eux, Paul n'accède pas à leur désir. Pourquoi va-t-il de nouveau à Antioche ? En effet : « Il monta à « Jérusalem, et ayant salué l'Eglise, il descen- « dit vers Antioche ». Il avait pour cette ville une sorte d'affection humaine. En effet, c'est là que les disciples avaient été qualifiés du nom de chrétiens, et l'apôtre livré à la grâce de Dieu ; là qu'il avait achevé son instruction. Il navigua donc vers la Syrie, et laissa les autres à Ephèse pour y instruire les fidèles. Pendant le long séjour qu'ils avaient fait avec lui, ils avaient appris bien des choses, mais n'avaient pas encore cependant abandonné les pratiques judaïques. Une femme fait la même œuvre que les hommes, elle enseigne. Je pense que ce qui l'empêchait d'aller en Asie,

c'est que des affaires plus pressantes l'appelaient en Syrie. Remarquez que, prié de rester à Ephèse, il ne se rend pas à la demande qu'on lui fait, parce qu'il était nécessaire qu'il s'en allât. Il ne les quitte pas cependant sans leur promettre de revenir ; apprenez de quelle manière. « Paul », disent les Actes, « vint à « Ephèse, et les y laissa. Pour lui, il entra « dans la synagogue et discuta avec les Juifs. « Comme ils lui demandaient de rester plus « longtemps avec eux, il n'acquiesça pas à leur « demande ; mais il leur fit ses adieux, et leur « dit : Il faut que j'aille passer la fête qui ar- « rive, à Jérusalem ; ensuite, si Dieu le veut, « je reviendrai vers vous. Et il s'éloigna d'E- « phèse, et partit pour Césarée. Lorsqu'il fut « monté à Jérusalem et qu'il eut salué l'Eglise, « il descendit vers Antioche. Il y passa un « certain temps, et, lorsqu'il en fut parti, il « traversa la Galatie et la Phrygie, en confir- « mant tous les disciples dans la foi (19-23) ». Remarquez qu'il visite tous les lieux où il est allé auparavant. « Un Juif, nommé Apollon, « Alexandrin de naissance, homme éloquent « et instruit dans les Ecritures, vint à Ephèse ». Voici que les hommes érudits entreprennent de prêcher, et les disciples voyagent. Voyez-vous comment se propage la prédication ? « Cet « homme était instruit dans la voie du Sei- « gneur, il parlait plein du feu de l'Esprit- « Saint et enseignait exactement les choses « du Seigneur, quoiqu'il ne connût que le « baptême de Jean. Il commença à parler har- « diment dans la synagogue ; mais Aquila et « Priscille l'ayant entendu, s'emparèrent de « lui et lui enseignèrent d'une manière plus « exacte la voie du Seigneur (23-26) ». Si cet homme ne connaissait que le baptême de Jean, comment était-il enflammé du feu de l'Esprit-Saint ? L'Esprit-Saint, en effet, n'était pas donné ainsi. Si ceux qui vinrent après lui eurent besoin du baptême du Christ, comment cet homme n'en eût-il pas eu besoin ? Qu'y a-t-il donc à dire ? Ce n'est pas sans raison que l'écrivain a marqué ces deux choses. Il me semble que cet Apollon était l'un des cent-vingt disciples qui furent baptisés avec les apôtres (Act. I, 15) ; ou bien, s'il n'en est pas ainsi, ce qui arriva à Corneille advint aussi pour lui. Mais ne fut-il baptisé qu'après qu'Aquila et Priscille l'eurent instruit plus exactement ? Il me paraît certain qu'il avait dû être baptisé, puisque les douze apôtres ne connurent rien parfaitement, pas même ce qui concernait Jésus avant le baptême. Il est donc vraisemblable qu'il avait été baptisé. Du reste, si ceux qui avaient reçu le baptême de Jean se faisaient baptiser de nouveau, il convenait que les disciples le fissent aussi. « Apollon « voulant passer en Achaïe, les frères qui l'y « avaient engagé écrivirent aux disciples, et « les supplièrent de le recevoir. Lorsqu'il y « fut allé, il fut très-utile à ceux qui avaient « cru par la grâce de Dieu. Il convainquait les « Juifs en public avec grande force, et démon- « trait d'après les Ecritures que Jésus était le « Christ. Il advint que, pendant qu'Apollon « était à Corinthe, Paul, après avoir parcouru « les hautes provinces, vint à Ephèse. Ayant « rencontré plusieurs disciples, il leur dit : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit après avoir « cru? Ils lui répondirent : Nous n'avons pas « même ouï dire qu'il y ait un Saint-Esprit. « Il leur dit donc : En qui donc avez-vous été « baptisés? Ils lui répondirent : Nous avons été « baptisés du baptême de Jean. Paul leur dit : « Jean a donné le baptême de la pénitence en « disant au peuple de croire en Celui qui vien- « drait après lui, c'est-à-dire, en Jésus-Christ. « Lorsqu'ils l'eurent entendu, ils furent bap- « tisés au nom du Seigneur Jésus ; et Paul leur « ayant imposé les mains, le Saint-Esprit des- « cendit sur eux ; et ils parlaient diverses lan- « gues et prophétisaient. Et ils étaient environ « douze hommes (27 ; XIX, 7) ». Ceux-ci, qui ne savaient même pas si l'Esprit-Saint existait, étaient bien éloignés d'Apollon. Ceux qui lui ont expliqué plus complétement la voie du Seigneur, le poussent en avant et lui donnent des lettres pour les frères. « Lorsqu'il y fut « allé, il fut très-utile à ceux qui avaient cru, « car il convainquait fortement les Juifs en « public, et démontrait d'après les Ecritures « que Jésus était le Christ ». Par là Apollon montre combien il était savant dans les Ecritures. Il fermait vigoureusement la bouche aux Juifs, (c'est le sens du mot convainquait). Il augmentait la confiance de ceux qui avaient cru, et les faisait demeurer fidèles à la foi. « Il « advint », disent les Actes, « que Paul, après « avoir parcouru les hautes provinces, arriva « à Ephèse ». Ces provinces sont auprès de Césarée et au delà. « Et ayant rencontré quel- « ques disciples, il leur dit : Avez-vous reçu « le Saint-Esprit après avoir été baptisés? » Que ces hommes crussent en Jésus-Christ, cela

est évident par cette parole : « Disant qu'ils « croient en Celui qui doit venir après lui ». Il ne dit pas : Le baptême de Jean n'est rien, mais : Il est imparfait. Il ne dit pas cela sans raison, mais pour les instruire et leur persuader de se faire baptiser au nom de Jésus-Christ: ce qu'ils firent ; et ils reçurent le Saint-Esprit par l'imposition des mains de Paul. « Paul « leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit « vint en eux ». De sorte que ceux à qui il imposait les mains recevaient le Saint-Esprit. Il est vraisemblable qu'ils avaient le Saint-Esprit, mais sans qu'il se manifestât d'abord ; il se montra ensuite par son action en leur faisant parler diverses langues.

2. Mais reprenons ce qui a été lu précédemment. « Paul s'embarqua pour la Syrie, ayant « avec lui Priscille et Aquila », qu'il laissa à Ephèse lorsqu'il y fut parvenu. Il les laissa à Ephèse, ou bien parce qu'il ne voulut pas leur faire partager la fatigue de ses voyages, ou bien parce qu'il voulait qu'ils demeurassent à Ephèse pour y enseigner. Ils habitèrent ensuite Corinthe : on le voit par le témoignage si honorable que Paul leur rend. Il les salue aussi dans son épître aux Romains : j'en conclus qu'ils allèrent ensuite à Rome, comme pour revoir cette ville qu'ils avaient quittée par l'ordre de Néron. « Et après être descendu « vers Césarée, il monta à Jérusalem, et lors- « qu'il eut salué l'Eglise, il alla à Antioche. « Il y séjourna un certain temps, et en partit « pour parcourir la Galatie et la Phrygie ». Il me semble que les fidèles s'étaient rassemblés là, car les apôtres ne se séparaient pas d'eux si promptement. Voyez comment il les presse. Il parcourt de nouveau ces contrées afin de fortifier les disciples par sa présence. « Un Juif, « nommé Apollon », disent les Actes, « savant « dans les Ecritures, vint à Ephèse ». C'était un homme zélé, c'est pour cela qu'il voyageait. « Celui-ci étant venu en Achaïe convainquait « avec force les Juifs en public ». C'est de lui que parle Paul lorsqu'il écrit : « Touchant « notre frère Apollon ». (I Cor. xvi, 12.) Qu'il les confondît en public, cela montrait sa confiance ; qu'il le fît avec vigueur, cela prouve son talent ; par les saintes Ecritures, cela témoigne en faveur de sa science. La confiance ne peut rien par elle-même sans le talent de la parole, ni le talent de la parole sans la confiance. Ce n'est donc pas en vain que Paul laissa Aquila à Ephèse : l'Esprit-Saint en disposa ainsi à cause d'Apollon, pour que cet homme fût plus fort pour Corinthe. Et pourquoi donc les Juifs ne firent-ils rien contre cet homme et se révoltèrent-ils contre Paul? Ils savaient que Paul était le Coryphée, ou bien que son nom était célèbre. « Aquila et Priscille « le prirent chez eux, et l'instruisirent plus « exactement sur les voies de Dieu ». Voyez comme ils agissent avec foi, et non par envie et malveillance. Aquila était instruit, mais il était plutôt instruit lui-même. Comme ils avaient fait un long séjour avec Paul, ils avaient été assez instruits pour pouvoir enseigner les autres. « Comme il voulait passer en « Achaïe, ceux qui l'exhortaient écrivirent « aux disciples » de le recevoir. L'auteur explique la raison pour laquelle ils écrivent: c'est « afin qu'on le reçoive ».

Comment est-il prouvé que ces habitants d'Ephèse avaient reçu le baptême de Jean? De ce qu'à l'interrogation : « Au nom de qui « avez-vous été baptisés? » ils répondent : « Nous avons été baptisés du baptême de Jean ». Peut-être étaient-ils allés à Jérusalem dans ce temps ; ils étaient sortis vers Jean, et s'étaient fait baptiser; mais, bien que baptisés, ils ne connaissaient pas Jésus. Il ne leur dit pas : Croyez-vous en Jésus? mais bien : « Avez-vous « reçu le Saint-Esprit? » Il savait qu'ils ne l'avaient pas reçu : Paul veut qu'ils le disent, afin que, sachant ce qui leur manquait, ils le demandassent. « Et Paul leur ayant imposé les « mains, l'Esprit-Saint vint sur eux, et ils par- « laient diverses langues et prophétisaient ». En vertu même du baptême, ils prophétisent. Le baptême de Jean n'avait pas ce privilége, et c'est pour cela qu'il était imparfait. Pour qu'ils soient dignes de ces grâces, Paul les prépare d'avance. C'est pour cela que Jean, lorsqu'il baptisait, voulait qu'on crût en celui qui viendrait après lui. Par là est démontré un grand dogme, à savoir : que ceux qui sont baptisés sont purifiés totalement de leurs péchés. En effet, s'ils n'étaient pas purifiés, ils ne recevraient pas le Saint-Esprit, et ne seraient pas aussitôt dignes de ces grâces. Remarquez que la grâce était double : grâce de parler diverses langues, grâce de prophétiser. C'est donc avec raison que Paul leur dit que le baptême de Jean fut un baptême de pénitence et non de pardon, pour les élever plus haut, et leur persuader que le baptême était dénué de ce don ; car le pardon était l'effet du baptême donné en

second lieu. Comment ceux qui reçurent le Saint-Esprit n'enseignaient-ils pas, tandis qu'Apollon qui ne l'avait pas encore reçu enseignait? Parce qu'ils n'étaient ni si fervents, ni si instruits, et que celui-ci était très-instruit et brûlant de zèle. Il me semble que cet homme avait une grande liberté de parole. Cependant s'il parlait exactement de Jésus, il avait besoin d'une instruction plus soignée. Ainsi, bien qu'il ne sût pas toute chose, il attirait l'Esprit-Saint par sa ferveur, comme il arriva à Cornélius. Beaucoup peut-être regrettent le baptême de Jean et voudraient qu'il fût encore donné; mais beaucoup négligeraient de mener une vie vertueuse, ou bien chacun s'imaginerait de rechercher la vertu à cause de ce baptême, et non à cause du royaume des cieux. D'ailleurs il y aurait de nombreux faux prophètes; les hommes d'une vertu éprouvée ne brilleraient guère, et on n'appellerait non plus guère bienheureux ceux qui auraient reçu simplement la foi. De même donc que « Bienheureux sont ceux qui ont cru sans « avoir vu », bienheureux sont aussi ceux qui croient sans prodiges. Dites-moi, en effet, n'était-ce pas un reproche que le Christ faisait aux Juifs, lorsqu'il disait : « Si vous ne voyez « des miracles, vous ne croyez point ». (Jean, xx, 29.) Nous ne souffririons pas de l'absence des miracles si nous voulions regarder nos avantages actuels. Nous possédons la source de tous les biens par le baptême. Nous avons reçu le pardon de nos péchés, la sanctification, la participation de l'Esprit-Saint, l'adoption, la vie éternelle. Que voulez-vous de plus? Des prodiges? Ils ont cessé. Vous avez la foi, l'espérance, la charité qui demeurent; cherchez ces choses, elles sont plus grandes que les prodiges. Rien de comparable à la charité : « La « charité est la plus grande de toutes les ver- « tus » (I Cor. xiii, 13), dit l'Ecriture. Mais de nos jours la charité périclite, le nom seul en reste, mais la chose n'est nulle part, nous sommes divisés entre nous.

3. Que faire donc pour que nous soyons unis? Réprimander est facile, mais ce n'est là que la moitié de l'œuvre. Il faut donc montrer comment se forme l'amitié; il faut nous appliquer à rejoindre les membres désunis. Il n'y a pas seulement à chercher si nous avons une même église, un même dogme; mais, ce qui est grave, c'est que nous soyons en communion pour toute autre chose et que nous n'y soyons pas dans les choses nécessaires; que nous soyons en paix avec tous, et que sous d'autres rapports nous soyons en dissentiment. Ne considérez pas que nous n'excitons pas de luttes journalières, mais bien que nous n'avons plus une charité sincère et stable. Il est besoin d'huile et de ligaments. Pensons que la charité est la marque distinctive des disciples du Christ, que sans elle tout le reste n'est rien, et que la charité est chose facile si nous le voulons. Certes, dit-on, nous savons cela, mais comment s'y prendre pour y arriver? Comment faire pour que cela soit? Comment s'y prendre pour nous aimer les uns les autres? Commençons par détruire ce qui détruit la charité, et nous l'établirons ensuite. Que personne n'ait souvenir des injures, que nul ne soit jaloux, que nul ne se réjouisse du mal. Voilà les obstacles de la charité. Ce qui la fait naître est tout autre. Il ne suffit pas de montrer quels sont les obstacles à enlever; il faut encore montrer ce qui la fait vivre. Sirach dit bien ce qui détruit la charité, mais non ce qui la concilie, et il indique les injures, la révélation d'un secret confié, et le mal fait par ruse. (Eccli. xxii, 27.) Mais ces choses convenaient aux Juifs charnels. Loin de nous de pareilles choses; nous ne vous conduisons pas par ces moyens, mais par d'autres. Rien ne nous est utile sans la charité. Ayez mille biens, qu'en revient-il? Ayez la richesse, soyez dans les délices et sans amis, quel gain en tirerez-vous? Rien même dans les biens de la vie n'est plus beau que la charité; de même que rien n'est plus nuisible que l'inimitié : « La charité couvre la multi- « tude des péchés » (I Pier. iv, 8), l'inimitié soupçonne même ce qui n'est pas. Il ne suffit pas de n'être pas ennemi, mais il faut aimer. Pensez que le Christ l'a ordonné et cela suffit. La persécution forme les amitiés et les noue. Mais, direz-vous, que faire maintenant qu'il n'y a pas de persécution? Comment s'y prendre pour devenir amis? n'avez-vous pas d'autres amis, dites-moi? Comment êtes-vous leurs amis? Comment persévérez-vous dans leur amitié? Que personne, en attendant, n'ait d'ennemi, c'est déjà beaucoup; que personne ne porte envie; quand on n'est pas envieux, on n'accuse personne. Nous habitons tous une même terre, nous nous nourrissons des mêmes fruits. Mais tout cela est peu de chose;

nous jouissons des mêmes mystères et de la même nourriture spirituelle. Certes, ce sont là les droits de l'amitié. Mais l'affection chaleureuse, qui nous la donnera? dit-on. Qu'est-ce qui fait l'amour des corps, la beauté du corps? Formons-nous donc de belles âmes, et nous serons amoureux les uns des autres; car il ne suffit pas d'aimer, il faut encore être aimé. Obtenons d'abord d'être aimés, et l'autre sera facile. Comment nous ferons-nous aimer? Soyons beaux, et agissons de telle sorte que nous ayons toujours des amants. Que personne ne travaille autant à acquérir des biens, des serviteurs et des maisons, qu'à se faire aimer, qu'à acquérir une bonne réputation. « La bonne renommée est meilleure que d'a- « bondantes richesses ». (Prov. XXII, 1.) L'une demeure, les autres périssent; on peut s'approprier l'une, les autres sont impossibles à garder. Celui qui a une mauvaise réputation, s'en débarrassera difficilement; le pauvre sera vite riche par sa bonne renommée. Que quelqu'un ait dix mille talents, et un autre cent amis, celui-ci est plus riche que le premier. N'agissons pas sans réflexion, mais bien comme pour acquérir une certaine opulence. Comment le pourrons-nous? dit-on. « La gorge « douce et la langue gracieuse multiplient les « amis ». (Eccli. VI, 5.) Ayons donc une bouche qui parle comme il convient et des mœurs pures. Celui qui est ainsi fait ne saurait rester inconnu.

4. Voyez combien les païens avaient imaginé de liens d'amitié : l'adoption, le voisinage, la parenté. Mais les nôtres sont plus grands que ceux-là; cette table est plus digne de vénération. Beaucoup s'en approchent qui ne se connaissent même pas les uns les autres; c'est la multitude qui en est cause, direz-vous. Nullement, mais notre négligence. Ils étaient trois mille et cinq mille les premiers fidèles, et tous ils n'avaient qu'une âme; maintenant chacun méconnaît son frère, et ne rougit pas de prétexter la foule. Celui qui a de nombreux amis, est invincible à tous, est plus fort que tout tyran. Les gardes de celui-ci ne veillent pas si bien sur lui, que ses amis ne gardent l'autre, et le premier est plus honoré que le second. En effet, le tyran est gardé par ses esclaves, l'autre par ses égaux; le tyran par des gens qui y sont forcés et le craignent; l'autre par des gens qui veillent sur lui de bonne volonté et sans crainte; et on peut voir une chose admirable, beaucoup en un seul, et un seul en beaucoup. Et de même que dans une lyre il y a divers sons et une seule symphonie, et un seul musicien qui pince les cordes de la lyre; ainsi dans ce cas : la lyre est la charité, les sons qui retentissent, les paroles d'amour proférées par charité, formant une seule et même harmonie, une seule symphonie; le musicien est la vertu de la charité qui produit la douce mélodie. Je voudrais vous conduire dans une semblable cité, s'il était possible, où il y aurait une seule âme, et où il se ferait une symphonie mieux accordée que celle de n'importe quelle lyre et de n'importe quel musicien, une symphonie qui ne laisse entendre aucun son discordant. Cette mélodie charme les anges et le Seigneur des anges, c'est elle qui anime le théâtre tout entier dans le ciel, retient la colère du démon, calme les élans de la passion. Cette mélodie ne charme pas seulement les passions, mais elle ne leur permet pas même de s'éveiller, et les réduit à un silence absolu. De même que dans un théâtre tous écoutent en silence le chœur des musiciens, et qu'on n'entend aucun bruit; ainsi parmi les amis, quand la charité s'exerce, toutes les passions s'apaisent et se calment comme des bêtes sauvages qu'on a charmées et fascinées; au sein des inimitiés, c'est tout le contraire. Mais nous ne dirons rien présentement de l'inimitié, nous ne parlerons que de l'amitié. S'il vous échappe une parole téméraire, personne ne se lève pour vous reprendre, mais tous vous pardonnent. Si vous avez mal agi, personne ne vous soupçonne, on a une grande indulgence; tous tendent la main bien vite à celui qui tombe, tous ont à cœur qu'il se relève.

L'amitié est véritablement un mur inébranlable que ne peuvent prendre ni le démon, ni à plus forte raison les hommes. Il ne se peut que celui qui a de nombreux amis tombe dans le danger. Il n'a aucune occasion de colère, tout l'entretient dans la paix. Il est toujours dans la joie et le contentement; l'envie n'a pas de prise sur lui, le souvenir des injures ne saurait trouver place dans son cœur. Voyez comme cet homme mène avec facilité ses affaires temporelles et spirituelles. Qu'est-ce donc qui peut lui être comparé? Il est comme une ville toute environnée de murailles; tout autre est comme une cité sans murs. C'est le fait d'une grande sagesse de pouvoir créer

l'amitié. Détruisez l'amitié, et vous aurez tout détruit, vous aurez tout confondu. Si l'image de la charité a tant de puissance, quelle force n'aura pas la vérité elle-même? Préparons-nous donc des amis, je vous en prie, que chacun s'applique à cet art. — Mais voici, dites-vous, que je m'y applique, mais celui-ci ne s'y applique pas. — Il y aura pour vous une plus grande récompense. — Oui, dites-vous, mais la chose est plus difficile. — Comment, dites-moi? Voici que je vous atteste que si vous vous adjoignez seulement dix amis, et que si vous faites cette œuvre comme les apôtres ont fait celle de la prédication, les prophètes celle de l'enseignement, la récompense sera grande. Préparons-nous des images royales, c'est là la marque distinctive des disciples. Comment négligeons-nous de faire une œuvre qui est plus grande que de ressusciter les morts? Le diadème et la pourpre désignent le roi, et quoiqu'on ait des vêtements d'or, si l'on n'a pas la pourpre, le roi ne se montre pas encore. Ainsi, dans le cas présent, prenez cette marque, et vous vous ferez des amis à vous-même et aux autres. Nul ne voudrait haïr étant aimé lui-même. Apprenons quelles sont les couleurs à mélanger pour parvenir à former cette image; soyons affables, allons au-devant des amis. Ne dites pas : Si je vois quelqu'un en retard avec moi, je deviens plus méchant que lui; mais lorsque vous voyez quelqu'un en retard avec vous, allez au-devant et faites cesser sa froideur. Vous le voyez souffrir et vous aggravez son mal? Appliquons-nous surtout à nous prévenir mutuellement par des témoignages d'honneur. (Rom. XII, 10.) Ne pensez pas que ce soit se rabaisser soi-même que de tenir les autres pour supérieurs à nous. Si vous prévenez cet homme par l'honneur que vous lui rendez, vous vous honorez bien plus encore vous-même, à cause de l'honneur que vous vous attirez. Cédons partout aux autres les premières places. N'ayons aucun souvenir du mal qu'on nous a fait, ne nous souvenons que du bien. Rien ne rend si cher qu'un langage gracieux, des paroles bienséantes, un esprit sans morgue, méprisant la gloriole et les honneurs. Si nous agissons ainsi, nous serons inaccessibles aux embûches du diable, et, après avoir suivi avec exactitude les sentiers de la vertu, nous pourrons jouir des biens promis à ceux qui aiment, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui appartient gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLI.

PAUL ENTRA DANS LA SYNAGOGUE, ET, PENDANT TROIS MOIS, IL Y PARLA AVEC LIBERTÉ, DISCOURANT SUR LE ROYAUME DE DIEU, ET PERSUADANT LES JUIFS. (CHAP. XIX, VERS. 8, JUSQU'AU VERS. 20.)

ANALYSE.

1-3. Saint Paul à Ephèse ; son zèle, ses miracles. — Punition des exorcistes juifs. — Examen de la manière d'agir du démon contre les fils de Scéva. — Puissance du démon contre les incrédules. — Les grands exemples servent peu de temps, à cause de la malice des hommes. — Puissance du nom de Jésus, Sauveur du monde. — Des possédés du démon, et des grâces que leur procure leur état.

4 et 5. Du péché et des maux qu'il cause à l'homme. — De la colère et de la rancune. — Maux qu'elles produisent, nécessité d'en triompher.

1. Voyez que Paul entre dans les synagogues partout où il va, c'est toujours par là qu'il débute. En effet, partout il voulait prendre chez les Juifs son point d'appui, comme je l'ai déjà dit. Du reste, déjà les nations remplies de ferveur le recevaient avec empressement, et les Juifs faisaient pénitence en voyant les gentils recevoir la foi. Il voulait trouver chez les Juifs quelques disciples, les séparer de leur nation et en faire un peuple à part. Il disputait assidûment avec eux, parce qu'il les persuadait. Parce qu'il est dit qu'il parlait avec liberté, ne croyez pas que cela veuille dire avec rudesse. « Comme plusieurs s'endurcissaient et ne vou- « laient pas croire, et parlaient en mal de la « voie du Seigneur devant le peuple, il s'é- « loigna d'eux, et emmena ses disciples, et « chaque jour il parlait dans l'école d'un cer- « tain Tyrannus. Cela eut lieu pendant deux « ans, si bien que tous les habitants de l'Asie, « Juifs et gentils, entendirent la parole du « Seigneur Jésus ». On appelait avec raison la prédication une voie. Car c'était véritablement la route qui conduit au royaume des cieux. « Il disputait », dit l'auteur, « dans l'école d'un « certain Tyrannus. Et cela eut lieu pendant « deux ans, si bien que tous, Juifs et gentils, en- « tendirent la parole du Seigneur Jésus ». Voyez-vous combien fut utile l'assiduité de Paul ? Les Juifs et les Grecs entendirent la parole. « Et « Dieu faisait par les mains de Paul des prodi- « ges plus qu'ordinaires ; au point que l'on « mettait sur les malades les mouchoirs et les « linges qui avaient touché son corps, et les « maladies les abandonnaient, et les esprits « mauvais sortaient de leurs corps (9, 12) ». Non-seulement ceux qui les portaient les touchaient, mais ceux qui les recevaient se les appliquaient. C'est pourquoi le Christ, observant ces circonstances, ne permit pas, à ce que je crois, qu'il allât en Asie. « Quelques- « uns des exorcistes juifs qui parcouraient le « pays, essayèrent d'invoquer sur ceux qui « étaient possédés des esprits mauvais le nom « du Seigneur Jésus, en disant : Nous vous « adjurons par le Jésus que prêche Paul ». Voyez : ils ne voulaient pas croire en Jésus-Christ, et ils voulaient chasser les démons en son nom. Oh ! combien était grand le nom de Paul. « Il y avait sept fils de Scéva, prince des « prêtres, qui faisaient cela ». Mais l'esprit mauvais leur répondit et leur dit : « Je connais « Jésus, et je sais qui est Paul, mais vous, qui « êtes-vous ? Et l'homme en qui était l'esprit « mauvais sauta sur eux, et s'étant rendu « maître d'eux, les maltraita si fort qu'ils s'en- « fuirent de cette maison nus et blessés. Ce fait « fut connu de tous les Juifs et des grecs qui « habitaient Ephèse ». Ils agissaient ainsi en secret, et ensuite leur faiblesse fut divulguée. « Et la crainte s'empara de tous ceux-là, et le « nom du Seigneur Jésus fut glorifié. Et un

« grand nombre de ceux qui avaient cru, ve-« naient, et ils confessaient et révélaient leurs « actions ». Puisqu'ils avaient assez de puissance pour pouvoir faire de telles choses par les démons, c'est avec raison que tout se passe ainsi. « Beaucoup d'entre ceux qui avaient « pratiqué la magie prirent leurs livres, et les « brûlèrent en présence de tous; on supputa « le prix de ces livres, et on trouva une somme « de cinquante mille deniers d'argent; ainsi « la parole de Dieu s'accroissait et se fortifiait « (13, 20) ». Voyant qu'ils leur seront désormais inutiles, ils brûlent leurs livres. Quelquefois les démons eux-mêmes en agissent ainsi. Le nom ne sert donc à rien, s'il n'est prononcé avec foi. Le Christ a donc dit avec raison : « Celui qui croit en moi fera des choses plus « grandes » (Jean, XIV, 12); et il faisait allusion à ces miracles. Voyez par là comment ils ont tourné leurs armes contre eux-mêmes. « Et il parlait », dit l'auteur, « dans l'école « d'un certain Tyran, pendant deux années ». Là, il y avait des hommes fidèles et très-fidèles. Ces Juifs croyaient si peu à la puissance de Jésus, qu'ils ajoutaient le nom de Paul, aimant mieux croire à la grandeur de Paul qu'à celle de son maître. On peut admirer ici que le démon ne voulut pas se prêter à la fourberie des exorcistes; qu'il les confondit et révéla leur comédie. Il me semble qu'il fut enflammé de colère, comme le serait quelqu'un qui, exposé aux derniers périls, se verrait poussé à bout par quelque misérable, et voudrait décharger sur lui toute sa colère. Pour ne pas sembler mépriser le nom de Jésus, il le confessa d'abord, et reprit ensuite sa puissance. Il est évident que ce n'est pas l'impuissance du nom de Jésus, mais bien la fraude de ces hommes; autrement, comment expliquer que rien de semblable n'arriva à Paul? « Et l'homme « sautant sur eux », dit l'auteur. Peut-être déchira-t-il leurs vêtements, et leur serra-t-il la tête; c'est ce qu'indique le mot : « Sautant sur eux »; c'est-à-dire, les attaquant avec une violence capable de les maltraiter de la sorte. Que signifie : « S'éloignant d'eux, il emmena « ses disciples? » Qu'il coupa court à leurs mauvais propos. Paul agit ainsi et s'en va parce qu'il ne voulait pas enflammer leur envie, ni amener une dispute plus grave. Le mot, « il parlait avec liberté », signifie qu'il était préparé au danger, et qu'il enseignait clairement et sans voiler les dogmes. Par là nous apprenons que nous ne devons pas nous mêler aux médisants, mais les fuir. Offensé en paroles par les Juifs, il ne leur rendit pas offense pour offense; au contraire, il redoublait de zèle pour la prédication, et se conciliait de nombreux adhérents; précisément, par cette raison que, bien qu'il entendît leurs mauvais propos, il ne s'en allait pas et ne se séparait pas d'eux. Remarquez que lorsque l'épreuve a cessé de la part des gens qui sont en dehors de l'Eglise, elle commence de la part des démons.

Voyez-vous l'aveuglement des Juifs? Ils voyaient les vêtements de Paul accomplir des prodiges, ils n'y faisaient pas attention. Quel plus grand miracle pourrait-on voir? Mais au lieu de tourner à leur salut, il tourne à leur perte. Si quelque grec est incrédule, qu'il croie en voyant l'ombre de Paul faisant ces prodiges. Ainsi, parce que Paul s'éloigne d'eux, les médisants et ceux qui calomniaient la foi (il l'appelle la voie) sont vaincus. Il s'éloigne pour que les disciples ne se retirent pas, et pour ne pas exciter les Juifs à la colère, et il montre qu'ils fuient le salut par tous les moyens. Du reste, il ne se disculpe pas devant eux et ne leur montre pas la foi partout embrassée par les gentils. Et il discourt, non pas dans n'importe quel lieu, mais dans une école, parce que l'endroit est plus commode pour se rassembler.

2. Oh! combien est grande la vertu de ceux qui croient! Combien est grand l'aveuglement de ceux qui demeurent dans l'incrédulité, même après la manifestation de la vertu divine! Simon demandait par esprit de lucre la grâce du Saint-Esprit, et ceux-ci agissaient de même pour la même raison. Quel aveuglement! Et pourquoi Paul ne leur fait-il pas de reproches? Parce que ses reproches eussent semblé dictés par l'envie. Telle est la raison de sa conduite en cette occasion. La même chose aussi au Christ; mais alors on n'empêchait rien (c'était le commencement de l'Evangile) : Judas volait et n'était pas réprimé. Ananie et Saphire furent frappés de mort. Beaucoup de Juifs, qui faisaient opposition à Jésus-Christ ne souffrirent aucun châtiment, et Elymas fut frappé de cécité. « Je ne suis pas « venu », dit le Christ, « pour juger le monde, « mais pour que le monde soit sauvé ». (Jean, III, 17.) Voyez quelle scélératesse! Des Juifs qui demeuraient encore dans le judaïsme vou-

laient trafiquer de ce nom divin. Ainsi ils faisaient tout par vaine gloire et en vue du gain. Considérez que partout les hommes se convertissent moins par les événements heureux que par les événements terribles. A propos du châtiment de Saphire, l'épouvante tomba sur l'Eglise, et les autres n'osaient se joindre à eux. Ici, ils prenaient les mouchoirs et les linges de Paul, et ils étaient guéris, mais ce n'est qu'après le châtiment infligé aux exorcistes qu'ils viennent confesser leurs fautes. De ce que le démon saute sur les Juifs, il est prouvé que la puissance du démon est grande lorsqu'elle s'exerce contre les infidèles. Pourquoi l'esprit mauvais ne dit-il pas : Qu'est-ce que Jésus? Pourquoi prononce-t-il des paroles inutiles pour lui? Il craignait lui-même le châtiment; il savait que c'était ce nom qui lui donnait la faculté de se venger des insulteurs. Pourquoi ces misérables ne lui dirent-ils pas : Nous croyons ? Ils redoutaient Paul. Cependant, combien n'eût-il pas été plus glorieux pour eux de le dire, si par là ils s'étaient approprié la puissance de Jésus ? D'ailleurs, ce qui était arrivé à Philippes les rendit sages. Considérez la modération de l'auteur ; il écrit simplement l'histoire, et n'accuse pas. La sincérité des apôtres est admirable. Saint Luc rapporte de qui ces exorcistes étaient fils, leur nom, leur nombre, donnant ainsi à ceux qui vivaient alors un signe certain de la vérité de ce qu'il raconte. Pourquoi donc ces Juifs voyageaient-ils? Pour gagner de l'argent, mais non pour annoncer la parole. Comment l'auraient-ils fait? Ils avaient raison de voyager, ensuite ce qui leur était arrivé faisait d'eux des prédicateurs involontaires. C'est ce que l'auteur donne à entendre en disant : « Cela fut connu « de tous les Juifs et des Grecs habitants « d'Ephèse ». Ce fait étrange ne devait-il pas convertir les endurcis, dites-moi? Mais il ne les convertit pas. Et qu'on ne s'en étonne pas, rien ne persuade la méchanceté. Permettez-moi de vous montrer quelle fut la malice des exorcistes. Pourquoi cela n'arriva pas sous le Christ, ce n'est pas le moment de traiter cette question ; disons seulement que ce fait ne se produit qu'au temps où il pouvait se produire utilement. Je soupçonne que ces exorcistes agissaient ainsi pour se moquer ; c'est pourquoi ils sont châtiés, pour que personne désormais n'ose prononcer ce nom témérairement. Cet événement amena beaucoup de fidèles à la confession, les remplit de crainte et fut une preuve éclatante que Dieu connaît tout. Ils se préservaient de l'affront d'être accusés par les démons en s'accusant eux-mêmes. Du moment que les démons, leurs auxiliaires pour le péché, se faisaient leurs accusateurs au lieu de les défendre, quel espoir leur restait, sinon la confession de leurs péchés ? Voyez quels grands maux arrivent peu après que de si grands prodiges ont été accomplis. Notre nature est ainsi faite : nous oublions promptement les bienfaits. Ne vous souvient-il pas que la même chose a eu lieu de notre temps ? Dites-moi donc : Est-ce que l'année dernière Dieu n'a pas ébranlé la ville entière ? Eh bien ! est-ce que tous ne couraient pas au baptême? Est-ce que les libertins, les hommes infâmes et corrompus, abandonnant leurs demeures et les lieux qu'ils habitaient, ne se convertirent pas et ne devinrent pas pieux? Or, trois jours après ils retournèrent à leur malice première. D'où cela vient-il ? De l'excès de notre lâcheté. Faut-il s'étonner qu'il en soit ainsi après un châtiment qui passe sans laisser de traces, lorsque la même chose arrive après une catastrophe qui laisse de son passage des monuments durables? Le châtiment de Sodome, par exemple, n'a-t-il pas laissé d'impérissables vestiges? Quoi donc! Les peuples voisins en sont-ils devenus meilleurs ? Nullement. Et le fils de Noé n'était-il pas vicieux aussi ? Ne l'était-il pas en face même de la désolation universelle qu'il voyait de ses yeux? Ne nous étonnons donc pas si les Juifs restèrent incrédules malgré de tels prodiges, eux qui ont su corrompre jusqu'à la foi elle-même, et la faire servir au mal : par exemple, lorsqu'ils disaient que le Fils de Dieu était possédé du démon. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il en est encore ainsi, et que beaucoup d'hommes sont de la nature des serpents, gens incrédules et ingrats qui, comme les vipères, se hâtent de mordre la main du bienfaiteur qui les a réchauffés ? Je dis ceci afin que vous ne vous étonniez pas que ces miracles n'aient pas converti tous ceux qui les virent.

3. Notre âge a vu les miracles du tombeau de saint Babylas, il a vu ceux qui ont éclaté à Jérusalem et qui ont achevé la destruction du temple, et tous ne sont pas convertis. Qu'est-il besoin de rappeler les temps anciens? Je vous ai dit ce qui est arrivé l'année dernière ;

nul n'y a fait attention, on eut bientôt repris la pente du passé, et l'on est retombé aussi bas qu'auparavant. Toujours debout, le ciel crie, pour ainsi dire, sans cesse qu'il a un maître, que cet univers est l'œuvre d'un ouvrier, et quelques-uns persistent à dire le contraire. Ce qui est arrivé à Théodore l'année dernière, qui n'en a pas été frappé d'étonnement? Et cependant la religion n'y a rien gagné; mais ceux qui étaient devenus pieux pour un instant, sont retournés à ce qu'ils étaient auparavant. La même chose arriva aussi aux Hébreux : c'est pour cela que le prophète a dit : « Lorsqu'il les mettait à mort, ils le recher- « chaient, se convertissaient, et venaient au « matin près du Seigneur ». (Ps. LXXVII, 34.) Qu'est-il besoin de rapporter tout ce qui leur est arrivé en général? Combien de maladies n'éprouvèrent-ils pas? Combien de fois s'étant relevés ont-ils promis de changer de vie, et sont-ils cependant restés les mêmes? Le changement subit nous démontre notre volonté et la liberté de notre nature. En effet, si le mal était naturel, nous ne pourrions changer; car nous ne pouvons changer ce qui se fait par nature et par nécessité. Cependant nous changeons, direz-vous. Ne voyons-nous pas parfois des gens qui voient naturellement, devenir aveugles par frayeur ? parce que la nature cède lorsqu'une autre nature vient à l'encontre. Ainsi, c'est suivant l'ordre de nature que l'effroi nous cause l'aveuglement ; et c'est aussi naturellement que, s'il survient un sujet de frayeur plus terrible que le premier, la première crainte disparaît. Mais quoi donc, direz-vous, si la tempérance est dans la nature, et que la crainte la chasse lorsqu'elle l'a dominée? Que direz-vous si je vous démontre que, même sous l'empire de la crainte, certaines personnes ne sont pas tempérantes, mais conservent jusque-là leur impudence ? ne serez-vous pas obligés d'avouer que la nature n'y est pour rien? Citerai-je des faits d'autrefois ou des faits d'aujourd'hui? Pharaon, dites-moi, ne fut-il pas changé tout d'un coup, et n'en revint-il pas à sa première malice? Dans le cas qui nous occupe, les exorcistes prononcèrent purement et simplement le nom de Jésus, et ils dirent aux démoniaques, qui n'ignoraient pas ce qu'était Jésus : « Nous vous adjurons par le Jésus que prêche « Paul ». La réponse que font les démoniaques prouve leur connaissance. Ces Juifs se bornent à dire Jésus, sans ajouter, comme ils devaient : « Le Sauveur du monde », celui qui est ressuscité. Mais ils ne voulaient pas confesser sa gloire. C'est pour cela que le démon, sautant sur eux, leur dit : « Je connais Jésus, et je « sais qui est Paul »; comme s'il leur disait : Vous ne croyez pas et vous abusez de ce nom en parlant comme vous faites. Le temple est désert, sa défense est facile à emporter; vous n'êtes pas des prédicateurs, vous êtes à moi, dit-il. La fureur du démon est grande. Les apôtres auraient pu aussi maltraiter les Juifs comme faisait le démon; étant plus forts que les démons, comment n'auraient-ils pu faire ce que faisaient ceux-ci? ils n'usaient pas néanmoins de ce pouvoir. Cela montre bien leur douceur : on les chasse, et ils font le bien; les démons que l'on sert font tout le contraire. « Je « connais Jésus », dit-il, rougissez de honte, vous qui ne le connaissez pas. « Et je connais « aussi Paul » : Et, en effet, il savait qu'il était le prédicateur de Dieu. Ensuite il saute sur eux, déchire leurs vêtements, et par là il semble leur dire : Ne croyez pas que j'agisse ainsi par mépris pour Jésus et pour Paul. La crainte du démon était grande aussi. Pourquoi ne déchira-t-il pas leurs vêtements sans ajouter ces paroles? il eût ainsi assouvi sa colère et établi l'erreur. Il redoutait, comme je l'ai dit, la puissance inabordable; et il n'eût pas eu tant de force s'il n'eût prononcé ces paroles. Voyez, partout les démons sont plus sages que les Juifs; ils n'osent pas contredire la parole ni accuser les apôtres ni le Christ. Une fois ils disent : « Nous savons qui tu es »; et « Pourquoi es-tu venu nous tourmenter « avant le temps? » (Matth. VIII, 29.) Une autre fois : « Ces hommes sont les serviteurs du « Dieu Très-Haut » (Act. XVI, 17); ici ils disent : « Je connais Jésus et je connais aussi Paul »; car ils craignaient ces saints et tremblaient devant eux. Peut-être y a-t-il parmi vous quelqu'un qui, en entendant ces paroles, désire posséder une telle puissance de manière à empêcher les démons de le regarder en face, et qui envie l'avantage qu'ont eu ces saints de posséder une telle force? qu'il écoute le Christ : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons « vous sont soumis » (Luc, X, 20), dit-il, parce qu'il savait que les hommes seraient fiers de ce privilége par vaine gloire. Si vous ambitionnez ce qui plaît à Dieu, et ce qui est d'utilité commune, vous suivrez une voie plus

glorieuse. Il n'est pas si difficile d'être délivré du démon, que de se délivrer du péché. Le démon n'empêche pas d'acquérir le royaume des cieux, il coopère à nous le faire obtenir malgré lui, à la vérité. Mais il y coopère cependant, car il rend plus continent celui qu'il possède. Le péché au contraire exclut du royaume des cieux.

4. Mais peut-être quelqu'un dira-t-il : je ne souhaite pas d'acquérir ainsi la continence ! Ni moi non plus je ne vous le souhaite pas, mais je vous souhaite de l'acquérir par une autre voie, en faisant tout par amour du Christ. Mais si, ce que je ne souhaite pas, ce malheur vous arrivait, il faudrait encore demander cette grâce. Si donc le démon n'exclut pas du ciel, et si le péché en exclut, c'est un plus grand bien d'être délivré du péché. Appliquons-nous donc à délivrer le prochain du péché, et avant le prochain à nous en délivrer nous-mêmes. Veillons à ne pas laisser le démon s'emparer de nous. Examinons-nous avec zèle. Le péché est pire que le démon; car le démon rend humble. Ne voyez-vous pas combien les démoniaques, lorsqu'ils sont délivrés de leur maladie, sont tristes et chagrins ? comme leur visage est couvert de honte, et comme ils n'osent regarder? Voyez l'absurdité : ceux-ci rougissent de ce qu'ils souffrent, et nous, nous ne rougissons pas de ce que nous faisons; ils sont victimes de l'injustice, et ils ont honte, et nous, nous commettons l'injustice, et nous ne craignons rien. Et cependant leur malheur n'est pas digne de honte, mais bien de pitié, de bienveillance et d'indulgence; il est même digne d'admiration et de louanges sans nombre, lorsque, soutenant contre le démon un combat si rude, ils supportent tout en rendant à Dieu des actions de grâces; notre état à nous, au contraire, est ridicule, honteux, digne d'accusation, de supplice et de châtiment; il mérite les plus grands maux, l'enfer, il est impardonnable. Voyez-vous comme le péché est pire que le démon? Les démoniaques, à cause des maux qu'ils endurent, ont un double bénéfice : l'un, qui est d'être plus continents et plus sages; l'autre, qui est de s'en aller purs devant le Seigneur, puisqu'ils ont subi ici-bas le châtiment de leurs péchés propres. Souvent nous avons parlé sur ce sujet, et nous avons montré que ceux qui sont châtiés ici-bas, s'ils supportent leurs maux avec patience, sont déchargés vraisemblablement d'une grande partie de leurs péchés. Le mal qui provient du péché est double aussi : d'une part nous offensons Dieu, de l'autre, nous devenons plus mauvais qu'auparavant; faites attention à ce que je vous dis.

Le péché ne nous blesse pas seulement parce que nous péchons, mais encore parce que l'âme contracte une habitude, comme il arrive pour le corps. Un exemple exprimera plus clairement ma pensée. De même que le fiévreux ne souffre pas seulement de sa maladie actuelle, mais encore de la faiblesse qui en est la suite, lorsqu'il revient à la santé après une longue maladie; ainsi en est-il du péché; même après qu'il est guéri, nous ressentons encore l'affaiblissement qu'il nous a causé. Voyez celui qui a dit des injures à quelqu'un et n'en a pas été puni. Il ne doit pas seulement pleurer parce qu'il n'a pas subi la peine des injures qu'il a dites, il doit encore s'affliger pour une autre cause. Pourquoi donc? Parce que son âme est devenue plus impudente. Chacun des péchés que nous commettons dépose dans l'âme un certain poison qui y reste, même après la destruction du péché. N'entendez-vous pas ceux qui reviennent à la santé, après la maladie, dire : Je n'ose pas encore boire d'eau? Et cependant ils sont rétablis; mais la maladie leur a laissé cette infirmité. Les démoniaques, au milieu de leurs tortures, rendent des actions de grâces à Dieu, et nous, qui sommes heureux, nous blasphémons Dieu, et nous le supportons avec peine. Il s'en trouve plus parmi ceux qui jouissent de la santé et de la fortune, qui agissent ainsi, que parmi les pauvres et les infirmes. Le démon est là qui les menace comme un bourreau terrible, comme un maître d'école qui lève sa lanière et ne la laisse jamais reposer. Que si quelques-uns ne deviennent pas sages en passant par une telle épreuve, ils n'en sont pas punis. Ce n'est pas là un médiocre avantage. Si les insensés, les fous, les enfants, ne sont pas responsables, les démoniaques ne le sont pas non plus; il n'y a personne d'assez cruel pour punir des péchés d'ignorance. Donc nous autres pécheurs sommes dans un état pire que celui des démoniaques. — Mais nous n'écumons pas, nos yeux ne se retournent pas, nos mains ne se tordent point. Plût à Dieu que nous souffrissions ces choses dans le corps, et non dans l'âme ! Voulez-vous que je vous

montre une âme écumante, impure, aux yeux égarés? Pensez aux hommes emportés par la colère et enivrés par la fureur; ne lancent-ils pas des paroles plus impures que n'importe quelle écume? Ils vomissent la puanteur et l'ordure. De même que les démoniaques, ils ne connaissent plus personne. Leur esprit est dans les ténèbres, leurs yeux sont renversés, ils ne distinguent plus ni amis ni ennemis, ni ce qui est respectable ni ce qui ne l'est pas; ils voient tout à la fois sans rien distinguer. Ne les voyez-vous pas trembler comme les démoniaques? — Mais ils ne tombent pas par terre? Mais leur âme se jette par terre et tombe en se débattant dans l'agonie. Si elle se tenait comme il convient, la verrait-on dans cet état? Est-ce qu'il ne semble pas que les actions et les paroles de ces hommes enivrés par la colère soient le fait d'une âme avilie, ayant perdu sa liberté d'action. Il est encore une autre sorte de fureur plus grave que celle-là. Laquelle donc? Lorsqu'on ne laisse pas la colère s'étendre, et qu'on nourrit en soi le souvenir du mal comme un bourreau domestique. Cette passion de la rancune perd d'abord ceux qui s'y livrent, pour ne pas parler de ce qu'elle cause dans l'avenir. Que pensez-vous que doive être le tourment d'un homme blessé jusqu'au fond de l'âme, examinant chaque jour comment il se vengera de son ennemi? Cet homme se punit le premier et se châtie en s'excitant, se combattant et s'enflammant lui-même. Sans cesse le feu brûle en vous; vous allumez la fièvre, vous attisez ce feu pour ne pas le laisser s'éteindre; et vous pensez à faire du mal à votre ennemi, tandis que vous vous consumez vous-même en portant continuellement en vous cette flamme ardente, et en ne permettant pas à votre âme de se reposer; vous êtes comme une bête farouche, et votre esprit est plein de trouble et de tempêtes.

5. Que peut-il y avoir de plus funeste que cette fureur qui plonge dans un chagrin, une irritation et une ardeur perpétuelles? Telles sont les âmes de ceux que tourmente la rancune. Sitôt qu'ils voient ceux dont ils veulent se venger, ils sont bouleversés; sitôt qu'ils entendent la voix de leur ennemi, ils sont comme abattus, ils tremblent; dans leur lit, ils se représentent mille sortes de vengeances, ils pendent leur ennemi, le tourmentent en esprit de mille manières; mais s'ils le voient fleurir et prospérer, oh! quel affreux supplice! Pardonnez à votre ennemi, et arrachez-vous à ces tortures. Pourquoi vous condamner à un supplice qui n'a pas de fin pour ne vous venger et ne le punir qu'une seule fois? Pourquoi vous plonger ainsi vous-même dans une langueur continue? Pourquoi retenir ainsi dans la contrainte votre cœur qui aspire à la liberté? « Que votre haine ne dure pas jus-« qu'au soir » (Ephes. IV, 26), dit Paul. Comme la consomption ou un ver rongeur, elle dévore la racine de notre âme. Pourquoi enfermez-vous une bête féroce dans vos entrailles? Mieux vaudrait avoir dans le cœur un serpent, une vipère, que la colère et la rancune; ces reptiles eussent été promptement chassés; mais la haine demeure toujours, elle s'attache aux dents, insère le poison et produit une armée de fâcheuses pensées. Mais j'agis ainsi, dit-on, pour que mon ennemi ne se moque pas de moi et ne me méprise pas. — O homme malheureux, homme infortuné, vous ne voulez pas être la risée de votre compagnon d'esclavage, mais vous consentez à être l'objet de la haine de votre Seigneur! Vous ne voulez pas être méprisé par votre compagnon d'infortune, mais vous méprisez le Seigneur! Vous ne pouvez supporter que cet homme vous méprise; doutez-vous que Dieu ne s'indigne aussi lorsque vous vous riez de lui, que vous le méprisez et que vous ne voulez pas lui obéir? Ce qui montre que cet homme ne vous tournera pas en risée, le voici : Si vous vous vengez, ce sera pour vous une source de risée et de mépris, car la vengeance est le fait de la petitesse d'esprit; si au contraire vous pardonnez, vous exciterez l'admiration; car pardonner est le fait d'un grand cœur. Mais mon ennemi ne le saura pas, dit-on. Que Dieu le sache, il suffit, pour que vous obteniez une plus ample récompense. « Prêtez », est-il dit, « à ceux de qui vous n'espérez rien recevoir ». Ainsi faisons le bien à ceux qui ne s'en aperçoivent, pour qu'ils ne diminuent pas notre récompense en nous louant ou en nous récompensant de quelqu'autre manière. Moins nous aurons reçu des hommes, plus nous recevrons de Dieu.

Quoi de plus digne de risée, quoi de plus absurde qu'une âme toujours enflammée par la colère, et désireuse de se venger? C'est un projet de femme et d'enfant. Une femme s'irrite même contre les choses inanimées, et pour passer sa colère, elle frappera jusqu'au

pavé; tels sont les hommes qui veulent se venger de ceux qui les ont offensés. Ils sont donc dignes de risée; car c'est le fait d'une âme puérile d'être ainsi en proie à la colère; en triompher au contraire est une œuvre virile. Ce n'est donc pas nous que notre modération expose à la risée, mais nos ennemis. Vaincre la passion n'est pas le fait d'hommes méprisables; il appartient aux hommes méprisables de craindre le sourire des étrangers, d'en subir l'influence, de succomber ainsi à sa passion, d'offenser Dieu et enfin de se venger. Voilà ce qui est vraiment digne de risée. Fuyons donc ces choses. Que celui qui nous a fait mille injures puisse dire qu'il n'a rien souffert de notre part, et que, s'il recommençait, il n'en souffrirait pas davantage. En tenant ce langage par lequel il croirait nous blesser, il ne pourrait publier plus haut notre vertu, ni faire mieux notre éloge. Plût à Dieu que tous ceux qui m'entourent pussent dire : c'est un homme sans cœur, homme à tout souffrir; tous lui font injure, et il le supporte; tous se jettent sur lui, et il ne se venge pas! Puissent-ils ajouter : quand il le voudrait, il ne le pourrait pas; afin que Dieu me loue et non les hommes. Qu'on dise si l'on veut que c'est par défaut de cœur que nous ne nous vengeons pas. Cela ne nous fait aucun mal, puisque Dieu sait ce qu'il en est, mais cela met notre trésor sous une sauvegarde plus puissante. Si nous voulons considérer les hommes, nous perdrons tout : ne nous occupons pas de ce qu'on dit, mais de ce qui convient. Ceux-là disent : Je ne veux pas qu'on se moque de moi, ni que personne se vante de m'avoir offensé. O folie! personne ne s'est ri de moi après m'avoir offensé, dit-on, c'est-à-dire : je me suis vengé. Mais c'est précisément parce que vous vous êtes vengé de l'offenseur que vous méritez d'être un sujet de risée. D'où sont sortis ces mots qui sont la honte, la ruine, la subversion de notre vie particulière et sociale? N'est-ce pas de l'habitude de parler autrement que Dieu? Ce que vous jugez ridicule, c'est-à-dire, de ne pas se venger, c'est précisément ce qui rend égal à Dieu. Est-ce que nous ne sommes pas ridicules à nos propres yeux, ainsi qu'à ceux des gentils, de parler ainsi en sens contraire de Dieu? Je veux raconter un fait qui s'est passé dans les temps anciens, et qui a rapport non à la colère, mais aux richesses. Quelqu'un avait un champ dans lequel était caché un trésor, sans que le maître le sût. Il vendit ce champ. Celui qui l'avait acheté, fouillant, cultivant, plantant, trouva le trésor qui était enfoui. Le vendeur l'apprit, et vint vers l'acheteur pour le contraindre à lui rendre le trésor, disant qu'il lui avait vendu le champ et non le trésor. L'autre à son tour le réfutait en disant qu'il avait acheté le champ et le trésor, qu'il n'y avait rien à dire là-dessus. De là dispute entre eux, l'un réclamant le trésor, l'autre refusant de le donner; ils rencontrèrent un homme et se disputèrent devant lui; ils lui demandèrent à qui devait être le trésor. Mais lui ne prononça rien; il leur dit qu'il allait vider leur différend, car il était le maître du trésor. Il prit donc le trésor qu'ils lui abandonnèrent volontiers; il souffrit ensuite mille maux, et apprit par là que les hommes avaient bien fait de se désister. Il faut en agir ainsi par rapport à la colère; ne cherchons point à nous venger, et que ceux qui ont fait des injures s'appliquent à les réparer justement. Mais sans doute il y en a qui croient cela ridicule. Lorsque cette folie a pris le dessus, les gens modérés sont tournés en ridicule, et, au milieu de la foule des insensés, celui qui ne l'est pas semble l'être. Je vous en supplie donc, supportons l'injure. Contenons-nous afin de pouvoir, purifiés que nous serons de cette malheureuse passion, être jugés dignes du royaume des cieux, par la grâce et les miséricordes du Fils unique, à qui appartiennent avec le Père et l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLII.

APRÈS CES CHOSES, PAUL, PAR L'INSPIRATION DU SAINT-ESPRIT, RÉSOLUT D'ALLER A JÉRUSALEM; EN PASSANT PAR L'ACHAÏE ET LA MACÉDOINE, IL DISAIT : « LORSQUE J'AURAI ÉTÉ LA IL FAUT QUE JE VOIE ROME ». AYANT DONC ENVOYÉ EN MACÉDOINE DEUX D'ENTRE CEUX QUI LE SERVAIENT, TIMOTHÉE ET ÉRASTE: IL PASSA LUI-MÊME UN CERTAIN TEMPS EN ASIE. IL ARRIVA QUE PENDANT CE TEMPS IL Y EUT UN GRAND TROUBLE TOUCHANT LA VIE DU SEIGNEUR. (CHAP. XIX, VERS. 21-23, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1 et 2. Evénements d'Ephèse; sédition de Démétrius. — L'appât du gain en est la cause. — Le juif Alexandre apaise la foule. — Son discours. — Commentaire sur le discours de Démétrius.
3 et 4. Bons effets de la tribulation. — Comparaison entre le deuil et la joie : La maison où se fait une noce et celle qui est dans le deuil; le théâtre et la prison; l'âme plongée dans les délices, et celle qui est dans l'affliction.

1. Lorsqu'il eut demeuré assez longtemps dans cette ville, Paul voulut s'en aller ailleurs. C'est pour cela qu'il envoie Timothée et Eraste en Macédoine, tandis qu'il reste encore quelque temps à Ephèse. Mais comment se fait-il qu'ayant d'abord eu la pensée d'aller en Syrie, il se détermine maintenant à passer en Macédoine? Cela montre qu'il ne fait rien par sa propre volonté. Il prophétise en disant : « Il « faut que je voie Rome ». Peut-être dit-il cela pour consoler les disciples comme s'il leur disait : Je ne reste pas, mais je reviendrai; la prophétie qu'il ajoute est aussi un moyen de les encourager. De là il me semble que c'est d'Ephèse qu'il écrit aux Corinthiens, leur disant : « Je ne veux pas que vous ignoriez la « tribulation qui nous est arrivée en Asie ». (II Cor. I, 8.) Comme il a promis d'aller à Corinthe, il s'excuse de son retard par l'épreuve qu'il a eue à subir, entendant par là ses démêlés avec Démétrius. C'est ce Démétrius qui suscita ce grand trouble dont parle saint Luc. Nouveau danger, nouvelle commotion. Voyez-vous quel éclat jette la vertu de Paul? Un double prodige s'opère, et les Juifs persistent dans la contradiction. Mais tout concourt au progrès de l'Evangile. « Un homme nommé « Démétrius, orfèvre, qui faisait des temples « de Diane en argent, donnait beaucoup à ga- « gner à ceux de ce métier. Il les réunit ainsi « que d'autres qui étaient intéressés à ces « sortes d'ouvrages et leur dit : Hommes, vous « savez que le gain nous vient de cet art; et « vous voyez et vous apprenez que non-seule- « ment à Ephèse, mais encore dans presque « toute l'Asie, ce Paul a persuadé et entraîné « une foule nombreuse, en disant : Ceux-ci ne « sont pas des dieux qui sont fabriqués par la « main des hommes. Non-seulement par là « notre art est en danger de se perdre, mais « il est à craindre que le temple de la grande « Diane ne soit plus compté pour rien, et que « soit détruite la majesté de celle que vénère « toute l'Asie et l'univers (24-27) ». — « Qui « faisait des temples de Diane en argent », dit l'auteur. Comment peut-on faire des temples en argent? Ce n'était probablement que de petites boîtes. Diane était en grande vénération à Ephèse : l'incendie du temple causa tant d'affliction aux Ephésiens, qu'on défendit de prononcer jamais le nom de celui qui y avait mis le feu. Remarquez que partout l'idolâtrie ne subsiste que par l'argent. Les ouvriers sont poussés par l'argent, Démétrius est poussé par l'argent; le danger de leur religion n'est pas ce qui les fait agir, mais bien la crainte de voir disparaître leur gain. Voyez la malice de cet homme : il était opulent, et par consé-

quent la perte serait pour lui peu sensible ; mais elle devait être grande pour les ouvriers qui sont pauvres et qui vivent du travail de chaque jour. Cependant ils ne disent rien, lui seul parle ; et comme ils étaient du même métier que lui, il en fait des instruments de trouble. Ensuite il exagère le danger en disant : « Il est à craindre pour nous que notre « partie ne se perde » : ce qui veut dire que, privés de ce métier, ils sont en danger de mourir de faim. Cependant ces paroles devaient suffire pour amener à la religion ; mais, misérables et sans intelligence comme ils étaient, ils se révoltent plutôt, et ils n'ont garde de réfléchir et de se dire à eux-mêmes : Si cet homme est assez puissant pour convertir le monde et mettre en danger les dieux, quelle doit être la puissance de son Dieu ! Combien donc ce Dieu nous donnera-t-il mieux les choses que nous craignons de perdre ? Démétrius s'était déjà emparé de leur esprit, en leur disant : « Ceux-là ne sont pas des dieux qui « sont faits par la main des hommes ». Voyez pour quelle raison s'indignent les gentils, c'est parce qu'on leur dit : « Ceux-là ne sont pas « des dieux qui sont faits par la main des « hommes ». Il insiste partout sur la question de leur métier. Ensuite, comme pour mettre le comble à leur douleur, il ajoute en dernier lieu : « Non-seulement notre métier est en « danger », c'est-à-dire, tout cela n'est rien ; mais ce qui est très-grave, c'est que le temple de la grande Déesse est en danger d'être détruit. Et pour ne pas sembler parler en vue du gain, il ajoute : « Que la terre entière vénère ». Voyez-vous comme il démontre la grande puissance de Paul ; il dit à ces gens qu'ils seront tous réduits à la misère et perdus si cet homme chassé de son pays, ce fabricant de tentes, peut faire de si grandes choses ? Voyez les témoignages rendus aux apôtres par leurs ennemis. Ailleurs ils disaient : « Vous avez « rempli Jérusalem de votre doctrine » (Act. v, 28) ; ici : « La majesté de la grande Diane « sera détruite ». Dans une autre circonstance ces mêmes ennemis disaient : « Ceux qui ont « bouleversé la terre sont ici » (Act. xvii, 6) ; maintenant ils disent : « Il y a danger pour « nous que cette partie ne tombe à rien ». Les Juifs disaient aussi du Christ : « Voyez comme « tout le monde va après lui, les Romains « viendront et prendront notre ville ». (Jean, xii, 19 et xi, 48.)

« Lorsqu'ils eurent entendu ce discours, ils « furent remplis de fureur ». D'où venait cette fureur ? De ce qu'on leur avait dit de Diane et de la perte qu'ils allaient faire. C'est l'habitude, dans la place publique, de se soulever et de prendre feu à propos de quoi que ce soit. Il faut donc toujours agir avec circonspection. Voyez à quel point ils sont méprisables de s'enflammer à propos de tout. « Lorsqu'ils « l'eurent entendu, ils furent remplis de fu- « reur », dit l'auteur, « et ils s'écriaient : La « Diane des Ephésiens est grande. Et la ville « entière fut remplie de confusion ; ils se pré- « cipitèrent d'un commun accord vers le théâ- « tre, entraînant avec eux Gaïus et Aristarque, « Macédoniens, compagnons de Paul (28-29) ».

2. Ils font irruption sans raison, comme les Juifs chez Jason ; partout les apôtres sont prêts. Ils n'avaient, en agissant de la sorte, souci ni de la gloire, ni de la renommée. « Paul vou- « lait sortir et aller vers le peuple ; mais les « disciples ne le permirent pas. Quelques-uns « des Asiarques qui étaient ses amis, envoyè- « rent près de lui pour le prier de ne pas se « montrer au théâtre (30, 31) ». Ils le prient de cela, parce que c'était une foule sans raison, capable de tout oser dans son aveugle fureur. « Paul accède à cette prière » ; car il n'était ni ambitieux, ni avide de vaine gloire. « Les uns criaient d'une manière, les autres « d'une autre ; car la foule était un mélange « de toutes sortes de gens ». Telle est la multitude, elle se précipite au hasard, comme l'incendie. « La plupart ne savaient pas pourquoi « ils s'étaient rassemblés. On fit sortir de la « foule Alexandre que les Juifs poussaient en « avant ». Les Juifs prenaient les devants par l'action de la divine Providence, afin qu'ils n'eussent pas possibilité de contredire ensuite. Cet homme est donc poussé en avant, et il parle ; écoutez ce qu'il dit : « Alexandre ayant « fait faire silence de la main, voulait se justi- « fier devant le peuple. Lorsqu'on sut qu'il « était Juif, un seul cri partit de la foule en- « tière qui s'écriait, pendant environ deux « heures : La Diane des Ephésiens est grande ! » C'était une pensée d'enfant. Ils criaient sans interruption, comme s'ils eussent craint que leur culte ne fût aboli. Paul est resté là pendant deux ans : voyez combien il y a encore de gentils. « Lorsque le greffier eut apaisé la « foule, il leur dit : Ephésiens, quel homme « ignore que la ville d'Ephèse honore d'un

« culte particulier la grande déesse Diane, « ainsi que le Diopétès ? » Cela tout d'abord éteignit leur fureur. « Le Diopétès ». Il ajoute ces mots pour plus de précision. C'était un autre temple qu'on nommait le Diopétès. Ou bien on appelait de ce nom l'idole de Diane pour signifier que cette argile venait de Jupiter, et n'avait pas été fait de la main d'un homme ; ou bien une autre statue s'appelait ainsi chez eux. « Puisque nul ne peut contre- « dire ces choses, vous devez vous apaiser et « ne rien faire avec précipitation. Vous avez « emmené ces hommes qui ne sont pas sacri- « léges et ne blasphèment pas votre déesse « (32-37 ». Tout cela était pur mensonge, mais il parlait ainsi au peuple pour l'apaiser. « Si « donc Démétrius et les ouvriers qui sont avec « lui ont lieu de se plaindre de quelqu'un, il « se tient des audiences sur la place, il y a des « proconsuls, que la cause leur soit déférée. Si « vous vous plaignez de quelqu'autre chose, « on réglera tout dans une assemblée légitime. « Nous sommes en danger de nous entendre « accuser de la sédition pour ce qui s'est passé « aujourd'hui, sans aucun motif que nous « puissions présenter comme étant la raison « de ce tumulte. Par ces paroles, il dissipa « l'assemblée (38-40). » Il dit « l'assemblée lé- « gitime », parce qu'il y avait en effet trois assemblées chaque mois. Cette assemblée était illégitime. Il les épouvante en disant : « Nous « sommes en danger d'être accusés de sé- « dition ».

Mais reprenons. « Lorsque toutes ces choses « eurent été accomplies », dit l'auteur, « Paul, « inspiré par l'Esprit-Saint, résolut d'aller à « Jérusalem, en passant par la Macédoine et « l'Achaïe ». Il n'agit plus ici par des raisons humaines ; mais c'est par l'inspiration de l'Esprit qu'il se décide à passer par ces pays. C'est là ce que signifie « se décida », et c'est le sens du mot. L'auteur ne dit pas pour quelle cause Paul envoie Timothée et Eraste ; il me semble que cette détermination est prise aussi « par « l'inspiration de l'Esprit-Saint ». Il est dit de même ailleurs : « C'est pourquoi n'y tenant « plus, nous avons préféré rester seul à Athè- « nes ». (I Thessal. III, 1.) Il envoya donc deux de ses ministres pour annoncer son arrivée et ranimer le zèle des disciples. C'est en Asie qu'il demeure le plus longtemps, et c'est avec raison. Là, en effet, se trouvait une foule de philosophes. Et lorsqu'il fut au milieu d'eux, il discutait avec eux comme d'habitude. En effet il y avait là beaucoup de superstition. « Démé- « trius », dit l'auteur, « un orfèvre, ayant ras- « semblé les ouvriers de ce métier, leur dit : « Hommes, vous savez, vous voyez, vous ap- « prenez (tant le fait était notoire) que ce Paul « a persuadé et converti une grande foule ». S'il a persuadé, il n'a pas usé de violence, c'est ainsi qu'il faut persuader une ville. Ensuite il amène ce qui le touche de près, et ajoute : « Il a persuadé que ce ne sont pas des dieux « que ceux qui sont faits par la main des hom- « mes ». Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire, il renverse notre art. Et de peur qu'ils ne réfléchissent et ne disent : Si un homme seul fait de telles choses, et s'il a une telle puissance, il faut se laisser persuader par lui, Démétrius ajoute : « Que toute l'Asie et la terre vénèrent ». Ils croyaient que leur voix les défendrait contre l'Esprit-Saint, ces païens, ces enfants, pour mieux dire. Nous tirons, dit-il, notre subsistance de ce métier. Et si vous tirez votre subsistance de ce métier, comment un homme simple a-t-il pu persuader à tant de monde de renoncer à cette superstition ? Comment a-t-il prévalu contre une coutume si invétérée ? Que dit-il ? Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est pas le fait de Paul, n'est pas l'œuvre d'un homme. Il lui a suffi de dire : « Ce ne sont pas des dieux ». S'il a été si facile de trouver le défaut de cette impiété, il fallait la condamner dès longtemps ; si elle eût été forte, elle n'eût pas dû être si vite anéantie. « Là », dit-il, « ne se borne pas « notre danger ». Il ajoute cela pour faire entendre quelque chose de plus grave. « Lorsqu'ils « l'eurent entendu, ils furent remplis de fu- « reur, et ils criaient : La Diane des Ephésiens « est grande ». Dans chaque ville il y avait des dieux particuliers. Tel était l'état de leur esprit, qu'ils croyaient par leurs cris rétablir son culte et détruire ce qui venait de s'accomplir.

3. Voyez cette foule confuse. « Comme « Paul », dit l'auteur, « voulait aller vers le « peuple, les disciples s'y opposèrent ». Paul voulait donc aller vers le peuple pour lui parler ; car il saisissait les temps de persécution pour instruire. Mais les disciples ne le permirent pas. Remarquez partout de quel soin prévoyant on l'entoure. Et dès le commencement ils l'emmenèrent, de peur qu'il ne reçût quelque coup mortel. Quoiqu'ils lui aient entendu dire qu'il doit voir Rome, cependant ils l'empêchent de sortir. C'est par l'action de la

Providence qu'il l'a prédit par avance, afin que les disciples ne se troublent pas. Ils ne voulaient pas qu'il lui arrivât le moindre accident. « Quelques-uns des Asiarques le sup« pliaient », dit l'auteur, « de ne pas entrer au « théâtre ». Voyant son ardeur, ils le suppliaient. Et pourquoi, direz-vous, Alexandre voulut-il se justifier devant le peuple? Etait-il accusé lui-même? Afin de trouver une occasion de tout bouleverser et d'exciter la fureur populaire. Vous avez vu l'emportement tumultueux des Ephésiens? C'est donc avec raison que le scribe leur dit, sous forme de reproche : « Quel homme ne sait que la cité d'E« phèse ». Il parle tout de suite de l'objet de leurs craintes. C'est comme s'il leur disait : N'honorez-vous pas la déesse? Il ne dit pas : Quel homme ne connaît pas Diane ? Mais « notre cité », afin de les flatter. « Comme cela « est incontestable, il faut vous calmer ». Leur faire ce reproche, c'est presque leur dire : Pourquoi vous inquiétez-vous donc comme si cela était incertain? Il est clair que l'insulte retombe sur la déesse. Ils voulaient que la religion assurât leur gain. Il les prend ensuite par la douceur, en leur montrant qu'ils se sont rassemblés sans raison. « Et rien », leur dit-il, « ne doit se faire témérairement ». Il leur parle ainsi pour leur montrer qu'ils ont agi étourdiment. « Si donc Démétrius et ceux qui sont « avec lui ont quelque sujet de plainte, il y a « des proconsuls ». Il leur dit cela en forme de reproche, pour indiquer qu'il ne fallait pas faire une assemblée publique pour des crimes privés. « Car nous sommes exposés à nous en« tendre reprocher » : Par là, il les jette dans l'embarras. « Puisqu'il n'y a pas de motif par « lequel nous puissions rendre raison de cette « émeute ». Voyez avec quelle prudence et quelle sagesse les infidèles raisonnent eux-mêmes. Il calma ainsi leur fureur. Aussi facilement elle avait été allumée, aussi facilement elle s'éteignit. « Par ces paroles, il dissout « l'assemblée », dit l'auteur. Remarquez-vous comment Dieu permet les épreuves, et par elles réveille les disciples et les rend plus fervents? Ne nous laissons donc pas abattre par les afflictions, car Dieu nous donnera le moyen de les supporter.

Rien ne fait naître et ne fortifie l'amitié comme la tribulation. Rien ne relie et ne resserre si bien les âmes fidèles; rien ne nous est plus utile, à nous docteurs, pour que l'on écoute nos paroles. L'auditeur, qui demeure dans la tranquillité, est mou et négligent; il semble supporter péniblement l'orateur; dans la tribulation et l'angoisse, au contraire, il désire ardemment qu'on lui parle. Celui dont l'esprit est dans la peine, cherche partout ce qui le console dans son affliction, et la parole procure une grande consolation. Pourquoi donc, direz-vous, les Juifs n'écoutaient-ils pas lorsqu'ils étaient dans l'affliction? Parce qu'ils étaient Juifs, toujours faibles et misérables; d'ailleurs, parce que leur affliction était extrême, et nous ne parlons que d'une affliction ordinaire. Remarquons donc ceci : les Juifs s'attendaient à être délivrés de leurs maux actuels, et ils se précipitèrent dans mille nouveaux malheurs. Cela ne jette pas l'âme dans un chagrin médiocre. Les tribulations nous détachent violemment de l'affection pour le monde d'ici-bas; nous désirons bien vite la mort; nous ne sommes plus amoureux de notre corps. Et c'est une grande partie de la philosophie de ne plus se complaire dans la vie présente et de n'y être plus attaché. L'âme affligée ne cherche pas à s'attacher à toutes choses, elle n'aime plus que le calme et le repos; elle ne souhaite que d'être arrachée à la vie présente, quand même il n'y aurait rien à espérer après. De même qu'un corps fatigué et accablé de maux ne veut plus servir le ventre, mais se reposer et vivre dans la tranquillité; de même l'âme affligée de mille maux, aspire au calme et à la paix; celle qui ne connaît pas la peine, est stupide, troublée, indécise; celle-là ne s'ébahit de rien, elle est étrangère aux molles voluptés; toujours recueillie en elle-même, elle ne se laisse point emporter à tous les vents. L'une est plus virile, l'autre plus puérile; celle-là est plus grave, celle-ci plus légère. Lorsqu'un corps tombe dans une eau profonde, s'il est léger, il surnage; il en est de même d'une âme tout à coup plongée dans une grande joie. Tout le monde sait que nos plus grandes fautes sont causées par l'entraînement du plaisir.

Si vous le voulez, faisons la description de deux maisons : l'une où l'on fait des noces, l'autre où l'on est dans le deuil. Entrons par la pensée dans toutes les deux, et voyons quelle est la meilleure. Nous trouverons celle où l'on pleure pleine de sagesse, l'autre où l'on fait des noces est pleine d'inconvenances. Regardez en effet : là se profèrent des paroles hon-

teuses, le rire est immodéré, les allures sont désordonnées, le vêtement et la démarche sans pudeur ; toutes les marques de la folie et de la sottise s'y rencontrent : en un mot, rien autre ne s'y trouve que le rire et la dérision. Ce n'est pas le mariage que je condamne, à Dieu ne plaise ! mais c'est ce qui accompagne les mariages. La nature alors est comme agitée d'une fureur étrange ; les assistants y sont semblables à des êtres sans raison et non à des hommes : les uns hennissent comme des chevaux, les autres ruent comme des ânes ; c'est une grande dissolution, une grande confusion ; il n'y reste plus rien de vertueux ni d'honnête. Là est la pompe du démon, les cymbales, les flûtes ; là se font entendre des chansons remplies de fornication et d'adultère. Il en est tout autrement là où l'on est dans le deuil, l'ordre y règne avec la bienséance. Un grand silence, un grand calme, une grande réserve, rien n'est déréglé ; si quelqu'un parle, c'est pour faire entendre des paroles pleines de sagesse ; mais, chose étonnante, pendant ce temps, ce ne sont pas seulement les hommes, mais même les serviteurs et les femmes dont tous les propos respirent la sagesse. Telle est, en effet, la nature du deuil ; chacun s'efforce de consoler celui qui est dans la peine, on lui communique mille pensées remplies de philosophie. On fait des prières pour que le malheur ne s'aggrave point. Pour consoler l'affligé, on lui énumère ceux qui ont souffert ce qu'il souffre. Qu'est-ce en effet que l'homme ? Etude de notre nature. Qu'est-ce donc que l'homme ? Accusation de sa vie et de sa vile existence, souvenir des choses à venir et du jugement.

4. Chacun rentre dans sa demeure : celui qui revient des noces, s'afflige de n'être pas lui aussi dans la bonne fortune ; celui qui revient du deuil est plus à l'aise, parce qu'il n'a rien souffert de semblable, et il s'en est allé, après avoir éteint en lui-même toute passion. Mais quoi ! Voulez-vous que nous mettions en parallèle les prisons et les théâtres ? Les unes sont des lieux d'affliction, les autres des lieux de plaisir. Souffrez que nous vous fassions voir ce qui se passe dans l'un et l'autre séjour. Dans la prison, beaucoup de philosophie : en effet, là où est le chagrin, là est aussi la philosophie. Celui qui auparavant était riche, orgueilleux, supportera que n'importe qui lui parle, car la crainte et la douleur consument son âme avec plus d'ardeur que le feu, et en amollissent la dureté ; alors il devient humble, austère, alors il comprend l'instabilité des choses de la vie, et il est fort contre toutes les adversités. Au théâtre, tout au contraire, se rencontrent le rire, la honte, la pompe diabolique, l'affaiblissement de l'esprit, la perte de temps, la dépense inutile des jours, tout l'apparat d'une concupiscence effrénée, l'enseignement de l'adultère, l'école de la prostitution et du libertinage, l'encouragement à la honte, les sujets de rire, l'exemple de la dépravation. Telle n'est pas la prison : là se trouvent l'humilité, l'exhortation, l'encouragement à la philosophie, le mépris des choses de cette vie. Toutes choses sont foulées aux pieds et méprisées ; la crainte se tient auprès du prisonnier comme le précepteur près de l'enfant, et le forme à tout ce qui est bon. Si vous le voulez bien, examinons ces lieux sous un autre point de vue. Je voudrais que vous rencontrassiez un homme sortant du théâtre, et un autre quittant la prison, et que vous vissiez l'âme hébêtée, troublée, et vraiment enchaînée du premier ; et celle du second, tranquille, déliée et libre. Celui, en effet, qui sort du théâtre les yeux épris des femmes du lieu, est véritablement lié par des chaînes plus fortes que le fer, c'est-à-dire par les lieux eux-mêmes, les paroles et les formes qu'il y a vues. Celui qui sort de la prison est débarrassé de tout, il ne croira plus rien souffrir désormais en comparant son sort à celui des autres ; pourvu qu'il ne soit plus enchaîné, il considérera cela comme une grâce, il méprisera les choses humaines en voyant tant de riches dans l'infortune, tant de puissants jetés dans les fers. Si on lui fait quelque injustice, il la supportera ; il en a tant vu. Le jugement à venir lui viendra à l'esprit, et il frissonnera d'horreur à l'idée de la prison de l'autre monde. De même que la prison l'a rendu doux envers tout le monde ; de même la perspective du jugement et du châtiment futur lui inspirera de la bonté pour sa femme, pour ses enfants et pour ses serviteurs.

Tel n'est pas celui qui revient du théâtre. Il regardera sa femme d'une façon peu aimable, il sera dur envers les domestiques, aigre avec ses enfants, sauvage avec tout le monde. Les théâtres engendrent de grands maux pour les cités, de grands maux, et nous n'en savons pas la grandeur. Si vous me le permettez,

nous examinerons aussi ces séjours du rire, je veux dire les festins où se rencontrent les parasites et les flatteurs, et les délices de la bonne chère, et nous les comparerons avec les autres qu'habitent les boiteux et les estropiés. Dans les premiers se voient l'ivresse, les délices, l'énervement de l'âme. Dans les seconds, c'est tout le contraire. Voyez le corps, lorsqu'il s'engraisse et vit dans la délicatesse, il tombe promptement dans la maladie; il n'en est pas ainsi lorsqu'il est réglé. Pour vous montrer cela plus clairement, prenons un corps qui ait beaucoup de sang et de chairs, et qui soit plein de sève; il ne faudra qu'une nourriture ordinaire pour lui donner la fièvre, surtout s'il est oisif. Prenons-en un autre qui lutte habituellement avec la faim et l'affliction, celui-ci sera plus difficile à abattre et à vaincre. Quoique le sang soit sain en nous, il engendre cependant souvent la maladie par la réplétion; s'il est moins abondant, quoique moins sain, on peut facilement le guérir. On peut en dire autant de l'âme, celle qui vit dans l'oisiveté et les délices suit une pente plus rapide vers le péché : car elle est proche de la violence, de la volupté, de la vaine gloire, de l'envie, des embûches et de la calomnie; mais il n'en est pas ainsi de celle qui vit dans la tribulation et la frugalité, elle est exempte de tous ces maux. Voyez combien est grande notre cité. D'où viennent les maux? n'est-ce pas des riches? n'est-ce pas de ceux qui sont dans la joie? Quels sont ceux qui traînent les autres devant les tribunaux? qui est-ce qui dilapide sa fortune? Sont-ce les malheureux et les rebuts du monde, ou bien les orgueilleux et ceux qui sont dans la joie? Il n'appartient pas à l'âme affligée de faire le mal. Paul a connu ses avantages, c'est pour cela qu'il dit : « La tribulation engendre la « patience; la patience, l'épreuve; l'épreuve, « l'espérance; l'espérance ne confond pas ». (Rom. v, 3-5.) Ne nous laissons pas abattre dans l'affliction, mais rendons grâces en toutes circonstances, pour gagner beaucoup et être éprouvés devant Dieu qui permet les tribulations. L'affliction est un grand bien, et nous voyons cela par nos enfants; sans l'affliction, l'enfant n'apprend rien de bon. Nous avons encore plus besoin qu'eux de l'affliction. S'ils ne fleurissent que lorsque leurs passions sont tenues dans le calme, à plus forte raison nous qui avons des passions beaucoup plus impérieuses, nous aurions bien plus besoin de maîtres; les péchés des enfants ne sont pas très-grands, mais les nôtres le sont. L'affliction est notre précepteur. Ne l'attirons pas sur nous, mais supportons-la avec courage lorsqu'elle survient; elle est la source de mille biens; supportons-la afin de jouir de la grâce de Dieu et des biens qui sont préparés à ceux qui l'aiment en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui appartiennent, au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIII.

LE TUMULTE APAISÉ, PAUL CONVOQUA LES DISCIPLES, ET LES AYANT SALUÉS, IL PARTIT POUR ALLER EN MACÉDOINE. (CHAP. XX, VERS. 1, JUSQU'AU VERS. 16.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Saint Paul, près de quitter Ephèse, passe la nuit à instruire les disciples. — Mort et résurrection d'Eutychus. — Voyages de saint Paul. — Commentaire sur le discours de saint Paul pendant la nuit à Ephèse. — Eloge de saint Paul.
3. Exhortation au zèle, à la miséricorde : Exemple de Dieu qui agit par lui-même pour combler de bienfaits, et punit par ses anges.

1. Il fallait des consolations après cette secousse. Paul y veille, c'est encore pour consoler les disciples qu'il va en Macédoine, et ensuite en Grèce. Ecoutez comme il les consola : « Lorsqu'il eut parcouru toutes les contrées, « et eut exhorté les disciples par de nombreux « discours, il vint en Grèce. Il y demeura trois « mois, et ayant été averti que les Juifs lui « tendraient des embûches s'il allait par mer « en Syrie, il prit la résolution de retourner « par la Macédoine. Il fut accompagné jus- « qu'en Asie par Sopater de Bérée, Aristarque « et Secundus de Thessalonique, Gaius de « Derbé, Timothée, et par Tychique et Tro- « phime d'Asie. Ceux-ci étant partis avant « nous, nous attendirent à Troade (2-5) ». Il est de nouveau persécuté par les Juifs et il va en Macédoine. Comment dit-il que Timothée était Thessalonicien? Il ne dit pas cela, mais bien : Ceux-ci précédèrent l'Apôtre dans la Troade, pour lui préparer la voie. « Nous « mîmes à la voile à Philippes après les jours « des Azymes, et nous arrivâmes auprès d'eux « au bout de cinq jours. Nous restâmes là pen- « dant sept jours ». Il me semble que Paul prenait soin de célébrer les fêtes dans les grandes villes. Il mit à la voile à Philippes, ville où il avait été mis en prison; c'est son troisième voyage en Macédoine, et il rend mille bons témoignages aux Philippiens. Il y reste donc. « Le premier jour après le sabbat, « comme nous nous étions assemblés pour la « fraction du pain, Paul avant de partir les « instruisait, et il prolongea son discours jus- « qu'au milieu de la nuit (6-7) ». Remarquez comme tout le reste n'était que l'accessoire de la prédication. C'était alors la Pentecôte et le jour du Seigneur, Paul prolongea son discours jusqu'au milieu de la nuit. Il avait un tel souci du salut des disciples, qu'il ne se taisait pas même la nuit, et qu'il enseignait d'autant mieux alors qu'on était dans le repos. Remarquez qu'il fit de longs discours, puisqu'il parla même après l'heure du souper. Mais le démon troubla la fête et ne fut pas le plus fort, quoiqu'il eût plongé un auditeur dans le sommeil et l'eût précipité en bas. L'auteur rapporte ce fait tel qu'il arriva en continuant ainsi : « Il y « avait de nombreuses lumières dans la salle « du haut où nous étions réunis. Un jeune « homme nommé Eutychus, assis au bord de « la fenêtre, s'étant endormi profondément « pendant le discours prolongé de Paul, fut « entraîné par le poids du sommeil, et tomba « du troisième étage en bas, et on le releva « mort. Paul étant descendu, se coucha sur « lui, et l'ayant embrassé, dit : Ne vous trou- « blez pas, car son âme est en lui. Il remonta « donc, fit la fraction du pain, mangea; puis « ayant continué son entretien jusqu'au jour, « il partit. Ils emmenèrent l'enfant vivant, et « ne furent pas peu consolés (8-12) ».

Considérez avec moi ce spectacle. Ils sont rassemblés : « Les disciples étant rassemblés »,

dit le texte. Considérons aussi le prodige opéré. Le jeune homme était assis sur une fenêtre, et fort avant dans la nuit, tant était grand le zèle des auditeurs. Rougissons, nous qui sommes loin d'en montrer autant même pendant le jour. — Mais c'était Paul qui prêchait alors, dit-on. Que dites-vous? Mais c'est encore Paul qui parle maintenant. Ou plutôt Paul ne parlait pas alors non plus qu'aujourd'hui; celui qui parle, c'est le Christ, et personne n'écoute. Il n'y a pas de fenêtre maintenant, il n'y a pas de besoin pressant, le sommeil n'accable pas, et cependant nous n'écoutons pas. Vous ne pouvez non plus vous plaindre du manque d'espace ni d'aucune incommodité de ce genre. Ce qui est aussi admirable c'est que, quoique jeune, Eutychus n'était pas négligent; accablé de sommeil, il ne s'en alla pas, et ne redouta pas le danger de tomber. Ne vous étonnez pas qu'il soit tombé en dormant; car ce n'était pas par paresse qu'il dormait, mais par la faiblesse de la nature. Considérez, je vous prie, de quel zèle ils étaient enflammés jusqu'à monter à un troisième étage : il n'y avait pas alors d'Eglise. « Ne vous troublez pas », dit Paul, « car son « âme est en lui ». Il ne dit pas : Il ressuscitera, car je le réveillerai, mais bien : « Ne vous « troublez pas ». Voyez comme il est éloigné du faste et de la vaine gloire. « Il mangea », dit l'auteur, « les exhorta longuement jusqu'au « jour, et partit ». Voyez-vous comment ils passaient la nuit en veillant? La table était telle, que les auditeurs la quittaient sobres, et capables d'écouter de nouveau. Pour nous, en quoi différons-nous des chiens? Voyez quelle différence entre les premiers disciples et nous! « Ils emmenèrent l'enfant vivant, et furent « grandement consolés ». Ils furent grandement consolés parce qu'ils avaient reçu l'enfant vivant, et aussi parce qu'un prodige s'était accompli. « Pour nous, nous montâmes « sur un vaisseau et nous allâmes jusqu'à Asson, où nous devions reprendre Paul, selon « l'ordre qu'il en avait donné, car pour lui il « avait voulu faire le chemin à pied. Lors « donc qu'il nous eut rejoint à Asson, nous « nous dirigeâmes sur Mitylène ». Souvent Paul se sépare des disciples. Voici qu'il va à pied, et eux voyagent sur un navire; il laisse aux autres ce qui est plus agréable, et choisit pour lui ce qui est plus rude. Il voyageait à pied pour arranger beaucoup de choses, et pour enseigner aux Chrétiens à ne point se séparer de lui. « Nous nous rembarquâmes le « lendemain, et nous arrivâmes en face de « Chio. Le jour suivant nous touchâmes Sa- « mos, et, nous étant arrêtés à Trogile, le « deuxième jour nous arrivions à Milet ». Paul se hâte, ils continuent leur route sans perdre de temps et en laissant de côté les îles. « Paul avait résolu de passer Ephèse sans y « prendre terre, afin qu'il n'eût point occasion « de s'arrêter en Asie, se hâtant pour être, s'il « était possible, le jour de la Pentecôte à Jéru- « salem (13-16) ».

2. Pourquoi cette hâte? Ce n'était pas à cause de la fête, mais à cause de la multitude. Paul attirait à lui les Juifs par son respect pour les fêtes, et comme il voulait ramener les ennemis, il avait hâte de leur annoncer la parole. Songez quel grand fruit il dut faire en ce jour qui réunissait toute la nation. Mais d'ailleurs, pour que les Ephésiens ne fussent pas négligés, il prit d'autres mesures. Mais reprenons. « Et ayant salué les disciples », dit l'auteur, « il partit pour aller en Macédoine, « et lorsqu'il leur eut adressé de nombreuses « exhortations, il alla en Grèce ». Il ranimait ainsi leur foi et leur donnait d'abondantes consolations. Remarquez que partout il opère par la parole et non par des prodiges. « Devant « aller en Syrie », dit l'auteur. Toujours il nous le montre empressé d'aller en Syrie. La cause, c'était l'Eglise et Jérusalem. C'était aussi son désir de régler toutes choses en ce pays. Cependant Troade n'est pas une grande ville : pourquoi donc y restent-ils durant sept jours? Peut-être était-elle grande par le nombre des disciples. Et lorsqu'il y fut demeuré sept jours, il passa la nuit suivante à les instruire, tant c'était avec peine qu'il se séparait d'eux, et eux de lui. « Lorsque nous fûmes rassemblés pour « la fraction du pain », dit l'auteur. Le discours commença donc à l'heure indiquée pour la fraction du pain, et cette heure n'était pas trop avancée, mais l'entretien une fois commencé se prolongea. Ce n'était pas précisément pour l'instruction que l'on s'était réuni, mais pour la fraction du pain; mais une fois qu'il eut entamé l'instruction, Paul ne s'arrêta plus qu'il ne l'eût longuement développée. Remarquez que tous participaient à la table de Paul. Il me semble qu'il parla à table, pour nous apprendre à regarder la nourriture de l'âme comme l'affaire principale, et celle du corps

comme l'accessoire. Imaginez-vous cette maison illuminée, pleine de monde, et Paul parlant au milieu de l'assemblée. Imaginez-vous cette maison dont la foule occupait les fenêtres pour entendre cette trompette retentissante et contempler son majestueux visage. Quels pensez-vous que furent les auditeurs, quelle joie ils goûtaient? Pourquoi parlait-il pendant la nuit? Parce qu'il devait s'en aller et ne les verrait plus désormais. Il ne dit pas cela à cette foule, trop faible pour l'entendre; mais il le disait aux autres. Le miracle devait aussi rappeler à jamais le souvenir de cette soirée. La joie des auditeurs était grande, et elle fut augmentée encore par cette interruption; cette chute tourna aussi à l'avantage du docteur. D'ailleurs ce jeune homme qui mourut pour entendre Paul devait être un reproche continuel pour les paresseux. Mais pourquoi, dit-on, l'auteur énumère-t-il chaque endroit où ils allèrent, où ils s'arrêtèrent, et les endroits qu'il laissa de côté en naviguant? Pour montrer qu'il naviguait assez lentement, et que c'était aussi par un motif humain qu'il laissait de côté certains lieux pendant la navigation. « Il décida qu'on passerait Ephèse sans « prendre terre, pour ne point perdre de temps « en Asie ». C'était avec raison; car il n'eût pu, s'il fût entré à Ephèse, ne pas s'y arrêter, parce qu'il n'aurait pas voulu affliger les disciples qui le prieraient de rester. Il faut ajouter qu'il était pressé. « Il se hâtait », dit l'auteur, « afin, s'il était possible, de passer le « jour de la Pentecôte à Jérusalem ». Il ne pouvait donc s'arrêter à Ephèse. Vous voyez que Paul subit aussi les conditions de l'humanité: il désire, il se hâte et ne réussit pas toujours ni infailliblement. Il en est ainsi pour que nous ne pensions pas qu'il fût au-dessus de la nature humaine. Les saints et les hommes illustres ne différaient pas de nous par la nature, mais seulement par la volonté. C'est par là qu'ils attiraient sur eux une grâce immense. Voyez quelles grandes choses ils exécutent par eux-mêmes. C'est à cause de cela que Paul disait: « Pour ne pas donner sujet « de s'offenser à ceux qui le veulent (II Cor. VI, 3); et ensuite: « Pour qu'on ne critique « pas notre ministère ». Ces paroles sont la marque d'une vie sans tache et d'une grande indulgence. Atteindre au sommet de la vertu et conserver le sentiment d'une humble condescendance, voilà la perfection. Apprenez comment cet homme, qui allait au delà des stricts préceptes du Christ, restait néanmoins le plus humble de tous: « Je me suis fait tout « à tous pour les gagner tous » (I Cor. IX, 22), dit-il. Il se précipita même dans les dangers, comme il le dit ailleurs: « Dans la patience « sans bornes, dans les tribulations, dans le « besoin, dans les malheurs, dans les prisons » (II Cor. VI, 45); son amour pour le Christ était immense. S'il n'en eût été ainsi, tout le reste eût été vain, grâces reçues, vie sans tache et dangers. « Qui souffre sans que je souffre? « qui est scandalisé sans que je brûle? »

3. Suivons ces paroles, je vous en conjure, et exposons-nous au danger pour nos frères. Si le feu ou le fer vous menacent, précipitez-vous, mon cher, pour en arracher celui qui est avec vous membre d'un même corps; précipitez-vous et ne craignez point. Vous êtes le disciple du Christ qui a donné sa vie pour ses frères; le condisciple de Paul qui aurait voulu souffrir mille maux pour ses ennemis et pour ceux qui le persécutaient; soyez plein de zèle, imitez Moïse. Celui-ci vit quelqu'un qu'on traitait injustement, et il se fit son vengeur; il méprisa les délices des rois, et devint pour ceux qui souffraient, fugitif, errant, sans asile et sans parents; il demeura longtemps sur la terre étrangère, il ne s'en fit pas de reproches à soi-même, et ne dit jamais: Qu'est-ce que cela? J'ai méprisé le trône, tant d'honneur et tant de gloire; j'ai préféré venger ceux qu'on accablait d'injustices, et Dieu ne m'en a pas tenu compte, et non-seulement il ne m'a pas rétabli dans mes premiers honneurs, mais voilà quarante ans que je passe sur la terre étrangère; ce qui veut bien dire: Je n'ai pas reçu de récompense. Il ne dit ni ne pensa rien de tout cela. Faites donc ainsi: Vous faites le bien et vous souffrez le mal, et cela pendant longtemps; néanmoins ne vous scandalisez ni ne vous troublez point, car le Seigneur vous en donnera récompense entière. Plus le paiement est différé, plus s'accumulent les intérêts. Ayons donc une âme compatissante et qui sache prendre sa part de la douleur d'autrui; n'ayons jamais rien en nous de cruel et d'inhumain. Si vous ne pouvez faire plus, pleurez et gémissez: ces pleurs ne seront pas inutiles pour vous. S'il faut compatir aux maux de ceux que Dieu frappe justement, bien plus encore faut-il compatir aux maux de ceux qui souffrent injustement. « Les

« gens d'OEnan ne sortirent point pour pleurer « sur la maison qui leur était voisine. Ils rece- « vront la douleur parce qu'ils l'ont tournée « en dérision ». Ezéchiel leur reproche ainsi de n'avoir pas pleuré avec leurs voisins. Que dites-vous, ô prophète ! Dieu punit : et je pleurerais avec ceux qui sont châtiés ? Certainement : car celui qui punit le veut ainsi, car lui-même en punissant ne se réjouit pas, mais il est plutôt dans la douleur. Puis donc que celui-là même qui punit ne se réjouit pas, ni vous non plus, ne vous réjouissez pas. Mais s'il sont punis justement, direz-vous, il ne faut pas s'attrister ? Au contraire, il faut s'affliger même alors de ce qu'ils ont paru dignes du châtiment. Dites-moi : Lorsque vous voyez votre fils brûlé ou coupé, ne vous attristez-vous pas ? Certainement vous ne vous dites pas à vous-même : Qu'est-ce que cela ? la coupure doit produire la santé ; la brûlure a pour but la guérison : cependant lorsque vous entendez les cris de votre enfant qui ne peut supporter ses douleurs, vous souffrez, et l'espoir de son retour à la santé ne suffit pas pour surmonter le trouble de la nature. Usons-en de même envers les autres hommes ; quoique le châtiment leur soit infligé pour leur bien, montrons-leur cependant une affection paternelle et des sentiments de père.

Les châtiments de Dieu sont des coupures et des brûlures, et nous devons nous attrister de ce qu'ils aient eu besoin d'un tel remède pour être guéris. Si quelqu'un souffre volontairement ces maux pour la couronne, comme Pierre et Paul, alors ne vous affligez pas ; mais s'il subit un juste châtiment, alors pleurez et gémissez. Tels étaient les prophètes. C'est pourquoi l'un d'eux a dit : « Hélas ! Seigneur, « détruirez-vous les restes d'Israël ? » (Ezéch. IX, 8.) Nous voyons souvent châtier des meurtriers et des scélérats, et nous souffrons et nous nous attristons. Ne soyons pas philosophes outre mesure : soyons miséricordieux, afin de trouver miséricorde. Rien n'est comparable à cette qualité, rien ne nous montre mieux un caractère humain que la miséricorde et la douceur. C'est pourquoi les lois renvoient tout le châtiment aux bourreaux ; elles obligent le juge à prononcer la sentence sans aller plus loin, elles appellent les bourreaux pour l'exécution. Ainsi, quelque juste que soit le châtiment, il n'appartient pas à l'homme qui se respecte de l'infliger, ce ministère convient à quelque mercenaire. Dieu ne frappe pas par lui-même, mais par le moyen des anges. Les anges sont donc des bourreaux, direz-vous ? Fi donc ! Je ne dis pas cela, mais ils sont des puissances vengeresses. Lorsque Sodome fut détruite, elle le fut par eux ; les plaies de l'Egypte furent aussi leur œuvre : « Il en a donné mission aux anges mauvais » (Ps. LXXVII, 49), dit l'Ecriture. Lorsqu'il faut sauver, il agit par lui-même. Ainsi, il a envoyé son Fils pour le salut du genre humain. Et ailleurs l'Ecriture ne dit-elle pas : « Je dirai « aux anges : Rassemblez ceux qui commet- « tent l'iniquité, et jetez-les dans la four- « naise ». (Matth. XIII, 41, 42.) Touchant les justes, il n'agit pas ainsi ; mais il leur dit : « Celui qui vous reçoit, me reçoit » (Idem, X, 40) ; et ailleurs : « Liez-lui les pieds et les « mains, et jetez-le dans les ténèbres exté- « rieures ». (Idem, XXII, 13.) Voyez, ici ce sont les serviteurs qui accomplissent ses ordres. Lorsqu'il doit faire du bien, c'est lui qui le fait, c'est lui qui appelle : « Venez les bénis « de mon Père, recevez le royaume qui vous « a été préparé en héritage ». (Idem, XXV, 34.) Lorsqu'il veut parler à Abraham, c'est lui qui vient ; lorsqu'il faut aller à Sodome, il envoie ses serviteurs comme un juge qui envoie ceux qui doivent punir. Et ailleurs : « Cou- « rage, serviteur bon et fidèle, parce que tu as « été fidèle à propos de peu, je t'établirai sur « beaucoup ». (Idem, XXV, 21.) C'est lui-même qui bénit cet homme ; ce n'est pas lui, mais les serviteurs qui jettent le méchant dans les ténèbres. Instruits de ces choses, ne nous réjouissons pas à la vue de ceux qui sont punis, mais gémissons encore ; attristons-nous et pleurons sur eux, afin d'en recevoir récompense. Maintenant il y en a beaucoup qui se réjouissent, même des maux endurés par ceux qui souffrent injustement. Pour nous, n'agissons pas ainsi, mais montrons toutes sortes de commisérations ; afin que, nous aussi, nous soyons jugés dignes de la miséricorde de Dieu, par la grâce et la bonté de son Fils unique, avec qui appartiennent, au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

ÉTANT A MILET, PAUL ENVOYA A ÉPHÈSE ET CONVOQUA LES PRÊTRES DE CETTE ÉGLISE. LORSQU'ILS FURENT VENUS PRÈS DE LUI, IL LEUR DIT : « VOUS SAVEZ QUE DEPUIS LE PREMIER JOUR OU JE SUIS ENTRÉ EN ASIE, JE SUIS DEMEURÉ AVEC VOUS PENDANT TOUT LE TEMPS, SERVANT LE SEIGNEUR AVEC VOUS EN TOUTE HUMILITÉ, AVEC BEAUCOUP DE LARMES, ET AU MILIEU DE BEAUCOUP D'ÉPREUVES QUI ME SONT ARRIVÉES PAR LES EMBUCHES DES JUIFS ; QUE JE N'AI RIEN NÉGLIGÉ DE CE QUI ÉTAIT NÉCESSAIRE POUR VOUS ANNONCER LA PAROLE ET VOUS INSTRUIRE EN PUBLIC ET EN PARTICULIER, PRÊCHANT AUX JUIFS ET AUX GENTILS LA PÉNITENCE ENVERS DIEU, ET LA FOI ENVERS NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ». (CHAP. XX, 17-21, JUSQU'AU VERS. 31.)

ANALYSE.

1-3. Discours de saint Paul aux Ephésiens. — Eloge de l'humilité, et de la liberté de parole quand il s'agit de la vérité. — Nécessité de la vigilance pour les pasteurs. — Les loups puissants ravageurs du troupeau. — Nécessité de la vigilance pour les disciples.

4. Reproches que saint Jean Chrysostome adresse à son peuple. — Il rappelle ce qu'il a fait depuis qu'il prêche, et se livre à sa douleur. — Ardeur de son désir pour le salut de son peuple.

1. Paul, quoique pressé de passer outre, ne néglige rien et pourvoit à tout. Il fait venir les chefs de l'église d'Ephèse et leur dit ce qu'on vient de lire. On ne peut qu'admirer comment, forcé qu'il est de dire quelque chose de glorieux pour lui, il s'y prend modestement. Ainsi Samuël, sur le point de remettre le commandement à Saül, dit à Israël : « Vous « êtes témoins, ainsi que Dieu, si j'ai reçu « quelque chose de vous ». (I Rois, XII, 5.) Et David, en qui l'on n'avait pas foi, dit aussi : « J'étais dans la bergerie, paissant les brebis « de mon père ; et lorsque vint l'ours, je le « déchirai de mes mains ». (I Rois, XVII, 34, 35.) Et Paul lui-même dit aux Corinthiens : « J'ai été insensé ; vous m'y avez forcé ». (II Cor. XII, 10.) Dieu fait de même aussi : il ne parle pas simplement de lui-même, mais lorsqu'on ne veut pas croire en lui, il allègue ses bienfaits. Voyez donc ce que fait Paul : d'abord il en appelle au témoignage de l'auditoire, pour qu'on ne pense pas qu'il parle avec vanité, et il atteste les auditeurs eux-mêmes qu'il n'a pas menti en disant ce qu'il a dit. Rien ne donne tant d'autorité à un docteur que d'avoir pour témoins de ses propres bonnes œuvres ceux qu'il a instruits. Ce qui est étonnant, c'est qu'il employa non pas un ou deux jours, mais plusieurs années à cette œuvre. « Vous savez », dit-il, « que j'ai été avec vous « pendant tout le temps ». Il veut donc les exhorter à supporter avec courage toutes choses, et leur séparation de lui, et les épreuves qui doivent arriver, de même que firent Moïse et Jésus. Et voyez aussi ce qu'il ajoute : « Que « j'ai été avec vous pendant tout le temps, « servant le Seigneur en toute humilité ». Remarquez ce qui convient surtout à ceux qui commandent. « Haïssant l'orgueil » ; paroles qui se rapportent surtout aux princes que l'élévation de leur état pousse à l'idée exagérée d'eux-mêmes. Cette vertu est tellement la source des bonnes œuvres, que le Christ disait : « Bienheureux les pauvres en esprit ». (Matth. V, 3.) Non-seulement Paul dit : avec humilité, mais bien : « en toute humilité ». Il y a beaucoup de sortes d'humilité ; car on peut voir l'humilité en paroles, en actions, envers les supérieurs, envers les inférieurs. Si vous le voulez, je vous dirai les divers modes de l'humilité. Il y en a qui sont humbles avec les humbles, et superbes avec les superbes ; cela n'est pas

l'humilité. Il y en a d'autres qui, à l'occasion, conservent l'humilité et la grandeur envers toutes les personnes; et c'est là surtout de l'humilité. Paul ne voulant pas passer pour orgueilleux en enseignant l'humilité, donne une base solide à son enseignement, en supprimant d'avance tout soupçon de ce genre. En effet, si j'ai vécu avec toute humilité, ce n'est pas par vanité que je dis ce que je vous dis. Ensuite il allègue sa douceur : « Je fus avec vous, « servant le Seigneur », dit-il, pour montrer qu'ils furent les compagnons de ses bonnes œuvres. Ainsi, partout la vie commune est bonne. Il rend donc ses bonnes œuvres communes, et il ne s'attribue rien d'éminent. Pourquoi donc? direz-vous. Est-ce qu'il pouvait être arrogant envers Dieu? Il y en a beaucoup qui sont arrogants envers Dieu; Paul n'était pas même arrogant envers ses disciples. C'est l'œuvre parfaite du maître de former ses disciples par ses bonnes actions propres. Ensuite il montre sa force d'âme sur laquelle il passe rapidement : « Avec beaucoup de larmes, « au milieu de beaucoup d'épreuves qui me « sont arrivées par les embûches des Juifs ». Voyez-vous comme il s'attriste de ce qui est arrivé? Là il me semble indiquer clairement sa commisération; il s'affligeait sur ceux qui périssaient, sur les auteurs de ses tribulations. Il se réjouissait des maux qui lui arrivaient; car il faisait partie de ce collége apostolique dont les membres se réjouissaient « d'avoir été « jugés dignes de souffrir l'injure à cause de « son nom ». (Act. v, 41.) Il dit lui-même : « Maintenant je me réjouis de ce que j'ai « souffert à cause de vous » ; et encore : « Une « affliction légère et de courte durée nous « acquiert un poids éternel de gloire au-dessus « de toute grandeur dans le ciel ». (Coloss. i, 24; II Cor. iv, 17.) Mais il dit cela par modestie. Ici il montre son courage, et non pas tant son courage que sa patience. C'est comme s'il disait : J'endurais des maux, mais c'était avec vous; ce qui est grave « de la part des Juifs ». Voyez maintenant le caractère de la doctrine; et il place en même temps la charité et la force : « Que je n'ai rien négligé », dit-il. Ceci montre un zèle qui n'a rien épargné. « De ce « qui était utile ». Il parle avec raison ainsi. Il y avait des choses qu'il était inutile aux fidèles de savoir. Si cacher certaines choses eût été de la méchanceté, tout dire eût été de la sottise. C'est pour cela qu'il a ajouté : « De « ce qui était utile ». Il indique par là qu'il a enseigné la doctrine, ne se bornant pas à l'énoncer une fois seulement pour l'acquit de sa conscience : que ce soit là le vrai sens, écoutez ce qu'il dit ensuite; cela vous le prouvera, car il ajoute : « En public et dans les « maisons » ; et il montre ainsi ses grands travaux, son zèle immense et sa persévérance : « Attestant aux Juifs et aux gentils ». Non à vous seulement, dit-il, mais aussi aux gentils. Là est la parole franche et libre; cela veut dire qu'un apôtre doit parler, dût sa parole être inutile. Ce mot « attester » qu'il emploie, signifie qu'il prêchait même à ceux qui n'étaient pas attentifs à sa parole; c'est le sens le plus fréquent d'attester. « J'atteste le ciel et la « terre », dit Moïse; et Paul : « Attestant aux « Juifs et aux gentils la pénitence envers « Dieu ».

2. Qu'attestez-vous donc? Qu'il faut changer de vie, qu'il faut se repentir et revenir à Dieu. Les Juifs ne l'avaient pas connu parce qu'ils avaient méconnu le Fils; parce qu'ils n'avaient pas les œuvres, non plus que la foi dans le Seigneur Jésus. Pourquoi dites-vous cela? Pourquoi rappelez-vous ces choses? Que s'est-il passé? Quelle accusation portez-vous? « Et « voilà que maintenant, enchaîné par l'Esprit- « Saint, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui « doit m'y arriver, si ce n'est que dans toutes « les villes où je passe l'Esprit-Saint me dit et « m'atteste que des chaînes et des persécutions « m'attendent. Mais je n'en fais aucun cas; ma « vie ne m'est pas si précieuse que d'accomplir « ma course avec joie, et le ministère que j'ai « reçu du Seigneur Jésus, d'attester l'Evangile « de la grâce de Dieu (22-24) ». Pourquoi Paul dit-il cela? Pour les préparer et les rendre capables de supporter les dangers visibles ou cachés, et d'obéir en tout à l'Esprit-Saint. Il montre qu'il est conduit à de grandes choses. « Si ce n'est que l'Esprit-Saint me dit et m'at- « teste dans toutes les villes par où je passe ». Il parle ainsi pour faire voir qu'il agit librement, et afin qu'on ne pense pas qu'il n'est pas libre, mais poussé par la nécessité. Ensuite il ajoute : « Ma vie ne m'est pas si précieuse « que d'accomplir ma course avec joie, ainsi « que le ministère que j'ai reçu du Seigneur « Jésus ». Vous voyez que ce ne sont pas là les paroles d'un homme qui se lamente, mais d'un homme modeste qui enseigne et qui ne reste pas indifférent aux événements. Il ne dit

pas : Nous sommes dans l'angoisse ; mais : Il faut supporter nos maux ; il ne dit pas même : Je juge que... Il parle de la sorte, non pour se louer lui-même, mais pour leur enseigner d'abord l'humilité, ensuite le courage, la liberté de parole. C'est comme s'il disait : Je n'aime pas cette vie plus que l'autre ; je pense qu'il est plus précieux pour moi d'accomplir ma course, et « d'attester avec insistance la « doctrine de l'Evangile ». Il ne dit pas : Prêcher, enseigner ; mais quoi donc ? « Attes- « ter l'Evangile de la grâce de Dieu ». Il va dire quelque chose de plus pénible : « Je suis « pur du sang de tous ». Il les prépare donc et leur montre qu'il ne reste plus rien. Comme il allait leur laisser la charge et le fardeau tout entiers, il attendrit leur cœur en disant : « Je « sais maintenant que vous ne verrez plus « désormais mon visage ». Puis il ajoute : « Je « suis pur du sang de tous ». La douleur est double : ils ne verront plus son visage et eux tous. En effet, dit-il : « Vous ne verrez plus « mon visage, vous tous, au milieu de qui je « suis passé, prêchant le royaume de Dieu ». Je vous atteste donc avec raison, parce que je ne serai plus désormais avec vous, « que je « suis pur du sang de tous ; car je n'ai pas « craint de vous annoncer toute la volonté de « Dieu ». Ne voyez-vous pas comme il les effraie et comme il accable leurs âmes affligées et troublées ? C'est avec raison, car c'était nécessaire. « Car je n'ai pas craint de vous « annoncer toute la volonté de Dieu ». Celui qui ne parle pas est responsable du sang de l'homme, c'est-à-dire du meurtre. Rien de plus effrayant que cela. Il leur montre que ceux qui n'agiront pas comme lui, sont responsables du sang. Il semble se disculper, et il les épouvante : « Veillez donc sur vous et « sur tout le troupeau, sur lequel le Saint- « Esprit vous a constitués évêques, pour paître « l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par son pro- « pre sang ». Voyez-vous ; il leur ordonne deux choses : redresser seulement les autres ne procure aucun bénéfice. « Je crains qu'ayant « prêché les autres, je ne sois moi-même ré- « prouvé » (I Cor. IX, 27) ; non plus que de n'avoir soin que de soi-même. En effet, celui qui s'aime soi-même et ne recherche que ce qui le concerne, est semblable à celui qui a enfoui son talent. Ce qu'ajoute l'apôtre ne veut pas dire que notre salut est plus précieux que celui du troupeau ; mais parce que, si nous veillons sur nous-mêmes, le troupeau aussi en profite. « Sur lequel l'Esprit-Saint « vous a constitués évêques, pour paître l'E- « glise de Dieu ». Voyez quelles grandes obligations ! Vous avez été ordonnés par l'Esprit-Saint ; c'est ce que veut dire, en effet : « Vous « a constitués ». C'est là une obligation ; ensuite « pour paître l'Eglise de Dieu », voilà la seconde ; et voici la troisième : Qu'il a acquise « par son propre sang ». Ces paroles montrent la grandeur du ministère pastoral. Le danger non plus n'est pas médiocre pour nous, puisque le Seigneur, pour l'Eglise, n'a pas épargné son propre sang, si nous négligeons le salut de nos frères. Le Seigneur, pour réconcilier des ennemis, a versé son sang ; et vous n'avez pas même la force de conserver ceux qui sont devenus des amis. « Je sais qu'après mon dé- « part des loups terribles viendront au milieu « de vous, qui n'épargneront pas le troupeau « (22-29) ». Il les fait ainsi porter leurs regards vers l'avenir, comme lorsqu'il dit ailleurs : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et « le sang. (Ephés. VI, 12.) Il viendra au milieu « de vous des loups terribles ». Double malheur qu'il ne soit plus là, et qu'il doive venir des ennemis menaçants. Pourquoi vous en allez-vous, ô Paul, si vous prévoyez cela ? L'Esprit me pousse, dit-il.

3. Remarquez qu'il ne dit pas seulement des « loups » et que ce n'est pas sans raison qu'il ajoute « terribles » pour marquer leur violence et leur audace ; et ce qui est plus grave, il dit que ces loups devront surgir du milieu d'eux : ce qui, certes, est terrible puisque ce sera une guerre civile. Il dit donc avec beaucoup de raison : « Veillez », pour montrer que la chose exige beaucoup de zèle (il s'agit de l'Eglise) ; que le danger est grand (le Christ l'a rachetée de son sang), et que la guerre doit être grande, et qu'elle sera double. C'est là ce qu'il veut indiquer clairement en disant : « Et il surgira du milieu de vous des hommes « proférant des paroles perverses pour entraî- « ner les disciples à leur suite ». Ensuite, comme il les a tout à fait effrayés par cette parole : des « loups terribles », et aussi par celle-ci, savoir : qu'il surgirait du milieu d'eux des hommes proférant des paroles perverses, comme si quelqu'un embarrassé lui demandait : Comment donc ? comment faudra-t-il veiller ? il ajoute : « Veillez, et souvenez-vous « que pendant trois années, nuit et jour, je n'ai

« cessé d'avertir avec larmes chacun de vous « (32) ». Voyez quelle surabondance de zèle : « Avec larmes, nuit et jour, chacun de vous ». Qu'épargnait-il pour un grand nombre, celui qui savait ne rien épargner pour une seule âme. Ainsi il les unit tous. Ce qu'il dit signifie : Ce que j'ai fait suffit ; je suis resté trois ans ; ils sont suffisamment confirmés dans la foi, les racines sont assez fortes. « Avec larmes », dit-il. Voyez-vous qu'il faut verser des larmes dans ce ministère? Faisons de même nous aussi. Le méchant ne s'attriste pas : attristez-vous, il s'attristera peut-être. Lorsqu'un malade voit le médecin prendre de la nourriture, il est excité par l'exemple. Ainsi en sera-t-il alors. S'il vous voit pleurer, il sera attendri, et deviendra un homme bon et doux. « Ne sachant « pas », dit Paul, « ce qui doit m'arriver ». Mais quoi ! vous en allez-vous pour cela? Nullement ; mais je sais sûrement que des chaînes et des tribulations m'attendent. Que des épreuves m'attendent, je le sais ; quelles elles sont, je ne le sais pas, ce qui était plus grave. Ne croyez pas que je dise ces choses pour me plaindre ; je ne tiens pas ma vie comme si précieuse. Il parle ainsi pour leur rendre l'énergie, et leur persuader non-seulement de ne pas fuir, mais de souffrir avec courage. Il appelle sa mission une course et un ministère, pour leur faire envisager d'une part la gloire qui provient de la course, et le devoir qu'impose le ministère. Je suis ministre, dit-il, je n'ai rien de plus. Il a soin de les consoler à l'avance et de prévenir la douleur que pourraient leur causer les maux qu'il doit souffrir, et de leur dire que c'est avec joie qu'il les endure, et ce n'est qu'après avoir montré le fruit qu'il vient à parler des choses pénibles. Il agit ainsi pour ne point accabler leur cœur. Quelles sont-elles ces choses pénibles ? « Il surgira « du milieu de vous des hommes proférant « des paroles perverses ». Quoi donc, dira quelqu'un, vous croyez-vous si grand, que si vous vous en allez nous mourions? Je ne dis pas, répondit-il, que mon absence puisse avoir cet effet ; mais quoi? « Il surgira du « milieu de vous ». Paul ne dit pas : à cause de mon départ ; mais « après mon départ », c'est-à-dire, après que je vous aurai quittés ; cela est déjà arrivé ; mais si cela est déjà arrivé, à plus forte raison cela arrivera-t-il après que je vous aurai quittés. Ensuite il donne le but de ces méchants : « Pour entraîner les disciples à leur suite ». Les hérésies n'ont pas d'autre motif que celui-là. Puis vient la consolation : « Qu'il s'est acquise par « son propre sang » : S'il (le Christ) l'a acquise par son propre sang, il triomphera complétement. « Jour et nuit avec larmes », dit Paul, « je n'ai cessé d'avertir » : Ces choses nous seraient dites avec raison ; le discours semble s'adresser spécialement aux docteurs, mais il est commun à tous les disciples. Pourquoi en effet parlerai-je, avertirai-je, pleurerai-je jour et nuit, si le disciple ne veut pas se laisser convaincre ? Afin que personne ne pense que c'est assez, pour sa défense, d'être disciple et de ne faiblir pas. Paul, après avoir dit : « J'at- « teste », ajoute ces mots : « Que je n'ai ja- « mais négligé de vous annoncer ». Le docteur seul doit donc annoncer, prêcher, enseigner, ne rien négliger, annoncer nuit et jour ; mais lorsque ces œuvres sont accomplies, s'il n'est rien fait de plus, vous savez ce qui reste. Ensuite vient une autre apologie : « Je « suis pur du sang de tous ». Ne croyez pas que ces choses ne soient dites qu'à nous, car ce discours s'adresse aussi à vous, afin que vous fassiez attention à nos paroles, et que vous ne vous éloigniez pas des discours publics.

Que ferai-je ? Voici que tous les jours je me fatigue à crier : Eloignez-vous du théâtre ; beaucoup se rient de nous ; abstenez-vous des serments, de l'avarice ; nous donnons mille avertissements, personne ne nous entend. — Mais je ne prêche pas la nuit. — Je voudrais le faire, même la nuit ; je voudrais, si les mille affaires qui m'occupent me le permettaient, m'asseoir à vos tables, auprès de vous, et vous parler ; mais si vous êtes négligents lorsque nous ne vous convoquons qu'une fois par semaine, négligents à tel point que beaucoup ne viennent pas, et que ceux qui viennent ne retirent aucun fruit de nos paroles, que feriez-vous donc si nous vous prêchions plus souvent? Que ferons-nous? Beaucoup, je le sais, se moquent de nous parce que nous parlons sans cesse sur le même sujet, tant nous leur sommes à charge. Ce n'est pas notre faute, c'est la vôtre. En effet, celui qui agit bien aime à entendre les mêmes choses, comme s'il entendait son éloge ; celui, au contraire, qui ne veut pas bien agir, pense qu'on l'importune, et s'il a entendu seulement deux fois parler de quelque sujet, il s'imagine

l'avoir entendu souvent. « Je suis innocent « du sang de tous », dit l'apôtre.

4. Il convenait à Paul de prononcer cette parole, mais nous n'osons la dire, nous qui avons conscience de mille négligences. A lui, en effet, toujours vigilant, toujours debout, à lui qui supportait tout pour le salut de ses disciples, il convenait de parler ainsi ; pour nous, nous emploierons la parole de Moïse et nous dirons : « Le Seigneur s'est irrité contre « moi à cause de vous, parce que vous nous « entraînez nous-mêmes dans beaucoup de « péchés ». (Deutér. III, 26.) Lorsque nous perdons courage en voyant que vous ne faites aucun progrès, est-ce que la plus grande partie de nos forces ne nous abandonne pas? Qu'est-il donc arrivé, dites-moi? Voici que, par la grâce de Dieu, nous aussi depuis trois années, nous exhortons, non pas nuit et jour, il est vrai, mais souvent trois jours par semaine, et quelquefois sept. Quel avantage en avez-vous retiré? Nous accusons, nous réprimandons, nous pleurons, nous nous affligeons, sinon ouvertement, au moins au fond de notre cœur. Les larmes qui coulent sont moins amères que celles qui ne sortent pas du cœur; celles-là soulagent la douleur, celles-ci l'augmentent en la concentrant en nous-mêmes. Ainsi, lorsqu'on est dans la peine et qu'on ne peut exprimer son chagrin, pour ne pas paraître rechercher la vaine gloire, on souffre plus vivement que si l'on donnait cours à sa douleur. Si personne ne me croyait désireux de vains éloges, vous me verriez tous les jours verser des torrents de larmes qui n'ont pour témoins que ma petite demeure et la solitude. En effet, croyez-moi, j'ai désespéré de mon salut en pleurant sur vos maux ; je n'ai pas le loisir de pleurer sur les miens, tant vous êtes tout pour moi. Si je vous vois faire des progrès, ce bonheur m'empêche de sentir mes maux; si je m'aperçois que vous ne faites aucun progrès, j'oublie encore une fois mes maux. Je suis encore joyeux de votre bien, même lorsque j'endure mille peines; je serais encore triste de vos douleurs quand mille biens m'arriveraient. Quel espoir reste-t-il au docteur si le troupeau se corrompt? Quelle vie? quelle attente? Avec quelle confiance se présentera-t-il devant Dieu? Que dira-t-il? Admettons qu'il ne lui soit pas fait de reproches, qu'on ne lui inflige pas de châtiment, mais qu'il soit pur du sang de tous, alors encore il souffrira cruellement; car, quoique les pères ne doivent pas être accusés à cause de leurs fils, cependant ils gémissent et sont dans le chagrin.

Mais, dira-t-on, ne suffit-il pas au pasteur, pour qu'il soit justifié devant Dieu, qu'il ait veillé sur nos âmes? Mais ils veillent comme devant rendre compte (Hébr. XIII, 17) : ce qui paraît effrayant pour quelques-uns ; mais pour moi je n'en ai aucun souci. Si vous venez à périr : que je rende compte ou non, cela m'importe peu. Mon désir est que vous soyez sauvés, dussé-je rendre compte pour vous; oui, que vous soyez sauvés, et que je sois accusé de n'avoir pas fait mon devoir. Je n'ai pas souci que vous soyez sauvés par mon moyen, pourvu que, par n'importe quelle voie, vous arriviez au salut. Vous ne savez pas la tyrannie des enfantements spirituels, vous ne savez pas que celui qui enfante de cette manière préférerait être coupé en morceaux que de voir un seul de ceux qu'il a enfantés périr ou se corrompre. Comment vous le persuader? Nous ne nous servirons pas pour cela d'autre chose que de ce qui a été lu aujourd'hui. Nous pouvons dire, nous aussi, que nous n'avons rien négligé ; mais cependant nous nous attristons, et la preuve en est que nous préparons, que nous inventons mille moyens. Cependant nous aurions pu vous dire : Quel souci puis-je avoir? J'ai fait ce qui dépendait de moi, je suis pur du sang; mais cela ne console pas; si notre cœur pouvait se déchirer et se montrer à vos yeux, vous verriez que vous y êtes renfermés et y occupez une large place, vous tous, femmes, enfants et hommes. Car telle est la force de la charité, qu'elle rend l'âme plus vaste que le ciel. « Recevez-nous », dit Paul, « nous n'avons « fait d'injustice à personne. (II Cor. VII, 2.) « Vous n'êtes point dans nous à l'étroit ». (Ibid. VI, 12.) Nous aussi nous disons : Recevez-nous. Paul avait Corinthe entière dans son cœur, et il dit : « Dilatez-vous, vous aussi ; vous n'êtes « point à l'étroit ». (Ibid. XIII, 12.) Mais moi, je ne saurais parler ainsi, car je sais bien que vous m'aimez et que vous me recevez; mais quel bien retirer de ma charité ou de la vôtre, si les choses de Dieu ne font pas de progrès? C'est là une grande source de peine, une grande cause de dommage. Je ne puis vous accuser en rien : « Car je vous rends témoi- « gnage que si cela eût été possible, vous vous

« seriez arraché les yeux et me les eussiez donnés ». (Gal. IV, 15.) Nous désirerions vous donner, non-seulement l'Evangile, mais même notre propre vie. Nous sommes aimés et nous aimons, mais cela n'est pas en question. Nous aimerons le Christ d'abord ; car le premier commandement est celui-ci : « Vous aimerez « le Seigneur votre Dieu ; le second lui est « semblable : Et le prochain comme vous-« même ». (Matth. XXII, 37, 39 ; Marc, XII, 30.) Nous observons le second, nous manquons encore au premier. Oui, il nous manque beaucoup à l'égard du premier, à vous et à moi. Nous l'observons, mais non comme il convient. Vous savez la grande récompense promise à ceux qui aiment le Christ. Nous l'aimerons de toute la ferveur de notre âme, de sorte que, jouissant de sa bienveillance, nous éviterons les tempêtes de la vie présente, et mériterons d'acquérir les biens promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et la miséricorde du Fils unique, avec qui appartiennent, au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLV.

ET MAINTENANT, MES FRÈRES, JE VOUS RECOMMANDE A DIEU, ET AU VERBE DE SA GRACE, A CELUI QUI PEUT ACHEVER L'ÉDIFICE, ET VOUS DONNER LE DROIT D'HÉRITAGE PARMI TOUS LES SAINTS. (CHAP. XX, VERS. 32, JUSQU'AU VERS. 18 DU CHAP. XXI.)

ANALYSE.

1-3. Suite du discours de saint Paul aux Ephésiens. — Commentaire. — Voyages de saint Paul. — Agabus prophétise les tribulations qui doivent arriver à Paul. — Il faut secourir les pauvres. — Nécessité de donner l'hospitalité. — Récompense de la charité et de l'hospitalité. — Louanges d'Abraham.

4. Comment on doit donner l'hospitalité. — Chacun doit donner l'hospitalité à l'imitation de l'Eglise. — Il faut former ses serviteurs au bien.

1. Ce que Paul fait dans ses épîtres, il le fait aussi dans ses conseils, il passe de l'exhortation à la prière. Comme il les a grandement effrayés, en leur disant : « Des loups terribles « surgiront parmi vous », pour ne pas les consterner et anéantir leur courage, voyez comment il les console. « Et maintenant », dit-il. Il parle ainsi pour leur montrer que c'est comme toujours. « Mes frères, je vous « recommande à Dieu et au Verbe de sa « grâce », c'est-à-dire, à sa grâce. Il avait raison de parler ainsi, car il savait que c'est la grâce qui sauve. Souvent il leur rappelle la grâce, afin de les rendre plus zélés, puisqu'ils sont débiteurs, et de leur persuader d'avoir confiance à celui qui peut achever l'édifice. Il ne dit pas simplement édifier, mais achever l'édifice, montrant par là qu'ils étaient déjà édifiés. Ensuite il leur parle de l'espérance à venir, en disant : « Et vous donner le droit « d'héritage parmi tous les saints ». Vient ensuite une nouvelle exhortation : « Je n'ai dé-« siré l'argent, l'or et le vêtement de per-« sonne ». Il arrache la racine de tous les maux, l'avarice. Il ne dit pas : je n'ai pas reçu, mais bien : « Je n'ai pas désiré ». Ceci n'est pas grand encore, mais ce qui suit est magnifique. « Vous savez que pour mes besoins et « pour ceux qui sont avec moi, ces mains « m'ont servi. Je vous ai montré en tout par

« mon exemple, que c'est ainsi, en travaillant, « qu'il faut aider ceux qui sont faibles ». Vous voyez qu'il travaille de ses mains et même jusqu'à se fatiguer. « Ces mains m'ont servi « pour les besoins de ceux qui sont avec moi « et les miens ». Il leur dit cela en forme d'enseignement, et voyez avec quelle dignité. Il ne dit pas : c'est ainsi qu'il faut s'enrichir, mais, que dit-il? « C'est ainsi qu'il faut aider « les faibles ». Il ne dit pas tous, mais : « Les « faibles. Et vous souvenir de la parole que « le Seigneur a dite : On est plus heureux de « donner que de recevoir ». De peur qu'on ne pense qu'il s'adresse à eux et se donne pour exemple, comme il a dit ailleurs : « Vous don- « nant l'exemple » (Ph. III, 17), il ajoute la sentence du Christ, qui a dit : « On est plus « heureux de donner que de recevoir ». Il a prié pour eux en les exhortant ; il prie aussi en action : « Ayant dit ces choses, il se mit à « genoux avec eux tous et pria » : non d'une façon quelconque, mais avec une grande componction.

La consolation est grande ; et lorsqu'il dit : « Je vous recommande au Seigneur », il les console. « Ils commencèrent aussitôt à fondre « en larmes, ils se jetaient au cou de Paul et « l'embrassaient. Ils étaient surtout attristés « par les paroles qu'il leur avait dites, qu'ils « ne devaient plus voir son visage. Et ils le « conduisaient jusqu'au navire (33-38) ». Il leur dit : « Des loups terribles viendront » ; il a dit : « Je suis pur du sang de tous ». Ces deux choses sont effrayantes, et propres à attrister ; mais ils s'affligeaient bien davantage de l'avoir entendu dire qu'ils ne le verraient plus ; et c'était là le plus rude combat pour eux. « Ils le conduisirent jusqu'au navire », dit l'auteur. C'est ainsi qu'ils l'aimaient, ainsi qu'ils lui étaient attachés. « Lorsque nous « eûmes repris la mer après les avoir quittés, « nous allâmes directement à Cos, le jour sui- « vant à Rhodes et de là à Patare. Et ayant « rencontré un navire qui passait en Phénicie « nous y montâmes, et prîmes le large. Arri- « vés en vue de Chypre, nous la laissâmes sur « la gauche, et nous fîmes voile pour la Syrie, « et abordâmes à Tyr ». (Chap. XXI, 1, 2.) Voyez : il va en Lycie, passe en Phénicie, laisse Chypre de côté et débarque à Tyr, parce que là le navire doit être déchargé. C'est là la cause pour laquelle il va à Tyr. « Y ayant « trouvé des disciples, nous demeurâmes sept « jours auprès d'eux : Ils disaient à Paul de « ne pas monter à Jérusalem ». Voyez : ceux-ci lui annoncent aussi des afflictions. Ce fut providentiellement que ces choses lui furent dites par d'autres, pour qu'on ne s'imaginât pas que Paul avait parlé au hasard et par jactance. Là on se quitta de nouveau, après avoir prié en commun. « Et ces jours étant écoulés, nous « nous mîmes en route accompagnés par eux « tous, avec leurs femmes et leurs enfants, jus- « qu'en dehors de la ville, et nous étant mis à « genoux sur le rivage, nous fîmes des prières. « On s'embrassa mutuellement, puis nous « montâmes sur le navire ; eux retournèrent « vers leur demeure. Pour nous, de Tyr nous « vînmes à Ptolémaïs, où nous terminâmes « notre navigation, et ayant salué les frères, « nous restâmes un jour avec eux. Le lende- « main, nous nous mîmes en route et allâmes « à Césarée. Et étant entrés dans la demeure « de Philippe, l'évangéliste, l'un des sept, « nous restâmes chez lui ». Nous vînmes à Césarée, dit-il, et nous demeurâmes chez Philippe, l'un des sept. « Il avait quatre filles qui « prophétisaient ». Mais elles ne prédirent rien à Paul, quoiqu'elles fussent prophétesses ; ce fut Agabus qui prophétisa ; écoutez comment : « Et comme nous demeurions pendant quel- « ques jours il vint de la Judée un prophète « nommé Agabus : Il vint à nous, prit la cein- « ture de Paul ; et s'en liant lui-même les « pieds et les mains, il dit : Voici ce que dit « l'Esprit-Saint : Ainsi dans Jérusalem les Juifs « attacheront l'homme à qui appartient cette « ceinture, et le livreront aux gentils ». Cet Agabus est celui qui avait prédit la famine. « Ils lieront ainsi l'homme à qui appartient « cette ceinture », dit-il. Cet homme a fait ce que faisaient les prophètes, en peignant aux yeux les choses à venir lorsqu'ils parlaient de la captivité comme Ezéchiel. Ce qu'il y a surtout de grave, c'est qu'« ils le livreront entre « les mains des gentils. Lorsque nous eûmes « entendu ces paroles, nous le priions, nous « et ceux du lieu, de ne point monter à Jéru- « salem ». Beaucoup le priaient de ne point s'en aller ; mais lui ne l'entendit pas ainsi : « Paul répondit : Pourquoi pleurez-vous et « affligez-vous mon cœur? Car je suis prêt, « pour le nom du Seigneur Jésus, non-seule- « ment à être lié, mais même à mourir à Jé- « rusalem. Et comme nous ne pouvions le « persuader, nous cessâmes d'insister, en di-

« sant : Que la volonté du Seigneur s'accom-« plisse (3-14) ».

2. Voyez-vous : toutes ces choses sont prédites par avance, pour que vous ne pensiez pas, par suite de cette parole : « Lié par l'Es-« prit-Saint », que Paul agisse par nécessité ; et aussi pour qu'on ne croie pas que Paul soit tombé dans des embûches qu'il ignorait. Les disciples pleuraient ; lui les encourageait, chagrin qu'il était de les voir dans les larmes. « Que faites-vous ? » dit-il. « Pourquoi pleu-« rez-vous et affligez-vous mon cœur ? » Personne n'est plus aimant que Paul : parce qu'il les voyait pleurer, il s'affligeait, lui qui ne souffrait nullement de ses propres tribulations. Vous me faites injure en agissant ainsi, dit-il ; est-ce que je m'attriste, moi ? Alors ils cessèrent lorsqu'il leur dit : « Pourquoi agis-« sez-vous ainsi, et affligez-vous mon cœur ? » Je pleure sur vous, dit-il, et non sur mes souffrances ; car je veux mourir pour eux.

« Je n'ai désiré », dit Paul, « ni l'argent, ni « l'or, ni les vêtements de personne ; vous-« mêmes savez que ces mains ont servi à mes « besoins et aux besoins de ceux qui sont avec « moi ». Ceux qui, à Corinthe et en Asie, pervertissaient les disciples, n'en faisaient pas autant. Il est vrai que nulle part il ne leur fait ce reproche dans son épître aux Ephésiens ; mais pourquoi ? parce qu'il ne fut point obligé de le faire ; mais il dit aux Corinthiens : « On ne me « ravira point cette gloire dans toute l'Achaïe ». (II Cor. xi, 10.) Il ne dit pas : Vous ne m'avez pas donné, mais bien : « Je n'ai désiré ni ar-« gent, ni or, ni vêtement », pour ne pas sembler dire qu'ils n'ont pas donné. Il ne dit pas : Je n'ai désiré rien des choses nécessaires à la vie, pour ne pas paraître les accuser ; s'il dit cela, c'est pour leur insinuer qu'il n'a rien reçu, alors qu'il nourrissait les autres. Voyez comme il travaillait avec zèle, cet homme qui, nuit et jour, les instruisait avec larmes et les avertissait. « Je vous ai montré toutes choses « par mon exemple, parce qu'il faut par un « pénible travail aider ceux qui sont faibles ». Cette parole est dite pour inspirer la terreur. Ce qu'il dit signifie : Vous ne pouvez arguer de votre ignorance ; je vous ai montré par mes œuvres qu'il faut travailler avec ardeur. Il ne dit pas que c'est mal de recevoir, mais qu'il est meilleur de ne pas recevoir : « Souvenez-« vous de la parole du Seigneur qui a dit : On « est plus heureux de donner que de rece-« voir ». Où le Christ a-t-il dit cela ? Peut-être les apôtres ont transmis cette parole sans qu'elle ait été écrite ; ou bien on peut la tirer par conclusion des autres paroles du Christ. En effet, il leur a montré, par son exemple, la force dans les dangers, la commisération envers les inférieurs, la hardiesse de langage dans l'enseignement, l'humilité, la pauvreté, et ceci, qui est plus grand que la pauvreté ; car s'il a dit : « Vendez ce que vous avez, si vous voulez « être parfait », puisqu'il ne reçoit rien, et nourrit les autres, qu'y a-t-il de comparable à cela ? Le premier degré consiste à rejeter ce qui est à soi ; le second, se suffire à soi-même ; le troisième, aider les autres ; le quatrième, ne rien recevoir lorsque l'on prêche et qu'on pourrait recevoir. Paul était donc meilleur que ceux qui n'avaient rien. Il dit donc avec raison : « Ainsi il faut aider les pauvres ». C'est le fait de la commisération envers les pauvres, de leur donner le fruit de son propre travail ; leur donner le bien des autres, non-seulement n'est pas bien, mais est même dangereux. « Et sautant au cou de Paul, ils pleu-« raient » : cela montre leur affection pour lui. Ils se suspendaient à son cou, comme pour lui donner leurs derniers embrassements, et parce qu'ils avaient retiré de son enseignement une grande charité et une grande tendresse. En effet si nous-mêmes, pour une séparation ordinaire, nous gémissons, quoique nous sachions que nous nous réunirons, comment les disciples eussent-ils pu alors sans douleur voir Paul s'arracher à eux ? Je pense que Paul dut pleurer aussi. « Arrachés ». Cela indique la violence « lorsque nous nous fûmes arrachés « d'eux ». Le mot est juste. En effet ils ne pouvaient se jeter à la mer. Que veut dire : « Nous « allâmes directement à Cos ? » C'est comme si l'auteur disait : Nous ne fîmes pas de détours, et ne nous arrêtâmes nulle part. « Le « jour suivant nous étions à Rhodes ». Voyez comme Paul se hâte. « Et ayant rencontré un « navire qui passait en Phénicie ». Peut-être ce navire était-il là, et ils y montèrent parce qu'ils n'en trouvèrent pas qui allât à Césarée. « Nous passâmes en vue de Chypre, en la lais-« sant à gauche » ; il ne dit pas cela sans motif, mais pour montrer que Paul, quoique près de Chypre, ne jugea pas à propos de s'y arrêter, puisqu'ils allaient en droite ligne vers la Syrie. « Ensuite nous vînmes à Tyr », dit-il, « et y « ayant rencontré les disciples, nous restâmes

« avec eux ». Comme ils sont proches de Jérusalem, ils ne se hâtent plus, mais ils demeurent avec les frères pendant sept jours. Voyez : il compte même les jours. Après les Azymes ils allèrent à Troade en cinq jours ; ensuite ils y restent sept jours, ce qui fait douze jours ; ensuite à Asson, à Mitylène, en face de Chio, à Trogile, à Samos, à Milet : en tout dix-huit jours ; après cela ils vont à Cos, à Rhodes, à Patare, voilà vingt et un jours ; ensuite de là à Tyr cinq jours, ce qui donne vingt-six jours ; il passe à Tyr sept jours, en tout trente-trois jours ; puis il reste à Ptolémaïs un jour, trente-quatre ; puis il reste un plus grand nombre de jours à Césarée ; et alors enfin le prophète les emmène. Ainsi le jour de la Pentecôte est arrivé, et il la passe à Jérusalem. Voyez comme Paul se laissait persuader lorsque le Saint-Esprit ne l'en empêchait pas. Les disciples lui disaient : « Ne vous montrez pas « en public », et il n'y alla pas ; souvent ils l'emmenaient, et il obéissait ; il s'enfuit deux fois par une fenêtre ; et maintenant que mille personnes, pour ainsi dire, le supplient, à Tyr et à Césarée, pleurent, lui annoncent toutes sortes de maux, il ne cède pas. Et on ne lui prédisait pas ces malheurs au hasard, mais par l'inspiration de l'Esprit-Saint. Si le Saint-Esprit ordonnait, pourquoi allaient-ils à l'encontre ? Parce qu'ils ne savaient pas le but que se proposait l'Esprit. D'ailleurs, ils ne l'exhortaient pas ainsi par l'inspiration de l'Esprit-Saint. Non-seulement ils lui prédisaient des malheurs, mais ils lui disaient qu'il ne fallait pas qu'il allât à Jérusalem, par ménagement pour lui. « Et lorsque ces jours « furent accomplis », c'est-à-dire, lorsque furent passés les jours qu'il a énumérés : « Tous nous faisant la conduite avec leurs « femmes et leurs enfants ».

3. Considérez combien grande était la consolation ; après avoir prié de nouveau, ils se séparent. Paul et les siens demeurent un jour à Ptolémaïs, et plusieurs jours à Césarée. Et lorsque Paul a appris qu'il a de grands maux à souffrir, il se hâte, il ne s'arrache pas au danger, persuadé qu'il est du commandement de l'Esprit-Saint. « Après ces quelques « jours nous nous préparâmes, et montâmes à « Jérusalem ». C'est-à-dire, après avoir pris ce qui était nécessaire pour la route. « Plusieurs « des disciples de Césarée vinrent avec nous, « emmenant avec eux notre hôte, un nommé « Mnason, de Chypre, ancien disciple ; lorsque « nous fûmes arrivés à Jérusalem, les frères « nous reçurent avec joie ». Remarquez qu'Agabus n'a pas dit : Ils lieront Paul, pour ne pas sembler parler suivant une convention faite entre eux, mais bien : « L'homme à qui « appartient cette ceinture ». Paul avait donc une ceinture. S'ils pleuraient, c'était parce qu'ils ne pouvaient le persuader de rester, puis ils restèrent en repos. Remarquez-vous leur esprit chrétien, et la tendresse de leur amour ? « Nous cessâmes de le prier en disant : « Que la volonté du Seigneur s'accomplisse. « Emmenant avec nous notre hôte », dit l'auteur. Ils ne demeuraient donc pas dans l'Eglise. Alors qu'ils venaient pour enseigner, ils habitaient dans l'Eglise ; mais ici ils sont reçus par un ancien disciple. Paul expose que le temps de sa prédication a été long ; dès lors il me semble que, dans les Actes, l'auteur a retranché beaucoup d'années et qu'il n'a rapporté que ce qu'il était nécessaire de dire. Que signifient ces mots : « Que la volonté du Sei- « gneur s'accomplisse ». Le Seigneur, veut-i dire, fera ce qui semblera le meilleur à ses yeux. Les disciples se calment donc et ne le pressent plus. Ils savaient sans doute que telle était la volonté de Dieu, et ils le conjecturaient de l'ardeur de Paul. En effet, Paul n'eût pas été si ardent, et le Seigneur n'eût pas permis qu'il fût en danger, puisqu'il l'avait toujours retiré du danger. Paul et ses compagnons ne voulaient pas être à charge à l'église, puisque quelqu'un leur donnait l'hospitalité ; et ils n'exigeaient point qu'on leur fît honneur. « Les frères nous reçurent avec joie », dit l'auteur. On était alors en paix chez les Juifs, et il n'y avait pas de guerre comme auparavant contre les disciples. « Ils nous conduisi- « rent chez celui qui devait nous donner « l'hospitalité », dit-il. Celui-là reçut donc Paul comme son hôte.

Peut-être quelqu'un nous dira-t-il : Si l'on m'offrait de donner l'hospitalité à Paul, je la lui donnerais aussitôt et avec un grand plaisir. Voici que vous pouvez donner l'hospitalité au Maître de Paul et vous ne le voulez pas : « Celui, dit en effet le Christ, celui qui reçoit « l'un de ces petits me reçoit ». (Matth. XVIII, 5 ; Luc IX, 48.) Plus votre frère est petit, plus le Christ vient vers vous avec lui. Celui qui reçoit quelqu'un de grand, souvent le fait par vanité ; celui qui reçoit un petit, le fait seule-

ment pour le Christ. Vous pouvez recevoir aussi le Père du Christ, et vous ne le voulez pas. J'étais étranger et vous m'avez recueilli, dit le Christ, et ailleurs il dit encore : « Autant vous aurez fait pour l'un de ces petits, « autant vous aurez fait pour moi ». (Matth. xxv, 35, 40.) Quoique ce ne soit pas Paul, si c'est un fidèle et un frère, quelque petit qu'il soit, le Christ vient avec lui. Ouvrez votre demeure, et recevez-le. « Celui qui reçoit un « prophète, recevra la récompense du pro- « phète » (Id. x, 41), dit l'Ecriture : Celui donc qui reçoit le Christ, recevra la récompense de l'hospitalité donnée au Christ. Ne refusez pas foi à ses paroles, mais soyez fidèle. Le Christ a dit lui-même : Je viens avec eux. Et pour que vous ne soyez pas incrédule, il décerne le supplice à ceux qui ne le reçoivent pas, et des honneurs à ceux qui le reçoivent; ce qu'il n'eût pas fait, si ce n'était lui-même qui dût recevoir l'honneur ou l'injure. Vous m'avez reçu dans votre demeure, dit-il, je vous recevrai dans le royaume de mon Père; vous avez apaisé ma faim, je vous purifierai de vos péchés; vous m'avez vu dans les chaînes, je vous ferai voir dans la liberté; vous m'avez vu étranger, je vous fais citoyen des cieux; vous m'avez donné du pain, je vous donne mon royaume tout entier pour que vous le receviez et le possédiez comme votre héritage. « Venez, possédez l'héritage du « royaume qui vous a été préparé ». Il ne dit pas : Recevez, mais « Possédez en héritage »; ce qui se dit de ceux qui possèdent en maîtres, comme lorsque nous disons : Je possède cela par héritage. Vous avez agi envers moi en secret, je le dirai en public : ce que vous avez fait, c'était par bienveillance; ce que je ferai, moi, ce sera pour payer ma dette. Parce que vous avez commencé, dit-il, je vous suis, je fais comme vous, je ne rougis pas de publier le bien qui m'a été fait, non plus que de dire ce dont vous m'avez délivré : la faim, la nudité, le vagabondage. Vous m'avez vu dans les chaînes, vous ne verrez pas le feu de l'enfer; vous m'avez vu infirme, vous ne verrez pas les tourments et les supplices. O mains véritablement bénies celles qui servent à de tels ministères, et sont jugées dignes de servir le Christ! Les pieds qui entrent dans les prisons à cause du Christ, méprisent facilement le feu; elles ne sont pas chargées de chaînes, les mains qui ont servi le Christ dans les chaînes; vous lui avez donné un vêtement, vous serez revêtu du vêtement du salut; vous avez été en prison avec lui, vous serez avec lui dans son royaume; il publie ces choses sans rougir, il sait que vous l'avez visité. Le patriarche ne savait pas qu'il donnait l'hospitalité aux anges, et il les recevait. Rougissons, je vous en conjure; il était assis en plein midi sur la terre étrangère; il n'avait pas où poser son pied, puisqu'il était étranger; étranger, il donnait l'hospitalité aux étrangers; n'était-il pas en effet citoyen des cieux? C'est pour cela que, même étant sur la terre, il n'était pas étranger. Nous sommes plus étrangers sur la terre que cet étranger, nous qui ne donnons pas l'hospitalité; il n'avait pas de demeure; une tente lui servait d'asile. Voyez aussi comme il est magnifique : il tue un veau, et pétrit de la farine. Voyez aussi son zèle : il fait cela par lui-même et avec sa femme. Considérez son humilité : il s'incline devant ses hôtes et les invite.

4. Celui qui donne l'hospitalité doit avoir toutes ces choses : empressement, gaieté, libéralité. L'étranger est craintif, il rougit, et si on ne lui montre pas une joie plus qu'ordinaire, il se retire comme si on le méprisait; et recevoir ainsi est pire que ne pas recevoir. C'est pour cela que le patriarche s'incline devant ses hôtes et qu'il les reçoit en leur parlant, qu'il leur offre un siége. Quel étranger serait dans l'embarras étant ainsi accueilli? Quoique nous ne soyons pas sur la terre étrangère, si nous le voulons, nous pourrons imiter le patriarche. Combien de nos frères sont étrangers? L'Eglise, que nous appelons une hôtellerie est une demeure commune; cherchez, vous aussi, asseyez-vous devant votre porte, recevez les étrangers. Si vous ne voulez pas les recevoir dans votre maison, fournissez-leur autrement le nécessaire. Mais quoi, direz-vous, est-ce que l'Eglise ne l'a pas, ce nécessaire? Elle l'a sans doute, mais qu'est-ce que cela vous fait? De ce que les étrangers seront nourris des biens communs de l'Eglise, cela pourra-t-il vous servir? Est-ce que si un autre prie, vous ne devez pas prier? Pourquoi ne dites-vous pas? Est-ce que les prêtres ne prient pas? Pourquoi prierais-je? Mais moi, direz-vous, je donne à celui qui ne peut pas être reçu là. Donnez cependant à celui-ci. Ce que nous désirons surtout, c'est qu'on donne à tous. Ecoutez ce que dit Paul : « Qu'il suffise « aux besoins de celles qui sont vraiment

« veuves, et que l'Eglise ne soit pas surchar-« gée ». (I Tim. v, 16.) Faites comme vous voulez, seulement faites quelque chose. Moi je ne dis pas : pour que l'Eglise ne soit pas surchargée ; mais : pour que vous ne soyez pas surchargé. Par ce raisonnement vous ne ferez jamais rien, vous renverrez tout à l'Eglise. L'Eglise a assigné une demeure commune pour vous ôter ce prétexte.

Mais l'Eglise, direz-vous, l'Eglise a des revenus, des biens, des sommes à dépenser. Dites-moi, n'a-t-elle pas aussi des dépenses à faire ? n'a-t-elle pas des frais journaliers ? Certainement. Pourquoi donc n'aidez-vous pas sa pauvreté ? J'ai honte de dire ces choses, cependant je ne force personne. Si l'on pense que c'est un vil intérêt qui nous fait parler, faites vous-même une hôtellerie de votre maison ; établissez-y un lit, établissez-y une table, mettez-y de la lumière. N'est-il pas absurde que, si des soldats arrivent, vous ayez pour eux des demeures toutes prêtes, que vous y mettiez un grand soin ; que vous leur fournissiez tout ce qu'il leur faut, parce qu'ils vous protégent durant la guerre qui vous fait sentir ce besoin ; et que d'un autre côté vous n'ayez pas d'endroit où puissent demeurer les étrangers ? Faites mieux que l'Eglise : voulez-vous nous faire rougir ? Agissez ainsi ; surpassez-nous en libéralité ; ayez une demeure où le Christ vienne habiter. Dites : C'est ici la cellule du Christ ; cette maison lui est destinée. Quoique ce soit une vile demeure, elle ne sera pas dédaignée. Le Christ, nu et étranger, voyage, il a besoin d'un toit. Fournissez-lui au moins cela ; ne soyez point inhumain et cruel ; si ardent pour les choses de la vie, et si froid pour les choses spirituelles. Que le plus fidèle de vos serviteurs soit chargé de cela ; qu'il introduise les estropiés, les mendiants, ceux qui sont sans asile. Je dis cela pour vous faire honte. Il faudrait les recevoir dans le haut de votre demeure ; si vous ne le voulez pas, recevez-les en bas ; quoique là soient les mulets et les serviteurs, recevez-y le Christ. Peut-être frémissez-vous en m'entendant. Que dire cependant si vous ne faites même pas cela ? Voici que je vous y exhorte, et que je vous dis : Que ceci soit l'objet de vos soins. Mais, direz-vous, ce moyen d'exercer l'hospitalité ne nous convient pas. — Alors, adoptez-en un autre. Il y a beaucoup de pauvres et de pauvresses ; désignez quelqu'un uniquement pour les attendre ; que le pauvre soit le gardien de votre maison ; qu'il soit pour vous une enceinte et une muraille, un bouclier et une lance. Là où est l'aumône, le diable n'ose pas approcher, non plus qu'un mal quelconque. Ne méprisez pas un si grand avantage. Il y a partout une place assignée au char et aux voitures ; pour le Christ errant il n'y a aucune place. Abraham recevait les hôtes où il demeurait lui-même ; son épouse était là à la place de la servante, et eux à la place des maîtres. Il ignorait qu'il recevait le Christ ; il ne savait pas qu'il recevait les anges ; s'il l'eût su, il eût tout sacrifié. Mais nous, quoique nous sachions que nous recevons le Christ, nous ne montrons pas le zèle que déployait cet homme qui croyait recevoir des hommes.

Mais il y a, dira-t-on, beaucoup de trompeurs et d'ingrats. — Votre récompense en sera plus grande, parce que vous les recevez au nom du Christ. Si vous savez que ce sont des imposteurs, ne les recevez pas dans votre maison ; si vous ne le savez pas, pourquoi les accusez-vous témérairement ? C'est pour cela que je dis qu'ils aillent dans une hôtellerie. Quel moyen de défense avons-nous, puisque ceux-là même que nous connaissons, nous ne les recevons pas et leur fermons la porte ? Que notre maison soit l'hôtellerie du Christ. Réclamons d'eux notre récompense, non de l'argent, mais qu'ils fassent de notre demeure l'hôtellerie du Christ : allons de tous côtés, attirons-les, faisons-leur la chasse, nous recevrons plus de bien que nous n'en ferons nous-mêmes. Je ne commande pas de tuer le veau ; donnez du pain au pauvre, un vêtement à l'homme nu, un toit à l'étranger. Ne prétextez pas qu'il y a la demeure commune de l'Eglise. Payez en cet endroit, et vous, donnez l'hospitalité, parce que chacun a la récompense de ce qui est fait par ses serviteurs. Les serviteurs du patriarche n'étaient pas formés comme les nôtres ; ils couraient et ne murmuraient pas comme les nôtres, car il les avait rendus pieux. Il les mena à la guerre et ils ne murmuraient pas, tant ils étaient sages. Il prenait de tous autant de soin que de soi-même ; car il disait sans doute comme Job : « Nous avons été formés « du même sein ». (Job, xxxiii, 6.)

Prenons donc, nous aussi, soin de notre salut, et ayons une grande sollicitude pour nos serviteurs, afin de les rendre honnêtes et vigilants. Que notre serviteur soit instruit des

choses de Dieu. La vertu ne nous sera pas difficile si nous les formons comme il convient. De même que, dans la bataille, si les soldats sont bien rangés, le général combat avec avantage, et que le contraire arrive s'ils sont mal disposés; de même que, lorsque les marins sont bien d'accord, le pilote dirige sans embarras; de même aussi, lorsque vos serviteurs seront instruits, vous ne vous irriterez pas facilement, vous ne gronderez pas, vous ne vous emporterez pas de colère, vous ne les injurierez pas. Il se peut faire que vous respectiez vos serviteurs, s'ils sont honnêtes; ils vous réjouiront et vous encourageront au bien. Par là toutes choses seront agréables à Dieu; ainsi la maison entière sera remplie de bénédiction; ainsi en faisant ce qui plaît à Dieu nous jouirons abondamment du secours d'en-haut. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui appartiennent, au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVI.

LE JOUR SUIVANT PAUL ENTRAIT AVEC NOUS CHEZ JACQUES; TOUS LES PRÊTRES ÉTAIENT PRÉSENTS. LORSQU'IL LES EUT SALUÉS, IL LEUR RACONTA UNE A UNE LES CHOSES QUE DIEU AVAIT FAITES PARMI LES NATIONS PAR SON MINISTÈRE. (CHAP. XXI, 18, 19, JUSQU'AU VERSET 16 DU CHAP. XXII.)

ANALYSE.

1 et 2. Paul visite les apôtres à Jérusalem. — Paroles de saint Jacques. — Les coutumes légales. — Paul s'y soumet. — Sédition des Juifs contre Paul. — Nécessité des imposteurs pour faire triompher la foi.
3. Du scandale. — Quand il faut l'éviter, ou ne pas s'en occuper.

1. Celui-ci était le frère du Seigneur et évêque de Jérusalem, homme grand et admirable. Paul va vers lui, comme auparavant on l'a envoyé vers lui. Ecoutez comment : « Le « jour suivant », dit l'auteur, « Paul entra « chez Jacques avec nous ». Voyez comme Paul est ennemi de la vaine gloire. « Tous les prê« tres étaient présents. Lorsqu'il les eut sa« lués, il leur raconta une à une les choses « que Dieu avait faites parmi les nations par « son ministère ». Il raconte de nouveau les choses qui ont rapport aux nations, non par vaine gloire, loin de là, mais pour montrer la clémence de Dieu et les remplir d'une grande joie. Remarquez comme les auditeurs glorifiaient Dieu. Ils ne glorifiaient pas Paul, et ne s'étonnaient pas de ce qu'il avait fait, mais « ils glorifiaient Dieu ». Il racontait la chose de façon à lui attribuer la gloire. « Lors« qu'ils l'eurent entendu, ils glorifiaient Dieu, « et lui dirent : Vous voyez, mon frère, com« bien de milliers de Juifs ont cru, et tous sont « zélés pour la loi. Ils ont appris de vous que « vous enseigniez l'éloignement de Moïse à tous « les Juifs qui résident au milieu des nations, « et que vous dites qu'il ne faut pas circoncire « les enfants, ni suivre les coutumes (20) ». Voyez avec quelle grande modération ils parlent. Jacques parle, comme évêque, avec autorité; on admet Paul à décider la question. Le discours de ces chrétiens est rempli de précautions bienveillantes, ils semblent dire : nous ne voulions point parler. Remarquez-vous l'importance de l'affaire? « Vous voyez combien

« de milliers de Juifs ont cru ». Ils ne disent pas : combien de milliers de Juifs nous avons instruits ; mais : « combien il y en a qui ont « cru. Et ceux-ci sont tous zélés pour la loi », dit-il. Deux causes, la multitude et son sentiment. En effet, s'ils étaient peu nombreux, il faudrait les mépriser; et il n'y aurait pas beaucoup à s'en occuper, si, étant nombreux, ils n'eussent pas gardé la loi. Il se présente une troisième cause : « Tous ont appris de vous », dit Jacques, « que vous enseignez l'éloigne- « ment de Moïse à tous les Juifs qui habitent « parmi les nations, et que vous dites qu'il ne « faut pas circoncire les enfants, ni suivre les « coutumes ». Ensuite il ajoute : « Qu'en est-il « donc? La multitude va se réunir sans doute, « car ils vont apprendre que vous êtes venu. « Faites donc ce que nous vous disons ». Ils parlent ainsi pour lui donner un conseil et non pas un ordre. « Il y a parmi nous quatre « hommes qui ont un vœu. Prenez ces hom- « mes et purifiez-vous avec eux; faites pour « eux la dépense ; qu'ils se rasent la tête, et « que tous sachent que ce qu'ils ont appris sur « vous n'est rien, et que vous marchez en gar- « dant la loi ». Ils lui conseillent de faire son apologie en actions et non en paroles. « Qu'ils « se rasent la tête, et que tous sachent que ce « qu'ils ont appris sur vous n'est rien ». Ils ne disent pas : Vous enseignez ; mais : « ils ont ap- « pris », signifiant par ce mot : ont été instruits ; « et que vous marchez », c'est-à-dire, que vous les observez vous-même amplement. On ne s'inquiétait pas seulement s'il enseignait les coutumes aux autres, mais si lui-même les observait. Mais quoi, si les nations l'apprennent, ne se scandaliseront-elles pas? Non, puisque nous, docteurs des Juifs, « nous leur avons « envoye dire ceci : mais touchant ceux qui « parmi les nations ont cru, nous avons écrit « et décidé qu'ils n'aient point à observer rien « de semblable, si ce n'est qu'ils doivent s'abs- « tenir de ce qui a été immolé aux idoles, du « sang et de ce qui a été étouffé, et de la forni- « cation ». Il parle ainsi en forme d'avertissement. Ce qu'il dit signifie : de même que nous l'avons réglé pour eux, quoique nous prêchions les Juifs ; ainsi vous, quoique vous prêchiez aux gentils, travaillez avec nous. Considérez Paul ; il ne dit pas : Je puis amener Timothée que j'ai circoncis, et je puis, par ce discours, les persuader certainement ; mais il leur obéit et fit tout ce qu'on lui conseillait ; et en effet, c'était le plus expédient. Ce n'était pas la même chose de faire son apologie en paroles, et de faire ces choses sans que personne ne sût rien. Payer pour eux n'était pas de nature à faire naître les soupçons. « Alors Paul ayant « pris ces hommes, et, le jour suivant, s'étant « purifié avec eux, il entra dans le temple en « annonçant l'accomplissement des jours de la « purification lorsqu'il offrirait l'oblation pour « chacun d'eux (21, 26.) ». « Annonçant », c'est-à-dire, déclarant : de sorte que c'était lui-même qui se faisait connaître, mais « lorsque « les sept jours furent écoulés ».

2. Remarquez le temps qu'il donne à ces choses. « Les Juifs d'Asie ayant vu Paul dans « le temple, soulevèrent la foule entière, et « mirent la main sur lui en criant : Hommes « d'Israël, aidez-nous : c'est là l'homme qui en- « seigne en tout lieu contre le peuple, contre la « loi et contre ce lieu; de plus il a introduit des « gentils dans le temple et violé ce lieu saint». Voyez leurs mœurs partout turbulentes : ils crient témérairement dans le temple. « En « effet, ils avaient vu avec lui dans la ville « Trophime d'Ephèse, qu'ils pensaient avoir été « introduit dans le temple par Paul. La ville « tout entière fut troublée, il se fit un rassem- « blement de peuple ; et s'étant saisis de Paul, « ils l'arrachèrent du temple, et aussitôt les « portes furent fermées ». Les Juifs mettent ici en avant ce qui les tourmentait le plus : « le temple et la loi ». Paul, quoiqu'il souffrît de telles injures, n'accusa pas les apôtres d'être la cause de ce qui lui arrivait, tant il avait un grand cœur. « Et ils le poussaient « hors du temple; et les portes furent fermées ». Ils voulaient le tuer, et pour cela ils le tiraient hors du temple, pour commettre ce crime en toute liberté. « Comme ils cherchaient à le « tuer, la nouvelle arriva au tribun de la « cohorte, que Jérusalem tout entière était « bouleversée. Celui-ci prit avec lui aussitôt « des soldats et des centurions, et marcha « contre eux. Voyant le tribun et les soldats, « ils cessèrent de frapper Paul. Alors le tribun « s'étant approché, s'empara de lui, ordonna « de le lier avec deux chaînes ; et il demandait « qui était cet homme, et ce qu'il avait fait. « Ils criaient dans la foule, l'un ceci, l'autre « cela ». Et pourquoi, puisqu'il venait l'interroger, ordonna-t-il de le lier avec deux chaînes? Pour calmer la fureur du peuple. « Et « comme, à cause du tumulte, il ne pouvait

« savoir la vérité, il ordonna de le conduire « dans le camp. Lorsqu'il fut arrivé près des « degrés, il se trouva qu'il était porté par les « soldats à cause de la violence du peuple : « La foule suivait, en effet, en criant : Otez-le». Que signifie : « Otez-le? » C'était l'habitude des Juifs de parler ainsi contre ceux qu'ils condamnaient, comme ils le firent contre le Christ, lorsqu'ils crièrent : « Otez-le », c'est-à-dire : faites-le disparaître du nombre des vivants. D'autres disent que « Otez-le » signifie ce qui se dit parmi nous suivant la coutume romaine : « Jetez-le aux enseignes. Et lorsque « Paul allait entrer dans le camp, il dit au « tribun : s'il m'était permis de vous dire « quelque chose? » Porté sur les degrés, il demande à parler au tribun. Voyez avec quelle douceur : « S'il m'était permis de vous dire « quelque chose? » dit-il. « Celui-ci lui dit : « Savez-vous le grec? N'êtes-vous pas cet Egyp- « tien qui, il y a quelques jours, a excité du « tumulte, et a entraîné après lui au désert « quatre mille sicaires? » Cet Egyptien était un homme séditieux et novateur. Paul se lave de cette accusation, et, par ce qu'il dit, détruit ce soupçon.

Reprenons. « Il y a parmi nous quatre hom- « mes qui ont un vœu; prenez-les avec vous, « et purifiez-vous avec eux ». Paul n'oppose rien à cela et se laisse persuader. D'où l'on voit clairement qu'il n'était pas obligé de suivre ce conseil, mais que ce fut prévoyance et indulgence de sa part. Cela n'était pas un empêchement à la prédication, puisque les apôtres eux-mêmes gouvernaient les Juifs suivant les coutumes légales. Quoique Paul tienne ici lui-même cette conduite, cependant plus tard il accuse Pierre; mais ce n'était pas une accusation pure et simple. En effet, ce qu'il avait fait lui-même dans le cas présent, Pierre, dans l'occasion à laquelle je fais allusion, le fit en se taisant pour l'établissement de la doctrine véritable [1]. Ils ne dirent pas : Il ne faut pas enseigner cela aux gentils; ni : Il suffit que l'on ne le prêche pas ici; mais ils disent : Il faut faire quelque chose de plus, les persuader que vous gardez la loi. Ce n'est là qu'une condescendance : ne craignez rien. Et voyez : les apôtres ne le persuadent point avant de lui avoir montré la prévoyance qu'il y a à agir de la sorte et le gain qu'on en peut retirer. Il était supportable d'agir de la sorte à Jérusalem. Faites cela ici, et hors de cette ville vous ferez autrement. « Alors Paul prit le lendemain ces hommes », dit l'auteur. Il ne différa pas, mais montra par l'action qu'il était persuadé. Il prend donc ceux avec qui il devait se purifier; tant la prévoyance inspire de ferveur! Et comment, direz-vous, les Juifs d'Asie le virent-ils dans le temple? Il est vraisemblable qu'ils étaient venus passer quelques jours à Jérusalem. Voyez comment l'événement est préparé. En effet, après que les Juifs ont été persuadés, alors ils s'insurgent contre Paul; et cela se passe ainsi pour que ces derniers ne s'insurgent pas en même temps contre lui. « Aidez-nous, hommes « d'Israël », disent-ils. Comme si quelqu'un de difficile à saisir et à vaincre était tombé entre leurs mains. « Aidez-nous », disent-ils. « Cet homme est celui qui enseigne partout à « tous », non-seulement ici, mais partout. L'accusation tirée des circonstances présentes avait encore plus de gravité. « Il a même de « plus profané le temple en y introduisant les « gentils ». Cependant, au temps du Christ, les gentils montèrent au temple pour y adorer; mais ils parlent de ceux qui étaient venus sans vouloir adorer. « Et s'étant emparés de Paul, « ils le poussaient dehors ». Considérez qu'ils le chassent du temple; ils se passaient bien de lois et de tribunaux. C'est pourquoi ils le frappaient; ainsi en tout ils sont audacieux et pétulants. Mais lui ne se défendit pas alors, mais seulement plus tard; avec raison, car alors ils ne l'auraient pas écouté. Et pourquoi criaient-ils donc : « Otez-le? » Ils craignaient qu'il ne s'enfuît. Mais voyez avec quelle modération Paul parle au tribun! Que dit-il donc? « S'il m'était permis de vous dire quelque chose ». Il était tellement humble qu'il parlait toujours avec modestie. « N'êtes-vous pas cet égyp- « tien? »

3. Voyez la malignité du démon. Cet homme était un imposteur et un magicien; et le démon espérait, par son moyen, pouvoir jeter de l'ombre sur le Christ et les apôtres, et les faire passer pour les complices de ses crimes. Mais il ne put rien; la vérité n'en éclata que mieux, bien loin de souffrir des machinations du démon. S'il n'y eût pas eu d'imposteurs, le triomphe des apôtres eût peut-être provoqué quelques soupçons. Ce qui rend ce triomphe plus admirable, c'est qu'il s'est accompli malgré les imposteurs qui ont paru. Il

[1] Voyez tome IV, page 167.

n'est pas mis d'empêchement à l'apparition des imposteurs pour que les apôtres brillent davantage, ainsi que Paul dit ailleurs : « Afin « que ceux qui ont été éprouvés soient distin- « gués ». (I Cor. XI, 19.) Gamaliel disait quelque chose de semblable : « Il y a peu de temps « s'est élevé Théodas ». (Act. V, 36.) Quant aux sicaires, les uns disent que c'étaient des voleurs, qu'on appelait ainsi à cause des épées qu'ils portaient, et qu'on appelait chez les Romains « sica », un poignard ; d'autres pensent que leur nom leur vient d'une secte juive.

Il y a en effet, chez les Juifs, trois sectes principales : les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens, qui sont aussi appelés les saints (car le nom Esséniens signifie cela), à cause de la pureté de leur vie. On les appelait aussi les sicaires, parce qu'ils étaient zélés. Ne nous affligeons donc pas qu'il y ait des hérésies, puisque de faux christs voulurent tendre des embûches au Christ, afin d'obscurcir sa gloire, avant et après l'événement dont nous nous occupons. Mais la vérité brille et resplendit partout. Il en arriva de même du temps des prophètes. Il y avait de faux prophètes, et les prophètes brillaient par la comparaison. En effet, la maladie fait briller la santé ; les ténèbres font remarquer la lumière ; la tempête fait aimer le calme. Les païens ne peuvent pas dire que les apôtres furent des fourbes et des imposteurs, car les imposteurs furent convaincus. Cela arriva à Moïse. Dieu permit qu'il y eût des magiciens, afin que Moïse ne passât pas pour l'être ; il permit qu'ils montrassent jusqu'à quel point la magie peut faire illusion ; au delà ils ne purent tromper, mais ils avouèrent leur défaite. Les imposteurs ne nuisent en rien ; bien plus, ils rendent meilleurs ceux qui sont attentifs. Comment donc, direz-vous, si nous partageons leur gloire ? Les imposteurs ne sont pas glorifiés parmi nous, mais seulement par ceux qui n'ont pas de discernement. Ne nous occupons pas de la clameur de la foule, n'y attachons pas plus d'importance qu'il ne faut. Vivons pour Dieu et non pour les hommes ; vivons en citoyens du ciel et non de la terre ; là sont les prix et les récompenses de nos travaux, là nous recevrons des louanges, là nous recevrons des couronnes. Ne nous occupons des hommes qu'autant qu'il est nécessaire pour ne pas leur donner prise sur nous. Si, sans que nous y ayons donné lieu, ils veulent nous accuser témérairement et au hasard, rions et ne pleurons pas. Faites le bien devant Dieu et devant les hommes ; si l'ennemi vous poursuit lorsque vous faites le bien, ne vous en occupez même pas. Vous avez des exemples dans les Ecritures : « Est-ce que j'obéis aux « hommes ou bien à Dieu ? » (Gal. I, 10) dit Paul ; et ailleurs : « Nous persuadons les hommes, « mais Dieu nous connaît ». (II Cor. V, 11.) Et le Christ disait de ceux qui se scandalisaient : « Laissez-les, ce sont des aveugles que condui- « sent des aveugles » (Matth. XV, 14) ; et ailleurs : « Malheur à vous lorsque tous les hom- « mes diront du bien de vous » (Luc, VI, 26) ! et encore : « Que vos œuvres brillent de sorte « qu'elles soient vues des hommes, et qu'ils « glorifient votre Père qui est dans les cieux ». (Matth. V, 16.) Ne vous étonnez pas s'il dit ailleurs : « Si quelqu'un scandalise l'un de ces « petits, il est bon pour lui qu'on lui attache la « meule d'un âne au cou, et qu'on le précipite « au fond de la mer ». Car ces paroles ne sont en rien contraires, elles s'accordent parfaitement. Si cela arrive parmi nous, malheur à nous ! si cela n'arrive pas parmi nous, il en est autrement. Et ailleurs Paul dit : « Malheur « à vous, par qui le nom de Dieu est blasphé- « mé ! » (Rom. II, 24.) Mais quoi ! si je fais ce qu'il faut faire et qu'un autre blasphème ? Ce n'est pas votre affaire, c'est la sienne ; car c'est lui qui blasphème. Mais comment se peut-il que l'on fasse ce que l'on doit et qu'on donne prise aux autres ? D'où voulez-vous que je tire des exemples ? du temps passé ou du temps d'aujourd'hui ? De peur de sembler amoureux de vaine gloire, voulez-vous que nous parlions de ce qui se présente aujourd'hui sous notre main ? Paul judaïsait à Jérusalem et non à Antioche. Il judaïsait et on se scandalisait ; mais les Juifs ne se scandalisaient pas avec raison. On dit qu'il salua l'échanson et la concubine de Néron. Combien eussent-ils dit de paroles contre lui à cause de cela, mais injustement ! S'il avait salué par libertinage ou pour quelque mauvaise cause, on eût parlé justement contre lui ; mais s'il a salué pour une bonne cause, pourquoi l'en blâmer ?

Je rapporterai quelque chose arrivé à l'un de mes amis. Dans un moment où Dieu faisait sentir sa colère, lorsqu'il était jeune, dans l'ordre des diacres, il se trouva que l'évêque était absent en ce moment, et qu'aucun des prêtres ne s'occupait d'instruire ; ils baptisaient à la hâte, en une seule nuit, une foule

immense de plusieurs milliers de personnes, et tous étaient simplement baptisés sans être instruits. Ce jeune homme, prenant alors en particulier cent et deux cents personnes, leur parlait, et ne leur enseignait rien autre chose que les mystères, de sorte qu'il ne laissait approcher que des initiés. Beaucoup crurent qu'il ne faisait cela que parce qu'il désirait le commandement. Mais il ne prit pas garde à ce qu'ils pensaient; il ne continua pas cependant; il cessa immédiatement. Quoi donc? Celui-ci fut-il une cause de scandale? Je ne le pense pas; en effet, s'il avait agi sans aucun motif, on eût pu lui faire à bon droit des reproches, et aussi s'il avait continué. Lorsque l'on est empêché par le scandale d'autrui de faire ce qui plaît à Dieu, on n'en doit faire aucun cas; mais il faut y faire attention, lorsque nous le pouvons sans offenser Dieu. Lorsque nous parlons, et raillons les ivrognes, si quelqu'un se scandalise, faudra-t-il, dites-moi, cesser notre discours? Ecoutez le Christ: « Voulez-vous aussi », dit-il, « vous en aller? » (Jean, VI, 68.) Ainsi on ne doit ni prendre trop de souci de la faiblesse de la multitude, ni la mépriser trop. Ne voyons-nous pas les médecins agir ainsi? Lorsque cela se peut, ils sont prêts à satisfaire aux désirs de leurs malades; si, au contraire, leur condescendance peut porter préjudice aux malades, ils n'accèdent plus à ce qu'ils désirent? En tout il faut observer la mesure convenable.

Plusieurs personnes poursuivaient d'injures une belle jeune fille à cause de son assiduité à l'instruction; ils l'assaillaient et injuriaient même ceux qui l'instruisaient. Mais quoi? Fallait-il que ses maîtres cessassent à cause de cela? En aucune façon; car ils ne faisaient rien de contraire à la volonté de Dieu, mais bien au contraire, une œuvre très-agréable à Dieu. Ne considérons donc pas si quelques-uns se scandalisent, mais bien s'ils le font justement et si ce n'est pas pour nous perdre. « Si ce que je « mange scandalise un frère », dit Paul, « je « ne mangerai plutôt jamais de chair ». (I Cor. VIII, 13.) Il dit cela à bon droit, car ce n'était pas une chose nuisible de n'en pas manger; si toutefois quelqu'un se scandalise de ce que je veux renoncer, il ne faut plus faire attention à son scandale? Mais qui, direz-vous, peut se scandaliser de cela? Beaucoup, je le sais. Lors donc que la chose qui fait scandale est indifférente, abstenons-nous-en; si nous voulons nous placer à ce point de vue, il faudra s'abstenir de beaucoup de choses; au contraire, si nous ne donnons aucune attention au scandale, beaucoup périront par notre faute. Paul s'est précautionné contre le scandale en disant: « De peur que personne ne « puisse rien nous reprocher sur le sujet de « cette aumône abondante dont nous sommes « les dispensateurs ». (II Cor. VIII, 20.) Ce n'était pas une chose nuisible de détruire le soupçon. Lorsque nous sommes dans une telle nécessité, qu'à cause du scandale que l'on voudrait éviter, il peut arriver de grands maux, ne nous occupons point de ce scandale. C'est celui qui se scandalise qui est à soi-même la cause de scandale, mais nous ne sommes plus responsables; on ne peut sans danger lui céder. Beaucoup se sont offensés de ce que quelques fidèles couchaient dans les temples, comme si on ne devait pas y coucher; mais c'est à tort. Il n'y a aucun mal à cela. On s'offensait de ce que Pierre mangeait avec les gentils; mais il s'en abstint: Paul ne fit pas de même. Partout il convient, en suivant les lois de Dieu, de veiller avec grand soin à ne pas fournir occasion au scandale, afin de se conserver innocent, afin aussi de mériter la miséricorde de Dieu, par la grâce et la charité du Fils unique, avec qui appartiennent, au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVII.

PAUL DIT : « JE SUIS JUIF, NATIF DE TARSE EN CILICIE, CITOYEN DE CETTE VILLE. JE VOUS EN PRIE, PERMETTEZ-MOI DE PARLER AU PEUPLE ». LE TRIBUN LE LUI AYANT PERMIS, PAUL, SE TENANT DEBOUT SUR LES DEGRÉS, FIT SIGNE DE LA MAIN AU PEUPLE. UN GRAND SILENCE S'ÉTANT FAIT, IL PARLA EN HÉBREU, DISANT... (CHAP. XXI, VERS. 39 ET 40, JUSQU'AU VERS. 16 DU CHAP. XXII.)

ANALYSE.

1 et 2. Discours de saint Paul au peuple juif. — Habileté chrétienne de ce discours. — Commentaire sur la conversion de saint Paul. — Il faut faire accorder sa croyance et sa conduite. — N'écoutons pas nos passions.
3 et 4. Que le témoignage que nous rendons à la foi s'accorde avec notre fidélité à la pratique des vertus.— Force de persuasion d'une bonne vie. — Maux produits par une vie mauvaise. — Punition de la mauvaise vie.

1. Remarquez que Paul, quand il parle à ceux qui sont en dehors de la foi, ne refuse pas d'user du secours des lois. Dans ce moment, il rappelle le tribun au respect, en nommant sa cité. C'est ainsi qu'il disait autrefois : « Après nous avoir battus de verges, sans « connaissance de cause, nous qui sommes « citoyens romains, ils nous ont mis en pri« son ». (Act. XVI, 37.) Le tribun lui ayant demandé : « N'êtes-vous pas cet Egyptien », Paul répond : « Je suis Juif ». En parlant ainsi il fait cesser les soupçons du tribun. Ensuite, pour qu'on ne le croie pas Juif de naissance, il dit sa religion ; ailleurs il dit qu'il vit sous la loi du Christ. Qu'est-ce que cela ? Paul ment-il donc? Loin de là. Quoi donc? N'a-t-il pas nié ? Il n'en saurait être ainsi. Il était Juif et chrétien, observant ce qu'il fallait, puisqu'il obéissait à la loi plus que tout le monde, en croyant au Christ ; en parlant à Pierre, il dit : « Nous sommes Juifs de race ». (Gal. II, 15.) — « Je vous en prie, permettez-moi de parler « au peuple ». Et c'est là un signe qu'il ne ment pas, puisqu'il les prend tous à témoin. Remarquez de nouveau comme il parle avec douceur. Et c'est là une nouvelle et forte preuve de son innocence, qu'il soit ainsi prêt à rendre compte de ses actes, et qu'il veuille répondre en présence du peuple.

Considérez cet homme tout préparé, voyez l'action de la Providence. Si le tribun n'était venu, s'il ne l'avait enchaîné, il n'eût pas eu l'occasion de faire un discours pour sa défense, il n'eût pas obtenu un si grand silence. « Le « tribun le lui ayant permis, Paul se tenait « sur les degrés ». L'endroit où il était placé lui donnait une plus grande facilité à cause de l'élévation des degrés et des chaînes dont il était attaché. Quel spectacle plus beau à voir que celui de Paul parlant au peuple, les mains liées par une double chaîne ? Comment ne se trouble-t-il pas, comment n'est-il pas confondu à la vue d'une foule si nombreuse exaspérée contre lui, et en présence du chef des soldats? D'abord il calme leur fureur, puis il discute. Voyez avec quelle prudence. En effet, ce qu'il fait dans son épître aux Hébreux, il le fait là aussi : Tout d'abord, il les apprivoise par l'usage de leur langue, ensuite par sa douceur. C'est pour cela que l'auteur continue : « Il se « fit un grand silence ; et leur parlant en hé« breu, il dit : Hommes mes frères et mes « pères, entendez mon apologie que je vous « adresse ». Remarquez ce discours d'où toute flatterie est bannie, et si plein de douceur : Il ne dit pas : maîtres ou seigneurs, mais « Frères » ; ce qu'ils aimaient le plus, comme s'il leur disait : Je ne vous suis pas étranger,

je ne suis pas contre vous. « Hommes mes « frères et mes pères », dit-il. Ce second mot est un titre d'honneur ; le premier, l'expression de la fraternité. « Ecoutez mon apologie « que je vous adresse ». Il ne dit pas l'enseignement, ni la harangue, mais « l'Apologie » ; il se pose lui-même comme un suppliant. « Entendant qu'il parlait hébreu, ils firent un « plus grand silence ». Ne voyez-vous pas comme il s'empare d'eux par leur propre langue pour laquelle ils avaient une sorte de vénération ? Voyez comme il continue son discours ainsi commencé, en disant : « Je suis « Juif, né à Tarse de Cilicie, mais élevé dans « cette ville, aux pieds de Gamaliel, instruit « suivant la vérité de la loi paternelle, servi- « teur zélé de Dieu, comme vous l'êtes au- « jourd'hui ». — « Je suis », leur dit-il, « Juif », ce qu'ils aimaient le plus à entendre, « né à « Tarse de Cilicie ». Pour qu'ils n'aillent pas se figurer une nation étrangère, il ajoute sa religion : « mais élevé dans cette ville ».

Il montre son grand zèle pour le culte, puisqu'il avait quitté sa patrie, ville célèbre et si éloignée, et avait voulu être élevé à Jérusalem pour s'instruire dans la loi. Voyez quel respect il avait autrefois pour la loi. Il ne parle pas ainsi, seulement pour se défendre, mais pour montrer que ce n'est pas dans un but humain qu'il a été conduit à la prédication, mais par la puissance divine ; autrement il n'aurait pas été ainsi instruit tout d'un coup. S'il eût fait partie du commun des hommes, on eût pu faire cette supposition ; si, au contraire, il était du nombre de ceux qui étaient le plus attachés à la loi, il n'était pas vraisemblable qu'il eût changé d'avis au hasard, et sans l'impulsion d'une urgente nécessité. Mais peut-être quelqu'un dira-t-il : Qu'il eût été élevé à Jérusalem, cela importe peu ; qu'est-ce que cela signifie en effet, si pour quelque intérêt ou pour toute autre cause vous êtes venu ici ? Pour qu'on ne pense pas ainsi, il ajoute « aux pieds de Gamaliel » : et il ne dit pas simplement auprès de Gamaliel, mais « aux « pieds de Gamaliel ». Montrant par là sa persévérance, son assiduité, son ardeur pour apprendre et son profond respect pour cet homme. « Instruit suivant la vérité de la loi « paternelle » ; il ne dit pas simplement de la loi, mais « de la loi paternelle », pour montrer qu'autrefois il était observateur de la loi, et qu'il ne la connaissait pas simplement. Il semble dire ces choses pour eux, mais c'est contre eux qu'il parle, puisqu'il a abandonné cette loi qu'il connaissait si bien. Ensuite, de peur qu'on ne lui fasse cette nouvelle objection : Pourquoi donc, si vous connaissez complètement la loi, ne la défendez-vous pas et ne l'aimez-vous pas ? Il ajoute : « Zélé pour la « pratique de la loi », c'est-à-dire : Non-seulement je la connaissais, mais j'étais fort zélé pour elle. Et après qu'il a parlé de lui-même avec tant d'éloges, il dit : « Comme vous l'êtes « tous aujourd'hui ». Il les montre par là agissant, non par des raisons humaines, mais par zèle pour Dieu. Il parle ainsi pour capter leurs bonnes grâces, s'emparer de leurs esprits, et les retenir par des moyens légitimes ; voici des preuves : « Moi qui ai persécuté cette voie « jusqu'à la mort, enchaînant et emprison- « nant les hommes et les femmes, ainsi que le « grand prêtre et les anciens m'en rendent « témoignage ». Afin d'empêcher de dire : Et la preuve ? Il apporte le témoignage du grand prêtre et du conseil des anciens. Il dit pour les adoucir : « Zélé dans la pratique de la loi comme vous » ; c'est-à-dire, autant que vous, et par ses œuvres il leur montre qu'il l'était plus qu'eux. En effet, certes, je ne perdais pas de temps pour les saisir ; mais de plus je pressais les prêtres, j'entreprenais des voyages, je n'attaquais pas seulement les hommes comme vous, mais encore les femmes, et je les emprisonnais tous, et je les jetais dans les cachots. Ce témoignage est indubitable, les accusations des Juifs sont insoutenables. Voyez combien il cite de témoins : les anciens, le grand prêtre, les habitants de la cité.

2. Remarquez que sa défense n'est pas marquée au cachet de la crainte, mais plutôt de l'enseignement et de la doctrine. Si les auditeurs n'eussent été des pierres, ils auraient fait attention à ses paroles. Jusqu'ici il a eu les Juifs pour témoins ; ce qui suit s'était fait sans témoins. « De qui ayant reçu des lettres, « j'allais vers les frères à Damas pour emme- « ner enchaînés ceux qui demeuraient en cette « ville, et les conduire à Jérusalem afin qu'on « les punît. Il arriva que lorsque j'étais en « route et proche de Damas, vers le midi tout « à coup une grande lumière venue du ciel « m'enveloppa, je tombai par terre et j'enten- « dis une voix qui me disait : Saul, Saul, « pourquoi me persécutes-tu ? Je répondis :

« Qui êtes-vous, Seigneur? Et il me dit : Je « suis Jésus de Nazareth que tu persécutes ». (Chap. XXII, 1-8.) Ces paroles étaient dignes de foi, la conversion de Paul inexplicable autrement, devait leur mériter créance. Qu'est-ce que cela prouve, dira-t-on, s'il se vante? Il ne se vante nullement. Pourquoi, dites-moi, se serait-il tout d'un coup enflammé d'un tel zèle? Parce qu'il recherchait les honneurs? Or il a enduré les outrages. Il recherchait le repos? Cela non plus; quelqu'autre chose? La pensée ne peut rien découvrir. Paul leur laisse ces conclusions à tirer, il raconte les choses, et leur dit: « J'étais proche de Damas, vers « midi tout à coup une grande lumière « venue du ciel m'enveloppa, je tombai par « terre ». Ceux qui m'accompagnaient, qui m'ont conduit par la main, qui ont vu la lumière, me sont témoins que je ne me vante point. « Ceux qui étaient avec moi virent la « lumière, et furent épouvantés; mais ils « n'entendirent pas la voix de celui qui me « parlait ». Ne vous étonnez pas s'il parle ainsi en cet endroit, et si, ailleurs, il est dit d'une autre manière : « Ils restèrent debout enten- « dant la voix, mais ne voyant personne ». (Act. IX, 7.) Il n'y a pas contradiction. En effet il y avait deux voix : la voix de Paul, et celle du Seigneur! Dans le dernier passage, la voix dont parle Paul est la sienne. Mais dans celui qui nous occupe, Paul ajoute : « Ils n'entendi- « rent pas la voix de celui qui me parlait! » Donc ce mot « ne voyant personne », ne s'applique pas à la vision, mais signifie qu'ils n'entendirent pas. En effet, Paul ne dit pas qu'ils ne virent pas la lumière, mais : « Ne « voyant personne, ils restèrent immobiles » : c'est-à-dire, ne voyant pas la personne qui me parlait. Il convenait que ce fait se passât ainsi, car il fallait que Paul fût seul jugé digne de cette voix. Si ceux qui accompagnaient Paul eussent entendu la voix, le prodige n'eût pas été aussi grand. Comme c'étaient des hommes grossiers, la vision était plus propre à les persuader; c'est pour cela qu'ils virent seulement la lumière, ce qui suffisait pour les persuader, et qui les épouvanta. D'ailleurs la lumière n'agit pas autant sur eux que sur Paul. La lumière en effet aveugla Paul, et, par ce qui lui arrivait, fournit à ses compagnons le moyen de voir, s'ils le voulaient. Il me semble que ce fut par une disposition de la Providence que ces hommes ne crurent pas, pour qu'ils fussent des témoins dignes de foi.

« Il me dit », rapporte Paul : « Je suis Jésus « de Nazareth que tu persécutes ». La ville est à propos nommée, pour qu'ils le reconnaissent. Et les apôtres disaient de même : « Jésus de « Nazareth ». Voyez : le Christ lui-même témoignait qu'il était persécuté. « Ceux qui « étaient avec moi virent la lumière et furent « épouvantés; mais ils n'entendirent pas la « voix de celui qui me parlait. Je dis : Que « ferai-je, Seigneur? Le Seigneur me dit : « Lève-toi, va à Damas, et là on te dira ce « qu'il faut que tu fasses. Et comme je ne « voyais pas, à cause de la splendeur de cette « lumière, conduit par la main de mes com- « pagnons, j'allai à Damas; mais Ananie, « homme pieux suivant la loi, ayant le témoi- « gnage de tous les Juifs qui sont a Damas, « vint vers moi, et se tenant auprès de moi, « me dit : Saul, mon frère, voyez. Et à l'heure « même, je le regardai. Entrez, dit le Christ, « dans la ville, et là on vous dira ce que vous « devez faire ». Voici un nouveau témoin; et voyez comme il le montre digne de foi. « Un « certain Ananias, homme pieux suivant la « loi, ayant le témoignage de tous les Juifs, « qui sont à Damas, étant venu vers moi, « et s'étant tenu auprès de moi, me dit : « Voyez ». Ainsi, rien n'était étranger. « Et à « la même heure, je le regardai ». C'est là le témoignage par les faits. Voyez comme il est mélangé de personnages amis et étrangers. Les personnages, ce sont les prêtres, les anciens, les compagnons de route de Paul; les événements, ce sont ce qu'il fait, ce qu'il souffre; les faits servent de témoins aux faits, et non pas seulement les personnes; ou bien encore d'une autre manière : Ananie était étranger. Ensuite, l'événement lui-même, c'est-à-dire, Paul recouvre la vue; puis une grande prophétie : « Ananie dit : Le Dieu de « nos Pères a étendu sa main sur vous par « avance, pour que vous connaissiez sa vo- « lonté et voyiez ce qui est juste ». Il dit à propos « de nos pères », pour montrer qu'ils ne sont pas Juifs, mais étrangers à la loi; et qu'ils agissent par envie et non par zèle. « Pour que vous connaissiez sa volonté et « voyiez ce qui est juste ». Donc, c'est là sa volonté. Voyez comme la doctrine est expliquée par l'ordre de la narration. « Et que « vous entendiez la voix de sa bouche, parce « que vous serez son témoin auprès de tous

« les hommes de ce que vous avez vu et en-« tendu. — Et pour que vous voyiez ce qui « est juste », dit Ananie; ce qui revient à dire : Si donc vous êtes juste, les Juifs sont coupables. « Et pour que vous entendiez la voix de « sa bouche ». Voyez comme il développe la chose : « Parce que », dit-il, « vous serez son « témoin ». Ainsi donc, à cause de cela, vous ne trahirez pas la vue et l'audition de ce que vous avez vu et entendu ; il le rend fidèle par ses deux sens qui ont été frappés. « Et main-« tenant qu'attendez-vous? Levez-vous et soyez « baptisé; purifiez-vous de vos péchés, après « avoir invoqué son nom (9-16) ».

3. Ananie, en cet endroit, prononça une grande parole; car il ne dit pas : Soyez baptisé en son nom, mais bien « après avoir in-« voqué le nom du Christ. » C'était proclamer le Christ Dieu, car il n'est pas permis d'invoquer quelqu'autre que Dieu. Paul montre ensuite qu'il n'a point été contraint, car il dit : « Le Seigneur me dit : Va à Damas, et là on « te dira ce qu'il te faut faire ». Rien qui n'ait son témoignage, mais il produit ici le témoignage de cette ville entière qui l'a vu conduit par la main. Remarquez aussi la prophétie qu'il entend, dans laquelle on lui déclare qu'il sera le témoin du Seigneur. En effet, il a été le témoin du Seigneur, et le témoin tel qu'il convenait qu'il fût, et par ses œuvres, et par ses paroles. Soyons nous-mêmes des témoins tels que lui, et ne trahissons pas nos croyances, non-seulement dogmatiques, mais morales. Voyez donc : ce qu'il a vu et entendu, Paul en a rendu témoignage à tous les hommes, et rien n'a pu l'arrêter. Nous aussi, nous avons appris qu'il y aura une résurrection et mille biens; donc, nous devons en rendre témoignage à tous les hommes; mais nous rendons témoignage, direz-vous, et nous croyons. Comment cela, lorsque vous faites tout le contraire? Mais, dites-moi, je vous prie : Si quelqu'un se disait chrétien, et ensuite, comme un apostat, s'adonnait au judaisme, est-ce que ce témoignage serait suffisant? En aucune façon, parce qu'on rechercherait le témoignage de ses actions. Ainsi de nous, si nous disons qu'il y aura une résurrection, qu'il y aura des biens sans nombre, et qu'ensuite nous les dédaignions et nous attachions aux choses d'ici-bas, qui nous croira? Tous, en effet, ne font attention qu'à ce que nous faisons et non à ce que nous disons. « Vous « serez témoin devant tous les hommes », non-seulement devant vos proches, mais aussi au milieu des infidèles. Les témoins, en effet, sont ceux qui persuadent ceux qui ne savent pas, et non ceux qui savent, Soyons des témoins dignes de foi. Mais comment serons-nous dignes de foi? Par notre vie. Les Juifs s'insurgeaient contre Paul : Les passions s'insurgent contre nous pour nous pousser à renier notre témoignage. Mais ne leur cédons pas; nous sommes des témoins envoyés par Dieu. Il y a des hommes qui jugent que Dieu n'est pas Dieu; il nous a envoyés pour lui rendre témoignage. Rendons témoignage et persuadons ceux qui nous contestent, car, si nous ne rendons pas témoignage, nous serons cause de leur erreur. Si, dans un tribunal où se traitent les affaires terrestres, on ne recevrait pas un témoin chargé de milles crimes, bien moins encore en ce cas où de si grandes choses sont l'objet de l'enquête. Nous disons, nous, que nous avons reçu l'enseignement du Christ, et que nous croyons à ce qu'il a enseigné ; ils nous disent, eux : Montrez-nous cela par vos actes. Votre vie, en effet, nous témoigne tout le contraire, c'est-à-dire, que vous ne croyez pas.

Voulez-vous que nous examinions les avares, les voleurs, les gens qui amassent des richesses; ceux qui pleurent, qui gémissent, qui bâtissent, qui s'occupent de toutes sortes d'affaires, comme s'ils ne devaient pas mourir? Si vous ne croyez pas que vous deviez mourir, quoique la chose soit tellement certaine et évidente, comment croirons-nous à votre témoignage? Il y a, en effet, beaucoup d'hommes qui vivent de telle sorte, qu'ils semblent ne pas croire qu'ils doivent mourir. Lorsque, dans une vieillesse avancée, ils commencent à bâtir, à cultiver leurs terres, quand donc penseront-ils à la mort? Notre punition sera grave, si, appelés en témoignage, nous ne pouvons attester ce que nous voyons. Nous avons vu de nos yeux les anges, et plus clairement que ceux qui les ont vu de leurs yeux. Rendons donc témoignage au Christ, car les apôtres ne sont pas seuls ses témoins, mais nous le sommes aussi. Les apôtres ont été appelés témoins (martyrs) parce que, sommés d'abjurer, ils souffrirent tout pour dire la vérité; et nous, lorsque nos passions nous somment d'abjurer nos devoirs, ne succombons pas. L'or dit : Dis que le Christ n'est pas

le Christ : Ne l'écoutez pas comme un Dieu, mais méprisez ses insinuations. Les convoitises mauvaises disent la même chose : mais vous, ne vous laissez pas persuader, tenez bon pour qu'on ne dise pas de nous : « Ils confessent de « bouche qu'ils connaissent Dieu, et le nient « par leurs actes ». (Tit. I, 16.) Ce n'est pas là l'œuvre de témoins, c'est tout le contraire. Que les autres nient Dieu, il n'y a rien là d'étonnant; mais que nous, appelés à être ses témoins, devenions des renégats, cela est pénible et accablant, cela surtout nuit à la religion. « Il viendra en témoignage pour eux » (Luc, XXI, 13); mais si nous ne bronchons pas et sommes stables dans la foi. Si nous voulions tous rendre témoignage au Christ, bientôt nous aurions persuadé beaucoup de gentils.

La vie est une grande chose, mes bien-aimés. Un homme, quelque sauvage qu'il soit, pourra condamner nos principes, mais il les admettra en secret, il les trouvera louables et les admirera. Et par quel moyen rendra-t-on sa vie la meilleure possible? direz-vous. Par nul autre moyen qu'en agissant suivant l'impulsion de Dieu. Mais, quoi ! n'y a-t-il pas des gentils qui sont aussi vertueux? Ces gentils, quand ils sont tels, le sont ou par nature ou par vaine gloire. Voulez-vous savoir quelle est la splendeur d'une bonne vie, et quelle force de persuasion elle possède? Si beaucoup d'hérétiques ont eu des succès malgré la corruption de leurs dogmes, ils ne les ont obtenus que parce que beaucoup de personnes, par respect pour la pureté de leur vie, n'examinèrent même pas leur doctrine; d'autres, qui les désapprouvaient dans leur doctrine, les respectaient à cause de leur bonne vie. Ce n'était pas juste, sans doute ; mais cependant c'est ce qui est arrivé. C'est là ce qui a diminué la vénération pour notre foi; tout est détruit et renversé, si l'on n'a pas une vie réglée; la foi elle-même est pervertie par là. Nous disons que le Christ est Dieu, nous proférons mille autres choses, celle-ci entre autres, qu'il a ordonné à tous de bien vivre; mais on ne voit la pratique de ce précepte que chez un petit nombre. Le déréglement de la vie affaiblit le dogme de la résurrection, de l'immortalité de l'âme et du jugement, et il entraîne après lui beaucoup d'autres maux, tels que la croyance au destin, à la fatalité, et la négation de la Providence. L'âme, plongée dans des maux sans nombre, cherche à se consoler de cette façon pour ne pas s'attrister de la pensée qu'il doit y avoir un jugement, et que les principes de la vertu et de la malice sont en nous.

Une telle vie est la source de mille maux; elle rend les hommes semblables à des bêtes sauvages, et même plus déraisonnables qu'elles; car ce qui se trouve dans toutes les natures des bêtes sauvages, souvent se rencontre dans un seul homme, et détruit tout en lui. C'est pour cela que le démon a inventé l'erreur de la fatalité; c'est pour cela qu'il a dit qu'aucune providence ne gouvernait le monde; pour cela qu'il a imaginé de dire qu'il y avait de bonnes et de mauvaises natures, qu'il suppose le mal sans commencement et matériel; c'est pour cela enfin qu'il fait tout pour corrompre notre vie. En effet, il n'est pas possible que celui qui mène une telle vie ne soit pas entraîné par les dogmes corrompus, et persévère dans la saine croyance; mais de toute nécessité il devra embrasser la mauvaise doctrine. Je ne pense pas, en effet, que l'on puisse parfaitement trouver, parmi ceux qui ne mènent pas une vie droite, quelqu'un qui ne médite mille choses sataniques; par exemple, que tout marche au hasard et pêle-mêle dans le monde. Ayons soin de bien régler notre vie, je vous en conjure, pour ne point nous laisser aller aux mauvaises doctrines. Caïn eut pour châtiment de gémir et de trembler. Tels sont les méchants : ils ont tellement conscience de leurs maux sans nombre que souvent ils se réveillent en sursaut; leurs pensées sont troublées, leurs yeux égarés; tout fait naître en eux le soupçon, le doute est partout, leur âme est remplie d'une terreur mêlée d'une attente accablante, elle est bouleversée et rendue par la frayeur incapable d'agir. Rien de plus dissolu que cette âme, rien de plus insensé qu'elle. De même que les fous ne s'arrêtent à rien, de même elle est mobile dans ses pensées; comment s'apercevrait-elle de son aveuglement, elle qui ne peut qu'à grand'peine, au sein de la paix et de la sérénité, découvrir sa propre noblesse originelle? Lorsque tout est pour elle objet de trouble et de crainte, songes, paroles, figures, soupçons téméraires, comment pourrait-elle se contempler elle-même, troublée et agitée ainsi? Délivrons cette âme de ses craintes, brisons ses chaînes, quand bien même il n'y aurait pas de châtiment futur; quel châtiment plus dur y

aurait-il, que de vivre toujours dans la crainte, de n'avoir jamais confiance en qui que ce soit, et de n'être jamais en repos? Sachant pleinement toutes ces choses, conservons-nous dans la tranquillité, cultivons la vertu, et nous pourrons obtenir les biens promis à ceux qui aiment, par la grâce et la miséricorde du Fils unique, avec qui appartiennent, au Père et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, louange, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLVIII.

ÉTANT REVENU A JÉRUSALEM, PENDANT QUE JE PRIAIS DANS LE TEMPLE, IL ARRIVA QUE J'EUS UNE EXTASE, ET JE VIS JÉSUS QUI ME DISAIT : « HATE-TOI, SORS PROMPTEMENT DE JÉRUSALEM, CAR ILS NE RECEVRONT PAS TON TÉMOIGNAGE SUR MOI », ET JE DIS : « SEIGNEUR, ILS SAVENT EUX-MÊMES QUE C'ÉTAIT MOI QUI METTAIS EN PRISON ET QUI FAISAIS FOUETTER DANS LES SYNAGOGUES CEUX QUI CROYAIENT EN VOUS, ET QUE, LORSQU'ON RÉPANDAIT LE SANG D'ÉTIENNE, VOTRE TÉMOIN, J'ÉTAIS PRÉSENT, ET QUE J'ÉTAIS CONSENTANT A SA MORT, ET QUE JE GARDAIS LES VÊTEMENTS DE CEUX QUI LE METTAIENT A MORT. (CHAP. XXII, 17-20.)

ANALYSE.

1 et 2. Suite du discours de saint Paul aux Juifs. — Commentaire. — Injustice du tribun. — Paul dit : Je suis citoyen romain. — Fermeté de saint Paul. — Saint Paul devant le Sanhédrin. — Conduite du grand-prêtre. — Respect de saint Paul pour la Loi.

3. Exhortation. — Qu'il faut discerner avec soin les vices et les vertus. — La magnanimité, l'économie, la prodigalité, l'avarice. — La mansuétude et la mollesse ; la liberté de parole et l'audace.

1. Voyez comme il se précipite dans le danger; car il dit ensuite : « Lorsque je revins à « Jérusalem » ; c'est-à-dire, après la vision de la route de Damas, je vins de nouveau à Jérusalem. « Pendant que je priais dans le temple, « il arriva que j'eus une extase, et je vis Jésus « qui me disait : Hâte-toi, sors promptement, « car ils ne recevront pas ton témoignage sur « moi ». Cela encore n'est point sans témoignage, le témoignage se tire de l'événement. Le Christ avait dit : « Ils ne recevront pas ton « témoignage », et ils ne le reçurent pas. Et certes, par le raisonnement, on pouvait supposer qu'ils recevraient le témoignage de Paul. « Car c'était moi qui emprisonnais et qui fai- « sais fouetter », dit-il. Donc ils devaient recevoir son témoignage, mais cependant ils ne le reçurent pas. C'est pour cela qu'il apprend dans l'extase que son témoignage ne sera pas admis. Paul prouve deux choses en cet endroit : d'abord que les Juifs n'étaient pas excusables, puisqu'ils le persécutaient contre toute raison et toute vraisemblance ; en second lieu, il démontre que le Christ est Dieu, lui qui prédit ce qui est contraire à toute attente, et qui voit, non-seulement ce qui se faisait alors, mais qui prévoit ce qui doit arriver. Comment donc le Christ dit-il : « Il portera mon nom « devant les nations, les rois et les fils d'Israël. « Il portera », dit-il, et non pas il persuadera. D'ailleurs, dans d'autres endroits, les Juifs étaient persuadés, mais non à Jérusalem. C'était là surtout qu'ils auraient dû croire, puisque tous avaient connu l'ancien zèle de l'apôtre ; et, au contraire, c'est là surtout qu'ils sont incrédules. « Et lorsque l'on versait le

« sang d'Etienne votre témoin, j'étais présent, « et consentais à sa mort ». Voyez où le discours aboutit de nouveau, et quelle puissante preuve Paul fournit. Il montre qu'il était persécuteur, et non-seulement persécuteur, mais qu'il frappait Etienne par mille mains. Il leur rappelle ce grand meurtre. Ils ne purent souffrir qu'il les confondît ainsi; et la prophétie du Christ était accomplie. Le zèle de Paul était grand, son accusation était terrible; et les témoins de la vérité du Christ parlaient librement. Les Juifs ne voulurent pas entendre le reste du discours, mais, enflammés de fureur, ils poussèrent des clameurs. « Et il me dit : « Va, parce que je t'enverrai vers les nations « éloignées. Les Juifs l'écoutaient jusque-là, et « ils élevèrent la voix en disant : Otez de la « terre un tel homme, car il ne se peut qu'il « vive. Comme ils poussaient des clameurs, jetaient leurs vêtements, et lançaient de la « poussière en l'air, le tribun ordonna de le « conduire dans le camp, disant de lui donner « la question par les fouets, afin d'apprendre « pour quelle cause ils criaient ainsi contre « lui (21-24) ». Lorsque le tribun eût dû examiner si les choses étaient ainsi, et interroger les accusateurs, il ne fait rien de tout cela, il ordonne de le flageller. « En effet », dit l'auteur, « le tribun ordonna de le conduire dans « le camp et de le flageller, afin de connaître « la cause pour laquelle ils criaient ainsi contre « lui ». Il fallait apprendre cette cause de ceux qui criaient, et leur demander s'ils avaient à lui reprocher quelque chose pour ses paroles; mais le tribun use témérairement de son pouvoir, et agit de façon à leur faire plaisir; il ne s'inquiétait pas d'agir avec justice, mais d'apaiser leur injuste fureur. « Comme on le « conduisait aux lanières, Paul dit au centu- « rion qui était présent : Vous est-il permis de « flageller un citoyen romain et qui n'est pas « condamné ? »

Paul ne mentit pas, loin de là, en disant qu'il était Romain; il était en effet Romain; aussi le tribun, en l'apprenant, eut peur. Et pourquoi craignit-il, dira-t-on? Il craignait d'être lui-même saisi et de se voir infliger un grand châtiment. Remarquez que Paul ne parle pas au hasard; mais il dit : « Vous est-il « permis? » C'est en effet une double accusation : accusation de punir sans cause, et de punir un citoyen romain. Ceux qui étaient honorés de ce titre avaient de grands priviléges, et ce privilége n'appartenait pas à tout le monde. En effet, depuis Adrien seulement, dit-on, tous furent appelés Romains; mais anciennement, il n'en était pas ainsi. C'est pour s'exempter du supplice qu'il fait valoir son titre de Romain, car s'il eût été flagellé, il eût été par là rendu méprisable; mais, par ce seul mot, il les remplissait d'une grande frayeur. S'ils l'eussent flagellé, ils eussent bouleversé tout, ou bien ils l'auraient mis à mort; mais il n'en arriva pas ainsi. Voyez comme Dieu permet, dans ce cas et dans d'autres, que les choses arrivent humainement. Le tribun répondit : « J'ai acquis ce droit de cité avec « beaucoup d'argent ». Il voulait dire par là qu'il soupçonnait Paul, disant qu'il était Romain, d'user d'une feinte, et sans doute cette pensée lui vint de la mince apparence de Paul.

« Le centurion, après l'avoir entendu, alla « dire au tribun : Voyez ce que vous allez faire, « cet homme est citoyen romain. Alors le tri- « bun, venant vers Paul, lui dit : Dites-moi, « êtes-vous Romain? Paul lui dit : Certaine- « ment. Le tribun répondit : J'ai acquis ce « droit de cité avec beaucoup d'argent. Paul « lui dit : Moi, je suis né Romain. Aussitôt, « ceux qui devaient le torturer, le laissèrent. « Et le tribun fut effrayé lorsqu'il sut qu'il était « Romain, et qu'il l'avait lié. Moi je suis né « Romain », dit Paul. Donc il était fils d'un père romain. Qu'arriva-t-il ensuite? Le tribun le délia, et le conduisit vers les Juifs. Il ne mentait pas en disant qu'il était Romain; il y gagna d'être délivré de ses liens. Ecoutez comment : « Le lendemain, le tribun voulant con- « naître d'une manière certaine de quoi les « Juifs l'accusaient, le délia, et ordonna de « réunir les princes des prêtres et le Sanhé- « drin; et ayant amené Paul, il le plaça au mi- « lieu d'eux (25-30). Paul regardant le conseil, « leur dit ». Il ne parla plus au tribun, mais à la foule et au peuple entier. Et que dit-il? « Mes frères, jusqu'à cette heure je me suis « conduit devant Dieu avec toute la droiture « d'une bonne conscience » ; ce qui veut dire : Je n'ai pas conscience d'avoir fait quoi que ce soit d'injuste envers vous, qui me rende digne d'être enchaîné ainsi. Que dit donc le grand prêtre? Il eût dû regretter de ce que Paul, à cause d'eux, avait été enchaîné injustement. Mais, au contraire, il ajoute à l'offense, et ordonne de le frapper, ce qui se voit dans la pa-

role suivante de l'auteur : « Le grand prêtre « Ananie ordonna à ceux qui étaient présents « de le frapper à la bouche ». Certes, voilà qui est bien : il est doux, le grand prêtre. « Alors « Paul lui dit : Dieu te frappera, muraille « blanchie. Tu es assis pour me juger suivant « la loi, et tu ordonnes, malgré la loi, de me « frapper. Ceux qui étaient présents lui di- « rent : Tu insultes le grand prêtre ; mais Paul « leur dit : Je ne savais pas, mes frères, qu'il « fût le grand prêtre ; il est écrit, en effet : Tu « ne maudiras pas le prince de ton peuple ». (Chap. XXIII, 1-5.)

2. Quelques-uns disent qu'il parla avec connaissance de cause et par ironie ; il me semble que Paul ne savait nullement que ce fût le grand prêtre, autrement il l'eût respecté ; c'est pour cela qu'il s'excuse, lorsqu'il s'entend accuser, et qu'il ajoute : « Tu ne maudiras pas le « prince de ton peuple ». Mais quoi, direz-vous, si ce n'était pas le prince du peuple, fallait-il en injurier un autre ? En aucune façon ; il valait mieux supporter d'être insulté. On demande avec raison comment celui qui dit ailleurs : « Bénissez, lorsqu'on vous dit des injures ; « supportez qu'on vous persécute » (I Cor. IV, 2), fait ici tout le contraire, et non-seulement dit des injures, mais même profère des malédictions ? Loin de nous cette pensée. Paul n'a fait ni l'un ni l'autre ; mais, pour quelqu'un qui veut y faire attention, il est clair que ce sont là plutôt les paroles d'un homme qui parle avec liberté, que des paroles de colère ; d'ailleurs il ne voulait pas paraître méprisable aux yeux du tribun. Si celui-ci s'était abstenu de flageller Paul pour le livrer aux Juifs, il fût devenu plus hardi en le voyant frapper par des valets ; c'est pour cela que Paul attaque ainsi, non le serviteur, mais bien celui qui a commandé au serviteur. Ce mot : « Muraille blan- « chie, tu siéges pour me juger suivant la « loi », signifie la même chose que si Paul disait : Vous qui êtes coupable, et digne de mille châtiments. Remarquez combien le peuple fut frappé de sa hardiesse ; il fallait se repentir, mais ils préfèrent lui dire des injures. Mais Paul cite la loi, parce qu'il veut montrer que s'il dit ces paroles, ce n'est ni par crainte, ni parce que celui qui les a entendues ne les méritait pas, mais bien parce qu'il obéit même alors à la loi. Je suis tout à fait convaincu que Paul ne savait pas qu'Ananie fût le grand prêtre, parce qu'il revenait après une longue absence, qu'il avait été rarement avec les Juifs, et que d'ailleurs il le voyait au milieu de beaucoup de monde. Le grand prêtre n'avait rien qui le désignât au milieu d'une foule de gens de toute espèce. Il me semble aussi qu'il leur adresse à tous ces paroles, pour leur montrer qu'il obéit à la loi ; et voilà pourquoi il s'excuse.

Reprenons : « Pendant que je priais dans le « temple, dit Paul, il m'arriva d'avoir une « extase ». Pour montrer que ce ne fut pas une simple imagination, il dit auparavant : « Pendant que je priais. Hâte-toi, et sors « promptement, car ils ne recevront pas ton « témoignage ». Il montre ici qu'il ne s'est pas enfui par crainte de dangers de leur part, mais bien parce qu'ils n'admettraient pas son témoignage. Pourquoi dit-il donc : « Eux-mêmes savent que j'enchaînais ? » Ce n'est pas pour contredire le Christ, loin de là, mais pour apprendre l'œuvre admirable à laquelle il est destiné. « Va », dit le Christ, « parce que « je t'enverrai chez les nations lointaines ». Voyez : le Christ ne l'instruisit pas de ce qu'il devait faire, mais il lui dit seulement de partir, et il obéit, tant il était docile : « Et ils éle- « vèrent la voix, en disant : Otez-le, car il ne « lui est pas permis de vivre ». O impudence ! certainement il ne convient pas que vous viviez, vous, mais il n'en est pas de même de cet homme qui obéit en tout à Dieu. O scélérats et homicides ! « Et jetant leurs vêtements, « ils lançaient de la poussière ». Ils agissent ainsi pour exciter une sédition plus sérieuse et épouvanter le chef. Mais remarquez qu'ils ne disent aucune raison, puisqu'ils n'en avaient aucune ; mais ils pensent épouvanter par leurs cris ; cependant il convenait que les accusateurs instruisissent le juge. « Et le tribun fut « effrayé », dit l'auteur, « lorsqu'il eut appris « que Paul était romain ». Ce n'était donc pas un mensonge que faisait Paul en disant qu'il était romain. « Et il le délivra de ses chaînes, « et l'ayant emmené, il le plaça devant le con- « seil ». C'est ce qu'il fallait faire au commencement, et non pas le lier et vouloir le fustiger ; il convenait de laisser libre l'homme qui n'avait rien fait pour mériter d'être enchaîné. « Et il le délivra, et l'emmenant, il le « plaça au milieu d'eux ». Les Juifs étaient par là fort embarrassés. « Paul, portant ses regards « sur le conseil, leur dit : Mes frères ». Il leur fait voir par là sa hardiesse et son intrépidité.

Mais voyez leur violence, car l'auteur ajoute : « Le grand prêtre Ananie ordonna de le frap- « per à la bouche ». Pourquoi le frappez-vous? Qu'a-t-il dit d'insolent ? O impudence ! ô audace ! « Alors Paul lui dit : Dieu doit te « frapper, muraille blanchie ». Oh ! quelle liberté de parole ! Il le traîne dans la boue à cause de son hypocrisie et de son injustice. Ananie, hésitant, n'ose même pas répondre ; mais ce sont ceux qui l'entourent qui ne peuvent supporter la hardiesse de Paul. Ainsi ils voyaient un homme qui n'avait pas peur de la mort, et ils ne purent le supporter. « Je ne « savais pas », dit Paul, « que ce fût le grand « prêtre ». Donc, s'il dit cette sévère parole, ce fut par ignorance ; s'il n'en eût pas été ainsi, le tribun l'ayant pris serait parti, ne se serait pas tu, et il l'aurait livré aux Juifs.

3. Paul fait voir ici qu'il souffre volontiers ce qu'il souffre. Et il se disculpe ainsi devant les Juifs, en montrant qu'il le fait par respect pour la loi. Il les condamnait d'ailleurs tout à fait. Il se disculpe donc à cause de la loi et non à cause du peuple. Et il avait raison ; car il était injuste de mettre à mort un homme innocent et qui ne leur faisait aucun mal. Ce que Paul a dit n'est donc point une injure, à moins que l'on ne dise aussi que le Christ proférait des injures lorsqu'il disait : « Malheur à vous, « scribes et pharisiens, parce que vous êtes « semblables à des murailles blanchies ». (Matth. XXIII, 27.) Certainement, direz-vous, s'il eût parlé ainsi avant d'être frappé, ce n'eût pas été de la colère, mais de la franchise. J'ai dit la raison qui le fit parler : il ne voulait pas être traité avec mépris. Le Christ, injurié par les Juifs, leur a souvent dit des paroles qui ressemblaient à des injures. Lorsqu'il leur dit : « Ne croyez pas que je vous accuse » (Jean, V, 45), ce n'est pas là une injure, loin de là. Voyez avec quelle douceur Paul leur parle : « Je ne savais pas », dit-il, « qu'il fût le grand « prêtre de Dieu ». Il dit cela, et ajouta, pour montrer qu'il ne parlait pas par ironie : « Vous « ne maudirez pas le prince de votre peuple ». Ne voyez-vous pas qu'il le reconnaît comme le prince du peuple.

Apprenons, nous aussi, la mansuétude, pour devenir parfaits en toute chose. On a besoin de beaucoup d'attention pour connaître ce qu'est ceci, ce qu'est cela. Il faut beaucoup d'attention parce que les vices sont voisins des vertus. L'audace n'est pas éloignée de la liberté de parole, la mollesse de la mansuétude. Il faut donc voir de près si, à la place d'une vertu qu'on croit avoir, on ne donne pas dans le vice voisin ; c'est comme si, croyant épouser la maîtresse, on épousait la servante. Qu'est-ce donc que la mansuétude ? qu'est-ce donc aussi que la mollesse ? Lorsque nous voyons les autres lésés, et que nous nous taisons, c'est de la mollesse ; lorsque nous-mêmes nous supportons l'injustice, c'est de la mansuétude. Qu'est-ce que la liberté de parole ? Elle consiste à défendre les autres. Qu'est-ce que l'audace ? C'est de vouloir nous venger nous-mêmes. De même que se lient ensemble la grandeur d'âme et la liberté de parole ; de même s'unissent l'audace et la mollesse. En effet, celui qui ne s'attriste pas pour soi-même, difficilement s'attristera pour les autres ; de même aussi celui qui ne se défend pas soi-même, difficilement ne défendra pas les autres. Lorsque nos mœurs sont pures de toute passion, elles admettent la vertu. De même qu'un corps libre de la fièvre prend de la force ; de même l'âme, libre des passions, prend de la force aussi. La mansuétude ne saurait exister que dans une âme noble, virile et élevée. Croyez-vous que ce soit peu de chose de souffrir, et de ne pas s'exaspérer ? Et on ne se trompe pas en disant que le soin des intérêts du prochain est la marque du courage ; en effet, celui qui a assez de force pour triompher d'une si grande passion, saura certainement en vaincre une autre. Par exemple, la crainte et la colère sont deux passions : si vous domptez la colère, certainement vous surmonterez la crainte. Si vous êtes doux, vous dompterez la colère ; si vous triomphez de la crainte, vous serez courageux. D'un autre côté, si vous ne domptez la colère, vous serez audacieux ; si vous ne pouvez triompher de ce vice, vous ne surmonterez pas non plus la crainte ; ainsi donc vous serez craintif. On voit alors se produire les mêmes effets que dans un corps faible et mal organisé qui ne peut supporter la moindre fatigue : il est bien vite saisi et détérioré par le froid et le chaud. Ce qui est mal constitué périt ; ce qui est bien constitué se soutient toujours. De même la grandeur d'âme est une vertu, la prodigalité lui est voisine ; l'économie est une vertu qui a pour voisines l'avarice et la sordide épargne. Permettez-moi de faire d'autres rapprochements des diverses vertus.

Le prodigue n'est pas magnanime. En effet, comment celui qui est le jouet de mille passions pourrait-il avoir l'âme grande? La prodigalité n'est pas le mépris des richesses, mais la sujétion à d'autres passions. Comme celui qui est forcé d'obéir à des voleurs n'est pas libre, ainsi la profusion ne naît pas du mépris des richesses, mais de l'ignorance où l'on est de l'art de bien régler sa dépense. En effet, si le prodigue pouvait garder sa fortune et en jouir, certainement il le voudrait faire. Celui qui emploie ses biens convenablement, celui-là est magnanime ; cette âme est vraiment grande, en effet, qui n'est point asservie à la passion, et compte pour rien les richesses. — De même l'économie est bonne; et le meilleur économe est celui qui dépense utilement sa fortune et ne la répand pas au hasard. La parcimonie n'est pas cela. L'économe dépense toujours convenablement; l'avare, au contraire, même en cas d'urgente nécessité, ne donne pas son argent. L'économe serait donc frère de l'homme magnanime. Nous placerons donc ensemble le magnanime et l'économe, ainsi que le prodigue avec l'avare : tous les deux, en effet, souffrent de la pusillanimité, comme les deux premiers participent à la grandeur d'âme. N'appelons donc pas magnanime celui qui dépense au hasard, mais bien celui qui dépense à propos ; ni économe l'homme avare et sordide, mais bien celui qui épargne à propos son argent. Combien le riche vêtu de pourpre et d'or ne dépensait-il pas d'argent? Cependant il n'était pas magnanime, car son âme était retenue captive par la dureté du cœur et mille voluptés. Comment une telle âme serait-elle grande? Abraham était magnanime, lui qui dépensait pour donner l'hospitalité aux étrangers, tuait le veau ; et qui, quand il était besoin, n'épargnait ni son argent, ni sa vie elle-même. Lors donc que nous voyons quelqu'un dresser une table abondante, avoir des courtisanes et des parasites, ne l'appelons pas un homme magnanime, mais plutôt disons que c'est un petit esprit. Voyez, en effet, de combien de passions il est le serviteur et l'esclave : la gourmandise, l'absurde volupté, l'adulation ; retenu qu'il est par de telles passions, réduit qu'il est par elles à l'impossibilité de fuir, comment l'appellerait-on une grande âme? Aussi l'appellerons-nous plutôt un homme pusillanime; en effet, plus il dépense sa fortune, plus la tyrannie qu'exercent sur lui les passions est manifeste ; car si elles ne lui commandaient pas si impérieusement, il ne ferait pas tant de dépenses.

Enfin, si nous considérons un homme qui ne dépense rien pour aucune de ces choses, mais qui nourrisse les pauvres, secoure ceux qui sont dans le besoin, et dresse pour soi-même une table frugale, nous l'appellerons un homme tout à fait magnanime. Il est, en effet, d'une grande âme, tout en négligeant son propre repos, de s'occuper de celui des autres. Dites-moi, en effet, si vous voyiez quelqu'un qui, au mépris de tous les tyrans, et ne tenant aucun compte de leurs ordres, arrachât de leurs mains ceux qu'ils oppriment et qu'ils font souffrir, ne penseriez-vous pas que cette conduite a de la noblesse et de la grandeur? Pensez donc de même en ce cas présent. Les passions sont un tyran ; si nous les méprisons, nous serons grands; si nous en retirons les autres, nous serons beaucoup plus grands encore, et cela à bon droit. En effet, ceux qui suffisent, non-seulement à eux-mêmes, mais encore aux autres, sont plus grands que ceux qui ne font ni l'un ni l'autre. Si au contraire quelqu'un, sur l'ordre d'un tyran, frappe l'un des inférieurs, en déchire un autre, en accable un autre d'affronts, dirons-nous que ce soit là de la grandeur d'âme? Non certes, nous le dirons d'autant moins qu'il sera plus haut placé. Ainsi en est-il de nous. Voici que nous avons en nous une âme noble et libre, le prodigue a ordonné de frapper cette âme par les mauvaises passions ; dirons-nous que celui qui la frappe ainsi soit un grand cœur? Nullement. Apprenons donc ce que c'est que la magnanimité et la prodigalité, l'économie et la sordide avarice, la mansuétude et la mollesse, la liberté de parole et l'audace ; afin que, les discernant entre elles, nous puissions passer la vie présente d'une manière agréable au Seigneur, et acquérir les biens à venir, par la grâce et la miséricorde du Fils unique, avec qui appartiennent, au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIX.

OR, PAUL SACHANT QU'UNE PARTIE DE CEUX QUI ÉTAIENT LA ÉTAIENT SADUCÉENS, ET L'AUTRE PHARISIENS, IL S'ÉCRIA DANS L'ASSEMBLÉE : « MES FRÈRES, JE SUIS PHARISIEN ET FILS DE PHARISIEN ; ET C'EST A CAUSE DE L'ESPÉRANCE D'UNE AUTRE VIE ET DE LA RÉSURRECTION QUE L'ON VEUT ME CONDAMNER ». PAUL AYANT PARLÉ DE LA SORTE, IL S'ÉLEVA UNE CONTESTATION ENTRE LES PHARISIENS ET LES SADUCÉENS, ET L'ASSEMBLÉE FUT DIVISÉE. CAR LES SADUCÉENS DISENT QU'IL N'Y A NI RÉSURRECTION, NI ANGE, NI ESPRIT ; AU LIEU QUE LES PHARISIENS RECONNAISSENT L'UN ET L'AUTRE. (CHAP. XXIII, VERS. 6-8, JUSQU'AU VERS. 30.)

—

ANALYSE.

1-3. Saint Paul devant le conseil des Juifs. — Il divise habilement ses adversaires. — Le tribun, averti du complot que les Juifs ont formé de le tuer, l'envoie, pour le mettre en sûreté, à Césarée sous bonne escorte.
3 et 4. Fermeté de saint Paul. — Comme tout ce que l'on entreprend contre les amis de Dieu tourne à leur avantage.

1. Voici encore un endroit où l'homme se montre seul. Paul en effet n'a pas continuellement l'assistance divine à son service, et il trouve parfois l'occasion de mettre du sien dans l'accomplissement de sa mission. Il le fait dans ce qui précède, il le fait encore après en continuant son apologie, et il réussit à diviser l'assemblée injustement conjurée contre lui. Il est sincère quand il se dit pharisien ; il était en effet pharisien de père en fils. Ecoutez comment il use de cette circonstance pour se défendre : « Je suis pharisien et fils de pha« risien, et c'est à cause de l'espérance d'une « autre vie et de la résurrection des morts que « l'on veut me condamner ». Puisque ses accusateurs ne veulent pas dire pourquoi ils cherchent à le faire condamner, il faut bien que Paul le dise. — « Or les pharisiens recon« naissent l'un et l'autre ». Mais il y avait trois choses, pourquoi donc l'auteur dit-il l'un et l'autre? C'est parce que esprit et ange sont une même chose, ou bien encore, c'est parce que le mot ne se dit pas seulement de deux, mais aussi de trois. Dans ce cas l'auteur se serait exprimé abusivement, et sans s'occuper de la propriété des termes. Et voyez : dès qu'il s'est déclaré du parti des pharisiens, ceux-ci aussitôt prennent sa défense. — « Il y eut donc « un grand bruit. Et quelques-uns des scribes « du parti des pharisiens contestaient en di« sant : Nous ne trouvons point de mal en cet « homme. Si un esprit lui est apparu en effet, « ou bien un ange (9), n'allons pas combattre « Dieu ». Et pourquoi n'avaient-ils pas pris sa défense auparavant? Parce que Paul ne s'était pas encore montré comme un des leurs, et qu'il n'était pas encore connu avant cette apologie comme un pharisien de naissance. Voyez-vous comment, à l'instant même où les passions se dissipent, la vérité se découvre? Ce qu'ils disent revient à ceci : Quel crime y a-t-il si un ange lui a parlé, ou bien un esprit, et si, instruit par lui, il enseigne maintenant la résurrection ? Donc laissons-le, de peur qu'en le persécutant nous ne combattions contre Dieu même. La justification est parfaite, et Paul n'offre aucune prise à l'accusation. « Comme le tumulte augmentait, le « tribun craignant que Paul ne fût mis en « pièces par ces gens-là, commanda qu'on fît « venir des soldats, afin qu'ils l'enlevassent « d'entre leurs mains et le menassent dans la « forteresse (10) ». Maintenant qu'il a appris que Paul est citoyen romain, le tribun appré-

hende que l'apôtre ne soit mis en pièces par la foule ; la situation n'était donc pas sans péril. Voyez-vous qu'il a eu raison de faire connaître sa qualité de citoyen romain ; sans cette révélation, le tribun n'eût pas conçu cette crainte. L'armée enlève donc l'apôtre. Les scélérats virent par là tous leurs efforts déjoués ; néanmoins, ils redoublèrent d'ardeur sans se laisser arrêter par l'échec qu'ils avaient subi. C'est ainsi que la méchanceté persiste toujours dans sa voie en dépit des obstacles. Combien cependant la Providence leur avait ménagé de motifs propres à faire tomber leur colère et à les faire venir à résipiscence. Ils n'en persistent pas moins dans leur voie. Paul avait donc usé pour sa défense d'un moyen efficace, puisque par là il a échappé au péril imminent d'être mis en pièces par ces furieux.

« La nuit suivante, le Seigneur se présenta à « lui, et lui dit : Paul, ayez bon courage ; car « comme vous avez rendu témoignage de moi « dans Jérusalem, il faut aussi que vous me « rendiez témoignage dans Rome. Le jour « étant venu, les Juifs firent une ligue, et ju- « rèrent, en appelant l'anathème sur eux- « mêmes, de ne manger ni boire qu'ils n'eus- « sent tué Paul. Ils étaient plus de quarante « qui avaient fait cette conjuration (11-13). Ils « jurèrent en appelant l'anathème sur eux- « mêmes », dit le texte ; voyez quelle violence et quelle ardeur pour la vengeance et pour le mal. Que veut dire « appeler sur soi l'ana- « thème » ? Cela veut dire que ces Juifs jurèrent de renoncer à la foi en Dieu s'ils n'accomplissaient leur complot contre la vie de Paul. Ils ont donc été anathématisés à jamais, puisqu'ils ne tuèrent point Paul. Il y en eut quarante qui entrèrent dans cette conspiration. Voilà bien cette nation, s'il s'agit de s'entendre pour faire le bien, on ne trouvera pas deux hommes pour agir de concert ; s'il s'agit d'un crime à commettre, vous voyez aussitôt accourir un peuple entier. Et ils prennent pour complices même les chefs du peuple, comme l'affirme le texte en ajoutant : « Et ils vinrent se présenter aux princes des « prêtres et aux sénateurs, et ils leur dirent : « Nous avons fait vœu, en appelant sur nous « l'anathème, de ne point manger que nous « n'ayons tué Paul. Vous n'avez donc qu'à « faire savoir de la part du conseil au tribun, « que vous le priez de faire amener demain « Paul devant vous, comme pour connaître « plus particulièrement de son affaire : et nous « serons prêts pour le tuer avant qu'il arrive. « Mais le fils de la sœur de Paul ayant appris « cette conspiration, vint et entra dans la for- « teresse, et en avertit Paul. Paul ayant appelé « un des centeniers, lui dit : Je vous prie de « mener ce jeune homme au tribun, car il a « quelque chose à lui dire. Le centenier prit le « jeune homme avec lui, et le mena au tri- « bun ». Voici encore une fois Paul sauvé par une mesure de prudence humaine. Et voyez : Paul ne dit ce secret à personne, pas même au centenier, il ne veut pas que le complot formé contre lui se divulgue. « Et le centenier vint « trouver le tribun et lui dit : Paul le prison- « nier m'a prié de vous amener ce jeune « homme, qui a quelque chose à vous dire. « Le tribun le prenant par la main, et l'ayant « tiré à part, lui demanda : Qu'avez-vous à « me dire ? Ce jeune homme lui dit : Les Juifs « ont résolu ensemble de vous prier que de- « main vous envoyiez Paul dans leur assem- « blée, comme s'ils voulaient connaître plus « exactement de son affaire ; mais ne consentez « pas à leur demande, car plus de quarante « hommes d'entre eux doivent lui dresser des « embûches, ayant fait vœu, avec de grands « serments, de ne manger ni boire qu'ils « n'aient tué Paul ; et ils sont déjà tout prépa- « rés, attendant seulement que vous leur ayez « accordé ce qu'ils désirent. Le tribun ayant « appris cela, renvoya le jeune homme, et lui « défendit de découvrir à personne qu'il lui « eût donné cet avis (14-22) ».

2. Le tribun fait sagement de lui recommander de ne rien dire à personne. Il donne ensuite ses ordres aux centurions. Paul est envoyé à Césarée pour s'y faire entendre sur un plus grand théâtre et devant un plus illustre auditoire. Les Juifs ne pourront pas dire qu'ils auraient embrassé la foi s'ils avaient vu Paul, s'ils l'avaient entendu enseigner. Cette excuse leur est ainsi enlevée. La nuit suivante, le Seigneur se présenta à lui, et lui dit : « Paul, ayez bon courage ; car comme « vous avez rendu témoignage de moi dans « Jérusalem, il faut aussi que vous me rendiez « témoignage dans Rome ». Remarquez : le Seigneur lui apparaît, puis il le laisse se sauver par des voies humaines. Admirez l'apôtre, il ne se trouble pas, il ne dit pas : Qu'est-ce que ceci veut dire ? Suis-je trompé par le Sei-

gneur? Pareille pensée ne lui vient même pas, nul soupçon de ce genre n'effleure son esprit, il croit simplement. Bien qu'il croie cependant, il ne s'endort pas, il ne néglige pas de prendre les mesures que lui suggère la sagesse humaine. Remarquez aussi comment les Juifs se sont imposés une sorte de nécessité, par l'anathème qu'ils ont appelé sur leurs têtes. Voilà le jeûne converti en un instrument de meurtre. Hérode s'était déjà assujéti à la nécessité du serment. Tel est l'artifice du démon, il cache ses piéges sous les apparences de la piété. Il eût fallu citer, accuser, composer un tribunal. Une conduite pareille n'était pas celle de prêtres, mais de chefs de brigands; ni de magistrats, mais de fléaux publics. Et voyez l'excès de la méchanceté. Il ne leur suffit pas de se corrompre entre eux, ils entreprennent encore de corrompre le gouverneur. C'est pourquoi la Providence permet qu'il soit instruit de leurs menées. Ainsi ces hommes montrent, tant par l'impossibilité où ils sont de rien dire, que par leurs menées secrètes, qu'ils ne sont rien. Il est vraisemblable qu'après le départ de Paul, les princes des prêtres se présentèrent chez le gouverneur pour le demander, et qu'ils se retirèrent couverts de confusion à cause de l'insuccès de leur démarche. Le tribun agit sagement. Il ne voulait point livrer Paul par une complaisance coupable. Comment, demandera-t-on, ajouta-t-il foi à l'avis du jeune homme? Par ce qui s'était passé, il conjectura la vraisemblance de ce complot. Voyez que de méchanceté: ils imposent une sorte de nécessité aux prêtres eux-mêmes. Si les prêtres prirent sur eux une charge si importante, s'ils coururent ainsi tout le risque de l'affaire, faut-il s'étonner que les autres aient fait ce qu'ils ont fait. Paul est déclaré innocent par la sentence des païens, comme le Christ l'avait été par la voix de Pilate. Remarquez comme l'iniquité se combat elle-même. Ils l'avaient livré pour le faire condamner et mettre à mort; et c'est le contraire qui arrive, il est trouvé innocent et sauvé. Sans cela il eût été mis en pièces; sans cela il eût été condamné, il eût péri. Non-seulement le tribun le dérobe à la rage de ses ennemis, mais il devient l'instrument de son salut en le faisant protéger par une si forte escorte. Ecoutez comment.

« Et ayant appelé deux centeniers, il leur « dit : Tenez prêts dès la troisième heure de « la nuit, deux cents soldats, soixante-dix « cavaliers et deux cents lances, pour aller « jusqu'à Césarée. Il leur ordonna aussi d'avoir « des chevaux pour monter Paul, et le mener « sûrement au gouverneur Félix. Il écrivit en « même temps une lettre en ces termes : « Claude Lysias, au très-excellent gouverneur « Félix, salut. Les Juifs s'étant saisis de cet « homme, et étant sur le point de le tuer, je « suis intervenu avec des soldats et l'ai tiré de « leurs mains, ayant su qu'il était citoyen ro- « main. Et voulant savoir de quel crime ils « l'accusaient, je le menai en leur conseil. J'ai « trouvé qu'il n'était accusé que de certaines « choses qui regardent leur loi, sans qu'il y « eût en lui aucun crime qui fût digne de « mort ou de prison. Et sur l'avis qu'on m'a « donné d'une entreprise que les Juifs avaient « formée pour le tuer, je vous l'ai envoyé, « ayant aussi commandé à ses accusateurs « d'aller proposer devant vous ce qu'ils ont à « dire contre lui. Adieu. (23-30) ». Cette lettre contient une justification de Paul : « Je n'ai « trouvé en lui aucun crime qui fût digne de « mort », en même temps qu'une accusation contre les Juifs. Ils étaient, dit-il, sur le point de le tuer. Puis il ajoute : « Je l'ai mené en « leur conseil », et ils n'ont rien trouvé à lui reprocher. Et au lieu de s'arrêter après leur première tentative et d'en rougir, ils cherchent de nouveau à le tuer, en sorte que la justice de sa cause paraît avec plus d'éclat. Et pourquoi le tribun envoie-t-il aussi les accusateurs? Afin que devant le tribunal Paul fût déclaré innocent, après un minutieux examen.

Reprenons. « Je suis pharisien », dit-il. Il dit cette parole pour se les concilier. Puis, pour ne pas s'en tenir à une flatterie pure et simple, il ajoute : « Et c'est à cause de l'espé- « rance d'une autre vie, et de la résurrection « des morts, que l'on veut me condamner ». Il attaque pour se mieux défendre; car les saducéens disent qu'il n'y a ni ange, ni esprit. Il n'existe rien d'incorporel selon les saducéens, pas même Dieu lui-même, tant ils étaient matériels. Par conséquent, ils refusaient de croire à la résurrection. « Et quel- « ques scribes du parti des pharisiens s'étant « levés, discutaient et disaient : Nous ne trou- « vons rien de mal en cet homme ».

3. Voyez : le tribun entend les pharisiens déclarer Paul innocent; et il se prononce dans le même sens et il l'enlève plus hardi-

ment. Les discours tenus par Paul avaient été remplis de sagesse. « La nuit suivante, le Sei-« gneur se présentant à lui, lui dit : Ayez bon « courage, Paul, comme vous m'avez rendu « témoignage à Jérusalem, il faut de même « que vous me rendiez témoignage dans « Rome ». Voyez quelle consolation ! Le Seigneur commence par louer son apôtre ; ensuite, pour que son départ imprévu pour Rome ne l'effraie pas, il le lui annonce d'avance ; comme s'il disait : non-seulement tu iras là, mais tu auras encore l'occasion d'y montrer la même intrépidité apostolique. Ensuite, il n'est pas dit qu'il se sauvera du péril, mais qu'il méritera par son témoignage la grande couronne dans la grande ville. Pourquoi l'apparition n'a-t-elle pas lieu avant le péril ? parce que c'est toujours dans les tribulations que Dieu console, c'est alors que sa présence est la plus désirée, et il nous exerce dans les périls. A ce moment-là, c'est vrai, il était dans le calme, étant débarrassé de ses liens ; mais il allait bientôt courir un danger terrible : « Nous avons juré en appelant l'ana-« thème sur nous, de ne pas manger ni boire ». Quelle fureur étrange ! ils se soumettent à l'anathème sans aucune raison. « Afin qu'il « l'amène vers vous, comme devant connaître « plus exactement de son affaire ». Que dites-vous ? Est-ce qu'il n'a point parlé publiquement devant vous jusqu'à deux fois ? n'a-t-il pas dit qu'il était pharisien ? N'est-il pas superflu d'aller plus loin ? Mais ils aimaient tant les tribunaux et les lois, ils tenaient si fort à ne rien négliger ! Et ils déclarent leur dessein, et ils annoncent le forfait qu'ils méditent. « Le « fils de la sœur de Paul ayant appris le com-« plot ». C'est un trait de la divine providence qu'ils n'aient pas remarqué qu'on les entendait.

Que fit Paul ? Il ne fut pas troublé, mais il vit dans ce qui se passait l'œuvre de Dieu, et remettant tout à Dieu il sut tirer de ce fait son salut. Voyez comment Dieu a tout dispensé pour le bien. Le jeune homme dénonce le complot, on l'en croit, et Paul est sauvé. — Mais, dira-t-on, puisqu'il avait été renvoyé absous, pourquoi faire partir des accusateurs ? — Pour que l'enquête soit plus exacte et l'innocence de l'apôtre mieux établie. Telle est la conduite de Dieu : ce qui devait nous perdre dans la pensée de nos ennemis est souvent ce qui nous sauve. Aussi Joseph fut en butte aux piéges de la femme de son maître, et ce qui paraissait un piége se changea en voie de salut. Le séjour de la prison était en effet bien préférable à la maison où vivait ce monstre. Dans cette maison il était traité avec douceur, mais sa crainte des obsessions de sa maîtresse était continuelle, crainte pire pour lui que le séjour de la prison. Après l'accusation, il fut désormais libre et tranquille, et n'eut plus à redouter les piéges impurs de cette femme. Mieux valait pour lui la société des infortunés que celle d'une maîtresse égarée par sa passion. Ici il se consolait lui-même par la pensée qu'il était captif pour la chasteté ; là il redoutait les blessures qui pouvaient être faites à son âme : rien de plus fâcheux qu'une femme amoureuse pour un jeune homme qui ne veut pas consentir à son désir, rien de plus impur, de plus repoussant. Il n'y a pas de prison qui soit aussi dure. On peut donc dire qu'au lieu d'être jeté en prison, il en fut délivré. Cette femme attira sur Joseph l'inimitié de son maître, mais elle lui assura l'amitié de Dieu, elle le fit avancer dans l'intimité du Maître véritable et absolu ; elle le dépouilla de l'intendance de sa maison, mais elle l'introduisit dans la maison du Maître par excellence.

D'un autre côté ses frères le vendirent, mais ils le délivrèrent ainsi des ennemis qu'il rencontrait dans la maison de son père, de la haine, de l'envie, des embûches quotidiennes, ils l'envoyèrent loin de ceux qui le haïssaient. Quoi de plus fâcheux que d'être forcé de vivre avec des frères envieux, d'être en butte aux soupçons, aux piéges de toute espèce ? La Providence fit servir à la grandeur du juste Joseph ce que ses frères et la femme de Putiphar avaient tenté pour le perdre. Etait-il dans les honneurs, c'est alors qu'il était en danger ; était-il dans l'abaissement, c'est alors qu'il était le plus en sûreté. Les eunuques l'oublient, et ceci tourne encore à sa gloire et ne fait que lui ménager une occasion plus brillante pour sortir de prison ; de la sorte sa délivrance sera due non à la faveur humaine, mais tout entière à la divine Providence ; il sortira à propos pour rendre de grands services, et Pharaon, en le tirant de sa prison, sera son obligé plus que son bienfaiteur. Il convenait que sa délivrance fût non pas une grâce accordée à un esclave, mais une conséquence de la nécessité où se trou-

verait le roi. Il convenait aussi que la sagesse de ce juste fût manifestée avec éclat. Si l'eunuque l'oublie, c'est afin que l'Egypte ainsi que le roi apprennent à le connaître. S'il eût été délivré plus tôt, il eût peut-être désiré de revoir sa patrie. C'est pour cela que mille nécessités l'arrêtent, d'abord la servitude, puis la prison, enfin le service du roi ; c'est par ces ménagements que Dieu arrivait à ses fins. Il était donc comme un jeune cheval de bonne race qui brûlait de s'élancer librement dans l'espace pour rejoindre les siens, et que Dieu retenait là pour des motifs glorieux. Qu'il désirât de revoir son vieux père et de le délivrer de son chagrin, cela est évident puisque aussitôt il l'appelle près de lui.

4. Voulez-vous que nous considérions d'autres embûches pour faire voir plus clairement encore qu'elles sont utiles à ceux qui y sont exposés, non-seulement parce qu'elles sont toujours suivies d'une récompense sûre, mais encore parce qu'elles sont accompagnées d'avantages actuels et présents? L'oncle de Joseph persécuta le père de celui-ci, il le contraignit à quitter son pays. Hé bien ! il ne fit que l'éloigner du péril et le mettre en sûreté. Il contribua à le rendre plus sage, il lui procura la faveur d'une vision. On objectera qu'il servit sur une terre étrangère. Mais il arrive dans sa parenté, et il y prend une épouse, et se fait estimer de son beau-père. Il est vrai que celui-ci voulut aussi lui tendre des embûches. Or, ces embûches tournent encore à son avantage, en le ramenant dans son pays. Un bonheur sans mélange lui eût fait oublier ce retour. J'avoue qu'on lui fit perdre la récompense à laquelle il avait droit, mais par suite cette même récompense se trouva encore augmentée. Plus la persécution multipliait ses attaques, plus la prospérité de Jacob florissait. S'il n'eût pas épousé l'aînée des filles de Laban, il ne se serait point vu promptement père de tant d'enfants, il eût passé d'assez longues années sans enfants, et dans le chagrin comme Rachel. Celle-ci avait un motif de pleurer étant si longtemps stérile, tandis que lui trouvait de la consolation, et pouvait repousser les plaintes de sa femme. De plus, s'il n'avait été privé de sa récompense, le désir ne lui serait pas venu de revoir sa terre natale, sa sagesse n'eût pas été mise en évidence, il n'eût pas vu Rachel et Lia s'attacher à lui plus étroitement qu'auparavant. Ecoutez ce qu'elles dirent : « Votre « père ne nous a-t-il pas dévorées nous et notre « argent? » (Gen. xxxi, 15.) Ainsi donc, à être persécuté, il gagna d'être aimé d'avantage. Il eut des servantes au lieu d'épouses, et il fut aimé d'elles, possession à laquelle nulle autre n'est comparable. Nul trésor, en effet, ne vaut l'amour qu'on se porte mutuellement entre époux. « Et une femme vivant en parfait ac- « cord avec son mari » (Eccli. xxv, 2) : béatitude unique proclamée par le Sage. Cette condition existant, tout le reste, richesse et prospérité, vient par surcroît ; si au contraire elle manque, tout le reste devient inutile, tout se trouve bouleversé, tout se remplit d'amertume et de confusion. Recherchons donc ce point avant tout. Celui qui recherche l'argent, ne recherche pas autre chose. Recherchons ce qui peut être durable.

Ne recherchons pas en mariage les femmes riches, de peur que la disproportion de la fortune ne donne à l'épouse des sentiments de hauteur qui pourraient devenir une cause de discorde. Voyez ce que Dieu a fait, comment il a soumis la femme à son mari. Pourquoi n'avez-vous ni reconnaissance ni bon sens? Cessez de pervertir le don de Dieu. Ne recherchez donc pas une femme qui soit riche, mais une femme qui soit votre compagne dans la vie, pour la procréation des enfants. Dieu a donné la femme à l'homme, non pour qu'elle lui rapporte des revenus, mais pour qu'elle soit son aide. Celle qui vient avec une riche dot vient en ennemie, en souveraine, et non simplement comme une femme. Riche, elle se croit en droit d'être arrogante. Rien de plus vil qu'un homme qui a résolu de s'enrichir par cette voie. Si la richesse est déjà par elle-même remplie de tentations, que dire de la richesse ainsi acquise? Ne considérez pas si un tel ou un tel a quelquefois réussi de cette manière par hasard, et contre toute vraisemblance. Ces heureuses fortunes, qui arrivent extraordinairement à quelques-uns, ne méritent guère qu'on s'y arrête. Or, si l'on examine cette question au point de vue de la raison, il est certain que ces sortes d'unions sont remplies d'amertume. De plus le déshonneur ne vous atteint pas seul, il atteint encore vos enfants que vous laisserez pauvres si vous vous en allez le premier, car votre femme ne manquera pas de prétextes pour contracter un second mariage. N'en voyons-nous pas un grand nombre se remarier sous le prétexte

d'éviter le mépris, et d'avoir quelqu'un qui administre leurs biens. Ne nous laissons donc pas entraîner au milieu de tant de maux par l'appât des richesses. Mais négligeons tout le reste, et recherchons une belle âme pour rencontrer l'affection. C'est là une grande richesse, un grand trésor qui comprend tous les biens de la vie ; puissiez-vous en jouir convenablement et vivre selon les lois de Dieu, afin que vous puissiez aussi obtenir les biens futurs par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soit au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Cette dernière homélie a été traduite par M. JEANNIN.

HOMÉLIE L.

LES SOLDATS DONC, POUR EXÉCUTER L'ORDRE QU'ILS AVAIENT REÇU, PRIRENT PAUL AVEC EUX, ET L'EMMENÈRENT LA NUIT A ANTIPATRIDE. ET LE LENDEMAIN, ILS S'EN RETOURNÈRENT A LA FORTERESSE, AYANT LAISSÉ LES CAVALIERS CONTINUER LEUR ROUTE AVEC LUI. CEUX-CI, ÉTANT ARRIVÉS A CÉSARÉE, RENDIRENT LA LETTRE AU PROCURATEUR, ET REMIRENT PAUL ENTRE SES MAINS. (CHAP. XXIII, VERS. 31-33, JUSQU'AU VERS. 21 DU CHAP. XXIV.)

ANALYSE.

1-3. Saint Paul descend de Jérusalem à Césarée escorté comme un roi. — Il comparaît devant le gouverneur qui le trouve innocent, mais néanmoins qui le retient prisonnier.

3 et 4. Il faut supporter patiemment les injures et se réconcilier avec son ennemi. — L'offensé s'honore lui-même en faisant les premières démarches auprès de l'offenseur.

1. Ainsi Paul se met en route, escorté comme un roi, par un si grand nombre de gardes, et pendant la nuit, parce qu'ils redoutent l'effervescence de la colère du peuple. La multitude cesse du moins de le poursuivre, après qu'elle l'a expulsé de la ville. Or, le tribun n'eut pas protégé son départ avec tant de précautions, si lui-même ne l'eût reconnu innocent, et si, en même temps, il n'avait connu les passions sanguinaires auxquelles les Juifs étaient en proie. « Le procurateur ayant donc lu la « lettre, s'enquit de quelle province était Paul, « et ayant appris qu'il était de Cilicie, il lui « dit : Je vous entendrai, quand vos accusa- « teurs seront venus, et il commanda qu'on « le gardât au palais d'Hérode (34, 35) ». Lysias avait déjà pris sa défense ; mais les Juifs reviennent à la charge contre lui, ils surprennent la bonne foi du juge, et Paul est de nouveau jeté en prison ; écoutez de quelle manière, car le texte sacré ajoute : « Cinq jours après, « le grand prêtre Ananie descendit à Césarée, « avec quelques anciens du peuple et un cer- « tain orateur nommé Tertulle, qui se rendi- « rent accusateurs de Paul devant le procura- « teur ». Voyez de quelle manière, loin de se désister, ils viennent sans être arrêtés par les mille obstacles qui s'opposaient à cette démarche, de sorte qu'en ce moment même il leur est impossible de ne pas en ressentir une

sorte de confusion. « Et Paul ayant été appelé, « Tertulle commença à l'accuser en ces ter- « mes : Comme c'est par vous, très-illustre « Félix, que nous jouissons d'une profonde « paix, et que plusieurs mesures très-salutai- « res à ce peuple ont été arrêtées par votre « sage prévoyance, nous le reconnaissons en « toutes rencontres et en tous lieux, et nous « vous en rendons de très-humbles actions « de grâces. Mais ne voulant pas vous dé- « tourner plus longtemps des affaires de votre « gouvernement, je vous prie d'écouter avec « votre bonté ordinaire ce que nous avons à « vous dire en peu de paroles ». (Chap. XXIV, 1, 4.) Mais c'est vous-mêmes, grand prêtre et anciens du peuple, qui avez tout fait; quel besoin aviez-vous donc d'un orateur? Voyez comme celui-ci, dès le début, cherche à présenter Paul comme un novateur et comme un séditieux; comme il cherche, par ses éloges, à capter l'opinion du juge. Remarquez aussi que, comme s'il avait beaucoup à dire, il court rapidement d'une chose à l'autre, et se borne à dire ceci : « Afin de ne pas vous détourner « plus longtemps des affaires de votre gouver- « nement ». Voyez en même temps de quelle manière il fait naître dans le cœur du juge le désir de la sévérité, puisqu'il ne s'agit de rien moins pour lui que d'arrêter les menées du perturbateur de l'univers, et que c'est un grand intérêt qui excite leur zèle. « Ayant « trouvé cet homme qui est une peste publi- « que, qui pousse à la révolte tous les Juifs de « l'univers, qui est le chef de la secte des Naza- « réens, qui a même tenté de profaner le « temple, nous nous étions saisis de lui, « et le voulions juger suivant notre loi. Mais le « tribun Lysias étant survenu, nous l'a arraché « d'entre les mains avec une grande violence, « ordonnant que ses accusateurs viendraient « comparaître devant vous; et vous pourrez « vous-même l'examiner et reconnaître la vé- « rité de toutes les choses dont nous l'accu- « sons (5-8) ». — « Il excite», dit-il, « le trouble « parmi tous les Juifs répandus dans le monde». Ils l'accusent d'être le fléau, l'ennemi public de la nation, et le chef de la secte des Nazaréens. Rien n'était plus infamant que cette dénomination de « Nazaréen », à cause du mépris qu'on affectait à l'égard de Nazareth. C'est pourquoi ils mettent en avant cette particularité, et cherchent à y trouver un nouveau sujet d'accusation contre lui. « Ayant trouvé « cet homme », dit-il. Remarquez avec quelle méchanceté ils le décrient comme un criminel qui a pris la fuite, et qu'ils ont eu de la peine à atteindre, bien qu'il eût passé sept jours dans le temple. « Nous nous étions saisis de lui, et « le voulions juger suivant notre loi ». Voyez comme ils outragent cette loi elle-même, à moins qu'il ne fût permis par la loi de frapper, de tuer, de dresser des embûches. Puis vient l'accusation dirigée contre Lysias. « Mais le « tribun Lysias étant survenu, nous l'a arra- « ché d'entre les mains avec une grande vio- « lence », action, semble-t-il dire, qu'il ne lui appartenait pas de faire, et qu'il s'est pourtant permise. « Vous pourrez vous-même, en l'in- « terrogeant, reconnaître la vérité des choses « dont nous l'accusons. Les Juifs ajoutèrent « que tout cela était véritable ». Mais que fait Paul pendant ce temps? Est-ce qu'il garde le silence sur tout cela? Nullement. Il prend de nouveau la parole librement et sans crainte, il répond, et cela par ordre du procurateur; car le texte ajoute : « Mais le procurateur ayant « fait signe à Paul de parler, il répondit en « ces termes : J'entreprendrai avec d'autant « plus de confiance de me justifier devant vous, « que je sais que, depuis plusieurs années, « vous gouvernez avec justice cette province, « et qu'il vous est aisé de savoir qu'il n'y a pas « plus de douze jours que je suis venu adorer « à Jérusalem, et ils ne m'ont point trouvé dis- « putant avec qui que ce soit dans le temple, ni « amassant le peuple, soit dans les synagogues, « soit dans la ville, et ils ne sauraient prouver « aucun des chefs dont ils m'accusent main- « tenant (9-13) ». Rendre témoignage à l'équité du juge, ce n'est pas le langage de la flatterie, langage que nous trouvons bien plutôt dans ces paroles : « C'est par vous que « nous jouissons d'une profonde paix », ce qui revient à dire : Mais vous, pourquoi excitez-vous injustement des séditions? Remarquez que les Juifs poussaient le juge à l'injustice; Paul ne cherche que la justice, et c'est pour cela qu'il dit : « J'entreprendrai avec d'autant « plus de confiance de me justifier ». Il se prévaut ensuite du temps : « Je sais que de- « puis plusieurs années vous rendez la justice « dans cette province ». Cela importait-il beaucoup à sa démonstration? Sans doute : car par là il fait voir que le gouverneur lui-même sait que Paul n'a rien fait de ce dont il est accusé. Si, en effet, il eût excité quelque trouble,

Félix, en sa qualité de juge, l'aurait su, et un fait aussi grave ne se serait pas dérobé à sa connaissance. Puis, comme l'accusateur n'a rien pu prouver sur les prétendues menées de Paul dans la ville de Jérusalem, voyez ce qu'il ajoute : « Il excite le trouble parmi tous les « Juifs répandus dans le monde », accumulant ainsi mensonge sur mensonge. Voilà pourquoi Paul le chassant de cette position, dit : « Je « suis venu pour adorer », à peu près comme s'il disait pour se justifier : tant je suis éloigné de chercher à exciter des troubles. Et il insiste sur ce solide argument, en ajoutant : « Ils ne « m'ont point trouvé disputant avec qui que « ce soit, ni dans le temple, ni dans la ville, ni « dans la synagogue », ce qui était vrai. Et Tertulle lui donne la qualification de « chef », comme dans un combat ou une émeute ; mais Paul se borne à répondre avec douceur : « Il « est vrai, et je le reconnais devant vous, que « selon cette religion qu'ils appellent secte, je « sers le Dieu de nos pères, croyant toutes les « choses qui sont écrites dans la loi et dans « les prophètes, espérant en Dieu, comme ils « l'espèrent eux-mêmes, que tous les hommes « justes et injustes ressusciteront un jour (14, « 15) ».

2. Considérez ceci : les Juifs s'attachent à le séparer, à l'isoler d'eux : mais lui se confond avec eux en s'unissant à la loi par les raisons mêmes qu'il fait valoir pour sa justification. Et pour donner plus de force à ce qu'il a dit, il ajoute : « C'est pourquoi je travaille incessamment à conserver ma conscience exempte « de reproche devant Dieu et devant les hommes. Mais étant venu, après plusieurs années, « pour faire des aumônes à ma nation et des « sacrifices à Dieu ; lorsque je vaquais encore « à ces exercices, ils m'ont trouvé purifié dans « le temple, sans rassemblement du peuple « et sans tumulte (16, 18) ». Pourquoi êtes-vous monté à Jérusalem ? Pourquoi êtes-vous venu ? « Pour adorer », répondit-il, « pour « faire des aumônes ». Ce n'était pas le fait d'un séditieux. Ensuite, il fait tomber les masques, en disant, sans rien particulariser : « C'est dans ces exercices que m'ont « trouvé quelques Juifs d'Asie, qui auraient « dû comparaître devant vous, et se rendre accusateurs, s'ils avaient quelque chose « contre moi ; mais que ceux-ci déclarent « s'ils ont trouvé en moi quelque iniquité, « lorsque j'ai comparu dans leur assemblée, « à moins que l'on ne m'accuse de cette « parole que j'ai dite hautement en leur pré« sence : C'est à cause de la résurrection des « morts que je suis aujourd'hui traduit en jus« tice par vous (19-21) ». Le propre d'une justification complète, c'est de ne pas reculer devant ses accusateurs, et d'être prêt à rendre compte à tous de sa conduite. « C'est à cause « de la résurrection des morts que je suis « aujourd'hui, » dit-il, « traduit en justice par « vous ». Et il ne dit rien de tout ce qu'il pouvait dire à bon droit, à savoir : qu'ils l'ont épié, qu'ils l'ont détenu, qu'ils lui ont dressé des embûches : (car tout cela, ceux-ci racontent qu'ils l'ont fait, mais lui, quelque danger qu'il coure en ce moment, il n'en dit rien) : il garde le silence à ce sujet ; et bien qu'il eût mille choses à dire, il borne sa justification à ce seul point, dans la ville de Césarée, où son arrivée, au milieu d'une telle escorte, a eu un certain éclat. « Pendant que je vaquais à « ces exercices, ils m'ont trouvé purifié dans « le temple ». Comment donc l'a-t-il profané ? La même personne n'a pu se purifier et adorer en même temps qu'elle profanait les saints lieux. Le soin qu'il a de s'interdire les longueurs ajoute à la force de sa défense. Et cela même fait plaisir au juge ; et c'est aussi dans ce dessein que Paul me paraît resserrer le champ de sa justification. Mais reprenons ce qui a été dit plus haut.

Comme Tertulle avait précédemment fait de longues harangues, il ne dit pas simplement : écoutez l'exposé de l'affaire, mais : « pour ne pas vous détourner plus longtemps « des soins de votre gouvernement, je vous « prie de nous écouter avec votre bonté ordi« naire », montrant par là qu'il a l'intention d'abréger. Peut-être arrange-t-il ainsi son discours pour gagner la faveur de Félix, ou plutôt, n'y a-t-il pas quelque chose de bienveillant à ne dire que quelques mots pour ne pas être importun, alors qu'on aurait beaucoup à dire ? « Nous avons trouvé cet homme qui est une « peste publique... Il a même tenté de profa« ner le temple ». — Il ne l'a donc pas profané effectivement. — Mais peut-être a-t-il commis ailleurs cette profanation. — Nullement ; car, dans ce cas, Tertulle en eût parlé. Or, il se contente de dire ici : « il a tenté », mais le « comment » il ne l'ajoute pas. En même temps qu'il s'attache ainsi à mettre en relief et à exagérer tout ce qui est contre Paul, voyez

comme il atténue les torts des Juifs dans toute cette affaire. « Nous nous étions saisis de « lui » , dit-il, « et le voulions juger suivant « notre loi. Mais le tribun Lysias étant sur- « venu , nous l'a arraché d'entre les mains « avec une grande violence ». Il fait voir ici que c'est par suite d'une sorte de violence qu'ils comparaissent ainsi devant un tribunal étranger , et qu'ils n'importuneraient pas en ce moment le procurateur , si Lysias ne les y avait forcés, et qu'il n'avait pas le droit de leur enlever cet homme. C'est contre nous que cet homme a commis ses méfaits ; c'est donc chez nous qu'il devrait être mis en jugement. — Pour reconnaître que c'est bien là ce qu'il veut dire , vous n'avez qu'à voir la suite : « Avec une grande violence », dit-il, c'est là en effet de la violence. « Vous pour- « rez savoir de lui ». Il n'ose pas lui-même se porter accusateur , car c'était un homme indulgent pour ses semblables , et il ne veut pas non plus passer outre sans raison. Puis , pour qu'on ne croie pas qu'il vient , il fait de Paul son propre accusateur. « Vous pouvez », dit-il, « l'examiner et reconnaître la vérité de toutes « ces choses ». Viennent ensuite les témoins qui doivent confirmer ses allégations : « Les « Juifs ajoutèrent que tout cela était véritable». Les accusateurs sont ici à la fois témoins et accusateurs. Paul répond : « Sachant que « depuis plusieurs années , vous gouvernez « avec justice cette province ». Puisque depuis plusieurs années il connaît le juge , il n'est donc ni un étranger , ni un barbare , ni un novateur. Et c'est avec raison qu'il ajoute ce mot : « avec justice », par lequel il exclut toute idée de partialité, soit à l'égard du grand prêtre, soit à l'égard du peuple, soit à l'égard de son accusateur. Remarquez qu'il s'abstient de toute invective, bien qu'il y soit poussé par sa situation même. « Croyant », dit-il « tou- « tes les choses qui sont écrites dans la loi ». Il dit cela pour montrer que ce dont ils l'accusent ne saurait être le fait d'un homme qui croit à la résurrection , résurrection qu'ils attendent eux-mêmes. Il n'a pas dit, en parlant d'eux, qu'ils croient à ce qui est écrit dans les prophètes, (car ils n'y croyaient pas). Comment croyait-il, lui, à tous ces prophètes, et non les Juifs ? C 'est ce qu'il serait trop long d'expliquer en ce moment.

On pourrait s'étonner qu'énonçant tant de choses , nulle part il ne fasse mention du Christ. Je réponds que, dans ce terme « croyant », il a compris tout ce qui avait trait au Christ, mais il s'en tient pour le moment au sujet de la résurrection , parce que cette croyance était commune aux chrétiens et aux Juifs, et qu'ainsi il écarte tout soupçon de sédition. Vient ensuite la raison de son voyage à Jérusalem. « Je « suis venu faire des aumônes à ma nation et « à Dieu des offrandes » , et cela « depuis plu- « sieurs années ». Comment donc aurait-il mis le trouble parmi des gens auxquels il est venu faire l'aumône, après avoir entrepris à cet effet un si grand voyage ? « Sans attroupe- « ment » , dit-il, « sans tumulte ». Il s'attache partout à ôter à sa conduite tout caractère séditieux. C'est bien à propos qu'il fait appel , pour être ses accusateurs, aux Juifs d'Asie, disant : « Ils devraient paraître devant vous et « m'accuser, s'ils avaient quelque grief contre « moi ». Il est si assuré de son innocence quant aux choses dont on l'accuse , qu'il croit pouvoir leur porter ce défi. Et il accepte pour accusateurs, non-seulement les Juifs d'Asie, mais encore ceux de Jérusalem, et il presse ces derniers de se présenter aussi , en ajoutant : « Ou « bien que ceux-ci même déclarent ». Car ce qu'ils supportaient avec peine dès le commencement , c'est que Paul annonçât la résurrection. Et il avait raison d'en agir ainsi : car ce point établi , il lui était facile d'amener ce qui concerne la résurrection du Christ. « Quelle « iniquité » , dit-il , « ont-ils trouvée en moi, « lorsque j'ai comparu dans leur assemblée? » Il dit : « Dans leur assemblée » , pour montrer qu'ils n'ont rien trouvé contre lui , non pas à la suite d'une enquête faite à son sujet en particulier, mais en présence d'une multitude de gens examinant cette affaire avec le plus grand soin.

3. Que ce que je dis soit vrai , c'est ce que prouvent ceux-là même qui l'accusent sur ce point. C'est pour cela qu'il a dit : « C'est pour- « quoi je travaille incessamment à conserver « ma conscience exempte de reproche devant « Dieu et devant les hommes ». En effet , la vertu parfaite consiste à ne pas donner prise aux reproches des hommes , et à s'efforcer d'être également irréprochable devant Dieu. « J'ai crié », dit-il, « dans l'assemblée » , montrant par cette expression : « J'ai crié » , leur violence à son égard, comme s'il disait : Ils ne sauraient alléguer que j'ai fait cela sous prétexte de faire l'aumône ; car il n'y a eu autour

de moi, à ce propos, ni attroupement, ni tumulte; et d'ailleurs, après enquête faite à ce sujet, on n'a pas trouvé autre chose dans ma conduite. — Avez-vous remarqué sa mansuétude au sein des périls? avez-vous remarqué la modération de son langage, et comme il n'a d'autre but que de détruire les accusations dirigées contre lui, sans les accuser à son tour, ne se justifiant qu'autant qu'il y est forcé? Il agit ainsi à l'exemple du Christ qui disait: « Je « ne suis pas possédé du démon, mais j'honore « mon Père, et vous, vous m'avez déshonoré ». (Jean, VIII, 49.) Et nous, imitons Paul, puisqu'il a été lui-même l'imitateur du Christ. Si Paul n'a eu aucune parole dure pour ceux qui en étaient venus à son égard jusqu'à vouloir le faire mourir, comment, nous, pourrions-nous mériter notre pardon, si nous nous laissons emporter jusqu'aux injures et aux outrages, en appelant nos ennemis des scélérats, des infâmes? Comment pourrions-nous nous excuser même d'avoir des ennemis? Ne comprenez-vous pas que celui qui honore les autres s'honore lui-même? Mais nous, tout au contraire, nous nous outrageons nous-mêmes. Tu accuses, parce que tu as été outragé! Pourquoi tombes-tu toi-même dans la même faute? Pourquoi te blesses-tu toi-même? Reste impassible, reste invulnérable, de peur qu'en voulant frapper autrui, tu ne te précipites toi-même dans le malheur. N'avons-nous pas assez de ces tempêtes de l'âme qui se soulèvent dans ses profondeurs sans que personne les excite, je veux dire nos désirs insensés, nos folles tristesses, nos abattements, et tant d'autres mouvements désordonnés? faut-il encore que nous y accumulions comme à plaisir d'autres orages?

Mais comment est-il possible, dites-vous, de supporter cet outrage? — Comment, vous demanderai-je à mon tour, comment n'est-ce pas possible? Est-ce que les mots peuvent nous blesser? est-ce qu'il en reste sur notre corps des meurtrissures? Quel est donc le mal qu'ils nous font? Si nous le voulons, nous pouvons les supporter. Imposons-nous la loi de ne pas souffrir de leur atteinte, et nous les supporterons. Disons-nous à nous-mêmes: Ceci n'est pas l'effet de la haine qu'on nous porte, c'est plutôt l'effet d'une sorte d'infirmité. Et ce qui prouve que ce n'est ni l'effet de la haine, ni l'effet de la méchanceté, c'est que notre ennemi voulait se contenir, bien qu'on ait eu mille fois tort envers lui. Si nous nous contentons de faire cette réflexion que l'outrage provient d'une sorte d'infirmité, nous le supporterons, nous pardonnerons à celui qui nous a outragés, et nous nous efforcerons de ne pas tomber nous-mêmes dans ce défaut. Si je demande à tous ceux qui m'écoutent: Ne pourriez-vous pas, si vous le vouliez bien, avoir assez de philosophie pour supporter les outrages? chacun répondra: Pour moi, du moins, je le crois ainsi. Eh bien donc, lui dirai-je, si quelqu'un t'a offensé malgré lui, sans le vouloir, et comme poussé par la passion, possède-toi. Ne vois-tu pas les démoniaques? C'est bien moins une violente inimitié, qu'une sorte d'infirmité, qui met certaines personnes dans cet état. Il en est ainsi de nous: c'est en nous-mêmes, ce n'est pas dans la nature même des injures, que se trouve la cause de notre émotion. Comment se fait-il, en effet, que nous supportons les mêmes outrages de la part d'un fou? Et si ceux qui nous outragent sont des amis ou des supérieurs, nous supportons également leurs outrages. Mais quelle absurdité n'est-ce pas d'endurer ainsi ce qui nous vient de nos amis, des fous et des supérieurs, et de ne pas endurer ce qui nous vient de nos égaux ou de nos inférieurs? Je l'ai déjà dit bien des fois: il s'agit d'une chose qui ne dure qu'un instant, et que l'instant d'après voit s'évanouir; un peu de patience, et tout est dit. Plus l'outrage est grave, plus est grande l'infirmité de celui qui outrage. Sais-tu dans quel cas il faut se chagriner? Lorsque, à nos outrages, un autre n'oppose que le silence. Car alors c'est lui qui est fort, et c'est nous qui sommes faibles; mais si c'est le contraire qui arrive, non-seulement il ne faut pas s'en chagriner, mais il faut même s'en réjouir. Tu as été couronné, tu as été proclamé vainqueur, sans que tu aies eu besoin de descendre dans l'arène. Tu n'as été incommodé ni par l'ardeur du soleil, ni par la poussière; tu n'as pas eu à en venir aux mains, tu n'as eu qu'à vouloir: et assis ou debout, tu as reçu une belle couronne, une couronne plus belle que toutes celles qu'on décerne aux athlètes, car il est plus méritoire de triompher des traits de la colère que de frapper un ennemi qui vous attaque. Tu as vaincu, sans même avoir engagé la lutte; tu n'as eu qu'à dompter la passion qui était en toi, égorgeant ainsi la bête irritée, ou, pour mieux dire, la muselant au moment où elle entrait en fu-

reur, comme un pâtre prévoyant: c'était une guerre civile qui avait éclaté; c'était en toi-même que le combat était engagé. Car de même que ceux qui assiégent une place, cherchent à fomenter la guerre civile dans l'intérieur de cette place, et sont vainqueurs par l'emploi de ce moyen : de même celui qui nous outrage, s'il ne parvient pas à exciter en nous-mêmes l'ardeur du ressentiment, échouera dans son entreprise; il n'a aucune force, aucun pouvoir, si nous n'attisons le feu en nous-mêmes.— Que l'étincelle de la colère demeure donc en nous, pour n'y être ranimée qu'à propos, et non contre nous-mêmes, ce qui nous exposerait à mille maux.

Ne voyez-vous pas de quelle manière, dans les maisons, le feu est tenu caché, sans être éparpillé nulle part et jeté au hasard parmi la paille et les étoffes, de peur que le moindre vent qui viendrait à souffler n'allume un incendie ? Quand la servante va quelque part une lampe à la main, et quand le cuisinier allume ses fourneaux, on leur recommande expressément de prendre des précautions; et lorsque la nuit survient, nous avons soin de couvrir le feu de peur que, pendant notre sommeil, et lorsque personne n'est là pour y veiller, il ne se rallume et qu'un incendie n'éclate. — Agissons de même à l'égard de la colère: ne la laissons pas s'éparpiller çà et là dans notre pensée, mais renfermons-la dans les profondeurs de l'âme, de peur que le vent ne vienne à souffler, je veux parler des paroles offensantes que nous sommes exposés à entendre : sachons contenir le souffle en nous-mêmes, pour ne l'employer qu'à propos et lorsque la chose est sans danger pour nous. S'il se déchaîne du dehors en toute liberté, il ne connaîtra pas de bornes et allumera un incendie qui dévorera tout. Que cette étincelle de la colère ne nous serve donc qu'à nous donner de la lumière. En effet, la lumière naît de la colère, quand celle-ci n'éclate qu'à propos. Portons des torches allumées pour surprendre ceux qui, à la faveur des ténèbres, cherchent à nuire à leurs semblables; servons-nous-en pour épier les piéges du démon. Que cette étincelle ne soit pas abandonnée un peu partout, comme au hasard; conservons-la sous la cendre; que d'humbles pensées la recueillent et l'endorment dans leur sein. Nous n'en avons pas toujours besoin, mais seulement quand il nous faut vaincre quelque difficulté, aplanir quelque obstacle, quand il nous faut adoucir quelque cœur endurci, ou reprendre avec vigueur quelque esprit qui s'égare.

4. Que de maux ont enfanté la colère et ses emportements! Et ce qui est plus fâcheux, c'est qu'après que nous nous sommes séparés les uns des autres à la suite d'une altercation, nous ne nous sentons plus capables de nous réunir encore, mais nous attendons que les autres viennent à nous : chacun a honte de faire le premier pas en vue d'une réconciliation. Voyez donc, on ne rougit pas de donner comme le signal de cette mauvaise action, je veux dire, la séparation, le déchirement : mais on rougit de s'approcher pour rajuster ce qui a été ainsi mis en pièces, comme ferait celui qui n'éprouverait aucune peine à amputer son membre, mais qui rougirait d'avoir à le mettre en place, et à donner les soins nécessaires en pareil cas. Réponds-moi, ô homme! As-tu de grands torts à te reprocher, et peut-on dire que c'est toi qui as provoqué la lutte? Dès lors, il est juste que tu fasses les premiers pas pour te réconcilier, puisque tu as été la cause première du dissentiment. Mais c'est toi qui as été offensé; c'est lui, dis-tu, qui est cause de tout. — Eh bien, pour cette raison même, fais les premiers pas, afin qu'on t'en admire davantage, et que tu obtiennes ainsi doublement la première place, et pour n'avoir pas été la cause de cette rupture, et pour avoir empêché qu'elle ne se prolonge; et peut-être déjà ton ennemi, à qui sa conscience reproche les mille méfaits dont tu te plains, en rougit-il, en a-t-il honte en secret. — Mais il s'est laissé aller aux derniers excès! — Eh bien, pour cette raison même, n'hésite pas à accourir vers lui : car deux violentes passions le troublent : l'emportement et la colère. Tu viens d'articuler toi-même les motifs que tu as de faire les premières démarches : tu te possèdes, tu es sain d'esprit, ta vue n'est pas troublée comme la sienne : pour lui, il est plongé dans les ténèbres; car tel est l'effet de l'emportement et de la colère. Toi qui es exempt de ces maux, toi qui te portes bien, va, comme le médecin, voir le malade. Quel est le médecin qui osera dire : Puisque cet homme est malade, je ne veux pas aller à lui? Tout au contraire, les médecins sortent précisément pour aller visiter ceux qu'ils savent hors d'état de venir les trouver. Quant à ceux qui sont en état de sortir, ils ne s'en inquiètent guère,

parce qu'ils savent qu'ils ne sont que légèrement indisposés : ils réservent toute leur sollicitude pour ceux qui sont obligés de garder le lit. Est-ce que tu ne considères pas la colère, l'emportement, comme la pire des maladies? L'emportement ne peut-il pas être assimilé à une fièvre violente, et la colère à une vive inflammation qui fait enfler nos membres? Juge donc combien il est pénible d'être pris par la fièvre, ou d'avoir une inflammation : va, marche, éteins ce feu, car tu le peux par la grâce de Dieu : arrête au plus tôt cette inflammation, comme on arrête, au moyen de l'eau, les progrès d'un incendie.

Mais quoi, diras-tu, mes avances ne feront que l'exalter davantage! — Cela ne te regarde pas : tu as fait ce que tu pouvais faire; quant à lui, qu'il ne s'impute qu'à lui-même d'avoir si mal répondu à tes bons sentiments : il doit nous suffire que notre conscience ne nous reproche pas qu'une chose fâcheuse soit arrivée parce que nous avons négligé de faire ce qui était de notre devoir. « Donnez », dit l'apôtre, « donnez à manger à votre ennemi : « car en faisant cela, vous amasserez des charbons de feu sur sa tête ». (Rom. XII, 20.) Et tout en disant cela, il n'en veut pas moins que nous allions trouver notre ennemi, que nous nous réconciliions avec lui, que nous lui fassions du bien, non pour amasser ainsi des charbons, mais pour que notre ennemi, sachant cela, se calme, pour qu'il craigne et redoute les bienfaits et les témoignages d'amitié de son ennemi plus encore que ses embûches. Un ennemi vindicatif ne fait pas autant de mal à son ennemi, que celui-ci n'en reçoit d'un adversaire qui cherche à lui être utile et à lui faire du bien. En effet, le vindicatif se nuit à lui-même, et peut-être un peu à celui dont il cherche à se venger : mais celui qui, tout au contraire, cherche à faire du bien à son ennemi, « a amassé des charbons de feu « sur la tête de ce dernier ». — Ne devons-nous pas, diras-tu, nous abstenir de lui faire du bien, afin de lui épargner ce malheur qui doit en être la suite? — Mais voudras-tu donc, en agissant autrement, amasser les charbons sur ta propre tête? Car c'est ce que fait la vengeance. — Mais vous voulez donc que j'aggrave encore le mal? — Point du tout : ce n'est pas toi qui l'aggraves; ce n'est qu'à son humeur brutale qu'il doit s'en prendre de cette aggravation. En effet, si alors que tu lui fais du bien, que tu l'honores, que tu as à cœur de te réconcilier avec lui, lui, au contraire, conserve au fond du cœur sa haine : c'est contre lui-même qu'il allume ce feu dévorant, c'est sa propre tête qu'il livre à ses ravages. Quant à toi, tu n'y es pour rien. Ne cherche pas à être plus miséricordieux que Dieu lui-même; car, en voulant l'être, tu t'exposerais à mille maux. Mais que dis-je! Quand tu voudrais l'être, tu ne le pourrais pas, même au plus faible degré. Et comment donc cela pourrait-il être? « Autant », dit-il, « il y a de « distance entre le ciel et la terre, autant mes « desseins sont au-dessus de vos desseins ». (Isaïe, LV, 9.) Et en un autre endroit : « Si « vous », dit-il, « qui êtes mauvais, vous savez « donner de bonnes choses à vos enfants, com- « bien plus vous donnera votre Père qui est « dans les cieux ». (Matth. VII, 11.) Mais tout cela n'est qu'une excuse, qu'un vain prétexte. Gardons-nous de porter un esprit de sophisme dans l'interprétation des ordres de Dieu. Tu demandes comment tu tombes ici dans le sophisme : le voici. L'apôtre a dit : « En faisant « cela, vous amasserez des charbons de feu « sur sa tête ». Mais toi, tu dis : Je crains mon ennemi, parce qu'il m'a fait beaucoup de tort, et cette crainte m'arrête quand il s'agit de lui faire du bien. N'est-ce pas là ce que tu dis? Mais comment donc se fait-il que tu aies un ennemi? Tu crains celui qui t'a fait du tort, et tu ne te crains pas toi-même! Plût à Dieu que tu eusses un peu plus de souci de ce qui te regarde! N'agis pas, si tu veux, de cette façon envers ton ennemi dans cette intention, mais dans telle ou telle autre... Mais tu n'agis pas du tout. Eh bien, pour te déterminer, je ne veux plus te donner cette raison : « Que tu « amasseras sur la tête de ton ennemi des « charbons ardents », mais une autre raison plus haute. Tu peux agir, si tu veux, par ce nouveau motif, mais agis enfin. Paul a dit ce qui précède, pour t'exciter, par la crainte du châtiment, à bannir de ton cœur toute haine. Sachant tout ce qu'il y a de purement animal dans nos penchants, et que, par suite, si l'on ne nous montrait la perspective de quelque châtiment, il serait impossible de nous amener à aimer notre ennemi, il nous jette, pour ainsi dire, cette grossière pâture. Mais ce n'est pas là ce que le Christ a dit aux apôtres. Que leur dit-il? « Afin que vous deveniez semblables « à votre Père qui est dans les cieux ». (Matth.

v, 45.) Il est, du reste, impossible que deux hommes restent ennemis, quand l'un des deux fait du bien à l'autre. Voilà dans quelle vue Paul nous fait cette recommandation. Mais toi, pourquoi, philosophe en paroles, ne gardes-tu aucune mesure dans tes actions? Tu ne donnes pas à manger à ton ennemi, pour ne pas amasser sur sa tête des charbons de feu. C'est fort bien. Mais est-ce que tu as pour lui des ménagements, de l'affection, et est-ce dans cette intention que tu agis ainsi envers lui? Dieu sait si c'est ce motif qui te fait parler de la sorte. Toujours est-il que vis-à-vis de nous tu uses de sophismes et de vains prétextes. Ton ennemi est-il réellement pour toi un objet de prévoyante sollicitude? Crains-tu réellement qu'il ne soit châtié? Tu as donc éteint en toi, en ce cas, toute l'ardeur de tes ressentiments : car celui qui aime son semblable, à ce point qu'il néglige son propre intérêt pour l'intérêt d'autrui, n'est plus son ennemi. Tu diras probablement : jusques à quand nous permettrons-nous ces jeux d'esprit sans excuses en des choses aussi graves? Je vous supplie donc de couper court à tout vain prétexte, quand il s'agit d'obéir aux lois de Dieu, afin qu'après nous être conduits, dans la vie présente, d'une manière qui lui soit agréable, nous puissions obtenir les biens qui nous ont été promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LI.

OR FÉLIX, QUI CONNAISSAIT TRÈS-BIEN CETTE DOCTRINE, LES AJOURNA, DISANT : « LORSQUE LE TRIBUN LYSIAS SERA VENU, JE JUGERAI VOTRE AFFAIRE ». ET IL ORDONNA A UN CENTURION DE GARDER PAUL, MAIS EN LUI DONNANT PLUS DE LIBERTÉ, ET SANS EMPÊCHER QU'AUCUN DES SIENS LE SERVÎT OU LE VISITAT. (CHAP. XXIV, 22-23, JUSQU'AU VERS. 22 DU CHAP. XXV.)

ANALYSE.

1-3. Paul comparaît devant Félix, Festus et le roi Agrippa. — Il en appelle à César.
4 et 5. Nul ne peut nuire à qui ne se nuit pas à lui-même. — Malheur de l'homme injuste.

1. Voyez le sérieux examen auquel cette affaire est soumise : plusieurs juges s'en occupent, et pendant longtemps, pour que l'on ne pût pas dire que le jugement avait été surpris. Comme l'orateur avait fait mention de Lysias, disant qu'il leur avait enlevé Paul avec violence, c'est à propos que le texte sacré nous montre Félix se prévalant de cette allégation : « Or Félix, qui connaissait très-bien cette doc- « trine, les ajourna », c'est-à-dire, les renvoya à dessein à un autre jour, non qu'il eût besoin d'en savoir davantage, mais pour se débarrasser des Juifs par ces lenteurs. Il ne voulait pas, à cause d'eux, mettre Paul en liberté, et, d'une autre part, il ne pouvait pas le frapper d'une peine, car c'eût été honteux. C'est pourquoi il diffère de rendre sa sentence, disant : « Lorsque le tribun Lysias sera venu, je jugerai « votre affaire. Et il ordonna au centurion « de garder Paul, mais en lui donnant plus de « liberté, et sans empêcher qu'aucun des siens « le servît ou le visitât ». — « En lui donnant « plus de liberté » ; par là il l'absout de l'accusation dirigée contre lui. Mais pourquoi donc

le retient-il après l'avoir absous? Pour ménager les Juifs, ou encore parce qu'il espère recevoir de l'argent. Voilà pourquoi il mande de nouveau Paul devant lui; et pour nous montrer clairement que c'est pour cela qu'il le mande, l'historien sacré ajoute : « Quelques jours « après, Félix étant revenu à Césarée avec « Drusille sa femme, qui était juive, fit appe- « ler Paul, et écouta ce qu'il lui dit de la foi « en Jésus-Christ. Mais comme Paul lui parlait « de justice, de chasteté, et du jugement à « venir, Félix en fut effrayé et lui dit : C'est « assez maintenant, allez; je vous appellerai « quand il en sera temps; et parce qu'il espé- « rait que Paul lui donnerait de l'argent, afin « qu'il le mît en liberté, il l'envoyait chercher « souvent et s'entretenait avec lui (24-26) ». Voyez quel caractère de vérité s'attache à l'Ecriture. Il l'envoyait chercher souvent, non qu'il fût dans l'admiration à son sujet, ni qu'il donnât des éloges à ses paroles, ni qu'il fût disposé à croire; mais pourquoi donc? « Parce « qu'il espérait qu'il lui donnerait de l'ar- « gent ». Considérez que, en relatant cette circonstance, l'écrivain sacré nous laisse assez comprendre quelle était l'opinion du juge. Certes, s'il eût condamné Paul, il n'eût pas agi de la sorte, et n'aurait pas voulu s'entretenir avec un criminel, avec un homme condamné par la justice. Et remarquez que Paul, admis aux entretiens du gouverneur, ne lui dit rien de ce qu'il fallait dire pour le toucher et le fléchir, mais lui tient des discours qui l'effrayent, qui jettent le trouble dans ses pensées : « Il parlait de justice, de chasteté et « du jugement à venir; Félix en fut effrayé ». Telle était la force des paroles de Paul, qu'elles épouvantaient le gouverneur. Puis un successeur est donné à celui-ci; il n'en laissa pas moins Paul en prison, ce qu'il ne devait pas faire, au lieu d'en finir en rendant son jugement. Mais c'est encore pour ménager les Juifs qu'il agit de la sorte. Et ceux-ci y mettaient un tel acharnement, qu'ils revinrent à la charge auprès du juge; jamais ils n'avaient poursuivi ainsi aucun des apôtres; après avoir commencé à les attaquer, ils se désistaient. La Providence avait permis que Paul s'éloignât de Jérusalem où il avait à lutter contre ces bêtes féroces : et voilà qu'ils demandent qu'il y soit amené de nouveau pour y être jugé. Mais ici encore se manifesta l'action de la Providence qui ne permit pas que le gouverneur fît ce qu'on lui demandait, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un homme qui, venant à peine de prendre possession de son gouvernement, était naturellement disposé à leur accorder quelque faveur. Et quand ils furent arrivés, ils eurent l'impudence de renouveler leurs accusations avec plus de force; et comme ils n'avaient pu le surprendre en faute contre leur loi, ils recoururent à leur ruse accoutumée, et qu'ils avaient déjà employée contre le Christ, et qui était de le représenter comme rebelle à César.

En effet, que Paul ait eu à se justifier d'offenses contre César, c'est ce qui est évident par ces mots que l'écrivain sacré, l'entendant ainsi, ajoute immédiatement : « Deux « ans s'étant passés, Félix eut pour succes- « seur Porcius Festus; et voulant plaire aux « Juifs, il laissa Paul en prison (27). Festus, « étant donc arrivé dans la province, trois jours « après, monta de Césarée à Jérusalem. Et les « princes des prêtres et les premiers d'entre les « Juifs vinrent vers lui pour accuser Paul, et « demandèrent en grâce qu'il le fît amener « à Jérusalem, préparant des embûches sur le « chemin pour l'assassiner. Mais Festus leur « répondit que Paul était gardé à Césarée, et « que lui-même irait bientôt. Que les princi- « paux d'entre vous, leur dit-il, y viennent « avec moi, et s'il y a quelque crime en cet « homme, qu'ils l'accusent. Or, après avoir « demeuré huit ou dix jours à Jérusalem, il « descendit à Césarée; et le lendemain, il s'as- « sit sur son tribunal et commanda qu'on « amenât Paul. Quand on l'eût amené, les « Juifs qui étaient descendus de Jérusalem, « l'entourèrent, accusèrent Paul de plusieurs « grands crimes dont ils ne pouvaient apporter « aucune preuve. Et Paul se défendait, disant: « Je n'ai péché en rien contre la loi des Juifs, « ni contre le temple, ni contre César. Festus, « qui voulait plaire aux Juifs, demanda à Paul: « Voulez-vous aller à Jérusalem, et y être jugé « devant moi sur ce dont on vous accuse ». (xxv, 1-9.) Voyez de quelle manière Festus cherche à satisfaire les Juifs, le peuple tout entier, et la cité. Une seconde fois Paul l'épouvante, en n'employant à cet effet que des armes honnêtes, écoutez de quelle manière : « Mais Paul dit : Me voici devant le tribunal « de César, c'est là qu'il faut que je sois jugé. « Je n'ai fait aucun tort aux Juifs, comme « vous le savez vous-même fort bien. Car, si

« j'ai nui à quelqu'un, ou si j'ai fait quelque « chose qui mérite la mort, je ne refuse pas « de mourir ; mais s'il n'y a rien de véritable « dans leurs accusations, personne ne peut me « livrer entre leurs mains. J'en appelle à « César (10, 11) ». Quelqu'un dira peut-être ici : Pourquoi, après avoir entendu ces paroles : « Il faut aussi que tu rendes témoi- « gnage de moi à Rome » (Act. XXIII, 11), Paul agissait dans cette occasion comme s'il n'y croyait pas ? Loin de nous une telle pensée ! Tout au contraire, il était plein de foi en ces paroles. C'eût été tenter Dieu que de se prévaloir de cette déclaration pour se précipiter en mille périls, en disant ensuite : Voyons si Dieu pourra me délivrer. Mais ce n'est pas ainsi que Paul se conduit : il emploie pour sa défense tous les moyens qui sont en lui, et s'en remet à Dieu de l'issue de cette affaire. Et en se justifiant de cette façon, il fait une certaine impression sur l'esprit du gouverneur ; car c'est comme s'il lui disait : Si je suis coupable, c'est à bon droit que vous me livrez à mes ennemis ; mais si je suis innocent, pourquoi me livrez-vous à eux ? « Personne », dit-il, « ne peut me livrer entre leurs mains ». Il lui inspire une certaine crainte qui l'empêche de le livrer, alors même qu'il y serait enclin, et cet appel à César est pour lui une excuse auprès d'eux. « Alors Festus, ayant délibéré « avec le conseil, répondit : Vous en avez « appelé à César, vous irez vers César (12) ».

2. Considérez que le gouverneur communique cette affaire à Agrippa, pour que d'autres que lui-même, à savoir : le roi, l'armée et Bérénice en soient informés. Et Paul est ainsi amené à présenter encore une fois sa défense : « Quelques jours après, le roi Agrippa et « Bérénice vinrent à Césarée pour saluer Fes- « tus. Et comme ils y demeurèrent plusieurs « jours, Festus parla de Paul au roi, disant : « Il y a un homme que Félix a laissé prison- « nier, et que les princes des prêtres et les « anciens des Juifs vinrent accuser devant moi « pendant que j'étais à Jérusalem, me deman- « dant sa condamnation. Je leur répondis : Ce « n'est point la coutume des Romains de con- « damner à mort un homme, avant que l'ac- « cusé ait ses accusateurs présents, et qu'on « lui ait donné la liberté de se justifier du « crime dont on l'accuse. Après donc qu'ils « furent arrivés ici, je m'assis, sans différer, et « dès le lendemain, sur le tribunal, et j'or- « donnai qu'on amenât cet homme. Ses accu- « sateurs ayant paru, ne lui reprochaient « aucun des crimes dont je le soupçonnais. « Ils l'accusaient seulement de quelques dé- « bats touchant leur superstition, et sur un « certain Jésus mort, que Paul assurait être « vivant. Et ne sachant comment décider « cette question, je lui demandai s'il voulait « aller à Jérusalem, et y être jugé sur les points « dont on l'accusait. Mais Paul en ayant appelé, « et voulant que sa cause fût réservée à la « connaissance d'Auguste, j'ai ordonné qu'on « le gardât jusqu'à ce que je l'envoie à César. « Et Agrippa dit à Festus : Je voudrais moi- « même entendre cet homme. — Vous l'en- « tendrez demain, dit Festus (13-22) ».

Considérez ce nouvel exposé de l'accusation des Juifs, tel qu'il est fait, non plus par Paul, mais par le gouverneur. « Les princes des « prêtres et les anciens des Juifs », dit-il, « vinrent l'accuser devant moi, me demandant « sa condamnation. Je leur répondis... » Voyez ce qu'il répond à leur confusion : « Ce n'est « pas la coutume des Romains de livrer un « homme à ceux qui demandent sa mort », c'est-à-dire, qu'il est absolument impossible de vous le livrer, avant de lui avoir permis de rendre compte de sa conduite. Ayant donc suivi cette coutume avant de condamner Paul, il n'a trouvé aucun grief : et voilà pourquoi il est dans la perplexité touchant cette affaire, comme la suite le montre : « Ne sachant com- « ment décider cette question ». Il ne parle ainsi que pour voiler sa propre faute. Et pendant qu'il cherche à la voiler, Agrippa désire voir Paul. Remarquez que les gouverneurs, tout en ne cessant de repousser la haine des Juifs, sont souvent forcés d'agir contrairement à la justice, et de chercher des prétextes pour ajourner leur décision ; car ce n'était pas sans savoir ce qu'il faisait, que Festus venait d'ajourner sa sentence. Mais Agrippa, non-seulement ne manifeste contre Paul aucun sentiment de répulsion, mais il veut même l'entendre : et il y a lieu de s'étonner qu'il ait aussi vivement désiré voir un homme qui était à ses yeux un accusé, bien qu'il le fût injustement. Et ceci serait encore une permission de la Providence. Aussi la femme même d'Agrippa entend Paul, comme son mari, et est admise dans l'assemblée. Et non-seulement ils l'entendent, mais encore c'est en grande pompe qu'ils y viennent dans ce dessein, tant

était vif le désir qu'ils en avaient! Car, à défaut, il n'eût pas cherché à l'entendre, et s'il n'eût pas eu de Paul une haute idée, il n'eût pas admis sa femme à l'entendre avec lui. Et il me semble que, de son côté, celle-ci ne le désirait pas moins vivement. Remarquez aussi de quelle manière Paul s'empresse d'exposer sa doctrine, non-seulement touchant la foi en la rémission des péchés, mais encore sur les règles de la conduite humaine.

Mais reprenons ce qui a été dit plus haut : « C'est assez maintenant, allez ; je vous appel« lerai, quand il en sera temps ». Quel aveuglement! Pendant que Paul lui faisait entendre sa parole, il s'attendait à recevoir de lui de l'argent! Et, chose plus étrange encore, après s'être entretenu avec lui, il ne le mit pas en liberté ; mais comme il était arrivé au terme de son administration, voulant plaire aux Juifs, il laissa Paul en prison, prouvant par là qu'il n'était pas seulement l'esclave de l'argent, mais encore de l'opinion. — Misérable, comment peux-tu chercher à obtenir de l'argent d'un homme qui prêche le mépris de l'argent? Et ce qui montre qu'il n'en reçut pas, c'est qu'il laissa Paul en prison ; il l'eût mis en liberté, s'il en eût reçu. Ainsi, Paul prêchait sur la tempérance, pendant que le gouverneur s'abandonnait à ces vaines espérances de profit, sans toutefois oser lui rien demander ; car c'est le propre de la méchanceté d'être lâche et de se méfier de tout. Il se contentait donc d'espérer ; et il était tout naturel qu'il cherchât à plaire aux Juifs, ayant été si longtemps gouverneur de leur pays. « Festus », dit notre texte, « étant donc arrivé « dans sa province, les princes des prêtres et « les premiers d'entre les Juifs vinrent vers « lui pour accuser Paul ». Ce fut donc sans retard, et dès son arrivée, que les prêtres vinrent ; et ils n'eussent fait aucune difficulté de se rendre à Césarée, s'il ne les avait prévenus, puisqu'ils se présentent aussitôt qu'il est arrivé. « Et étant descendu à Césarée, il y passe « dix jours ». Probablement, à ce que je vois, pour être à la disposition de ceux qui veulent le corrompre. Or Paul était en prison. « Et ils « lui demandaient qu'il le fît amener à Jéru« salem ». Et pourquoi le lui demandaient-ils comme une faveur, s'il était juste qu'il fût puni de mort? Mais Festus lui-même découvrit si nettement les menées des Juifs, qu'il s'écria dans l'assemblée : « Vous tous qui êtes ici « présents, vous voyez cet homme contre qui « toute la nation juive m'a sollicité ». En effet, par ce mot : « M'a sollicité », il fait clairement allusion à cette faveur qu'ils lui ont demandée. Et on voit que, dès ce moment, ils voulaient le pousser à rendre sa sentence, redoutant l'effet des paroles de Paul. Que craignez-vous? Pourquoi vous hâter ainsi? En effet, c'est une chose notoire « que Paul est gardé à vue ». Est-ce qu'il pourrait fuir? « Que les princi« paux d'entre vous », dit-il, « l'accusent ». Voilà de nouveau ses accusateurs présents à Césarée, voilà de nouveau Paul tiré de sa prison. « Et le lendemain s'étant assis sur son « tribunal ».

3. Voyez comme, aussitôt arrivé, il s'est assis sur son tribunal, tant ils ont mis d'ardeur à le pousser, à le presser. Et n'ayant pas encore été en rapport avec les Juifs, n'ayant pas encore reçu des preuves de leur déférence, il ne pouvait pas répondre autrement qu'il l'a fait : mais lorsqu'il fut venu à Jérusalem, lui aussi cherche à leur plaire ; seulement, il y met de la ruse, et écoutez comment ; car le texte sacré ajoute : « Voulez-vous aller à Jé« rusalem, et y être jugé devant moi touchant « ces choses? » Comme s'il disait : « Je ne « vous livre pas à eux, mais je serai moi-même « votre juge ». Il dit cela, et le laisse ainsi maître du parti à prendre, afin de le séduire, pour ainsi dire, par ces ménagements et par ces égards. Car, s'il eût parlé sur le ton du commandement, il eût paru tout à fait inconvenant de vouloir mander à Jérusalem celui qui avait été trouvé innocent à Césarée.

Et Paul se garde bien de dire : « Je ne veux « pas », de peur d'irriter le juge encore davantage ; mais il s'exprime de nouveau, comme il l'a fait, en toute liberté, et dit : « Je suis de« vant le tribunal de César ; c'est là qu'il faut « que je sois jugé ». Admirable fierté! Voyez le raisonnement qu'il leur oppose ; c'est comme s'il disait pour sa justification : Ces hommes m'ont déjà fait sortir une fois de leur ville, et ils croient me condamner en montrant que j'ai manqué à César. Eh bien! C'est par celui même à qui j'ai manqué, que je veux être jugé. Et il ajoute : « Je n'ai nui en rien aux « Juifs, comme vous le savez vous-même mieux « que personne ». Il touche légèrement par ces mots au désir que ressentait le juge de plaire aux Juifs ; puis, arrivant finalement à sa conclusion : « Si j'ai fait quelque chose qui mé-

« rite la mort, je ne refuse pas de mourir ». C'est comme s'il disait : Je prononce la sentence contre moi-même. Et ce n'est pas là le discours d'un homme qui se condamne lui-même à la mort, mais d'un homme qui croit fermement à ses propres paroles. En effet, pour qu'une plaidoirie puisse convaincre et toucher, il faut qu'une noble assurance l'accompagne. « Mais s'il n'y a rien de véritable « dans toutes les accusations qu'ils dirigent « contre moi, personne ne peut me livrer en« tre leurs mains ». Qu'est-ce à dire? Il ne le pourrait pas, quand même il le voudrait. Il ne dit pas : Je ne mérite pas la mort, ou bien, je ne mérite pas d'être absous. Il se borne à dire : Je suis prêt à être jugé par César, et se souvenant en ce moment du songe qu'il avait eu, il n'en a que plus d'assurance pour en appeler à César. Et il ne dit pas : « Vous ne pouvez pas », mais : « Personne ne peut » ; et il ajoute : « J'en appelle à César », parole qui n'a rien d'offensant pour le gouverneur. « Alors Fes« tus, après en avoir conféré avec l'assemblée, « répondit : Vous en avez appelé à César, vous « irez devant César ».

Avez-vous remarqué avec quelle faveur il traite les Juifs? En effet, conférer avec les accusateurs, c'est, de la part d'un juge, un acte de faveur ; c'est le propre d'un esprit déjà gagné et séduit, et qui trouble l'ordre rigoureux qui doit présider à un débat judiciaire. — Voyez-le ajournant de nouveau son jugement, et, par suite de cet ajournement, voyez comme Paul trouve, dans les embûches qu'on lui tend, une occasion nouvelle de prêcher sa doctrine. En effet, la Providence permet qu'il soit amené à Jérusalem, entouré de gardes, et sans que personne, dans le trajet, l'importune ou lui tende des piéges. Autre chose était d'arriver purement et simplement à Jérusalem, autre chose d'y arriver pour un pareil motif. Son arrivée même fut pour les Juifs une occasion de s'y rassembler de toutes parts. Puis un certain temps se passe pendant son séjour à Jérusalem, afin que vous appreniez que, même quand ils ont tout le temps nécessaire pour préparer leurs attaques, ses ennemis ne sauraient prévaloir contre lui, quand Dieu ne le leur permet pas. « Le roi Agrippa et Bérénice « descendirent à Césarée ». Cet Agrippa, qui est aussi appelé Hérode Agrippa, me paraît être un autre que celui qui mit Jacques à mort ; il est le quatrième des Hérodes, immédiatement après celui-ci. — Voyez maintenant les ennemis de Paul s'accordant et se concertant entre eux, comme malgré eux. Comme il y avait foule pour assister à cette affaire, Agrippa éprouva aussi le désir d'entendre les débats ; et il ne se borne pas à venir les entendre, il y a plus : il se rend en grande pompe dans l'assemblée. Et voyez la manière dont le gouverneur se justifie : « Comme lui-même en a ap« pelé à Auguste, j'ai résolu de lui envoyer cet « homme sur le compte duquel je n'ai rien de « certain à écrire à l'empereur ». Telle est la décision de Festus, et ainsi se montre au grand jour la cruauté des Juifs. Car en parlant de la sorte, le gouverneur n'est pas suspect. Mais Dieu permet qu'il parle ainsi, pour que les Juifs soient condamnés même par sa bouche ; et après que tous les auront ainsi condamnés, alors Dieu lui-même enverra son châtiment. Or, examinez bien : Lysias les a condamnés, Félix les a condamnés, Festus, et ceux-là même qui voulaient leur être agréables, les ont condamnés, Agrippa les a condamnés. Que faut-il de plus? Les pharisiens eux-mêmes les condamnèrent. Et que Festus lui-même les ait condamnés, c'est ce que vous pouvez entendre de sa bouche. « Ils n'intentaient contre lui au« cune accusation touchant les choses dont je « m'étais attendu qu'ils l'accuseraient ». Ils ont bien avancé certaines choses, mais ils n'ont rien prouvé ; les embûches dressées par eux à Paul, et l'audace même avec laquelle ils l'accusaient, faisaient bien conjecturer qu'ils seraient en état de donner cette preuve ; mais l'examen de l'affaire a fait tomber ces conjectures. « Relativement », dit-il, « à un certain « Jésus mort ». Cette expression : « Un certain », est ici bien placée dans la bouche d'un homme élevé en dignité, et qui ne s'occupe pas des détails. C'est pour la même raison qu'il ajoute : « Ne sachant donc quelle résolution je devais « prendre dans cette affaire ». Effectivement, la recherche de ces sortes de choses dépassait la portée d'esprit d'un tel juge. — Mais si tu es dans l'embarras, pourquoi l'entraînes-tu à Jérusalem? C'est pourquoi Paul, qui décline son jugement, en appelle à César, en disant : « Me voici devant le tribunal de César ; c'est là « qu'il faut que je sois jugé » ; car on l'accusait de rébellion contre César. Entendez-vous cet appel? Entendez-vous les Juifs formant de nouveaux complots, préparant de nouveaux troubles?

4. Tout cela fit naître dans le cœur d'Agrippa un vif désir de l'entendre. Et Festus lui accorde cette satisfaction, et la gloire de Paul n'en éclate que davantage. Tel est, ainsi que je l'ai dit, tout l'effet des menées ourdies contre lui. Sans ces menées, aucun magistrat n'eût daigné l'entendre sur ces choses, aucun ne l'eût entendu avec ce grand calme et ce profond silence. Et, en apparence, Paul ne fait qu'enseigner et se justifier ; mais, en réalité, c'est une harangue pleine de dignité qu'il fait entendre. Ne considérons donc pas toujours comme un malheur les mauvais desseins formés contre nous. Tant que nous ne nous dresserons pas des embûches à nous-mêmes, personne ne pourra nous en dresser, ou, pour mieux dire, on nous en dressera ; mais, loin de nous faire aucun mal, on nous sera d'une grande utilité, de sorte qu'il dépend de nous d'être maltraité ou de ne pas l'être. Oui, je vous l'atteste, je vous le dis de ma plus grande voix, que je voudrais rendre plus retentissante que la trompette, et je monterais volontiers sur une hauteur pour vous crier : Aucun homme habitant cette terre ne pourra faire de mal à un chrétien ; et que dis-je, aucun homme ?.. Il n'y a ni mauvais génie, ni tyran, ni diable, qui puisse lui nuire, s'il ne se fait pas du tort à lui-même ; et quoi qu'on essaye pour nous faire du mal, on l'essayera en vain. Car, comme aucun des hommes qui sont sur la terre ne saurait nuire à un ange, de même aucun homme ne saurait nuire à un homme. Il y a plus : l'homme ne pourra même pas nuire à son semblable tant qu'il restera bon. Ne pouvant donc recevoir aucun dommage, ni faire aucun dommage à autrui, où trouverait-il son égal ? Car c'est pour lui un autre avantage qui ne le cède en rien aux deux premiers, de ne pas vouloir nuire à autrui. L'homme est donc une espèce d'ange : il est semblable à Dieu. En effet, Dieu possède ces perfections, seulement il les a par nature, tandis que l'homme les tient de sa propre volonté. Il ne peut donc ni éprouver quelque dommage, ni en faire éprouver à autrui. Il ne le peut pas, non par impuissance (car l'impuissance est tout le contraire) ; je veux dire qu'il n'en est pas capable. Sa nature est telle, qu'elle ne comporte ni l'un ni l'autre ; car faire du tort à autrui, ne serait qu'une autre espèce de dommage qu'il se ferait à lui-même. Nuire à autrui, se nuire à soi-même, ces deux façons d'agir sont équivalentes, et c'est ainsi qu'il se fait que nos plus grands péchés proviennent du tort que nous nous faisons à nous-mêmes. Ainsi le chrétien ne peut pas éprouver de dommage, par cette raison même qu'il ne peut pas en causer.

Vérifions ensemble, si vous le voulez bien, en discutant les faits et les prenant par le détail, vérifions la justesse de cette assertion, que nuire aux autres, c'est se nuire à soi-même. Supposez qu'un homme en offense un autre, qu'il l'outrage, qu'il le vole ; à qui donc cause-t-il du dommage ? N'est-ce pas à lui-même premièrement ? Il n'est personne qui ne voie cela clairement. L'offensé en éprouve un préjudice dans ses biens, et l'offenseur dans son âme ; son âme est vouée à la perdition et au châtiment. Qu'un homme porte envie à un autre : à qui donc le premier fait-il du tort ? Dites-moi, n'est-ce pas à lui-même ? Oui, tel est le caractère de l'injustice : elle commence par causer une infinité de maux à celui qui s'en rend coupable ; elle en fait peu à sa victime ; que dis-je ? Elle ne se contente pas de ne lui faire que peu de mal, on peut même dire qu'elle lui est utile. Vous faut-il d'autres preuves ? Eh bien, j'ajouterai : Supposons d'un côté (car tout est là), supposons un homme qui n'a que peu de bien, ou si vous voulez, qui n'a que le nécessaire pour vivre ; et, d'un autre côté, un homme riche qui a tout en abondance, qui a beaucoup de pouvoir. Et supposons, en outre, que celui-ci s'empare du peu de bien possédé par l'autre, qu'il le dépouille, qu'il le livre aux tourments de la faim, et que lui-même vive dans les délices, en faisant servir à ses plaisirs ce qu'il a injustement ravi à l'autre ; en agissant ainsi, on peut dire que non-seulement il ne lui a pas nui, mais encore qu'il lui a été utile. Quant à lui-même, et pour ce qui le concerne, non-seulement il ne s'est procuré aucune utilité, mais il s'est même causé un grand dommage. Et comment ? Dans cette vie les remords le tourmentent, le déchirent chaque jour ; et, autour de lui, tout le monde le condamne. A la suite de ces tortures, il entrevoit celles du jugement dernier.

Nous voyons bien, me direz-vous, tout le mal que l'un de ces deux hommes se fait à lui-même, mais dites-nous quelle utilité l'autre retire de tout cela. Je vous réponds : Il y a un grand profit à souffrir et à supporter coura-

geusement ses souffrances : les souffrances sont l'expiation de nos péchés ; elles sont la grande école de la vertu, et comme l'apprentissage de la philosophie. Voyons donc lequel des deux est réellement malheureux. S'il est vraiment philosophe, l'un supportera avec courage les épreuves auxquelles il est soumis ; l'autre sera nuit et jour dans les terreurs, dans la défiance. Est-ce celui-ci, ou celui-là, qui éprouve un véritable dommage ? — Vous nous contez là des fables, dites-vous ? Eh quoi ? lorsqu'un homme n'a pas de quoi manger, et que, par suite, il se lamente, il est dans les angoisses, qu'il est forcé de mendier sans que personne lui donne, est-ce qu'il ne perd pas à la fois et son âme et son corps ? — Je vous réponds : C'est vous, au contraire, qui nous débitez des fables, et moi, je vous montre la réalité. Dites-moi : parmi les riches, n'en est-il pas qui sont dans les angoisses ? Et s'il en est ainsi, ne faut-il pas dire que la pauvreté n'est pas la cause de cet état ? — Mais, du moins, dites-vous, l'un de ces deux hommes n'éprouve pas les tortures de la faim. — Qu'est-ce à dire ? Il n'en sera que plus puni, pour avoir agi comme il l'a fait, malgré ses richesses. Car ni la richesse ne rend l'homme fort, ni la pauvreté ne le rend faible ; s'il en était ainsi, aucun de ceux qui vivent dans les richesses ne vivrait malheureux, et aucun de ceux qui vivent dans la pauvreté ne proférerait des imprécations contre lui-même. Mais je vais vous montrer plus clairement encore que c'est réellement de votre côté que sont les fables. Dites-moi : Paul était-il dans la pauvreté, ou dans les richesses ? Souffrait-il de la faim, ou non ? Nous pouvons ici l'entendre parler lui-même : « Dans la faim et dans la soif ». (II Cor. XI, 27.) Les prophètes souffraient-ils de la faim, ou non ? Eux aussi étaient dans les angoisses. — Vous me citez encore Paul, vous me citez encore les prophètes, dites-vous, c'est-à-dire une ou deux douzaines d'hommes. — D'où voulez-vous donc que je tire mes preuves ? — Montrez-nous-en quelques-uns, dites-vous, pris sur un grand nombre, qui supportent courageusement toutes ces épreuves. — De tels exemples se produisent rarement, et les bons sont toujours en petit nombre. Mais, si vous le voulez, examinons la chose en elle-même. Voyons lequel des deux éprouve des inquiétudes plus poignantes ; quel est celui des deux pour lequel elles sont plus légères. N'est-il pas vrai que si l'un deux est en souci pour sa nourriture de chaque jour, l'autre, bien que débarrassé de ce souci, est préoccupé d'une infinité d'autres choses ? Le riche, il est vrai, ne craint pas d'avoir à souffrir de la faim, mais il a d'autres craintes : souvent il craint pour sa propre vie. Le pauvre n'est pas exempt d'inquiétudes pour sa subsistance ; mais, en compensation, il est exempt de beaucoup d'autres inquiétudes : il vit dans la sécurité, il a l'esprit tranquille, en repos.

5. Au surplus, si commettre une injustice, loin d'être un mal, est un bien, pourquoi en rougissons-nous, pourquoi en éprouvons-nous de la confusion ? Pourquoi, lorsqu'on nous outrage, montrons-nous de l'indignation et le plus vif déplaisir ? Et s'il n'est pas beau d'être victime de l'injustice, pourquoi en tirons-nous vanité ? pourquoi nous en glorifions-nous ? pourquoi nous en faisons-nous un mérite ? Voulez-vous savoir pourquoi le second de ces états vaut mieux que le premier ? Considérez ceux qui sont dans l'un, et ceux qui sont dans l'autre. Pourquoi y a-t-il des lois ? pourquoi y a-t-il des tribunaux ? pourquoi y a-t-il des châtiments ? N'est-ce pas pour les premiers, que l'on traite de cette façon comme des malades ? — Mais, dites-vous, il y a beaucoup de plaisir à faire le mal. — Laissons de côté les considérations tirées de la vie future : n'examinons que l'état présent des choses. Qu'y a-t-il de plus malheureux qu'un homme qui est exposé à de tels soupçons ? Qu'y a-t-il de plus fragile ? qu'y a-t-il de plus chancelant ? N'est-il pas constamment comme un homme qui fait naufrage ? S'il fait quelque action juste, on ne le croit pas. Ayant égard à ce qu'il est capable de faire, plutôt qu'à ce qu'il a fait, tous le condamnent ; il a autant d'accusateurs qu'il compte de concitoyens : l'amitié même lui est interdite, car personne n'est désireux de devenir l'ami d'un homme qui a une telle réputation ; personne n'est jaloux de partager sa déconsidération. Tous se détournent à son aspect, comme devant une bête féroce, ne voyant en cet homme injuste qu'un fléau, un pervers, un homicide, un ennemi de la nature entière. Si l'homme qui a fait du tort à son semblable tombe entre les mains de la justice, il n'a pas besoin de trouver un accusateur pour que la justice ait son cours, sa propre réputation se levant contre lui pour le con-

damner, mieux qu'un accusateur, quel qu'il fût, ne pourrait le faire.

Il n'en est pas ainsi de celui qui a été victime d'une injustice : tous sont ses protecteurs; tous compatissent à son malheur; tous lui tendent la main : il est en sûreté. S'il est beau de commettre une injustice, et si on peut le faire en toute sécurité, que quelqu'un ose avouer hautement qu'il est injuste; mais s'il ne l'ose pas, pourquoi poursuit-il comme un bien cette entreprise injuste? Voyons que de maux résulteraient d'une semblable façon d'agir, en ce qui nous concerne personnellement. Dites-moi, si quelqu'une des parties de notre corps, dépassant sa sphère propre, empiétait sur une autre; si, par exemple, la rate, ayant quitté sa place, voulait se mettre à la place d'un autre organe, n'en résulterait-il pas une maladie? Si les humeurs qui sont en nous envahissaient tout, n'en résulterait-il pas l'hydropisie? Et qu'arriverait-il si la bile, si le sang, quittant les vaisseaux qui leur sont spécialement affectés, se répandaient dans tout le corps? Mais quoi! si, dans l'âme elle-même, la passion, le désir, et tous les autres éléments dépassent leur sphère propre, ne se perdent-ils pas eux-mêmes? Il en est ainsi de la nourriture : si nous en prenons plus que nous n'en pouvons digérer, notre corps n'est-il pas immédiatement ravagé par les maladies? D'où viennent les attaques de goutte? D'où viennent les paralysies et l'agitation fébrile? n'est-ce pas de l'excès dans l'usage des aliments? Supposez encore que l'œil veuille recevoir plus de lumière qu'il ne peut, ou voir plus que ce qui est dans son horizon : cet excès, loin de lui être utile, lui portera préjudice. Cependant la lumière est bonne en elle-même, et le mal ne vient pour l'œil que de ce qu'il a méconnu sa portée et sa capacité naturelles. Si les sons d'une voix bruyante viennent tout à coup à blesser l'oreille, l'esprit est comme frappé de stupeur, et lui-même, s'il vient à réfléchir sur les choses qui sont au-dessus de sa portée, est comme saisi et confondu : en tout, ce qui excède la mesure, est funeste. Et ce qu'on appelle avarice (πλεονεξία) consiste précisément dans le désir d'avoir plus que ce qui a été fixé. Ainsi, à l'égard des richesses, quand nous voulons nous charger de trop d'argent, nous nourrissons en nous-mêmes, sans nous en apercevoir, une bête féroce; bien que nous possédions beaucoup, nous manquons encore de beaucoup de choses, et nous nous embarrassons nous-mêmes dans mille soucis, et offrons au démon mille occasions de nous perdre. C'est pourquoi, quand il s'agit des riches, le démon n'a aucune peine à se donner. Leurs richesses mêmes les disposent on ne peut mieux à succomber à ses attaques. Mais tout le contraire a lieu à l'égard de ceux qui vivent dans la pauvreté. Ainsi, certaines situations se perdent d'elles-mêmes. Je vous exhorte donc à vous interdire la convoitise des richesses, afin que nous puissions tous éviter les piéges du malin esprit, et que, nous étant attachés à la vertu, nous puissions obtenir les biens éternels par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel, gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LII.

LE LENDEMAIN DONC, AGRIPPA ET BÉRÉNICE VINRENT AVEC GRANDE POMPE, ET ÉTANT ENTRÉS DANS LA SALLE DES AUDIENCES AVEC LES TRIBUNS ET LES PRINCIPAUX DE LA VILLE, PAUL FUT AMENÉ PAR LE COMMANDEMENT DE FESTUS. (CHAP. XXV, VERS. 23, JUSQU'AU VERS. 29 DU CHAP. XXVI.)

ANALYSE.

1-3. Paul devant le tribunal de Festus, et en présence du roi Agrippa et de la reine Bérénice.— Il se justifie et enseigne la résurrection de Jésus-Christ.

4 et 5. Eloge de Paul. — Qu'il ne faut pas souhaiter d'être craint des hommes et que la vertu l'emporte sur tous les biens.

1. Voyez quel auditoire se forme autour de Paul ! « Avec les principaux de la ville », dit le texte; car le gouverneur et le roi ne s'avancent qu'après avoir réuni autour de leurs personnes tous leurs gardes, et au cortége se sont joints les tribuns ainsi que les premiers citoyens de la ville : en effet, ce sont ceux-là que le texte sacré appelle, par excellence, « les principaux ». Paul est ensuite amené, et voyez de quelle manière Festus annonce à l'assemblée qu'il l'y a fait comparaître, ne se contentant pas de le proclamer innocent, mais prenant, en outre, sa défense. Que dit-il en effet ? « O roi Agrippa, « et vous qui êtes ici présents, vous voyez cet « homme contre lequel tout le peuple juif « m'est venu trouver dans Jérusalem et ici, me « représentant avec de grands cris qu'il n'était « pas juste de le laisser vivre plus longtemps. « Cependant j'ai trouvé qu'il n'avait rien fait « qui fût digne de mort; et comme lui-même « en a appelé à Auguste, j'ai décidé de le « lui envoyer. Mais parce que je n'ai rien de « certain à écrire à l'empereur, je l'ai fait « venir devant cette assemblée, et principale- « ment devant vous, ô roi Agrippa, afin qu'a- « près avoir examiné cette affaire je sache ce « que j'en dois écrire. Car il me semble déraisonnable d'envoyer un prisonnier, sans « marquer en même temps quels sont les « crimes dont on l'accuse (24-27) ». Considérez de quelle manière d'une part, il accuse les Juifs, et de l'autre, proclame l'innocence de Paul. Quel luxe inutile de formalités judiciaires ! Après l'enquête la plus approfondie, le gouverneur ne trouve pas de motif pour le condamner. Or les Juifs le disaient digne de mort. Voilà pourquoi il dit : « Cependant « j'ai trouvé qu'il n'avait rien fait qui fût « digne de mort » ; ajoutant ceci : « Je n'ai « rien de certain à écrire à l'empereur ». Ainsi un trait bien frappant de l'innocence de Paul, c'est que le juge n'a rien à en dire. « C'est pourquoi, dit-il, je l'ai fait venir de- « vant vous; car il me semble déraisonnable « d'envoyer un prisonnier sans marquer en « même temps quels sont les crimes dont on « l'accuse ». Voyez dans quels embarras inextricables les Juifs ont jeté leurs magistrats ! Mais que fait Agrippa ? Désireux d'être renseigné touchant ces choses, il dit à Paul : « On « vous permet de parler pour votre défense ». Poussé par le vif désir qu'il a de l'entendre, le roi lui permet de parler. Et Paul prend immédiatement la parole, et s'énonce avec assurance, sans flatterie, se bornant à se dire heureux de ce qu'il lui est permis de parler en présence d'un prince qui sait tout; et, ce qui le prouve, ce sont les raisons mêmes qu'il avance; écoutez-les : « Alors Paul, ayant « étendu la main, commença sa défense en « ces termes : Je m'estime heureux, ô roi

« Agrippa, de pouvoir me justifier devant « vous de tous les griefs que les Juifs élèvent « contre moi, parce que vous êtes pleinement « informé de toutes les coutumes des Juifs, « et de toutes les questions qui sont entre « eux; c'est pourquoi je vous supplie de m'é- « couter avec patience ». (Chap. XXVI, 1-3.) Certes, si sa conscience lui eût reproché quelque chose, il n'eût pas manqué de se troubler à la pensée d'être jugé par celui qui savait tout : mais c'est le propre d'une conscience pure, non-seulement de ne pas refuser comme juge celui-là même qui sait exactement ce qui s'est passé, mais encore de s'en réjouir : voilà pourquoi il s'estime heureux de cette circonstance, et dit : « Je vous supplie de « m'écouter avec patience ». Et c'est parce qu'il avait quelques développements à donner à son discours, et qu'il avait quelque chose à dire sur lui-même, qu'il a pris cette précaution oratoire; puis il ajoute : « Première- « ment, pour ce qui regarde la vie que j'ai « menée dans Jérusalem parmi ceux de ma « nation depuis ma jeunesse, elle est connue « de tous les Juifs. S'ils veulent rendre té- « moignage à la vérité, ils savent déjà que, « dès mes plus tendres années, j'ai vécu en « pharisien, faisant profession de cette secte « qui est la plus exacte de votre religion (4-5) ». C'est comme s'il disait : Comment pourrait-il se faire que j'aie été un séditieux, étant encore si jeune, et alors que je puis invoquer le témoignage de tous? Et pour qu'on ajoute foi à ce qu'il avance, il rappelle la secte à laquelle il appartient : « J'ai vécu faisant pro- « fession de cette secte qui est la plus exacte « de votre religion ».

Et comme quelques-uns auraient pu lui adresser cette objection : Mais quoi! ne peut-il pas se faire que ta secte soit admirable et que tu sois un méchant? Voyez comme il prévient cette difficulté, en invoquant le témoignage de tous les Juifs qui connaissent sa vie et tout l'ensemble de sa conduite. « C'est ce que sa- « vent tous les Juifs, dit-il, s'ils veulent rendre « témoignage à la vérité, m'ayant déjà connu « dès mes plus tendres années. Et voilà que « maintenant on m'oblige à paraître devant « des juges, parce que j'espère en la promesse « que Dieu a faite à nos pères : de laquelle « nos douze tribus, qui servent Dieu sans re- « lâche nuit et jour, espèrent obtenir l'effet. « C'est cette espérance, ô roi Agrippa! qui est « le sujet de l'accusation que les Juifs forment « contre moi : est-ce que l'on regarde donc, « parmi vous, comme incroyable que Dieu « ressuscite les morts (6-8)? » — Il donne deux preuves de la résurrection : l'une est tirée des prophètes; il ne cite aucun prophète en particulier, mais se contente de dire que telle est la croyance des Juifs; l'autre, qui est plus forte, il la tire des faits mêmes. Et quelle est-elle? Que le Christ, après être ressuscité des morts, s'est entretenu avec lui. Et cette preuve elle-même, il l'entoure d'autres preuves, en racontant, dans tous ses détails, son ancien emportement contre les chrétiens; et il la relève ensuite par l'éloge des Juifs : « De la- « quelle nos douze tribus, qui servent Dieu « nuit et jour, espèrent obtenir l'effet ». C'est comme s'il disait : Alors même que ma vie ne serait pas irréprochable, ce n'est pas sur ces choses que je devrais être jugé, ô roi Agrippa! Vient ensuite une autre raison : « Eh quoi, « est-ce que l'on regarde parmi vous comme « incroyable que Dieu ressuscite les morts? » Car si telle n'était pas leur croyance, s'ils n'avaient pas été élevés dans ces dogmes, et que maintenant on vînt les mettre en avant, il y aurait probablement des gens qui fermeraient leurs oreilles à ce discours de Paul. Il rappelle ensuite ses persécutions contre les chrétiens, et cet exposé ne peut que donner plus de force à son raisonnement; il invoque le témoignage des princes des prêtres, et des villes étrangères, et rappelle la voix qui s'est fait entendre à lui, et qui lui a dit : « Il vous est dur de re- « gimber contre l'aiguillon ». Après cela, il fait voir combien est grande la miséricorde de Dieu, lui apparaissant à lui, Paul, qui le persécutait. Et il n'a pas seulement été bon envers moi, fait-il entendre, mais encore envers les autres hommes, auprès desquels il m'a envoyé pour leur enseigner la vérité.

2. Il cite ensuite la prophétie qu'il a entendue : « C'est pour cela que je vous ai apparu, « vous délivrant de ce peuple et des gentils, « auxquels je vous envoie maintenant ». Et pour mieux montrer les caractères divins de sa mission, il expose les faits en ces termes : « Pour moi, j'avais cru d'abord qu'il n'y avait « rien que je ne dusse faire contre le nom de « Jésus de Nazareth. Et c'est ce que j'ai exé- « cuté dans Jérusalem, où j'ai mis en prison « plusieurs des Saints, en ayant reçu le pou- « voir des princes des prêtres; et lorsqu'on les

« faisait mourir, j'y ai donné mon consente-
« ment. J'ai été souvent dans toutes les syna-
« gogues où je les contraignais à blasphémer
« à force de supplices, et étant transporté de
« fureur contre eux, je les persécutais jusque
« dans les villes étrangères. Un jour donc que
« j'allais dans ce dessein à Damas avec un
« pouvoir et une commission des princes des
« prêtres, et que j'étais en chemin, je vis, ô
« roi, briller du ciel, en plein midi, une lu-
« mière plus éclatante que celle du soleil, qui
« m'environna ainsi que tous ceux qui m'ac-
« compagnaient. Et étant nous tous tombés
« par terre, j'entendis une voix qui me disait
« en langue hébraïque : Saul, Saul, pourquoi
« me persécutez-vous? Il vous est dur de re-
« gimber contre l'aiguillon. Et moi je dis :
« Qui êtes-vous, Seigneur? Et le Seigneur me
« dit : Je suis Jésus, que vous persécutez. Mais
« levez-vous et vous tenez debout ; car je vous
« ai apparu, afin de vous établir ministre et
« témoin des choses que vous avez vues, et
« aussi de celles que je vous montrerai, vous
« ayant délivré de ce peuple et des gentils
« auxquels je vous envoie maintenant, pour
« leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se conver-
« tissent des ténèbres à la lumière, et de la
« puissance de Satan à Dieu, et que, par la foi
« qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémis-
« sion des péchés et aient leur part à l'héri-
« tage des saints (9-18) ». Considérez avec
quelle douceur Paul s'exprime : « Dieu m'a
« dit : je vous ai apparu afin de vous établir
« ministre et témoin des choses que vous avez
« vues, et de celles aussi que je vous montre-
« rai, vous ayant délivré de ce peuple et des
« gentils auxquels je vous envoie maintenant,
« pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se con-
« vertissent des ténèbres à la lumière, et de la
« puissance de Satan à Dieu, et qu'ils reçoi-
« vent la rémission des péchés ». C'est comme
s'il disait : J'ai cru à ces paroles, c'est par cette
vision qu'il m'a ramené à lui, et qu'il m'a
tellement convaincu que je n'ai pu différer
d'un seul instant. « Je ne résistai donc pas, ô
« roi Agrippa! à la vision céleste ; mais j'ai
« annoncé premièrement à ceux de Damas, et
« ensuite dans Jérusalem, dans toute la Judée
« et aux gentils, qu'ils fissent pénitence, et
« qu'ils se convertissent à Dieu, en faisant de
« dignes œuvres de pénitence (19-20) ». Moi
donc qui enseigne aux autres à vivre le plus
saintement qu'il est possible, comment ai-je
pu, dit-il, me faire le chef et l'instigateur de
séditions et de disputes? « Voilà le sujet pour
« lequel les Juifs s'étant saisis de moi dans le
« temple, se sont efforcés de me tuer. Mais
« par l'assistance que Dieu m'a donnée, j'ai
« subsisté jusqu'à ce jour, rendant témoignage
« de Jésus aux grands et aux petits, et ne di-
« sant autre chose que ce que les prophètes et
« Moïse ont prédit comme devant arriver ; à
« savoir : Que le Christ souffrirait la mort, et
« qu'il serait le premier qui ressusciterait
« d'entre les morts, et qui annoncerait la lu-
« mière au peuple et aux gentils (21-23) ».
Voyez comme tout ce discours est exempt de
vanité et de vaine gloire, et comme il rapporte
tout à Dieu. Voyez aussi avec quelle noble
liberté il s'exprime : « Et maintenant même
« je ne me désiste pas de mon dessein ». Voyez
son assurance : Je suis fortifié dans ma
croyance par les prophètes qui ont prédit
« que le Christ souffrirait la mort, et qu'il
« serait le premier qui, ressuscité d'entre les
« morts, annoncerait la lumière ». Comme
s'il disait : « Le premier ressuscité d'entre les
« morts, le Christ ne meurt plus ». (Rom. VI,
9.) Il est clair que cette vérité, étant annoncée
à tous, tous doivent s'attendre à ce qu'elle se
réalise pour eux-mêmes.

Festus voyant la liberté avec laquelle Paul
parlait au roi, sans cesser d'avoir les yeux sur
lui, lui dit comme s'il ressentait quelque
chose en lui-même : « Vous êtes insensé,
« Paul ». Et la suite vous prouve l'émotion
qui le fait parler ainsi : « Lorsqu'il disait ces
« choses pour sa défense, Festus s'écria : Vous
« êtes insensé, Paul ; votre grand savoir vous
« met hors de sens (24) ». Et que fait Paul? Il
se borne à répondre avec douceur : « Je ne
« suis point insensé, très-excellent Festus ; mais
« les paroles que je viens de dire sont des pa-
« roles de vérité et de bon sens (25) ». Il ex-
pose ensuite les raisons qu'il a pour adresser
au roi son discours. « Car le roi devant lequel
« je parle avec liberté est bien informé de tout
« ceci ; je sais qu'il n'ignore rien de ce que
« je dis, parce que ce ne sont pas des choses
« qui se soient passées en secret. O roi Agrippa!
« ne croyez-vous pas aux prophètes? Je sais
« que vous y croyez ». Il s'exprimait ainsi
avec une sorte d'ironie ; car c'est comme s'il
leur disait : Je sais qu'Agrippa connaît ces
choses parfaitement, et vous, vous devriez être
les premiers à les savoir (car c'est à cette con-

séquence que conduisent nécessairement ces mots : « Car ce ne sont pas des choses qui se « soient passées en secret »); mais vous n'avez pas voulu. « O roi Agrippa! ne croyez-vous « pas aux prophètes? Je sais que vous y croyez. « Et Agrippa dit à Paul : Il ne s'en faut guère « que vous me persuadiez d'être chrétien : « Paul lui répondit : Plût à Dieu que non-« seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il « ne s'en fallût rien du tout que vous, et tous « ceux qui m'écoutent présentement, devins-« sent tels que je suis, à la réserve de ces « liens (26-29) ». Voyez comme il prie : « Plût « à Dieu que, etc. ». Et non-seulement il prie, mais il prie avec ferveur : « Non-seulement « vous, mais vous tous qui m'écoutez, puis-« siez-vous devenir tels que je suis » ! Puis il ajoute : « A la réserve de ces liens ». Ce n'est pas qu'il éprouve de la peine à porter ces chaînes, ce n'est pas qu'il en rougisse (car rien n'était plus glorieux pour lui); mais il s'exprime ainsi, pour avoir égard à leur manière de voir. Telle est la raison pour laquelle il ajoute : « A la réserve de ces liens ».

Mais revenons sur ce qui a été lu plus haut. « Le lendemain donc, comme ils furent entrés « dans la salle des audiences, Paul fut amené « par le commandement de Festus. » Déjà les Juifs s'étaient désistés, voyant que Paul en avait appelé, et c'est alors qu'il trouve devant lui un brillant auditoire, le roi et toute la multitude des Juifs s'étant rendus là en grande pompe, sans qu'on pût dire de ceux-ci que les uns y étaient venus, et les autres non : « Tout « le peuple Juif, dit Festus, m'est venu trouver « dans Jérusalem et ici, me représentant avec « de grands cris qu'il n'était pas juste de le « laisser vivre plus longtemps ».

3. Voyez leur folie : ils vociféraient, disant qu'il fallait le mettre à mort. Il montre par là que c'est à bon droit que Paul en a appelé à César. Car s'ils n'ont rien de grave à lui reprocher, et qu'en même temps ils se mettent en fureur, il est tout naturel qu'il s'adresse à César. « Afin qu'après que vous aurez examiné « son affaire, je sache ce que j'ai à écrire ». Avez-vous remarqué à combien d'informations diverses cette affaire est soumise? Et c'est aux Juifs que nous devons cette défense que Paul présente en ce moment, et qui sera bientôt entendue par ceux qui sont à Rome. « Je m'es-« time heureux, dit-il, ô roi Agrippa! de pou-« voir aujourd'hui me justifier devant vous de « toutes les choses dont les Juifs m'accusent ». Voyez comme, malgré eux, ils sont devenus, auprès de celui-là même qui règne sur eux, les hérauts de leur propre méchanceté et de la vertu de Paul, de sorte que Paul est renvoyé, à la suite de sa défense, avec plus d'éclat que si on l'avait délivré de ses chaînes; car ce n'était pas un trompeur, un magicien, qu'un si grand nombre de juges renvoyaient ainsi absous. Laissant donc tout ce qu'il avait chez ses compatriotes, il part pour Rome, non purement et simplement, mais exempt de tout soupçon. Et il n'a pas dit : Qu'est-ce donc? J'en ai déjà appelé à César; j'ai déjà été jugé bien des fois; quand tout cela finira-t-il? Non. Il est encore prêt à rendre compte de sa conduite devant celui qui connaît le mieux les affaires des Juifs. Aussi présente-t-il sa défense avec la plus grande liberté, en homme qui sait que ceux qui l'ont traduit en justice n'ont déjà plus de pouvoir sur lui; toutefois, bien qu'ils fussent sans pouvoir sur lui, et qu'il ne relevât plus que de cette sentence : « Vous irez devant César », il rend compte très au long de toutes choses, et sans se permettre d'éclaircir les unes et de passer les autres sous silence. Sa réplique revient à ceci : Ils m'accusent d'être un séditieux, ils m'accusent d'être un sectaire, ils m'accusent d'avoir profané le temple. Eh bien! je rends compte de tout cela : « Quant à la vie que j'ai menée « dans Jérusalem depuis ma jeunesse, elle est « connue de tous les Juifs ». Et c'est ainsi que mes accusateurs mêmes sont témoins qu'il n'est pas dans mes habitudes de fomenter des séditions. Ce qu'il a déjà dit auparavant : « Zélé sectateur des traditions de nos pères », il l'insinue ici par ces paroles : « La vie que « j'ai menée dès mon enfance ». Et c'est au moment même où le peuple était rassemblé qu'il invoque leur témoignage : ce qu'il a déjà fait, à cet égard, devant le tribunal de Lysias, il le renouvelle devant le tribunal de Festus, et il le renouvelle en ce lieu, précisément parce qu'un plus grand nombre de Juifs étaient là pour l'entendre. Et il n'avait pas besoin d'une bien longue justification, en présence des lettres de Lysias qui l'absolvaient. « Tous « les Juifs, dit-il, qui m'ont connu dès mes « plus tendres années, le savent ». Et il ne se met pas à exposer quelle a été sa vie; c'est à leur conscience qu'il laisse ce point à décider, faisant tout dépendre de cette doctrine de la

résurrection des morts qu'il a embrassée, et faisant entendre par là qu'il ne l'aurait pas embrassée, s'il eût été un pervers, un criminel. « C'est donc, dit-il, pour cette doctrine de « la résurrection, que je suis en ce moment « en jugement ». Cette même résurrection, ils la révèrent; c'est pour elle qu'ils prient; c'est pour elle qu'ils rendent un culte à Dieu, afin qu'il les y fasse participer; or, c'est cette doctrine même que j'annonce, c'est parce que j'entretiens cette espérance que l'on m'accuse en ce moment. N'y a-t-il pas folie à tout faire pour obtenir cette résurrection, en même temps que l'on chasse et que l'on persécute celui qui y croit? « Pour moi, dit-il, j'avais « cru d'abord qu'il n'y avait rien que je ne « dusse faire contre le nom de Jésus de Naza- « reth », c'est-à-dire, si j'ai cru devoir agir ainsi, c'est que je n'étais pas au nombre des disciples du Christ, mais plutôt au nombre de ceux qui le combattaient. Ainsi Paul devint de la vérité chrétienne un témoin digne de foi, puisqu'après avoir tout fait pour combattre les chrétiens, après les avoir excités à blasphémer, après avoir mis tout en œuvre pour cette fin, dans les villes, auprès des magistrats, et qu'après avoir fait tout cela par lui-même et de son propre mouvement, un changement si soudain s'est opéré en lui. Ceux qui agissaient de concert avec lui à cette époque sont aussi comme autant de témoins qu'il cite, et il montre ensuite toutes les raisons qu'il a eues de croire; cette lumière resplendissante, les prophètes, les événements passés qui ont réalisé leurs prédictions, et ceux qui s'accomplissent en ce moment. Car il ajoute : « Lorsque j'étais en chemin, je vis en plein « midi briller une lumière éclatante, qui « m'environna ainsi que tous ceux qui m'ac- « compagnaient ». Voyez donc de quelle manière il leur propose comme motifs de croire et les prophètes et ces derniers faits. Pour ne pas se donner à leurs yeux les airs d'un novateur, bien qu'il lui soit facile, dans cet ordre d'idées, de leur dire de grandes choses, il a de nouveau recours aux prophètes, et met en avant leurs prédictions. Ce qui lui est arrivé est plus digne de foi, comme s'étant passé tout récemment; mais comme il a été seul à le voir, il le confirme de nouveau par l'autorité des prophètes : Et remarquez qu'il ne s'exprime pas devant le tribunal de la même manière que dans la synagogue. Là, en effet, il s'écrie : « Vous l'avez tué! » Ici, il ne dit rien de semblable, pour ne pas enflammer encore davantage leur colère. Mais c'est bien la même chose qu'il fait entendre par ces mots : « Ne disant « autre chose que ce que les prophètes et Moïse « ont prédit devoir arriver, à savoir : que le « Christ souffrirait ». Et ces paroles ne renferment aucune accusation contre eux. Ainsi, ce que j'annonce, semble-t-il dire, à savoir : que le Christ serait le premier qui ressusciterait d'entre les morts, je le prouve par les prophètes : car c'est cela même qu'ils annoncent. Recevez donc ce discours qui est le discours même des prophètes. Mais comme il a dit qu'il avait eu lui-même une vision, il s'exprime ensuite avec plus de fierté sur les belles et saintes œuvres dont l'accomplissement lui a été confié dans cette vision même; et quelles sont-elles? « Pour leur ouvrir les yeux, afin « qu'ils se convertissent des ténèbres à la lu- « mière, et de la puissance de Satan à Dieu; « car c'est pour cela que je vous ai apparu », c'est-à-dire, non pour punir, mais pour faire de vous un apôtre.

Remarquez qu'il énumère les maux qui sont le partage des incrédules, Satan, les ténèbres; et les biens qui attendent les vrais croyants, la lumière, Dieu, et le sort réservé aux saints. Et par là il n'exhorte pas seulement à la pénitence; il exhorte encore à mener une vie exemplaire. Remarquez en même temps que les gentils reviennent partout dans ce discours; car, outre les Juifs, il y avait des gentils dans l'auditoire. « Rendons, dit-il, témoignage « de Jésus aux grands et aux petits », c'est-à-dire, aux hommes d'un rang élevé comme à ceux d'une condition obscure. Cela est dit à cause des soldats. Puis quittant le poste qu'il a occupé jusqu'ici pour sa propre défense, il prend le rôle de docteur. Et c'est alors que Festus lui dit : « Vous êtes insensé, Paul ». Ensuite, pour ne pas paraître s'ériger lui-même en maître, et de sa propre autorité, il cite les prophètes, Moïse prédisant « que le « Christ souffrirait, et qu'il serait le premier « qui ressusciterait d'entre les morts, et qui « annoncerait la lumière au peuple et aux « gentils. Festus s'écria alors de toute la puis- « sance de sa voix..... », tant cette voix était pleine de fureur et de colère.

4. Et que répond Paul? « Ce ne sont pas là « des choses qui se soient passées en secret ». Il veut parler de la croix, de la résurrection,

de ces croyances qui se sont établies dans l'univers entier. « O roi Agrippa », dit-il, « ne « croyez-vous pas », il ne dit pas : à la résurrection, mais « aux prophètes ? » Puis prévenant sa réponse : « Je sais », dit-il, « que vous y « croyez ». Et Agrippa se borne à lui dire : « Il s'en faut peu que vous ne me persuadiez « d'être chrétien ». Le mot : « Il s'en faut « peu », Paul ne l'entend pas du fond des choses, mais dans le sens de : « Depuis peu « de temps », et c'est à ce sens qu'il répond en homme simple et peu familier avec les artifices de la parole. Et il ne dit pas : « Je vou- « drais », mais « je prie Dieu que non-seule- « ment vous, mais tous ceux qui m'écoutent « présentement... ». Remarquez combien ces paroles sont exemptes de toute flatterie : « Je « prie Dieu », dit-il, « que vous deveniez tous « aujourd'hui tels que je suis, à la réserve « de ces liens ». Voyez : Lui qui se glorifie de ses chaînes, lui qui est fier de les montrer comme une chaîne d'or, les détourne maintenant des autres par ses vœux. Mais ne vous en étonnez pas; car ils étaient encore trop faibles, et par condescendance, il appropriait son langage à leur faiblesse. Et quant au haut prix qu'il attache à ses chaînes, écoutez comme il les met, dans ses épîtres, au-dessus de tout, quand il dit : « Moi, Paul, qui suis prisonnier « de Jésus-Christ » (Ephés. III, 1); et encore : « C'est pour Jésus-Christ que je suis dans les « liens : c'est pour lui que je souffre beaucoup « de maux, jusqu'à être dans les chaînes « comme un scélérat : mais la parole de Dieu « n'est point enchaînée ». (Coloss. IV, 3 ; et II Tim. II, 9.) Remarquez qu'il ne mentionne pas seulement « les chaînes », mais qu'il ajoute encore : « Comme un scélérat », pour élever d'autant la gloire qu'il tire de ces chaînes. Un double supplice lui a été infligé : il était enchaîné, et il l'était comme un scélérat. Car s'il eût été jeté dans les fers comme pour une bonne action, il trouverait quelque consolation dans cette circonstance même ; mais il l'a été comme un scélérat, comme un homme qu'on surprend dans une action criminelle, et il ne s'est pas inquiété de cette aggravation de châtiment. C'est ainsi que l'âme s'élève sur les ailes de l'amour divin. En effet, si ceux qui brûlent d'un amour déshonnête, n'estiment rien d'honorable et de précieux que ce qui peut servir à la satisfaction de leurs convoitises, de telle sorte que la femme qu'ils aiment est tout à leurs yeux, combien plus ceux que captive ce céleste amour méprisent-ils tout ce que les autres recherchent. Et il n'est pas étonnant que nous ne comprenions pas le sens sublime de ces paroles : nous sommes tout à fait étrangers à cette haute philosophie. Celui qu'embrase ce feu du Christ, devient comme s'il était le seul homme vivant sur la terre, tant il n'a nul souci, ni de ce qu'on appelle la gloire, ni de ce qu'on appelle l'ignominie : il est aussi indifférent à tout cela que le serait celui qui se trouverait seul au monde. Il méprise les afflictions, les flagellations, les cachots, comme s'il endurait tout cela dans un autre corps que le sien, ou plutôt comme s'il avait un corps plus dur que le diamant. Et quant aux plaisirs de cette vie, il s'en moque, il est insensible à leur égard, comme nous le sommes à l'égard des corps morts, ou comme si nous étions morts nous-mêmes. Il est aussi éloigné de se laisser surprendre par quelque passion, que l'or pur et éprouvé par le feu est exempt de toute souillure. Et de même que les moucherons se gardent bien de se laisser tomber au milieu de la flamme, mais s'en écartent; de même les passions n'osent même pas s'approcher de ce feu divin. Je voudrais bien pouvoir tirer de nous-mêmes les exemples que j'ai à vous proposer à ce sujet; mais, n'en trouvant pas, je suis forcé de recourir à celui-là.

Considérez donc de quelle manière Paul envisage le monde entier. « Le monde », dit-il, « est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour « le monde » (Gal. VI, 14), c'est-à-dire, je suis mort au monde, et le monde est mort en moi. Et encore : « Ce n'est plus moi qui vis, mais « c'est Jésus-Christ qui vit en moi ». (Ibid. II, 20.) Il n'appartient qu'à Paul de s'exprimer ainsi; mais nous qui sommes au-dessous de lui, autant que la terre est éloignée du ciel, nous n'avons qu'à nous cacher, dans notre confusion, sans oser même ouvrir la bouche. Et ce qui prouve qu'il regardait les choses présentes tout comme s'il eût été dans un désert, c'est ce qu'il dit ailleurs; écoutez-le : « Nous ne considérons pas les choses visibles, « mais les invisibles ». (II Cor. IV, 18.) Vous allez me dire : c'est précisément le contraire de ce que vous dites, qui est vrai : ce sont les choses invisibles que nous ne voyons pas, et les visibles que nous voyons. — Les yeux qui nous ont été donnés par le Christ sont tels que

ceux que vous aviez déjà : ceux-ci voient les choses visibles, mais ne voient pas les invisibles ; il en est de même des autres, mais dans un sens inverse : aucun homme voyant les choses invisibles, ne voit les choses visibles ; aucun homme voyant les choses visibles, ne voit les invisibles. Est-ce qu'il n'en est pas de même chez nous ? Car lorsque, recueillant notre esprit par la réflexion, nous raisonnons sur quelque chose d'invisible, c'est à l'aide de certaines facultés sublimes qui deviennent comme des yeux pour nous.

Méprisons la gloire ; préférons les moqueries aux éloges ; celui dont on se moque, n'en éprouve aucun mal ; mais celui qu'on loue et qu'on flatte, éprouve de grands maux. N'attachons pas grande importance aux choses qui ont coutume d'effrayer les hommes, mais traitons-les comme des jeux d'enfants. Si nous apercevons quelqu'un qui se met à faire peur à des enfants, nous ne l'admirons pas pour cela, car quel que soit d'ailleurs cet individu, il n'effraie, après tout, que des enfants, et n'aurait pas le pouvoir d'effrayer un homme. Physiquement, comment s'y prennent ceux qui cherchent à effrayer? Ils relèvent les sourcils, ou contournent de toute autre manière leur visage, pour avoir l'aspect menaçant, et ceux qui ont le regard doux et bon ne pourraient y réussir : de même, au sens moral, c'est comme en émoussant la perspicacité naturelle de l'esprit de leurs semblables qu'ils parviennent à leur fin. Aussi un homme doux et doué d'une belle âme n'effraie personne : tout au contraire, nous le révérons tous, nous l'honorons, nous avons pour lui une crainte respectueuse. Ne voyez-vous pas comme l'homme qui cherche à se rendre terrible est pour vous un objet de haine et d'abomination ? Ne suffit-il pas que certaines choses puissent nous effrayer pour que nous nous en détournions avec horreur ? N'en est-il pas ainsi des bêtes féroces, de certaines voix, de certains spectacles, de certains lieux, de l'air même, par exemple, quand nous sommes dans les ténèbres?

5. N'attachons donc pas une grande importance à ce que les hommes nous craignent. Car, premièrement, aucun homme ne nous craint véritablement. En second lieu, il n'y a aucune grandeur véritable à être nain. La grandeur vraiment estimable réside dans la vertu. Remarquez ce qui en fait la grandeur. Tout en considérant comme méprisables isolément, certaines choses dont elle se compose, nous la proclamons admirable et bienheureuse en elle-même. En effet, qui pourrait se refuser à proclamer bienheureux le philosophe, quoique la pauvreté et beaucoup d'autres choses pareilles semblent méprisables ? Ainsi, bien que le philosophe ne brille, pour ainsi dire, qu'à travers ce cortége de choses qui semblent méprisables, voyez à quelle hauteur incomparable il se place ! Tu es orgueilleux de ta puissance, ô homme ! Mais, dis-moi, n'est-ce pas des hommes que te vient le pouvoir que tu exerces ? Eh bien, cet empire que tu as au dehors, exerce-le en toi-même et dans l'intérieur de ton être. Le véritable magistrat n'est pas celui qu'on appelle ainsi, mais celui qui l'est réellement. Car de même qu'un roi ne saurait faire un médecin, ni un orateur, de même ne saurait-il faire un magistrat ; ce qui fait le magistrat, ce n'est ni la missive qui l'investit de sa charge, ni le titre qui lui est conféré. — Une comparaison éclaircira ma pensée : Supposez qu'un homme établisse une officine de pharmacien ; qu'il y réunisse des élèves; qu'il y place des instruments de chirurgie et des remèdes, et qu'il aille ensuite visiter des malades. Est-ce que tout cela suffit pour faire un médecin? Nullement : il lui faut l'art et l'habileté, et à défaut de cette condition, non-seulement toutes ces choses que nous venons d'énumérer ne servent de rien, mais encore sont dangereuses : car il vaut mieux que celui qui n'est pas médecin n'ait pas de remèdes à sa disposition. En effet, n'en ayant pas, il ne peut ni guérir ni tuer les malades ; mais s'il en a, comme en même temps il ne sait pas s'en servir, il ne peut que faire des victimes, l'efficacité des remèdes ne résidant pas seulement dans leur nature propre, mais encore dans l'art et l'intelligence de celui qui les applique : sans cette condition, tout est perdu. Eh bien, il en est de même quand il s'agit d'un magistrat : il a à sa disposition des armes, une voix souvent enflée par la colère, des licteurs, les proscriptions qu'il peut prononcer : il est comblé d'honneurs, de présents, d'éloges; il a aussi ses remèdes, ce sont les lois ; il a ses malades, ce sont les hommes qu'il gouverne ; il a son officine, c'est le tribunal ; ses élèves, ce sont les soldats : mais s'il ignore l'art du médecin, toutes ces choses ne lui serviront de rien. Le juge est le méde-

cin des âmes, et non des corps ; or, si la santé du corps exige tant de soins, à combien plus forte raison la santé de l'âme, qui a sur le corps une telle prééminence. Ainsi, avoir le nom de magistrat, ce n'est pas être magistrat; car d'autres aussi sont appelés de grands noms, tels que Paul, Pierre, Jacques, Jean; mais ce n'est pas à cause des noms qu'ils portent qu'ils sont tels qu'on les appelle : pour ne citer qu'un exemple, bien que je porte le même nom que le dernier des saints que je viens de mentionner, cette homonymie ne fait pas que je sois une seule et même personne avec lui; je ne suis pas Jean, mais je m'appelle Jean. Ainsi, les hommes dont je parle ne sont pas des magistrats, mais on leur en donne le nom. Et il y en a qui sont magistrats, sans avoir rien de commun avec ceux dont je parle, comme le médecin est médecin, bien qu'il n'exerce pas son art, mais le tienne caché au dedans de lui-même. Il y a les magistrats qui se commandent à eux-mêmes.

Il y a pour l'âme trois choses ; la maison, la cité, l'univers. Il faut que celui qui est chargé d'édifier une maison à laquelle il sera ensuite préposé, s'applique, au préalable, à régler son âme ; car cette âme est sa maison : et s'il ne peut pas gouverner cette maison, où il est le maître, où il habite toujours avec lui-même, comment pourra-t-il « édifier » les autres? Celui qui peut gouverner son âme, qui peut à telle de ses facultés assurer le commandement, à telle autre imposer l'obéissance, celui-là pourra aussi gouverner sa maison; or, celui qui sait gouverner sa maison, saura gouverner la cité, et celui qui sait gouverner la cité, pourra gouverner l'univers. Mais s'il ne peut gouverner son âme, comment pourra-t-il gouverner l'univers? — J'ai dit tout cela pour que nous ne soyons pas follement engoués de l'autorité et de la puissance, pour que nous voyions bien ce que c'est que le pouvoir ; car ce que je viens de retracer, n'est pas un vrai pouvoir : c'est une dérision, un esclavage, ou de tout autre nom qu'on veuille l'appeler. Dites-moi, quel est le propre d'un magistrat? N'est-ce pas d'être utile à ceux qui sont sous son autorité, et de leur faire du bien? Or, comment pourra-t-il être utile aux autres, celui qui n'a pu être utile à lui-même? Celui dont l'âme est en proie aux mille tyrannies des passions, comment pourra-t-il apaiser les passions des autres?

Le même raisonnement pourrait s'appliquer à notre engouement pour le plaisir. Examinons quels sont ceux qui ont le plaisir en partage. Est-ce que ce sont les riches, ou ceux qui ne le sont pas? Le plaisir n'appartient, absolument parlant, ni aux uns ni aux autres, mais à ceux qui règlent et gouvernent leur âme de manière à ne pas nourrir d'avance en eux-mêmes une foule de sujets de tristesse et de chagrin. Et en quoi, me dira-t-on peut-être, consiste cette manière de vivre? Car je vous vois tous impatients d'apprendre quelle est donc cette vie ainsi exempte de chagrins. Eh bien, que ce soit d'abord pour vous une chose constante qu'il y a plaisir, qu'il y a jouissance pour l'homme à ne pas être tourmenté par de vains désirs, à ne pas ressentir cette sensualité qui recherche la délicatesse des mets et des vins, la somptuosité de la table et le luxe des vêtements. Et si je vous montre que cette vie exempte de chagrins, dont je viens de parler, consiste précisément à réprimer ses désirs et cette sensualité, attachez-vous à cette manière de vivre, et cherchez-y votre plaisir, car beaucoup de sujets de tristesse nous arrivent faute d'avoir convenablement réfléchi. Or, quel est celui des deux qui sera exposé à plus de chagrins : celui qui recherche toutes ces choses que j'ai énumérées, ou celui qui ne s'en préoccupe pas; celui qui craint les vicissitudes des affaires humaines, ou celui qui ne les craint pas ; celui qui redoute les calomnies, l'envie, les délations, les embûches, la mort, ou celui qui est exempt de toutes ces craintes ; celui qui a besoin de beaucoup de gens, ou celui qui n'a besoin de personne ; celui qui est, pour ainsi dire, l'esclave de tout le monde, ou celui qui n'est l'esclave de personne ; celui qui a mille maîtres, ou celui qui ne craint qu'un seul maître? C'est donc, dans la condition et dans la situation du second de ces deux hommes, que le plaisir est le plus grand. Attachons-nous donc à ce plaisir, et ne soyons pas engoués des choses présentes, mais tournons en risée les pompes et les vanités du monde, et gardons en tout la mesure, afin que nous puissions passer cette vie sans chagrins, et obtenir les biens promis, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec lequel, gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIII.

LE ROI, LE GOUVERNEUR, BÉRÉNICE, ET CEUX QUI ÉTAIENT ASSIS AVEC EUX, SE LEVÈRENT. ET S'ÉTANT RETIRÉS A PART, ILS PARLÈRENT ENSEMBLE ET DIRENT : « CET HOMME N'A RIEN FAIT QUI SOIT DIGNE DE LA MORT OU DE LA PRISON ». AGRIPPA DIT A FESTUS : « CET HOMME POUVAIT ÊTRE RENVOYÉ ABSOUS, S'IL N'EN EUT POINT APPELÉ A CÉSAR. » (CHAP. XXVI, VERS. 30-32, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE XXVII.)

—

ANALYSE.

1-4. Saint Paul est embarqué pour aller à Rome comme prisonnier. — Tempête et naufrage. — Le navire est jeté sur la côte de l'île de Malte ; pas un des passagers ne périt.
5. Que c'est un grand avantage pour les hommes d'avoir un seul saint parmi eux. — La foi est un port sûr. — Grand pouvoir des saints.

1. Voyez comme ils rendent de nouveau leur sentence à son sujet ; et après que Festus lui avait dit : « Vous êtes insensé, Paul », ils le déclarent innocent en disant ainsi qu'il n'a mérité ni la mort, ni même la prison ; et ils l'auraient complétement relâché et mis hors de cause, s'il n'en eût appelé à César. Or, ceci arriva par la permission de la Providence ; c'est elle-même qui permit qu'on le laissât aller, sans le délivrer de ses chaînes. Voilà pourquoi il disait : « Jusqu'à être dans les chaînes comme « un scélérat ». (II Tim. II, 9.) Car si son maître a été mis au nombre des méchants, à combien plus forte raison, lui, doit-il l'être ; mais il n'a pas plus de souci que ce même maître de la gloire de ce monde. Et ce qui paraît étonnant, c'est qu'étant mêlé et confondu dans leurs rangs, il n'en ait reçu aucun mal.

« Après qu'il eût été résolu que nous serions « embarqués pour nous rendre en Italie, on « remit Paul avec d'autres prisonniers entre « les mains d'un nommé Jules, centenier dans « la cohorte appelée l'Auguste. Nous mon- « tâmes sur un vaisseau d'Adramyte, et nous « levâmes l'ancre pour côtoyer les terres « d'Asie, ayant avec nous Aristarque, macédo- « nien de Thessalonique. Le jour suivant, nous « arrivâmes à Sidon ». Remarquez que jusqu'à ce moment cet Aristarque est resté le compagnon de voyage de Paul, ce qui est utile pour qu'il puisse annoncer ensuite en Macédoine tout ce qui s'est passé. « Et Jules traitant Paul « avec humanité, permit qu'il allât voir ses « amis, et que l'on eût soin de lui. Etant partis « de là, nous prîmes notre route au-dessous de « Chypre, parce que les vents étaient con- « traires ». (Chap. XXVII, 1-4.) « Jules », dit-il, « traitant Paul avec humanité, lui permit... » Cette permission donnée honorait Jules ; de cette façon, Paul se rendant auprès de ses connaissances, pouvait en recevoir des soins ; car il est vraisemblable qu'il avait eu beaucoup à souffrir de la prison, des anxiétés, de ces déplacements incessants. Et remarquez que Jules ne dissimule pas ses intentions bienveillantes à ce sujet. Puis arrivent de nouvelles épreuves : les vents sont encore une fois contraires. Voyez comme, de tout temps, les épreuves forment la trame de la vie des saints : ils avaient échappé au tribunal ; ils rencontrent maintenant le naufrage et la tempête. C'est ce que le texte expose comme il suit.

« Et après avoir traversé la mer de Cilicie « et de Pamphylie, nous arrivâmes à Lystre de « Lycie ; et là, le centenier ayant trouvé un « vaisseau d'Alexandrie, qui faisait voile pour « l'Italie, nous y fit embarquer ». — « Ayant « trouvé », dit-il, « un vaisseau d'Alexandrie ». C'est bien à propos que ce navire est trouvé, pour que les actes de Paul soient annoncés,

par les uns en Lycie, par les autres en Asie. Remarquez que Dieu n'innove rien, ne change rien quant à la marche des phénomènes naturels, et qu'il permet ainsi que Paul navigue avec des vents contraires. Mais c'est à cette occasion même qu'éclate l'action de la Providence : pour les sauver de tout danger, pendant leur navigation, il ne les expose pas en pleine mer, mais il permet qu'ils ne s'écartent jamais des côtes. « Nous allâmes fort lente-« ment pendant plusieurs jours, et nous arri-« vâmes avec de grandes difficultés vis-à-vis de « Cnide, et, comme le vent nous empêchait « d'avancer, nous côtoyâmes l'île de Crète vers « Salmone. Et allant avec peine le long de « cette côte, nous abordâmes à un lieu nommé « *Bons-Ports*, près duquel était la ville de « Lasée. Mais, parce que beaucoup de temps « s'était écoulé, et que la navigation devenait « périlleuse, le temps du jeûne étant déjà « passé, Paul donna cet avis à ceux qui nous « conduisaient : Mes amis, je vois que la navi-« gation va devenir très-fâcheuse et pleine de « périls, non-seulement pour le vaisseau et « pour sa charge, mais aussi pour nos per-« sonnes et pour nos vies. Mais le centenier « ajoutait plus de foi aux avis du pilote et du « maître du vaisseau, qu'à ce que Paul disait « (5-11) ». Je pense qu'on veut parler ici du jeûne que gardent les Juifs ; car ce ne fut que longtemps après la Pentecôte qu'ils repartirent de *Bons-Ports*, de sorte qu'on peut conjecturer que c'est dans le cœur même de l'hiver qu'ils étaient venus dans les parages de la Crète. Et ce n'est pas une petite merveille de voir que c'est à cause de lui que tous ceux qui montaient avec lui ce navire sont préservés du naufrage. « Mes amis, je vois que la navigation va de-« venir très-fâcheuse et pleine de périls, non-« seulement pour le vaisseau et pour sa charge, « mais aussi pour nos personnes et nos vies ». Paul donc les exhortait à rester, et leur prédisait ce qui devait arriver ; mais eux, pressés de partir, et ayant d'ailleurs quelque difficulté à aborder en cet endroit, voulaient aller passer l'hiver à Phénice.

2. Et considérez, je vous prie, les desseins de la Providence : ils commencèrent par lever l'ancre et ils partirent ; ensuite le vent ayant soufflé avec violence, ils furent forcés de s'abandonner à sa discrétion, et eurent beaucoup de peine à se sauver. « Et comme le port « n'était pas propre pour hiverner, la plupart « furent d'avis de se mettre en mer pour tâ-« cher de gagner Phénice, qui est un port de « Crète qui regarde les vents du couchant « d'hiver et d'été, afin d'y passer l'hiver. Le « vent du midi commençant à souffler douce-« ment, ils pensèrent qu'ils viendraient à bout « de leur dessein, et ayant levé l'ancre, ils « côtoyèrent le plus près qu'ils purent l'île de « Crète. Mais il se leva peu après un vent im-« pétueux de nord-est, qui donnait contre l'île ; « et comme il emportait le vaisseau, sans que « nous pussions y résister, nous le laissâmes « aller au gré du vent. Nous fûmes poussés au-« dessous d'une petite île appelée Claude, où « nous pûmes à peine être maîtres de l'esquif. « Mais l'ayant enfin tiré à nous, les matelots em-« ployèrent toutes sortes de moyens, et lièrent « le vaisseau par dessous, craignant d'être jetés « sur des bancs de sable ; ils abaissèrent les « voiles, et s'abandonnèrent ainsi à la mer. Et « comme nous étions rudement battus par la « tempête, le jour suivant ils jetèrent les mar-« chandises dans la mer, et le troisième jour, « ils y jetèrent aussi de leurs propres mains « tous les agrès du vaisseau. Le soleil ni les « étoiles ne parurent durant plusieurs jours, « et la tempête était toujours si violente que « nous perdîmes toute espérance de nous sau-« ver. Mais comme il y avait longtemps que « personne n'avait mangé, Paul se levant au « milieu d'eux, dit..... » Remarquez qu'à la suite de cette violente tempête, il ne leur parle pas avec insolence, mais qu'il veut simplement les disposer à ajouter, à l'avenir, plus de foi en ses paroles qu'ils ne l'ont fait. Voilà pourquoi il allègue ce qui vient de se passer comme confirmant la vérité de ce qu'il va dire. Et il leur prédit deux choses, à savoir : qu'ils seront jetés par les flots dans une île, et que le navire périra, mais que les passagers seront sauvés (ce qui n'était pas une pure conjecture, mais une prophétie) ; et qu'il doit lui-même comparaître devant César. Et ces paroles : « Dieu vous a donné tous ceux », ce n'est pas par vaine jactance qu'il les prononce, mais pour amener à la vraie foi ses compagnons de navigation : il ne leur parle pas ainsi pour qu'ils lui soient reconnaissants de ce qu'il a fait, mais pour qu'ils croient à la vérité de ses paroles. En disant : « Dieu vous a donné », c'est comme si Paul disait : ils ont mérité la mort, car ils n'ont pas voulu t'écouter. Mais en ta faveur, je consens à leur faire grâce.

« Et parce qu'il y avait longtemps que per-
« sonne n'avait mangé, Paul se levant au mi-
« lieu d'eux, leur dit : Sans doute, mes amis,
« vous eussiez mieux fait de me croire, et de
« ne point partir de Crète, pour nous épargner
« tant de peine et une si grande perte. Je vous
« exhorte néanmoins à avoir bon courage,
« parce que personne ne périra, et il n'y aura
« que le vaisseau de perdu. Car cette nuit
« même un ange de Dieu à qui je suis, et que
« je sers, m'a apparu et m'a dit : Paul, ne
« craignez point, il faut que vous comparais-
« siez devant César, et je vous annonce que
« Dieu vous a donné tous ceux qui naviguent
« avec vous. C'est pourquoi, mes amis, ayez
« bon courage : car j'ai cette confiance en Dieu
« que ce qui m'a été dit arrivera. Mais nous
« devons être jetés contre une certaine île. La
« quatorzième nuit, comme les vents nous
« poussaient de tous côtés sur la mer Adria-
« tique, les matelots crurent vers minuit qu'ils
« approchaient de quelque terre ; et ayant
« jeté la sonde, ils trouvèrent vingt brasses, et
« un peu plus loin ils en trouvèrent quinze.
« Mais craignant que nous n'allassions donner
« contre quelque écueil, ils jetèrent quatre
« ancres du côté de la poupe, et ils attendaient
« avec impatience que le jour parût. Or, comme
« les matelots cherchaient à s'enfuir du vais-
« seau, et qu'ils descendaient l'esquif en mer,
« sous prétexte d'aller jeter les ancres du côté
« de la proue, Paul dit au centenier et aux
« soldats : Si ces gens-ci ne demeurent pas
« dans le vaisseau, vous ne pouvez vous sau-
« ver. Alors les soldats coupèrent les câbles de
« l'esquif et le laissèrent tomber (12-32) ».

Il nous montre par là que les matelots, ne croyant pas à la vérité de ses paroles, étaient sur le point de s'éloigner du navire : mais le centenier et tous les soldats qui étaient avec lui, ne partageaient pas leur incrédulité. Voilà pourquoi il dit : « Si ces gens-ci prennent la « fuite, vous ne pouvez vous sauver ». Au fond, il ne parle pas ainsi pour épargner ce malheur à ceux auxquels il s'adresse, mais pour retenir les matelots, et pour que la prophétie tout entière s'accomplisse.

Paul leur enseigne à tous sa sublime philosophie comme s'ils étaient réunis dans une église, et il les retire du milieu des dangers. Et la Providence permet que d'abord l'on n'ajoute pas foi aux discours de Paul, afin que l'expérience même des événements ramène la confiance en ses paroles. Et c'est ce qui arriva. Puis, il les exhorte à prendre de la nourriture, et c'est ce qu'ils font ; et lui-même en prend le premier, pour leur persuader, non par des paroles, mais par des actes, que la tempête ne doit faire aucun mal à leurs corps ; bien plus, qu'elle doit profiter à leurs âmes. « Au point « du jour, Paul les exhorta tous à prendre de « la nourriture, disant : Il y a aujourd'hui « quatorze jours que vous êtes à jeun, et que « vous n'avez rien pris en attendant la fin de « la tempête. C'est pourquoi je vous exhorte à « prendre de la nourriture, pour vous pou-
« voir sauver ; car il ne tombera pas un seul « cheveu de la tête d'aucun de vous. Après « avoir dit cela, il prit du pain, et ayant rendu « grâces à Dieu devant tous, il le rompit, et « commença à manger. Tous les autres prirent « courage à son exemple, et se mirent aussi à « manger. Or, nous étions dans le vaisseau « deux cent soixante-seize personnes en tout. « Quand ils furent rassasiés, ils soulagèrent « le vaisseau en jetant le blé dans la mer. Le « jour étant venu, ils ne reconnurent point « quelle terre c'était ; mais ils aperçurent un « golfe ayant un rivage, et ils résolurent d'y « faire échouer le vaisseau, s'ils pouvaient. « Ils retirèrent les ancres, et lâchèrent en « même temps les attaches des gouvernails, et « s'abandonnant à la mer, après avoir déployé « la voile de l'artimon, ils tiraient vers le ri-
« vage à la faveur du vent. Mais ayant ren-
« contré une langue de terre qui avait la mer « des deux côtés, ils y firent échouer le vais-
« seau, et la proue s'y étant enfoncée demeu-
« rait immobile, mais la poupe se rompit par « la violence des vagues (33-41) ».

3. Le démon tente de nouveau d'empêcher l'accomplissement de la prophétie ; déjà ils avaient décidé qu'un certain nombre de passagers seraient mis à mort : mais le centenier, voulant sauver Paul, ne le permit pas, tant il avait déjà d'attachement pour lui. « Les soldats « étaient d'avis de tuer les prisonniers, de peur « que quelqu'un d'eux, s'étant sauvé à la « nage, ne s'enfuît. Mais le centenier les en « empêcha parce qu'il voulait sauver Paul, et « il commanda que ceux qui pouvaient nager « se jetassent les premiers hors du vaisseau, « et se sauvassent à terre, et que les autres se « missent sur des planches et sur des pièces « du vaisseau. Et ainsi ils gagnèrent tous la « terre et se sauvèrent (42-44). Et s'étant ainsi

« sauvés, ils reconnurent que l'île s'appelait « Malte ». (Chap. XXVIII, 1.) Voyez-vous tout le bien qui est sorti de cette tempête? Si cette tempête est arrivée, ce n'est pas que la main de Dieu les ait abandonnés. Et comment, direz-vous, pouvaient-ils tenir ainsi à jeun, et ne prenant aucune nourriture ? Ils étaient sous l'empire d'une crainte si vive, qu'elle ne leur permettait pas de ressentir les atteintes de la faim, au moment même où ils allaient courir les plus grands dangers. Et la merveille est bien plus grande que, dans un tel moment, ils aient été sauvés du milieu des dangers, lui-même et tous les autres à cause de lui. « Et après avoir déployé la voile de l'ar- « timon, ils tiraient vers le rivage à la faveur « du vent ». Il dit cela pour montrer toute la violence de la tempête par laquelle ils étaient ballottés. Car ordinairement ce n'est pas cette manœuvre qu'ils exécutent. Et il a été dit plus haut (17) qu'ils abaissèrent les voiles (c'est ce qui a lieu, quand le vent est violent), pour se garantir ainsi contre l'impétuosité du vent. Et c'est dans l'Adriatique, où il est si difficile de se sauver, qu'ils se trouvaient exposés à tous ces dangers. « Or nous étions dans le « vaisseau deux cent soixante-seize personnes « en tout ». Et comment l'auteur de ce récit sait-il qu'il y avait un tel nombre de gens naviguant ensemble? Il est probable qu'ils ont demandé pour quel motif tous ces hommes naviguaient, et qu'ils ont ainsi tout appris. Ils ne prenaient aucune nourriture, parce qu'ils ne songeaient pas à manger en présence d'un si affreux danger.

Et voyez comme Paul sait mettre à profit, pour enseigner sa doctrine, tous ces retards, tous ces contre-temps! Et ce n'était pas un petit résultat que d'amener à la vraie foi tous ces hommes! Mais reprenons de plus haut les paroles de notre texte. « Mais parce que beau- « coup de temps s'était écoulé, et que la navi- « gation devenait périlleuse, Paul leur donna « cet avis : Mes amis, je vois que la naviga- « tion s'en va devenir très-fâcheuse et pleine « de périls ». Remarquez combien ce langage est exempt de tout orgueil : pour ne pas paraître, à leurs yeux, prophétiser, mais parler par simple conjecture. « Je vois », dit-il ; car ils ne l'eussent pas écouté, s'il leur eût dit cela tout de suite, et comme devant certainement arriver..... Dans l'ordre naturel des choses, ils étaient destinés à périr, mais Dieu y a mis des empêchements. « Mais le cente- « nier ajoutait plus de foi aux avis du pilote « qu'à ce que disait Paul ». Pour qu'il apparaisse clairement que ce n'est pas par conjecture que Paul a dit tout cela, le pilote dit tout le contraire, lui qui connaît par expérience ces sortes de choses. « Et comme le port « n'était pas propre pour hiverner ». Remarquez ceci : les lieux mêmes, ainsi qualifiés, nous apprennent que ce n'était pas par conjecture que Paul parlait de la sorte : ceux qui paraissent avoir parlé par conjecture, ce sont les passagers, et il y en avait un grand nombre de cet avis, qui conseillent au centenier de mettre à la voile. Mais cela ne leur servit de rien ; car ils ne tardèrent pas à être battus par la tempête, et furent obligés de jeter à la mer une partie de leur chargement. C'est pour montrer cela que le texte ajoute : « Et comme « nous étions rudement battus par la tempête, « nous jetâmes de nos propres mains les agrès « du vaisseau ». La Providence permet que tout cela arrive, pour qu'à l'avenir ils cessent d'être incrédules. L'ouragan se lève, et d'épaisses ténèbres les enveloppent. Pour éviter le naufrage, ils jettent à la mer et le blé et « tout le reste » ; car c'est ce que signifient ces mots : « Nous jetâmes les agrès du navire. Et « parce qu'il y avait longtemps que personne « n'avait mangé, Paul leur dit : Il fallait « m'écouter, pour vous épargner une si grande « perte ». Voyez-vous comme la tempête, et ces ténèbres qui les enveloppent, contribuent à les rendre plus dociles ? Quant au centenier, il se montre docile à ce point qu'il laisse les soldats couper les câbles de l'esquif, pour le laisser périr dans les flots. Et ne soyez pas surpris que les matelots ne montrent que plus tard leurs dispositions à croire : cette espèce d'hommes est effrontée, et croit difficilement à ce qu'on lui dit.

Mais vous, considérez ici la prudence de Paul. Il ne prend pas le ton du reproche, de la colère, mais se contente de leur dire doucement : « Il fallait ». Il savait, en effet, que celui qui prend ce ton au moment d'un grand désastre, est mal accueilli, mais qu'il n'en est pas ainsi lorsque le plus grand danger est passé. Il ne les presse donc que lorsqu'ils ont perdu tout espoir de se sauver, et alors même, il leur annonce des choses utiles. « Quand la « quatorzième nuit fut arrivée », dit le texte, « pleins de crainte, ils attendaient avec impa-

« tience que le jour vînt ». Il s'exprime ainsi, de peur que quelqu'un ne vienne à dire qu'il n'était rien arrivé. Et leur frayeur montre bien ce qui s'était passé en effet. « Pleins de « crainte », dit-il, « ils attendaient avec impa- « tience que le jour vînt ». La position est dangereuse; car c'est sur la mer Adriatique que tout cela arrive; et depuis longtemps ils n'avaient pas mangé. « Il y a aujourd'hui qua- « torze jours », dit-il, « que vous êtes à jeun, « et que vous n'avez rien pris en attendant la « fin de la tempête ». Ainsi, tout concourait à les mettre, pour ainsi dire, aux portes de la mort. C'est pourquoi il ajoute : « Je vous « exhorte à prendre de la nourriture, car ce « n'est qu'ainsi que vous pourrez vous sau- « ver », c'est-à-dire, prenez de la nourriture pour ne pas mourir de faim. « Et ayant pris « du pain », dit le texte, « il rendit grâces à « Dieu ».

4. Cette action de grâces pour ce qui vient de se passer non-seulement les fortifie, mais encore leur donne du courage. « Or, nous « étions dans le vaisseau deux cent soixante- « seize personnes en tout ». C'est de tout ce monde qu'il a dit : « Il ne périra pas, d'entre « vous, une seule âme ». Cette prédiction qu'ils seront tous sauvés, ne peut partir que d'une âme qui est en possession d'une certitude pleine et entière. « Quand ils furent ras- « sasiés, ils soulagèrent le vaisseau en jetant « le blé dans la mer ». Avez-vous remarqué qu'ils ne croient Paul qu'en ce qui concerne le conseil qu'il leur a donné de prendre de la nourriture, et que déjà ils s'en rapportaient tellement à Paul pour tout le reste, qu'ils jetaient le blé dans la mer. Voyez comme ils se laissent aller, dans leurs actions, à des sentiments tout humains, sans que Paul les en empêche. « Le jour étant venu, ils lâchèrent « les attaches du gouvernail... Et les soldats « étaient d'avis de tuer les prisonniers ». Ne pensez-vous pas qu'en cela encore ceux-ci auront été reconnaissants envers Paul? En effet, c'est à cause de lui que le centenier ne permit pas qu'on les tuât. Et ce qui me fait croire que ces hommes étaient évidemment des scélérats, c'est qu'on se décide à les mettre à mort de préférence aux autres. Mais on n'en fit rien, parce qu'on en fut empêché par le centenier : les uns donc se sauvèrent à la nage, les autres sur des radeaux; de sorte qu'il n'y eut pas un seul des passagers qui n'échappât à la mort, et que la prophétie reçut enfin son accomplissement, bien que sans éclat, quant à la durée du temps écoulé : en effet, ce n'était pas plusieurs années à l'avance que Paul avait prédit ces événements, mais il s'était contenté de suivre comme pas à pas la marche naturelle des choses. Tout ici dépassait les espérances purement humaines, et ce ne fut qu'au prix de leur propre délivrance qu'ils apprirent qui il était. On dira peut-être : mais pourquoi n'a-t-il pas sauvé aussi le navire?

Pour qu'ils sussent bien à quels dangers ils venaient d'échapper, et parce que rien n'arrivait ici par l'effet d'un secours purement humain, mais par la main de Dieu qui les a sauvés, bien qu'ils n'aient plus de navire. Ainsi les justes, dans le déchaînement même des tempêtes, au milieu des flots d'une mer en courroux, non-seulement ne souffrent aucun mal, mais encore ont le pouvoir de sauver ceux qui sont avec eux. Si ces prisonniers, après que le navire a été ballotté par les flots et a fait naufrage, ont été sauvés par Paul, songez combien on doit s'estimer heureux de posséder dans sa maison un saint homme; car sur cette terre, bien des tempêtes tout autrement terribles que celles-là, se déchaînent sur nous; mais Dieu peut nous sauver, pourvu que nous écoutions les saints, comme firent ces prisonniers, pourvu que nous fassions ce qu'ils nous prescrivent. Et ils ne sont pas sauvés purement et simplement, mais encore ils ont porté avec eux la foi dans le monde. Bien qu'un saint soit enchaîné, il opère encore de plus grandes choses que ceux qui sont libres. Et remarquez que c'est ce qui arrive ici. Le centenier, tout libre qu'il était de ses mouvements, avait besoin de cet homme enchaîné; le pilote, si expérimenté dans son art, avait besoin de celui qui n'entendait rien à cet art, et qui, en réalité, était en ce moment le vrai pilote.

En effet, ce n'était pas ce navire-là, mais l'Eglise universelle qu'il gouvernait, non à l'aide d'un art tout humain, mais en vertu d'une science toute spirituelle, après avoir appris ce gouvernement de Celui qui est aussi le maître de la mer. Pour ce navire, il y a aussi bien des écueils, bien des flots soulevés, bien des souffles de malice. « Ce n'est que « combats au dehors, que frayeurs au dedans ». De sorte que le véritable pilote, c'était lui,

Jetez un coup d'œil sur l'ensemble de la vie humaine. Tantôt nous sommes l'objet de toute la bienveillance de nos semblables ; tantôt nous sommes ballottés au gré de leurs caprices, et souvent aussi nous tombons dans mille maux par nos propres folies ou par nos propres négligences, mais bien plus encore parce que nous n'écoutons pas Paul, et que nous nous hâtons d'aller là où il ne veut pas que nous allions. En effet, maintenant encore il est embarqué avec nous, mais sans être enchaîné comme il l'était alors ; maintenant encore il exhorte ceux qui naviguent sur la mer de ce monde, et leur dit : « Prenez garde à vous-mêmes... « car je sais qu'après mon départ, il entrera « parmi vous des loups ravissants ». Et encore : « Dans les derniers jours, il viendra des « des temps fâcheux, et il y aura des hommes « amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux ». Et ce vent-là est bien le plus dangereux pour ceux qui traversent les flots agités de cette vie.

5. Restons donc où il nous ordonne de rester, dans la foi, qui est pour nous le port le plus sûr; écoutons-le plutôt que ce pilote qui est en nous, c'est-à-dire, notre raison. Ne faisons pas ce que nous suggère ce pilote, faisons ce que Paul nous recommande : il a déjà traversé sans péril bien d'autres tempêtes. N'attendons pas l'expérience pour nous instruire, mais avant toute expérience, sachons éviter l'outrage et la ruine. Ecoutons-le nous disant : « Ceux qui veulent devenir riches tombent « dans la tentation ». Ajoutons foi à ces paroles, sachant ce qui est arrivé à ceux qui n'ont pas voulu l'écouter. Et, dans un autre endroit, il explique d'où viennent les naufrages. « Quelques-uns ont fait naufrage, en « perdant la foi ». Persistez donc dans les doctrines qui nous ont été enseignées, et auxquelles vous avez cru. Ajoutons foi aux paroles de Paul, et nous serons délivrés de tous les périls, alors même que nous serions au plus fort de la tempête, que nous serions restés quatorze jours à jeun, que tout espoir de salut serait perdu, que nous serions plongés dans les plus épaisses ténèbres. Considérons l'univers entier comme un navire sur lequel nous voguons, et où nous avons pour compagnons de notre traversée des méchants, des hommes perdus de vices, les uns qui nous commandent, les autres qui nous gardent, et, à côté de quelques justes, comme Paul, des prisonniers, c'est-à-dire, des hommes qui sont dans les liens du péché. Si nous croyons à la parole de Paul, bien qu'enchaînés, nous ne périrons pas, mais, tout au contraire, nous serons délivrés de nos chaînes. Car, à nous aussi, Dieu pardonnera en sa faveur. Ne pensez-vous pas que les péchés et les passions sont de bien lourdes chaînes ? C'est sur l'homme tout entier, et non sur ses mains seulement, qu'elles s'appesantissent. En effet, dites-moi : lorsqu'un homme, qui a acquis de grandes richesses, ne les emploie ni ne les dépense, mais les garde dans ses coffres, n'est-il pas chargé, par sa parcimonie même, de chaînes plus dures que quelque prisonnier que ce puisse être? De même, quand un homme s'abandonne aux caprices du sort, ne se charge-t-il pas d'une autre espèce de chaînes? Et lorsqu'il se livre à des pratiques superstitieuses ; lorsqu'il consulte les présages; ou bien, lorsqu'il est la proie de quelque passion insensée ou de l'amour, ne trouve-t-il pas dans tout cela des chaînes plus lourdes que toutes celles qu'on pourrait imaginer? Et qui pourra briser toutes ces chaînes? Evidemment, nous ne pouvons en être délivrés que par l'aide de Dieu. Et une seule de ces choses suffit pour nous mettre en danger : mais si nous nous trouvons à la fois enchaînés, et ballottés par la tempête, jugez du danger dans lequel nous sommes. La faim, la tempête, la méchanceté de nos guides, un contre-temps, chacun de ces maux pris à part ne suffit-il pas pour nous perdre? Eh bien, c'est à tous ces maux réunis que Paul résista glorieusement.

Or, il en est de même aujourd'hui : retenons les saints auprès de nous, et il n'y aura pas de tempête. Que dis-je ? S'il s'élève une tempête, peu après un grand calme, une grande sérénité lui succéderont, et, par suite, nous serons délivrés de tout danger, comme cette veuve qui avait donné l'hospitalité à un saint, par l'intercession duquel son fils ressuscité fut rendu aux embrassements de sa mère. Là où les saints mettent les pieds, il n'arrivera rien de fâcheux; ou s'il arrive quelque chose de fâcheux, cela n'arrive que pour nous éprouver et procurer la plus grande gloire de Dieu. Faites en sorte que le pavé de vos demeures soit souvent foulé par de tels pieds, et il ne le sera pas par ceux du démon. Et il est bien juste qu'il en soit ainsi. Un suave parfum qui embaume l'air, ne laisse pas de place aux

odeurs désagréables : de même là où l'on respire le parfum de la sainteté, le démon expire comme suffoqué par ces exhalaisons mortelles pour lui, tandis que ce même parfum, se répandant partout, réjouit tous ceux qui ont le bonheur de vivre avec ce saint, et dilate leurs âmes. Là où croissent les ronces et les épines, là pullulent de hideuses bêtes; mais il ne croît ni ronces, ni épines, là où s'exerce l'hospitalité; car l'esprit de miséricorde et de charité, en y pénétrant, les retranche et les fait disparaître mieux que ne pourrait le faire la faux la plus tranchante ou le feu le plus violent. Ne craignez rien : de même que les renards respectent les lions, de même tout respecte l'empreinte des pas des saints. « Le juste », dit l'Ecriture, « a toute l'assurance d'un lion ». Introduisons ces lions dans nos demeures, et toutes ces bêtes seront mises en fuite, sans que ceux-ci aient besoin de pousser de grands cris; il leur suffira de parler. Car le rugissement du lion a moins de pouvoir pour mettre en fuite les bêtes sauvages, que la prière du juste pour mettre en fuite les démons; il n'a qu'à parler, ils tremblent. Mais, me direz-vous, où sont aujourd'hui de tels hommes? — Partout, si nous avons la foi, si nous cherchons, et si, pour trouver, nous n'épargnons pas nos peines. — Mais, dites-moi, où donc avez-vous cherché? Quand vous êtes-vous jamais occupé de ce soin? Si vous ne cherchez pas, ne soyez pas surpris que vous ne trouviez pas. « Celui « qui cherche, trouve », et non celui qui ne cherche pas. Allez entendre ceux qui vivent dans la solitude; il y en a dans toutes les parties de l'univers. Si vous ne pouvez pas recevoir ce saint dans votre maison, allez le trouver, liez-vous avec lui; ou, du moins, approchez-vous de sa demeure, pour que vous puissiez réussir à le voir et obtenir sa bénédiction. Car elle est puissante la bénédiction qui nous vient des saints : ne négligeons rien pour l'obtenir, afin qu'à l'aide de leurs prières, nous puissions jouir de la miséricorde de ce Dieu, qui fait la force des saints, par la grâce et la charité de son Fils unique, avec lequel, gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LIV.

ET LES BARBARES NOUS TRAITÈRENT AVEC BEAUCOUP DE BONTÉ, CAR ILS NOUS REÇURENT TOUS CHEZ EUX, ET ILS ALLUMÈRENT UN GRAND FEU A CAUSE DE LA PLUIE ET DU FROID QU'IL FAISAIT. ALORS PAUL AYANT RAMASSÉ QUELQUES SARMENTS, ET LES AYANT MIS AU FEU, UNE VIPÈRE, QUE LA CHALEUR EN FIT SORTIR, LE PRIT A LA MAIN. (CHAP. XXVIII, VERS. 1-3, JUSQU'AU VERS. 16.)

ANALYSE.

1 et 2. Paul dans l'île de Malte, son arrivée à Rome.
3. Les tentations procurent de grands avantages. — Utilité des adversités.

1. Le texte nous explique de quelle manière les barbares leur témoignèrent leur humanité. « Ils nous reçurent tous chez eux », dit-il, « et allumèrent un grand feu ». Comme il était inutile qu'ils cherchassent à se sauver par un tel froid qui les aurait fait périr, ils allumèrent un grand feu. Paul ensuite jette dans le feu les sarments qu'il a ramassés.

Voyez-le toujours agissant, et ne cherchant jamais à faire des miracles sans raison et sans but, mais seulement par nécessité. Et au moment même où la tempête s'élevait, ce n'était pas sans avoir des raisons qu'il prophétisait. Ici donc il se contente d'alimenter le feu, sans chercher par cela à se donner la moindre importance, mais uniquement pour que ses compagnons de voyage puissent se réchauffer et se remettre par ce moyen. Et en ce moment même une vipère que la chaleur avait fait sortir, le prit à la main. « Et « quand les barbares virent cette bête qui « pendait à sa main, ils s'entredisaient : Cet « homme, c'est sans doute quelque meurtrier, « puisque, après avoir été sauvé de la mer, la « vengeance divine le poursuit encore et ne « veut pas le laisser vivre (4) ». Et ce n'est pas sans raison que la Providence permet qu'ils soient témoins de cet accident, et qu'ils en parlent en ces termes, afin que, lorsque le miracle sera arrivé, ils ne refusent pas d'y croire. Et voyez comme le sens commun et la raison naturelle se montrent, dans toute leur rectitude, même chez les barbares; voyez tout ce qu'il y a d'honnêteté dans leurs sentiments, et de réserve dans leurs jugements. Et ceux-ci sont les premiers à voir, afin qu'ils en admirent davantage ce qui va arriver. « Mais Paul ayant secoué la vipère dans le feu, « n'en reçut aucun mal. Les barbares s'atten- « daient à ce que sa main s'enflerait, ou qu'il « tomberait mort tout d'un coup : mais après « avoir attendu longtemps, lorsqu'ils virent « qu'il ne lui en arrivait aucun mal, ils « changèrent de sentiment, et dirent que « c'était un Dieu (5-6) ». Ceux qui s'attendaient à le voir tomber mort, voyant qu'il n'éprouvait aucun mal, disent maintenant : c'est un Dieu. Et voilà que de nouveau il est comblé d'honneurs par ces hommes, comme il le fut par cette multitude de la Lycaonie. « Or, il y avait en cet endroit un nommé Pu- « blius, le premier de cette île, qui nous reçut, « et exerça, avec une grande bonté, l'hospita- « lité envers nous pendant trois jours (7) ». Voilà un nouveau Publius, hospitalier comme le premier, vivant dans l'opulence. Celui-ci, qui ne savait rien de la religion du Christ, mais que le seul spectacle de leurs malheurs disposait à la pitié, les reçut et leur prodigua ses soins. « Or, il se rencontra que le père de « Publius était malade de fièvre et de dys- « senterie : Paul l'alla voir, et ayant fait sa « prière, il lui imposa les mains et le guérit « (8) ». Il méritait bien d'obtenir de Paul ce service, et celui-ci, par un échange de bons procédés, guérit son père. « Après ce miracle, « tous ceux de l'île qui étaient malades, vin- « rent à lui, et ils furent guéris. Ils nous ren- « dirent aussi de grands honneurs, et ils nous « pourvurent de tout ce qui était nécessaire « pour notre voyage (9-10) ». C'est-à-dire, tout ce qui était nécessaire, soit à nous, soit aux autres qui étaient avec nous : considérez qu'à cause de Paul, après avoir échappé à la tempête, ils ne restent pas privés de soins, et sont même entourés de tous les égards d'une généreuse hospitalité; car ils furent nourris en cet endroit pendant trois mois. Ecoutez de quelle manière la suite du texte établit qu'ils sont demeurés là pendant tout ce temps.

« Au bout de trois mois, nous nous embar- « quâmes sur un vaisseau d'Alexandrie, qui « avait passé l'hiver dans l'île, et qui portait « pour enseigne : Castor et Pollux. Nous abor- « dâmes à Syracuse où nous restâmes trois « jours. De là, en côtoyant la Sicile, nous vîn- « mes à Rhégium, et un jour après, le vent du « midi s'étant levé, nous arrivâmes en deux « jours à Pouzzoles, où nous trouvâmes des « frères qui nous prièrent de demeurer sept « jours auprès d'eux, et ensuite nous prîmes « le chemin de Rome. Lorsque les frères de « Rome eurent appris des nouvelles de notre « arrivée, ils vinrent au-devant de nous jus- « qu'au lieu appelé le *Marché d'Appius* et les « *Trois Hôtelleries*. Et Paul les ayant vus, ren- « dit grâces à Dieu, et fut rempli d'une nou- « velle confiance (11-15) ». Voyez comme tout cela arrive à cause de Paul, et pour amener à la foi les prisonniers, les soldats, le centenier. Car alors même qu'ils eussent été de pierre, ils ne pouvaient manquer de se faire une haute idée de lui, par les conseils qu'il leur avait donnés, par les prophéties qu'il avait fait entendre, par les miracles qu'il avait opérés, et enfin par ses bienfaits : car c'était à lui qu'ils devaient d'avoir été nourris si longtemps. Remarquez de quelle manière, quand le jugement est droit, et qu'aucune passion ne le trouble, il accueille les pensées droites et sages. La prédication chrétienne avait déjà pénétré en Sicile, elle était arrivée jusqu'à Pouzzoles, puisqu'ils y trouvent un certain nombre de frères auprès desquels ils demeurent. Là,

d'autres que la renommée avait attirés, vinrent au-devant d'eux ; l'affection qui unissait entre eux tous ces frères était si vive, qu'ils ne furent pas troublés dans leur résolution par cette pensée que Paul était dans les fers, mais se hâtèrent de venir au-devant de lui. — Avez-vous remarqué en même temps comme l'âme de Paul, en cette circonstance, s'ouvre à des sentiments tout humains. Les ayant vus, dit notre texte, il fut rempli d'une nouvelle confiance. Bien qu'il eût déjà opéré tant de prodiges, il n'en puisa pas moins, dans cette vue de ses frères, de nouvelles forces, un nouveau courage. Et cela nous apprend que, comme celle des autres hommes, son âme s'abandonnait tantôt au découragement, tantôt à l'espérance. « Quand nous fûmes arrivés à Rome, il « fut permis à Paul de demeurer où il voudrait « avec un soldat qui le gardait (16) ». C'est une bien forte preuve qu'il était l'objet de l'admiration publique : déjà on ne le mettait plus sur le même rang que les autres prisonniers. « Or « il arriva que, trois jours après, Paul pria les « principaux d'entre les Juifs de le venir trou- « ver ». Trois jours après, c'est-à-dire, avant qu'on eût eu le temps de semer des préventions dans leurs esprits. Qu'y avait-il de commun entre eux et lui? Ce n'étaient pas ces Juifs qui devaient l'accuser. — Mais Paul néglige cette circonstance : il veut leur enseigner sa doctrine dès ce moment.

2. Les Juifs donc qui avaient été témoins de tant de prodiges, le persécutaient, le chassaient ; et les barbares, qui n'avaient rien vu, étaient touchés de compassion au seul spectacle de ses malheurs. « Cet homme », disent-ils, « est sans aucun doute quelque meurtrier ». Ils ne disent pas simplement: « C'est un meur- « trier » ; mais : « sans aucun doute » , c'est-à-dire, qu'à leurs yeux la chose est certaine. « Et « la vengeance divine », ajoutent-ils, « le poursuit « encore et ne veut pas le laisser vivre ». En parlant ainsi, ils montraient qu'ils tenaient grand compte de la Providence, de sorte que les barbares étaient beaucoup plus philosophes que les philosophes mêmes. Ceux-ci, en effet, croient devoir retrancher ce monde sublunaire de l'ensemble des êtres auxquels s'étend l'action de la Providence ; ceux-là, au contraire, croient que Dieu est présent partout, et que, l'on a beau se soustraire à son action, on finit toujours par se retrouver sous sa main puissante. Et voyez que non-seulement ils ne se permettent absolument rien contre Paul, mais encore qu'ils le respectent, touchés de ses malheurs. Et on ne les voit pas publier partout ce qu'ils pensent sur son compte; c'est en se parlant entre eux qu'ils disent : « Cet « homme est sans doute quelque meurtrier », et les chaînes dont ils le voyaient chargé, ainsi que ses compagnons, éveillaient naturellement ce soupçon dans leur esprit. Qu'ils rougissent ceux qui disent : Ne faites pas du bien à ceux qui sont en prison. — Que cette conduite des barbares les fasse rougir : ces barbares ne savaient pas qui étaient ces hommes, mais il leur a suffi d'apprendre, au seul spectacle de leurs infortunes, qu'ils étaient des hommes, et à l'instant même ils les ont accueillis avec humanité.—« Après avoir attendu longtemps », c'est-à-dire, que pendant longtemps ils s'attendaient à ce que Paul mourrait. Mais lui secoua la vipère dans le feu, et leur montra sa main qui n'avait reçu aucun mal. A cette vue, ils furent comme frappés de stupeur et d'étonnement. Et ce prodige ne fut pas opéré à leurs yeux d'une manière soudaine; ils attendirent quelque temps avant de l'apercevoir, de manière que l'imagination n'était ici pour rien, et qu'il n'y avait ni supercherie, ni surprise. « Il y avait en cet endroit des terres qui appar- « tenaient à un nommé Publius, le premier « de cette île, qui nous reçut fort humaine- « ment, et exerça envers nous l'hospitalité ». Expressions bien justes, car il n'appartient qu'à un homme bon et généreux de donner l'hospitalité à deux cent soixante et dix personnes. Mais considérez les grands profits que donne l'hospitalité ! Ce n'est pas par nécessité, ce n'est pas malgré lui, mais parce qu'il pense y trouver quelque avantage, qu'il leur donne l'hospitalité pendant trois jours : c'est donc à bon droit qu'il reçoit la récompense de tant de générosité, récompense qui passe de beaucoup tout ce qu'il a fait. En effet, Paul commence par guérir son père de la dyssenterie à laquelle il était sur le point de succomber, et non-seulement son père, mais encore beaucoup d'autres malades qui le dédommagent de ses soins, en lui prodiguant les témoignages de respect et les provisions au moment de son départ. « Ils nous rendirent de grands honneurs, et « ils nous pourvurent de tout ce qui nous était « nécessaire pour notre voyage ». Ce n'est pas que Paul reçoive tout cela comme un salaire : loin de nous cette idée ! Mais ainsi s'accom-

plissent ces paroles de l'Ecriture : « L'ouvrier « mérite de recevoir sa nourriture ». (Matth. x, 10.) Or, il est manifeste que ceux qui l'accueillirent ainsi durent recevoir de lui la parole de l'Evangile ; il ne se serait pas écoulé trois mois dans ces entretiens, s'ils n'avaient cru et produit de dignes fruits de leur foi. Et l'on peut induire de là que le nombre de ceux qui crurent fut considérable.

« Et nous nous embarquâmes », dit le texte, « sur un vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé « l'hiver dans l'île, et qui portait pour ensei- « gne : Castor et Pollux ». L'image de ces dieux était probablement peinte sur ce navire, et ainsi on peut croire que ceux qui le montaient étaient idolâtres. Voyez d'abord les lenteurs de leur voyage, puis comme ils se hâtent d'arriver. « Mais il fut permis à Paul de demeurer « où il voudrait ». Paul était désormais si respectable à leurs yeux, qu'il lui était permis de demeurer à part ; et cela n'a rien d'étrange : car si, précédemment, ils l'ont déjà accueilli avec bonté, à plus forte raison maintenant. « Et le vent du midi s'étant levé, nous arrivâ- « mes en deux jours à Pouzzoles, où nous « trouvâmes des frères qui nous prièrent d'y « demeurer sept jours ; et ensuite nous prîmes « le chemin de Rome. Lorsque les frères de « Rome eurent appris des nouvelles de notre « arrivée, ils vinrent au-devant de nous, jus- « qu'au lieu appelé le *Marché d'Appius*, et « aux *Trois Hôtelleries* ». Qu'ils soient sortis de Rome pour cette rencontre, parce qu'ils craignaient le danger qu'elle pouvait avoir pour eux dans Rome même, ce qui s'est passé jusqu'ici nous autorise à leur supposer ces sentiments. Remarquez que, dans le cours d'une aussi longue navigation, ils n'ont jamais débarqué dans aucune ville, mais dans une île ; et que l'hiver tout entier s'écoule dans cette navigation, tout se coordonnant et se concertant pour que ceux qui naviguent ensemble soient amenés à la vraie foi. « Il fut « permis à Paul de demeurer où il voudrait, « avec un soldat qui le gardait ». Précaution bien opportune, pour que personne ne pût lui tendre des embûches en cet endroit ; quant aux factions, il ne pouvait pas s'en former ici. Ainsi, ce soldat ne gardait pas Paul précisément, mais veillait à ce qu'il ne lui arrivât rien de désagréable. En effet, au sein d'une si grande cité, résidence de l'empereur, de l'empereur à qui Paul en avait appelé, il ne pouvait se passer rien qui fût contraire à l'ordre. C'est ainsi que c'est toujours au moyen de ce qui semble être contre nous, qu'arrive tout ce qui est pour nous. — Ayant appelé auprès de lui les premiers d'entre les Juifs, il s'entretient avec eux, et ceux qui ne pouvant s'accorder ni avec lui, ni entre eux, se retirent, s'attirent de sa part de sévères paroles auxquelles ils n'ont rien à répondre, car déjà il ne leur était plus permis de rien tenter contre lui. Ce qui a lieu d'étonner, c'est que tout ce qui nous arrive d'heureux ne se réalise pas à l'aide d'événements qui paraissent concourir à notre sécurité, mais à l'aide d'événements tout contraires.

Pour bien voir cela, remontons plus haut. Pharaon ordonna que les enfants fussent jetés dans le Nil. Si ces enfants n'y avaient pas été jetés, si Pharaon n'avait pas donné cet ordre, Moïse n'eût pas été sauvé et élevé dans le palais des rois. Au moment où on le sauvait des eaux, il n'était pas élevé en honneur ; il l'a été au moment où il a été exposé. Et Dieu agissait ainsi pour montrer les ressources infinies de sa sagesse et de sa puissance. Un Juif le menaça, en lui disant : « Est-ce que tu voudrais « me tuer? » (Exod. II, 14.) Et cela lui fut utile. Ce fut aussi par une permission spéciale de la Providence, qu'il eut cette vision dans le désert, qu'il philosopha dans ce même désert, et y vécut en sûreté jusqu'au temps marqué par elle. Et il en est ainsi de tous les piéges qui lui sont tendus par les Juifs. De chacune de ces épreuves, il reçoit un nouvel éclat, et c'est aussi ce qui arrive à Aaron ; ils se lèvent contre lui, et ils ne font qu'ajouter par là à sa gloire : car c'est après cet événement, que sa robe sacerdotale se pare de broderies, qu'une tiare couvre sa tête, que tout l'ensemble de son costume devient plus riche et plus orné, et que, par la suite, les lames d'airain de son pectoral excitent l'admiration, comme si c'était à partir de ce moment que le caractère divin de son élévation est au-dessus de toute contestation. Vous connaissez parfaitement tous les détails de cette histoire : je puis donc passer rapidement. Mais si vous voulez, remontons encore plus haut sur le même sujet. Caïn tua son frère : mais par là on peut dire qu'il contribua à sa glorification. Ecoutez ce que dit l'Ecriture : « La voix du sang de ton « frère crie et s'élève devant moi ». (Gen. IV, 10.) Et ailleurs : « Sang qui parle plus avanta-

« geusement pour nous que celui d'Abel ». (Héb. xii, 24.) Caïn l'a délivré des incertitudes de l'avenir; il a augmenté l'éclat de la récompense qui lui était destinée : nous avons tous vu dans l'Ecriture la tendresse que Dieu avait pour lui. Quel tort lui a été fait, parce que sa vie a fini un peu plus tôt? Aucun. Que gagnent, dites-moi, ceux pour lesquels elle se prolonge un peu plus? Rien. Car le bonheur ne consiste pas à passer dans ce monde un peu plus ou un peu moins d'années, mais à bien user du temps que nous y passons.— Les trois enfants furent jetés dans la fournaise, et par là ils ont acquis une gloire immortelle. Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, et il en est sorti glorieux et triomphant.

3. Vous voyez que partout de grands biens sont sortis des épreuves, dans l'histoire de l'ancienne alliance. A combien plus forte raison doit-il en être ainsi dans la nouvelle! La malice des hommes ne fait que rendre la vertu plus éclatante, à peu près comme il arrive à celui qui, à l'aide d'un simple roseau, veut se battre contre le feu : on dirait qu'il le bat, mais en réalité le feu n'en devient que plus flamboyant, et le roseau se réduit en cendres. Ainsi la vertu se nourrit et se fortifie au milieu des piéges que lui tend la malice des hommes, et n'en devient que plus éclatante. Dieu se sert au besoin, pour nous grandir, des injustices mêmes qui nous sont faites. De même, le démon, lorsqu'il intervient dans quelque affaire semblable, ne fait qu'ajouter à la gloire de ceux qui supportent vaillamment ses attaques. Comment se fait-il, dites-vous, que les choses ne se soient pas passées ainsi à l'égard d'Adam, et que, tout au contraire, il ait été déchu de sa dignité première? Je réponds qu'à son égard aussi, Dieu s'est servi, comme il le fallait, de l'épreuve, et que c'est lui-même qui s'est causé tout le dommage qu'il a pu éprouver. Ce qui nous vient d'autrui, est pour nous la cause de grands biens : il n'en est pas de même de ce qui vient de nous-mêmes. Comme le tort que nous font les autres nous cause du chagrin, et que nous n'en ressentons pas pour le tort que nous nous faisons à nous-mêmes, Dieu se plaît à faire voir que celui qui est injustement traité par autrui, est glorifié, et qu'au contraire, celui qui se fait du tort à lui-même en éprouve du dommage, afin que nous supportions avec courage l'un de ces torts, et que nous nous abstenions de tout ce qui pourrait constituer l'autre. Au reste, ces deux genres de torts se réunissent en la personne d'Adam. — Pourquoi as-tu ajouté une foi aveugle aux paroles de ta femme? Pourquoi ne l'as-tu pas repoussée, lorsqu'elle te conseillait des choses funestes? Tu as été la cause de tout : car si c'était le démon, il faudrait que ceux qu'il tente pareillement, succombent et périssent tous; s'ils ne périssent pas tous, c'est donc à l'homme qu'il faut remonter pour trouver la cause première du péché.

Mais, direz-vous, si la cause du mal est en nous, faudra-t-il admettre que l'on se perd même sans l'intervention du démon? — Eh bien! c'est ce qui arrive : plusieurs se perdent en dehors de toute action du démon. Oui, celui-ci ne fait pas tout le mal; notre lâcheté seule est la cause de beaucoup de choses : ou, si c'est à l'action du démon qu'elles peuvent être attribuées, c'est nous-mêmes qui lui avons fourni l'occasion d'agir. Dites-moi, à quel moment le démon eut-il tout pouvoir sur Judas? — Lorsque Satan, me direz-vous, entra en lui. — Mais écoutez pour quel motif il y entra : parce que c'était un voleur, et qu'il dérobait l'argent des aumônes. — Judas lui-même a donc ouvert à Satan une large entrée. Ainsi, ce n'est pas le démon qui prend l'initiative : c'est nous qui l'appelons et le recevons en nous. — Mais, direz-vous, sans lui, le mal que nous commettons ne serait pas si grand. — Oui, mais dans ce cas, nous devrions nous attendre à d'affreux supplices : maintenant, mes chers amis, et dans l'état actuel des choses, une certaine douceur tempère les châtiments infligés à nos fautes. Si c'était de nous-mêmes, et de nous seuls qu'elles procédaient, ces châtiments seraient intolérables. Dites-moi, la faute commise par Adam, s'il l'eût commise en dehors de tout conseil et de toute suggestion, qui eût pu ensuite le soustraire aux dangers auxquels cette première faute l'exposait? Dans ce cas, il n'eût pas commis de faute, direz-vous. — D'où le savez-vous? En effet, celui qui fut assez simple, assez sot, pour admettre un tel conseil, eût, à bien plus forte raison, agi par lui-même comme il l'a fait. Quel démon a soufflé dans l'âme des frères de Joseph le feu de la jalousie? — Veillons sans cesse sur nous-mêmes, mes chers amis, et les piéges mêmes du démon tourneront à notre gloire. Quel mal fit-il à Job en déployant contre lui tous ses artifices? — Ne nous parlez pas ainsi, direz-

vous : un infirme est nécessairement exposé à éprouver quelque dommage. — Oui, mais cet infirme éprouvera ce dommage, alors même que le démon n'existerait pas. — Me direz-vous que ce dommage sera bien plus grand, si, à cette cause première de mal pour lui, s'ajoute l'opération même du démon? — Je vous réponds qu'il est moins puni, si c'est avec cette coopération qu'il pèche : car tous les péchés ne sont pas suivis des mêmes châtiments. Ne nous trompons pas nous-mêmes : si nous veillons sur nous, le démon ne sera pas en nous l'auteur du mal : celui-ci sert bien plutôt à nous secouer dans notre sommeil, à nous réveiller. En effet, supposez un moment avec moi qu'il n'y a pas de bêtes féroces, qu'il n'y a pas d'intempéries de l'air, qu'il n'y a pas de maladies, de douleurs, de chagrins, ni aucun autre mal physique de ce genre : dites-moi, dans ce cas, que serait l'homme? A mon avis, il ressemblerait plus au plus vil des animaux qu'à un homme, plongé qu'il serait dans toutes les voluptés, sans que rien ne vînt jamais le troubler dans ses grossières jouissances. Actuellement, les soucis, les inquiétudes dont il est assailli, sont pour lui comme un apprentissage, comme une école de philosophie, un excellent instrument d'éducation et de perfectionnement moral. Faites une autre supposition : figurez-vous l'homme élevé dans un palais, exempt de toute douleur, de tout souci, de toute préoccupation d'esprit, sans aucune occasion de se mettre en colère ou d'éprouver quelque déception, pouvant faire tout ce qu'il veut, obtenant tout ce qu'il désire, et trouvant toujours ses semblables disposés à lui obéir : est-ce qu'un tel homme, au point de vue rationnel, ne serait pas au-dessous de quelque animal que ce puisse être?

Dans ce monde donc, les malheurs, les souffrances sont pour l'âme comme la pierre à aiguiser : aussi les pauvres, ballottés, éprouvés qu'ils sont par tant de tempêtes, sont-ils, en général, plus intelligents que les riches. Un corps paresseux et toujours en repos est sujet aux maladies, et perd même, dans cette inertie, quelque chose de sa beauté naturelle : il en est tout autrement d'un corps qui trouve dans le travail l'occasion d'exercer ses forces. L'âme éprouve quelque chose de semblable. Le fer se rouille, si on ne s'en sert pas; il brille, au contraire, si on l'emploie à quelque usage. Il en est ainsi de l'âme : il lui faut le mouvement; or, le mouvement, elle le trouve dans les épreuves et dans les soucis qui l'assiégent. Si l'âme est privée de mouvement, les arts eux-mêmes périssent; or, le mouvement pour elle naît des difficultés qu'elle rencontre, des contrariétés qu'elle éprouve. Sans les contrariétés, il n'y aurait rien pour la mettre en mouvement, de même que l'art lui-même ne trouverait pas de matière à s'exercer, si la perfection existait partout dans les œuvres de la nature. L'âme aurait une certaine laideur si, sans effort de sa part, elle était comme portée partout. Ne voyez-vous pas que nous prescrivons aux nourrices de ne pas porter toujours les enfants dans leurs bras, de peur que cela ne tourne pour eux en habitude, et qu'ils ne deviennent faibles et maladifs. Ceux qui sont nourris sous les yeux mêmes de bons parents sont souvent plus chétifs que les autres, par suite des ménagements excessifs dont ils sont l'objet et qui altèrent leur santé. Une douleur modérée, des inquiétudes modérées, et même une certaine pauvreté, sont bonnes à l'âme : car les bonnes choses, et leurs contraires, mais à un degré modéré, nous rendent également forts; c'est leur excès seul qui nous perd : l'excès des unes nous amollit, l'excès des autres nous brise. N'avez-vous pas remarqué que c'est ainsi que le Christ a élevé ses disciples? Si ceux-ci avaient besoin de passer par les épreuves, à combien plus forte raison nous sont-elles nécessaires? Si elles nous sont nécessaires, ne nous fâchons pas, mais, tout au contraire, réjouissons-nous dans les tribulations : car tels sont les remèdes qu'il convient d'appliquer à nos blessures : les uns sont amers, les autres sont doux : employé séparément, chacun de ces deux genres de remèdes serait tout à fait inefficace. Rendons donc grâces à Dieu pour toutes ces choses prises ensemble; car ce n'est pas sans raison qu'il permet qu'elles nous arrivent toutes indistinctement, mais parce que cela convient au plus grand bien de nos âmes. Elevant donc vers lui nos cœurs reconnaissants, rendons-lui grâces, glorifions-le, luttons courageusement, en songeant que nos épreuves ne durent qu'un temps, et en tournant toutes nos pensées vers les biens de l'éternité, afin que, après avoir supporté avec résignation, soutenus par ces pensées, le poids de nos misères présentes, nous méritions d'obtenir de Dieu les biens à venir, par la grâce et

la bonté de son Fils unique, avec lequel, gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE LV.

TROIS JOURS APRÈS, PAUL PRIA LES PRINCIPAUX D'ENTRE LES JUIFS DE LE VENIR TROUVER ; ET QUAND ILS FURENT VENUS, IL LEUR DIT : « MES FRÈRES, QUOIQUE JE N'EUSSE RIEN COMMIS CONTRE LE PEUPLE, NI CONTRE LES COUTUMES DE NOS PÈRES, J'AI ÉTÉ FAIT PRISONNIER A JÉRUSALEM, ET MIS ENTRE LES MAINS DES ROMAINS QUI, M'AYANT EXAMINÉ, ME VOULAIENT METTRE EN LIBERTÉ, PARCE QU'ILS NE ME TROUVAIENT COUPABLE D'AUCUN CRIME QUI MÉRITAT LA MORT. MAIS LES JUIFS S'Y OPPOSANT, J'AI ÉTÉ CONTRAINT D'APPELER A CÉSAR, SANS QUE J'AIE DESSEIN NÉANMOINS D'ACCUSER EN AUCUNE CHOSE CEUX DE MA NATION. C'EST POUR CE SUJET QUE JE VOUS AI PRIÉS DE VENIR ICI, AFIN DE VOUS VOIR ET DE VOUS PARLER ; CAR C'EST POUR L'ESPÉRANCE D'ISRAEL QUE JE SUIS LIÉ DE CETTE CHAÎNE ». (CHAP. XXVIII, VERS. 17-20, JUSQU'A LA FIN DU LIVRE DES ACTES.)

ANALYSE.

1 et 2. Paul s'entretient avec les Juifs de Rome. — Il leur démontre la vérité du Christianisme par les prophéties.
3. Eloge de saint Paul. — Comparaison de l'éloquence de l'apôtre avec la mer.

1. C'est bien à propos qu'il convie ainsi les principaux d'entre les Juifs à avoir un entretien avec lui. Il désirait à la fois se justifier lui-même et justifier les autres : lui-même, de peur qu'ils ne l'accusassent et que cela ne leur fît du tort ; les autres, de peur qu'il ne semblât que c'était d'eux que dépendait l'issue de toute cette affaire. Car il est vraisemblable que le bruit s'était répandu, qu'il avait été livré par les Juifs ; or, cette circonstance suffisait pour frapper l'esprit des Juifs de Rome. Il va donc au plus tôt au-devant de cette difficulté, et voyez avec quelle douceur il entame sa propre défense : « Mes frères, quoique je « n'eusse rien commis contre le peuple, ni « contre les coutumes de nos pères, j'ai été fait « prisonnier à Jérusalem, et mis entre les mains « des Romains ». Après ces paroles, comme il était vraisemblable que quelques-uns de ceux qui l'entendaient allaient dire : « Mais com- « ment croire qu'il ait été livré par eux sans « raison ? » il ajoute : « Qui, m'ayant examiné, « me voulaient mettre en liberté » ; comme s'il disait : Ils attestent mon innocence, les magistrats des Romains, lesquels m'ont jugé et voulaient me mettre en liberté. — Mais pourquoi donc ne t'ont-ils pas mis réellement en liberté ? — « Les Juifs s'y opposant », ajoute-t-il. Voyez-vous comme il atténue leurs fautes ? Car s'il eût voulu les aggraver, il n'avait qu'à prendre, à leur sujet, un ton plus vif et plus véhément. Il se contente d'ajouter : « J'ai été contraint d'en appeler à César ». Ainsi tout tourne à l'indulgence et au pardon. Ensuite, de peur que l'on ne dise : « Mais quoi ! « est-ce donc pour avoir un prétexte de les « accuser, que tu en as appelé ? » Il prévient tout malentendu, en ajoutant : « Sans que « j'aie dessein néanmoins d'accuser en aucune « chose ceux de ma nation ». C'est-à-dire, j'en ai appelé à César, non pour avoir occasion de les accuser, mais pour échapper au danger qui me menaçait moi-même. Car c'est à cause de vous que je suis chargé de ces chaînes.

Tant s'en faut que je sois animé de sentiments de haine à votre égard, qu'au contraire c'est pour vous que je suis chargé de chaînes.

Et eux, que disent-ils? Ils sont tellement gagnés par ce discours, qu'ils parlent comme s'ils cherchaient à se justifier eux-mêmes vis-à-vis de lui, et non-seulement eux-mêmes, mais encore leurs compatriotes. « Ils lui ré-« pondirent : Nous n'avons point reçu de let-« tres de Judée sur votre sujet, et il n'est venu « aucun de nos frères de ce pays-là qui nous « ait dit du mal de vous. Mais nous voudrions « bien que vous nous dissiez vous-même vos « sentiments ; car ce que nous savons de cette « secte, c'est qu'on la combat partout (21-22) ». Comme s'ils disaient : Ni par lettres, ni verbalement, ils ne nous ont dit aucun mal de vous : toutefois nous voulons vous entendre vous-même à ce sujet. Et ils prennent les devants quant à la manifestation de leurs propres sentiments, en ajoutant : « Ce que nous « savons de cette secte, c'est qu'on la combat « partout ». Ils ne disent pas : « Nous la com-« battons », mais « on la combat », se justifiant ainsi de tout reproche d'opposition. « Ayant donc pris jour avec lui, ils vinrent en « grand nombre le trouver dans sa demeure, « et il leur prêchait le royaume de Dieu, leur « confirmant ce qu'il leur disait par plusieurs « témoignages; et depuis le matin jusqu'au « soir, il tâchait de leur persuader la foi de « Jésus par la loi de Moïse et par les prophètes. « Les uns croyaient ce qu'il disait, et les autres « ne le croyaient pas ». Avez-vous remarqué qu'il ne leur répond pas immédiatement, mais qu'il leur fixe un jour pour venir l'entendre? Et quand ils sont venus, c'est la loi de Moïse, ce sont les prophètes, qui sont le point de départ et le fondement de ses discours : « Et « les uns croyaient, les autres ne croyaient « pas. Et ne pouvant s'accorder entre eux, ils « se retiraient. Ce qui donna sujet à Paul de « leur dire cette parole : C'est avec grande rai-« son que le Saint-Esprit, qui a parlé à nos « pères par le prophète Isaïe, a dit : Allez vers « ce peuple, et lui dites : Vous écouterez, et « en écoutant, vous n'entendrez pas; vous ver-« rez, et en voyant, vous ne verrez point. Car « le cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs « oreilles sont devenues sourdes; et ils ont « bouché leurs yeux de peur que leurs yeux « ne voient, que leurs oreilles n'entendent, « que leur cœur ne comprenne, et que, s'étant « convertis, je ne les guérisse (23-27) ». Pendant qu'ils se retiraient en disputant les uns contre les autres, il leur cite Isaïe, non pour injurier ceux qui ne croient pas, mais pour confirmer dans leur foi ceux qui croient. Que dit Isaïe? « Vous écouterez, et en écoutant, « vous n'entendrez point ». Voyez-vous comme implicitement il montre qu'ils sont indignes de tout pardon, puisque, ayant un prophète qui, d'avance, il y a tant de siècles, leur a avancé tout cela, ils ne se sont pas convertis? Par ces mots : « C'est avec grande raison », il fait voir que c'est bien justement qu'ils ont été exclus du pardon, de sorte qu'il n'a été donné qu'aux gentils de connaître ce mystère. Et quant à la résistance et à l'endurcissement des Juifs, ils n'ont rien qui doive nous surprendre: Ils avaient été prédits, il y a bien longtemps. Cherchant toutefois à faire naître en eux une sainte jalousie à la pensée de la conversion des gentils, il ajoute : « Sachez donc que ce salut « de Dieu est envoyé aux gentils, et qu'ils le « recevront. Lorsqu'il leur eût dit ces choses, « les Juifs s'en allèrent, ayant de nouveau de « grandes conversations entre eux. Paul en-« suite demeura deux ans entiers dans une « maison qu'il avait louée, et où il recevait « tous ceux qui le venaient voir, prêchant le « royaume de Dieu, et enseignant ce qui re-« garde le Seigneur Jésus-Christ avec toute « liberté, sans que personne l'en empêchât. « Ainsi soit-il (28, 31) ». Ainsi éclate au grand jour la liberté dont il jouit : lui qu'on avait empêché de prêcher en Judée, prêche à Rome sans aucun obstacle, puisqu'il y demeure deux ans s'y livrant sans relâche à la prédication.

2. Mais reprenons. « C'est pour ce sujet, « dit-il, que je vous ai priés de venir ici, afin « de vous voir », c'est-à-dire, j'ai désiré vous voir, afin d'empêcher que le premier venu ne m'accusât devant vous, en vous disant ce qui lui passerait par l'esprit sur les vrais motifs qui m'ont amené ici. Croyez bien que je n'y suis pas venu pour faire du mal aux autres, en évitant moi-même d'en recevoir. Eux lui répondirent : « Nous voudrions bien « que vous nous dissiez vous-même vos senti-« ments ». Voyez comme ils lui parlent ici avec plus de douceur. « Nous voudrions bien », disent-ils, et ils sont disposés à rendre compte eux-mêmes de leurs propres sentiments sur ces mêmes choses, et c'est pour cela qu'ils sont venus au jour marqué. Mais c'est là une

preuve qu'ils se condamnent formellement eux-mêmes, qu'ils n'ont eu eux-mêmes aucune confiance. S'ils avaient eu cette confiance, ils se seraient concertés entre eux pour s'emparer de lui ; mais comme cette assurance leur manque, ils mettent une certaine lenteur à se rendre auprès de lui. Et ce qui prouve bien que le cœur leur manquait, c'est qu'ils furent obligés de s'y prendre, à cet égard, à plusieurs reprises. « Et les uns « croyaient ce qu'il disait, et les autres ne le « croyaient pas, et ne pouvant s'accorder entre « eux, ils se retiraient » ; c'est-à-dire, que ceux qui refusaient de croire s'en allaient. Remarquez qu'en ce moment ils n'ourdissent pas de complots pour lui tendre des embûches, comme ils l'avaient fait en Judée où ils étaient soumis au joug de la tyrannie. Pourquoi donc Dieu avait-il arrêté dans ses desseins qu'il se rendrait ici, pourquoi lui avait-il crié : « Hâte-« toi, sors promptement de Jérusalem ? » Pour faire éclater leur méchanceté et la vérité de la prophétie du Christ qui avait annoncé qu'ils ne voudraient pas recevoir ses envoyés ; pour que tout le monde sût que Paul était prêt à souffrir ; et enfin pour que la manière dont il était traité à Rome en ce moment, servît de consolation aux frères qu'il avait laissés en Judée où il avait souffert tant de maux. Et s'il a été exposé à tous ces maux en développant certains points de la doctrine judaïque, comment auraient-ils toléré qu'il leur prêchât tout ce qui concerne la gloire du Christ ?

On ne le supportait pas, quand il se soumettait aux purifications légales : comment l'eût-on supporté, s'il eût annoncé l'Evangile du Christ ? — Il s'est contenté de se montrer, et cette vue seule les a exaspérés. C'est donc à bon droit que le salut a été procuré aux gentils ; c'est à bon droit que l'apôtre a été envoyé dans les pays lointains pour que les gentils reçussent sa parole. Examinez ce qui se passe : il appelle d'abord à lui les Juifs, et ce n'est qu'après qu'il leur a fait connaître sa mission, qu'il se rend chez les gentils. Ces expressions dont il se sert : « Le Saint-Esprit a dit », n'ont rien qui doive nous surprendre ; car les paroles mêmes du Seigneur sont souvent mises dans la bouche d'un ange : « C'est avec grande « raison que l'Esprit-Saint a dit ». Cette expression est permise ici ; elle ne l'est pas quand il s'agit d'un ange. Lorsque nous exposons les paroles qui ont été prononcées par un ange, nous ne disons pas : « C'est avec grande raison « que l'ange a dit », mais : « C'est avec grande « raison que le Seigneur a dit ». — Ici nous lisons : « C'est avec grande raison que l'Esprit-« Saint a dit » ; comme s'il voulait dire : Ce n'est pas à moi que vous refusez de croire, mais à l'Esprit, et c'est ce que, depuis longtemps, Dieu avait prédit. « M'ayant examiné, « dit-il, ils voulaient me mettre en liberté » ; c'est-à-dire qu'ils voulaient me renvoyer absous, n'ayant rien trouvé en moi qui fût digne de condamnation. Et alors qu'il aurait fallu qu'ils l'arrachassent des mains des Romains, tout au contraire ils le leur livrent. Il lui restait encore tant de liberté, qu'ils n'ont pas eu le pouvoir de le condamner, et qu'ils se contentent de le livrer encore tout chargé de chaînes.

« J'ai été contraint d'en appeler à César ; « sans que j'aie dessein néanmoins d'accuser « en aucune chose ceux de ma nation ». C'est-à-dire : ce n'est pas pour attirer de mauvais traitements sur la tête des autres, mais pour m'en délivrer moi-même que j'ai agi ainsi, et cela, non de mon propre gré, mais contraint et forcé. Voyez quelle familiarité respire dans ses paroles : loin de s'aliéner leurs cœurs, il les attire au contraire à lui par ce mot : « de « ma nation ». Par là il se ménage un accès dans leur esprit pour la propagation de sa doctrine. Et il ne leur dit pas : Je n'accuse pas, mais « sans que j'aie dessein d'accuser », bien qu'il eût tant souffert de leur part en Judée. Voilà pourquoi il ne s'explique pas ouvertement, mais se contente de quelques allusions, et passe outre ; car, en ce moment, tout ce qu'il s'attachait à montrer, c'est que les Juifs de Judée l'avaient livré enchaîné aux Romains. Et maintenant c'était à eux (aux Juifs de Rome) à condamner cette conduite ; c'était à eux, du moins, à l'accuser, et bien plutôt ils les défendent ; mais par les choses mêmes qu'ils mettent en avant pour cette défense, en réalité ils les accusent. « Ce que « nous savons, disent-ils, de cette secte, c'est « qu'on la combat partout ». — Mais bien que les choses se passent ainsi, vous n'en croyez pas moins « partout ». — « Auxquels il expo-« sait le royaume de Dieu..... par la loi et par « les prophètes ». Remarquez qu'ici encore ce n'est pas par des miracles, mais par la loi et les prophètes, qu'il leur ferme la bouche, et que c'est ainsi qu'il fait partout, bien qu'il

pût faire des miracles; mais ils n'eussent plus été un objet de foi, et c'était un bien grand miracle que de leur prouver sa doctrine par la loi et les prophètes. Ensuite, pour que vous ne considériez pas comme étrange que les Juifs persistent dans leur incrédulité, remarquez qu'il leur cite cette prophétie : « Vous « écouterez, et en écoutant vous n'entendrez « point; vous verrez, et en voyant vous ne « verrez point ». — Et ces deux choses, semble-t-il leur dire, sont l'une et l'autre encore plus vraies qu'elles ne l'étaient alors. — Ces paroles s'adressent à ceux qui refusaient de croire, et elles n'avaient rien d'injurieux : elles se bornaient à prévenir le scandale. « Sa- « chez donc que ce salut de Dieu est envoyé « aux gentils, et qu'ils le recevront ». Pourquoi donc avez-vous voulu nous parler? Est-ce que vous ne saviez pas cela d'avance? — Oui, sans doute, mais je vous rends compte de tout, pour essayer de vous convaincre et pour ôter tout prétexte de m'attaquer moi-même. « Et « Paul demeura deux ans entiers..... ensei- « gnant avec toute liberté, sans que personne « l'en empêchât ». Ce n'est pas sans raison que ces derniers mots sont ajoutés, car la prédication a parfois lieu librement, bien qu'avec certaines gênes. Rien donc ici ne fait obstacle à la liberté de Paul : il parlait sans aucune espèce d'empêchement. « Et Paul demeura deux ans « entiers dans la maison qu'il avait louée », tant il était appliqué et assidu dans l'accomplissement de sa mission, ou, pour mieux dire, tant il avait à cœur d'imiter son Maître en toutes choses, pourvoyant à son logement à l'aide de son travail, et non par le travail d'autrui; car c'est là ce que signifient ces mots : « dans la maison qu'il avait louée ». Et que notre divin Maître n'ait pas eu de maison lui appartenant, c'est ce qui ressort de ces paroles qu'il adresse à celui qui lui a dit (sans trop savoir ce qu'il disait) : Je vous suivrai partout où vous irez : « Les renards ont des « tanières, les oiseaux du ciel ont des nids; « mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer « sa tête ». (Matth. VIII, 20.) Et c'est ainsi qu'il a enseigné par son propre exemple à venir posséder, et à ne pas attacher son cœur aux biens de ce monde. « Et il y recevait « tous ceux qui le venaient voir, prêchant « le royaume de Dieu ». Remarquez qu'il ne dit rien des choses présentes, et ne parle que du royaume de Dieu. Avez-vous fait attention à la marche que suit ici la divine providence?

L'historien arrête ici son récit, et laisse son lecteur tourmenté, pour ainsi dire, par la soif, et obligé de chercher en lui-même ce qu'il veut savoir. C'est ainsi qu'agissent aussi les auteurs profanes; car, lorsqu'on sait tout, l'esprit se laisse aller à une sorte de mollesse et de somnolence. C'est donc ainsi que procède l'historien sacré : il ne raconte rien des choses qui ont suivi, jugeant cela inutile à ceux qui liront les auteurs qui en ont parlé, et qui y trouveront le moyen de suppléer à ce qui manque ici. Car ce qui a suivi devait être en parfait accord avec ce qui a précédé. Ecoutez Paul lui-même écrivant quelque temps après aux Romains : « Lorsque je ferai le « voyage d'Espagne, j'irai vers vous ». (Rom. XV, 24.)

3. Voyez-vous comme elle sait tout prévoir cette âme sainte, et, pour ainsi dire, divine de Paul, qui, transporté par la sublimité de son génie, au-delà même des cieux, est capable d'embrasser en même temps toutes choses, de ce Paul dont le nom seul, pour ceux qui le connaissent, suffit pour exciter l'âme à la vigilance, pour la réveiller du plus profond assoupissement? Rome l'a reçu chargé de chaînes, au moment où il vient de traverser les mers; sauvé du naufrage, il vient pour la délivrer d'un autre naufrage, celui de l'erreur. Car c'est, pour ainsi dire, comme un roi victorieux à la suite d'un combat sur mer, qu'il a fait son entrée dans cette splendide et royale cité. C'est de cela qu'il voulait parler, quand il écrivait : « Je viendrai, et nous jouirons « d'une consolation mutuelle dans la plénitude « de la consolation de l'Evangile ». (Rom. XV, 29.) Et encore : « Je m'en vais à Jérusalem « pour remplir mon ministère envers les « saints ». (Ibid. V, 25.) C'est-à-dire, comme il l'a dit dans notre texte : « Je suis venu pour « faire des aumônes à ma nation ». (Act. XXIV, 17.) Mais déjà approchait le moment où il devait recevoir la couronne promise : Rome l'a reçu chargé de chaînes : elle le verra couronné, elle entendra son nom proclamé avec honneur. « Là, dit-il, nous jouirons d'une « consolation mutuelle » (Rom. XV, 32); en ce moment je pars pour remplir à Jérusalem mon ministère. Tel est le point de départ de la nouvelle carrière qu'il va parcourir glorieusement, et où, invincible par la foi, il élèvera trophées sur trophées. Corinthe le retint deux

ans, l'Asie trois ans, et deux ans Rome, où il était venu pour la seconde fois, quand il y termina sa vie mortelle. « La première fois, « dit-il, que j'ai défendu ma cause, nul ne « m'a assisté ». (II Tim. IV, 16.) Nous venons de voir comment il échappa à ses ennemis : ce ne fut qu'après qu'il eût rempli l'univers entier de la parole évangélique, qu'il vint y finir sa vie.

Que voulez-vous apprendre touchant les choses qui ont suivi ? Elles ne sont pas différentes de celles qui précèdent : des chaînes, des tortures, des combats, des prisons, des embûches, des délations, les bourreaux faisant, chaque jour, de nouvelles victimes. N'avez-vous pas aperçu déjà une petite partie de ce tableau? Représentez-vous tout le reste d'après cela.

Si vous attachez vos regards sur une partie déterminée du ciel, en quelque lieu que vous alliez ensuite, vous apercevrez la même chose. De même, si vous ne voyiez qu'en partie les rayons du soleil, vous pourriez, d'après cette impression, vous représenter l'image de cet astre. Ainsi en est-il de Paul. Vous avez vu une partie de ses actes : tous les autres leur ressemblent; c'est-à-dire qu'en tous vous ne trouvez qu'angoisses et périls. Paul était comme un autre ciel, bien supérieur au nôtre, puisqu'il était tout illuminé par le soleil de justice qu'il portait en lui, et non par ce soleil vulgaire. Croyez-vous donc que ce soit là peu de chose? Pour moi, je ne le crois pas. Lorsqu'on parle de l'apôtre, immédiatement tout le monde songe à Paul; lorsqu'on parle de « Baptiste », tout le monde songe à Jean. A quoi pourrait-on comparer son éloquence? A la mer, à l'océan? Mais il n'y a aucune parité. Les flots de sa parole sont bien plus pressés, ils sont bien plus limpides, et en même temps bien plus profonds que ceux de la mer. Pour donner une idée de l'âme de Paul, il faudrait la comparer à la fois au ciel et à la mer, à l'un pour sa pureté, à l'autre pour sa profondeur. Cette mer ne sert pas à porter les navigateurs d'une ville dans une autre; elle les porte de la terre au ciel; et celui qui se confie à ses flots sera sûr de naviguer avec un vent favorable. Sur cette mer les vents ne se déchaînent pas; à leur place, c'est le souffle divin du Saint-Esprit qui enfle les voiles et conduit les âmes au port. Il n'y a ici ni soulèvement des vagues, ni écueils, ni monstres marins : le calme le plus profond y règne. Cette mer est plus tranquille et plus sûre que quelque port qu'on puisse imaginer ; les flots qu'elle roule ont l'éclat et la transparence même du soleil : cette mer ne renferme, dans ses abîmes, ni des pierres précieuses, ni le mollusque, non moins précieux, dont on extrait la pourpre; elle renferme des trésors bien plus riches. Celui qui veut descendre au fond de cette mer, n'a pas besoin de plongeurs, ni de quelque autre artifice que ce puisse être : il n'a besoin que d'une grande philosophie : il y trouvera tous les biens que renferme le royaume des cieux. Que dis-je ? Il pourra lui-même devenir roi, étendre sa domination sur le monde entier, et monter au faîte des plus grands honneurs. Sur cette mer, le navigateur n'éprouvera aucun naufrage, parce qu'il saura tout, et dans la perfection.

Mais il arrive, sur cette mer comme sur l'autre, que ceux qui s'y risquent sans aucune expérience, y trouvent la mort; c'est en effet le sort qui attend les hérétiques qui tentent ce qui est au-dessus de leurs forces. Il faut connaître la profondeur de cette mer avant de rien tenter. Avant donc de nous y embarquer, ceignons nos reins avec le plus grand soin. « Je n'ai pu, dit-il, vous parler comme à des « hommes spirituels, mais comme à des per- « sonnes encore charnelles ». (I Cor. III, 1.) Que celui qui manque de patience, n'entreprenne pas cette navigation. Ayons soin de nous pourvoir d'avance de tout ce qui est nécessaire, je veux dire : du zèle, de la ferveur, des prières ; ce n'est que par ces moyens que nous pourrons tranquillement traverser les eaux vives de cette mer. — Celui qui tient en main, pour sa défense, un glaive d'acier fortement trempé, est, pour ainsi dire, inexpugnable ; il en est ainsi de celui qui connaît Paul : son âme est si fortement trempée, qu'elle résiste à toutes les attaques. Mais ce n'est qu'à l'aide d'une vie pure que l'on peut comprendre les pensées de Paul. Voilà pourquoi il a dit lui-même : « Vous êtes comme des personnes « à qui on ne devrait donner que du lait, parce « que vous êtes devenus faibles et lents pour « entendre ». (Hébr. V, 11, 12.) Il existe, en effet, pour l'entendement une sorte d'infirmité. De même que l'estomac, quand il est malade, ne saurait recevoir les aliments, quelque sains qu'ils soient, s'ils sont de difficile digestion, de même l'âme enflée par l'or-

gueil, énervée, frappée de stérilité, devient incapable de recevoir la parole spirituelle. Vous vous rappelez que les disciples disaient à Notre-Seigneur : « Ce discours est dur ; qui « donc pourra l'entendre?» (Jean, VI, 61.) Mais si l'âme était forte, si elle était dans un état sain, tout lui deviendrait léger, tout lui deviendrait facile ; ses facultés s'exalteraient ; elle s'élèverait jusqu'à d'incommensurables hauteurs. Convaincus de cette vérité, donnons à notre âme cette belle santé : qu'une sainte émulation nous anime à imiter Paul, cette âme vaillante, cette âme de diamant ; afin que, marchant sur ses traces, nous puissions traverser cet océan de la vie présente, aborder à ce port dont rien ne trouble la tranquillité, et obtenir ainsi les biens promis à ceux qui vivent d'une manière digne du Christ, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel, gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ces six dernières Homélies ont été traduites par M. RICARD.

FIN DES HOMÉLIES SUR LES ACTES DES APÔTRES.

PRÉFACE

pour les Homélies de saint Jean Chrysostome

SUR LES DEUX ÉPITRES AUX CORINTHIENS

§ I.

1° Du mérite de ces Homélies. — 2° Du prologue de ces mêmes Homélies. — 3° Quelques savants ne veulent pas qu'il soit de saint Chrysostome.

1° Parmi les œuvres de saint Chrysostome les plus estimées et les meilleures, on compte les homélies sur les deux épîtres aux Corinthiens. Ces homélies sont au premier rang pour l'élégance de la forme aussi bien que pour l'importance de la matière. On peut le dire surtout des homélies sur la première épître, que l'on préfère généralement aux homélies sur la seconde épître, à cause du style qui en est plus figuré et plus soigné. On remarque en effet dans les premières une diction plus abondante, un grand nombre de mots piquants et de détails intéressants. Il serait difficile de trouver rien qui soit travaillé avec plus de soin que ces homélies : c'est au point que plus d'un parmi les lecteurs modernes trouvera que l'auteur va trop loin en ce genre et qu'il excède les justes bornes. Mais en cela le saint Docteur n'a fait que remplir le premier et principal devoir d'un orateur qui est de connaître à fond le goût et l'esprit de son auditoire, pour s'y conformer rigoureusement. Il ne se trompait pas puisqu'il plaisait, et il plaisait tellement, qu'il était souvent interrompu soit par des frémissements approbateurs, soit même par des applaudissements bruyants qui éclataient malgré tous les efforts du prédicateur pour empêcher ces sortes de manifestations. Les controverses fréquentes et les luttes pour ainsi dire corps à corps avec les philosophes profanes, avec les adorateurs des faux dieux, avec certains hérétiques, des détails concernant les mœurs du siècle, viennent encore ajouter un nouvel intérêt à ces homélies sur la première épître.

2° Ces homélies sont précédées d'une préface que nul ne ferait difficulté d'attribuer à saint Chrysostome, si l'on n'y lisait le passage suivant : « Paul a beaucoup souffert dans cette ville ; le Christ s'y « montra à lui et lui dit : Ne te tais point, mais parle : parce qu'un peuple nombreux m'appartient « dans cette ville. Et il y demeura deux ans. C'est là que le démon maltraita les exorcistes juifs, là que « certaines personnes touchées de repentir brûlèrent des livres de magie, et il y en eut pour cinquante « mille deniers de brûlés ; là enfin que Paul fut battu en présence de Gallion, le proconsul, siégeant « sur son tribunal ».

3° Il y a tant de grosses erreurs dans ce passage, qu'il est difficile de croire qu'un homme aussi versé dans les saintes Ecritures que l'était saint Chrysostome, en soit l'auteur. Est-ce l'un des hommes qui a le mieux possédé la sainte Ecriture ? est-ce surtout le commentateur des Actes, l'homme qui

avait si bien étudié toutes les démarches comme toutes les paroles de l'apôtre saint Paul? est-ce bien celui-là qui a pu transposer d'Ephèse à Corinthe deux faits aussi importants que celui du démon maltraitant les fils du juif Scéva qui tentaient de l'exorciser, et que celui des livres de magie brûlés en si grande quantité? C'est là, encore une fois, quelque chose qu'on a de la peine à croire. Ce n'est pas non plus Paul, mais Sosthène qui fut battu. Il est bien vrai que l'on rencontre quelques *lapsus memoriæ* dans saint Chrysostome; il cite quelquefois un livre de l'Ecriture pour un autre; mais celui-ci serait bien fort. Toutefois, si l'on retranche cet endroit, le reste de la pièce est si bien fait, si bien tourné, qu'il me semble y reconnaître saint Chrysostome; et ce qui m'empêche surtout d'adopter pleinement l'avis des hommes doctes qui nient l'authenticité de cette préface, c'est qu'elle se termine de telle manière que l'auteur de la première homélie semble prendre de là son point de départ comme s'il reprenait le fil de son discours. Pour preuve que la mémoire fait quelquefois défaut à saint Chrysostome, voyez le commentaire sur l'épître aux Galates, chap. 1, 2, où le saint Docteur met Milésiens au lieu d'Ephésiens.

§ II.

1° Que les Homélies sur la première Epître aux Corinthiens furent prononcées à Antioche, selon le témoignage de sain Chrysostome lui-même. — 2° Qu'elles contiennent beaucoup de choses d'un grand intérêt touchant les philosophes profanes : — 3° Touchant les hérétiques Manichéens et Marcionites. — 4° Rite ridicule des Marcionites. — 5° Que les mœurs des chrétiens d'Antioche y sont censurées avec énergie. — 6° Diverses autres observations.

1° C'est dans la vingtième homélie que saint Chrysostome nous apprend qu'il prêchait à Antioche, et voici à quelle occasion : Il y avait dans cette ville beaucoup de riches avares, très-peu portés à la pratique de l'aumône; ils ne savaient que repousser durement, sans leur donner même une obole, les pauvres qui se présentaient sur leur passage. De leur côté, ces pauvres usaient des moyens les plus barbares pour émouvoir la pitié; les uns crevaient les yeux à leurs enfants; les autres, pour attirer l'attention de la foule, mangeaient des cuirs de vieux souliers; ceux-ci se plantaient des clous dans la tête, ceux-là demeuraient assis jusqu'au ventre dans de l'eau glacée; d'autres avaient recours à des moyens encore plus singuliers et plus douloureux. La vue de ces horreurs émouvaient ces citoyens opulents qui donnaient alors l'argent à pleines mains à ceux dont ils venaient de repousser les prières. Pour flétrir une pareille conduite, comme c'était son devoir, le saint Docteur ne trouve pas de termes assez forts; et afin de les corriger par un exemple, il leur rappelle en la mémoire ces anciens habitants d'Antioche qui florissaient dans les temps apostoliques, qui furent les premiers appelés chrétiens, et qui prodiguaient si généreusement leurs biens pour subvenir aux besoins des pauvres et des églises. Mais parce que ces riches avaient coutume de renvoyer les indigents et les mendiants à l'église d'Antioche, qui jouissait de gros revenus, le saint Docteur leur répond que l'aumône faite par l'Eglise ne leur confèrera aucun mérite s'ils ne donnent eux-mêmes largement pour le soulagement des pauvres. Saint Chrysostome nous dit dans une autre homélie que l'église d'Antioche pouvait, avec son seul revenu, pourvoir à l'entretien journalier de trois mille veuves et vierges. Il est donc constant, par le témoignage de saint Chrysostome lui-même, que ces homélies furent prononcées à Antioche.

2° Les paroles de l'apôtre fournissent à l'orateur l'occasion de sorties fréquentes contre les philosophes profanes, contre les adorateurs des idoles. Il rapporte (troisième homélie) une dispute d'un platonicien avec un chrétien, dans laquelle on raisonne de part et d'autre avec tant d'irréflexion, que les deux adversaires en viennent jusqu'à parler contre leur propre cause et à plaider le contre-pied sans s'en apercevoir. Il n'est pas rare qu'il attaque Platon : il l'accuse d'avoir honoré des dieux auxquels il ne croyait pas (Hom. 29); il parle de son voyage en Sicile (Hom. 4); il dit que ce philosophe se fatigua longtemps autour du point de la ligne et des angles. Il cite des vers d'un poète inconnu, et raconte une histoire honteuse de la Pythie (Hom. 29). Il cite l'exemple de Socrate qui supportait sans se plaindre l'humeur fâcheuse et satirique de sa femme. A ce trait, les auditeurs ayant poussé de bruyants éclats de rire, l'orateur les réprimanda par ces paroles : « Vous riez aux éclats, et moi je gémis profondé-« ment lorsque je vois des païens se montrer plus sages que nous, à qui notre loi commande d'i-« miter les anges; que dis-je? de chercher à ressembler à Dieu lui-même par la mansuétude et la « patience (Hom. 27) ». Il parle aussi des athées Diagoras et Théodore (Hom. 4). Il dit ça et là quelques mots de Pythagore (Hom. 7). Il dit que c'était par vanité que Diogène, le cynique, habitait dans

un tonneau et étalait à tous les yeux les haillons dont il était couvert (Hom. 35). Il critique de même divers autres philosophes grecs.

3° Il combat souvent le manichéisme (Hom. 7, 28, 29); hérésie dont le venin était répandu par tout l'Orient. Le saint Docteur parle encore au commencement de l'homélie quarante-et-unième de certains hérétiques qui soutenaient que nous ressusciterions avec un autre corps que celui avec lequel nous vivons sur cette terre. Je crois que ces hérétiques n'étaient autres que les manichéens. En effet, comme les manichéens attribuaient au démon la création de notre corps, et qu'ils le considéraient comme essentiellement mauvais, l'opinion que nous ressusciterions avec un autre corps, devait nécessairement être la leur. Cette opinion, saint Chrysostome la rappelle encore dans la dixième homélie sur la seconde aux Corinthiens.

4° Ce sont encore les marcionites qui sont en butte à ses attaques, particulièrement lorsqu'il en vient à ce passage difficile à expliquer : « Autrement, que feront ceux qui sont baptisés pour les morts? « (I Cor. xv, 29.) Voulez-vous », dit-il, « que je vous rapporte comment les malheureux qui sont in- « fectés du venin de l'hérétique Marcion, abusent de cette parole? Je n'ignore pas que je vais vous « exciter à rire : je parlerai néanmoins afin de mieux vous détourner de cette peste. Lorsqu'un caté- « chumène meurt parmi eux, ils font cacher sous le lit du mort un homme vivant, puis s'approchant « du mort, ils lui adressent la parole, et lui demandent s'il veut recevoir le baptême. Le mort, bien « entendu, ne répond pas, mais la personne qui est cachée sous le lit répond pour lui et dit qu'il « veut être baptisé; et alors on le baptise au lieu de celui qui est mort. Voilà quelle espèce de co- « médie ils jouent; tel est l'empire que le diable exerce dans l'esprit des ignorants. Et lorsqu'on leur « reproche cette absurde et criminelle pratique, ils répondent en citant cette parole de l'apôtre : ceux « qui sont baptisés pour les morts ». Saint Chrysostome combat aussi les pneumatomaques, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, dans l'homélie vingt-neuvième. Mais il n'insiste pas beaucoup sur ce sujet.

5° La correction des mœurs occupe aussi une large place dans ces homélies. Les mœurs, à Antioche, étaient fort dissolues; le paganisme chassé des doctrines s'était retranché dans les mœurs et dans les coutumes. Ainsi, la célébration des mariages se faisait au milieu d'un grand vacarme de cymbales, de flûtes, de danses, de chansons et de quolibets obscènes, en un mot d'un grand déploiement de pompes diaboliques. A la tombée de la nuit, la nouvelle mariée était conduite sur la place, au milieu d'une troupe de vauriens et d'hommes perdus de vices qui vomissaient toutes sortes de propos déshonnêtes entendus des jeunes filles qui faisaient partie de l'escorte. On croyait tout permis ces jours-là. Si, plus tard, d'un tel mariage il naissait un enfant, il donnait lieu à une multitude de pratiques superstitieuses. Par exemple, on allumait plusieurs lampes auxquelles on appliquait des noms, et l'on donnait ensuite à l'enfant le nom de celle dont la lumière avait duré le plus longtemps. On lui faisait porter en guise d'amulettes, des sistres et un fil de pourpre. Il y avait encore beaucoup d'autres superstitions à propos des naissances, et surtout des décès et des funérailles où l'on voyait des troupes de pleureuses comme chez les anciens païens.

6° Dans l'homélie dix-neuvième, saint Chrysostome, après avoir parlé de la virginité assez au long, renvoie encore à son livre *de la Virginité*. Dans l'homélie vingt-quatrième, il s'exprime si nettement, si clairement au sujet de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il l'affirme si énergiquement et tant de fois, qu'à moins d'être aveuglé par une opinion préconçue sur cette matière, il est impossible de ne pas reconnaître que telle était la croyance de l'Eglise dans ce siècle. Dans l'homélie quarante-troisième, il dit que nul chrétien ne se mettait en prière avant de s'être lavé les mains, préparation extérieure qui était le signe de la préparation intérieure que demande la prière.

§ III.

Des homélies sur la seconde aux Corinthiens.

Ces homélies n'ont pas été travaillées avec le même soin que les homélies sur la première. Le style en est moins abondant, moins ample ; le ton en est plus calme et se trouve du reste en rapport avec celui de cette seconde epître, beaucoup moins véhémente que la première. En sorte que dans l'un comme dans l'autre cas l'apôtre a, pour ainsi dire, donné le ton à son commentateur. Savile

penchait à croire que les homélies sur la seconde épître auraient été prononcées à Constantinople, mais il est réfuté par Montfaucon, qui, d'accord avec Tillemont, se déclare pour Antioche.

L'orateur poursuit encore ici les Marcionites (Hom. 8) qui reconnaissaient la justice, mais non la bonté du Créateur, et les Manichéens, impies qui attribuaient la création de cet univers au démon. Il attaque encore d'autres hérétiques qui disaient que le monde était Dieu.

Entre autres choses dignes de remarque, saint Chrysostome applique à saint Barnabé ces paroles de saint Paul : *cujus laus est in Evangelio*, opinion contraire au sentiment le plus commun qui les applique à saint Luc. Il rapporte aussi (Hom. 26) qu'Alexandre-le-Grand fut déclaré par le sénat romain le treizième grand dieu, ce que, dit Montfaucon, je ne me souviens pas d'avoir lu nulle part ailleurs. Il mentionne un rit singulier et d'un usage fréquent, c'est que ceux qui entraient dans l'église baisaient le vestibule de l'église.

ŒUVRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

ARGUMENT DE LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

Corinthe, qui est aujourd'hui la première ville de la Grèce, était déjà, dans les temps antiques, comblée de tous les avantages qui font l'agrément de la vie; elle avait surtout plus de richesses qu'aucune autre cité : aussi un auteur profane lui a-t-il donné l'épithète d'ἀφνειὸν, c'est-à-dire *riche* [1]. Elle est située sur l'isthme du Péloponèse, position qui lui assura toujours une grande prospérité commerciale. Cette ville était aussi remplie de rhéteurs et de philosophes, et l'un des sept sages en était citoyen [2]. Je ne dis point ces choses par ostentation, ni pour faire montre d'érudition (que sert-il de savoir ces choses?); je les dis parce qu'elles se rapportent à mon sujet. Paul souffrit beaucoup dans cette ville; Jésus-Christ s'y montra à lui, et lui dit : « Ne te tais point, mais parle, parce qu'un peuple nombreux m'appartient dans cette ville ». (Act. XVIII, 9, 10.) L'apôtre y demeura deux ans. C'est là qu'un démon maltraita les exorcistes juifs; c'est là que furent brûlés ces livres de magie, en si grand nombre qu'on en évalua le prix à cinquante mille deniers. C'est là que Paul fut frappé devant le tribunal du proconsul Gallion [3].

Lorsque le démon vit que la vérité pénétrait dans cette grande et populeuse cité, dans cette ville également célèbre et par son opulence et par sa sagesse, et qui était la capitale de la Grèce, depuis que la puissance de Sparte et d'Athènes était tombée, dès que le démon, dis-je, vit que les Corinthiens recevaient la parole de Dieu avec un grand empressement, que fit-il? Il divisa les esprits. Il n'ignorait pas qu'un royaume, même le plus fort, ne peut se soutenir s'il est divisé contre lui-même. Il avait pour l'aider dans ce piége qu'il s'agissait pour lui de dresser, l'opulence et la sagesse mondaine des habitants. Ceux-ci se divisèrent donc en factions, et quelques individus, s'érigeant eux-mêmes comme chefs, se mirent à la tête de la multitude. Les uns se rangeaient derrière celui-ci, les autres derrière celui-là; la fortune donnait des disciples à l'un, le savoir en donnait à l'autre. Les nouveaux docteurs se vantaient même à leurs adeptes d'avoir à leur enseigner quelque chose de plus que l'Apôtre. C'est à cette prétention que l'Apôtre fait allusion, lorsqu'il dit : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels ». (I Cor. III, 1.) Evidemment, si l'enseignement n'a pas été plus complet, c'est la faute de la faiblesse des Corinthiens et non de l'impuissance de Paul; c'est ce qu'il veut donner à entendre par cette parole : « Vous vous êtes enrichis sans nous ». (I Cor. IV, 8.)

Ce n'était pas peu de chose que de déchirer l'Eglise; rien ne pouvait être plus funeste. Ce n'était pas tout, un autre crime se commettait encore en cette ville : quelqu'un d'entre les frères

[1] Ἀφνειόν τε Κόρινθον, dit Homère, Iliade, B, v. 570. Et après lui Thucydide, I, 13, remarque que Corinthe dut ce nom à son opulence. Ce passage d'Homère est cité par Strabon, liv. VIII.
[2] Périandre.
[3] Voir la préface.

entretenait un commerce criminel avec sa belle-mère, et, loin d'en être humilié par la réprobation universelle, il faisait secte et savait inspirer à ses adeptes des sentiments d'orgueil. C'est ce qui fait dire à l'apôtre : « Et vous êtes encore enflés d'orgueil, et vous n'avez pas au contraire « été dans les pleurs ». (I Cor. v, 2.)

Quelques-uns, et c'étaient les moins mauvais, se laissaient entraîner par la gourmandise, jusqu'à manger des viandes offertes aux idoles, allaient s'attabler dans les temples des faux dieux, et perdaient tout. D'autres avaient entre eux des contestations et des querelles d'argent qu'ils portaient devant les tribunaux du dehors. Il y en avait aussi qui se promenaient pour se faire admirer parmi eux avec de longues chevelures : saint Paul veut qu'ils coupent cette parure qui ne convient qu'aux femmes.

Un autre abus grave existait : dans les églises, les riches mangeaient à part et ne partageaient point avec les pauvres. Les chrétiens de Corinthe avaient aussi le tort de tirer vanité des grâces qu'ils recevaient du Saint-Esprit; il en résultait des jalousies très-pernicieuses à la concorde de l'Eglise.

La doctrine touchant la résurrection était parmi eux assez chancelante. Quelques-uns ne croyaient que très-faiblement à la résurrection des corps, n'étant pas complétement affranchis de la folie hellénique. La philosophie grecque produisait cette incrédulité ainsi que tous les autres maux. Les sectes entre lesquelles ils se partageaient, étaient elles-mêmes un emprunt fait à la philosophie. Car les philosophes étaient continuellement opposés les uns aux autres; chacun d'eux, par un vain désir de réputation et de domination, combattait les opinions des autres, et s'efforçait d'ajouter quelque chose aux découvertes antérieures.

Tels étaient aussi les chrétiens de Corinthe, parce qu'ils voulaient tout décider par la raison. Ils écrivirent à l'apôtre par l'intermédiaire de Fortunat, de Stephanas et d'Achaïque, et ce fut aussi par le ministère de ceux-ci que Paul leur adressa son épître. Il le dit expressément à la fin de cette épître, à propos de la question du mariage et de la virginité sur laquelle il avait été consulté par eux : « Quant aux choses dont vous m'avez écrit... » (I Cor. vii, 1). Pour lui il ne traite pas seulement dans sa lettre les sujets sur lesquels on lui avait écrit, mais d'autres encore qui concernaient leurs défauts dont il était parfaitement instruit.

Il charge Timothée de porter son épître, parce qu'il sait bien que quelque poids que sa lettre aurait, la présence de son disciple ne laisserait pas que d'y ajouter un appoint considérable. Comme ceux qui divisaient l'Eglise avaient honte de passer pour des gens que l'ambition faisait agir, ils imaginaient divers prétextes pour cacher la passion qui les travaillait; ainsi ils prétendaient que leur enseignement était plus parfait, et leur sagesse plus relevée que celle des autres. C'est contre cette présomption que Paul s'élève tout d'abord; il la regarde comme la racine d'où sortent les maux et les divisions qu'il veut détruire, et il use d'une très-grande franchise. Les Corinthiens étaient ses disciples plus que tous les autres; aussi leur dit-il : « Si « je ne suis pas l'apôtre des autres, je suis du moins le vôtre; vous êtes le sceau de mon apos- « tolat ». (I Cor. ix, 2.) Cependant ils étaient plus faibles que les autres. C'est pourquoi il dit : « Je ne vous ai pas parlé comme à des hommes spirituels... je ne vous ai nourris que de lait et « non de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas alors capables; et à présent même vous « ne l'êtes pas encore ». (I Cor. iii, 1, 2.) Il ajoutait ces derniers mots pour qu'ils ne crussent pas que le reproche ne concernait que le passé. Au reste, il est vraisemblable qu'ils n'étaient pas tous corrompus, et même il y avait parmi eux des saints. Paul le donne à entendre, en disant : « Je me mets peu en peine d'être jugé par vous », et en ajoutant : « J'ai proposé ces cho- « ses en ma personne ». (I Cor. iv, 3, 6.) Comme donc tout le mal venait de l'orgueil et de la présomption de savoir plus que les autres, il commence par couper cette racine, et débute ainsi.

Traduit par M. JEANNIN.

COMMENTAIRE

SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

HOMÉLIE I.

PAUL, APÔTRE DE JÉSUS-CHRIST, PAR LA VOCATION ET LA VOLONTÉ DE DIEU, ET SOSTHÈNE, NOTRE FRÈRE, A L'ÉGLISE DE DIEU QUI EST A CORINTHE, A CEUX QUI SONT SANCTIFIÉS EN JÉSUS-CHRIST, ET QUI SONT APPELÉS A LA SAINTETÉ, ET A TOUS CEUX QUI, EN QUELQUE LIEU QUE CE SOIT, INVOQUENT LE NOM DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, QUI EST LEUR SEIGNEUR COMME LE NÔTRE, GRACE ET PAIX DE LA PART DE DIEU NOTRE PÈRE ET DE LA PART DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (CHAP. I, VERS. 1-3.)

ANALYSE.

1. Paul *appelé* par la volonté de Dieu pour être apôtre de Jésus-Christ, et Sosthène, son frère. — De l'unité de l'Eglise qui existe malgré la diversité des lieux.
2. Qu'il faut tendre à avoir la paix avec Dieu. — Qu'on ne craint rien alors de la part des hommes.
3. De l'humilité. — Combien Moïse fut humble. — Le vrai humble est magnanime.

1. Voyez comme, dès le début, il abat l'orgueil et détruit par la base toute l'estime qu'ils avaient d'eux-mêmes, en se disant « ap- « pelé ». Ce que je sais, dit-il, je ne l'ai pas inventé; je ne l'ai pas acquis par ma propre sagesse; mais c'est quand je persécutais et ravageais l'Eglise, que j'ai été appelé. D'où il suit que tout appartient à l'appelant, et que l'appelé n'a d'autre mérite, pour ainsi dire, que d'avoir obéi. « Du Christ Jésus ». Votre maître, c'est le Christ; et vous donnez à des hommes le nom de maîtres de la science? « Par la volonté de Dieu ». Car c'est Dieu qui a voulu que vous fussiez ainsi sauvés. En effet, nous n'avons rien fait, nous; mais nous avons été sauvés par la volonté de Dieu; il nous a appelés parce qu'il l'a voulu, et non parce que nous en étions dignes.

Il donne ensuite une nouvelle preuve de modestie, en mettant à son propre niveau un homme qui lui est bien inférieur : car il y a une grande distance entre Paul et Sosthène. Mais si, malgré cette grande distance, il égale à lui Sosthène, que pourront dire ceux qui méprisent leurs égaux? « A l'Eglise de Dieu ». Non pas à l'Eglise d'un tel ou d'un tel, mais à celle de Dieu. « Qui est à Corinthe ». Vous voyez comme à chaque expression il abat leur enflure, en ramenant sans cesse leur pensée vers le ciel. Il appelle l'Eglise, Eglise de Dieu, pour montrer qu'elle doit être unie. En effet, si elle est de Dieu, elle est unie, elle est une,

non-seulement à Corinthe, mais par toute la terre. Car le nom de l'Eglise n'est pas un nom de division, mais d'union et d'harmonie. « Aux « sanctifiés dans le Christ Jésus ». Encore le nom de Jésus, nulle part celui des hommes. Mais qu'est-ce que la sanctification ? Le bain, la purification. Il leur rappelle leur propre impureté, dont il les a délivrés, et les engage à avoir d'humbles sentiments d'eux-mêmes; car ce n'est point par leurs propres mérites, mais par la bonté de Dieu qu'ils ont été sanctifiés. « Qui sont appelés saints ». Etre sauvés par la foi, leur dit-il, cela ne vient pas de vous : vous n'êtes point venus les premiers, mais vous avez été appelés; en sorte que ce peu même n'est point à vous tout entier. Et quand bien même vous seriez venus, étant sujets à d'innombrables misères, ce n'est point à vous qu'il faudrait en attribuer le mérite, mais à Dieu.

Voilà pourquoi, écrivant aux Ephésiens, il disait : « Vous avez été sauvés par la grâce, au « moyen de la foi, et cela ne vient pas de « vous ». (Ephés. II, 8.) Votre foi ne vous appartient pas tout entière ; car vous n'avez point prévenu, lorsque vous avez cru, mais vous avez été appelés et vous avez obéi. « Avec « tous ceux qui invoquent le nom de Notre- « Seigneur Jésus-Christ ». Non pas le nom d'un tel ou d'un tel, mais « le nom de Jésus- « Christ. En quelque lieu que ce soit, de Jésus- « Christ, leur Seigneur comme le nôtre ». En effet, bien que cette lettre ne s'adresse qu'aux Corinthiens, il mentionne pourtant tous les fidèles qui sont sur la terre, indiquant par là que sur toute la terre l'Eglise, quoique séparée par les distances, doit être une; à plus forte raison celle de Corinthe. Que si le lieu les sépare, le Seigneur, leur maître commun, les réunit; aussi, pour exprimer cette union, ajoute-t-il : « En quelque lieu que ce soit, et « leur Seigneur comme le nôtre ». En effet, l'unité de maître est bien plus efficace que l'unité de lieu pour faire exister l'union. Car, comme ceux qui sont dans un même lieu sont cependant divisés, s'ils ont plusieurs maîtres opposés entre eux, et ne gagnent rien pour la concorde à être réunis dans le même endroit, vu que leurs maîtres leur prescrivent des choses différentes et les attirent à eux, « vous « ne pouvez », est-il dit, « servir Dieu et Mam- « mon » ; de même ceux qui sont dans des lieux différents, s'ils n'ont pas des maîtres différents, mais un seul et même maître, ne perdent rien pour la concorde à la diversité des lieux, puisqu'un même maître les réunit. Je ne dis donc pas, insinue-t-il, que, vous Corinthiens, vous ne devez être unis qu'aux Corinthiens, mais à tous les fidèles qui sont sur toute la terre, puisque vous avez un maître commun. Voilà pourquoi il répète : « Notre ». Car après avoir dit : « Le nom de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ »; pour ne pas avoir l'air de séparer, aux yeux des insensés, il ajoute : « Notre maître et le leur ». Et pour rendre plus clair ce que j'avance, je lirai le texte comme le sens l'exige : Paul et Sosthène, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, et à tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur notre maître et le leur en tout lieu, soit à Rome, soit partout ailleurs : « Grâce et paix soit avec « vous de la part de Dieu notre Père et du « Seigneur Jésus-Christ ». Ou, encore une fois, comme je crois plus exact : Paul et Sosthène à ceux qui sont sanctifiés à Corinthe, qui sont appelés saints, avec tous ceux qui invoquent en tout lieu le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur d'eux et de nous. C'est-à-dire : Grâce à vous, et paix à vous qui avez été sanctifiés et appelés à Corinthe; et non-seulement à vous, mais avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de Jésus-Christ notre maître et le leur. Que si la paix vient de la grâce, pourquoi vous enorgueillissez-vous? pourquoi vous enflez-vous, puisque vous êtes sauvés par la grâce? Si vous êtes en paix avec Dieu, pourquoi vous livrez-vous à d'autres? C'est créer la dissidence. Qu'est-ce, en effet, d'être en paix et en grâce avec celui-ci et avec celui-là? Moi, je demande que ces deux choses vous viennent de Dieu, et de lui et pour lui; car elles ne seraient pas solides, si elles ne recevaient l'influence céleste : et si elles ne sont pas pour lui, elles sont sans profit pour nous. En effet, il ne nous sert de rien d'être en paix avec tout le monde, si nous sommes en guerre avec Dieu; comme nous ne souffrirons point d'avoir tout le monde contre nous, si nous sommes en paix avec Dieu. Et encore, il ne nous servira de rien d'être célébrés par tous les hommes, si nous offensons Dieu; comme il sera sans danger pour nous d'être repoussés et haïs de tous, si Dieu nous accueille et nous aime : car la vraie grâce, la vraie paix, vient de Dieu. En effet, celui qui possède la grâce qui vient de Dieu, fût-il accablé de maux, ne

craint personne, non-seulement aucun homme, mais pas même le diable; celui, au contraire, qui offense Dieu, parût-il être en sécurité, se défie de tout le monde. Car la nature humaine est inconstante : non-seulement des amis et des frères, mais souvent des pères, changeant de sentiments pour le plus léger motif, ont rejeté celui qu'ils avaient engendré, qu'ils avaient procréé, et cela plus cruellement que ne l'eût fait tout ennemi; de même des fils ont rejeté leurs pères. Songez-y bien.

2. David trouva grâce devant Dieu, Absalon trouva grâce devant les hommes : vous savez quelle fut la fin de l'un et de l'autre, et lequel fut le plus glorieux. Abraham trouva grâce devant Dieu, et Pharaon devant les hommes : car pour plaire à celui-ci, ils lui livrèrent la femme du juste. Chacun sait lequel fut le plus illustre, lequel fut heureux. Mais pourquoi parler des justes? Les Israélites trouvèrent grâce devant Dieu, et étaient haïs des Egyptiens; et cependant ils triomphèrent de ceux qui les haïssaient, et cela de la manière éclatante que vous connaissez. Portons donc tous nos soins sur ce point : que l'esclave même désire trouver grâce devant Dieu plutôt que devant son maître; que la femme cherche à plaire à son Sauveur plutôt qu'à son époux; que le soldat recherche la bienveillance d'enhaut avant celle de son roi et de son chef; c'est le moyen de devenir aimable, même aux yeux des hommes. Mais comment trouvera-t-on grâce devant Dieu? Par quel moyen, sinon par l'humilité? « Dieu », est-il dit, « résiste aux superbes et accorde sa grâce aux « humbles » (Prov. III, 34); et encore : « Un « esprit contrit est un sacrifice au Seigneur, et « Dieu ne rejettera point un cœur humilié ». (Ps. L, 19.) Si l'humilité est si agréable aux yeux des hommes, beaucoup plus l'est-elle devant Dieu. C'est par là que les gentils ont trouvé grâce, c'est par là que les Juifs sont déchus de la grâce : « Car ils ne se sont point « soumis à la justice de Dieu ». (Rom. X, 3.) L'homme humble est doux et gracieux pour tous : il vit dans une paix continuelle et n'a aucune guerre à soutenir. Qu'on l'injurie, qu'on l'outrage, qu'on lui dise ce qu'on voudra, il se taira, il supportera tout avec douceur, et se tiendra devant les hommes et devant Dieu dans une paix qu'on ne saurait exprimer. Au fond, les commandements de Dieu se résument en un seul mot : avoir la paix avec les hommes, et notre vie est réglée si nous vivons en paix les uns avec les autres. Pour Dieu, personne ne peut lui faire tort; sa nature est indestructible et bien au-dessus de toute atteinte.

Rien ne rend un chrétien admirable comme l'humilité. Ecoutez Abraham dire : « Je suis « terre et cendre » (Gen. XVIII, 27), et Dieu déclare que « Moïse fut le plus doux des hom- « mes ». En effet, rien de plus humble que Moïse qui, placé à la tête d'un si grand peuple, après avoir submergé dans la mer, comme un essaim de mouches, le roi et toute l'armée des Egyptiens, après avoir fait tant de prodiges en Egypte, sur la mer Rouge et dans le désert, et avoir obtenu un si grand témoignage, ne se regardait cependant que comme un homme du commun. Le gendre était plus humble que le beau-père, et il reçut son conseil. Il ne s'offensa pas, il ne dit point : Qu'est-ce que ceci? Après tant et de si glorieuses choses, tu viens nous donner des conseils? Ce que font pourtant bien des gens qui dédaignent même le meilleur avis, à raison de l'humble apparence de celui qui le donne. Ainsi n'agit point Moïse, qui se réglait en tout par l'humilité. C'est parce qu'il était réellement humble qu'il méprisa la cour des rois : car l'humilité purifie et élève l'âme. Quelle grandeur d'esprit et de cœur ne fallait-il pas pour mépriser le palais et la table d'un roi? Chez les Egyptiens, les rois étaient honorés comme des dieux, et jouissaient de trésors immenses. Et cependant quittant tout cela, rejetant même le sceptre de l'Egypte, il court aux captifs, aux opprimés, à ceux qui se consument dans le travail de l'argile et de la brique, que les esclaves du roi avaient en horreur [il nous le dit lui-même : les Egyptiens les avaient en abomination] (Exod. I, 13); il accourt à eux, et les préfère à leurs maîtres. Il est donc évident que cet homme humble est grand et magnanime. Car l'arrogance est le propre (est le produit) d'un esprit bas et d'un cœur sans générosité, tandis que la douceur provient d'une grande intelligence et d'une âme élevée.

3. Eclaircissons, si vous le voulez, ces deux points par des exemples. Dites-moi : Qui fut plus grand qu'Abraham? Et c'est cependant lui qui disait : « Je suis terre et cendre » (Gen. XVIII, 27); c'est lui qui disait : « Qu'il n'y ait « pas de débat entre vous et moi ». (Gen. XIII, 8.) Néanmoins cet homme si humble dédaigna

le butin fait sur les Perses et les trophées remportés sur les barbares, et cela, par élévation et grandeur d'âme. Car l'homme sincèrement humble est seul grand, et non le flatteur, ni celui qui parle par ironie. Autre chose est la grandeur d'âme, autre chose l'orgueil insensé; et ceci en est la preuve.

En effet, si quelqu'un prenant l'argile pour de l'argile, la méprise; et si un autre l'admire et l'estime comme de l'or, lequel des deux sera grand? N'est-ce pas celui qui refuse son estime à de l'argile? Lequel sera bas et vil? N'est-ce pas celui qui l'admire et y attache un grand prix? De là concluez que celui qui se dit terre et poussière est grand, bien qu'il parle par humilité; et que celui qui ne se croit pas terre et poussière, mais s'estime et a une haute opinion de lui-même, est abject, puisqu'il attache un grand prix à des choses viles. D'où il suit que c'était par un sentiment très-élevé que le patriarche prononçait cette parole: « Je suis terre et poussière »; par grandeur, et non par orgueil. Car de même que pour le corps autre chose est la santé et l'embonpoint, autre chose l'inflammation, bien que l'une et l'autre produisent une certaine proéminence dans la chair, mais maladive dans un cas et saine dans l'autre : ainsi autre chose est l'orgueil qui est une inflammation, autre chose est l'élévation qui est la bonne santé.

De plus, un homme peut être grand par la taille de son corps; un autre, petit de stature, peut se rehausser au moyen de cothurnes; dites-moi, lequel des deux appellerons-nous grand? N'est-il pas évident que ce sera celui qui est grand par lui-même? Car l'autre a recours à des moyens artificiels, et n'est devenu grand qu'en montant sur des objets bas : ressource de bien des hommes, qui se hissent sur les richesses et sur la gloire, ce qui ne fait point l'élévation. L'homme vraiment grand est celui qui n'a pas besoin de ces choses, mais les méprise toutes, parce qu'il a en lui-même sa propre grandeur. Soyons donc humbles, pour devenir grands : « Car celui qui s'humi-« lie, sera exalté ». (Matth. XXIII, 12.) Et ce ne sera pas l'orgueilleux, qui est le plus vil des hommes; la bulle s'enfle, mais cette enflure n'a rien de solide. Voilà pourquoi nous appelons les orgueilleux, enflés. L'homme modeste, même au sein des grandeurs, n'a point haute opinion de lui-même, parce qu'il connaît son néant; mais l'homme bas s'enorgueillit, même dans les petites choses. Acquérons donc la grandeur par l'humilité; considérons la nature des choses humaines, afin d'allumer en nous le désir des choses à venir. Car l'humilité ne peut s'obtenir que par l'amour des choses divines et le mépris des choses présentes. De même que celui qui doit un jour monter sur le trône, dédaigne les honneurs vulgaires qu'on peut lui offrir en échange de la pourpre; ainsi nous devons prendre en pitié tous les biens présents, si nous aspirons à la royauté céleste. Ne voyez-vous pas que les enfants, quand ils jouent au soldat, quand ils se rangent en bataille, se font précéder de hérault et de licteurs, et que l'un d'eux, placé au centre, remplit le rôle de général? Et tout cela ne vous semble-t-il pas bien puéril? Telles, et plus misérables encore, sont les choses humaines, qui sont aujourd'hui et demain ne seront plus. Elevons-nous donc au-dessus d'elles, et, non contents de ne pas les désirer, rougissons quand on nous les offre. Ainsi, en dépouillant toute affection terrestre, nous acquerrons l'amour divin et nous jouirons de la gloire immortelle. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'empire, l'honneur, appartiennent au Père en union avec le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE II.

JE REND GRACES SANS CESSE A MON DIEU POUR VOUS, A RAISON DE LA GRACE DE DIEU QUI VOUS A ÉTÉ ACCORDÉE DANS LE CHRIST JÉSUS, PARCE QUE VOUS AVEZ ÉTÉ ENRICHIS EN LUI EN TOUTES CHOSES. (CHAP. I, 4, JUSQU'AU VERS. 9.)

—

ANALYSE.

1. Il faut rendre à Dieu des actions de grâce.
2. L'apôtre ne se lasse pas de nommer Jésus-Christ au commencement de cette Epître pour mieux inculquer aux Corinthiens cette vérité que pour ce qui concerne le salut et la vie éternelle tout procède de Jésus-Christ et rien des hommes.
3. Que les pécheurs n'ont aucune excuse devant Dieu pour pallier leurs désordres. — Que Dieu de sa part a tout fait pour nous exciter à bien vivre. — Réfutation des vains raisonnements des impies.

Ce qu'il engage les autres à faire, en disant : « Que vos prières montent vers Dieu en actions « de grâce », il le faisait lui-même, nous apprenant à commencer toujours par des paroles de ce genre, et à rendre grâces à Dieu avant tout. Car rien n'est plus agréable à Dieu que de nous voir reconnaissants pour nous-mêmes et pour les autres. Aussi est-ce la première pensée qu'il met en tête de presque toutes ses lettres ; mais ici c'était encore plus nécessaire qu'ailleurs. En effet, celui qui remercie sent le bienfait qu'il a reçu, et rend grâce pour grâce. Mais la grâce n'est point une dette, ni un retour, ni une récompense : ce qu'il fallait dire partout, mais surtout aux Corinthiens, qui s'attachaient avidement à ceux qui déchiraient l'Eglise. « A mon Dieu ». Dans l'abondance de son amour, il s'empare, pour ainsi dire, du bien commun, et se l'approprie : Ainsi avaient coutume de faire les prophètes : « Dieu, mon « Dieu » ; et il les exhorte à adopter ce langage. En effet, celui qui le tient se dégage de toutes les choses humaines, et va vers celui qu'il invoque avec une grande affection. C'est proprement le langage de l'homme qui s'élève des choses d'ici-bas vers Dieu, le préfère à tout et partout, le remercie perpétuellement non-seulement de la grâce qui lui a déjà été donnée, mais encore du bien qui a pu s'ensuivre, et lui en rend également gloire. Voilà pourquoi il ne dit pas simplement : « Je rends « grâces », mais : « Je rends grâces toujours « pour vous », leur apprenant par là à toujours rendre grâces, mais à Dieu seul.

« A raison de la grâce de Dieu ». Voyez-vous comme il les redresse en tout sens ? Car qui dit grâce ne parle pas d'œuvres, et qui dit œuvres ne parle pas de grâce. Si donc c'est de grâce qu'il s'agit, pourquoi vous enorgueillissez-vous ? De quoi vous enflez-vous ? « Qui « vous a été donnée ». Et par qui ? Est-ce par moi ou par un autre apôtre ? Nullement, mais par Jésus-Christ ; car c'est là le sens de ces mots : « Dans le Christ Jésus ». Voyez comme il dit souvent « dans » au lieu de « par » ; l'un n'a donc pas moins de force que l'autre. « Parce que vous avez été enrichis en tout ». Encore une fois, par qui ? « En lui », ajoute-t-il. Et vous n'avez pas simplement été enrichis, mais enrichis « en tout ». Si donc il y a richesse, et richesse de Dieu, et en tout, et par le Fils unique, voyez quel ineffable trésor ! « En toute parole et en toute science » ; en toute parole non du dehors, mais de Dieu. Car il y a une science sans parole et une parole sans science ; beaucoup en effet ont la connaissance, mais n'ont point la parole, comme les hommes sans lettres, par exemple, qui ne peuvent exprimer clairement ce qu'ils ont dans l'esprit. Vous n'êtes point de ce nom-

bre, dit-il, car vous pouvez penser et parler.

« Comme le témoignage du Christ a été « confirmé en vous ». Tout en ne paraissant occupé que de louanges et d'actions de grâces, il ne laisse pas que de leur adresser d'assez vives remontrances. Ce n'est point, leur dit-il, par la philosophie du dehors, ni par la science du dehors, mais par la grâce de Dieu, par ses richesses, sa science, et la parole qui vous a été donnée de sa part, que vous avez pu recevoir les enseignements de la vérité et être confirmés dans le témoignage du Seigneur, c'est-à-dire, dans la prédication. Car vous avez eu beaucoup de signes, beaucoup de miracles, une grâce ineffable pour recevoir la prédication. Si donc vous avez été confirmés par les signes et par la grâce, pourquoi chancelez-vous? Ce langage est tout à la fois celui du reproche et de la prévenance. « En sorte que « rien ne vous manque en aucune grâce ». Ici une grave question se présente : A savoir comment des hommes enrichis en toute parole, en sorte que rien ne leur manque en aucune grâce, peuvent être charnels? Car s'ils étaient tels au commencement, ils le sont beaucoup plus maintenant. Comment donc les appelle-t-il charnels? « Je n'ai pas pu », leur dit-il, « vous parler comme à des hommes « spirituels, mais comme à des hommes char- « nels ». (I Cor. III, 1.) Que répondre à cela? C'est qu'ayant cru dès le commencement, et ayant reçu des grâces de toutes sortes, pour lesquelles ils avaient d'abord un grand zèle, ils sont ensuite relâchés; ou, si ce n'est pas cela, il faut dire que ces divers passages ne s'adressent pas à tous, mais qu'il y en a pour ceux qui étaient dignes de blâme, et d'autres pour ceux qui étaient dignes de louanges. La preuve qu'ils avaient encore des grâces, est dans ces mots : « L'un a le don de la louange, « l'autre celui de la révélation, l'autre celui « des langues, l'autre celui de l'interprétation; « que tout soit pour l'édification » (I Cor. XIV, 26); et encore : « Que deux ou trois prophètes « parlent ». On peut aussi répondre que l'apôtre a suivi l'usage commun qui consiste à donner le nom du tout à la plus grande partie. De plus, je pense qu'il fait ici allusion à lui-même, aux signes qu'il leur a fait voir. Selon ce qu'il leur dit dans sa seconde épître : « Les signes de l'apôtre se sont produits au « milieu de vous en toute patience » ; et encore : « Qu'avez-vous eu de moins que les « autres églises? » (II Cor. XII, 12, 13.) Ou, comme je le disais, il rappelle ses propres actions, ou il s'adresse à ceux qui étaient encore dignes de louange. Car il y avait encore à Corinthe beaucoup de saints qui s'étaient voués au ministère des saints, et devinrent les premiers de l'Achaïe, comme il l'indique à la fin de sa lettre [1].

Au reste les éloges, quand même ils ne seraient pas entièrement conformes à la vérité, s'emploient cependant avec prudence, pour préparer la voie au discours. Car, dire dès l'abord des choses désagréables, c'est se fermer pour le reste l'oreille des faibles; si en effet les auditeurs sont des égaux, ils s'irriteront; s'ils sont de beaucoup inférieurs, ils s'attristeront. Pour éviter ces inconvénients, l'apôtre place au début une sorte d'éloges. Au fond ce n'est point leur éloge, mais celui de la grâce de Dieu; car si leurs péchés ont été remis, s'ils ont été justifiés, c'est l'effet du don d'en-haut. C'est pourquoi il insiste sur les preuves de la bonté de Dieu, afin de mieux guérir leur maladie.

« Attendant la révélation de Notre-Seigneur « Jésus-Christ ». Pourquoi vous agiter, leur dit-il, pourquoi vous troubler, parce que Jésus-Christ n'est pas là? Il y est, et son jour est proche. Voyez comme il est sage! Comment, après les avoir détachés des choses humaines, il les épouvante en leur rappelant le terrible tribunal, et en leur montrant qu'il ne suffit pas de bien commencer, mais qu'il faut aussi bien finir. Car après tant de grâces et tant de vertus, il est besoin de se souvenir de ce jour suprême, et pour arriver heureusement au terme, bien des travaux sont nécessaires.

2. Il emploie le mot de révélation pour montrer que, quoique encore invisible, elle existe pourtant, qu'elle est présente, et qu'elle aura lieu un jour. Il faut donc de la patience; et c'est pour vous affermir que vous avez reçu des prodiges. « Qui vous conservera fermes et « irréprochables jusques à la fin ». Ici il semble les flatter; en réalité cependant, ce n'est point une flatterie; car il sait bien les toucher sensiblement, comme quand il leur dit : « Quelques-uns se sont enflés, comme si je « ne devais point venir parmi vous ». Et encore : « Que voulez-vous? Que j'aille à vous

[1] Ch. XVI, 15.

« avec la verge, ou en esprit de charité et de « mansuétude? » (I Cor. IV, 18-21.) Et encore : « Cherchez-vous à mettre à l'épreuve le Christ « qui parle en moi? » (II Cor. XIII, 3.) Du reste, il les accuse implicitement quand il emploie ces termes : « Il vous confirmera », et celui-ci : « Irréprochables », puisqu'il fait voir par là qu'ils sont encore flottants et non exempts de péché. Mais considérez comme il les rattache sans cesse au nom du Christ, ne faisant mention d'aucun homme, d'aucun apôtre, d'aucun maître, mais toujours de ce bien-aimé, dans le but, dirait-on, de les guérir d'une sorte d'ivresse. En effet, dans aucune autre de ses épîtres, on ne voit tant de fois paraître le nom du Christ; ici on le lit plusieurs fois en quelques versets, et il forme en quelque sorte tout le préambule. Relisez en effet dès le commencement : « Paul, appelé apôtre de Jésus-Christ, « à ceux qui sont sanctifiés en Jésus-Christ, « qui invoquent le nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ; grâce et paix à vous de la part « de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-« Christ. Je remercie mon Dieu de la grâce « qui vous a été accordée dans le Christ Jésus : « comme le témoignage de Jésus-Christ a « été confirmé en vous : attendant la révéla-« tion de Notre-Seigneur Jésus-Christ : qui « vous rendra fermes et irrépréhensibles au « jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est « fidèle, le Dieu par qui vous avez été appelés « en société de Jésus-Christ son Fils, Notre-« Seigneur. Je vous supplie par le nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Voyez-vous cette insistance à répéter le nom de Jésus-Christ? Les moins intelligents peuvent comprendre clairement qu'il n'agit point ici sans raison et au hasard, mais que, par la répétition de ce beau nom, il cherche à guérir leur enflure et à les purger du poison de la maladie.

« Il est fidèle, le Dieu par qui vous avez été « appelés en société de son Fils ». Oh! quelle grande chose il exprime là! Quel don magnifique! Vous avez été appelés en société du Fils unique, et vous vous livrez à des hommes! Quelle misère est plus grande que la vôtre! Et comment avez-vous été appelés? Par le Père. Comme souvent, en parlant du Fils, il avait dit « par lui » et « en lui », de peur qu'ils ne crussent que le Père lui était inférieur, c'est le Père qu'il mentionne ici. Ce n'est point, dit-il, par un tel ou par un tel, mais par le Père que vous avez été appelés, par lui que vous avez été enrichis. Encore une fois, vous avez été appelés, vous n'êtes point venus de vous-mêmes. Mais que veut dire ceci : « En société de son Fils? » Ecoutez-le s'expliquant plus clairement ailleurs : « Si « nous persévérons, nous règnerons ensemble; « si nous mourons ensemble, nous vivrons « ensemble ». (II Tim. LXXV, 12.) Ensuite comme il a avancé une grande chose, il en donne une preuve certaine, irréfragable, en disant : « Dieu est fidèle », c'est-à-dire vrai. Or, si Dieu est vrai, il tiendra sa promesse, et il nous a promis de nous associer à son Fils unique; c'est même pour cela qu'il nous a appelés; et ses dons et ses grâces sont sans repentir, aussi bien que sa vocation. Et il place tout cela au début de son discours, de peur que des reproches trop vifs ne les jettent dans le désespoir. Car tout ce que Dieu a dit s'accomplira, à moins que nous ne soyons absolument rebelles, comme les Juifs qui, étant appelés, refusèrent les biens offerts.

Et ceci n'était point imputable à Celui qui les avait appelés, mais à leur ingratitude : car lui voulait réellement donner; eux, en ne voulant point accepter, se perdirent eux-mêmes. S'il les eût appelés à quelque chose de difficile et de pénible, encore qu'ils eussent été inexcusables de s'y refuser, du moins auraient-ils eu quelque prétexte. Mais quand ils sont appelés à la purification, à la justice, à la sanctification, à la rédemption, à la grâce, au don, à des biens tout prêts que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, et que c'est un Dieu qui les appelle et qui les appelle par lui : Quel pardon peuvent-ils espérer, s'ils n'accourent avec empressement? Qu'on se garde donc d'accuser Dieu. L'infidélité ne vient pas de lui, mais de ceux qui résistent. On dira peut-être : Il fallait les amener malgré eux. Non certes : Dieu ne force personne, il n'impose aucune nécessité. Amène-t-on, malgré eux et enchaînés, ceux qu'on invite aux honneurs, aux couronnes, aux festins, aux solennités? Jamais; ce serait leur faire injure. Il envoie malgré eux les réprouvés en enfer; il n'appelle au royaume que des hommes de bonne volonté; il précipite dans le feu les victimes liées et hurlant de désespoir; mais il agit autrement avec ceux qu'il appelle à ses biens infinis; car il rendrait ces biens odieux, s'ils n'étaient de telle nature qu'on coure à

eux avec un empressement volontaire et une vive reconnaissance.

3. Mais pourquoi, direz-vous, tous ne les acceptent-ils pas? A cause de leur infirmité propre. Mais pourquoi ne guérit-il pas cette infirmité? Eh ! quel moyen fallait-il employer, dites-moi ? N'a-t-il pas fait la création pour manifester sa bonté et sa puissance? « Les « cieux », est-il dit, « racontent la gloire de « Dieu ». (Ps. XVIII, 2.) N'a-t-il pas envoyé des prophètes? N'a-t-il pas appelé, prodigué les hommes ? N'a-t-il pas fait des prodiges ? N'a-t-il pas donné la loi écrite et naturelle ? N'a-t-il pas envoyé son Fils ? N'a-t-il pas envoyé des apôtres ? N'a-t-il pas opéré des signes ? N'a-t-il pas menacé de l'enfer ? N'a-t-il pas promis son royaume? Ne fait-il pas chaque jour lever son soleil ? N'a-t-il pas rendu ses commandements si doux, si faciles, qu'un grand nombre les dépassent par la force de leur sagesse ? « Qu'ai-je dû faire à ma vigne, que je n'aie « pas fait ? » (Isa. v, 4.)

Mais pourquoi, ajoutera-t-on, ne pas nous rendre la science et la vertu naturelles ? Qui dit cela ? Est-ce le grec où le chrétien ? Tous les deux, mais sans porter sur le même point: car l'un réclame pour la science, l'autre pour la conduite de la vie. Répondons d'abord à celui qui est des nôtres : car je m'intéresse moins à ceux du dehors qu'aux membres de notre famille. Que dit donc le chrétien ? Qu'il fallait nous donner la science de la vertu. Il nous l'a donnée : autrement, comment connaîtrions-nous ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ? D'où viennent les lois et les tribunaux ? — Mais c'est la pratique même, et pas seulement la science, qu'il devait nous donner. — Auriez-vous mérité une récompense, si Dieu avait tout fait? Dites-moi : si le grec et vous commettez le même péché, serez-vous punis de la même manière ? Non certainement : Car vous avez la liberté qui procède de la science. Dites-moi encore : Si quelqu'un vous disait que le grec et vous recueillerez le même fruit de votre science, ne vous fâcheriez-vous pas ? J'en suis convaincu : Car vous direz que le grec pouvant trouver la science de lui-même, ne l'a pas voulu. Et s'il s'avisait de dire que Dieu devait nous donner la science naturellement, ne ririez-vous pas et ne lui diriez-vous pas : Pourquoi n'as-tu pas cherché? Pourquoi n'as-tu pas fait les mêmes efforts que moi ? Plein d'une grande confiance, vous ajouteriez : Qu'il est d'une extrême folie d'accuser Dieu de n'avoir pas rendu la science naturelle. Et vous diriez cela, parce que chez vous la science est saine et en bon état. Si votre vie eût été aussi bien réglée, vous n'auriez pas posé la question. Mais parce que vous êtes sans énergie pour la vertu, vous tenez ce langage insensé. Pourquoi fallait-il que le bien se fît nécessairement ? Les animaux privés de raison auraient donc été nos émules en vertu ? Car quelques-uns même l'emportent sur nous en tempérance.

J'aimerais mieux, dirait-on, être bon par nécessité et ne recevoir aucune récompense, que d'être méchant par volonté et être condamné à des châtiments et à des supplices. — Etre vertueux par nécessité, est chose impossible. Si vous ignorez ce qu'il faut faire, dites-le, et nous vous répondrons ce qu'il faudra ; mais si vous savez que le libertinage est mauvais, pourquoi n'évitez-vous pas le mal ? — Je ne puis pas, dites-vous. Mais d'autres qui ont fait de bien plus grandes choses vous accuseront, et vous réduiront au silence par la surabondance de leur vertu. Peut-être ayant une femme, vous n'êtes pas chaste ; et d'autres n'ayant pas de femmes, gardent une chasteté parfaite. Comment vous justifierez-vous de ne remplir point la stricte mesure, quand d'autres s'élancent bien au delà ? — Mon tempérament n'est pas le même, direz-vous, ni ma volonté non plus. C'est parce que vous ne le voulez pas, et non parce que vous ne le pouvez pas ; car je vous démontre que tous sont capables de vertu. En effet, ce que quelqu'un ne peut pas faire, il ne le fera pas même sous l'influence de la nécessité ; et si celui qui n'agit pas peut agir sous la pression de la nécessité, ce n'est plus par volonté qu'il agit. Par exemple : voler et s'élever vers le ciel est chose absolument impossible à quiconque a un corps. Eh bien ! si un roi ordonnait de voler sous peine de mort, en disant : L'homme qui ne volera pas sera massacré, ou jeté au feu, ou subira tout autre supplice de ce genre ; pourrait-on obéir ? Evidemment non ; car notre nature ne saurait s'y prêter. Mais si le prince faisait les mêmes ordonnances à propos de la chasteté, en décrétant, et avec justice, que tout libertin sera puni, brûlé, flagellé, torturé de mille manières ; n'y en aurait-il pas un grand nombre qui se soumettraient à l'édit? — Non, direz-vous peut-être ; car il y a déjà

une loi qui défend l'adultère, et tous ne s'y soumettent pas. Mais c'est parce qu'ils espèrent n'être pas connus, et non parce qu'ils n'ont que de faibles raisons de craindre ; car si le législateur et le juge étaient présents au moment où ils vont commettre le mal, la crainte pourrait bien leur en ôter jusqu'au désir. Supposons même un châtiment moins grave, par exemple, la séparation d'une femme aimée et la prison : le libertin saurait bien se résigner sans trop de peine.

Gardons-nous donc de dire que l'homme est bon ou mauvais par nature : Car si cela était, le bon ne pourrait jamais devenir méchant, ni le méchant devenir bon. Et pourtant nous voyons des changements rapides, soit du bien au mal, soit du mal au bien. Et nous ne voyons pas seulement cela dans les Ecritures où, par exemple, les publicains deviennent apôtres et les disciples traîtres, où les femmes publiques deviennent chastes, où les larrons se convertissent, où les mages se prosternent en adoration, où les impies passent à des sentiments de piété, et cela tant dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament ; mais chaque jour de tels faits arrivent sous nos yeux. Or si tout cela était naturel, aucun changement n'aurait lieu. Etant passibles par nature, pouvons-nous par aucun effort devenir impassibles ? Ce qui est par nature, ne cessera jamais d'être tel. Jamais personne n'a pu passer du besoin de dormir à la faculté de ne pas dormir, ni de la corruption à l'incorruptibilité, ni s'affranchir du besoin de manger au point de n'avoir plus faim. Aussi ces nécessités ne sont point des crimes, et nous ne nous les reprochons jamais. Jamais personne n'a dit, en manière de blâme : O être passible ! ô être sujet à la corruption ! Mais nous reprochons l'adultère, la fornication ou d'autres semblables actions à ceux qui les commettent, et nous les traduisons devant les juges pour être accusés et punis, ou honorés pour des faits contraires.

Quand donc, d'après la conduite que nous tenons les uns envers les autres, d'après les jugements que nous subissons, les lois que nous établissons, les reproches que notre conscience nous adresse même quand personne ne nous accuse, d'après ce fait que la négligence nous rend pires et la crainte meilleurs, et que nous en voyons d'autres se corriger et parvenir au faîte de la sagesse ; quand, dis-je, d'après tout cela, il nous est démontré qu'il dépend de nous de faire le bien, pourquoi nous tromper nous-mêmes par de vaines excuses et de misérables prétextes, qui non-seulement ne nous obtiennent pas le pardon, mais nous préparent d'intolérables supplices, tandis que nous devrions avoir sans cesse devant les yeux le jour terrible, pratiquer la vertu et en récompense de légers travaux, recevoir des couronnes immortelles ? Car ces raisonnements ne nous serviront à rien ; ceux de nos frères qui auront mené une conduite opposée, condamneront tous les pécheurs : le miséricordieux, l'homme dur ; le bon, le méchant ; l'humble, l'orgueilleux ; le bienveillant, l'envieux ; le sage, l'ambitieux de vaine gloire ; le fervent, le lâche ; le chaste, le libertin. C'est ainsi que Dieu portera son jugement et formera deux ordres, dont l'un recevra des éloges et l'autre sera livré au supplice. Ah ! qu'aucun de ceux qui sont ici présents ne se trouve parmi ceux qu'attendent le châtiment et l'ignominie ; mais bien au nombre des couronnés, destinés au royaume céleste ! Puissions-nous tous avoir ce bonheur par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, en union avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

OR, JE VOUS SUPPLIE, MES FRÈRES, PAR LE NOM DE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR, D'AVOIR TOUS UN MÊME LANGAGE, ET DE NE POINT SOUFFRIR DE SCHISMES PARMI VOUS, MAIS D'ÊTRE TOUS UNIS PARFAITEMENT DANS UN MÊME ESPRIT ET UN MÊME SENTIMENT. (VERS. 10, JUSQU'A 17.)

—

ANALYSE.

1. Que les réprimandes doivent être préparées et amenées doucement et peu à peu.
2. Que saint Paul ne se préfère pas à saint Pierre.
3. Baptiser n'est pas une œuvre dont on doive s'enorgueillir puisque tout le monde en est capable. — Prêcher est plus difficile.
4 et 5. Ne pas rougir de l'ignorance des apôtres puisque c'est leur gloire. — De quelle manière nous devons travailler à convertir les infidèles. — Zèle pour le salut des âmes. — Quel bonheur c'est d'en convertir une seule.

1. Les reproches, comme je vous l'ai toujours dit, doivent venir doucement, peu à peu ; et c'est ce que Paul fait ici. Sur le point d'aborder un sujet plein de périls et capable de renverser l'Eglise de fond en comble, il adoucit son langage. Il dit qu'il les supplie, mais qu'il les supplie par le Christ : comme s'il ne se sentait pas capable de les prier et de les persuader par lui-même. Qu'est-ce que cela : « Je « vous supplie par le Christ? » Je prends le Christ pour auxiliaire, j'invoque le secours de son nom, de ce nom injurié et déshonoré. Paroles pleines d'à-propos, pour ne pas les pousser à l'insolence : car le péché rend insolent. Si, en effet, vous commencez par de violents reproches, vous ferez des rebelles et des impudents ; si vous grondez doucement, vous verrez le coupable incliner la tête. Garder le silence et baisser les yeux, c'est ce que Paul va faire, et, en attendant, il exhorte au nom du Christ. Et à quoi exhorte-t-il? « A avoir tous « le même langage et à ne pas souffrir de « schismes parmi vous ». Le sens énergique du mot schisme et le blâme qu'implique ce terme, étaient bien propres à les blesser au vif. Car il n'y avait pas beaucoup de parties entières ; mais l'unité même avait péri. En effet, si c'étaient des Eglises saines et entières, il y avait au moins beaucoup d'assemblées ; mais si c'étaient des schismes, l'unité même avait disparu. Car l'unité divisée en beaucoup de parties, non-seulement ne se multiplie pas, mais est détruite elle-même. Telle est la nature des schismes. Ensuite, après les avoir blessés au vif par le mot de schisme, il se radoucit et mitige ainsi son langage : « Mais d'être tous « unis dans le même esprit et dans le même « sentiment ». Après avoir dit : « D'avoir tous « le même langage », il ajoute : Ne pensez pas que je parle seulement de l'accord du langage, je demande aussi l'accord de pensée. Et comme il peut arriver que cet accord existe, mais non sur tous les points, il ajoute : « Mais d'être « unis d'une manière parfaite ». Car celui qui est d'accord sur un point et en désaccord sur d'autres, n'est point uni en perfection, n'est point parfait sous le rapport de l'union. On peut encore être uni par la pensée et ne l'être point par le sentiment : ce qui arrive par exemple quand nous avons la même foi et que nous ne sommes pas liés par la charité. En ce cas nous sommes unis par la pensée (puisque nous pensons les mêmes choses), mais nous ne le sommes point par le sentiment : ce qui avait lieu alors, où les uns s'attachaient à un maître, les autres à un autre. C'est pourquoi il exige qu'on soit uni d'esprit et de sentiment. Car les schismes ne provenaient pas de la différence de foi, mais de la diversité des sentiments, effet des rivalités humaines.

Et comme un accusé se montre insolent, tant qu'il n'a pas de témoins contre lui, voyez comment il en produit, pour les mettre hors d'état de nier. « J'ai été averti sur votre « compte, mes frères, par ceux de la maison « de Chloé ». Il n'avait d'abord pas dit cela, mais il avait en premier lieu établi l'accusation, ce qui prouve qu'il avait cru aux informations; sans cela il n'eût point accusé; car Paul n'était pas homme à croire sans raison. Il n'avait donc d'abord pas parlé de renseignements, pour ne pas paraître accuser à l'instigation de ceux qui les lui avaient donnés; mais il ne les passe pas sous silence, pour ne pas paraître agir de lui seul. Il leur donne encore le nom de frères : bien que leur péché fût évident, cela n'empêchait pas de les appeler ainsi. Et voyez sa prudence : il ne désigne point une personne en particulier, mais toute une maison, pour ne point les irriter contre l'auteur des révélations; par là il a mis celui-ci à couvert et a pu librement formuler son accusation. Il ne songe pas seulement aux intérêts des uns, mais aussi à ceux des autres. Voilà pourquoi il ne dit pas : J'ai appris de certaines personnes; mais il indique une maison tout entière, pour ne pas avoir l'air d'inventer. Que m'a-t-on appris? « Qu'il y a des « contestations parmi vous ». Quand il leur adresse directement ses reproches, il leur dit : « Qu'il n'y ait pas de schismes parmi vous »; mais quand il leur parle, d'après le témoignage des autres, il adoucit ses termes : « On m'a « appris qu'il y a des contestations parmi « vous », afin de ménager ceux de qui il tient ses informations.

Il précise ensuite le genre de contestation : « Chacun de vous dit : Pour moi je suis à « Paul, et moi à Apollon, et moi à Céphas ». Ce ne sont pas, dit-il, des disputes pour des intérêts privés, mais d'autres beaucoup plus fâcheuses. « Chacun de vous dit ». Ce n'est pas une partie de l'Eglise, mais l'Eglise entière que le fléau ravage. Pourtant on ne parlait ni de lui, ni d'Apollon, ni de Céphas; mais il fait voir que si l'on ne peut s'attacher à ceux-là, encore bien moins le peut-on à d'autres. La preuve qu'on ne parlait pas d'eux, est dans ce qu'il dit plus bas : « J'ai proposé ces choses en « ma personne et en celle d'Apollon, afin que « vous apprenniez, à notre exemple, à n'avoir pas « d'autres sentiments que ceux que je vous ai « marqués ». (I Cor. IV, 6.) Car si l'on ne peut se dire partisan de Paul, d'Apollon et de Céphas, encore bien moins de tout autre. Si l'on ne doit point s'enrôler sous le drapeau d'un docteur, du premier des apôtres, de l'instituteur d'un si grand peuple, à plus forte raison sous le drapeau de ceux qui ne sont rien. Désirant ardemment les guérir de leur maladie, il met ces noms en avant; mais pour moins blesser il tait les noms de ceux qui déchiraient l'Eglise, et les abrite en quelque sorte sous ceux des apôtres : « Moi je suis à Paul, moi à « Apollon, moi à Céphas ».

2. Ce n'est point parce qu'il se préfère à Pierre qu'il le nomme le dernier; mais, au contraire, parce qu'il se met fort au-dessous de Pierre. Il parle par gradation, pour ne pas avoir l'air d'agir par envie, ni de vouloir priver ceux-ci de l'honneur qui leur est dû. Voilà pourquoi il se nomme le premier. Car celui qui se réprouve le premier, n'agit point par le désir de l'honneur, mais par un profond mépris pour la vaine gloire.

Il reçoit d'abord tout le premier choc, ensuite il nomme Apollon et Céphas. Il n'agit donc point par orgueil; mais, désirant corriger une chose défectueuse, il met d'abord en avant sa propre personne. Evidemment c'était un tort de prendre le parti d'un tel ou d'un tel; et il a raison de le leur reprocher, en disant : Vous ne faites pas bien de dire : « Moi je « suis à Paul, moi à Apollon, moi à Céphas ». Mais pourquoi ajoute-t-il : « Et moi au Christ? » Si c'était une faute de s'attacher à des hommes, ce n'en était certainement pas une de tenir pour Jésus-Christ. Aussi ne leur reproche-t-il point de le faire, mais de ne pas le faire tous. Je pense aussi qu'il a ajouté ce nom de lui-même, afin de donner plus de poids à l'accusation et de faire entendre que le Christ est resté le lot de quelques-uns, mais non de tous. Que telle ait été sa pensée, la suite le fait voir : « Le Christ est-il divisé? » C'est-à-dire, vous avez scindé le Christ et divisé son corps. Voyez-vous le courroux, voyez-vous le reproche, voyez-vous le langage de l'indignation? Il ne prouve pas, il interroge, supposant cette absurdité confessée.

Quelques-uns lui prêtent une autre intention dans ces paroles : « Le Christ est-il divisé? » Cela voudrait dire : Le Christ a disséminé et partagé son Eglise entre les hommes, il en a gardé une portion pour lui et leur a distribué le reste. Absurdité qu'il détruit ensuite par

ces mots : « Paul a-t-il été crucifié pour vous, « ou avez-vous été baptisés au nom de Paul ! » Voyez son amour pour le Christ, voyez comme il ramène tout à son propre nom ; démontrant surabondamment que cet honneur n'appartient à personne. Pour ne pas paraître céder à un mouvement de jalousie, il se met lui-même continuellement en scène. Mais voyez aussi sa prudence ; il ne dit pas : Est-ce que Paul a créé le monde ? Est-ce que Paul vous a tirés du néant ? Mais il choisit ce qu'il y a de plus précieux aux yeux des fidèles, les preuves les plus sensibles de la Providence, la croix et le baptême, et les biens qui en découlent. Sans doute la création du monde prouve la bonté de Dieu, mais l'abaissement de la croix la prouve bien davantage. Et il ne dit pas : Est-ce que Paul est mort pour vous ; mais : « Est-ce « que Paul a été crucifié pour vous ? » Désignant ainsi le genre de mort. « Où est-ce que « vous avez été baptisés au nom de Paul ? » Il ne dit pas : Est-ce que Paul vous a baptisés ? Car il en avait baptisé beaucoup : mais il s'agissait de savoir au nom de qui, et non par qui ils avaient été baptisés. Et comme c'était précisément là l'origine du schisme, que chacun se rattachait à celui qui l'avait baptisé, il redresse cette erreur, en disant : « Est-ce que « vous avez été baptisés au nom de Paul ? » Ne me dites point par qui, mais au nom de qui, vous avez été baptisés. Car il ne s'agit point de savoir qui baptise, mais quel est celui dont le nom est invoqué dans le baptême : puisque celui-là seul remet les péchés. Il s'arrête là et ne va pas plus loin. Il ne dit pas : Est-ce que Paul vous a promis les biens à venir ? Est-ce que Paul vous a promis le royaume des cieux ? Pourquoi n'ajoute-t-il rien de cela ? Parce que autre chose est d'annoncer le royaume, autre chose d'être crucifié ; l'un est sans danger et n'entraîne point d'ignominie, l'autre renferme tous les deux. D'ailleurs, il conclut des uns aux autres, quand, après avoir dit : « Qui n'a pas épargné son « propre fils », il ajoute : « Comment avec lui « ne nous donnera-t-il pas aussi toutes cho- « ses ! » (Rom. VIII, 32.) Et encore : « Si, quand « nous étions ennemis, nous avons été récon- « ciliés avec Dieu par la mort de son fils, à « bien plus forte raison, une fois réconciliés, « serons-nous sauvés ». (Id. V, 10.) C'est pour cela qu'il n'a pas parlé de ces biens ; on ne jouissait point encore des uns, on avait déjà fait l'expérience des autres ; les uns n'étaient encore qu'en promesses, les autres étaient une réalité.

« Je rends grâce à Dieu de ce que je n'ai « baptisé aucun de vous, si ce n'est Crispus et « Caïus ». Pourquoi êtes-vous si fiers de baptiser, quand je remercie Dieu de n'avoir pas baptisé ? Par ces paroles, il guérit prudemment leur enflure, non en niant la force du baptême (ce qu'à Dieu ne plaise), mais en réprimant l'orgueil de ceux qui se vantaient d'avoir baptisé ; et pour cela il leur fait voir d'abord que ce don ne vient pas d'eux, et en second lieu il remercie Dieu à cette occasion. Sans doute le baptême est une grande chose, mais à cause de Celui qu'on y invoque, et non à cause de celui qui le donne. Baptiser n'est rien, quant à l'effort exigé de la part de l'homme ; évangéliser est beaucoup plus. Je le répète : le baptême est une grande chose, puisque sans lui on ne peut parvenir au royaume ; mais l'homme le plus vulgaire peut le donner, tandis que prêcher l'Evangile est une œuvre très-laborieuse.

3. Il expose la raison pour laquelle il rend grâces à Dieu de n'avoir baptisé personne. Quelle est-elle ? « Pour que personne ne dise « que vous avez été baptisés en mon nom ». Quoi donc ? Parlait-on de cela ? Non ; mais je crains, dit-il, que le mal n'aille jusque-là. Si, en effet, quand des hommes vils et sans valeur baptisent, il s'élève une hérésie ; si j'avais baptisé beaucoup de monde, moi qui ai annoncé le baptême, il est vraisemblable qu'un parti se formerait, lequel non content d'adopter mon nom, m'attribuerait aussi le baptême. Puisque le mal partant de si bas est déjà si grand, il le serait peut-être bien plus encore s'il avait pris sa source plus haut. Après avoir ainsi réprimandé ceux qui étaient déjà gâtés, et avoir dit : « Moi j'ai baptisé ceux de la mai- « son de Stéphanas », il rabat de nouveau leur orgueil, en disant : « Du reste, je ne sais « si j'en ai baptisé d'autres ». Par là il fait voir qu'il se soucie peu de se procurer cet honneur aux yeux du vulgaire, et qu'il n'est point venu pour cela. Et ce n'est pas seulement par ces paroles, mais encore par les suivantes qu'il refoule leur orgueil, quand il dit : « Le Christ ne m'a pas envoyé baptiser, mais « prêcher l'Evangile ». OEuvre bien plus laborieuse, qui exigeait beaucoup de sueur et une âme de fer, et qui renfermait tout ; voilà

pourquoi on l'avait confiée à Paul. Et pourquoi n'étant pas envoyé pour baptiser, baptisait-il ? Ce n'était point par opposition à Celui qui l'avait envoyé, mais par surérogation. En effet il n'a pas dit : On m'a défendu de le faire, mais : Je n'ai pas été envoyé pour cela, mais pour une chose plus nécessaire. Evangéliser était l'œuvre d'un ou deux ; baptiser était au pouvoir de tout homme revêtu du sacerdoce.

En effet, baptiser un catéchumène, un homme convaincu, cela est donné à tout le monde ; car la volonté de celui qui approche fait tout, conjointement avec la grâce de Dieu. Mais amener des infidèles à la foi, c'est une fonction qui demande beaucoup de peines, beaucoup de sagesse, outre le danger qui s'y attachait alors. Dans le baptême, tout est fait, celui qui doit être admis au mystère est convaincu, et ce n'est pas merveille que de baptiser un homme convaincu. Ici il faut prendre beaucoup de peines pour changer la volonté et les dispositions, pour déraciner l'erreur et planter la vérité. Mais il ne dit point cela de la sorte, il ne le prouve pas, il n'affirme pas qu'il n'y a point de peine à baptiser et beaucoup à évangéliser, car il sait toujours être modeste ; mais quand il traite de la sagesse profane, il devient véhément et emploie, dès qu'il le peut, les termes les plus violents.

Ce n'était donc point contre l'ordre de Celui qui l'avait envoyé qu'il baptisait, mais il en était ici comme quand les apôtres dirent à l'occasion des veuves : « Il n'est pas juste que « nous abandonnions le ministère de la parole « pour le service des tables ». (Act. VI, 2.) Il servait alors, non par esprit d'opposition, mais par surabondance de zèle. En effet, maintenant encore nous confions le soin de baptiser aux prêtres les moins capables, et la prédication aux plus instruits, parce qu'ici sont les labeurs et les difficultés. Voilà pourquoi l'apôtre dit lui-même : « Que les prêtres qui gou- « vernent bien soient doublement honorés, « surtout ceux qui travaillent à la prédication « de la parole et à l'instruction ». (I Tim. V, 17.) Car comme c'est l'affaire d'un maître habile et sage de former les athlètes qui doivent lutter dans l'arène, tandis que décerner la couronne au vainqueur est au pouvoir de celui même qui ne sait pas combattre, bien que la couronne fasse ressortir l'éclat de la victoire ; de même, pour ce qui regarde le baptême, quoiqu'il soit nécessaire au salut, celui qui l'administre fait une chose toute simple, puisqu'il trouve une volonté préparée.

« Non pas dans la sagesse de la parole, pour « ne pas réduire à rien la croix de Jésus- « Christ ». Après avoir rabattu l'orgueil de ceux qui s'estimaient pour avoir baptisé, il passe à ceux qui se glorifiaient de la sagesse mondaine, et les attaque avec vivacité. En effet à ceux qui s'enflaient pour avoir baptisé, il s'est contenté de dire : « Je rends grâce à « Dieu de n'avoir baptisé personne », et de ce que le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser ; il n'emploie point de preuves, point d'expressions violentes, il insinue sa pensée en peu de mots et passe outre. Mais ici tout d'abord il frappe un grand coup en disant : « Pour ne « pas réduire à rien la croix de Jésus-Christ ». Pourquoi vous glorifier d'une chose qui doit vous couvrir de honte ? Car si cette sagesse est l'ennemie de la croix et de l'Evangile, loin de s'en vanter, il faut en rougir. Voilà pourquoi les apôtres ne l'ont point eue, non que la grâce leur fît défaut, mais pour ne point nuire à la prédication. Ces sages selon le monde ébranlaient donc la doctrine, au lieu de l'affermir ; et les simples la consolidaient. Voilà de quoi confondre l'orgueil, détruire l'enflure et inspirer des sentiments de modestie. Mais, direz-vous, s'il en était ainsi, pourquoi donner mission à Apollon, qui était un savant ? Ce n'était pas qu'ils eussent confiance dans son talent pour la parole ; mais ils l'avaient choisi parce qu'il était instruit dans les Ecritures et qu'il confondait les Juifs. Du reste on recherchait des hommes sans science pour occuper les premiers rangs et commencer à répandre la semence de la parole : car il fallait une grande vertu afin de repousser l'erreur dès l'abord ; il fallait un grand courage au début de la carrière.

Si donc celui qui, dans les commencements, n'avait pas eu besoin de savants pour repousser l'erreur, les a ensuite admis, ce n'était pas par nécessité ni par défaut de discernement. Comme il n'avait pas eu besoin d'eux pour exécuter sa volonté, il ne les a cependant point rejetés quand ils se rencontrèrent plus tard. Dites-moi un peu : Pierre et Paul étaient-ils savants ? Vous ne pourriez le dire ; car ils étaient simples et sans lettres. Le Christ a agi ici, comme quand, envoyant ses disciples par toute la terre, après leur avoir d'abord montré

sa puissance en Palestine, il leur disait : « Lorsque je vous ai envoyés sans argent, sans « provisions, sans chaussure, avez-vous man- « qué de rien ? » (Luc, XXII, 35.) Et qu'ensuite il leur permit d'avoir de l'argent et des provisions. Ce dont il s'agissait, c'était que la puissance du Christ fût manifestée, et non de repousser de la foi ceux qui venaient à cause de leur sagesse mondaine. Quand donc les Grecs accuseront les disciples d'ignorance, accusons-les-en aussi, et plus haut que les Grecs. Que personne ne dise que Paul était savant; tout en exaltant ceux d'entre eux que leur science et leur éloquence ont rendus célèbres, affirmons que les nôtres ont tous été des ignorants. Et par là nous ne les rabaisserons nullement; car la victoire n'en sera que plus éclatante.

Je dis tout cela pour avoir entendu un chrétien disputer avec un Grec de la manière la plus ridicule : tous les deux renversaient leur propre thèse et se réfutaient eux-mêmes. Le Grec disait ce qu'aurait dû dire le chrétien; et le chrétien faisait les objections qu'aurait dû faire le Grec. Il était question de Paul et de Platon : or, le Grec s'efforçait de démontrer que Paul était un ignorant, un homme sans instruction; et le chrétien par trop simple cherchait à prouver que Paul était plus savant que Platon. Si cette dernière proposition eût triomphé, la victoire appartenait au Grec. Car si Paul était plus savant que Platon, on aura raison de dire que, s'il l'emporta, ce fut par l'éloquence et non par le secours de la grâce. En sorte que le chrétien parlait pour le Grec, et le Grec pour le chrétien. Si en effet Paul, quoique ignorant, a vaincu Platon, c'est, comme je le disais, une victoire éclatante : car cet ignorant a pris tous les disciples de Platon, les a convaincus et amenés à lui. D'où il suit que sa prédication a triomphé par la grâce de Dieu, et non par la sagesse humaine. Pour éviter cet inconvénient et ne pas devenir ridicules en disputant de cette façon avec les Grecs, qui sont ici nos adversaires, accusons les apôtres d'ignorance; car cette accusation est un éloge. Et quand les Grecs les traiteront de gens grossiers, enchérissons, nous; et ajoutons qu'ils étaient ignorants, sans lettres, pauvres, sans naissance, dépourvus d'intelligence et obscurs. Ce n'est point là blasphémer les apôtres; toute leur gloire, au contraire, est d'avoir, étant tels, triomphé du monde entier. Oui, ces hommes simples, grossiers et ignorants, ont abattu les sages, les puissants, les tyrans, ceux qui jouissaient et se pavanaient des richesses, de la gloire, de tous les avantages extérieurs; ils les ont abattus comme s'ils n'eussent pas été des hommes.

Il est donc évident que la puissance de la croix est grande, et que rien de tout cela n'est l'effet du pouvoir humain; car ces succès n'ont rien de naturel; tout y est surnaturel. Or quand il se passe un événement supérieur, très-supérieur à la nature, et en même temps convenable et utile, il est manifeste qu'on doit l'attribuer à quelque vertu, à quelque opération divine. Eh bien! voyez : le pêcheur, le fabricant de tentes, le publicain, l'homme simple, l'homme sans lettres, venus d'une terre lointaine, de la Palestine, ont chassé de leur propre patrie les philosophes, les rhéteurs, tous les maîtres dans l'art de la parole; ils les ont vaincus en un instant, à travers mille périls, malgré l'opposition des peuples et des rois, malgré les résistances de la nature, malgré l'ancienneté du temps, la force d'habitudes invétérées, malgré les efforts des démons armés contre eux, et bien que le diable, debout lui-même au centre de la bataille, mît tout en mouvement, les rois, les princes, les peuples, les nations, les villes, les barbares, les Grecs, les philosophes, les orateurs, les sophistes, les écrivains, les lois, les tribunaux, les supplices les plus variés et mille et mille genres de mort. Et tout cela a été repoussé, a cédé à la voix des pêcheurs, absolument comme la poussière légère qui ne peut résister au souffle du vent. Apprenons donc à disputer ainsi avec les Grecs, pour ne pas ressembler à des animaux stupides et sans raison, mais être toujours prêts à défendre l'objet de nos espérances. En attendant, méditons bien ce point qui n'est pas d'une médiocre importance, et disons-leur : Comment les faibles ont-ils vaincu les forts : douze hommes, l'univers entier, sans se servir des mêmes armes, mais en combattant sans armes des hommes armés ?

5. Dites-moi de grâce : Si douze hommes, étrangers à l'art de la guerre, non-seulement sans armes, mais même faibles de constitution, s'élançant tout à coup sur une innombrable armée, n'en éprouvaient aucun mal, restaient sains et saufs au milieu d'une grêle de traits, et, conservant leurs javelots suspendus à leurs corps nus, abattaient tous leurs

ennemis sans user de leurs armes, mais en les frappant seulement de la main, tuaient les uns et faisaient les autres prisonniers sans recevoir la moindre blessure ; dites-moi, attribuerait-on cela à la puissance humaine ? Et pourtant le triomphe des apôtres est beaucoup plus étonnant que celui-là. Car, qu'un ignorant, qu'un homme sans lettres, qu'un pêcheur aient triomphé de tant d'éloquence, n'aient été arrêtés ni par leur petit nombre, ni par la pauvreté, ni par les dangers, ni par la puissance de l'habitude, ni par la sévérité des préceptes qu'ils imposaient, ni par des morts quotidiennes, ni par la multitude de ceux qui professaient l'erreur, ni par l'autorité de ceux qui l'enseignaient : Voilà qui est bien plus incroyable que de voir un homme nu n'être pas blessé.

Abattons-les donc de la même manière ; combattons-les ainsi, réfutons-les par notre conduite plutôt que par notre langage. Les œuvres, voilà le vrai combat, le raisonnement sans réplique. Quand nous argumenterions sans fin, ce serait peine perdue si nous ne tenions une conduite meilleure que la leur. Ce ne sont pas nos paroles, mais nos actions qu'ils étudient ; ils nous disent : Sois d'abord fidèle à ta doctrine, et prêche-la ensuite aux autres. Si tu parles de biens infinis réservés à l'avenir, et que tu paraisses attaché aux biens présents comme si ceux-là n'existaient pas, je crois à tes actions plutôt qu'à tes paroles. Quand je te vois ravir le bien d'autrui, pleurer outre mesure ceux qui ne sont plus, commettre une foule d'autres péchés, comment te croirai-je lorsque tu parles de résurrection ? S'ils ne vous disent pas cela, ils le pensent et s'en préoccupent. Et là est l'obstacle qui empêche les infidèles de devenir chrétiens. Convertissons-les donc par notre propre conduite. Beaucoup d'hommes illettrés ont ainsi frappé des philosophes, en leur montrant la vraie philosophie, la philosophie des œuvres, et faisant entendre par leur sage conduite une voix plus éclatante que celle de la trompette : sorte d'éloquence bien au-dessus de celle du langage. Si je prêche l'oubli des injures, et qu'ensuite je nuise à un Grec en mille manières, comment mes paroles l'attireront-elles alors que mes actions le repoussent ? Prenons-les donc dans les filets d'une bonne conduite, édifions et enrichissons l'Eglise en lui gagnant ces âmes.

Rien, pas même le monde entier, n'égale le prix d'une âme. Donnassiez-vous une immense fortune aux pauvres, vous avez moins fait que de convertir une seule âme. Il est écrit : « Celui qui sépare un objet précieux d'une « vile matière, sera comme ma bouche ». (Jérém. xv, 19.) Sans doute, c'est une chose excellente d'avoir pitié des pauvres, mais rien n'est aussi grand que d'arracher une âme à l'erreur : car c'est ressembler à Paul et à Pierre. Il nous est donné de succéder à leur prédication, non plus pour braver comme eux les dangers, endurer la faim, la peste et les autres maux (car nous vivons en un temps de paix) ; mais pour déployer l'ardeur de notre zèle. Sans sortir de chez nous, nous pouvons nous livrer à cette pêche. Que quiconque a un ami, un parent, une connaissance, tienne cette conduite, adopte ce langage, et il ressemblera à Pierre et à Paul. Que dis-je, à Pierre et à Paul ? Il sera la bouche du Christ. « Car « celui qui sépare une chose précieuse d'une « matière vile, sera comme ma bouche ». Si vous ne persuadez pas aujourd'hui, vous persuaderez demain ; si vous ne persuadez jamais, vous aurez cependant toute la récompense ; si vous ne persuadez pas tout le monde, vous en sauverez au moins quelques-uns de la foule. Les apôtres eux-mêmes n'ont pas convaincu tous les hommes, bien qu'ils s'adressassent à tous, et ils sont récompensés comme s'ils les avaient tous gagnés. Car Dieu a coutume de proportionner la récompense aux intentions et non aux succès. Offrez-lui deux oboles, il les accepte ; ce qu'il a fait pour la veuve, il le fait pour ceux qui enseignent la loi. Gardez-vous donc de dédaigner un petit nombre, parce que vous ne pouvez pas convertir le monde entier, et ne négligez point les petits succès, parce que vous ambitionnez les grands. Si vous ne pouvez pour cent, tâchez pour dix ; si vous ne pouvez pour dix, contentez-vous de cinq ; si cinq dépassent vos forces, ne laissez pas que de vous occuper d'un, et si cet un même vous échappe, ne vous découragez pas pour autant, et ne suspendez pas les efforts de votre zèle. Ne voyez-vous pas que, dans les contrats, les marchands n'opèrent pas seulement avec de l'or, mais aussi avec de l'argent ? Si nous ne dédaignons pas les petites choses, nous atteindrons aussi les grandes ; mais si nous négligeons celles-là, nous parviendrons difficilement à celles-ci. C'est en recueillant les unes

et les autres qu'on devient riche. Que ce soit donc là notre règle de conduite, afin qu'enrichis en tout, nous obtenions le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui, gloire, empire, honneur, appartiennent au Père en même temps qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

CAR LA PAROLE DE LA CROIX EST UNE FOLIE POUR CEUX QUI SE PERDENT; MAIS POUR CEUX QUI SE SAUVENT, C'EST-A-DIRE POUR NOUS, ELLE EST LA VERTU DE DIEU. CAR IL EST ÉCRIT : « JE PERDRAI LA SAGESSE DES SAGES, JE REJETTERAI LA SCIENCE DES SAVANTS ». QUE SONT DEVENUS LES SAGES? QUE SONT DEVENUS LES DOCTEURS DE LA LOI? QUE SONT DEVENUS LES ESPRITS CURIEUX DE CE SIÈCLE? (VERS. 18, 19, 20, JUSQU'A 25.)

—

ANALYSE.

1. Que l'on se perd par le raisonnement, et que l'on se sauve par la foi.
2 Comment Dieu a confondu la sagesse humaine.
3. Que le Christ persuade par les contraires, et comment.
4-6. Que Socrate n'aurait pas bu la ciguë s'il n'y eût été contraint. — Le paganisme n'a produit qu'un Socrate, et la religion de Jésus, des milliers de martyrs, tous plus grands, plus admirables que Socrate. — Que l'établissement de la foi est un ouvrage tout divin. — Convertir les âmes par le bon exemple.

1. Pour l'homme malade et agonisant, les mets les plus sains n'ont pas de saveur, les amis et les proches deviennent importuns, souvent il ne les reconnaît pas et semble incommodé de leur présence. Il en est de même de ceux qui perdent leurs âmes : ils ignorent ce qui mène au salut, et trouvent importuns ceux qui s'occupent d'eux. C'est là l'effet de leur maladie et non de la nature des choses. Il en est des infidèles comme des fous, qui haïssent ceux qui les soignent, et les accablent d'injures. Mais comme ceux-ci, à raison même des injures qu'ils reçoivent, sentent croître leur pitié et couler leurs larmes, parce que méconnaître ses meilleurs amis leur semble être l'indice du paroxisme de la maladie : ainsi devons-nous faire à l'égard des Grecs, et pleurer sur eux plus qu'on ne pleure sur une épouse, parce qu'ils ignorent le salut offert à tous. Car un époux ne doit pas aimer son épouse autant que nous devons aimer tous les hommes, Grecs ou autres, et les attirer au salut. Pleurons-les donc, parce que la parole de la croix, qui est la sagesse et la force, est pour eux une folie, suivant ce qui est écrit : « La parole de la croix est une folie pour ceux « qui se perdent ». Et comme il était vraisemblable que, voyant la croix tournée en dérision par les Grecs, les Corinthiens résisteraient dans la mesure de leur propre sagesse, et se donneraient beaucoup de trouble pour réfuter les discours des païens, Paul les console en leur disant : Ne pensez pas que ce soit là une chose étrange et insolite. Il en est dans la nature même des choses, que la vertu de la croix soit méconnue de ceux qui se perdent; car ils n'ont plus le sens; ils sont fous. Voilà pourquoi ils profèrent des injures et ne sup-

portent pas les remèdes du salut. O homme, que dis-tu ? Pour toi le Christ a pris la forme d'un esclave, a été crucifié et est ressuscité ; ce ressuscité, il faut donc l'adorer et adorer sa bonté, puisque ce qu'un père, un ami, un fils n'a pas fait pour toi, le Maître de l'univers l'a fait, bien que tu l'eusses offensé et fusses devenu son ennemi ; et quand il mérite ton admiration pour de si grandes choses, tu appelles folie le chef-d'œuvre de sa sagesse ? Mais il n'y a rien d'étonnant là dedans ; car le propre de ceux qui se perdent est de ne pas connaître ce qui procure le salut.

Ne vous troublez donc pas : il n'y a rien d'étrange, rien de surprenant à ce que des insensés tournent de grandes choses en dérision. Or la sagesse humaine ne saurait changer une telle disposition ; en essayant de le faire, vous atteindriez un but opposé : car tout ce qui dépasse la raison n'a besoin que de la foi. Si nous tâchons de démontrer par le raisonnement et sans recourir à la foi, comment un Dieu s'est fait homme et est entré dans le sein d'une vierge, nous ne ferons que provoquer davantage leurs railleries. Ceux qui usent ici du raisonnement, sont précisément ceux qui se perdent. Et pourquoi parler de Dieu ? Nous soulèverions d'immenses éclats de rire, si nous suivions cette méthode en ce qui concerne les créatures. Supposons, par exemple, un homme qui veut tout apprendre par le raisonnement et vous prie de lui démontrer comment nous voyons la lumière : essayez de le faire : vous n'en viendrez pas à bout ; car si vous dites qu'il suffit d'ouvrir l'œil pour voir, vous exprimez le fait, et non la raison du fait. Pourquoi, vous dira-t-il, ne voyons-nous pas par les oreilles et n'entendons-nous pas par les yeux ? Pourquoi n'entendons-nous pas par les narines et ne flairons-nous pas par les oreilles ? Si nous ne pouvons le tirer d'embarras et répondre à ses questions, et qu'il se mette à rire, ne rirons-nous pas encore plus fort que lui ? Si en effet deux organes ont leur principe dans le même cerveau, et sont voisins l'un de l'autre, pourquoi ne peuvent-ils pas remplir les mêmes fonctions ? Nous ne pouvons expliquer la cause ni le mode de ces opérations mystérieuses et diverses, et nous serions ridicules de l'essayer.

Taisons-nous donc, et rendons hommage à la puissance et à la sagesse infinie de Dieu. De même, vouloir expliquer par la sagesse humaine les choses de Dieu, c'est provoquer des éclats de rire, non à raison de la faiblesse du sujet, mais à cause de la folie des hommes ; car aucun langage ne peut expliquer les grandes choses. Examinez bien ; quand je dis : Il a été crucifié, le Grec demande : Comment cela s'accorde-t-il avec la raison ? Il ne s'est pas aidé lui-même quand il subissait l'épreuve et le supplice de la croix : Comment donc est-il ensuite ressuscité et a-t-il sauvé les autres ? S'il le pouvait, il aurait dû le faire avant de mourir, ainsi que le disaient les Juifs : Comment celui qui ne s'est pas sauvé, a-t-il pu sauver les autres ? C'est là, dira-t-on, une chose que la raison ne saurait admettre. Et c'est vrai : la croix, ô homme, est une chose au-dessus de la raison, et d'une vertu ineffable. Car subir de grands maux, leur paraître supérieur et en sortir triomphant, c'est le propre d'une puissance infinie. Comme il eût été moins étonnant que les trois jeunes hébreux ne fussent pas jetés dans la fournaise que d'y être jetés et de fouler la flamme aux pieds : comme il eût été beaucoup moins merveilleux pour Jonas de n'être pas englouti par la baleine que d'en être englouti sans en souffrir ; ainsi il est bien plus admirable dans le Christ d'avoir vaincu la mort en mourant que de ne l'avoir pas subie. Ne dites donc point : Pourquoi ne s'est-il pas sauvé lui-même sur la croix ? Car son intention était de lutter avec la mort. Il n'est point descendu de la croix, non parce qu'il ne le pouvait pas, mais parce qu'il ne le voulait pas. Comment les clous de la croix auraient-ils retenu Celui que la puissance de la mort n'a pu enchaîner ?

2. Toutes ces choses nous sont connues, mais les infidèles les ignorent. Voilà pourquoi Paul dit que la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais que pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu de Dieu. « Car il est écrit : Je « perdrai la sagesse des sages ; je rejetterai la « science des savants ». Jusqu'ici il n'a rien dit de désagréable, il a d'abord invoqué le témoignage de l'Ecriture ; puis s'enhardissant, il emploie des termes plus violents et dit : « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la « sagesse de ce monde ? Que sont devenus les « sages ? Que sont devenus les docteurs de la « loi ? Que sont devenus les esprits curieux de « ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de

« folie la sagesse de ce monde? Car Dieu « voyant que le monde, aveuglé par sa propre « sagesse, ne l'avait point connu dans les œu- « vres de la sagesse divine, a jugé à propos de « sauver par la folie de la prédication ceux qui « croiraient en lui ». Après avoir dit qu'il est écrit : « Je perdrai la sagesse des sages », il en donne une preuve de fait en ajoutant : « Que « sont devenus les sages ? que sont devenus « les docteurs de la loi? » frappant ainsi du même coup les Grecs et les Juifs. Car, quel philosophe, quel habile logicien, quel homme instruit dans le judaïsme a procuré le salut et enseigné la vérité? Pas un d'eux : les pêcheurs ont tout fait. Après avoir tiré sa conclusion, abattu leur enflure, et dit : « Dieu n'a-t-il pas « convaincu de folie la sagesse de ce monde? » il donne la raison de tout cela. Parce que, dit-il, aveuglé par sa propre sagesse, le monde n'a pas connu Dieu dans la sagesse divine, la croix a paru. Qu'est-ce que cela : « Dans la sagesse « divine ? » C'est-à-dire, dans la sagesse qui s'est manifestée dans les œuvres par lesquelles il a voulu se faire connaître. Car il a produit ces œuvres et d'autres semblables afin que leur aspect fît admirer le Créateur ; le ciel est grand, la terre est immense ; admirez donc celui qui les a faits. Et ce ciel si grand, non-seulement il l'a créé, mais il l'a créé sans peine ; cette vaste terre, il l'a produite sans effort. Voilà pourquoi il est dit de l'un : « Les « cieux sont les ouvrages de vos mains » (Ps. CI); et de l'autre : « Il a fait la terre comme « rien ». Mais comme le monde n'a pas voulu connaître Dieu au moyen de cette sagesse, Dieu l'a convaincu par la folie apparente de la croix, non à l'aide du raisonnement, mais de la foi. Du reste, là où est la sagesse de Dieu, il n'y a plus besoin de celle de l'homme. Dire que le Créateur de ce monde si grand et si vaste doit posséder une puissance ineffable et infinie, c'était là un raisonnement de la sagesse humaine, un moyen de comprendre l'auteur par son ouvrage ; mais maintenant on n'a plus besoin que de foi, et non de raisonnements. Car croire à un homme crucifié et enseveli, et tenir pour certain que ce même homme est ressuscité et assis au ciel, c'est l'effet de la foi et non du raisonnement. Ce n'est point avec la sagesse, mais avec la foi, que les apôtres ont paru, et ils sont devenus plus sublimes et plus sages que les sages, d'autant que la foi qui accepte les choses de Dieu l'emporte sur l'art de raisonner ; car ceci surpasse l'esprit humain.

Comment Dieu a-t-il perdu la sagesse? En se révélant à nous par Paul et ses semblables, il nous a fait voir qu'elle était inutile. En effet, pour recevoir la prédication évangélique, le sage ne tire aucun avantage de sa sagesse, ni l'ignorant ne souffre de son ignorance. Bien plus, chose prodigieuse à dire ! l'ignorance est ici une meilleure disposition que la sagesse. Oui, le berger, le paysan, mettant de côté les raisonnements et s'abandonnant à Dieu, recevront plutôt la prédication évangélique. Voilà comment Dieu a perdu la sagesse. Après s'être d'abord détruite elle-même, elle est devenue ensuite inutile. Car quand elle devait faire son œuvre propre et voir le Maître par ses œuvres, elle ne l'a pas voulu ; maintenant quand elle voudrait se produire, elle ne le pourrait plus ; car l'état des choses n'est plus le même, et l'autre voie pour parvenir à la connaissance de Dieu est bien préférable. C'est pourquoi il faut une foi simple, que nous devons chercher à tout prix, et préférer à la sagesse du dehors, puisque l'apôtre dit : « Dieu « a convaincu de folie la sagesse ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Il a convaincu de folie ? » Il a prouvé qu'elle est une folie quand il s'agit de parvenir à la foi. Et comme on avait d'elle une haute estime, il s'est hâté de la confondre.

En effet, qu'est-ce que cette sagesse, qui ne peut trouver le premier des biens ? Il l'a fait paraître folle, parce qu'elle s'était d'abord démontrée telle elle-même. Si, quand il était possible de trouver la vérité à l'aide du raisonnement, elle n'a pu le faire, comment en sera-t-elle capable, maintenant qu'il s'agit de choses plus importantes, et qu'on n'a plus besoin de talent, mais de foi ? Dieu l'a donc convaincue de folie ; et il a jugé à propos de sauver le monde par la folie, non réelle, mais apparente de la croix. Et c'est là ce qu'il y a de plus grand : que Dieu ait vaincu cette sagesse, non par une sagesse plus excellente, mais par une sagesse qui a une apparence de folie. Il a abattu Platon, non par un autre philosophe plus sage, mais par un pêcheur ignorant. Ainsi la défaite est devenue plus humiliante et le triomphe plus éclatant. Puis, démontrant la puissance de la croix, l'apôtre dit : « Les Juifs demandent des miracles et les « Grecs cherchent la sagesse ; pour nous, nous « prêchons le Christ crucifié, qui est un scan-

« daïe pour les Juifs, et une folie pour les « Grecs, mais qui est la force de Dieu et la « sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, « soit parmi les Juifs soit parmi les Grecs ».

3. Il y a un grand sens dans ces paroles : car il veut dire que Dieu a vaincu à l'aide des contraires, et que la prédication n'est pas de l'homme. Voici ce qu'il entend : quand nous disons aux Juifs : Croyez ; ils nous répondent : Ressuscitez les morts, guérissez les possédés du démon, montrez-nous des prodiges. Et que répliquons-nous à cela? Celui que nous vous prêchons a été crucifié, et il est mort. Cette parole est peu propre à attirer ceux qui ne veulent pas venir, car elle devrait repousser ceux mêmes qui en seraient tentés : et pourtant elle ne repousse pas, elle attire, elle subjugue, elle triomphe. A leur tour, les Grecs nous demandent l'éloquence des discours, l'habileté des sophismes; nous leur prêchons encore la croix, et ce qui paraît faiblesse aux Juifs, les Grecs l'appellent folie. Quand donc, bien loin de leur accorder ce qu'ils demandent, nous leur offrons tout le contraire (car non-seulement la croix n'est point un miracle, mais, au point de vue de la raison, elle est l'opposé du miracle; non-seulement elle n'est point un signe de force, ni une preuve de sagesse, mais plutôt un indice de faiblesse et une apparence de folie); quand, dis-je, non-seulement ils n'obtiennent ni les miracles ni la sagesse qu'ils demandent, mais entendent ce qu'il y a de plus opposé à leur désir, et qu'ils s'en laissent persuader : comment ne pas voir là la puissance infinie de Celui qui est prêché?

Comme si quelqu'un montrait à un homme battu par les flots et soupirant après le port, non le port lui-même, mais un autre endroit de la mer encore plus agité, et le déterminait à le suivre avec des sentiments de reconnaissance; ou comme si un médecin promettait de guérir un blessé, non au moyen des remèdes qu'il désire, mais en le brûlant de nouveau, et néanmoins l'attirait à lui (ce qui serait certainement la preuve d'une grande puissance); ainsi les apôtres ont remporté la victoire, non par un miracle, mais par la chose qui semblait le contraire du miracle. C'est aussi ce que le Christ a fait pour l'aveugle ; car voulant le guérir de sa cécité, il a employé un moyen qui devait l'augmenter : il l'a frotté avec de la boue. Et comme il a guéri un aveugle avec de la boue, de même il s'est attiré le monde entier par la croix : par la croix qui ajoutait au scandale, au lieu de le faire disparaître. Ainsi avait-il déjà procédé dans la création, en opposant les contraires aux contraires. Il a donné le sable pour borne à la mer, la faiblesse à la force; il a établi la terre sur l'eau, le solide et le dense sur le mou et le liquide. Par le moyen des prophètes, il a ramené le fer du fond de l'eau avec un peu de bois. Ainsi il s'est attiré le monde entier à l'aide de la croix. Comme l'eau porte la terre, la croix porte le monde. C'est la preuve d'une grande puissance et d'une grande sagesse que de persuader par les contraires. La croix semble être un objet de scandale, et, loin de scandaliser, elle attire.

A cette pensée, Paul émerveillé s'écrie que « ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage « que les hommes, et que ce qui paraît en « Dieu une faiblesse est plus fort que les « hommes ». Cette folie, cette faiblesse, non réelle mais apparente, dont il parle ici, c'est la croix, et il répond dans leur sens. Car ce que les philosophes n'ont pu faire avec leurs raisonnements, cette prétendue folie l'a fait. Lequel est le plus sage de celui qui convainc la multitude, ou de celui qui ne persuade que quelques hommes, ou plutôt personne? de celui qui persuade sur les sujets les plus importants, ou de celui qui persuade sur des questions inutiles? Combien Platon ne s'est-il pas donné de peine sur la ligne, sur l'angle, sur le point, sur les nombres pairs et impairs, sur les quantités égales et inégales, et autres toiles d'araignées semblables (car tout cela est plus inutile pour la vie que des toiles d'araignées)? Et il est mort sans en avoir tiré aucun profit, ni petit ni grand. Combien n'a-t-il pas pris de peine pour prouver que l'âme est immortelle? Et il est mort sans avoir rien dit de clair là-dessus, sans avoir convaincu un seul de ses auditeurs! Et la croix prêchée par des ignorants a convaincu, a attiré à elle le monde entier, non en traitant des questions insignifiantes, mais en parlant de Dieu, de la vraie religion, de la règle évangélique, du jugement futur ; et elle a transformé en philosophes tous les hommes, des paysans, des ignorants. Voyez donc comme ce qui paraît folie et faiblesse en Dieu, est plus sage et plus fort que les hommes. Comment plus fort? Parce que la croix a parcouru tout l'univers,

dominé tous les hommes par la force, et que quand des milliers s'efforçaient d'éteindre le nom du Crucifié, c'est le contraire qui est arrivé; car ce nom a fleuri, a grandi de plus en plus, et ses ennemis se sont perdus, ont couru à leur ruine; les vivants combattaient le mort, et n'ont rien pu contre lui. Donc, quand le Grec m'accuse de folie, il prouve lui-même son extrême folie; quand je passe pour un insensé à ses yeux, je suis réellement plus sage que les sages; quand il me reproche ma faiblesse, il fait preuve lui-même d'une plus grande faiblesse. Car les succès qu'ont obtenu, par la grâce de Dieu, des publicains, des pêcheurs; les philosophes, les rhéteurs, les tyrans, le monde entier, malgré des peines infinies, n'ont pu même les rêver. Que n'a pas amené la croix? La doctrine de l'immortalité de l'âme, de la résurrection du corps, du mépris des choses présentes, du désir des choses à venir. Des hommes, elle a fait des anges; de toutes parts on voit des philosophes, et qui donnent des preuves de toute espèce de courage.

4. Mais, dira-t-on, beaucoup d'entre eux ont aussi méprisé la mort. Lesquels? je vous prie. Est-ce celui qui a bu la ciguë? Mais, si vous le voulez, je vous en trouverai des milliers de ce genre dans l'Eglise. Si, au sein de la persécution, il était permis de mourir en buvant la ciguë, tous seraient bien supérieurs à ce philosophe. Du reste, quand Socrate but la ciguë, il n'était pas libre de la boire ou de ne la pas boire : de gré ou de force, il devait la boire; c'était donc un acte de nécessité et non de courage; les brigands et les assassins, condamnés par les juges, subissent de plus grands supplices. Chez nous, c'est tout le contraire : c'est de plein gré, librement, et non par force, que nos martyrs ont souffert et montré une vertu à toute épreuve. Rien d'étonnant à ce que ce philosophe ait bu la ciguë, étant forcé de la boire, et étant parvenu à l'extrême vieillesse; car il déclara lui-même qu'il avait soixante-dix ans quand il méprisait ainsi la vie, si tant est que ce soit là du mépris; ce que je n'admets pas, ni moi, ni personne. Mais montrez-m'en un qui ait soutenu courageusement les tortures pour la religion, comme je vous en montrerai des milliers sur tous les points du globe. Qui est-ce qui a supporté généreusement de se voir arracher les ongles? fouiller les articulations? déchirer le corps pièce à pièce? arracher les os de la tête? étendre sur le gril? jeter dans la chaudière? Ceux-là, montrez-les-moi. Mourir par la ciguë, c'est à peu près s'endormir; on dit même que ce genre de mort est plus doux que le sommeil. Et quand même quelques-uns auraient subi de véritables épreuves, ils n'auraient encore aucun droit à nos louanges, car ils sont morts pour des motifs peu honorables : les uns pour avoir trahi des secrets, les autres pour avoir aspiré à la tyrannie, d'autres pour avoir été surpris dans des actions honteuses; d'autres enfin, se sont livrés d'eux-mêmes sans but, sans motif, et comme au hasard.

Il n'en est pas ainsi chez nous. Aussi garde-t-on le silence sur le compte de ceux-là, tandis que la gloire de ceux-ci est dans tout son éclat et croît de jour en jour. C'est à cela que pensait Paul, quand il disait : Ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que les hommes. Car c'est là la preuve que la prédication est divine. Comment douze hommes ignorants, qui avaient passé leur vie sur les étangs, sur les fleuves, dans les déserts, qui n'avaient peut-être jamais mis les pieds dans une ville ou sur une place publique, auraient-ils osé former une si grande entreprise? Comment leur serait venue la pensée de lutter contre le monde entier? Car, qu'ils fussent timides et lâches, c'est leur historien qui le dit, sans rien nier, sans chercher à dissimuler leurs défauts : ce qui est la plus grande preuve de véracité. Que dit-il donc? Que dès que le Christ fut pris, ils s'enfuirent, malgré les nombreux miracles dont ils avaient été témoins, et que leur chef, qui était resté, renia son Maître. Comment donc ceux qui, du vivant du Christ, n'avaient pu soutenir l'assaut des Juifs, défieront-ils tout l'univers au combat, quand ce même Christ est mort, a été enseveli, n'est point ressuscité, selon vous, ne leur a point parlé, ne leur a point inspiré de courage? Ne se seraient-ils pas dit à eux-mêmes : Qu'est-ce que ceci? Il n'a pu se sauver lui-même, et il nous défendrait? Vivant, il ne s'est pas aidé; et mort, il nous tendrait la main? Vivant, il n'a pas soumis un seul peuple, et nous, à son nom seul, nous soumettrions le monde entier? Quoi de plus déraisonnable, je ne dis pas qu'une telle entreprise, mais qu'une telle pensée? Il est donc évident que s'ils ne l'avaient pas vu ressuscité, s'ils n'avaient pas eu la preuve la plus manifeste de sa puissance, ils n'eussent point joué

un tel jeu. A supposer qu'ils eussent eu de nombreux amis, n'en auraient-ils pas fait aussitôt autant d'ennemis, en attaquant les anciennes coutumes, en déplaçant les bornes antiques? Dès ce moment, ils se seraient attiré l'inimitié de tous, celle de leurs concitoyens comme celle des étrangers. Eussent-ils eu tous les droits possibles au respect par les avantages extérieurs, n'auraient-ils pas été pris en haine pour vouloir introduire de nouvelles mœurs? Et au contraire, ils sont dénués de tout, et par cela seul, déjà exposés à la haine et au mépris universels.

Car de qui voulez-vous parler? Des Juifs? Ils en étaient profondément haïs, à cause de ce qui s'était passé à l'égard de leur Maître. Des Grecs? Ils n'en étaient pas moins détestés, et les Grecs le savent mieux que qui que ce soit. Pour avoir voulu instituer un nouveau gouvernement, ou plutôt réformer en quelque point celui qui existait, sans rien changer au culte des dieux, mais en substituant certaines pratiques à d'autres, Platon fut chassé de Sicile et courut le danger de mort. S'il a conservé la vie, il perdit du moins la liberté. Et si un barbare ne se fût montré meilleur que le tyran de Sicile, rien n'empêchait que le philosophe restât esclave toute sa vie sur une terre étrangère. Et pourtant les changements qui touchent au pouvoir royal n'ont pas l'importance de ceux qui touchent à l'ordre religieux; ceux-ci troublent et agitent bien plus les hommes. En effet, dire qu'un tel ou un tel épousera une telle, ou que les gardes veilleront de telle ou telle façon, il n'y a pas là de quoi causer grande émotion, surtout quand la loi reste sur le papier et que le législateur se met peu en peine de l'appliquer. Mais dire que les objets du culte sont des démons et non des dieux, que le vrai Dieu c'est le Crucifié, vous savez assez quelle fureur, quelle accusation, quelle guerre cela a soulevées.

5. Chez les Grecs, Protagoras, pour avoir osé dire : « Je ne reconnais point de dieux », et cela, non en parcourant et en doctrinant tout l'univers, mais dans une seule cité, courut les plus grands dangers. Diagoras de Milet[1] et Théodore, surnommé l'athée, avaient de nombreux amis, étaient éloquents et admirés comme philosophes; cependant tout cela ne leur servit à rien. Et le grand Socrate lui-même, qui les surpassait tous en philosophie, a bu la ciguë parce qu'il était soupçonné d'avoir quelque peu innové en matière de religion. Or, si un simple soupçon d'innovation a créé un tel danger à des philosophes, à des sages, à des hommes qui jouissaient d'ailleurs de la plus grande considération, au point que, loin de pouvoir établir leurs doctrines, ils ont été condamnés à la mort ou à l'exil : comment ne pas être frappé d'étonnement et d'admiration, en voyant le pêcheur opérer de tels prodiges dans le monde entier, réaliser ses projets et triompher des barbares et de tous les Grecs?

Mais ceux-ci, direz-vous, n'introduisaient pas, comme ceux-là, des dieux étrangers. Et c'est précisément là le prodige à mes yeux; une double innovation : détruire les dieux qui existaient et prêcher le Crucifié. D'où leur est venue l'idée d'une telle prédication? Où ont-ils puisé cette confiance dans le succès? Quel précédent les y encourageait? Tout le monde n'adorait-il pas les démons? N'avait-on pas divinisé les éléments? L'impiété n'avait-elle pas introduit des mœurs bien différentes? Cependant ils ont attaqué et détruit tout cela; en peu de temps, ils ont parcouru le monde entier, comme s'ils eussent eu des ailes, ne tenant compte ni des périls, ni de la mort, ni de la difficulté de l'entreprise, ni de leur petit nombre, ni de la multitude de leurs adversaires, ni de la richesse, ni de la puissance, ni de la science de leurs ennemis. Mais ils avaient un auxiliaire plus puissant que tout cela : la vertu du crucifié et du ressuscité. Il eût été moins étonnant qu'ils déclarassent au monde entier une guerre matérielle, au lieu de celle qu'ils lui ont réellement déclarée. Car, d'après les lois de la guerre, il est permis de se placer en face de l'ennemi, de s'emparer de ses terres, de se ranger en bataille, de saisir l'occasion d'attaquer et d'en venir aux mains. Ici, il n'en était pas de même : Les apôtres n'avaient point d'armée à eux; ils étaient mêlés à leurs ennemis, et c'est ainsi qu'ils en triomphaient; c'est dans cette situation qu'ils esquivaient leurs coups, qu'ils les domptaient et remportaient sur eux une éclatante victoire, suivant cette parole du prophète : « Tu règne-« ras au milieu de tes ennemis ». (Ps. CIX, 2.) Car c'était là le prodige : Que leurs ennemis les tenant en leur pouvoir, et les jetant dans

[1] Ou plutôt de Mélos, sur ces athées, voir Cicéron *de naturâ deorum*, liv. I, chap. I et XXIII.

les prisons et dans les fers, non-seulement ne pouvaient les vaincre, mais tombaient eux-mêmes à leurs pieds ; ceux qui flagellaient devant ceux qui étaient flagellés, ceux qui enchaînaient devant ceux qui étaient enchaînés, ceux qui persécutaient devant ceux qui étaient persécutés. Nous disons tout cela aux Grecs et plus que cela encore : car ici la vérité surabonde. Si vous nous suivez dans ce sujet, nous vous apprendrons tous les détails de la lutte ; mais, en attendant, tenons bien à ces deux points capitaux : Comment les faibles ont-ils vaincu les forts ? Et comment ces faibles, étant ce qu'ils étaient, auraient-ils formé une telle entreprise, s'ils n'avaient eu le secours divin ?

6. Et maintenant, faisons ce qui dépend de nous : Que notre vie porte les fruits qu'elle doit porter des bonnes œuvres, et allumons autour de nous une grande ardeur pour la vertu. Il est écrit : « Vous êtes des flambeaux « qui brillez au milieu du monde ». (Philip. II, 15.) Et Dieu nous destine à un plus noble usage que le soleil lui-même, que le ciel, que la terre et la mer ; à un usage d'autant plus grand que les choses spirituelles l'emportent davantage sur les choses sensibles. Quand donc nous considérons le globe du soleil, et que nous admirons la beauté, le volume et l'éclat de cet astre, pensons qu'il y a en nous une lumière plus grande et meilleure, comme aussi de plus profondes ténèbres, si nous n'y veillons : car toute la terre est dans une nuit épaisse. Dissipons donc cette nuit, et mettons-y fin. Elle règne non-seulement chez les hérétiques et chez les Grecs, mais aussi dans les croyances et dans la conduite d'un grand nombre d'entre nous. Car beaucoup ne croient pas à la résurrection, beaucoup s'appuient sur des horoscopes, beaucoup s'attachent à des observances superstitieuses, à des divinations, à des augures, à des présages ; d'autres recourent aux amulettes et aux enchantements. Nous combattrons ceux-là plus tard, quand nous en aurons fini avec les Grecs. En attendant, retenez bien ce que je vous ai dit : Combattez avec moi, attirons-les à nous et transformons-les par notre conduite. Je le répète toujours : Celui qui enseigne la philosophie doit d'abord en offrir le modèle en lui-même et se faire rechercher de ses auditeurs.

Faisons-nous donc rechercher des Grecs et concilions-nous leur bienveillance. Et cela arrivera, si nous sommes toujours prêts, non-seulement à faire le bien, mais encore à souffrir le mal. Ne voyons-nous pas les enfants portés sur les bras de leurs pères, les frapper à la joue, et le père se prêter volontiers à satisfaire la colère de son fils, et se réjouir quand elle est satisfaite ? Eh bien ! suivons cet exemple : parlons aux Grecs comme des pères à leurs enfants. Et vraiment tous les Grecs sont des enfants ; quelques-uns des leurs l'ont dit : Ce sont des enfants, il n'y a point de vieillard chez les Grecs. En effet, les enfants ne supportent de s'occuper de rien d'utile ; de même les Grecs veulent toujours jouer ; ils sont à terre, ils y rampent et ne songent qu'aux choses terrestres. Quand nous parlons aux enfants des choses nécessaires, ils ne comprennent pas notre langage et rient toujours ; ainsi les Grecs rient, quand nous leur parlons du royaume des cieux. Et comme souvent la salive, découlant de la bouche de l'enfant, souille sa nourriture et sa boisson ; ainsi les paroles qui tombent de la bouche des Grecs sont inutiles et impures ; si vous leur présentez la nourriture qui leur est nécessaire, ils vous accablent de malédictions ; ils ont besoin qu'on les porte. Si un enfant voit un voleur entrer et enlever ce qui est à la maison, bien loin de le repousser, il sourit au malfaiteur ; mais si vous lui prenez son petit panier, son sistre ou tout autre joujou, il en est vivement affecté, il s'irrite, il se déchire et frappe le sol du pied. Ainsi quand les Grecs voient le démon piller leur patrimoine, les biens nécessaires à leur subsistance, ils sourient et courent au-devant de lui comme au-devant d'un ami. Mais si on leur enlève une possession, la richesse ou quelque autre futilité de ce genre, ils se lamentent, ils se déchirent. Et comme l'enfant reste nu sans s'en douter et sans en rougir ; ainsi les Grecs se vautrant avec les fornicateurs et les adultères, outragent les lois de la nature, entretiennent de honteux commerces et ne songent pas à se convertir. Vous avez vivement approuvé, vous avez applaudi ; mais tout en applaudissant, prenez garde qu'on n'en dise autant de vous. Soyez donc tous des hommes, je vous en prie ; car, si nous sommes des enfants, comment leur apprendrons-nous à devenir des hommes ? Comment les retirerons-nous de leur puérile folie ? Soyons des hommes, pour parvenir à la mesure de l'âge déterminée par le Christ et obtenir les biens à venir par la grâce et la bonté, etc.

HOMÉLIE V.

EN EFFET, CONSIDÉREZ, MES FRÈRES, QUI SONT CEUX D'ENTRE VOUS QUI ONT ÉTÉ APPELÉS. IL Y EN A PEU DE SAGES SELON LA CHAIR, PEU DE PUISSANTS, PEU DE NOBLES. MAIS DIEU A CHOISI LES MOINS SAGES SELON LE MONDE, POUR CONFONDRE LES SAGES. (VERS. 26, 27, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

—

ANALYSE.

1. Les simples se sont convertis en plus grand nombre que les savants.
2. Toute gloire appartient à Dieu ; les hommes ne doivent donc pas se l'attribuer.
3-6. De la difficulté que les apôtres devaient naturellement rencontrer dans l'établissement de la foi, si Jésus-Christ ne les eût aidés. — Des avantages d'une vie laborieuse et occupée comme celle des artisans. — Que les militaires ne doivent point se dispenser à cause de leur profession de servir Dieu et de s'appliquer aux lectures saintes.

1. Après avoir dit que ce qui paraît folie en Dieu est plus sage que les hommes, il a démontré, par le témoignage des Ecritures et par la marche des événements, que la sagesse humaine a été rejetée ; d'après le témoignage des Ecritures, puisqu'il est dit : « Je perdrai « la sagesse des sages » ; d'après la marche des événements, quand il pose cette interrogation : « Que sont devenus les sages ? Que « sont devenus les docteurs de la loi ? » De plus il a fait voir que ce n'était point une chose nouvelle, mais ancienne, désignée d'avance et prédite : « Car il est écrit : Je perdrai « la sagesse des sages ». Ensuite il a démontré que tout cela était utile et raisonnable : « Le « monde n'ayant point connu Dieu au moyen « de la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de « sauver par la folie de la prédication ceux « qui croiraient en lui » ; puisque la croix est une preuve de puissance et de sagesse infinie, et que ce qui paraît folie en Dieu surpasse de beaucoup la sagesse humaine. Il le prouve de nouveau, non plus par les maîtres, mais par les disciples : « Considérez », dit-il, « qui sont « ceux d'entre vous qui ont été appelés ». Car Dieu n'a pas seulement choisi des ignorants pour maîtres, mais aussi pour disciples : « Il y « en a peu de sages selon la chair ». Il y a donc dans cette prédication plus de force et plus de sagesse, puisqu'elle entraîne la multitude et persuade même les ignorants. Il est en effet très-difficile de convaincre un ignorant, surtout quand il s'agit de choses importantes et nécessaires. Et cependant les apôtres l'ont fait, et il appelle les Corinthiens eux-mêmes en témoignage : « Considérez, mes frères, qui « sont ceux d'entre vous qui ont été appelés » ; examinez, écoutez. Car la plus grande preuve de la sagesse du maître, c'est que des ignorants aient accepté des enseignements si sages, plus sages que tous les autres. Que veut dire : « Selon la chair ? » C'est-à-dire, d'après les apparences, au point de vue de la vie présente et de la doctrine du dehors. Ensuite pour ne pas se contredire lui-même (car il a convaincu le proconsul, l'aréopagite, ainsi qu'Apollon ; et nous savons que d'autres sages ont assisté à sa prédication), il ne dit pas : Il n'y en a point de sages, mais : « Il y en a peu de « sages ». Car il n'appelait point exclusivement les ignorants et ne renvoyait pas les sages ; il admettait ceux-ci, mais en bien plus grand nombre ceux-là. Pourquoi ? Parce que celui qui est sage selon la chair est rempli de beaucoup de folie, et qu'il est surtout insensé en ce qu'il ne veut pas rejeter une doctrine corrompue.

Si un médecin voulait enseigner son art, ceux de ses auditeurs qui en auraient déjà quelque notion fausse, contraire aux principes,

et qui tiendraient à la conserver, n'accueilleraient pas facilement ses leçons, tandis que ceux qui ne sauraient rien les recevraient volontiers. Il en a été de même ici : les ignorants ont été persuadés les premiers, parce qu'ils n'avaient pas l'extrême folie de se croire sages. Car c'est le comble de la folie de chercher par le raisonnement ce qui ne peut se découvrir que par la foi. Si un forgeron, retirant le fer rouge du feu, s'avisait d'y employer ses mains au lieu de tenailles, il serait certainement regardé comme un fou. Ainsi en est-il des philosophes qui veulent découvrir ces choses par eux-mêmes, au mépris de la foi. Aussi n'ont-ils rien trouvé de ce qu'ils cherchaient. « Peu de puissants, peu de nobles ». Les puissants et les nobles sont remplis d'orgueil. Or, rien n'est aussi inutile pour arriver à la connaissance de Dieu que l'arrogance et l'attachement aux richesses. De là vient qu'on admire les choses présentes, qu'on ne tient aucun compte des choses à venir, et que la multitude des soucis bouche les oreilles. « Mais Dieu a choisi les moins sages selon le « monde ». Car c'est là le plus grand signe de supériorité : vaincre par des ignorants.

2. En effet, les Grecs ne rougissent pas autant d'être vaincus par des sages; mais ce qui les couvre de honte, c'est de se voir dépassés en philosophie par un artisan, par un homme du peuple. Aussi l'apôtre dit-il : « Pour con- « fondre les sages ». Et ce n'est pas en ce point seulement, mais aussi en ce qui touche les autres avantages de la vie, que Dieu a ainsi procédé. Car « il a choisi les faibles selon le « monde, pour confondre les forts ». Ce ne sont pas seulement des ignorants, mais des pauvres, des hommes méprisés et obscurs, qu'il a appelés pour humilier ceux qui étaient constitués en puissance. « Et les plus vils et « les plus méprisés selon le monde, et ce qui « n'était rien pour confondre ce qui est ». Et qu'appelle-t-il ici : « ce qui n'est rien? » Ceux qui sont considérés comme rien, parce qu'ils n'ont aucune valeur. Dieu a fait preuve d'une grande puissance en renversant les grands par ceux qui semblent n'être rien. C'est ce qu'il exprime ailleurs, quand il dit : « Ma puissance « éclate davantage dans la faiblesse ». (II Cor. XII, 9.) C'est en effet une marque de grand pouvoir que des hommes sans valeur, dépourvus de toute instruction, aient subitement appris à raisonner sur des questions plus élevées que le ciel. Nous admirons surtout le médecin, le rhéteur, ou tout autre maître, quand ils instruisent et forment parfaitement des ignorants. En cela, Dieu n'a pas seulement voulu faire un miracle et prouver sa puissance, mais réprimer la vaine gloire. Ce qui faisait dire d'abord à Paul : « Pour confondre les sages, « pour détruire ce qui est » ; et ensuite : « Afin « qu'aucun homme ne se glorifie devant Dieu ». Car Dieu fait tout pour réprimer l'orgueil et la présomption, pour abattre la vaine jactance, et vous y persévérez? Il fait tout pour que nous ne nous attribuions rien et que nous lui rapportions tout, et vous vous êtes livrés à un tel et à un tel? Quel pardon obtiendrez-vous? Dieu nous a prouvé, et cela dès le commencement, que nous ne pouvons pas nous sauver par nous-mêmes. Car déjà alors les hommes ne pouvaient pas se sauver par eux-mêmes, mais ils avaient besoin de considérer la beauté du ciel, l'étendue de la terre et les autres corps créés, pour pouvoir s'élever jusqu'à l'auteur de ces ouvrages. Son but était déjà de réprimer d'avance la vaine estime de la sagesse.

De même qu'un maître qui invite un élève à le suivre, et le voit rempli de préjugé et résolu à tout apprendre par lui-même, l'abandonne à son erreur, puis lui prouvant qu'il ne saurait suffire à sa propre instruction, en prend occasion de lui exposer sa doctrine : ainsi Dieu dès le commencement a invité les hommes à le suivre par le moyen de la création; puis comme ils s'y refusaient, il leur a d'abord prouvé qu'ils ne pouvaient pas se suffire à eux-mêmes, et il les a appelés à lui par une autre voie : pour livre, il leur a donné le monde. Les philosophes n'ont pas su le méditer, ils n'ont point voulu obéir à Dieu, ni aller à lui par le chemin qu'il leur indiquait. Il a employé un autre moyen plus clair que le premier, pour convaincre l'homme qu'il ne peut se suffire à lui-même. Car alors il était permis d'employer le raisonnement, de tirer parti de la sagesse extérieure en se laissant guider par les choses créées; mais maintenant, à moins d'être fou, c'est-à-dire, à moins de se dégager de tout raisonnement et de toute sagesse, et de s'abandonner à la foi, il est impossible d'être sauvé. Et ce n'est pas peu de chose d'avoir, en facilitant ainsi la voie, extirpé l'ancienne maladie, en sorte que les hommes ne se glorifient plus et soient sans orgueil : « Afin qu'aucun homme ne se glorifie ». Car

le mal venait de là : de ce que les hommes prétendaient être plus sages que les lois de Dieu et ne voulaient point s'instruire selon ses ordres. Aussi n'ont-ils absolument rien appris.

Et il en a été ainsi dès le commencement. Dieu avait dit à Adam : Fais ceci, et évite cela. Mais Adam voulant trouver quelque chose de plus, n'obéit pas et perdit ce qu'il avait. Dieu dit ensuite aux hommes : Ne vous arrêtez pas à la créature, mais par elle contemplez le Créateur. Et les hommes, comme s'ils eussent trouvé quelque chose de plus sage que ce qu'on leur avait dit, s'engagèrent dans mille labyrinthes. De là des contradictions sans fin et avec eux-mêmes et avec les autres ; et ils ne trouvèrent point Dieu, ne surent rien de clair sur la création, n'en eurent pas même une idée raisonnable et vraie. De nouveau pour ébranler vivement leur présomption, il suscita d'abord des ignorants, afin de montrer que tous ont besoin de la sagesse d'en-haut. Et ce n'est pas seulement en matière de connaissance, mais pour toute autre chose qu'il a voulu faire sentir le besoin que les hommes et toutes les créatures ont de lui, afin que les liens de l'obéissance et de la soumission étant plus forts, on ne courût point à sa perte par la résistance. Voilà pourquoi il n'a pas voulu que les hommes se suffisent. Car si beaucoup le dédaignent malgré le besoin qu'ils ont de lui, à quel degré d'orgueil ne seraient-ils pas montés, s'il en eût été autrement?

Ce n'est donc point par jalousie que l'apôtre combat leur vaine ostentation, mais pour les préserver de la ruine qu'elle engendre. « C'est « de lui que vous avez été établis en Jésus-« Christ, qui nous a été donné de Dieu pour « être notre sagesse, notre justice, notre sanc-« tification et notre rédemption ». Ces mots : « De lui », ne se rapportent point ici, ce me semble, à la production, à l'existence, mais à la foi ; il veut dire que les enfants de Dieu ne sont point formés du sang et de la volonté de la chair. Ne pensez donc pas qu'après nous avoir guéris de la vaine gloire, il nous laisse là : non ; il nous fournit une raison plus haute de nous glorifier. Il ne faut pas se glorifier devant lui. Vous êtes ses enfants, et vous l'êtes devenus par le Christ. En disant : « Il a choisi « les moins sages selon le monde, les plus « méprisables selon le monde », il fait voir que la plus grande noblesse est d'avoir Dieu pour Père. Or cette noblesse, nous ne la devons point à un tel ou à un tel, mais au Christ qui nous a rendus sages, justes et saints : car c'est le sens de ces paroles : « Qui est devenu « notre sagesse ».

3. Qui donc est plus sage que nous qui possédons, non la sagesse de Platon, mais le Christ lui-même, par la volonté de Dieu ? Que veulent dire ces mots : « Qui nous a été donné « de Dieu? » Après avoir dit de grandes choses du Fils unique, il ajoute le nom du Père, pour que personne ne pense que le Fils ne soit pas engendré. Après avoir dit qu'il a pu de si grandes choses, et lui avoir tout attribué en disant qu'il est devenu notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption, il ramène de nouveau tout au Père par le Fils, en disant : « Qui nous a été donné de « Dieu ». Pourquoi n'a-t-il pas dit : qui nous a rendu sages, mais « qui est devenu notre « sagesse? » C'est pour nous faire sentir l'excellence du don ; car c'est comme s'il disait : Qui s'est donné lui-même à nous. Et voyez comme il procède. D'abord le Christ nous a rendus sages en nous délivrant de l'erreur; ensuite il nous a rendus justes et saints en nous donnant l'Esprit, et nous a délivrés de tous les maux, de manière que nous soyons à lui, non par l'essence, mais par la foi. En effet, ailleurs l'apôtre dit : Que nous sommes justes de la justice de Dieu, dans ce passage : « Pour l'amour de nous il a traité « celui qui ne connaissait point le péché, « comme s'il eût été le péché, afin qu'en lui « nous devinssions justes de la justice de « Dieu ». (II Cor. v, 21.) Maintenant il dit qu'il est devenu notre justice, en sorte que chacun peut à volonté y participer abondamment. Car ce n'est pas un tel ou un tel qui nous a rendus justes, mais le Christ. Que celui qui se glorifie se glorifie donc en lui, et non dans un tel ou un tel. Tout est l'œuvre du Christ. C'est pourquoi, après avoir dit : « Qui « est devenu notre sagesse, notre justice, notre « sanctification et notre rédemption », il ajoute : « Afin que, selon qu'il est écrit, celui « qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur ». (Jérém. ix, 23.)

Voilà pourquoi encore il se déchaîne vivement contre la sagesse des Grecs, afin de persuader par là même aux hommes de se glorifier en Dieu, comme cela est juste. Rien n'est plus fou, rien n'est plus faible que nous, quand nous

voulons chercher par nous-mêmes ce qui est au-dessus de nous. Nous pouvons avoir une langue exercée, mais non des croyances solides; par eux-mêmes nos raisonnements ressemblent à des toiles d'araignées. Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à soutenir qu'il n'y a rien de vrai, et que tout est contraire aux apparences. Ne vous attribuez donc rien, mais pour tout glorifiez-vous en Dieu; n'attribuez jamais rien à personne. Car si l'on ne peut rien attribuer à Paul, encore bien moins à tout autre. « J'ai planté », dit-il, « Apollon a arrosé, mais « Dieu a fait croître ». (I Cor. III, 6.) Celui qui a appris à se glorifier en Dieu, ne s'enorgueillira jamais, mais il sera toujours modeste et reconnaissant. Tels ne sont pas les Grecs qui s'attribuent tout à eux-mêmes. Aussi élèvent-ils les hommes au rang des dieux, tant leur orgueil les a égarés! C'est maintenant l'heure d'entrer en lutte avec eux. Où en sommes-nous restés hier? Nous disions qu'humainement il n'était pas possible que des pêcheurs l'emportassent sur des philosophes; et pourtant cela est devenu possible; donc c'est évidemment l'effet de la grâce. Nous disions qu'il n'était pas possible qu'ils imaginassent de tels succès; et nous avons montré qu'ils ne les ont pas seulement conçus, mais réalisés entièrement et avec une grande facilité.

Aujourd'hui nous traiterons ce point capital de la question, à savoir : d'où leur serait venu l'espoir de triompher du monde entier, s'ils n'avaient pas vu le Christ ressuscité. Dans quel accès de folie auraient-ils rêvé une chose si absurde, si téméraire? Car espérer une telle victoire sans la grâce de Dieu, c'est assurément le comble de la démence. Et comment, dans le délire de la folie, en seraient-ils venus à bout? Mais s'ils jouissaient de leur bon sens, comme l'événement l'a prouvé, comment douze hommes auraient-ils osé provoquer de tels combats, braver la terre et la mer, songer à réformer les mœurs du monde entier, si affermies par le temps, et soutenir l'assaut avec tant de courage, s'ils n'eussent reçu d'enhaut des gages assurés, et n'eussent obtenu la grâce divine? Bien plus encore : comment, en promettant le ciel et les demeures suprêmes, auraient-ils espéré convaincre leurs auditeurs? Eussent-ils été élevés dans la gloire, dans la richesse, dans la puissance, dans l'instruction, ils n'auraient sans doute pas osé aspirer à une œuvre aussi hardie; cependant leur espoir aurait eu quelque apparence de raison. Mais ce sont des pêcheurs, des fabricants de tentes, des publicains; tous métiers les moins propres à la philosophie, les moins capables d'inspirer de grands projets, surtout quand il n'y a pas de précédents. Or, non-seulement ils n'avaient pas d'exemples qui leur promissent la victoire, mais il y en avait, et de tout récents, qui leur présageaient la défaite. Plusieurs, je ne dis pas parmi les Grecs (il ne s'agissait pas encore d'eux alors), mais parmi les Juifs contemporains, pour avoir essayé d'innover, avaient péri; et ce n'était pas à la tête de douze hommes, mais avec une multitude de partisans, qu'ils avaient mis la main à l'œuvre. En effet, Theudas et Judas, appuyés de nombreux partisans, avaient succombé avec eux. De tels exemples étaient bien propres à effrayer les apôtres, s'ils n'eussent été parfaitement convaincus qu'on ne peut triompher sans la puissance de Dieu. Et, même avec la confiance dans la victoire, quelle espérance les eût soutenus au milieu de tant de périls, s'ils n'avaient eu les yeux fixés sur l'avenir? Supposons qu'ils comptaient triompher! Mais à quels profits aspiraient-ils en menant le monde entier aux pieds d'un homme qui, selon vous, n'était point ressuscité?

4. Si maintenant des hommes qui croient au royaume du ciel et à des biens infinis, ont tant de peine à soutenir les épreuves, comment les apôtres auraient-ils supporté tant de travaux sans espoir d'en rien recueillir, sinon des maux? Car si rien de ce qui s'était réellement passé n'avait eu lieu, si le Christ n'était point monté au ciel, ceux qui forgeaient ces contes et cherchaient à les persuader aux autres, offensaient Dieu et devaient s'attendre à être mille fois frappés de la foudre. Que s'ils eussent eu un tel zèle du vivant du Christ, ils l'eussent perdu après sa mort; car, n'étant pas ressuscité, il n'eût plus été à leurs yeux qu'un imposteur et un fourbe. Ne savez-vous pas qu'une armée, même faible, tient ferme tant que le général et le prince vivent; et que, bien que forte, elle se dissout dès qu'ils sont morts?

Quels motifs plausibles, dites-le-moi, les auraient déterminés à entreprendre la prédication et à parcourir le monde entier? Quels obstacles ne les auraient pas retenus? S'ils étaient fous (je ne cesserai de le répéter), rien, absolument rien, ne leur eût réussi : car per-

sonne ne croit à des fous. Mais s'ils ont réussi, comme le fait l'a prouvé, c'est donc une preuve qu'ils étaient les plus sages des hommes. Mais s'ils étaient les plus sages des hommes, il est évident qu'ils n'avaient point entrepris la prédication au hasard. Et s'ils n'avaient pas vu le Christ ressuscité, à quoi bon commencer une telle guerre? Tout ne les en eût-il pas détournés? Il leur a dit : Je ressusciterai dans trois jours : il leur a promis le royaume des cieux; il leur a annoncé qu'après avoir reçu le Saint-Esprit ils soumettront la terre entière; il leur a dit mille autres choses encore, infiniment élevées au-dessus de la nature. En sorte que, si rien de cela n'était arrivé, eussent-ils cru en lui pendant qu'il vivait, ils auraient cessé d'y croire après sa mort, s'ils ne l'avaient vu ressuscité. Ils auraient dit : Il avait annoncé qu'il ressusciterait après trois jours, et il n'est pas ressuscité; il avait promis d'envoyer l'Esprit et il ne l'a pas envoyé; comment croirons-nous à ce qu'il a dit de l'avenir, quand ce qu'il a dit du présent est convaincu de fausseté? Comment auraient-ils prêché la résurrection d'un homme qui ne serait pas ressuscité? Parce qu'ils l'aimaient, dira-t-on. Mais ils l'eussent dès lors pris en haine, lui qui les avait trompés et trahis; lui qui, par mille menteuses promesses, les avait arrachés à leurs maisons, à leurs parents, à tout ce qu'ils possédaient, lui qui, après avoir excité contre eux tout le peuple juif, les avait enfin abandonnés. Si c'eût été là un simple effet de faiblesse, ils l'eussent peut-être pardonné; mais il fallait maintenant y voir une grande scélératesse. Car il devait dire la vérité, et ne pas promettre le ciel, puisque, selon vous, il n'était qu'un homme. C'était donc une conduite tout opposée qu'ils auraient dû tenir, c'est-à-dire proclamer qu'ils avaient été trompés et le dénoncer comme un fourbe et un charlatan; par là ils eussent échappé aux dangers et mis fin à la guerre.

Si les Juifs ont payé des soldats pour dire que le corps avait été enlevé, quel honneur n'eussent pas obtenu les disciples s'ils avaient dit en passant : C'est nous qui l'avons enlevé, il n'est point ressuscité? Ils pouvaient donc recevoir des honneurs et des couronnes. Pourquoi alors auraient-ils préféré les injures et les périls, si une force divine, plus puissante que tout le reste, ne les y eût déterminés? Et si ce raisonnement ne vous convainc pas encore, faites celui-ci : Si les choses n'eussent pas été ainsi, quelque décidés qu'ils y fussent d'abord, ils ne l'auraient point pris pour sujet de leur prédication; ils l'auraient au contraire pris en aversion : car vous savez bien que nous ne voulons pas même entendre prononcer le nom de ceux qui nous ont ainsi trompés. Et pourquoi l'auraient-ils prêché, ce nom? Dans l'espoir de vaincre par lui? C'était tout le contraire qu'ils devaient attendre : puisque, même après la victoire, ils seraient morts en prêchant le nom d'un imposteur. Que s'ils voulaient jeter un voile sur le passé, il fallait se taire : car engager le combat, c'était donner un nouvel aliment à la guerre et au ridicule. D'où leur serait venue la pensée de forger de telles inventions? Ils avaient perdu le souvenir de tout ce qu'ils avaient entendu. Et si, au rapport de l'évangéliste, ils avaient oublié bien des choses et n'en avaient pas compris d'autres, alors même qu'ils n'avaient rien à craindre; comment tout ne leur aurait-il pas échappé, au milieu d'un si grand péril? Mais à quoi bon dire cela, quand leur affection pour le maître était déjà affaiblie par la crainte de l'avenir, ainsi qu'il le leur reprocha lui-même un jour. Car, comme suspendus à sa bouche, ils lui avaient souvent demandé auparavant : Où allez-vous? et qu'ensuite après l'avoir entendu longuement exposer les maux qu'il devait subir dans le temps de sa passion, ils restaient bouche béante et muette de terreur, écoutez comme il le leur fait sentir, en disant : « Aucun de vous ne me « demande : Ou allez-vous? mais parce que « je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli « votre cœur ». (Jean, XVI, 5, 6.) Si donc ils étaient déjà tristes quand ils s'attendaient à sa mort et à sa résurrection; comment, ne le voyant pas ressuscité, auraient-ils pu vivre? Comment, découragés par la déception et épouvantés des maux à venir, n'auraient-ils pas désiré rentrer dans le sein de la terre?

5. Mais d'où leur sont venus ces dogmes sublimes? Et il leur avait annoncé qu'ils en entendraient de plus sublimes encore. « J'ai « encore bien des choses à vous dire », leur disait-il, « mais vous ne pouvez les porter pré- « sentement ». Ce qu'il ne disait pas était donc encore plus élevé. Mais un des disciples, entendant parler de dangers, ne voulait pas même aller en Judée avec lui. « Allons-y aussi

« nous », disait-il, « afin de mourir avec lui ». (Idem, xi, 16.) L'attente de la mort lui était pénible. Mais si, étant avec lui, il s'attendait à mourir et s'en effrayait pourtant, à quoi, séparé de lui et des autres disciples, n'aurait-il pas dû s'attendre? Et c'eût été d'ailleurs une grande preuve d'impudence. Qu'auraient-ils eu à dire? Le monde entier connaissait la Passion; le Christ avait été suspendu au gibet en plein jour, dans une capitale, pendant la fête principale, celle dont il était le moins permis de s'absenter; mais aucun étranger ne connaissait la résurrection : ce qui n'était pas un petit obstacle au succès de leur prédication. La rumeur disait partout qu'il avait été enseveli; les soldats et tous les Juifs affirmaient que son corps avait été enlevé par ses disciples; mais aucun étranger ne savait qu'il fût ressuscité. Comment auraient-ils espéré en convaincre l'univers? Si on avait pu déterminer des soldats, malgré des miracles, à attester le contraire, comment sans miracle auraient-ils eu la confiance de prêcher, et pu croire, eux qui n'avaient pas une obole, qu'ils persuaderaient le monde entier de la résurrection?

S'ils agissaient par ambition de la gloire, ils se seraient attribué leur doctrine bien plutôt qu'à un mort. Mais on ne l'aurait point acceptée, dit-on. Et de qui l'eût-on plutôt acceptée : ou d'un homme qui avait été pris et crucifié, ou d'eux qui avaient échappé aux mains des Juifs? Et pourquoi, de grâce, s'ils devaient prêcher, ne pas quitter aussitôt la Judée, et se rendre dans les villes étrangères, au lieu de rester dans le pays? Et comment auraient-ils fait des disciples, s'ils n'eussent opéré des miracles? Or, s'ils faisaient des miracles (et ils en faisaient), ce ne pouvait être que par la puissance de Dieu; et s'ils eussent triomphé sans en faire, c'eût été bien plus étonnant encore. Ne connaissaient-ils pas, dites-moi, le peuple juif, ses mauvaises dispositions, son esprit de jalousie?

Ils avaient lapidé Moïse après le passage de la mer à pied sec, après cette victoire, après ce trophée remporté contre les Egyptiens, leurs oppresseurs, par les mains de ce grand homme sans effusion d'une goutte de sang; après avoir mangé la manne; après avoir vu des torrents d'eau couler du rocher; après les mille prodiges de l'Egypte, de la mer Rouge et du désert, ils avaient jeté Jérémie dans la citerne et mis à mort beaucoup de prophètes. Ecoutez ce que dit Elie, quand il est forcé de s'éloigner du pays, après la terrible famine et la pluie miraculeuse, et la flamme qu'il a fait descendre du ciel, et le merveilleux holocauste : « Seigneur, ils ont tué vos prophètes, « ils ont détruit vos autels; je suis demeuré « seul, et ils en veulent encore à ma vie ». (III Rois, xix, 10.) Et pourtant ceux-là ne touchaient point à la loi. Comment donc, dites-le-moi, aurait-on écouté les apôtres? Car ils étaient les plus misérables des hommes, et ils prêchaient les nouveautés qui avaient valu la croix à leur maître.

Du reste, ce n'était pas une grande preuve d'habileté chez eux que de répéter ce que le Christ avait dit. On avait pu croire que le Christ agissait par amour de la gloire; on n'en aurait que plus haï ses disciples qui reprenaient la guerre au profit d'un autre. Mais, objectera-t-on, la loi romaine les favorisait. Ils y trouvaient, au contraire, un nouvel obstacle : car les Juifs avaient dit : « Quiconque « se fait roi, n'est pas l'ami de César ». (Jean, xix, 12.) Ainsi cela seul eût suffi à les entraver, d'être les disciples d'un homme qui était censé avoir voulu se faire roi et de soutenir son parti. Où donc auraient-ils puisé le courage de se jeter dans de tels dangers? Que pouvaient-ils dire de lui qui fût propre à leur attirer la confiance? Qu'il avait été crucifié? qu'il était né d'une pauvre mère juive, mariée à un charpentier juif? qu'il appartenait à une nation haïe du monde entier? Mais tout cela était plus propre à irriter qu'à persuader et qu'à attirer des auditeurs, surtout dans la bouche d'un fabricant de tentes et d'un pêcheur. Et les disciples n'avaient-ils pas songé à tout cela? Les natures timides (et telles étaient les leurs) savent s'exagérer les choses. D'où auraient-ils pu espérer le succès? Ils en auraient désespéré au contraire, quand tant de raisons les détournaient de l'entreprise, si le Christ n'était pas ressuscité.

6. Les moins intelligents ne comprennent-ils pas que si les apôtres n'avaient reçu une grâce abondante et n'avaient eu des preuves certaines de la résurrection, non-seulement ils n'eussent pas formé et entrepris un tel dessein, mais qu'ils n'en auraient pas même eu la pensée? Et si, malgré tant d'obstacles, je ne dis pas à la réussite, mais à l'idée même de l'entreprise, ils l'ont cependant formée et réalisée au-delà de toute espérance, n'est-il

pas évident pour tout le monde que ce n'est point là l'effet de la puissance humaine, mais de la grâce divine?

Méditons donc ces sujets, non-seulement avec nous-mêmes, mais aussi avec les autres; ce sera le moyen d'arriver plus facilement à ce qui doit suivre. Et ne dites pas que vous n'êtes qu'un artisan, et que ces études vous sont étrangères. Paul était fabricant de tentes, et pourtant (il nous le dit lui-même) il fut rempli d'une grâce abondante, et ne parlait que par son inspiration. Avant de l'avoir reçue, il était aux pieds de Gamaliel, et il ne la reçut que parce qu'il s'en était montré digne; puis après, il reprit son métier. Que personne ne rougisse donc d'être ouvrier; mais que ceux-là rougissent qui vivent dans l'inutilité et la paresse, qui ont besoin de beaucoup de soins et de nombreux serviteurs. Car il y a une sorte de philosophie à ne gagner sa nourriture que par son travail; l'âme en devient plus pure, le caractère plus ferme. L'homme oisif parle bien plus au hasard, agit souvent sans but, passe des journées entières à ne rien faire, engourdi par la paresse; chez l'ouvrier, au contraire, il y a peu d'actions, de paroles ou de pensées inutiles : car une vie laborieuse tend tous les ressorts de l'âme. Ne méprisons donc point ceux qui gagnent leur vie par leur travail; félicitons-les plutôt. Quel mérite avez-vous, dites-moi, à passer votre vie à ne rien faire et à dépenser inutilement l'héritage que vous avez reçu de votre père? Ne savez-vous pas que nous ne rendrons pas tous le même compte? que ceux qui auront joui d'une plus grande abondance seront jugés plus sévèrement, tandis qu'on traitera avec plus d'indulgence ceux qui auront supporté les travaux, la pauvreté ou d'autres incommodités de ce genre? La parabole de Lazare et du mauvais riche est là pour le prouver. Vous serez justement accusé, vous qui n'employez vos loisirs à la pratique d'aucun devoir; mais le pauvre qui consacrait au devoir le temps que le travail lui laissait libre, recevra une riche couronne.

M'objecterez-vous que vous êtes soldat et que cet état ne vous laisse pas de loisir? Mais cette excuse n'est pas raisonnable. Corneille était centurion, et cela ne l'empêchait point de remplir exactement ses devoirs. Quand il s'agit de fréquenter les danses et les comédies, de passer toute votre vie au théâtre, vous n'objectez plus l'état militaire ni la crainte des magistrats; mais quand nous vous appelons à l'église, mille obstacles se lèvent. Et que direz-vous en ce jour terrible où vous verrez les torrents de flamme, les chaînes qui ne se brisent plus, où vous entendrez les grincements de dents? Qui est-ce qui prendra votre défense, quand vous verrez l'ouvrier qui aura bien vécu, nager au sein de la gloire; tandis que vous, jadis si mollement vêtu et respirant l'odeur des parfums, vous subirez des supplices sans fin? A quoi vous serviront vos richesses et votre opulence? En quoi la pauvreté nuira-t-elle à l'artisan? Afin donc d'éviter ces malheurs, méditons ces paroles en tremblant, et employons tous nos loisirs aux œuvres nécessaires. Ainsi, après avoir obtenu de Dieu le pardon de nos fautes passées, et au moyen de nos bonnes œuvres à venir, nous pourrons obtenir le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel, gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VI.

POUR MOI, MES FRÈRES, LORSQUE JE SUIS VENU VERS VOUS POUR VOUS ANNONCER LE TÉMOIGNAGE DE DIEU, JE N'Y SUIS POINT VENU AVEC LE LANGAGE ÉLEVÉ DE L'ÉLOQUENCE OU DE LA SAGESSE. CAR JE N'AI POINT FAIT PROFESSION DE SAVOIR AUTRE CHOSE PARMI VOUS QUE JÉSUS-CHRIST, ET JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ. (CHAP. II, VERS. 1, 2, JUSQU'AU VERS. 5.)

—

ANALYSE.

1. Que saint Paul n'a point usé de l'éloquence humaine dans sa prédication.
2 et 3. Réponse à cette objection : Mais si la prédication doit l'emporter sans le secours de la sagesse humaine, pourquoi ne voit-on plus maintenant de miracles? — Au lieu des miracles, il y a maintenant des prophéties qui s'accomplissent. — On remarquera combien cet argument de saint Chrysostome s'est encore fortifié depuis lui jusqu'à nous, car les prophéties dont il parle s'accomplissent encore.
4. Que c'est la corruption des mœurs des chrétiens qui empêche les infidèles de se convertir.

1. Rien de plus ardent au combat que l'âme de Paul; non pas que l'âme de Paul (car ce n'est pas lui qui a inventé ceci), mais que la grâce sans égale qui opère en lui et triomphe de tout. Ce qu'il a dit plus haut suffirait à abattre l'orgueil de ceux qui se glorifiaient de leur sagesse; une partie même aurait suffi. Mais pour faire ressortir l'éclat de la victoire, il entreprend de nouvelles luttes, en foulant aux pieds les adversaires qu'il a terrassés. Examinez, en effet : il a rappelé la prophétie qui dit : « Je détruirai la sagesse des sages »; il a montré la sagesse de Dieu qui a abattu, au moyen d'une folie apparente, la philosophie profane; il a fait voir que la folie en Dieu est plus sage que les hommes; il a démontré que Dieu n'a pas seulement enseigné par des ignorants, mais encore appelé des ignorants; maintenant il prouve que le sujet même et le mode de la prédication étaient propres à causer du trouble, et n'en ont cependant point causé. Non-seulement, dit-il, les disciples étaient ignorants; mais, moi qui prêche, je le suis aussi. De là ces paroles : « Pour moi, mes « frères » (il leur donne de nouveau le nom de frères, pour adoucir la rudesse de son langage), « je ne suis point venu avec le langage « élevé de l'éloquence pour vous annoncer le « témoignage de Dieu ». Eh! dis-nous, Paul, que serait-il arrivé si tu avais voulu venir avec le langage élevé de l'éloquence? L'aurais-tu pu? Non : quand je l'aurais voulu, je ne l'aurais pas pu; mais le Christ l'aurait pu, s'il l'avait voulu. Et il ne l'a pas voulu, pour rendre la victoire plus éclatante. C'est pour cela qu'indiquant plus haut que le Christ avait agi en cela et avait voulu que la parole fût prêchée par des ignorants, il disait : « Le Christ ne « m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour « évangéliser, non toutefois par la sagesse de « la parole ». Or, que ce soit là la volonté du Christ et non celle de Paul, c'est beaucoup plus grand, c'est infiniment plus grand. Par conséquent, dit-il, ce n'est pas pour faire parade d'éloquence, ni armé de discours profanes, que je viens annoncer le témoignage de Dieu. Il ne dit pas : la prédication; mais : « Le témoignage de Dieu » : ce qui était encore bien propre à inspirer de l'éloignement; car c'était la mort qu'il prêchait partout. Aussi ajoute-t-il : « Je n'ai point fait profession de « savoir autre chose parmi vous que Jésus-« Christ, et Jésus-Christ crucifié ». Et il disait cela parce qu'il n'y avait absolument rien en

lui de la sagesse du monde, comme il l'exprimait plus haut : « Je ne suis pas venu avec le « langage élevé de l'éloquence ».

Il est cependant évident qu'il aurait pu l'avoir : car si ses vêtements ressuscitaient les morts, si l'ombre de son corps chassait les maladies, à bien plus forte raison son âme aurait-elle pu recevoir le don de l'éloquence : mais l'un s'obtient par l'étude ; l'autre est au-dessus de toute industrie humaine. Or celui qui savait le plus, pouvait encore mieux savoir le moins. Mais le Christ ne le permit pas, car c'était inutile. Il a donc raison de dire : « Je n'ai pas fait profession de savoir quelque « chose » ; car je veux ce que veut le Christ. Il me semble que, pour réprimer leur orgueil, il leur parle avec plus d'humilité qu'aux autres. Ces mots : « Je n'ai pas fait profession de « rien savoir », sont dits par opposition à la sagesse profane. Je ne suis pas venu pour enchaîner des raisonnements ou des sophismes ; je n'ai qu'une chose à vous dire, à savoir que Jésus-Christ a été crucifié. Ceux-là vous disent mille choses, vous font de nombreux et longs discours, construisent des raisonnements et des syllogismes, combinent des sophismes sans fin ; pour moi je suis venu simplement vous dire que le Christ a été crucifié, et je les ai tous dépassés : preuve incontestable de la puissance de Celui que je prêche. « Et tant que « j'ai été parmi vous, j'y ai été dans un état « d'infirmité, de crainte et de tremblement ». Autre point capital. Non-seulement ceux qui croient sont des ignorants, non-seulement celui qui parle est ignorant lui-même, non-seulement le genre de prédication est dépourvu de toute science, non-seulement le sujet de la prédication est propre à jeter le trouble : car c'est la croix et la mort qu'on annonce ; mais à ces obstacles d'autres s'ajoutaient encore : les périls, les embûches, la crainte de tous les jours, l'expulsion. Souvent il appelle la persétion infirmité, comme en cet autre endroit : « Vous ne m'avez point méprisé à cause de « l'infirmité que j'ai éprouvée dans ma chair ». (Gal. IV, 13, 14.) Et encore : « S'il faut se glo« rifier, je me glorifiera de mon infirmité ». (II Cor. XI, 30.) De quelle infirmité ? « Celui « qui était gouverneur de la province pour le « roi Arétus faisait faire garde dans la ville de « Damas pour m'arrêter prisonnier ». (Id.) Et encore : « C'est pourquoi je me complais dans « mes infirmités ». Et pour en désigner quelques-unes, il ajoute : « Dans les outrages, dans les « nécessités, dans les détresses ». Et c'est là ce qu'il entend ici ; car après avoir dit : « J'ai été « dans un état d'infirmité », il ne s'arrête pas là ; mais pour faire voir que par infirmité, il entend les périls, il ajoute : « J'ai été parmi « vous dans un état de crainte et de grand « tremblement ».

Que dites-vous ? Quoi ! Paul craignait les dangers ? Oui, il les craignait et il tremblait fort : car tout Paul qu'il était, il était homme. Et ce n'était point sa faute, mais l'infirmité de la nature ; bien plus, c'est là l'éloge de sa bonne volonté, d'avoir craint la mort et les coups, et de n'avoir rien fait d'indigne à cause de cette crainte : en sorte que prétendre qu'il n'a pas craint les coups, ce n'est point l'honorer, mais lui ravir une grande partie de l'honneur qui lui est dû. Car s'il n'avait pas craint, quelle gloire, quelle philosophie aurait-il eu à supporter les périls ? Quant à moi, c'est en cela que je l'admire : que craignant, et non-seulement craignant, mais tremblant en présence des dangers, il ait néanmoins parcouru sa carrière en recueillant des couronnes ; et que, sans reculer devant aucun danger, il ait purifié le monde et semé la parole sur terre et sur mer. « Et je n'ai point employé, en vous « parlant et en vous prêchant, les discours « persuasifs de la sagesse humaine » ; c'est-à-dire, je n'avais point la sagesse profane. Si donc la prédication n'avait rien de sophistique, si ceux qui étaient appelés étaient des ignorants, si celui qui prêchait l'était lui-même, si la persécution était là, s'il y avait crainte et tremblement ; dites-le moi, comment ont-ils vaincu ? Par la puissance de Dieu. Aussi, après avoir dit : « Je n'ai point employé, en vous « parlant et en vous prêchant, les discours « persuasifs de la sagesse humaine », ajoute-« t-il : « Mais les effets sensibles de l'Esprit et « de la vertu ».

2. Voyez-vous comment ce qui paraît folie en Dieu est plus sage que les hommes ? Comment la faiblesse l'emporte sur la force ? Les ignorants qui prêchaient ces choses, étaient jetés dans les chaînes et proscrits, et ils triomphaient de ceux qui les repoussaient. Comment cela ? N'était-ce point parce qu'ils inspiraient la foi par l'Esprit ? Et ceci même en est une démonstration évidente. Qui donc, je vous prie, en voyant les morts ressuscités et les démons chassés, ne se serait pas rendu ? Mais comme

il y a des vertus trompeuses, celles des enchanteurs par exemple, l'apôtre veut en détruire jusqu'au soupçon. Il ne dit donc pas simplement « de la vertu », mais d'abord « de l'Es- « prit », et ensuite « de la vertu » ; indiquant par là que ce qui se passait était l'œuvre de l'Esprit. Ainsi, pour n'être point faite à l'aide de la sagesse profane, la prédication gagnait beaucoup de prix, au lieu d'en perdre; cela prouve donc qu'elle est divine et qu'elle prend ses racines dans le ciel. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : « Afin que votre foi ne soit point ap- « puyée sur la sagesse des hommes, mais sur la « puissance de Dieu ». Voyez-vous clairement comme il démontre par tout moyen que l'ignorance est très-utile et la sagesse très-nuisible? L'une prêchait la croix de Jésus-Christ, l'autre la puissance de Dieu ; mais celle-ci faisait qu'on ne trouvait rien de ce qu'il fallait et qu'on se glorifiait en soi-même; celle-là, au contraire, déterminait à accepter la vérité et à se glorifier en Dieu. En second lieu, la sagesse eût persuadé à un grand nombre que la vérité était humaine, tandis que l'autre démontrait clairement qu'elle est divine et descendue du ciel. En effet, lorsque la démonstration se fait par l'art des discours, souvent les pires l'emportent sur les meilleurs, parce qu'ils sont plus habiles dans l'art de parler, et le mensonge l'emporte sur la vérité. Ici il n'en est pas de même : car l'Esprit n'entre pas dans l'âme impure, et quand il entre quelque part, il ne saurait jamais avoir le dessous, quelle que soit l'habileté du langage. Car la démonstration par les œuvres et par les signes est beaucoup plus évidente que celle qui se fait par la parole.

Mais, dira peut-être quelqu'un de nos adversaires, si la prédication doit l'emporter sans le secours de l'éloquence, de peur que la croix ne soit rendue inutile, pourquoi les signes ont-ils cessé maintenant? Pourquoi? Parlez-vous ici comme un incrédule qui n'admet point ce qui s'est passé du temps des apôtres, ou cherchez-vous réellement à apprendre la vérité? Dans le premier cas, je m'en tiendrai à cette seule réponse : S'il n'y a pas eu de signes alors, comment, chassés, persécutés, tremblants, enchaînés, devenus les ennemis communs du genre humain, exposés aux mauvais traitements de la part de tous, n'ayant d'ailleurs rien d'attrayant par eux-mêmes, ni éloquence, ni éclat, ni richesse, ni ville, ni peuple, ni origine, ni science, ni gloire, ni rien de semblable, mais le contraire de tout cela, l'ignorance, l'obscurité, la pauvreté, la haine, l'inimitié, et tenant tête à des peuples entiers, et annonçant de telles doctrines; comment, dis-je, persuadaient-ils? Car leurs préceptes étaient très-pénibles, leurs enseignements pleins de périls ; et ceux qui les écoutaient, ceux qu'il fallait convaincre, avaient été élevés dans la mollesse, dans l'ivrognerie, dans toutes sortes de vices. Comment ont-ils convaincu, dites-moi? Quels titres avaient-ils à la confiance ? Si, comme je vous l'ai déjà dit, ils ont convaincu sans les signes, c'est évidemment un bien plus grand prodige.

Donc, de ce qu'il n'y a plus de signes maintenant, ne concluez pas qu'il n'y en eut point alors. Alors ils étaient utiles, aujourd'hui ils ne le seraient plus. De ce qu'on persuade aujourd'hui seulement par la parole, il ne suit pas nécessairement que la prédication se fasse par la sagesse humaine. Car ceux qui semèrent la parole dans le commencement étaient des gens simples et sans instruction, mais ils ne disaient rien d'eux-mêmes et communiquaient au monde ce qu'ils avaient reçu de Dieu ; et nous aussi aujourd'hui nous ne donnons rien de nous-mêmes, mais nous prêchons à tous ce que nous avons reçu des apôtres. Et ce n'est point non plus par le raisonnement que nous persuadons; mais, par les divines Ecritures et par les signes d'alors, nous faisons accepter ce que nous disons. Et les apôtres ne convainquaient pas seulement par des signes, mais aussi par la parole; et leur parole était fortifiée par les signes et par les témoignages de l'Ancien Testament, et non par l'habileté du langage. Mais pourquoi, direz-vous, les signes étaient-ils alors utiles et ne le sont-ils plus aujourd'hui? Supposons (jusqu'ici je discute avec le gentil, et voilà pourquoi je parle comme d'une hypothèse de ce qui arrivera certainement : que l'infidèle veuille bien admettre cette hypothèse pour le cours de la discussion); supposons, dis-je, que le Christ viendra : quand il sera venu et tous ses anges avec lui, quand Dieu aura prouvé son existence et son empire universel, le gentil lui-même ne croira-t-il pas? Evidemment il croira, et il adorera, et il confessera que Dieu existe, fût-il d'ailleurs le plus obstiné des hommes.

3. En effet, qui donc en voyant les cieux ouverts, le Christ descendant sur les nues envi-

ronné de toutes les puissances célestes, et les torrents de flamme, et tous les hommes réunis et tremblants ; qui, dis-je, n'adorera pas et ne reconnaîtra pas qu'il y a un Dieu ? Mais, dites-moi, cette adoration et cette connaissance seront-elles comptées au gentil comme un acte de foi ? Pas le moins du monde. Pourquoi ? Parce que ce n'est point là de la foi : c'est l'effet de la nécessité, de l'évidence ; la volonté n'y est pour rien ; la grandeur du spectacle a forcé l'assentiment de l'esprit. Donc, plus les faits sont éclatants et s'imposent nécessairement à l'esprit, plus la foi est diminuée. Voilà pourquoi il n'y a plus de signes. Et, pour preuves, écoutez ce que Jésus dit à Thomas : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont « cru ». Donc, plus le signe est évident, plus le prix de la foi diminue ; et c'est ce qui arriverait maintenant, s'il y avait encore des signes. Paul nous apprend qu'un jour nous ne connaîtrons plus Dieu par la foi, quand il nous dit : « Car maintenant nous marchons « par la foi, et non encore par une claire vue ». (II Cor. v, 7.) Comme donc alors l'évidence éclatante empêchera que votre foi ne vous soit imputée, ainsi en serait-il maintenant s'il y avait des signes comme autrefois. C'est quand nous admettons ce qu'il est absolument impossible de trouver par le raisonnement, que la foi existe. Voilà pourquoi Dieu nous menace de l'enfer, mais l'enfer n'est pas visible ; s'il l'était, il arriverait ce que nous disions tout à l'heure.

Du reste, si vous voulez des signes, vous en verrez, bien que d'un autre genre : de nombreuses prédictions et sur une foule de sujets, la conversion du monde entier, les barbares devenus philosophes, les mœurs sauvages adoucies, la religion propagée. — Quelles prédictions, direz-vous ? Toutes ont été faites après coup. — Mais quand, dites-moi ? Où ? Par qui ? Combien y a-t-il d'années ? Cinquante, ou cent ? Donc, auparavant, il n'y avait absolument rien d'écrit. Comment donc le monde a-t-il retenu ces dogmes et tant d'autres choses auxquelles la mémoire ne suffit pas ? Comment a-t-on su que Pierre a été attaché à la croix ? D'où est venue l'idée de prédire par exemple que l'Evangile serait prêché par toute la terre, que la loi juive cesserait, et ne se rétablirait jamais ? Et comment ceux qui livraient leur vie pour la prédication, auraient-ils souffert qu'elle fût dénaturée ? Comment, les signes ayant cessé, aurait-on ajouté foi aux écrivains ? Comment, si ces écrivains n'eussent pas été dignes de foi, leurs écrits auraient-ils pénétré chez les barbares, dans les Indes, jusqu'aux extrémités de l'Océan ? D'autre part, quels étaient ces écrivains ? Quand et où écrivaient-ils ? Pourquoi écrivaient-ils ? Etait-ce pour se procurer de la gloire ? Mais alors pourquoi publier leurs livres sous d'autres noms ? Pour recommander leur enseignement, dira-t-on. Un enseignement vrai, ou un enseignement faux ? Dans le premier cas, il était peu probable qu'on vînt à eux ; dans le second, ils n'avaient pas besoin de mentir, comme vous le dites. Du reste, ces prophéties sont telles, que jusqu'à présent il n'a pas été possible de les démentir.

Il y a bien des années que Jérusalem est détruite. Il y a d'autres prophéties qui s'étendent depuis ce temps-là jusqu'à l'avénement du Christ, discutez-les comme il vous plaira ; celle-ci, par exemple : « Je suis toujours avec « vous jusqu'à la consommation des siècles ». (Matth. xxvii, 20.) Et cette autre : « Sur cette « pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de « l'enfer ne prévaudront pas contre elle ». (Matth. xvi, 18.) Et encore : « Cet Evangile « sera prêché dans toutes les nations » (Matth. xxiv, 14) ; et : « Partout où cet Evangile sera « prêché on dira ce qu'a fait cette femme ». (Matth. xxvi, 13.) Et beaucoup d'autres encore. Comment cette prophétie s'est-elle réalisée, si c'était une invention ? Comment les portes de l'enfer n'ont-elles pas prévalu contre l'Eglise ? Comment le Christ est-il toujours avec nous ? Car s'il n'y était pas, l'Eglise n'aurait pas triomphé. Comment l'Evangile s'est-il propagé par toute la terre ? Nos propres adversaires, Celse, et après lui Porphyre, suffisent à prouver l'ancienneté de nos livres : assurément ils n'ont pas combattu des écrits qui leur fussent postérieurs. D'autre part, le monde entier qui les a reçus unanimement, en porte aussi témoignage. Sans la grâce de l'Esprit-Saint, jamais un tel accord n'aurait eu lieu d'une extrémité du monde à l'autre ; les auteurs eussent été vite convaincus d'imposture, et des inventions et des mensonges n'auraient pas obtenu de tels succès. Ne voyez-vous pas accourir la terre entière ? l'erreur éteinte ? la philosophie des moines surpassant l'éclat du soleil ? les chœurs des vierges ? la religion répandue chez les barbares ? tous les hommes assujettis au même

joug? Et tout cela n'a pas été seulement prédit par nous, mais dès les anciens temps, par les prophètes. Et vous ne détruirez pas davantage ces antiques prophéties; car les livres qui les contiennent sont aux mains de nos ennemis, aux mains mêmes des Grecs, qui ont eu soin de les faire traduire dans leur langue. Ces prophètes ont beaucoup prédit sur ces matières, en annonçant que c'était un Dieu qui devait venir.

4. Pourquoi donc tous ne croient-ils pas aujourd'hui? Parce que les choses se sont détériorées, et par notre faute: car c'est de nous qu'il s'agit maintenant. Alors on ne croyait pas seulement à cause des signes; mais l'exemple des fidèles en attirait beaucoup. « Que votre « lumière », a dit Jésus-Christ, « brille aux « yeux des hommes, afin qu'ils voient vos « bonnes œuvres et glorifient votre Père qui « est dans les cieux ». (Matth. v, 16.) Alors « ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et « nul ne considérait ce qu'il possédait comme « lui appartenant en propre; mais tout était « commun entre eux et on distribuait à cha- « cun selon ses besoins » (Act. iv, 32); et ils menaient une vie angélique. S'il en était encore ainsi, nous convertirions le monde entier sans signes. En attendant, que ceux qui veulent être sauvés, fassent attention aux Ecritures; ils y trouveront toutes ces belles choses et de bien plus grandes encore. Car les maîtres eux-mêmes surpassaient de beaucoup les disciples, en vivant dans la faim, dans la soif et dans la nudité. Nous voulons vivre au milieu des délices, de l'oisiveté et de la licence; il n'en était pas ainsi d'eux, qui criaient: « Jusqu'à « cette heure nous souffrons la faim et la soif, « la nudité et les mauvais traitements, et nous « n'avons point de demeure fixe ». (I Cor. iv, 11.) L'un courait de Jérusalem en Illyrie; celui-ci chez les Indiens, celui-là chez les Maures; d'autres dans d'autres parties de l'univers; nous, nous n'osons pas sortir de notre patrie, nous recherchons les délices, les demeures splendides, l'abondance de toutes choses. Qui de nous a enduré la faim pour la parole de Dieu? qui a vécu dans la solitude? qui a entrepris de longs voyages? quel maître, vivant du travail de ses mains, est venu en aide aux autres? qui a souffert une mort de tous les jours? Aussi ceux qui vivent au milieu de nous, en deviennent plus lâches. En effet, si l'on voyait des soldats et des généraux, luttant avec la faim, la soif, la mort et tous les maux; supportant le froid, les périls et tout autre inconvénient avec le courage des lions, combattre néanmoins et remporter la victoire; puis ces mêmes soldats, changeant de conduite, devenir plus mous, s'attacher aux richesses, s'adonner au commerce, fréquenter les cabarets et être battus par les ennemis, il serait de la dernière folie d'en demander la raison.

Appliquons ce raisonnement à nous et à nos ancêtres, car nous sommes parvenus à la plus extrême faiblesse, et en quelque sorte cloués à la vie présente. Et s'il se trouve quelqu'un parmi nous qui ait conservé des restes de l'ancienne sagesse, il quitte les villes, les places publiques, la société des hommes, se dispense du soin de régler les autres et s'en va dans les montagnes; et si on lui demande pourquoi il se retire ainsi, il en donne une raison qui n'est pas excusable. C'est, dit-il, pour ne pas périr que je m'en vais, c'est de peur de devenir moins vertueux. Eh! ne vaudrait-il pas bien mieux être moins vertueux et sauver les autres, que de demeurer sur les hauteurs et de laisser périr ses frères? Si les uns négligent la vertu, et que ceux qui la pratiquent fuient loin du champ de bataille, comment vaincrons-nous les ennemis? A supposer qu'il y eût encore des signes aujourd'hui, qui s'en laisserait convaincre? Quel étranger s'attacherait à nous au milieu de ce débordement de malice? Car une vie irréprochable est aux yeux de la foule le plus puissant des arguments. Des signes mêmes seraient suspects de la part d'hommes impudents et pervers; mais une vie pure fermera la bouche au démon même. Je parle ici aux supérieurs comme aux inférieurs, et surtout à moi-même, afin que nous présentions le modèle d'une vie admirable, et qu'après nous être mis nous-mêmes en règle, nous méprisions toutes les choses présentes. Méprisons les richesses, mais non l'enfer; négligeons la gloire, mais non le salut; supportons ici-bas la peine et le travail, pour ne pas encourir les supplices de l'autre vie. Combattons ainsi les gentils, réduisons-les ainsi en captivité, mais à une captivité bien préférable à la liberté. Voilà ce que nous vous répétons souvent, continuellement, mais qui ne se pratique guère. Du reste, qu'on le pratique ou non, c'est un devoir de vous le rappeler sans cesse. Car s'il est des hommes qui vous trompent par de belles paroles, il est bien plus juste que ceux

qui sont chargés de conduire à la vérité, ne se lassent point de répéter des choses utiles. Si des imposteurs emploient tant de moyens, dépensent de l'argent, prodiguent les paroles, s'exposent aux dangers, font parade de leur pouvoir ; à plus forte raison nous, qui sommes chargés de vous arracher à la séduction, devons-nous supporter les périls, la mort, tout au monde, pour nous sauver nous-mêmes et sauver les autres, pour nous rendre invulnérables aux traits de l'ennemi et acquérir ainsi les biens promis, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

HOMÉLIE VII.

CEPENDANT NOUS PRÊCHONS LA SAGESSE PARMI LES PARFAITS : NON LA SAGESSE DE CE SIÈCLE NI DES PRINCES DE CE SIÈCLE, QUI PÉRISSENT ; MAIS NOUS PRÊCHONS LA SAGESSE DE DIEU DANS LE MYSTÈRE, SAGESSE QUI A ÉTÉ CACHÉE, QUE DIEU A PRÉDESTINÉE AVANT LES SIÈCLES POUR NOTRE GLOIRE. (CHAP. II, VERS. 6, 7, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. Que la sagesse des philosophes n'est qu'une folie. — Que les mystères ont besoin de foi. — Par la foi nous croyons autre chose que ce que nous voyons.
2. *Voici que je vous dis un mystère : Tous nous ne dormirons pas, mais tous nous serons changés.*
3. Que plusieurs livres de la sainte Ecriture se sont perdus. — Que la sagesse humaine n'est qu'une servante.
4. Que certains mystères n'ont été connus des anges qu'après la révélation qui en a été faite aux hommes. — Ce que signifie cette parole : comparant les choses spirituelles. — Que l'homme animal ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit.
5. Unanimes dans l'enseignement de l'erreur, par exemple dans la négation de la création *ex nihilo*, les philosophes se sont partagés dans l'enseignement de la vérité, par exemple, ils sont bien loin d'avoir été d'accord sur la question de l'immortalité de l'âme.
6. Pour nous, nous avons la pensée de Jésus-Christ.
7. Combien étaient nombreux et difficiles les obstacles qui s'opposaient à la prédication de l'Evangile.
8. Qu'il fallait la vertu de Dieu pour triompher de tant de difficultés.
9. Les miracles que faisait Jésus-Christ prouvaient alors la vérité de ses prédictions, et aujourd'hui l'accomplissement des prédictions prouve la vérité des miracles. — Résumé.

1. Ceux qui ont la vue malade semblent mieux s'accommoder des ténèbres que de la lumière ; aussi cherchent-ils de préférence les appartements où il n'y a qu'un demi-jour. C'est ce qui arrive aussi en fait de sagesse spirituelle. La sagesse de Dieu passe pour une folie aux yeux des profanes ; et ils regardent la leur propre, qui est une véritable folie, comme la vraie sagesse. C'est absolument comme si un homme habile et pilote expérimenté, promettait de traverser une mer immense sans navire et sans voiles, et essayait de prouver par des raisonnements que la chose est possible ; tandis qu'un autre, absolument ignorant, se confierait à un vaisseau, à un pilote et à des matelots, et opérerait ainsi son passage en sécurité. La prétendue ignorance de celui-ci serait plus sage que la sagesse du premier. C'est quelque chose de beau que l'art du pilote ! mais quand il promet trop, il devient une sorte de folie, aussi bien que tout art qui ne sait pas se tenir dans ses limites.

Ainsi la sagesse profane eût été une sagesse, si elle se fût guidée par l'Esprit ; mais comme elle ne s'est fiée qu'à elle-même, et n'a pas cru avoir besoin de ce secours, elle est devenue

folie tout en passant pour sagesse. C'est pourquoi, après l'avoir confondue par les faits mêmes, l'apôtre l'appelle une folie; et après avoir appelé, d'après eux, folie la sagesse de Dieu, il démontre qu'elle est la sagesse (après les preuves il était plus facile de faire rougir les contradicteurs); et il dit: « Cependant nous « prêchons la sagesse parmi les parfaits ». Si, en effet, moi qui passe pour un insensé, pour un homme prêchant des folies, j'ai triomphé des sages, ce n'est pas au moyen de la folie, mais bien par une sagesse plus sage et d'autant supérieure à l'autre qu'elle la fait passer pour folie. Aussi, après avoir d'abord appelé cette sagesse folie, pour se conformer à leur langage, avoir démontré son triomphe par les faits, et prouvé qu'eux-mêmes étaient atteints d'une folie extrême, il en vient enfin à lui donner son véritable nom, en disant: « Nous prêchons « la sagesse parmi les parfaits ». Or il appelle sagesse la prédication et le mode de salut par la croix; et il appelle parfaits ceux qui ont cru. En effet, ceux-là sont parfaits qui, voyant l'extrême faiblesse des choses humaines, et pleins de mépris pour elles, sont convaincus qu'elles leur sont inutiles, dès l'instant qu'ils sont devenus croyants.

« Non la sagesse de ce siècle ». A quoi sert, en effet, la sagesse humaine qui s'arrête à ce monde et ne va pas plus loin, et qui, même ici en ce monde, est inutile à ceux qui la possèdent? Et par princes du siècle il n'entend pas ici, comme quelques-uns le pensent, certains démons; mais bien ceux qui occupent les dignités et les magistratures; ceux qui y attachent un grand prix, les philosophes, les rhéteurs, les écrivains: car ils dominaient alors et exerçaient souvent un grand empire sur la foule. Et il les appelle princes de ce siècle, parce que leur pouvoir ne s'étend pas au-delà du siècle présent; c'est pourquoi il ajoute: « Qui périssent »; réfutant ainsi cette sagesse, et par elle-même et par ceux qui en usent. Car après avoir montré qu'elle est menteuse, qu'elle est insensée, qu'elle ne peut rien découvrir, qu'elle est faible, il démontre encore qu'elle est d'une courte durée. « Mais nous « prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère ». Quel mystère? Le Christ a dit: « Ce qui vous est « dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits ». (Matth. x, 27.) Comment donc l'apôtre appelle-t-il cette sagesse mystère? Parce que ni ange, ni archange, ni aucune autre puissance créée ne la connaissait avant qu'elle vînt au monde. Aussi dit-il: « Afin que les principautés et les « puissances qui sont dans les cieux connussent « par l'Eglise la sagesse multiforme de Dieu ». (Eph. III, 10.) Par honneur pour nous, Dieu a voulu qu'elles apprissent ces mystères avec nous. Car nous-mêmes nous donnons à nos amis, comme une grande preuve d'affection, de leur révéler nos secrets avant tout autre.

Ecoutez bien cela, vous tous qui vous pavanez de la prédication, qui jetez à tout venant les perles et l'enseignement, et livrez les choses saintes aux chiens, aux pourceaux et aux raisonnements superflus. Car le mystère n'a pas besoin de preuves; on l'annonce simplement tel qu'il est; et si vous y ajoutez quelque chose de vous-même, ce n'est plus un mystère entièrement divin. Du reste, on l'appelle mystère parce que nous ne croyons pas ce que nous voyons, mais autre chose que ce que nous voyons. Telle est, en effet, la nature de nos mystères. A ce point de vue, autres sont mes dispositions, autres celles de l'infidèle. J'apprends que le Christ a été crucifié; aussitôt j'admire sa bonté pour l'homme; l'infidèle l'apprend et y voit une preuve de faiblesse. J'apprends qu'il est devenu esclave, et j'admire la Providence; l'infidèle l'apprend aussi et y voit un signe de déshonneur. J'apprends qu'il est mort, et j'admire cette puissance qui n'est point dominée par la mort, mais qui en triomphe; l'infidèle l'apprend comme moi et y soupçonne de l'impuissance. En entendant parler de la résurrection, il la qualifie de fable; et moi acceptant les preuves de fait, j'adore la divine providence. Quand on lui parle du baptême, il n'y voit que de l'eau; et moi je n'y vois pas seulement ce qui frappe mes yeux, mais la purification de l'âme par l'Esprit. L'infidèle croit que mon corps seul a été lavé; mais moi je crois que mon âme aussi est devenue pure et sainte, et je pense au sépulcre, à la résurrection, à la sanctification, à la justice, à la rédemption, à l'adoption, à l'héritage, au royaume des cieux, au don du Saint-Esprit. Ce n'est point par les yeux du corps que je juge, mais par ceux de l'âme. J'entends parler du corps du Christ; mais dans un tout autre sens que l'infidèle.

2. Et comme les enfants qui voient des livres ne connaissent point la valeur des lettres, ne savent même pas ce qu'ils voient (ce qui peut aussi s'appliquer à l'homme qui

ne connaît pas les lettres) ; tandis que celui qui sait lire trouvera dans les lettres une grande signification, des vies entières, des histoires ; et comme l'ignorant, tenant une lettre, n'y voit que du papier et de l'encre, tandis que l'homme instruit entend la voix de celui qui lui écrit, converse avec lui quoique absent, et lui répond par lettre tout ce qu'il lui plaît ; ainsi en est-il par rapport au mystère ; les infidèles tout en entendant paraissent ne pas entendre ; tandis que les fidèles, instruits par l'Esprit, en saisissent le sens caché. C'est ce que Paul exprime quand il dit : « Que si notre « Evangile est aussi voilé, c'est pour ceux qui « périssent qu'il est voilé ». (II Cor. IV, 3.) Ailleurs il fait voir ce que la prédication renferme de paradoxal ; c'est le nom que l'Ecriture donne ordinairement à ce qui arrive contre toute espérance, ou dépasse l'esprit humain. Aussi est-il écrit quelque part : « Mon mystère est à « moi et aux miens ». (Is. XXIV, 7.) Et Paul dit à son tour : « Voici que je vais vous dire un « mystère : tous nous ne nous endormirons « pas, mais nous serons tous changés[1] ».

Bien qu'on prêche cela partout, c'est encore un mystère. En effet, pendant qu'on nous ordonne de prêcher sur les toits ce que l'on nous a dit à l'oreille, on nous défend de donner les choses saintes aux chiens et de jeter les perles devant les pourceaux. Les uns sont charnels et ne comprennent pas ; les autres ont un voile sur le cœur et ne voient pas. Or il y a là un très-grand mystère qui est prêché partout, et n'est compris que de ceux qui ont le cœur droit ; et ce n'est pas la sagesse humaine, mais l'Esprit-Saint qui nous le révèle, autant que nous en sommes capables. On ne se tromperait donc pas en appelant ce second mystère, secret ; car nous-mêmes, les fidèles, nous n'en avons pas une entière perception ni une parfaite connaissance. Aussi Paul dit-il : « C'est im- « parfaitement que nous connaissons, et im- « parfaitement que nous prophétisons. Nous « voyons maintenant à travers un miroir en « énigme ; mais alors nous verrons face à « face ». (I Cor. XIII, 9-12.) Et encore : « Nous « prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère ; « sagesse qui a été cachée, que Dieu a prédes- « tinée avant les siècles pour notre gloire ». — « Qui a été cachée », c'est-à-dire qu'aucune des puissances célestes n'a apprise avant nous ; ou encore, que beaucoup ignorent, même aujourd'hui. Car c'est ce que signifient ces mots : « Que Dieu a prédestinée pour notre gloire », bien qu'ailleurs il dise : « pour sa gloire ». (Eph. I, 12.) Mais Dieu regarde notre salut comme sa propre gloire, comme il l'appelle encore des richesses, quoiqu'il soit lui-même la richesse des bons et n'ait besoin de personne pour être riche. « Qu'il a prédestinée » ; indiquant par là la conduite de la Providence à notre égard. Car ceux-là sont surtout censés nous honorer et nous aimer, qui sont depuis longtemps disposés à nous faire du bien, comme font les pères avec leurs enfants ; par exemple, s'ils ne leur transfèrent que plus tard leur fortune, ils en ont cependant eu la volonté depuis longtemps et dès le commencement.

C'est ce que Paul s'efforce de prouver, à savoir que Dieu nous a aimés depuis longtemps, avant même que nous fussions nés. Car s'il ne nous eût pas aimés, il ne nous aurait point prédestiné la richesse. N'objectez donc pas l'inimitié qui est survenue depuis ; l'amitié l'avait précédée. En effet, ces mots : « Avant les siècles », signifient l'éternité, puisqu'il est dit ailleurs : « Celui qui est « avant les siècles ». Ainsi le Fils même est déclaré éternel. Car on dit de lui : « Par qui « il a fait même les siècles ». (Héb. I, 2.) Ce qui veut dire qu'il était avant les siècles, puisque l'ouvrier existe avant son ouvrage. « Qu'aucun prince de ce siècle n'a connu ; car « s'ils l'avaient connu, jamais ils n'auraient « crucifié le Seigneur de la gloire ». — On ne pouvait donc les accuser, puisqu'ils avaient crucifié le Christ sans le connaître. — Mais s'ils ne l'ont pas connu, comment le Christ a-t-il pu dire : « Vous me connaissez et vous « savez d'où je suis ? » (Jean, VII, 28.) Car l'Ecriture dit de Pilate qu'il ne le connaissait pas ; et il est probable qu'il en était de même d'Hérode. On pourrait les appeler des princes du siècle. Et celui qui prétendrait que ce passage s'applique aux Juifs et aux prêtres, ne se tromperait pas, puisque le Christ leur dit : « Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ». (Jean, VIII, 19.) Comment donc a-t-il dit plus haut : « Vous me connaissez, et vous savez « d'où je suis ? » Mais nous avons déjà expliqué ces deux modes de langage à propos des

[1] La Vulgate porte : nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. Ces deux textes subsistent tous deux, ils ne s'excluent point, loin de là, ils disent la même chose, et la contradiction n'est qu'apparente.

évangiles; pour ne pas nous répéter, nous y renvoyons nos auditeurs.

3. Quoi! dira-t-on, le péché qu'ils ont commis par le crucifiement leur est-il pardonné? Le Christ lui-même a dit : « Pardon-« nez-leur ». Oui, il leur a été pardonné, s'ils se sont repentis. Paul, qui a frappé Etienne par des milliers de mains, qui a persécuté l'Eglise, est cependant devenu un chef de l'Eglise. De même le péché a été remis à ceux d'entre eux qui ont voulu faire pénitence. C'est ce que Paul criait, en disant : « Ont-ils « trébuchés de telle sorte qu'ils soient tombés? « Point du tout ». (Rom. XI, 11.) Et encore : « Est-ce que Dieu a rejeté son peuple, le « peuple qu'il a connu dans sa prescience? « Nullement ». (Rom. I.) Et pour prouver que la voie du repentir ne leur a point été fermée, il cite son propre exemple : « Car, « moi aussi, je suis israélite ». Mais ces mots : « Ils ne l'ont pas connue », me semblent ne devoir point s'entendre du Christ même, mais des suites de l'événement; comme qui dirait : Ils n'ont pas su ce que signifiaient cette mort et cette croix. Et au fait, le Christ ne dit pas alors : Ils ne me connaissent pas, mais : « Ils ne savent ce qu'ils « font » (Luc, XXIII, 34); c'est-à-dire, ils ne connaissent pas l'œuvre de la Providence, ni le mystère. En effet, ils ne savaient pas de quel éclat la croix devait briller, ni que le salut du monde s'opérait, ni que Dieu se réconciliait avec les hommes, ni que leur ville serait détruite et eux-mêmes réduits aux dernières extrémités. Or Paul appelle sagesse, le Christ, la croix et la prédication. C'est à propos qu'il donna au Christ le nom de Seigneur de la gloire. Car pendant que la croix semble ignominieuse, il démontre qu'elle est une grande gloire. Mais il fallait une grande sagesse, non-seulement pour connaître Dieu, mais pour comprendre ici le but de la Providence; et la sagesse profane était un obstacle à l'un comme à l'autre. « Mais, comme il est « écrit, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point « entendu, le cœur de l'homme n'a point « compris ce que Dieu a préparé à ceux qui « l'aiment ».

Mais où cela est-il écrit[1]? On emploie cette manière de parler : « Cela est écrit », même quand les choses ne sont pas exprimées en paroles, mais seulement par les faits, comme il arrive dans les histoires; ou quand on a le sens, sinon les termes exprès, comme en ce cas-ci. Car ces mots : « Ceux à qui on ne l'avait « point annoncé, verront; et ceux qui ne l'ont « point entendu, comprendront » (Rom. XV, 21), signifient la même chose que : « L'œil « n'a point vu et l'oreille n'a point entendu ». Ou voilà ce que veut dire l'apôtre, ou les livres qui contenaient ce texte ont probablement disparu. Car beaucoup de livres ont péri, un petit nombre ont été sauvés, déjà même du temps de la première captivité. On le voit clairement dans les Paralipomènes; car l'apôtre dit : « Depuis Samuel et les prophètes qui « ont suivi, tous en ont parlé ». (Act. III, 24.) Cela n'est pas absolument exact; et cependant il est vraisemblable que Paul, instruit de la loi et inspiré par l'Esprit, connaissait tout avec exactitude. Mais que parlé-je de la captivité? Déjà avant cette époque, les Juifs étant tombés dans une extrême impiété, beaucoup de livres avaient disparu, ainsi qu'on le voit clairement par la fin du quatrième livre des Rois : car on eut peine à trouver un exemplaire du Deutéronome, enfoui dans du fumier. D'ailleurs il y a souvent des prophéties doubles, facilement aperçues des plus sages, et qui donnent l'intelligence de bien des choses cachées.

Quoi donc! l'œil n'a pas vu ce que Dieu a préparé? Non. Quel mortel a jamais pénétré les desseins de la Providence pour l'avenir? Et l'oreille n'a pas entendu? Et le cœur n'a pas compris? Comment cela se peut-il? Si les prophètes ont parlé, direz-vous, comment l'oreille n'a-t-elle pas entendu? Comment le cœur n'a-t-il pas compris? Eh bien! il n'a pas compris : car l'apôtre ne parle pas seulement des prophètes, mais de l'humanité en général. Quoi! les prophètes n'ont pas entendu? Ils ont entendu, mais avec l'oreille du prophète et non avec celle de l'homme : C'est comme prophètes, et non comme hommes, qu'ils ont entendu. Aussi est-il dit : « Il m'a « ajouté une oreille pour entendre » (Is. L, 4); ce que le prophète entend d'une addition faite par l'Esprit. D'où il résulte clairement qu'avant d'entendre, son cœur d'homme n'avait pas compris. Car, après le don de l'Esprit, ce n'est pas un cœur d'homme, mais un cœur spirituel qu'ont les prophètes, comme l'exprime l'apôtre lui-même : « Nous avons l'esprit du

[1] Dans Isaïe, chap. LXIV.

« Christ ». (I Cor. II, 16.) Ce qui signifie : avant d'avoir reçu l'Esprit et appris les secrets, ni nous ni aucun des prophètes n'avions compris ces choses. Cela eût-il été possible, puisque les anges mêmes ne les connaissaient pas? Et que dire, ajoute-t-il, des princes de ce siècle, quand ni homme, ni puissances célestes n'en avaient connaissance? Or quelles sont ces choses? Que, par la prétendue folie de la prédication, les nations seront attirées, que Dieu se réconciliera avec les hommes, et que d'immenses bienfaits en résulteront pour nous. Comment l'avons-nous su? « Mais Dieu « nous l'a révélé par son Esprit »; non par la sagesse extérieure; car, dédaignée comme une espèce de servante, elle n'a point eu permission d'entrer et de pénétrer les secrets du Seigneur.

4. Voyez-vous quelle distance il y a entre ces deux sagesses? L'une d'elles nous a appris ce que les anges mêmes ne savaient pas. Celle du dehors a fait tout le contraire : non-seulement elle n'a point enseigné, mais elle a empêché, elle a formé obstacle; et après même que les faits étaient accomplis, elle les a obscurcis, elle a rendu vaine la croix. L'honneur qui nous est fait ne consiste donc pas à avoir appris, ni même à avoir appris avec les anges, mais à avoir appris par son Esprit. Et pour faire voir la grandeur du don, il ajoute : Si l'Esprit, qui connaît les secrets de Dieu, ne nous les eût révélés, nous ne les aurions pas connus : tant Dieu mettait de soin à rester dans le mystère! C'est pourquoi nous avions besoin d'un Maître qui sût tout cela parfaitement. « Car l'Esprit pénètre toutes choses, « même les profondeurs de Dieu. En effet, qui « des hommes sait ce qui est de l'homme, « sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? « Ainsi ce qui est en Dieu, personne ne le « connaît que l'Esprit de Dieu. Pour nous, « nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, « mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous « connaissions les dons qui nous ont été faits « par Dieu ». — « Pénétrer » ne signifie évidemment pas l'ignorance, mais une connaissance exacte. C'est le terme que l'apôtre emploie encore, quand il dit en parlant de Dieu : « Celui qui scrute les cœurs sait la pensée de « l'esprit ». (Rom. VIII, 27.)

Ensuite, après avoir parlé avec précision de la connaissance de l'Esprit, nous avoir montré qu'elle est identique avec celle de Dieu même, comme celle de l'homme l'est avec lui-même, et que c'est de là que nous avons appris, et nécessairement appris tout ce que nous savons, il ajoute : « Et que nous annonçons, non « avec les doctes paroles de la sagesse humaine, « mais selon la doctrine de l'Esprit, traitant « spirituellement les choses spirituelles ». Voyez-vous jusqu'où il nous conduit en vertu de l'autorité du Maître? Il y a, entre notre sagesse et la leur, toute la distance qui sépare Platon de l'Esprit-Saint. Ils ont pour maîtres les rhéteurs profanes, et nous l'Esprit-Saint. Mais que veulent dire ces mots : « Comparant « les choses spirituelles aux choses spiri- « tuelles? » Cela veut dire que quand il s'agit de choses spirituelles et douteuses, nous en cherchons l'explication dans les choses spirituelles : par exemple, le Christ est ressuscité parce qu'il est né d'une vierge. Je produis des témoignages, des figures et des démonstrations; le séjour de Jonas dans le ventre de la baleine, puis sa délivrance; l'enfantement de femmes jusqu'alors stériles, Sara, Rébecca et autres; les arbres croissant au milieu du paradis, sans germe, sans pluie, sans labour. Les événements à venir étaient ainsi figurés et tracés en énigme par les événements antérieurs, afin qu'on y crût quand ils arriveraient. Je fais voir encore comment l'homme est né de la terre, et la femme de l'homme seul, sans mélange de sexes; comment la terre a été faite de rien, la puissance du Créateur suffisant à tout et partout.

Ainsi je compare le spirituel au spirituel, et n'ai nul besoin de la sagesse du dehors, ni de raisonnements, ni de preuves. Eux agitent et troublent l'âme faible; ils ne peuvent rien démontrer de ce qu'ils avancent; tout au contraire, ils augmentent le trouble et remplissent tout d'obscurité et de doute. Voilà pourquoi l'apôtre dit : « Comparant les choses spiri- « tuelles aux choses spirituelles ». Voyez-vous comme il démontre que cette sagesse est inutile? Et non-seulement inutile, mais contraire et nuisible? Car c'est là le sens de ces mots : « Afin de ne pas rendre vaine la croix du « Christ »; et de ceux-ci : « Afin que notre foi « ne soit pas établie sur la sagesse des « hommes ». Ici il fait voir que ceux qui ont confiance en cette sagesse et qui s'en rapportent à elle en tout, ne peuvent rien apprendre d'utile. « Car », nous dit-il, « l'homme animal « ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu ».

Il faut donc d'abord la rejeter. Quoi ! direz-vous, la sagesse profane est-elle réprouvée ? Elle est pourtant l'œuvre de Dieu. Comment le prouvez-vous ? Ce n'est pas Dieu, mais vous, qui en êtes l'inventeur ; car Dieu l'appelle recherche stérile et éloquence inutile. Et si par ce mot de sagesse on entend la prudence humaine, vous êtes encore en tort : puisque vous la déshonorez en en abusant et en exigeant d'elle ce qu'elle ne peut donner, contre la volonté et au détriment de la gloire de Dieu. Et parce que vous vous en glorifiez et faites la guerre à Dieu, Paul la convainc de faiblesse. La vigueur du corps est une bonne chose ; mais parce que Caïn n'en a point fait l'usage convenable, Dieu l'a brisée en lui, et l'a condamné à trembler. Le vin est une bonne chose ; mais parce que les Juifs en avaient abusé, Dieu l'interdit absolument aux prêtres.

Puis donc que vous avez fait tourner la sagesse au mépris de Dieu, et que vous avez exigé d'elle plus qu'elle ne pouvait donner, en vous enlevant toute espérance humaine, Paul vous en montre la faiblesse. Car celui-là est homme animal qui livre tout aux froids raisonnements, et croit n'avoir aucun besoin du secours d'en-haut ; ce qui est certainement une folie. Et Dieu a donné cette sagesse, pour qu'elle apprenne de lui et reçoive ses leçons, et non pour qu'elle s'imagine pouvoir se suffire à elle-même. Les yeux sont beaux et utiles ; mais s'ils veulent voir sans le secours de la lumière, leur beauté et leur force propre leur sont inutiles et même nuisibles. De même l'âme, si elle veut voir sans le secours de l'Esprit, devient un obstacle pour elle-même. Comment donc, dira-t-on, voyait-elle tout primitivement par elle-même ? Par elle-même, jamais ; mais par le livre de la création ouvert devant elle. Mais dès que, abandonnant la voie où Dieu a ordonné aux hommes de marcher, pour connaître le Créateur à travers la beauté des choses visibles, ils ont remis au raisonnement le sceptre de la science, ils sont devenus faibles, ils se sont noyés dans une mer d'impiété, en s'attirant des maux sans nombre, et disant que rien n'est sorti du néant, mais bien d'une matière incréée : doctrine qui a enfanté une multitude d'hérésies ; ils sont tombés d'accord sur les plus grandes absurdités, et partout où ils semblaient avoir conservé comme une ombre de raison, ils se sont séparés et contredits de façon à devenir des deux côtés un objet de ridicule. En effet, que rien ne puisse sortir du néant, tous à peu près l'ont affirmé, l'ont écrit, avec le plus grand sérieux. Le diable les a poussés à l'absurde ; mais dans les questions utiles, là où ils semblaient avoir obtenu, comme en énigme, quelque résultat de leurs recherches, ils se sont fait la guerre les uns aux autres. Sur ces points par exemple : l'âme est-elle immortelle ? La vertu a-t-elle besoin de quelque chose d'extérieur ? Sommes-nous nécessairement et fatalement bons ou mauvais ?

5. Voyez-vous la malice du démon ? Partout où il s'est aperçu de la perversité de leurs doctrines, il les a fait tomber d'accord ; partout où il a remarqué qu'elles renfermaient quelque chose de sain, il les a brouillés les uns avec les autres ; en sorte que les absurdités subsistaient, appuyées sur leur consentement unanime, et que les notions utiles disparaissaient dans le conflit des opinions. Vous voyez donc comme l'intelligence est faible et ne saurait se suffire ; et il est juste qu'il en soit ainsi. Car si, en prétendant qu'elle n'a besoin de personne, et en s'éloignant de Dieu, elle n'était devenue ce qu'elle est, dans quel abîme de folie ne serait-elle pas descendue ? En effet, si avec un corps mortel, elle a pu, sur une promesse menteuse du démon, s'attendre à une bien plus haute destinée : « Vous serez « comme des dieux » ; jusqu'où ne serait-elle pas tombée, si ce même corps eût été dès l'abord immortel ? Car même après la chute elle a osé, par la bouche impure des manichéens, se dire incréée et d'essence divine ; et à la suite de cette maladie, le démon a forgé des dieux chez les païens.

Voilà pourquoi, ce me semble, Dieu a rendu la vertu pénible, en forçant l'âme à se courber et à se tenir dans les règles de la modération. Et pour vous convaincre de cette vérité, étudions-la chez les Israélites, en comparant les petites choses aux grandes. Quand leur vie était douce et paisible, ils ne pouvaient porter le poids de la prospérité et tombaient dans l'impiété. Que fit Dieu alors ? Il leur imposa une multitude de lois, pour mettre un frein à leur licence. Et pour bien comprendre que ces pratiques légales ne contribuaient point à la vertu, mais n'avaient d'autre but que de servir de frein et de faire disparaître l'oisiveté, écoutez ce qu'en dit le prophète : « Je leur ai « donné des préceptes qui ne sont pas bons ».

(Ezé. xx, 25.) Qu'est-ce que cela veut dire : « Qui ne sont pas bons ? » C'est-à-dire, qui ne contribuent guère à la vertu ; aussi ajoute-t-il : « Des préceptes qui ne les feront pas vivre. « Mais l'homme animal ne perçoit pas ce qui « est de l'Esprit ». Et à bon droit : car comme personne ne peut, avec le seul secours de ses yeux, savoir ce qui se passe dans le ciel, ainsi l'âme ne peut, par elle-même, connaître ce qui est de l'Esprit. Et pourquoi parler du ciel ? On ne peut même connaître tout ce qui se passe sur la terre. En effet, en voyant de loin une tour carrée, nous la croyons ronde ; ce qui est une illusion d'optique. Ainsi c'est le comble du ridicule de vouloir étudier, par les seules forces de l'esprit, les choses qui sont bien au-dessus de sa portée. Non-seulement il ne les verra point telles qu'elles sont, mais il les jugera dans un sens tout opposé ; aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Car c'est folie pour « lui ».

Et ce n'est point la faute des objets, mais de sa faiblesse, qui ne saurait atteindre leur grandeur par les yeux de l'âme. L'apôtre en donne la raison en disant : « Et il ne le peut com- « prendre, parce que c'est par l'esprit qu'on « doit en juger ». C'est-à-dire : les choses qu'on annonce demandent la foi et ne peuvent se comprendre par le raisonnement : car leur grandeur dépasse de beaucoup notre faible intelligence. C'est pourquoi il ajoute : « Mais « l'homme spirituel juge de toutes choses, et « n'est jugé par personne ». En effet, celui qui voit, voit tout, même ce qui appartient à celui qui ne voit pas ; mais aucun de ceux qui ne voient pas, ne voient ce qui appartient à celui qui voit. De même nous savons maintenant ce qui nous regarde et ce qui regarde les infidèles ; mais eux ne savent pas ce qui nous concerne. Ainsi nous connaissons la nature des choses présentes, le prix des choses à venir, ce que deviendra le monde un jour, ce que les pécheurs souffriront, ce dont les justes jouiront ; nous savons que le présent n'est rien et nous le démontrons (car juger c'est prouver), et que l'avenir est immortel et immuable. Le spirituel sait tout cela : ce que l'homme charnel souffrira, ce que le fidèle possédera au sortir de cette vie ; et l'homme animal n'en sait rien. Et pour rendre plus évident ce qu'il vient de dire, l'apôtre ajoute : « Car qui a « connu la pensée du Seigneur pour pouvoir « l'instruire ? Mais nous, nous avons la pensée « du Christ ». C'est-à-dire, nous savons ce qu'il y a dans la pensée du Christ, ce qu'il veut et ce qu'il a révélé. Après avoir dit que l'Esprit a révélé, pour qu'on n'écarte pas le Fils, il ajoute que le Fils nous a aussi fait voir les choses ; ce qui ne veut pas dire que nous savons tout ce que sait le Christ, mais que tout ce que nous savons ne vient pas de l'homme, ne peut être suspect, et est spirituel et dans la pensée du Christ.

6. Car la pensée que nous avons sur tout cela, nous la tenons pour la pensée du Christ ; c'est-à-dire, nous regardons comme spirituelle la connaissance que nous avons des choses de la foi ; en sorte que nous ne pouvons en toute justice être jugés par personne. En effet, l'homme animal ne peut connaître les choses de Dieu ; ce qui fait dire à Paul : « Qui a connu « la pensée du Seigneur ? » Entendant par là que notre pensée sur ces objets est celle même du Christ. Et ces paroles : « Pour l'instruire », ne sont pas mises là au hasard, mais se rapportent à ce qu'il a dit plus haut : « Le spiri- « tuel n'est jugé par personne ». Car si personne ne peut connaître la pensée du Seigneur, à plus forte raison l'enseigner et la corriger. Et c'est le sens de ces mots : « Pour l'ins- « truire ». Voyez-vous comme il poursuit à outrance la sagesse profane, et montre que l'homme spirituel sait plus de choses et de plus grandes choses ? Car comme les raisons données plus haut (par exemple : « Afin que « nulle chair ne se glorifie », ou : « Il a choisi « ce qui est insensé pour confondre les sages » ; ou : « Afin de ne pas rendre vaine la croix du « Christ ») ; comme ces raisons, dis-je, n'étaient pas très-dignes de foi aux yeux des païens ni très-propres à les attirer, et ne paraissaient ni nécessaires ni utiles : il produit enfin la raison principale, à savoir, que la meilleure manière de voir est pour nous celle par laquelle nous pouvons apprendre des secrets sublimes qui sont au-dessus de notre portée. En effet, la raison était réduite à rien, puisque nous ne pouvons, au moyen de la sagesse profane, comprendre ce qui est au-dessus de nous. Ne voyez-vous pas qu'il valait beaucoup mieux apprendre de l'Esprit ? C'est le mode d'enseignement le plus facile et le plus clair. « Mais nous avons la pensée du « Christ » ; c'est-à-dire, la pensée spirituelle, divine, qui n'a rien d'humain. Car ce ne sont pas les pensées de Platon, ni de Pythagore,

mais les siennes propres que le Christ nous a données.

Rougissons donc de honte, chers auditeurs, et présentons le spectacle d'une vie meilleure; puisque le Christ nous donne lui-même comme un signe d'une grande amitié, de nous avoir révélé ses secrets, quand il dit : « Désor- « mais je ne vous appellerai plus serviteurs ; « car vous êtes tous mes amis, puisque je vous « ai annoncé tout ce que j'ai appris de mon « Père » (Jean, xv, 15), c'est-à-dire, je vous l'ai livré en toute confiance. Or, se livrer en confiance est la seule preuve d'amitié ; combien la preuve n'est-elle pas plus forte quand le Christ nous a confié les mystères non-seulement de ses paroles, mais de ses actions? Rougissons donc là-dessus ; et si nous ne tenons pas grand compte de l'enfer, que ce soit pour nous une chose plus terrible que l'enfer, de nous montrer injustes et ingrats envers un tel ami, envers un tel bienfaiteur; agissons en tout, non comme de serviles mercenaires, mais comme des enfants, comme des hommes libres, par amour pour le Père; cessons d'être attachés au monde, afin de faire rougir les gentils. Chaque fois, en effet, que je suis tenté de discuter avec eux, je recule, de peur que, pendant que nous les battons par les raisonnements et la vérité de nos dogmes, nous ne soulevions chez eux un immense éclat de rire par le contraste de notre conduite; vu que s'ils sont livrés à l'erreur et ne croient rien de ce que nous croyons, ils s'appliquent du moins à la philosophie, tandis que chez nous c'est tout le contraire. Cependant j'ajouterai : Peut-être, peut-être en cherchant à les combattre, nous efforcerons-nous de devenir meilleurs qu'eux, même pendant cette vie. Je disais naguères que les apôtres n'eussent jamais prêché ce qu'ils ont prêché, s'ils n'eussent eu le secours de la grâce de Dieu ; et que non-seulement ils n'auraient pas réussi, mais qu'ils n'en auraient pas même formé le projet. Eh bien ! discutons encore ce point aujourd'hui et montrons qu'ils n'auraient pu exécuter, pas même former cette entreprise, s'ils n'avaient eu le Christ avec eux ; non parce que, faibles, ils combattaient les forts, qu'ils étaient un petit nombre contre un grand nombre, pauvres contre des riches, ignorants contre des savants ; mais parce que la force des préjugés était grande.

Vous savez qu'il n'y a rien de puissant chez les hommes comme la tyrannie d'une ancienne habitude. En sorte que quand même ils n'eussent pas été seulement douze, et aussi vils et tels qu'ils étaient ; quand même ils auraient eu avec eux un autre monde pareil à celui-ci, une autre multitude égale et même supérieure à celle qu'ils combattaient : alors même encore l'œuvre eût été difficile. Car, d'un côté, on avait pour soi la coutume ; de l'autre, on avait contre soi la nouveauté. Rien, en effet, ne trouble l'âme, même quand il s'agit de choses utiles, comme l'introduction d'usages nouveaux et étrangers, surtout en matière de culte et d'honneurs dus à Dieu. Je ferai ressortir la puissance de cet obstacle, et je dirai d'abord qu'il s'y ajoutait une difficulté spéciale du côté des Juifs. En effet, avec les païens ils renversaient tout, et les dieux et les croyances ; avec les Juifs il n'en était pas de même : ils se contentaient d'abroger plusieurs de leurs dogmes, mais ils voulaient que l'on adorât le Dieu qui leur avait donné des lois ; et tout en ordonnant qu'on adorât le Législateur, ils ajoutaient : N'obéissez point en tout à la loi qu'il vous a imposée, par exemple, pour l'observation du sabbat, pour la circoncision, les sacrifices et autres prescriptions de ce genre. Ainsi, non-seulement le sacrifice devenait un obstacle, mais il y avait encore une autre difficulté dans l'abrogation de beaucoup de lois de ce même Dieu qu'on ordonnait d'adorer. D'autre part, chez les gentils, la tyrannie de l'habitude était grande.

7. En effet, en attaquant une coutume, je ne dis pas aussi ancienne, mais seulement de dix ans, je ne dis pas d'une si grande multitude, mais seulement de quelques hommes, la conversion eût déjà été difficile. Mais les sophistes, les orateurs, les pères, les aïeux, les bisaïeux, d'autres générations plus reculées, avaient été envahis par l'erreur ; cette erreur s'étendait à la terre, à la mer, aux montagnes, aux forêts, aux races barbares, à tous les peuples de la gentilité, aux savants, aux ignorants, aux princes, aux sujets, aux femmes, aux hommes, aux jeunes gens, aux vieillards, aux maîtres, aux serviteurs, aux laboureurs, aux artisans, à tous les habitants des villes et des campagnes. Vraisemblablement, ceux qu'on catéchisait, devaient dire : Qu'est-ce que ceci? Quoi ! tous les habitants de la terre ont donc été trompés : les sophistes, les rhéteurs, les philosophes, les écrivains, ceux qui vivent maintenant, ceux

qui ont vécu autrefois, Pythagore, Platon, les généraux, les consuls, les rois, les fondateurs et les premiers habitants des villes, les barbares et les Grecs ? Et douze hommes, pêcheurs, fabricants de tentes, publicains, sont plus savants qu'eux tous ? Est-ce supportable ? Et pourtant on n'a pas dit cela, on n'y a pas même songé ; mais on a écouté et reconnu que ces prédicateurs étaient réellement plus sages que tout le monde ; ce qui a procuré à ceux-ci un triomphe universel.

Et pour bien comprendre la force de l'habitude, considérez qu'elle a souvent prévalu sur les commandements de Dieu même. Que dis-je, sur ses commandements ? même sur ses bienfaits. Les Juifs avaient la manne et regrettaient les oignons ; ils jouissaient de la liberté et redemandaient l'esclavage ; sans cesse, par l'effet de l'habitude, ils réclamaient l'Egypte : tant c'est chose tyrannique que l'habitude ! Et si vous en voulez une preuve prise chez les païens, on dit que Platon, quoique convaincu que ce qu'on disait des dieux était faux, consentait cependant, par impuissance à combattre la coutume, à célébrer les jours de fêtes et les autres cérémonies du culte, et cela d'après l'enseignement positif de son maître. Et celui-ci, soupçonné d'avoir introduit quelque nouveauté sur ce point, fut si loin d'atteindre son but, qu'il perdit même la vie, bien qu'il se fût pleinement justifié. Et combien ne voyons-nous pas d'hommes retenus dans l'impiété par la force du préjugé, et qui n'ont rien de raisonnable à répondre quand on les accuse d'être païens, si ce n'est qu'ils se couvrent des noms de leurs pères, de leurs aïeux et de leurs bisaïeux ? Aussi quelques païens ont-ils appelé l'habitude une seconde nature. Et s'il s'agit de dogmes, l'habitude est encore plus forte, car il n'est rien dont on ne change plus facilement que de culte.

Et à l'habitude se joignait un nouvel obstacle, la honte, la nécessité de paraître désapprendre dans son extrême vieillesse, sur la parole des hommes les moins intelligents. Et quoi d'étonnant à ce qu'il en soit ainsi de l'âme, quand l'habitude a tant d'empire sur le corps lui-même ? Or, au temps des apôtres, outre la nécessité de changer une habitude si invétérée, il y avait un autre obstacle, plus grand encore, dans les dangers qui s'attachaient à ce changement. Car il ne s'agissait pas de passer simplement d'une habitude à une autre, mais d'une habitude pleine de sécurité à une habitude pleine de périls. En effet, le croyant devait s'attendre à être immédiatement dépouillé de ses biens, chassé, expatrié, réduit aux dernières extrémités, haï de tous, à être regardé comme l'ennemi commun des particuliers et du public. Ainsi l'entreprise eût été difficile quand même les apôtres auraient appelé de la nouveauté aux anciennes habitudes ; mais comme ils appelaient des anciennes habitudes à la nouveauté et à une nouveauté pleine de périls, jugez vous-même combien l'obstacle était grand.

Autre empêchement non moins grand : à la difficulté de rompre les habitudes, aux dangers qui s'y rattachaient, ajoutez encore que les préceptes qu'on imposait étaient bien plus onéreux, et que ceux dont on détournait, étaient légers et faciles. Car on appelait de la fornication à la chasteté, de l'ivrognerie à la sobriété, du rire aux larmes et à la componction, de l'avarice au désintéressement, à la pauvreté, de l'amour de la vie à la mort, de la sécurité au péril : on exigeait en tout une extrême vigilance, puisqu'il est écrit : « Qu'il ne « sorte de votre bouche ni turpitudes, ni folles « paroles, ni bouffonneries ». (Eph. v, 4.) Et on tenait ce langage à des hommes qui ne savaient pas autre chose que s'enivrer, s'adonner aux plaisirs de la table, qui ne comprenaient un jour de fête que sous la forme de passe-temps honteux, de rire et de comédie. En sorte que ces préceptes n'étaient pas seulement onéreux parce qu'ils étaient le produit de la sagesse, mais encore parce qu'ils s'adressaient à des hommes nourris dans la licence, dans l'impudeur, dans les discours insensés, dans les ris et les jeux scéniques. Et qui donc, après avoir mené une telle vie, n'eût pas été frappé de stupeur, en entendant des paroles comme celles-ci : « Celui qui ne prend pas sa « croix et ne me suit pas, n'est pas digne de « moi » (Matth. x, 33) ; et encore : « Je ne suis « pas venu apporter la paix, mais le glaive, et « séparer l'homme de son père et la fille de sa « mère ». Qui donc, en entendant dire : « Celui « qui ne renonce pas à sa maison, à sa patrie, « à ses richesses, n'est pas digne de moi » (Luc, xiv, 33), qui, dis-je, entendant cela, n'aurait pas hésité, n'aurait pas reculé ? Et cependant on n'a pas hésité, on n'a pas reculé devant ce langage ; mais on est accouru, on s'est élancé vers les difficultés, on a saisi avi-

dement les ordres. Dans ces mots : « Nous « rendrons compte de toute parole inutile « (Matth. XII, 36) ; celui qui regarde une « femme pour la convoiter, a déjà commis l'a- « dultère ». (Id. V, 28.) Celui qui se fâche sans raison, tombera dans l'enfer : dans ces paroles, dis-je, n'y avait-il pas de quoi repousser ceux qui vivaient alors ? Et cependant tous accouraient, beaucoup même franchissaient tous les obstacles. Qu'est-ce donc qui les attirait? N'était-ce pas évidemment la vertu de Celui qu'on prêchait? Si ce n'eût été cela, si le contraire avait eu lieu, si ceux-là avaient été ceux-ci, et ceux-ci ceux-là, eût-il été facile de vaincre les répugnances? Il est impossible de le dire. Tout prouve donc que la vertu divine a agi en cela.

8. Comment, dites-moi, a-t-on pu décider à une vie rude et austère, des hommes habitués à la mollesse et à la licence? Car telle était la nature des commandements ; voyons si les dogmes étaient attrayants. Mais non : les dogmes n'étaient pas moins propres à repousser les infidèles. Que prêchait-on, en effet? Qu'il fallait adorer un crucifié, et regarder comme Dieu le fils d'une vierge juive. Et qui aurait cru cela, sans l'action de la grâce divine? Tous savaient qu'il avait été crucifié et enseveli ; mais, à part les apôtres, personne ne l'avait vu ressuscité et montant au ciel. Mais, dira-t-on, les apôtres exaltaient leurs auditeurs par des promesses, et les séduisaient par le bruit de la parole. Cela même, outre tout ce que nous avons dit, est une preuve évidente que notre doctrine n'est point une déception. Car il en résultait toutes sortes de choses difficiles, et il fallait remettre après la résurrection la jouissance des avantages promis. Je le répète : cela même prouve que notre prédication est divine. Pourquoi, en effet, aucun des croyants n'a-t-il dit : Je n'avancerai pas, je ne puis supporter cela ; vous me menacez de choses difficiles pour cette vie, et différez les biens après la résurrection? Et qui me prouve qu'il y aura une résurrection? Qui est revenu d'entre les morts? Quel mort a jamais ressuscité? Qui, parmi ceux qui ne sont plus, est venu dire ce qui se passe après le départ? Non : ils n'ont pas même pensé à dire cela ; mais ils ont donné leur vie pour le crucifié. En sorte que c'est là la preuve d'une grande vertu : que des gens qui n'avaient jamais entendu parler de ces choses, en aient été immédiatement convaincus malgré leur importance, et aient consenti à accepter les maux ici-bas comme épreuve, en se contentant de l'espoir de la récompense.

Si les apôtres avaient voulu tromper, ils auraient dû faire le contraire ; promettre des biens pour la vie présente, et passer sous silence les maux présents et à venir. Ainsi agissent ceux qui trompent et qui flattent ; ils ne proposent rien de dur, de pénible ou d'onéreux, tout au contraire ; et en cela consiste la tromperie. Mais, dira-t-on, c'est par stupidité que la foule a ajouté foi à leur parole. Quoi ! on n'était pas insensé tant qu'on vivait dans le paganisme, et on l'est devenu en embrassant notre foi ? Pourtant les hommes que les apôtres ont persuadés n'étaient pas d'une autre nature, ni d'un autre monde. Ils étaient simplement attachés au culte païen, et ils ont adopté le nôtre malgré les dangers qui s'y attachaient ; en sorte que si le premier leur eût paru plus raisonnable, ils ne l'auraient pas quitté, surtout après y avoir si longtemps vécu, et quand ils ne pouvaient l'abandonner impunément. Mais dès qu'ils furent convaincus, par la nature même des choses, qu'il ne contenait que des croyances ridicules et des erreurs, ils renoncèrent à leurs habitudes malgré les menaces de mort, et passèrent au culte nouveau, parce que celui-ci était conforme aux lois naturelles, tandis que l'autre y était opposé. Mais, dira-t-on, ceux qui crurent étaient des domestiques, des femmes, des nourrices, des sages-femmes, des eunuques. Chacun sait que ce ne furent pas là les seuls éléments de l'Eglise ; mais quand cela serait, la prédication n'en paraîtrait que plus admirable, puisque de simples pêcheurs (l'espèce d'hommes la plus ignorante) auraient pu faire accepter sur-le-champ des dogmes que Platon et les philosophes de son temps n'avaient pas même pu imaginer. En effet, s'ils n'avaient convaincu que des sages, le fait serait moins étonnant ; mais en élevant des domestiques, des nourrices et des eunuques à un tel degré de philosophie qu'ils en ont fait les émules des anges, ils ont donné la plus grande preuve de l'inspiration divine. S'ils n'avaient commandé que des choses faciles, il serait peut-être raisonnable de rabaisser leur prédication en faisant valoir le rang infime de leurs partisans ; mais si, au contraire, ils enseignaient des choses grandes, élevées, presque au-dessus de la nature humaine, et qui exigeaient une haute in-

telligence, en nous montrant des insensés dans leurs disciples, vous ne faites que mieux ressortir la sagesse des prédications et la grâce divine qui les remplissait. Mais, ajoute-t-on, ils persuadaient à l'aide de promesses exagérées. N'admirez-vous pas, dites-moi, qu'ils aient pu décider leurs disciples à ne recevoir des prix et des récompenses qu'après la mort? Pour moi, j'en suis frappé d'étonnement. C'était le résultat de la folie, dites-vous. Quelle folie y a-t-il, s'il vous plaît, à dire que l'âme est immortelle; qu'après cette vie nous subirons un jugement impartial; que nous rendrons compte de nos paroles, de nos actions, de nos pensées à un Dieu qui pénètre les secrets; que nous verrons les méchants punis, et les bons couronnés? Ce n'est point là de la folie, mais une très-haute philosophie.

9. N'y a-t-il pas, je le demande, une grande sagesse à mépriser le présent, à estimer la vertu, à ne point chercher de récompense ici-bas, mais à placer plus loin ses espérances; à tenir son âme tellement ferme, tellement fidèle, que les maux de la vie n'ébranlent pas sa confiance dans l'avenir? Mais voulez-vous connaître la force des promesses et des prédictions, et la vérité de ce qui a précédé et de ce qui a suivi? Voyez cette chaîne d'or dont les divers anneaux se rattachent les uns aux autres dès le principe. Il leur a dit un mot de lui, des églises, de l'avenir; et en disant cela, il faisait des miracles.

Ainsi l'accomplissement des prédictions prouve la vérité des miracles rapportés et des promesses à venir. Pour rendre ce point plus clair, je le démontrerai par les faits. D'un seul mot le Christ a ressuscité Lazare et l'a fait voir vivant; mais il a dit aussi : « Les portes « de l'enfer ne prévaudront point contre « l'Eglise » (Matth. XVI, 18); et aussi : « Qui- « conque quittera son père et sa mère, recevra « le centuple en ce monde, et la vie éternelle ». (Idem, XIX, 29.) Ainsi, d'une part un miracle, la résurrection de Lazare; de l'autre deux prédictions, dont l'une se réalise dans le temps, et l'autre dans l'éternité. Voyez maintenant comme ces deux choses s'appuient mutuellement. Celui qui ne croirait pas à la résurrection de Lazare, sera obligé d'y ajouter foi, à raison de la prédiction faite sur l'Eglise : puisque cette prédiction faite depuis tant d'années s'est accomplie, vu que les portes de l'enfer n'ont pas prévalu contre l'Eglise. Evidemment donc celui qui a fait la prédiction, a opéré le prodige; et celui qui a opéré le prodige et réalisé ce qu'il avait prédit, ne trompe pas quand, parlant de l'avenir et dédaignant le présent, il dit : « Recevra le centuple et possé- « dera la vie éternelle ». Car il a donné ses paroles et ses actions passées comme un gage certain des événements à venir.

Recueillant donc dans les Evangiles toutes ces choses et d'autres semblables, parlons-leur et fermons-leur la bouche. Si quelqu'un nous dit : Pourquoi l'erreur n'a-t-elle pas été complétement détruite? Répondez : C'est vous qui en êtes cause, vous qui vous révoltez contre votre propre salut : car Dieu avait tout disposé pour qu'il ne restât pas de vestige d'impiété. Résumons en peu de mots ce que nous avons dit. Quelle est la nature des choses? Est-ce que les forts triomphent des faibles, ou les faibles des forts? Que la victoire appartienne à ceux qui demandent des choses faciles, ou à ceux qui en exigent de difficiles? A ceux qui attirent au milieu des périls, ou à ceux qui offrent la sécurité? A ceux qui prêchent des nouveautés, ou à ceux qui fortifient les habitudes? A ceux qui entraînent dans des sentiers rudes, ou dans des sentiers unis? A ceux qui vous détournent des usages paternels, ou à ceux qui ne vous imposent aucune loi étrangère? A ceux qui vous promettent des biens après le départ de cette vie, ou à ceux qui vous offrent des jouissances pour la vie présente? Enfin est-ce le petit nombre qui l'emporte sur la multitude, ou la multitude sur le petit nombre? Mais, direz-vous, vous promettez aussi pour le temps présent. Que promettons-nous? La rémission des péchés et le baptême de la régénération. Et en vérité, les avantages du baptême sont surtout dans l'avenir. Paul s'écrie : « Vous êtes morts et « votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. « Quand le Christ, qui est votre vie, apparaî- « tra, alors vous apparaîtrez aussi avec lui « dans la gloire ». (Col. III, 3, 4.) Mais quand même le baptême aurait des avantages ici-bas (et il en a réellement), c'est encore une chose merveilleuse que les apôtres aient convaincu des hommes souillés de crimes innombrables, tels qu'on n'en avait jamais commis, qu'ils en seraient entièrement purifiés et n'en rendraient aucun compte. Aussi faut-il grandement s'étonner qu'ils aient pu persuader à des barbares d'accepter une telle foi, de placer

leurs espérances dans l'avenir, de déposer le fardeau de leurs anciens péchés pour embrasser ensuite avec joie les difficultés de la vertu, de ne point désirer les choses sensibles, de s'élever au-dessus du monde matériel et de recevoir les dons spirituels; en sorte que le Perse, le Sarmate, le Maure, l'Indien, connaissent la purification de l'âme, la puissance et l'ineffable bonté de Dieu, la philosophie de la foi, la descente du Saint-Esprit, la résurrection des corps, et le dogme de l'immortalité. Car des pêcheurs initiant aux mystères, dans le baptême, ces peuples barbares et bien d'autres encore, leur ont appris cette philosophie. Fidèles donc à ces principes, tenons-leur ce langage et donnons-leur par notre propre vie une preuve de fait, afin que d'une part nous soyons sauvés et que, de l'autre, nous les attirions à la gloire de Dieu : car la gloire lui appartient dans les siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE VIII.

AUSSI, MES FRÈRES, JE N'AI PU MOI-MÊME VOUS PARLER COMME A DES HOMMES SPIRITUELS, MAIS COMME A DES HOMMES CHARNELS, COMME A DE PETITS ENFANTS EN JÉSUS-CHRIST. JE VOUS AI NOURRIS DE LAIT, ET NON DE VIANDES SOLIDES, PARCE QUE VOUS N'EN ÉTIEZ PAS CAPABLES; ET A PRÉSENT MÊME VOUS NE L'ÊTES PAS ENCORE, PARCE QUE VOUS ÊTES ENCORE CHARNELS. (CHAP. III, VERS. 1, 2, JUSQU'AU VERS. 11.)

ANALYSE.

1. Que l'on peut encore n'être qu'un homme charnel tout en faisant des miracles.
2. Qu'une vie vicieuse empêche de voir la vérité.
3. Dans l'œuvre du salut les hommes ne sont rien, Dieu est tout.
4. Nécessité de l'union immédiate avec Jésus-Christ. — Danger du désespoir qui est le propre de l'impie.
5. Eviter avec soin les petites fautes, parce qu'elles conduisent aux grandes. — Combien la pénitence est rare.

1. Après avoir détruit la sagesse profane et abattu tout son orgueil, il passe à un autre sujet. Sans doute on lui aurait dit : Si nous prêchions la doctrine de Platon, de Pythagore ou de quelque autre philosophe, vous auriez raison de nous parler si longuement : mais comme nous annonçons celle de l'Esprit, pourquoi ces attaques acharnées contre la sagesse du dehors? Ecoutez comme il répond à ce reproche : « Aussi, mes frères, je n'ai pu moi-« même vous parler comme à des hommes « spirituels ». C'est-à-dire : quand vous seriez parfaits, même dans les choses spirituelles, il ne faudrait pas ainsi vous enorgueillir : car ce que vous annoncez n'est pas à vous, ni de votre invention; vous ne le savez même pas comme il faut; vous êtes des disciples et les derniers de tous. Si donc vous vous enflez de la sagesse profane, il est démontré qu'elle n'est rien, qu'elle nous est même contraire dans les choses spirituelles; si vous vous enorgueillissez des choses spirituelles, vous n'en avez que la moindre partie et vous êtes au dernier rang. Aussi leur dit-il : « Je n'ai pu « vous parler comme à des hommes spiri-« tuels ». Il ne dit pas : Je ne vous ai pas parlé de peur de paraître agir par jalousie; mais il détruit de deux façons leur manière de penser : d'abord en leur prouvant qu'ils ne connaissent pas la perfection; en second lieu, en

leur montrant que c'est par leur faute; et troisièmement, en leur faisant voir qu'ils n'en sont pas encore capables. Qu'ils ne l'aient d'abord pas pu, c'était peut-être dans la nature des choses; quoique il ne leur laisse pas même ce moyen de défense. Car il ne leur dit pas qu'ils n'ont pas reçu ces enseignements sublimes parce qu'ils ne le pouvaient pas, mais parce qu'ils étaient charnels. Du reste, s'il s'agissait du commencement, il n'y aurait pas eu matière à grand reproche; mais après un si long espace de temps, n'être pas encore arrivé à un état plus parfait, c'était l'indice d'une extrême lâcheté.

Il fait aussi ce même reproche aux Hébreux, mais non avec autant de force; car il attribue chez eux le mal à la tribulation, et chez les autres au désir du mal; deux choses fort différentes. Evidemment, il veut blâmer les Corinthiens, tandis qu'il ne cherche qu'à exciter les Hébreux en parlant selon la vérité. Aussi dit-il aux premiers : « A présent même vous « n'en êtes pas capables »; et aux seconds : « Laissant l'enseignement élémentaire sur le « Christ, passons à ce qui est plus parfait »; et encore : « Nous nous promettons de vous des « choses meilleures et plus étroitement liées à « votre salut, quoique nous vous parlions « ainsi ». (Hébr. VI, 1, 9.) Et comment appelle-t-il charnels ceux qui avaient reçu un si grand Esprit, et qu'il avait d'abord comblés d'éloges? Parce qu'ils étaient charnels aussi, ceux à qui le Seigneur disait : « Retirez-vous de moi! Je « ne vous connais pas, vous qui opérez l'ini- « quité » (Matth. VII, 23); et pourtant ils chassaient les démons, ressuscitaient les morts et démontraient les prophéties.

Ainsi on peut faire des miracles et être charnel. Ainsi Dieu a fait de Balaam son instrument, a révélé l'avenir à Pharaon et à Nabuchodonosor; Caïphe a prophétisé, sans savoir ce qu'il disait; quelques-uns ont même chassé les démons au nom du Christ, bien qu'ils ne fussent pas avec lui; parce que ces prodiges se font pour les autres, et non pour leurs auteurs. Souvent même ils se sont opérés par des instruments indignes. Et pourquoi s'étonner qu'ils s'opèrent pour les autres par des instruments indignes, quand ils se font aussi pour les autres par le moyen des saints? « Tout est à vous », dit l'apôtre, « soit Paul, « soit Apollon, soit Céphas, soit la vie, soit la « mort ». (I Cor. III, 22.) Et encore : « C'est lui « qui a fait les uns apôtres, les autres pro- « phètes, les autres pasteurs et docteurs pour « la perfection des saints, pour l'œuvre du « du ministère ». (Eph. IV, 11, 12.) Autrement tous seraient perdus sans ressource. Car il arrive que les chefs sont mauvais et pervers, tandis que les sujets sont bons et sages; que les laïques vivent dans la piété, tandis que les prêtres vivent dans la corruption; et il n'y aurait eu ni baptême, ni corps du Christ, ni oblation par les mains de ceux-ci, si la grâce eût toujours dû les trouver dignes. Mais maintenant encore Dieu agit par le moyen des indignes, et la grâce du baptême ne souffre point de la conduite du prêtre : autrement celui qui la reçoit, ne l'aurait pas tout entière. Bien que cela soit rare, cela arrive pourtant.

Je dis ces choses de peur que quelqu'un de ceux qui sont ici, s'informant trop curieusement de la vie d'un prêtre, ne se scandalise à l'occasion des mystères. Car l'homme n'y met rien; tout est l'effet de la vertu de Dieu, et c'est lui qui vous initie. « Aussi, mes frères, « je n'ai pas pu moi-même vous parler comme « à des hommes spirituels, mais comme à des « hommes charnels. Je vous ai nourris de lait; « mais non de viandes solides, car vous n'en « étiez pas capables ». Pour ne pas paraître avoir parlé par ambition, quand il disait : « L'homme spirituel juge de toutes choses », et : « Il n'est jugé par personne », et encore : « Nous avons la pensée du Christ », comme aussi pour abattre leur orgueil, voyez ce qu'il dit : « Je ne me suis pas tu parce que je n'avais « plus rien à vous dire, mais parce que vous « êtes charnels. A présent même vous ne le « pouvez pas encore ».

2. Pourquoi n'a-t-il pas dit : Vous ne voulez pas, mais : « Vous ne pouvez pas? » C'est qu'il a mis l'un pour l'autre. En effet, on ne peut pas parce qu'on ne veut pas : c'est ce qui les accuse et excuse leur maître. Car si par nature ils n'eussent pas pu, peut-être auraient-ils été excusables; mais ils agissent volontairement, ils sont donc inexcusables. Il indique ensuite de quelle manière ils sont charnels : « Car, puisqu'il y a parmi vous jalousie et « esprit de contention, n'êtes-vous pas charnels, « et ne marchez-vous pas selon l'homme? » Bien qu'il eût pu leur parler de fornication et de libertinage, c'est cependant cet autre péché qu'il met en avant, celui qu'il a jusqu'alors cherché à corriger. Que si la jalousie rend

charnel, nous n'avons tous qu'à pousser des cris, à revêtir le sac et à nous rouler dans la cendre. Car, si je juge des autres par moi-même, qui est exempt de ce vice? Si la jalousie rend charnel et ne permet pas d'être spirituel, quand même on prophétiserait ou qu'on ferait d'autres miracles : que penser de nous qui ne sommes point honorés de telles grâces, alors que nous sommes convaincus d'avoir ce défaut et de plus grands encore? Nous apprenons par là combien le Christ avait raison de dire : que celui qui fait le mal ne vient pas à la lumière (Jean, III, 20); qu'une vie impure est un obstacle à la connaissance des vérités élevées, et obscurcit la vue de l'âme. De même qu'il n'est pas possible que celui qui est dans l'erreur et mène une conduite régulière, reste dans cette erreur; ainsi celui qui vit dans le mal ne peut pas facilement s'élever à la hauteur de nos dogmes, et celui qui est à la recherche de la vérité doit être exempt de tout vice. En effet, celui qui est délivré de ses vices, le sera aussi de l'erreur et parviendra à la vérité. Ne vous imaginez pas qu'il suffise pour cela de n'être pas avare ou fornicateur; il faut que tout se réunisse dans celui qui cherche la vérité. Aussi Pierre dit : « En vé-« rité, je vois que Dieu n'a point fait acception « de personne, mais qu'en toute nation celui « qui le craint et pratique la justice lui est « agréable » (Act. x, 34, 35), c'est-à-dire, que Dieu l'appelle et l'attire à la vérité. Ne voyez-vous pas Paul, le plus ardent des ennemis, le plus violent des persécuteurs? Et pourtant comme il menait une vie irréprochable et qu'il n'agissait point par un motif humain, il a trouvé grâce et il a surpassé tous les autres.

Mais, dira-t-on, pourquoi tel et tel païen qui est bon, bienfaisant, plein d'humanité, reste-t-il dans l'erreur? Je réponds : C'est qu'il a quelque autre vice, la passion de la vaine gloire, la lâcheté, ou qu'il ne s'inquiète point de son salut, mais se figure que toute sa destinée est livrée au hasard. Paul appelle irréprochable en tout, celui qui opère la justice; « qui est conforme à la justice selon la loi » (Phil. III, 6); et encore : « Je rends grâce à « Dieu qu'à l'exemple de mes ancêtres, je le « sers avec une conscience pure ». (II Tim. I, 3.) Mais comment, direz-vous, ceux qui étaient impurs ont-ils été jugés dignes de la prédication? Parce qu'ils ont voulu, parce qu'ils ont désiré. Dieu attire ceux qui sont dans l'erreur quand ils sont exempts de passions; il ne repousse point ceux qui viennent d'eux-mêmes; et beaucoup ont reçu de leurs ancêtres des traditions de piété. « Puisqu'il y a parmi vous « jalousie et esprit de contention ». Il commence enfin à attaquer les inférieurs. Plus haut il a abattu les chefs en disant que la sagesse du langage n'a aucun prix; maintenant il gourmande les inférieurs en disant : « Puisque l'un dit : Moi je suis à Paul; et « l'autre : Moi je suis à Apollon, n'êtes-vous pas « charnels? » Il leur fait voir que par là, non-seulement ils n'ont fait aucun profit, n'ont retiré aucun avantage, mais qu'ils ont au contraire retardé leurs progrès.

Et c'est là la source de la jalousie; or, la jalousie les a rendus charnels; et en devenant charnels, ils n'ont pu entendre de plus hautes vérités. « Qu'est donc Paul? Qu'est donc Apol-« lon? » Après les preuves et les démonstrations, ses reproches deviennent plus clairs et plus formels; il se nomme lui-même, pour prévenir toute aigreur et les empêcher de se fâcher de ses paroles. Car si Paul n'est rien et ne se fâche pas, beaucoup moins doivent-ils s'irriter. Il les console de deux manières : d'abord en se mettant lui-même en scène, ensuite en ne les dépouillant point absolument comme s'ils n'eussent contribué en rien; il leur donne peu, mais enfin il leur donne quelque chose; car après avoir dit : « Qu'est donc « Paul? Qu'est donc Apollon? » il ajoute : « Des « ministres par qui vous avez reçu la foi ». En soi, c'est quelque chose de grand, et qui mérite une grande récompense; mais par rapport à l'archétype, à la racine de tout bien, ce n'est rien... Car le véritable bienfaiteur est celui qui accorde le bienfait, et non le ministre par qui il arrive. Il ne dit pas : « Des évangélistes », mais : « Des ministres », ce qui dit davantage. Car ils ne nous ont pas seulement évangélisés, mais servis; l'un consiste en paroles et l'autre en action. Or, si le Christ n'est simplement que le ministre du bien, et non sa racine et sa source, en qualité de Fils, voyez jusqu'où cela nous conduit.

3. Comment donc, direz-vous, Paul le nomme-t-il ministre de la circoncision? (Rom. XV, 8.) Il parle, là, de dispensation selon la chair [1], et non dans le sens que nous venons d'exposer; par ministre, il entend celui qui a

[1] Ou du mystère de l'Incarnation.

complété le bienfait, et non celui qui l'a accordé de son fonds. Il ne dit pas : Qui vous amènent à la foi, mais : « Par qui vous avez « reçu la foi »; leur accordant par là davantage, et faisant voir que les prédicateurs sont des ministres. Mais s'ils n'ont été que des ministres, comment s'attribuent-ils l'autorité? Considérez qu'il ne les accuse point d'avoir usurpé l'autorité, mais de l'avoir cédée; car la cause de la faute était dans le peuple; si les uns se fussent tenus à l'écart, les autres se seraient désistés. Il prend donc deux sages mesures : il pénètre là où il fallait détruire le mal, et il agit sans animosité, sans exciter davantage leur jalousie. « Selon le don que le Seigneur « a départi à chacun ». Car ce faible avantage ne vient pas d'eux, mais c'est un don de Dieu. De peur qu'ils ne disent : Quoi! nous n'aimerons pas ceux qui nous servent? vous les aimerez, répond-il, mais il faut savoir jusqu'à quel point : car ils n'ont rien d'eux-mêmes, tout leur vient de Dieu. « Moi, j'ai planté; « Apollon a arrosé, mais Dieu a donné la crois- « sance ». C'est-à-dire : J'ai le premier semé la parole; de peur que la semence ne fût desséchée par les tentations, Apollon y a mis du sien, mais le tout a été l'œuvre de Dieu.

« C'est pourquoi ni celui qui plante n'est « quelque chose, ni celui qui arrose; mais « celui qui donne la croissance, Dieu ». Voyez comme il les console, de peur qu'ils ne s'aigrissent, en entendant dire : Qui est celui-ci? qui est celui-là? Car il ne leur était pas moins pénible d'entendre dire : Ni celui qui plante, ni celui qui arrose n'est quelque chose, que d'entendre dire : Qui est celui-ci? qui est celui-là? Mais comment les console-t-il? En ce qu'il attire le mépris sur sa propre personne, quand il dit : « En effet, qu'est-ce que Paul? « qu'est-ce qu'Apollon? » et aussi en ce qu'il rapporte tout au don de Dieu. Car après avoir dit qu'un tel a planté, et que celui qui plante n'est rien, il ajoute : « Mais celui qui donne la « croissance, Dieu ». Il ne s'arrête même pas là; il applique encore un autre remède en disant : « Or, celui qui plante et celui qui ar- « rose sont une seule chose ». Son but est d'empêcher que l'un se glorifie vis-à-vis de l'autre. Il dit qu'ils sont une même chose, en ce sens qu'ils ne peuvent rien sans Dieu qui donne la croissance. Après avoir dit cela, il ne permet pas même que ceux qui ont beaucoup travaillé se pavanent devant ceux qui ont moins travaillé, ni qu'ils aient de la jalousie les uns envers les autres. Et comme cette conviction que ceux qui avaient beaucoup travaillé ne faisaient qu'une seule chose avec ceux qui avaient moins travaillé, pouvait amener le relâchement, voyez quel correctif il y met, en disant : « Mais chacun recevra sa propre « récompense selon son travail ». Comme s'il disait : Ne craignez point parce que jai dit qu'ils sont une seule chose : cela est vrai, si on les compare à l'œuvre de Dieu; cela ne l'est plus, si on les juge d'après leurs travaux : mais chacun d'eux recevra son propre salaire. Il prend même encore un langage plus doux, dès l'instant qu'il a atteint son but; il est généreux là où il est permis de l'être : « Car « nous sommes les coopérateurs de Dieu; vous « êtes le champ que Dieu cultive, l'édifice que « Dieu bâtit ».

Voyez-vous quelle œuvre considérable il leur attribue, après avoir d'abord établi que tout appartient à Dieu? Comme il recommande toujours d'obéir aux chefs, il ne les rabaisse pas trop. « Vous êtes le champ que « Dieu cultive ». Ayant d'abord dit : « J'ai « planté », il persiste dans sa métaphore. Or, si vous êtes le champ de Dieu, il est juste que vous portiez son nom, et non celui des laboureurs. En effet, un champ porte le nom de son propriétaire et non de celui qui le laboure. « Vous êtes l'édifice que Dieu bâtit ». La maison appartient au propriétaire, et non à l'ouvrier. Que si vous êtes un édifice, il ne faut pas vous diviser, mais vous faire un rempart de la concorde. « Selon la grâce que Dieu m'a « donnée, j'ai, comme un sage architecte, « posé le fondement ». Ici il s'appelle sage, non par vaine gloire, mais pour leur donner un modèle et leur montrer qu'il est d'un sage de ne poser qu'un seul fondement. Du reste, voyez sa modestie. S'il se dit sage, il ne permet pas qu'on le lui attribue; il ne se donne ce nom qu'après s'être rapporté à Dieu tout entier : « Selon la grâce que Dieu m'a donnée, « j'ai, comme un sage architecte, posé le fon- « dement ». Il fait voir en même temps que tout appartient à Dieu, et que la grâce consiste surtout en ce qu'il n'y a pas de division, mais que tout repose sur un seul fondement. « Un autre a bâti dessus; que chacun donc « regarde comment il y bâtira encore ». Ici il me semble les engager à combattre pour régler leur conduite, puisqu'il les a unis en un

seul corps. « Car personne ne peut poser « d'autre fondement que celui qui a été posé, « lequel est le Christ Jésus ». On ne peut poser le fondement qu'il n'y ait un architecte; une fois le fondement posé, l'architecte disparaît.

4. Voyez comme il emploie des notions vulgaires pour démontrer son sujet. Voici ce qu'il veut dire : J'ai annoncé le Christ, je vous ai donné le fondement : voyez comment vous bâtissez dessus, si c'est pour la vaine gloire, pour attirer des disciples à des hommes. Ne faisons donc aucune attention aux hérésies; car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé. Bâtissons donc sur lui, attachons-nous-y comme à un fondement, comme le sarment à la vigne, et qu'il n'y ait point d'intermédiaire entre le Christ et nous : car, s'il s'en trouve un, notre ruine est immédiate. Le sarment tire de la sève parce qu'il tient au tronc; un bâtiment reste debout parce que ses parties sont unies; si elles viennent à se disjoindre, il tombe, faute d'appui. Ne tenons pas seulement au Christ, mais collons-nous à lui, en quelque sorte; si une fois nous nous en séparons, nous sommes perdus. Il est écrit : « En vérité, ceux qui s'éloignent de « vous, périront ». (Ps. LXXII.) Collons-nous donc au Christ, mais par les œuvres : il nous dit lui-même : « Celui qui garde mes com- « mandements, demeure en moi ». (Jean, XIV, 21.) Il emploie une foule de comparaisons pour nous prouver la nécessité de l'union. Voyez : il est la tête, et nous les membres; or, peut-il y avoir un espace vide entre la tête et le reste du corps? Il est le fondement, et nous l'édifice; il est la vigne et nous les sarments; il est l'époux, et nous l'épouse; il est le berger, et nous les brebis; il est la route, et nous les voyageurs; nous sommes le temple, il en est l'habitant; il est le premier-né, nous sommes les frères; il est l'héritier, nous sommes les cohéritiers; il est la vie, et c'est nous qui vivons; il est la résurrection, et c'est nous qui ressuscitons; il est la lumière, et c'est nous qui sommes éclairés.

Tout cela nous représente l'unité et n'admet aucun intermédiaire, aucun vide, si petit qu'il soit. Car celui qui est quelque peu séparé, le sera bientôt beaucoup. Si peu que le corps soit divisé par le glaive, il périt; si peu que l'édifice se crevasse, il tombe en ruine : si peu que le sarment soit séparé de la racine, il devient inutile. Ainsi, ce peu n'est pas peu, mais presque tout. Donc, quand nous avons un peu péché, ou été un peu lâches, ne négligeons pas ce peu; autrement il deviendra beaucoup. Ainsi, un manteau qui commence à se déchirer et qu'on néglige de réparer, se déchire en entier; ainsi un toit dont quelques tuiles sont tombées sans qu'on se donne la peine de les remettre, détruit toute la maison. Songeons à tout cela et ne négligeons jamais les petites fautes, pour ne pas tomber dans les grandes; mais si nous les avons négligées et que nous soyons tombés au fond de l'abîme, ne désespérons cependant pas encore, de peur que notre tête ne s'appesantisse. Car, à moins d'une extrême vigilance, il sera bien difficile de remonter de là, non-seulement à cause de la longueur de l'espace, mais à raison de la situation même. En effet, le péché est un abîme profond, où l'on est entraîné et brisé dans la chute. Comme ceux qui tombent dans un puits ont de la peine à en sortir et ont besoin que d'autres les retirent, ainsi en est-il de ceux qui s'enfoncent dans l'abîme du péché.

Jetons-leur donc des cordes et retirons-les; non-seulement il en faut pour les autres, mais aussi pour nous-mêmes, afin de nous lier et de remonter, non-seulement de tout ce que nous sommes descendus, mais de beaucoup plus si nous voulons. Dieu nous aide, lui « qui « ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il « se convertisse ». (Ezéch. XXIII, 3.) Que personne donc ne désespère, que personne ne se laisse atteindre par le vice des impies : car, « quand l'impie est descendu au fond de l'a- « bîme, il méprise ». (Prov. XVIII, 3.) Ainsi ce n'est pas la multitude des péchés, mais le sentiment de l'impiété, qui produit le désespoir. Eussiez-vous commis tous les crimes possibles, dites-vous à vous-mêmes : Dieu est bon et il désire notre salut. « Car quand vos péchés se- « raient rouges comme l'écarlate », nous dit-il, « je les rendrai blancs comme la neige » (Is. I, 13); je les changerai en un état contraire. Donc ne désespérons pas; car tomber n'est pas aussi grave que de persévérer dans sa chute; être blessé est moins terrible que de ne pas vouloir laisser guérir sa blessure. Et « qui se van- « tera d'avoir le cœur pur? Qui osera se dire « exempt de péchés? » (Prov. XX, 9.) Je dis cela, non pour favoriser votre négligence, mais pour vous empêcher de tomber dans le désespoir.

5. Voulez-vous savoir combien notre maître est bon? Un publicain chargé d'iniquités, monte au temple, et pour avoir dit ces simples mots : « Ayez pitié de moi ! » (Luc, XVIII, 13), il en sort justifié. Et Dieu nous dit, par la bouche du prophète : « Je l'ai un peu contristé à « cause de son péché, et voyant qu'il s'en al- « lait affligé et triste, j'ai corrigé ses voies ». (Is. LVII, 17, 18.) Quelle charité égale celle-là? Parce qu'il était triste, nous dit-il, j'ai remis son péché. Pour nous, nous n'agissons pas ainsi; et c'est par là que nous provoquons surtout la colère de Dieu. Celui que la moindre chose rend propice, a raison de s'irriter quand il ne rencontre pas cette disposition, et de tirer de nous la plus dure vengeance : car c'est le signe d'un extrême mépris. Mais qui s'attriste du péché? qui en gémit? qui s'en frappe la poitrine? qui s'en inquiète? Personne, ce me semble. On pleure très-longtemps la mort d'un serviteur, une perte d'argent; et quand tous les jours nous donnons la mort à notre âme, nous n'en avons pas le moindre souci. Comment vous rendrez-vous Dieu propice, si vous ne savez pas même que vous avez péché? Mais, dites-vous, j'en conviens, j'ai péché. Oui, c'est un aveu de votre bouche; mais faites-le aussi de cœur, et après l'avoir fait, gémissez, afin d'avoir toujours bon courage. En effet, si nous nous affligions de nos péchés, si nous gémissions de nos fautes, nous n'éprouverions aucune autre douleur, car celle-là écarterait toutes les autres. En sorte que nous retirerions encore de la confession ce nouvel avantage de n'être jamais absorbés par les calamités de la vie présente, ni enflés par le succès et la prospérité : et par là nous nous rendrions Dieu plus propice, au lieu de l'irriter par notre conduite, comme nous le faisons maintenant.

Dites-moi : si vous aviez un serviteur qui eût éprouvé beaucoup de mauvais traitements de la part de ses compagnons et n'en tînt aucun compte, uniquement occupé à ne pas irriter son maître, cela ne suffirait-il pas à apaiser votre colère? Mais si, au contraire, sans s'inquiéter de ses torts à votre égard, il ne s'occupait que de ceux qu'il a eus envers ses compagnons, ne le puniriez-vous pas avec plus de sévérité? C'est ainsi que Dieu se conduit : quand nous nous soucions peu de son courroux, nous l'augmentons; quand nous nous en inquiétons, nous l'adoucissons. Nous l'apaisons même entièrement : car il veut que nous nous punissions nous-mêmes de nos péchés, et, dans ce cas, il renonce à nous en punir lui-même. C'est dans cette vue qu'il nous menace, afin que la crainte nous empêche de le mépriser. Quand la menace suffit à nous détourner du mal, il ne permet pas qu'elle s'accomplisse. Voyez ce qu'il dit à Jérémie : « Ne voyez-vous pas ce qu'ils font? « Leurs pères allument le feu; leurs fils ap- « portent du bois; leurs femmes pétrissent la « farine ». (Jérém. VII, 17, 18.) Il est fort à craindre qu'on n'en dise autant de nous. Personne ne cherche les intérêts de Jésus-Christ; chacun cherche les siens propres. (Phil. II, 21.) Leurs fils courent au libertinage; leurs pères à l'avarice et à la rapine; leurs femmes aux caprices du siècle; elles excitent leurs époux, bien loin de les retenir. Tenez-vous sur la place publique; interrogez les allants et les venants, vous n'en verrez pas un montrer de l'empressement pour des choses spirituelles, mais tous s'agitent pour des intérêts matériels.

Quand deviendrons-nous sages? Combien de temps resterons-nous dans notre sommeil léthargique? Ne sommes-nous pas rassasiés de maux? A défaut de paroles, l'expérience nous apprend assez que tout est vanité et affliction ici-bas. Des hommes qui n'avaient que la sagesse du dehors et ne savaient rien de l'avenir, ont pu se convaincre du peu de valeur des choses présentes et par cela seul s'en détacher. Quel pardon pouvez-vous espérer, vous qui rampez à terre, qui n'avez pas la force de mépriser des biens futiles et passagers, et de les abandonner pour un bonheur immense et éternel; vous qui êtes instruit et éclairé là-dessus par Dieu lui-même et avez reçu de lui de si grandes promesses? Ceux qui, en dehors de ces promesses, ont su s'abstenir des biens de ce monde, nous prouvent assez par leurs exemples qu'il n'y pas là de quoi enchaîner nos affections. En effet, quelles richesses espéraient-ils, en embrassant la pauvreté? Aucune. Ils savaient seulement que la pauvreté est préférable aux richesses. Quelle vie espéraient-ils en renonçant aux plaisirs, en menant une existence austère? Aucune. Mais pénétrant la nature des choses, ils sentaient que cela rendait l'âme plus sage et le corps plus sain. Animés donc des mêmes pensées, et portant toujours en nous l'espérance des biens futurs, détachons-nous du présent, afin d'obtenir ces biens à

venir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père et au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IX.

QUE SI ON ÉLÈVE SUR CE FONDEMENT UN ÉDIFICE D'OR, D'ARGENT, DE PIERRES PRÉCIEUSES, DE BOIS, DE FOIN, DE CHAUME, L'OUVRAGE DE CHACUN SERA MANIFESTÉ. CAR LE JOUR DU SEIGNEUR LE METTRA EN LUMIÈRE, ET IL SERA RÉVÉLÉ PAR LE FEU ; AINSI LE FEU ÉPROUVERA L'ŒUVRE DE CHACUN. SI L'OUVRAGE DE CELUI QUI A BATI SUR LE FONDEMENT DEMEURE, CELUI-CI RECEVRA SA RÉCOMPENSE. SI L'ŒUVRE DE QUELQU'UN BRULE, IL EN SOUFFRIRA LA PERTE ; CEPENDANT IL SERA SAUVÉ, MAIS COMME PAR LE FEU. (IBID. 12, 13, 14, 15, JUSQU'A 17.)

ANALYSE.

1. Le supplice qui attend les pécheurs, c'est le feu éternel.
2. Que les préceptes de Dieu sont faciles à pratiquer ; qu'il est plus pénible de faire le mal que de s'en abstenir.
3. Si quelqu'un, possédant la vraie foi, mène une vie coupable, il ne sera point sauvé du supplice par sa foi, puisque ses œuvres seront livrées au feu.
4. Exhortation pour inspirer l'horreur du péché. — Contre les avares. — Qu'ils sont pires que les bêtes et que les démons.

1. La question qui nous est ici proposée n'est pas d'une mince importance ; elle touche aux intérêts les plus graves, à ce qui préoccupe tous les hommes, à savoir si le feu de l'enfer doit avoir une fin. Le Christ a déclaré que non, en disant : « Leur feu ne s'éteindra « point, leur ver ne mourra point ». (Marc, IX, 45.) Je sais que vous écoutez cela avec indifférence : qu'en faire ? Dieu nous ordonne de faire souvent retentir cette vérité quand il nous dit : « Fais entendre à ce peuple ». Nous avons été ordonnés pour le ministère de la parole ; et je dois, bien malgré moi, être importun à mes auditeurs. Du reste, si vous le voulez, nous ne serons pas importuns ; car il est écrit : « Si tu fais le bien, ne crains pas ». (Rom. XIII, 3.) Il dépend donc de vous de nous écouter, non-seulement sans peine, mais avec plaisir. Le Christ lui-même a déclaré que ce feu n'aura point de fin ; Paul, à son tour, affirme que le supplice sera immortel, et que les pécheurs subiront des tourments affreux et éternels. (II Thess. I, 9.) Il dit encore : « Ne « vous abusez point : ni les fornicateurs, ni les « adultères, ni les efféminés ne posséderont le « royaume de Dieu ». (I Cor. VI, 9, 10.) Il disait aussi aux Hébreux : « Recherchez la paix « avec tous et la sainteté, sans laquelle nul ne « verra Dieu ». (Héb. XII, 14.) Et à ceux qui disaient : « Nous avons fait beaucoup de mi- « racles », le Christ a répondu : « Retirez-vous « de moi, vous qui opérez l'iniquité, je ne « vous ai pas connus ». (Matth. VII, 22, 23.) Et les vierges ont été exclues, elles ne sont point entrées ; et de ceux qui ne l'auront point nourri, il dit : « Et ceux-ci s'en iront au sup- « plice éternel ». (Id. XXV, 46.)

Ne me dites pas : Si le supplice n'a pas de fin, où est l'iniquité ? Quand Dieu fait quelque chose, soumettez-vous à son autorité, et ne soumettez point sa parole aux raisonnements humains. Et d'ailleurs comment ne serait-il

pas juste que celui qui a d'abord été comblé de bienfaits, qui a ensuite commis des fautes dignes de punition et n'a été corrigé ni par les menaces ni par les bienfaits, que celui-là, dis-je, subisse le châtiment? Si vous voulez consulter la justice et l'équité, c'était tout d'abord que nous devions être perdus ; et ce n'était pas seulement la justice, mais la charité envers nous qui le demandait. Celui qui injurie quelqu'un qui ne lui a point fait de mal, est puni selon toute justice : mais quand on injurie un bienfaiteur qui a accordé mille faveurs sans en avoir reçu aucune, à qui seul on doit l'existence, qui est Dieu, qui a donné la vie, qui a comblé de bienfaits, qui veut mener au ciel, et que non-seulement on l'injurie, mais qu'on répète chaque jour l'outrage par ses œuvres, quel pardon méritera-t-on? Ne voyez-vous pas comme Adam a été puni pour un seul péché? Oui, direz-vous; mais Dieu lui avait donné le paradis, et lui avait montré une extrême bienveillance. Or ce n'est pas la même chose de pécher quand on vit dans la sécurité et l'abondance, ou de pécher quand on est au milieu des afflictions. Eh! c'est précisément là qu'est le mal : vous ne péchez pas au paradis, mais au sein des mille misères de cette vie, et ces misères ne vous rendent pas plus sages ; c'est comme si un homme enchaîné se montrait méchant. Mais Dieu vous a promis bien plus que le paradis terrestre ; s'il n'a pas encore réalisé sa promesse, c'est pour ne pas vous amollir au milieu des combats, et s'il vous l'a faite, c'est pour ne pas vous décourager au sein des épreuves. Pour un seul péché, Adam a attiré sur lui toute mort : et nous, nous péchons mille fois tous les jours. Mais si, pour une seule faute, Adam s'est attiré tant de maux et a introduit la mort dans le monde, quel sera notre châtiment, à nous, qui attendant le ciel au lieu du paradis terrestre, vivons constamment dans le péché?

Ce langage est pénible et affligeant pour l'auditeur ; j'en juge par ce que j'éprouve moi-même ; mais mon cœur est troublé et palpitant ; et plus ce que l'on dit de l'enfer m'est démontré, plus je tremble et recule de frayeur. Mais il faut en parler, de peur que nous n'y tombions. Ce n'est pas le paradis, ni des arbres, ni des plantes qu'on vous a promis ; mais le ciel et tous ses biens. Si donc celui qui a moins reçu, a été condamné sans rémission, à plus forte raison nous, qui avons commis bien plus de péchés et sommes appelés à de plus grands biens, serons-nous punis sans remède. Songez depuis combien de temps notre race est sujette à la mort à cause d'un seul péché. Cinq mille ans et plus se sont passés, et la mort, fruit d'un seul péché, n'est pas encore détruite. Et nous ne pouvons pas dire qu'Adam avait entendu les prophètes, qu'il avait vu d'autres hommes punis pour leurs péchés, en sorte qu'il eût pu en concevoir de la terreur et devenir sage par leur exemple ; il était le premier homme, il était seul, et pourtant il fut puni. Or vous n'avez aucune de ces excuses à présenter, vous qui, après tant d'exemples, êtes devenu pire, vous qui avez reçu un Esprit si grand et qui pourtant avez commis, non un ou deux péchés, mais des péchés sans nombre. Et parce qu'il ne faut qu'un instant pour commettre le péché, n'allez pas vous imaginer que la punition sera passagère. Ne voyez-vous pas des hommes qui souvent ne sont coupables que d'un seul vol ou d'un seul adultère commis en un instant, passer toute leur vie dans les prisons ou dans les mines, et lutter perpétuellement avec la faim ou mille genres de mort? Et personne ne les en tire, personne ne dit que la faute n'ayant duré qu'un instant, la punition ne doit pas durer davantage.

2. Mais, dira-t-on, ce sont les hommes qui se conduisent ainsi, et Dieu est bon. D'abord ce n'est point par cruauté, mais par charité, que les hommes agissent ainsi; et Dieu se venge aussi, précisément parce qu'il est bon; sa vengeance même est la preuve de sa miséricorde. Quand donc vous dites que Dieu est bon, vous me fournissez un argument plus puissant en faveur de la punition, puisque nous offensons un être si parfait. Aussi Paul nous dit-il : « Il « est terrible de tomber entre les mains du « Dieu vivant ». (Héb. x, 31.) Supportez, je vous en prie, ces paroles brûlantes ; peut-être, oui peut-être, y trouverez-vous quelque consolation. Quel mortel peut punir comme Dieu qui a perdu par un déluge toute la race humaine déjà si nombreuse, et qui, peu après, a fait descendre une pluie de feu et opéré une destruction complète ? Quelle punition humaine égalera jamais celles-là? Ne voyez-vous pas que c'est là, en un sens, un supplice immortel? Quatre mille ans se sont écoulés, et la punition des habitants de Sodome subsiste encore dans son intégrité. Ainsi le supplice se

trouve proportionné à la bonté de Dieu. S'il eût commandé des choses difficiles, impossibles, peut-être pourrait-on objecter la difficulté de ces lois ; mais quand il ne commande que des chose très-faciles, que pouvons-nous dire, nous qui n'en tenons pas même compte ?

Vous ne pouvez pas jeûner, ni garder la virginité ? Vous le pourriez si vous le vouliez, et ceux qui le peuvent sont une accusation contre nous. Mais Dieu n'a point usé envers nous d'une si grande sévérité, il n'a pas exigé ces choses, il n'en a point fait une loi ; il les a laissées au libre arbitre, à la bonne volonté de chacun ; mais tout au moins vous pouvez être chaste dans le mariage, vous pouvez ne pas vous livrer à l'ivrognerie. Vous ne pouvez pas vous dépouiller de toutes vos richesses ? Vous le pourriez certainement, comme le prouvent ceux qui le font ; mais Dieu ne vous en a point fait un commandement : il vous a seulement ordonné de vous abstenir du vol et de soulager les pauvres. Que si quelqu'un dit qu'il ne peut se contenter de sa femme, il se trompe lui-même et se fait illusion, comme le prouvent ceux qui pratiquent la continence en dehors du mariage. Quoi donc ! je vous prie, vous ne pouvez vous dispenser d'injurier et de maudire ? Mais le pénible, c'est de faire ces choses, ce n'est pas de s'en abstenir. Quelle sera notre excuse, à nous qui n'observons pas des commandements si faciles et si légers ? Nous n'en aurons aucune. De tout cela il résulte évidemment que le châtiment n'aura pas de fin. Et comme quelques-uns pensent que le texte de l'apôtre dit le contraire, reproduisons-le et étudions-le. Après avoir dit : « Si l'ouvrage de « celui qui a bâti sur le fondement, demeure, « celui-ci recevra sa récompense ; si l'œuvre « de quelqu'un brûle, il en souffrira la perte », il ajoute : « Cependant il sera sauvé, mais « comme par le feu ». Que répondre à cela ?

Examinons d'abord ce que c'est que le fondement, puis ce que c'est que l'or, les pierres précieuses, le foin et la paille. Par le fondement il entend évidemment le Christ, puisqu'il dit : « Car personne ne peut poser d'autre « fondement que celui qui a été posé, lequel « est le Christ Jésus ». L'édifice, ce sont, d'après moi, nos actions. Quelques-uns pensent que cela se rapporte aux maîtres, aux disciples et aux perverses hérésies ; mais le sujet ne s'accommode pas de cette interprétation. Dans ce cas, en effet, comment l'œuvre serait-elle détruite, et l'ouvrier sauvé, même par le feu ? Car c'est surtout l'auteur qui devrait périr, et ici ce serait celui qui aurait été construit qui subirait le principal châtiment. En effet, si le maître est l'auteur du mal, il doit être le plus puni ; comment donc serait-il sauvé ? D'autre part, s'il n'est pas coupable, et que ses disciples se soient pervertis par leur propre malice, il n'est pas juste que celui qui a construit selon les règles, soit puni et subisse un dommage. Comment donc Paul dit-il : « Il en « souffrira la perte ? » Evidemment cela s'applique aux actions. Comme l'apôtre doit bientôt s'attaquer au fornicateur, il pose ici longtemps d'avance la base de son argumentation. Car son usage est, quand il se dispose à traiter une question, d'en donner les prémisses et les preuves dans un autre sujet, avant d'arriver à son but. En effet, quand il voulait les blâmer de ce qu'ils ne s'attendaient pas les uns les autres dans les festins, il leur a d'abord parlé des mystères. Pressé donc d'en venir au fornicateur, il parle d'abord du fondement de l'édifice, et ajoute : « Ne savez-vous pas que vous « êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de « Dieu habite en vous ? Si donc quelqu'un « profane le temple de Dieu, Dieu le perdra ». Déjà, en disant cela, il ébranle par la crainte l'esprit du fornicateur. « Que si on élève sur « ce fondement un édifice d'or, d'argent, de « pierres précieuses, de bois, de foin, de « paille ». Après avoir reçu la foi, il faut bâtir ; c'est pourquoi il dit ailleurs : « Edifiez-vous « les uns les autres par ces paroles ». (I Thess. v, 11.) En effet, le maître et le disciple concourent à la formation de l'édifice ; ce qui fait dire à Paul : « Que chacun donc regarde com- « ment il bâtira dessus ».

3. Or, s'il s'agissait ici de la foi, le langage ne serait pas juste. Car tous doivent être égaux dans la foi, puisque elle est une ; mais dans la vertu tous ne peuvent pas l'être. La foi n'est pas ici plus petite, là plus grande ; elle est la même chez tous les vrais croyants ; dans la conduite, au contraire, les uns sont plus diligents, les autres plus lâches ; les uns plus exacts, les autres moins ; les uns font de plus grands progrès, les autres de plus petits ; les uns commettent des fautes plus graves, les autres de plus légères. Voilà pourquoi Paul parle d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de paille. « L'ouvrage de chacun « sera manifesté ». Il s'agit ici d'actions. « Si

« l'ouvrage de celui qui a bâti sur le fonde-« ment, demeure, celui-ci recevra sa récom-« pense; si l'œuvre de quelqu'un brûle, il en « souffrira la perte ». S'il était question de disciples et de maîtres, ceux-ci ne devraient pas être punis parce que les autres n'auraient pas écouté. Aussi dit-il : « Chacun recevra son « propre salaire selon son travail » ; non pas selon le résultat, mais selon le travail. Et si les auditeurs ne prêtaient aucune attention? Il est donc clair qu'il s'agit ici des œuvres. Voici ce qu'il veut dire : Si quelqu'un, possédant la vraie foi, mène une vie coupable, il ne sera point sauvé du supplice par sa foi, puisque ses œuvres seront livrées au feu. Ce mot : « Brûle », signifie : Qui ne résistera pas au feu. Mais si un homme qui a des armes d'or doit traverser un fleuve de feu, il n'en sortira que plus éclatant; s'il n'est revêtu que de foin, non-seulement il n'opérera pas son trajet, mais il périra. Ainsi en est-il des œuvres. Paul ne parle pas de personnages réels et vraiment brûlés ; mais il veut simplement inspirer de la terreur et montrer qu'il n'y a pas de sécurité pour celui qui vit dans le péché. Aussi dit-il : « En « souffrira la perte ». Voilà le premier supplice. « Cependant il sera sauvé, mais comme « par le feu [1] ». Voilà le second. Et le sens est : Il ne périra pas comme ses œuvres, il ne sera pas anéanti; mais il subsistera dans le feu.

Il appelle cela « être sauvé », direz-vous; cela est vrai, mais non dans la signification ordinaire du mot, puisqu'il ajoute : « Comme « par le feu ». Nous aussi nous avons l'habitude de dire : Il est sauvé du feu, en parlant des objets qui n'ont pas été immédiatement brûlés et réduits en cendre. Mais à ce mot de feu-n'allez pas vous imaginer que ceux qui y brûlent sont anéantis. Ne vous étonnez pas non plus de ce que l'apôtre appelle ce châtiment être sauvé, car c'est son habitude d'user d'expressions adoucies dans les sujets pénibles, et *vice versa*. Par exemple le mot de servitude présente une idée désagréable ; mais Paul s'en sert dans un bon sens, quand il dit : « Réduisant en servitude toute intelligence sous l'o-« béissance du Christ ». (II Cor. x, 5.) Et en retour il se sert d'un terme honorable pour un sujet odieux, en disant : « Le péché a régné » (Rom. v, 21), bien que le mot régner s'applique mieux à un objet plus digne. De même ici le mot : « Sera sauvé » ne signifie pas autre chose que l'intensité et la durée du supplice, comme s'il disait : Il sera tourmenté à jamais.

Il continue et dit : « Ne savez-vous pas que « vous êtes le temple de Dieu? » Après avoir d'abord parlé de ceux qui déchirent l'Eglise, il s'adresse maintenant à l'incestueux, non ouvertement, mais vaguement, en faisant allusion à sa coupable conduite et faisant ressortir sa faute par le don qu'il a reçu. Il fait également rougir les autres, en rappelant ce qu'ils ont reçu. C'est ce qu'il ne manque jamais de faire, en tirant ses motifs, ou de l'avenir, ou du passé, ou du mal ou du bien ; de l'avenir, en disant : « Le jour du Seigneur « mettra en lumière ce qui sera révélé par le « feu » ; du passé : « Ne savez-vous pas que « vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit « de Dieu habite en vous? Si quelqu'un pro-« fane le temple de Dieu, Dieu le perdra ». Voyez-vous la force de ces paroles? Cependant tant que la personne est inconnue, le langage est moins pénible à supporter, parce que la crainte du blâme est partagée entre tous. « Dieu le perdra », c'est-à-dire, le fera périr. Ce n'est point une malédiction, mais une prédiction. « Car le temple de Dieu est saint ». Or le fornicateur est souillé. Après avoir dit, pour éviter une allusion personnelle : « Car le tem-« ple de Dieu est saint », il ajoute : « Et vous « êtes ce temple. Que personne ne s'abuse ». Ceci s'adresse encore au coupable, qui se croyait quelque chose et se glorifiait de sa sagesse. Mais pour ne pas paraître l'attaquer hors de propos et trop longtemps, après l'avoir jeté dans l'angoisse et dans l'épouvante, il revient à l'accusation générale, en disant : « Si « quelqu'un d'entre vous paraît sage selon ce « siècle, qu'il devienne fou pour être sage ». Du reste, il use ensuite d'une grande liberté de langage, vu qu'il les a assez vivement attaqués. Quelqu'un fût-il riche, fût-il noble, il est le plus vil de tous, s'il est esclave du péché. Il en est du pécheur comme d'un roi qui serait prisonnier des barbares et se trouverait par là le plus misérable des hommes. Car le péché est un véritable barbare qui n'épargne point l'âme assujétie à son joug et exerce sa tyrannie envers ses victimes.

4. En effet, rien n'est aussi déraisonnable, aussi insensé, aussi fou, aussi violent que le péché ; partout où il entre, il renverse, il confond, il

[1] *Le feu* du purgatoire, interprétation plus naturelle donnée par les autres Pères, et admise par le concile de Florence (dernière session).

perd tout ; il est hideux à voir, odieux et lourd à porter. Si un peintre le représentait, il ne serait, je crois, pas loin de la vérité, en lui donnant les traits d'une femme, ayant la forme d'une bête sauvage, barbare, respirant le feu, laide, noire, telle que les poètes païens nous dépeignent Scylla. Car il saisit nos pensées par des mains sans nombre, attaque à l'improviste et déchire tout, comme les chiens qui mordent à la dérobée. Mais à quoi bon le peindre lui-même, quand nous pouvons faire paraître ses victimes? Laquelle décrirons-nous d'abord? L'avare? Qu'y a-t-il de plus impudent que ce regard? Qu'y a-t-il de plus déshonnête et de plus cynique? Un chien n'est pas aussi insolent que ce ravisseur du bien d'autrui. Quoi de plus abominable que ses mains? Quoi de plus avide que cette bouche qui avale tout sans se rassasier? Ne prenez pas ses traits, ses yeux pour ceux d'un homme; ce n'est pas là un regard humain. Pour lui, les hommes ne sont pas des hommes, le ciel n'est pas le ciel ; il n'a pas un signe de respect pour le Maître : l'argent est tout pour lui. Les yeux de l'homme ont l'habitude de se fixer sur ceux que la pauvreté afflige, et d'exprimer des sentiments de pitié; ceux du voleur voient les pauvres et prennent une expression sauvage. Les yeux de l'homme ne considèrent pas le bien d'autrui comme le leur propre, mais leur bien propre comme celui d'autrui ; ils ne convoitent pas ce qui est donné aux autres, mais se dépouillent plutôt en leur faveur de ce qu'ils ont eux-mêmes; ceux de l'avare, au contraire, ne sont point satisfaits qu'ils n'aient enlevé le bien de tout le monde; car ils n'ont pas le regard de l'homme, mais celui de la bête fauve.

Les yeux de l'homme ne peuvent supporter de voir un pauvre nu, car le corps humain est le leur, bien qu'il appartienne à d'autres personnes; mais ceux des avares ne sont jamais rassasiés, jamais assouvis, s'ils n'ont tout dépouillé et tout caché dans leur domicile. En sorte qu'on peut dire de leurs mains qu'elles n'appartiennent pas seulement à des bêtes fauves, mais aux bêtes fauves les plus féroces et les plus cruelles. En effet, les ours et les loups laissent leur proie quand ils sont rassasiés; mais eux ne se rassasient jamais. Cependant Dieu nous a donné des mains pour secourir notre prochain, et non pour lui tendre des embûches. Il vaudrait mieux les couper et en être privé, que d'en faire un pareil usage. Vous souffririez de voir un loup déchirer une brebis; et vous ne pensez pas commettre un grand crime en en faisant autant à votre frère? Comment seriez-vous encore un homme? Ne voyez-vous pas que nous appelons humaine, toute action qui respire la compassion et la bonté? et que nous appelons inhumain, tout homme qui commet un acte de dureté et de cruauté? La pitié est donc pour nous le cachet de la nature humaine, le défaut de pitié celui de l'animal sauvage. Aussi disons-nous : Est-ce un homme, ou un animal, ou un chien? Les hommes, en effet, soulagent la pauvreté, au lieu de l'aggraver. La bouche des avares est une gueule de bêtes sauvages; elle est même plus féroce : car elle prononce des paroles dont le venin, plus terrible que la dent des animaux, donne la mort. En poussant le tableau jusqu'au bout, on verrait clairement comment l'inhumanité rend les hommes qu'elle domine, semblables aux bêtes sauvages. A examiner même le fond de leur pensée, on les nommera moins des bêtes que des démons. Car ils sont pleins de cruauté et de haine pour leurs semblables; on ne trouvera chez eux ni désir du ciel, ni crainte de l'enfer, ni respect pour les hommes, ni pitié, ni sympathie; mais impudence, audace, mépris de l'avenir; les paroles de Dieu relatives au châtiment leur semblent une fable, et ses menaces les font rire. Telle est la pensée de l'avare.

Mais puisqu'au dedans ce sont des démons, au dehors des bêtes sauvages, et pires que des bêtes sauvages, dites-moi : où les placerons-nous? Or, qu'ils soient pires que des bêtes féroces, cela est évident : car celles-ci sont féroces par nature; tandis qu'eux, naturellement portés à la douceur, ont forcé les lois de la nature pour se transformer en bêtes fauves. Les démons ont pour auxiliaires les hommes qui se tendent à eux-mêmes des piéges; et les démons verraient échouer tous leurs piéges, si les hommes ne secondaient leurs desseins. Les avares s'irritent même contre ceux qui veulent les aider à repousser les insultes des démons. De plus, le démon combat contre l'homme, mais non contre les autres démons; l'avare vexe en tout sens ses parents, ses proches, et ne respecte point les lois de la nature. Je sais que mes paroles en blessent un grand nombre d'entre vous; pour moi, je ne les hais pas, mais j'ai pitié de ceux

qui sont dans ces dispositions, et je verse sur eux des larmes ; voulussent-ils m'accabler de coups, je le supporterais volontiers, pourvu qu'ils se corrigeassent de leur inhumanité. Je ne suis pas le seul à retrancher de tels hommes de l'espèce humaine ; le prophète le fait avec moi, quand il dit : « L'homme étant en hon-« neur, n'a pas compris, mais il s'est ravalé « au niveau des animaux sans raison ». (Ps. XXXVIII.) Soyons donc enfin des hommes, levons les yeux vers le ciel, et recevons de là ce qui nous renouvellera selon l'image de Dieu (Col. III, 10), et recouvrons-nous nous-mêmes, afin d'obtenir les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE X.

QUE PERSONNE NE S'ABUSE. SI QUELQU'UN D'ENTRE VOUS PARAÎT SAGE SELON CE SIÈCLE, QU'IL DEVIENNE FOU POUR ÊTRE SAGE ; VU QUE LA SAGESSE DE CE SIÈCLE EST FOLIE DEVANT DIEU. (I COR. III, 18, 19, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1. L'Apôtre reprend l'attaque contre la sagesse profane.
2. Paul, après avoir foulé aux pieds la sagesse humaine, s'adresse aux Corinthiens qui divisaient l'Eglise en se disant disciples et sectateurs de tel et tel maître et docteur.
3 et 4. Que l'homme doit tout à Dieu, et qu'il lui doit rendre tout. — Qu'il faut être prêt à quitter la vie de bon cœur quand il y a quelque engagement de le faire. — Avis aux dignitaires ecclésiastiques, qu'ils ne sont que des dispensateurs. — Sentiments que doivent avoir les pères et mères à qui Dieu reprend les enfants qu'il leur avait donnés. — Du bon usage des biens. — Que la société civile est prospère, ainsi que le corps humain, lorsque chaque membre donne de ce qu'il a aux autres.

1. Comme je l'ai déjà dit : Ayant été amené à accuser le fornicateur avant le moment favorable, après l'avoir attaqué en peu de mots par des allusions voilées et avoir troublé sa conscience, il recommence le combat contre la sagesse du dehors et s'en prend à ceux qui s'en glorifient et déchirent l'Eglise, afin qu'ayant épuisé ce sujet et traité dans tous ses détails ce point capital, il porte ensuite toute la vivacité de son langage sur le coupable contre lequel il n'a encore fait qu'escarmoucher jusque-là. Car c'est à celui-ci surtout que s'adressent ces paroles : « Que per-« sonne ne s'abuse ». Il le frappe d'épouvante tout en usant de douceur ; il l'a encore principalement en vue quand il parle de « paille », et quand il dit : « Ne savez-vous pas que vous « êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de « Dieu habite en vous? » En effet, les deux motifs qui nous retirent ordinairement du péché sont le souvenir du supplice qui lui est réservé, et la considération de notre propre dignité. En parlant de foin et de paille, il a jeté la terreur ; en rappelant notre dignité et notre noblesse, il a fait rougir ; par le premier de ces motifs, il corrige les plus insensibles, par le second il excite les plus sages à devenir meilleurs. « Que personne ne s'abuse. Si quel-« qu'un d'entre vous paraît sage selon ce « siècle, qu'il devienne fou ». Il veut que l'on

meure au monde; et cette mort n'est point nuisible, mais utile, puisqu'elle est le principe de la vie. De même, il veut qu'on devienne fou selon ce siècle, afin de se procurer la vraie sagesse. Or, devenir fou selon le monde, c'est mépriser la sagesse du dehors, et se convaincre qu'elle ne sert à rien pour acquérir la foi. Comme donc la pauvreté selon Dieu est la source de la richesse, l'humilité de l'élévation, le mépris de la gloire le principe même de la gloire; ainsi, devenir fou c'est se procurer la plus haute sagesse. En effet, tout chez nous repose sur les contraires.

Et pourquoi l'apôtre ne dit-il pas : Qu'il dépouille la sagesse, mais : « Qu'il devienne « fou? » Afin de déshonorer au dernier point l'enseignement profane. Car dire : Déposez votre sagesse, et dire : Devenez fou, ce n'est point la même chose, quant à l'énergie de l'expression. D'autre part, il nous apprend à ne point rougir de notre simplicité; car il se moque absolument des choses profanes. C'est pourquoi il ne recule pas devant les mots, parce qu'il compte sur la force des choses. De même donc que la croix, qui semble un objet méprisable, est devenue pour nous la source de biens sans nombre, le sujet et la racine d'une gloire ineffable; ainsi, une folie apparente devient pour nous le principe de la sagesse. Et comme celui qui a mal appris ne saura jamais rien de clair et de sain, à moins qu'il ne se dépouille de tout et ne présente une intelligence pure et nette au maître qui veut y imprimer quelque chose; ainsi, en fait de sagesse extérieure, vous ne saurez rien de bon, rien d'exact, à moins que vous n'enleviez tout, que vous ne balayiez tout, et ne vous présentiez comme un homme complètement ignorant pour recevoir la foi. Ainsi, ceux qui voient de travers s'égareront beaucoup plus que les aveugles mêmes, s'ils veulent s'en rapporter à leur vue défectueuse, au lieu de se livrer à un guide, les yeux fermés.

Et comment, direz-vous, peut-on dépouiller cette sagesse? En n'usant pas de ses enseignements. Après avoir insisté si vivement pour qu'on l'abandonne, l'apôtre en donne la raison : « La sagesse de ce monde est folie de- « vant Dieu ». Non-seulement elle ne sert à rien, mais elle est un obstacle. Il faut donc s'en détacher, puisqu'elle nuit. Voyez-vous comme son triomphe est complet, puisqu'il démontre qu'elle est non-seulement inutile, mais nuisible? Et il ne se contente pas de ses propres arguments, mais il invoque des témoignages, en disant : « Car il est écrit : qui en- « lace les sages dans leurs propres ruses ». — « Dans leurs ruses », c'est-à-dire, les prend par leurs propres armes. En effet, comme ils s'étaient servis de cette philosophie pour se passer de Dieu, il s'en est servi pour leur prouver qu'ils avaient besoin de Dieu. Comment? de quelle manière? En ce que devenus insensés par elle, ils ont été justement pris dans ses filets; s'imaginant qu'ils n'avaient pas besoin de Dieu, ils ont été réduits à une telle pauvreté, qu'ils ont paru inférieurs à des pêcheurs, à des illettrés, et qu'ils ont fini par en avoir besoin. Voilà ce qui fait dire à Paul qu'il les a pris dans leurs propres ruses. Ces paroles : « Je perdrai la sagesse » (I Cor. I, 19), signifient que cette sagesse ne mène à rien d'utile; et celles-ci : « Qui enlace les sages « dans leurs propres ruses », ont pour but de montrer la puissance de Dieu.

2. Il indique ensuite comment cela s'est fait, en invoquant un autre témoignage : « Le « Seigneur sait que les pensées des sages sont « vaines ». Mais quand la sagesse infinie a prononcé sur eux cet arrêt et les a montrés tels, quelle autre preuve de leur extrême folie demanderez-vous encore? Les jugements des hommes sont souvent erronés; mais les arrêts de Dieu sont irréprochables et impartiaux. Après cette victoire brillante qu'il a remportée sur la sagesse profane avec le secours de la sagesse de Dieu, l'apôtre prend un langage violent à l'égard de ceux qui se soumettaient à ces chefs illégitimes, et leur dit : « Que per- « sonne donc ne se glorifie dans les hommes; « car tout est à vous ». Il revient à son premier sujet, en leur faisant voir qu'ils ne doivent point s'enorgueillir même des choses spirituelles, puisqu'ils n'ont rien d'eux-mêmes. Si donc la sagesse du dehors est nuisible, et s'ils n'ont point d'eux-mêmes les avantages spirituels, de quoi peuvent-ils se glorifier? A propos de la sagesse du dehors, il dit : « Que « personne ne s'abuse », parce qu'on se glorifiait d'une chose nuisible; mais, à propos des dons spirituels, il dit : « Que personne ne se « glorifie », parce que ces dons étaient avantageux. Puis son langage s'adoucit : « Car tout « est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Cé- « phas, soit monde, soit vie, soit mort, soit « choses présentes, soit choses futures, tout

« est à vous ; et vous êtes au Christ, et le Christ « est à Dieu ».

Après les avoir vivement blessés, il leur rend du courage. Plus haut il avait dit : « Nous « sommes les coopérateurs de Dieu », et les avait longuement consolés ; ici il leur dit : « Tout est à vous », afin de détruire l'orgueil des maîtres, en montrant que non-seulement ils ne donnent rien à leurs disciples, mais qu'ils leur doivent au contraire de la reconnaissance, puisque c'est pour eux qu'ils ont été faits docteurs et qu'ils ont reçu la grâce. Et parce qu'ils pouvaient se glorifier, il prévient le mal, en disant : « A chacun suivant « le don de Dieu », et encore : « Dieu a donné « la croissance », afin que les maîtres ne s'enflent pas, comme s'ils donnaient quelque chose de grand ; ni les disciples, parce qu'on leur a dit : « Tout est à vous ». Car bien que tout soit pour vous, tout cependant a été fait par Dieu. Remarquez comme il persiste jusqu'à la fin à prononcer son nom et celui de Pierre. Que veulent dire ces mots : « Sois « mort? » Cela veut dire : quand même ils mourraient, ils mourraient pour vous, c'est pour votre salut qu'ils s'exposent aux dangers. Voyez-vous maintenant comment il rabat l'orgueil des disciples et relève les maîtres? Il leur parle comme à des enfants nobles qui ont des précepteurs, et doivent un jour hériter de tout. On peut aussi interpréter en ce sens qu'Adam est mort pour nous, afin de nous rendre sages, et le Christ afin de nous sauver.

« Mais vous au Christ, et le Christ à Dieu ». Ce n'est pas de la même manière que nous sommes au Christ, que le Christ est à Dieu, et que le monde est à nous. Nous sommes au Christ, comme son ouvrage ; le Christ est à Dieu comme son Fils légitime, non comme son ouvrage ; et, dans le même sens, le monde n'est pas à nous. En sorte que si l'expression est une, la signification est différente. En effet, le monde est à nous, en ce sens qu'il a été fait pour nous ; mais le Christ est à Dieu, en tant qu'il l'a pour auteur et pour Père ; et nous sommes au Christ parce qu'il nous a créés. Que si ces maîtres sont à vous, pourquoi agissez-vous en sens contraire, en adoptant leur nom, et non celui du Christ et de Dieu?

« Que les hommes nous regardent comme « ministres du Christ et dispensateurs des « mystères de Dieu ». (Ch. IV, 1.) Après avoir abattu leur présomption, voyez comme il les console, en disant : « Comme ministres du « Christ ». Ne rejetez donc pas le nom du maître, pour prendre celui des ministres et des serviteurs. « Les dispensateurs », ajoute-t-il, pour montrer qu'on ne doit point donner les mystères à tout le monde, mais à ceux à qui ils sont nécessaires, et à ceux à qui ils doivent être dispensés. « Or, ce qu'on demande « dans les dispensateurs, c'est que chacun soit « trouvé fidèle » (Ch. IV, 2), c'est-à-dire, qu'il ne s'attribue point les droits du Seigneur, qu'il ne dispose pas en maître, mais en simple dispensateur. Car le devoir du dispensateur est de bien administrer les biens qui lui sont confiés, et de ne pas s'approprier ce qui appartient au maître, mais au contraire d'attribuer à son maître ce qu'il a lui-même en propre.

Que chacun, réfléchissant à cela, ne se réserve donc point, ne s'attribue point ce qu'il peut avoir, soit l'éloquence, soit la richesse, avantages que le maître lui a confiés, et qui ne sont point à lui ; mais qu'il les rapporte à Dieu, l'auteur de tout don. Voulez-vous voir des dispensateurs fidèles? Ecoutez ce que dit Pierre : « Pourquoi nous regardez-vous comme « si c'était par notre propre vertu » ou par notre piété « que nous avons fait marcher cet « homme? » Le même disait à Corneille [1] : « Et nous aussi nous sommes des hommes « sujets aux mêmes passions » (Act. XIV, 15) ; et au Christ : « Voici que nous avons tout « quitté pour vous suivre ». (Matth. XIX, 27.) Et Paul, après avoir dit : « J'ai travaillé plus « qu'eux tous », ajoute : « Non pas moi cepen- « dant, mais la grâce de Dieu avec moi ». (I Cor. XV, 10.) Et ailleurs, s'adressant aux mêmes Corinthiens, il leur disait : « Qu'avez- « vous que vous n'ayez reçu? » Vous n'avez rien à vous, ni l'argent, ni l'éloquence, ni la vie même : car elle est à Dieu.

3. Au besoin, sachez la perdre. Mais si vous aimez la vie et refusez de la dépouiller quand on vous la demande, vous n'êtes plus un dispensateur fidèle. Comment serait-il permis de résister à l'appel de Dieu? Et c'est en cela que je reconnais et admire la bonté de Dieu, en ce que pouvant prendre malgré vous ce que vous possédez, il ne veut cependant que des dons volontaires, afin que vous méritiez une récom-

[1] Les paroles de cette citation n'ont pas été dites par l'apôtre Pierre au centurion Corneille, mais par saint Paul aux habitants de Lystre. Il y a donc ici un *lapsus memoriæ* ou bien une lacune dans le texte.

pense. Il pourrait, par exemple, vous enlever la vie malgré vous; il demande que vous la lui donniez, pour que vous puissiez dire avec Paul : « Je meurs tous les jours ». (I Cor. xv, 31.) Il pourrait, malgré vous, vous dépouiller de la gloire et vous humilier; il vous en demande le sacrifice volontaire, pour que vous obteniez la récompense. Il pourrait vous appauvrir malgré vous ; il désire vous voir pauvre volontaire, afin de vous tresser une couronne. Comprenez-vous la bonté de Dieu? Voyez-vous notre lâcheté?

Etes-vous parvenu à une plus grande dignité, honoré d'une haute charge dans l'Eglise? Ne vous enorgueillissez pas; ce n'est point vous qui avez acquis cette gloire, c'est Dieu qui vous en a revêtu. Usez-en comme d'une chose étrangère; n'en abusez pas, ne l'employez pas à des objets peu convenables, ne vous en enflez pas, ne vous l'appropriez pas; regardez-vous toujours comme un homme pauvre et obscur. Si l'on vous avait confié la garde de la pourpre royale, vous ne devriez pas la revêtir et la souiller, mais la conserver soigneusement pour celui qui vous l'aurait remise. Vous avez reçu le don de la parole? Ne vous en glorifiez pas, ne vous en vantez pas; car cette faveur n'est point à vous. Ne vous montrez point ingrat en tout ce qui appartient au maître; mais faites-en part à vos frères, n'en soyez pas fier comme d'un bien propre, et ne le ménagez pas dans la distribution. Si vous avez des enfants, ils sont à Dieu; dans cette conviction, vous le remercierez tant que vous les posséderez; quand ils vous seront enlevés, vous ne vous affligerez pas. Tel était Job quand il disait : « Dieu me les avait donnés, Dieu me les a en-« levés ». (Job, I, 21.) Car nous tenons du Christ tout ce que nous avons; l'existence même, la vie, la respiration, la lumière, l'air, la terre; et s'il nous soustrait une seule de ces choses, c'en est fait de nous, nous périssons; car nous sommes des étrangers et des voyageurs. Le « tien » et le « mien » sont de simples expressions qui n'ont pas d'objet. Si vous dites que cette maison est à vous, vous prononcez un mot vide de sens. En effet, l'air, la terre, la matière, appartiennent au Créateur, aussi bien que vous qui l'avez construite, et que tout ce qui existe. Que si vous en avez l'usufruit, il est bien précaire, non-seulement à cause de la mort, mais à raison de l'instabilité des choses.

Gravons ces vérités en nous, et devenons sages; par là nous ferons double profit : nous serons reconnaissants dans la jouissance et dans la privation, et nous ne serons pas esclaves de biens passagers qui ne sont point à nous. En vous enlevant la richesse, l'honneur, la gloire, votre corps, votre vie même, Dieu a repris son bien; en vous enlevant votre fils, ce n'est point votre fils, mais son serviteur qu'il reprend. Ce n'était point vous qui l'aviez formé, mais lui; vous n'aviez été qu'un moyen, qu'un instrument, Dieu a tout fait. Soyons donc reconnaissants d'avoir été jugés dignes d'être ministres de l'œuvre. Quoi! vous auriez voulu le conserver toujours? Mais c'est le fait d'un homme ingrat et qui ne comprend pas que le bien qu'il possède est à un autre et non à lui. Ceux qui sont toujours prêts à la séparation, sentent qu'ils ne sont point propriétaires; mais ceux qui s'affligent, usurpent les droits du roi. Si nous ne nous appartenons pas même, comment les autres nous appartiendraient-ils? Nous sommes doublement à Dieu : et par la création et par la foi. C'est ce qui fait dire à David : « Ma substance est en « vous » (Ps. xxxviii); et à Paul : « C'est en lui « que nous vivons, que nous nous mouvons, et « que nous sommes » (Act. xvii, 28); et encore, à propos de la foi : « Vous n'êtes plus à vous-« mêmes; et vous avez été achetés à un grand « prix ». (I Cor. vi, 19, 20.) Car tout est à Dieu.

Quand donc il nous appelle, quand il veut reprendre, ne raisonnons pas à la façon des serviteurs ingrats, n'usurpons pas les droits du maître. Votre vie n'est pas à vous : comment vos biens y seraient-ils? Pourquoi donc abusez-vous de ce qui ne vous appartient pas? Ne savez-vous pas que cet abus vous sera un jour reproché? Donc, puisqu'ils ne sont pas à nous, mais au maître, nous devions en faire des largesses à nos frères. C'est pour ne l'avoir pas fait que le mauvais riche fut accusé; il en sera ainsi de ceux qui n'auront pas nourri le Seigneur. Ne dites donc pas : Je ne dépense que le mien, je jouis de mes biens propres; non, ils ne sont pas à vous, mais aux autres; et je dis aux autres, parce que vous le voulez : parce que Dieu veut que ce qu'il vous a donné pour vos frères soit à vous. Or, le bien d'autrui devient le vôtre, si vous l'employez au service du prochain; mais si vous le dépensez pour vous avec profusion, de propre qu'il vous était, il vous devient étranger. Oui, si vous

en usez avec inhumanité ; si vous dites : Il est juste que je me serve de ce que j'ai ; je dis que votre bien vous devient étranger. Car il est commun entre vous et votre frère, comme le soleil, l'air, la terre et tout le reste. Et comme dans le corps humain, le service est commun au corps entier et à chaque membre, et quand il se concentre sur un seul membre, il n'y atteint pas même son effet : ainsi en est-il de l'argent.

4. Rendons cela plus sensible par un exemple. Si la nourriture corporelle destinée à tous les membres se dirige vers un seul, elle lui devient étrangère, puisqu'elle ne peut être digérée, ni le nourrir ; si, au contraire, elle se répartit entre tous les membres, elle lui devient propre comme à tous les autres. De même, si vous jouissez seul de vos richesses, vous les perdrez : car vous n'en recevrez pas la récompense ; mais si vous les partagez avec les autres, alors elles seront vraiment à vous, et vous en retirerez du profit. Ne voyez-vous pas que les mains présentent la nourriture, que la bouche la triture, que l'estomac la reçoit ? L'estomac dit-il : Comme je l'ai reçue, je dois la retenir toute ? Ne le dites donc pas non plus de vos richesses, c'est à celui qui les a reçues de les partager. De même que c'est un vice dans l'estomac de retenir toute la nourriture et de ne pas la distribuer, car par là il détruit le corps entier ; ainsi c'est un vice chez les riches de retenir ce qu'ils possèdent : car par là ils font leur malheur et celui des autres. L'œil aussi reçoit toute la lumière ; mais il ne la retient pas pour lui seul, et éclaire le corps entier. Tant qu'il est œil, il n'est pas dans sa nature de la retenir. Les narines respirent aussi les bonnes odeurs ; mais elles ne les conservent pas ; elles les transmettent au cerveau, les communiquent à l'estomac et réjouissent par elles l'homme tout entier. Les pieds seuls marchent ; mais ils ne se transportent pas seuls ; car ils mettent en mouvement le corps entier.

De même ne gardez point pour vous seul ce qui vous a été confié ; autrement vous nuiriez à tous, à vous surtout. Cette observation ne s'applique pas seulement aux membres. Un ouvrier en fer, par exemple, en refusant de travailler pour les autres, se ruine lui-même et rend les autres arts impossibles. Semblablement, si un cordonnier, un laboureur, un boulanger, tout homme exerçant un métier nécessaire, refuse d'en faire jouir les autres, il les perd et se perd lui-même. Et que parlé-je des riches ? Les pauvres eux-mêmes, s'ils imitaient la méchanceté des riches et des avares, vous nuiraient considérablement, vous appauvriraient, vous détruiraient même bientôt, s'ils refusaient de se prêter quand vous avez besoin d'eux : comme si, par exemple, un laboureur refusait le travail de ses mains, un pilote la faculté de commercer sur mer, un soldat son habileté dans les combats. N'y eût-il pas d'autre raison, rougissez et imitez leur bienveillance. Vous ne faites part de vos richesses à personne ? Alors ne recevez rien de personne, et tout sera renversé de fond en comble. Car donner et recevoir est partout la source de beaucoup d'avantages, en agriculture, dans l'instruction, dans les arts. Quiconque garde son art pour lui seul, se perd et met le monde sens dessus dessous. En enfouissant la semence chez lui, le laboureur causera une affreuse disette ; ainsi le riche en enfouissant son argent, se nuit plus qu'aux pauvres, puisqu'il appelle sur sa tête la flamme terrible de l'enfer.

De même que les maîtres communiquent leurs connaissances à tous leurs élèves, quel qu'en soit le nombre ; ainsi faites-vous beaucoup d'obligés par vos bienfaits. Que tous disent : Il a délivré celui-ci de la pauvreté, celui-là du péril ; un tel eût péri, si, avec la grâce de Dieu, vous ne l'aviez sauvé par votre patronage ; vous avez arraché celui-ci à la maladie, cet autre à la calomnie ; l'un était étranger, vous l'avez accueilli ; l'autre était nu, vous l'avez revêtu. De telles paroles valent mieux qu'une immense richesse et que de nombreux trésors ; elles attirent plutôt l'attention du public que des vêtements d'or, des chevaux et des esclaves. Par ceci on paraît ennuyeux, à charge, on est haï, comme l'ennemi de tous ; par cela, on est proclamé le père et le bienfaiteur universel, et, ce qui est bien au-dessus de tout le reste, on est accompagné dans toutes ses actions par la bienveillance de Dieu. Que l'un dise donc : Il a marié et doté ma fille ; l'autre : Il a fait prendre place à mon fils parmi les hommes ; celui-ci : Il m'a tiré du malheur ; celui-là : Il m'a sauvé du péril. Ces paroles sont préférables à des couronnes d'or ; ce sont des milliers de hérauts qui proclament dans la ville les fruits de votre charité ; voix bien plus agréables,

bien plus douces que celles des hérauts qui précèdent les magistrats, elles vous appellent sauveur, bienfaiteur, protecteur (les noms de Dieu même), et non avare, orgueilleux, insatiable, mesquin. Je vous en prie, n'ambitionnez pas de telles dénominations, mais celles qui leur sont contraires. Et si ces éloges, proférés sur la terre, rendent déjà si illustre et si glorieux, pensez de quel éclat, de quelle gloire vous jouirez quand ils auront été écrits dans le ciel, et que Dieu les proclamera au jour à venir. Puissions-nous obtenir tous ce bonheur, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XI.

POUR MOI, JE ME METS FORT PEU EN PEINE D'ÊTRE JUGÉ PAR VOUS OU PAR UN TRIBUNAL HUMAIN ; BIEN PLUS, JE NE ME JUGE PAS MOI-MÊME. A LA VÉRITÉ, MA CONSCIENCE NE ME REPROCHE RIEN, MAIS JE NE SUIS PAS POUR CELA JUSTIFIÉ ; CELUI QUI ME JUGE, C'EST LE SEIGNEUR. (CH. IV, 3, 4, JUSQU'AU VERS. 5.)

ANALYSE.

1. Saint Paul se tient également éloigné de l'orgueil et de la bassesse.
2. Il se peut que notre conscience ne nous reproche rien, et que cependant nous ne soyons pas pour cela justifiés.
3. Combien les hommes se trompent dans leurs jugements, et qu'ils sont téméraires. — Que l'homme ne se connaît pas, et ne peut se juger lui-même.
4-6. Contre les avares et les impudiques. — Compassion pour les pauvres honteux. — Contre ceux qui insultent aux pauvres. — Sage ménagement pour guérir un avare.

1. Parmi bien d'autres maux, je ne sais comment s'est introduite dans la nature humaine la maladie d'une vaine et inopportune curiosité ; maladie que le Christ a condamnée, en disant : « Ne jugez point, afin que vous ne « soyez point jugés » (Matth. VII, 1) ; maladie qui n'emporte pas même le plaisir qui peut s'attacher aux autres péchés, mais n'attire que peine et châtiment. En effet, quoique accablés nous-mêmes de maux sans nombre, quoique portant des poutres dans nos yeux, nous examinons avec sévérité les fautes de notre prochain, n'eussent-elles que la grosseur d'un fétu ; comme cela arrivait à Corinthe. En effet, les Corinthiens livraient à la risée, expulsaient même des hommes pieux, amis de Dieu, à cause de leur ignorance, et ils entouraient de leur estime des hommes chargés de vices, à cause de leur éloquence. Ensuite assumant le rôle de juges, ils prononçaient inconsidérément leurs arrêts : Un tel a de la valeur ; celui-ci est préférable à celui-là ; l'un vaut moins que l'autre ; un tel est au-dessus d'un tel ; ils jugeaient les autres, sans songer à pleurer sur leurs propres misères, et soulevaient ainsi de dangereux débats. Voyez-vous avec quelle prudence Paul les corrige de cette maladie? Après avoir dit : « Ce qu'on demande « dans les dispensateurs, c'est que chacun soit « trouvé fidèle », et avoir paru leur donner un motif d'examiner et de juger la conduite de chacun (ce qui devenait une occasion de trouble) ; afin de les garantir de ce vice, il les détourne d'un sujet si irritant, en disant : « Pour

« moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé « par vous », se remettant ainsi lui-même en scène.

Mais qu'est-ce que cela veut dire : « Je me « mets fort peu en peine d'être jugé par vous « ou par un tribunal humain ? » Cela signifie : Je me juge indigne d'être jugé par vous; que dis-je, par vous ? et même par tout autre. Mais que personne n'accuse Paul d'orgueil, s'il déclare que personne n'est digne de prononcer un jugement sur lui. D'abord il ne parle pas ici dans son intérêt, mais pour protéger ceux que les Corinthiens importunaient; ensuite ce n'est pas seulement aux Corinthiens, mais à lui-même, qu'il refuse le droit de juger, en affirmant que ce droit dépasse ses forces : en effet, il ajoute : « Bien plus, je ne me juge pas « moi-même ». Là-dessus, il faut rechercher le motif qui le fait parler ainsi : car souvent il prend un langage magnifique, non par orgueil ou par présomption, mais dans des vues excellentes. Ici son but n'est pas de s'élever, mais d'abaisser les autres, et de relever la dignité des saints. Et, pour preuve de sa profonde humilité, écoutez ce qu'il dit, en produisant le témoignage même de ses ennemis : « Mais, « quand il est présent, il paraît chétif de corps « et vulgaire de langage » (II Cor. x, 10); et encore : « Et enfin, après tous les autres, il « s'est fait voir aussi à moi comme à l'avor- « ton ». (I Cor. xv, 8.) Mais cet homme si humble, voyez comme il sait, dans l'occasion, relever ses disciples, non en leur inspirant l'orgueil, mais le sentiment de la vérité, alors qu'il leur dit : « Or si le monde doit être jugé « par vous, êtes-vous indignes de juger des « moindres choses ? » (I Cor. vi, 2.) Comme il convient que le chrétien se tienne à une grande distance de la forfanterie, ainsi doit-il être étranger à la flatterie et à tout sentiment ignoble.

Si quelqu'un dit : Je regarde l'argent comme rien ; pour moi le présent est une ombre, un songe, un jouet d'enfant; ne l'accusons pas pour cela de vanterie ; car il faudrait adresser ce reproche à Salomon qui, traitant ce même sujet, s'écrie : « Vanité des vanités ! Tout est « vanité ! » Mais à Dieu ne plaise que nous donnions à cette sagesse le nom de vanterie ! Mépriser ces choses n'est donc point folie, mais grandeur d'âme, bien que nous voyions les rois et les princes les revendiquer pour eux. Mais le pauvre vraiment sage, les dédaigne souvent ; et nous ne l'appelons pas orgueilleux pour autant, mais magnanime ; comme nous n'appelons pas humble et modeste celui qui les recherche avec ardeur, mais faible, pusillanime et servile. Si un fils dédaignant ce qui appartient à son père, se prenait d'admiration pour la condition des esclaves, nous ne le louerions pas comme un homme humble, mais nous le blâmerions comme un être bas et ignoble, et nous l'admirerions dans le cas contraire. En effet, se croire meilleur que ses frères, c'est arrogance ; mais porter sur les choses un jugement vrai, ce n'est plus arrogance, mais sagesse.

2. Ce n'est donc point pour se vanter, mais pour humilier les autres, abattre leur enflure et les porter à la modestie, que Paul dit : « Pour moi je me mets fort peu en peine d'être « jugé par vous ou par un tribunal humain ». Voyez-vous comme il les guérit? Quiconque l'aura entendu dire qu'il n'a souci de personne et qu'il n'accepte point de juge, ne pourra plus se plaindre d'être seul mis de côté. S'il eût dit seulement : « Par vous », et rien de plus, cela aurait pu les blesser comme signe de mépris. Mais en ajoutant : « Ou par un tribunal hu- « main », il applique le remède à la plaie, en leur faisant voir qu'ils ne sont pas seuls l'objet de son dédain. Il guérit encore la blessure, en disant : « Bien plus, je ne me juge pas moi- « même ». Vous voyez donc qu'il ne parle point par arrogance, puisqu'il ne se croit pas lui-même capable d'un jugement exact. Et comme son langage paraissait cependant dicté par un extrême orgueil, il y met un correctif, en disant : « Mais je ne suis pas pour cela jus- « tifié ». Quoi donc ! Il ne faut pas le juger soi-même, ni ses fautes ? Cela est nécessaire, au contraire, et grandement nécessaire, quand nous avons péché. Mais ce n'est pas là ce qu'entend Paul ; il dit : « A la vérité ma conscience « ne me reproche rien ». Quel péché pouvait-il juger, puisqu'il n'en avait point à se reprocher ? Et cependant il ne se dit pas justifié. Que dirons-nous donc, nous qui avons l'âme couverte de mille plaies, qui avons la conscience de toute sorte de mal, et d'aucun bien ? Et comment, n'ayant conscience d'aucun mal, n'est-il pas justifié ? Parce qu'il lui arrivait de commettre des fautes, qu'il ne connaissait point comme telles. Jugez par là de la sévérité du futur jugement. S'il déclare donc se mettre peu en peine d'être jugé par eux, ce n'est pas

parce qu'il se croit irréprochable, mais pour fermer la bouche à ceux qui le jugeaient au hasard. Ailleurs, en effet, il a permis à d'autres de juger de fautes même secrètes, parce que la circonstance l'exigeait.

« Toi donc », dit-il, « pourquoi juges-tu ton « frère? Ou pourquoi méprises-tu ton frère? » Tu n'es point chargé, ô homme, de juger les autres, mais de t'examiner toi-même. Pourquoi usurpes-tu le rôle du Maître? C'est à lui, et non à toi, à juger. Aussi ajoute-t-il : « C'est « pourquoi ne jugez pas avant le temps, jus- « qu'à ce que vienne le Seigneur, qui éclairera « ce qui est caché dans les ténèbres, et mani- « festera les pensées secrètes des cœurs; et « alors chacun recevra de Dieu sa louange ». Quoi donc! les maîtres ne doivent-ils pas faire cela? Oui, ils le doivent, pour les péchés connus et avoués, et dans le moment opportun, quand les coupables éprouvent la douleur et le remords; et non par vaine gloire et par présomption, comme on le faisait alors. Ici Paul ne parle pas des fautes publiques et avouées, mais de la préférence accordée à l'un sur l'autre, et de la comparaison que l'on établit entre leur conduite. Car Celui-là seul peut en juger exactement, qui jugera un jour nos fautes cachées, assignera à chacun le degré de supplice ou d'honneur qu'il aura mérité : ce que nous ne faisons, nous, que sur les apparences. Si je ne vois pas clairement en quoi j'ai péché, dit-il, comment serais-je capable de porter une sentence sur les autres? Moi qui ne me connais pas exactement, comment pourrais-je juger autrui? Or si Paul agissait ainsi, à combien plus forte raison le devons-nous nous-mêmes. Il ne disait point cela pour se faire croire irrépréhensible, mais pour leur montrer que quand même il s'en trouverait un parmi eux qui n'eût point péché, il ne serait cependant pas autorisé à juger les autres; et que si lui, à qui sa conscience ne reproche rien, n'est pourtant point justifié, ils le sont beaucoup moins encore, eux qui se sentent coupables de mille péchés.

Après avoir ainsi fermé la bouche à ceux qui hasardent de tels jugements, il lui tarde de faire éclater son indignation contre les incestueux; comme, à l'approche de l'orage, apparaissent d'abord certains nuages noirs; ensuite, quand le tonnerre fait entendre son fracas, et que le ciel entier ne forme plus qu'une nuée, alors la pluie se précipite à torrents sur la terre; ainsi en est-il dans ce moment. En effet, pouvant tout d'abord décharger son courroux sur le coupable, il ne le fait pas; mais il réprime d'abord son orgueil par des paroles effrayantes. C'est qu'il y avait là double mal : la fornication, et quelque chose de pire que la fornication : le défaut de repentir d'un si grand péché. Car ce n'est pas tant sur le pécheur que sur le pécheur impénitent que l'apôtre pleure : « Je pleurerai », dit-il, « non-seulement beau- « coup de ceux qui ont d'abord péché, mais « encore de ceux qui n'ont pas fait pénitence « des impudicités et des impuretés qu'ils ont « commises ». (II Cor. XII, 21.) Car il ne faut pas pleurer celui qui fait pénitence après son péché, mais plutôt le féliciter, puisqu'il est passé dans l'assemblée des justes. « Confessez « d'abord vos iniquités », dit le prophète, « afin d'en être lavé ». (Is. XLIII, 26.) Mais si, après sa faute, il ne sait pas rougir, il est digne de compassion, moins pour être tombé que pour persévérer dans sa chute.

3. Que si c'est un grand mal de ne pas se repentir quand on est coupable, quel châtiment méritera-t-on pour s'enorgueillir des fautes commises? En effet, si l'homme qui se glorifie du bien qu'il a fait est impur, comment excuser celui qui se vante de ses péchés? Et comme c'était là l'état du fornicateur, et qu'il devait au péché même son impudence et son obstination, l'apôtre a nécessairement dû d'abord abattre son orgueil. Ce n'est point son crime qu'il dénonce le premier, de peur qu'il ne dépouille toute pudeur, en se voyant accusé avant les autres; ce n'est point non plus celui qu'il accuse le dernier, pour ne pas lui laisser croire que c'est une chose de peu d'importance à ne traiter qu'en passant; mais après l'avoir d'abord effrayé par la liberté de langage dont il use envers les autres, et avoir ébranlé, troublé son orgueil par le reproche adressé à tous, il va enfin droit à lui. Car ces paroles : « Ma « conscience ne me reproche rien » ; et ces autres : « Celui qui me juge, c'est le Seigneur, « qui éclairera ce qui est caché dans les téné- « bres, et manifestera les pensées secrètes des « cœurs » ; ces paroles, dis-je, ne le ménagent guère, ni lui ni ceux qui lui applaudissaient et méprisaient les saints. A quoi sert, dit-il, à quelques-uns de paraître extérieurement vertueux et dignes d'admiration? Le juge ne juge pas seulement les apparences, mais traduit les secrets au grand jour. Pour deux, et même

pour trois raisons, nous ne pouvons juger exactement des choses : d'abord parce que quand même nous n'avons conscience d'aucun péché, nous avons cependant besoin de Dieu pour nous faire voir nos fautes avec exactitude ; ensuite parce que la plupart des choses qui se passent, nous échappent et nous restent cachées ; en troisième lieu, parce que souvent les actions des autres nous paraissent bonnes, et ne procèdent pas d'une intention droite.

Pourquoi dites-vous donc qu'un tel ou un tel n'a point fait de mal, ou que celui-ci vaut mieux que celui-là? Il n'est pas permis de parler ainsi, pas même de celui qui n'a rien à se reprocher ; Celui qui connaît les choses secrètes, peut seul porter des jugements exacts. Donc : Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas justifié pour cela ; c'est-à-dire, je ne suis pas dispensé de rendre compte, ni à l'abri de toute accusation. Il ne dit pas : Je ne suis point rangé parmi les justes ; mais : Je ne suis pas exempt de péché. Car il dit ailleurs : « Mais celui qui est mort est justifié du « péché » (Rom. VI, 7) ; c'est-à-dire, en est délivré. Or nous faisons bien des choses qui sont bonnes, mais ne partent pas d'une intention droite. Et nous louons bien des gens, non dans le but de leur procurer de la gloire, mais pour en blesser d'autres à leur occasion. En soi, cela est bien, puisqu'on loue celui qui a bien fait : mais l'intention de celui qui loue est gâtée ; elle est une inspiration de Satan. Souvent, en effet, on ne se propose pas de féliciter un de ses frères, mais d'en frapper un autre dans sa personne. En revanche, quelqu'un a commis une grosse faute ; un autre qui a envie de le supplanter, prétend qu'il n'a rien fait, le console d'avoir péché, l'excuse par le penchant commun de la nature ; mais souvent en cela il se propose moins d'être indulgent, que de rendre le coupable plus relâché. Ou encore on reprend souvent, non pour convaincre et avertir, mais pour rendre la faute publique et notoire. Les hommes ne pénètrent pas les intentions ; mais Celui qui scrute le fond des cœurs les connaît parfaitement, et un jour il les mettra en lumière. C'est ce qui fait dire à Paul : « Qui éclairera ce qui est caché dans les téné- « bres, et manifestera les pensées secrètes des « cœurs ».

Si donc on n'est pas innocent pour n'avoir rien à se reprocher ; et si, même en faisant le bien, on s'expose au châtiment, quand l'intention n'est pas droite : songez avec quelle facilité les hommes se trompent dans leurs jugements. Car l'homme ne saurait tout atteindre ; cela n'est possible qu'à l'œil qui ne dort pas ; si nous pouvons tromper les hommes, nous ne le tromperons jamais. Ne dites donc pas : Les ténèbres m'environnent et sont pour moi un rempart ; qui me voit? Celui qui a formé chaque cœur en particulier, sait tout, et les ténèbres n'ont pour lui rien d'obscur. Cependant le pécheur a raison de dire : Les ténèbres m'environnent et sont pour moi un rempart ; car s'il ne faisait pas nuit dans son âme, il n'eût pas ainsi secoué la crainte de Dieu pour agir en liberté. Si le conducteur n'avait pas d'abord été aveuglé, le péché ne serait pas entré si facilement. Ne dites donc pas : Qui me voit? Car il y a quelqu'un qui pénètre le cœur et l'esprit, les jointures et la moelle des os ; mais vous, vous ne vous voyez pas, vous ne pouvez fendre la nue ; environné d'un mur de tous côtés, vous ne pouvez regarder le ciel.

4. Quel péché voulez-vous que nous examinions d'abord? Vous vous convaincrez que c'est ainsi qu'il se commet. Quand les voleurs de nuit veulent enlever quelque chose de précieux, ils éteignent d'abord la lanterne, et se mettent ensuite à l'œuvre ; ainsi chez les pécheurs procède la raison égarée. La raison est, en effet, chez nous une lampe toujours allumée. Mais si l'esprit de fornication, dans une irruption violente, a éteint cette flamme, aussitôt il met l'âme dans les ténèbres, l'attaque et dévaste tout en elle. Car comme les nuages et le brouillard enveloppent les yeux du corps ; ainsi, quand la passion impure s'est emparée de l'âme, elle lui ôte la faculté de prévoir, ne lui permet pas de rien voir au-delà de l'objet présent, ni le précipice, ni l'enfer, ni tant de choses effrayantes ; mais tyrannisée par ces tentations, l'âme est aisément subjuguée par le péché ; il y a comme un mur sans fenêtres élevé devant elle qui ne lui laisse point parvenir le rayon de la justice, parce que les raisonnements absurdes de la passion l'assiégent de tous côtés ; elle n'a plus qu'un objet devant les yeux, dans l'esprit, dans la pensée, la femme publique. Et comme des aveugles, debout, en plein air et à midi, ne reçoivent point la lumière du soleil, puisque leurs yeux sont fermés ; ainsi les malheureux, en proie à cette maladie, ferment leurs oreilles aux nombreux

et salutaires enseignements qui retentissent autour d'eux. Ceux-là le savent qui en ont fait l'expérience. Et à Dieu ne plaise qu'aucun de vous l'ait faite! Et ce que nous disons ici ne s'applique pas seulement à ce genre de péché, mais à toute affection désordonnée.

Transportons, si vous le voulez, la question de la femme publique à l'argent, et nous retrouverons encore d'épaisses ténèbres. Là, comme l'amour se concentre sur une seule personne et sur un seul lieu, la passion est moins violente; mais ici, comme l'argent se fait voir de toutes parts, dans les hôtels de monnaie, dans les hôtelleries, dans les boutiques d'orfèvres, dans les maisons des riches, le souffle de la passion est violent. Quand l'homme atteint de cette maladie voit des domestiques écarter la foule sur les places publiques, des chevaux aux harnais dorés, des hommes magnifiquement vêtus, il se trouve enveloppé de profondes ténèbres. Mais à quoi bon parler de palais et d'hôtels de monnaie? Pour moi, je suis convaincu qu'à voir seulement la richesse en peinture ou en image, ces hommes sont déchirés, saisis de fureur et de rage; en sorte que la nuit les assiége partout. S'ils jettent les yeux sur la statue d'un roi, ils n'admirent pas la beauté des pierres précieuses, ni l'or, ni le manteau de pourpre, mais ils sèchent d'envie. Et comme ce malheureux amant, en présence du portrait de sa maîtresse, reste cloué à cet objet inanimé; ainsi l'homme dont nous parlons, devant le tableau inanimé de la richesse, éprouve un tourment semblable, plus grand même, parce que sa maladie est plus tyrannique; et il est réduit ou à rester chez lui, ou, s'il paraît en public, à rentrer percé de mille coups, à raison de la multitude des objets qui ont blessé ses yeux.

Et comme l'impudique ne voit rien autre chose que la femme objet de sa passion, ainsi l'ami des richesses perd de vue les pauvres et toute autre chose, même ce qui pourrait le soulager : mais son regard, sans cesse fixé sur les riches, puise dans ce spectacle un grand feu qui s'introduit dans son âme. Car c'est un véritable feu qui l'envahit et le consume; et quand même il ne serait pas menacé de l'enfer et de supplice, son état présent lui serait un supplice, à savoir ces tortures continuelles et cette maladie sans fin. Cela seul devrait guérir d'un tel mal; mais il n'y a rien de pire que la folie qui s'attache à des objets qui font souffrir sans apporter aucun profit. C'est pourquoi je vous exhorte à couper ce mal dès le début. Comme la fièvre qui commence ne procure pas d'abord une soif bien brûlante, mais quand elle a grandi et allumé le feu, elle en cause une qui ne peut plus s'éteindre, en sorte que la boisson la plus abondante ne saurait l'étancher, et ne fait qu'attiser la fournaise; ainsi arrive-t-il dans cette passion : si nous ne l'arrêtons pas dès le principe, si nous ne lui fermons pas la porte de notre âme, une fois entrée, elle nous donnera une maladie qui ne pourra plus se guérir. Car le bien et le mal se fortifient en nous par la durée.

5. Il en est de même en toutes choses. Ainsi une jeune plante s'arrache facilement; mais quand elle a jeté des racines par l'effet du temps, on ne l'extirpe qu'avec de puissants leviers. Un édifice récent se renverse sans peine; mais quand il est affermi, il demande des efforts à ceux qui essaient de le détruire. Une bête sauvage qui a longtemps habité un lieu, en est difficilement expulsée. Je supplie donc ceux qui ne connaissent pas encore cette maladie, de s'en garantir; il est plus aisé d'éviter la chute que de s'en relever. Quant à ceux qui en sont atteints, s'ils veulent prendre la raison pour médecin, je leur promets de grandes chances de salut par la grâce de Dieu. En songeant à ceux qui sont tombés dans le mal et s'en sont guéris, ils concevront l'espoir d'en être délivrés eux-mêmes. Qui donc a souffert de cette passion et s'en est facilement débarrassé? Zachée. Qui fut jamais plus avide d'argent que ce publicain? Mais il devint sage subitement, et éteignit l'incendie. Il en fut de même de Matthieu : car lui aussi était publicain, et continuellement occupé à la rapine. Mais lui aussi se dépouilla immédiatement du mal, éteignit sa soif et s'adonna au commerce spirituel. En vous rappelant ces exemples et d'autres semblables, ne perdez pas courage. Si vous le voulez, nous vous prescrirons une règle détaillée, suivant l'usage des médecins.

Avant tout il faut d'abord ne pas perdre courage ni désespérer de son salut; ensuite ne pas seulement songer à ceux qui se sont guéris du mal, mais encore aux souffrances de ceux qui y ont persévéré. Comme nous avons parlé de Zachée et de Matthieu, il faut aussi se souvenir de Judas, de Giezi, d'Achar, d'Achab, d'Ananie et de Saphire. Par les premiers,

nous apprendrons à ne pas désespérer; par les seconds à secouer notre paresse, à ne pas négliger les avertissements qu'on nous donne; nous nous habituerons à nous dire à nous-mêmes ce que les Juifs disaient à saint Pierre : « Que faut-il faire pour être sauvés? » (Act. II, 37.) Puis nous écouterons. Et que faut-il donc faire? Comprendre le néant des choses, savoir que la richesse est un esclave fugitif et ingrat, qui plonge ses possesseurs dans une multitude de maux; et répéter sans cesse des vérités de ce genre. Et comme les médecins consolent les malades qui demandent de l'eau froide en leur promettant de leur en donner, puis prétextent l'éloignement de la source, l'absence de vase, l'inopportunité de la circonstance, et d'autres raisons de cette nature (car s'ils refusaient positivement, ils les mettraient en fureur); ainsi devons-nous faire avec ceux qui ont la soif des richesses; quand ils disent qu'ils veulent être riches, gardons-nous de condamner d'abord les richesses comme un mal; mais entrons dans leur pensée, et affirmons que nous aussi nous voulons acquérir des richesses, mais en temps opportun, et des richesses véritables, celles qui procurent une jouissance immortelle, celles qu'on amasse pour soi, et non pour d'autres, et souvent pour des ennemis; parlons suivant les principes de la sagesse, et disons : Nous ne vous défendons pas d'être riches, mais mauvais riches; car il est permis de s'enrichir, mais sans avarice, sans rapine, sans violence, sans se faire une mauvaise réputation chez tous.

Après les avoir adoucis par ces raisons, ne parlons pas encore de l'enfer : un malade ne saurait d'abord supporter ce langage. Raisonnons donc sur le présent, et disons : Pourquoi voulez-vous vous enrichir par l'avarice, entasser de l'or et de l'argent pour d'autres, et vous attirer des malédictions et des accusations sans nombre; tandis que le pauvre est tourmenté par la privation du nécessaire, gémit, excite contre vous mille accusateurs, parcourt le soir les places publiques, arrête tout le monde aux coins des rues, inquiet de la manière dont il passera la nuit? Comment, en effet, goûterait-il le sommeil, pendant que son estomac le déchire, qu'il ne peut fermer les yeux, que la faim l'assiége, et qu'il est souvent exposé au froid et à la pluie? Et vous, vous revenez du bain, lavé et couvert de moelleux vêtements, plein de satisfaction et de bonne humeur; vous allez en hâte prendre place à un splendide festin qui vous attend; tandis que lui, poursuivi par le froid, par la faim, erre sur la place publique, baissant la tête, tendant la main, n'osant pas même demander le morceau de pain dont il a besoin à un homme repu et livré au repos, et se retire souvent accablé d'injures. Quand donc vous rentrez chez vous, quand vous reposez sur votre lit, quand votre demeure est splendidement éclairée, quand un magnifique repas vous attend, souvenez-vous alors de ce pauvre, de cet infortuné errant, comme un chien, dans les rues, dans les ténèbres, dans la boue, et s'en allant souvent, non pour rentrer chez lui, pour rejoindre sa femme, pour se mettre au lit, mais pour s'étendre sur un peu de paille, comme nous le voyons faire aux chiens furieux qui aboient toute la nuit. Et vous, si vous voyez une seule goutte de pluie passer à travers votre toit, vous renversez tout dans la maison, vous appelez vos serviteurs, vous mettez tout en mouvement; tandis que ce malheureux en haillons, couché sur de la paille et dans la boue, supporte toute la rigueur du froid.

6. Quelle bête sauvage y serait insensible? Quel homme serait assez dur, assez inhumain pour n'en être pas touché? Et pourtant il y en a qui sont parvenus à ce degré de barbarie, de dire que ces pauvres méritent leur sort. Il faudrait plaindre, pleurer, soulager ces infortunés, et on les accuse avec inhumanité. Je demanderais volontiers : Pourquoi méritent-ils leur sort? Est-ce parce qu'ils veulent manger et ne pas mourir de faim? Non, répond-on, mais parce qu'ils sont paresseux. Et vous, ne vivez-vous pas dans l'oisiveté et dans les délices? Bien plus, ne faites-vous pas pire que d'être oisif, en vous livrant à la rapine, à la violence, à l'avarice? Il vaudrait mieux que vous fussiez oisif sur ce point; car la paresse est moins coupable que l'avarice. Et maintenant vous insultez aux malheurs d'autrui, non-seulement par votre oisiveté et par des opérations pires que l'oisiveté, mais en accusant ceux qui sont en proie à la misère.

Racontons-leur ensuite les malheurs d'autrui, parlons des orphelins en bas âge, des prisonniers, des victimes des tribunaux, de ceux qui craignent pour leur vie, des femmes condamnées subitement au veuvage, des changements soudains qui frappent les riches, et

adoucissons-les par la crainte de ces maux. Car, par le tableau de malheurs étrangers, nous leur ferons comprendre qu'ils y sont exposés eux-mêmes. En effet, quand ils apprendront que le fils d'un tel qui fut avare et voleur, que la femme d'un tel qui s'est rendu coupable de nombreuses injustices, après la mort de son époux a souffert beaucoup de mauvais traitements ; que ceux qui avaient été lésés se sont rués sur la femme et les enfants du défunt ; qu'une guerre générale a été déclarée à sa maison : le plus insensible d'entre eux, s'attendant à subir un sort pareil, et le redoutant pour les siens, deviendra plus sage. Le monde est rempli d'exemples de cette nature, et ce genre de correction ne nous fera pas défaut. Seulement quand nous disons cela, que ce ne soit pas par manière d'exhortation ou de conseil, de peur d'être importuns, mais en façon de récit ; passons d'un autre sujet à celui-là ; ramenons continuellement ces exemples sous leurs yeux, en sorte qu'ils ne cessent de dire : Comment la maison d'un tel, si brillante, si magnifique, est-elle tombée ? Comment s'est-elle trouvée si délaissée, que tout ce qu'elle contenait soit passé en d'autres mains? Combien de jugements, combien de négociations ont eu lieu au sujet de cette fortune ! Combien de serviteurs de ce propriétaire mendient aujourd'hui, ou sont morts en prison ? Et disons tout cela comme par un sentiment de compassion pour celui qui est mort, et de mépris pour les biens de ce monde, afin de toucher un cœur inhumain et par la crainte et par la pitié.

Puis quand nous les verrons devenus sérieux à ces récits, alors parlons-leur de l'enfer, non pour paraître vouloir les effrayer, mais pour déplorer le sort des autres, et disons : A quoi bon parler du présent ? Notre destinée n'est pas limitée à ce terme ; mais un châtiment plus terrible attend des hommes comme ceux-là : à savoir, un fleuve de feu, un ver empoisonné, des ténèbres immenses, des supplices sans fin. Si nous les gagnons par ces récits, nous les corrigerons en nous corrigeant nous-mêmes, nous les guérirons promptement de leur maladie, et, en ce jour-là, nous recevrons des éloges de la bouche de Dieu même, selon ce que dit Paul : « Et alors cha« cun recevra de Dieu sa louange ». Car la louange qui vient des hommes, a peu de solidité et souvent ne procède pas d'un cœur bien disposé ; mais celle qui vient de Dieu est permanente et brille d'un vif éclat. Quand celui qui sait chaque chose avant qu'elle existe et qui juge sans passion, décerne un éloge, c'est une preuve incontestable de vertu. Convaincu de ces vérités, faisons en sorte de mériter les louanges de Dieu et d'obtenir les biens infinis. Puissions-nous tous y parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XII.

AU RESTE, MES FRÈRES, J'AI PERSONNIFIÉ CES CHOSES EN MOI ET EN APOLLON A CAUSE DE VOUS, AFIN QUE VOUS APPRENIEZ EN NOUS A NE PAS AVOIR DES SENTIMENTS CONTRAIRES A CE QUI EST ÉCRIT. (CHAP. IV, VERS. 6, JUSQU'AU VERS. 9.)

ANALYSE.

1. Ici saint Paul déclare aux docteurs de Corinthe qu'il a fait leur procès sous les noms de Paul et d'Apollon ; et s'adressant tantôt aux maîtres et tantôt aux disciples, il cherche à leur inspirer aux uns et aux autres des sentiments d'humilité.
2. Saint Paul emploie l'ironie pour faire rentrer les Corinthiens en eux-mêmes.
3. Prudence de saint Paul ; son habileté à manier les esprits.
4-7. Contre la passion d'être estimé dans le monde. — Vanité des louanges des hommes. — Mal que fait la fréquentation des théâtres, des hippodromes et des combats de bêtes. — Que les noces se célèbrent à Antioche d'une manière toute païenne et très-condamnable. — Description de ces noces. — Superstitions diverses, telles que les *ligatures*, les *sistres*, etc. — Usage des pleureuses de pompes funèbres.

1. Tant qu'il a dû employer un langage sévère, il n'a pas levé le rideau ; mais il parlait comme s'il eût été lui-même un des accusés, afin que la dignité des personnes mises en jeu, faisant contre-poids aux accusations, empêchât tout mouvement de colère. Mais quand il a fallu se relâcher de sa rigueur, alors déchirant le voile et déposant le masque, il met en scène, en prononçant les noms de Paul et d'Apollon, les personnages jusqu'alors tenus dans l'ombre. Voilà pourquoi il dit : « Au « reste, mes frères, j'ai personnifié ces choses « en moi et en Apollon ». Et comme quand un enfant malade donne des coups de pied et refuse la nourriture qu'on lui présente de la part des médecins, ceux qui le soignent font venir son père ou son précepteur, et les prient d'offrir eux-mêmes l'aliment reçu de la main des médecins, afin que l'enfant, contenu par la crainte, le prenne et se tienne en repos ; ainsi Paul, se proposant d'intenter des accusations qui regardaient d'autres personnes, dont les unes ont été trop abaissées, les autres trop honorées, ne met d'abord point ces personnes en scène, mais parle en son nom et en celui d'Apollon, afin de faire accepter le remède qu'il veut appliquer, à la faveur du respect que ces deux noms inspirent ; puis le remède une fois accepté, il découvre enfin son but. Or, tout cela n'était point hypocrisie, mais condescendance et ménagement. S'il eût dit ouvertement : Vous jugez des saints, des hommes dignes d'admiration, il les eût irrités et repoussés ; mais en disant : « Pour moi, je « me mets fort peu en peine d'être jugé par « vous » ; et encore : « Qu'est-ce que Paul ? « Qu'est-ce qu'Apollon ? » Il fait accepter sa parole.

C'est pourquoi il dit : « J'ai personnifié ces « choses en moi et en Apollon à cause de vous, « afin que vous appreniez par notre exemple « à ne pas avoir des sentiments contraires à « ce qui est écrit », faisant voir par là que s'il leur avait parlé directement, ils n'auraient point appris ce qu'il fallait apprendre, ils ne se seraient point corrigés, mais blessés de son langage. Et maintenant, par respect pour Paul, ils acceptent le reproche sans difficulté. Mais que signifient ces mots : « Contraires à ce qui « est écrit ? » Il est écrit : « Pourquoi voyez- « vous la paille qui est dans l'œil de votre « frère, et ne voyez-vous point la poutre qui « est dans le vôtre ? Ne jugez pas, afin que « vous ne soyez point jugés ». (Matth. VII, 3, 1.) Car si nous sommes liés de manière à ne former qu'un corps, nous ne devons point nous

élever les uns contre les autres. « Quiconque « s'humiliera sera exalté » (Matth. xxiii, 12), dit Jésus-Christ. Et encore : « Que celui qui « veut devenir le plus grand de tous, soit le « serviteur de tous ». (Marc, x, 43.) Voilà ce qui est écrit : « Afin que nul par attachement « pour quelqu'un ne s'élève contre un autre ». Laissant de nouveau les maîtres de côté, il se tourne contre les disciples ; car c'étaient eux qui exaltaient les maîtres. D'ailleurs les chefs n'eussent pas facilement accueilli ce langage, parce qu'ils ambitionnaient la gloire du dehors, aveuglés qu'ils étaient par cette maladie ; mais les disciples étrangers à cette gloire, et se contentant de la procurer aux autres, étaient mieux disposés que leurs chefs à recevoir la réprimande et à se guérir. C'est donc encore de l'enflure de se glorifier pour un autre, même en dehors de ses propres intérêts. Car comme celui qui est fier des richesses des autres, cède à un sentiment d'orgueil ; ainsi en est-il de celui qui se pavane de la gloire d'autrui. Et c'est ce que Paul appelle avec raison enflure.

Quand donc un membre s'élève, c'est qu'il y a inflammation et maladie ; car il resterait au niveau des autres, s'il n'était enflé. Ainsi dans le corps de l'Eglise, celui qui s'enflamme et s'enfle, est malade ; il dépasse la mesure commune. C'est en cela que consiste l'enflure. Il en arrive ainsi dans le corps, quand quelque humeur étrangère et maligne s'y introduit, et non la nourriture ordinaire. De même, l'orgueil naît quand des pensées étrangères nous envahissent. Et voyez avec quelle justesse il dit : « Ne vous enflez pas ! » En effet, l'homme enflé a comme une tumeur d'esprit, remplie d'une humeur corrompue. Il dit cela non pour empêcher la guérison, mais une guérison qui pourrait tourner à mal. Vous voulez guérir un tel ? Je le veux bien ; mais que ce ne soit pas au détriment d'un autre. Car ce n'est pas pour nous exciter les uns contre les autres qu'on nous a donné des maîtres, mais pour nous unir mutuellement. On donne un général à une armée, pour qu'il réunisse en un seul corps des membres divisés ; s'il y apportait la division, il serait moins un général qu'un ennemi. « Car qui vous distingue ? et qu'avez-« vous que vous n'ayez reçu ? » Laissant de côté les disciples, il s'adresse aux docteurs. Voici ce qu'il veut dire : Comment savez-vous que vous êtes dignes d'éloges ? Le jugement a-t-il eu lieu ? A-t-on fait l'examen ? Y a-t-il eu épreuve, enquête sévère ? Vous ne sauriez le dire. Et quand même les hommes donneraient leur suffrage, leur jugement n'est pas droit. Mais supposons que vous êtes dignes de louange, que vous avez réellement la grâce, que le jugement des hommes est sain ; eh bien ! ce n'est pas encore le cas de vous enorgueillir. Car vous n'avez rien de vous-mêmes, mais vous avez tout reçu de Dieu. Pourquoi faites-vous semblant d'avoir ce que vous n'avez pas ? Que si vous l'avez, les autres l'ont avec vous. Vous n'avez donc qu'après avoir reçu, non pas seulement ceci ou cela, mais tout ce que vous avez.

2. En effet, vos bonnes actions ne sont pas à vous, mais viennent de la grâce de Dieu. Si vous parlez de la foi, elle est le fruit de la vocation ; si vous parlez de la rémission des péchés, des dons de la grâce, de l'enseignement de la parole, des vertus ; tout vous est venu de la même source. Qu'avez-vous donc, dites-moi, que vous n'ayez pas reçu et que vous ayez acquis par vous-mêmes ? Vous ne pouvez répondre. Quoi ! vous l'avez reçu, et vous vous en enorgueillissez ? Il fallait au contraire vous en humilier ; puisque le don n'est pas à vous, mais à celui qui vous l'a fait. Si vous avez reçu, c'est donc de lui ; si vous avez reçu de lui, ce que vous avez reçu n'est donc pas à vous ; si ce que vous avez reçu n'est pas à vous, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si c'était à vous ? Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Que si vous « l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, « comme si vous ne l'aviez pas reçu ? » Après avoir prouvé son sujet en passant, il fait voir qu'il leur manque bien des choses, et il ajoute : Certainement quand même vous auriez tout reçu, vous ne devriez point vous en glorifier, car rien ne serait à vous ; mais il vous manque encore bien des choses. Il l'avait déjà insinué dès le commencement en disant : « Je n'ai pu « vous parler comme à des hommes spiri-« tuels » ; et encore : « Je n'ai pas jugé que je « fusse parmi vous autre chose que Jésus-« Christ et Jésus-Christ crucifié ».

Mais ici il le fait en les couvrant de honte : « Déjà vous êtes rassasiés, déjà vous êtes « riches », c'est-à-dire, vous n'avez plus besoin de rien, vous êtes parfaits, vous êtes parvenus au faîte, vous croyez n'avoir plus besoin de personne, ni d'apôtres, ni de maîtres. « Déjà « vous êtes rassasiés ». C'est à propos qu'il

emploie ce mot : « Déjà », montrant par cet adverbe de temps combien leur opinion est peu admissible et déraisonnable. Il leur dit donc ironiquement : Vous êtes arrivés si vite à la perfection, et pourtant l'espace de temps ne le permettait pas. La perfection est l'œuvre de l'avenir ; être rassasié de peu indique une âme faible ; se croire riche de peu, est le propre d'une âme dégoûtée et misérable ; car la piété est insatiable ; c'est une puérilité de croire tout posséder dès l'abord et de s'enorgueillir comme si l'on était arrivé au terme, quand on n'est encore qu'au début. Mais ce qui suit est encore plus propre à les couvrir de confusion. Après avoir dit : « Déjà vous « êtes rassasiés », il ajoute : « Déjà vous êtes « riches, vous régnez sans nous, et plaise à « Dieu que vous régniez en effet, afin que « nous régnions avec vous ». Ces paroles sont pleines de gravité : aussi ne les emploie-t-il qu'en dernier lieu et après une vive réprimande. C'est ainsi qu'une exhortation se fait respecter et accepter, quand, après des accusations, on s'exprime de manière à faire rougir. Par là on contient même l'insolence de l'âme, et on la frappe plus sûrement que par des accusations manifestes, et on modère la douleur et l'audace qui doivent résulter de l'accusation. Car c'est là le merveilleux des paroles propres à donner de la confusion, qu'elles produisent deux effets contraires : en faisant une incision plus profonde qu'une récrimination ouverte, et en rendant plus patient celui qui la reçoit.

« Vous régnez sans nous ». Grande emphase, et à l'adresse des docteurs et à l'adresse des disciples. Il fait voir ici leur peu de conscience et leur extrême folie. Car voici ce qu'il veut dire : Dans les travaux tout est commun entre nous et vous, mais dans les récompenses et les couronnes vous êtes les premiers ; mais je dis cela sans douleur. Aussi ajoute-t-il : « Et plaise « à Dieu que vous régniez en effet ! » Puis, pour ne pas avoir l'air de faire une ironie, il continue : « Afin que nous régnions avec « vous ». Ce qui veut dire : Car alors, nous aussi, nous aurions obtenu ces biens. Voyez-vous comme il montre tout à la fois sa gravité, sa sollicitude et sa sagesse ? Voyez comme il corrige leur orgueil par ce qui suit : « Car il « me semble que Dieu nous traite, nous les « apôtres, comme les derniers des hommes, « comme des condamnés à mort ». Il y a une grande signification et beaucoup de gravité dans ce mot : « Nous ». Et ce n'est point assez pour lui : il y ajoute le nom de la dignité, les blessant ici vivement : « Nous les apôtres » ; nous qui endurons tant de maux, qui semons la prédication religieuse, qui vous amenons à cette grande philosophie. Et ces derniers des apôtres il les montre comme destinés à la mort, c'est-à-dire, condamnés. Car après avoir dit : « Afin que nous régnions avec vous », il adoucit un peu le ton, et pour ne pas les décourager, il reprend son sujet avec plus de gravité, et dit : « Car il me semble que Dieu « nous traite, nous les apôtres, comme les « derniers des hommes, comme des condam- « nés à mort ». Ce qui signifie : A ce que je vois et d'après ce que vous dites, nous sommes les plus abjects de tous, nous sommes condamnés, nous qui sommes toujours exposés à souffrir ; mais vous, vous vous figurez déjà le royaume, les honneurs et les récompenses. Et voulant pousser encore davantage les choses à l'absurde, et en faire ressortir l'invraisemblance en usant d'hyperbole, il ne se contente pas de dire : Nous sommes certainement les derniers ; mais : Dieu nous a faits les derniers ; et non-seulement : Les derniers ; mais : « Comme des condamnés à mort » ; afin que l'homme le moins sensé comprît l'absurdité de sa parole, et y vît l'expression de sa douleur et son intention de les couvrir de honte.

3. Et voyez la prudence de Paul. Par les mêmes paroles qu'il dit pour se glorifier lui-même dans l'occasion, et se montrer grand et honorable, il les couvre maintenant de confusion en s'appelant condamné : tant c'est une grande chose de savoir tout faire à propos ! Il appelle ici « destinés à la mort » des condamnés, des hommes dignes de mille morts. « Puisque nous sommes donnés en spectacle « au monde, aux anges et aux hommes ». Qu'est-ce que cela signifie : « Nous sommes « donnés en spectacle au monde ? » Ce n'est pas dans un coin obscur, veut-il dire, ni dans quelque petite partie de la terre que nous éprouvons cela, mais en tout lieu et chez tous. Que veut dire : « Et aux anges ? » Ceci : Quand il s'agit d'œuvres sans importance, on peut attirer l'attention des hommes, mais non celle des anges ; or nos combats sont tels qu'ils méritent d'avoir pour spectateurs les anges eux-mêmes. Voyez : il se relève par là même où il se rabaissait, et comme il fait ressortir leur

bassesse du sujet même de leur orgueil. Car comme il semblait plus déshonorant d'être fou que de paraître sage, d'être faible que d'être fort, d'être obscur que glorieux et illustre, il leur laisse cependant ce dernier rôle pour prendre le premier ; mais en leur montrant que celui-ci est le meilleur, puisqu'il attire non-seulement l'attention des hommes, mais celle de l'assemblée des anges. Car nous n'avons point à lutter contre les hommes, mais contre les puissances spirituelles. (Eph. VI, 12.) Aussi le spectacle est-il imposant.

« Nous sommes, nous, insensés pour le « Christ ; mais vous, vous êtes sages dans le « Christ ». Il veut encore les faire rougir, en leur montrant qu'il est impossible de réunir les contraires et de rapprocher des choses si éloignées. Comment, en effet, serait-il possible que vous fussiez sages, et nous insensés, en ce qui regarde le Christ ? Puisque, en effet, les uns étaient battus de verges, méprisés, injuriés, regardés comme rien, tandis que les autres étaient honorés, passaient pour sages et prudents aux yeux de la foule, l'apôtre demande : Comment ceux qui prêchent comme ils font, peuvent-ils être soupçonnés en sens contraire de leur prédication ? « Nous sommes « faibles et vous êtes forts », c'est-à-dire, nous sommes chassés, persécutés ; et vous, vous vivez dans l'abondance et êtes servis à souhait. Mais ceci ne s'accommode point au genre de notre prédication.

« Nous sommes méprisés, mais vous êtes « glorieux ». Ici il s'adresse aux nobles, qui se pavanaient de la pompe extérieure. « Jusqu'à « cette heure nous souffrons et la faim et la « soif, la nudité, les mauvais traitements. « Nous n'avons pas de demeure stable, et nous « nous fatiguons, en travaillant de nos mains ». C'est-à-dire, je ne vous raconte pas des faits anciens, mais des choses dont le temps présent est témoin. Car nous n'avons aucun souci des choses humaines ni de l'éclat du dehors ; nos yeux ne sont fixés que sur Dieu ; ce que nous devons faire en tout temps. Nous n'avons pas seulement les anges pour spectateurs, mais le juge même du combat. Nous n'avons pas besoin d'autres éloges. Ce serait injurier Dieu que de ne pas se contenter de son approbation et de rechercher celle de nos semblables. Ceux qui combattent sur un petit théâtre, peuvent en chercher un plus grand, parce que le premier ne suffit pas au déploiement de leurs forces ; mais ceux qui combattent sous les yeux de Dieu et recherchent ensuite le suffrage des hommes, abandonnant ainsi le plus pour avoir le moins, s'attirent de grands châtiments. Car c'est là ce qui a tout bouleversé, ce qui a troublé le monde entier : dans toutes nos actions nous avons les yeux fixés sur les hommes ; dans le bien nous dédaignons l'approbation de Dieu pour capter la renommée et la gloire humaine ; et dans le mal nous n'avons aucun souci de Dieu et ne redoutons que les hommes.

Mais les hommes, eux aussi, comparaîtront avec nous devant le tribunal de Dieu, et ne nous serviront de rien ; et c'est le Dieu que nous méprisons qui portera la sentence contre nous. Nous savons cela, et néanmoins nous ne nous occupons que des hommes : voilà notre première faute. Personne ne voudrait commettre la fornication sous le regard de l'homme ; quelle que soit l'ardeur de la passion, elle cède au respect qu'inspire la présence d'un de nos semblables ; mais sous l'œil de Dieu, non-seulement on commet l'adultère et la fornication, mais beaucoup ont osé et osent des crimes bien plus graves. Cela seul ne suffit-il pas à attirer mille fois la foudre ? Et que parlé-je d'adultère et de fornication ? Nous rougirions de commettre des fautes bien moindres en présence des hommes : nous n'en rougissons pas en présence de Dieu. Voilà l'origine de tous les maux : c'est que dans ce qui est réellement mal, nous ne craignons pas Dieu, mais seulement les hommes. Voilà pourquoi nous fuyons les vrais biens, ceux que le vulgaire n'estime point tels, parce que nous n'examinons pas la nature des choses et que nous n'avons en vue que l'opinion humaine.

4. Il en est de même pour le mal. Par l'effet de cette même habitude, nous poursuivons des biens qui n'en sont pas réellement, mais qui paraissent tels à la multitude ; en sorte que nous nous perdons de deux manières. Comme ceci peut paraître obscur à beaucoup d'entre vous, il est nécessaire de l'expliquer plus clairement. Quand il s'agit de commettre la fornication (nous reprenons ici notre sujet), nous craignons plus les hommes que Dieu. Et comme nous nous plaçons sous leur dépendance, que nous les constituons nos maîtres, nous évitons bien des choses qui leur semblent mauvaises et qui ne le sont pas. Ainsi beaucoup regardent la pauvreté comme hon-

teuse ; nous fuyons la pauvreté, non parce qu'elle nous paraît réellement déshonorante, mais parce que nos maîtres la jugent telle et que nous les craignons. Ainsi encore beaucoup regardent comme une chose ignominieuse et détestable d'être déshonoré, d'être méprisé, de n'exercer aucune charge, de n'avoir pas de puissance. Nous évitons donc cela, non par conviction, mais par égard pour l'opinion de nos maîtres. Dans le sens opposé, nous subissons le même inconvénient : on regarde comme un bien la richesse, le faste, les honneurs, l'éclat ; nous les poursuivons, non parce que ces choses nous paraissent bonnes par nature, mais pour obéir à l'opinion de nos maîtres.

Or notre maître c'est le peuple ; et la foule est un maître cruel et un dur tyran. Car elle n'a pas besoin de commander pour que nous lui obéissions ; il nous suffit de savoir ce qu'elle veut, et nous cédons sans ordre : tant nous avons de déférence pour elle. Chaque jour Dieu avertit et menace, et n'est point écouté ; et une multitude confuse, la lie du peuple, n'a pas besoin de commander ; c'est assez qu'elle manifeste sa volonté, on lui obéit immédiatement en tout. Et comment, direz-vous, échapper à ces maîtres ? En élevant plus haut ses pensées ; en considérant la nature des choses ; en dédaignant les suffrages du vulgaire ; en se réglant avant tout de manière à éviter ce qui est réellement mal, non par peur des hommes, mais par crainte de l'œil qui ne dort jamais ; en ne cherchant dans le bien que les récompenses qui viennent de Dieu. Et il arrivera que dans les autres choses nous ne rechercherons pas davantage la faveur populaire. Car l'homme qui se contente des suffrages de Dieu et n'estime pas même la foule digne de le juger quand il fait le bien, ne tiendra pas plus compte de celle-ci, quand il s'agira d'éviter le mal. Comment cela peut-il se faire ? direz-vous.

Considérez ce que c'est que l'homme, ce que c'est que Dieu, à qui vous aurez recours si vous abandonnez Dieu, et vous serez bientôt parfaitement en règle. L'homme est sujet aux mêmes fautes, au même jugement, au même châtiment que vous ; il est devenu semblable à la vanité, son jugement n'est pas droit, il a besoin d'être dirigé d'en-haut ; terre et cendre, l'homme, quand il loue, loue souvent au hasard, ou par faveur, ou par haine ; et s'il calomnie ou accuse, c'est encore par le même principe. Il n'en est pas ainsi de Dieu : son suffrage est impartial, son jugement pur. C'est pourquoi il faut toujours recourir à lui ; non-seulement pour cette raison, mais encore parce qu'il vous a créé, parce qu'il vous ménage plus que qui que ce soit et qu'il vous aime plus que vous-même. Pourquoi donc, délaissant un si glorieux suffrage, recourons-nous à l'homme qui n'est rien, qui fait tout sans raison et au hasard ? Il vous appelle méchant, scélérat, quand vous ne l'êtes pas ? Plaignez-le plutôt et pleurez sur lui, parce qu'il est perverti et que son âme est aveuglée ; parce que les apôtres ont subi ces calomnies et ont ri de ceux qui les avaient forgées. Il vous appelle vertueux et homme de bien ? Si vous êtes tel, ne vous enflez pas de cette bonne opinion ; si vous ne l'êtes pas, méprisez-la encore davantage et regardez-la comme une moquerie. Voulez-vous savoir jusqu'à quel point les jugements de la multitude sont faux, inutiles, ridicules, tantôt dictés par la fureur et la folie, tantôt puérils comme ceux de l'enfant au berceau ?

Ecoutez ce qu'ils ont été jadis. Je ne parle pas seulement ici des jugements de la multitude, mais d'hommes estimés comme très-sages, d'anciens législateurs. Qui passa jamais dans l'opinion du vulgaire pour plus sage que celui qui fut jugé capable de donner des lois aux cités et aux peuples ? Et pourtant aux yeux de ces sages la fornication n'était point un mal, ne méritait aucun châtiment. Aucune de ces législations païennes ne la punissait, ne livrait le coupable à un tribunal ; et aujourd'hui encore, si une action est intentée pour ce crime, elle devient pour la foule un objet de risée et le juge l'écarte. Le jeu de hasard est également innocent chez eux, et personne n'a jamais été puni pour s'y être livré. L'excès dans le boire et dans le manger, non-seulement n'est point un crime, mais passe pour un haut fait aux yeux d'un grand nombre ; dans les repas militaires, il y a émulation sur ce point ; ceux qui ont le plus besoin d'un esprit sain, d'un corps robuste, sont précisément ceux qui s'adonnent le plus à la passion de l'ivrognerie, brisant ainsi leurs forces physiques, obscurcissant leur intelligence. Or aucun législateur n'a décerné de peines contre ce désordre.

5. Qu'y a-t-il de pire que cette folie ? Sont-ce les suffrages de tels hommes que vous ambi-

tionnez, sans scruter votre propre conscience? Quand même tous vous admireraient, ne devriez-vous pas encore rougir, vous voiler la face de honte, en recueillant leurs applaudissements, puisque leurs jugements partent d'une sourcce si impure? De plus, le blasphème n'est point une chose horrible pour un législateur ; aucun blasphémateur n'est traduit devant un tribunal ni puni. Mais celui qui vole un habit ou coupe une bourse, est torturé et souvent condamné à mort; tandis que l'homme qui outrage Dieu est innocent aux yeux de ces législateurs. Si un homme marié déshonore sa servante, ni les lois profanes, ni l'opinion publique n'y attachent la moindre importance.

Voulez-vous d'autres preuves de leur folie? Ils ne punissent point ces crimes, mais ils font des lois pour d'autres sujets. Quels sujets? Ils établissent des théâtres ; ils y introduisent des chœurs de prostituées, de jeunes débauchés, l'opprobre de la nature ; ils y convoquent un peuple entier, y attirent toute une ville comme à une récréation, et y couronnent ces grands souverains dont les trophées et les victoires sont le constant objet de leurs louanges. Quoi de plus froid que de pareils honneurs ? Quoi de plus désagréable que de tels plaisirs? Et c'est là que vous chercherez des approbateurs de votre conduite? Vous voulez, dites-moi, partager des éloges avec des danseurs, des débauchés, des mimes et des femmes publiques? Et ce ne serait pas là le comble de la folie? Volontiers je demanderais à ces gens-là: N'est-ce pas une indignité de renverser les lois de la nature, de se livrer à des commerces monstrueux? Certainement, répondront-ils : paraissant ainsi condamner ce genre de crime. Pourquoi alors mettez-vous en scène ces impudents libertins ; et, ce qui est pire encore, les comblez-vous de mille précieux présents? Ailleurs vous les puniriez comme des coupables, et ici vous les traitez comme des bienfaiteurs de la ville, et les entretenez aux dépens du trésor public. Oui, dites-vous, mais ils sont déshonorés. Pourquoi donc les formez-vous? Pourquoi les employez-vous pour honorer les rois? Pourquoi épuisez-vous les villes? Pourquoi tant dépenser pour eux? S'ils sont déshonorés, il faudrait les chasser comme tels. Pourquoi les avez-vous rendus infâmes? Est-ce pour les estimer ou pour les mépriser? Pour les mépriser, évidemment. Vous les rendez donc infâmes pour les mépriser, et vous accourez pour les voir, et vous les admirez, et vous les louez, et vous les applaudissez comme s'ils étaient honorables.

Et que dire des séductions offertes dans les hippodromes et les combats d'animaux? On est stupéfait en songeant qu'on apprend là, au peuple, à être barbare, cruel, inhumain ; qu'on l'habitue à voir des hommes mis en pièces, le sang couler, les bêtes sauvages exercer toute leur cruauté. Et les sages législateurs ont introduit dès le commencement ces épidémies, et des villes entières admirent et applaudissent. Mais laissons cela de côté, si vous le voulez, puisque l'absurdité en est évidente et avouée de tous, bien que les législateurs l'aient jugé autrement, et passons à des lois honorables, où vous verrez que l'opinion du vulgaire a encore apporté la corruption.

Le mariage est regardé comme une chose honorable chez nous et chez les gentils, et il l'est en effet ; mais il se passe dans sa célébration les choses ridicules que vous allez entendre. Car la coutume a si bien trompé, égaré les esprits, que beaucoup n'en comprennent pas l'absurdité et ont besoin qu'on la leur découvre. On a donc introduit pour cette occasion des danses, des cymbales, des flûtes, des chants obscènes, des excès de table, des débauches, tous les désordres que Satan peut inspirer. Et je sais qu'en attaquant ces abus je paraîtrai ridicule, et que la foule m'accusera de stupidité pour avoir essayé de détruire les anciennes coutumes : tant est grand, comme je l'ai dit, l'entraînement de l'habitude ; mais je ne cesserai pas pour autant. Si la masse repousse ma parole, peut-être, oui, peut-être quelques-uns l'accueilleront-ils, et aimeront-ils mieux être ridicules avec nous que de prendre part aux railleries contre nous : railleries vraiment déplorables et dignes des plus grands châtiments.

N'est-ce pas une chose absolument condamnable qu'une jeune fille, restée vierge jusque-là, élevée dès le bas âge dans le sentiment de la pudeur, soit tout à coup forcée de le déposer, reçoive dès le moment de son mariage des leçons d'impudicité, et soit produite en public par des libertins, des fornicateurs et des débauchés? Quels germes de vice ne seront pas, dès ce moment, déposés dans l'âme de la jeune mariée? L'impudence, l'audace, l'immodestie, l'amour de la vaine gloire ; car elle

désirera voir tous les jours ressembler à celui-ci. Voilà ce qui engendre chez les femmes le goût du luxe et de la dépense, l'indécence, et mille autres vices. Ne m'objectez pas la coutume. Si c'est un mal, il ne faut pas le faire une seule fois ; si c'est un bien, il ne faut jamais le discontinuer. Dites-moi : la fornication est-elle un crime ? Si elle est un crime, la permettrons-nous une seule fois ? Certainement non. Quand on ne la commettrait qu'une fois, elle serait toujours un crime. Donc, si c'est un mal de procurer à une jeune femme de tels plaisirs, on ne doit pas même le faire une fois ; si ce n'est pas un mal, qu'on le fasse toujours.

6. Mais quoi ! direz-vous, blâmez-vous le mariage ? A Dieu ne plaise que je le blâme : je ne suis pas assez fou pour cela. Ce que je blâme, c'est ce qui vient à sa suite, les parfums, le fard, et les autres superfluités de ce genre. Dès ce jour, la jeune mariée s'attirera de nombreux amants, avant même de cohabiter avec son époux. Mais beaucoup admireront sa beauté. Qu'arrivera-t-il alors ? Quand même elle serait chaste, elle aura peine à échapper aux mauvais soupçons ; si au contraire elle se néglige, elle tombera vite dans le piége, initiée dès ce moment aux pensées de libertinage. Nonobstant ces suites fatales, quand le fait n'a pas lieu, des hommes qui ne sont guère au-dessus des animaux, prennent cela pour un affront, et proclament que c'est une indignité, qu'une femme ne soit pas produite en ce jour et exposée aux regards de nombreux spectateurs.

Et c'est ce fait lui-même qu'il fallait envisager comme injurieux, ridicule et comique. Et je sais que c'est nous que beaucoup traiteront d'insensé et de ridicule ; mais je consentirai à être tourné en dérision, s'il en résulte quelque profit. Je serais seulement ridicule si, en vous exhortant à mépriser l'opinion populaire, j'étais moi-même atteint de cette maladie. Voyez maintenant ce qui suit : non-seulement pendant le jour, mais pendant la nuit, ce sont des hommes ivres, à moitié endormis, enflammés par la volupté, qui se disposent à contempler la beauté du visage de la jeune femme. Et ce n'est pas à la maison, mais à travers les rues qu'ils la présentent en spectacle, l'accompagnant jusqu'à une heure très-avancée, avec des flambaux, afin que chacun puisse la voir : ce qui ne tend qu'à lui faire dépouiller pour l'avenir un reste de pudeur. Et on ne s'en tient pas là : on la conduit au milieu de paroles obscènes, usage qui est passé en loi dans la foule. Et des milliers d'esclaves fugitifs, de vauriens, d'hommes perdus, profèrent librement tout ce que le caprice leur inspire, et contre elle et contre l'époux qui doit habiter avec elle ; en tout cela il n'y a rien d'honnête, mais tout y sent l'obscénité. La mariée qui voit et entend tout cela, ne reçoit-elle pas une belle leçon de chasteté ? Et il y a une émulation diabolique entre les acteurs ; c'est à qui l'emportera sur les autres en paroles injurieuses et impudiques, propres à faire rougir les spectateurs ; et en fin de compte, la victoire appartient à celui qui a vomi le plus de turpitudes et d'impudicités.

Je sais que je suis ennuyeux, odieux et importun pour vouloir retrancher ce plaisir de la vie. Aussi je m'attriste en voyant que des choses aussi désagréables puissent passer pour un plaisir. Comment, en effet, ne serait-il pas désagréable d'être accablé d'injures et d'affronts, d'être insulté par la foule en compagnie d'une jeune femme ? Quoi ! si quelqu'un injurie votre épouse sur la place publique, vous mettez tout en mouvement, vous croyez ne pouvoir plus jouir de la vie ; et quand vous vous conduisez honteusement avec elle sous les yeux de toute une ville, vous vous en réjouissez, vous en êtes fier ? Quelle folie ! Affaire d'habitude, direz-vous. Eh ! voilà justement ce qui doit faire verser des larmes, que le démon ait fait passer cela en habitude. Comme le mariage est une chose honorable, destinée à la propagation de notre espèce, et une source de grands biens, ce méchant esprit en ressent un vif chagrin, et sachant qu'il est un remède contre la fornication, il prend d'autres moyens pour introduire toute espèce d'impudicités. Beaucoup de jeunes filles ont été déshonorées dans ces assemblées. Si cela n'arrive pas toujours, le démon se contente, en attendant, que des paroles et des chants obscènes aient déshonoré l'épouse à travers les rues et les places publiques. Et comme tout se passe le soir, de peur que la nuit ne voile ces turpitudes, on allume de nombreux flambeaux qui les mettent dans tout leur jour. Car pourquoi cette foule ? pourquoi l'ivresse ? pourquoi des instruments de musique ? N'est-ce pas évidemment pour que ceux qui sont chez eux ensevelis dans le sommeil soient avertis, s'éveillent

au son des instruments, et se mettent à la fenêtre pour voir passer la comédie ?

Et que dire des chants mêmes, qui ne respirent que la licence, ne célèbrent que des amours illicites, des unions illégitimes, des familles détruites, mille scènes tragiques, et où l'on n'entend que les mots d'amant et d'amante, de bien-aimé et de bien-aimée ? Et le pire encore, c'est qu'il y a là des jeunes filles qui, dépouillant toute pudeur, à l'honneur, ou plutôt à la honte de la mariée, sacrifient leur salut, se conduisent avec indécence parmi des jeunes gens, et, par un satanique accord, prennent part aux chants impurs et aux paroles coupables. Me demanderez-vous encore d'où viennent les adultères ? les fornications ? les profanations du mariage ? Mais, direz-vous, ce ne sont pas les vierges bien nées et pudiques qui se conduisent ainsi. Eh ! puisque vous savez cela avant moi, pourquoi riez-vous de moi ? Si ces coutumes sont bonnes, permettez que celles-ci les pratiquent. Quoi donc ? parce que les autres sont pauvres, ne sont-elles pas aussi des vierges ? ne sont-elles pas obligées d'être chastes ? Est-ce qu'une jeune fille qui danse sur le théâtre, au milieu de jeunes libertins, ne vous semble pas plus dégradée qu'une femme publique ? Si vous ajoutez qu'il n'y a que des servantes qui le fassent, je ne vous fais pas grâce pour autant : car à celles-là encore il ne fallait pas permettre de le faire.

7. Et là est la source de tous les maux : On ne tient plus compte des serviteurs. On a donné un assez grand signe de mépris quand on a dit : C'est un domestique, ce sont des servantes. Et pourtant on entend dire chaque jour : « Dans le Christ, il n'y a plus d'esclave, « ni d'homme libre ». (Gal. III, 28.) Vous ne méprisez ni un cheval, ni un âne, vous mettez tout en œuvre pour qu'ils ne soient pas vicieux ; et vous dédaignez des serviteurs qui ont une âme comme vous ? Que dis-je, des serviteurs ? Vous négligez même vos fils et vos filles. Qu'arrive-t-il ensuite ? Qu'il faut gémir quand ils sont tous perdus ; et souvent, pour comble de malheur, après qu'ils ont dépensé des sommes considérables au milieu de la foule et du tumulte. Ensuite, si un enfant naît du mariage, nous revoyons encore la même folie, et une foule d'usages ridicules. En effet, quand il faut lui donner un nom, on ne le cherche pas parmi ceux des saints, comme le faisaient nos ancêtres ; mais on allume des lampes auxquelles on donne des noms, et celle qui dure le plus laisse le sien au nouveau-né ; c'est une probabilité qu'il vivra longtemps. Et s'il arrive (cas assez fréquent), qu'il meure de mort prématurée, le diable a une belle occasion de rire de s'être joué des parents comme d'enfants niais.

Et que dire des bandelettes et des clochettes attachées à la main, et du cordon rouge, et de cent autres folies de ce genre, quand on devrait uniquement placer l'enfant sous la sauvegarde de la croix ? Mais cette croix qui a converti le monde entier, qui a fait au démon une si cruelle blessure et a ruiné tout son pouvoir, elle est aujourd'hui un objet de mépris ; c'est à une trame, à une chaîne, à des amulettes que l'on confie le salut d'un enfant. Dirai-je quelque chose de plus ridicule encore ? Que personne ne m'accuse d'importunité, si je vais jusque-là. Car celui qui veut retrancher de la pourriture, ne craint pas de salir ses mains. Quelle est donc cette chose ridicule ? Une chose qui n'a l'air de rien (et c'est de quoi je gémis), mais qui est le principe d'une vraie démence, d'une extrême folie. Des femmes, des nourrices, des servantes, mettent de la boue dans de l'eau de bain, y trempent le doigt et en marquent le front de l'enfant ; et si vous leur demandez : Pourquoi cette eau sale, pourquoi cette boue ? On vous répond : C'est pour détourner les mauvais regards, la jalousie et l'envie. Vraiment ! quelle vertu a l'eau sale ! quelle puissance a la boue ! Elle renverse tout l'empire de Satan. Et vous ne rougissez pas ? Vous ne devinez pas enfin les ruses du diable ? Vous ne voyez pas comment il amène peu à peu et dès le premier âge, dans ses filets ? Mais si la boue a tant de vertu, pourquoi ne vous en frottez-vous pas le front, vous homme mûr, et qui avez plus d'envieux qu'un enfant ? Pourquoi ne vous en frottez-vous pas tout le corps ? Si une simple onction sur le front produit de si grands effets, pourquoi ne pas l'étendre au corps entier ? Tout cela est une farce, une comédie satanique, qui ne prête pas seulement à rire, mais précipite en enfer ceux qu'elle séduit.

Rien d'étonnant que de telles choses se passent chez les gentils ; mais qu'elles aient lieu chez les adorateurs de la croix, chez ceux qui participent aux plus hauts mystères secrets, qui possèdent une si haute philosophie :

voilà ce qu'on ne saurait assez déplorer. Dieu vous a honoré de l'huile spirituelle, et vous salissez votre fils avec de la boue? Dieu vous a honoré, et vous vous déshonorez? C'est de la croix, cette invincible protectrice, qu'il faut se signer le front, et vous la rejetez pour tomber dans un égarement diabolique? Et s'il en est parmi vous à qui ces choses paraissent de peu d'importance, qu'ils sachent qu'elles sont l'origine de grands maux, et que Paul n'a point cru devoir les négliger comme insignifiantes. Qu'y a-t-il en effet de moins important pour l'homme que de se couvrir la tête? Et voyez pourtant quel intérêt l'apôtre y attache, avec quelle énergie il le défend, allant jusqu'à dire, entre autres choses, qu'en se couvrant l'homme déshonore sa tête. Mais si un homme déshonore sa tête en la couvrant, comment celui qui frotte de boue un enfant, ne le rend-il pas abominable? Comment, je vous le demande, le remettra-t-il aux mains du prêtre? Comment oserez-vous prier le prêtre de marquer du sceau un front que vous avez enduit de boue? Ne faites pas cela, mes frères, ne le faites pas; mais, dès le bas âge, munissez vos enfants des armes spirituelles; apprenez-leur à se signer le front avec la main; et avant qu'ils le puissent, imprimez-leur vous-mêmes le signe de la croix.

Que dire des autres observances sataniques que, pour leur propre malheur, les sages-femmes emploient dans les douleurs de l'enfantement? Et de celles qui accompagnent la mort et la sépulture : ces gémissements, ces lamentations insensées, ces extravagances sur les tombeaux, ce soin des monuments funèbres, ces troupes inutiles et ridicules de pleureuses, ces jours de remarque, ces entrées, ces sorties? Et voilà la gloire que vous recherchez? Et comment ne serait-ce pas le comble de la folie d'ambitionner les suffrages d'hommes aussi pervertis, aussi désordonnés dans leur conduite, au lieu de recourir à Celui dont l'œil ne dort pas, et de ne s'attacher qu'à son approbation dans nos actes et dans nos paroles? Les louanges de ceux-là ne sauraient nous servir; mais Celui-ci, si nos actions lui sont agréables, nous rendra glorieux ici-bas et nous communiquera, au jour à venir, ses mystérieux trésors. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIII.

NOUS SOMMES, NOUS, INSENSÉS A CAUSE DU CHRIST (IL EST NÉCESSAIRE DE REPRENDRE ICI NOTRE DISCOURS), MAIS VOUS, VOUS ÊTES SAGES DANS LE CHRIST; NOUS SOMMES FAIBLES, ET VOUS ÊTES FORTS; VOUS ÊTES HONORÉS, MAIS NOUS SOMMES MÉPRISÉS. (CHAP. IV, 10, JUSQU'AU VERS. 16.)

ANALYSE.

1. Saint Paul fait voir aux Corinthiens combien leur présomption est déplacée.
2. Saint Paul achève de toucher les Corinthiens en leur montrant une charité d'apôtre, et une tendresse de père.
3-5. Que nous pouvons imiter le Christ. — Applaudissement de l'auditoire. — Portrait de saint Paul et de sa vertu. — Qu'il n'est pas besoin qu'il y ait des persécutions pour être vraiment chrétien. — De la guerre continuelle que nous avons à soutenir contre le démon. — Les richesses ne sont pas un mal lorsqu'on en fait un bon usage.

1. Après avoir parlé avec la plus grande gravité (ce qui blessait plus que toutes les accusations possibles), il reprend la parole avec la dignité qui lui convient. Il a dit plus haut :

« Vous régnez sans nous », et : « Dieu nous a « traités, nous les apôtres, comme les derniers « des hommes, comme des condamnés à « mort » ; il fait voir ensuite comment ils étaient destinés à la mort, en disant : « Nous « sommes insensés, faibles, méprisés ; nous « souffrons la faim et la soif, nous sommes « nus, déchirés à coups de poing, nous n'avons « pas de demeure stable, et nous nous fati- « guons, travaillant de nos mains » : Autant de signes qui indiquaient des docteurs et de véritables apôtres. Les Corinthiens au contraire se glorifiaient de choses tout opposées : de la sagesse, de la gloire, de la richesse, des honneurs. Voulant donc guérir leur enflure, et leur montrer qu'il faut s'humilier de tout cela, bien loin de s'enorgueillir, il les raille d'abord en disant : « Vous régnez sans nous ». C'est-à-dire : Moi j'affirme que ce n'est pas le moment de jouir de l'honneur et de la gloire, comme vous le faites, mais d'être injuriés et persécutés comme nous le sommes. S'il n'en est pas ainsi, et que nous soyons à l'heure des récompenses, comme je le vois (il parle ironiquement), vous, les disciples, vous régnez déjà ; et nous les maîtres et les apôtres, qui devrions les premiers être récompensés, non-seulement nous sommes les derniers d'entre vous, mais nous sommes comme destinés à la mort, c'est-à-dire condamnés. Nous vivons continuellement dans l'ignominie, dans les périls, en proie à la faim, injuriés et chassés comme des fous, et souffrant des maux intolérables. Son but est de leur faire comprendre qu'ils doivent envier le sort des apôtres, c'est-à-dire, les périls et les injures, et non les honneurs et la gloire : car c'est ainsi que l'exige la prédication. Il ne dit cependant point cela directement, pour ne pas leur paraître importun ; mais il exprime ce reproche d'une manière convenable. Si en effet il eût voulu aller droit au but, il aurait dit : Vous vous égarez, vous vous trompez, vous êtes à une grande distance de l'enseignement apostolique ; il faut qu'un apôtre, qu'un ministre du Christ, passe pour insensé, qu'il vive comme nous dans la tribulation et le mépris ; et vous faites précisément le contraire.

Mais ce langage les eût irrités davantage, parce qu'ils y auraient vu l'éloge des apôtres ; et leur audace s'en fût accrue, à raison des reproches de lâcheté, de vaine gloire et d'amour du plaisir. Aussi n'est-ce pas là son procédé ; mais celui qu'il emploie frappe davantage, en blessant moins. C'est pour cela qu'il fait usage de l'ironie, en disant : « Vous, vous « êtes forts et honorés ». En parlant sans ironie, il aurait dit : Il ne peut se faire que l'un passe pour fou, l'autre pour sage ; l'un pour fort, l'autre pour faible, la prédication ne comportant pas les deux. S'il en était autrement, ce que vous dites aurait quelque raison ; mais à cette heure il n'est pas permis de passer pour sage, d'être honoré, de vivre sans périls. Sinon, il faut que Dieu vous ait préférés à nous, vous les disciples à nous les maîtres qui souffrons en mille manières. Si personne n'ose le dire, il ne vous reste qu'à marcher sur nos pas. Et n'allez pas croire, ajoute-t-il, que je ne parle ici que du passé : « Jusqu'à cette heure « nous souffrons la faim et la soif, et nous « sommes nus ». Voyez-vous que telle doit être la vie du chrétien, non pas un jour ou deux, mais toujours ? L'athlète qui a été couronné dans un combat, ne l'est plus dans le second s'il vient à succomber. « Et nous souffrons la « faim », en face de ceux qui vivent dans les délices ; « et nous sommes déchirés à coups « de poing », en face de ceux qui sont bouffis d'orgueil ; « nous n'avons pas de demeure « stable », en face de ceux qui tombent ; « et « nous sommes nus », en face de ceux qui sont riches ; « et nous nous fatiguons », en face des faux apôtres qui ne supportent ni le travail ni le danger, et cependant recueillent le profit. Il n'en est pas ainsi de nous, dit-il ; mais au milieu des dangers du dehors, nous nous livrons à un travail continuel. Et ce qui est plus encore : personne ne peut dire que nous en soyons affligés ni que nous accusions ceux qui nous persécutent : nous leur rendons au contraire le bien pour le mal. Et c'est en cela que consiste la grandeur, et non à souffrir injustement (ce qui est commun à tous les hommes), mais à supporter le mal sans peine et sans aigreur.

2. Et non-seulement nous ne nous affligeons pas, mais nous nous réjouissons. Et la preuve c'est que nous rendons le bien pour le mal. Pour vous convaincre que c'était là la conduite des apôtres, écoutez ce qui suit : « On « nous maudit, et nous bénissons ; on nous « persécute, et nous le supportons ; on nous « blasphème, et nous prions ; nous sommes « devenus jusqu'à présent comme les ordures « du monde » ; c'est-à-dire insensés pour le

Christ. Car celui qui souffre injustement, sans se venger et sans se plaindre, passe aux yeux de ceux du dehors pour un insensé, pour un homme déshonoré et faible. Mais pour ne pas être trop dur en imputant ces souffrances à la ville de Corinthe, que dit-il ? « Nous sommes « devenus les ordures », non de votre ville, mais « du monde »; et encore : « Les ba- « layures rejetées de tous », non pas seulement de vous, mais de tous. Et comme quand il parle de la bonté providentielle du Christ, il laisse de côté la terre, le ciel, toute la création, pour ne mentionner que la croix ; ainsi voulant attirer à lui les Corinthiens, il passe ses miracles sous silence pour ne parler que de ce qu'il a souffert pour eux. Ainsi d'ordinaire quand nous avons éprouvé des injures ou du mépris de la part de quelqu'un, nous ne rappelons pas autre chose que ce que nous avons souffert pour lui. « Les balayures reje- « tées de tous jusqu'à cette heure ». Il frappe un coup violent à la fin. « De tous », non-seulement de nos persécuteurs, mais encore de ceux pour qui nous souffrons persécution : ce qui veut dire : Je leur en suis très-reconnaissant. C'est un signe de vive indignation ; non qu'il se plaigne, mais il veut les frapper. Car il les caresse, malgré les mille sujets de plaintes qu'il pourrait produire. C'est pour cela que le Christ nous ordonne de supporter patiemment les injures, afin de rester sages nous-mêmes et de mieux confondre nos ennemis : ce qu'on obtient plutôt par le silence qu'en rendant injure pour injure.

Ensuite voyant que le coup serait insupportable, il apporte le remède, en disant : « Je n'écris « point ceci pour vous donner de la confusion, « mais je vous avertis comme mes fils bien- « aimés ». Je ne parle pas ici pour vous couvrir de honte. Il dit n'avoir pas fait ce qu'il a réellement fait en paroles ; ou plutôt il dit qu'il l'a fait, mais sans mauvaise intention et sans haine. Car c'est là le meilleur remède : s'excuser d'avoir prononcé une parole, par l'intention que l'on a eue en la prononçant. Il ne lui était pas permis de ne pas parler, parce qu'ils ne se seraient pas corrigés ; mais laisser la plaie sans remède, c'eût été chose pénible : aussi s'excuse-t-il sérieusement. Par là non-seulement la blessure ne disparaît pas, mais elle pénètre plus avant, quand on console de la douleur qu'elle cause. Celui qui la reçoit est plus disposé à se corriger, quand il s'aperçoit qu'elle lui est infligée par charité et non par haine. Ici le langage est très-grave et propre à donner de la confusion. En effet, il ne parle pas comme docteur, comme apôtre, comme un maître ayant des disciples (ce qui eût senti l'autorité), mais il dit : « Je vous avertis comme « mes fils bien-aimés » ; non-seulement comme des fils, mais comme des fils très-chers. C'est leur dire : pardonnez-moi ; s'il y a ici quelque chose de pénible, c'est l'amour qui me l'a dicté. Il ne dit pas : Je vous blâme, mais : « Je « vous avertis ». Or, qui ne supporterait un père affligé et donnant de sages conseils ? Aussi ne s'exprime-t-il de la sorte qu'après avoir frappé le coup.

Quoi donc ! direz-vous, les autres maîtres nous ménagent-ils ? Je ne dis pas cela ; mais ils ne vous traitent pas de cette façon. L'apôtre ne parle pas ici obscurément ; mais il désigne les fonctions, les noms : il parle de maître et de père. « Car eussiez-vous dix mille maîtres « dans le Christ, vous n'avez cependant pas « plusieurs pères ». Ici ce n'est plus sa dignité, mais son immense charité qu'il fait voir ; il ne les blesse plus en ajoutant : « Dans le Christ » ; mais il les console, en appelant maîtres, et non flatteurs, ceux qui supportaient les soucis et les peines, et il leur témoigne sa sollicitude. Aussi ne dit-il pas : Vous n'avez pas plusieurs maîtres, mais : « Plusieurs pères ». Il ne voulait donc pas leur rappeler sa dignité, ni les biens sans nombre qu'ils avaient reçus de lui ; mais tout en accordant que leurs maîtres avaient pris beaucoup de peine à leur occasion (ce qui est le propre d'un maître), il ne se réserve que l'excès de l'amour. Or ceci est le propre d'un père. Il ne dit pas seulement : Personne ne vous aime ainsi (ce qu'il avait droit de dire) ; mais il en produit la preuve de fait. Quel fait ? « C'est moi qui, par l'Evangile, « vous ai engendrés dans le Christ Jésus ». Dans le Christ Jésus : ce n'est donc pas à moi que je l'attribue. De nouveau il frappe sur ceux qui s'attribuaient la gloire de l'enseignement. « Car », leur dit-il, « vous êtes le sceau « de mon apostolat » (I Cor. IX, 2) ; et encore : « Je vous ai plantés », et ici : « Je vous ai en- « gendrés ». Il ne dit pas : J'ai annoncé la parole ; mais : « J'ai engendré », en employant les expressions de la nature. Il n'a qu'un soin : leur montrer l'amour qu'il leur a porté. Ceux-là vous ont attirés d'après mes instructions ; mais si vous êtes fidèles, c'est à moi que vous

le devez. Et de peur que cette expression : « Comme mes fils », ne vous semble une flatterie, il en vient au fait même. « Je vous en « conjure donc : Soyez mes imitateurs, comme « je le suis du Christ ». O ciel ! Quelle confiance de maître ! Quel modèle accompli, puisqu'il le propose à l'imitation des autres ! Du reste il ne parle pas ainsi par orgueil, mais pour montrer que la vertu est facile.

3. Ne me dites pas : Je ne peux pas vous imiter ; vous êtes un maître et un homme distingué. Car il y a moins de distance de vous à moi que de moi au Christ ; et pourtant j'imite le Christ. Quand il écrit aux Ephésiens, il ne se propose pas lui-même pour modèle, mais il les mène d'abord droit au but, en disant : « Soyez les imitateurs de Dieu » (Eph. v, 1) ; ici, comme il parle à des faibles, il s'interpose lui-même. D'autre part il leur fait voir qu'il est possible d'imiter le Christ. En effet, celui qui imite parfaitement le sceau, reproduit le modèle. Voyons donc comment il a imité le Christ. Cette imitation ne demande ni temps ni art, mais seulement de la bonne volonté. Si nous entrons dans l'atelier d'un peintre, nous ne pouvons imiter un tableau quand même nous le regarderions des milliers de fois ; mais le peintre l'imitera rien qu'à en entendre parler. Voulez-vous que nous vous mettions le tableau sous les yeux, et vous tracions la vie de Paul ? Qu'il paraisse donc, ce tableau, beaucoup plus éclatant que les images des rois. Car ce qui est sous nos regards n'est pas un assemblage de pièces de bois ni des toiles étalées, mais l'œuvre de Dieu : une âme et un corps. L'âme est l'ouvrage de Dieu, et non des hommes, et le corps également. Vous avez applaudi ? Ce n'est pas encore le moment ; ce sera dans la suite qu'il faudra applaudir et imiter. Jusqu'ici, ce dont il s'agit est commun à tous les hommes. Une âme, en effet, en tant qu'âme, ne diffère pas d'une autre ; la volonté seule fait la différence. De même que le corps, en tant que corps, ne diffère pas d'un autre, en sorte que celui de Paul ressemble à celui de tout le monde, et que les épreuves seules l'ont rendu plus glorieux : ainsi en est-il de l'âme.

Mettons donc sous vos yeux un tableau, l'âme de Paul. Le tableau était d'abord chargé de poussière et de toile d'araignées[1] ; car il n'y a rien de pire que le blasphème. Mais quand vint Celui qui change tout, il vit que ce n'était point là l'effet de la lâcheté ni de la mollesse, mais de l'ignorance et du défaut des couleurs de la piété, qu'il y avait du zèle mais pas de couleurs (car Paul n'avait pas le zèle selon la science) : alors il lui donne la couleur de la vérité, c'est-à-dire la grâce, et en fait immédiatement un tableau royal. Ayant en effet reçu la couleur et appris ce qu'il ignorait, il n'a pas besoin du temps ; sur-le-champ il devient un artiste parfait. D'abord il montre une tête royale, en prêchant le Christ ; ensuite le corps entier, par une règle de vie sévère. Les peintres s'enferment, et travaillent en repos et avec une grande assiduité, sans ouvrir à personne ; ainsi Paul plaçant son tableau au milieu du monde, ne s'inquiète pas des contradicteurs, ni du tumulte, ni du trouble qui règne autour de lui, et travaille sans obstacle au royal portrait. Aussi disait-il : Nous sommes donnés en spectacle au monde, au moment où il peignait son tableau au milieu de la terre et de la mer, en présence du ciel et du globe entier, du monde sensible et spirituel.

Voulez-vous voir le reste, à partir de la tête ? ou voulez-vous remonter de bas en haut ? Voyez cette statue d'or, bien plus précieuse que l'or, telle qu'elle existe sans doute dans le ciel, non enchaînée par le poids d'un plomb vil, non fixée en un seul lieu ; mais courant de Jérusalem jusqu'en Illyrie, puis partant pour l'Espagne, et portée comme sur des ailes à travers le monde entier. Quoi de plus beau que ces pieds qui ont parcouru toutes les contrées éclairées par le soleil ? Le prophète avait prédit cette beauté, quand il disait : « Qu'ils sont « beaux les pieds de ceux qui annoncent la « paix ! » (Is. LII, 7.) Voyez-vous comme ces pieds sont beaux ? Voulez-vous aussi voir sa poitrine ? Venez, je vous la montrerai, et vous vous convaincrez qu'elle est beaucoup plus belle que ces pieds déjà si beaux, et plus belle encore que celle de l'ancien Législateur. Moïse, il est vrai, porta les tables de pierre ; mais celui-ci possédait le Christ en lui-même, et portait l'image du roi et du propitiatoire ; il était donc plus honorable que les chérubins. La voix qui sortait du propitiatoire n'était point comparable à celle-ci ; elle ne parlait guère que des choses sensibles ; celle de Paul exprime des choses plus élevées que les cieux ; l'une ne

[1] Allusion à l'état de saint Paul avant sa conversion.

s'adressait qu'aux Juifs, l'autre s'adresse au monde entier ; la première sortait d'objets inanimés, la seconde d'une âme douée de vertu.

4. Le propitiatoire était plus splendide que le ciel ; ce n'étaient point des astres divers ni des rayons du soleil qui faisaient son éclat, mais il possédait le soleil lui-même qui de là envoyait ses rayons. Quelquefois des nues en passant attristent notre ciel ; cette poitrine n'a point subi de tels orages ; ou plutôt elle en a souvent subi, mais son éclat n'en a point été obscurci ; au milieu des épreuves et des périls elle gardait sa splendeur. Aussi, chargé de fers, s'écriait-il : « La parole de Dieu n'est pas « enchaînée ». (II Tim. II, 9.) Ainsi, par sa langue, il envoyait toujours des rayons ; jamais la crainte, jamais le danger n'ont assombri sa poitrine. Peut-être cette poitrine semble-t-elle laisser les pieds loin derrière elle ; mais ces pieds sont beaux en tant que pieds, et, comme poitrine, cette poitrine est belle. Voulez-vous voir la beauté de son estomac ? Ecoutez ce qu'il dit de lui-même : « Si ce que je « mange scandalise mon frère, je ne mangerai « jamais de chair ». (I Cor. V, 13.) Il est bon de ne pas manger de chair, de ne pas boire de vin ou quoi que ce soit qui puisse offenser, scandaliser ou affaiblir votre frère. « Les ali- « ments sont pour l'estomac, et l'estomac pour « les aliments ». (Id. VI, 13.) Quoi de plus beau que cet estomac ainsi exercé au calme, à toute espèce de tempérance, à souffrir l'abstinence, la faim et la soif ? Comme un cheval bien dressé et portant une bride d'or, ainsi cet estomac allait en mesure après avoir dompté les besoins de la nature : car le Christ marchait en lui. Il est évident que par cette tempérance tous les autres vices étaient détruits. Maintenant voulez-vous voir ses mains, les mains d'aujourd'hui ? Ou voulez-vous d'abord voir celles d'autrefois ? Naguères entrant dans les maisons, il traînait hommes et femmes, non avec des mains d'homme, mais avec celles de quelque bête fauve. Mais dès qu'il eut reçu les couleurs de la vérité et la science spirituelle, ses mains ne furent plus celles d'un homme, elles furent toutes spirituelles, enchaînées tous les jours ; frappées elles-mêmes mille fois, elles ne frappèrent plus personne. Une vipère les respecta un jour, car ce n'étaient plus des mains d'homme ; aussi n'osa-t-elle les toucher. Voulez-vous aussi connaître ce dos, si semblable aux autres membres ? Ecoutez ce qu'il en dit : « Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante « coups de fouet, moins un ; j'ai été trois fois « battu de verges, j'ai été lapidé une fois, trois « fois j'ai fait naufrage ; j'ai été un jour et une « nuit dans les profondeurs de la mer ». (II Cor. XI, 24, 25.)

Mais pour ne pas nous jeter dans un abîme sans fond et être ballottés en tout sens, en prenant chacun de ses membres en particulier, quittons son corps et contemplons une autre beauté, à savoir, celle de ses vêtements que les démons mêmes respectaient au point de s'enfuir, et qui guérissaient les maladies. Partout où Paul apparaissait, tout cédait, tout disparaissait, comme en présence du conquérant de la terre. Et comme ceux qui ont reçu beaucoup de blessures dans le combat, frémissent au seul aspect des armes de leur vainqueur ; ainsi les démons prenaient la fuite, à la seule vue de sa ceinture. Et maintenant où sont les riches, ceux qui s'enorgueillissent de leur fortune ? Où sont ceux qui étalent leurs dignités et leurs somptueux vêtements ? En les comparant à ceux-là, ils verront que tout ce qu'ils possèdent est de l'argile et de la boue. Et que parlé-je de vêtements et de richesses ? On me donnerait l'empire du monde entier, que je croirais l'ongle de Paul plus fort que ma puissance ; sa pauvreté au-dessus de tout plaisir, ses humiliations au-dessus de toute gloire, sa nudité au-dessus de toute richesse, les soufflets imprimés à sa tête sacrée au-dessus de toute licence, les pierres qu'il a reçues au-dessus de tout diadème. Ambitionnons cette couronne, ô mes bien-aimés, et bien qu'il n'y ait pas de persécution, cependant préparons-nous. Car ce ne sont pas seulement les persécutions qui ont rendu cet homme glorieux ; il disait lui-même : « Je châtie mon « corps » (I Cor. IX, 27) ; ce qui peut se faire sans persécution. Et il nous exhortait à n'avoir aucun souci de la chair, quant à ses convoitises ; il disait encore : « Ayant la nourriture « et le vêtement, contentons-nous-en ». (I Tim. VI, 8.)

Or, pour cela, il n'y a pas besoin de persécutions. Il engageait aussi les riches à la modération, en disant : « Ceux qui veulent de- « venir riches tombent dans la tentation ». (Ib. 9.) Si nous voulons ainsi nous exercer et entrer en lutte, nous serons couronnés, et bien qu'il n'y ait pas de persécutions, nous

recevrons une riche récompense; mais si nous engraissons notre corps et menons une vie de pourceau, même au sein de la paix nous commettrons bien des fautes, et nous nous attirerons du déshonneur. Ne voyez-vous pas contre qui nous avons à combattre? Contre des puissances incorporelles. Comment donc, nous qui sommes chair, en triompherons-nous? S'il faut manger sobrement quand on combat contre des hommes, à plus forte raison pour lutter contre les démons. Mais si nous sommes enchaînés par l'embonpoint et la richesse, comment vaincrons-nous nos ennemis? Car c'est un lien que la richesse: un lien bien lourd pour ceux qui ne savent pas en user; un tyran cruel et inhumain qui n'a d'autre but que de perdre ses esclaves. Mais, si nous le voulons, nous détrônerons ce barbare tyran; nous en ferons notre serviteur, au lieu de notre maître. Et comment cela? En distribuant nos richesses à tout le monde. Tant que l'opulence nous trouve seuls à seuls, comme un brigand dans un lieu isolé, elle nous fait tous les maux possibles; mais quand nous l'aurons produite en public, elle ne nous dominera plus, parce qu'elle sera enchaînée de tous côtés.

5. Je ne prétends point dire par là que la richesse soit un péché; mais le péché est de ne la pas distribuer aux pauvres et d'en faire mauvais usage. Dieu n'a rien créé de mauvais; tout ce qu'il a fait est bon; les richesses sont donc aussi un bien, à condition qu'elles ne domineront point ceux qui les possèdent, et qu'elles feront disparaître la pauvreté du prochain. La lumière qui ne dissipe pas les ténèbres, mais les augmente, n'est pas bonne; je n'appellerai pas non plus bonnes les richesses qui augmentent la pauvreté au lieu de la détruire. Le riche ne cherche pas à recevoir, mais à donner; s'il demande, il n'est plus riche, mais pauvre. Les richesses ne sont donc point un mal; mais le mal c'est cette étroitesse d'esprit qui transforme la richesse en pauvreté. Ces sortes de riches sont plus malheureux que ceux qui mendient dans les rues, que les aveugles et les estropiés; ces hommes somptueusement vêtus de soie sont au-dessous du pauvre couvert de mauvais haillons; ces mortels qui s'avancent fièrement sur la place publique sont plus à plaindre que les mendiants qui hantent les carrefours, entrent dans les cours, et crient, et demandent l'aumône d'en bas. Car ceux-ci louent Dieu et profèrent des paroles propres à exciter la pitié et pleines de sagesse; aussi en avons-nous compassion et leur tendons-nous la main sans jamais les accuser. Mais les mauvais riches tiennent le langage de la cruauté, de l'inhumanité, de la rapine et d'une convoitise satanique; aussi sont-ils odieux et ridicules aux yeux de tout le monde. Dites-moi un peu : lequel paraît honteux chez tous les hommes de demander aux riches, ou de demander aux pauvres? Aux pauvres, évidemment. Eh bien! c'est ce que font les riches; car ils n'oseraient s'adresser à de plus riches qu'eux. Or ceux qui mendient, demandent aux riches : le mendiant demande au riche et non au mendiant; mais le riche violente le pauvre.

Autre question : lequel est le plus honnête de recevoir de personnes qui donnent volontiers et de bonne grâce, ou d'arracher par force et avec importunité? Evidemment il est plus convenable de ne point forcer les répugnances. Et pourtant les riches les forcent. Car tandis que les pauvres reçoivent de gens qui leur donnent de bon cœur et librement, tout ce que les riches reçoivent leur est donné à contre-cœur et par contrainte : ce qui est l'indice d'une plus grande pauvreté. Si personne ne voulait s'asseoir à une table, où il ne serait pas vu de bon œil par celui qui l'aurait invité, comment serait-il convenable d'extorquer de l'argent par force? N'écartons-nous pas, ne fuyons-nous pas les chiens qui aboient, parce qu'ils nous fatiguent par leur importunité? Ainsi font les riches. Mais, dira-t-on, il vaut mieux que la crainte accompagne le don. Et moi je dis qu'il n'y a rien de plus honteux : c'est le comble du ridicule de tout mettre en mouvement pour obtenir quelque chose. Souvent, par peur, nous avons jeté au chien ce que nous tenions à la main. Lequel, dites-moi, est le plus honteux de mendier en haillons ou en habits de soie? Quel pardon mérite le riche qui flatte de vieux pauvres pour en obtenir ce qu'ils possèdent, bien qu'ils aient des enfants? Si vous voulez encore, examinons les paroles que prononcent les riches et les pauvres quand ils mendient. Que dit le pauvre? Que celui qui donne l'aumône ne doit pas la donner avec parcimonie, parce que ce qu'il donne vient de Dieu, et que Dieu est bon et lui en rendra davantage : langage plein de sagesse et qui renferme une exhortation et un

conseil. Il vous prie, en effet, de lever les yeux vers le Seigneur, et il vous ôte la crainte de la pauvreté pour l'avenir : on peut voir un grand enseignement dans les paroles des mendiants.

Que disent les riches, au contraire? Ils parlent comme des pourceaux, des chiens, des loups et des autres bêtes sauvages. Les uns parlent de tables, de mets, d'assaisonnements, de vins de toute espèce, de parfums, de vêtements, de tout ce qui concerne les folies du luxe; les autres parlent d'usures et de prêts; et, fabricant des billets où les dettes sont portées à un chiffre monstrueux, et qui sont supposés dater des pères et des grands-pères, ils prennent à l'un sa maison, à l'autre son champ, à cet autre son esclave et tout ce qu'il possède. Et que dire de ces testaments écrits avec du sang plutôt qu'avec de l'encre? Au moyen de terreurs paniques ou de quelques légères promesses, ils déterminent de petits propriétaires à les choisir pour héritiers, au détriment de proches souvent accablés par la pauvreté. Cette fureur, cette cruauté, ne dépassent-elles pas celles des bêtes féroces? Je vous en prie donc, fuyons de telles richesses, source de honte et de meurtres; acquérons les richesses spirituelles, cherchons les trésors qui sont dans le ciel. Ceux qui les possèdent sont certainement riches, ils vivent dans l'abondance, ils jouissent des biens de la terre et de ceux du ciel. En effet, celui qui veut être pauvre selon Dieu, voit toutes les portes s'ouvrir devant lui. Chacun donne à celui qui, par amour pour Dieu, ne possède rien; mais celui qui veut acquérir même peu de chose au prix de l'injustice, se ferme toutes les portes. Afin donc d'obtenir les richesses de ce monde et celles de l'autre, choisissons la richesse solide et immortelle. Puissions-nous y parvenir tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIV.

C'EST POURQUOI JE VOUS AI ENVOYÉ TIMOTHÉE, QUI EST MON FILS BIEN-AIMÉ ET FIDÈLE DANS LE SEIGNEUR; IL VOUS RAPPELLERA MES VOIES EN JÉSUS-CHRIST. (CHAP. IV, 17, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

ANALYSE.

1. Pourquoi saint Paul fait porter sa lettre par son disciple Timothée.
2. Que les œuvres valent mieux que les paroles.
3. Comment s'acquiert le royaume des cieux. — Ce n'est pas vouloir le bien que de le vouloir faiblement et sans rien faire. — Pourquoi Dieu a donné à l'homme le libre arbitre.
4. Que la vertu est plus aisée que le vice. — Qu'un pauvre qui ne désire rien est préférable à un riche cupide.
5. Insatiabilité des avares; maux qu'elle cause.

1. Considérez ici, je vous prie, une âme généreuse, plus ardente, plus vive que le feu. Il aurait voulu être chez les Corinthiens, si malades et si divisés. Car il savait combien sa présence était utile à ses disciples, combien son absence leur était nuisible. Il indique le premier point dans sa lettre aux Philippiens, quand il leur dit : « Non-seulement en ma « présence, mais bien plus encore en mon « absence, comme en ce moment, opérez votre « salut avec crainte et tremblement » (Phil. II, 12); et le second quand il dit encore dans

cette lettre-ci : « Quelques-uns s'enflent en « eux-mêmes, comme si je ne devais plus « venir vous voir; mais je viendrai (18, 19) ». Il avait donc hâte, il avait le désir de venir; mais comme cela n'était pas possible pour le moment, il les corrige par la promesse de son arrivée, et aussi par l'envoi de son disciple. « C'est pourquoi », leur dit-il, « je vous ai « envoyé Timothée ». — « C'est pourquoi » : qu'est-ce à dire? Parce que j'ai soin de vous comme de mes enfants, parce que c'est moi qui vous ai engendrés. Et la lettre est accompagnée de la recommandation de la personne : « Qui est mon fils bien-aimé et fidèle dans le « Seigneur ». Il dit cela, et pour montrer l'amour qu'il lui porte et pour les préparer à le recevoir honorablement. Il ne dit pas simplement « fidèle », mais « fidèle dans le Sei- « gneur », c'est-à-dire, dans tout ce qui est selon Dieu. Or, si c'est une gloire d'être fidèle dans les choses temporelles, à plus forte raison de l'être dans les choses spirituelles. Et si Timothée est le fils bien-aimé de Paul, songez à ce que doit être l'amour de Paul pour les Corinthiens, en faveur de qui il s'en sépare! Mais s'il est fidèle, il règlera tout d'une manière irréprochable. « Qui vous rappellera ». Il ne dit pas : Il vous enseignera, de peur qu'ils ne trouvassent mauvais de recevoir ses leçons. Aussi dit-il à la fin : « Car il travaille « comme moi à l'œuvre de Dieu » (xvi, 10), de peur que quelqu'un ne le méprise. Car il n'y avait pas de jalousie chez les apôtres : ils n'avaient qu'une chose en vue, l'édification de l'Eglise; et si l'ouvrier était de moindre valeur, ils le soutenaient et l'aidaient avec le plus grand dévouement. C'est pour cela qu'il ne se contente pas de dire : « Il vous rappel- « lera »; mais voulant couper court à leur jalousie (car Timothée était jeune), il ajoute : « Mes voies »; non pas les siennes, mais les miennes, c'est-à-dire, les règlements, les périls, les coutumes, les lois, les prescriptions, les canons des apôtres et tout le reste. Comme il a dit plus haut : « Nous sommes nus, souf- « fletés; nous n'avons pas de demeure stable », il ajoute : « Il vous rappelera tout cela ainsi que « les lois du Christ », afin de détruire les hérésies.

Puis reprenant son sujet, il continue : « Mes « voies en Jésus-Christ »; rapportant tout au maître, suivant son usage, et voulant rendre digne de foi ce qui doit suivre, car il ajoute : « Selon ce que j'enseigne partout, dans toutes « les églises ». Je ne vous ai rien dit de nouveau : toutes les autres églises m'en rendent témoignagne. Il affirme que ses voies sont en Jésus-Christ, pour montrer qu'elles n'ont rien d'humain et qu'avec le secours d'en-haut il fait tout en règle. Après avoir dit cela et les avoir guéris, sur le point d'accuser l'incestueux, il reprend le langage de la colère, non qu'il soit réellement fâché, mais dans le but de les corriger; et laissant de côté le coupable, il s'adresse aux autres, comme s'il jugeait celui-là indigne qu'on lui parlât : procédé dont nous usons nous-mêmes à l'égard de serviteurs qui nous ont grandement offensés. Après avoir dit : « Je vous envoie Timothée », pour prévenir la négligence où ils pourraient tomber, voyez ce qu'il ajoute : « Quelques-uns « s'enflent en eux-mêmes, comme si je ne de- « vais plus venir vous voir ». Par là, il les attaque, eux et quelques autres, en ébranlant leur orgueil. Car c'est le propre de ceux qui ambitionnent le pouvoir, d'être arrogants en l'absence du maître. Quand il s'adresse à la multitude, voyez comme il cherche à inspirer la honte; mais quand il s'adresse aux auteurs du mal, son langage est bien plus violent. A ceux-là il dit : « La balayure rejetée de tous », puis, dans le but de les adoucir : « Ce n'est « point pour vous donner de la confusion que « j'écris ceci ». A ceux-ci il dit : « Quelques- « uns s'enflent en eux-mêmes, comme si je ne « devais plus venir vous voir », montrant que l'arrogance est le fait d'une âme puérile; en effet, les enfants se relâchent en l'absence du maître. C'est ce qui est indiqué ici, et, aussi, que la présence de ce même maître suffit à faire tout rentrer dans l'ordre.

2. Car comme la présence du lion terrifie les animaux, ainsi celle de Paul épouvante les fléaux de l'Eglise. Voilà pourquoi il ajoute : « Mais je viendrai vers vous bientôt, si le Sei- « gneur le veut ». S'en tenir à ces paroles n'eût paru qu'une menace; mais promettre lui-même et exiger d'eux la démonstration par les œuvres, voilà qui est d'une grande âme. Aussi ajoute-t-il : « Et je connaîtrai non quel « est le langage de ceux qui sont pleins d'eux- « mêmes, mais quelle est leur vertu ». Car leur arrogance avait pris sa source, non dans leurs succès propres, mais dans l'absence du maître : ce qui était un signe de mépris. C'est pourquoi après avoir dit : « Je vous ai envoyé

« Timothée », il n'ajoute pas tout d'abord : « Je viendrai »; mais il commence par les accuser de s'enfler en eux-mêmes, puis il dit : « Je viendrai ». Si cette parole avait précédé l'accusation, il eût eu l'air de s'excuser comme s'il n'eût pas été abandonné; ce n'eût pas été une menace, et on n'y aurait pas ajouté foi; mais comme elle suit l'accusation, elle le rend digne de foi et terrible. Et voyez sa fermeté et son assurance! Il ne dit pas seulement : « Je « viendrai »; mais : « Si le Seigneur le veut », et il ne détermine pas le temps. Car comme il pouvait éprouver du retard, il veut que l'incertitude les tienne en suspens et en crainte. Mais de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement, il ajoute : « Bientôt ».

« Et je connaîtrai non quel est le langage « de ceux qui sont pleins d'eux-mêmes, mais « quelle est leur vertu ». Il ne dit pas : Je connaîtrai la sagesse ni les signes; que dit-il donc? « Non quel est le langage », abaissant l'un, et relevant l'autre. Et en attendant, il s'adresse à ceux qui prenaient le parti de l'incestueux. Si, en effet, il se fût adressé à celui-ci, il n'aurait pas dit « vertu », mais œuvres : lesquelles étaient perverses chez lui. Et pourquoi ne vous inquiétez-vous pas de l'éloquence? Ce n'est pas que j'en sois dépourvu, mais, pour nous, tout consiste dans la vertu. Comme dans les combats le succès n'est pas pour ceux qui parlent beaucoup, mais pour ceux qui agissent; de même ici la victoire n'est point le résultat des paroles, mais des œuvres. C'est leur dire : vous êtes fier de votre éloquence ; s'il s'agissait maintenant d'un combat de rhéteurs, vous auriez raison d'être content de vous; mais si c'est une lutte d'apôtres prêchant la vérité et la confirmant par des miracles, pourquoi vous enfler d'une chose superflue qui n'est rien, qui ne peut servir à rien dans l'état présent? Qu'est-ce, en effet, qu'une vaine parade de mots pour ressusciter un mort, chasser les démons, ou opérer tout autre prodige? Or, c'est là ce qu'il faut maintenant, c'est par là que notre œuvre s'accomplit. Aussi ajoute-t-il : « Car ce n'est « pas dans les paroles que consiste le royaume « de Dieu, mais dans la vertu ». C'est-à-dire : Ce n'est pas par les paroles que nous avons vaincu, mais par les signes, et parce que notre enseignement est divin, parce que nous annonçons le royaume des cieux, et que nous donnons pour preuve principale les miracles que nous faisons par la vertu de l'Esprit. Si donc ceux qui s'enflent maintenant veulent être grands, qu'ils fassent voir cette vertu; quand je serai arrivé, qu'ils ne m'offrent pas une vaine pompe de langage : cet art est pour nous sans valeur.

« Que voulez-vous? que je vienne à vous « avec une verge, ou avec charité et mansué« tude? » Ces paroles sont tout à la fois effrayantes et pleines de douceur. Dire : « Je « connaîtrai », c'était se contenir ; mais dire : « Que voulez-vous? que je vienne à vous avec « une verge? » c'est monter sur sa chaire de docteur, parler de là et prendre toute l'autorité. Qu'est-ce que cela veut dire : « Avec une « verge? » C'est-à-dire : avec la punition, avec le châtiment ; c'est-à-dire : je tuerai, je frapperai de cécité; ce que Pierre a déjà fait à Saphire, et lui-même à Elymas le magicien. Maintenant il ne parle plus comme se mettant à leur niveau, mais d'un ton d'autorité. Dans sa seconde lettre, il parle de la même manière quand il dit : « Est-ce que vous voulez éprou« ver celui qui parle en moi, le Christ? » (II Cor. XIII, 3.) « Que je vienne avec une « verge ou avec charité ». Quoi! cette verge ne serait-elle pas celle de la charité? Certainement si ; mais il parle de la sorte parce que la charité ne se résout qu'avec peine à punir. Quand il s'agit de châtiment il ne dit plus : En esprit de douceur, mais : « avec une verge ». Et pourtant tout se faisait dans l'Esprit, qui est tout à la fois un Esprit de douceur et un Esprit de sévérité ; mais il ne l'appelle pas ainsi et préfère lui donner un nom plus doux. C'est pour cela que Dieu, bien qu'il punisse, est appelé souvent miséricordieux, patient, riche en pitié et en miséricordes ; et c'est à peine si, une fois ou deux, rarement au moins, on dit qu'il punit, et encore ne le dit-on que dans l'occasion et par nécessité. Et voyez la sagesse de Paul. Il a l'autorité, et pourtant il leur laisse le choix, disant : « Que voulez-vous? » La chose est en votre pouvoir. Et en réalité il dépend de nous de tomber en enfer ou d'obtenir le royaume du ciel ; ainsi Dieu l'a voulu. « Voilà « l'eau et le feu ; étendez à votre choix la main « vers l'un ou l'autre ». (Eccli. XV, 16.) Et encore : « Si vous le voulez, et si vous m'écou« tez, vous mangerez les biens de la terre ». (Is. I, 19.)

3. Quelqu'un dira peut-être : Je le veux. Au fait, personne n'est assez insensé pour ne pas

vouloir; mais vouloir ne suffit pas. — Vouloir suffit, si vous voulez comme il faut, si vous faites ce qu'il faut faire quand on veut; mais votre volonté n'est pas forte. Etudions cela dans d'autres sujets, si vous le voulez. Dites-moi : pour épouser une femme, est-ce assez de le vouloir? Non certainement : il faut chercher des entremetteuses, intéresser ses amis à l'affaire, se procurer de l'argent. Il ne suffit pas à un marchand de vouloir et de rester chez lui; mais il faut louer un navire, se fournir de pilotes et de rameurs, emprunter de l'argent, et s'informer soigneusement des lieux et du prix des marchandises. Comment donc ne serait-il pas absurde de se donner tant de peine pour les choses de la terre et de se contenter de la volonté pour acheter le royaume du ciel? bien plus, de ne pas même montrer une véritable bonne volonté? Car celui qui veut comme il faut, fait tout ce qui peut le conduire à son but. En effet, quand la faim vous force à manger, vous n'attendez pas que les aliments viennent d'eux-mêmes à vous, mais vous faites tout pour vous les procurer; quand vous avez soif ou froid, ou que vous éprouvez tout autre besoin, vous êtes également actif et empressé à soigner votre corps. Faites-en autant pour le royaume des cieux, et vous l'obtiendrez sûrement. Dieu vous a donné le libre arbitre précisément pour que vous ne l'accusiez pas de vous avoir contraint. Et vous vous fâchez de ce qui fait votre honneur! J'en ai, en effet, entendu beaucoup dire : Pourquoi m'a-t-il rendu maître de ma propre volonté? Quoi! devait-il vous amener au ciel pendant que vous dormez ou que vous sommeillez, que vous vous adonnez à tous les vices, que vous vivez dans la volupté ou dans les plaisirs de la table? Mais vous ne vous seriez pas abstenu du mal. Car si vous ne vous en abstenez pas sous le coup de ses menaces; ne seriez-vous pas devenu plus lâche et beaucoup plus vicieux, s'il vous avait proposé le ciel pour récompense? Et vous ne pouvez pas dire : Il m'a fait voir des biens et ne m'a pas aidé à les acquérir, car il vous promet de grands secours. Mais, dites-vous, la vertu est désagréable et pénible, tandis qu'un grand plaisir se mêle au vice; l'un est large et spacieux, et l'autre étroite et resserrée. Eh! dites-moi : en fut-il ainsi dès le commencement? C'est malgré vous que vous parlez ainsi de la vertu; tant la vérité a de force!

S'il y avait deux chemins dont l'un conduisît à une fournaise, et l'autre à un jardin, et que le premier fût large et le second étroit, lequel choisiriez-vous? Vous aurez beau disputer et contredire, même jusqu'à l'impudence, vous ne détruirez pas des vérités acceptées de tous. Je m'efforcerai de vous prouver, par des exemples sensibles, qu'il faut choisir la voie qui est rude au commencement et ne l'est plus à la fin. Si vous le voulez, commençons par les arts; ils sont très-pénibles d'abord et deviennent ensuite lucratifs. Mais, dites-vous, personne ne s'y applique sans y être forcé; si le jeune homme était maître de lui-même, il aimerait mieux vivre tout d'abord dans les délices, au risque de beaucoup souffrir à la fin, que de commencer par vivre misérablement pour recueillir plus tard les fruits de ses travaux. Donc c'est là une pensée d'enfant, d'orphelin, l'inspiration d'une paresse puérile; la conduite opposée est celle de la prudence et du courage. Donc si nous ne sommes pas enfants par le caractère, nous n'imiterons pas l'enfant privé de ses parents ou de sa raison, mais celui qui a son père. Donc il faut dépouiller cet esprit puéril, ne pas accuser les choses, et donner à la conscience un guide qui ne lui permette pas de se livrer à la bonne chère, mais l'oblige à courir et à combattre. Comment ne serait-il pas absurde que des enfants dépensassent leurs peines et leurs sueurs à des métiers dont les débuts sont laborieux et les profits ne viennent qu'à la fin, et que nous tinssions une toute autre conduite dans les affaires spirituelles?

Et encore, dans les questions matérielles, n'est-on pas toujours sûr d'arriver à un bon résultat. Car une mort prématurée, la pauvreté, la calomnie, les vicissitudes des événements, et beaucoup d'autres causes semblables, peuvent nous priver des fruits de nos longs travaux. Et quand on atteint le but, on n'en retire pas grand avantage, puisque tout disparaît avec la vie présente. Mais ici nous ne courons pas pour des objets stériles et passagers, nous n'avons rien à craindre pour le résultat; nous espérons, après le départ de cette vie, des biens plus grands et plus solides. Quel pardon, quelle excuse y a-t-il donc pour ceux qui ne veulent pas travailler à acquérir la vertu? On demande encore : Pourquoi la voie est-elle étroite? On ne laisse pas entrer un débauché, un ivrogne, un libertin dans les palais des

princes de la terre; et vous voudriez qu'on entrât dans le ciel avec la licence, la volupté, l'ivrognerie, l'avarice et tous les autres vices! Cela est-il acceptable?

4. Ce n'est pas cela que je veux dire, reprend-on; mais pourquoi le chemin de la vertu n'est-il pas large? Si nous le voulons, il est très-facile. Lequel est le plus facile, dites-moi, de percer les murailles, pour voler le bien d'autrui et être ensuite jeté en prison; ou de se contenter de ce que l'on a et de vivre sans crainte? Et je n'ai pas tout dit. Lequel est le plus facile, dites-moi encore, de voler tout le monde, de jouir un moment d'une partie de ses vols, puis d'être torturé et flagellé éternellement; ou de vivre quelque temps dans une honnête pauvreté, pour jouir ensuite d'un bonheur sans fin? Ne parlons pas encore de profit, mais de facilité.

Lequel est le plus doux d'avoir eu un songe agréable et d'être réellement puni, ou d'avoir eu un songe pénible et de jouir du bonheur? N'est-ce pas évidemment ce dernier cas? Comment donc appelez-vous la vertu âpre et difficile? Elle l'est, en effet, eu égard à notre indolence. Mais le Christ nous dit qu'elle est facile et douce. Ecoutez-le : « Mon joug est « doux et mon fardeau léger ». (Matth. xi, 30.) Et si vous ne sentez pas qu'il est léger, c'est que vous n'avez pas l'âme forte. Car comme tout ce qui est lourd lui devient léger quand elle est forte, ainsi tout ce qui est léger lui devient lourd quand elle ne l'est pas. Qu'y avait-il de plus agréable que la manne, de plus facile à préparer? Pourtant les Juifs se dégoûtaient de cette délicieuse nourriture. Quoi de plus cruel que la faim et que toutes les souffrances endurées par Paul? Et il tressaillait de joie, et il se réjouissait, et il disait : « Maintenant je me réjouis dans mes souf- « frances ». (Col. i, 24.) A quoi cela tient-il? A la différence des âmes. Si votre âme est ce qu'elle doit être, vous verrez la facilité de la vertu. Quoi, direz-vous, la vertu devient facile par la disposition de l'âme? Pas uniquement pour cela, mais aussi par sa nature. — En effet, si elle était toujours difficile et le vice toujours facile, ceux qui sont tombés auraient raison de dire que le vice est plus facile que la vertu; mais si l'une est difficile et l'autre facile au commencement, et qu'à la fin ce soit tout le contraire, et que cette fin, heureuse ou malheureuse, doive durer éternellement, lequel, dites-moi, est le plus facile à choisir? Pourquoi donc un grand nombre d'hommes ne choisissent-ils pas le plus facile? Parce que les uns ne croient pas, et que les autres, tout en croyant, ont le jugement perverti, et préfèrent une jouissance éphémère à un bonheur éternel. — Donc c'est plus facile. — Cela n'est pas plus facile, mais c'est l'effet de la faiblesse de l'âme. Comme les fiévreux aiment à boire de l'eau froide, non parce qu'une jouissance d'un moment est préférable à une longue souffrance, mais parce qu'ils ne peuvent contenir un désir déraisonnable; ainsi en est-il ici; tellement que si on les conduisait au supplice au milieu du plaisir, ils n'y voudraient point consentir. Voyez-vous combien le vice est plus facile? Si vous le voulez, examinons encore ici la nature des choses. Quoi de plus doux, dites-moi, quoi de plus facile? Mais ne jugeons point d'après la passion de la multitude; car ce ne sont pas les malades, mais ceux qui se portent bien qu'on doit consulter. Quand vous me montreriez des milliers de fiévreux, recherchant ce qui est contraire à leur santé, au risque de souffrir ensuite, je n'accepterais pas leur manière de voir. Lequel est le plus facile, dites-moi, d'ambitionner de grandes richesses, ou d'être au-dessus de cette ambition? C'est ce dernier point, ce me semble; et si vous n'êtes pas de mon avis, allons au fond des choses. Supposons un homme qui désire beaucoup et un homme qui ne désire rien : lequel de ces deux états vaut le mieux, lequel est le plus honorable?

5. Mais laissons cela de côté : il est incontestable que le dernier est plus honorable que l'autre; mais ce n'est point là la question; il s'agit de savoir lequel des deux vit le plus facilement, le plus agréablement. Or l'avare ne jouit pas même de ce qu'il a; il ne voudrait pas dépenser ce qu'il aime; il couperait lui-même sa chair et en jetterait au loin les morceaux plutôt que de jeter son or; tandis que celui qui méprise les richesses a au moins cet avantage qu'il jouit en toute liberté et sécurité de ce qu'il possède, et s'estime plus que ses biens. Maintenant, lequel est le plus agréable, de jouir tranquillement de ce qu'on a, ou d'être esclave de la richesse jusqu'à n'oser toucher à ce que l'on possède? C'est à peu près, ce me semble, comme si deux hommes avaient chacun une femme qu'ils aimassent

beaucoup, et que l'un eût la faculté de jouir de la sienne, tandis que ce pouvoir serait refusé à l'autre. Je dirai encore autre chose pour faire voir combien la vertu procure de joie et le vice de tristesse. Jamais l'avare ne modèrera sa passion, ni par la considération qu'il ne peut pas s'emparer du bien de tout le monde, ni parce qu'il regarde comme rien tout ce qu'il possède ; au contraire, celui qui méprise l'argent, regarde tout comme superflu, et n'est point tourmenté par des désirs insatiables. Car il n'est pas de supplice pareil à celui d'un désir inassouvi ; ce qui est l'indice d'un sens étrangement perverti.

Voyez en effet : Celui qui désire de l'argent et en possède déjà beaucoup, est aussi tourmenté que s'il n'avait rien. Or, quoi de plus compliqué qu'une telle maladie? Non-seulement elle est grave par elle-même, mais encore parce que, tout en possédant, on ne semble rien posséder, et qu'on est tourmenté comme si l'on n'avait réellement rien ; possédât-on les biens de tout le monde, on n'en serait que plus malheureux ; si l'on a cent talents, on s'afflige de n'en pas avoir mille ; si on en a mille, on souffre de n'en avoir pas dix mille; si on en a dix mille, on est tourmenté de n'en avoir pas dix fois plus ; en sorte qu'un surcroît de fortune devient un surcroît de pauvreté, et que plus on a, plus on désire avoir. Donc, plus on possède, plus on est pauvre : car celui qui désire le plus, est celui à qui il manque davantage. Avec cent talents, il n'est pas très-pauvre, car il n'en désire que mille ; quand il en a mille, il devient plus pauvre; car il ne se contente pas de mille, comme auparavant, mais il prétend qu'il lui en faut dix mille. Que si vous prétendez que ce soit un plaisir de désirer sans obtenir, il me semble que vous ignorez absolument la nature du plaisir. Prouvons, dans un autre ordre de choses, que c'est là, non une jouissance, mais un supplice.

Pourquoi, quand nous avons soif, goûtons-nous du plaisir à boire ? N'est-ce pas parce qu'en buvant, nous nous délivrons d'un grand tourment, qui est le désir de boire? Evidemment. Or, si ce désir devait toujours durer, notre sort ne serait pas meilleur que celui du riche qui n'eut pas pitié de Lazare, notre tourment ne serait pas moindre : car sa punition était de désirer ardemment une goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir. C'est là, ce me semble, le perpétuel supplice des avares : ils ressemblent à ce riche qui demandait une goutte d'eau et ne l'obtenait pas ; leur âme est même encore plus tourmentée que la sienne. Aussi a-t-on eu raison de les comparer aux hydropiques. Car comme ceux-ci, en portant beaucoup d'eau dans leur corps, n'en sont que plus brûlés par la soif ; ainsi ceux-là, quoique chargés d'une grande quantité d'argent, en désirent encore davantage. Et la raison en est que les uns ne portent pas leur eau dans les endroits convenables, ni les autres leur désir d'une manière raisonnable. Fuyons donc cette étrange, cette stérile maladie ; fuyons la racine des maux ; fuyons l'enfer de ce monde : car la passion de l'avare est un enfer. Pénétrez dans l'âme de celui qui méprise l'argent, et dans celle de celui qui ne le méprise pas ; et vous verrez que le premier, semblable aux fous furieux, ne veut rien voir, rien entendre ; et que le second ressemble à un port à l'abri des flots, et qu'il est aimé de tout le monde autant que l'autre en est haï. En effet, si on lui prend, il ne s'attriste pas ; si on lui donne, il ne s'enfle pas ; il règne en lui une certaine indépendance pleine de sécurité ; il n'est pas obligé, comme l'avare, de flatter tout le monde et de faire l'hypocrite. Si donc l'avare est pauvre, lâche, dissimulé, rempli de terreur, livré aux châtiments et aux tortures, tandis que celui qui méprise l'argent jouit de tous les biens opposés ; n'est-il pas évident que la vertu est plus douce que le vice ? Nous pourrions prouver encore par les autres défauts que le mal ne procure jamais la joie, si déjà nous n'avions longtemps parlé. Eclaircis sur ce point, choisissons donc la vertu, afin d'être heureux ici-bas et d'obtenir les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XV.

IL N'EST BRUIT QUE D'UNE FORNICATION COMMISE PARMI VOUS, D'UNE FORNICATION TELLE QU'IL N'EN EXISTE PAS CHEZ LES GENTILS MÊMES ; JUSQUE-LA QUE QUELQU'UN A LA FEMME DE SON PÈRE. ET VOUS ÊTES GONFLÉS D'ORGUEIL ! ET VOUS N'ÊTES PAS PLUTÔT DANS LES PLEURS, POUR FAIRE DISPARAÎTRE DU MILIEU DE VOUS CELUI QUI A COMMIS CETTE ACTION ! (CHAP. V, 1, 2, JUSQU'AU VERS. 8.)

ANALYSE.

1. Saint Paul en vient enfin à l'incestueux, et il ne l'attaque pas seul, mais avec lui toute l'Eglise de Corinthe que souillait la présence d'un tel coupable.
2. Il faut châtier le coupable, le châtier dans son corps pour sauver son âme.
3. Pour les chrétiens, tous les jours sont jours de fête.
4. Prudence de saint Paul. — Que l'avarice est un vieux levain, et comment. — Des héritiers d'un bien mal acquis.

1. Quand il s'agissait de leurs divisions, il n'employait pas dès le début des termes aussi violents ; mais il leur parlait d'abord doucement, et finissait par les accuser en disant : « Car j'ai été averti, mes frères, par ceux de la « maison de Chloé, qu'il y a des contestations « parmi vous ». (I Cor. I, 11.) Ici, il ne procède pas de la même manière ; mais il frappe tout d'abord, et fait, autant que possible, peser sur tous l'accusation. En effet, il ne dit pas : Pourquoi un tel a-t-il commis une fornication? Mais : « Il n'est bruit que d'une fornication « commise parmi vous » ; il ne veut pas que, se croyant à l'abri du reproche, ils agissent avec négligence ; mais que, le coup tombant sur la communauté et l'accusation sur l'Eglise, leur sollicitude s'éveille. Il veut leur dire : On ne dira pas, un tel a commis une fornication, mais tel péché s'est commis dans l'Eglise de Corinthe. Il ne dit pas : On commet la fornication, mais : « Il n'est bruit... telle qu'il n'en « existe pas chez les gentils mêmes. C'est toujours par comparaison aux gentils qu'il fait rougir les fidèles. Ainsi il écrivait aux Thessaloniciens : « Que chacun de vous sache possé- « der son corps saintement, et non dans la « passion de la convoitise, comme les autres « nations » (I Thess. IV, 4, 5) ; et aux Colossiens et aux Ephésiens : « Ne marchez plus « comme les autres nations ». (Eph. IV, 17.) Mais si ces fautes sont impardonnables chez les gentils, à quel rang, dites-moi, placerons-nous les fidèles qui les dépassent ? Chez les gentils, non-seulement on ne commet pas ce crime, mais il n'a même pas de nom. Voyez-vous jusqu'où il porte l'accusation ? Car inventer un genre de luxure que les infidèles, non-seulement ne commettent pas, mais ne connaissent même pas, c'est porter le péché à son comble.

« Parmi vous », ces mots sont emphatiques ; c'est-à-dire, parmi vous, les fidèles, qui participez à de si grands mystères, à qui on a communiqué les secrets divins, qui êtes appelés au ciel. Voyez-vous quelle indignation ce langage respire ? Comme il est irrité contre eux tous? S'il n'eût pas été enflammé de courroux, il ne se serait pas ainsi adressé à tous ; il eût dit : J'ai appris qu'un tel a commis le péché de fornication, punissez le. Mais ce n'est pas ainsi qu'il parle : il s'adresse à tout le monde. Si on lui eût écrit pour le prévenir, il aurait pu employer ce langage. Or, non-seulement on ne lui a pas écrit, mais on cherche à tenir la faute dans l'ombre, voilà pourquoi il emploie des termes plus violents. « Jusque-là « que quelqu'un a la femme de son père ». Pourquoi ne dit-il pas : A commis la forni-

cation avec une femme? Il repousse ce terme trop honteux ; par pudeur il le passe sous silence, comme déjà contenu dans ce qu'il vient de dire. Et par là même il fortifie l'accusation en montrant qu'on commet chez eux un crime que Paul ne peut prendre sur lui de nommer ouvertement. C'est pourquoi il adopte encore plus bas la même formule : « Celui qui « a commis cette action » ; puis il rougit de nouveau et se refuse encore à employer le terme propre : ce que nous avons coutume de faire dans les matières par trop honteuses. Il ne dit point non plus : Sa belle-mère, mais « la « femme de son père », afin de frapper plus fort. En effet, quand les mots suffisent pour l'accusation, il les emploie et n'y ajoute rien. Ne m'objectez pas, leur dit-il, qu'il n'y a qu'un fornicateur ; car le crime est commun à tous. Aussi ajoute-t-il : « Et vous êtes gonflés d'orgueil ». Il ne dit pas : A cause de ce péché (ce qui eût été absurde), mais à cause de l'enseignement de cet homme. Il ne s'exprime pas ainsi, il laisse de côté ce moyen, pour frapper plus fort.

Et voyez la prudence de Paul. Après avoir d'abord détruit la sagesse du dehors et fait voir qu'elle n'est rien, même quand le péché ne s'y ajoute pas, il parle enfin du péché. Si, à propos du fornicateur, qui était peut-être un sage, il eût dit que le don spirituel avait beaucoup de valeur, il n'eût pas fait grand'chose ; mais abattre la sagesse humaine, abstraction faite du péché, et démontrer qu'elle n'est rien, c'est la réduire au moindre prix possible. C'est donc après avoir d'abord établi la comparaison, qu'il mentionne le péché. Et il ne daigne pas même parler au coupable (en quoi il fait ressortir son extrême infamie) ; mais il dit à tous : Vous devriez pleurer, gémir, vous couvrir la face de honte, et vous faites tout le contraire. Aussi ajoute-t-il : « Et vous êtes « gonflés d'orgueil ! Et vous n'êtes pas plutôt « dans les pleurs ! » Qu'est-il donc arrivé, objecte-t-on, pour que nous soyons dans les pleurs ? Parce que l'accusation retombe sur toute l'Eglise. Et que gagnerons-nous à pleurer ? « De faire disparaître un tel coupable du « milieu de vous ». Il ne prononce pas son nom, ni ici, ni ailleurs ; comme nous avons coutume de faire quand il s'agit de choses monstrueuses. Il ne dit pas : Et vous ne l'avez pas plutôt chassé ; mais, comme c'est de deuil et d'instantes prières qu'il est besoin, ainsi que dans les cas de maladie et de peste, il dit : « Pour le faire disparaître » ; et dans ce but il faut employer la prière et tout mettre en œuvre pour le retrancher. Il ne leur reproche pas de ne pas l'avoir prévenu, lui, mais de n'avoir pas pleuré pour faire disparaître le coupable ; indiquant par là qu'ils auraient dû le faire même en l'absence de leur maître, à cause de l'évidence du crime. « Pour moi, « absent de corps, il est vrai, mais présent d'esprit ».

2. Voyez son indignation : il ne veut pas même qu'on attende son arrivée pour lier le coupable ; mais voulant expulser le venin avant qu'il ait envahi tout le corps, il se hâte de le contenir, en disant : « J'ai déjà jugé « comme si j'étais présent ». Or, il disait cela, non-seulement pour les presser de rendre l'arrêt et les détourner de toute autre résolution, mais encore pour les effrayer en leur montrant qu'il savait ce qui devait se passer, et le jugement qui devait se rendre. C'est ce qui s'appelle être présent d'esprit ; comme Elysée l'était à Giézi, à qui il disait : « Est-ce « que mon esprit n'était pas avec toi ? » (IV Rois, v, 26.) Oh ! qu'elle est grande, la vertu de la grâce, puisqu'elle fait de tous les membres un seul corps, et révèle ce qui se passe au loin ! « J'ai déjà jugé comme si j'étais « présent ». Il ne leur permet pas de penser autrement : J'ai porté la sentence comme si j'étais là ; pas de retards, point de délais : tout autre parti est impossible. Ensuite, pour ne pas trop paraître agir d'autorité, et pour que son langage ne respire pas l'arrogance, voyez comme il les associe eux-mêmes au jugement qu'il porte ! Après avoir dit : « J'ai jugé », il continue : « Que celui qui a commis un tel at- « tentat, vous et mon esprit étant réunis au nom « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit, par la « présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, livré « à Satan ». Et pourquoi : « Au nom de Notre- « Seigneur Jésus-Christ ? » C'est-à-dire, selon Dieu, sans être retenu par aucune considération humaine. Quelques-uns lisent : « Celui « qui a ainsi agi au nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ », et plaçant là un point ou une virgule, ils continuent ainsi le texte : « Vous et mon esprit étant réunis, de livrer « cet homme à Satan ». Et voici, selon eux, le sens de ce passage : Livrez à Satan l'homme qui a fait cela au nom de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, livrez à Satan celui qui a outragé le nom

du Christ, celui qui, devenu fidèle, et empruntant son surnom au Christ, a osé commettre un tel crime. Mais la première leçon me paraît plus vraie.

Et quelle est-elle? « Vous étant réunis au « nom du Christ », c'est-à-dire : le nom de celui qui est votre point de ralliement, vous réunissant. « Et mon esprit ». De nouveau il se place au milieu d'eux, afin que, jugeant comme s'il était présent, ils retranchent le coupable, et que personne n'ose le croire digne de pardon, dans la conviction que Paul saura ce qui s'est passé. Ensuite, pour augmenter la terreur, il dit : « Par la puissance de Notre-« Seigneur Jésus-Christ ». Ce qui signifie : ou que le Christ vous donnera la grâce, afin que vous puissiez livrer le coupable au démon, ou que le Christ portera la sentence avec vous contre lui. Il ne dit pas : Le donner, mais « le livrer » à Satan, pour lui ouvrir la porte du repentir et le livrer au démon comme à son maître. « Un tel », encore une fois ; il ne veut absolument pas prononcer son nom. « Pour la mort de sa chair ». Comme il arriva au bienheureux Job, mais non pour la même raison. Là c'était pour mériter de plus glorieuses couronnes ; ici, c'est en expiation des péchés, pour frapper le coupable de quelque ulcère pernicieux ou d'une autre maladie. Ailleurs il dit : Dans ces souffrances « nous sommes « jugés par le Seigneur » ; mais ici, pour blesser plus vivement, il le livre à Satan. Et c'était certainement l'avis de Dieu que le coupable fût châtié dans sa chair ; et la chair est châtiée parce que ses convoitises sont les fruits de la débauche et des voluptés sensuelles.

« Afin que son esprit soit sauvé au jour du « Seigneur Jésus ». C'est-à-dire, son âme : non que l'âme soit seule sauvée, mais parce qu'il est reconnu que quand elle l'est, le corps l'est certainement aussi avec elle. Il est devenu mortel à cause d'elle ; si donc elle agit conformément à la justice, il jouira, lui aussi, d'une grande gloire. Quelques-uns prétendent que par esprit on entend ici une grâce, qui s'éteint en nous quand nous péchons. Et pour que cela n'arrive pas, qu'il soit puni, dit l'apôtre, afin que, devenu meilleur, il s'attire la grâce et puisse la montrer saine et entière au dernier jour. Ainsi Paul ne tranche pas au hasard, ne punit pas inconsidérément, mais fait plutôt l'office de tuteur et de médecin. Car le profit de la peine est plus grand que la peine ; celle-ci est passagère, celui-là dure toujours. Et il ne dit pas simplement : « Afin que son « esprit soit sauvé », mais « en ce jour-là ». Et c'est justement et à propos qu'il leur rappelle ce jour, afin qu'ils appliquent plus promptement le remède, et que le coupable l'accepte mieux, convaincu que ce n'est point là le langage de la colère, mais celui d'un père indulgent et prévoyant. Aussi dit-il : « Pour la mort « de sa chair » ; faisant ici une loi au démon et circonscrivant son pouvoir ; comme Dieu avait dit autrefois à l'occasion de Job : « Du « reste ne touche point à son âme ».

3. Après avoir ainsi réglé la sentence, brièvement et sans retard, il reprend ses reproches, et s'adresse aux Corinthiens : « C'est bien à « tort que vous vous glorifiez ». Il leur fait entendre que jusqu'à ce moment ce sont eux qui ont empêché le coupable de se repentir, en se glorifiant de lui. Ensuite il fait voir qu'il n'agit pas seulement par ménagement pour ce pécheur, mais aussi pour eux, et il ajoute : « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain cor-« rompt toute la pâte? » C'est-à-dire : bien que la faute lui soit propre, cependant, si vous la négligez, elle peut gâter toute l'Eglise. Car quand le premier coupable n'est pas puni, d'autres suivent bientôt son exemple. Il parle ainsi pour leur faire voir qu'ils ont à lutter et à courir des dangers, non pas seulement pour un seul homme, mais pour l'Eglise entière ; c'est pourquoi il se sert de la comparaison du levain. De même, leur dit-il, que le levain, bien que d'un mince volume, s'assimile toute la pâte ; ainsi ce pécheur perdra tout le reste, si son péché reste impuni. « Purifiez-vous du « vieux levain », c'est-à-dire de ce criminel. Du reste il ne parle pas seulement de celui-là, mais il fait allusion à d'autres. En effet, ce n'est pas la seule fornication, mais tout vice qui est du vieux levain. Il ne dit pas : Purifiez-vous, mais : « Purifiez-vous complète-« ment[1] », purifiez-vous avec soin, en sorte qu'il ne reste rien, pas même l'ombre d'un tel mal. En disant donc : « Purifiez-vous », il indique que le mal subsiste encore chez eux ; mais quand il ajoute : « Afin que vous soyez « une pâte nouvelle, comme vous êtes des « azymes », il donne à entendre que le vice ne domine pas chez beaucoup d'entre eux. Et

[1] Il ne dit pas seulement : καθάρατε, mais ἐκκαθάρατε.

s'il dit : « Comme vous êtes des azymes », ce n'est pas qu'ils soient tous purs, mais il veut dire : Comme il convient que vous soyez. « Car notre agneau pascal, le Christ, a été im- « molé. C'est pourquoi mangeons la pâque, « non avec un vieux levain, ni avec un levain « de malice et de méchanceté, mais avec des « azymes de sincérité et de vérité ». C'est ainsi que le Christ a appelé la doctrine, levain. Et Paul continue la métaphore, en leur rappelant l'histoire ancienne, la pâque, les azymes, les bienfaits anciens et nouveaux, les punitions et les châtiments.

C'est donc un temps de fête que le temps de cette vie. Quand il dit : « Faisons festin », ce n'est pas parce que c'était alors la pâque ou la Pentecôte ; mais il veut faire entendre que la vie est pour les chrétiens une fête continuelle, à cause de l'abondance des biens qu'ils reçoivent. Et quel bien en effet vous fait défaut ? Le Fils de Dieu s'est fait homme pour vous ; il vous a délivrés de la mort et appelés au royaume du ciel. Vous donc qui avez reçu et recevez de tels bienfaits, comment ne seriez-vous pas toujours en fête ? Que personne donc ne s'attriste parce qu'il est pauvre ou malade, ou qu'on lui tend des embûches : car notre vie est une fête perpétuelle. « Réjouissez-vous « dans le Seigneur, réjouissez-vous, je vous « le dis encore une fois, réjouissez-vous ». (Phil. IV, 4.) Or, dans les jours de fête, personne ne met de sales habits ; n'en mettons donc point : car ce sont des noces, des noces spirituelles. Il est écrit : « Le royaume des « cieux est semblable à un roi qui voulut faire « les noces de son fils ». (Matth. XXII, 2.) Or, quand un roi fait des noces et les noces de son fils, peut-il y avoir une plus grande fête ? Que personne donc n'y paraisse en haillons. Nous ne parlons pas ici de vêtements, mais d'actions impures. Si en effet un des convives de la noce, trouvé salement vêtu quand les autres l'étaient magnifiquement, fut expulsé avec ignominie ; songez quelle sévérité, quelle pureté il faut pour prendre part à cet autre festin nuptial. Et ce n'est pas seulement pour cela que l'apôtre leur parle des azymes ; mais, indiquant le rapport de l'Ancien Testament avec le Nouveau, il fait voir qu'après les azymes, il n'est plus permis de retourner en Egypte, sous peine de subir le même châtiment que ceux qui voulurent y retourner ; vu que ce n'étaient là que des figures, quoi qu'en dise le Juif impudent.

En effet, interrogez-le là-dessus, il ne vous dira rien qui vaille ; ou s'il répond quelque chose, ce ne sera pas dans le même sens que nous, puisqu'il ne connaît pas la vérité. Il vous dira, par exemple, que Dieu a changé les dispositions des Egyptiens au point qu'ils ont chassé eux-mêmes ceux qu'ils retenaient naguère de force et à qui ils n'avaient pas même permis de faire fermenter la pâte. Mais si quelqu'un m'interroge, je ne lui parlerai pas de l'Egypte, ni de Pharaon, mais de l'affranchissement de l'esclavage des démons et des ténèbres du diable ; je ne parlerai pas de Moïse, mais du Fils de Dieu ; ni de la mer Rouge, mais du baptême si fécond en bons résultats, et qui est la mort du vieil homme. De plus, si vous demandez au Juif pourquoi il fait absolument disparaître le levain, il gardera le silence, il ne vous en dira pas la raison. C'est que, parmi ces prescriptions, les unes étaient des figures de l'avenir et contenaient la raison de ce qui se fait aujourd'hui ; les autres avaient pour but d'éloigner les Juifs du mal et de les empêcher de rester dans les ombres. Que signifient, de grâce, ces mots : « Mâle, sans tache et âgé d'un an ? » Et ceux-ci : « On ne lui brisera pas les os ? » Pourquoi appeler les voisins ? Pourquoi manger « de- « bout », et le soir ? Pourquoi le sang sur les maisons, comme sauvegarde ? A ces questions le Juif ne répondra qu'en parlant de l'Egypte, toujours de l'Egypte ; et moi j'expliquerai ce que signifie ce sang, pourquoi la circonstance du soir, pourquoi tous devaient manger ensemble et debout.

4. En premier lieu, disons pourquoi le levain devait entièrement disparaître. Quel est le sens de l'énigme ? Le fidèle doit être exempt de tout vice. Comme celui chez qui on avait trouvé du vieux levain était condamné à mort, ainsi en est-il de nous, si nous sommes trouvés entachés de mal. Il ne peut se faire qu'une punition si grande dans le temps des figures, ne le soit encore beaucoup plus dans le nôtre. En effet, si les Juifs sont si soigneux à faire disparaître le levain, jusqu'à faire des recherches dans les trous de souris ; combien ne devons-nous pas l'être davantage pour sonder notre âme et la purifier de toute pensée impure. Mais cet usage, pratiqué hier par les Juifs, n'existe plus : car partout où il y a un Juif, on trouve du levain. - Au milieu des

villes, il est vrai, on fabrique des azymes; mais c'est un jeu d'enfant plutôt qu'une loi. Partout où la vérité pénètre, les figures disparaissent. Aussi c'est au moyen de cette comparaison que Paul repousse surtout le fornicateur. Non-seulement, dit-il, sa présence ne sert plus à rien, mais elle devient nuisible, en gâtant le corps entier. On ne sait en effet d'où émane la mauvaise odeur quand le membre pourri est invisible, et on l'attribue au corps entier. Aussi les presse-t-il vivement de faire disparaître le levain : « Afin », dit-il, « que « vous soyez une pâte nouvelle, comme vous « êtes des azymes : Car notre agneau pascal, « le Christ, a été immolé pour nous ». Il ne dit pas : Est mort; mais : « A été immolé », pour mieux rendre sa pensée. Ne cherchez donc plus des azymes de ce genre, car vous n'avez plus le même agneau; ne cherchez plus de ce levain, car vos azymes ne sont pas les mêmes. Il est vrai qu'avec le levain matériel, l'azyme peut fermenter; et que ce qui est fermenté ne peut plus devenir azyme; mais ici c'est le contraire. Cependant il n'exprime pas cette pensée.

Et voyez sa prudence : dans sa première épître, il ne donne point au fornicateur espérance de retour; il veut que sa vie entière soit consacrée à la pénitence; il aurait craint de le rendre plus lâche en lui faisant cette promesse. En effet, il ne dit pas : Livrez-le à Satan, afin qu'après avoir fait pénitence, il rentre dans l'Eglise; mais : « Afin qu'il soit « sauvé au dernier jour ». Il le renvoie à ce temps, pour exciter sa sollicitude; et, à l'imitation de son maître, il ne lui révèle pas ce qu'il lui accordera après sa pénitence. De même que Dieu avait dit : « Encore trois jours « et Ninive sera détruite » (Jon. III, 4), sans ajouter : Et elle sera sauvée, si elle fait pénitence; ainsi Paul ne dit pas : S'il fait une digne pénitence, nous lui donnerons des preuves d'amour; mais il attend qu'il ait accompli son œuvre pour le faire rentrer en grâce. En s'expliquant ainsi dès le commencement, il l'eût affranchi de la crainte; non-seulement donc il ne le fait pas, mais par la comparaison du levain, il lui ôte jusqu'à l'espoir de retour, et le réserve pour le dernier jour, en disant : « Purifiez-vous du vieux le- « vain »; et encore : « Ne célébrons point la « pâque avec du vieux levain ».

Mais après la pénitence, il mit le plus grand empressement à le faire rentrer dans l'Eglise. Pourquoi dit-il le « vieux » levain? Ou pour désigner notre vie ancienne; ou parce que la vétusté est voisine de la mort, et fétide et honteuse, comme l'est le péché; car ce n'est pas sans raison, mais en vue de son sujet, qu'il rejette la vétusté et loue la nouveauté. Car il est dit ailleurs : « Un ami nouveau est du vin « nouveau; il vieillira et vous le boirez avec « plaisir » (Eccli. IX, 15); l'écrivain approuvant ainsi l'ancienneté plutôt que la nouveauté dans l'amitié. Et ailleurs : « L'ancien « des jours était assis », ce qui présente l'ancienneté comme le titre le plus glorieux. En d'autres endroits l'Ecriture en fait un titre de blâme. Comme en effet les diverses choses sont composées de nombreux éléments, les mêmes termes sont employés dans le bon ou le mauvais sens, et non avec la même signification. Voici encore un texte où l'ancienneté est blâmée : « Ils ont vieilli et ont trébuché dans « leurs voies » (Ps. XVII); et cet autre : « J'ai « vieilli au milieu de tous mes ennemis » (Ps. VI); ou encore : « Homme vieilli dans le « mal ». (Dan. XIII, 52.) Le levain lui-même, quoique pris ici dans une mauvaise acception, est souvent employé pour désigner le royaume des cieux; mais dans ces deux cas, le mot se rapporte à des objets différents.

5. Ce qu'on dit ici du levain, me paraît surtout un reproche à l'adresse des prêtres, qui tolèrent beaucoup de vieux levain à l'intérieur, n'ayant pas soin de rejeter au dehors, c'est-à-dire, hors de l'Eglise, les avares, les voleurs, tout ce qui exclut du royaume des cieux. En effet, l'avarice est un vieux levain; partout où elle tombe, en quelque maison qu'elle entre, elle la rend impure. Si faible que soit le profit injuste, il fait fermenter toute votre fortune. Aussi, souvent un peu de bien mal acquis suffit à renverser une grande fortune honorablement amassée. Car rien de putride comme l'avarice; vous aurez beau fermer votre coffre-fort de clé, de porte et de verrou, si vous y avez renfermé l'avarice, le plus redoutable des voleurs, qui peut tout vous enlever. Pourtant, dira-t-on, il y a bien des avares qui n'éprouvent pas cela. Ils l'éprouveront, bien que ce ne soit pas sur l'heure; s'ils y échappent même maintenant, ce n'est qu'une raison de plus pour vous de craindre; car ils sont réservés pour un plus grand châtiment. Ou encore, leurs héritiers le subiront peut-être à leur

place. Est-ce juste, direz-vous? Très-juste, certainement. Celui qui hérite d'un bien injustement acquis, s'il n'est pas voleur, retient au moins le bien d'autrui; il en est parfaitement convaincu, et par conséquent il est juste qu'il en porte la peine.

Si, en effet, vous aviez accepté le fruit d'un vol et que le propriétaire vînt le réclamer, seriez-vous justifié en disant que ce n'est pas vous qui avez volé? Nullement. Car enfin que répondriez-vous à l'accusation? Qu'un autre a commis le vol? Mais c'est vous qui détenez l'objet volé. Un tel a pris? mais c'est vous qui jouissez. Les lois des infidèles le savent bien : elles qui ordonnent de réclamer les objets volés, non à ceux qui les ont arrachés de force ou soustraits furtivement, mais à ceux en possession de qui on les trouve tous. Si donc vous connaissez les victimes de l'injustice, restituez-leur et imitez Zachée qui rendit avec usure; si vous ne les connaissez pas, je vous ouvre une autre voie, pour ne pas vous laisser sans remède : distribuez le tout aux pauvres et vous écarterez le péril. S'il en est qui aient transmis de tels héritages à leurs enfants et à leurs petits-enfants, ils ont subi d'autres châtiments. Mais à quoi bon parler de ce qui se passe ici-bas? Il n'en sera plus question au jour où les uns et les autres apparaîtront dépouillés, et les volés et les voleurs; dépouillés de leur argent, mais non pourtant de la même manière : car ceux-ci seront remplis des vices nés de la richesse.

Que ferons-nous donc en ce jour quand paraîtra devant ce terrible tribunal celui qui, victime de l'injustice, a perdu tous ses biens, et que vous serez là, sans avocat pour vous défendre? Que répondrez-vous au juge? Ici vous pouvez corrompre le jugement des hommes; là, la corruption est impossible; et encore l'est-elle même ici, puisque ce juge est déjà présent. Car Dieu voit ce qui se passe, il est près de ceux qui souffrent l'injustice, même quand ils ne l'invoquent pas. Oui, quand même celui dont les droits sont violés ne mériterait pas d'être vengé, il a pourtant un vengeur dans Dieu à qui l'injustice déplaît. Mais, dira-t-on, pourquoi ce méchant prospère-t-il? Cela ne durera pas toujours. Ecoutez ce que dit le prophète : « Que ceux qui font le « mal n'excitent point votre envie, car bientôt « ils se dessécheront comme l'herbe ». (Ps. XXXVI.) Où va, dites-moi, le voleur après cette vie? Où sont ses brillantes espérances? Qu'est devenue sa réputation honorable? Tout ne s'est-il pas évanoui? Tout ce qui composait son existence n'a-t-il pas passé comme un songe, comme une ombre? N'attendez pas autre chose de tous ses pareils, ni de leurs héritiers. Mais il n'en est pas de même des saints; vous ne pouvez en dire autant d'eux; que ce qu'ils possèdent est une ombre, un songe, une fable. Prenons, si vous le voulez, pour exemple celui même qui nous dit tout cela, ce fabricant de tentes, ce Cilicien, dont le père même ne nous est pas connu d'une manière certaine. Mais, direz-vous, comment lui ressembler? Le voulez-vous sérieusement? désirez-vous vraiment être comme lui? Oui, répondez-vous. Eh bien! entrez dans la voie où il est entré, lui et ceux qui étaient avec lui. Et quelle voie? Ecoutez-le : « Dans la faim, la « soif et la nudité ». (II Cor. XI, 27.) Et Pierre : « Je n'ai ni or ni argent ». (Act. III, 6.) Ainsi ils n'avaient rien, et cependant ils possédaient tout.

6. Quoi de plus honorable que cette parole? Quoi de plus heureux et de plus riche? D'autres plaçaient leur gloire dans des objets bien différents : J'ai tant et tant de talents d'or, d'immenses pièces de terre, des maisons, des esclaves. Paul, au contraire, se vante de n'avoir rien; il ne cache pas sa pauvreté, comme font les insensés, il n'en rougit pas; il s'en glorifie. Où sont maintenant les riches, qui comptent leurs intérêts, et les intérêts des intérêts, s'emparent des biens de tout le monde et ne sont jamais rassasiés? Avez-vous entendu la voix de Pierre qui vous apprend que la pauvreté est la mère de la richesse? Sans rien avoir, elle est plus opulente que ceux qui ceignent le diadème. Cette voix est celle d'un homme qui n'a rien, et elle ressuscite les morts, redresse les boiteux, chasse les démons et accorde des bienfaits que n'ont jamais pu accorder ceux qui revêtent la pourpre et commandent à de nombreuses et formidables armées; c'est la voix de ceux qui sont déjà montés au ciel et s'y trouvent au faîte de la gloire. Ainsi celui qui n'a rien, peut avoir ce qui est à tout le monde; celui qui ne possède rien, peut posséder ce qui est à tout le monde. Mais nous, si nous avons ce qui est à tout le monde, nous sommes privés de tout. Peut-être verra-t-on là une énigme, et pourtant il n'y en a pas. Comment, dira-

t-on, celui qui n'a rien, a-t-il ce qui est à tout le monde? N'est-ce pas bien plutôt celui qui a ce qui est à tout le monde? Non : c'est tout le contraire. Celui qui n'a rien, commande à tout le monde, comme le faisaient les apôtres; par toute la terre, les maisons leur étaient ouvertes ; ceux qui les recevaient leur en étaient reconnaissants; ils entraient partout comme chez des parents et des amis. Ils entrèrent chez la marchande de pourpre et elle les servit à table comme une servante; ils allèrent chez le geôlier et il leur ouvrit toute sa maison ; et ainsi d'une foule d'autres.

Ils avaient donc tout et n'avaient rien. Sans doute ils ne regardaient rien comme leur bien propre, et c'est pour cela qu'ils avaient tout. Car celui qui pense que tout est en commun, use du bien d'autrui comme si c'était le sien; mais celui qui s'isole et s'approprie ce qu'il a, n'en est pas même le maître. Un exemple rendra cela sensible. Celui qui ne possède absolument rien, ni maison, ni table, ni vêtement inutile, et qui s'est privé de tout pour Dieu, celui-là use du bien commun comme du sien propre, et reçoit de chacun tout ce qu'il veut; et ainsi, sans rien avoir, il a le bien de tous. Celui, au contraire, qui possède quelque chose n'en est pas le maître; car personne ne lui donnera rien, et ce qu'il possède est moins à lui qu'aux larrons, aux filous, aux calomniateurs, aux revers de la fortune, etc. Paul a parcouru le monde entier, n'ayant rien sur lui, n'allant ni chez des amis, ni chez des connaissances; bien plus, il était d'abord l'ennemi de tous ; et pourtant partout où il entrait, il jouissait du bien de tous. Et Ananie et Saphire, pour avoir voulu garder une petite portion de leur fortune, l'ont toute perdue et la vie aussi. Renoncez donc à ce que vous possédez, pour jouir comme d'un bien propre de tout ce que possèdent les autres. Mais je ne sais comment j'ai pu porter l'exagération jusqu'à ce point, en parlant à des hommes qui, hélas ! ne sacrifient pas même la plus mince partie de ce qu'ils ont.

Que ce langage ne s'adresse donc qu'aux parfaits. Aux autres nous dirons : Donnez aux pauvres pour augmenter votre fortune : car il est écrit : « Celui qui donne au pauvre, prête « à Dieu ». (Prov. XIX, 17.) Que si vous êtes pressés et ne voulez pas attendre le temps de la récompense, songez à ceux qui prêtent aux hommes; ils n'exigent pas immédiatement l'intérêt, mais ils souhaitent que le capital reste longtemps aux mains de l'emprunteur, pourvu que le recouvrement soit sûr et le débiteur solide. Agissez de même : remettez tout à Dieu, pour qu'il vous récompense abondamment. Ne demandez pas tout pour cette vie : autrement, qu'auriez-vous à attendre dans l'autre? Et Dieu met précisément en réserve dans l'autre monde, parce que cette vie est courte. Mais il donne aussi en ce monde : « Cherchez », nous dit-il, « le royaume des « cieux, et toutes ces choses vous seront don- « nées par surcroît ». (Matth. VI, 33.) Ayons donc les yeux fixés de ce côté-là, ne nous pressons pas de recueillir tout le profit, de peur d'amoindrir la récompense, mais attendons le temps convenable. Les intérêts alors ne seront pas comme ceux d'ici-bas, mais tels que Dieu sait les donner. Laissons-les ainsi s'accumuler en grande quantité, puis allons-nous-en d'ici, afin d'obtenir les biens présents et les biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVI.

JE VOUS AI ÉCRIT DANS LA LETTRE : N'AYEZ POINT DE COMMERCE AVEC LES FORNICATEURS ; CE QUI NE S'ENTEND PAS DES FORNICATEURS DE CE MONDE, NON PLUS QUE DES AVARES, DES RAVISSEURS, DES IDOLATRES ; AUTREMENT VOUS DEVRIEZ SORTIR DE CE MONDE. MAIS JE VOUS AI ÉCRIT DE NE POINT AVOIR DE COMMERCE AVEC CELUI QUI, PORTANT LE NOM DE FRÈRE PARMI VOUS, EST FORNICATEUR, OU AVARE, OU IDOLATRE, OU IVROGNE, OU MÉDISANT, OU RAPACE, ET MÊME DE NE PAS MANGER AVEC LUI. (CHAP. V, VERS. 9, 10, 11, JUSQU'AU VERS. 11 DU CHAP. VI.)

—

ANALYSE.

1. Saint Paul fait mention d'une autre lettre aux Corinthiens, écrite avant celle-ci et qui s'est perdue. — Purifiez-vous, leur dit-il, de tous ces vices au sujet desquels je vous ai donné des avis dans une première lettre. — Séparez-vous de tous ces hommes corrompus qui sont parmi vous. — Quant à ceux qui ne sont pas chrétiens, ne les jugez pas.
2. Le retranchement des coupables avait lieu aussi dans l'ancienne Loi, mais d'une manière plus sévère puisqu'on les lapidait. — Saint Paul défend aux chrétiens de se faire juger par les tribunaux païens.
3. Les derniers d'entre vous peuvent juger des affaires de ce monde : ne savez-vous pas que vous êtes appelés à juger les anges ?
4. Contre la médisance.
5 et 6. Que la passion des richesses renverse tout. — Combien il faut qu'un chrétien évite les procès. — De la patience dans les injures. — Conduite que doit tenir un chrétien quand on lui fait quelque tort. — Contre ceux qui oppriment les pauvres.

1. Comme il avait dit : « Et vous n'êtes pas « plutôt dans les pleurs, pour faire disparaître « du milieu de vous celui qui a commis cette « action ? » et encore : « Purifiez-vous du « vieux levain », il était vraisemblable que les Corinthiens se croiraient obligés de fuir tous les fornicateurs. En effet, si le coupable communique son mal aux innocents, ce sont surtout les infidèles qu'il faut éloigner ; puisqu'on ne doit pas même épargner un frère de peur qu'il ne répande la contagion, à plus forte raison ne doit-on pas ménager les étrangers. Dans cette hypothèse, il aurait donc fallu rompre avec tous les fornicateurs qui se trouvaient chez les Grecs : chose impossible, et que les Corinthiens eussent difficilement acceptée. Voilà pourquoi l'apôtre met un correctif, en disant : « Je vous ai écrit : n'ayez point « de commerce avec les fornicateurs ; ce qui « ne s'entend pas des fornicateurs de ce « monde » ; et donnant ces mots : « Ce qui ne « s'entend pas », comme chose convenue. De peur qu'ils ne s'imaginent qu'il n'exige point cette séparation parce qu'ils sont trop imparfaits et pour qu'ils ne s'avisent pas de l'opérer en qualité de parfaits, il leur fait voir qu'ils ne le pourraient pas avec la meilleure volonté possible : autrement il faudrait chercher un autre monde. Aussi ajoute-t-il : « Autrement « vous devriez sortir du monde ».

Voyez-vous comme il est peu exigeant, comme il cherche en tout à rendre l'exécution de la loi, non-seulement possible, mais facile ? Comment, leur dit-il, serait-il possible à un chef de maison, à un père de famille, à un magistrat, à un artisan, à un soldat, au milieu de tant de grecs, d'éviter les fornicateurs qui se trouvent partout ? Car c'est aux grecs qu'il applique cette expression : « Les fornicateurs « de ce monde. Mais je vous ai écrit de ne « point avoir de commerce avec celui qui, « portant le nom de frère, est fornicateur, et « même de ne pas manger avec lui ». Ici il indique d'autres personnes vivant dans l'iniquité. Mais comment un frère peut-il être idolâtre ? Cela arrivait autrefois chez les samaritains, qui n'avaient embrassé la religion qu'à demi. D'ailleurs il pose ici la base de ce qu'il

va dire tout à l'heure sur les idolâtres. « Ou « avare ». Il va combattre ce vice ; aussi dit-il : « Pourquoi ne supportez-vous pas plutôt d'être « lésés ? Pourquoi ne souffrez-vous pas d'être « dépouillés ? Mais vous-mêmes vous lésez, « vous dépouillez ».—« Ou ivrogne ». Plus bas il accuse aussi ce vice, quand il dit : « L'un a « faim, et l'autre est ivre » (Ch. XI, 21), et encore : « Les aliments sont pour l'estomac et l'estomac « pour les aliments (Ch. VI, 13). Ou médisant ou « rapace ». Il en a déjà parlé plus haut avec blâme. Ensuite il donne la raison pour laquelle il n'empêche point d'avoir des rapports avec les étrangers entachés de ces vices : C'est que non-seulement cela n'est pas possible, mais que ce serait inutile. « En effet, m'appartient-il « de juger ceux qui sont dehors ? »

Il appelle chrétiens ceux qui sont dedans, et grecs ceux qui sont dehors. C'est ainsi qu'il dit ailleurs : « Il faut aussi qu'il ait un bon « témoignage de ceux qui sont dehors ». Et dans l'épître aux Thessaloniciens, il répète dans les mêmes termes : « N'ayez point de « commerce avec lui, afin qu'il soit couvert « de confusion. Cependant ne le regardez pas « comme un ennemi, mais reprenez-le comme « un frère ». Cette fois il ne donne pas de motif. Pourquoi ? Parce que là il voulait consoler, et ici, non. Là, la faute n'était pas la même, elle était moindre ; il n'accusait que d'oisiveté ; ici il s'agit de fornication et d'autres fautes plus graves. Si on veut passer chez les grecs, il ne défend pas d'y manger, et pour la même raison. Nous agissons encore de même, faisant tout pour nos fils et nos frères, et tenant peu de compte des étrangers. Quoi donc ? Paul n'avait-il aucun souci de ceux du dehors ? Il en avait, mais il ne leur donnait des lois qu'après qu'ils avaient reçu la prédication et s'étaient soumis à la doctrine du Christ ; mais tant qu'ils la méprisaient, il était inutile de donner des ordres à des hommes qui ne connaissaient pas même le Christ. « Et ceux qui « sont dedans, n'est-ce pas vous qui les jugez ? « Mais ceux qui sont dehors, c'est Dieu qui les « jugera ». Après avoir dit : « M'appartient-il « de juger ceux qui sont dehors ? » De peur qu'on ne s'imaginât qu'ils resteraient impunis, il les livre à un autre tribunal terrible. Son but, en disant cela, est d'effrayer les uns et de consoler les autres, et de montrer que cette punition temporelle délivre du châtiment éternel ; ce qu'il affirme encore ailleurs, quand il dit : « Nous sommes jugés et châties mainte- « nant, afin de ne pas être condamnés avec ce « monde » (Ib. XI, 32) ; et encore : « Faites « disparaître le coupable du milieu de vous ». (Deut. XVII, 7.)

2. Il rappelle ce qui était dit dans l'Ancien Testament, et en même temps il leur fait voir qu'ils gagneront beaucoup à se délivrer, pour ainsi dire, d'un terrible fléau ; et encore que ceci n'est point une innovation, puisque déjà autrefois le législateur avait prescrit de retrancher ces coupables ; mais alors on procédait avec plus de sévérité, aujourd'hui on agit avec plus de douceur. On pourrait demander en effet pourquoi il était permis de punir et de lapider celui qui avait commis la faute, tandis qu'ici on l'invite seulement à faire pénitence. Pourquoi des procédés si différents ? Il y a à cela deux raisons : la première, c'est que les chrétiens étaient conduits à des combats plus grands, et qu'ils avaient besoin de plus de patience et de courage ; la seconde et la plus vraie, c'est que l'impunité les corrigeait plus facilement en les amenant à la pénitence, tandis qu'elle rendait les Juifs plus méchants. Si en effet après avoir vu le châtiment des premiers coupables, ceux-ci n'en persévéraient pas moins dans les mêmes péchés ; à combien plus forte raison ne l'eussent-ils pas fait, si personne n'eût été puni ? Aussi, sous la loi ancienne, l'adultère et l'homicide étaient-ils immédiatement frappés de mort ; mais sous la nouvelle, s'ils se lavent par la pénitence, ils échappent au châtiment. Toutefois on peut voir des peines plus sévères dans la nouvelle loi et de plus douces dans l'ancienne ; ce qui prouve qu'un lien de parenté unit les deux Testaments, et qu'ils sont tous les deux l'œuvre d'un seul et même législateur ; que dans l'un et l'autre le supplice suit, qu'il tarde souvent beaucoup, souvent aussi très-peu, mais que toujours Dieu se contente du repentir. En effet, dans l'Ancien Testament, David, adultère et homicide, est épargné ; et, dans le Nouveau, Ananie, pour avoir soustrait une partie du prix de son champ, est frappé de mort avec sa femme. Que si ces derniers exemples abondent dans l'Ancien Testament et sont rares dans le Nouveau, la différence des personnes explique la différence de conduite.

« Quelqu'un de vous, ayant avec un autre « un différend, ose l'appeler en jugemen de- « vant les injustes, et non devant les saints ? »

Encore une fois il intente accusation comme sur une chose avouée. Là il dit : « Il n'est bruit « que d'une fornication commise parmi vous » ; et ici : « Quelqu'un de vous ose » ; manifestant ainsi dès l'abord son courroux, et faisant voir l'audace et la monstruosité de la faute. Et pourquoi en vint-il à l'avarice et au devoir de ne point en appeler au jugement des infidèles ? Pour se conformer à son propre usage. Il a en effet coutume de tout rectifier en passant ; comme quand, à propos des repas communs, il fait une digression sur les mystères. Ici donc, après avoir parlé des frères coupables d'avarice, dans sa vive sollicitude pour l'amendement des pécheurs, il sort de son sujet, corrige une espèce de péché amené là par voie de conséquence, puis revient à son premier objet. Ecoutons donc ce qu'il en dit : « Quel- « qu'un de vous ayant avec un autre un diffé- « rend, ose l'appeler en jugement devant les « injustes, et non devant les saints ? » En attendant il s'exprime avec précision, en termes propres, il détourne, il accuse. Tout d'abord il n'infirme pas le jugement qui se rend devant les fidèles ; il ne le fait entièrement disparaître, qu'après les avoir d'abord épouvantés de bien des manières. Surtout, leur dit-il, s'il faut un jugement, qu'il n'ait pas lieu devant les injustes ; mais il n'en faut absolument point.

Toutefois ceci ne vient qu'en dernier lieu ; en attendant il défend absolument de se faire juger au dehors. N'est-ce pas une absurdité, dit-il, que dans un différend avec un ami on prenne un ennemi pour arbitre ? Comment n'êtes-vous pas honteux, comment ne rougissez-vous pas, quand un grec siége pour juger un chrétien ? Et s'il ne faut pas être jugé par les grecs dans des questions d'intérêts privés comment leur confier des affaires plus importantes ? Remarquez son expression : il ne dit pas : devant les infidèles, mais : « Devant les « injustes », employant le terme qui peut le mieux servir son but, afin d'inspirer de l'aversion. Car comme il est question de jugement, et que ceux qui sont jugés exigent surtout dans les juges un grand respect pour l'équité, il part de là pour les éloigner des tribunaux profanes, en leur disant à peu près : où allez-vous ? que faites-vous, ô homme ? Tout le contraire de ce que vous désirez : car vous recourez à des hommes injustes pour obtenir justice. Et comme il eût été dur de s'entendre tout d'abord interdire le recours aux tribunaux, il n'en vient pas là du premier coup ; il se contente de changer les juges, et d'amener dans l'Eglise ceux qui devaient être jugés au dehors. Ensuite, comme la mesure pouvait n'inspirer que peu de confiance, surtout alors, parce que les juges, pour la plupart simples particuliers et ignorants, n'étaient probablement pas en état de bien comprendre et ne possédaient pas, comme les juges extérieurs, la connaissance des lois et l'art de parler ; voyez comme il relève leur crédit, en les appelant tout d'abord des saints ! Mais comme ce mot n'indiquait que la pureté de leur vie et non les connaissances nécessaires pour instruire une cause, voyez comme il y supplée, en disant : « Ne savez-vous pas que les saints « jugeront le monde ? »

3. Mais vous qui devez un jour les juger, comment souffrez-vous maintenant d'être jugés par eux ? Or les saints ne jugeront pas assis sur un tribunal et en demandant compte aux coupables, mais ils condamneront. C'est ce qu'il indique par ces mots : « Or, si le monde « doit être jugé en vous, êtes-vous indignes de « juger des moindres choses ? » Il ne dit pas : Par vous, mais « en vous » ; comme quand Jésus-Christ dit : « La reine du Midi se lèvera « et condamnera cette génération » (Matth. XII, 42) ; et encore : « Les Ninivites se lèveront « et condamneront cette génération ». (Ib. 41.) Quand en effet voyant le même soleil, jouissant des mêmes avantages, nous serons trouvés croyants et eux incrédules, ils ne pourront prétexter d'ignorance : car notre propre conduite les condamnera. On trouvera encore bien d'autres motifs de condamnation. Et pour qu'on ne croie pas qu'il a d'autres personnes en vue, voyez comme il parle pour tous : « Et « si le monde est jugé parmi vous, êtes-vous « indignes de juger les moindres choses ? » Voilà, leur dit-il, qui vous couvre de honte et vous imprime un immense déshonneur. Vous avez honte, à ce qu'il paraît, d'être jugés par vos frères, et la honte consiste au contraire à être jugé par ceux du dehors : car les jugements des premiers ont peu d'importance, et non ceux des seconds.

« Ne savez-vous pas que nous jugerons les « anges ? Combien plus les choses du siècle ? » Quelques-uns voient ici une allusion aux prêtres. Mais loin, loin cette interprétation ! Car il s'agit des démons. S'il eût eu intention de

parler des mauvais prêtres, ce serait donc eux déjà qu'il aurait eus en vue plus haut, quand il disait : « Le monde est jugé par vous » ; puisque l'Ecriture donne souvent le nom de monde aux méchants ; ensuite il n'eût point répété la même chose, et surtout ne l'eût point répétée sous forme de gradation. Mais il parle de ces anges dont le Christ a dit : « Allez au « feu qui a été préparé au diable et à ses « anges » (Matth. xxv, 41), et Paul : « Ses « anges se transforment en ministres de jus- « tice ». (II Cor. xi, 15.) En effet si les puissances incorporelles nous sont trouvées inférieures, à nous qui sommes revêtus de chair, elles seront plus sévèrement punies. Que si on persiste à dire qu'il s'agit des prêtres, nous demanderons lesquels? Sans doute ceux qui ont vécu entièrement à la façon des séculiers. Alors comment expliquer ces paroles : « Nous « jugerons les anges : combien plus les choses « du siècle? » où il distingue les anges des séculiers, et avec raison : puisque l'excellence de leur nature les place en dehors des besoins de cette vie.

« Si donc vous avez des différends touchant « les choses de cette vie, établissez, pour les « juger, ceux qui tiennent le dernier rang « dans l'Eglise ». Par cette hyperbole, il veut nous apprendre qu'en aucun cas nous ne devons nous confier à ceux du dehors ; et il a déjà répondu d'avance à l'objection qu'il soulève.

Voici, en effet, ce qu'il entend : Quelqu'un dira peut-être qu'il n'y a personne parmi vous qui soit instruit et capable de juger, que vous êtes tous des hommes sans valeur. Qu'importe? Quand même vous n'auriez personne de savant, répond-il, confiez vos affaires aux plus petits. « Je le dis pour votre honte ». Ici il réfute l'objection, comme un prétexte inutile. Aussi ajoute-t-il : « N'y a-t-il donc « parmi vous aucun sage ? » Etes-vous si pauvres? Y a-t-il chez vous si grande rareté d'hommes intelligents? Ce qui suit frappe encore plus fort ; car, après avoir dit : n'y a-t-il parmi vous aucun sage? il ajoute : « Qui puisse « être juge entre ses frères? » Quand le litige est de frère à frère, l'arbitre n'a pas besoin d'une grande intelligence ni d'une grande habileté : l'affection, les relations de parenté aident singulièrement à la solution de telles difficultés. « Mais un frère plaide contre son « frère, et cela devant des infidèles! » Voyez-vous comme d'abord, dans un but d'utilité, il accusait les juges d'être injustes, et maintenant pour exciter la honte, il les appelle infidèles? C'est quelque chose de bien honteux qu'un prêtre même ne puisse pas rétablir l'accord entre des frères et qu'il faille recourir à des étrangers. En disant donc : « Ceux qui « tiennent le dernier rang », il a plutôt voulu les piquer que prétendre élever au rang de juges des hommes sans valeur. Et la preuve qu'on doit confier cette fonction à des hommes capables, c'est qu'il dit : « N'y a-t-il donc parmi « vous aucun sage? » Mais pour mieux fermer la bouche, il ajoute que, quand il n'y en aurait pas, il vaudrait mieux s'en remettre aux frères les moins intelligents qu'à des étrangers. Comment ne serait-il pas absurde que, dans une discussion domestique, on n'appelle aucun étranger, qu'on rougisse même d'en rien laisser transpirer dans le public ; et que dans l'Eglise, où est le trésor des mystères secrets, tout soit livré à des étrangers! « Mais « un frère plaide contre son frère, et cela de- « vant des infidèles ! » Double accusation : on plaide, et on plaide devant des infidèles. Si c'est déjà un mal en soi de plaider contre un frère, comment excuser celui qui le fait devant des étrangers? « C'est déjà certainement « pour vous une faute que vous ayez des pro- « cès entre vous ». Voyez-vous comme il a réservé jusqu'ici de parler de ce mal et avec quel à propos il le guérit! C'est leur dire : Je ne dis pas encore que l'un fait tort et que l'autre le subit ; par le seul fait qu'il y a procès, je les désapprouve tous deux, et en cela l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

4. Quant à la justice ou à l'injustice de l'action judiciaire, on en traitera ailleurs. Ne dites donc pas : On m'a fait tort ; dès que vous plaidez, je vous condamne. Mais si c'est un crime de ne pouvoir supporter une injure, à plus forte raison en est-ce un de la commettre. « Pourquoi ne supportez-vous pas plutôt « d'être lésés? Pourquoi ne supportez-vous pas « plutôt la fraude? Mais vous-mêmes vous lé- « sez, vous fraudez, et cela à l'égard de vos « frères ». Encore une fois double accusation, peut-être même triple, quadruple. La première : de ne pouvoir supporter celui qui vous fait tort ; la seconde, de faire tort vous-même ; la troisième, de remettre le jugement à des hommes injustes ; la quatrième, de faire cela à l'égard d'un frère. Car ce n'est pas la

même chose de commettre un péché contre le premier venu ou contre un membre de sa famille. Car en ce dernier cas, l'audace est bien plus grande : Là, on n'outrage que la nature des choses; ici, on manque à la dignité même de la personne. Après les avoir ainsi fait rougir par les motifs ordinaires et, plus haut déjà, en leur mettant les récompenses sous les yeux, il conclut son exhortation par la menace, et prenant un ton plus violent : « Ne savez-vous pas », leur dit-il, « que les injustes ne possèderont pas le « royaume de Dieu? ne vous abusez point : « ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les « adultères, ni les efféminés, ni les abomi- « nables, ni les avares, ni les voleurs, ni les « ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs « ne posséderont le royaume de Dieu ».

Que dites-vous, Paul? à propos des avares, vous faites passer devant nous cette longue chaîne de prévaricateurs? Oui, répond-il, mais je ne confonds rien et je procède par ordre. Comme à propos des fornicateurs, il a fait mention de tous les autres; ainsi fait-il encore à l'occasion des avares, pour accoutumer aux reproches ceux qui se sentent coupables de telles iniquités. A force d'avoir entendu parler du châtiment réservé aux autres, on est plus disposé à s'entendre adresser des reproches, quand il faudra travailler à combattre son défaut personnel. Et s'il menace, ce n'est point parce qu'il sait qu'ils le méritent, ni pour leur faire des reproches : mais rien n'est plus propre à retenir et à contenir l'auditeur qu'un discours qui ne s'adresse point à lui directement, n'a pas de but déterminé et remue secrètement sa conscience. « Ne vous abusez point ». Ceci insinue que certaines personnes disaient alors ce que beaucoup disent aujourd'hui : Dieu est clément et bon, il ne se venge pas des péchés : ne craignons rien; il ne punira personne de quoi que ce soit. Voilà pourquoi il dit : « Ne « vous abusez pas ». Car c'est une erreur extrême et une illusion d'espérer le bien et d'obtenir le mal, et de supposer en Dieu ce qu'on n'oserait pas même penser d'un homme. Aussi le prophète nous dit-il en son propre nom : « Tu as songé à mal, t'imagi- « nant que je te ressemble : je te confondrai « et je te mettrai tes iniquités sous les yeux ». (Ps. XLIX.) Et Paul dit ici : « Ne vous abusez « point : ni les fornicateurs (il place au pre- « mier rang celui qui avait déjà été con- « damné), ni les adultères, ni les efféminés, ni « les ivrognes, ni les médisants ne possède- « ront le royaume de Dieu ».

Beaucoup ont blâmé ce passage comme trop dur, parce qu'il met l'ivrogne et le médisant au même niveau que l'adultère, le libertin et le sodomite. Or ces crimes ne sont pas égaux : comment leur châtiment peut-il l'être? A cela que répondrons-nous? que l'ivrognerie et la médisance ne sont pas choses de peu d'importance : puisque le Christ a jugé digne de l'enfer celui qui traite son frère de fou. Souvent la mort en a été la suite, et l'ivresse a fait commettre de très-graves péchés aux Juifs. Ensuite nous dirons que l'apôtre ne parle pas ici de châtiment, mais d'exclusion du royaume. L'un et l'autre sont donc également exclus. Mais qu'il y ait une différence dans le supplice de l'enfer, ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question, car ce n'est point là notre sujet. « C'est ce que quelques-uns de « vous ont été; mais vous avez été lavés, mais « vous avez été sanctifiés ». Il excite en eux une grande honte, quand il leur dit : Songez de quels maux Dieu vous a délivrés, quelle bonté il vous a témoignée et prouvée par des faits; il ne s'est pas contenté de vous délivrer, il a poussé la bienfaisance beaucoup plus loin, il vous a purifiés. Est-ce tout? non : il vous a sanctifiés, et non-seulement sanctifiés, mais justifiés. Cependant vous délivrer de vos péchés, c'était déjà un grand don; et il y a ajouté d'innombrables bienfaits. Et tout cela s'est fait « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ », non en celui-ci ou en celui-là, mais « dans « l'esprit de notre Dieu ». Instruits de ces vérités, songeons, mes bien-aimés, à la grandeur du bienfait que nous avons reçu, persévérons dans une vie sage et régulière, restons exempts de tous les vices que nous avons énumérés, fuyons les tribunaux profanes et conservons soigneusement la noblesse que nous tenons de la libéralité de Dieu. Comprenez quelle honte c'est pour vous d'être jugés par un grec.

5. Mais, direz-vous, si le fidèle est un juge inique? Pourquoi le serait-il, je vous le demande? Selon quelles lois juge le grec? selon quelles lois juge le chrétien? N'est-il pas clair que le premier juge selon les lois des hommes, et le second selon les lois de Dieu? C'est donc ici qu'on trouvera plutôt la justice, puis-

que ces lois sont descendues du ciel. Devant les tribunaux profanes, outre ce que nous avons dit, il y a bien d'autres motifs de défiance : l'habileté des avocats, la corruption des juges et beaucoup d'autres choses qui détruisent la justice ; mais ici rien de pareil. Mais, dira-t-on, si l'adversaire est puissant? Et c'est surtout alors qu'il faut chercher des juges chez nous : car ce puissant l'emportera nécessairement sur vous devant les tribunaux étrangers. Mais s'il n'y consent pas, s'il dédaigne nos propres jugements et nous traîne de force devant les infidèles? Le meilleur alors pour vous est de supporter avec patience ce que la nécessité vous impose et de récuser le tribunal, pour obtenir la récompense. Car Jésus-Christ a dit : « A celui qui veut vous « appeler en justice pour vous enlever votre « tunique, abandonnez-lui encore votre man- « teau » (Matth. v, 40); et encore : « Accordez- « vous au plus tôt avec votre adversaire, pen- « dant que vous êtes en chemin avec lui ». (Ib. xxi.) Et pourquoi chercher des témoignages chez nous? Les chefs des tribunaux étrangers disent très-souvent qu'il vaut mieux s'arranger que plaider.

Mais, ô richesses ! ou plutôt, ô absurde attachement aux richesses ! tu détruis tout, tu renverses tout ; pour toi, tout le reste n'est que bagatelle et fable aux yeux de la foule. Que des séculiers assiégent les tribunaux, à cela rien d'étonnant ; mais que beaucoup de ceux qui ont renoncé au monde en fassent autant, voilà qui n'est pas pardonnable. Si vous voulez savoir combien l'Ecriture condamne chez vous cet abus, et pour qui les lois sont faites, écoutez ce que dit Paul : « La loi « n'est pas établie pour le juste, mais pour les « injustes et les insoumis ». (I Tim. i, 9.) Or s'il a dit cela de la loi de Moïse, à plus forte raison des lois païennes. Si donc vous faites tort, vous êtes évidemment injuste : si vous êtes lésé et que vous le supportiez (ce qui est le caractère propre du juste), vous n'avez pas besoin des lois étrangères. Mais, dites-vous, comment puis-je supporter l'injustice ? Le Christ vous demande plus encore. Non-seulement il veut que celui qui est lésé le supporte, mais encore qu'il se montre généreux à l'égard de son ennemi et triomphe de son mauvais vouloir par sa patience et sa libéralité. En effet, il ne dit pas : Donnez votre tunique à celui qui vous la dispute en justice ; mais : Donnez-lui encore votre manteau. Remportez la victoire sur lui, en supportant l'injustice, et non en rendant le mal pour le mal : voilà le vrai, le glorieux triomphe. C'est pourquoi Paul dit à son tour : « C'est déjà certai- « nement pour vous une faute que vous ayez « des procès entre vous ; pourquoi ne sup- « portez-vous pas plutôt d'être lésés ? »

Je vous ferai voir que celui qui supporte l'injure est plutôt vainqueur que celui qui ne la supporte pas. Ce dernier, en effet, est surtout battu quand il traîne son adversaire au tribunal et qu'il gagne son procès : car il a éprouvé ce qu'il voulait éviter : son adversaire l'a forcé à souffrir et à intenter une action. Après cela, qu'importe la victoire ? qu'importe que vous ayez tout l'argent? En attendant vous avez subi ce qui vous déplaisait : on vous a forcé à faire un procès. Si au contraire vous supportez l'injustice, même en perdant votre argent vous remportez la victoire, mais non une victoire selon leur sagesse : car votre adversaire n'a pu vous forcer à faire ce que vous ne vouliez pas. Et pour preuve de la vérité de ce que j'avance, dites-moi : lequel fut le vainqueur du jaloux ou de l'homme assis sur son fumier? Lequel fut vaincu, de Job qui avait tout perdu, ou du démon qui avait tout pris? Evidemment ce fut le démon, qui avait tout pris. A qui accordons-nous l'admiration due au triomphe, du démon qui frappait, ou de Job qui était frappé ? Evidemment à Job. Cependant il n'avait pu conserver sa fortune, ni sauver ses enfants. Et que parlé-je de fortune et d'enfants? Il ne peut pas même garantir son propre corps. Et pourtant il resta le vainqueur, lui qui avait tout perdu. Il ne put conserver sa fortune, mais il conserva toute sa piété. — Il ne vint point au secours de ses enfants mourants. — Qu'importe ? leur malheur les a rendus plus glorieux, et il s'est aidé lui-même dans ses souffrances. S'il n'eût été maltraité et outragé par le démon, il n'aurait pas remporté cette magnifique victoire. Si c'était un mal de souffrir l'injustice, Dieu ne nous en eût pas donné l'ordre : car Dieu ne commande jamais le mal ; et ne savez-vous pas qu'il est le Dieu de la gloire? qu'il n'a pas voulu nous livrer à la honte, à la dérision et à l'injustice, mais rapprocher les contraires ? Voilà pourquoi il veut que nous supportions l'injustice, et met tout en œuvre pour nous

détacher des choses du monde, et nous montrer où est la gloire et le déshonneur, la perte et le profit.

6. Mais, dit-on, il est dur d'être injurié et lésé. Non, ô homme, cela n'est pas dur. Jusqu'à quand serez-vous avide des biens présents? Dieu ne vous eût pas commandé cela, si c'était un mal. Voyez un peu : Celui qui a commis l'injustice s'en va avec son argent, mais aussi avec une conscience coupable; celui qui a été lésé est privé de son argent, mais il a la confiance en Dieu, trésor mille fois plus précieux. Puisque nous savons cela, soyons sages par volonté et ne nous exposons point au sort des insensés qui croient n'être pas lésés, quand ils le sont réellement par un tribunal. Tout au contraire, c'est là un très-grand dommage, comme en général, quand nous ne sommes pas juges de nous-mêmes, mais par force et à la suite d'une défaite. Car il n'y a pas de profit à supporter la condamnation d'un tribunal, puisqu'on ne le fait que par force. Mais où est l'honneur de la victoire? A dédaigner cette démarche, à ne point plaider. Quoi! direz-vous, on m'a tout pris, et vous voulez que je me taise? On m'a fait tort, et vous m'exhortez à le supporter patiemment? Comment le pourrais-je? Vous le pourrez très-facilement, si vous levez les yeux vers le ciel, si vous contemplez sa beauté, vous souvenant que Dieu a promis de vous y recevoir, dans le cas où vous supporteriez généreusement l'injustice. Faites-le donc, et en levant les yeux au ciel, songez que vous êtes devenu semblable à Celui qui y est assis sur des chérubins. Car lui aussi a été accablé d'injures et il les a supportées; il a été outragé et ne s'est point vengé; il a été couvert de crachats et ne s'est point défendu; mais il a fait tout le contraire, en comblant de bienfaits ceux qui l'avaient ainsi traité, et il nous a ordonné de l'imiter. Songez que vous êtes sorti nu du sein de votre mère; que vous vous en retournerez nu, vous et celui qui vous a fait tort, ou plutôt qu'il s'en ira, lui, avec mille blessures engendrant les vers. Songez que les choses présentes sont passagères, comptez les tombeaux de vos aïeux, examinez bien ce qui s'est passé, et vous verrez que votre ennemi vous a rendu plus fort; car il a augmenté sa passion, l'amour de l'argent, et il affaiblit la vôtre en lui ôtant son aliment de bête fauve.

De plus il vous a débarrassé des soucis, des angoisses, de la jalousie des sycophantes, de l'agitation, du trouble, des craintes continuelles; et il a entassé tous les maux sur sa tête. Mais, direz-vous, si je lutte avec la faim? Alors vous partagez le sort de Paul qui nous dit : « Jusqu'à cette heure nous souffrons la « faim et la soif, et nous sommes nus ». (I Cor. IV, 2.) Il souffrait pour Dieu, ajoutez-vous. Et vous aussi, car dès que vous ne vous vengez pas, vous agissez en vue de Dieu. — Mais celui qui m'a fait tort, vit avec les riches au sein des plaisirs. — Dites plutôt avec le démon; et vous vous êtes couronné avec Paul. Ne craignez donc pas la faim; « car Dieu ne laissera pas « périr de faim les âmes des justes ». (Prov. X, 3.) Et le psalmiste nous dit encore : « Jetez vos « soucis dans le sein du Seigneur, et lui-même « vous nourrira ». (Ps. LIV.) Car s'il nourrit les oiseaux des champs, comment ne vous nourrirait-il pas? Ne soyons donc pas, ô mes bien-aimés, des gens de peu de foi, des hommes pusillanimes. Comment celui qui nous a promis le royaume des cieux et de si grands avantages, ne nous donnerait-il pas les biens présents? Ne désirons pas le superflu, contentons nous du nécessaire, et nous serons toujours riches; cherchons le vêtement et la nourriture, et nous la recevrons et même beaucoup plus. Et si vous êtes encore affligé et baissant la tête, je voudrais vous faire voir l'âme de votre ennemi après sa victoire, comme elle est devenue poussière. Car voilà ce que c'est que le péché : pendant qu'on le commet, il procure un certain plaisir; une fois qu'il est commis, le plaisir disparaît et le chagrin succède. Voilà ce que nous éprouvons quand nous faisons injure à notre prochain : nous finissons par nous condamner nous-mêmes. Ainsi quand nous prenons le bien d'autrui, nous goûtons de la satisfaction; mais viennent ensuite les remords de conscience.

Vous voyez un tel posséder la maison des pauvres? Pleurez, non sur la victime, mais sur le voleur; le voleur n'a pas donné le coup, il l'a reçu. Il a privé l'autre des biens présents; il s'est privé lui-même des biens éternels. Car si celui qui ne donne pas aux pauvres va en enfer, que sera-ce de celui qui les dépouille? Et que gagné-je, dites-vous, à souffrir l'injustice? Beaucoup. Ce n'est pas en punissant votre ennemi que Dieu vous dédommage : cela n'en vaudrait guère la peine. Que gagnerais-je, en effet, à ce que mon ennemi fût malheu-

reux comme moi? J'en connais pourtant beaucoup qui trouvent là une très-grande consolation, et se croient assez riches quand ils voient punir ceux qui leur ont fait tort. Mais ce n'est pas là que Dieu place votre récompense. Voulez-vous savoir les biens qui vous attendent? Il vous ouvre le ciel tout entier, il vous fait concitoyen des saints, il vous introduit dans leur assemblée, il vous absout de vos péchés, il vous ceint de la couronne de justice. Si en effet ceux qui pardonnent sont pardonnés, quelle bénédiction n'est pas réservée à ceux qui non-seulement pardonnent, mais comblent leurs ennemis de bienfaits? Ne vous irritez donc point de l'injure, mais priez pour celui qui vous l'a faite; vous travaillerez ainsi à votre profit. On vous a pris votre argent? Mais on a pris aussi vos péchés; comme il arriva dans l'affaire de Naaman et de Giézi. Combien d'argent n'auriez-vous pas donné pour obtenir le pardon de vos fautes? Eh bien! cette faveur vous est accordée; si vous supportez courageusement l'injustice, si vous ne maudissez pas, vous êtes ceint d'une couronne magnifique. Ce n'est pas moi qui vous parle : vous avez entendu le Christ dire : « Priez pour ceux qui vous font du mal ». Puis songez à la grandeur de la récompense : « Afin « que vous soyez semblables à votre Père qui « est dans le ciel ». (Matth. v, 45.) Vous n'avez donc rien perdu, mais vous avez gagné; vous n'êtes point lésé, mais couronné; vous êtes devenu plus sage; vous voilà semblable à Dieu, débarrassé des soucis qui s'attachent à l'argent, en possession du royaume des cieux. Par toutes ces considérations, ô mes bien-aimés, acceptons les injures en philosophes, afin de nous délivrer du trouble de la vie présente, de secouer une tristesse inutile et d'obtenir le bonheur futur par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVII.

TOUT M'EST PERMIS, MAIS TOUT NE M'EST PAS AVANTAGEUX. TOUT M'EST PERMIS, MAIS JE NE SERAI L'ESCLAVE D'AUCUNE CHOSE. (CHAP. VI, 12, JUSQU'AU VERS. 14.)

ANALYSE.

1. Saint Paul conseille la tempérance. — Il annonce la résurrection générale.
2. Preuve de la résurrection. — Elle est plus facile à Dieu que la création du monde.
3 et 4. Il ne faut pas vouloir trop pénétrer la sagesse de Dieu. — Ne pas croire la résurrection est la ruine des vertus.

1. Ici il fait allusion aux gourmands. Devant revenir au fornicateur, et la fornication étant le fruit de la volupté et des excès de table, il blâme amèrement ce vice. Il ne parle pas des choses défendues (celles-ci sont permises), mais des choses qui semblent indifférentes. Exemple : il est permis, leur dit-il, de manger et de boire; mais il n'est pas avantageux de le faire avec excès. Manière étonnante et inouïe, qui cependant lui est habituelle et qu'il emploie encore ici : il tourne la chose dans le sens contraire, et montre que le pouvoir de faire, non-seulement n'est pas avantageux, mais est moins un acte de liberté qu'un

signe d'esclavage. D'abord il dissuade par la raison du désavantage, en disant : « Ne m'est « pas avantageux » ; et en second lieu, par celle du contraire, en disant: « Je ne serai l'es- « clave d'aucune chose ». Ce qui signifie : Il est en votre pouvoir de manger ; conservez donc ce pouvoir, mais prenez garde d'en devenir esclave. Celui qui en use dans la mesure du besoin, en est le maître ; celui qui va jusqu'à l'excès n'en est plus le maître, mais l'esclave ; la gourmandise exerce sur lui sa tyrannie. Voyez-vous comme il démontre que celui qui croit être le maître est réellement assujéti ? C'est l'usage de Paul, je l'ai déjà dit, de tourner les objections en sens contraire, et c'est ce qu'il fait ici. Examinez un peu : chacun d'eux disait : Il m'est permis de me livrer au plaisir ; lui répond : En le faisant, vous n'exercez pas un pouvoir, vous subissez une servitude. Car vous n'êtes pas le maître de votre estomac, quand vous vous livrez à l'intempérance, mais c'est lui qui vous domine. On en peut dire autant des richesses et d'autres choses encore.

« Les aliments sont pour le ventre ». Par ventre il entend ici non le ventre proprement dit, mais la gourmandise, comme quand il dit : « Dont le Dieu est le ventre » (Philip. III, 19) ; ce n'est pas de l'organe qu'il parle, mais de la gloutonnerie. Pour preuve, écoutez la suite : « Et le ventre pour les aliments. Or le « corps n'est point pour la fornication, mais « pour le Seigneur ». Or le ventre est aussi le corps. Mais il a fait ici deux rapprochements : les aliments et l'intempérance qu'il appelle le ventre, le Christ et le corps. Que signifient ces paroles : « Les aliments sont pour le ventre ? » Cela veut dire : Les aliments ont de l'affinité avec l'intempérance, et celle-ci en a avec l'estomac. Elle ne peut donc nous amener au Christ, mais elle nous entraîne vers les aliments. C'est une passion mauvaise, animale, qui nous rend esclaves et se fait servir. Pourquoi donc, ô homme, vous inquiétez-vous, soupirez-vous pour des aliments ? Car voilà à quoi aboutit ce service, et pas à autre chose. C'est une maîtresse qu'on sert, c'est un esclave permanent, et cela ne va pas au delà ; il n'y a rien de plus que ce vain ministère. Et les deux sont unis entre eux et périssent ensemble, le ventre et les aliments, les aliments et le ventre ; c'est un cercle qui ne finit pas, comme si les vers naissaient d'un corps putréfait et le dévoraient à leur tour, ou comme le flot qui se gonfle et disparaît ensuite sans autre résultat. Or ce n'est pas précisément des aliments et du corps que l'apôtre parle ; mais il veut blâmer le vice de la gourmandise et l'excès dans la nourriture, comme la suite le prouve : Car il ajoute : « Mais Dieu détruira l'un et « l'autre ». Ce n'est pas de l'estomac qu'il dit cela, mais de l'intempérance ; ni des aliments, mais de la volupté. Ce n'est point aux besoins du corps qu'il en veut, puisqu'il les règle, en disant : « Ayant la nourriture et le vêtement, « contentons-nous-en » (I Tim. VI, 8) ; mais par là même il désapprouve le vice, et après avoir donné un conseil, il confie le succès à la prière. Quelques-uns disent que c'est ici une prophétie relative au siècle futur où l'on ne sera plus obligé de manger et de boire. Alors si l'usage modéré doit avoir un terme, c'est une raison de plus pour ne pas abuser. Ensuite pour qu'on ne dise pas que c'est le corps même qui est en cause, que dans la partie le tout est condamné, et encore que le corps est la cause de la fornication, écoutez la suite : Je n'accuse point la nature du corps, dit-il, mais l'intempérance de l'âme. C'est pourquoi il ajoute : « Or le corps n'est point pour la fornication, « mais pour le Seigneur ». Il n'a point été créé pour servir d'instrument à la débauche et à la fornication, pas plus que le ventre pour la gourmandise ; mais pour suivre le Christ, son chef, en sorte que le Seigneur soit la tête du corps entier. Craignons donc, tremblons donc d'être souillés de tant de vices, nous qui avons reçu l'insigne honneur d'être les membres d'un chef assis au ciel ; après avoir ainsi suffisamment blâmé les intempérances, il les détourne encore de ce vice, en disant : « Car « Dieu a ressuscité le Seigneur et nous ressus- « citera aussi par sa puissance. »

2. Voyez-vous encore une fois la sagesse de l'apôtre ? Toujours, et surtout en ce cas-ci, il prouve par l'exemple du Christ qu'il faut croire à la résurrection. En effet, si notre corps est un membre du Christ, et si le Christ est ressuscité, il faut que le corps suive la tête. « Par sa puissance ». Comme ce qu'il vient d'affirmer est incroyable et ne peut se saisir par le raisonnement, il attribue à la puissance infinie la résurrection du Christ et en tire une forte démonstration contre les incrédules. Il n'emploie pas cet argument pour la résurrection du Christ ; il ne dit pas : Dieu ressuscitera

le Seigneur; car le fait a déjà eu lieu: que dit-il donc? « Dieu a ressuscité le Seigneur », et il n'a pas besoin de preuve. Mais il ne parle pas ainsi de notre résurrection, qui n'a pas encore eu lieu: qu'en dit-il? « Et nous ressus- « citera aussi par sa puissance », fermant ainsi la bouche à ses adversaires, puisque la puissance du Dieu qui ressuscite est déjà démontrée. Et s'il attribue au Père la résurrection du Fils, que cela ne vous trouble pas. Ce n'est pas parce que le Christ n'a pas pu se ressusciter lui-même; puisqu'il a dit: « Détruisez ce tem- « ple et je le relèverai en trois jours ». (Jean, II, 19.) Et encore: « J'ai le pouvoir de donner « ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre ». (Id. X, 13.) Et il dit aussi dans les Actes: « Auxquels il se montra vivant ». (Act. I, 3.) Pourquoi donc Paul parle-t-il ainsi? Parce qu'il attribue au Père les actions du Fils et au Fils les actions du Père. « Car tout ce que le « Père fait », dit le Christ lui-même, « le Fils « le fait pareillement ». (Jean, V, 19.) Et c'est tout à fait à propos qu'il rappelle ici la résurrection, pour contenir par cette espérance la tyrannie de la gourmandise, disant presque en propres termes: Vous avez mangé et bu sans mesure: à quoi cela aboutira-t-il? A rien qu'à la corruption. Vous avez été uni au Christ; quel en sera le résultat? Un résultat magnifique, admirable; cette future résurrection, pleine de gloire et au-dessus de tout ce qu'on en peut dire.

Que personne donc ne refuse de croire à la résurrection; et si quelqu'un n'y croit pas, qu'il songe combien Dieu a produit de rien, et qu'il en tire une preuve en faveur de ce dogme. En effet, ce qui existe est beaucoup plus merveilleux et contient un grand miracle. Dieu prend de la terre (et la terre n'existait pas auparavant), il la pétrit et il en fait l'homme. Comment la terre est-elle devenue un homme? comment a-t-elle été produite, quand elle n'existait pas? Et comment produit-elle elle-même ces innombrables espèces d'animaux, de semences, de plantes, sans douleurs d'enfantement, sans être arrosée par les pluies, sans culture, sans bœufs, sans charrue, sans rien qui l'aide en ce travail? C'est pour vous enseigner tout d'abord le dogme de la résurrection, que tant de variétés de plantes et d'animaux sont sortis d'une terre inanimée et insensible. C'est en effet quelque chose de plus incompréhensible que la résurrection. Rallumer un flambeau éteint, ou produire un feu qui n'existe pas, ce n'est pas la même chose; ce n'est pas non plus la même chose de rebâtir une maison détruite ou d'en élever une qui n'existe pas. Dans le premier cas, il y a au moins des matériaux, s'il n'y a pas autre chose; mais dans le second, on n'aperçoit aucune substance. C'est pourquoi Dieu a d'abord fait ce qui semble le plus difficile, pour vous faire admettre ce qui est le plus facile. Et si je dis plus difficile, ce n'est pas pour Dieu, mais par rapport à nos propres idées; car rien n'est difficile à Dieu; mais comme le peintre qui peut tracer une image, en fera facilement dix mille, ainsi Dieu peut créer des mondes par milliers, des mondes innombrables; ou plutôt, comme il vous est facile d'imaginer une ville et des mondes sans nombre, ainsi, et bien plus aisément encore, Dieu peut les créer. Car enfin cette pensée exige encore de vous un petit espace de temps; mais il n'en est pas ainsi de Dieu; autant les pierres sont plus lourdes que les objets les plus légers et que notre propre pensée, autant notre pensée elle-même est au-dessous de la rapidité avec laquelle Dieu crée.

Vous admirez son pouvoir sur la terre? Songez aussi comment le ciel qui n'existait pas a été fait, et des étoiles innombrables, et le soleil et la lune; car rien de cela n'était. Ensuite, dites-moi comment et sur quoi tout cela, une fois créé, se maintient? Quel est leur point d'appui, quel est celui de la terre? Ce qu'il y a au-delà de la terre? Et après cela, quoi encore? Voyez-vous dans quel abîme se perd l'œil de votre intelligence, si vous ne recourez aussitôt à la foi et à la puissance incompréhensible du Créateur? Que si vous voulez juger d'après les opérations humaines, vous pourrez peu à peu donner des ailes à votre pensée. Quelles opérations, dites-vous? Ne voyez-vous pas comment les potiers forment un vase d'une matière brisée et informe? comment ceux qui coulent les métaux font voir que la terre est de l'or, du fer, de l'airain? comment les verriers transforment du sable en un corps solide et transparent? Parlerai-je des corroyeurs, de ceux qui teignent les vêtements en pourpre, comme ils métamorphosent l'objet qui prend la teinture? Parlerai-je de notre génération? comment un peu de semence, informe, sans figure, entre dans la matrice qui la reçoit? D'où vient donc la for-

mation animale? Qu'est-ce que le blé? Ne jette-t-on pas simplement le grain dans la terre? Une fois jeté, n'y pourrit-il pas? D'où viennent les épis, les barbes, les chaumes et tout le reste? Un petit pepin de figue tombant en terre ne produit-il pas souvent des racines, des branches et des fruits? Vous admettez tout cela sans en rechercher curieusement la cause, et vous ne demandez compte à Dieu que de la transformation de nos corps? Est-ce pardonnable?

3. C'est aux grecs que nous faisons ces raisonnements et d'autres de ce genre; quant à ceux qui suivent les Ecritures, ils n'ont pas même besoin qu'on en parle. Si, en effet, vous voulez soumettre toutes les œuvres de Dieu à une enquête, en quoi Dieu est-il au-dessus de l'homme? Et encore y a-t-il peu d'hommes avec qui nous agissions ainsi. Si donc il est des hommes avec qui nous nous dispensons de ces recherches curieuses, à bien plus forte raison ne devons-nous point scruter la sagesse de Dieu ni lui demander de compte: d'abord parce que celui qui a parlé est digne de foi; ensuite parce que le sujet même n'admet pas l'action du raisonnement. Car Dieu n'est pas tellement pauvre qu'il ne puisse faire que des choses accessibles à votre faible intelligence. Si vous ne comprenez pas même l'œuvre d'un artisan, beaucoup moins comprendrez-vous celle de l'Ouvrier par excellence. Ne rejetez donc point le dogme de la résurrection, autrement vous serez bien loin des espérances à venir. Mais où est donc la sagesse, ou plutôt l'immense folie de nos contradicteurs? Ils demandent: Comment un corps peut-il ressusciter quand il a été mêlé à la terre, qu'il est devenu terre et que cette terre elle-même a été déplacée? Cela vous semble impossible, mais non à celui dont l'œil ne dort pas; car tout est à découvert devant lui. Vous ne voyez pas la distinction qui subsiste dans la confusion; mais lui voit tout; vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur de votre prochain, et lui le sait.

Si vous ne croyez pas que Dieu ressuscite, parce que vous ne comprenez pas comment il ressuscite, vous ne croirez pas non plus qu'il lit dans les cœurs, car ce sont des choses cachées. Et encore même dans un corps dissous reste-t-il une matière visible, tandis que les pensées sont invisibles. Et celui qui voit parfaitement les choses invisibles, ne verra pas les choses visibles et ne pourra facilement discerner un corps? Chacun sent qu'il le peut. Ne rejetez donc point la résurrection: car c'est une suggestion diabolique. Et le démon n'a pas seulement en vue de détruire la foi à la résurrection, mais encore de détruire et d'anéantir les œuvres de la vertu. En effet, l'homme qui ne s'attend pas à ressusciter et à rendre compte de ses actions, ne se pressera guère de pratiquer la vertu; et, en retour, celui qui ne pratique pas la vertu, ne croira pas à la résurrection: car ce sont deux choses qui s'engendrent mutuellement: le vice par l'incrédulité, et l'incrédulité par le vice. Une conscience chargée de nombreuses iniquités, inquiète, redoutant la vengeance future et ne voulant pas se rassurer elle-même par le changement de vie, cherche le repos dans l'incrédulité. Et quand vous niez la résurrection et le jugement, ce pécheur dira: Je ne rendrai donc pas compte de mes crimes? Que dit cependant le Christ? « Vous « êtes dans l'erreur, ne connaissant ni les « Ecritures ni la puissance de Dieu ». (Matth. XXII, 29.) Dieu n'aurait pas tant fait s'il n'avait dû nous ressusciter, mais seulement nous détruire et nous réduire à néant; il n'eût point étendu cette vaste voûte du ciel sur nos têtes, ni étalé la terre comme un tapis sous nos pieds, il n'eût point créé tant de choses pour une si courte vie que la nôtre. Et s'il a fait tout cela pour la vie présente, que ne fera-t-il pas pour la vie future?

Mais si la vie future n'existe pas, nous sommes bien au-dessous des objets créés pour nous. En effet, le ciel, la terre, la mer, les fleuves, certains animaux mêmes, durent plus que nous; car la corneille, la race des éléphants et beaucoup d'autres encore, jouissent plus longtemps de la vie présente. Pour nous l'existence est courte et pénible, pour eux elle est longue et bien plus exempte de chagrin et de soucis. Comment, de grâce, le Créateur a-t-il plus favorisé le serviteur que le maître? Je vous en conjure, ne raisonnez pas ainsi: ne soyez pas, ô homme! dénué d'intelligence, et puisque vous avez un tel Maître, ne méconnaissez pas ses richesses. Au commencement Dieu a voulu vous faire immortel, et vous ne l'avez pas voulu. Car c'étaient des indices d'immortalité, ces entretiens familiers avec Dieu, cette vie paisible, cette exemption de chagrin, de soucis, de travaux et des autres accidents du temps. Adam n'avait pas besoin

de vêtement, ni de maison, ni de rien de semblable ; il était plus rapproché des anges, prévoyait beaucoup de choses à venir et était rempli d'une grande sagesse. Ce que Dieu faisait en cachette, en formant la femme, il en eut connaissance. Aussi dit-il : « Maintenant voilà « l'os de mes os et la chair de ma chair ». (Gen. II, 23.) Puis est venu le travail, puis la sueur, ensuite la honte, la crainte, la timidité à parler ; car auparavant il n'y avait ni chagrin, ni douleur, ni gémissement. Mais il ne demeure pas longtemps dans cette situation honorable.

4. Que faire donc ? direz-vous. Dois-je périr à cause de lui ? Non précisément à cause de lui, car vous n'êtes pas non plus resté sans péché ; et si vous n'avez pas commis le même, vous en avez certainement commis un autre. D'ailleurs, vous n'avez rien perdu au châtiment ; vous y avez gagné, au contraire. Si vous eussiez dû rester toujours mortel, peut-être auriez-vous raison de dire ce que vous dites ; mais maintenant vous êtes immortel, et si vous le voulez, vous pouvez surpasser le soleil même en éclat. Si je n'avais pas eu un corps mortel, dites-vous, je n'aurais pas péché. Eh ! de grâce, Adam avait-il un corps mortel, quand il a péché ? Non : car si son corps eût été mortel, la mort ne lui eût pas été infligée par forme de punition. C'est ce qui prouve qu'un corps mortel n'est point un obstacle à la vertu, qu'il rend sage, au contraire, et procure les plus grands avantages. Si, en effet, l'attente seule de l'immortalité a inspiré un si grand orgueil à Adam, à quel point aurait-il porté l'arrogance, s'il eût été réellement immortel ? Maintenant, depuis la chute, vous pouvez expier vos péchés, puisque votre corps est vil, abject, sujet à la décomposition : car ces considérations sont propres à rendre sage : mais si vous aviez péché dans un corps immortel, peut-être vos péchés eussent-ils duré davantage. N'accusez donc point la mortalité d'être la cause du péché ; c'est la mauvaise volonté qui est la racine de tous les maux. Pourquoi le corps d'Abel ne lui a-t-il porté aucun préjudice ? Pourquoi n'a-t-il servi de rien aux démons de n'avoir pas de corps ? Voulez-vous savoir comment un corps mortel n'est pas nuisible, mais est même utile ? Voyez ce que vous gagnez par lui si vous êtes sobre. Il vous retire du vice, il vous en arrache par les douleurs, les chagrins, les travaux et autres moyens semblables.

Mais, dites-vous, il m'entraîne à la fornication. Ce n'est pas lui, mais l'incontinence ; tandis que les choses que je vous indiquais tout à l'heure lui appartiennent en entier. Aussi n'est-il pas donné à l'homme qui entre dans cette vie de se soustraire à la maladie, à la douleur, à la tristesse ; mais il peut ne pas commettre la fornication. Si les vices étaient naturels au corps, ils seraient universels : car tout ce qui est naturel est universel. Or, la fornication ne l'est pas : elle provient de la volonté, tandis que la souffrance vient de la nature. N'accusez pas votre corps, ne vous laissez pas ravir par le démon l'honneur que Dieu vous a fait. Si nous le voulons, le corps sera un frein excellent pour contenir les mouvements de l'âme, réprimer l'orgueil, empêcher la jactance et nous aider dans des œuvres très-importantes. Ne me parlez pas de certains fous furieux ; nous voyons souvent des chevaux secouer frein et cocher et se jeter dans les précipices ; nous ne nous en prenons pas au frein pour cela ; il a été jeté de côté ; ce n'est pas lui qui est cause du mal, mais le cocher qui n'a rien su retenir. Croyez qu'il en est de même ici : Si vous voyez un jeune orphelin commettre mille sottises, n'accusez pas son corps, mais le cocher, c'est-à-dire, la raison qui se laisse entraîner. Les rênes n'embarrassent pas le cocher, mais lui seul est coupable s'il ne sait pas les tenir convenablement ; aussi est-ce lui qu'elles accusent quand elles sont enchevêtrées, qu'elles l'entraînent à terre et le forcent à partager leur propre infortune.

De même en est-il ici : Tant que tu tenais les rênes, dit le frein, je dirigeais la bouche du cheval ; mais parce que tu as tout lâché, je te punis de ta négligence, je m'embarrasse et je t'entraîne, pour ne plus éprouver le même sort. Que personne ne s'en prenne donc aux rênes, mais à lui-même et à sa volonté corrompue. Car chez nous la raison est le cocher ; et le corps joue le rôle des rênes qui établissent le rapport entre les chevaux et le cocher. Si les rênes sont tenues régulièrement, remplissent bien leur fonction, vous n'éprouverez rien de fâcheux ; si vous les lâchez, tout disparaît, tout est perdu. Soyons donc sages, et n'accusons pas notre corps, mais notre mauvaise volonté. C'est là l'œuvre du démon d'exciter les insensés à accuser leur corps, Dieu, le prochain, tout plutôt que leur propre

perversité, de peur qu'ils ne coupent la racine de leurs maux, s'ils venaient à la connaître. Mais vous qui connaissez ses embûches, tournez votre colère contre lui, mettez le cocher sur le siége et tournez vos yeux vers Dieu. Partout ailleurs, celui qui propose un combat ne s'en mêle pas et attend la fin : mais ici c'est Dieu même qui règle et établit la lutte. Rendons-le-nous donc propice, et nous obtiendrons certainement les biens futurs, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XVIII.

NE SAVEZ-VOUS PAS QUE VOS CORPS SONT LES MEMBRES DU CHRIST? ENLEVERAI-JE DONC LES MEMBRES DU CHRIST POUR EN FAIRE DES MEMBRES DE PROSTITUÉE? A DIEU NE PLAISE! (CHAP. VI, VERS. 15, JUSQU'A LA FIN DU CHAPITRE.)

ANALYSE.

1 Contre la fornication
2. Nos corps comme nos âmes appartiennent au Christ qui les a rachetés au prix de son sang; nous n'avons donc pas le droit de les livrer de nouveau à Satan.
3 et 4. Combien ceux qui parent leurs corps ont sujet de craindre. — Comment nous devons glorifier le nom de Dieu. — Contre l'avarice. — Que la pauvreté est comme une fournaise. — Qu'il faut joindre l'humilité aux souffrances.

1. Après avoir passé du fornicateur à l'avare, il revient de l'avare au fornicateur, non en s'adressant à lui, mais à ceux qui n'ont pas commis ce péché; et pour les en garantir, il frappe encore sur le coupable. En effet, bien qu'on s'adresse à d'autres, celui qui a péché est néanmoins atteint, parce que sa conscience s'éveille et lui fait sentir le remords. La crainte de la punition suffirait, il est vrai, à les maintenir dans la continence; mais comme il ne voulait pas que la crainte fût leur seul mobile en cela, il y ajoute des menaces et des raisonnements. Après avoir donc déterminé le genre de péché, fixé le châtiment, démontré le tort que le crime du fornicateur causait à tout le monde, il a quitté ce sujet pour passer à l'avare, et a conclu son discours en menaçant celui-ci de l'exclusion du royaume des cieux, lui et tous ceux dont il a fait l'énumération; maintenant il formule un avertissement plus terrible. En effet, celui qui se contente de punir une faute sans en faire voir la gravité, n'obtient pas grand résultat par le châtiment; et celui qui se contente de faire rougir sans épouvanter par la punition, ne touche pas fort les hommes insensibles. C'est pourquoi Paul fait l'un et l'autre; il fait rougir en disant : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? » Et il épouvante en disant : « Ne savez-vous pas que les avares n'entreront « pas dans le royaume des cieux? » Il emploie le même procédé à l'égard du fornicateur : car après l'avoir d'abord effrayé par ce qu'il vient de dire, après l'avoir retranché et livré à Satan, après avoir rappelé le dernier jour, il le fait de nouveau rougir par ces paroles : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les « membres du Christ? » Comme s'il s'adressait désormais à des enfants de bonne naissance. C'est une explication plus claire de ce

qu'il a dit plus haut : « Le corps est pour le « Seigneur ».

Ailleurs il en fait autant quand il dit : « Vous êtes le corps du Christ et les membres « d'un membre ». (I Cor. XII, 27.) Il emploie souvent cette comparaison, non pas toujours pour le même sujet, mais tantôt pour montrer l'amour, tantôt pour augmenter la crainte : ici pour intimider et effrayer : « Enlèverai-je « donc les membres du Christ, pour en faire « des membres de prostituée? A Dieu ne « plaise ! » Rien de plus effrayant que cette parole. Il ne dit pas : Enlèverai-je donc les membres du Christ pour les unir à une prostituée? mais : « En ferai-je les membres d'une « prostituée? » ce qui est plus énergique. Ensuite il fait voir ce qui arrive au fornicateur, en disant : « Ne savez-vous pas que celui qui « s'unit à une prostituée devient un même « corps avec elle? » Et la preuve? « Car », dit-il, « ils seront deux en une seule chair. Mais « celui qui s'attache au Seigneur est un seul « esprit avec lui ». Le commerce charnel ne permet plus en effet d'être deux, mais de deux il ne fait qu'un. Et voyez comme il emploie ces mots propres et simples, en prenant pour termes de son accusation une prostituée et le Christ. « Fuyez la fornication ». Il ne dit pas : abstenez-vous de la fornication ; mais : « Fuyez », c'est-à-dire, empressez-vous de vous débarrasser de ce vice. « Tout péché « que l'homme commet est hors de son « corps ; mais celui qui commet la fornication « pèche contre son propre corps ». Ceci est moins fort. Mais comme il s'agit de la fornication, il la combat à outrance et en fait ressortir la gravité par le plus et par le moins. Le premier argument s'adressait aux plus pieux, le second est pour les plus faibles.

C'est le propre de la sagesse de Paul de faire rougir, non-seulement par les motifs les plus puissants, mais encore par de plus petits, par la laideur, par l'indécence. Quoi donc? direz-vous : est-ce que le meurtrier ne souille pas sa main? et aussi l'avare et le voleur? Personne n'en doute ; mais comme on ne pouvait pas dire qu'il n'y a rien de pire que le fornicateur, il fait paraître d'une autre façon l'énormité de ce crime, en disant qu'il fait du corps entier un objet d'exécration. Il est souillé, en effet, comme s'il était tombé dans une cuve d'immondices, et plongé dans l'ordure. Et c'est ainsi que nous en jugeons encore aujourd'hui. En effet, personne de nous, après s'être rendu coupable d'avarice ou de vol, ne songe à aller au bain : on revient tout simplement chez soi ; tandis qu'après avoir péché avec une prostituée, on va se baigner comme si on était devenu tout à fait impur : tant la conscience sent que ce péché la souille davantage ! Sans doute l'avarice et la fornication sont des fautes graves et précipitent en enfer ; mais comme Paul agit toujours avec prudence, il emploie tous les moyens en son pouvoir pour faire ressortir le crime de la fornication. « Ne savez-vous pas que votre « corps est le temple de l'Esprit-Saint qui est « en vous? »

2. Il ne dit pas simplement de l'Esprit : mais « de l'Esprit qui est en vous », afin de consoler ; et pour s'expliquer encore, il ajoute : « Que vous avez reçu de Dieu ». Il nomme l'auteur du don, pour relever son auditeur et en même temps l'effrayer par la grandeur du dépôt et la libéralité de celui qui l'a fait. « Et « qu'ainsi vous n'êtes plus à vous-mêmes ». Il n'a pas seulement pour but de les faire rougir, mais aussi de les forcer à pratiquer la vertu. Quoi ! vous faites ce que vous voulez, dites-vous ; mais vous n'êtes pas votre maître. En parlant ainsi, il ne prétend pas nous ôter notre libre arbitre ; car après avoir dit : « Tout m'est « permis, mais tout ne m'est pas avantageux », il ne nous enlève pas notre liberté ; et en écrivant ici : « Vous n'êtes plus à vous-mêmes », il n'entend point nuire à notre volonté, mais éloigner du vice et faire voir la providence du Maître. Aussi ajoute-t-il : « Car vous avez été « achetés à haut prix ». Mais si je ne suis pas à moi, comment m'imposez-vous le devoir d'agir? Comment dites-vous ensuite : « Glori- « fiez Dieu dans votre corps et dans votre « esprit qui sont à Dieu? »

Que signifient donc ces paroles : « Vous « n'êtes plus à vous-mêmes? » Et que veut-il prouver par là? Nous mettre en sécurité pour que nous ne péchions plus et ne nous livrions pas aux passions désordonnées de notre âme. Nous avons en effet beaucoup de penchants déréglés qu'il faut réprimer ; et nous le pouvons, autrement il serait inutile de nous y exhorter. Voyez maintenant comme il nous affermit ! Après avoir dit : « Vous n'êtes pas à « vous-mêmes », il n'ajoute pas : Mais vous êtes sous l'empire de la nécessité. Non, il dit : « Vous avez été achetés à haut prix ». Paul,

pourquoi parlez-vous ainsi? On pourrait vous dire qu'il fallait nous proposer un autre motif, en nous montrant que nous avons un maître. Mais ce motif nous serait commun avec les gentils, tandis que celui-ci : « Vous avez été « achetés à haut prix », nous est particulier. Ici l'apôtre nous rappelle la grandeur du bienfait et la manière dont nous avons été sauvés; il nous fait voir que nous étions en mains étrangères et que nous avons été achetés, non pas pour rien, mais à haut prix. « Glorifiez et « portez donc Dieu dans votre corps et dans « votre esprit ». Par là il nous exhorte non-seulement à éviter la fornication dans notre corps, mais à n'admettre aucune mauvaise pensée dans notre esprit et à ne point éloigner la grâce. « Qui sont à Dieu ». Après avoir dit : « Vôtre », il ajoute : « Qui sont à Dieu », nous rappelant continuellement que tout appartient au Maître, corps, âme, esprit.

Quelques-uns disent que ce mot « en Esprit » signifie en grâce. En effet, si la grâce est en nous, Dieu sera glorifié, et elle y sera, si nous avons le cœur pur. Il affirme que toutes ces choses sont à Dieu, non-seulement parce qu'il les a produites, mais encore parce que, quand elles appartenaient à d'autres, il les a recouvrées au prix du sang de son Fils.

Voyez comme il rattache tout au Christ, comme il nous mène au ciel. Vous êtes les membres du Christ, nous dit-il, vous êtes le temple de l'Esprit; ne devenez donc pas membres d'une prostituée, car ce n'est pas votre corps que vous déshonorez, mais celui du Christ. Par là il nous fait voir la bonté du Christ, puisque notre corps est le sien, et en même temps il veut nous arracher à un funeste esclavage. En effet, si votre corps appartient à un autre, vous n'avez pas le droit de le déshonorer, surtout s'il appartient au Maître, ni de souiller le temple de l'Esprit. On punirait du dernier supplice celui qui entrerait dans un domicile étranger et s'y livrerait à la débauche; quel ne sera donc pas le châtiment de celui qui aura fait du temple du roi une maison de voleurs? Dans cette pensée, respectez l'habitant, qui n'est autre que le Paraclet; craignez celui qui est lié, adhérent à vous-même, et qui est le Christ. Est-ce vous qui vous êtes fait membre du Christ? Songez à cela, à qui étaient les membres, à qui ils sont aujourd'hui, et restez chaste. C'étaient auparavant des membres de prostituée, le Christ en a fait les membres de son propre corps. Vous n'en êtes donc plus le maître; servez celui qui vous a affranchi.

Si vous aviez une fille, et que, par un excès de démence, vous l'eussiez livrée à prix d'argent pour en faire une prostituée; puis que le fils du roi, passant par là, l'arrachât à son esclavage et en fît son épouse; vous ne seriez plus libre de la reconduire à la maison de débauche, car vous l'auriez livrée, vous l'auriez vendue une fois. Voilà notre cas : nous avions vendu notre chair au démon, à un vil corrupteur; ce que voyant, le Christ l'a sauvée, l'a délivrée de cette affreuse tyrannie; elle n'est donc plus à nous, mais à celui qui l'a sauvée. Si vous voulez la traiter comme l'épouse du roi, rien ne vous en empêche; mais si vous voulez la ramener à son premier état, vous subirez le supplice réservé à ceux qui commettent de tels outrages. Vous devez donc plutôt l'orner que la déshonorer. Car vous n'êtes plus maître d'elle en fait de passions coupables, mais seulement pour l'exécution des ordres de Dieu. Songez de quel déshonneur Dieu l'a délivrée; il n'est pas de prostituée aussi dégradée que l'était alors notre nature. Les brigandages, les homicides, toute espèce de mauvaises pensées entraient chez elle, et corrompaient l'âme à vil prix, au prix d'un moment de plaisir. Car c'était là tout ce qu'elle gagnait à son honteux commerce avec les mauvaises pensées et les mauvaises actions.

3. Sans doute cette conduite était déjà coupable alors; mais quel pardon espérer, si l'on se souille maintenant, quand le ciel est ouvert, quand le royaume est promis, après qu'on a participé aux redoutables mystères? Ne pensez-vous pas que le diable lui-même entretient commerce avec les avares et avec tous ceux que l'apôtre a énumérés? Et que ces femmes qui se parent pour séduire ont avec lui des rapports impurs? Qui pourrait dire le contraire? Que celui qui le nie mette à nu l'âme de ces indécentes créatures, et il verra que le méchant esprit leur est étroitement uni. Car il est difficile, chers auditeurs, oui, il est difficile, et peut-être impossible, que quand le corps est ainsi paré, l'âme le soit aussi; quand on soigne l'un, il faut qu'on néglige l'autre : d'après la nature des choses, le contraire ne peut avoir lieu. Aussi l'apôtre dit-il : « Celui « qui s'unit à une prostituée devient un même « corps avec elle; mais celui qui s'attache au

« Seigneur est un seul esprit avec lui ». Il devient tout esprit à la fin, quoique enveloppé d'un corps. Quand il n'a rien de corporel, d'épais, de terrestre, son corps n'est qu'un simple vêtement; quand toute l'autorité appartient à l'âme et à l'esprit, Dieu est alors glorifié. Aussi avons-nous l'ordre de dire dans la prière : « Que votre nom soit sanctifié » ; et le Christ nous dit : « Que votre lumière brille « devant les hommes, afin qu'ils voient vos « bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père « qui est dans les cieux ». (Matth. v, 16.) Ainsi le glorifient les cieux, non en parlant, mais en excitant l'admiration par leur aspect et en faisant remonter leur gloire au créateur.

Glorifions-le, nous aussi, comme eux et même plus qu'eux; nous le pouvons, si nous le voulons. Car ni le ciel, ni le jour, ni la nuit ne glorifient Dieu comme une âme sainte. De même qu'à l'aspect de la beauté du ciel, on s'écrie : Gloire à vous, ô Dieu! qui avez fait un si bel ouvrage! Ainsi fait-on, et bien mieux encore, en voyant un homme vertueux. Car tout le monde ne glorifie pas Dieu dans ses créatures; un grand nombre disent qu'elles se sont faites d'elles-mêmes ; d'autres, par une erreur tout à fait impardonnable, attribuent aux démons la création du monde et la providence; mais à propos de la vertu de l'homme, personne n'ose porter jusque-là l'impudence: chacun glorifie Dieu en voyant son serviteur vivre saintement. Et qui ne serait frappé d'étonnement, quand un homme qui n'a que la nature commune aux mortels, et qui vit au sein de l'humanité, résiste comme le métal le plus dur aux assauts des passions? Quand à travers le feu, le fer, les bêtes féroces, il se montre plus fort que l'acier et triomphe de tout par le langage de la piété? bénit quand on le maudit? répond par des paroles bienveillantes aux injures? prie pour ceux qui lui font tort? fait du bien à ses ennemis et à ceux qui lui tendent des embûches? Oui, ces choses et d'autres de ce genre glorifient Dieu plus que les cieux. Car, en voyant le ciel, les grecs ne rougirent pas; mais à l'aspect d'un homme saint, pratiquant la sagesse dans sa perfection, ils sont couverts de confusion et se condamnent eux-mêmes. En effet, quand un homme qui n'est point d'une autre nature qu'eux l'emporte sur eux autant, et plus même que le ciel ne l'emporte sur la terre, ils sont bien forcés de croire que c'est là l'effet de quelque puissance divine. Aussi le Christ dit-il : « Et « qu'ils glorifient votre Père qui est dans les « cieux ».

Voulez-vous savoir d'ailleurs comment Dieu est glorifié par la vie de ses serviteurs, et comment il l'est par ses prodiges? Un jour Nabuchodonosor jeta les trois enfants dans la fournaise. Ensuite, voyant que le feu ne les consumait point, il dit : « Béni soit Dieu qui « a envoyé son ange et sauvé ses enfants de la « fournaise, parce qu'ils ont eu confiance en « lui et n'ont point obéi à la parole du roi ». (Dan. III, 95.) Que dites-vous, ô roi? Vous avez été méprisé, et vous admirez ceux qui ont rejeté vos ordres? Oui : je les admire par cela même qu'ils m'ont méprisé. Il donne la raison même du prodige. Ainsi Dieu est glorifié, non-seulement par le miracle, mais par la résolution des trois enfants. Et si on veut y regarder de près, ce dernier point n'est pas au-dessous de l'autre. Au point de vue du prodige, délivrer ces jeunes gens de la fournaise n'est pas plus que de les avoir décidés à y entrer. Comment, en effet, ne pas être frappé d'étonnement en voyant le roi du monde, environné de tant d'armes et d'armées, de généraux, de satrapes, de préfets, maître de la terre et de la mer, en le voyant, dis-je, méprisé par des enfants prisonniers; en voyant ces prisonniers vaincre celui qui les a mis aux fers et triompher de toutes ses troupes? Car le roi et sa cour n'ont pu ce qu'ils voulaient, eux qui avaient toutes ces ressources, et de plus celle de la fournaise; mais des enfants dénués de tout, esclaves, étrangers, en petit nombre (trois! que peut-on de moins?) et enchaînés, ont vaincu une immense armée. Car déjà la mort était méprisée, parce que le Christ devait venir; et comme, au lever du soleil, le jour brille avant que ses rayons aient paru, ainsi la mort reculait déjà à la seule approche du soleil de justice. Quoi de plus éclatant que ce spectacle? quoi de plus glorieux que cette victoire? quoi de plus insigne que ces trophées?

4. Et cela se voit encore de nos jours. Il y a encore maintenant un roi de Babylone avec sa fournaise, et qui y allume un feu bien plus ardent; il est encore là pour faire adorer sa statue; autour de lui sont encore des satrapes, des soldats, une musique enchanteresse; et beaucoup adorent cette image, aux aspects variés, de hauteur colossale. L'avarice est une statue de ce genre, ne dédaignant pas même

le fer, composée d'éléments dissemblables, obligeant à tout admirer, l'airain, le fer et des matières beaucoup plus viles encore. Mais si tout cela est, il y a aussi des imitateurs de ces enfants, qui disent : Nous ne servons pas les dieux, nous n'adorons pas ton image; mais nous supportons la fournaise de la pauvreté et toutes les autres misères, pour les lois de Dieu. Ceux qui possèdent beaucoup, l'adorent souvent cette image, comme ces courtisans du roi, et ils sont dévorés par les flammes; mais ceux qui n'ont rien, la méprisent, vivent dans la pauvreté et sont plus dans la rosée que ceux qui nagent au sein de l'abondance : absolument comme ceux qui avaient jeté les trois enfants dans la fournaise furent consumés, tandis que les enfants eux-mêmes étaient comme rafraîchis par la pluie et la rosée. Et le tyran lui-même souffrait plus qu'eux de la flamme : car la colère le brûlait intérieurement; le feu ne put pas même atteindre l'extrémité de leurs cheveux; tandis que son âme était dévorée par l'ardeur de son courroux. Songez un peu à ce que c'était que d'être méprisé devant tant de témoins par des enfants prisonniers. Il a fait voir, du reste, que s'il avait pris leur ville, ce n'était pas par sa vertu propre, mais à cause des péchés de ses habitants.

Si, en effet, il n'a pu vaincre trois enfants enchaînés et jetés dans une fournaise, comment serait-il venu à bout, par la loi de la guerre, de tant d'hommes, s'ils eussent tous été tels que ceux-ci? Il est donc évident que ce sont les péchés du peuple qui ont livré la ville. Mais voyez comme ces jeunes gens sont étrangers à la vaine gloire! Ils ne s'élancèrent point dans la fournaise, mais ils pratiquèrent d'avance l'ordre du Christ qui dit : « Priez afin « que vous n'entriez point en tentation ». (Matth. xxvi, 41.) Ils ne se sauvèrent point quand on les y conduisit; mais ils gardèrent courageusement le milieu ; ne s'empressant point quand on ne les appelait pas, ne montrant ni faiblesse ni lâcheté quand on les appelait, prêts à tout, intrépides et remplis de confiance. Et pour bien comprendre leur sagesse, écoutons ce qu'ils disent : « Il y a dans « le ciel un Dieu qui peut nous délivrer ». (Dan. iii, 17.) Ils ne s'inquiètent point d'eux-mêmes; au moment d'être brûlés, ils ne s'occupent que de la gloire de Dieu. Afin, disent-ils, que vous n'accusiez pas Dieu d'impuissance, quand nous serons consumés par le feu, nous vous exprimons nettement toute notre croyance: « Il y a un Dieu dans le ciel », non un Dieu semblable à cette statue terrestre, inanimée et muette, mais un Dieu qui peut nous tirer du milieu de cette fournaise ardente. Ne l'accusez donc pas de faiblesse, s'il nous y laisse jeter. Il est si puissant qu'il peut nous sauver de la flamme, même quand nous y serons : « Et s'il « ne le fait pas, sachez néanmoins, ô roi, que « nous ne servons pas vos dieux et que nous « n'adorerons pas la statue d'or que vous avez « fait dresser ». (Dan. iii, 18.) Vous voyez que, par un dessein providentiel, ils ignorent l'avenir. S'ils l'avaient connu, leur action serait moins admirable; quoi d'étonnant, en effet, à ce qu'ils eussent audacieusement affronté le danger s'ils avaient eu un gage certain de leur salut?

Sans doute Dieu eût été également glorifié, puisqu'il aurait pu les sauver de la fournaise : mais ils eussent été moins dignes d'admiration, puisque au fait ils ne se seraient pas précipités dans le danger. Dieu leur a donc laissé ignorer l'avenir, pour les glorifier davantage. Et comme ils assuraient au roi que Dieu ne devait pas être accusé d'impuissance, quand même le feu les consumerait; ainsi Dieu a tout à la fois montré sa puissance et mieux fait briller leur courage. Et pourquoi, dites-vous, ce doute de leur part, cette incertitude de leur délivrance? Parce qu'ils se croyaient trop peu de chose, trop indignes d'un si grand bienfait. Et la preuve que ce n'est pas ici une simple conjecture, ce sont les plaintes qu'ils font entendre dans la fournaise, quand ils disent : « Nous avons péché, nous avons com- « mis l'iniquité; il ne nous est pas permis « d'ouvrir la bouche ». (Dan. iii, 29.) Voilà pourquoi ils ont d'abord dit : « Et s'il ne le « fait pas ». Ne soyez pas surpris qu'ils ne disent pas clairement : Dieu peut nous sauver, et s'il ne nous sauve pas, c'est à cause de nos péchés; car alors ils auraient eu l'air, aux yeux de barbares, de voiler l'impuissance de Dieu sous le prétexte de leurs propres péchés. Ne parlant donc que de son pouvoir, ils n'ont rien dit de la cause. Ils étaient d'ailleurs parfaitement habitués à ne point scruter témérairement les jugements de Dieu. Après avoir prononcé ces paroles, ils sont entrés dans le feu, sans injurier le roi, sans renverser sa statue.

Tel doit être l'homme courageux, modéré et doux, surtout dans les dangers, pour ne pas paraître aller à ces combats par colère et par vaine gloire, mais par courage et avec modération. C'est à celui qui commet l'injustice à supporter le soupçon de ces coupables motifs ; quant à celui qui les subit, qui souffre violence et combat avec douceur, non-seulement on l'admire comme un homme de cœur, mais on ne le vante pas moins pour sa modération et sa douceur : ce que firent alors les trois enfants, en montrant tout le courage et toute la douceur possibles, et n'agissant point en vue d'un prix ou d'une récompense. Et quand même il ne voudrait pas nous sauver, ajoutent-ils, nous n'adorerons pas vos dieux ; car nous sommes déjà récompensés par cela seul que nous sommes jugés dignes d'être délivrés de l'impiété et brûlés pour cette fin. Et nous aussi qui avons déjà notre récompense (et nous l'avons, puisque nous avons été jugés dignes de connaître le Christ et de devenir ses membres), n'en faisons pas les membres d'une prostituée. C'est par ce mot terrible qu'il faut finir ce discours ; afin que, sous l'impression de la plus vive frayeur, nous devenions plus purs que l'or et persévérions dans cet état. C'est ainsi que délivrés de la fornication nous pourrons voir le Christ. Puissions-nous le voir tous avec confiance au dernier jour, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XIX.

QUANT AUX CHOSES DONT VOUS M'AVEZ ÉCRIT : IL EST AVANTAGEUX A L'HOMME DE NE TOUCHER AUCUNE FEMME ; MAIS, A CAUSE DE LA FORNICATION, QUE CHAQUE HOMME AIT SA FEMME ET CHAQUE FEMME SON MARI. (CHAP. VII, VERS. 1, 2, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

ANALYSE.

1. Du devoir conjugal : exhortation indirecte à la virginité plus parfaite que le mariage.
2 et 3. Ne s'abstenir du mariage que pour vaquer à des devoirs religieux importants. — Conduite que doivent tenir les veuves — Que l'adultère est un motif suffisant pour dissoudre le mariage. — Que les mariages mixtes, c'est-à-dire, dans lesquels l'un des époux est chrétien et l'autre non, ne doivent pas être dissous.
4 et 5. Devant le Christ, l'esclave et l'homme libre sont égaux.
6. Avis important aux personnes mariées et aux vierges.

1. Après avoir corrigé trois vices : le schisme dans l'Eglise, la fornication et l'avarice, il adoucit son langage ; et pour reposer son auditoire de ces sujets pénibles, il donne des avis et des conseils sur le mariage et la virginité. Dans la seconde épître, il prend la marche contraire ; après avoir commencé par des sujets plus doux, il finit par de plus désagréables. Ici, après avoir parlé de la virginité, il en revient encore à frapper, non d'une manière continue, mais en alternant dans les deux sens, selon que la circonstance et l'état des choses l'exigeaient. Aussi dit-il : « Quant aux « choses dont vous m'avez écrit ». En effet on lui avait écrit pour savoir s'il fallait s'abstenir du mariage ou non. Répondant à cette question et avant d'établir la loi du mariage, il commence par parler de la virginité : « Il est

« avantageux à l'homme de ne toucher aucune « femme ». C'est-à-dire : Si vous cherchez le bien, l'excellent, il est meilleur de n'avoir aucun commerce avec une femme; si vous cherchez la sécurité et un appui à votre faiblesse, usez du mariage. Mais comme probablement, alors ainsi qu'aujourd'hui, l'un des époux voulait et l'autre ne voulait pas, voyez comme il parle de l'un et de l'autre. Quelques-uns prétendent qu'il s'adresse ici aux prêtres; pour moi, d'après ce qui suit, je ne le pense pas : car il n'eût point donné son avis d'une manière aussi générale. S'il se fût agi seulement des prêtres, il aurait dit : Il est avantageux au ministre de la parole de ne toucher aucune femme; mais son expression est générale : « Il est avantageux à l'homme » et non pas seulement au prêtre; et encore : « N'êtes-vous point lié à une femme? Ne cher- « chez point de femme ». Il ne dit pas : Vous prêtre et docteur, mais il parle d'une manière indéfinie, et ainsi dans toute la suite du discours.

Et quand il dit : « Mais à cause de la forni- « cation que chaque homme ait sa femme », par la nature même de cette concession il exhorte à la continence. « Que le mari rende « à la femme ce qu'il lui doit, et pareillement « la femme à son mari ». Or, quel est cet honneur dû? La femme n'est pas maîtresse de son propre corps, mais elle est la servante et la maîtresse de son époux. En vous soustrayant au service convenable, vous offensez Dieu; si vous voulez vous abstenir de concert avec votre mari, que ce soit pour peu de temps. Aussi appelle-t-il cela une dette, pour montrer qu'aucun des deux n'est maître de lui-même, mais que l'un est le serviteur de l'autre. Quand donc une prostituée vous tente, dites-lui : Mon corps n'est pas à moi, mais à ma femme. Que la femme en dise autant à ceux qui voudraient attenter à sa chasteté : Mon corps n'est pas à moi, mais à mon époux. Que si l'homme et la femme ne sont pas maîtres de leur corps, encore moins le sont-ils de leur fortune. Ecoutez, vous qui avez des femmes, et vous qui avez des maris. Si l'on ne peut pas avoir son corps en propre, encore moins peut-on avoir ses biens. Ailleurs, sans doute, une grande prérogative est accordée au mari, dans le Nouveau et dans l'Ancien Testaments. Dans celui-ci on lit : « Tu te tourne- « ras vers ton mari; c'est lui qui te domi- « nera ». (Gen. III, 16.) Et Paul, établissant une distinction, écrit : « Maris, aimez vos « femmes..., mais que la femme craigne son « mari ». (Eph. V, 25, 33.) Mais ici il ne distingue pas le plus ou le moins : le droit est le même. Pourquoi? Parce qu'il s'agit de la chasteté. Que partout ailleurs, dit-il, l'homme ait l'avantage; mais en fait de continence, non. « L'homme n'a pas puissance sur son « corps, ni la femme non plus ». L'égalité est complète; point de prérogative.

« Ne vous refusez point l'un à l'autre ce de- « voir, si ce n'est de concert ». Qu'est-ce que cela veut dire? Que la femme ne se contienne pas, malgré son époux; ni l'époux, malgré sa femme. Pourquoi cela? Parce que de grands maux naissent de cette continence : souvent les adultères, les fornications, les troubles domestiques en sont les suites. Si en effet il est des hommes qui commettent la fornication quoiqu'ils aient leurs femmes, à plus forte raison la commettront-ils si vous les privez de cette consolation. C'est avec raison qu'il dit : « Ne « vous fraudez point », employant ici le mot fraude comme plus haut le mot dette, pour mieux constituer le droit. En effet, se contenir malgré son conjoint, c'est commettre une fraude; mais non plus, s'il y consent. Vous ne me volez pas, si je consens à ce que vous preniez un objet qui m'appartient. Mais prendre par force à quelqu'un qui n'y consent pas, c'est voler : et c'est ce que font beaucoup de femmes, qui blessent ainsi gravement la justice, deviennent responsables des désordres de leurs maris et mettent tout sens dessus dessous. Or il faut placer la bonne harmonie avant tout, parce que c'est en effet un bien préférable à tous les autres. Entrons, si vous le voulez, dans la nature même des choses. Supposez un homme et une femme, et la femme se contenant malgré son mari. Qu'arrivera-t-il, si celui-ci se livre à la fornication, ou tout au moins s'afflige, se trouble, éprouve l'ardeur de la concupiscence, soulève des querelles et cause mille ennuis à sa femme, que gagne-t-elle au jeûne et à la continence, si le lien de la charité est brisé? Rien. Que d'injures, que de débats, que de guerres s'ensuivront nécessairement!

2. Car quand le mari et la femme sont en désaccord chez eux, la maison ressemble tout à fait à un vaisseau battu par la tempête, où le pilote et le timonier ne s'entendent pas.

C'est pourquoi l'apôtre dit : « Ne vous refusez « point l'un à l'autre ce devoir, si ce n'est de « concert pour un temps, afin de vaquer au « jeûne et à la prière » ; mais il entend une prière faite avec plus de soin. En effet, s'il défendait la prière à ceux qui usent du mariage, quand et comment pourrait-on prier sans relâche ? Il est donc possible d'user de sa femme et de prier ; mais la continence donne à la prière une plus grande perfection. Aussi ne dit-il pas simplement : Pour prier, mais : « Afin que vous vaquiez à la prière », puisque par là on se procure du loisir, sans contracter de souillure. « Et revenez ensuite comme vous « étiez, de peur que Satan ne vous tente ». Il donne la raison de ce conseil, de peur qu'on ne le prenne pour une loi. Quelle est cette raison ? « De peur que Satan ne vous tente ». Et pour que vous sachiez que le diable n'est pas seul l'auteur de l'adultère, il ajoute : « Par « votre incontinence. Or, je dis ceci par con- « descendance et non par commandement. « Car je voudrais que tous les hommes vécus- « sent comme moi, dans la continence ». C'est son usage habituel de se proposer lui-même pour exemple, quand il s'agit de choses difficiles et de dire : « Soyez mes imitateurs. Mais « chacun reçoit de Dieu son don particulier, « l'un d'une manière et l'autre d'une autre ». Comme il les a vivement accusés en disant : « Par votre incontinence », il les console en ajoutant : « Chacun reçoit de Dieu son don « particulier », non pour faire entendre qu'une bonne œuvre n'a pas besoin de notre concours, mais pour les consoler, comme je viens de le dire. Car si c'est un pur don et que l'homme n'y contribue en rien, comment ajoute-t-il : « Mais je dis à ceux qui ne sont « pas mariés et aux veuves, qu'il leur est avan- « tageux de rester ainsi, comme moi-même ; « que s'ils ne peuvent se contenir, qu'ils se « marient ? »

Voyez-vous la prudence de Paul, comment il démontre que la continence est l'état le plus avantageux, sans cependant forcer celui qui ne l'embrasse pas, de peur qu'il n'arrive une chute ? « Car il vaut mieux se marier que de « brûler ». Il a fait voir la force tyrannique de la concupiscence. Voici ce qu'il veut dire : Si vous éprouvez de violents assauts, une vive ardeur, débarrassez-vous de ces luttes et de ces pénibles efforts, de peur d'être vaincu. « Pour ceux qui sont mariés, ce n'est pas moi, « mais le Seigneur qui commande ». Sur le point de lire la loi portée en termes positifs par le Christ, pour défendre de renvoyer sa femme, sauf le cas de fornication, il dit : « Ce « n'est pas moi » ; car ce qui a été dit plus haut, quoique non en des termes exprès, lui semble la même chose. Mais ici ses termes sont formels. Et c'est la différence entre ces mots : « C'est moi », et : « Ce n'est pas moi ». Et pour que vous ne croyiez point qu'il parle par inspiration humaine, il ajoute : « Car je « pense que j'ai l'Esprit de Dieu ». Que commande donc le Seigneur aux personnes mariées ? « Que la femme ne se sépare point de « son mari. Que si elle en est séparée, qu'elle « demeure sans se marier, ou qu'elle se récon- « cilie avec son mari ; que le mari de même « ne quitte point sa femme ».

Comme à propos de la continence ou pour d'autres prétextes, et pour des futilités, il s'élevait des divisions, il eût mieux valu, dit l'apôtre, que cela n'eût pas lieu ; mais puisque cela est, que la femme reste avec son mari, si ce n'est pour user du mariage, au moins pour n'introduire aucun autre homme. « Mais aux « autres je dis moi, et non le Seigneur : si l'un « de nos frères a une femme infidèle et qu'elle « consente à demeurer avec lui, qu'il ne se « sépare point d'elle. Et si une femme a un « époux infidèle et qu'il consente à demeurer « avec elle, qu'elle ne s'en sépare point ». Comme en parlant de la nécessité de se séparer des fornicateurs, pour atténuer la difficulté, il a dit : « Ce qui ne s'entend pas des « fornicateurs de ce monde » ; ainsi il s'attache ici à rendre la chose très-facile : si une femme a un mari infidèle, qu'elle ne s'en sépare pas ; si un homme a une femme infidèle, qu'il ne la renvoie pas. Que dites-vous, Paul ? si l'époux est infidèle, il doit demeurer avec sa femme, et non s'il est fornicateur ? Cependant, la fornication est un péché moindre que l'infidélité ; mais Dieu a pour vous de grands ménagements. C'est aussi ce qu'il fait à propos du sacrifice, lorsqu'il dit : « Laissez là le sacrifice « et allez vous réconcilier avec votre frère ». (Matth. v, 24.) Et encore à propos de celui qui devait dix mille talents ; car il ne l'a point puni, tandis qu'il a condamné au supplice celui qui exigeait cent deniers de son compagnon. Ensuite, de peur que la femme ne se crût immonde pour avoir usé du mariage, il dit : « Car le mari infidèle est sanctifié par la

« femme fidèle et la femme infidèle est sanc-« tifiée par le mari ». Pourtant, si celui qui s'unit à une prostituée devient un même corps avec elle, il est évident que celle qui s'unit à un idolâtre, devient aussi un même corps avec lui. Oui, elle devient un même corps, mais elle ne se souille point; la pureté de la femme l'emporte sur l'impureté du mari, comme la pureté de l'homme fidèle sur l'impureté de la femme infidèle.

3. Pourquoi donc l'impureté est-elle ici vaincue et l'usage du mariage est-il permis, tandis que l'homme n'est point blâmable quand il chasse sa femme adultère? Parce que là il y a espoir que la partie infidèle sera sauvée par le mariage, et qu'ici le mariage est déjà dissous; qu'ici encore les deux parties sont viciées, tandis que dans l'autre cas il n'y en a qu'une. Expliquons-nous : la femme qui commet la fornication est certainement impure. Or, si celui qui s'unit à une prostituée devient un seul corps avec elle, celui qui s'unit à une prostituée devient donc impur; par conséquent, toute pureté a disparu. Mais ici il n'en est pas de même : comment cela? L'idolâtre est impur, mais la femme ne l'est pas. Si celle-ci communiquait avec lui dans ce qu'il a d'impur, c'est-à-dire, dans son impiété, elle deviendrait impure comme lui; mais, d'une part, l'idolâtre est impur, et d'autre part, la femme communique avec lui en une chose qui n'est pas impure, car le mariage est l'union des corps et il y a société. Or, il y a lieu d'espérer que la femme, à laquelle il s'unit, le ramènera : mais pour l'autre cas cela ne serait pas très-facile. Comment une femme qui l'a d'abord déshonoré, qui s'est livrée à un autre, qui a enfreint les lois du mariage, pourra-t-elle ramener l'époux qu'elle a outragé et qui n'est plus là que comme un étranger? D'ailleurs, après la fornication l'époux n'est plus époux; mais ici la femme, quoique idolâtre, ne détruit point la justice dans son mari. Et elle n'habite pas sans raison avec son mari, mais du consentement de celui-ci : c'est pourquoi l'apôtre dit : « Et qu'il con-« sente à demeurer avec elle ».

Quel mal y a-t-il, je vous le demande, si, tout ce qui tient à la religion restant sain et sauf, et la conversion de la partie infidèle offrant quelque espérance, ils continuent à demeurer ensemble dans l'état du mariage, et n'introduisent point chez eux de sujets de querelles inutiles? Car il ne s'agit pas ici de personnes libres, mais de personnes mariées. L'apôtre ne dit pas : Si quelqu'un veut prendre un infidèle, mais : « Si quelqu'un a une « femme infidèle »; c'est-à-dire, si quelqu'un déjà marié, reçoit l'enseignement de la vraie religion, et que l'autre partie tout en restant infidèle consente néanmoins à rester dans le mariage, qu'il ne s'en sépare point : « Car le « mari infidèle est sanctifié par la femme ». Telle est l'excellence de votre pureté. Quoi donc! Un gentil est saint? Point du tout. Paul n'a pas dit : Est saint, mais : « Est sanctifié « par sa femme ». Et il parle ainsi non pour montrer un saint dans un époux infidèle, mais pour mieux dissiper les craintes de la femme et inspirer à l'époux le désir de la vérité. Car ce n'est pas dans les corps des époux qu'est l'impureté, mais dans la volonté et dans les pensées. Puis vient la preuve. Si vous engendrez étant impure, l'enfant n'est pas de vous seule; il est donc impur ou pur par moitié; il n'est donc pas impur. Aussi ajoute-t-il : « Au-« trement vos enfants seraient impurs, tandis « que maintenant ils sont saints », c'est-à-dire, ils ne sont pas impurs. Il les appelle saints, pour écarter toute crainte et tout soupçon par l'énergie de ses expressions. « Que si l'infidèle « se sépare, qu'il se sépare ». Ici, il n'y a pas de fornication. Que signifient ces mots : « Si « l'infidèle se sépare? » Par exemple, s'il vous ordonne de sacrifier et de partager son impiété parce que vous êtes sa femme, ou de vous retirer, il vaut mieux rompre le mariage que de renoncer à la vraie foi. Voilà pourquoi il ajoute : « Notre frère ou notre sœur ne sont « plus asservis en pareil cas ». Si chaque jour il faut subir des discussions et des combats là-dessus, le meilleur est de se séparer. Et c'est ce qu'il insinue quand il dit : « Dieu nous a « appelés à la paix ». D'ailleurs l'infidèle, comme le fornicateur, a donné lieu à la séparation.

« Car que savez-vous, ô femme, si vous sau-« verez votre mari? » Ceci se rapporte à ce qu'il a dit plus haut : « Qu'elle ne se sépare « point de lui ». C'est-à-dire, s'il ne vous cause aucun trouble, restez, car il y a profit : restez, exhortez, conseillez, persuadez : aucun maître n'a autant d'influence qu'une femme. Il ne lui impose point d'obligation, il n'exige rien d'elle, pour ne pas rendre le fardeau trop lourd, et il ne veut pas qu'elle désespère;

mais il laisse la question de l'avenir incertaine et comme suspendue, en disant : « Que « savez-vous, ô femme, si vous sauverez votre « mari ? Et que savez-vous, ô homme, si vous « sauverez votre femme ? » Et encore : « Seulement que chacun marche comme Dieu « le lui a départi et selon que Dieu l'a appelé. « Un circoncis a-t-il été appelé ? qu'il ne se « donne point pour incirconcis. Un circoncis « a-t-il été appelé ? qu'il ne se fasse point circoncire. La circoncision n'est rien, et l'incirconcision n'est rien, mais l'observation « des commandements de Dieu est tout. Que « chacun persévère dans la vocation où il était « quand il a été appelé. Avez-vous été appelé « étant esclave ? Ne vous en inquiétez pas ». Tout cela n'a point de rapport avec la foi ; point de discussions donc, point de troubles ; la foi a tout fait disparaître. « Que chacun persévère « dans la vocation où il était quand il a été appelé ». Vous aviez une femme infidèle quand vous avez été appelé ? Demeurez avec elle ; que la foi ne soit point un motif pour la renvoyer. Vous étiez esclave quand vous avez été appelé ? Ne vous en inquiétez pas : restez esclave. Vous étiez incirconcis quand vous avez été appelé ? Restez incirconcis. Vous étiez circoncis quand vous avez cru ? Restez circoncis. C'est-à-dire : « Que chacun marche comme « Dieu le lui a départi ». Rien de tout cela n'est un obstacle à la religion. Vous avez été appelé étant esclave ; un autre, ayant une femme infidèle ; un troisième, étant circoncis.

4. O ciel ! Où va-t-il placer l'esclavage ? Comme la circoncision ne sert à rien et que l'incirconcision ne nuit pas, ainsi en est-il de l'esclavage et de la liberté. Et pour le prouver plus clairement, il ajoute : « Et même si vous « pouvez devenir libre, profitez-en plutôt » ; c'est-à-dire, restez plutôt esclave. Et pourquoi engage-t-il celui qui peut devenir libre à rester esclave ? Pour montrer que l'esclavage est plutôt utile que nuisible. Je sais que quelques-uns pensent que ces mots : « Profitez-en plu- « tôt » doivent s'entendre de la liberté ; ce qui voudrait dire : Si vous le pouvez, devenez libre. Mais cette interprétation serait tout à fait contraire au but que Paul se propose. En effet, il ne conseillerait point à l'esclave de se procurer la liberté, au moment où il le console et affirme que l'esclavage ne lui est nullement désavantageux. Car alors on pourrait peut-être dire : mais enfin, si je ne puis devenir libre, je subis donc une injure et un dommage ?

Ce n'est donc point là sa pensée ; mais, comme je l'ai expliqué plus haut, voulant montrer que la liberté ne serait d'aucun profit, il dit : quand vous pourriez devenir libre, restez plutôt esclave. Et il en donne aussitôt la raison : « Car celui qui a été appelé au Sei- « gneur quand il était esclave, devient affran- « chi du Seigneur ; de même celui qui a été « appelé étant libre, devient esclave du Christ ». En ce qui regarde le Christ, dit-il, les deux sont égaux : vous êtes également l'esclave du Christ, le Christ est également votre maître. Comment donc l'esclave est-il affranchi ? Parce que le Christ vous a délivré non-seulement du péché, mais encore de la servitude extérieure, bien que vous restiez esclave. Car il ne permet pas que l'esclave, ni que l'homme demeurant dans la servitude, soit esclave : et c'est là la merveille. Mais comment un esclave est-il libre, tout en restant esclave ? Quand il est délivré des passions et des maladies spirituelles, quand il méprise les richesses, qu'il est au-dessus de la colère et des autres mouvements de l'âme. « Vous avez été achetés chèrement ; « ne vous faites point esclaves des hommes ». Ces paroles ne s'adressent pas seulement aux serviteurs, mais aussi aux hommes libres. Car l'esclave peut être libre ; et l'homme libre, esclave. Et comment un esclave peut-il être libre ? Quand il fait tout pour Dieu, quand il agit sans dissimulation et non pour plaire aux hommes : alors tout en servant les hommes, il est libre. Et comment, d'autre part, l'homme libre peut-il être esclave ? quand il remplit un rôle coupable parmi les hommes, ou par gourmandise, ou par l'ambition des richesses, ou par l'abus de la puissance. En ce cas, bien que libre, il est le plus esclave des hommes.

Considérez ces deux faits : Joseph était esclave, mais non esclave des hommes : c'est pourquoi il était le plus libre des hommes, même au sein de l'esclavage. Ainsi il ne cède point au désir de la femme de son maître, qui voulait le plier au gré de sa passion. Elle, au contraire, quoique libre, était esclave entre tous les esclaves, elle qui flattait son serviteur et le provoquait au mal ; mais elle ne put décider l'homme libre à faire ce qu'elle voulait. L'esclavage de Joseph n'était donc point un esclavage, mais la plus haute liberté ; car en quoi a-t-il gêné sa vertu ? Ecoutez, esclaves et

hommes libres : lequel était l'esclave de celui qui était sollicité, ou de celle qui sollicitait? de celle qui suppliait, ou de celui qui méprisait ses supplications? Car Dieu a fixé des bornes aux esclaves : les lois déterminent le point jusqu'où ils peuvent aller et qu'ils ne doivent point dépasser. Tant que le maître n'exige rien qui déplaise à Dieu, il faut l'écouter et lui obéir; mais non, s'il demande rien au delà; c'est ainsi que l'esclave devient libre. Et si vous allez vous-même au delà, fussiez-vous libre, vous devenez esclave. C'est à quoi Paul fait allusion, quand il dit : « Ne vous « faites point esclaves des hommes ». S'il en était autrement, s'il conseillait aux esclaves de quitter leurs maîtres et de s'efforcer de devenir libres, comment aurait-il donné cet avis : « Que chacun persévère dans la vocation « où il était quand il a été appelé? » Et ailleurs : « Que tous les serviteurs qui sont sous « le joug estiment leurs maîtres dignes de « tout honneur, et que ceux qui ont des « maîtres fidèles ne les méprisent point, parce « que ce sont des frères qui participent au « même bienfait ». (I Tim. VI, 1, 2.) Ecrivant aux Ephésiens et aux Colossiens il donne encore les mêmes règles et les mêmes lois. D'où il suit clairement qu'il ne combat point ce genre d'esclavage, mais celui que les hommes libres contractent par le vice et qui est le plus fâcheux, même quand celui qui le subit est libre. A quoi en effet a servi aux frères de Joseph d'être libres? N'étaient-ils pas les plus esclaves des hommes, quand ils mentaient à leur père, faisaient aux marchands de faux récits ainsi qu'à leur frère? Mais bien autre était Joseph, homme véritablement libre, véridique partout et en tout, que rien n'a pu assujétir, ni les fers, ni l'esclavage, ni l'amour de sa maîtresse, ni l'exil, mais qui est demeuré libre partout. Car c'est là la vraie liberté, celle qui éclate même dans l'esclavage.

5. Voilà le christianisme : il donne la liberté dans la servitude. Et comme un corps naturellement invulnérable se montre tel quand il reçoit un trait sans en souffrir, ainsi celui qui est vraiment libre, le démontre surtout quand ses maîtres ne peuvent le rendre esclave. Voilà pourquoi Paul engage à rester esclave. S'il n'était pas possible d'être esclave et vrai chrétien, les gentils pourraient accuser la religion d'une grande faiblesse; mais s'ils savent que l'esclavage ne lui est point un obstacle, ils admireront la doctrine. Car si la mort, la flagellation, les chaînes ne nous font point de mal, beaucoup moins l'esclavage, le feu, le fer, tous les genres de tyrannie, les maladies, la pauvreté, les animaux sauvages et mille autres tourments plus graves encore peuvent-ils nuire aux fidèles; ils n'ont fait que les rendre plus puissants. Et comment l'esclavage pourrait-il nuire? Ce n'est pas l'esclavage même qui nuit, cher auditeur, mais celui du péché qui est le seul véritable. Si vous ne subissez pas celui-là, ayez confiance et réjouissez-vous; personne ne pourra vous nuire dès que votre âme est libre; mais si vous êtes esclaves du péché, eussiez-vous toute liberté d'ailleurs, la liberté ne vous sert à rien. Que sert, en effet, dites-moi, de n'être pas esclave d'un homme et de l'être de ses passions? Souvent les hommes usent encore de ménagement, mais les passions sont insatiables de ruine. Vous êtes l'esclave d'un homme? Mais votre propre maître est votre serviteur : lui qui pourvoit à votre nourriture, qui soigne votre santé, qui a le souci de votre habillement, de vos chaussures et de tant d'autres choses. Vous avez moins peur de l'offenser que lui de vous laisser manquer du nécessaire.

Mais il est couché, et vous êtes debout. — Qu'importe? On peut faire cette observation pour vous comme pour lui. Souvent quand vous êtes couché et livré à un doux sommeil, il est non-seulement debout, mais en proie à mille désagréments sur la place publique, et veille d'une manière bien plus pénible que vous. Quoi donc! Joseph a-t-il autant souffert de la part de sa maîtresse, que celle-ci par l'effet de sa passion? Joseph n'a point fait ce que voulait cette femme; et elle-même a fait tout ce que voulait la passion, sa maîtresse; et la passion ne s'est arrêtée qu'après l'avoir couverte de honte. Quel maître est aussi exigeant? Quel tyran est aussi cruel? Prie ton esclave, dit la passion, supplie ton prisonnier, flatte l'homme que tu as acheté; s'il refuse, insiste; si malgré tes sollicitations réitérées il ne cède point, observe le moment où il sera seul, et use de violence, et rends-toi ridicule. Quoi de plus déshonorant, quoi de plus honteux que ce langage? Mais si tu ne viens pas à bout de ton dessein, recours à la calomnie et trompe ton époux. Voyez comme ces ordres sont indignes d'une âme libre, honteux, inhumains, cruels et insensés! Quel maître exige jamais ce que

la passion impure a exigé de cette princesse? Et pourtant elle n'eut pas le courage de résister à sa voix. Joseph n'a rien subi de pareil : il a tenu une conduite toute contraire qui l'a comblé de gloire et d'honneur. Voulez-vous encore voir un autre homme, à qui une cruelle maîtresse a donné des ordres qu'il n'a pas osé repousser?

Rappelez-vous Caïn et les ordres que lui a donnés la jalousie. Elle lui a commandé de tuer son frère, de mentir à Dieu, d'affliger son père, d'être impudent; et il a tout exécuté de point en point. Pourquoi vous étonnez-vous que cette maîtresse ait tant d'empire sur un seul homme, elle qui a souvent perdu des peuples entiers? Les femmes madianites ont pour ainsi dire emmené les Juifs enchaînés et prisonniers en les captivant tous par l'attrait de leurs charmes. C'était ce genre d'esclavage que Paul repoussait quand il disait : « Ne vous faites « point esclaves des hommes » ; c'est-à-dire : N'obéissez point aux hommes quand ils vous donnent des ordres injustes, pas même à vous. Ensuite élevant son esprit jusqu'à un point sublime, il dit : « Quant aux vierges, je « n'ai point reçu de commandement du Sei- « gneur ; mais je donnerai un conseil comme « ayant obtenu de la miséricorde du Seigneur « d'être fidèle ». Procédant avec ordre, il parle ensuite de la virginité. Après les avoir entretenus et instruits sur la continence, il passe maintenant à ce qui est plus parfait. « Je n'ai « pas de commandement », dit-il ; mais je pense que c'est une bonne chose. Pourquoi ? Pour la même raison qu'il a donnée à propos de la continence. « Etes-vous lié à une femme? « Ne cherchez pas à vous délier ». Ceci ne contredit point ce qu'il a d'abord dit, mais le confirme parfaitement. En effet, plus haut il disait : « Si ce n'est d'un commun accord » ; ici il dit : « Etes-vous lié à une femme ? Ne « cherchez pas à vous délier ». Il n'y a point là de contradiction : car quand on agit contre sa volonté, le lien se brise ; quand on agit de concert, le lien subsiste.

6. Ensuite, pour qu'on ne croie pas que c'est là une loi, il ajoute : « Cependant, si « vous prenez une femme, vous ne péchez « pas ». Puis il accuse l'état des choses, la nécessité présente, la brièveté du temps, l'affliction. Car le mariage entraîne bien des suites qu'il indique comme il l'a déjà fait en parlant de la continence, quand il disait que la femme n'a pas de puissance sur son corps, et ici quand il dit : « Etes-vous lié... Cependant si vous « prenez une femme, vous ne péchez pas ». Ceci ne s'applique point à celle qui a choisi la virginité, car celle-là pécherait. En effet, si les veuves sont incriminées pour avoir contracté un second mariage quand elles ont promis de rester veuves, à plus forte raison blâmera-t-on les vierges. « Toutefois ces per- « sonnes auront les tribulations de la chair ». — Et aussi ses plaisirs, dites-vous. — Mais voyez comme l'apôtre les restreint par la brièveté du temps, en disant : « Le temps est « court » ; c'est-à-dire, nous avons ordre de passer comme des voyageurs et de sortir ensuite ; mais vous vous agitez dans l'intérieur. Quand même le mariage n'aurait rien de pénible, il faudrait encore hâter sa marche vers l'avenir ; mais quand il entraîne des suites fâcheuses, à quoi bon se charger du fardeau? Pourquoi s'imposer une telle charge, puisqu'une fois que vous l'avez prise, il faut en user comme n'en usant pas? En effet, l'apôtre nous dit : « Il faut que ceux mêmes qui « ont des femmes soient comme n'en ayant « pas ». Après avoir ainsi dit un mot de l'avenir, il revient au temps présent. Car il y a des intérêts spirituels : l'une s'occupe du service de son époux, l'autre du service de Dieu; mais il y a aussi les intérêts de la vie présente : « Je « voudrais que vous fussiez exempts de sou- « cis ». Pourtant il laisse cela à leur liberté. Car celui qui, après avoir montré ce qu'il faut choisir, impose le choix, semble n'avoir pas confiance en ses propres paroles. C'est pourquoi il use surtout de condescendance pour les déterminer et les maintenir : « Or je vous « parle ainsi pour votre avantage, non pour « vous tendre un piége, mais parce que c'est « une chose bienséante et qui donne la facilité « de prier ».

Que les vierges entendent bien : ce n'est pas à cela que se borne la virginité ; celle qui s'occupe du monde n'est ni vierge, ni honnête. Après avoir dit : « La femme mariée et « la vierge sont partagées », il établit la différence, le point qui les sépare l'une de l'autre. Pour limite entre la vierge et celle qui ne l'est plus, il ne donne pas le mariage, ni la continence, mais l'exemption de soucis et de grands soucis. Car ce n'est pas l'acte du mariage qui est un mal, mais l'obstacle à la sa-

gesse. « Si donc quelqu'un pense que ce lui « soit un déshonneur que sa fille reste vierge». Ici il semble parler en faveur du mariage; néanmoins tout se rapporte à la virginité; car il permet même un second mariage, mais seulement « dans le Seigneur ». Que veut dire : « dans le Seigneur? » C'est-à-dire, avec chasteté, avec honnêteté; car il en faut partout : c'est là ce que nous devons chercher; autrement il n'est pas possible de voir Dieu. Si nous avons passé sous silence ce qu'il y a à dire sur la virginité, qu'on ne nous accuse pas de négligence. Car nous avons composé un livre entier sur ce passage; et après y avoir traité ce sujet avec autant de soin qu'il nous a été possible, nous avons cru inutile d'y revenir aujourd'hui. Nous y renvoyons donc nos auditeurs, et nous nous contentons de dire ici qu'il faut garder la continence, puisque l'apôtre nous dit : « Cherchez à tout prix la « paix et la sainteté, sans laquelle personne « ne verra le Seigneur ». (Hébr. XII, 14.) Cherchons-la donc, soit que nous vivions dans la virginité, soit que nous vivions dans un premier ou dans un second mariage, afin de mériter de voir Dieu et d'obtenir le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XX.

QUANT A CE QU'ON OFFRE EN SACRIFICE AUX IDOLES, NOUS SAVONS QUE NOUS AVONS TOUS UNE SCIENCE. LA SCIENCE ENFLE, LA CHARITÉ ÉDIFIE. (CHAP. VIII, VERS. 1, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

ANALYSE.

1. La science inutile sans la charité.
2. L'homme ne peut connaître Dieu parfaitement.
3. Saint Paul enseigne le néant des idoles et l'unité de Dieu, il ne parle de la Trinité qu'avec beaucoup de ménagement, à cause de la faiblesse de ceux à qui il avait affaire, et de peur qu'ils ne s'imaginent qu'il admet plusieurs dieux.
4. Une action a beau être indifférente par elle-même, si on la commet en la croyant mauvaise, on pèche. — Notre conscience est la mesure de nos actes.
5. S'abstenir d'une chose en soi indifférente, s'il en doit résulter un scandale.
6. Contre le faste et la vanité du monde et des riches.

1. Il faut d'abord expliquer le sens de ce passage; cela facilitera l'intelligence de ce que nous devons dire. Celui qui voit accuser quelqu'un et ne connaît pas la nature de sa faute, ne comprendra rien à ce que l'on dira. Que reproche donc ici Paul aux Corinthiens? Un grand crime, source de bien des maux. Lequel? Un grand nombre d'entre eux sachant que ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais ce qui en sort; que les idoles, le bois, la pierre, les démons ne peuvent ni aider, ni nuire, abusaient outre mesure de cette parfaite connaissance, à leur détriment et à celui des autres. En effet, ils allaient aux idoles, y prenaient place à table, et causaient par là un grand mal. Car ceux qui craignaient encore les idoles, qui ne savaient point encore les mépriser, participaient à ces repas, parce qu'ils voyaient de plus parfaits qu'eux s'y asseoir, et ils en éprouvaient un très-grand dommage (vu qu'ils ne touchaient pas dans les mêmes dispositions que

ceux-ci à ces mets qui leur étaient présentés, mais qu'ils les regardaient comme offerts aux idoles : ce qui était le chemin de l'idolâtrie) ; et ceux mêmes qui étaient plus parfaits n'en souffraient pas médiocrement, puisqu'ils assistaient à des repas diaboliques. Tel était le crime. Or le bienheureux, pour porter remède au mal, ne débute point par des termes violents, car c'était plutôt un acte de folie qu'un acte de malice. C'est pourquoi il n'est pas besoin d'abord de vifs reproches et d'indignation, mais plutôt d'exhortation. Remarquez donc la prudence avec laquelle il procède : « Quant à ce qu'on offre en sacrifice « aux idoles, nous savons que nous avons tous « la science ». Laissant de côté les faibles, suivant son constant usage, il s'adresse en premier lieu aux forts. C'est ce qu'il a déjà fait dans son épître aux Romains : « Mais vous « qui jugez votre frère ». (Rom. XI, 10). Le fort, en effet, est plus capable de porter un reproche.

Il agit de même ici : il commence par crever leur orgueil en leur faisant voir que cette parfaite connaissance, qu'ils regardaient comme leur privilége propre, était chose vulgaire : « Nous savons que tous ont la con- « naissance ». Si, les laissant dans leur orgueil, il eût d'abord montré que cette connaissance était nuisible aux autres, il eût fait plus de mal que de bien. En effet, quand l'âme ambitieuse se croit parée de quelque chose, cette chose fût-elle nuisible aux autres, elle s'y attache de toutes ses forces, parce qu'elle est tyrannisée par la vaine gloire. Voilà pourquoi Paul examine d'abord l'objet en lui-même, comme il l'a fait plus haut à propos de la sagesse profane qu'il a complétement détruite. Mais là il avait raison : car cette sagesse est absolument mauvaise et la détruire était facile ; aussi a-t-il prouvé qu'elle était non-seulement inutile, mais opposée à la prédication. Ici il ne pouvait agir de même : car il est question de science, et de science parfaite. Il n'était donc pas sans danger de la rejeter, et cependant on ne pouvait autrement réprimer l'orgueil qu'elle inspirait. Que fait-il alors? D'abord en montrant qu'elle est vulgaire, il comprime l'enflure de ceux qui s'en glorifiaient. En effet, on s'enorgueillit d'une chose grande et belle quand on la possède seul; mais quand on s'aperçoit qu'elle appartient à tout le monde, on n'éprouve plus le même sentiment. Donc en premier lieu il établit que ce qu'ils croyaient posséder seuls était un bien commun à tous; puis, cela posé, il ne prétend pas être le seul qui en jouisse avec eux : il eût encore par là flatté leur orgueil. Car si on est fier de posséder seul un avantage, on ne l'est pas moins de le partager avec un ou deux hommes placés au-dessus du vulgaire. Il ne parle donc pas de lui, mais de tous ; il ne dit pas : Et moi aussi j'ai la science, mais : « Nous « savons que tous ont connaissance ».

De cette première manière il abat d'abord leur orgueil, et plus vivement encore, de la seconde. Laquelle? En montrant que cette connaissance non-seulement n'est pas parfaite, mais est très-imparfaite ; et non-seulement imparfaite, mais nuisible, si on ne lui adjoint quelque autre chose. En effet, après avoir dit : « Que tous ont connaissance », il ajoute : « La science enfle, mais la charité « édifie ». Ainsi la science, sans la charité, porte à l'orgueil. — Mais, direz-vous, la charité aussi sans la science est inutile. — L'apôtre ne le dit pas ; mais laissant cela comme une chose convenue, il fait voir que la science a très-grand besoin de la charité. En effet, celui qui aime, accomplissant le plus important des commandements, manquât-il de quelque autre chose, obtiendra bientôt la science par la charité, comme Corneille et beaucoup d'autres ; tandis que celui qui a la science sans la charité, non-seulement ne fera pas de progrès, mais la perdra même souvent, en tombant dans l'orgueil. En sorte que la science n'engendre pas la charité, mais en sépare plutôt, si l'on n'y prend garde, en produisant l'enflure et l'orgueil. Car la jactance a coutume de diviser, et la charité d'unir et de mener à la science. C'est ce que l'apôtre exprime par ces mots : « Mais si quelqu'un « aime Dieu, celui-là est connu de lui ». Il veut donc dire : Je ne m'oppose pas à ce qu'on ait la science parfaite, mais je veux qu'elle soit jointe à la charité ; autrement elle sera inutile, et même nuisible.

2. Voyez-vous comme il prélude déjà à ce qu'il va dire de la charité? Comme tous les maux des Corinthiens provenaient, non de la science parfaite, mais de ce qu'ils n'avaient pas assez de charité ni de ménagement les uns pour les autres, ce qui produisait les divisions, l'orgueil et toutes les fautes qu'il leur a reprochées et celles qu'il leur repro-

chera encore : voilà pourquoi il insiste souvent sur la charité, pourvoyant ainsi à la source de tous les biens. Pourquoi, leur dit-il, la science vous enfle-t-elle? Elle vous nuira, si vous n'avez pas la charité. Qu'y a-t-il de pire que la jactance? Mais avec la charité, la science est en sûreté. Si vous savez quelque chose de plus que votre prochain et que vous l'aimiez, vous ne vous enorgueillirez pas, mais vous lui communiquerez ce que vous savez. C'est pourquoi, après avoir dit : « La « science enfle », il ajoute : « Mais la charité « édifie ». Il ne dit pas : est modeste, mais il dit quelque chose de plus grand et de plus utile : car la science n'enflait pas seulement, elle divisait. Voilà pourquoi il oppose un terme à l'autre. Il donne ensuite un troisième motif pour les humilier. Lequel? c'est que, même unie à la charité, la science n'est pas encore parfaite; aussi ajoute-t-il : « Si quel- « qu'un se persuade savoir quelque chose, il « ne sait encore rien comme il faut le savoir ». Voilà le coup mortel. Je n'affirme pas seulement, dit-il, que la science est commune à tout le monde; qu'en haïssant votre prochain et vous enflant d'orgueil, vous vous faites un très-grand tort; mais eussiez-vous seul la science, fussiez-vous modeste et charitable envers vos frères, vous êtes encore imparfait, même au point de vue de la science : vous ne savez encore rien comme il faut le savoir. Que si nous n'avons aucune connaissance complète, comment quelques-uns ont-ils poussé la folie jusqu'à prétendre connaître Dieu parfaitement? Eussions-nous la science parfaite de toute autre chose, il nous est impossible d'avoir celle-là. Car il n'est pas possible de dire la distance qui sépare Dieu de tout le reste.

Et voyez comme il abat leur orgueil! Il ne dit pas : Vous n'avez pas une connaissance suffisante du sujet en question, mais : de quoi que ce soit. Il ne dit pas : vous, mais : qui que ce soit, même Pierre, Paul, ou tout autre. Par là il les console et les réprime tout à la fois. « Mais si quelqu'un aime Dieu, il est « connu de lui ». Il ne dit pas : le connaît, mais : « Est connu de lui ». Car nous ne connaissons pas Dieu, mais Dieu nous connaît. Aussi le Christ disait-il : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. (Jean, xv, 16.) Et Paul, dans un autre endroit : « Mais alors je connaîtrai comme je « suis connu moi-même ». (I Cor. xiii, 12.) Considérez donc comment il rabat leur orgueil. D'abord il leur fait voir qu'ils ne sont pas seuls à savoir ce qu'ils savent : « Nous « avons tous la science »; ensuite que cette science est chose nuisible sans la charité : « La science enfle »; puisque, même jointe à la charité, elle n'est point une chose complète et parfaite : « Si quelqu'un se persuade savoir « quelque chose, il ne sait encore rien comme « il faut le savoir »; ensuite qu'ils ne tiennent point cette science d'eux-mêmes, mais qu'elle est un don de Dieu : car il ne dit pas : connaît Dieu, mais : « Est connu de Dieu »; enfin, que c'est là l'effet de la charité qu'ils n'ont pas encore comme il faut : « Mais si quelqu'un « aime Dieu, celui-là est connu de lui ». Après avoir par tous ces moyens guéri leur enflure, il commence à établir la doctrine, en disant : « A l'égard des viandes qui sont immolées aux « idoles, nous savons qu'une idole n'est rien « dans le monde et qu'il n'y a pas d'autre « Dieu que le Dieu unique ».

Voyez dans quel embarras il est tombé! Il veut prouver qu'il faut s'abstenir de ces tables, et que d'ailleurs elles ne sauraient nuire à ceux qui s'y asseoient : deux choses qui ne semblent guère s'accorder entre elles. Car sachant que ces tables ne pouvaient nuire, les Corinthiens devaient y courir comme à des choses indifférentes; et les en empêcher, c'était les porter à croire que c'était parce qu'elles avaient le pouvoir de nuire. Après avoir donc détruit l'opinion qu'on pouvait avoir des idoles, il donne pour première raison de s'en éloigner, ce scandale des frères, en disant : « A l'égard des viandes immolées aux idoles, « nous savons qu'une idole n'est rien dans le « monde ». Il fait encore de cette connaissance une chose commune, il ne veut pas qu'ils l'aient seuls, mais il l'étend à toute la terre. Ce n'est pas seulement chez vous, dit-il, mais c'est dans le monde entier que cette croyance est admise. Quelle croyance? « Qu'une idole « n'est rien dans le monde, et qu'il n'y a pas « d'autre Dieu que le Dieu unique ». Il n'y a donc pas d'idoles? point de statues? Il y en a, mais elles sont absolument impuissantes; ce sont des pierres et des démons, et non des dieux. Il s'adresse maintenant aux uns et aux autres, et à ceux qui sont plus grossiers et à ceux qui paraissent sages. Car, comme les uns ne voient rien au-delà de la pierre, et

que les autres croient qu'il y réside certaines vertus qu'ils appellent dieux : l'apôtre dit aux premiers qu'une idole n'est rien dans le monde, et aux seconds qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu unique.

3. Voyez-vous qu'il n'écrit pas cela simplement pour établir un dogme, mais aussi pour constater une différence avec les gentils? Et c'est ce qu'il faut toujours observer chez lui, soit qu'il parle d'une manière absolue, soit qu'il s'adresse à des adversaires. Et cela ne contribue pas peu à rendre son enseignement précis et à nous donner l'intelligence de ses paroles. « Car, quoiqu'il y ait ce qu'on appelle « des dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre « (or il y a ainsi beaucoup de dieux et beau- « coup de seigneurs), pour nous cependant « il n'est qu'un seul Dieu, le Père, de qui « viennent toutes choses, et nous qu'il a faits « pour lui ; et qu'un seul Seigneur, Jésus- « Christ, par qui toutes choses sont et nous « aussi par lui ». Comme il a dit qu'une idole n'est rien, qu'il n'y a pas d'autre Dieu, et que cependant il existait des idoles et ce qu'on appelait des dieux ; pour ne pas paraître aller contre l'évidence, il ajoute (si on les appelle dieux tels qu'ils sont, ils ne sont pas dieux, mais on leur donne ce nom : ils sont dieux de nom et non d'effet), il ajoute, dis-je : « Soit « dans le ciel, soit sur la terre ». Dans le ciel il veut dire le soleil, la lune, et tout le chœur des astres, car les grecs les adoraient ; sur la terre, il entend les démons et les hommes mis au rang des dieux. « Mais pour nous il n'est « qu'un Dieu, le Père ». Après avoir d'abord dit, sans nommer le Père : « Il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu unique », et avoir rejeté tout le reste, il ajoute le mot Père. Ensuite, comme preuve très-forte de divinité, il ajoute : « De qui viennent toutes choses ». C'est en effet une preuve que les autres dieux ne sont pas dieux. Mort aux dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre ! Et ce qui suit n'est pas moins important : « Et nous qu'il a faits pour « lui ».

En disant : « De qui viennent toutes choses », il veut parler de la création, de l'acte qui a donné l'existence à ce qui n'était pas ; mais quand il dit : « Et nous qu'il a faits pour lui », il tient le langage de la foi et exprime le lien propre qui nous unit à Dieu : vérité qu'il a déjà énoncée plus haut, en disant : « Et c'est « de lui que vous êtes dans le Christ Jésus ». (I Cor. I, 30.) Car nous sommes à lui doublement : par la création et par la vocation à la foi, qui est aussi une création : ce qu'il exprime ailleurs en ces termes : « Pour des « deux former en lui-même un seul homme « nouveau (Eph. II, 15), et un seul Seigneur, « Jésus-Christ, par qui toutes choses sont, et « nous aussi, par lui ». Il faut penser la même chose du Christ. Car c'est par lui que le genre humain a été tiré du néant, et ramené de l'erreur à la vérité. En sorte que ces mots : « De lui », ne veulent pas dire dans le Christ : puisque nous avons été faits de lui par le Christ. Il n'a donc pas attribué, comme par lot, au Fils le nom de Seigneur, au Père celui de Dieu. Car l'Ecriture prend souvent ces termes l'un pour l'autre, comme quand elle dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur », et encore : « C'est pour cela que Dieu, votre « Dieu, vous a oint » (Ps. CIX et XLIV) ; et ailleurs : « Auxquels appartient selon la chair, « le Christ, qui est Dieu au-dessus de toutes « choses ». (Rom. IX, 5.) Souvent vous verrez ces mots pris l'un pour l'autre. S'ils étaient ici attribués comme lot propre à chaque nature, le Fils, en tant que Fils, ne serait pas Dieu, Dieu comme le Père. Après avoir dit : « Nous n'avons qu'un Dieu », il eût été inutile d'ajouter « le Père », pour indiquer celui qui n'a pas été engendré ; il eût suffi de dire « Dieu », si Paul n'avait pas eu d'autre but. On peut encore donner une autre raison.

Si vous prétendez que quand on parle d'un seul Dieu, ce mot « Dieu » ne s'applique pas au Fils, faites attention qu'on peut en dire autant à propos du Fils. En effet, il est appelé « un seul Seigneur » ; cependant nous ne disons pas que ce mot ne convient qu'à lui seul. En sorte que cette expression « un « seul » a la même valeur pour le Fils que pour le Père ; et comme, en disant que le Fils est le seul Seigneur, l'apôtre n'entend pas empêcher que le Père soit Seigneur comme le Fils ; de même en disant que le Père est le seul Dieu, il n'entend pas que le Fils n'est pas Dieu comme le Père. Que si quelques-uns disaient : Pourquoi ne fait-il aucune mention de l'Esprit, nous répondrions qu'il s'adressait aux idolâtres et qu'il s'agissait de savoir s'il y a plusieurs dieux et plusieurs seigneurs. Voilà pourquoi il a appelé le Père Dieu, et le Fils Seigneur. Si donc il n'a pas osé appeler le Père Seigneur en même temps que le Fils, pour ne

pas être soupçonné par eux d'admettre deux seigneurs, ni appeler le Fils Dieu en même temps que le Père, pour ne pas paraître croire à deux dieux : pourquoi vous étonnez-vous qu'il n'ait pas fait mention de l'Esprit? En ce moment il avait affaire aux païens, et devait leur faire voir que nous n'admettons pas la pluralité des dieux. Aussi répète-t-il sans cesse : « Un seul. Il n'y a pas d'autre dieu que « le seul Dieu » ; et encore : « Nous n'avons « qu'un Dieu et qu'un Seigneur ». Il est donc clair que c'est par ménagement pour la faiblesse de ses auditeurs qu'il emploie ces manières de parler, et pour cela aussi qu'il ne mentionne pas l'Esprit ; autrement il n'eût point dû en parler ailleurs, et le joindre au Père et au Fils. Car si l'Esprit est séparé du Père et du Fils, il fallait encore bien moins le nommer au baptême avec le Père et le Fils ; là où la majesté divine apparaît surtout et où l'on reçoit des dons qu'il n'appartient qu'à Dieu d'accorder.

4. Je viens de dire la raison pour laquelle le Saint-Esprit est ici passé sous silence; dites-nous, si cela n'est pas, pourquoi, dans le baptême, on le joint au Père et au Fils? Vous n'avez pas d'autre raison à donner, si ce n'est qu'il est leur égal en honneur. Mais quand Paul n'a plus le même motif, voyez comme il joint son nom aux deux autres : « Que la grâce « de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la charité « de Dieu le Père et la communication du « Saint-Esprit soit avec vous tous ». (II Cor. XIII, 13.) Et encore : « Il y a des grâces diver- « ses, mais c'est le même Esprit ; il y a diver- « sité de ministères, mais c'est le même Sei- « gneur ; et il y a des opérations diverses, mais « c'est le même Dieu ». (I Cor. XII, 4, 5, 6.) Mais comme il s'adressait aux gentils et à d'autres plus faibles encore que les gentils, il use de réserve et passe le mot sous silence ; comme font les prophètes à propos du Fils qu'ils ne nomment nulle part ouvertement, à cause de la faiblesse de ceux qui les écoutent. « Mais « cette science n'est pas en tous ». Quelle science? Celle de Dieu, ou celle qui regarde les viandes immolées aux idoles? Il fait ici allusion ou aux gentils qui reconnaissaient plusieurs dieux et seigneurs et ne connaissaient pas le véritable, ou à d'autres qui, plus faibles que les grecs, ne savaient pas encore clairement que les idoles ne sont pas à craindre et qu'une idole n'est rien dans ce monde. Après avoir dit cela, il les console et les rassure peu à peu. Il n'était pas à propos de toucher à tous les points, surtout quand il avait à les attaquer encore plus vivement.

« Car même jusqu'à cette heure, quelques- « uns, dans la persuasion de la réalité de l'i- « dole, mangent des viandes comme ayant été « offertes à l'idole; ainsi leur conscience, qui « est faible, s'en trouve souillée ». Ils ont, dit-il, encore peur des idoles. Ne me parlez pas de l'état présent des choses, ne me dites pas que vous avez reçu de vos ancêtres la vraie religion; mais reportez votre pensée à ces temps, songez que la prédication était récemment établie, que l'impiété dominait encore, que les autels fumaient toujours, que les sacrifices et les libations se pratiquaient encore, que les gentils étaient en majorité, qu'ils avaient reçu leur culte impie de leurs ancêtres, qu'ils descendaient de pères, d'aïeux, de bisaïeux païens, qu'ils avaient beaucoup souffert de la part des démons, qu'ils n'étaient changés que depuis peu : et figurez-vous dans quelle situation ils devaient être, comme ils devaient craindre et redouter les piéges des démons. C'est à eux que l'apôtre fait allusion, quand il dit : « Mais quelques-uns, dans la « persuasion que les viandes ont été immolées « aux idoles ». Il ne les indique pas ouvertement de peur de les blesser, il ne néglige cependant pas d'en parler, mais d'une manière indéfinie, en disant : « Car même jusqu'à cette « heure, quelques-uns, dans la persuasion que « la viande a été immolée aux idoles, la man- « gent comme telle ». C'est-à-dire, dans le même esprit qu'autrefois. « Et leur conscience, « qui est faible, s'en trouve souillée », parce qu'elle n'a pas encore la force de mépriser les idoles et d'en rire, mais qu'elle reste dans le doute. Ils éprouvent ce qu'éprouverait quelqu'un qui, en touchant un mort, croirait se souiller à la manière des Juifs ; puis voyant les autres le toucher avec une conscience pure, se souillerait néanmoins parce qu'il ne serait pas dans les mêmes dispositions. « Jusqu'à cette heure, quelques-uns dans « la persuasion de la réalité de l'idole ». Ce n'est pas sans raison qu'il dit : « Jusqu'à cette « heure », mais pour prouver qu'on n'a rien gagné à ne pas user de condescendance. Car ce n'était pas ainsi qu'il fallait les amener, mais d'une autre manière, par la persuasion de la parole et de l'enseignement. « Et leur

« conscience, qui est faible, s'en trouve souil-
« lée ».

Il ne parle nulle part de la nature de la chose, mais toujours et partout de la conscience de celui qui y prend part. Il craint de blesser et d'affaiblir le fort, en voulant corriger le faible. C'est pourquoi il ménage autant l'un que l'autre. Il ne veut pas qu'on croie rien de semblable, mais il s'étend longuement pour enlever jusqu'au moindre soupçon là-dessus. « Ce ne sont point les aliments qui nous re-
« commandent à Dieu. Car si nous mangeons,
« nous n'aurons rien de plus; et si nous ne
« mangeons pas, nous n'aurons rien de moins ». Voyez-vous comme il rabat encore leur orgueil? Après avoir dit qu'ils ne sont pas seuls à avoir la science, mais que tous l'ont; que personne ne sait rien comme il faut le savoir, puis que la science enfle; ensuite, après les avoir consolés, en disant que tous n'ont pas la science, qu'il en est qui se trouvent souillés, par suite de leur faiblesse : de peur qu'on ne dise : que nous importe si tous n'ont pas la science? pourquoi un tel ne l'a-t-il pas? pourquoi est-il faible? de peur, dis-je, qu'on ne lui fasse ces objections, il n'en vient pas immédiatement à prouver qu'il faut s'abstenir pour ne pas scandaliser le faible; mais, préludant de loin à cette idée, il en traite d'abord une plus importante. Laquelle? qu'il ne faut pas faire cela, quand même personne n'en souffrirait, quand même le prochain n'en serait pas entraîné à sa ruine; car ce serait faire une chose inutile. En effet, celui qui sait que son action est nuisible à un autre mais profitable pour lui, n'est pas très-disposé à s'en abstenir; mais il n'y a pas de peine, quand il s'aperçoit qu'il n'a aucun avantage à en retirer. Voilà pourquoi Paul dit tout d'abord : « Ce ne sont point « les aliments qui nous recommandent à Dieu ». Voyez-vous comme il réduit à rien ce qui semblait le fruit d'une science parfaite? « Car si « nous mangeons, nous n'aurons rien de plus »; c'est-à-dire, nous n'en serons pas plus agréables à Dieu, comme si nous avions fait quelque chose de bon et de grand. « Et si nous ne « mangeons pas, nous n'aurons rien de moins », c'est-à-dire, nous n'aurons rien perdu. Il prouve ainsi d'abord que c'est une chose superflue, que ce n'est rien : car ce qui ne sert à rien quand on le fait, et ne nuit pas quand on l'omet, est évidemment superflu.

5. Ensuite il va plus loin et montre que la chose est nuisible. Il parle du tort qui en résulte pour les frères. « Mais prenez garde que
« cette liberté que vous avez ne soit une occa-
« sion de chute pour ceux de vos frères qui
« sont faibles ». Il ne dit pas : La liberté que vous avez est une occasion de chute, il ne le décide même pas, pour ne pas les rendre plus audacieux. Que dit-il donc? « Prenez garde », pour les épouvanter et en même temps les faire rougir et les amener à s'abstenir. Il ne dit point non plus : Votre science, ce qui semblerait un éloge; ni : votre perfection, mais : « La
« liberté que vous avez » : ce qui indique mieux la témérité, l'orgueil et la présomption. Il ne dit point : A vos frères, mais : « A ceux de vos
« frères qui sont faibles »; aggravant ainsi l'accusation, puisqu'ils n'ont point d'égards pour les faibles, même d'entre leurs frères. Vous ne corrigez pas, vous n'excitez pas au bien, soit! mais pourquoi supplantez-vous, pourquoi faites-vous tomber, quand vous devriez tendre la main? Vous ne voulez pas aider, du moins ne renversez pas. Si votre frère était méchant, il aurait besoin de punition; il est faible, il n'a besoin que de remèdes. Et il n'est pas seulement faible, il est encore votre frère.
« Car si quelqu'un vous voit, vous qui avez la
« science, assis à table dans un temple d'idoles,
« sa conscience, qui est faible, ne le portera-
« t-elle pas à manger des viandes sacrifiées? »
Après avoir dit : « Prenez garde que cette li-
« berté que vous avez ne soit une occasion de
« chute », il fait voir comment cela peut arriver. Partout il parle de faiblesse pour qu'on ne croie pas que la chose est nuisible par elle-même et que les démons sont à craindre. Votre frère, dit-il, est sur le point de renoncer complétement aux idoles; mais, en voyant que vous vous plaisez dans leurs temples, il prend cela pour une leçon et continue à y aller. Ainsi donc le piége ne vient pas seulement de sa faiblesse, mais aussi de votre conduite déplacée; vous le rendez plus faible.

« Ainsi, par vos aliments, périra un faible,
« votre frère, pour qui le Christ est mort ».
Deux choses, là, rendent votre faute inexcusable : il est faible et c'est votre frère. L'apôtre en ajoute une troisième, la plus terrible de toutes. Laquelle? C'est que le Christ a daigné mourir pour lui, et que vous, vous n'avez point d'égards pour sa faiblesse. Par là Paul rappelle à celui qui est parfait ce qu'il était autrefois, et que le Christ est aussi mort pour

lui. Il ne dit pas : Pour qui vous devriez mourir, mais, ce qui est bien plus : « Pour qui le « Christ est mort ». Et, quand votre Maître a consenti à mourir pour lui, vous n'en tenez aucun compte, au point de ne pas même vous abstenir, à cause de lui, d'un repas criminel ; au point de le laisser périr, après qu'il a été racheté à ce prix ; et cela (ce qu'il y a de pire), pour des aliments? Il ne dit pas : A cause de votre perfection, ni : à cause de votre science, mais : pour des aliments. Voilà donc quatre chefs d'accusation, et des plus graves : C'est votre frère, il est faible, le Christ l'a estimé jusqu'à mourir pour lui, et, après tout, des aliments sont l'occasion de sa perte. « Or, pé- « chant de la sorte contre vos frères et blessant « leur conscience faible, vous péchez contre le « Christ ». Voyez-vous comme il a amené, insensiblement et peu à peu, ce péché à sa plus haute expression ? Il revient encore sur la faiblesse. Il fait retomber sur leur tête tout ce qu'ils croyaient être à leur avantage. Il ne dit pas : Scandalisant, mais : « Blessant », pour faire ressortir leur cruauté par l'énergie du terme. Car quoi de plus cruel qu'un homme qui frappe un malade? Or le scandale est la plus grave des blessures : souvent il entraîne la mort.

Et comment pèchent-ils contre le Christ? D'abord parce que le Christ regarde comme siens les intérêts de ses serviteurs ; secondement, parce que ceux qu'on blesse, appartiennent à son corps et à ses membres; en troisième lieu, parce qu'ils détruisent, par ambition personnelle, son ouvrage, ce qu'il a édifié au prix de sa propre mort. « C'est « pourquoi, si ce que je mange scandalise mon « frère, je ne mangerai jamais de chair ». Il parle ici comme un maître excellent qui pratique lui-même ce qu'il enseigne. Il ne dit pas : à raison ou à tort, mais : de quelque manière que ce soit. Je ne parle pas, leur dit-il, de la viande immolée aux idoles, qui est interdite pour d'autres raisons : mais si quelque autre chose, d'ailleurs permise et en mon pouvoir, devient un sujet de scandale, je m'en abstiendrai, non pas un jour ou deux, mais pendant toute ma vie : « Je ne mangerai ja- « mais de chair ». Il ne dit pas : de peur de donner la mort à mon frère, mais simplement pour ne pas le scandaliser. Car c'est le comble de la démence de mépriser des êtres si chers au Christ, pour lesquels il a voulu mourir, de les mépriser, dis-je, jusqu'au point de ne pas vouloir s'abstenir d'aliments à cause d'eux. Et ceci ne s'adresse pas seulement aux Corinthiens, mais aussi à nous, qui dédaignons le salut de notre prochain et tenons ce langage diabolique. Car dire : que m'importe, si un tel se scandalise et se perd? C'est montrer l'inhumanité et la cruauté de Satan. Alors le scandale provenait de la faiblesse de quelques-uns; chez nous, il n'en est pas de même. Car nous commettons des fautes qui scandalisent même les forts. En effet, quand nous frappons, quand nous volons, quand nous nous livrons à l'avarice, que nous traitons des hommes libres comme des esclaves, qui n'en est pas scandalisé? Ne me dites pas que l'un est savetier, l'autre teinturier, un troisième maréchal; souvenez-vous que ce sont des fidèles et vos frères. Nous sommes les disciples de pêcheurs, de publicains, de fabricants de tentes : de celui qui fut nourri dans la maison d'un artisan, et daigna avoir son épouse pour mère; qui, enveloppé de langes, fut couché dans une crèche; qui n'eut pas où reposer sa tête, qui marcha jusqu'à se fatiguer, et fut nourri par des étrangers.

6. Pensez à cela et croyez que le faste humain n'est rien; que le fabricant de tentes est votre frère, comme celui qui est monté sur un char, a ses domestiques et se fait faire place dans les rues, et l'est même plus que lui. Car il semble que celui-là est plus justement appelé frère, qui se rapproche de vous davantage. Et qui ressemble le plus aux pêcheurs? Est-ce celui qui vit de son travail quotidien, qui n'a ni domestique ni domicile, mais est de tout côté accablé par la croix; ou celui qui est environné d'un si grand faste, et agit contrairement aux lois de Dieu? Ne méprisez donc pas celui qui est le plus votre frère : car il est le plus rapproché du modèle des apôtres. — Ce n'est pas volontairement, dites-vous, mais malgré lui ; car il travaille bien à contre-cœur. — Pourquoi dites-vous cela? N'avez-vous pas entendu l'ordre : « Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas « jugés ! » (Matth. VII, 1.) Et pour convaincre qu'il ne travaille pas malgré lui, approchez et offrez-lui dix mille talents d'or; vous verrez qu'il les refusera. Si donc, bien qu'il n'ait point reçu les richesses de ses ancêtres, il les refuse néanmoins quand on les lui offre, et n'ajoute rien à ce qu'il possède, il

donne une grande preuve de son mépris pour la fortune. Jean était fils du pauvre Zébédée; nous ne dirons cependant pas que sa pauvreté n'était point volontaire. Ainsi, quand vous voyez un homme couper du bois, manier le marteau, tout couvert de suie, ne le méprisez pas pour cela; admirez-le plutôt : car Pierre avait repris sa ceinture, ses filets et son métier de pêcheur, après la résurrection du Seigneur. Et que parlé-je de Pierre? Paul, après avoir parcouru tant de contrées, opéré tant de miracles, se tenait dans son atelier de fabricant de tentes et cousait des peaux; et les anges le vénéraient et les démons le redoutaient; et il n'avait pas honte de dire : « Ces « mains ont pourvu à mes besoins, et aux « besoins de ceux qui étaient avec moi ». Que dis-je? il n'avait pas de honte! Il s'en glorifiait.

Mais, direz-vous, qui est aujourd'hui vertueux comme Paul? — Personne, je le sais; mais ce n'est pas une raison pour mépriser les vertus d'aujourd'hui. Un fidèle que vous honorez en vue du Christ, fût-il au dernier rang, est digne d'être honoré. En effet, si deux hommes, l'un général et l'autre simple soldat, tous les deux aimés du roi, venaient chez vous et que vous leur ouvrissiez votre porte, dans lequel des deux penseriez-vous le plus honorer le prince? Evidemment c'est dans le soldat. Car le général, en dehors de l'amitié du roi, se recommande par d'autres titres à vos égards; tandis que le simple soldat n'en a pas d'autre que l'amitié du roi. Aussi Dieu nous ordonne-t-il d'inviter à nos festins les boiteux, les estropiés, ceux qui ne peuvent rien donner en retour, parce que ce sont là des bienfaits accordés uniquement en vue de Dieu. Mais si vous accordez l'hospitalité à un grand, à un homme illustre, l'aumône n'est pas aussi pure, souvent la vaine gloire, l'avantage qui vous en revient, l'éclat qui en rejaillit sur vous aux yeux de la foule, y entrent pour quelque chose. J'en pourrais nommer beaucoup qui courtisent les plus illustres des saints, afin d'obtenir par leur intermédiaire plus de crédit chez les princes, et servir ainsi leurs propres intérêts et ceux de leurs maisons : ils sollicitent de ces saints beaucoup de services; et par là ils perdent le mérite de leur hospitalité. Mais à quoi bon parler ici des saints? Celui qui attend de Dieu même ici-bas la récompense de ses travaux et pratique la vertu en vue d'avantages présents, diminue sa récompense. Celui au contraire qui ne désire sa couronne que dans l'autre vie, est bien plus digne d'éloges : comme Lazare, qui y jouit de tous les biens; comme les trois enfants qui, sur le point d'être jetés dans la fournaise, disaient : « Il y a dans le ciel un « Dieu qui peut nous sauver; que s'il ne le « fait pas, sachez, ô roi, que nous n'honorons « pas vos dieux, et que nous n'adorons pas la « statue d'or que vous avez dressée ». (Dan. III, 17.) Comme Abraham qui amena et immola son fils, et cela sans espoir de récompense, ou plutôt en regardant comme une très-grande récompense d'obéir à Dieu. Imitons-les. En agissant dans ce but, nous recevrons de grands biens en échange et de plus brillantes couronnes. Puissions-nous les obtenir tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la grâce, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXI.

NE SUIS JE PAS APÔTRE? NE SUIS-JE PAS LIBRE? N'AI-JE PAS VU JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR? N'ÊTES-VOUS PAS MON ŒUVRE DANS LE SEIGNEUR? (CHAP. IX, VERS. 1, JUSQU'AU VERS. 12.)

—

ANALYSE.

1. Paul confirme par son propre exemple, la doctrine exposée dans le chapitre précédent, savoir : qu'il faut s'abstenir même de ce qui est permis en soi par charité pour ses frères.
2. Saint Paul a les mêmes droits que les autres apôtres : s'il n'en use pas, c'est qu'il le veut bien.
3. Que l'apôtre a le droit de recevoir le pain matériel de ceux qu'il nourrit du pain spirituel.
4. Si Paul n'a rien voulu recevoir, ç'a été pour ne pas mettre d'obstacle à l'Evangile.
5. Contre les avares.
6. Qu'on doit faire l'aumône généreusement — Revenus de l'Eglise d'Antioche distribués aux pauvres.
7. Les fautes de nos pasteurs ne nous excuseront pas.

1. Il avait dit : « Si ce que je mange scan-« dalise mon frère, je ne mangerai jamais de « chair » ; ce qu'il ne faisait pas, mais ce qu'il promettait de faire, s'il en était besoin; et de peur qu'on ne dît : — Vous vous vantez mal à propos, vous êtes sage en paroles et de bouche seulement, ce qui n'est difficile ni à moi ni à personne; si vous êtes sincère, faites-nous voir en fait ce que vous rejetez pour ne pas scandaliser un frère; — pour éviter, dis-je, cette objection, il est obligé d'en venir à la preuve et de dire à quelles choses permises il a renoncé, sans qu'aucune loi l'exigeât. Jusque-là rien de merveilleux peut-être; quoiqu'on doive admirer qu'il se soit abstenu de choses licites, non-seulement pour éviter le scandale, mais encore avec beaucoup de difficultés et de périls. Que faut-il dire des viandes immolées aux idoles? demande-t-il. Quoique le Christ ait établi que ceux qui prêchent l'Evangile doivent vivre de leur ministère, je ne l'ai cependant pas fait; j'ai préféré mourir de faim, s'il était nécessaire, subir la mort la plus cruelle, plutôt que de rien recevoir de ceux que j'instruisais. Non que les fidèles se fussent scandalisés, s'il eût accepté quelque chose de leur part; mais il fallait les édifier, ce qui était beaucoup plus important. Et il appelle en témoignage ceux chez qui il a travaillé et souffert de la faim : nourri chez des étrangers, il a vécu dans la pénurie, pour ne pas scandaliser, bien que le scandale eût été sans fondement, puisqu'il n'aurait fait qu'accomplir la loi du Christ; mais il avait pour eux des ménagements à l'excès. Or, s'il agissait ainsi sans que la loi l'y obligeât, afin d'éviter le scandale; s'il s'abstenait de choses permises, pour l'édification des autres : quels châtiments mériteront ceux qui ne s'abstiennent pas de viandes immolées aux idoles, quand c'est une occasion de ruine pour un grand nombre, et qu'ils devraient le faire même en dehors de tout scandale, puisque c'est la table des démons? C'est là le point principal et qu'il traite en bien des versets. Mais il faut reprendre les choses de plus haut. Comme je l'ai déjà dit : il ne s'explique point clairement là-dessus, il n'entre point immédiatement en matière; mais il commence d'une autre façon, et par ces mots : « Ne suis-je pas « apôtre? » Après tout ce qui a été dit, ce n'est pas une chose indifférente que ce soit Paul qui ait fait cela. De peur qu'on ne dise : Il est permis d'en manger après s'être signé, il n'insiste pas là-dessus d'abord, mais il dit : quand cela serait permis, il ne faudrait pas le faire à cause du mal que cela cause à vos frères, et ensuite il prouve que cela n'est pas

permis : d'abord par son propre exemple ; comme il va dire qu'il n'a rien reçu d'eux, il ne commence pas par là, mais il parle d'abord de sa dignité : « Ne suis-je pas apôtre? ne suis-« je pas libre? » Pour qu'on ne dise pas : Si vous n'avez rien reçu, c'est que vous n'aviez pas droit de rien recevoir, il expose d'abord les raisons pour lesquelles il aurait eu le droit de recevoir, s'il l'avait voulu.

Ensuite pour ne pas paraître, en disant cela, incriminer Pierre et ceux qui l'entouraient (car eux recevaient), il prouve d'abord qu'ils avaient droit de recevoir ; puis, pour qu'on ne dise pas que Pierre avait ce droit et que lui ne l'avait pas, il prévient l'esprit de l'auditeur par ses propres louanges. Et considérant qu'il était nécessaire de faire son éloge (c'était le moyen de corriger les Corinthiens) et ne voulant d'ailleurs rien dire de trop, mais simplement ce qui suffisait à son but, voyez comme il sait ménager ce double point, en se louant lui-même, non autant qu'il l'aurait pu en conscience, mais dans la mesure que la circonstance demandait. Il pouvait dire en effet : J'avais le droit de recevoir plus que tous les autres, parce que j'ai travaillé plus qu'eux ; mais il ne tient pas ce langage qui serait trop haut ; il se contente de poser les principes qui faisaient la grandeur des apôtres et leur droit à recevoir, en disant : « Ne suis-je pas apôtre? « ne suis-je pas libre? » C'est-à-dire : Ne suis-je pas maître de moi-même? suis-je sous la dépendance de quelqu'un qui me fasse violence et m'empêche de recevoir? — Mais eux ont quelque chose de plus que vous : ils ont été avec le Christ. — Mais cet avantage, je l'ai eu aussi. C'est ce qui lui fait dire : « N'ai-je « pas vu Jésus-Christ Notre-Seigneur? Après « tous les autres, il s'est fait voir aussi à moi « comme à l'avorton ». (I Cor. xv, 8.) Ce n'était pas là un mince honneur. « Car beaucoup « de prophètes et de justes ont désiré voir ce « que vous voyez et ne l'ont pas vu ». (Matth. xiii, 17.) « Des jours viendront où vous déси-« rerez voir un seul de ces jours ». (Luc, xvii, 22.) — Mais quoi ! quand vous seriez apôtre et libre et que vous auriez vu le Christ, quel droit auriez-vous de recevoir si vous ne pouvez montrer l'ouvrage d'un apôtre? Voilà pourquoi il ajoute : « N'êtes-vous pas mon œu-« vre dans le Seigneur? » Voilà le grand point : sans cela le reste est inutile. Car Judas était apôtre, était libre et avait vu le Christ : mais comme il ne fit pas œuvre d'apôtre, tout cela ne lui servit à rien. Voilà pourquoi Paul ajoute ces mots, et appelle les Corinthiens eux-mêmes en témoignage. Et comme il venait d'exprimer une grande chose, voyez quel correctif il y met, en disant : « Dans le Seigneur » ; c'est-à-dire, vous êtes l'œuvre de Dieu et non la mienne. « Si pour d'autres je ne suis pas apô-« tre, je le suis cependant pour vous ».

2. Voyez-vous comme il ne dit rien de trop? Pourtant il pouvait parler du monde entier, des nations barbares, de la terre, de la mer ; il n'en dit pas un mot, et prouve sa thèse victorieusement, surabondamment et comme en passant. A quoi bon, dit-il, produire des arguments superflus, quand ceci suffit pour le sujet actuel? Je ne cite point des succès obtenus chez d'autres ; vous avez été témoins de ceux dont je parle. En sorte que n'eussé-je eu ailleurs aucun droit de recevoir, du moins je l'aurais eu chez vous. Et pourtant je n'ai rien reçu de ceux chez qui j'avais le plus droit de recevoir (car j'ai été votre maître). « Si pour « d'autres je ne suis pas apôtre, je le suis ce-« pendant pour vous ». De nouveau il parle en abrégé ; car il était l'apôtre du monde entier. Et pourtant, dit-il, je n'en parle pas, je ne conteste pas, je ne réclame pas : je parle de ce qui vous concerne. « Vous êtes le sceau de « mon apostolat », c'est-à-dire la preuve. Si quelqu'un veut savoir mon titre à l'apostolat, je vous nomme ; chez vous j'ai donné tous les signes de l'apostolat, sans en omettre aucun : c'est ce qu'il répète dans sa seconde épître : « Quoique je ne sois rien, les marques de mon « apostolat ont été empreintes sur vous par « une patience à l'épreuve de tout, par des « miracles, des prodiges et des vertus ». (II Cor. xii, 11, 12.) Qu'avez-vous eu de moins que les autres églises? Aussi dit-il : « Vous « êtes le sceau de mon apostolat ». Car je vous ai fait voir des signes, je vous ai instruits par la parole, j'ai couru des dangers, j'ai mené une vie irréprochable. On peut voir tout cela dans ces deux épîtres, où il leur explique ces choses dans le plus grand détail.

« Ma défense contre ceux qui m'interrogent, « la voici ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Ma « défense contre ceux qui m'interrogent, la « voici ? » A ceux qui veulent savoir comment je suis apôtre, ou à ceux qui m'accusent d'avoir reçu de l'argent, ou à ceux qui me demandent pourquoi je n'en reçois pas, ou à ceux qui

veulent prouver que je ne suis point apôtre : à tous ceux-là je donne pour preuve et pour justification l'instruction que vous avez reçue et les choses que je vais dire. Et quelles sont ces choses? « N'avons-nous pas le pouvoir de « manger et de boire? N'avons-nous pas le « pouvoir de mener partout avec nous une « femme sœur? » Et comment est-ce là une apologie? Parce que quand on me voit m'abstenir de choses permises, il n'est pas juste de me soupçonner d'être un imposteur ou de travailler pour le lucre. Donc ce que j'ai dit plus haut, et l'instruction que vous avez reçue, et ce que je viens de dire tout à l'heure, suffisent à me justifier à vos yeux ; voilà mon point d'appui contre ceux qui m'interrogent; je leur dis cela et ceci encore : « N'avons-nous pas le « pouvoir de manger et de boire? N'avons-« nous pas le pouvoir de mener partout avec « nous une femme sœur? » Et quoique j'en aie le pouvoir, je m'en abstiens. Quoi donc! Ne mangeait-il pas? Ne buvait-il pas? Souvent certes il ne mangeait ni ne buvait; car il dit : « Nous étions dans la faim et la soif, dans le « froid et la nudité ». (II Cor. xi, 27.) Ici pourtant il ne le dit pas. Mais que dit-il? Ce que nous mangeons et ce que nous buvons, nous ne le recevons pas de nos disciples, bien que nous en ayons le pouvoir. « N'avons-nous pas « le pouvoir de mener partout avec nous une « femme sœur, comme les autres apôtres et les « frères du Seigneur et Céphas? »

Voyez sa sagesse! il place en dernier lieu le coryphée, le chef fort entre tous les chefs. Il était en effet moins étonnant de voir faire cela aux autres, qu'au premier de tous, à celui à qui ont été confiées les clefs du royaume des cieux. Du reste il ne le cite pas seul, mais tous les autres avec lui, comme pour dire : Cherchez en haut, cherchez en bas, vous trouverez que tous en donnent l'exemple. Car les frères du Seigneur, une fois délivrés de leur incrédulité, avaient pris rang parmi les plus illustres, quoiqu'ils ne fussent point parvenus au rang des apôtres. Aussi les place-t-il au milieu, entre les deux extrêmes. « Ou moi seul et « Barnabé n'avons-nous pas le pouvoir de le « faire? » Voyez son humilité! Voyez comme son âme est exempte de jalousie! Comme il ne passe point sous silence celui qu'il savait partager son zèle! Si en effet tout le reste nous est commun, pourquoi non ceci encore? Comme eux nous sommes apôtres, nous sommes libres, nous avons vu le Christ, nous avons donné des preuves d'apostolat. Nous avons donc aussi le pouvoir de vivre dans le repos, et d'être nourris par les disciples. « Qui « jamais fait la guerre à ses frais? » Après avoir donné, par la conduite des apôtres, la plus forte preuve qu'il lui est permis d'agir ainsi, il en vint aux exemples, à l'usage commun, comme il a l'habitude de le faire. « Qui « jamais fait la guerre à ses frais? » Considérez comme les exemples qu'il choisit sont bien en rapport avec son sujet; comme il cite d'abord une carrière pleine de périls, la milice, les armes, la guerre. Car voilà ce qu'est l'apostolat et bien plus que cela encore. En effet, ils n'avaient pas seulement à combattre contre les hommes, mais contre les démons et le prince des démons. Son sens est donc : Ce que les rois du monde, bien que cruels et injustes, n'exigent pas, à savoir, que leurs soldats fassent la guerre, courent les dangers et néanmoins subsistent à leurs frais : comment le Christ l'exigerait-il? Et il ne se borne pas à un seul exemple. Car l'esprit le plus simple et le plus épais est particulièrement satisfait quand il voit la coutume générale s'accorder avec les lois de Dieu.

3. Il passe donc à une autre comparaison et dit : « Qui plante une vigne et ne mange pas « de son fruit? » Ici il désigne les dangers, les travaux, les misères de toute sorte, les sollicitudes. Il ajoute un troisième exemple, en disant : « Qui paît un troupeau et ne mange « point du lait du troupeau? » Il indique le soin extrême que met un maître à instruire ses disciples. Et en effet les apôtres étaient soldats, laboureurs et pasteurs, non laboureurs de terre, ni pasteurs d'animaux, ni soldats se battant contre des ennemis sensibles; mais pasteurs d'âmes raisonnables et soldats luttant contre les démons. Observons encore quelle mesure il garde en toute chose : se bornant à ce qui est utile et laissant le superflu. Il ne dit pas en effet : Qui fait la guerre et ne s'enrichit pas? mais : « Qui jamais fait la « guerre à ses frais? » Il ne dit pas : Qui plante une vigne et n'en recueille pas de l'or ou n'en mange pas tout le fruit? mais : « Et ne mange « pas de son fruit? » Il ne dit pas : Qui paît un troupeau et n'en vend pas les agneaux? mais que dit-il? « Et ne mange point de son lait? » Non pas de ses agneaux, mais de son lait : pour montrer que le maître doit se contenter d'une

légère consolation et du strict nécessaire en fait de nourriture. Ceci s'adresse à ceux qui veulent tout manger et recueillir tous les fruits. Telle est la loi posée par le Seigneur, quand il a dit : « L'ouvrier mérite sa nourri« ture ». (Matth. x, 10.) Non-seulement il le prouve par des exemples, mais il fait aussi voir ce que doit être un prêtre. Le prêtre doit avoir le courage du soldat, l'assiduité du laboureur, la vigilance du berger, et, après cela, se contenter du nécessaire.

Après avoir montré par l'exemple des apôtres, puis par des comparaisons tirées de la vie commune, qu'il n'est pas défendu à un maître de recevoir de ses disciples, il passe à un troisième point et dit : « N'est-ce pas selon « l'homme que je dis ces choses ? La loi même « ne les dit-elle pas ? » Jusqu'ici en effet il n'a point parlé d'après les Ecritures, et s'est contenté de s'appuyer sur l'usage commun. Mais ne pensez pas, dit-il, que ce soient là mes seules raisons, ni que je me règle d'après la coutume des hommes, je puis vous montrer que c'est là aussi la volonté de Dieu, et je lis ce commandement dans l'ancienne loi. Voilà pourquoi il procède par interrogation, ce qui a lieu quand la chose est connue et avouée de tous : « N'est-ce pas selon l'homme que je dis « ces choses ? » C'est-à-dire : Est-ce que je m'appuie uniquement sur des principes humains ? « La loi même ne le dit-elle pas ? Car « il est écrit dans la loi de Moïse : Tu ne lieras « pas la bouche au bœuf qui foule les grains ». Et pourquoi rappelle-t-il cela, puisqu'il a l'exemple des prêtres ? C'est pour prouver surabondamment son sujet. Ensuite pour qu'on ne dise pas : Que nous importe ce qu'on a pu dire des bœufs ? Il entre dans le détail en disant : « Est-ce que Dieu a soin des bœufs ? » Eh quoi ? Dieu n'aurait pas soin des bœufs ? Certainement si, il en a soin, mais non au point de faire une loi pour eux. Aussi, s'il n'avait eu quelque chose d'important en vue, à savoir, de porter les Juifs à la bienfaisance et de leur parler de leurs prêtres à l'occasion des animaux, il n'eût pas pris la peine de faire une loi pour empêcher de lier la bouche aux bœufs.

Paul fait encore voir par là autre chose, les grands travaux auxquels les maîtres se livrent et doivent se livrer ; puis une autre chose encore. Laquelle ? Que tout ce qui est écrit dans l'Ancien Testament sur les soins à donner aux animaux, tend surtout à l'instruction des hommes, aussi bien que tout le reste, par exemple ce qu'on dit des divers vêtements, des vignes, des semences, de la terre dont il ne faut point changer la semence[1], de la lèpre, et de toute autre chose. Comme il s'adresse à des esprits encore trop grossiers, il cherche à les élever peu à peu. Et voyez comme il ne donne plus d'autre preuve, vu que la chose est évidente et claire par elle-même. Après avoir dit : « Est-ce que Dieu a soin des bœufs ? » Il ajoute : « N'est-ce pas plutôt uniquement pour « nous qu'il dit cela ? » Ce n'est pas sans raison qu'il dit : « Uniquement », pour ne pas laisser chez l'auditeur la moindre place à la contradiction. Et continuant sa métaphore il dit : « Car c'est pour nous qu'il a été écrit : Que « celui qui laboure doit labourer dans l'espé« rance », c'est-à-dire, que le maître doit recevoir le salaire de ses travaux. « Et celui qui « bat le grain dans l'espérance d'y avoir part ». Et voyez sa prudence ! De la semaille il passe à l'aire, pour rappeler encore les travaux des maîtres, qui sèment aussi et battent le grain. Au labour, qui n'offre que le travail et point de fruit, il rattache seulement l'espérance ; mais au battage dans l'aire il accorde un profit, en disant : « Et celui qui bat le grain a l'espé« rance d'y avoir part ».

4. Puis pour qu'on ne dise pas : Est-ce là le prix de si grands travaux ? il ajoute : « Dans « l'espérance », à savoir l'espérance du bien à venir. Car la bouche de ce bœuf qui n'est pas liée ne crie pas autre chose sinon que les maîtres qui travaillent ont droit à une récompense. « Si nous avons semé en vous des biens spi« rituels, est-ce une grande chose que nous « moissonnions de vos biens temporels ? » Voilà encore un quatrième argument pour prouver qu'il faut fournir des aliments. Car après avoir dit : « Qui jamais fait la guerre à ses frais ? » et : « Qui plante une vigne ? » et : « Quel ber« ger paît ? » et parlé du bœuf qui foule le grain dans l'aire ; il produit une autre raison très-juste pour prouver qu'ils ont droit à recevoir : c'est que non-seulement ils ont travaillé, mais procuré des biens beaucoup plus considérables. Quelle est donc cette raison ? « Si « nous avons semé en vous des biens spiri« tuels, est-ce une grande chose que nous

[1] Je suppose que c'est une allusion au texte de Lévitique, chap. XIX, 19.

« moissonnions de vos biens temporels? »

Voyez-vous ce motif plus juste encore et plus raisonnable que les premiers? Là, dit-il, la semence est matérielle, et le fruit matériel; ici, au contraire, la semence est spirituelle et la récompense matérielle. Pour que ceux qui fournissent des aliments à leurs maîtres n'en soient pas trop fiers, il leur prouve qu'ils reçoivent plus qu'ils ne donnent. Car ce que les laboureurs recueillent est de la même nature que ce qu'ils sèment; mais nous, nous semons de la semence spirituelle dans vos âmes et nous recueillons du matériel : car tel est l'aliment que l'on fournit. Ensuite, pour les faire encore mieux rougir : « Si d'autres », leur dit-il, « usent de ce pouvoir à votre égard, pour-« quoi pas plutôt nous-mêmes? » Nouvelle raison encore, empruntée aussi à des exemples, mais d'une nature différente. Car ici il ne parle plus de Pierre, ni des apôtres, mais de certains prédicateurs illégitimes, qu'il combattra plus tard et dont il dira : « Si on vous « dévore, si on prend votre bien, si on vous « traite avec hauteur, si on vous déchire le vi-« sage » (II Cor. XI, 20); et contre lesquels il escarmouche déjà. Aussi ne dit-il pas : Si d'autres reçoivent de vous; mais pour montrer leur orgueil, leur esprit tyrannique, leurs vues intéressées, il dit : « Si d'autres usent de « ce pouvoir à votre égard », c'est-à-dire, vous dominent, exercent le pouvoir, vous traitent comme des serviteurs, et ne se contentent pas de recevoir, mais y mettent une grande ardeur et agissent d'autorité. C'est pourquoi il ajoute : « Pourquoi pas plutôt nous-mêmes? » Ce qu'il n'aurait pas dit s'il se fût agi des apôtres. Il est évident qu'il a en vue certains personnages dangereux et imposteurs. Ainsi donc, indépendamment de la loi de Moïse, vous avez vous-mêmes prescrit par une loi de fournir des aliments.

Mais après avoir dit : « Pourquoi pas plutôt « nous-mêmes? » il ne s'attache point à en donner la raison; il se contente de s'en remettre pour la preuve à leur propre conscience, voulant tout à la fois les effrayer et les faire rougir davantage. « Cependant nous n'avons « point usé de ce pouvoir », c'est-à-dire, nous n'avons rien reçu. Voyez-vous comment, après avoir d'abord prouvé par tant de raisons qu'il n'est point contraire à la loi de recevoir, il dit à la fin : Nous n'avons rien reçu, pour ne pas paraître s'en être abstenu par nécessité? En effet, il ne dit pas : Je ne reçois rien, parce que cela est défendu; car cela est permis, comme je l'ai démontré par bien des preuves : par l'exemple des apôtres; par le cours ordinaire de la vie; par le fait du soldat, du laboureur, du berger; par la loi de Moïse; par la nature même des choses, puisque nous avons jeté en vous des semences spirituelles; par ce que vous avez fait à l'égard des autres. Mais comme il a dit tout cela pour ne pas avoir l'air de jeter du blâme sur la conduite des apôtres qui recevaient, et pour les faire rougir et leur montrer qu'il ne s'abstient pas de la chose parce qu'elle est défendue : de même, pour ne pas paraître n'avoir donné ces preuves détaillées et ces nombreux exemples pour démontrer qu'il est permis de recevoir, qu'afin de demander à recevoir lui-même, il apporte aussitôt un correctif. Plus bas il dit en termes plus clairs : « Je n'écris donc pas ceci pour « qu'on en use ainsi envers moi » ; mais ici, il se contente de dire : « Cependant nous n'avons « pas usé de ce pouvoir ».

Et ce qu'il y a de plus important, c'est que personne ne peut dire que nous n'en avons pas usé parce que nous étions dans l'abondance, puisque nous n'avons pas même cédé à la nécessité quand elle nous pressait; ce qu'il exprime encore dans la seconde épître, en ces termes : « J'ai dépouillé les autres églises en recevant « ma subsistance pour vous servir; et quand « j'étais près de vous et que je me trouvais « dans le besoin, je n'ai été à charge à per-« sonne ». (II Cor. XI, 8, 9.) Et dans celle-ci : « Nous avons faim, nous avons soif, nous « sommes nus, nous sommes souffletés ». (I Cor. IV, 11.) Et encore cette allusion : « Mais « nous souffrons tout » ; car en disant : « Nous « souffrons tout », il entend parler de la faim, d'une grande pénurie et de toutes les autres misères. Et pourtant, veut-il dire, rien de cela ne nous a fait violer la loi que nous nous sommes imposée. Pourquoi? « Pour ne pas mettre « d'obstacle à l'Evangile du Christ ». Comme les Corinthiens étaient encore trop faibles : Pour ne pas vous choquer en recevant de vous, leur dit-il, nous avons mieux aimé faire plus qu'il n'est commandé, que de mettre un obstacle quelconque à l'Evangile, c'est-à-dire, à votre instruction. Si donc, malgré le pouvoir que nous en avions, malgré la pressante nécessité où nous étions placés, et l'exemple des apôtres, nous ne l'avons pas fait. « Pour ne

« pas mettre d'obstacle » (il ne parle pas de ruine, mais « d'obstacle », et non pas simplement d'obstacle, mais « d'un obstacle quelconque », ce qui veut dire pour ne pas apporter le moindre retard au cours de la parole) ; si nous avons déployé un tel zèle, à combien plus forte raison vous qui êtes à une si grande distance des apôtres, qui n'êtes autorisés par aucune loi, et qui touchez à des choses non-seulement défendues, mais très-nuisibles à l'Evangile, à combien plus forte raison devez-vous vous en abstenir, non-seulement à cause de l'obstacle qui en résulte, mais parce que vous n'y voyez vous-mêmes aucune nécessité ? Car dans tout ce discours il s'adresse à ceux qui scandalisaient leurs frères trop faibles en mangeant des viandes immolées aux idoles.

5. Ecoutons aussi ce langage, mes bien-aimés ; ne méprisons pas ceux qui se scandalisent, ne mettons point d'obstacle à l'Evangile du Christ, ne manquons pas notre propre salut. Quand un frère est scandalisé, ne venez pas me dire : Telle et telle chose dont on se scandalise, n'est pas défendue ; elle est permise. Je vais plus loin, moi : Quand même le Christ en personne vous l'aurait permise, si vous voyez que quelqu'un en souffre, abstenez-vous-en, n'usez pas de la permission. C'est ce que Paul a fait en ne recevant rien, quand le Christ lui permettait de recevoir. Car notre Maître est bon : il a mêlé beaucoup de douceur à ses commandements, afin que nous n'agissions seulement par ordre, mais beaucoup par notre propre volonté. Si telle n'eût pas été son intention, il aurait pu insister davantage sur ses commandements et dire : Qu'on punisse celui qui ne jeûne pas, qu'on inflige un châtiment à celui qui ne garde pas la virginité ; que celui qui ne se dépouille pas de tout ce qu'il possède soit livré au dernier supplice. Il ne l'a point fait, pour vous laisser la faculté de tendre au plus parfait, si vous en avez le désir. Voilà pourquoi il disait, en parlant de la virginité : « Que celui qui peut comprendre, « comprenne » (Matth. XIX, 12) ; et pourquoi aussi il a commandé au riche certaines choses, en laissant le reste à son libre arbitre. En effet, il n'a pas dit : Vendez ce que vous avez ; mais : « Si vous voulez être parfait, vendez ». (Id. 21.) Mais nous, bien loin d'aspirer à la perfection et de dépasser les commandements, nous restons bien au-dessous de ce qui est exigé. Et Paul souffrait la faim pour ne pas mettre d'obstacle à l'Evangile ; et nous n'osons pas même toucher aux objets que nous avons mis de côté, bien que nous voyons beaucoup d'âmes se perdre. Que la teigne les ronge, dit-on, mais non le pauvre ; qu'ils soient la proie des vers plutôt que de revêtir celui qui est nu ; que le temps détruise tout, mais que le Christ meure de faim.

Et qui tient ce langage? direz-vous. C'est une chose bien terrible que l'on parle ainsi, non de bouche, mais par les faits. On serait moins coupable de le dire que de le faire. Est-ce que ce n'est pas là ce que l'avarice, ce tyran cruel et inhumain, crie chaque jour à ses victimes ? Donnez à manger aux calomniateurs, aux voleurs, aux amateurs de plaisir, mais non à ceux qui ont faim et vivent dans l'indigence. N'est-ce pas vous qui faites les voleurs ? N'est-ce pas vous qui alimentez le feu de la jalousie? N'est-ce pas vous qui êtes cause que l'esclave s'enfuit de chez son maître, que l'on vous tend des embûches, vous qui offrez vos richesses comme un appât? Quelle folie est celle-là ? Car c'est une vraie folie, une démence manifeste de remplir des coffres de vêtements et de mépriser un homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, nu, grelottant de froid et pouvant à peine se tenir debout.— Mais, dites-vous, il feint de grelotter et d'être faible. — Ne craignez-vous pas que ce mot n'attire la foudre sur votre tête? En vérité, l'indignation m'étouffe : pardonnez-moi. Quoi ! vous, adonné à la bonne chère, chargé d'embonpoint, prolongeant vos repas jusque bien avant dans la nuit, mollement vêtu, vous pensez que vous ne serez point puni d'avoir ainsi abusé des dons de Dieu ? (Car enfin, le vin n'a pas été donné pour qu'on s'enivre, ni la nourriture pour qu'on en use avec excès, ni les mets pour qu'on s'en charge outre mesure.) Et vous demandez des comptes sévères à un pauvre, à un misérable, à une espèce de cadavre ; et vous ne craignez pas le terrible, le formidable tribunal du Christ ? S'il simule, c'est parce que la nécessité et l'indigence l'y forcent, c'est à cause de votre cruauté, de votre inhumanité, qui exige ces sortes de feintes et ne se laisse point toucher par la pitié. Car quel est l'homme assez malheureux, assez infortuné, pour tenir une conduite aussi inconvenante, si la nécessité ne l'y poussait ; pour subir des coups et tant de mauvais traitements, et cela pour un morceau de pain ?

Ainsi cette hypocrisie de sa part proclame partout votre inhumanité. En effet, c'est peut-être après avoir prié, supplié, déploré sa misère, après avoir couru tout le jour en gémissant et en pleurant, sans trouver ce qui lui est nécessaire, qu'il a imaginé ce moyen, qui vous déshonore et vous accuse plutôt que lui. Réduit à une telle nécessité, il est au moins digne de notre compassion ; et nous qui y poussons le pauvre, nous méritons mille châtiments. Il n'aurait pas adopté ce parti, si nous étions faciles à émouvoir. Et pourquoi parler de nudité et de froid ? J'ai à dire quelque chose de bien plus terrible : quelques-uns en sont venus à priver de la vue leurs petits enfants, pour vous exciter à la pitié. Comme leur dénûment, leur âge, leur infortune nous laissaient insensibles tant qu'ils jouissaient de la vue, ils ont ajouté cette nouvelle et plus grande calamité à tant d'autres, pour trouver un remède à leur faim : pensant qu'il valait mieux être privés de la lumière du soleil, ce bien commun à tous, que de lutter continuellement avec la faim et de subir la mort la plus triste. Parce que vous n'avez pas su avoir pitié de leur pauvreté, que vous vous en êtes amusés, au contraire, ils ont satisfait votre insatiable avidité, et allument pour eux comme pour vous une flamme plus terrible que celle de l'enfer. Et pour que vous compreniez bien que la cause en est là, je vous donnerai une preuve évidente et que personne ne pourra contredire. Il y a d'autres pauvres légers et superficiels qui ne savent pas supporter la faim et se résoudront à tout plutôt qu'à la subir. Souvent, après avoir cherché à exciter votre pitié par leurs paroles et leurs gestes, voyant qu'ils n'y gagnaient rien, ils ont quitté un rôle de suppliants, et se sont mis à imiter, à surpasser même les baladins, en mangeant des cuirs de vieux souliers, en s'enfonçant des clous aigus dans la tête, en se plongeant nus dans l'eau gelée ; d'autres ont poussé plus loin encore l'absurdité, afin d'offrir un spectacle misérable.

6. Et vous y assistez, riant et admirant, vous glorifiant pour ainsi dire des maux des autres, d'une conduite déshonorante pour la nature. Que ferait de plus le cruel démon ? Ensuite, pour les encourager à en faire davantage encore, vous leur donnez plus d'argent. Mais quand un homme prie, invoque Dieu, s'approche avec calme, vous ne daignez pas lui répondre ni le regarder ; vous lui adressez même des paroles désagréables, s'il vous presse avec importunité : faut-il que cet homme-là vive? qu'est-il besoin qu'il respire, qu'il voie le soleil ? — Mais pour les autres vous vous montrez gai, libéral, comme si vous étiez constitué juge de ces ridicules et diaboliques turpitudes. C'est à ceux qui provoquent de tels combats et qui ne négligent rien pour faire maltraiter les autres, qu'il faudrait plutôt adresser ces paroles : Faut-il que ces gens-là vivent? qu'ils respirent? qu'ils voient le soleil ? eux qui violent les lois de la nature et outragent Dieu? Dieu vous dit : Fais l'aumône et je te donnerai le royaume des cieux, et vous ne l'écoutez pas. Le démon vous montre une tête percée de clous, et vous devenez libéral. Une ruse, et une ruse pernicieuse du méchant esprit, vous fait agir plutôt que la promesse divine, source de biens sans nombre. Quand vous devriez, même à prix d'or, empêcher ces spectacles et éviter d'en être témoin, tout souffrir, tout mettre en œuvre pour faire cesser ces folies ; vous faites tout, vous ne négligez rien, au contraire, pour qu'elles aient lieu et qu'elles se passent sous vos yeux. Demanderez-vous encore, dites-moi, pourquoi il y a un enfer? Demandez plutôt pourquoi il n'y en a qu'un. Car quels châtiments ne méritent pas ceux qui établissent ces cruels et barbares spectacles, qui rient de choses qui devraient les faire pleurer et vous aussi, vous surtout qui forcez ces malheureux à des actions aussi indécentes ?

Mais, dites-vous, je ne les force pas. — Comment ne les forcez-vous pas, quand vous ne daignez pas même prêter l'oreille aux pauvres plus modestes, qui pleurent et invoquent Dieu, et que vous prodiguez l'argent à ceux-ci et leur attirez des admirateurs ? — Nous les quittons, dites-vous, avec la compassion dans le cœur. — Et vous exigez tout cela ! O homme, exiger tant de peines pour deux oboles, leur ordonner de se déchirer pour gagner leur nourriture, de se couper la peau de la tête si cruellement, si misérablement ; non, ce n'est pas là de la pitié. — Paix ! dites-vous, ce n'est pas nous qui perçons de clous ces têtes. — Plût au ciel que ce fût vous ! le mal ne serait pas aussi grand. Car celui qui tue quelqu'un est beaucoup plus coupable que celui qui ordonne qu'on le tue lui-même ; et c'est ce qui arrive ici. En effet, ils souffrent des douleurs

plus vives quand on leur commande d'exécuter eux-mêmes ces ordres cruels, et cela à Antioche, dans la ville où les chrétiens ont pris leur nom, où se trouvaient les plus doux des hommes, où l'aumône produisait jadis des fruits si abondants. Car on n'y donnait pas seulement à ceux qui étaient présents, mais on envoyait aux absents, à de grandes distances, et cela quand on était menacé de famine. — Que faut-il donc faire? direz-vous. — Dépouiller cette cruauté, signifier à tous les pauvres qu'ils ne recevront rien de vous tant qu'ils se conduiront ainsi ; que vous serez généreux envers eux, au contraire, s'ils se présentent avec modestie. Quand ils sauront cela, tant misérables soient-ils, je vous réponds qu'ils ne seront pas tentés de se maltraiter ainsi; mais ils vous sauront gré de les avoir délivrés de la dérision et de la douleur.

Maintenant vous livreriez vos fils pour des cochers, vous sacrifieriez vos âmes pour des danseurs, mais pour le Christ souffrant de faim vous ne sacrifieriez pas la plus minime partie de votre fortune ; si peu que vous donniez d'argent, vous croyez avoir tout donné, sans songer que l'aumône ne consiste pas simplement à donner, mais à donner avec largesse. Aussi ce ne sont pas ceux qui donnent, mais ceux qui donnent abondamment que le prophète exalte et appelle heureux. Il ne dit pas seulement : Il a donné. Que dit-il donc? « Il a répandu, il a donné aux pauvres ». (Ps. III.) A quoi vous sert de donner de vos richesses la valeur d'un verre d'eau puisé dans la mer, de ne pas imiter la générosité de la veuve? Comment oserez-vous dire : Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, et suivant l'étendue de votre compassion, effacez mon iniquité (Ps. L), quand vous n'aurez point eu pitié vous-même selon la grande miséricorde, que vous n'en aurez peut-être même eu aucune? Car je suis couvert de honte quand je vois beaucoup de riches montés sur des chevaux à frein d'or, traînant à leur suite des serviteurs chargés d'or, ayant des lits d'argent et une quantité d'autres meubles de luxe, et qui se trouvent beaucoup plus pauvres que les pauvres quand il faut donner à un mendiant.

Et quelle raison en donnent-ils souvent? — Cet homme, disent-ils, a les ressources communes de l'Eglise. — Eh ! que vous importe? Si je donne, vous n'êtes pas sauvés pour cela; si l'Eglise donne, vos péchés ne sont pas effacés pour autant. Si vous vous dispensez de donner parce que l'Eglise doit donner aux pauvres; vous vous dispenserez donc de prier, parce que les prêtres prient? Vous serez toujours à table, parce que d'autres jeûnent? Vous ne savez donc pas que Dieu a fait une loi de l'aumône moins en faveur de celui qui la reçoit qu'en faveur de celui qui la donne? Le prêtre vous est-il suspect? Ce serait une faute très-grave ; mais je ne discute pas là-dessus ; faites tout par vous-mêmes, et vous recueillerez une double récompense. Ce que nous disons de l'aumône, nous ne le disons pas pour nous attirer vos dons, mais pour que vous les distribuiez vous-mêmes. En m'apportant vos aumônes, vous céderiez peut-être à un sentiment de vaine gloire, souvent même vous vous retireriez scandalisés et pleins de mauvais soupçons, mais en faisant tout par vous-mêmes, vous êtes à l'abri de ces inconvénients et votre récompense sera plus grande.

7. Je ne dis point ceci pour vous obliger à apporter ici votre argent, ni pour me plaindre du mal qu'on dit des prêtres. S'il faut s'indigner, s'il faut gémir, c'est sur vous qui dites ce mal. Car les victimes de la calomnie n'en seront que mieux récompensées, mais les calomniateurs doivent s'attendre au jugement et à un supplice plus terrible. Ce n'est donc pas par inquiétude et par intérêt pour les prêtres, mais pour vous, que je parle. Et quoi d'étonnant à ce que de tels soupçons envahissent certaines âmes dans notre siècle, quand au temps même de ces saints qui prenaient les anges pour modèles, de ces hommes dépouillés de tout, des apôtres, veux-je dire, il y avait déjà des murmures à l'occasion du service des veuves, parce qu'on négligeait les pauvres; alors que personne ne possédait rien en propre, mais que tout était en commun? Laissons donc là ces vains prétextes, et ne pensons pas nous excuser en disant que l'Eglise possède beaucoup. Quand vous pensez à ces grandes ressources, rappelez-vous aussi cette foule de pauvres inscrits, cette multitude de malades, ces innombrables occasions de dépenses; examinez, étudiez, personne ne vous en empêche, nous sommes tout prêts à vous rendre compte. Mais je veux aller plus loin. Après que nous vous aurons rendu nos comptes et démontré que nos dépenses ne sont pas moindres que nos revenus, qu'elles les dépassent même

quelquefois, nous vous adresserions volontiers une question : Au sortir de cette vie, lorsque nous entendrons le Christ nous dire : « Vous « m'avez vu avoir faim et vous ne m'avez pas « donné à manger; vous m'avez vu nu et vous « ne m'avez pas vêtu » (Matth, xxv, 42), que dirons-nous? Comment nous justifierons-nous? Produirons-nous tel ou tel qui n'aura point obéi aux ordres, ou quelques prêtres suspects? Est-ce que cela vous regarde? nous dira le Christ. Je vous accuse des fautes que vous avez commises. Vous avez à vous laver de vos propres péchés, et non à me faire voir que d'autres les ont commis. C'est à cause de votre parcimonie que l'Eglise est obligée de conserver ce qu'elle a; et si tout se passait selon les lois apostoliques, c'est votre bonne volonté qui devrait former ses revenus : ce qui lui serait un sûr coffre-fort, un trésor inépuisable. Mais comme vous thésaurisez pour la terre, que vous renfermez tout dans vos coffres, et qu'elle est forcée de dépenser pour les assemblées de veuves, pour les chœurs de vierges, pour les besoins étrangers, pour les malheureux voyageurs, pour les infortunés prisonniers, pour les malades et les estropiés, ou pour toutes les autres nécessités de ce genre, que faut-il faire? Les repousser tous et fermer tous les ports? Mais qui viendra au secours de tant de naufragés? Qui répondra aux pleurs, aux lamentations, aux gémissements qui se font entendre de tous côtés?

Ne parlons donc pas au hasard. A l'heure qu'il est, comme je l'ai déjà dit, nous sommes prêts à vous rendre des comptes : et quand cela ne serait pas, quand vous auriez des maîtres pervers, rapaces, avares, leur conduite coupable ne serait pas encore une excuse pour vous. Car le bon et très-sage Fils unique de Dieu, qui voit tout et qui sait que dans la longue série des siècles et sur la vaste étendue du globe, il y a beaucoup de mauvais prêtres, de peur que leur négligence n'augmente la lâcheté de leurs subordonnés, et afin d'ôter tout prétexte qui en pourrait naître, a dit : « Les scribes et les pharisiens sont assis sur « la chaire de Moïse; ainsi faites tout ce qu'ils « vous disent de faire, mais n'agissez pas selon « leurs œuvres » (Matth. xxiii, 2, 3), montrant par là que, quand même vous auriez un mauvais maître, cela ne vous excuserait point de ne pas faire attention à ce qu'il dit. Car vous ne serez pas jugés d'après les actions de votre maître, mais d'après sa doctrine que vous n'avez pas suivie. Si donc vous accomplissez les commandements, vous pourrez vous présenter en toute assurance; mais si vous dédaignez la doctrine, il ne vous servirait à rien de montrer une multitude de prêtres corrompus. Judas était apôtre, et cela n'excusera jamais les voleurs sacriléges et les avares. Un accusé ne pourra pas dire : Il y a eu un apôtre voleur, sacrilége et traître; ce sera au contraire une raison de plus pour nous faire condamner et livrer au supplice, de n'être pas devenus sages aux dépens des autres. Car tout cela a été écrit pour nous détourner de les imiter. Laissons donc de côté un tel et un tel, et occupons-nous de nous; chacun rendra compte à Dieu pour lui-même. Afin que ce compte présente une vraie justification, réglons notre vie, tendons aux pauvres une main généreuse, bien convaincus que l'accomplissement des préceptes est notre seule apologie et qu'il n'y en a point d'autre. Si nous pouvons l'offrir, nous éviterons les intolérables supplices de l'enfer, et nous obtiendrons les biens futurs. Puissions-nous y parvenir tous par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXII.

NE SAVEZ-VOUS PAS QUE CEUX QUI EXERCENT LES FONCTIONS SAINTES, VIVENT DU SANCTUAIRE, ET QUE CEUX QUI SERVENT A L'AUTEL ONT PART A L'AUTEL? AINSI, LE SEIGNEUR A PRESCRIT LUI-MÊME A CEUX QUI ANNONCENT L'ÉVANGILE, DE VIVRE DE L'ÉVANGILE. (CHAP. IX, VERS. 13, 14, JUSQU'AU VERS. 23.)

—

ANALYSE.

1. Saint Paul cite une loi positive pour mieux prouver encore son droit de vivre de l'Evangile.
2. Excellence des œuvres de surérogation : qu'elles méritent une récompense à part.
3. *Je me suis fait tout à tous.*
4 et 5. Qu'il faut éviter l'hypocrisie. De la condescendance qui convient aux pasteurs. — Aimer ardemment Jésus-Christ. — Il y a plus de peine à faire le mal que le bien. — Contre les impudiques et les avares.

1. Il met un grand soin à prouver qu'il n'est pas défendu de recevoir. Non content de tout ce qu'il a déjà dit plus haut, il aborde maintenant la loi, pour offrir une démonstration plus concluante que la première. Car ce n'est pas la même chose de tirer une analogie des bœufs, ou de présenter une loi positive concernant les prêtres. Et voyez encore ici la prudence de Paul, et avec quelle dignité il traite son sujet! Il ne dit pas : Ceux qui exercent les fonctions saintes reçoivent des offrandes. Que dit-il donc? « Vivent du sanctuaire »; afin que ceux qui reçoivent n'en soient point blâmés, et que ceux qui donnent ne s'en glorifient pas. De là ce qui suit. Car il ne dit pas ensuite : Ceux qui assistent à l'autel reçoivent de ceux qui livrent la victime, mais : « Ont « part à l'autel ». En effet, les victimes une fois offertes n'appartenaient plus à ceux qui les avaient offertes, mais au sanctuaire et à l'autel. Il ne dit pas non plus : Reçoivent les choses consacrées, mais : « Vivent du sanc- « tuaire », en quoi il donne une nouvelle leçon de modération, et montre qu'il ne faut pas recueillir d'argent ni s'enrichir. Et s'il dit : « Ont part à l'autel », il n'entend point parler de distribution à part égale, mais donner une consolation à qui de droit. Pourtant la condition des apôtres était bien plus élevée. Dans l'ancienne loi, le sacerdoce était un honneur; ici, ce sont des périls, des égorgements, des meurtres. Aussi tous les autres exemples sont-ils bien au-dessous de ces paroles : « Si « nous avons semé en vous des biens spiri- « tuels ».

Et par ce mot : « Nous avons semé », il entend les orages, les dangers, les embûches, les maux sans nombre qu'enduraient les prédicateurs de l'Evangile. Cependant malgré la supériorité de sa condition, il n'entend point déprimer l'ancienne loi, ni s'exalter lui-même ; mais il s'efface lui-même, et puise, non dans les périls, mais dans la grandeur du don, la raison de cette prééminence. Car il ne dit pas : Si nous avons couru des dangers, si on nous a tendu des embûches; mais : « Si nous avons semé en vous « des biens spirituels », et il relève, autant que possible, la condition des prêtres en disant : « Ceux qui exercent les fonctions saintes, « et ceux qui assistent à l'autel »; voulant rappeler leur servitude perpétuelle et leur persévérance. Après avoir parlé des prêtres juifs, des lévites et des pontifes, il indique ensuite les deux rangs, les inférieurs et les supérieurs, quand il dit, en parlant des uns : « Ceux qui exercent les fonctions saintes », et des autres : « Ceux qui assistent à l'autel ». Car tous ne remplissaient point le même office ; aux uns les services plus vulgaires,

aux autres les fonctions plus relevées. Puis, les enveloppant tous ensemble, pour qu'on ne dise pas : A quoi bon rappeler l'Ancien Testament? Ne savez-vous pas que nous avons une loi plus parfaite? Il pose quelque chose de plus fort que tout le reste, en disant : « Ainsi le Seigneur a prescrit lui-même à « ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de « l'Evangile ». Il ne dit point : D'être nourris par les hommes ; mais comme pour les prêtres de l'ancienne loi, il a dit : « Du sanctuaire « et de l'autel » ; de même ici il dit : « De « l'Evangile » ; et comme là il s'est servi du mot « manger », il se sert ici du mot « vivre » ; mais non trafiquer et thésauriser. « Car l'ou- « vrier mérite son salaire ». (Matth. x, 10.) « Pour moi, je n'ai usé d'aucun de ces droits ». — Eh quoi! dira-t-on, si vous n'en avez pas usé jusqu'à présent, vous voulez en user à l'avenir, et c'est pour cela que vous en parlez. — A Dieu ne plaise! Car aussitôt il apporte le correctif, en disant : « Mais je n'écris pas ceci « pour qu'on en use ainsi avec moi ».

Et voyez avec quelle force il refuse et repousse ce droit! « Car j'aimerais mieux mourir « que de laisser quelqu'un m'enlever cette « gloire ». Et ce n'est pas une fois ou deux qu'il emploie cette expression, mais souvent. Il avait déjà dit plus haut : « Nous n'avons pas « usé de ce pouvoir » ; et y revenant encore plus bas, il dit : « Pour ne pas abuser de mon « pouvoir »; et ici : « Je n'ai usé d'aucun de ces « droits ». De quels droits? De ceux indiqués par les exemples cités : le soldat, le laboureur, le berger, les apôtres, la loi, ce que j'ai fait chez vous, ce que vous faites chez les autres, les prêtres, les commandements du Christ; tout cela prouvait mon droit, et rien de cela n'a pu me déterminer à violer la loi que je me suis imposée de ne rien recevoir. Et ne me parlez pas du passé; sans doute je pourrais dire que j'en ai beaucoup souffert, mais ce n'est pas là-dessus seulement que je m'appuie; je m'engage pour l'avenir, et j'aime mieux mourir de faim que d'être privé de cette couronne. « J'aimerais mieux mourir de faim que « de laisser quelqu'un m'enlever cette gloire ». Il ne dit pas : Que de laisser quelqu'un m'enlever ma loi, mais : « ma gloire ». Et pour qu'on ne dise pas qu'il fait cela sans plaisir, mais avec tristesse et chagrin, il l'appelle sa gloire, voulant montrer par là l'abondance de sa joie et sa grande allégresse. Tant s'en faut qu'il s'en attriste, qu'au contraire il s'en glorifie, et qu'il aime mieux mourir que de se priver de cette gloire. Ainsi la vie même lui était moins chère que cette situation.

2. Aussi l'exalte-t-il encore d'une autre manière, et en fait-il ressortir la grandeur, non pour en recevoir lui-même de l'éclat (on sait combien ce sentiment lui est étranger), mais pour manifester sa joie et écarter jusqu'à l'ombre du soupçon. C'est pour cela, comme je l'ai déjà dit, qu'il l'appelle sa gloire. Que dit-il donc encore? « Car si j'évangélise, la gloire n'en « est pas à moi, ce m'est une nécessité, et « malheur à moi si je n'évangélise pas! Si je le « fais de bon cœur, j'en aurai la récompense, « mais si je ne le fais qu'à regret, je dispense « seulement ce qui m'a été confié. Quelle est « donc ma récompense? C'est que, prêchant « l'Evangile, je prêche gratuitement l'Evan- « gile du Christ, pour ne pas abuser de mon « pouvoir dans l'Evangile ». Que dites-vous, Paul? Ce n'est pas pour vous une gloire d'évangéliser, mais seulement d'évangéliser gratuitement? Est-ce donc quelque chose de plus grand? Non, mais c'est davantage sous un certain rapport : l'un est prescrit, et l'autre est l'effet de ma volonté. Or, ce qui se fait au-delà du commandement a par cela même un grand prix ; ce qui se fait par ordre n'en a pas autant. C'est pour cette raison, et non par la nature des choses que l'un l'emporte sur l'autre. Au fond, qu'est-ce qui égale la prédication? Par elle on rivalise avec les anges ; cependant comme elle est un commandement et une dette, tandis que dans l'autre cas il y a acte de la bonne volonté, c'est en ce sens que nous établissons une préférence. Et c'est comme je viens de dire que Paul interprète, quand il dit : « Si je le fais de bon cœur, j'en « aurai la récompense, mais si je ne le fais « qu'à regret, je dispense seulement ce qui m'a « été confié » ; prenant ces mots : « de bon « cœur », et : « à regret » dans le sens de : ce qui m'a été confié, ou : ne m'a pas été confié. De même ces expressions : « Ce m'est « une nécessité », ne veulent pas dire qu'il agisse malgré lui, à Dieu ne plaise ! mais qu'il en est responsable comme d'un devoir à remplir, à la différence de la liberté de recevoir dont il a parlé. Voilà pourquoi le Christ disait à ses disciples : « Quand vous aurez tout « fait, dites : Nous sommes des serviteurs « inutiles ». (Luc, xvii, 10.) Quelle est donc ma

récompense ? « C'est que, évangélisant, je « prêche gratuitement l'Evangile ». Quoi donc ? Et Pierre, dites-moi, n'a pas de récompense ? Qui en a jamais eu une pareille ? Et les autres apôtres ? Comment a-t-il pu dire : « Si je le fais de bon cœur, j'en aurai la ré- « compense, mais si je ne le fais qu'à regret, « je dispense seulement ce qui m'a été con- « fié ? »

Voyez-vous encore ici sa prudence ? Il ne dit pas : Si je ne le fais qu'à regret, je n'aurai pas de récompense ; mais : « Je dispense seu- « lement ce qui m'a été confié » ; montrant par là qu'il aura une récompense, mais celle de l'homme qui a exécuté un ordre, et non celle de celui qui agit de son propre mouvement, et plus que n'exige la loi. Quelle est donc la récompense ? « C'est que, prêchant « l'Evangile, je prêche gratuitement l'Evan- « gile, pour ne pas abuser de mon pouvoir « dans l'Evangile ». Voyez-vous comme il emploie toujours ce mot de pouvoir, pour prouver ce que j'ai dit bien des fois, que ceux qui reçoivent ne sont point blâmables ? Il a ajouté : « Dans l'Evangile », pour spécifier, et en même temps empêcher qu'on ne donne trop d'extension au principe. Car c'est celui qui enseigne, et non celui qui ne fait rien qui doit recevoir. « Aussi, lorsque j'étais libre à l'égard « de tous, je me suis fait l'esclave de tous, « pour en gagner un plus grand nombre ». Autre avantage ! C'est beaucoup sans doute de ne rien recevoir, mais ce qu'il va dire est encore beaucoup plus. Qu'est-ce donc ? Non-seulement, dit-il, je n'ai rien reçu, non-seulement je n'ai pas usé de ce pouvoir, mais je me suis fait esclave, et dans tous les genres et dans les sens les plus variés. Et ce n'est pas seulement en argent, mais ce qui est bien plus, en toutes sortes de choses que j'ai donné des preuves de cette servitude volontaire ; je me suis fait esclave, alors que je n'étais soumis en rien à personne, et qu'aucune nécessité ne m'y forçait : car c'est le sens de ces mots : « Lorsque j'étais libre à l'égard de « tous ». Je me suis fait l'esclave, non pas d'un homme, mais de l'univers entier ; c'est pourquoi il ajoute : « Je me suis fait l'esclave « de tous ». J'avais sans doute reçu l'ordre de prêcher, d'annoncer ce qui m'était confié ; mais ces négociations, ces sollicitudes sans nombre ont été l'effet de mon zèle. J'étais seulement obligé de distribuer l'argent déposé en mes mains ; mais pour en obtenir, je mettais tout en œuvre, et je faisais plus qu'il ne m'était commandé. Comme il agissait en tout librement, avec allégresse et par amour pour le Christ, il avait un insatiable désir du salut des hommes.

C'est pour cela qu'il franchissait les barrières par un généreux excès, et s'élançait à travers tous les obstacles jusqu'au ciel. Après avoir parlé de son esclavage, il en détaille les modes divers. Quels sont-ils ? « Je me suis « fait », dit-il, « comme Juif avec les Juifs, « pour gagner les Juifs ». Et comment cela ? Quand il donnait la circoncision, pour détruire la circoncision. C'est pourquoi il ne dit pas : Juif », mais : « Comme Juif », par prudence. Que dites-vous ? Le héraut du monde entier, qui a touché le ciel même, en qui la grâce a jeté un tel éclat, daigne s'abaisser jusqu'à ce point ? Oui. Mais s'abaisser ainsi, c'est s'élever. Ne voyez pas seulement ici son abaissement, mais songez qu'il relève celui qui est à terre et qu'il l'attire à lui. « Avec ceux qui « sont sous la loi comme si j'eusse été sous la « loi, quoique je ne fusse plus assujéti à la « loi, pour gagner ceux qui étaient sous la « loi ».

3. Ou c'est une explication de ce qu'il a d'abord dit, ou il a quelque autre chose en vue ; appliquant le mot Juifs à ceux qui l'étaient dès le commencement, et entendant par « ceux qui sont sous la loi », les prosélytes ou ceux qui étant devenus fidèles, restaient encore attachés à la loi. Car ils n'étaient plus comme les Juifs, et cependant ils étaient sous la loi. Et comment Paul était-il sous la loi ? Quand il se rasait, quand il sacrifiait. Non qu'il fît cela pour avoir changé de conviction, car c'eût été un mal, mais par condescendance de charité. Pour convertir ceux qui pratiquaient encore sincèrement ces rites, il s'y prête lui-même, non sincèrement, mais par forme, n'étant pas Juif et n'agissant point de cœur. Et comment l'aurait-il pu, lui qui s'efforçait de convertir les autres ? En s'y prêtant, il voulait les délivrer de cet abaissement. « Avec ceux « qui étaient sans loi, comme si j'eusse été « sans loi ». Ceux-ci n'étaient ni des Juifs, ni des chrétiens, ni des Grecs, mais des gens en dehors de la loi, comme Corneille et autres de ce genre. En venant à eux, il feignait en bien des points de leur ressembler. Quelques-uns pensent qu'il fait ici allusion à la discussion

qu'il avait eue avec les Athéniens, à l'occasion de l'inscription d'un autel, et que c'est pour cela qu'il dit : « Avec ceux qui étaient sans « loi, comme si j'eusse été sans loi ». Ensuite, pour qu'on ne crût point voir là un changement d'opinion, il ajoute : « Quoique je ne « fusse pas sans la loi de Dieu, mais que je « fusse sous la loi du Christ » ; c'est-à-dire, quoique je ne fusse pas sans loi, mais que je fusse sous une loi, et une loi plus sublime que la loi ancienne ; sous la loi de l'Esprit et de la grâce ; c'est pourquoi il ajoute : « Du Christ ».

Après les avoir ainsi rassurés sur ses sentiments, il rappelle le fruit de sa condescendance, en disant : « Afin de gagner ceux qui « étaient sans loi ». Partout il donne la raison de cette condescendance ; il ne s'en tient même pas là, car il dit : « Je me suis rendu faible « avec les faibles, pour gagner les faibles ». Il dit ceci pour eux et en dernier lieu ; et c'est la raison même de tout ce qu'il a dit. Le reste était beaucoup plus important, mais ceci était plus personnel ; c'est pourquoi il le place en dernier lieu. Il en a fait autant avec les Romains, quand il les blâmait à propos d'aliments, et aussi en beaucoup d'autres circonstances. Ensuite pour ne pas perdre le temps en trop longs détails, il dit : « Je me suis fait « tout à tous pour en sauver au moins quel- « ques-uns ». Voyez-vous l'hyperbole ? « Je me « suis fait tout à tous », non dans l'espoir de les sauver tous, mais pour en sauver au moins un petit nombre. J'ai déployé un zèle, j'ai subi un ministère qui auraient dû suffire à les sauver tous, sans espoir cependant de triompher d'eux tous : grande entreprise d'une âme ardente. En effet, le semeur semait partout et ne sauvait pas toute sa semence, mais il faisait tout son possible. Après avoir parlé du petit nombre de ceux qu'il a sauvés, il ajoute ce mot : « Au moins », pour consoler ceux qui s'affligeraient en pareil cas. Car s'il n'est pas possible de sauver toute la semence, il n'est pas possible non plus qu'elle périsse toute. Aussi ajoute-t-il : « Au moins », parce qu'il faut de toute nécessité qu'un si grand zèle ne soit pas sans résultat. « Ainsi je fais toutes « choses pour l'Evangile, afin d'y avoir part », c'est-à-dire, pour paraître y avoir contribué de moi-même et prendre part à la couronne réservée aux fidèles. Comme il disait plus haut : « Vivre de l'Evangile », c'est-à-dire, aux frais de ceux qui croient, ainsi dit-il ici : « Afin « d'y avoir part », c'est-à-dire, afin de partager avec ceux qui auront cru à l'Evangile.

Voyez-vous son humilité ? Comment, après avoir travaillé plus que tous les autres, il se range parmi la foule pour avoir part à la récompense ? Il est clair que sa part sera plus grande. Pourtant il ne se juge pas digne du premier rang ; il se contente de partager la couronne avec les autres. Et s'il parle ainsi, ce n'est pas qu'il ait agi en vue d'un prix quelconque, mais afin de les attirer et de les déterminer par ces espérances, à tout faire pour leurs frères. Voyez-vous sa prudence ? Voyez-vous l'étendue de son zèle, comment il a fait plus que la loi n'exigeait, en ne recevant rien, quand il lui était permis de recevoir ? Voyez-vous son extrême condescendance ? Comment étant sous la loi du Christ, sous la loi suprême, il a été comme sans loi avec ceux qui étaient sans loi ; comme Juif avec les Juifs, paraissant le premier de tous dans ces deux points et triomphant de tous ? Faites-en autant, et ne croyez pas déchoir de votre haute position, quand vous vous résignez à quelque chose de bas en faveur d'un frère ; car ce n'est pas là déchoir, mais condescendre. Celui qui tombe est à terre, et a peine à se relever ; celui qui descend, remontera et avec beaucoup de profit ; comme Paul qui est descendu seul, et est remonté avec le monde entier, non pas pour avoir agi en hypocrite, car s'il eût été hypocrite, il n'aurait pas travaillé au bien de ceux qu'il a sauvés. L'hypocrite cherche la ruine des autres ; il se masque pour recevoir et non pour donner. Il n'en est pas ainsi de Paul : mais comme le médecin s'accommode à son malade, le maître à son élève, le père à son fils, pour faire du bien et non pour nuire, ainsi fait-il.

4. Pour preuve que son langage n'était point hypocrisie, et rien ne l'obligeait à parler ou à agir avec dissimulation, mais seulement l'expression de ses dispositions et de sa confiance, entendez-le dire : « Ni vie, ni mort, ni anges, « ni principautés, ni puissances, ni choses « présentes, ni choses futures, ni hauteur, ni « profondeur, ni aucune autre créature ne « pourra nous séparer de l'amour de Dieu, « qui est dans le Christ Jésus Notre-Sei- « gneur ». (Rom. VIII, 38, 39.) Voyez-vous cet amour plus brûlant que le feu ? Aimons le Christ ainsi ; et c'est facile, si nous le voulons. Car Paul n'était pas tel par nature. Sa pre-

mière conduite, si opposée à celle-ci, a été rapportée pour nous apprendre que c'est là l'œuvre du libre arbitre, et que tout est facile à ceux qui veulent. Ne désespérons donc pas. Si vous êtes médisant, avare ou entaché de tout autre vice, songez que Paul a été blasphémateur, persécuteur, insolent en paroles, le plus grand des pécheurs, et que tout à coup il est monté au faîte de la vertu sans que sa conduite antérieure y fît obstacle. Et encore, personne ne met autant d'acharnement à se livrer au vice qu'il en mit à persécuter l'Eglise. Car alors il sacrifiait son âme, et il s'affligeait de n'avoir pas mille mains pour lapider Etienne. Et encore, il trouva le moyen de se servir de celles des faux témoins, en gardant leurs vêtements. Et quand il entrait dans les maisons, il s'élançait comme une bête fauve, traînant et déchirant hommes et femmes, remplissant tout de tumulte, de trouble et de combats. Il était si terrible que, même après son admirable conversion, les apôtres n'osaient encore s'attacher à lui. Et néanmoins, après tout cela, il est devenu ce qu'il est devenu ; il n'est pas besoin d'en dire davantage. Où sont donc ceux qui opposent au libre arbitre de notre volonté la nécessité du destin? Qu'ils écoutent cela et qu'ils se taisent. Rien n'empêche de devenir bon celui qui le veut, eût-il été d'abord des plus méchants. Et nous y sommes d'autant plus aptes, que la vertu est dans notre nature et le vice contre notre nature, de même que la maladie et la santé.

En effet, Dieu nous a donné des yeux, non pour porter des regards impurs, mais pour admirer ses œuvres et adorer leur auteur. L'aspect même des objets nous prouve que telle est la destination de nos yeux. Nous voyons la beauté du soleil et du ciel à travers un espace infini ; personne ne verrait d'aussi loin la beauté d'une femme. Voyez-vous que notre œil est particulièrement destiné au premier usage? De même, Dieu nous a donné l'ouïe, non pour entendre des blasphèmes, mais des enseignements salutaires. Aussi quand elle est frappée d'un son désagréable, l'âme et le corps même restent dans la torpeur. Il est écrit : « La parole de celui qui « jure beaucoup, fait dresser les cheveux sur « la tête ». Si nous entendons quelque chose de dur, d'inhumain, nous frissonnons ; si, au contraire, c'est quelque chose d'harmonieux et d'humain, nous en sommes joyeux et satisfaits. Quand notre bouche profère des paroles inconvenantes, elle produit la honte et la rougeur ; si elle dit des choses honnêtes, elle les prononce avec calme et en pleine liberté. Or, personne ne rougit de ce qui est conforme à la nature, mais seulement de ce qui lui est contraire. Et les mains à leur tour se cachent quand elles volent, et cherchent une excuse ; quand elles donnent l'aumône, elles sont fières. Si donc nous le voulions, nous aurions de toutes parts une grande inclination pour la vertu. Si vous me parlez du plaisir que le vice procure, souvenez-vous que la vertu en procure un plus grand. Car avoir une bonne conscience, être admiré de tout le monde, espérer de grands biens, c'est le plus doux de tous les plaisirs pour quiconque connaît la nature du plaisir ; de même le contraire est la plus grande douleur pour qui connaît la nature de la douleur, comme par exemple, d'être déshonoré aux yeux de tout le monde, de devenir son propre accusateur, de trembler et de redouter les maux présents et à venir.

5. Pour rendre tout cela plus clair, supposons un homme marié qui séduit la femme de son voisin, et en jouit clandestinement et injustement ; opposons-lui-en un autre qui aime sa propre femme ; et pour rendre la victoire plus grande et plus évidente, supposons que celui-ci qui ne jouit que de sa femme, aime pourtant la femme adultère, mais contient sa passion et ne fait rien d'illicite. En réalité, cette affection, même contenue, n'est pas exempte de péché ; mais c'est une pure hypothèse que nous faisons pour vous faire sentir le plaisir attaché à la vertu. Rapprochons-les ensuite et interrogeons-les pour savoir lequel mène l'existence la plus douce : vous entendrez l'un se glorifier et triompher de la victoire qu'il a remportée sur sa passion ; et l'autre... il n'y a pas même besoin d'attendre de lui aucune réponse : car vous le verrez, à travers ses mille dénégations, plus malheureux que l'homme aux fers. En effet, il craint tout le monde, tout lui est suspect : et sa propre femme, et l'époux de l'adultère, et l'adultère elle-même, et ses proches, et ses amis, et ses parents, et les murs, et les ombres et lui-même ; et, ce qu'il y a de plus terrible encore, sa conscience réclame et aboie chaque jour. Et s'il songe au tribunal de Dieu, il a peine à se tenir debout. Le plaisir est court ; mais la douleur qui le suit est perpétuelle : le

soir, la nuit, dans la solitude, dans la ville, partout l'accusateur le suit, lui montre la pointe du glaive, des tourments insupportables, et le fait sécher de frayeur. Mais celui, au contraire, qui a su se contenir, dégagé de tous ces maux, vit en liberté, voit sans crainte sa femme, ses enfants, ses amis, et peut promener partout un regard assuré. Or, si un homme qui aime et pourtant contient sa passion, jouit d'un si grand contentement; est-il un port plus doux, une mer plus calme, que l'âme de celui qui n'éprouve pas même cette affection et reste dans les limites d'une parfaite chasteté? Aussi trouverez-vous peu d'adultères et un plus grand nombre de personnes vivant dans la continence. Or, si le crime procurait plus de plaisir, c'est lui que la foule choisirait. Ne me parlez pas de la crainte des lois; car ce n'est pas là ce qui retient, mais l'extrême inconvenance du fait, une somme de douleurs excédant celle du plaisir et aussi la voix de la conscience.

Voilà l'adultère. Maintenant, si vous le voulez, faisons paraître l'avare; mettons à nu un autre amour coupable. Nous le verrons encore partageant les mêmes craintes et incapable de jouir d'un plaisir pur. En pensant à ses victimes, à ceux qui en ont pitié, à l'opinion que l'on a de lui, il est comme agité par la tempête. Et ce n'est pas encore tout : il ne peut pas même jouir de ce qu'il aime. Si ceci vous semble une énigme, écoutez quelque chose de pire et de plus embarrassant : non-seulement les avares sont privés de la jouissance de ce qu'ils ont, en ce qu'ils n'osent en user à leur volonté, mais encore en ce qu'ils n'en sont jamais rassasiés et qu'ils ont toujours soif. Qu'y a-t-il de plus pénible? Mais il n'en est pas ainsi de l'homme juste; il est exempt de terreur, de haine, de crainte, il n'est point tourmenté de cette soif insatiable; comme l'avare est l'objet de l'exécration universelle, il est béni par tous; comme l'avare n'a point d'amis, lui n'a point d'ennemis.

Cela posé (et tout le monde en convient), qu'y a-t-il de plus désagréable que le vice et de plus doux que la vertu? En dissions-nous mille fois davantage, nous ne pourrions exprimer la douleur qui s'attache à l'un et le plaisir qui résulte de l'autre, jusqu'à ce que nous en ayons fait l'épreuve. Nous trouverons que le vice est plus amer que le fiel, quand nous aurons goûté le miel de la vertu. Même ici-bas, il est désagréable, pénible, douloureux, et ceux qui s'y livrent n'en disconviennent pas; mais c'est quand nous l'avons quitté que nous sentons le mieux l'amertume de ses commandements. Rien d'étonnant toutefois à ce que la foule coure à lui; puisque les enfants choisissent souvent ce qu'il y a de moins doux, repoussent ce qu'il y a de plus agréable; puisque les malades pour une jouissance d'un moment se privent d'une satisfaction plus durable et plus sûre. C'est là l'effet de la faiblesse et de la folie des amateurs, et non de la nature des choses. Car l'homme heureux c'est celui qui pratique la vertu, qui est vraiment riche, vraiment libre. Et si quelqu'un accorde tout le reste à la vertu : la liberté, la sécurité, l'exemption des soucis, de toute crainte, de tout soupçon, et lui refuse le plaisir, celui-là est à mes yeux souverainement ridicule. Qu'est-ce donc que le plaisir, sinon l'exemption de la crainte, du chagrin, la parfaite indépendance? Lequel est heureux, s'il vous plaît, de l'homme furieux, agité, tourmenté par de nombreuses passions, toujours hors de lui-même, ou de celui qui est à l'abri de tous les orages et se tient calme dans sa sagesse comme dans un port? N'est-ce pas évidemment celui-ci? Or c'est là le propre de la vertu. En sorte que le vice n'a que le nom de plaisir et non la chose; avant la jouissance, c'est une fureur et non un plaisir; et après la jouissance, le plaisir s'éteint aussitôt. Si donc, ni avant ni après, on n'y rencontre le plaisir, où et quand s'y trouve-t-il? Pour éclaircir le sujet, donnons un exemple, et faites-y attention : quelqu'un aime une femme jeune et belle; tant qu'il ne l'a pas, il ressemble à un furieux, à un fou; dès qu'il l'a obtenue, sa passion s'éteint. Or si tout d'abord c'était une fureur, et non un plaisir; si ensuite l'usage du mariage émousse l'aiguillon, où se trouvera le plaisir? Mais il n'en est pas ainsi chez nous; dès l'abord nous sommes sans trouble, et notre satisfaction persévère jusqu'à la fin; elle n'a point de terme. Réfléchissant à cela, embrassons la vertu si nous aimons le plaisir, afin de jouir des biens présents et des biens futurs. Puissions-nous tous les obtenir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soit au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIII.

NE SAVEZ-VOUS PAS QUE CEUX QUI COURENT DANS LA LICE, COURENT TOUS, MAIS QU'UN SEUL REMPORTE LE PRIX ? (CHAP. IX, VERS. 24, JUSQU'AU VERS. 12 DU CHAP. X.)

—

ANALYSE.

1. Si saint Paul use de condescendance, s'il se fait tout à tous, il a ses vues, son but à atteindre, il veut gagner des âmes; mais ceux d'entre les Corinthiens qui vont s'asseoir à la table des idoles, qu'y peuvent-ils gagner pour eux et pour les autres ?
2. De même qu'il n'a servi de rien aux Juifs d'être comblés des bienfaits de Dieu, ainsi les dons du Saint-Esprit seront-ils inutiles aux Corinthiens sans la pureté de la conduite et des mœurs.
3. Que l'intempérance mène à l'impudicité.
4. Que les peines futures seront éternelles.
5. Que le repentir est aussi inutile dans l'autre monde que plein d'efficacité dans celui-ci.
6. Comparaison des avares avec ceux qui cherchent l'or dans les entrailles de la terre.

1. Après avoir montré que la condescendance est très-utile, qu'elle est le sommet de la perfection, qu'il en a lui-même usé plus que les autres, parce qu'il a tendu plus que tous à la perfection, et qu'il l'a même dépassée, en ne recevant rien; après avoir spécifié les occasions favorables pour l'une et pour l'autre, c'est-à-dire, pour la perfection et la condescendance, il les pique plus au vif en insinuant que ce qui se fait chez eux et qu'ils prennent pour de la perfection n'est qu'un travail vain et superflu. Il ne s'exprime cependant pas aussi clairement, pour ne pas les pousser à l'insolence; mais il fait ressortir sa pensée des preuves qu'il apporte. Après avoir dit qu'ils pèchent contre le Christ, qu'ils perdent leurs frères, que la science parfaite ne leur est d'aucun profit si la charité ne s'y joint, il revient aux exemples vulgaires, et dit : « Ne savez-« vous pas que ceux qui courent dans la lice « courent tous; mais qu'un seul remporte le « prix ? » Il ne veut pas dire qu'un seul homme entre tous doive être sauvé, loin de là ! mais que nous devons déployer un grand zèle. Car comme dans la multitude de ceux qui descendent dans la lice, il n'y en a pas beaucoup qui soient couronnés, mais un seul, et qu'il ne suffit pas d'entrer en lice, ni de se frotter d'huile et de lutter; de même ici il ne suffit pas de croire et de combattre d'une façon quelconque, mais si nous ne courons pas de manière à rester irréprochables jusqu'au bout, et si nous n'atteignons pas le prix, nous n'aurons rien fait. Si vous vous imaginez, leur dit-il, être parfaits quant à la science, vous n'avez cependant pas encore tout; et c'est ce qu'il insinue en disant : « Courez donc de telle « sorte que vous le remportiez ». Ils ne l'avaient donc pas encore remporté. Après avoir dit cela, il indique la manière de le remporter : « Quiconque combat dans l'arène, s'abs-« tient de toutes choses ».

Qu'est-ce que cela veut dire : « De toutes « choses ? » Il ne s'abstient pas d'une chose, pour faire excès dans un autre; mais il réprime la gourmandise, l'impudicité, l'ivrognerie, en un mot toutes les passions. Voilà, dit-il, ce qui s'observe dans les combats extérieurs. Il n'est pas permis aux combattants de s'enivrer au moment de la lutte, ni de commettre la fornication, de peur qu'ils n'épuisent leurs forces, ni de se livrer à aucune autre occupation; mais s'abstenant absolument de tout, ils s'adonnent uniquement aux exercices gymnasti-

ques. Or s'il en est ainsi là où un seul obtient une couronne, à plus forte raison cela doit-il être là où la récompense est plus abondante. Car on n'en couronne pas rien qu'un, et les récompenses sont bien au-dessus des travaux. Aussi les fait-il rougir en disant : « Eux, pour « recevoir une couronne corruptible; nous, « une incorruptible. Pour moi je cours aussi, « mais non comme au hasard ». Après les avoir fait rougir par des exemples pris au dehors, il se met lui-même en scène, ce qui est la meilleure manière d'instruire. Aussi le fait-il partout. Que signifient ces mots : « Non au « hasard? » c'est-à-dire, en fixant l'œil sur un but, et non, comme vous, inutilement et sans but. Car à quoi vous sert d'entrer dans les temples des idoles, et de vous vanter de votre perfection? A rien. Ce n'est pas ainsi que j'agis; mais tout ce que je fais, je le fais pour le salut du prochain ; si je fais preuve de perfection, c'est pour lui; si je condescends, c'est pour lui encore; si je vais plus loin que Pierre en ne recevant rien, c'est pour qu'il ne se scandalise pas; si je condescends plus que tous les autres, jusqu'à me faire circoncire et à me raser, c'est pour ne pas lui devenir une pierre d'achoppement. Voilà ce que veut dire : « Non au hasard ». Mais vous, dites-moi, pourquoi mangez-vous dans les temples d'idoles? Vous n'en pouvez donner aucun motif raisonnable. Car ce ne sont point les aliments qui nous recommandent à Dieu : si vous mangez, vous n'avez rien de plus; si vous ne mangez pas, vous n'avez rien de moins. Vous courez donc sans but et sans réflexion, et c'est ce que veut dire : « Au hasard. Je combats, mais non « comme frappant l'air ».

Ceci fait encore allusion à ces mots : au hasard et en vain, et veut dire : j'ai quelqu'un sur qui frapper, le diable; mais vous, vous ne le frappez pas, vous épuisez inutilement vos forces. En attendant il parle comme étant chargé d'eux. Après les avoir précédemment traités avec une grande rudesse, il se modère de nouveau et réserve le grand coup pour la fin de son discours. Ici, en effet, il leur reproche d'agir au hasard et inconsidérément; mais plus bas il leur démontre qu'ils jouent leur propre tête, et que, outre le tort qu'ils font au prochain, ils ne sont pas innocents dans leur témérité. « Mais je châtie mon corps « et le réduis en servitude, de peur qu'après « avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même « réprouvé ». Ici il leur fait voir qu'ils sont esclaves de la gourmandise, qu'ils lui lâchent la bride, et que, sous prétexte de perfection, ils satisfont leur goût pour la table; ce qu'il avait peine à leur insinuer plus haut, quand il disait : « Les aliments sont pour l'estomac, et « l'estomac pour les aliments ». Car, comme la bonne chère amène la fornication et que l'idolâtrie en est le fruit, il a raison d'attaquer souvent cette maladie. En exposant ce qu'il a souffert pour l'Evangile, il le fait aussi entrer en ligne de compte. Car, dit-il, comme j'ai dépassé les commandements, ce qui n'était pas chose facile (« Nous supportons tout », a-t-il dit plus haut); de même il m'en coûte beaucoup pour vivre dans la tempérance. Quoique la gourmandise soit un tyran difficile à vaincre, cependant je la bride, je ne me livre point à elle et je supporte tout pour ne pas me laisser entraîner.

2. Mais ne pensez pas que j'y réussisse sans peine. C'est une course, c'est un combat multiple, c'est une tyrannie sans cesse renaissante et demandant sa liberté; mais je ne la subis point; je la comprime, au contraire, et je la dompte avec beaucoup de peine. Il dit ceci pour que personne ne se décourage de lutter en faveur de la vertu, à cause des difficultés de la lutte; c'est ce qui lui fait dire : « Je châtie » et : « Je réduis en servitude ». Il ne dit pas : Je tue, ni : Je punis; car la chair n'est point ennemie; mais : « Je châtie » et : « Je réduis en servitude » : ce qui est le langage d'un maître, et non d'un ennemi; d'un précepteur, et non d'un homme qui hait; d'un instituteur, et non d'un adversaire. « De peur « qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois « moi-même réprouvé ». Or si Paul a craint, après avoir instruit tant de monde; s'il a craint, après avoir prêché, mené la vie d'un ange, et dominé l'univers; que dirons-nous? Ne pensez pas, leur dit-il, qu'il vous suffise de croire pour être sauvés. Car si la prédication, l'instruction, la conversion d'une multitude d'hommes ne suffisent pas à me sauver, à moins que je ne me montre irréprochable, beaucoup moins pouvez-vous l'espérer. Puis il passe à d'autres exemples; comme il a parlé plus haut des apôtres, de l'usage commun, des prêtres, de lui-même, il parle ici des combats olympiques, puis de sa personne encore, et revient aux histoires de l'Ancien Testament. Mais comme son langage doit être plus sévère,

il donne son avis en général, et ne traite pas seulement de son sujet actuel, mais de toutes les maladies dont souffrent les Corinthiens.

A propos des combats profanes, il a dit : « Ne savez-vous pas? » Mais ici il dit : « Car « je ne veux pas que vous ignoriez, mes « frères ». Il leur fait entendre par là qu'ils ne sont pas très-instruits sur ce sujet. Qu'est-ce donc que vous ne voulez pas nous laisser ignorer? « Que nos pères ont été sous la nuée, et « qu'ils ont traversé la mer ; qu'ils ont été « baptisés en Moïse dans la nuée et dans la « mer ; qu'ils ont tous mangé la même nour- « riture spirituelle et bu le même breuvage « spirituel (car ils buvaient de la pierre spiri- « tuelle qui les suivait ; or cette pierre était le « Christ) ; cependant la plupart d'entre eux ne « furent pas agréables à Dieu ». Et pourquoi dit-il cela? Pour prouver que comme il n'a servi de rien aux Juifs de recevoir un si grand bienfait, ainsi il leur sera inutile d'avoir reçu le baptême et d'avoir participé aux mystères spirituels, s'ils ne mènent une vie digne de la grâce. C'est pourquoi il rappelle les types du baptême et des mystères. Que veut dire : « En « Moïse? » Nous sommes baptisés dans la foi au Christ et à sa résurrection, et comme devant participer aux mêmes mystères; (nous sommes baptisés pour les morts, dit-il plus bas [I Cor. xv, 29], c'est-à-dire, pour nos corps) ; ainsi les Juifs se fiant à Moïse, c'est-à-dire, le voyant entrer le premier dans les eaux, osèrent aussi y entrer après lui. Mais voulant rapprocher le type de la vérité, il ne s'exprime pas ainsi ; il emploie le langage de la réalité, même en parlant de la figure : car le passage de la mer était le symbole du baptême ; et ce qui suivit, le symbole de la Table sainte. En effet, comme vous mangez le corps du Maître, ainsi les Juifs mangeaient la manne ; et comme vous buvez le sang, ainsi buvaient-ils l'eau de la pierre. Car quoique ces faits fussent sensibles, ils avaient cependant un sens spirituel, non par l'effet de la nature, mais par la grâce du don ; et ils nourrissaient l'âme en même temps que le corps, en la conduisant à la joie. Aussi ne parle-t-il point de la nourriture ; là, en effet, il n'y avait pas seulement changement dans la manière de la donner, mais encore dans la nature : c'était de la manne ; quant au breuvage, comme le mode de production était seul extraordinaire, et avait seul besoin de preuve, c'est pour cela qu'il dit : « Ils buvaient le même breuvage spiri- « tuel », en ajoutant : « Or cette pierre c'était « le Christ ».

Car la nature de la pierre n'était pas de donner de l'eau, autrement l'eau aurait déjà jailli auparavant ; mais il y avait une autre pierre spirituelle qui faisait tout, c'est-à-dire, le Christ toujours présent au milieu d'eux et auteur de tous ces prodiges. Aussi dit-il : « Qui le sui- « vait ». Voyez-vous la sagesse de Paul, comme il montre le Christ agissant des deux côtés et rapproche ainsi la figure de la réalité? Celui, dit-il, qui faisait ces dons aux Juifs est le même qui nous a préparé cette table ; celui qui les a conduits à travers la mer Rouge, est celui qui vous a amenés par le baptême ; celui qui leur fournissait de la manne et de l'eau, vous donne son corps et son sang. Voilà ce qui concerne ses dons ; voyons maintenant la suite, et s'il les a épargnés, quand ils se sont montrés indignes de ses dons. Vous ne sauriez le dire. Aussi ajoute-t-il : « Cependant la plupart « d'entre eux ne furent pas agréables à Dieu », bien qu'il leur eût fait un tel honneur. Mais cela ne leur servit à rien et la plupart d'entre eux périrent. Au fait tous périrent ; mais pour ne pas avoir l'air de prophétiser un désastre universel, il dit : « La plupart ». Or ils formaient une grande multitude ; mais le nombre ne leur servit à rien ; tous ces bienfaits étaient des signes d'amour ; mais cela encore leur fut inutile, parce qu'ils ne rendirent point amour pour amour. Comme beaucoup ne croient point à ce qu'on dit de l'enfer, il leur prouve par les faits que Dieu punit les pécheurs, même après les avoir comblés de bienfaits. Si vous ne croyez point à l'avenir, leur dit-il, au moins vous ne refuserez pas de croire au passé.

3. Considérez donc que de bienfaits Dieu leur avait accordés : il les avait délivrés de l'Egypte et de la servitude qu'ils y subissaient, il avait ouvert la mer, il avait fait tomber la manne du ciel, il avait fait jaillir des sources d'une manière étrange et incroyable : il les accompagnait partout, faisant des prodiges et leur servant de défenseur ; et pourtant, quand ils ne surent pas répondre à tant de bonté, il ne les ménagea pas, mais il les fit tous périr. « Car ils succombèrent dans le désert », dit-il : Exprimant d'un seul mot leur ruine universelle, les châtiments divins, et la perte pour

tous du prix proposé. Car ce ne fut pas dans la terre de promission que Dieu les traita ainsi, mais au dehors et bien loin : leur infligeant ainsi un double châtiment, celui de ne point voir la terre promise et celui d'être sévèrement punis. Mais, direz-vous, qu'est-ce que cela nous fait ? Cela nous regarde ; aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Or toutes ces choses ont été « des figures de ce qui nous regarde ». Comme les dons étaient des figures, ainsi les châtiments en étaient-ils ; comme le baptême et la table sainte étaient indiqués d'avance, ainsi les punitions qui suivirent ont-elles été écrites pour nous, à l'effet de nous apprendre que ceux qui se rendront indignes du bienfait seront punis, et pour nous rendre plus sages par de tels exemples. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Afin que nous ne convoitions pas les choses « mauvaises comme eux les convoitèrent ». Car comme, en ce qui regarde les bienfaits, la figure a précédé et la réalité a suivi ; ainsi en sera-t-il pour les châtiments. Voyez-vous comme il nous fait voir que non-seulement les coupables seront punis, mais qu'ils le seront plus sévèrement que les Juifs ? Car si d'un côté est la figure et de l'autre la réalité, il faut nécessairement que la punition soit beaucoup plus grande, comme l'a été le bienfait.

Et voyez sur qui il frappe d'abord : Sur ceux qui mangent des viandes immolées aux idoles. Après avoir dit : « Afin que nous ne convoi- « tions pas les choses mauvaises », ce qui était général, il en vient à l'espèce, en montrant que tout péché vient d'un désir coupable, et il dit en premier lieu : « Et que vous ne deveniez « point idolâtres, comme quelques-uns d'eux, « selon qu'il est écrit : Le peuple s'est assis « pour manger et boire, et s'est levé pour se « divertir ». Entendez-vous comme il les appelle idolâtres ? Ici il se contente d'affirmer ; plus tard il prouvera. Il donne la raison pour laquelle on courait à ces tables : c'était par gourmandise. C'est pourquoi après avoir dit : « Afin que nous ne convoitions pas les choses « mauvaises », en ajoutant : « Et que vous ne « deveniez point idolâtres », il indique l'origine de ce crime, à savoir la gourmandise. « Car le peuple s'est assis pour manger et « boire » ; puis il donne la fin : « Et s'est levé « pour se divertir ». Comme les Juifs, dit-il, passèrent de la bonne chère à l'idolâtrie, il est à craindre qu'il ne vous en arrive autant. Voyez-vous comme il fait voir que ces prétendus parfaits sont plus imparfaits que les Juifs ? Et il les blesse en montrant non-seulement qu'ils ne soutiennent pas la faiblesse des faibles, mais encore en faisant voir que ceux-ci pèchent par ignorance et eux par gourmandise ; et il dit que les forts paieront par leur punition la perte des faibles, et il ne leur permet point de se décharger de leur responsabilité, mais les déclare coupables de leur propre perte et de celle des autres. « Ne com- « mettons point la fornication comme quel- « ques-uns d'entre eux la commirent ».

Pourquoi mentionne-t-il encore la fornication, après en avoir déjà tant parlé ? C'est l'usage de Paul, quand il accuse de beaucoup de péchés, de les disposer par ordre et de les suivre en détail ; puis, à propos des derniers, de revenir aux premiers ; comme Dieu lui-même dans l'Ancien Testament, reprochait le veau d'or aux Juifs à l'occasion de toutes leurs fautes et en ramenait sans cesse le souvenir. Ainsi Paul fait ici : il rappelle la fornication, pour montrer qu'elle était aussi l'effet de la bonne chère et de la gourmandise. C'est pourquoi il ajoute : « Ne commettons pas la forni- « cation comme quelques-uns d'entre eux la « commirent, et il en tomba vingt-trois mille « en un seul jour ». Et pourquoi ne parle-t-il pas de la punition de l'idolâtrie ? Ou parce qu'elle était claire et connue ; ou parce qu'elle ne fut pas aussi grande alors que du temps de Balaam, quand les Juifs furent initiés aux mystères de Béelphégor et que les femmes madianites se montrèrent sur le champ de bataille pour les provoquer à la débauche, selon le conseil de Balaam. Que ce mauvais conseil provînt de Balaam, Moïse nous l'apprend quand il dit à la fin du livre des Nombres : « Dans la guerre contre Madian, ils « tuèrent Balaam fils de Béor parmi les bles- « sés. Et Moïse se fâcha et dit : Pourquoi avez- « vous pris les femmes vivantes ? Ce sont elles « qui sont devenues une pierre d'achoppement « pour les enfants d'Israël selon le conseil de « Balaam, de sorte qu'ils firent défection et « méprisèrent la parole du Seigneur à cause « de Phégor ». (Nomb. xxxi, 14-16.) « Ne « tentons point le Christ comme quelques-uns « d'entre eux le tentèrent, et ils périrent par « les serpents ».

4. Par ceci il fait allusion à un autre grief dont il parle encore à la fin, les accusant de disputer sur les signes, et de murmurer à

l'occasion des épreuves en disant : Quand viendront les biens? Quand viendront les récompenses? Et c'est pour les en corriger et les effrayer qu'il dit : « Ne murmurez point comme « quelques-uns d'entre eux murmurèrent, et « ils périrent par l'exterminateur ». Car on ne nous demande pas seulement de souffrir pour le Christ, mais de supporter les événements avec courage et avec grande joie. C'est là toute la couronne ; en dehors de cela, ceux qui auront souffert à contre-cœur seront punis. Voilà pourquoi les apôtres se réjouissaient d'avoir été battus de verges, et Paul se glorifiait dans les afflictions. « Or toutes ces choses leur arri- « vaient en figure ; et elles ont été écrites pour « nous être un avertissement, à nous pour qui « est venue la fin des temps ».

Il les épouvante encore en parlant de la fin, et les prépare à attendre un avenir plus terrible que le passé. De tout ce qui a été exposé, dit-il, il est clair que nous serons punis : cela est évident même pour ceux qui ne croient pas à l'enfer ; et que la punition sera plus grave, cela résulte de ce que nous avons reçu plus de bienfaits et de ce que ces châtiments n'étaient que des figures. Si les dons sont plus grands, nécessairement les punitions le seront aussi. Voilà pourquoi il appelle les anciennes punitions des figures et dit qu'elles ont été écrites pour nous ; puis il rappelle le souvenir de la fin, pour éveiller la pensée de la consommation. Car les châtiments alors ne seront plus comme ceux-là qui avaient une fin et disparaissaient ; mais ils seront éternels. Comme les peines de cette vie passent avec la vie même, ainsi celles de l'autre monde ne finiront jamais. Quand il parle de « la fin des temps », il veut simplement dire que le terrible jugement est proche. « Que celui donc qui croit « être ferme prenne garde de tomber ». Ici il abat encore l'orgueil de ceux qui s'enflaient de leur science. Si ceux qui avaient reçu de tels bienfaits ont été ainsi punis, si d'autres l'ont été pour avoir simplement murmuré, d'autres pour avoir offert des tentations, et parce que le peuple ne craignait plus Dieu, bien qu'il eût été si favorisé ; à bien plus forte raison nous en arrivera-t-il autant, si nous ne veillons sur nous. Il a donc raison de dire : « Que celui qui se croit ferme ». Car avoir confiance en soi, ce n'est pas être ferme comme on doit l'être ; avec cela, on tombe vite ; les Juifs n'auraient pas subi un tel sort, s'ils avaient été humbles, et non orgueilleux et pleins de confiance. Il est donc clair que la source de ces maux sont d'abord la présomption, puis la négligence et la gourmandise.

Si donc vous êtes ferme, prenez garde de tomber. Car être ferme ici-bas ce n'est pas l'être solidement, tant que nous ne serons pas débarrassés des orages de cette vie et que nous n'aurons pas abordé au port. Ne soyez donc pas trop fier d'être ferme, mais prenez garde à la chute. Si Paul, le plus ferme des hommes, a craint, à bien plus forte raison devons-nous craindre nous-mêmes. L'apôtre disait : « Que « celui qui croit être ferme prenne garde de « tomber » ; et nous, nous ne pouvons pas même dire cela, puisque presque tous sont déjà tombés, abattus, étendus à terre. Car à qui parlerai-je? Est-ce à celui qui vole tous les jours? Mais il a fait une lourde chute. Est-ce au fornicateur? Mais il est couché sur le sol. Est-ce à l'ivrogne? Mais lui aussi est à bas, et il ne s'en aperçoit pas même. En sorte que ce n'est pas le temps de tenir ce langage, mais bien plutôt celui que le prophète adressait aux Juifs, quand il leur disait : « Est-ce que celui « qui tombe ne se relève pas? » (Ps. XL.) Car tous sont à terre, et ne veulent pas se relever. Nos exhortations ne tendent donc plus à empêcher de tomber, mais à donner à ceux qui sont tombés la force de se relever. Relevons-nous donc, enfin, mes bien-aimés, quoiqu'il soit bien tard, relevons-nous et tenons-nous debout solidement. Jusqu'à quand resterons-nous couchés? Jusqu'à quand resterons-nous ivres, appesantis par la convoitise des biens temporels? C'est bien le cas de dire maintenant : A qui parlerai-je? Qui prendrai-je pour témoin? Tous sont si bien devenus sourds à l'enseignement de la vérité ! Et ils se sont par là attiré tant de maux ! Si on pouvait voir les âmes à nu, on aurait dans l'Eglise le spectacle que présente un champ de bataille après le combat : des morts et des blessés.

C'est pourquoi je vous en prie et vous en conjure : tendons-nous la main les uns aux autres et relevons-nous. Car moi aussi je suis du nombre des blessés et de ceux qui ont besoin de la main qui applique les remèdes. Cependant ne désespérez pas pour cela ; si les blessures sont graves, elles ne sont pas incurables. Notre médecin est si puissant ! sondons seulement nos plaies ; et fussions-nous tombés au plus profond du vice, il nous ouvrira bien

des voies de salut. D'abord, si vous pardonnez au prochain, vos péchés vous seront remis. « Si vous remettez aux hommes leurs offenses », nous dit Jésus-Christ, « votre Père céleste vous « remettra aussi les vôtres ». (Matth. VI, 14.) Si vous faites l'aumône, il vous pardonnera vos péchés : « Rachetez », est-il écrit, « vos « iniquités au moyen de l'aumône ». (Dan. IV, 24.) Si vous priez avec ferveur, vous serez encore pardonné, comme nous le voyons par l'exemple de la veuve qui fléchit, à force d'instances, un juge inhumain. Si vous accusez vos péchés, vous recevrez de la consolation : « Ac- « cusez d'abord vos fautes, afin que vous soyez « justifié ». (Is. XLIII, 26.) Si vous en êtes triste, ce sera encore un remède très-efficace ; car il est écrit : « J'ai vu qu'il était affligé, qu'il s'en « allait triste, et j'ai corrigé ses voies ». (Is. LVII, 17, 18.) Si vous supportez l'adversité avec patience, vous serez quitte de tout. C'est ce qu'Abraham dit au mauvais riche : « Lazare a « reçu les maux et maintenant il est consolé ». (Luc, XVI, 25.) Si vous avez pitié de la veuve, vous vous laverez de vos péchés ; car il est écrit : « Rendez justice à l'orphelin, faites droit « à la veuve et venez discuter avec moi : quand « vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, « je les rendrai blancs comme la neige ; fus- « sent-ils de la couleur du safran, je les ren- « drai blancs comme la laine ». (Is. I, 17, 18.) Dieu ne laisse pas même paraître la cicatrice.

5. Quand nous serions réduits aux dernières extrémités comme celui qui avait dissipé son patrimoine et qui vivait de glands, pourvu que nous fassions pénitence, nous serons certainement sauvés ; dussions-nous dix mille talents, pourvu que nous demandions grâce et que nous oubliions les injures, tout nous sera remis ; fussions-nous égarés comme la brebis qui s'est écartée du bercail, il saura nous ramener, pourvu que nous le voulions, mes bien-aimés : car Dieu est bon. Aussi s'est-il contenté de voir à ses genoux celui qui lui devait dix mille talents ; de voir le prodigue revenir, et la brebis égarée consentir à être rapportée. Considérant donc l'étendue de sa bonté, rendons-le-nous propice ; prosternons-nous devant sa face en faisant l'aveu de nos fautes, de peur qu'au sortir de ce monde, nous trouvant sans excuse, nous ne soyons livrés au dernier supplice. Si nous montrons de la diligence pendant cette vie, une diligence quelconque, nous en retirerons un très-grand profit ; mais si nous nous en allons sans nous être améliorés, l'amer repentir que nous éprouverons dans l'autre vie ne nous servira de rien. C'était dans l'arène qu'il fallait combattre, et non après la lutte finie, se livrer à des lamentations et à des larmes inutiles, à l'exemple de ce mauvais riche qui pleurait et gémissait, mais en pure perte, parce qu'il avait négligé de le faire à temps. Et il n'est pas le seul ; il y a encore aujourd'hui beaucoup de riches de ce genre, qui ne veulent pas mépriser les richesses, mais qui négligent leur âme ; ils sont pour moi un sujet d'étonnement, quand je les vois solliciter continuellement la miséricorde divine et cependant persévérer dans des dispositions qui les rendent incurables, et traiter leur âme comme une ennemie.

Ne nous faisons point d'illusion, mes bien-aimés, ne nous faisons point d'illusion, et ne nous trompons pas nous-mêmes au point de demander à Dieu d'avoir pitié de nous, pendant que nous préférons à cette pitié l'argent, la volupté, tout en un mot. Si quelqu'un vous constituait juge, et disait que celui qu'il accuse, méritant mille fois la mort et pouvant se racheter au moyen d'un léger sacrifice d'argent, aime cependant mieux mourir que de faire ce sacrifice, vous ne jugeriez certainement pas l'accusé digne d'indulgence ni de pardon. Appliquez-vous ce raisonnement : voilà ce que nous faisons réellement, quand nous négligeons notre salut et ménageons notre argent. Comment pouvez-vous prier Dieu de vous épargner, quand vous ne vous épargnez pas vous-même, et préférez l'argent à votre âme ? Aussi je me sens frappé d'un extrême étonnement quand je considère combien il y a de prestige dans l'argent, ou plutôt de déception dans les âmes qui s'y attachent. Il y en a pourtant, oui, il y en a qui rient de bon cœur de cette séduction. Qu'y a-t-il donc là de propre à nous fasciner ? n'est-ce pas de la matière, une matière inanimée, éphémère ? Sa possession n'est-elle pas incertaine ? n'est-elle pas pleine de craintes et de périls ? Une occasion de meurtres et d'embûches ? Une source d'inimitié et de haine ? de paresse et de vices nombreux ? N'est-ce pas de la terre et de la cendre ? Quelle folie que celle-là ! quelle maladie ! Mais, dira-t-on, il ne s'agit pas seulement d'accuser ces malades, mais de les guérir de leur passion. Et comment les guérir, sinon en leur mon-

trant que cette passion est ignoble et qu'elle entraîne des maux incalculables?

Mais il n'est pas aisé de convaincre un homme attaché à ces puérilités. — Il faut donc lui présenter une autre beauté. — Mais étant encore malade, il ne voit pas la beauté incorporelle. — Offrons-lui-en donc une corporelle et disons-lui : Voyez les prairies et les fleurs qui les émaillent, plus éclatantes que l'or, plus gracieuses et plus brillantes que toutes les pierres précieuses; voyez les ruisseaux limpides, les fleuves sortant de terre sans bruit, comme de l'huile ; montez au ciel et voyez la beauté du soleil, le modeste éclat de la lune, les fleurs des étoiles. — Qu'est-ce que cela? direz-vous. Nous n'en usons pas comme de l'argent. — Nous en usons bien plus que de l'argent, puisque le besoin en est plus grand et la jouissance plus sûre. Car vous n'avez pas peur qu'on vous les enlève comme l'argent; vous pouvez compter dessus, et cela sans souci, sans inquiétude. Que si vous vous affligez d'en jouir avec d'autres, de ne pas les posséder seul comme l'argent : alors ce n'est plus l'argent que vous aimez, ce me semble, mais l'avarice seule; vous n'aimeriez pas même l'argent, si tout le monde en avait. Puisque nous avons découvert l'objet de votre passion, c'est-à-dire, l'avarice, venez que je vous montre combien elle vous hait et vous déteste, que de glaives elle aiguise contre vous, combien de gouffres elle creuse sous vos pieds, combien de pièges elle vous tend, combien de précipices elle vous ouvre, afin que vous étouffiez votre affection pour elle. Et d'où saurons-nous tout cela? Des chemins, des guerres, de la mer, des tribunaux. En effet, elle emplit la mer de sang, elle rougit souvent le glaive des juges, elle arme elle-même ceux qui tendent jour et nuit des embûches sur les routes, elle porte à méconnaître les lois de la nature, elle fait les parricides, elle a introduit tous les maux dans le monde.

6. Aussi Paul l'appelle-t-il la racine de tous les maux. Elle réduit des amants à une condition qui n'est guère préférable à celle des condamnés aux mines. En effet, comme ceux-ci travaillent continuellement enfermés dans les ténèbres, chargés de fers et sans profit pour eux; ainsi les avares, enfouis dans les cavernes de l'avarice, sans que personne les y oblige, se créent à eux-mêmes leur tourment, se chargent volontairement de chaînes que rien ne peut briser. Encore les condamnés se reposent-ils de leurs travaux, quand vient le soir; mais les avares creusent leurs misérables mines jour et nuit : ceux-là ont une mesure de travail déterminée; les avares ne connaissent point de mesure, et sont d'autant plus malheureux qu'ils creusent davantage. Et si vous me dites que les uns travaillent par force et les autres volontairement, vous indiquez par là même ce qu'il y a de terrible dans l'avarice, puisque ceux qui en souffrent ne peuvent pas s'en débarrasser, vu qu'ils l'aiment. Comme le pourceau dans la fange, ils prennent plaisir à se vautrer dans la bourbe infecte de la cupidité, bien plus malheureux que ces condamnés dont nous parlions tout à l'heure. Pour vous convaincre que leur condition est pire, écoutez ce qu'est celle des uns et des autres. On dit donc que le terrain aurifère renferme dans ses sombres cavernes des coins et des recoins; on donne au condamné à ces durs travaux une lampe et un hoyau; puis il entre, portant aussi un vase qui distille l'huile goutte à goutte dans sa lampe, parce que, comme je l'ai déjà dit, les ténèbres pour lui sont continuelles. Le moment de prendre sa misérable nourriture vient et on dit qu'il l'ignore; mais le gardien frappe violemment sur l'antre, et par le bruit et les éclats de sa voix, avertit les travailleurs que la fin du jour est arrivée. Ne frissonnez-vous pas en entendant tout cela? Voyons cependant si le sort des avares n'est pas pire encore.

Leur passion est pour eux un gardien bien plus terrible, d'autant plus terrible, qu'elle enchaîne leur âme en même temps que leur corps. Leurs ténèbres sont encore plus affreuses; car elles ne sont pas sensibles, ils les produisent eux-mêmes et les traînent partout avec eux. Pour eux, la vue de l'âme est éteinte. Aussi le Christ les proclame-t-il malheureux entre tous, en disant : « Si « donc la lumière qui est en toi est ténèbres, « les ténèbres elles-mêmes que seront-elles? » (Matth. VI, 23.) Les condamnés ont au moins une lampe qui brille, les avares en sont privés; aussi tombent-ils chaque jour dans mille gouffres. Les condamnés respirent au moins quand la nuit descend; ils goûtent le calme commun à tous les malheureux, le calme de la nuit; mais l'avarice ferme ce port à ses victimes : tant sont nombreux les soucis qui les accablent pendant la nuit. Ils se tourmentent

alors avec d'autant plus de liberté que personne ne les gêne. Voilà ce qu'ils souffrent sur la terre ; mais comment peindre ce qu'ils souffriront dans l'autre monde ! Ces fournaises insupportables, ces fleuves de feu, ces grincements de dents, ces chaînes que rien ne peut briser, ce ver empoisonné, ces ténèbres absolues, ces maux qui n'auront point de fin ? Craignons donc, mes bien-aimés, craignons la source de tant de supplices, cette passion insatiable, la ruine de notre salut. Car on ne peut aimer en même temps son âme et l'argent. Comprenons que l'argent n'est que terre et poussière, qu'il nous quitte au sortir de ce monde, souvent même avant le départ, qu'il nous nuit pour l'avenir et pour le présent. Car, même avant l'enfer et ses supplices, il nous engage dans mille combats, il allume les séditions et les guerres.

Point de brouillon comme l'avarice ; rien de si appauvrissant pour le riche comme pour le pauvre. Car elle prend racine même dans l'âme des pauvres, et rend encore plus lourde leur pauvreté. Si un pauvre est avare, ce n'est plus par la fortune, mais par la faim qu'il est puni. Car il ne peut pas même se résoudre à jouir librement du peu qu'il a ; mais il torture son estomac par la faim, punit son corps par la nudité et le froid, est plus sale et plus crasseux que ceux qui sont dans les fers ; il pleure et se lamente sans cesse, comme étant le plus malheureux des hommes, quand même il y en aurait par milliers de plus pauvres que lui. S'il paraît en public, il n'en sort que chargé de coups ; s'il entre aux bains ou au théâtre, il sera plus maltraité encore, non-seulement de la part des spectateurs, mais de la part des acteurs, quand il verra des prostituées toutes brillantes d'or. S'il navigue en mer, en songeant aux marchands, aux navires chargés, à d'immenses profits, il se croira à peine vivant ; s'il voyage sur terre, en pensant aux campagnes, aux domaines voisins des villes, aux hôtelleries, aux établissements de bains, aux revenus que tout cela produit, il ne pourra croire que sa vie soit une véritable vie. Si vous le renfermez chez lui, en grattant les blessures qu'il a reçues sur la place il s'affligera encore davantage ; il ne verra pas d'autre consolation dans les maux qui l'obsèdent, que la mort, le départ de ce monde. Tel sera le sort, non-seulement du pauvre, mais aussi du riche affecté de cette maladie, et de celui-ci d'autant plus que le joug tyrannique lui pèse davantage et que son ivresse est plus grande. Aussi se croit-il le plus pauvre de tous et l'est-il réellement. Car la richesse et la pauvreté ne se mesurent pas sur ce que l'on possède, mais sur les dispositions de l'âme ; et celui-là est le plus pauvre de tous, qui désire toujours davantage et ne peut jamais éteindre ce coupable désir. Pour toutes ces raisons, fuyons donc l'avarice, la mère de la pauvreté, la perte de l'âme, l'amie de l'enfer, l'ennemie du royaume des cieux, la source de tous les maux à la fois ; et méprisons l'argent, afin de jouir de l'argent lui-même et avec lui des biens qui nous sont promis. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance et honneur, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par **M.** *l'abbé* DEVOILE.

HOMÉLIE XXIV.

AUCUNE TENTATION NE VOUS A ENCORE ÉPROUVÉS, SI CE N'EST UNE TENTATION HUMAINE ; DIEU EST FIDÈLE, ET IL NE SOUFFRIRA PAS QUE VOUS SOYEZ TENTÉS AU-DELA DE VOS FORCES, MAIS IL VOUS FERA TIRER AVANTAGE DE LA TENTATION MÊME AFIN QUE VOUS PUISSIEZ PERSÉVÉRER. (CHAP. X, VERS. 13, JUSQU'AU VERS. 25.)

ANALYSE.

1. Dieu ne nous envoie pas des tentations au-dessus de nos forces. — De l'Eucharistie.
2. De la communion avec Jésus-Christ. — Beau développement sur l'union de la société chrétienne en Jésus-Christ.
3. Sainteté, puissance du corps de Jésus-Christ ; mouvement chaleureux d'éloquence.
4. Images saisissantes qui prouvent avec quel respect on doit s'approcher de Jésus-Christ.

1. Il vient de leur inspirer une sage terreur, il vient de leur rappeler d'anciens exemples; il les a inquiétés en leur disant : « Que « celui qui paraît ferme, prenne garde de « tomber » ; on sait d'ailleurs qu'ils avaient supporté un grand nombre d'épreuves, qu'ils y avaient souvent trouvé des sujets d'exercices ; car, dit l'apôtre lui-même, « tant que « j'ai été parmi vous, j'y ai toujours été dans « un état de faiblesse, de crainte et de trem- « blement » (I Cor. II, 3); il s'ensuit que les Corinthiens auraient pu dire : pourquoi nous inspirer de la terreur, nous remplir de crainte ? nous ne sommes pas sans expérience des maux ; nous avons été chassés ; nous avons souffert la persécution ; nous avons couru sans trêve ni repos mille et mille dangers ; et l'apôtre leur répond, pour réprimer leur orgueil : « Aucune tentation ne vous a encore éprou- « vés, si ce n'est une tentation humaine », c'est-à-dire, faible, de peu de durée, proportionnée à vos forces. Il appelle humain ce qui est petit ; c'est ainsi qu'il dit : « Je vous parle « humainement, à cause de la faiblesse de « votre chair ». (Rom. VI, 19.) Donc, ne vous exaltez pas, comme si vous aviez triomphé de la tempête ; vous n'avez pas encore vu le péril qui menace de mort, l'épreuve qui nous montre le glaive prêt à nous égorger. C'est ainsi qu'il disait aux Hébreux : « Vous n'avez « pas encore résisté, jusqu'à répandre votre « sang, en combattant contre le péché ». (Héb. XII, 4.) Que fait-il ensuite, après les avoir effrayés ? Voyez comme il les redresse ; il vient de leur persuader la modestie, et il leur dit : « Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que « vous soyez tentés au-delà de vos forces ». Il y a donc des tentations qui ne se peuvent supporter ? Quelles sont-elles ? Toutes les tentations pour ainsi dire, car le pouvoir de supporter est dans la volonté de Dieu, qui se détermine selon nos propres dispositions. Aussi, pour nous prouver, nous montrer qu'il nous est impossible, sans le secours de Dieu, de supporter, non-seulement les tentations trop fortes pour nous, mais même les tentations humaines, dont il parle ici, Paul ajoute : « Il vous fera tirer avantage de la « tentation même, afin que vous puissiez per- « sévérer ».

Même les tentations médiocres, je l'ai déjà dit, ce n'est pas par notre vertu propre que nous les supportons ; même dans ces circonstances, nous avons besoin du secours de Dieu, pour les traverser et, avant de les traverser, pour en soutenir le choc ; car c'est Dieu qui donne la patience, et qui procure la prompte délivrance ; ce n'est que par Dieu que la tentation se peut supporter ; c'est ce que l'apôtre a indiqué par ces paroles : « Il fera que vous

« pourrez persévérer » ; l'apôtre attribue tout à Dieu. « C'est pourquoi, mes très-chers « frères, fuyez l'idolâtrie (14) ». Il les traite encore une fois avec douceur, en leur donnant le nom de frères; et il se hâte de les affranchir de l'idolâtrie; il ne se borne pas à dire : retirez-vous de, mais, « Fuyez »; et il appelle l'idolâtrie par son nom; et ce n'est pas seulement à cause du scandale, qu'il ordonne de repousser l'idolâtrie, mais c'est que l'idolâtrie en elle-même est une peste qui fait des ravages. « Je vous parle comme à des per- « sonnes sages, jugez vous-mêmes de ce que « je dis (15) ». Il vient de parler d'une faute grave, il a chargé l'accusation de toute la gravité de ce nom, l'idolâtrie; pour ne pas exaspérer les fidèles par des discours insupportables, il leur livre ses paroles à juger, et c'est d'une manière obligeante qu'il leur dit : « Soyez juges; je vous parle », dit-il, « comme « à des personnes sages » ; langage d'un homme qui a toute confiance dans sa cause et dans son droit; de cette manière il fait l'accusé juge de l'accusation. Voilà qui relève l'auditeur; on ne lui impose ni ordre ni loi; on le consulte, on a l'air d'attendre son jugement. Ce n'était pas ainsi que Dieu parlait aux Juifs insensés et frivoles; il ne leur rendait pas toujours compte de ses prescriptions; il se contentait de leur dicter ses ordres. Ici, au contraire, parce que nous jouissons d'une liberté supérieure, on nous consulte, on nous parle comme à des amis. Je n'ai pas, dit-il, besoin d'autres juges; c'est à vous à décider de ce que je dis, c'est vous que je prends pour juges. « N'est-il pas vrai que le calice de béné- « dictions, que nous bénissons, est la commu- « nion du sang de Jésus-Christ (16)? »

Que dites-vous, ô bienheureux Paul? C'est pour la confusion de l'auditeur, sans doute, qu'en rappelant les redoutables mystères, vous appelez calice de bénédictions, ce calice terrible, et fait pour inspirer la crainte? Oui certes, répond l'apôtre, car il ne s'agit pas d'une chose indifférente; quand je dis « Bé- « nédictions », je déploie tous les trésors de la bonté de Dieu, et je rappelle ses magnifiques présents. Nous aussi, nous passons en revue les ineffables bienfaits de Dieu, et tous les biens dont il nous fait jouir, lorsque nous lui offrons ce calice, lorsque nous communions, lui rendant grâces d'avoir délivré le genre humain de l'erreur, d'avoir rapproché de lui ceux qui en étaient éloignés, d'avoir fait, des désespérés, des athées de ce monde, un peuple de frères, de cohéritiers du Fils de Dieu. C'est pour rendre grâces de ces bienfaits et d'autres bienfaits du même genre, que nous nous approchons de Dieu. Quelle contradiction ne faites-vous pas voir, dit l'apôtre, ô Corinthiens, vous qui bénissez le Seigneur de vous avoir affranchis des idoles, et qui courez de nouveau à leurs festins. « N'est- « il pas vrai que le calice de bénédictions, que « nous bénissons, est la communion du sang « de Jésus-Christ? » Langage tout à fait conforme à la foi, et en même temps terrible, car voici ce qu'il veut dire : ce qui est dans le calice, c'est précisément ce qui a coulé de son côté, et c'est à cela que nous participons. Et maintenant il l'appelle calice de bénédictions, parce que nous l'avons dans les mains, lorsque nous célébrons le Seigneur avec admiration et pénétrés de crainte en méditant sur ses dons ineffables, en le bénissant d'avoir répandu son sang pour nous tirer de l'erreur, et non-seulement de l'avoir répandu, mais de nous l'avoir, ce même sang, distribué à tous, comme s'il nous disait : Si vous désirez m'offrir du sang, n'ensanglantez pas les autels des idoles, en égorgeant des animaux; ensanglantez mon autel de mon propre sang. Quoi de plus fait que ce langage, pour inspirer la terreur, pour inspirer l'amour?

2. C'est ce que font ceux qui aiment, quand ils voient l'objet aimé, dédaignant leurs dons, préférer ceux des étrangers. Ils lui offrent ce qu'ils ont, afin de détacher son cœur de tous les autres présents. Mais les amants de ce monde prouvent leur générosité en donnant de l'argent, des vêtements, des objets quelconques, personne ne donne son sang. Le Christ, au contraire, le donne, prouvant ainsi l'intérêt qu'il nous porte et l'ardeur de son amour. Dans l'ancienne loi, les hommes, étant plus loin de la perfection, offraient du sang aux idoles, et Dieu daignait agréer ce même sang pour les écarter des idoles. Cela même était la preuve d'un amour ineffable; mais il a fait plus, il a rendu l'œuvre sacerdotale plus redoutable, plus auguste. Il a changé l'essence même du sacrifice, et, au lieu d'égorger des animaux, c'est lui-même qu'il a commandé d'offrir. « Le pain que nous rompons n'est-il « pas la communion du corps du Christ? » Pourquoi ne dit-il pas : la participation? C'est

pour exprimer quelque chose de plus, pour indiquer une intime union ; car il n'y a pas seulement participation, partage, il y a union. De même que ce corps est uni au Christ, de même, nous aussi, par ce pain, nous sommes unis à Jésus-Christ même. Pourquoi ajoute-t-il : « Que nous rompons ? » C'est ce qui se pratique dans l'Eucharistie. Il n'en fut pas de même sur la croix ; ou plutôt, ce fut tout le contraire, car, dit l'Ecriture : « Pas un seul de ses « os ne sera brisé ». (Nomb. IX, 12; Exode, XII, 46.) Mais ce que le Christ n'a pas souffert sur la croix, il le souffre dans l'oblation à cause de vous. Et il veut bien être rompu, afin de rassasier tous les hommes. Maintenant, après avoir dit : « La communion du « corps », comme ce qui se communique, est différent de ce à quoi il se communique, l'apôtre veut encore faire disparaître cette différence, quelque légère qu'elle pût paraître. Il a dit : « La communion du corps » ; il cherche une autre expression pour rendre une union encore plus intime ; c'est pourquoi il ajoute : « Car nous ne sommes tous ensemble qu'un « seul pain et un seul corps (17) ».

Que parlé-je, dit-il, de communion ? Nous sommes précisément ce corps même. Qu'est-ce que le pain ? le corps du Christ. Que deviennent les communiants ? le corps du Christ ; non pas une multitude de corps, mais un corps unique. De même que le pain, composé de tant de grains de blé, n'est qu'un pain unique, de telle sorte qu'on n'aperçoit pas du tout les grains, de même que les grains y subsistent, mais impossible d'y voir ce qui les distingue dans la masse si bien unis ; ainsi, nous tous ensemble, et avec le Christ, nous ne faisons qu'un tout. En effet, ce n'est pas d'un corps que se nourrit celui-ci, d'un autre corps que se nourrit celui-là ; c'est le même corps qui les nourrit tous. Aussi l'apôtre a-t-il ajouté : « Parce que nous participons tous à un même « pain ». Eh bien, maintenant, si nous participons tous au même pain, et si tous nous devenons cette même substance, pourquoi ne montrons-nous pas la même charité ? Pourquoi, par la même raison, ne devenons-nous pas un même tout unique ? C'est ce que l'on voyait du temps de nos pères : « Toute « la multitude de ceux qui croyaient, n'a- « vaient qu'un cœur et qu'une âme ». (Act. IV, 32.) Il n'en est pas de même à présent ; c'est tout le contraire. Des guerres innombrables, et sous toutes les formes, ne montrent que trop que nous sommes plus cruels que les bêtes féroces, pour ceux dont nous sommes les membres, et qui sont les nôtres. Et pourtant, ô homme, c'est le Christ qui est venu te chercher, toi qui étais si loin de lui, pour s'unir à toi ; et toi, tu ne veux pas t'unir à ton frère ? Tu n'y mets pas l'empressement que tu devrais montrer ; tu te sépares violemment de lui, après avoir obtenu du Seigneur une si grande preuve d'amour et la vie ! En effet, il n'a pas seulement donné son corps, mais, attendu que la première chair, tirée de la terre, était morte par le péché, il a introduit, pour ainsi dire, une autre substance, un autre ferment, c'est sa chair à lui, sa chair, de même nature que la nôtre, mais exempte du péché, sa chair pleine de vie, et le Seigneur nous l'a partagée à tous, afin que, nourris de cette chair nouvelle, et nous dépouillant de la première qui était morte, nous pussions entrer, par ce banquet, dans la vie immortelle.

« Considérez les Israélites selon la chair, « ceux d'entre eux qui mangent de la victime « immolée, ne prennent-ils pas ainsi part à « l'autel (18) ? » Encore un effort, pour les amener par l'ancienne loi à l'intelligence de sa parole. En effet, comme ils avaient l'esprit beaucoup trop bas pour comprendre la sublimité de ses paroles, afin de les persuader, il les attaque par leurs vieilles habitudes. C'est avec raison que l'apôtre dit : « Israélites selon « la chair », les chrétiens étant devenus israélites selon l'esprit. Voici ce qu'il veut dire aux fidèles ; les esprits, même les plus épais, vous enseignent que ceux qui mangent de la victime immolée, prennent part à l'autel. Voyez-vous comme il leur montre que ceux qui semblaient parfaits, n'avaient pas la science parfaite ? Eux qui ne savaient pas qu'en prenant part à la table des idoles, ils entraient en amitié avec les démons ; leurs relations les entraînant insensiblement. En effet, si, chez les hommes, participer au même sel, à la même table, est une occasion et un symbole d'amitié, c'est précisément ce qui peut arriver avec les démons. Quant à vous, observez qu'en parlant des Juifs, il ne dit pas qu'ils communiquent avec Dieu, mais « qu'ils prennent part à l'au- « tel ». En effet, ce qui s'offrait autrefois sur l'autel devait être consumé par le feu. Pour le corps du Christ, il n'en est pas de même.

Qu'arrive-t-il donc? « C'est la communion du « corps du Seigneur ». Ce n'est pas à l'autel, c'est au Christ lui-même que nous participons. Après avoir dit : « Ne prennent-ils pas ainsi « part à l'autel? » il ne veut pas avoir l'air de dire que ces idoles aient un pouvoir quelconque, et soient capables de nuire. Voyez comme il fait justice de cette pensée, en ajoutant : « Est-ce donc que je veuille dire que ce qui a « été immolé aux idoles, ait quelque vertu, ou « que l'idole soit quelque chose (19)? »

3. Voici ma pensée, dit l'apôtre : je ne veux que vous en détourner ; je ne dis pas que les idoles puissent nuire en quelque chose, qu'elles aient une vertu, quelle qu'elle soit. Les idoles ne sont rien. Mais je veux que vous les preniez en mépris. Mais, me dira-t-on, si vous voulez que nous les prenions en mépris, pourquoi vous montrez-vous si jaloux de nous détourner des viandes qui leur sont offertes? C'est qu'on ne les offre pas à votre Dieu. « Ce « que les païens immolent », dit l'apôtre, « ils « l'immolent au démon, et non pas à Dieu « (20) ». Gardez-vous donc de courir chez vos ennemis. Si vous étiez le fils d'un roi, admis à la table de votre père, vous ne l'abandonneriez pas, pour la table des condamnés, de ceux qui sont aux fers dans les prisons ; votre père ne le souffrirait pas; au contraire, il emploierait la violence pour vous en détourner, non que cette table pût vous nuire, mais parce qu'elle serait indigne, et de votre noblesse et de la table royale. En effet, ceux dont je parle, sont aussi des esclaves, des criminels, des infâmes, des condamnés dans les fers, réservés à un supplice insupportable, à des maux sans nombre. Comment donc ne rougissez-vous pas de ces honteux excès, de ces êtres serviles? quand des condamnés dressent leurs tables, comment osez-vous y courir, et prendre votre part de leurs festins? Si je vous en éloigne, c'est que le but des sacrificateurs, c'est que la qualité des gens qui vous reçoivent, souille les mets qu'ils vous présentent. « Je désire « que vous n'ayez aucune société avec les dé- « mons ». Comprenez-vous la tendresse inquiète d'un père? Comprenez-vous l'affection qu'exprime si éloquemment sa parole? Je ne veux pas, dit-il, que vous ayez rien de commun avec eux.

Ensuite, comme il n'a fait jusque-là qu'exhorter, les esprits épais auraient pu se croire en droit de mépriser ses paroles ; voilà pourquoi, après avoir dit : « Je ne veux pas » ; après avoir dit : « Vous, soyez juges » ; il émet une décision, il formule la loi : « Vous ne pouvez pas « boire le calice du Seigneur, et le calice des « démons. Vous ne pouvez pas participer à la « table du Seigneur, et à la table des démons « (21) ». Ces seuls noms lui suffisent pour les détourner; par ce qui suit, il veut leur faire honte : « Est-ce que nous voulons irriter Dieu, « en le piquant de jalousie? Sommes-nous plus « forts que lui (22)? » C'est-à-dire, prétendons-nous essayer si Dieu est assez fort pour nous punir; voulons-nous l'irriter, en passant du côté contraire, en nous mettant dans les rangs de ses ennemis? Ces paroles rappellent une ancienne histoire, le péché des anciens parents. Voilà pourquoi il se sert de la parole que Moïse fit entendre autrefois contre les Juifs, quand il les accusait d'idolâtrie, et qu'il faisait ainsi parler Dieu : « Ils m'ont piqué de « jalousie », dit le texte, « en adorant ceux « qui n'étaient point Dieu, et ils m'ont irrité « par leurs idoles ». (Deutéron. XXXII, 21.) Sommes-nous plus forts que lui? Comprenez-vous ce qu'il y a de terrible, de fait pour épouvanter, dans cette réprimande? Il les fait tressaillir en les réduisant ainsi à l'absurde ; il les secoue fortement, et il rabaisse leur orgueil. Et pourquoi, me dira-t-on, n'a-t-il pas tout d'abord énoncé les idées qui étaient les plus capables de les écarter des idoles? C'est que son habitude est d'avoir recours à plusieurs preuves, de réserver les plus fortes pour les dernières, et d'emporter la conviction par la surabondance de ses moyens. Voilà pourquoi il commence par les malheurs moindres, il arrive ensuite à ce qu'il y a de plus funeste. Ajoutez à cela qu'en commençant par les paroles moins sévères, il prépare les esprits à recevoir le reste. « Tout m'est permis, mais tout « n'est pas avantageux ; tout m'est permis, « mais tout n'édifie pas (23). Que personne ne « cherche sa propre satisfaction, mais le bien « des autres (24) ».

Comprenez-vous ce qu'il y a là de sagesse achevée? Il était à croire que plus d'un se disait : Je suis du nombre des parfaits, je suis à moi, je suis maître de mes actions, et je ne me fais aucun tort en goûtant des mets qui me sont servis. Oui, répond l'apôtre, vous êtes parfait, je le veux, vous êtes maître de vous, j'en suis d'accord. Mais ce n'est pas là ce que vous devez considérer; considérez plutôt si ce

qui arrive, n'est pas de nature à vous nuire, de nature à scandaliser. Car il exprime ces deux pensées : « Tout n'est pas avantageux, « tout n'édifie pas ». La première expression regarde l'intérêt personnel; la seconde l'intérêt des frères. L'expression « n'est pas avan- « tageux », marque la perte encourue par celui qui fait mal ; l'expression « n'édifie « pas », marque le scandale dont on est l'occasion pour ses frères. Aussi ajoute-t-il : « Que « personne ne cherche sa propre satisfaction », pensée qu'il prouve partout, et dans tout le cours de sa lettre, et dans la lettre aux Romains, quand il dit : « Puisque Jésus-Christ « n'a pas cherché à se satisfaire lui-même » (Rom. xv, 3); et ailleurs encore : « Comme je « tâche moi-même à plaire à tous en toutes « choses, ne cherchant point ce qui m'est « avantageux » (I Cor. x, 33); et ici encore, sans toutefois insister sur cette pensée. En effet, plus haut, il a prouvé et démontré abondamment qu'il ne cherche nulle part son intérêt, qu'il s'est fait Juif pour les Juifs; que pour ceux qui sont sans loi, il s'est montré comme s'il n'avait pas de loi ; qu'il ne s'est pas servi au hasard de sa liberté, de son pouvoir, qu'il a cherché l'intérêt de tous, qu'il s'est fait le serviteur de tous. Ici, il s'arrête, après quelques paroles qui lui suffisent pour rappeler tout ce qu'il a déjà dit. Eh bien donc, pénétrés de ces vérités, nous aussi, mes bien-aimés, veillons à l'intérêt de nos frères, conservons-nous dans l'unité avec eux; car c'est à cela que nous conduit ce sacrifice redoutable, et plein d'épouvante, qui nous commande la concorde, la ferveur de la charité, afin que, devenus comme des aigles, nous prenions notre essor jusque dans le ciel. « Par- « tout où se trouvera le corps mort, les aigles « s'assembleront ». (Matth. xxiv, 28.) C'est ainsi qu'il appelle son corps à cause de la mort qu'il a endurée : si ce corps ne fût pas mort, nous ne serions pas ressuscités. Quant aux aigles, c'est pour montrer la sublimité qui convient à quiconque s'approche de ce corps; celui-là ne doit avoir rien de terrestre, il ne doit ni s'abaisser, ni ramper, mais toujours tendre vers les hauteurs, y prendre son vol, fixer les yeux sur le soleil de justice, avoir la vue perçante; car c'est le festin des aigles et non des geais. Les aigles iront au-devant de lui, lorsqu'il descendra du ciel; je désigne par là ceux qui reçoivent dignement son corps, et cela est aussi vrai qu'il est assuré, que ceux qui le reçoivent indignement, subiront les derniers supplices.

4. Si on ne reçoit pas un roi comme une autre personne, et que dis-je d'un roi? s'il est vrai qu'on ne touche pas avec des mains souillées un vêtement de roi, fût-on même dans un lieu solitaire, seul, loin de tout témoin; et cependant un vêtement n'est autre chose qu'un tissu filé par des vers; si vous admirez la pourpre, et cependant ce n'est que le sang d'un poisson mort; toutefois, nul n'oserait y toucher, avec des mains souillées : eh bien, si l'on n'ose pas toucher, sans précaution, un vêtement d'homme, oserons-nous bien, quand c'est le corps du Dieu de l'univers, le corps immaculé, resplendissant de pureté, uni à cette ineffable nature divine, le corps par lequel nous sommes, par lequel nous vivons, par lequel les portes de la mort ont été brisées, les voûtes du ciel nous sont ouvertes, oserons-nous bien le recevoir avec d'indignes outrages? Non, je vous en prie, ne soyons pas homicides de nous-mêmes par notre impudence; soyons saisis d'une sainte horreur, soyons purs en nous approchant de ce corps, et quand vous le verrez exposé à vos yeux, dites-vous à vous-même : c'est à ce corps que je dois de ne plus être terre et cendre, de ne plus être captif, mais libre; c'est par lui que j'espère le ciel, et les biens qui sont là-haut, en réserve pour moi, la vie immortelle, la condition des anges, l'intimité avec le Christ. Ce corps a été cloué sur la croix, ce corps a été déchiré par les fouets, la mort n'en a pas triomphé; ce corps, attaché à la croix, a fait que le soleil a détourné ses rayons; c'est par ce corps que le voile du temple a été déchiré, que les rochers se sont fendus, que la terre entière a été ébranlée; le voilà ce corps qui a été ensanglanté, percé d'une lance d'où ont jailli deux sources salutaires pour le monde, une source de sang, une source d'eau. Voulez-vous d'ailleurs en connaître la vertu, demandez-la à la femme, travaillée d'une perte de sang, qui n'a pas touché ce corps, mais rien que le vêtement; qui n'a pas touché le vêtement, mais rien que la bordure; demandez-la à la mer, qui a porté ce corps sur ses flots; demandez-la au démon lui-même, et dites-lui : D'où te vient cette plaie incurable? d'où vient que te voilà sans pouvoir? d'où vient que tu es captif? qui t'a saisi pendant que tu

fuyais? Et le démon ne vous répondra que ces mots : Le corps crucifié. C'est par lui que les aiguillons de l'enfer ont été brisés ; par lui que les membres du démon ont été broyés, par lui que les principautés et les puissances ont été désarmées. « Et ayant désarmé les « principautés et les puissances, il les a me- « nées hautement en triomphe, à la face du « monde entier, après les avoir vaincues par « sa croix ». (Colos. II, 15.)

Demandez-la à la mort, la vertu de ce corps, et dites-lui : D'où vient que tu n'as plus ton aiguillon ? d'où vient que la chaîne de tes victoires est rompue ? d'où vient que tu n'as plus de nerfs ? d'où vient que les jeunes filles et que les enfants te trouvent ridicule, toi qui faisais peur aux tyrans, toi que tous les justes redoutaient jusque-là ? Et la mort dira : C'est à cause de ce corps. Car, lorsqu'on le crucifiait, alors les morts ressuscitèrent, alors la prison infernale fut défoncée, alors les portes d'airain furent brisées, et les morts furent libres, et les geôliers de l'enfer furent tous frappés de stupeur. Si ce supplicié eût été un homme ordinaire, c'est le contraire qui devait arriver ; la mort aurait été plus puissante ; mais non, ce n'était pas un homme ordinaire, et voilà pourquoi la mort fut brisée. Et de même qu'après avoir pris un aliment que l'on ne saurait digérer, il faut rendre, outre cet aliment, tout ce qu'on avait pris, de même a fait la mort. Ce corps qu'elle avait pris elle n'a pu le digérer, elle a dû le rejeter, et avec lui tous ceux qui étaient dans ses entrailles. Ce corps divin, dans le sein de la mort, la déchira douloureusement, jusqu'à ce qu'elle l'eût rendu. De là ce que dit l'apôtre : « En arrêtant « les douleurs de l'enfer ». (Act. XI, 24.) Non, jamais femme dans les douleurs de l'enfantement, n'est tourmentée comme le fut la mort, quand le corps du Seigneur déchirait ses entrailles. Et vous savez ce qui arriva au dragon de Babylone, qui mangea et creva ; c'est ce qui est arrivé à la mort. Car le Christ n'est pas sorti, par la bouche de la mort, mais par le ventre même ; par le milieu du ventre du dragon, crevé et déchiré. C'est ainsi qu'il est sorti de ses entrailles environné de splendeur, rayonnant de toutes parts, et il a pris son essor non-seulement jusqu'au ciel que nos yeux contemplent, mais jusque sur les hauteurs de son trône. Car il a enlevé son corps avec lui. Ce même corps, il nous l'a donné pour le posséder, pour nous en nourrir, preuve d'un ardent amour ; car ceux que nous aimons d'un vif amour, nous voudrions les manger. C'est ainsi que Job disait, pour montrer l'amour que lui portaient ses serviteurs, que souvent ils témoignaient l'ardeur de leur affection pour lui, par ces paroles : « Qui nous donnera de sa « chair, afin que nous en soyons rassasiés ? » (Job, XXXI, 34.) C'est ainsi que le Christ nous a donné ses chairs, pour que nous en soyons rassasiés, pour s'assurer l'ardeur de plus en plus vive de notre amour.

5. Approchons-nous donc de lui avec ferveur, avec une charité brûlante, et fuyons l'éternel supplice. Plus nous aurons reçu de bienfaits, plus nous serons punis, si nous ne savons pas nous montrer dignes de tant de bonté. Ce corps était couché dans une crèche, et les mages lui ont apporté leur vénération. Des hommes sans foi, des barbares ont quitté leur patrie, leur maison ; ils ont fait un long voyage, et ils sont venus, avec crainte et tremblement, l'adorer. Imitons donc, au moins, des barbares, nous, citoyens du ciel. Ces hommes qui ne voyaient qu'une crèche, une cabane, rien qui ressemble à ce que vous voyez aujourd'hui, se sont approchés, tout saisis de respect et de crainte ; et vous, ce n'est pas dans une crèche que vous l'apercevez, mais dans son sanctuaire ; ce n'est pas une femme qui le tient, mais le prêtre, et le Saint-Esprit avec l'abondance de ses dons plane au-dessus du sacrifice. Vous ne voyez pas simplement comme ceux-là ce corps de vos yeux, mais vous en connaissez la puissance, vous n'ignorez rien de l'économie divine, vous n'ignorez rien des mystères accomplis par ce corps : on vous a tout appris avec soin, en vous initiant. Secouons donc notre assoupissement, et frissonnons ; élevons-nous bien au-dessus de ces barbares ; montrons une piété qui les dépasse ; gardons-nous, en nous approchant sans nous recueillir, d'amasser le feu sur notre tête. Ce que je dis, ce n'est pas pour que nous refusions de nous avancer, mais pour que nous nous gardions bien de nous approcher sans recueillement. De même que l'absence de recueillement est dangereuse, de même il y a danger à négliger sa part du mystique banquet ; c'est la faim, c'est la mort. Cette table donne à notre âme ses nerfs, à nos pensées le lien de leur union, le fondement de notre confiance ; notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie.

Si nous sortons de ce monde après la participation de ce sacrement, nous entrerons avec une confiance entière dans le sanctuaire du ciel, comme si une armure d'or nous rendait invulnérables. Eh ! pourquoi parler de la vie à venir ? La terre même, ici-bas, devient le ciel, par ce mystère. Ouvrez donc, ouvrez les portes du ciel, regardez : du ciel, ce n'est pas assez dire, mais du plus haut du ciel, et vous allez voir ce que je vous ai annoncé. Ce que les trésors du ciel, à sa plus haute cîme, ont de plus précieux, je vais vous le montrer, couché sur la terre. Car s'il est vrai que, dans un palais de roi, ce qu'il y a de plus auguste, ce ne sont ni les murs, ni les lambris d'or, mais le roi sur son trône, ainsi, dans le ciel même, c'est le roi. Eh bien ! vous le pouvez voir, aujourd'hui, sur la terre. Je ne vous montre ni anges, ni archanges, ni ciel, ni le ciel du ciel : c'est, de tout cela le Maître et Seigneur, que je vous montre. Comprenez-vous comment ce qu'il y a dans l'univers de plus précieux, vous le voyez sur la terre ? et non seulement vous le voyez, mais vous le touchez : mais vous faites plus encore, vous vous en nourrissez, vous le recevez, vous l'emportez dans votre demeure ? Purifiez donc votre âme, préparez votre esprit à recevoir ces mystères. Si vous aviez à porter un fils de roi, avec ses riches ornements, sa pourpre, son diadème, vous rejetteriez tout ce qu'il y a sur la terre ; mais maintenant ce n'est pas le fils d'un roi mortel, c'est le Fils unique de Dieu lui-même que vous recevez, et vous ne frissonnez pas, répondez-moi, et vous ne répudiez pas tout amour des choses de ce monde ! Il ne vous suffit pas de cet ineffable ornement ; vous avez encore des regards pour la terre, et vous soupirez après les richesses, et c'est de l'or que vous êtes épris ! Quelle pourrait être votre excuse ? que direz-vous pour vous justifier ? Ne savez-vous pas jusqu'où va, contre la pompe du siècle, l'aversion du Seigneur ? N'est-ce pas pour cela qu'il est né dans une crêche, qu'il a pris pour mère une femme d'humble condition ? n'est-ce pas pour cela qu'il répondit à celui qui lui parlait d'un abri : « Le Fils de l'homme « n'a pas où reposer sa tête ? » (Matth. VIII, 20.) Et ses disciples ? n'ont-ils pas suivi la même loi, logeant dans les maisons des pauvres ; l'un, chez un cordonnier ; l'autre, chez un couseur de tentes, et une marchande d'étoffes de pourpre ? Ils ne recherchaient pas la magnificence de la maison, mais les vertus des âmes. Eh bien ! nous aussi, rivalisons avec eux, ne nous arrêtant pas devant la beauté des colonnes et des marbres ; recherchons les demeures d'en-haut : foulons aux pieds, avec tout le luxe d'ici-bas, l'amour des richesses, concevons de hautes pensées. Si nous avons la sagesse, toute cette beauté n'est pas digne de nous, encore moins ces portiques et ces lieux de promenade. Aussi, je vous en conjure, embellissons notre âme, c'est là l'habitation que nous devons orner, que nous emporterons avec nous en partant, pour obtenir les biens éternels, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXV.

MANGEZ DE TOUT CE QUI SE VEND A LA BOUCHERIE, SANS VOUS ENQUÉRIR D'OU CELA VIENT, PAR UN SCRUPULE DE CONSCIENCE. (CHAP. X, VERS. 25, JUSQU'AU VERS. 1 DU CHAP. XI.)

ANALYSE.

1 et 2. De la conduite à tenir à la table des infidèles, en ce qui concerne les viandes consacrées aux idoles.
3. Paul imitateur de Jésus-Christ. — Excellence de la vertu de Paul. — Rechercher l'intérêt de tous.
4. Perfection de la vertu, la charité.

1. Après leur avoir dit qu'il est impossible de boire à la fois le calice du Seigneur et le calice des démons ; après les avoir écartés des tables sacriléges par les exemples des Juifs, par des raisonnements humains, par nos redoutables mystères, par les pratiques des idolâtres ; après leur avoir inspiré une profonde terreur, il ne veut pas les jeter, par cette terreur, dans un autre extrême ; il ne veut pas qu'une inquiétude exagérée les force à se demander si par hasard, du marché ou d'ailleurs, il leur vient quelques mets défendus, et, pour les affranchir d'un excès d'angoisses, il leur dit : « Mangez de tout ce qui se vend à « la boucherie, sans vous enquérir d'où cela « vient, par un scrupule de conscience ». En effet, si vous n'étiez pas avertis, si vous avez mangé à votre insu, vous n'avez pas à redouter le supplice ; la faute en est à l'ignorance, non à la sensualité. Et il ne les affranchit pas seulement de cette angoisse, il dissipe encore d'autres frayeurs, il leur ménage une grande liberté, une grande sécurité ; il ne leur permet pas de discerner, d'examiner, de rechercher si telle viande a été offerte aux idoles, oui ou non ; il leur dit de manger, sans distinction, de tout ce qui vient du marché, de ne pas s'enquérir de ce qu'on leur sert, de telle sorte que mangeant dans l'ignorance ils n'aient rien à craindre. Telles sont, en effet, les fautes qui ne sont pas des fautes par nature, mais qui souillent par l'intention ; de là ces paroles : « Sans vous enquérir ». Car, dit-il, « la terre est au Seigneur avec tout ce « qu'elle contient (26) » ; elle n'appartient pas au démon. Si la terre, et ses fruits, et tous ses animaux, appartiennent au Seigneur, il n'y a là rien d'impur. L'impureté provient d'une toute autre cause, à savoir de la pensée, de la désobéissance.

Aussi l'apôtre ne s'est pas borné à la permission qu'il leur donne, mais il ajoute : « Si un « infidèle vous prie à manger chez lui, et que « vous vouliez y aller, mangez de tout ce « qu'on vous servira, sans vous enquérir d'où « cela vient, par un scrupule de conscience « (27) ». Voyez, encore ici, sa modération : il ne commande pas, il n'ordonne pas, il ne défend pas non plus de se rendre à l'invitation. Quant à ceux qui s'y rendent, il les affranchit de tout scrupule. Pourquoi ? C'est pour prévenir l'excès d'inquiétude où la crainte jetterait les fidèles. Car cette recherche inquiète est une faiblesse et un effet de la crainte : celui qui s'abstient, après qu'on l'a averti, montre suffisamment son mépris, sa haine, son aversion, en s'abstenant. Ainsi Paul remédie à tout ; il dit : « Mangez de tout ce qu'on vous « servira. Si quelqu'un vous dit : Ceci a été « immolé aux idoles, n'en mangez pas à cause « de celui qui vous a donné cet avis (28) ». Ce n'est pas parce que les idoles auraient une puissance quelconque, mais parce qu'il les faut détester. Donc, ne fuyez pas, comme si les idoles pouvaient vous nuire, car elles n'ont aucun pouvoir ; et d'un autre côté, par cette

considération qu'elles n'ont aucun pouvoir, ne participez pas étourdiment au festin, car ce sont des tables d'ennemis, des tables déshonorées. Voilà pourquoi l'apôtre disait : « N'en « mangez pas à cause de celui qui vous a donné « cet avis, et aussi de peur de blesser la cons- « cience. Car la terre est au Seigneur, avec « tout ce qu'elle contient ». Voyez-vous de quelle manière, soit qu'il conseille de manger, soit qu'il conseille de s'abstenir, il apporte le même témoignage. Si je vous fais la défense, dit-il, ce n'est pas que ces mets proviennent d'une cause étrangère, car la terre est au Seigneur; mais c'est pour le motif que je vous disais, pour la conscience, c'est-à-dire, pour éviter le scandale; mais alors il faut donc s'enquérir avec inquiétude? Nullement, dit-il, car je ne dis pas : « Votre conscience », mais « sa conscience » ; en effet, j'ai commencé par vous dire : « A cause de celui qui vous a « donné cet avis », et encore : « Et aussi de « peur de blesser, je ne dis pas votre con- « science, mais celle d'un autre (29) ».

Mais peut-être, dira-t-on, vous avez raison de vous occuper de nos frères, de ne pas nous permettre de goûter de ces mets à cause de nos frères; il ne faut pas que leur conscience peu affermie soit portée à manger une viande offerte aux idoles; mais, s'il s'agit d'un gentil, d'un païen, quel souci en prenez-vous? N'est-ce pas vous qui disiez : « Car pourquoi entre- « prendrai-je de juger ceux qui sont hors de « l'Eglise? » (I Cor. v, 12.) Donc pourquoi vous occupez-vous encore des païens? Je ne m'occupe pas des païens, dit l'apôtre, mais, dans cette circonstance, c'est de vous que je m'inquiète; voilà pourquoi il ajoute : « Car « pourquoi m'exposerai-je à faire condamner, « par la conscience d'un autre, cette liberté « que j'ai de manger de tout? » Ce qu'il faut entendre par liberté, ici, c'est l'absence de prescriptions et de défenses : c'est en cela, en effet, que consiste la liberté, affranchie de la servitude des Juifs. Or, voici ce qu'il veut dire : Dieu m'a fait libre et supérieur à toutes souillures de ce genre. Mais les païens ne savent ni discerner la sagesse qui me guide, ni reconnaître la libéralité de mon Dieu. Un païen me condamnera, et dira en lui-même : la religion des chrétiens n'est qu'une fable; ils s'éloignent des idoles; ils fuient les démons, et ils s'attachent aux offrandes consacrées aux démons. La gourmandise les domine. — Et encore, dira quelqu'un, que nous fait ce jugement? Quel mal nous en revient-il? — Combien il vaudrait mieux ne pas fournir l'occasion d'un pareil jugement! Si vous vous abstenez, il n'aura rien à dire. Comment, me répondrez-vous, n'aura-t-il rien à dire? Comment! Il me verra n'examinant rien, ni à la boucherie, ni dans un festin, recevoir tout indifféremment, et il ne trouvera rien à redire? et il ne me condamnera pas pour prendre ainsi ma part indifféremment à tous les mets? nullement. Et en effet, vous ne mangez pas ces viandes parce qu'elles sont offertes aux idoles, mais parce que vous les croyez pures. Et maintenant, ce que vous gagnez à ne pas vous enquérir curieusement d'où cela vient, c'est de montrer que vous n'avez pas peur de ce que l'on vous sert. Voilà pourquoi, soit que vous entriez chez un païen, soit que vous vous rendiez au marché, je ne vous permets pas d'aller aux renseignements, de redouter les on dit, de vous embarrasser, de vous tourmenter, de vous créer des affaires superflues. « Si je prends avec actions de grâces ce que je « mange, pourquoi parle-t-on mal de moi, « pour une chose dont je rends grâces à « Dieu (30)? » Que prenez-vous avec actions de grâces? votre part des présents de Dieu; sa grâce est si puissante qu'il garde mon âme sans souillure, exempte de toute espèce de tache. De même que le soleil, dardant ses rayons sur mille objets souillés, les retire aussi purs qu'auparavant, de même nous, à bien plus forte raison, demeurons-nous purs au milieu du monde, si telle est notre volonté, et, par là même, nous augmentons notre force.

2. Pourquoi donc, me dit-on, vous abstenez-vous? Ce n'est pas de crainte de me souiller, loin de moi cette pensée; c'est à cause de mon frère, c'est pour ne pas entrer dans la société des démons; c'est pour n'être pas jugé par l'infidèle, car ce n'est pas la nature des mets qui peut me perdre, mais la désobéissance; l'amitié avec les démons, voilà ce qui me rend impur, voilà d'où me vient la souillure. Mais maintenant que signifie cette parole : « Pour- « quoi parle-t-on mal de moi, pour une chose « dont je rends grâces à Dieu? » Je rends grâces à Dieu, dit-il, d'avoir élevé mon âme; de m'avoir mis au-dessus de la bassesse des Juifs, à tel point que rien ne me nuise. Mais les païens, ignorant la sagesse qui me guide,

soupçonneront le contraire de la vérité; ils diront : Ces chrétiens, qui recherchent nos banquets, ne sont que des hypocrites ; ils accusent les démons, ils s'en détournent, et ils courent à leur table. Quoi de plus insensé que cette conduite ? Ce n'est donc pas le zèle de la vérité, c'est l'ambition, l'amour de commander, qui les a faits se ranger à ce dogme. Quelle démence égalerait la mienne, si pour tant de bienfaits, dont je dois rendre à Dieu des actions de grâces, je devenais une cause de blasphèmes ! Mais, me direz-vous, le païen tiendra le même langage, quand il verra que je ne m'inquiète pas, que je ne me renseigne pas. Nullement ; il n'y a pas partout des offrandes consacrées aux idoles, de telle sorte que vous ayez toujours des soupçons, et, si vous goûtez de ces offrandes, ce n'est pas parce qu'on les a consacrées aux idoles. Ne va donc pas, ô chrétien, t'embarrasser d'une enquête inutile; mais ne va pas non plus, si tu es averti qu'un mets a été consacré aux idoles, en prendre ta part, car la grâce que le Christ t'a communiquée, la nature supérieure qu'il t'a donnée, au-dessus des souillures de ce genre, ce n'est pas pour que tu compromettes ta réputation ; ce n'est pas pour que tu uses des avantages précieux qui excitent tes actions de grâces, pour scandaliser les autres, et les porter à blasphémer.

Mais pourquoi, dira-t-on, ne dirai-je pas aux païens : je mange, et je ne suis en rien souillé, et je ne m'assieds pas à ces tables comme un ami des démons ? c'est que ces paroles ne persuaderaient personne, fussent-elles mille fois prononcées. Le païen est faible, et il est notre ennemi. S'il est impossible de persuader les frères, il sera bien plus impossible de persuader des ennemis et des païens. Si le fidèle s'abstient, par scrupule de conscience, de ce qui est offert aux idoles, à bien plus forte raison, l'infidèle. Quoi donc, dira-t-on encore, qu'avons-nous besoin de nous embarrasser de tant d'affaires ? Comment ! nous connaissons le Christ, nous lui rendons des actions de grâces, et, parce que les autres le blasphèment, sera-ce pour nous une raison de renoncer aussi à Jésus-Christ ? Loin de nous cette pensée, car il n'y a pas parité ; d'un côté, il y a un grand avantage pour nous à supporter le blasphème, mais ici il n'y aura aucun avantage. Aussi l'apôtre disait-il d'abord : « Si « nous mangeons, nous n'en aurons rien « davantage devant lui; ni rien de moins, « si nous ne mangeons pas ». (I Cor. VIII, 8.) En outre il fonde sa défense sur une autre raison encore, et non-seulement sur cette autre raison, mais sur les autres causes qu'il a dites : « Soit donc que vous mangiez, ou « que vous buviez, ou quelque chose que « vous fassiez, faites tout pour la gloire de « Dieu (31) ». Voyez-vous, comme du sujet particulier qui l'occupait, il arrive à une exhortation générale, par cette unique mais admirable règle qu'il nous donne, de glorifier Dieu en toutes choses ? « Ne donnez pas « occasion de scandale, ni aux Juifs, ni aux « gentils, ni à l'Eglise de Dieu (32) » ; c'est-à-dire, ne fournissez à personne aucun prétexte, car votre frère s'offense, le Juif vous détestera davantage, et vous condamnera ; et le païen, faisant comme lui, vous appellera, en se moquant de vous, un glouton et un hypocrite.

Non-seulement il ne faut pas offenser les frères, mais, autant que possible, pas même les étrangers. Nous sommes la lumière, et le ferment, et les flambeaux, et le sel ; nous devons illuminer et non répandre les ténèbres ; nous devons être un principe fortifiant et non dissolvant ; attirer à nous les infidèles, et non les mettre en fuite. Pourquoi donc poursuivre ceux qu'il faut attirer ? Les païens s'offensent de nous voir revenir à de pareilles coutumes, parce qu'ils ne connaissent pas notre pensée ; ils ne comprennent pas l'élévation supérieure de notre âme, au-dessus de toute souillure des sens. Et maintenant, les Juifs, et les plus faibles de nos frères, souffriront comme eux. Comprenez-vous pour quelles graves raisons l'apôtre nous interdit la participation aux viandes consacrées aux idoles; l'inutilité, la superfluité, le dommage fait à notre frère ; les blasphèmes du Juif ; les mauvaises paroles du païen ; l'inconvenance de communier avec les démons; l'espèce d'idolâtrie qu'il y a dans cette conduite. Et ensuite, après avoir dit : « Ne donnez pas occasion de scandale » ; après avoir rendu les fidèles responsables du mal fait, et aux païens et aux Juifs ; après les paroles sévères et pénibles, voyez comme il fait accepter son langage, comme il l'adoucit en intervenant lui-même personnellement par ces paroles : « Comme je tâche moi-même de « plaire à tous, en toutes choses, ne cherchant « point ce qui m'est avantageux en particulier, « mais ce qui est avantageux à plusieurs, pour

« être sauvés (33), soyez mes imitateurs comme « je le suis moi-même de Jésus-Christ (XI, 1) ».

3. Voilà la règle du christianisme, dans toute sa perfection ; voilà la définition à laquelle rien ne manque ; voilà la cîme la plus haute, rechercher l'intérêt de tous. Ce que l'apôtre déclare, en ajoutant ces paroles : « Comme je le suis moi-même de Jésus-« Christ ». En effet, rien ne peut nous rendre des imitateurs de Jésus-Christ, autant que notre zèle pour le bien du prochain. Vous aurez beau jeûner, coucher par terre, vous mortifier, si vous n'avez pas un regard pour votre prochain, vous n'avez rien fait. Quoi que vous ayez pu faire, vous demeurez bien loin de ce grand modèle. Or, ici, c'est une action qui porte en elle-même son utilité, que de savoir s'abstenir des offrandes consacrées aux idoles ; mais, dit l'apôtre, moi qui vous parle, j'ai fait plus, j'ai fait nombre d'actions inutiles en elles-mêmes, comme quand j'ai subi la circoncision, quand j'ai sacrifié. En effet, ces observances, si on les recherche pour elles-mêmes, perdent ceux qui les pratiquent, et sont cause qu'ils compromettent leur salut. Toutefois je m'y suis soumis, à cause de l'utilité qui en résultait pour les autres. Mais ici rien de semblable : s'il n'y a pas d'utilité, s'il n'y a pas intérêt pour les autres, l'action est funeste ; au contraire, ici, dans le cas même où personne n'est scandalisé, il convient pourtant de s'abstenir des choses défendues. Je ne me suis pas seulement, dit l'apôtre, assujéti à des choses nuisibles, mais pénibles. « J'ai « dépouillé », dit-il, « les autres Eglises, j'ai « reçu d'elles ma subsistance » (II Cor. XI, 8), et, quand il m'était permis de manger sans rien faire, ce n'est pas là ce que j'ai recherché ; mais j'ai mieux aimé mourir de faim que d'être un sujet de scandale. Voilà pourquoi il dit : « Par tous les moyens, je plais à tous ». Soit qu'il faille faire une chose contraire aux lois, soit qu'il faille entreprendre une œuvre laborieuse, une œuvre périlleuse, je supporte tout, pour l'utilité des autres. Et c'est ainsi que, supérieur à tous par la perfection de sa vie exemplaire, il était assujéti à tous par la condescendance de sa charité.

C'est qu'il n'est pas de vertu parfaite, si l'on ne recherche pas l'utilité d'autrui ; et c'est ce qui résulte de l'histoire de celui qui reporta le talent intact, et fut livré au supplice, parce qu'il ne l'avait pas fait fructifier. Eh bien toi, mon frère, supposé même que tu t'abstiennes de nourriture, que tu couches par terre, que tu manges de la cendre, que tu ne cesses de gémir, si tu es inutile au prochain, tu n'as rien fait. C'était là, en effet, autrefois, la première préoccupation des hommes grands et généreux. Considérez attentivement leur vie, et vous verrez, de la manière la plus évidente, qu'aucun d'eux ne considérait son intérêt propre, que chacun d'eux, au contraire, ne voyait que l'intérêt du prochain : ce qui a rehaussé leur gloire. Moïse a fait un grand nombre de grandes choses, de miracles et de prodiges ; mais rien ne l'a rendu si grand que cette bienheureuse parole qu'il adressa au Seigneur, en lui disant : « Si vous voulez leur pardonner « cette faute, accordez-leur le pardon ; si vous « ne le faites pas, effacez-moi aussi du livre « que vous avez écrit ». (Exode, XXXII, 32.) Tel était aussi David, et voilà pourquoi il disait : « C'est moi qui ai péché, c'est moi qui « suis coupable, qu'ont fait ceux-ci, qui ne « sont que des brebis ? Que votre main se « tourne contre moi, et contre la maison de « mon père ». (II Rois, XXIV, 17.) C'est ainsi qu'Abraham ne recherchait pas son utilité propre, mais l'utilité du grand nombre. Aussi s'exposait-il au danger, et il adressait à Dieu des prières pour ceux qui ne lui étaient rien. Et voilà comment ces grands hommes se sont illustrés ; voyez, au contraire, quel tort se sont fait ceux qui ne recherchaient que leur utilité personnelle. Le neveu d'Abraham, après avoir entendu de lui ces paroles : « Si vous allez à « la gauche, je prendrai la droite » (Gen. XIII, 9), ne considéra, ne rechercha que son utilité, et il ne trouva pas son intérêt. La région où il se rendit, devint tout entière la proie des flammes ; au contraire, le pays d'Abraham demeura hors d'atteinte. Jonas, à son tour, pour n'avoir pas cherché l'intérêt du grand nombre, mais son utilité particulière, vint en danger de mort ; la ville subsista ; quant à lui, à la merci des flots, il y fut englouti. Et maintenant, quand Jonas rechercha l'utilité du grand nombre, il trouva en même temps son propre intérêt. C'est ainsi que Jacob, qui ne recherchait pas dans ses troupeaux un profit particulier, acquit de grandes richesses ; et Joseph, pour avoir recherché l'intérêt de ses frères, trouva aussi son intérêt propre. En effet, Joseph, envoyé par son père, ne dit pas : Qu'est-ce que cela signifie ? Ne savez-vous pas

qu'à cause de la vision que j'ai eue, et de mes songes, ils ont voulu me déchirer ; qu'à cause de mes songes, ils m'ont accusé ; que l'affection que vous avez pour moi est pour eux un crime qu'ils veulent me faire expier ? Que ne feront-ils pas, s'ils me tiennent entre leurs mains ? Joseph ne dit rien de pareil, ne pensa rien de tel ; il préféra ses frères à toutes choses. Aussi fut-il, par la suite, comblé de toute espèce de biens, qui rendirent son nom illustre et glorieux. C'est ainsi que Moïse (car rien n'empêche de faire mention de lui une seconde fois, rien n'empêche que nous considérions comment il a dédaigné ses intérêts et cherché le bien des autres) ; il était dans le palais du roi ; il préféra l'opprobre de son peuple aux richesses de l'Egypte ; il renonça à tous les biens qu'il avait à sa disposition ; il aima mieux partager les maux des Hébreux ; et, loin d'être réduit lui-même en servitude, au contraire, il affranchit ses frères. Voilà de grandes choses, et dignes des anges.

4. Mais la vertu de Paul atteint un bien plus haut degré d'excellence. En effet, tous les autres ont abandonné leurs biens pour partager les maux du prochain ; mais Paul a fait beaucoup plus : il ne lui a pas suffi de partager les malheurs d'autrui, mais il a voulu se réduire lui-même à l'état le plus misérable, pour donner aux autres la félicité. Et ce n'est pas la même chose, quand on est dans les délices, de répudier les délices pour partager l'affliction des autres, ou de choisir les tourments, l'affliction, uniquement pour procurer à d'autres une vie tranquille et honorée. En effet, dans le premier exemple, quoique ce soit une belle œuvre, d'échanger le bien qu'on a, contre des maux qu'on subit en vue du prochain, il y a toutefois une certaine consolation à trouver des compagnons de son infortune ; mais vouloir souffrir seul pour que d'autres jouissent de la félicité, c'est le propre d'une âme singulièrement généreuse, et c'est le caractère de Paul.

Mais ce n'est pas seulement par cette noblesse de sentiments, c'est par un autre caractère de sublime vertu, qu'il surpasse encore, de beaucoup, tous ceux que nous avons nommés. Abraham, et tous les autres, n'ont affronté que les périls de la vie présente ; tous ces personnages n'ont bravé qu'une fois notre mort. Eh bien, Paul demandait à déchoir de la gloire à venir, pour assurer le salut des autres. Je puis encore vous dire un troisième trait de l'excellence supérieure de Paul. Quel est-il ? Quelques-uns de ces personnages s'intéressaient sans doute à ceux qui avaient voulu les perdre eux-mêmes ; toutefois, ils ne s'intéressaient qu'à des hommes confiés à leur autorité. Et il y avait, en cela même, pour eux, un intérêt comme celui que porterait un père à un fils, dépravé sans doute, à un fils criminel, qui, après tout, n'en serait pas moins son fils. Eh bien, Paul voulait être anathème, pour qui ? pour ceux qui ne lui avaient pas été confiés. En effet, il avait été envoyé aux gentils. Avez-vous bien compris cette grandeur d'âme, cette hauteur de pensée qui s'élève au-dessus du ciel même ?

Imitez-le ; si vous ne pouvez pas l'imiter, imitez au moins ceux dont les figures ont brillé dans l'Ancien Testament. Vous trouverez votre utilité, en veillant à l'utilité du prochain. Ainsi, quand vous vous sentirez peu de zèle pour l'intérêt d'un frère, pensez que vous n'avez pas d'autre moyen de vous sauver vous-mêmes, et, par intérêt pour vous au moins, veillez sur votre frère, et sur ce qui le touche. Ces paroles suffisent pour nous persuader que nous n'avons pas d'autre moyen d'assurer nos intérêts propres. Voulez-vous des exemples ordinaires pour confirmer cette vérité ? Je suppose quelque part une maison qui brûle ; des gens du voisinage, ne considérant que leur intérêt, ne se mettent pas en mesure contre le danger ; ils ferment les portes, ils restent chez eux parce qu'ils ont peur qu'on n'entre et qu'on ne les vole. Quel ne sera pas leur châtiment ? Le feu, s'avançant, grandissant toujours, brûlera tout ce qu'ils ont chez eux, et, pour n'avoir pas voulu prendre à cœur l'utilité du prochain, ils perdront même ce qu'ils possèdent. Dieu, en effet, a voulu ne faire de tous les hommes qu'un faisceau, et voilà pourquoi il a disposé toutes choses de telle sorte que l'intérêt de chacun se trouve nécessairement lié à l'intérêt du prochain. Et c'est ainsi que le monde forme un tout si bien agencé. Voilà pourquoi, si, dans un navire, au moment de la tempête, le pilote, négligeant l'intérêt du grand nombre, ne cherche que sa propre utilité, il s'engloutit et lui-même, et les autres bien vite avec lui. Et prenez toutes les conditions de la vie, une à une ; que chaque profession ne recherche que son intérêt propre, c'en est fait de la vie générale, et c'en est fait de la

profession qui ne regarde que soi. Voilà pourquoi l'agriculteur ne sème pas seulement la quantité de froment qui lui suffirait à lui ; s'il s'en avisait, il ne serait pas long à se perdre, et les autres avec lui. L'agriculteur recherche l'intérêt du grand nombre. Et ce n'est pas seulement pour se défendre des périls, que le soldat tient bon dans la mêlée, c'est aussi pour garantir la sûreté des villes ; et le marchand ne transporte pas seulement les marchandises nécessaires à lui seul, mais ce qu'il en faut pour le grand nombre. Je sais bien maintenant ce qu'on m'objectera. Ce n'est pas dans mon intérêt, c'est dans son intérêt propre que chacun fait ses affaires. Le désir de l'argent, le désir de la gloire, le besoin de se défendre, expliquent seuls toutes ces actions. En cherchant mon intérêt, c'est le sien que chacun cherche. Je ne dis pas autre chose, et, depuis longtemps, j'attendais ces paroles ; tout ce discours, je l'ai fait uniquement pour vous montrer ceci : Votre prochain ne trouve son utilité, qu'en considérant la vôtre, comme les hommes ne chercheraient pas l'utilité du prochain s'ils ne sentaient pas cette nécessité qui les y conduit. Dieu a ainsi enchaîné tous les hommes d'une manière qui ne permet de trouver l'intérêt propre, qu'en suivant la route où se trouvent les intérêts d'autrui. C'est là, à n'en pas douter, la condition de l'homme ; il est fait pour travailler à l'intérêt du prochain.

Mais ce n'est pas cette considération de l'intérêt propre, c'est la considération du bon plaisir de Dieu qui doit opérer la persuasion. Nul, en effet, ne peut être sauvé qu'à cette condition. Vous aurez beau pratiquer la plus haute sagesse, mépriser toutes les choses périssables, vous n'aurez rien gagné auprès de Dieu. Qui le prouve ? Les paroles que le bienheureux Paul a fait entendre : « Quand j'aurais « distribué tout mon bien pour nourrir les « pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour « être brûlé, si je n'ai point la charité, tout « cela ne me sert de rien », dit-il. (I Cor. XIII, 3.) Voyez-vous tout ce que Paul exige de nous ? Remarquez : celui qui distribue des aliments, ne cherche pourtant pas ici son intérêt, mais l'intérêt du prochain ; toutefois, cela ne suffit pas, dit-il ; il veut la générosité, la plénitude de la sympathie. Si Dieu nous a fait ce précepte, c'est pour nous lier par la charité. Eh bien, si telle est l'exigence de Paul, et si nous n'accordons pas même beaucoup moins, quelle pourra être notre excuse ? Mais comment donc, me direz-vous, Dieu a-t-il pu dire à Loth, par ses anges : « Ne pensez « qu'à sauver promptement votre âme ? » (Gen. XIX, 22.) Dites-moi en quelle circonstance, et pourquoi ? C'est quand le châtiment s'infligeait ; c'est quand la correction n'était plus possible ; c'est quand les coupables étaient condamnés comme atteints d'un mal incurable, lorsque vieillards et jeunes gens se précipitaient dans les mêmes amours ; quand il n'y avait plus enfin qu'à les brûler tous ensemble ; c'est dans ce jour terrible où la foudre allait tomber. Ces paroles d'ailleurs n'ont rien de commun avec la vertu et le vice ; il s'agit d'un fléau envoyé de Dieu. Que fallait-il faire, je vous le demande ? S'asseoir ? subir le supplice, et, sans aucune utilité pour les autres, brûler avec eux ? C'eût été le comble de la démence. Et moi, je ne vous dis pas qu'il faille de nécessité absolue, sans réflexion, inutilement, subir le supplice, quand ce n'est pas la volonté de Dieu ; mais quand un homme est en proie au vice, dans ce cas, je vous le dis, jetez-vous dans le danger pour le corriger et le redresser ; et cela, si vous voulez, dans l'intérêt du prochain ; et si ce n'est pas pour cette raison, que ce soit au moins pour le profit qui vous en reviendra. La première de ces deux raisons est de beaucoup la meilleure ; mais, si vous ne pouvez pas atteindre à cette hauteur, agissez au moins en pensant à vous, et que personne ne cherche son intérêt propre, s'il veut être sûr de le trouver. Et concevons bien tous que ni le renoncement aux richesses, ni le martyre, ni quoi que ce soit, ne nous peut protéger, si nous n'avons pas la perfection de la charité. Gardons-la donc avant toutes les autres vertus, afin d'obtenir, par elle, et les biens présents et tous ceux qui nous sont promis, et puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVI.

JE VOUS LOUE, MES FRÈRES, DE CE QUE VOUS VOUS SOUVENEZ DE MOI EN TOUTES CHOSES, ET QUE VOUS GARDEZ LES TRADITIONS ET LES RÈGLES QUE JE VOUS AI DONNÉES. (CHAP. XI, VERSET 2, JUSQU'AU VERSET 17.)

ANALYSE.

1 et 2. De l'enseignement oral de Paul, et de ses rapports avec les fidèles.
3. Le Christ est la tête et le chef de l'homme. — Dissertation sur la valeur des expressions humaines appliquées à Dieu.
4 et 5. Pourquoi les hommes doivent prier, la tête découverte ; les femmes doivent toujours avoir la tête enveloppée d'un voile. — Développements divers.
6-8. Ne nous occupons pas des devoirs des autres, quand c'est à nous qu'on reproche l'oubli des devoirs. — De la complaisance que les époux se doivent mutuellement. — Généreuse colère contre les misérables qui ne craignent pas de battre une femme. — Détail d'une grâce touchante, le soir où un père, séparant sa fille de toute la famille, la confie à son époux.

1. Après avoir dit sur les offrandes consacrées aux idoles tout ce qu'il lui convenait d'exposer, n'ayant plus rien à ajouter à l'ensemble complet de ses réflexions, il passe à un autre sujet, qui renferme bien aussi une accusation, mais non aussi grave. Je vous ai déjà dit, et maintenant je vous répète encore, que l'apôtre ne formule pas tout de suite et sans interruption les reproches de la plus grande sévérité. Il les dispose dans un ordre convenable; il intercale au milieu de sa lettre des choses plus agréables, pour adoucir ce qu'aurait d'insupportable pour les auditeurs un discours tout composé de sévères réprimandes. Voilà pourquoi il réserve pour la fin le sujet de la résurrection, sur lequel il doit déployer le plus de véhémence. En attendant il s'arrête à quelque chose de moins grave : « Je vous loue, mes frères, de ce que vous « vous souvenez de moi, en toutes choses ». Quand le péché est constant, il attaque vivement, il menace ; quand il y a doute, ce n'est qu'après avoir fait la preuve qu'il gronde; ce qui est avoué, il l'étale ; ce qui est contesté, il l'établit. Par exemple, au sujet de la fornication, le doute n'était pas possible ; il n'y avait donc pas lieu à montrer que c'était un péché; que fait l'apôtre alors? Il étale l'énormité de la faute, et il use d'un développement par comparaison. Quant à l'habitude de juger le prochain, c'était un péché, mais non d'une gravité aussi grande, voilà pourquoi il introduit dans son discours des réflexions et des preuves à ce sujet. Maintenant, pour les offrandes consacrées aux idoles, il y avait doute, mais le péché était grand; voilà pourquoi il montre que c'est un péché, et ce point il le développe. Et en agissant ainsi, non-seulement il détourne les fidèles des péchés qui leur sont reprochés, mais il conduit les âmes à des fins contraires. En effet, il ne se contente pas de dire qu'il ne faut pas commettre de fornication, il ajoute que l'on doit montrer une grande sainteté. De là, ces paroles : « Glorifiez « Dieu dans votre corps et dans votre esprit ». (I Cor. VI, 20.) Et ailleurs, quand il dit qu'il ne faut pas être sage de la sagesse extérieure, il ne se contente pas de cette réflexion, il ajoute qu'il faut devenir fou ; et quand il donne le conseil de ne pas plaider devant les juges païens, le conseil de ne commettre aucune injustice, il va plus loin, il défend tout procès, et il ne recommande pas seulement de ne jamais commettre l'injustice, mais il conseille de s'y résigner; et, dans ses réflexions sur les offrandes consacrées aux idoles, il n'ordonne pas seulement de s'abstenir de ce qui est défendu, mais, de plus, de ce qui est per-

mis, ce qui vaut mieux que d'être un sujet de scandale. Nous ne devons pas éviter seulement de scandaliser nos frères, mais de scandaliser les gentils et les Juifs. « Ne donnez pas « occasion de scandale, ni aux Juifs, ni aux « gentils, ni à l'Eglise de Dieu ».

Eh bien donc, après avoir achevé toutes ces réflexions, il passe à une accusation d'un autre genre; de quoi s'agissait-il? Des femmes découvertes, la tête nue, priaient et prophétisaient. Il faut que vous sachiez qu'alors les femmes prophétisaient. Les hommes laissaient pousser leur chevelure, comme étant versés dans la philosophie; et ils se couvraient la tête en priant et en prophétisant. Ces deux pratiques étaient d'origine païenne. Il faut croire que l'apôtre avait fait, de vive voix, aux fidèles, sur tous ces points des exhortations, que les uns s'y étaient conformés, que les autres ne l'avaient pas écouté; voilà pourquoi il les reprend dans sa lettre, et, comme un sage médecin, recommence à les traiter pour les guérir enfin. Qu'il les eût déjà avertis, en séjournant parmi eux, c'est ce qui résulte des premières paroles que nous venons de lire; car pourquoi, n'ayant rien dit nulle part, à ce sujet, dans sa lettre, et ne s'étant occupé que des reproches à formuler, leur dit-il, sans préambule : « Je vous loue, mes frères, de ce que « vous vous souvenez de moi, en toutes choses, « et que vous gardez les traditions et les règles « que je vous ai données ». Comprenez-vous que les uns l'avaient écouté, ce dont il les loue; que les autres ne l'avaient pas écouté, et, à ce propos, il les redresse par les paroles qu'il ajoute dans la suite : « Si quelqu'un « aime à contester, ce n'est point là notre cou- « tume ». (I Cor. xi, 16.) Je suppose que, les uns se conduisant bien, les autres ne l'écoutant pas, il les eût tous accusés indistinctement; il n'aurait fait alors qu'enhardir les uns, autoriser la mollesse des autres. Que fait-il au contraire? Les uns, il les loue, il les approuve; les autres, il les réprimande; il encourage ainsi ceux qui font bien, et il fait honte à ceux qui se conduisent mal. La réprimande suffit d'elle-même pour frapper; mais, quand elle est accompagnée d'une comparaison avec ceux qui se sont bien conduits, auxquels on adresse des éloges, l'aiguillon de la réprimande est plus pénétrant. Ici, ce n'est pas par la réprimande, mais par les compliments que l'apôtre débute, par de grands compliments, en disant : « Je vous loue de ce « que vous vous souvenez de moi, en toutes « choses ».

C'est l'ordinaire de Paul de répondre, même à de petites actions bien faites, par de grandes louanges. Ce n'est pas flatterie, loin de nous cette pensée; pourrait-on dire cela de Paul, qui ne désirait ni argent, ni gloire, ni rien de pareil, qui faisait toutes choses en vue du salut de ses frères? Voilà donc pourquoi il loue avec tant de complaisance, en disant : « Je vous loue de ce que vous vous souvenez « de moi, en toutes choses ». Que signifie : « En toutes choses? » Il ne parlait que de la chevelure, qu'il ne fallait pas laisser croître, et de la tête qui ne devait pas être couverte. C'est, comme je vous l'ai dit, qu'il prodigue les éloges, afin d'encourager. Voilà pourquoi il dit : « De ce que vous vous souvenez de moi, « en toutes choses, et que vous gardez les tra- « ditions et les règles que je vous ai données ». D'où il résulte qu'il leur communiquait autrement que par écrit beaucoup de préceptes; c'est ce qu'il indique ailleurs, dans un grand nombre de passages. Mais alors il se contentait de communiquer les préceptes, tandis que, maintenant, il fait plus, il en explique la raison; par là il raffermissait ceux qui l'écoutaient, et il rabattait l'orgueil des contradicteurs. Ensuite, il ne dit pas : Vous avez obéi, d'autres n'ont pas obéi; mais, sans marquer aucun soupçon, il le fait assez entendre, par son enseignement même, dans ce qu'il ajoute, en ces termes : « Mais je désire que vous sa- « chiez que Jésus-Christ est le chef et la tête « de tout homme, que l'homme est le chef de « la femme, et que Dieu est le chef de Jésus- « Christ ». Voilà donc le précepte expliqué dans sa cause. Et cette cause il la donne pour rendre les faibles plus appliqués. Celui qui est fidèle, est fort et il n'a pas besoin de raisonnements, d'explications; pour obéir aux préceptes il lui suffit de les recevoir. Au contraire, celui qui est faible a besoin d'en savoir les raisons, il se rappelle alors avec plus de plaisir ce qu'on lui a dit, il est plus ardent à la pratique.

2. Voilà pourquoi l'apôtre attend, pour donner les raisons du précepte, que le précepte ait été violé. Quelles sont donc ces raisons? « Jésus-Christ est le chef et la tête de tout « homme ». Comment donc? même du gentil? Nullement; car c'est parce que nous sommes

le corps de Jésus-Christ, une partie de ses membres, que Jésus-Christ est notre tête. Quant à ceux qui ne sont pas dans le corps, qui ne sont pas réputés des membres, il ne peut pas être leur tête. Aussi, lorsque l'apôtre dit : « De tout », il faut sous-entendre, fidèle. Voyez-vous comme, en toutes circonstances, il prend d'en-haut ses inspirations pour faire rentrer en soi-même l'auditeur. Quand il parlait et de la charité, et de l'humilité, et de l'aumône, c'est d'en-haut qu'il tirait ses exemples. « L'homme est le chef de la femme, « et Dieu est le chef de Jésus-Christ ». C'est ici que les hérétiques nous attaquent, s'imaginant qu'il résulte de ces paroles que le Fils est moindre que le Père; mais ils ne font que s'attaquer eux-mêmes; car si l'homme est le chef de la femme, si le chef et le corps sont de la même substance, si Dieu est le chef de Jésus-Christ, le Fils est de la même substance que le Père. — Mais, nous répondent-ils, nous ne voulons pas montrer par là qu'il soit d'une autre substance, mais qu'il est commandé par son Père. — Que leur répondrons-nous? Ceci principalement : La modestie de l'expression appliquée au Dieu incarné, n'a rien qui rabaisse sa divinité, l'incarnation admettant cette expression. — D'ailleurs, parlez, soutenez votre dire. — Eh bien, nous répond-on, l'homme commande à la femme, c'est de la même manière que le Père commande au Christ. Le Christ commande à l'homme, et c'est de la même manière que le Père commande au Fils : car, dit l'apôtre, « Jésus-Christ est le « chef et la tête de tout homme ». Qui jamais admettra ces pensées? En effet, si la supériorité du Christ sur nous est la mesure de la supériorité du Père sur le Fils, comprenez-vous jusqu'à quel infime degré vous le rabaissez?

Il ne faut donc pas établir une similitude parfaite entre Dieu et nous, quelle que soit la similitude des expressions : il faut reconnaître, à Dieu, une excellence propre, toute l'excellence qui appartient à la nature de Dieu. Sinon, les absurdités se dérouleront en foule. Réfléchissez : Dieu est le chef du Christ, le Christ est le chef de l'homme, l'homme est le chef de la femme. Eh bien, prenons, dans tous les cas, le mot chef, en lui donnant la même valeur; voilà que le Fils sera au-dessous du Père, juste autant que nous sommes au-dessous du Fils. Mais ce n'est pas tout : la femme, à son tour, sera au-dessous de nous, juste autant que nous sommes au-dessous du Verbe divin; et ce qu'est le Fils à l'égard du Père, nous le serons à l'égard du Fils; et la femme le sera à l'égard de l'homme. Qui l'admettra? Appliqué au Christ relativement à l'homme, le mot chef a une autre valeur qu'appliqué à l'homme par rapport à la femme; donc aussi il a encore une autre valeur appliqué au Père par rapport au Fils. Et comment, me dira-t-on, déterminerons-nous la différence? Par l'objet même que l'apôtre a en vue. En effet, si Paul eût voulu dire autorité et sujétion, comme vous le prétendez, il n'aurait pas parlé de la femme, il aurait proposé, comme exemple, l'esclave et le maître. Car si la femme nous est soumise, elle reste toujours femme, elle reste libre, elle reste notre égale en honneur. Et le Fils aussi obéit à son Père, mais il reste le Fils de Dieu, il reste Dieu. De même que le Fils a plus d'obéissance pour son Père, que les hommes n'en ont pour ceux qu'ils ont engendrés, de même, en lui, la liberté est plus grande. Et en effet, si les devoirs du Fils envers le Père sont plus impérieux pour lui, plus conformes à sa nature, que chez les hommes, ainsi en est-il des devoirs du Père envers le Fils. Car si nous admirons le Fils obéissant jusqu'à mourir, et jusqu'à mourir sur la croix, si nous disons qu'il y a là un merveilleux mystère, c'est un mystère également merveilleux que le Père ait engendré un tel Fils, non pas un esclave de ses ordres, mais un Fils libre, obéissant, partageant ses conseils; car le conseiller n'est pas un esclave. Et maintenant ce mot de conseiller ne veut pas dire que le Père ait besoin d'un conseiller, mais que le Fils est en honneur l'égal de son Père.

Il ne faut donc pas étendre trop loin cette comparaison tirée de l'homme et la femme. Chez nous ce n'est pas sans raison que la femme est soumise à l'homme; car l'égalité d'honneur engendre la lutte; cette sujétion, d'ailleurs, a une autre cause, la séduction de la première femme. La femme ne fut pas, aussitôt après sa création, assujétie à l'homme; et, quand Dieu l'amena à son mari, elle n'entendit ni Dieu, ni son mari, lui parler de dépendance; Adam lui dit seulement qu'elle était « l'os de ses os et la chair de sa chair » (Gen. II, 23); de commandement, ou de sujétion, il ne lui dit rien. Mais quand elle eut fait

un mauvais usage de son pouvoir, quand celle qui devait aider l'homme, l'eut fait tomber dans un piége, quand tout fut perdu par sa faute, c'est alors qu'elle entendit ce juste arrêt: « Tu dépendras de ton mari ». (Gen. III, 16.) Car comme il était vraisemblable que ce péché allait introduire la guerre au milieu des hommes (c'eût été, pour rétablir la paix, une considération peu importante que ce fait que la femme était sortie de lui; au contraire, cette circonstance même ne pouvait qu'exaspérer son mari, puisque celle qui était sortie de lui, n'avait pas même épargné celui dont elle était le membre); Dieu, comprenant la malice du démon, éleva, par cette seule parole, comme un rempart où elle devait se briser; par cette sentence et aussi par la concupiscence naturelle, il prévint la haine qui n'aurait pas manqué de naître et détruisit, comme un mur de séparation, le ressentiment produit par la première faute. Mais maintenant, dans l'être divin, dans la substance incorruptible, il n'est pas permis de rien soupçonner de pareil; ainsi quand on use d'une comparaison, gardez-vous de l'étendre outre mesure, autrement il en résulterait de graves inconvénients. L'apôtre disait, au commencement de sa lettre: « Car « tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ, et « Jésus-Christ est à Dieu ». (I Cor. III, 22, 23.)

3. Qu'est-ce que cela veut dire: Tout est à nous, et nous sommes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu? Y a-t-il en tout cela une similitude parfaite? Nullement; les plus insensés mêmes comprennent la différence; cependant c'est du même terme que l'on se sert pour parler de Dieu, de Jésus-Christ et de nous. Et ailleurs, après avoir dit que l'homme est le chef de la femme, il ajoute: « Comme « le Christ est le chef et le Sauveur de l'Eglise, « et son défenseur, ainsi le mari doit l'être « pour son épouse ». (Eph. V, 23, 24.) Eh bien donc, trouverons-nous là une similitude parfaite, aussi bien que dans tout ce qu'il écrit encore aux Ephésiens à ce sujet? Loin de nous cette pensée. En effet, cela ne se peut pas; on se sert des mêmes mots en parlant de Dieu et des hommes, mais ils doivent être entendus autrement dans un cas que dans l'autre. Et maintenant, n'allons pas, au rebours, chercher partout la diversité, car alors il faudrait dire que toutes ces comparaisons auraient été admises au hasard, et sans réflexion, puisque nous n'en retirerions aucun fruit. Donc, de même qu'il ne faut pas voir la similitude partout, de même il ne faut pas la rejeter partout. J'éclaircis ma pensée, je prends un exemple pour essayer de la faire comprendre. On dit que Jésus-Christ est la tête de l'Eglise; si je n'attache aucune idée humaine à cette parole, à quoi sert-elle? Et maintenant si, au contraire, j'y attache toutes les idées humaines, voilà une série interminable d'absurdités, car la tête est sujette aux mêmes affections que le corps. Donc que faut-il négliger? que faut-il prendre? Il faut négliger les conséquences que je viens d'énoncer, il faut prendre l'idée d'union parfaite, l'idée de cause et de premier principe; il faut même entendre ceci d'une manière plus sublime et plus relevée en Dieu qu'en nous, d'une manière qui soit conforme à la nature divine; car l'union est plus sûre, le principe plus auguste.

Vous avez encore entendu le mot Fils. Eh bien! ici encore, il ne faut ni tout prendre ni tout rejeter; il faut prendre ce qui convient à Dieu, savoir, que le Fils est consubstantiel au Père et qu'il est de lui; pour ce qui serait déplacé, ce qui n'appartient qu'à l'infirmité humaine, laissez-le à la terre. Autre exemple encore: Dieu a été appelé lumière; eh bien! prendrons-nous toutes les idées qui se rapportent à notre lumière? Nullement, car notre lumière est circonscrite par les ténèbres et par l'espace; une force étrangère la met en mouvement, et la recouvre d'ombre; nulle de ces idées n'est permise au sujet de l'essence divine. Mais maintenant ce n'est pas une raison pour tout rejeter; sachons, au contraire, recueillir, de cet exemple, ce qu'il a d'utile; l'illumination qui nous inonde et qui vient de Dieu; notre affranchissement des ténèbres. Toutes ces paroles que je viens de dire, sont à l'adresse des hérétiques; mais il faut, dès à présent, traiter à fond le texte qui nous occupe.

Peut-être ici soulèvera-t-on la question de savoir quel mal c'était aux femmes de se découvrir la tête, aux hommes de se la couvrir; écoutez les raisons, et comprenez-les. L'homme et la femme ont reçu un grand nombre de caractères différents: l'un, ceux du commandement; l'autre, ceux de la sujétion. Une de ces marques, c'est que la femme ait la tête couverte, que l'homme ait la tête nue; donc, si tels sont leurs signes, ils pèchent tous les deux contre l'ordre, contre le précepte divin; ils franchissent les limites qui leur ont été

fixées; l'un s'abaisse à la faiblesse de la femme; l'autre usurpe la dignité du mari. En effet, il ne leur est pas permis de changer de vêtement; la femme n'a pas le droit de porter la chlamyde; l'homme ne doit pas prendre le bandeau ni le voile. « Une femme ne prendra « point un habit d'homme, et un homme ne « prendra point un habit de femme ». (Deut. XXII, 5.) A bien plus forte raison, les caractères de la tête doivent-ils être conservés; car les formes différentes sont d'institution humaine, quoique Dieu, plus tard, les ait confirmées. C'est une loi naturelle qui ordonne d'avoir ou de n'avoir pas la tête couverte. Il est bien entendu que quand je parle de nature, je parle de Dieu; car c'est lui qui a fait la nature. Eh bien, voyez quels grands maux résultent de ce que vous bouleversez la nature; et ne me dites pas que le péché est petit; il est grand en soi, car c'est la désobéissance. Serait-il petit en soi, il deviendrait grand, parce qu'il y a là un symbole de choses importantes. Que ce soit un grand symbole, c'est ce qui résulte du bel ordre qui se manifeste, par là, au milieu des hommes: d'une part, le commandement, de l'autre la sujétion, marqués dans le costume qui convient à chaque état. La transgression, ici, confond tout, répudie les dons de Dieu, foule aux pieds l'honneur qui vient d'en-haut; et ce n'est pas l'homme seulement qui est coupable, mais la femme aussi; car, assurément, son plus grand honneur, c'est de se tenir au rang qui lui est propre; sa honte, c'est de s'en écarter. Aussi, à propos de l'un et de l'autre: « Tout homme « qui prie, ou qui prophétise », dit l'apôtre, « ayant quelque chose sur la tête, déshonore « sa tête: mais toute femme qui prie, ou qui « prophétise, n'ayant point la tête couverte « d'un voile, déshonore sa tête (4) ». Il y avait en effet, comme je l'ai dit, et des hommes et des femmes qui prophétisaient; des femmes ayant reçu le don de prophétie, comme les filles de Philippe, et d'autres encore, soit avant soit après elles, dont parlait le prophète Joel. « Vos fils prophétiseront, et vos filles ver- « ront des visions ». (Joel, II, 28.) L'apôtre ne veut pas que l'homme ait toujours la tête découverte, mais seulement quand il prie. « Tout « homme », dit-il, « qui prie, ou qui prophé- « tise, ayant quelque chose sur la tête, désho- « nore sa tête ». Quant à la femme, il veut qu'elle ait toujours la tête couverte. Aussi, après avoir dit: « Toute femme qui prie, ou « qui prophétise, n'ayant point la tête cou- « verte, déshonore sa tête », il ne s'arrête pas là, mais il ajoute: « Car c'est comme si elle « était rasée ». S'il est toujours honteux, pour une femme, d'avoir la tête rasée, il est évident que c'est une honte pour elle que d'avoir toujours la tête découverte.

4. Et l'apôtre ne s'est pas contenté de ces paroles, mais il ajoute encore: « La femme « doit porter sur sa tête, à cause des anges, la « marque de la puissance que l'homme a sur « elle (10) ». Il montre ainsi que ce n'est pas seulement dans le temps de la prière, mais toujours, que la femme doit être voilée. En ce qui concerne l'homme, ce n'est pas du voile qu'il s'occupe, mais de la chevelure; il ne veut pas qu'il ait la tête couverte, mais cette défense ne regarde que le temps de la prière. Quant à la longue chevelure, elle lui est toujours défendue. Aussi, après avoir dit de la femme: « Si une femme ne se voile point la « tête, elle devrait donc avoir aussi les che- « veux coupés »; il dit, en parlant de l'homme: « S'il porte de longs cheveux, il se désho- « nore »; il ne dit pas: S'il se couvre la tête, mais: « S'il porte de longs cheveux ». Voilà pourquoi il dit en commençant: « Tout « homme qui prie, ou qui prophétise, ayant « quelque chose sur la tête »; il ne dit pas: Ayant la tête couverte, mais: « Ayant quelque « chose sur la tête », montrant que, fût-il la tête nue, dans le moment de la prière, s'il a une chevelure trop longue, c'est comme s'il avait la tête couverte. « Car la chevelure », dit-il, « a été donnée à la femme comme un « voile; si une femme ne se voile point la « tête, elle devrait donc avoir aussi les che- « veux coupés. Mais s'il est honteux à une « femme d'avoir les cheveux coupés, ou d'être « rasée, qu'elle se voile la tête ». D'abord, il demande seulement qu'elle n'ait pas la tête nue; il va plus loin ensuite, et lui fait entendre qu'elle ne doit jamais l'avoir nue, par ces paroles: « C'est comme si elle était rasée »; elle doit se tenir toujours couverte et avec le plus grand soin. Il ne veut pas seulement qu'elle soit voilée, mais tout à fait voilée, enveloppée de toutes parts. Après avoir montré tout ce qu'il y a d'indécent dans une tête découverte, il fait honte à la femme, il lui inflige cette réprimande si vive: « Si une « femme ne se voile point la tête, elle de-

« vrait donc avoir aussi les cheveux coupés ».

Si vous rejetez le voile, dit l'apôtre, que Dieu vous a donné, rejetez donc aussi le voile de la nature. On objectera : comment serait-ce une honte pour la femme de s'élever à la gloire de l'homme? Nous répondrons, nous, qu'elle ne s'élève pas, qu'elle tombe, qu'elle se dégrade de ses propres honneurs ; car outre-passer ses limites, les lois reçues de Dieu, les transgresser, ce n'est pas ajouter à ses prérogatives, c'est les diminuer. De même que celui qui désire le bien d'autrui, et qui emporte ce qui ne lui appartient pas, ne devient pas plus riche, mais s'appauvrit, et perd ce qu'il possédait, ce qui est arrivé à propos du paradis, de même la femme ne conquiert pas la prérogative de l'homme, elle perd l'honneur de la femme ; et son infamie ne résulte pas, pour elle, seulement de cette conduite, mais encore de sa convoitise. Aussi, quand l'apôtre a bien rappelé ce que tout le monde regarde comme une honte, quand il a dit : « S'il est « honteux à une femme d'avoir les cheveux « coupés ou d'être rasée », il exprime sa pensée à lui par ces mots : « Qu'elle se voile la « tête ». Il ne dit pas : Qu'elle laisse croître sa chevelure, mais : « Qu'elle se voile ». Ces deux préceptes, il les fonde sur une seule et même loi ; il les confirme l'un par l'autre, et par ce qui est généralement établi, et par les contraires. Le voile et la chevelure pour lui, c'est tout un ; et, de même, c'est la même chose pour la femme, d'être rasée et d'avoir la tête nue. « Car c'est », dit-il, « comme si elle « était rasée ». On objectera : comment est-ce la même chose d'avoir, pour se couvrir, ce que la nature donne, et d'être rasée, de ne l'avoir pas? Nous répondrons : que, par le fait de sa volonté, la femme a abandonné même le voile naturel par cela même qu'elle a la tête nue ; si elle a encore des cheveux, elle les doit à la nature et non à sa volonté ; c'est pourquoi la femme rasée a la tête nue ; et l'autre, également. Dieu a permis à la nature de couvrir la tête de la femme, afin que la femme instruite par la nature se couvrît d'un voile.

L'apôtre rend ensuite raison de ses ordonnances comme s'adressant à des hommes libres. Cette explication, quelle est-elle? « L'homme « ne doit point se couvrir la tête, parce qu'il est « l'image et la gloire de Dieu (7) ». Encore une autre raison : ce n'est pas seulement parce qu'il a pour chef le Christ, qu'il ne doit pas se couvrir la tête ; c'est aussi parce qu'il commande à la femme. Un prince qui s'approche d'un souverain, doit avoir le signe de sa principauté ; aucun prince n'oserait paraître sans ceinture, sans manteau, devant celui qui porte le diadème. Gardez-vous, à votre tour, de négliger le signe de votre principauté, qui consiste à avoir la tête découverte, lorsque vous priez Dieu ; vous vous feriez affront à vous-mêmes, et à celui qui vous a conféré votre honneur. On peut en dire autant de la femme ; car c'est, pour elle aussi, une honte, de ne pas avoir les signes de sa sujétion. « Au « lieu que la femme est la gloire de l'homme ». L'autorité de l'homme est fondée en nature. Après ces raisonnements, ces explications, il en propose encore d'autres ; il vous fait remonter aux premiers jours de la création ; « car l'homme n'a point été tiré de la femme, « mais la femme a été tirée de l'homme (8) ». Or, si l'extraction est un sujet de gloire pour l'être dont on est tiré, la gloire est encore augmentée si l'être est l'image de celui de qui il est tiré ; « car l'homme n'a point été créé « pour la femme, mais la femme, pour « l'homme (9) ». Voilà la seconde raison de l'excellence de l'homme sur la femme, disons mieux, la troisième et la quatrième raison. Première raison : le Christ est notre chef, et nous sommes le chef de la femme ; seconde raison : nous sommes la gloire de Dieu, et la femme est notre gloire ; troisième raison : ce n'est pas nous qui sommes tirés de la femme, mais c'est elle qui est tirée de nous ; quatrième raison : ce n'est pas nous qui sommes faits pour elle, mais c'est elle qui est faite pour nous. « C'est pourquoi la femme doit porter « sur sa tête, à cause des anges, la marque de « la puissance que l'homme a sur elle (10) ». « C'est pourquoi ». Pour quelle raison, répondez-moi? Pour toutes les raisons qui ont été dites, ou plutôt, ce n'est pas seulement pour toutes ces raisons, mais « à cause des anges » ; si vous ne respectez pas votre mari, ô femme, respectez au moins les anges.

5. Ainsi, ce voile que vous mettez sur votre tête est la marque de la sujétion à une autorité, elle vous force à abaisser vos regards, à conserver la vertu qui vous est propre ; la vertu propre, l'honneur d'un sujet, c'est de rester dans l'obéissance. L'homme n'y est pas contraint, car il est l'image de Dieu même ; la

femme y est obligée, et c'est justice ; comprenez donc, ô hommes, l'excès de votre faute, lorsque vous, qui êtes honorés d'un si grand pouvoir, vous vous avilissez vous-mêmes, en usurpant le costume de la femme ; c'est comme si vous rejetiez de votre tête un diadème, pour prendre, au lieu de ce diadème, un vêtement d'esclave. « Toutefois, ni l'homme « n'est point sans la femme, ni la femme sans « l'homme, en Notre-Seigneur (11) ». Après avoir donné à l'homme une grande supériorité, après avoir dit que la femme a été tirée de lui, pour lui, qu'elle lui a été soumise, il craint d'élever l'homme outre mesure, de trop abaisser la femme ; voyez comme il corrige ses paroles : « Toutefois, ni l'homme n'est « point sans la femme, ni la femme sans « l'homme, en Notre-Seigneur ». Gardez-vous de ne voir que le commencement, de ne considérer que la première formation ; si vous examinez ce qui a suivi, chacun des deux est l'auteur de l'autre ; disons mieux, aucun des deux n'est l'auteur de l'autre ; Dieu seul est l'auteur de tous les êtres ; de là ces paroles : « Ni l'homme n'est point sans la femme, ni la « femme sans l'homme, en Notre-Seigneur. « Car, comme la femme a été tirée de l'homme, « ainsi l'homme est par le moyen de la femme « (12) ». Il ne dit pas : Est de la femme, tandis qu'il n'a pas craint de dire encore une fois : « La femme a été tirée de l'homme ». Cette prérogative reste entière à l'homme ; à vrai dire, ces œuvres magnifiques ne sont pas de l'homme, mais de Dieu. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Et tout vient de Dieu ».

Donc, si tout vient de Dieu, si c'est lui qui vous donne ces commandements, obéissez sans contredire. « Jugez vous-mêmes, s'il est « bienséant à une femme, de prier Dieu, sans « avoir un voile (13) ». Ici encore, il les fait juges de ses paroles ; c'est ce qu'on a vu, à propos des viandes consacrées aux idoles. Il disait alors : « Soyez juges de ce que je dis » ; et ici : « Jugez vous-mêmes ». Il insinue ici une pensée faite pour inspirer la terreur : c'est que l'insulte remonte jusqu'à Dieu. Toutefois il ne l'exprime pas en ces termes, il ne la dégage pas, il se contente de dire : « S'il est « bienséant à une femme de prier Dieu, sans « avoir un voile. La seule nature ne vous en- « seigne-t-elle pas qu'il serait honteux, à un « homme, de laisser croître sa chevelure, et « qu'il est, au contraire, honorable, à une « femme, de la laisser croître, parce qu'elle « lui a été donnée comme un voile (14, 15) ? » L'apôtre suit ici son habitude ; il tire ses raisonnements, à la portée de tous, des usages les plus ordinaires, et sa vive réprimande déconcerte les auditeurs, en leur révélant ce que la vie commune aurait dû leur apprendre ; tout ce qu'il leur dit, des barbares mêmes le savent. Remarquez la vivacité de toutes ses expressions : « Tout homme qui prie en « s'enveloppant la tête, déshonore sa tête » ; et encore : « S'il est honteux, à une femme, « d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, « qu'elle se voile la tête tout à fait » ; et encore, dans le même passage : « Si l'homme « laisse croître sa chevelure, il se déshonore ; « si la femme laisse croître sa chevelure, elle « s'honore, parce qu'elle lui a été donnée « comme un voile ».

Eh bien, dira-t-on, si sa chevelure lui a été donnée comme un voile, à quoi bon y ajouter un autre voile ? c'est que la femme ne doit pas confesser sa dépendance uniquement par des signes naturels, elle la doit reconnaître aussi par sa volonté. Tu dois porter un voile que la nature tout d'abord t'a imposé ; joins-y donc l'œuvre de ta volonté, si tu ne veux pas avoir l'air de renvoyer les lois de la nature ; ce serait le comble de l'impudence de prendre à partie, non-seulement nous, mais la nature. Aussi Dieu adressait-il ce reproche au peuple Juif : « Tu as égorgé tes fils et tes « filles ; c'est là le comble de toutes tes abo- « minations ». (Ezéch. xvi, 21.) Et Paul, dans son épître aux Romains, réprimandant les abominables, aggrave ses accusations en disant qu'ils ne se sont pas seulement révoltés contre la loi de Dieu, mais contre la nature : « Ils ont « changé l'usage qui est selon la nature, en « un autre qui est contre la nature ». (Rom. i, 26.) L'apôtre use ici du même moyen, il montre qu'il ne révèle ici rien d'inconnu, que les païens ne connaissent que trop ces nouveautés qui sont des révoltes contre la nature. C'est le même genre de preuves qu'employait le Christ, en disant : « Faites donc aux hommes « tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent » (Matth. vii, 12) ; il montrait par là qu'il n'enseignait rien d'étrange. « Si, après cela, quel- « qu'un aime à contester, ce n'est pas là notre « coutume, ni celle de l'Eglise de Dieu (16) ». C'est aimer les contestations que de résister à ses paroles, ce n'est pas faire preuve de rai-

son : outre la petite réprimande qu'il leur fait ainsi, considérons qu'il les rappelle efficacement à eux-mêmes, et ces paroles ajoutent de la gravité à son discours. Ce n'est pas là, dit-il, notre coutume, nous n'aimons pas à disputer, à quereller, à contredire. Et il ne s'arrête pas là : à ces mots : « Ce n'est pas là notre cou- « tume », il ajoute encore : « Ni celle de l'E- « glise de Dieu », montrant par là que ces contradicteurs sont les adversaires opiniâtres du monde entier; mais quelles qu'aient été les contestations des Corinthiens, aujourd'hui le monde entier a reçu cette loi et l'a conservée : telle est la puissance du Crucifié.

6. Mais j'ai peur que, tout en conservant la modestie extérieure, certaines femmes ne se laissent aller à des actions honteuses, et ne se découvrent d'une autre manière. Aussi, Paul, écrivant à Timothée, ne s'est pas contenté de ces paroles, il ajoute : « Que les femmes prient, « étant vêtues comme l'honnêteté le demande, « et non avec des cheveux frisés, ni des orne- « ments d'or ». (I Tim. II, 9.) C'est qu'en effet, s'il ne faut pas avoir la tête nue, s'il convient de montrer partout le signe de la sujétion, c'est surtout par les œuvres qu'il faut faire voir ce signe; c'est ainsi qu'à n'en pas douter les femmes des premiers âges appelaient leurs maris leurs maîtres et leur cédaient l'autorité. C'est qu'aussi, me répondra-t-on, ils aimaient leurs femmes; je le sais bien, je ne l'ignore pas. Mais lorsque nous vous avertissons de vos devoirs, vous n'avez pas besoin de considérer les devoirs des autres. Quand nous exhortons les enfants, et que nous leur disons d'obéir à leurs parents, attendu qu'il est écrit : « Hono- « rez votre père et votre mère », ils nous répondent : dites-nous donc aussi ce qui vient après : « Et vous, pères, n'irritez point vos en- « fants ». (Eph. VI, 4.) Et quand nous disons aux esclaves, qu'il est écrit qu'ils doivent obéir à leurs maîtres, et ne pas se contenter de les servir en leur présence (Col. III, 32); les esclaves, à leur tour, exigent de nous la suite du texte, en nous disant de faire des recommandations à leurs maîtres; car, nous disent-ils, Paul a prescrit aux maîtres de se relâcher de leurs menaces.

N'agissons pas de cette manière, ne recherchons pas les préceptes donnés aux autres, lorsque c'est nous qui sommes accusés. Vous aurez beau prendre un coaccusé, vous n'en serez pas, pour cela, moins coupables. Ne considérez qu'une chose, comment vous saurez vous purger des accusations dirigées contre vous. Adam rejetait la faute sur la femme, et celle-ci, à son tour, sur le serpent. Mais ce moyen n'a en rien servi à les absoudre. Laissons donc là toutes ces raisons; mais applique-toi, de tout ton cœur, ô femme, à rendre à ton mari ce que tu lui dois. Aussi bien, quand je m'adresse à ton mari, quand je lui dis de te chérir, de prendre soin de toi, je ne lui permets pas de me produire la loi qui concerne la femme, mais j'exige de lui la pratique de la loi qui le concerne. Par conséquent ménage toute ton activité pour les devoirs qui te regardent, et sois complaisante pour ton mari. Si c'est en vue de Dieu que tu veux plaire à ton mari, tu ne me rappelleras pas ses devoirs à lui, ce sont les devoirs à toi imposés par le législateur, que tu dois surtout pratiquer avec le plus grand soin. Ce qui prouve en effet le mieux l'obéissance à la loi de Dieu, c'est, quelles que soient les contrariétés qu'on éprouve, de ne jamais la transgresser. Aimer qui vous aime, ce n'est pas là une grande vertu; mais servir celui qui vous hait, voilà ce qui mérite toutes les couronnes. Eh bien, fais ce raisonnement en toi-même, ô femme, si tu supportes un mari incommode, tu recevras une splendide couronne; si au contraire ton mari est doux et bon, quelle récompense Dieu te donnera-t-il? Et ce que j'en dis, ce n'est pas pour conseiller aux maris de devenir des êtres hargneux, mais je voudrais persuader aux femmes de supporter même les maris hargneux. Et en effet, que chacun s'applique à bien faire ce qui le regarde, le prochain tout de suite en fera autant. Par exemple : une femme est bien disposée à supporter un mari difficile, un mari ne fait pas affront à une femme importune, alors c'est la parfaite sérénité; c'est un port sans agitation; c'est ainsi que vivaient les anciens. Chacun faisait son devoir, sans exiger que le prochain fît le sien.

Abraham prit avec soi le fils de son frère, sa femme n'y trouva rien à redire; il ordonna à sa femme de faire un long voyage; elle n'y contredit en rien, elle le suivit. Ce n'est pas tout : après tant de fatigues, et de labeurs, et de sueurs, quand il fut devenu riche, il fit la plus belle part à Loth, et Sara, non-seulement ne se fâcha pas, mais ne souffla pas le mot; elle ne dit rien de ce que crient sur tous

les tons, tant de femmes d'aujourd'hui, lorsque les moins bien partagés, dans des affaires de ce genre, ce sont leurs maris à elles, surtout quand elles les voient ainsi traités par des inférieurs, elles leur font des reproches, elles les appellent des niais, des stupides, des sans cœur, des traîtres, des lourdaux. Sara ne dit rien, ne pensa rien de pareil, elle approuva tout ce qu'il avait fait. Et, ce qui est plus généreux encore, après que Loth eût été mis en mesure de choisir dans le partage, et qu'il eût donné à son oncle la plus petite part, et que ce même Loth courût un grand danger, à cette nouvelle, le patriarche arma tous les siens et s'apprêta à marcher contre toute l'armée des Perses, n'ayant avec lui que les gens de sa maison. Eh bien! alors elle ne le retint pas, elle ne lui dit pas, ce qu'elle aurait pu lui dire : où allez-vous? Vous courez aux précipices; vous allez affronter de si grands dangers pour un homme qui vous a fait outrage, qui vous a ravi tous vos biens? Vous allez verser votre sang? Si vous ne pensez pas à vous-même, pensez à moi du moins, qui ai abandonné ma maison, ma patrie, mes amis, mes parents; qui vous ai suivi dans un si long voyage. Ayez pitié de moi, ne me jetez pas dans le veuvage, dans tous les malheurs dont le veuvage est accompagné. Elle ne dit rien de pareil; elle ne pensa rien de pareil, elle souffrit tout en silence. Et, plus tard, lorsqu'elle demeure stérile, elle ne montre aucun des sentiments que font paraître les femmes en ces circonstances; elle ne pousse pas de lamentations. Il pleure, lui, non pas en présence de son épouse, mais en présence de Dieu, et, voyez, comme l'époux et l'épouse font chacun leur devoir. Abraham ne méprise pas Sara, parce qu'elle est stérile, il ne lui fait, pour cette raison, aucun reproche : celle-ci, de son côté, s'ingénie à consoler Abraham de cette privation, par le moyen de sa servante. Dans ces temps anciens, ces choses-là n'étaient pas défendues, comme elles le sont aujourd'hui. Aujourd'hui, en effet, il n'est pas permis aux femmes de pousser jusque-là la complaisance pour leurs maris, et ceux-ci ne doivent pas au su ou à l'insu de leurs femmes, recourir à de pareils commerces, si grande que soit leur douleur de n'avoir pas d'enfants. Car ils entendraient, à leur tour, ces paroles : « Leur ver ne mourra « point, leur feu ne s'éteindra point ». (Marc, IX, 45.) En effet, ces choses-là, aujourd'hui, ne sont plus permises; mais alors la défense n'existait pas. Et voilà pourquoi son épouse lui donna ce conseil; et il lui obéit, et il ne fit rien pour le plaisir. Mais voyez donc, me dira-t-on, comment sur l'ordre de Sara il chassa la servante. C'est justement ce que je veux vous montrer : en toutes choses, il lui obéissait, et elle, à lui.

7. D'ailleurs, ne faites pas seulement attention à ce renvoi, ô femmes, mais considérez donc, puisque vous en parlez, quels outrages la servante faisait à sa maîtresse, avec quelle insolence elle s'élevait contre elle, et que peut-il y avoir de plus insupportable, pour une femme libre et honnête? Il ne faut pas que la femme attende la vertu de son mari, pour faire paraître la sienne; il n'y aurait rien de grand dans cette conduite. Le mari ne doit pas non plus attendre la sagesse de sa femme pour montrer qu'il est sage; il n'y aurait rien de raisonnable dans cette conduite, mais chacun d'eux, comme je l'ai dit, doit faire ce qui le regarde. Si, en effet, vous devez, aux étrangers qui vous frappent la joue droite, présenter la joue gauche, à bien plus forte raison convient-il qu'une femme supporte la brutalité de son mari. Je ne dis pas, pour cela, que les maris doivent battre leurs femmes, c'est là la dernière ignominie, non pour celle qui est frappée, mais pour celui qui la frappe. Mais si, par hasard, ô femme, tu as en partage un époux de ce genre, résigne-toi, dans la pensée de la récompense qui t'est réservée, et de l'estime qui t'accompagne en cette vie. Et maintenant, ô mari, voici ce que je vous dis : Il ne doit jamais y avoir pour vous de faute qui vous force à frapper votre épouse. Et que dis-je, votre épouse? Frapper une servante, lever la main sur elle, cela n'est pas supportable, de la part d'un homme libre. Si c'est une grande honte pour un homme que de frapper une servante, à bien plus forte raison, de lever la main sur une femme libre. C'est ce que l'on peut voir dans les législateurs du monde : la femme qui a souffert un pareil traitement, n'est pas forcée d'habiter avec celui qui la frappe, qui est indigne de partager son sort. Et, en effet, c'est de la dernière iniquité que de faire subir à la compagne de sa vie, qui depuis longtemps vous sert dans les nécessités de l'existence, l'infâme traitement des esclaves.

Aussi je dirai qu'un tel homme, si toutefois le nom d'homme lui convient, s'il ne faut pas

l'appeler une bête sauvage, ressemble au meurtrier d'un père ou d'une mère; car si la loi nous dit d'abandonner, pour notre femme, et notre père et notre mère, sans faire injure à nos parents, mais en accomplissant la loi divine, tellement chère à ses parents mêmes, que ceux qu'on abandonne, consentent à être abandonnés, trouvent dans cet abandon l'accomplissement de leur vif désir; qui ne voit que c'est être en démence que de faire affront à la femme, pour qui Dieu nous a ordonné d'abandonner nos parents? En démence, est-ce assez dire? Qui pourrait supporter ce déshonneur et cette ignominie? Quel discours pourrait l'exprimer? Ce sont des hurlements, des gémissements qui retentissent dans les carrefours; et c'est un concours de tout le peuple, dans la maison de l'homme qui se conduit d'une manière si honteuse; et voisins et passants s'y précipitent, comme si une bête féroce abîmait tout, détruisait tout dans l'intérieur. Mieux vaudrait pour ce furieux d'être englouti dans (les entrailles de) la terre, que de se représenter ensuite en public. Mais la femme est acariâtre, dira-t-on; mais réfléchissez donc que c'est une femme, quelque chose de fragile, et que vous êtes un homme. Et si vous avez été établi pour être son chef, si vous êtes, comme sa tête, c'est afin de supporter la faiblesse de celle qui vous doit l'obéissance; faites donc en sorte que votre empire soit glorieux, et, pour qu'il soit glorieux, il ne faut pas que vous déshonoriez celle à qui vous commandez. Et de même que le roi a d'autant plus de gloire qu'il revêt de plus de gloire celui qui commande sous lui; si, au contraire, il déshonore, s'il flétrit l'homme puissant, il diminue également sa propre gloire de souverain; de même vous, en déshonorant celle qui commande après vous, vous portez une atteinte non légère à l'honneur de votre principauté. Donc, pénétrés de toutes ces vérités, conduisez-vous avec tempérance, et joignez à ces pensées le souvenir de ce beau soir où le père vous a fait venir, vous a confié sa fille comme un dépôt, la séparant de tout le reste, et de sa mère, et de lui-même et de toute la famille, pour vous la remettre à vous seul, quand votre main a touché sa main; pensez qu'après Dieu, c'est elle qui vous a donné des enfants, qui vous a rendu père; soyez donc, par ces raisons, plein de douceur pour elle.

8. Une fois que la terre a reçu les semences, ne voyez-vous pas la culture variée dont l'embellissent les gens de la campagne, quelque difficultés que cette terre leur oppose, quelle que soit son aridité, quoiqu'elle produise de mauvaises plantes, quoiqu'elle soit dans une position à être inondée par les pluies? Faites de même : impossible autrement de récolter les fruits ni d'avoir la tranquillité. Une femme, c'est un port; c'est le remède souverain qui procure la joie. Abritez-le donc, votre port, contre les vents, contre les flots, et vous aurez la paix en revenant du dehors; si, au contraire, vous y versez les troubles et l'agitation, vous ne faites que vous préparer un lugubre naufrage. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi; faites ce que je vous dis : s'il arrive quelque chose de fâcheux, dans la maison, par la faute de votre femme, consolez-la, n'augmentez pas les chagrins. Car eussiez-vous tout perdu, rien de plus triste que de n'avoir pas une femme qui vive en paix avec vous : et quoi que vous ayez à lui reprocher, rien de plus affligeant que de disputer avec elle. Donc, pour toutes ces raisons, conservez l'amour pour elle comme votre bien le plus précieux. Si nous devons nous supporter mutuellement, à bien plus forte raison, faut-il supporter une épouse; si elle est pauvre, ne lui reprochez pas sa pauvreté; si elle a peu d'esprit, ne l'insultez pas; faites mieux, gouvernez-la; c'est votre membre, et vous n'êtes tous deux qu'une seule et même chair. Mais c'est une femme bavarde, et adonnée au vin, et qui se met en colère. Eh bien, soyez triste, mais pas d'emportement; il faut prier Dieu, avertir cette femme, la redresser par vos conseils, et tout faire pour extirper ses vices. Mais la battre, mais la meurtrir, ce n'est pas soigner sa maladie; la brutalité se corrige par la douceur, non par une autre brutalité. Considérez aussi la récompense que Dieu vous réserve. Quand vous pourriez l'exterminer, cette femme, n'en faites rien, craignez Dieu, supportez tant et tant de défauts, redoutez la loi qui défend de chasser une femme; quel que soit le mal qui la travaille, c'est une ineffable récompense que vous recevrez, et, avant ces récompenses, vous y gagnerez les biens les plus enviables ici-bas, vous l'aurez rendue plus soumise, et vous serez devenu plus clément pour elle.

On rapporte d'un philosophe païen qu'il avait une méchante femme, et bavarde, et adonnée au vin; on lui demandait comment

il pouvait y tenir : c'est une école, répondait-il, une palestre de philosophie, que j'ai à la maison. Je n'en serai que plus doux avec les personnes du dehors, disait-il, vu l'exercice quotidien qu'elle me fait faire. Vous poussez de grands cris ? Eh bien, moi, je pousse un grand gémissement, à voir que des païens sont plus sages que nous, que nous qui avons l'ordre d'imiter les anges, je me trompe, qui avons l'ordre de rivaliser avec Dieu même pour la douceur et la bonté. Donc ce sage, dit-on, pour cette raison, ne chassa pas cette méchante femme ; quelques-uns même prétendent que ce fut pour cette raison qu'il l'épousa. Quant à moi, vu le grand nombre d'hommes peu susceptibles de raison, je vous conseille de tout faire d'abord, de ne rien négliger pour que les femmes que vous prendrez, soient bien assorties et remplies de toute espèce de vertu : mais s'il vous arrivait de vous tromper, d'introduire une méchante femme, une femme insupportable dans votre maison, je dis qu'alors vous devriez au moins imiter ce sage, et sans maltraiter cette femme, tâcher de la corriger de ses imperfections. Le marchand fait un traité avec son associé, prend toutes ses précautions, pour assurer le bon accord, avant de lancer son vaisseau à la mer, et il ne se préoccupe d'aucune autre affaire. Eh bien, nous aussi, prenons toutes nos précautions pour que l'associé de notre vie se tienne en paix avec nous pendant toute la durée de la traversée. Voilà comment nous serons sûrs d'avoir, pour tout le reste, la tranquillité ; voilà comment nous traverserons en toute sécurité la mer de la vie présente. Ce qu'il faut préférer à tous les biens, maisons, esclaves, trésors, domaines, fonctions politiques. Regardons comme le bien le plus précieux, que celle qui demeure avec nous, dans la même habitation que nous, ne soit pas en désaccord, en dispute avec nous. Si nous possédons ce bien, tous les autres couleront sur nous d'eux-mêmes, et nous jouirons de l'abondance des biens spirituels, douce récompense de notre concorde sous le même joug ; nous ferons comme il faut tout ce qu'il convient de faire, et nous obtiendrons les biens qui nous sont réservés : puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, et maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVII.

MAIS JE NE PUIS VOUS LOUER EN CE QUE JE VAIS VOUS DIRE, A SAVOIR : QUE VOUS VOUS CONDUISEZ DE TELLE SORTE, DANS VOS ASSEMBLÉES, QU'ELLES VOUS NUISENT, AU LIEU DE VOUS SERVIR. (CHAP. XI, VERS. 17, JUSQU'AU VERS. 27.)

ANALYSE.

1 et 2. Des repas en commun ; ancien usage ; désordres qui en altéraient l'esprit ; reproches de Paul.
3. Réflexions sur la manière dont l'Apôtre exerce la réprimande.
4. De l'institution de la cène.
5. Admirable invective contre ceux qui s'approchent de la table sainte sans préparation, et contre ceux qui courent de la table sainte aux orgies.

1. Il faut d'abord dire la cause du reproche qu'il leur adresse en ce moment ; la suite du discours se comprendra mieux. Quelle est donc la cause de ce reproche ? Les trois mille qui avaient, au commencement, accepté la foi, mangeaient en commun, possédaient tout en commun ; cette communauté subsistait aux temps où écrivait l'apôtre, mais la vie n'était

plus aussi exemplaire, c'était comme un faible courant de la communauté des anciens jours, qui était descendu sur les chrétiens d'alors. Comme les uns étaient pauvres, les autres riches, tous ne mettaient plus en commun leurs biens ; mais seulement à certains jours on faisait table commune par convenance ; l'assemblée des fidèles avait lieu, on célébrait en commun les saints mystères, et ensuite on se réunissait pour le repas en commun ; les riches apportaient de quoi manger ; les pauvres et ceux qui n'avaient rien, étaient invités par les riches, et tous mangeaient ensemble. Plus tard, cet usage se perdit encore. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient divisés ; parce que tels disaient appartenir à ceux-ci ; tels autres, à ceux-là : moi, je suis à un tel, et moi à un tel. C'est contre cet abus que l'apôtre s'élève au commencement de sa lettre : « J'ai été averti, « mes frères, par ceux de la maison de Chloé, « qu'il y a des contestations parmi vous. Ce « que je veux dire, c'est que chacun de vous « prend parti, en disant : Moi, je suis à Paul ; « moi, je suis à Apollon ; moi, je suis à Cé- « phas ». (I Cor. I, 11, 12.) Ce n'est pas qu'il y en eût qui prétendissent être à Paul, car il ne l'aurait pas souffert, mais il veut en finir avec ce désordre, et il écrit son nom pour montrer que, dans le cas où l'on s'attacherait à lui, en s'arrachant au corps commun des fidèles, ce serait une faute grossière, une infraction monstrueuse à la loi : que si, même avec Paul, c'était une infraction à la loi, à bien plus forte raison, avec ceux qui ne le valaient pas. Donc l'ancienne coutume ayant péri, cet usage si beau, si conforme à l'utilité (c'était une raison d'affection, une consolation pour les pauvres, une sanctification pour les riches, une occasion de montrer la plus haute sagesse, une leçon d'humilité), l'apôtre qui voyait que de si précieux avantages étaient perdus, se sert avec raison de paroles mordantes : « Mais je « ne puis vous louer en ce que je vais vous « dire ».

Dans les reproches qui précèdent, attendu qu'un grand nombre de fidèles ne les méritaient pas, il débute autrement : « Je vous loue « de ce que vous vous souvenez de moi en « toutes choses » ; ici, au contraire : « Mais je « ne puis vous louer en ce que je vais vous « dire ». Aussi n'exprime-t-il pas ce reproche aussitôt après la réprimande contre ceux qui mangeaient des viandes consacrées aux idoles ; comme son langage devait être sévère, l'apôtre intercale ses réflexions sur la chevelure, pour rompre la suite des accusations véhémentes, pour que son discours ne paraisse pas trop violent. Il revient ensuite à la réprimande forte et vive, et il dit : « Mais je ne puis vous « louer en ce que je vais vous dire ». Qu'est-ce donc ? c'est ce dont je vais vous parler. Que signifie ce : « Je ne puis vous louer en ce que « je vais dire ? » Je ne comprends pas, dit-il, que vous me forciez à vous donner un semblable conseil ; je ne puis vous louer de voir qu'il vous faille une pareille leçon, que vous ayez besoin en cela de mes avertissements. Voyez-vous comme il montre, dès le début, l'inconvenance de ce qui se passe ? En effet, quand le pécheur n'a pas besoin d'avertissement pour éviter le péché, le péché semble indigne de pardon. Et pourquoi ne pouvez-vous pas nous louer ? « Parce que vos assemblées vous « nuisent, au lieu de vous servir », dit-il ; c'est-à-dire, parce que vous n'avancez pas dans la vertu. Quand vous devriez vous améliorer, brûler de plus en plus du désir de faire des progrès, vous avez affaibli un usage autrefois en vigueur, et vous l'avez affaibli à tel point que vous avez besoin de mes exhortations pour retourner à l'ancienne règle. Ensuite, ne voulant pas avoir l'air de parler seulement en faveur des pauvres, il ne se presse pas de discourir sur les tables ; sa réprimande pourrait être méprisée ; il cherche l'expression la plus puissante, la plus propre à inspirer une grande terreur : que dit-il ? « Premièrement, j'ap- « prends que, lorsque vous vous assemblez « dans l'église, il y a des schismes parmi « vous (18) ». Il ne dit pas : J'apprends que vous ne mangez pas en commun, j'apprends que vous mangez en votre particulier, et non pas avec les pauvres ; il dit ce qui devait le plus secouer les esprits ; il prononce le mot de schisme ; le schisme était, en effet, la cause de ce désordre ; et il rappelle encore ce dont il avait parlé au commencement de son épître, et qui lui avait été annoncé par ceux de la maison de Chloé. « Et je le crois en partie ».

2. On aurait pu lui répondre, et si ce sont des menteurs, des calomniateurs ? Il ne dit pas qu'il croit tout, de peur de les jeter dans l'impudence ; il ne dit pas non plus qu'il ne croit rien, de peur d'avoir l'air de leur adresser une réprimande inutile, mais : « Et je le « crois en partie » ; ce qui veut dire, j'en crois

quelque petite chose, afin de les tenir dans l'inquiétude et de leur ménager la rentrée dans le bon chemin. « Car il faut qu'il y ait « même des hérésies, afin qu'on découvre, par « là, ceux d'entre vous qui ont une vertu « éprouvée (19) ». Ce qu'il entend ici par hérésies, ce ne sont pas celles des dogmes, mais celles qui résultent des séparations de ce genre. Dans le cas même où il aurait entendu les hérésies dogmatiques, il n'aurait pas donné prise à ses contradicteurs. Car le Christ dit : « Il est nécessaire que les scandales arri- « vent » (Matth. XVIII, 7) ; parole qui ne porte pas atteinte à la liberté de notre volonté, qui ne suppose pas une contrainte, une violence exercée sur notre esprit, mais annonce par avance un effet de la dépravation des pensées de l'homme ; un effet résultant, non de la prédiction, mais d'une maladie incurable de certains esprits. Ce n'est pas parce que le Christ les a prédites, que les erreurs se sont produites ; mais c'est parce qu'elles devaient se produire, que la prédiction les a annoncées. En effet, si les scandales provenaient de la nécessité, et non de la volonté de ceux qui les font éclater, cette parole n'aurait pas de sens : « Malheur à l'homme par qui le scandale ar- « rive ». (Id.) Mais nous avons déjà développé ces réflexions en leur lieu ; arrivons maintenant à notre sujet. L'apôtre parle des hérésies concernant les tables ; des contestations, des divisions qu'on y voyait ; la suite du texte le montre assez. Il commence par dire : « J'ap- « prends qu'il y a des schismes parmi vous ». Il ne s'arrête pas là, il montre quels sont ces schismes ; il ajoute : « Chacun mange son « souper particulier » ; et ensuite : « N'avez- « vous pas vos maisons pour y boire et pour y « manger ? Ou méprisez-vous l'Eglise de Dieu « (21, 22) ? » Sa pensée est évidente. S'il appelle ces désordres des schismes, n'en soyez pas surpris ; je l'ai déjà dit, il emploie ce mot pour les frapper. S'il se fût agi de schismes dans les dogmes, son langage aurait été bien plus rude.

Entendez-le faire un reproche de ce genre ; quelle véhémence pour confirmer, pour réprimander ! Exemple de confirmation de la vérité : « Quand un ange du ciel vous annonce- « rait un évangile différent de celui que vous « avez reçu, qu'il soit anathème » (Gal. I, 8) ; exemple de réprimande : « Vous qui voulez « être justifiés par la loi, vous êtes déchus de « la grâce ». (Ibid. V, 4.) Et il lui arrive d'appeler chiens les corrupteurs, « voyez les « chiens » (Philipp. III, 2), ou « de dire qu'ils « ont la conscience brûlée de crimes » (I Tim. IV, 2) ; ou encore que ce sont des anges du diable. Mais ici rien de tel, son langage est doux et tempéré. Que dit-il ? « Afin qu'on dé- « couvre, par là, ceux d'entre vous qui ont « une vertu éprouvée » ; afin qu'ils brillent d'un plus vif éclat. Voici ce qu'il veut dire : Ceux qui ne bronchent pas, ceux qui sont fermes, non-seulement ne sont nullement atteints par son discours, mais ses paroles rehaussent leur vertu. En effet, le « afin que » ne marque pas toujours la cause finale, le « pour que », mais souvent aussi la simple réalité, le « de sorte que ». C'est ainsi que le Christ emploie le « afin que : Je suis venu « dans ce monde pour exercer un jugement, « afin que ceux qui ne voient point, voient, et « que ceux qui voient, deviennent aveugles ». (Jean, IX, 39.) C'est ainsi que Paul lui-même, en dissertant sur la loi, écrit : « La loi est « survenue, afin qu'elle donnât lieu à l'abon- « dance du péché ». (Rom. V, 20.) Mais ni la loi n'a été donnée pour augmenter les péchés des Juifs, ni le Christ n'est venu pour que ceux qui voient, devinssent aveugles, c'est plutôt afin que le contraire arrivât ; mais ce que l'on dit, c'est ce qui est arrivé. Eh bien, donnons ici le même sens aux mêmes mots : « Afin qu'on découvre, par là, ceux d'entre « vous qui ont une vertu éprouvée ». Les hérésies en effet ne se sont pas produites afin que l'on découvrît ceux qui avaient une vertu éprouvée ; mais, quand les hérésies sont venues, ce résultat s'est produit. Maintenant ces paroles de l'apôtre, c'est pour consoler les pauvres qui souffraient noblement un tel mépris. Aussi l'apôtre ne dit pas : pour qu'ils acquièrent une vertu éprouvée, mais : « Afin « qu'on découvre, par là, ceux qui ont une « vertu éprouvée ». Il reconnaît que, même auparavant, ils avaient cette vertu, mais ils étaient mêlés dans la foule, et la consolation qu'ils recevaient des riches, ne les rehaussait pas beaucoup. Mais maintenant ces divisions, ces contestations les ont mis en lumière, comme le pilote se révèle dans la tempête. L'apôtre ne dit pas non plus : afin qu'on découvre votre vertu éprouvée, mais : « Afin « qu'on découvre ceux qui ont une vertu « éprouvée », c'est-à-dire ceux d'entre vous

qui se distinguent par là. En les accusant il ne désigne pas les coupables, afin de ne pas les rendre plus effrontés ; il ne les loue pas, afin de ne pas autoriser leur relâchement. Mais il fait entendre des paroles qui permettent le doute, et qui peuvent s'approprier à la conscience de chacun.

Et maintenant ici il ne me semble pas consoler seulement les pauvres, mais, avec eux, ceux qui continuaient à garder la coutume ; car il est vraisemblable que, dans le nombre, il y en avait qui l'observaient encore. De là, cette parole : « Et je le crois en partie ». C'est donc avec raison qu'il regarde comme étant d'une vertu éprouvée ceux qui non-seulement avaient gardé cette coutume avec les autres, mais qui, dans l'isolement, conservaient, sans l'altérer, cette loi si belle. Et ce que fait l'apôtre, c'est pour rendre les uns et les autres plus ardents au bien. Il détermine ensuite le caractère de ce péché. En quoi consiste-t-il ? « Lorsque vous vous assemblez, comme vous « faites », dit l'apôtre, « ce n'est plus manger « la cène du Seigneur ». L'apôtre ne pouvait parler d'une manière qui fût plus propre à les confondre, et à leur faire entendre un avis sous forme de récit. Une assemblée chrétienne, dit-il, a un autre caractère, c'est un effet de la charité, de l'amour fraternel ; sans doute, vous vous réunissez tous dans un seul et même lieu, et vous êtes ensemble ; mais, pour ce qui est de la table, elle n'a plus rien d'une fraternelle assemblée. Et l'apôtre ne dit pas : Quand vous vous réunissez, vous ne mangez pas en commun ; il prend un autre tour, il les châtie d'une expression bien plus terrible, il leur dit : « Ce n'est plus manger la « cène du Seigneur » ; il les transporte au soir même où le Christ a institué les redoutables mystères. C'est pour cela que Paul se sert ici du nom de « cène », pour rappeler la cène célèbre où tous les apôtres étaient assis à la même table. Et certes, il n'y a pas autant de différence entre les riches et les pauvres, qu'il y en avait entre le divin Maître et ses disciples : ici il y avait une distance infinie. Et entre le divin Maître et ses disciples ? Réfléchissez à l'intervalle qu'il y avait entre le divin Maître et le traître ! Et cependant ce traître lui-même était à la même table avec eux, et le Christ ne le chassa pas. Il partagea le sel avec lui, et il l'associa à ses mystères.

3. L'apôtre explique ensuite comment ce n'est plus manger la cène du Seigneur. « Car « chacun y prend d'avance son souper, et le « mange ; et l'un a faim, pendant que l'autre « est ivre (21) ». Voyez-vous comme il leur fait voir leur honte ? Comme il leur fait comprendre qu'ils s'approprient ce qui appartient au Seigneur, qu'ils se déshonorent eux-mêmes en ôtant à leur table, ce qui en constituait la plus haute dignité. Comment, et de quelle manière ? Parce que c'est la cène du Seigneur ; or ce qui appartient au Seigneur doit être commun, les biens du maître n'appartiennent pas, en effet, à tel esclave ou à tel autre ; ils appartiennent, en commun, à tous. Cette expression « du Seigneur », signifie donc, ce qui est commun. Si c'est la chose de ton Seigneur, comme c'est vrai en réalité, tu n'en dois arracher aucune partie, pour te l'attribuer en propre. Ce qui appartient au Seigneur, il faut le servir, en commun, à tous ; car c'est là le caractère de ce qui appartient au Seigneur ; et tu ne veux pas que cela soit regardé comme appartenant au Seigneur, puisque tu ne veux pas que cela soit commun, puisque tu manges à part. Aussi l'apôtre, dit-il : « Car chacun y « prend d'avance son souper ». Et il ne dit pas : Tire sa part, mais : « Prend d'avance », censurant doucement l'impatience de la gourmandise ; sa pensée s'explique par ce qui suit ; après ce qu'il vient de dire, il ajoute : « Et « l'un a faim, tandis que l'autre est ivre » ; double preuve que l'on ne gardait pas la mesure. D'un côté, le manque, de l'autre, l'excès. Et voilà la seconde accusation qu'il leur jette à la face. Première accusation, ils déshonorent leur table ; seconde accusation, ils se remplissent le ventre et s'enivrent ; et cela, ce qui est plus grave, lorsque les pauvres ont faim. Tous devaient prendre leur part du repas commun ; mais il y en avait qui engloutissaient, à eux seuls, tout le repas, et, s'abandonnant à une voracité insatiable, ils tombaient dans l'ivresse. Aussi l'apôtre ne dit-il pas : l'un a faim, l'autre se rassasie ; mais : « L'autre est ivre ». Double sujet de justes reproches ; car l'ivresse, même sans y joindre le mépris des pauvres, est un motif d'accusation ; le mépris des pauvres, sans l'ivresse, suffit encore pour rendre coupable ; mais maintenant, joignez ces deux fautes ensemble, et calculez le degré de la dépravation !

Ensuite, après avoir montré l'excès du désordre, il se livre à toute son indignation, il

s'écrie : « N'avez-vous pas vos maisons pour « y manger et pour y boire, ou méprisez-vous « l'Eglise de Dieu, et voulez-vous faire honte à « ceux qui sont pauvres (22) ? » Voyez-vous comme il passe de l'affront fait aux pauvres à l'insulte envers l'Eglise, pour donner à son discours plus de force encore ? Voilà donc une quatrième accusation ; ce n'est pas le pauvre seulement, c'est aussi l'Eglise qui est outragée. De même que tu fais de la cène du Seigneur ta chose à toi, de même tu t'adjuges le lieu, et tu te sers de l'Eglise comme ta maison à toi. L'église a été faite, non pour diviser ceux qui s'y rassemblent, mais pour unir ensemble ceux qui sont divisés, et c'est ce que signifie ce mot d'assemblée : « Et voulez-vous faire « honte à ceux qui sont pauvres ? » L'apôtre ne dit pas : et vous faites mourir de faim ceux qui sont pauvres ; il prend une expression plus capable d'inspirer de la honte : « Voulez-« vous faire honte ? » comme s'il disait : Voulez-vous faire rougir ? Il montre que ce n'est pas tant la nourriture qui l'occupe, que l'affront infligé aux pauvres. Cinquième accusation : Non-seulement ils méprisent ceux qui ont faim, mais, de plus, ils les font rougir. Et ce discours avait pour but, en même temps, d'honorer les pauvres, et de montrer qu'ils ne souffrent pas autant de la faim que de l'insulte qui leur était faite ; et en même temps, l'apôtre voulait attirer ses auditeurs à la compassion. Donc, après avoir montré tous ces désordres : insulte à la cène, insulte à l'Eglise, mépris des pauvres, il adoucit la violence de sa réprimande, il dit : « Vous en louerai-je ? Non, je ne « vous en loue pas ». On s'étonnera qu'au moment où la réprimande devait avoir le plus d'impétuosité, après tant de désordres qu'il vient de flétrir, l'apôtre prenne justement un ton plus doux, et donne à ceux qui l'écoutent, le temps de respirer. Pourquoi ? C'est que l'accusation avait été développée d'une manière sévère. C'est un excellent médecin, il a fait une incision proportionnée aux blessures ; quand il a fallu pénétrer profondément, il ne s'est pas contenté de couper à la surface ; (vous savez bien comme il a retranché le fornicateur qui demeurait chez ces Corinthiens) ; mais, en même temps, quand il faut de doux remèdes, il n'a pas recours au er. Voilà donc pourquoi il adoucit maintenant son langage ; il s'efforçait d'ailleurs de les rendre plus doux envers les pauvres ; voilà pourquoi il leur adresse des paroles moins vives.

Et ensuite, comme il veut les toucher plus fortement par des raisonnements d'un autre genre, il reprend des pensées plus imposantes : « Car c'est du Seigneur », dit-il, « que j'ai « appris ce que je vous ai aussi enseigné, à « savoir que le Seigneur Jésus, la nuit même « où il devait être livré, prit du pain, et, ayant « rendu grâces, le rompit et dit : Prenez et « mangez ; ceci est mon corps, qui est rompu « pour vous ; faites ceci en mémoire de « moi (23, 24) ». Pourquoi ce rappel des saints mystères ? C'est que c'était un argument décisif, dans le sujet qu'il traite. Le Seigneur ton Dieu, dit-il, a daigné admettre tous les hommes sans exception à cette table d'une sainteté terrible, à cette table si auguste ; et toi, tu regardes les hommes comme indignes de la tienne, d'une table vile et misérable ? Quoique ces pauvres ne reçoivent, dans les biens spirituels, rien de plus que toi, tu les dépouilles des biens sensibles, tu leur prends ce qui ne t'appartient pas ? L'apôtre toutefois ne s'exprime pas ainsi, son discours eût été trop dur ; il l'adoucit en disant : « Que le Seigneur « Jésus, la nuit même où il devait être livré, « prit du pain ». Et pourquoi rappeler la circonstance, cette soirée, cette trahison ? Ce n'est pas sans dessein, sans raison ; il veut les toucher profondément, en leur rappelant le temps. Serait-on de pierre, quand on pense à cette nuit, à cette tristesse du Christ au milieu de ses disciples, à la manière dont il fut livré, dont il fut lié, dont il fut enchaîné, dont il fut jugé, dont il supporta tout ce qui suivit, l'âme s'attendrit plus que la cire, on ne pense plus à la terre, aux pompes, à toutes les images du monde. Voilà pourquoi l'apôtre nous rappelle et l'heure, et la table, et la trahison ; c'est pour nous confondre ; il dit à chacun de nous : Le Seigneur ton Dieu s'est livré lui-même, dans ton intérêt, et tu ne donnes pas à ton frère l'aliment que tu dois partager avec lui, dans ton propre intérêt ?

4. Mais maintenant, pourquoi dit-il que c'est du Seigneur qu'il a appris ; car il n'était pas alors du côté du Christ, il était du nombre des persécuteurs ? c'est pour vous apprendre que cette première cène n'avait rien qui ne se soit trouvé dans celles qui ont suivi. Aujourd'hui encore, c'est le Seigneur qui fait tout, qui se livre à nous, comme au premier soir ; et ce n'est pas seulement pour cette raison que

l'apôtre rappelle cette nuit auguste ; il veut encore nous toucher jusqu'au fond du cœur d'une autre manière ; de même que les paroles dont nous gardons le plus le souvenir, sont celles qui sortent les dernières de la bouche des mourants, et de même que, si leurs héritiers osaient enfreindre leurs ordres, nous leur dirions pour les confondre : pensez que telle a été la dernière parole de votre père ; que, jusqu'au jour où il devait rendre l'âme, voilà les recommandations qu'il a faites ; de même Paul, voulant donner à son discours une gravité redoutable : Souvenez-vous, dit-il, que l'institution de ce mystère est la dernière chose qu'il a faite, que, dans cette nuit même où il devait être immolé pour vous, voilà les préceptes qu'il vous a transmis, et qu'après nous avoir laissé cette cène, il n'y a plus rien ajouté.

L'apôtre raconte ensuite les faits qui se sont passés : « Il prit du pain, et, ayant rendu « grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez, « ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ». Donc, si vous approchez de l'Eucharistie, ne faites rien d'indigne de l'Eucharistie ; ne faites pas honte à votre frère, ne négligez pas celui qui a faim, ne vous enivrez pas, n'outragez pas l'Eglise. Vous vous approchez pour rendre grâces pour les biens que vous avez reçus, sachez donc payer Dieu de retour, et ne vous séparez pas violemment du prochain, car le Christ a fait à tous un partage égal, en disant : « Prenez et mangez » ; il a donné son corps également à tous, et vous, vous ne donnez pas même le pain également à tous. Le Christ a rompu son corps, pour tous, de la même manière, et il a pris un corps pour tous également. — « Il prit de même le calice, « après avoir soupé, en disant : Ce calice est « la nouvelle alliance en mon sang ; toutes les « fois que vous le boirez, faites ceci en mé« moire de moi (25) ». Que dites-vous ? Vous faites la commémoration du Christ, et vous méprisez les pauvres, et vous ne tremblez pas ? Mais, je suppose que, votre fils ou votre frère étant mort, vous en célébriez la mémoire ; votre conscience serait déchirée si vous n'accomplissiez pas les devoirs ordinaires, si vous n'appeliez pas les pauvres. Et vous faites la mémoire de votre Seigneur, sans même partager votre table avec eux ? Et maintenant que signifient ces mots : « Ce calice est la nouvelle « alliance ? » C'est que, dans l'Ancien Testament, il y avait un calice, on faisait des libations avec le sang des animaux qu'on sacrifiait ; on recevait le sang dans un vase et l'on faisait les libations. Le Christ, substituant au sang des animaux son propre sang, prévient le trouble dans les pensées de ceux qui l'écoutent, en rappelant l'ancien sacrifice.

L'apôtre, après avoir parlé de cette cène mémorable, rapproche les mystères actuels des mystères qui furent célébrés alors, afin que les fidèles éprouvent les mêmes sentiments que s'ils assistaient à la cène de cette soirée célèbre, et qu'ils se figurent être assis à la table de Jésus-Christ, et recevoir de sa propre main ces saints mystères : « Car toutes les fois que « vous mangerez ce pain, et que vous boirez « ce calice, vous annoncerez la mort du Sei« gneur, jusqu'à ce qu'il vienne (26) ». Car, de même que le Christ disait, en donnant le pain et le calice : « Faites ceci en mémoire de « moi », nous découvrant la cause du mystère ; et, entre autres choses, nous montrant que rien que cette cause suffisait pour fonder notre piété ; car la pensée de ce que votre Seigneur a souffert pour vous, augmentera votre sagesse ; de même Paul, de son côté, vous dit : Toutes les fois que vous mangerez, vous annoncerez sa mort. Voilà en effet ce qui constitue cette cène. Ensuite, pour montrer qu'elle se perpétuera jusqu'à la consommation des siècles, il dit : « Jusqu'à ce qu'il vienne. « C'est pourquoi, quiconque mangera ce pain « ou boira le calice du Seigneur indignement, « sera coupable du corps et du sang du Sei« gneur (27) ». Pourquoi ? Parce qu'il a répandu ce sang divin par un meurtre, non par un sacrifice. De même que ceux qui autrefois le percèrent de leurs coups, ne le percèrent pas pour boire son sang, mais seulement pour le répandre ; ainsi fait celui qui en approche d'une manière indigne, et il n'en retire aucun fruit. Voyez-vous comme l'apôtre a rendu son discours terrible ; comme il frappe sur les coupables ; comme il leur montre qu'en buvant ce sang avec les dispositions qu'ils apportent, ils sont indignes de prendre leur part des mystères ? Et comment ne serait-ce pas une indignité de mépriser celui qui a faim, d'ajouter à ce mépris la confusion dont on l'accable ? Si le refus de donner aux pauvres est une raison qui vous fait déchoir du royaume des cieux, alors même qu'on aurait le mérite de la virginité ; bien plus, si l'on perd cette royauté, parce que l'on ne donne pas

largement; car vous savez bien que ces vierges avaient de l'huile, mais elles n'en avaient pas en abondance; considérez l'excès du malheur qui résulte de si grands désordres.

5. Quels désordres? direz-vous. — Quoi, mon frère, en doutez-vous? Voilà la table à laquelle vous avez été admis; vous devriez montrer une douceur parfaite, égaler les anges, et vous êtes devenu un monstre de cruauté. Vous avez goûté le sang du Seigneur, et, dans ces circonstances, vous ne reconnaissez pas votre frère? Eh! quel pardon pouvez-vous mériter? Je suppose qu'auparavant vous ne le connaissiez pas; du moment que vous vous êtes approché de cette table, vous deviez le reconnaître, tandis que vous faites tout le contraire. Cette table même, vous la déshonorez; celui qui a été jugé digne de s'y asseoir avec vous, vous ne le jugez pas digne, vous, de partager votre nourriture. N'avez-vous pas appris le traitement subi par l'homme qui exigeait ses cent deniers? Avez-vous oublié comment il a rendu inutile le présent qui lui avait été fait? Ne savez-vous plus qui vous étiez, et ce que vous êtes devenu? Avez-vous oublié que vous-même vous étiez plus pauvre que ce pauvre d'argent, vous qui étiez dans l'indigence des bonnes œuvres, riche de tant et tant de péchés? Eh bien! en dépit de tout, Dieu vous a affranchi entièrement de ces péchés, il vous a jugé digne de cette table auguste, et vous-même, après cela, vous ne vous êtes pas attendri? Que pouvez-vous espérer encore, que d'être livré aux bourreaux? Ces paroles, nous les entendrons tous, tous tant que nous sommes, qui nous approchons avec les pauvres de cette table sainte. Sortis de ce sacré banquet, nous ne paraissons pas avoir eu même un regard pour eux; nous sommes ivres, et nous passons sans voir ceux qui ont faim. C'est ce qu'il reprochait alors aux Corinthiens. Et quand donc, me direz-vous, arrivent ces désordres? Toujours, et surtout dans les fêtes, où ils devraient le moins se montrer. Car alors, vite après la communion, c'est l'ivresse et le mépris des pauvres. Et quand vous avez reçu le sang sacré, quand c'est l'heure du jeûne et de la tempérance, c'est alors que vous vous livrez au vin et aux excès de la gourmandise. S'il vous arrive, dans un repas, de manger d'un mets délicat, vous avez bien soin de n'en pas perdre le goût, en mangeant d'un mets grossier. Mais, quand vous avez reçu la nourriture spirituelle, vous vous livrez aux délices de Satan.

Considérez ce que firent les apôtres, au sortir de la cène sacrée. Ne s'appliquèrent-ils pas à la prière, au chant des hymnes, aux saintes veilles, aux longs enseignements d'une doctrine pleine de sagesse? car c'était l'heure où le Sauveur leur exposait sa merveilleuse doctrine, leur communiquait ses admirables préceptes, après le départ de Judas, quand ce traître s'en alla avertir ceux qui devaient le traîner à la croix. Ne savez-vous pas comment ces trois mille hommes qui avaient été admis à la communion persévéraient dans la prière, dans la méditation de la doctrine, au lieu de se livrer à l'ivresse et à la gourmandise? Pour toi, avant la table sainte, tu jeûnes, pour paraître, tant bien que mal, digne de la communion; mais, au sortir de la table, quand tu devrais être plus tempérant encore, tu perds tout. Certes, ce n'est pas la même chose de jeûner avant et de jeûner après. La tempérance convient dans ces deux moments, mais surtout après que tu as reçu l'époux. Tu jeûnais avant, pour être digne de le recevoir; il faut jeûner après, pour ne pas paraître indigne de l'avoir reçu. Par exemple! Il faut que je jeûne après l'avoir reçu? Je ne dis pas cela, ni ne vous en fais une obligation. Sans doute ce serait un bien, mais je ne vous fais pas violence; seulement je vous exhorte à ne pas vous gorger de délices, au-delà de toute mesure. S'il ne convient jamais de rechercher les délices de la vie, ce que Paul a déclaré par ces paroles : « Car pour celle qui vit dans les « délices, quoique vivante, elle est morte » (I Tim. v, 6); à bien plus forte raison, les délices, dans cette circonstance, c'est la mort. Si c'est la mort, pour une femme, à bien plus forte raison, pour un homme; si, dans toute autre circonstance, c'est votre perte, à bien plus forte raison, après la participation aux mystères. Comment? tu as reçu le pain de vie, tu fais ce qui donne la mort, et tu ne frissonnes pas? Ignores-tu quels maux innombrables produit la vie passée dans les délices? le rire intempestif, les paroles désordonnées, les bouffonneries mortelles à l'âme, le bavardage funeste, et tout ce que l'on n'ose même pas rappeler? Et cela, tu le fais après avoir joui de la table du Christ, le jour même où tu as été jugé digne de toucher, de ta langue, ses chairs sacrées? Ah! qui que tu sois, ne

recommence pas; purifie ta droite, ta langue, tes lèvres qui ont servi d'entrée au Christ, venant vers toi.

Assis à la table des sens, reporte ta pensée à cette table auguste, à la cène du Seigneur, à la veille passée par ses disciples dans cette nuit si sainte. Je me trompe, à vrai dire, c'est l'heure présente qui est la nuit. Veillons donc avec le Seigneur; frappons-nous la poitrine avec les disciples; c'est le temps des prières et non de l'ivresse; c'est le temps, toujours, et surtout pendant les fêtes; car si des fêtes sont instituées, ce n'est pas pour mener une conduite honteuse, ce n'est pas pour accumuler les péchés, mais, au contraire, pour effacer ceux que nous avons commis. Et je sais bien que mon discours est inutile, mais je n'en continuerai pas moins mon discours. Vous ne l'écouterez pas tous, mais vous ne serez pas tous à le repousser. Et quand vous seriez tous à le repousser, eh bien, ma récompense n'en sera que plus belle, et, pour vous, le jugement plus à craindre. Ce n'est pourtant pas afin de rendre le jugement plus redoutable pour vous que je tiens à continuer mon discours; peut-être, oui, peut-être, à force d'insister, je toucherai le but. Voilà pourquoi je vous conjure de ne pas attirer, sur nous, notre jugement, notre condamnation. Nourrissons le Christ, donnons-lui à boire, donnons-lui des vêtements. Voilà ce qui est digne de cette table auguste. Avez-vous entendu les hymnes sacrées? Avez-vous vu les noces spirituelles? Avez-vous été reçus à la table royale? Avez-vous été remplis de l'Esprit-Saint? Vous êtes-vous mêlés au chœur des séraphins? Avez-vous été confondus parmi les puissances d'en-haut? Ne rejetez pas loin de vous une joie si grande. Ne gaspillez pas votre trésor; n'attirez pas sur vous l'ivresse, cette joie du démon, cette mère de maux sans nombre. De là, un sommeil semblable à la mort; de là, des assoupissements, des maladies, l'esprit n'ayant plus de souvenirs, l'image de la mort. Remplis de vin, vous n'oseriez pas vous entretenir avec un ami; et, quand vous portez le Christ au dedans de vous, vous osez, je vous le demande, répandre sur lui une telle ivresse?

Mais vous aimez les délices de la vie? Eh bien donc, finissez-en avec l'ivresse. Ce que je veux pour vous, ce sont les vraies délices, qui ne se flétrissent jamais. Quelles sont-elles ces vraies délices, toujours en fleurs? Invitez le Christ à votre repas; partagez, avec lui, vos biens, ou plutôt les siens, voilà ce qui renferme le plaisir inépuisable, la volupté toujours en fleurs. Ce ne sont pas là les délices des sens; à peine se sont-elles montrées qu'elles se sont évanouies. Qui s'y est livré, n'est pas plus heureux que celui qui ne les a pas éprouvées; au contraire, sa condition est pire; l'un est comme assis dans un port tranquille; l'autre affronte un torrent, des maladies qui l'assiégent, et impossible à lui de supporter cette tempête. Prévenons ces malheurs; attachons-nous à la tempérance; c'est ainsi que nous aurons la santé du corps, et que notre âme sera en sûreté, à l'abri des maux présents, et à venir. Puissions-nous tous en être délivrés, et conquérir le royaume du ciel, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXVIII.

QUE L'HOMME DONC S'ÉPROUVE SOI-MÊME, AVANT DE MANGER DE CE PAIN ET DE BOIRE DE CE CALICE. (CHAP. XI, VERS. 28, JUSQU'A LA FIN DU CHAP.)

—

ANALYSE.

1. De la nécessité de s'éprouver soi-même avant de manger le pain de vie et de boire le calice du Seigneur.
2. Pourquoi les pécheurs ne sont pas tous présentement punis. — Les fidèles, assemblés pour manger, doivent s'attendre les uns les autres.
3-5. Contre l'excès de la douleur dans le deuil. — Développement curieux, à l'adresse des femmes. — En opposition, la sublime résignation de Job au sein des plus cruelles douleurs.

1. Que signifient ces paroles, quand le sujet proposé est tout autre? C'est l'habitude de Paul, je l'ai déjà dit, non-seulement de traiter le sujet qu'il s'est proposé, mais, s'il se présente incidemment quelqu'autre pensée, de la suivre avec une grande ardeur, surtout quand il s'agit de choses tout à fait nécessaires, urgentes. En effet, quand il s'agissait des personnes mariées, et qu'il se trouva à parler des serviteurs, il traita cette question incidente avec une grande force et beaucoup de développements. Et, quand il s'étendait sur cette vérité, que l'on ne doit pas disputer en justice, l'occasion se présentant d'adresser à l'avarice des exhortations, il développa ses pensées sur ce point. C'est ce qu'il fait encore en ce moment. Une fois qu'il s'est vu engagé à parler des mystères, il a jugé qu'il était nécessaire de traiter à fond cette question à cause de son importance, et, de là, ces exhortations, faites pour inspirer la terreur, et ce discours qui prouve que le premier des biens c'est de s'approcher de la table sainte avec une conscience pure. Il ne lui suffit plus de ce qu'il avait dit auparavant, il ajoute : « Que l'homme « donc s'éprouve soi-même »; c'est ce qu'il dit aussi, dans la seconde épître : « Sondez-vous « vous-mêmes, éprouvez-vous vous-mêmes ». Ce n'est pas ce que nous faisons aujourd'hui, où ce qui nous détermine, c'est plutôt la circonstance de temps, que l'ardeur de notre volonté. En effet, nous ne nous appliquons pas à nous préparer, à nous purifier, à nous pénétrer de componction, avant de nous approcher, mais nous venons parce que c'est un jour de fête, et parce que tous en font autant.

Mais ce n'est pas là ce que conseillait Paul; il ne reconnaît qu'un temps où il convienne de s'approcher, de communier; c'est lorsque notre conscience est pure. Si jamais nous ne prenons notre part des tables de ce monde, lorsque nous avons la fièvre ou que nous sommes travaillés par nos humeurs; si nous nous abstenons par raison de santé, à bien plus forte raison, devons-nous nous abstenir de cette table auguste, quand nous sommes travaillés par nos mauvais désirs, plus funestes que toutes les fièvres. J'entends par mauvais désirs, les passions du corps, les désirs d'argent, les colères, les rancunes, en un mot toutes les passions dépravées et désordonnées. Il faut dépouiller tout cela, quand on s'approche des mystères, quand on veut participer à ce sacrifice si pur; il ne suffit pas d'une volonté indolente, de dispositions misérables, de cette considération que c'est un jour de fête, et de venir forcément; il ne faut pas, non plus, que la componction d'une âme bien préparée s'abstienne parce que l'on n'est pas dans un jour de fête. Ce qui constitue la fête, c'est l'abondance des bonnes œuvres; c'est la piété, c'est l'application à tous ses devoirs; réunissez ces conditions, vous pourrez célébrer une fête perpétuelle, et vous approcher toujours; de

là, ce que dit l'apôtre : « Que chacun s'éprouve « soi-même, avant d'approcher ». Et le précepte qu'il donne, ce n'est pas que l'un éprouve l'autre, mais que chacun s'éprouve soi-même. Il s'agit d'un jugement non public; d'un examen sans témoin. « Car qui- « conque en mange et en boit indignement, « mange et boit le jugement du Seigneur « (29) ».

Que dites-vous, je vous en prie? Cette table, cause de tant de biens, et qui nous verse la vie, devient elle-même notre jugement? Ce n'est pas, dit l'apôtre, en vertu de sa nature propre, mais de la volonté de celui qui s'en approche. En effet, de même que la présence de cette table, qui nous procure de grands et ineffables biens, ne fait que condamner davantage ceux qui ne les reçoivent pas, ainsi ces mystères ne servent qu'à assurer un plus terrible supplice à ceux qui y participent indignement. Mais pourquoi mange-t-il son jugement? « Ne faisant point le discernement du « corps du Seigneur »; c'est-à-dire, n'examinant pas, ne considérant pas, comme il faudrait le faire, la grandeur des biens qui nous sont proposés, et l'excellence du don. Si vous appliquez tous vos soins à comprendre quel est celui qui se livre, et à qui il se livre, vous n'aurez pas besoin d'une autre raison. Cette réflexion vous suffira pour vous tenir en éveil, à moins que vous ne soyez tombés dans une léthargie bien profonde. « C'est pour cette rai- « son qu'il y a parmi vous beaucoup de ma- « lades et de languissants, et que plusieurs « dorment du sommeil de la mort (30) ». Ici, l'apôtre n'emprunte plus des exemples étrangers, comme il l'a fait au sujet des viandes consacrées aux idoles. On l'a entendu alors raconter les vieilles histoires, les plaies infligées dans la solitude. Il prend ses exemples chez les Corinthiens eux-mêmes; ce qui donnait plus de force à son discours. Après avoir dit : « Mange son jugement et se rend cou- « pable », ne voulant pas paraître produire uniquement des paroles, il y joint des faits; il prend les Corinthiens eux-mêmes à témoin, et, argument plus vif et plus pénétrant que les menaces, il montre que les menaces sont devenues des réalités. Et il ne se borne pas à ce spectacle, il parle aussitôt de l'enfer, et il le prouve, et il inspire une double terreur, et il résout une question dont on s'occupait partout. Le peuple se demande, en effet, d'où viennent les morts prématurées, d'où viennent les maladies interminables; l'apôtre répond que tant de coups imprévus ont pour cause le péché.

2. Quoi donc, me direz-vous, ceux qui se portent toujours bien, et qui parviennent à une vieillesse vigoureuse, ne sont-ils pas, eux aussi, des pécheurs? Qui soutiendrait le contraire? Eh bien donc, me direz-vous, pourquoi ne sont-ils pas punis? parce qu'ils le seront plus tard, d'une manière plus terrible. Quant à nous, si nous le voulons, ni sur cette terre, ni ailleurs, nous ne serons punis. « En effet, « si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne « serions pas jugés de Dieu (31) ». L'apôtre ne dit pas, si nous nous corrigions nous-mêmes, si nous nous imposions un châtiment, il se borne à dire : Si nous voulions reconnaître nos péchés, si nous voulions nous-mêmes réprouver nos mauvaises actions, nous serions affranchis et du supplice présent et du supplice à venir. Car celui qui se condamne lui-même, apaise Dieu à double titre : et parce qu'il reconnaît ses péchés, et parce que dans la suite il est moins prompt à en commettre d'autres. Eh bien, quoique nous ne nous soumettions pas même à cette légère obligation, le Seigneur, même malgré notre négligence, ne veut pas nous envelopper dans le châtiment universel; il nous fait grâce en nous punissant, ici-bas, sur cette terre, où le supplice est momentané, et renferme une grande consolation. Car c'est, à la fois, l'affranchissement du péché, et le doux espoir du bonheur à venir, si bien fait pour adoucir les épreuves du temps présent. Voilà ce que dit l'apôtre pour consoler les infirmes, et pour ranimer, en même temps, le zèle des autres. De là, ses paroles : « Mais lorsque nous sommes jugés « de la sorte, c'est le Seigneur qui nous re- « prend (32) ». L'apôtre ne dit pas : Qui nous châtie; il ne dit pas : Qui nous livre au supplice, mais : « Qui nous reprend », ce qui ressemble bien plus à un avertissement qu'à une condamnation; à un remède qu'à un supplice; à une correction qu'à un châtiment.

Et l'apôtre ne se contente pas de ces paroles; mais, en montrant la peine plus terrible dont nous sommes menacés, il nous rend plus légère encore la peine présente : « Afin que « nous ne soyons pas condamnés avec le « monde ». Voyez-vous comme il nous fait voir

et la géhenne, et ce tribunal horrible, et la nécessité de l'enquête, de la punition à venir; car si les fidèles, si ceux dont le Seigneur prend soin ne doivent pas obtenir l'impunité de leurs fautes, comme le prouvent les douleurs présentes, à bien plus forte raison les infidèles et ceux qui commettent de grands crimes et dont la conscience est incurable. « C'est pourquoi, mes frères, quand vous vous « assemblez pour manger, attendez-vous les « uns les autres (33) ». Il profite de la crainte encore vive de l'enfer, du tremblement qu'elle leur cause, pour les avertir une seconde fois de ce qu'ils doivent aux pauvres. Voilà pourquoi il a fait tout ce discours, il a voulu leur montrer que le mépris pour les pauvres, les rend indignes de la communion; que si le refus de répandre largement l'aumône suffit pour écarter de cette table, à bien plus forte raison le vol et le rapt. Et l'apôtre ne dit pas : C'est pourquoi lorsque vous vous rassemblez, donnez aux indigents; mais, ce qui était plus délicat : « Attendez-vous les uns les autres ». Ce conseil en effet préparait, renfermait l'autre, rendait l'avertissement plus convenable. L'apôtre se remet ensuite à les confondre : « Si « quelqu'un est pressé de manger, qu'il mange « chez lui (34) ». Cette permission était plus éloquente pour retenir qu'une défense formelle; cette manière d'exclure de l'Eglise, de renvoyer le coupable chez lui, est un moyen adroit pour lui infliger une vigoureuse réprimande, et de le ridiculiser comme un esclave de son ventre, qui ne saurait attendre pour manger. L'apôtre ne dit pas : Si quelqu'un méprise les pauvres, mais : Si quelqu'un est pressé de manger. Il a l'air de s'adresser à des enfants qui ne savent pas endurer la faim, à des brutes esclaves de leur ventre; c'eût été chose absolument ridicule que le pressant désir de manger les eût retenus chez eux.

L'apôtre y joint encore une réflexion terrible : « Afin que vous ne vous assembliez pas « pour votre condamnation ». Afin que vous ne vous exposiez pas au châtiment, au supplice, en insultant l'Eglise, en faisant rougir votre frère. Si vous vous rassemblez, dit-il, c'est pour vous prouver une affection mutuelle, pour recevoir et vous prêter assistance. Si le contraire doit arriver, mieux vaudrait manger chez vous. Ce qu'il ne disait que pour mieux les attirer. Voilà pourquoi il montre le grand tort qu'ils se font et la gravité de leur faute; par tous les moyens il les effraye, par les mystères, par les maladies, par les morts, par tout ce qui a été dit précédemment. Ensuite, il les effraye encore d'une autre manière. Il leur dit : « Je règlerai les autres choses lorsque je « serai venu ». Saint Paul parle ici ou de ce qu'il vient de marquer, ou de quelque autre chose. Il est vraisemblable qu'ils lui avaient soumis d'autres questions, et que l'apôtre n'avait pas pu faire entrer toutes les décisions dans sa lettre. Observez en attendant, dit-il, les avis que je vous ai donnés; maintenant si vous avez quelqu'autre chose à me dire, réservez-le pour mon arrivée. Il entend par là, comme je l'ai dit, ou la question présente ou quelques autres qui ne pressaient pas autant. Or, ce qu'il fait ici, c'est pour les rendre plus appliqués, attendu que l'inquiétude où ils seraient de son arrivée les porterait à s'amender. En effet, ce n'était pas un petit événement que l'arrivée de Paul, ce qu'il indiquait en ces mots : « Je vous irai voir et je reconnaî- « trai quels sont les effets de ceux qui sont « enflés de vanité » ; et encore : « Comme si « je ne devais pas aller vous trouver, il y en « a parmi vous qui s'enflent de présomption ». (I Cor. IV, 18.) Et dans un autre passage encore : « Comme vous avez toujours été obéis- « sants, ayez soin, non-seulement lorsque je « suis présent, mais encore plus en mon ab- « sence, d'opérer votre salut avec crainte et « tremblement ». (Philip. II, 12.) Il ne promet donc pas de les aller voir uniquement pour affermir leur foi et prévenir leur relâchement, mais il leur marque même une raison pour laquelle il doit nécessairement les aller voir : « Je règlerai les autres choses lorsque je serai « venu ». Il montre que la nécessité de corriger d'autres désordres, quoique moins pressante, suffira pour l'attirer auprès d'eux.

3. Puis donc qu'il nous est donné d'entendre toutes ces paroles, prenons grand soin des pauvres, réprimons notre ventre, affranchissons-nous de l'ivresse, appliquons-nous à nous rendre dignes de la participation aux mystères. Tout ce que nous avons à souffrir supportons-le avec résignation et en nous-mêmes et dans les autres : ainsi les morts prématurées, ainsi les maladies interminables. Car c'est ce qui nous affranchit du supplice, c'est ce qui nous corrige, c'est ce qui nous donne le meilleur des avertissements. Qui tient ce langage? celui qui portait le Christ

parlant dans son cœur. Et pourtant même après ces paroles, nombre de femmes ont été assez dépourvues de sens pour surpasser par l'excès de leur deuil même les infidèles. Les unes s'ensevelissent dans leur douleur comme dans des ténèbres ; les autres s'y abandonnent par ostentation pour éviter les accusations du monde ; je dis que celles-ci n'ont pour elles aucune excuse. Afin qu'un tel ne m'accuse pas, disent ces femmes, eh bien que Dieu m'accuse; afin que des hommes plus insensés que des brutes ne nous condamnent pas, foulons aux pieds la loi du roi de l'univers. Quelle foudre n'attirerait pas un tel délire? Si après ton deuil on t'appelle à un repas, nul n'y trouvera à redire parce que la loi humaine trouve cette conduite dans l'ordre ; et quand Dieu commande de ne pas pleurer, tous contredisent la loi.

Ne penses-tu pas à Job, ô femme, oublies-tu les paroles qu'il fit entendre, au jour désastreux où il perdit ses fils, paroles admirables qui ont décoré sa tête sacrée de milliers de couronnes, qui ont publié sa gloire avec plus de retentissement que mille trompettes ; ne penses-tu pas à la grandeur d'une telle infortune, à ce naufrage inouï, à cette tragédie étrange, étonnante. Tu n'as perdu, toi, qu'un fils ou un second ou un troisième, mais lui tant de fils à la fois et tant de filles ; et celui qui avait tant d'enfants, le voilà tout à coup sans enfants, et ces entrailles ne furent pas peu à peu déchirées, mais tout à coup tout le fruit de ses entrailles en était arraché ; et cela non pas par la commune loi de la nature, non pas parce qu'ils étaient parvenus à la vieillesse, mais par une mort prématurée, violente, frappant tous ses enfants à la fois ; et cela non pas en sa présence, près de lui, de telle sorte qu'en recueillant leur dernière parole, il pût avoir au moins quelque consolation de leur mort si cruelle. Ils meurent contre toute attente, dans la complète ignorance pour lui de ce qui arrive ; et tous à la fois sont engloutis, et cette maison fut en même temps leur tombe et leur piége : mort non-seulement prématurée, mais escortée de mille sujets de douleur : tous dans la fleur de la jeunesse, tous doués de vertu, tous aimables, tous à la même heure, et de l'un ou de l'autre sexe, pas un survivant; et ils ne mouraient pas par une nécessité commune à tous les hommes ; et ils lui étaient enlevés après la perte de tous ses biens, et c'était sans qu'il se sentît coupable d'aucun crime, ni lui, ni ses enfants, qu'il souffrait tous ces maux.

Un seul de ces coups suffisait à bouleverser l'âme ; quand ils fondent tous ensemble sur une tête, mesurez, calculez la violence des flots, la fureur de la tempête. Et, douleur plus amère, cause de deuil plus cruelle que le deuil même, pourquoi était-il frappé, Job ne pouvait le comprendre. Aussi, dans son impuissance d'expliquer ce désastre, il s'en réfère à la volonté de Dieu : « Le Seigneur m'a donné, le « Seigneur m'a ôté, il n'est arrivé que ce qui a « plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit « béni dans les siècles des siècles ». (Job, I, 21.) Et quand il prononçait ces paroles, il se voyait dans la dernière des misères, lui qui avait pratiqué toutes les vertus, et des scélérats, des imposteurs, il les voyait heureux, vivant dans les délices, comblés de toutes les prospérités. Et il ne fit entendre aucun de ces discours que débitent certains hommes sans énergie : est-ce donc pour cela que j'ai nourri mes enfants, que je les ai entourés de tant de soins? est-ce donc pour cela que j'ai ouvert ma maison aux voyageurs? après tant de courses pour les indigents, pour ceux qui étaient nus, pour les orphelins, voilà donc mon salaire! Au lieu de ces paroles, il prononça ce qui a plus de prix que tout sacrifice : « Je suis sorti nu « du ventre de ma mère, et je m'en retour- « nerai nu ». Que s'il a déchiré ses vêtements, rasé sa chevelure, ne vous en étonnez pas ; c'était un père, un père qui aimait ses enfants, et il était bon que l'on pût voir sa tendresse naturelle et en même temps la sagesse qui le gouvernait. S'il n'eût rien fait pour exprimer sa douleur, on aurait pu attribuer sa sagesse à l'insensibilité, voilà pourquoi il montre et ce qu'il a d'entrailles et la sincérité de sa piété ; il souffre, mais il n'est pas renversé. La lutte se poursuit et il acquiert encore d'autres couronnes pour sa réponse à son épouse : « Si « nous avons reçu les biens de la main du « Seigneur, n'en recevrons-nous pas aussi les « maux? » (Job, II, 10.) Il ne lui restait plus que sa femme ; tout s'était évanoui pour lui, ses enfants, ses trésors, jusqu'à son corps ; et sa femme ne lui était laissée que pour le tenter, pour lui tendre des piéges. Voilà pourquoi le démon ne la lui enleva pas avec ses enfants ; voilà pourquoi il ne demanda pas sa mort, sa mort violente ; il attendait de cette

femme de grands secours dans ses attaques contre ce saint personnage. Aussi le démon se la réserva comme l'arme la plus puissante à employer contre lui. Le démon se dit : Si j'ai par le moyen de la femme chassé l'homme du paradis, à bien plus forte raison pourrai-je avec son secours accabler l'homme sur son fumier.

4. Et voyez l'habileté du démon; ce n'est pas après la perte des bœufs qu'il emploie cette machine, ni après celle des ânes ou des chameaux, ni quand la maison a été renversée, ni après que les enfants ont été ensevelis sous ses ruines : il laisse quelque temps l'athlète respirer; mais quand les vers pullulent, quand la peau tombe de toutes parts en putréfaction, quand les chairs consumées répandent l'infection, lorsqu'un feu plus ardent que tous les grils, que toutes les fournaises; lorsque la main même du démon torturait le patient, quand cette bête plus féroce que les plus féroces le déchirait et le dévorait, après tout le temps dépensé à composer cet horrible malheur; c'est alors qu'il amène cette femme auprès de l'infortuné desséché, épuisé. En effet, s'il se fût servi d'elle au commencement du désastre, elle ne l'aurait pas trouvé affaibli comme il l'était, elle n'aurait pu par ses discours exagérer, amplifier le malheur; mais c'est quand elle le voit après un si long temps altéré de délivrance, appelant à grands cris la fin de ses maux, c'est alors qu'elle s'approche vivement de lui. Il était accablé, brisé; il ne pouvait plus respirer; il désirait mourir. Ecoutez ses paroles : [Si je pouvais me donner la mort ou la demander à un autre, je le ferais [1].]

Voyez maintenant la malignité de la femme. Remarquez ses premières paroles, la pensée qui les lui inspire, c'est la longueur de la souffrance; elle dit : « Jusques à quand sup« porterez-vous? » (Job, II, 9.) Réfléchissez; souvent même, dans des épreuves sans importance, de simples paroles amollissent les courages. Considérez ce que dut éprouver ce malheureux, que torturaient et ce discours et des souffrances trop réelles. Et ce qu'il y avait de plus affreux, c'est que ces paroles venaient de son épouse, d'une épouse qui était tombée avec lui et qui désespérait, et qui voulait pour cette raison le précipiter lui-même dans le désespoir. Voulons-nous d'ailleurs bien voir cette machine du démon approcher contre ce mur de diamant, écoutons les paroles mêmes. Quelles sont-elles? « Jusques à quand suppor« terez-vous en disant : encore un peu de « temps, j'espère être sauvé? » Vos paroles, lui dit-elle, sont réfutées par le temps, qui s'allonge et ne montre aucune délivrance. Or ce que disait cette femme, ce n'était pas seulement pour le jeter, lui, dans le désespoir, c'était un reproche et une raillerie; car pendant qu'elle le troublait, il la consolait, il corrigeait ses paroles, il lui disait : attendez encore un peu de temps et bientôt viendra la fin de ces épreuves. Elle lui fait donc des reproches en lui disant : persisterez-vous encore maintenant à faire entendre les mêmes paroles ? Voilà déjà bien du temps de passé et nous ne voyons nullement la fin de ces maux. Et considérez la méchanceté : elle ne lui parle pas de ses bœufs, de ses brebis, de ses chameaux, elle savait bien que ce n'était pas là ce qui le tourmentait le plus; mais elle s'attaque tout de suite à sa tendresse naturelle en lui parlant de ses enfants. Elle l'avait vu au moment de cette perte déchirer ses vêtements, raser sa chevelure, et elle ne lui dit pas : vos enfants sont morts, mais de manière à émouvoir profondément la pitié : « Votre souvenir est dé« truit sur la terre », parce que c'est là ce qui donne tant de prix aux enfants.

En effet, si même de nos jours, malgré la foi en la résurrection à venir, ce qui donne du prix aux enfants, c'est qu'ils conservent le souvenir de ceux qui ne sont plus, c'était encore bien plus vrai alors. Voilà ce qui rend la malédiction plus amère; dans l'imprécation on ne dit pas : que ses fils soient exterminés, mais : « Que sa mémoire périsse de dessus la « terre » (Job, XVIII, 17); ce qui veut dire : les fils et les filles. En effet, après avoir parlé de mémoire, elle distingue avec soin les deux sexes : Si ces choses ne vous touchent pas, regardez-moi au moins, pensez « aux dou« leurs de mes entrailles, douleurs souffertes « inutilement »; ce qui revient à dire : C'est moi qui ai souffert la plus grande douleur; j'ai été humiliée à cause de vous, j'ai subi les souffrances et j'en ai perdu tous les fruits. Et voyez, elle ne parle pas des pertes d'argent,

[1] Ces paroles de Job, qui témoignent de son désespoir, ne se rencontrent pas dans les exemplaires que nous possédons actuellement. Elles sont néanmoins susceptibles d'une interprétation adoucie et conforme au vrai et au bien. *Si je pouvais* peut s'entendre dans le sens de s'il m'était permis, si je pouvais sans pécher.

elle ne garde pas non plus le silence, elle ne l'effleure pas en courant, mais elle y touche d'une manière émouvante, elle l'indique par ces mots : « Et moi vagabonde, esclave, de « lieu en lieu, de maison en maison, courant « partout ». C'est ainsi qu'elle indique la perte et d'une manière tout à fait lamentable, car ces paroles mêmes grossissent le malheur : Je vais, dit-elle, aux portes des autres ; et non-seulement je mendie, mais encore je suis errante, je subis une servitude inattendue, nouvelle, allant de côté et d'autres partout, promenant partout les signes de mon malheur, montrant à tous les maux qui m'ont frappée ; et ce qu'il y a de plus lamentable, c'est le perpétuel changement de demeure. Et ces lamentations ne s'arrêtent pas là, elle ajoute : « Attendant le coucher du soleil, je me repo- « serai des travaux et des douleurs qui m'en- « tourent et me retiennent captive ». Ce qui est un charme pour les autres, l'aspect de la lumière, est un fardeau pour moi ; je désire la nuit et les ténèbres ; elles me donnent le repos après mes sueurs ; elles sont dans mes malheurs ma seule consolation. « Mais mau- « dissez le Seigneur et mourez ».

5. Remarquez-vous ici encore la malignité : elle n'introduit pas tout de suite dans le conseil qu'elle lui donne cette funeste exhortation ; elle commence par un récit lamentable de toutes ses douleurs, elle développe la tragédie, quelques paroles lui suffisent pour l'exhortation. Et elle ne s'exprime pas clairement ; elle l'insinue, elle lui propose ce qu'il y a de plus désirable, la délivrance, elle lui parle de la mort qui était le plus cher de ses vœux. Et concluez encore de là la perfide habileté du démon ; il connaissait l'amour de Job pour Dieu ; il ne laisse pas la femme accuser Dieu de peur que Job ne l'écarte tout de suite loin de lui comme une ennemie. Aussi n'en parle-t-elle nulle part, mais elle présente le tableau confus de tout ce qui est arrivé. Quant à vous maintenant, outre tout ce qui a été dit, ajoutez que l'auteur de ce conseil, c'était une femme, orateur entraînant, pour séduire ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Nombre de gens, certes, sans même être frappés par les malheurs, sont tombés par le seul conseil des femmes. Que fait donc ce bienheureux Job, plus fort que le diamant ? Il lui suffit de jeter sur elle un regard sévère et à première vue, avant de faire entendre sa voix, il a renversé les machines de Satan. Cette femme s'attendait à voir jaillir des sources de larmes, mais Job, plus fougueux qu'un lion, se montra plein de colère et d'indignation non à cause de ses souffrances, mais à cause des conseils, inspirés du démon, que sa femme lui transmettait. Il lui suffit de sa manière de la regarder pour montrer son indignation, et il la réprimande avec mesure. En effet, même au sein du malheur il gardait la modération. Que lui dit-il ? « Vous avez parlé comme une « femme qui n'a point de sens ». (Job, II, 10.)

Ce n'est pas là, dit-il, ce que je vous ai enseigné, ce n'est pas là ce que je vous ai appris ; je ne vous reconnais pas pour ma compagne ; ces discours dénotent une femme insensée, ce conseil tient du délire. Comprenez-vous cette manière de trancher dans le mal avec mesure, cette cure suffisante pour la guérison ? Après la réprimande, il apporte le conseil qui peut la consoler, et il prononce ces paroles si raisonnables : « Si nous avons reçu les biens de « la main du Seigneur, n'en recevrons-nous « pas aussi les maux ? » Ressouvenez-vous, lui dit-il, de ces premiers biens, méditez en vous-même sur celui qui vous les a faits, et vous supporterez avec courage l'épreuve présente. Avez-vous compris cette modération ? Ce n'est pas à son courage que Job attribue sa patience ; il la montre comme une conséquence de la nature des choses. En effet, pour quelle rémunération de notre part Dieu nous a-t-il donné ces biens ? En récompense de quoi ? En récompense de rien, par un effet de sa seule bonté. C'était un don et non une rétribution ; c'était une faveur et non une rémunération. Supportons donc avec force nos malheurs ; gravons cette parole dans nos cœurs, hommes et femmes ; gravons ces pensées dans notre âme, et, avec ces pensées, les pensées qui précèdent. Fixons l'histoire de ces malheurs, comme un tableau dans notre imagination ; je dis : perte d'argent, fils frappés de mort, plaies du corps, opprobres, dérisions, artifices d'une femme, piéges du démon, en un mot, toutes les douleurs de ce juste. Que ce soit pour nous comme un port préparé où nous chercherons un refuge qui nous enseigne à tout supporter avec courage, en rendant à Dieu des actions de grâces, afin de passer la vie présente affranchie de toute tristesse ; afin de mériter la récompense réservée à qui bénit Dieu, par la grâce et la bonté de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXIX.

POUR CE QUI EST DES DONS SPIRITUELS, MES FRÈRES, JE NE VEUX PAS QUE VOUS IGNORIEZ CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR. VOUS VOUS SOUVENEZ BIEN QU'ÉTANT PAÏENS, VOUS VOUS LAISSIEZ ENTRAÎNER SELON QU'ON VOUS MENAIT VERS LES IDOLES MUETTES. (CHAP. XII, VERS. 12.)

ANALYSE.

1. Sur la diversité des dons du Saint-Esprit. — Rivalité entre les chrétiens, à ce sujet. — Contre l'orgueil, d'une part, l'envie, de l'autre. — Différence entre les prophètes inspirés de Dieu et les devoirs du paganisme ; manière de les reconnaître.
2. Quelle que soit la diversité des dons, ils viennent tous d'un seul et même esprit.
3. Explication de chacun de ces dons différents.
4 et 5. De l'Esprit, égal au Père et au Fils, agissant de lui-même, sans être mis en mouvement par une cause étrangère à lui. — Il ne faut pas critiquer la distribution que Dieu fait de tous les biens.
6. Vanité des richesses. — Exhortation à les mépriser.

1. Tout ce passage est fort obscur ; l'obscurité tient à l'ignorance où nous sommes des prodiges qu'on voyait alors, et qui n'arrivent plus aujourd'hui. Et pourquoi n'arrivent-ils plus aujourd'hui ? Voici que le besoin d'expliquer l'obscurité nous suggère une question nouvelle. Pourquoi ce qui arrivait alors, ne se présente-t-il plus aujourd'hui ? Remettons à un autre jour la dernière partie de la question. En attendant, disons ce qui se passait autrefois. Donc, autrefois qu'arrivait-il ? Après le baptême, tout de suite, on parlait différentes langues, et il y avait plus que le don des langues ; un grand nombre de personnes prophétisaient ; quelques-unes manifestaient encore d'autres facultés puissantes. En effet, on venait de quitter les idoles, les nouveaux venus n'avaient aucune idée claire, ils n'avaient pas appris ce qui se trouve dans les anciens livres ; alors, au moment du baptême, ils recevaient l'Esprit. L'Esprit, ils ne le voyaient pas, puisqu'il est invisible, mais la grâce donnait une preuve sensible de la merveilleuse opération. L'un parlait la langue des Perses ; un autre, celle de Rome ; un autre, celle des Indes ; un autre encore, une autre langue, et tout de suite ; et c'était, pour les hommes du dehors, la preuve que l'Esprit-Saint était dans celui qui parlait.

Voilà pourquoi l'apôtre, exprimant ce fait, dit : « La manifestation de l'Esprit a été don-« née à chacun pour l'utilité ». Il donne ce nom de manifestation de l'Esprit aux dons et aux grâces spirituelles. Les apôtres, ayant reçu ce premier signe de la présence de l'Esprit, les fidèles aussi reçurent le don des langues, et non-seulement ce don, mais d'autres encore, en très-grand nombre. Car beaucoup de personnes ressuscitaient les morts, et chassaient les démons, et opéraient encore beaucoup de miracles du même genre. Ils avaient donc tous leur part de ces dons ; les uns plus, les autres moins. Mais le don des langues était toujours le plus ordinaire.

Et ce fut ce don qui fut une cause de schisme à Corinthe, non par sa nature propre,

mais par l'ingratitude de ceux qui le recevaient. En effet, les mieux partagés devenaient superbes à l'égard de ceux qui l'étaient moins bien ; ces derniers, à leur tour, s'affligeaient, portaient envie à ceux qui recevaient des dons plus magnifiques. C'est ce que montre Paul dans la suite de sa lettre ; les fidèles recevaient un coup mortel, la charité s'éteignait ; l'apôtre s'applique avec ardeur à corriger ce mal. Le même désordre eut lieu à Rome, mais y fut moins grand ; aussi, dans l'épître aux Romains, l'apôtre touche ce point, mais d'une manière enveloppée, et sans y insister ; il dit : « Car, « comme dans un seul corps nous avons plu- « sieurs membres, et que tous ces membres « n'ont pas la même fonction ; de même, « quoique nous soyons plusieurs, nous ne « sommes néanmoins qu'un seul corps en « Jésus-Christ, étant tous réciproquement « membres les uns des autres. C'est pourquoi « comme nous avons tous des dons différents, « selon la grâce qui nous a été donnée, que « celui qui a reçu le don de prophétie, en use « selon l'analogie et la règle de la foi ; que « celui qui est appelé au ministère s'attache à « son ministère ; que celui qui a reçu le don « d'enseigner s'applique à enseigner ». (Rom. XII, 4-7.) Que ce fut aussi pour eux une occasion de concevoir de l'orgueil, c'est ce que l'apôtre donnait à entendre dès le commencement par ces paroles : « Or, je vous exhorte « tous, selon le ministère qui m'a été donné « par grâce, de ne vous point élever au-delà « de ce que vous devez, dans les sentiments « que vous avez de vous-mêmes ; mais de vous « tenir dans les bornes de la modération, selon « la mesure du don de la foi que Dieu a départi « à chacun de vous ». (Ibid. 3.)

Voilà donc comment il parle aux Romains (chez eux la maladie de la discorde, la maladie de l'orgueil n'avait pas fait de grands ravages) : mais ici, avec les Corinthiens, l'apôtre s'applique ardemment à la correction ; la maladie avait fait de grands progrès. Et ce n'était pas, chez eux, la seule cause de trouble ; il y avait aussi, dans ce pays-là, des devins en grand nombre ; ce qui n'est pas étonnant dans une ville infectée des mœurs grecques et païennes ; cette cause, ajoutée aux autres, les bouleversait, produisait mille chutes. Voilà pourquoi l'apôtre commence par établir la différence entre la divination et la prophétie. S'ils ont reçu le don de discernement des esprits, c'est pour pouvoir distinguer et reconnaître quel était celui qui parlait au nom de l'Esprit-Saint, quel autre parlait au nom de l'esprit impur. La démonstration de la vérité des prophéties ne pouvait pas se faire sur-le-champ ; car ce n'est pas au moment où la prophétie est prononcée, mais au moment où elle doit se réaliser, que la prophétie fournit la preuve de sa vérité ; il n'était donc pas facile de la reconnaître, de distinguer le prophète de l'imposteur. En effet, le démon, ce monstre de perfidie et d'impureté, suscitait de faux prophètes, ayant eux aussi la prétention d'annoncer l'avenir. Comme donc les fausses prophéties ne pouvaient être convaincues de fausseté, puisque les prédictions n'avaient pu encore se réaliser, la tromperie était facile, et le mensonge et la vérité ne se reconnaissaient qu'à la fin. Voilà pourquoi, pour prévenir l'erreur qui aurait trompé ceux qui entendaient les prophéties, avant le terme de leur accomplissement, l'apôtre donne un signe qui permette de distinguer, même avant l'événement, le vrai prophète de l'imposteur. C'est de là qu'il prend occasion de parler des faveurs de l'Esprit, et il corrige les querelles que ces faveurs ont suscitées.

C'est par les devins qu'il entre en matière, et il commence ainsi : « Pour ce qui est des dons « spirituels, mes frères, je ne veux pas que « vous ignoriez ce que vous devez savoir ». Il appelle ces signes « spirituels », parce que c'est le Saint-Esprit seul qui les opère, l'homme n'étant pour rien dans de pareils miracles. Et au moment d'engager la discussion, il commence, ainsi que je l'ai dit, par établir la différence entre la divination et la prophétie, par ces paroles : « Vous vous sou- « venez bien qu'étant païens, vous vous lais- « siez entraîner, selon qu'on vous menait vers « les idoles muettes » ; voici la pensée de l'apôtre : Lorsque quelqu'un autrefois auprès des idoles était saisi de l'esprit impur, et parlait en devin de l'avenir ; l'esprit impur se saisissait de lui, s'en rendait maître, le poussait et l'entraînait où il voulait, sans que cet homme sût ce qu'il disait. Car c'est là le propre du devin ; il est hors de lui ; c'est une violence qu'il subit ; on le pousse, on le traîne ; il est comme un furieux dont on s'empare ; pour le prophète, il n'en est pas ainsi. Calme, maître de sa pensée, parlant avec mesure, il a conscience de toutes ses paroles.

Vous pouvez donc, à ces marques, sans attendre l'événement, faire la distinction du devin et du prophète. Et voyez comment l'apôtre rend son discours non suspect; il appelle en témoignage ceux-mêmes que l'expérience a pu instruire; je ne mens pas, dit-il, je n'accuse pas au hasard les païens; je ne suis pas un ennemi qui forge des histoires; soyez vous-mêmes mes témoins; car vous savez bien vous-mêmes qu'étant païens, vous vous laissiez entraîner. Si on soupçonne leur témoignage parce que ce sont des fidèles, eh bien! j'emprunterai aux hommes qui sont hors de l'Eglise, un témoignage qui sera une preuve éclatante. Ecoutez donc Platon qui dit formellement que les devins, et ceux qui rendent des oracles, disent souvent de fort belles choses, mais sans avoir conscience des paroles qu'ils prononcent. Ecoutez aussi un autre poète faisant la même observation : Il s'agit d'un homme, qu'après certaines initiations et pratiques superstitieuses, on avait livré au démon; cet homme faisait entendre des prédictions, mais, dans tout le cours de ses prédictions, il était violemment renversé, déchiré, incapable de supporter la violence du démon; brisé, rompu, il allait rendre l'âme, il s'écrie, en s'adressant à ceux qui présidaient à cette magie :

> Assez, car un mortel ne soutient pas un Dieu.

Et encore :

> Assez, au lieu de fleurs épanchez l'onde pure
> Sur mes pieds; baignez-moi, rendez-moi ma nature.

Ces paroles et d'autres semblables (il en est un grand nombre que l'on pourrait citer) nous montrent deux choses à la fois : la nécessité, qui contraint les démons à la servitude; la violence subie par ceux qui se sont une fois livrés au démon, et qui sont sortis de l'état naturel de leur âme. Quant à la Pythie (je suis bien forcé d'étaler encore une autre honte des païens, il vaudrait mieux n'en pas parler; il est peu convenable, pour nous, de nous occuper de pareilles aberrations; il est pourtant nécessaire de mettre au jour ces infamies, afin de vous faire comprendre le délire de cette conduite, le ridicule de ceux qui ont recours aux devins); donc on rapporte que cette femme, la Pythie, s'asseyait sur le trépied d'Apollon, les jambes écartées; ensuite l'esprit pervers, s'échappant de l'enfer, *per genitales ejus partes subiens*, la remplissait de son délire, et alors la malheureuse, les cheveux épars, comme une bacchante, écumait, et c'est dans cet état qu'elle faisait entendre les paroles de son ivresse furieuse; je sais bien que vous avez honte, que vous rougissez à de tels récits, mais voilà la haute sagesse de ces païens, cherchez-la dans ce honteux délire.

2. C'est donc pour corriger ces habitudes et toutes celles du même genre, que Paul disait: « Vous vous souvenez bien qu'étant païens, « vous vous laissiez entraîner, selon qu'on « vous menait vers les idoles muettes ». Et, comme il s'adressait à des auditeurs parfaitement instruits, il n'insiste pas sur tous les détails, il ne veut pas les fatiguer; il se contente de leur rappeler les faits en général, et aussitôt il termine et reprend ce qu'il s'est proposé. Maintenant que signifie : « Vers les « idoles muettes? » Ces devins étaient traînés vers ces idoles, mais si elles étaient muettes, comment pouvaient-ils s'en servir? Pourquoi le démon entraînait-il auprès de ces statues ces malheureux, captifs et enchaînés? Le démon voulait, par là, donner, à l'imposture, une certaine vraisemblance. Il ne fallait pas que la pierre parût muette; il s'efforçait donc d'y attacher des hommes pour qu'on pût attribuer aux idoles les discours que ces hommes faisaient entendre. Mais il n'en est pas de même chez nous : nous ne devons rien au démon, je veux dire que nous ne lui devons pas les paroles de nos prophètes. En effet, dans leurs discours, tout exprimait ce qu'ils voyaient clairement; dans leurs discours, la prophétie, pleine de décence, avait conscience d'elle-même et s'exprimait en toute liberté. Aussi était-il en leur pouvoir, et de parler et de ne pas parler; nulle nécessité ne les contraignait; ils avaient en partage, et la puissance, et l'honneur de cette puissance. Voilà pourquoi Jonas prend la fuite; pourquoi Ezéchiel diffère; pourquoi Jérémie refuse. Dieu n'exerce pas sur eux de contrainte, il agit par conseils, par exhortations, par des menaces; il ne répand pas de ténèbres dans leur esprit. C'est le propre du démon d'exciter le tumulte, le délire, de répandre dans les âmes l'obscurité; Dieu au contraire illumine; il enseigne en faisant comprendre à l'esprit ce qu'il faut. Voilà donc la première différence entre le devin et le prophète.

Maintenant, il en est une seconde, que l'apôtre indique par ces paroles : « Je vous déclare donc que nul homme, parlant par « l'Esprit de Dieu, ne dit anathème à Jésus » ; ensuite, une autre différence encore : « Et que « nul ne peut confesser que Jésus est le Sei« gneur, sinon par le Saint-Esprit (3) ». Quand vous voyez, dit l'apôtre, un homme qui, loin de proclamer le nom de Jésus, lui dit : Anathème, c'est un devin; au contraire, quand vous voyez un homme qui ne parle qu'au nom de Jésus, vous devez croire que cet homme est animé par l'Esprit. Que penserons-nous donc, me dira-t-on, des catéchumènes; car si nul ne peut prononcer le nom de Notre-Seigneur Jésus, que par la grâce de l'Esprit-Saint ; que dirons-nous de ceux qui prononcent bien ce nom, mais sans avoir encore reçu l'Esprit? Ce n'est pas d'eux que l'apôtre s'occupe en ce moment, il n'y en avait point alors; il ne parle que des fidèles et des infidèles. Eh quoi, n'y a-t-il aucun démon qui nomme Dieu? Est-ce que les démoniaques ne disaient pas : « Nous savons que vous êtes le « Fils de Dieu? » (Marc, I, 24.) Est-ce qu'ils ne disaient pas à Paul : « Ces hommes sont des « serviteurs du Dieu Très-Haut? » (Act. XVI, 17.) Mais ils parlaient ainsi sous les coups de fouet; mais ils étaient forcés; au contraire, livrés à eux-mêmes et ne subissant pas les coups de fouet, jamais ils ne rendaient ce témoignage. Ici, il peut être à propos de rechercher pourquoi le démon tenait ce langage, et d'où vient que Paul le réprimanda. C'est que Paul imitait son maître; le Christ aussi réprimanda les démons; le Christ ne voulait pas de leur témoignage. Pourquoi? parce que le démon n'agissait ainsi que pour tout confondre, pour arracher, aux apôtres, leur autorité; pour persuader à la foule de se fier à lui. Si ce malheur fût arrivé, il n'aurait pas été difficile aux démons d'inspirer de la confiance, et ils auraient introduit, parmi les hommes, leur perversité. C'est pour prévenir ce désastre, pour exterminer, dès le commencement, l'imposture, qu'alors même que les imposteurs disent vrai, le Christ leur ferme la bouche, afin que, quand ils diront leurs mensonges, personne ne soit prêt à les croire, afin que tous leurs discours trouvent les oreilles fermées.

Après la distinction entre les devins et les prophètes, après avoir marqué le premier et le second signe qui les distinguent, l'apôtre s'occupe enfin des miracles. Et ce n'est pas sans raison qu'il passe à ce sujet ; il veut faire cesser la discorde qu'a causée la diversité des prérogatives ; il veut persuader, à ceux qui en ont moins, de ne pas s'affliger ; à ceux qui en ont plus, de ne pas s'enorgueillir. Voilà pourquoi il commence ainsi : « Or il y a « diversité de dons spirituels, mais il n'y a « qu'un même Esprit (4) ». Il s'occupe d'abord de celui qui a un don moins considérable, et qui, pour cette raison, s'afflige. Pourquoi, lui dit-il, vous tourmentez-vous? Parce que vous n'avez pas reçu autant qu'un autre? Mais pensez donc que ceci est un don qu'on vous fait, non une dette qu'on vous paie, et cette pensée vous consolera. Voilà pourquoi l'apôtre s'empresse de dire : « Il y a diversité « de dons spirituels ». Il ne dit pas, de signes ni de miracles, mais : « De dons spirituels ». Ce mot « dons » est pour persuader non-seulement qu'on ne doit pas s'affliger, mais qu'on doit rendre à Dieu des actions de grâces. Et en outre, dit-il, réfléchissez encore à ceci : qu'alors même que votre don est moindre, vous avez cependant été jugé digne de puiser à la même source que celui qui reçoit plus; vous avez un honneur égal, car vous ne pouvez pas dire qu'il a reçu de l'Esprit, lui, et que vous n'avez reçu que d'un ange; aussi bien pour vous que pour lui, c'est l'Esprit qui a été donné. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Mais il n'y a qu'un même Esprit ».

3. C'est pourquoi, s'il y a différence dans le don, il n'y en a pas dans celui qui l'a fait; car c'est à la même source que vous avez puisé, vous et l'autre. « Il y a diversité de ministère, « mais il n'y a qu'un même Seigneur ». Pour donner une autorité, à la fois plus considérable et plus douce à la consolation, il ajoute : « Et le Fils et le Père (5) ». Et voici qu'il appelle ces dons d'un autre nom, afin de retirer, du changement même de nom, un surcroît de consolation. Voilà pourquoi il dit : « Il y « a diversité de ministère, mais il n'y a qu'un « même Seigneur ». En effet, celui qui n'entend parler que de don, et qui reçoit moins, peut avoir sujet de se plaindre; mais quand il s'agit de ministère, il n'en est pas de même; car un ministère suppose du travail et des sueurs. Qu'avez-vous donc à vous plaindre, dit l'apôtre, si le Seigneur a commandé à un autre un plus grand travail, et vous a mé-

nagé? « Et il y a diversité d'opérations surna-« turelles, mais il n'y a qu'un même Dieu « qui opère tout en tous. Or les dons du « Saint-Esprit, qui se font connaître au dehors, « sont donnés à chacun pour l'utilité (6, 7) ». Et que signifie « opérations? » que signifie « dons? » Va-t-on me demander que signifie « ministère? » Les noms seuls sont différents; les choses sont les mêmes. Le don n'est pas autre chose que le ministère, et c'est encore la même chose que l'opération, car l'apôtre dit : « Remplissez votre ministère » (II Tim. IV, 5); et : « Je glorifie mon ministère » (Rom. XI, 13); et il écrit à Timothée : « C'est pour-« quoi je vous avertis de rallumer ce don de « Dieu qui est en vous » (II Tim. I, 6); et il écrit encore aux Galates : « Car celui qui a « opéré dans Pierre pour le rendre apôtre « des circoncis, a aussi opéré en moi, pour « me rendre l'apôtre des gentils ». (Galat. II, 8.) Voyez-vous comme il ne fait aucune différence entre les dons du Père et du Saint-Esprit? Ce n'est pas qu'il confonde les personnes; loin de nous cette pensée, mais il montre l'égalité d'honneur; car ce qu'accorde la libéralité de l'Esprit, c'est Dieu qui l'opère, et c'est le Fils qui le dispense et le fournit, selon l'apôtre. Si une des personnes était moindre que l'autre, la troisième moindre que la seconde, assurément l'apôtre n'aurait pas disposé ainsi sa consolation; il ne se serait pas avisé de ce moyen pour consoler celui qui s'afflige.

Et maintenant l'apôtre a encore une autre manière de consoler; c'est que la mesure même du don est précisément dans l'intérêt de celui qui l'a reçu, quelle qu'en soit l'infériorité. En effet, après avoir dit : « Le même « Esprit, le même Seigneur, le même Dieu »; après avoir ainsi réconforté celui qui se plaint, il ajoute une autre consolation : « Or, les dons du « Saint-Esprit, qui se font connaître au dehors, « sont donnés à chacun pour l'utilité ». En effet, on aurait pu dire : que m'importe, que ce soit le même Seigneur, le même Esprit, le même Dieu, si moi j'ai moins reçu? L'apôtre dit que la mesure même a son utilité. Il entend par ces dons du Saint-Esprit, qui se font connaître au dehors, les signes miraculeux, et c'est avec raison. En effet, pour moi fidèle, ce qui me prouve qu'un tel possède l'Esprit, c'est qu'un tel a été baptisé; au contraire, pour l'infidèle, il n'y a aucune preuve que les signes. C'est pourquoi la consolation qui en résulte, n'est pas à dédaigner. Les dons ont beau être divers, la manifestation n'en est pas moins la même. Que vous ayez reçu beaucoup, reçu peu, vous le manifestez également. C'est pourquoi, si vous tenez à montrer que vous possédez l'Esprit, vous possédez suffisamment la preuve qui le manifeste. Puis donc que c'est un seul et même auteur qui accorde les dons, puisque chaque don est gratuit, puisque la manifestation qui le révèle, en découle, puisque la mesure est dans votre plus grand intérêt, gardez-vous de vous plaindre, comme si vous étiez méprisés. Dieu ne veut pas vous faire honte; ce n'est pas pour vous mettre en état d'infériorité, qu'il agit ainsi envers vous; c'est parce qu'il vous ménage, c'est parce qu'il considère votre intérêt. Recevoir un fardeau que l'on ne peut porter, c'est là ce qui est inutile, nuisible, et fait pour causer du chagrin. « L'un reçoit du Saint-Esprit, le « le don de parler dans une haute sagesse; un « autre reçoit du même Esprit, le don de « parler avec science; un autre reçoit le don « de la foi par le même Esprit; un autre re-« çoit du même Esprit, la grâce de guérir les « maladies (8, 9) ». Voyez-vous partout cette réflexion : « Du même Esprit, par le même Es-« prit? » L'apôtre sait bien qu'il en résulte une grande consolation. « Un autre, le don de faire « des miracles; un autre, le don de prophétie; « un autre, le nom du discernement des es-« prits; un autre, le don de parler diverses « langues; un autre, le don de l'interprétation « des langues (10) ». Ce qui constituait la plus haute sagesse, c'est ce que l'apôtre a exprimé en dernier lieu, et il ajoute : « Or, c'est un « seul et même Esprit qui opère toutes ces « choses (11) ». Le baume consolateur universel, c'est que tous cueillent les fruits de la même racine, prennent au même trésor, s'abreuvent au même courant. Voilà pourquoi il reprend sans cesse la même observation; pour effacer l'inégalité apparente, pour consoler. Plus haut, il montre le Saint-Esprit, le Fils, le Père communiquant leurs dons; ici, au contraire, il lui suffit de montrer l'Esprit, afin de vous apprendre, par cela même, l'égalité de dignité.

Maintenant, que signifie « le don de parler « dans une haute sagesse? » C'est le don de Paul, le don de Jean, le fils du tonnerre. Qu'est-ce que le don de parler avec science? c'est le don

d'un grand nombre de fidèles, possédant la science, mais incapables d'enseigner, incapables de communiquer aux autres ce qu'ils savaient. « Un autre reçoit le don de la foi » ; il ne s'agit pas de la foi qui regarde les dogmes, mais de la foi des miracles, de laquelle le Christ dit : « Si vous aviez de la foi comme un « grain de sénevé, vous diriez à cette mon« tagne : transporte-toi d'ici là, et elle s'y « transporterait ». (Matth. XVII, 19.) C'est la foi que demandaient les apôtres : « Augmentez « en nous la foi » (Luc, XVII, 5); c'est là la mère des miracles. Le pouvoir des opérations miraculeuses, et la grâce de guérir les maladies, ce n'est pas la même chose : celui qui avait la grâce de guérir les maladies, ne faisait que soigner les malades; quant à celui qui opérait des miracles, il avait aussi le pouvoir de châtier ; car le pouvoir ne consiste pas seulement à guérir, mais à punir aussi ; c'est ainsi que Paul a frappé de cécité, que Pierre a puni de mort. « Un autre, le don de pro« phétie ; un autre, le don du discernement « des esprits ». Qu'est-ce que cela veut dire, « du discernement des esprits? » C'est deviner quel homme est animé par l'Esprit; quel homme n'est pas animé par l'Esprit; quel homme est prophète, quel homme est un imposteur. C'est ce qu'il disait aux Thessaloniciens : « Ne méprisez pas les prophéties; « éprouvez tout, et approuvez ce qui est bon ». Il y avait alors une infection de faux prophètes, le démon faisant tous ses efforts pour substituer le mensonge à la vérité. « Un au« tre, le don des langues ; un autre, le don de « l'interprétation des langues ». Le premier savait bien ce qu'il disait, mais sans pouvoir l'expliquer à un autre ; celui qui savait interpréter, possédait les deux dons, ou l'un des deux.

4. Or, ce don paraissait considérable, car c'était le premier qu'avaient reçu les apôtres; et, parmi les Corinthiens, un grand nombre jouissaient de ce privilége; le don de l'enseignement était moins considéré : voilà pourquoi l'apôtre met celui-ci au premier rang, et le don des langues au dernier. C'est, en effet, pour l'enseignement que le don des langues existe aussi bien que celui de la prophétie et des miracles.

Rien n'égale le don de l'enseignement, et voilà pourquoi l'apôtre disait : « Que les prê« tres qui gouvernent bien, soient double« ment honorés, principalement ceux qui « travaillent à la prédication de la parole et à « l'instruction des peuples ». (I Tim. V, 17.) Et il écrit à Timothée : « En attendant que « je vienne, appliquez-vous à la lecture, à « l'exhortation et à l'instruction; ne négligez « pas la grâce qui est en vous ». (I Tim. IV, 13, 14.) Voyez-vous comme il donne, à ce talent, le nom de grâce. Ensuite, la consolation qu'il a déjà proposée, en disant : « Le même « Esprit », il la répète ici : « C'est un seul et « même Esprit qui opère toutes ces choses, « distribuant à chacun ses dons, selon qu'il « lui plaît ».

Or, ici, l'apôtre fait plus que consoler; il ferme encore la bouche aux contradicteurs, lorsqu'il dit : « Distribuant à chacun ses dons, « selon qu'il lui plaît ». C'est qu'il faut savoir user de sévérité, il ne faut pas seulement se borner à guérir ; c'est ainsi que, dans l'épître aux Romains, il dit : « Qui êtes-vous « pour contester avec Dieu? » (Rom. IX, 20.) Il fait de même ici : « Distribuant à chacun « selon qu'il lui plaît », et il montre que ce qui appartient au Père, appartient en même temps à l'Esprit, car, de même qu'en parlant de Dieu, Paul dit : « Il n'y a qu'un même « Dieu, qui opère tout en tous » ; de même, en parlant de l'Esprit : « Or, c'est un seul et « même Esprit qui opère toutes ces choses ». Mais, dira-t-on, c'est un Esprit mis en mouvement par Dieu ; l'apôtre n'en dit rien nulle part; c'est vous qui forgez cette idée. En effet, lorsque l'apôtre dit : « Qui opère tout en « tous », c'est des hommes qu'il parle, et certes il ne va pas compter l'Esprit parmi les hommes; vous aurez beau entasser mille extravagances, mille inepties. En effet, si l'apôtre dit : « Par l'Esprit », afin de prévenir l'erreur qui prendrait ce « par » pour une diminution de l'énergie de l'Esprit, qui s'imaginerait que l'Esprit est mis en mouvement, l'apôtre a bien soin d'ajouter : « Que l'Esprit « opère », non pas qu'il est mis en mouvement de manière à opérer; « que l'Esprit opère, « selon qu'il lui plaît », non pas selon l'ordre qu'il reçoit. En effet, de même que le Fils dit, en parlant du Père : « Il réveille et « vivifie les morts », et semblablement de « lui-même : « Il vivifie ceux qu'il lui plaît » (Jean, V, 21); de même, en parlant de l'Esprit, il dit ailleurs, qu'il fait tout avec une souveraine puissance, que rien ne résiste à

sa volonté (car cette expression : « L'Esprit « souffle où il veut » (Ibid. III, 8), quoique appliquée au vent, prouve néanmoins ce que nous disons.) Et maintenant ici l'apôtre dit : « Il opère toutes choses, selon qu'il veut ». Ecoutez ce qui prouve encore que l'Esprit n'est pas de ceux que met en mouvement une opération étrangère, mais que l'Esprit opère par lui-même : « Car », dit l'apôtre, « qui « connaît ce qui est dans l'homme, sinon « l'esprit de l'homme? Ainsi nul ne connaît « ce qui est en Dieu que l'Esprit de Dieu ». (I Cor. II, 11.) Que l'esprit de l'homme, c'est-à-dire son âme, n'ait pas besoin d'une opération du dehors pour connaître ce qui la concerne, c'est ce que tout le monde sait. Et, de même, l'Esprit-Saint se suffit à lui-même pour connaître ce qui concerne Dieu. C'est ainsi que l'Ecriture dit : l'Esprit-Saint connaît les secrets de Dieu, comme l'âme humaine connaît les secrets de l'homme. Si notre âme n'est pas excitée à cette connaissance par une opération qui lui soit étrangère, à bien plus forte raison, est-ce vrai de celui qui connaît la profondeur de Dieu. Et il n'y a pas une opération quelconque, étrangère à lui, qui le porte à donner ses grâces aux apôtres.

Maintenant, j'ajouterai ici une autre réflexion que j'ai déjà faite. Quelle est-elle? Si l'Esprit était inférieur, et d'une autre substance, la consolation présentée par l'apôtre aurait été nulle; à quoi aurait-il servi d'apprendre que c'est le même Esprit? Quand on reçoit les présents d'un roi, la plus grande des jouissances, c'est que le roi vous a fait lui-même le présent; au contraire, on s'afflige de recevoir d'un esclave, d'être forcé de lui savoir gré du don que l'on a reçu. Ainsi, voilà encore une preuve que l'Esprit n'est pas d'une substance servile, mais royale. Voilà pourquoi, de même que l'apôtre a consolé les fidèles par ces paroles : « Il y a diver- « sité de ministères, mais il n'y a qu'un même « Seigneur; il y a diversité d'opérations sur- « naturelles, mais il n'y a qu'un même Dieu »; de même qu'après avoir dit plus haut : « Il y « a diversité de dons spirituels, mais il n'y a « qu'un même Esprit » ; après toutes ces observations, il ajoute encore : « C'est un seul et « même Esprit qui opère toutes ces choses, « distribuant à chacun ses dons, selon qu'il lui « plaît ». Donc, ne nous tourmentons pas, dit l'apôtre, ne nous affligeons pas en disant : Pourquoi ai-je reçu ceci, pourquoi n'ai-je pas reçu cela? N'exigeons pas de comptes de l'Esprit-Saint. Comprenez que le don qu'il vous a fait, il vous l'a fait dans votre intérêt, qu'il l'a mesuré dans votre intérêt; aimez-le donc, et réjouissez-vous de ce que vous avez reçu; ne vous affligez pas de n'avoir pas reçu d'autres dons; au contraire, rendez grâces à Dieu de n'avoir pas reçu plus que vous ne pouviez supporter.

5. Et maintenant, si, en ce qui concerne les dons spirituels, il faut fuir une curiosité inquiète, à bien plus forte raison faut-il y renoncer, en ce qui concerne les biens de la terre; il faut se tenir en repos, et ne pas s'enquérir curieusement pourquoi un tel est-il riche, pourquoi un tel est-il pauvre? Assurément, chaque homme n'a pas reçu de Dieu la richesse; il en est beaucoup qui doivent leur fortune à l'injustice, à la rapine, à l'avarice. Celui qui nous a ordonné de fuir la richesse, comment nous aurait-il donné ce qu'il nous défend de recevoir? Mais je veux réfuter plus énergiquement encore ceux qui nous contredisent ici. Eh bien! faisons remonter notre discours jusqu'au temps où Dieu a départi les richesses, et, répondez-moi, pourquoi Abraham était-il riche, et Jacob manquant de pain? N'étaient-ils pas également justes l'un et l'autre? Dieu n'a-t-il pas dit également des trois : « Je suis le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, et « de Jacob? » (Exode, III, 6.) Pourquoi donc l'un était-il riche, tandis que l'autre se louait comme un mercenaire? ou plutôt : Pourquoi l'injuste et fratricide Esaü était-il riche, et Jacob si longtemps dans la servitude? Pourquoi encore Isaac vécut-il si longtemps dans la tranquillité; Jacob, au contraire, dans les fatigues et dans les douleurs? Aussi disait-il : « Mes jours ont été peu nombreux et malheu- « reux ». (Gen. XLVII, 19.) Pourquoi David, qui fut un prophète et un roi, a-t-il passé tout le temps de sa vie dans les tourments? Pourquoi Salomon, son fils, durant quarante années, a-t-il joui plus que personne de la sécurité, de la profonde paix, a-t-il été comblé de gloire, d'honneurs, a-t-il eu tous les plaisirs? Pourquoi, parmi les prophètes, l'un était-il plus affligé, l'autre moins ? C'est qu'il était de l'intérêt de chacun d'eux qu'il en fût ainsi.

Aussi faut-il dire, pour chacun d'eux : « Vos « jugements sont un abîme très-profond ». (Psal. XXXV, 7.) Si Dieu n'exerçait pas ces

grands personnages, ces hommes admirables, en les soumettant aux mêmes traitements ; s'il éprouvait, celui-ci par la pauvreté, cet autre, par les richesses ; celui-ci, en lui accordant la vie tranquille ; cet autre, en le soumettant aux afflictions ; à bien plus forte raison, devons-nous méditer cette conduite appliquée à nous-mêmes. Et, en outre, une pensée que nous devons méditer, c'est que, des nombreux malheurs qui nous arrivent, la cause n'est pas dans la volonté de Dieu, mais dans notre perversité. Ne dites donc pas : pourquoi celui-ci est-il riche, quoique pervers ; celui-là pauvre, quoique juste ? car la réponse est facile ; le juste ne reçoit aucune atteinte de la pauvreté ; au contraire, elle rehausse sa gloire ; le méchant ne trouve, dans les richesses, qu'une voie qui le conduit au châtiment, s'il ne se convertit ; et, de plus, même avant le châtiment, les richesses lui ont causé des maux innombrables, et l'ont précipité dans mille gouffres : ce que Dieu permet, tout ensemble pour montrer la liberté de l'homme, et, en même temps, pour nous apprendre à ne pas courir aux richesses, avec une fureur insensée. Quoi donc, objectera-t-on, le méchant qui est riche ne souffre-t-il aucun mal ? Si l'homme de bien est riche, nous disons que c'est justice ; si, au contraire, c'est un méchant, que dirons-nous ? qu'il est, par cela même, misérable. En effet, les richesses s'ajoutant à la perversité, ne font qu'aggraver le mal ; mais voici un homme de bien, et cependant il est pauvre ? Eh bien, il ne reçoit aucune atteinte ; mais c'est un méchant, et il est pauvre ; donc c'est justice et c'est avec raison, et cette pauvreté est dans son intérêt.

Cependant, objectera-t-on, il a reçu des richesses de ses ancêtres, et il les gaspille entre des courtisanes et des parasites, et il ne souffre aucun mal. Que dites-vous ? Il se livre à la fornication et il ne souffre aucun mal ? Il s'enivre, et vous trouvez sa vie délicieuse ? Il dépense sa fortune honteusement, et vous le trouvez digne d'envie ? Et quelle plus grande dégradation que d'assurer la mort de son âme ? Mais vous-mêmes, à la vue d'un malheureux aux membres contournés, mutilés, vous croiriez devoir l'inonder de vos larmes ; et quand vous voyez son âme toute mutilée, vous croyez que cet homme est heureux ? Mais il ne sent rien, direz-vous ; voilà justement pourquoi il faut le plaindre, comme on fait des insensés. Celui qui a conscience de sa maladie, appelle tout de suite le médecin ; il endure les remèdes ; au contraire, pour celui qui ne sent pas son mal, il n'y a pas de délivrance possible ; et est-ce là, je vous le demande, celui dont vous vantez le bonheur ? Mais gardons-nous de nous trop étonner ; il est grand le nombre de ceux qui sont étrangers à la sagesse. Aussi supportons-nous les derniers châtiments, sommes-nous punis, sans espérance de nous voir délivrés du supplice. De là, les colères, les découragements, les perturbations continuelles ; Dieu nous montre une vie exempte de douleurs, la vie consacrée à la vertu, et nous, abandonnant ce chemin, nous en prenons un autre, le chemin de la fortune et des richesses, rempli d'innombrables maux ; et nous agissons comme celui qui ne saurait pas distinguer la beauté des corps, qui ne regarderait que le vêtement, que les ornements extérieurs, qui verrait une belle femme, douée d'une naturelle beauté, et passerait son chemin, pour aller vers une laide, une femme difforme et mutilée, mais recouverte d'une belle toilette, et qui la prendrait pour épouse. C'est l'image de ce qui arrive à bien des gens, en ce qui concerne la vertu et la méchanceté. Ils choisissent la laideur à cause des ornements qui l'affublent au dehors ; mais la beauté, ils la répudient à cause de cette nudité même, qui aurait dû fixer leur préférence.

6. Aussi j'ai honte de voir, chez ces païens insensés, une sagesse sinon de conduite, mais au moins de doctrine, qui ne se méprend pas sur la condition mobile et passagère des choses présentes. Il en est, chez nous, qui ne reconnaissent pas cette vanité ; leur jugement même est corrompu, malgré tant d'avertissements de l'Ecriture, qui ne cessent de nous crier : « Le méchant paraît à ses yeux comme un « néant, mais le Seigneur glorifie ceux qui le « craignent (Psal. XIV, 4). La crainte du Sei- « gneur a tout surpassé (Eccli. XXV, 14). Crains « Dieu, et garde ses commandements, car c'est « là tout l'homme (Eccl. XII, 13). Ne portez « pas envie aux méchants ; ne craignez point, « en voyant un homme devenu riche (Psal. « XLVIII, 17). Toute chair n'est que de l'herbe, « et toute sa gloire est comme la fleur des « champs ». (Isaïe, XL, 6.) Malgré tant de paroles du même genre, que nous entendons chaque jour, nous sommes encore rivés à la terre. Les enfants ignorants, à qui on apprend

leurs lettres tous les jours, se trompent souvent, quand on les leur demande sans suite, et disent une lettre pour une autre, provoquant ainsi mille éclats de rire ; vous faites de même, quand nous vous exposons la suite de ces vérités ; vous les apprenez tant bien que mal ; mais lorsqu'il nous arrive de vous interroger au dehors, sans suivre l'ordre ; quand nous vous demandons quel est le premier des biens, quel est le second, que faut-il mettre après tout le reste ? Votre ignorance se révèle, d'une manière ridicule. N'est-ce pas, je vous le demande, le comble du ridicule, pour nous qui attendons l'immortalité, les biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui ne sont pas entrés dans le cœur de l'homme, de faire effort, pour nous assurer des choses d'ici-bas, et de les regarder comme dignes de notre envie ? Si vous avez encore besoin d'apprendre que les richesses ne sont rien, que les choses présentes ne sont qu'une ombre et un songe, qu'elles se dissipent comme la fumée, qu'elles s'envolent, restez à la porte ; tenez-vous dans les vestibules, vous n'êtes pas encore dignes d'entrer dans le palais du souverain. Si vous ne savez pas encore distinguer ce qu'il y a d'instable, ce qu'il y a là dedans de perpétuel va-et-vient, quand donc arriverez-vous au mépris des richesses ? Si vous prétendez posséder cette science, cessez alors de vous informer avec une curiosité inquiète, de demander pourquoi celui-ci est-il riche, pourquoi cet autre est-il pauvre ?

Vous ressemblez, par vos questions, à celui qui se promènerait en demandant : pourquoi celui-ci est-il blanc, pourquoi cet autre est-il noir ; pourquoi ce nez aquilin, pourquoi ce nez camard ? De même que cela ne nous intéresse en rien, de même que nous importe que tel soit pauvre ou soit riche ? Bien plus, cela nous intéresse bien moins que ce que nous venons de dire ; tout doit se rapporter à l'usage que l'on en fait ; quoique pauvre, vous pouvez montrer une âme belle et sage ; quoique riche, vous êtes le plus malheureux de tous si vous fuyez la vertu ; car ce que nous devons rechercher, c'est ce qui porte à la vertu. Si nous avons ces ressources, les autres ne nous servent de rien. Aussi, ces questions perpétuelles, qui prouvent que tant de gens s'intéressent à ce qui est indifférent, et ne tiennent aucun compte de ce qui les regarde, sont-elles des questions insensées ; ce qui nous regarde, c'est la vertu et la sagesse. Un long intervalle vous en sépare ; de là, la perturbation dans les pensées ; de là, les flots des passions ; de là, les tempêtes. Déchu de la gloire suprême, de l'amour du ciel, ne désirant plus que la gloire présente, on est esclave et prisonnier. D'où vient, dira-t-on, notre amour pour la gloire de ce monde ? de notre indifférence pour la gloire du ciel ? Et cette indifférence même d'où vient-elle ? de notre négligence. Et notre négligence ? de notre mépris. Et notre mépris ? de la déraison, qui fait que nous nous attachons au présent, que nous ne nous appliquons pas à examiner la nature des choses. Cette déraison même, d'où vient-elle ? de ce que nous ne nous attachons pas à la lecture des livres saints ; de ce que nous ne conversons pas avec les saints ; de ce que nous fréquentons les réunions des méchants. Mettons un terme à ce désordre : ne souffrons pas que les flots, poussant les flots, nous emportent dans une mer de malheurs, nous étouffent, nous arrachent toute vie ; il en est temps encore, réveillons-nous, et, debout sur le roc, je dis le roc de la doctrine et de la parole de Dieu, abaissons nos regards sur la tempête de la vie présente. C'est ainsi que nous l'éviterons nous-mêmes, et que nous sauverons les autres du naufrage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, en union avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXX.

ET COMME NOTRE CORPS N'ÉTANT QU'UN, EST COMPOSÉ DE PLUSIEURS MEMBRES, ET QUE BIEN QU'IL Y AIT PLUSIEURS MEMBRES, ILS NE SONT TOUS NÉANMOINS QU'UN MÊME CORPS, IL EN EST DE MÊME DU CHRIST. (CHAP. XII, VERS. 12, JUSQU'AU VERS. 20.)

ANALYSE.

1. Sur l'habitude de Paul d'employer des comparaisons. — Comparaison de l'Eglise et du corps humain. — Par qui et pourquoi avons-nous été baptisés ? par un même Esprit, pour ne faire qu'un même corps.
2. Avantage inappréciable de la pluralité et de la diversité pour ne constituer qu'un seul et même corps. — Fuir toute indiscrète curiosité : Dieu a fait le corps de telle manière, l'Eglise, de telle manière, parce qu'il l'a voulu ainsi.
3. L'égalité d'honneur de tous les membres résultant de ce qu'ils forment tous un seul et même corps, et le corps n'étant possible qu'à la condition de la diversité dans l'unité, il en résulte que l'égalité d'honneur de tous les membres provient de la différence même qui les distingue.
4 et 5. Importance du moindre des membres, dans le corps humain, dans l'Eglise. — Appel à la concorde. — Importance des veuves dans l'Eglise et des mendiants. — Beau développement sur l'efficacité de l'aumône. — De la vraie pauvreté. — Contre les frayeurs qu'elle inspire.

1. Après les avoir consolés par la gratuité du don, par cette réflexion que tous les dons proviennent d'un seul et même Esprit, par cette réflexion que les dons ont été faits en vue de l'utilité, par cette réflexion que les moindres dons suffisent à manifester l'Esprit ; après avoir fermé la bouche aux contradicteurs, en disant qu'il faut céder à la souveraine puissance de l'Esprit, puisque, « c'est un seul et « même Esprit », dit-il, « qui opère toutes ces « choses, distribuant à chacun ses dons, selon « qu'il lui plaît », et voilà pourquoi il ne faut pas d'indiscrète curiosité ; après ces paroles, il les console encore par un exemple tiré de la vie commune, il prend à témoin la nature même, selon son habitude. Ainsi, lorsqu'il discourait sur la chevelure des hommes et celle des femmes, après certaines considérations, il en vient à cette raison : « La nature « même ne vous enseigne-t-elle pas qu'il se- « rait honteux à un homme de laisser tou- « jours croître ses cheveux, et qu'il est, au « contraire, honorable à une femme de les « laisser toujours croître ? » (I Cor. XI, 14, 15.) Quand il parlait des viandes consacrées aux idoles, pour défendre d'y toucher, il ajoutait à des preuves inhérentes au sujet des réflexions empruntées du dehors ; il rappelait les combats olympiques : « Ne savez-vous pas « que, quand on court dans la carrière, tous « courent, mais un seul remporte le prix ? » (Ibid. IX, 24.) Et il demande des preuves aux bergers, aux soldats, aux agriculteurs.

Il fait de même ici ; il emprunte à la vie commune un exemple puissant pour montrer que personne n'a moins reçu que les autres, vérité étonnante, difficile à prouver, bien faite cependant pour réconforter les âmes simples ; cet exemple il l'emprunte au corps humain Rien de plus propre à consoler celui qui est faible et qui se croit moins bien gratifié, que d'apprendre qu'en réalité il n'est pas moins bien partagé que les autres. Voilà ce que l'apôtre veut établir par ces paroles : « Comme « notre corps n'étant qu'un, est composé de « plusieurs membres ». L'apôtre fait preuve ici d'une intelligence parfaite ; il montre que le même corps est à la fois un et multiple, et il ajoute, en insistant sur ce qu'il se propose : « Et, bien qu'il y ait plusieurs membres, ils « ne sont tous néanmoins qu'un même corps ». Il ne dit pas : Bien qu'il y ait plusieurs membres, ils appartiennent tous à un même corps ; mais il dit : Ils sont tous ce même corps ; ce

même corps et tous ces membres, c'est un seul et même tout. Eh bien donc, si tous ne font qu'un, si le corps unique et tous les membres ne sont qu'un seul et même tout, où est la différence, où est le plus, où est le moins? « Ils ne sont tous », en effet, dit-il, « qu'un même corps ». Et non-seulement ils ne sont qu'un même corps, mais, en serrant la réalité de plus près, eu égard à ce corps, en tant qu'ils sont un corps, tous se trouvent ne faire qu'un. Et maintenant, eu égard aux parties, s'il y a différence, cette différence, dans toutes les parties, est semblable. En effet, il n'y a pas une partie capable par elle-même de constituer le corps; dans chacune des parties, égale défaillance, même insuffisance à former le corps, parce qu'il faut entre elles l'UNION. Ce n'est que quand beaucoup de parties ne forment qu'un seul tout, qu'il y a un seul et même corps. Voilà ce que l'apôtre insinuait par ces paroles : « Et, bien qu'il y ait plusieurs mem« bres, ils ne sont tous néanmoins qu'un « même corps ». Et il ne dit pas : Les plus grands et les moindres, il dit : « Bien qu'il y « ait plusieurs membres ». La pluralité s'applique à tous les membres. Et comment peut-il se faire qu'ils ne soient qu'un? Vous n'avez qu'à négliger la différence pour considérer le corps. Ce qu'est l'œil, le pied l'est aussi, à savoir qu'ils sont également des membres, et qu'ils font le corps; il n'y a en effet, ici, aucune différence, et vous ne sauriez dire que tel membre, par lui-même, constitue le corps; que tel autre n'en fait pas autant; il y a à cet égard parité entre tous les membres, parce que tous ne font qu'un même corps.

Après cette démonstration tirée de la nature qui ne pouvait être contestée de personne, l'apôtre ajoute : « Il en est de même du « Christ ». Il aurait dû dire : Il en est de même de l'Eglise, car c'était la conséquence naturelle; il ne le dit pas. Au lieu de l'Eglise, il met le Christ, afin d'élever son discours et de faire, sur l'auditeur, une plus profonde impression. Ce qu'il dit revient à ceci : Ainsi en est-il du corps du Christ qui est l'Eglise. En effet, de même que le corps et la tête ne font qu'un homme; de même, et l'Eglise et le Christ, ne font qu'un. Voilà pourquoi il a mis le Christ au lieu de l'Eglise, appelant ainsi son corps. Donc, dit-il, de même que notre corps n'est qu'un corps, quoiqu'il soit composé de beaucoup de membres; de même, dans l'Eglise, nous ne faisons qu'un, tous tant que nous sommes; bien qu'elle se compose d'un grand nombre de membres, de ce grand nombre de membres ne résulte qu'un corps. Après avoir ainsi consolé, redressé celui qui se croyait moins bien partagé, il passe de cette preuve tirée d'un exemple familier à une considération spirituelle encore plus consolante, et qui démontre la parfaite égalité dans l'honneur. Quelle est cette considération? « Car », dit-il, « nous avons tous été baptisés « dans le même Esprit, pour n'être tous en« semble qu'un même corps, Juifs ou gentils, « esclaves ou libres (13) ». Voici ce qu'il veut dire : Ce qui a fait de nous un seul corps, ce qui nous a régénérés, c'est un seul et même Esprit; car tel de nous n'a pas été baptisé dans un Esprit; tel autre, dans un autre Esprit; non-seulement ce qui nous a baptisés, est un, mais ce en quoi il nous a baptisés, c'est-à-dire, ce pourquoi il nous a baptisés, est un; c'est, non pas pour qu'il y eût des corps différents, c'est, au contraire, pour que tous tant que nous sommes, nous pussions conserver, entre nous, la parfaite union d'un seul et même corps; et voilà pourquoi nous avons été baptisés : c'est pour que nous soyons tous un seul et même corps, que nous avons été baptisés.

2. Ainsi, et celui qui nous a faits chrétiens est un, et ce en vue de quoi nous avons été faits chrétiens est un également; et l'apôtre ne dit pas : C'est afin que nous appartenions au même corps, mais : Afin que nous soyons un seul et même corps tous, car l'apôtre prend toujours les expressions les plus fortes; et il fait bien de dire : « Nous avons tous », en se comprenant lui-même. En effet, moi apôtre, je n'ai rien de plus que toi; car tu es ce corps autant que moi; moi, autant que toi; nous avons tous précisément la même tête, et nous sommes nés du même enfantement. C'est pourquoi nous sommes le même corps. Et que dis-je? dit l'apôtre, ne parlé-je que des Juifs? Les gentils, si éloignés de nous autrefois, il les fait rentrer dans ce même corps. Aussi, après avoir dit : Nous avons tous, il ne s'est pas arrêté là, il ajoute : « Juifs ou gentils, « esclaves ou libres ». Si après avoir été tant éloignés, nous nous sommes unis, nous ne faisons plus qu'un; à bien plus forte raison, maintenant que nous ne faisons plus qu'un, serions-nous coupables de nous affliger et de

perdre courage ; car, entre nous, il n'y a pas de place pour la différence. Si le Seigneur a jugé dignes des mêmes avantages, et les païens et les Juifs, et les esclaves et les hommes libres, comment, après les avoir ainsi honorés, les séparerait-il, lorsque ses dons ne vont qu'à produire une plus étroite et plus solide union ? « Et nous avons tous été abreu-« vés d'un seul et même Esprit. Aussi le corps « n'est pas un seul membre, mais plu-« sieurs (14) » ; c'est-à-dire : Nous sommes venus à la même initiation dans les mystères ; nous jouissons de la même table. Et pourquoi ne dit-il pas : Nous nous nourrissons du même corps ; nous nous abreuvons du même sang ? c'est parce que le mot « Esprit » dont il s'est servi, marque à la fois, et le sang et le corps. En effet, par le sang et par le corps à la fois, nous nous abreuvons d'un seul et même Esprit.

Maintenant, il me paraît vouloir entendre cette effusion de l'Esprit, qui vient en nous, par le baptême, et avant les mystères. Quant à cette expression : « Nous avons tous été « abreuvés », la métaphore est tout à fait de circonstance ; c'est comme si, parlant des plantes d'un verger, il disait : c'est la même source qui arrose tous les arbres, c'est la même eau ; de même ici, c'est du même Esprit que nous nous sommes tous abreuvés ; c'est de la même grâce que nous jouissons, dit l'apôtre. Donc, si c'est un seul et même Esprit, qui nous a faits ce que nous sommes, qui a fait de nous tous un seul et même corps, car c'est là ce que signifie : « Nous avons tous été « baptisés dans le même Esprit pour n'être « tous ensemble qu'un même corps » ; si Dieu, dans ses faveurs, nous a mis à une seule et même table, s'il a versé sur nous tous la même rosée, car c'est là ce que veut dire : « Nous avons tous été abreuvés d'un seul et « même Esprit » ; s'il est vrai que, malgré l'intervalle si grand qui nous éloignait, le Seigneur nous a unis, et que la pluralité ne fait plus qu'un seul et même corps, quand elle a été réduite à l'unité, pourquoi cette différence dont vous venez me faire tant d'éclat ? Si vous dites maintenant que les membres sont nombreux et divers, apprenez que c'est là précisément ce qui constitue la merveille, l'excellence incomparable de ce corps, où tant de parties diverses produisent l'unité. Sans cette grande pluralité, il n'y aurait rien de si merveilleux, de si étrange, à ce qu'il y eût un seul et même corps. Je me trompe ; il n'y aurait pas même de corps ; mais c'est une réflexion que l'apôtre garde pour la fin. En attendant, il s'occupe des membres mêmes et il dit : « Si le pied disait : puisque je ne suis « pas la main, je ne suis pas du corps ; ne se-« rait-il point pour cela du corps ? et si l'o-« reille disait : Puisque je ne suis pas l'œil, je « ne suis pas du corps, ne serait-elle point « pour cela du corps (15, 16) ? » En effet, si de ce que l'un est moins, et l'autre plus, il s'ensuivait que l'on pût dire : Je ne suis pas du corps, tout le corps serait détruit. Gardez-vous donc de dire : je ne suis pas du corps, parce que je suis moindre : sans doute le pied est d'un rang inférieur, mais il appartient au corps. Etre ou n'être pas du corps, ne provient pas de ce que l'un occupe telle place, l'autre, telle autre place ; il n'y a là qu'une différence de lieu ; être ou n'être pas du corps, résulte de ce qu'on y est uni ou de ce qu'on n'y est pas uni.

Considérez la sagesse de l'apôtre, l'appropriation de ses expressions, si bien accommodées à nos membres ; de même qu'il disait plus haut : « J'ai proposé ces choses sous mon « nom et sous celui d'Apollon » (I Cor. IV, 6) ; de même ici, pour ne pas blesser, pour rendre son discours acceptable, il fait parler les membres, il veut que ses auditeurs, entendant la nature qui répond, soient convaincus par l'expérience, par le bon sens, et n'aient plus rien à lui objecter. En effet, dit l'apôtre, soit que vous affirmiez d'une manière précise que vous n'êtes pas du corps, soit que vous murmuriez, vous ne pouvez pas être en dehors du corps. Semblable à la loi de la nature, la vertu de la grâce, et celle-ci est bien plus forte encore, protége et conserve toutes choses. Et voyez la précaution que prend l'apôtre, de ne rien dire d'inutile ; il ne parle pas de tous les membres, mais de deux seulement, et de deux extrêmes ; il montre, en effet, le plus précieux de tous, l'œil, et le plus vil de tous, le pied ; et il ne montre pas le pied disputant avec l'œil, mais avec la main, qui n'est qu'un peu plus élevée ; l'oreille, il la montre disputant avec l'œil : c'est que ceux à qui nous portons envie d'ordinaire, ce ne sont pas ceux qui nous surpassent de beaucoup, mais ceux qui ne sont qu'un peu plus élevés. Voilà pourquoi il établit ainsi la comparaison. « Si tout

« le corps était œil, où serait l'ouïe? et s'il « était tout ouïe, où serait l'odorat (17)? » L'apôtre en mentionnant la différence des membres, en parlant des pieds, des mains, des yeux, des oreilles, a fait penser ses auditeurs, au plus, au moins d'importance. Voyez maintenant sa manière de les consoler, en leur montrant la convenance de cet arrangement, et la pluralité et la diversité contribuant surtout à ce qu'il y ait un corps. Si tous n'étaient qu'une seule et même chose, ils ne seraient pas un seul et même corps; voilà pourquoi l'apôtre dit : « Si tous les membres « n'étaient qu'un seul membre, où serait le « corps (19)? » Mais cette réflexion ne vient qu'après; il montre ici une conséquence plus importante, à savoir, non-seulement que le corps est impossible, mais que les autres sens eux-mêmes sont impossibles, car « s'il était « tout ouïe, où serait l'odorat », dit-il?

3. Et ensuite, ces réflexions mêmes ne les empêchant pas de se troubler, il recommence ici encore ce qu'il a déjà fait : de même que, plus haut, il les consolait par l'utilité, et qu'ensuite il leur fermait vivement la bouche, en leur disant : « Or, c'est un seul et même « Esprit qui opère toutes ces choses, distri- « buant, à chacun, ses dons selon qu'il lui « plaît »; de même ici, après les raisonnements qui montrent que tout a été fait pour l'utilité, il ramène encore toutes choses à la volonté de Dieu, en disant : « Mais Dieu a mis « dans le corps plusieurs membres et il a « placé chacun d'eux comme il lui a plu (18) ». De même qu'en parlant de l'Esprit, il disait : « Selon qu'il lui plaît »; de même ici, « comme « il lui a plu ». Pas d'indiscrète curiosité dans le but de savoir pourquoi ceci est de telle façon, et ceci de telle autre. C'est qu'en effet, quand nous emploierions mille expressions différentes, nous ne pourrions pas montrer la sagesse de l'œuvre autant que nous le faisons par ces mots : L'ouvrier par excellence a voulu, et, comme il a voulu, les choses ont été faites; car tout ce qu'il veut est toujours utile. Et maintenant, si, à propos de notre corps, nous n'en soumettons pas les membres à une enquête curieuse, à bien plus forte raison devons-nous nous abstenir à propos de l'Eglise. Et remarquez la sagesse de l'apôtre : il ne parle pas de la différence naturelle ni de celle qui vient des opérations, mais de la différence de position; mais Dieu, dit-il, a mis dans le corps plusieurs membres, et il a placé chacun d'eux comme il lui a plu. Et c'est avec raison que l'apôtre dit : « Chacun « d'eux », montrant l'utilité de tous. En effet, impossible de dire que Dieu a placé tel membre, mais qu'il n'a pas placé tel autre; chacun des membres a été placé selon la volonté de Dieu. C'est pourquoi c'est l'utilité du pied d'avoir été placé de telle manière; et ce n'est pas seulement l'utilité de la tête. Et supposé l'ordre changé, supposé qu'abandonnant le lieu qui lui est propre, il passe dans un autre lieu, quand même il paraîtrait prendre une plus belle place, le pied aurait tout perdu et tout gâté, perdu la place qui lui est propre, sans en acquérir une autre.

« Si tous les membres n'étaient qu'un seul « membre, où serait le corps? Mais il y a « plusieurs membres, et tous ne sont qu'un « corps (20) ». Après avoir suffisamment fermé la bouche aux fidèles trop curieux, en leur parlant de la disposition que Dieu a voulue, l'apôtre recommence les raisonnements; il ne suit pas toujours soit l'une soit l'autre de ces deux pratiques, il les alterne pour varier son discours. Se contenter de fermer la bouche aux contradicteurs, c'est jeter le trouble dans les pensées; accoutumer l'auditeur à se rendre raison de tout, c'est porter atteinte à sa foi. Aussi, Paul s'y prend souvent de manière que les auditeurs consentent à croire et cessent de se troubler; et, après leur avoir fermé la bouche, il fait plus, il leur donne des explications. Voyez le zèle laborieux et la plénitude de la victoire. Les raisons qui leur faisaient croire qu'ils n'étaient pas égaux en honneur, servent précisément, dans la bouche de l'apôtre, à montrer qu'ils ont cette égalité d'honneur. Mais comment cela? C'est ce que je vais dire : « Si tous les membres », dit l'apôtre, « n'étaient qu'un seul membre, où « serait le corps? » C'est-à-dire, s'il n'y avait pas en vous des différences considérables, vous ne seriez pas un corps; si vous n'étiez pas un corps, vous ne seriez pas un seul et même tout; si vous n'étiez pas un seul et même tout, vous ne seriez pas égaux en honneur. Si vous étiez égaux en honneur, vous ne seriez pas un corps; si vous n'étiez pas un corps, vous ne seriez pas un seul et même tout; si vous n'étiez pas un seul et même tout, comment seriez-vous égaux en honneur? Mais, c'est précisément parce que vous n'avez pas

tous le même don que vous êtes un corps, et parce que vous êtes un corps, vous êtes tous un seul et même tout, et rien ne vous distingue l'un de l'autre, en tant que vous êtes un corps. D'où il arrive que c'est la différence considérable entre vous qui produit surtout votre égalité d'honneur, et voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Mais il y a plu« sieurs membres, et tous ne sont qu'un seul « corps ».

Pénétrés, nous aussi, de ces pensées, bannissons tout sentiment d'envie, ne soyons pas jaloux de ceux qui possèdent de plus grands dons; ne méprisons pas ceux qui en ont reçu de moindres, car c'est ainsi que Dieu l'a voulu; cessons donc de nous insurger. Si le trouble est encore dans vos pensées, considérez que souvent celui à qui vous portez envie, ne saurait accomplir ce que vous savez faire, d'où il suit qu'inférieurs à lui, vous le surpassez à ce titre; que supérieur à vous, à ce titre il est vaincu par vous, et que c'est là ce qui constitue l'égalité. En effet, dans le corps même, les membres modestes n'accomplissent pas de modestes fonctions, et souvent, en cessant de les remplir, ils affaiblissent les membres importants. Quoi de moins considérable que les poils à la surface du corps? eh bien, ces poils chétifs, enlevez-les des sourcils et des paupières, et c'en est fait de toute la beauté du visage, de la beauté des yeux. La perte est légère, et cependant toute la beauté du visage est détruite, et non-seulement la beauté, mais ce qu'il y a d'utile dans l'activité des yeux est compromis; car chacun de nos membres accomplit une fonction d'un caractère spécial et une fonction d'un caractère commun; nous avons aussi en nous une beauté qui nous est propre, et une qui nous est commune. Ces membres paraissent divisés; ils sont pourtant unis avec le plus grand soin; que l'un périsse, et l'autre périt en même temps. Voyez encore : il faut que les yeux soient brillants, la joue souriante, la lèvre rouge, le nez droit, le sourcil étendu; dérangez, si peu que ce soit, le moins important de ces détails, vous compromettez la beauté commune, et vous ne verrez que laideur dans tout ce qui apparaissait auparavant avec tant de beauté. Écrasez l'extrémité du nez, et vous répandez la laideur sur tout l'ensemble du corps, quoique vous n'ayez mutilé qu'un seul membre. Et maintenant, dans la main, enlevez simplement l'ongle d'un doigt, vous verrez le même résultat.

4. En voulez-vous une preuve empruntée à l'opération même de la main? Supprimez un doigt, rien qu'un, et vous verrez les autres réduits à l'inaction, incapables désormais d'accomplir leur œuvre; donc, puisque la perte d'un seul membre est pour tout le corps une difformité, puisque, au contraire, la conservation de ce membre conserve la beauté de tout le reste, ne nous exaltons pas, n'insultons pas nos frères. C'est ce membre chétif qui donne, à cet autre membre si grand, l'éclat de sa beauté, ce sont les paupières qui ornent les yeux. C'est donc se faire la guerre à soi-même que de la faire à son frère; car on ne fera pas du mal seulement à son frère, mais à soi-même, et le dommage sera grand. Faisons en sorte que nous prévenions de pareils malheurs; ayons, pour nos proches, autant d'égards que pour nous-mêmes. Cette image prise du corps, transportons-la à l'Eglise, et prenons soin de tous ses membres, comme de nos propres membres. En effet, il y a dans l'Eglise des membres nombreux et divers; les uns recouverts d'honneur, les autres inférieurs par le rang; tels sont les chœurs des vierges, les assemblées des veuves; ajoutons-y encore les chastes communautés des époux, il y a de nombreux degrés pour monter à la vertu. Et de même, en ce qui concerne l'aumône : l'un a prodigué, dépensé tous ses biens; d'autres ne pensent qu'à s'assurer ce qui suffit à leurs besoins, sans rechercher plus que le nécessaire; d'autres donnent de leur superflu. Qu'arrive-t-il? C'est que tous s'embellissent mutuellement les uns les autres; si le plus grand méprise le plus petit, c'est à lui-même qu'il fait la plus cruelle blessure; si une vierge outrage une femme mariée, elle perd une grande partie de sa récompense; si celui qui a tout donné, fait des reproches à l'homme qui ne l'a pas imité, il a perdu en grande partie le fruit de ses mérites.

Et que parlé-je de vierges, de veuves et d'hommes qui donnent tous leurs biens aux pauvres? Quoi de plus misérables que les mendiants? et cependant ces mendiants mêmes sont de la plus grande utilité dans l'Eglise; attachés aux portes du temple, ils en font le plus bel ornement; sans eux l'Eglise ne se montrerait pas dans sa plénitude. Dès les premiers temps, les apôtres possédés de ces pen-

sées, établirent, entre tant d'autres lois, la loi concernant les veuves; et ils le firent avec tant de zèle qu'ils mirent sept diacres à leur tête. De même que je compte les évêques, les prêtres, les diacres, les vierges, ceux qui gardent la continence; de même, au nombre des membres de l'Eglise, j'inscris les veuves. Leurs fonctions ne sont pas sans dignité; vous, vous ne venez à l'église que quand il vous plaît, les veuves, c'est jour et nuit qu'elles séjournent dans l'église, en chantant des psaumes; et ce n'est pas seulement l'aumône qui les y retient; elles n'auraient qu'à le vouloir pour aller mendier dans le forum et dans les ruelles; mais elles apportent ici une piété qu'il ne faut pas dédaigner. Voyez, elles sont dans la pauvreté comme dans une fournaise, et cependant vous n'entendrez de leur bouche aucun blasphème, aucune parole d'indignation, ce que tant de femmes riches se permettent si souvent. Ces veuves qui ont faim, on les voit souvent dormir; d'autres sont continuellement tourmentées par le froid, et cependant leur vie se passe à rendre à Dieu des actions de grâces, à le glorifier. Qu'on leur donne une obole, elles vous bénissent, leurs prières implorent l'effusion des biens sur celui qui leur a donné; qu'on ne leur donne rien, elles se résignent, et même alors, elles bénissent, elles accompagnent l'indifférent de leur affection, en se contentant de leur nourriture journalière.

Bon gré, mal gré, direz-vous, il faut bien qu'elles se résignent. Pourquoi, répondez-moi, pourquoi prononcez-vous cette parole si amère? N'y a-t-il donc pas des industries honteuses, lucratives pour les vieillards, pour les femmes chargées du poids des ans? Si elles ne tenaient pas à vivre dans l'honnêteté, ne pouvaient-elles pas, par ces moyens honteux, se procurer l'abondance? Ne voyez-vous pas combien grand est le nombre des fournisseurs de voluptés et de ceux qui à cet âge vendent des plaisirs, exercent les professions de ce genre? Leur vie se passe dans les délices; mais, pour nos pauvres, non. Ils aiment mieux mourir de faim, que de déshonorer leur vie, que de trahir leur salut, et ils restent assis, tant que le jour dure, préparant votre salut à vous. Car il n'est pas de médecin, de chirurgien à l'œuvre, le fer à la main, enlevant les chairs putréfiées, qu'on puisse comparer aux pauvres, étendant la main pour recevoir l'aumône, et guérissant en vous les passions qui vous gonflent; chose admirable encore, ils opèrent sur vous sans douleur cette excellente médication. Et tout autant que nous, qui sommes à la tête du peuple et vous donnons d'utiles avertissements, celui que vous voyez assis devant les portes de l'église vous parle par son silence, par son aspect. Car nous, chaque jour nous vous répétons: abaisse ton orgueil, ô homme, l'homme ne fait que passer; sa nature est fragile, la jeunesse se hâte vers la vieillesse; la beauté vers la laideur; la force vers la faiblesse, l'honneur devient mépris; la santé, infirmité; la gloire, un état misérable; les richesses, de la pauvreté; semblables à un courant impétueux, tout ce que nous sommes est sans consistance, et se précipite dans un abîme.

5. Et voilà ce que vous disent les pauvres, et ils vous en disent bien plus encore, vous parlant par l'expérience même, ce qui est la plus claire des exhortations. Combien y en a-t-il, de ceux qui sont assis à ces portes, dont la jeunesse fut florissante, et qui ont fait de grandes choses! Combien y en a-t-il, de ces disgraciés, qui, par la vigueur de leurs membres et par leur beauté, en surpassèrent bien d'autres! Ne refusez pas de me croire, et gardez-vous de rire. Les exemples de ce genre sont innombrables; ils remplissent la vie; si tant de misérables d'une condition abjecte, sont devenus rois tout à coup, qu'y a-t-il d'étonnant que de grands personnages, comblés de gloire, soient devenus vils et misérables? Le premier exemple certes a bien plus de quoi étonner; quant au dernier, c'est une histoire qui se renouvelle très-souvent. Aussi n'y a-t-il pas lieu de refuser de croire que, dans les arts, dans la profession militaire, dans l'ordre de la fortune, quelques-uns de ces malheureux d'aujourd'hui aient été autrefois florissants; nous devons les plaindre, les couvrir de toute notre sympathie, de notre affection, et, à leur vue, redouter de subir un jour nous-mêmes le même sort. En effet, nous sommes, nous aussi, des hommes, et soumis à la même rapidité de changement. Mais peut-être un de ces insensés pour qui la raillerie est une habitude, critiquera nos paroles et parodiera tout notre discours; et jusques à quand, dira-t-il, vous appliquerez-vous à discourir sans relâche sur les pauvres et les indigents, et à nous prédire des sinistres, et à

nous annoncer d'avance la pauvreté, n'ayant d'autre souci que de faire de nous des mendiants? Non, non; mon souci n'est pas de faire de vous des mendiants, ô hommes; je brûle de vous ouvrir les trésors du ciel. Parler à un homme bien portant de maladie, raconter les douleurs des malades, ce n'est pas pour que la santé devienne une maladie; c'est pour que la santé se conserve; c'est pour que la crainte des malheurs arrivés aux autres corrige la négligence et l'incurie. La pauvreté vous épouvante, le nom seul vous fait frissonner; eh bien! voilà ce qui nous rend pauvres; c'est que nous craignons la pauvreté, eussions-nous même dix mille talents. Le pauvre n'est pas celui qui n'a rien; c'est celui qui a horreur de la pauvreté; dans les malheurs, nous ne pleurons pas sur ceux qui souffrent des maux sans nombre; ce ne sont pas là ceux que nous estimons malheureux, mais ceux qui ne savent pas supporter les malheurs, quelque faibles qu'ils soient; et nous disons que celui qui les souffre avec patience, mérite et couronnes et gloire.

Et pour prouver que c'est là la vérité, quels sont, dans les luttes, ceux qui reçoivent nos éloges? Sont-ce les combattants qui souffrent mille coups sans se plaindre, qui, toujours la tête haute, restent jusqu'au bout à leur poste, ou ceux à qui les premiers coups font prendre la fuite? Est-ce que nous ne couronnons pas les premiers pour leur courage, pour leur grandeur d'âme? Ne sait-on pas qu'au contraire nous nous moquons des autres, de leur lâcheté, de leur timidité? Eh bien donc, faisons de même dans les choses de cette vie. Couronnons celui qui supporte tout sans se plaindre, comme on couronne le brave dont la valeur se montre dans tous les combats. Mais le timide, que les difficultés de la vie font trembler, plaignons-le; pleurons celui qui, avant de recevoir le coup, se meurt de frayeur. Supposez en effet dans les combats, un homme qui, avant que la main se soit levée, à la vue de son adversaire étendant le bras, s'enfuit avant de recevoir le coup; il sera ridicule, on dira que c'est un énervé, un mou, un ignorant, étranger aux nobles labeurs. C'est l'histoire de ceux qui craignent la pauvreté, sans pouvoir même en soutenir la pensée. Donc, ce n'est pas nous qui vous rendons malheureux; c'est vous-mêmes qui vous faites votre malheur. Et comment par la suite le démon ne se moquera-t-il pas de vous, s'il vous voit avant d'avoir été frappés, rien que sous le coup des menaces, effarés et tremblants? Ce n'est pas tout : il suffit que vous redoutiez une pareille menace, pour qu'il n'ait plus besoin de vous frapper; il souffrira que vous possédiez vos richesses, puisque la crainte de vous les voir enlever, vous rendra plus mous que la cire. Voilà notre caractère. On peut dire que ce qui nous fait peur, ne nous paraît plus, après l'expérience, aussi terrible qu'avant que nous l'ayons éprouvé. Le démon, pour vous priver de cette force que donne l'expérience, vous retient dans une crainte excessive, et, avant l'expérience, par la crainte de la pauvreté, il vous amollit comme la cire. Un tel homme, plus inconsistant que la cire, est plus misérable que Caïn; il craint pour ce qu'il possède, et il s'afflige pour ce qu'il ne possède pas. Et pour ce qu'il possède, il tremble encore et il s'épuise à retenir ces richesses fugitives, et son cœur est assiégé par mille absurdes passions. Voyez plutôt : désirs absurdes, frayeurs variées, angoisses, tremblement; voilà ce qui tourmente de tous côtés les avares. On dirait une barque agitée par tous les souffles contraires, assiégée de toutes parts au sein des flots. Et combien il vaudrait mieux, pour un tel homme, de mourir, que de supporter cette perpétuelle tempête; car il valait mieux pour Caïn de mourir que de trembler toujours.

Eh bien donc, préservons-nous de pareilles souffrances; raillons-nous des artifices du démon; brisons ces cordages, émoussons la pointe de sa lance funeste; interdisons-lui tout accès auprès de nous. Si vous tournez la fortune en dérision, il ne sait par où vous frapper, il ne sait par où vous prendre. Vous avez arraché la racine des maux, et la racine étant ôtée, le mauvais fruit ne germera plus. Disons-le toujours, et ne cessons pas de le redire : nos discours produisent-ils leur fruit? C'est ce que manifestera ce jour qui sera révélé dans le feu, qui examinera l'œuvre de chacun, qui montrera les lampes brillantes, et celles qui ne le sont pas. Alors on verra qui a de l'huile, et qui n'en a pas. Mais plaise à Dieu que personne ne soit trouvé dépourvu de cette consolation; que tous puissent montrer les preuves de la munificence divine, et, porteurs de lampes brillantes, faire leur entrée avec l'époux! Certes, il n'est rien

de plus terrible, de plus amer que la parole qu'entendront ceux qui partiront d'ici, sans les richesses de l'aumône, à qui l'époux dira : « Je ne vous connais pas ». (Matth. xxv, 12.) Loin de nous le malheur d'entendre une telle parole ! Puissions nous bien plutôt entendre ces mots si doux et si désirables : « Venez avec « moi, ô les bénis de mon Père; possédez le « royaume qui vous a été préparé dès le com- « mencement du monde ». (Ibid. 34.) Car c'est ainsi que nous passerons une vie bienheureuse, et que nous jouirons de tous les biens qui surpassent la pensée de l'homme. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce, et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent, au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXI.

OR, L'ŒIL NE PEUT PAS DIRE A LA MAIN : JE N'AI PAS BESOIN DE VOUS, NON PLUS QUE LA TÊTE NE PEUT DIRE AUX PIEDS : JE N'AI PAS BESOIN DE VOUS. (CHAP. XII, 21, JUSQU'AU VERSET 26.)

—

ANALYSE.

1. Contre l'orgueil de ceux qui se croient les préférés de Dieu.
2. Suite de la comparaison entre l'Eglise et le corps humain. — Les membres les plus faibles sont les plus nécessaires.
3. Discussion un peu subtile, souvent très-ingénieuse sur l'égalité dans la diversité des membres, soit du corps, soit de l'Eglise.
4. Du respect pour tous ; ce respect, les attentions, la prévoyance, tout de la part de tous doit être, pour tous, égal. — Contre l'envie. — Différence de l'envie et de l'émulation. — Comparaison piquante. — Développement chaleureux, éloquent contre la bassesse funeste et exécrable de l'envie.

1. Il vient de corriger l'envie des inférieurs ; il vient de consoler le chagrin qu'inspirait naturellement la vue de ceux qui avaient reçu des dons plus glorieux. Maintenant il réprime l'orgueil de ceux qui ont été jugés dignes de faveurs plus hautes. C'est d'ailleurs ce qu'il avait déjà fait quand il discutait avec eux ; (en effet, leur dire qu'ils avaient reçu un don gratuit, qu'ils ne jouissaient pas du fruit de leurs bonnes œuvres, c'était exprimer la même pensée) ; mais maintenant cette pensée, il la reprend d'une manière plus vive, en conservant la même image. C'est toujours le corps et l'unité du corps, et la comparaison de ses membres, qui lui inspirent les réflexions les plus agréables pour les fidèles. Ce fait que tous ne formaient qu'un seul corps, ne les consolait pas autant que cette vérité, que la diversité des fonctions ne constituait pas une grande infériorité, et il leur dit : « Or, l'œil ne peut « pas dire à la main : je n'ai pas besoin de « vous ; non plus que la tête ne peut dire aux « pieds : je n'ai pas besoin de vous ». Car, si le don est moindre, il est nécessaire ; et, de même que si le pied manquait dans le corps, il en résulterait une grande incommodité, de même, sans les membres inférieurs l'Eglise boîte, et n'a pas sa plénitude. Et l'apôtre ne dit pas : Or, l'œil ne dira pas, mais : « Ne « peut dire ». Comprenez bien : Quand même il aurait voulu dire, quand même il dirait, ses paroles seraient sans valeur, non fondées en nature. Voilà pourquoi l'apôtre, prenant les deux extrêmes, leur prête la parole. D'abord il suppose la main et l'œil, ensuite la tête et le pied, pour développer son exemple. Quoi de

plus vil que le pied? Quoi de plus noble que la tête, et de plus nécessaire? Car, c'est là surtout ce qui constitue l'homme, la tête. Et cependant la tête ne suffit pas; elle ne pourrait tout faire par elle-même; si elle pouvait tout faire, les pieds seraient superflus. Toutefois, il ne s'arrête pas là, mais il veut prouver surabondamment son dire, c'est son habitude; la juste mesure ne lui suffit pas, il va plus loin, et voilà pourquoi il ajoute : « Mais au con- « traire, les membres du corps qui paraissent « les plus faibles, sont bien plus nécessaires. « Nous honorons même davantage les parties « du corps qui paraissent moins honorables, « et nous couvrons avec plus de soin et d'hon- « nêteté, celles qui sont moins honnêtes (22, « 23) ».

Il continue sa comparaison avec les membres du corps, et, par là, il console et il réprime. Je ne dis pas seulement, dit l'apôtre, que les parties les plus considérables aient besoin de celles qui le sont moins, mais encore qu'elles en ont un grand besoin. S'il y a en effet, en nous, quelque chose d'infirme, de peu honnête, cela est nécessaire, et reçoit un plus grand honneur, et c'est avec raison qu'il dit : « Qui paraissent, et que nous considérons « comme moins honnêtes », montrant par là que ce n'est pas la nature qui parle, mais l'opinion. Il n'y a rien en nous qui ne soit honorable, car tout est l'ouvrage de Dieu. Par exemple, qu'est-ce qui paraît moins mériter d'être honoré que les organes de la génération? Nous les entourons cependant de plus d'honneur que les autres parties du corps, et ceux qui sont tout à fait pauvres, eussent-ils tout le reste du corps à nu, ne souffriront jamais de montrer ces parties nues. Et cependant, ce n'est pas ainsi que l'on se comporte avec les choses qui sont en réalité moins honorables; il conviendrait de leur marquer plus de mépris qu'aux autres. En effet, dans l'intérieur d'une maison, l'esclave regardé avec ignominie, non-seulement n'a pas un traitement supérieur, mais il ne reçoit même pas un traitement égal. Ici, au contraire, ces membres jouissent d'un plus grand honneur, et c'est l'œuvre de la sagesse de Dieu. Parmi nos membres, la nature a donné, aux uns les honneurs, de manière qu'ils n'aient pas à les réclamer; la nature les a refusés aux autres, pour nous forcer à les leur rendre; mais ils ne sont pas pour cela sans honneur, puisque les animaux naturellement n'ont besoin de rien, ni de vêtements, ni de chaussures, ni d'abri, le plus grand nombre d'entre eux du moins. Notre corps néanmoins n'est pas moins honorable que leur corps, pour avoir tous ces besoins. Il suffit de la réflexion pour voir que la nature même a fait ces parties et honorables et nécessaires. C'est ce que l'apôtre lui-même a insinué, ne se fondant ni sur le soin que nous en prenons, ni sur le plus grand honneur dont nous les entourons, mais sur la nature même. Aussi, après avoir parlé des membres faibles et moins honorables, il dit : « Qui « paraissent ». Quand il en proclame la nécessité, il ne dit plus : qui paraissent nécessaires, mais, sans hésitation aucune, il dit qu'ils sont nécessaires. Et c'est avec raison, car, et pour la procréation des enfants et pour la succession de notre race, ces membres nous sont utiles. Aussi les lois romaines punissent-elles ceux qui les détruisent et qui font des eunuques. C'est un attentat contre notre race; c'est un outrage fait à la nature même; périssent les impudiques qui calomnient les ouvrages de Dieu! De même que les malédictions contre le vin, résultent du vice de ceux qui s'enivrent; de même pour les malédictions contre le sexe des femmes, il faut s'en prendre aux adultères. Si l'on a regardé ces membres comme honteux, c'est à cause du mauvais usage que quelques-uns en font. Ce n'est pas ainsi qu'il fallait raisonner; ce n'est pas à la nature de la chose que le péché s'attache, c'est à la volonté criminelle qui le produit. Maintenant quelques interprètes pensent que ces membres faibles, et ces membres peu honnêtes et nécessaires, et qui jouissent d'un plus grand honneur, dans la pensée de Paul, sont les yeux, lesquels sont sans force, mais d'une utilité supérieure aux autres; que les parties les moins honnêtes sont les pieds, car eux aussi sont entourés d'un grand nombre de soins prévoyants.

2. Ensuite, pour ne rien ajouter à ce développement déjà surabondant, l'apôtre dit : « Car pour celles qui sont honnêtes, elles n'en « ont pas besoin (24) ». L'apôtre ne veut pas qu'on lui dise : est-il juste de dédaigner les parties honorables, et d'entourer de ses soins les moins honorables? Ce n'est pas par dédain, dit l'apôtre, que nous agissons ainsi; mais c'est que ces parties n'ont pas besoin de nos soins. Et voyez quel grand éloge il fait

de ces parties, avec autant de rapidité que d'à-propos et d'utilité; il ne se contente pas de ce qu'il vient de dire, il y joint une explication : « Mais Dieu a mis un admirable tem- « pérament dans tout le corps, en honorant « davantage ce qui était défectueux, afin qu'il « n'y ait point de schisme dans le corps (24, « 25) ». Dieu a tempéré, c'est-à-dire, qu'il n'a pas laissé apparaître ce qui était moins honorable. En effet, ce que l'on tempère et que l'on mêle devient un, et on ne voit pas ce que pouvait être auparavant l'objet qui a été mêlé à l'ensemble. Nous ne saurions même pas dire s'il y a eu un mélange. Et voyez combien de fois l'apôtre dit en passant : « Ce « qui était défectueux » ; il ne dit pas : ce qui était déshonnête ou honteux, mais : « Ce qui « était défectueux ». Ce qui était défectueux, comment cela? selon la nature. « Lui accor- « dant plus d'honneur » ; et pourquoi? afin qu'il n'y eût point de schisme dans le corps. Les fidèles recevaient là une immense consolation ; cependant, comme ils s'affligeaient d'avoir été moins bien partagés, l'apôtre leur montre qu'ils ont reçu plus d'honneur. « Ac- « cordant plus d'honneur », dit-il, « à ce qui « était défectueux » ; et ensuite, il explique comment Dieu a parfaitement ordonné, et que tel membre fût défectueux, et qu'il reçût plus d'honneur. Pourquoi? « Pour qu'il n'y « ait pas », dit-il, « de schisme dans le corps ». Il ne dit pas : dans les membres, mais : « Dans « le corps ». Et en effet, il y aurait eu une bien grande superfétation si quelques membres avaient été enrichis à la fois des dons de la nature et de ceux de notre prévoyance; tandis que d'autres membres n'auraient rien eu, de ces deux côtés, en partage. Ils se seraient séparés du tout, n'étant pas capables de supporter l'union. Et maintenant, cette séparation ne se serait pas opérée sans dommage pour les autres parties.

Voyez-vous comme l'apôtre montre la nécessité d'honorer davantage ce qui est défectueux? Supprimer ce privilége d'honneur, c'eût été la perte pour tous. En effet, si nous n'avions pas pris un grand soin de ces membres inférieurs, ils auraient souffert, et du dédain de la nature, et du tort que nous leur aurions fait. Leur perte eût été pour le corps un déchirement, et le corps étant déchiré, les autres parties bien supérieures encore auraient péri. Voyez-vous comme le soin de quelques-uns de ces membres est uni à la prévoyance qui s'occupe des autres? En effet, ils trouvent moins dans leur nature propre leur raison d'être, qu'ils ne trouvent dans le corps leur raison d'être un tout. Aussi que le corps vienne à périr, il ne leur sert à rien d'être séparément pleins de santé; que l'œil demeure, ou le nez; que chaque membre conserve ce qui lui appartient, mais que le lien avec le corps soit rompu, il n'y a désormais, pour ces membres, aucune raison d'exister. Au contraire, supposez que le corps subsiste, et que ces membres soient endommagés, ils continuent à faire partie du corps, et bientôt ils retrouvent la santé. Mais, dira-t-on peut-être, dans le corps cela s'explique; on comprend qu'un membre défectueux reçoive un plus grand honneur. Mais dans la société des hommes, le moyen qu'il en soit ainsi? C'est surtout dans la société humaine que vous verrez cette vérité se réaliser. Et en effet, ceux qui sont venus vers la onzième heure, ont reçu les premiers leur salaire; la brebis errante a engagé le pasteur à laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres pour courir à sa recherche, et, quand il l'a eu retrouvée, il l'a portée sur ses épaules, et il ne l'a pas chassée; l'enfant prodigue a reçu plus d'honneur que celui qui s'était bien conduit; le larron a reçu la couronne, avant les apôtres, et il les a devancés dans la gloire; l'histoire des talents vous montre le même fait : celui qui avait reçu cinq talents, et celui qui en avait reçu deux, ont été jugés dignes du même salaire.

Et c'est la marque d'une grande providence, que l'un ait reçu deux talents; car si on lui eût confié cinq talents, quand il était incapable de les augmenter, il aurait perdu tout ce à quoi il pouvait prétendre; mais ayant reçu deux talents, ayant accompli tout ce qui dépendait de lui, il a obtenu la même récompense que celui qui avait opéré avec cinq talents, et il a eu l'avantage sur lui d'avoir avec moins de labeurs gagné les mêmes couronnes. En effet, c'était un homme comme celui qui avait reçu les cinq talents, et cependant le Seigneur n'exige pas de lui des comptes aussi sévères; il ne réclame pas de lui autant que de son compagnon d'esclavage; il ne lui dit pas : pourquoi ne peux-tu pas faire cinq talents? ce qu'il était en droit de lui dire. Pénétrés de ces vérités, n'insultez pas, si vous êtes plus grands, ceux qui sont

plus petits. Craignez de vous blesser, avant de les blesser eux-mêmes. Ceux-ci étant séparés de vous, c'en est fait de tout le corps; car qu'est-ce que le corps, sinon un ensemble de membres, comme l'apôtre le dit lui-même : « Aussi, le corps n'est pas un seul « membre, mais un ensemble de membres ». Donc, si c'est là ce qui constitue le corps, ayons grand soin que le plus grand nombre reste le plus grand nombre; car autrement, nous recevons une blessure mortelle. Aussi l'apôtre ne se contente-t-il pas d'exiger que nous ne nous séparions pas les uns des autres; il veut de plus que nous demeurions étroitement unis. En effet après avoir dit : « Afin qu'il « n'y ait point de schisme dans le corps », il ajoute : « Mais que tous les membres aient un « égal souci les uns des autres », et il donne ainsi la seconde raison de la supériorité d'honneur accordée aux membres inférieurs. Car Dieu n'a pas voulu seulement qu'il n'y eût pas de séparation, mais de plus qu'il y eût l'abondance de la charité, et la plénitude de la concorde. En effet, si c'est un besoin pour chaque membre de veiller au salut du prochain, ne parlez ni du plus ni du moins, car il n'y a là ni plus ni moins. Tant que le corps subsiste, il peut y avoir une différence; au contraire, que le corps périsse, il n'en est plus de même. Or, le corps périra si les parties moindres ne subsistent pas.

3. Si donc les membres supérieurs périssent lorsque les inférieurs en sont violemment séparés, ces membres supérieurs doivent avoir autant de souci des autres que d'eux-mêmes, puisque c'est de l'union avec les membres les plus modestes, que dépend le salut des membres plus grands. Aussi vous aurez beau répéter à satiété, membre obscur, membre inférieur, si vous n'avez pas, pour cet inférieur, autant de souci que pour vous-même; si vous le négligez comme moins important que vous, c'est vous qui souffrirez de cette négligence. Voilà pourquoi l'apôtre ne dit pas seulement : Que les membres aient souci les uns des autres; il dit plus : « Que « les membres aient un égal souci les uns « des autres »; c'est-à-dire, que l'attention, que la prévoyance doit s'étendre sur le plus petit autant que sur le plus grand. Ne dites donc pas : un tel n'est que d'une condition vulgaire; cet homme, que vous regardez comme le premier venu, considérez que c'est un membre du corps, qui se compose de toutes ses parties; tout aussi bien que l'œil, ce membre quel qu'il puisse être, contribue à faire que le corps soit le corps. En ce qui concerne la constitution du corps, nul ne possède plus que le prochain. Car ce qui constitue le corps, ce n'est pas que l'un soit plus grand, l'autre plus petit, mais qu'il y ait pluralité et diversité. De la même manière que vous, plus grand, vous aidez à former le corps; de même cet autre y contribue aussi, en étant plus petit que vous. De telle sorte que la petitesse de celui-ci, en ce qui concerne la constitution du corps, est aussi précieuse que votre grandeur, pour cet harmonieux agencement; il a la même efficacité que vous; c'est ce que va rendre évident une supposition. Supprimons la différence du plus petit et du plus grand, parmi les membres; qu'il n'y en ait plus, ni de plus honorables ni de moins honorables; que tout soit œil, ou bien que tout soit tête, n'est-il pas vrai que le corps périra? C'est de la dernière évidence. Faisons le contraire; amoindrissons tous les membres; même résultat; de sorte que, par là encore, éclate l'égalité d'importance des inférieurs avec les supérieurs. Faut-il dire encore quelque chose de plus fort? ce n'est que pour faire subsister le corps, que le moindre est le moindre; si donc tel membre est moindre, ce n'est qu'à cause de vous, ce n'est qu'afin que vous soyez grand. Voilà pourquoi l'apôtre réclame de tous, une égalité d'attention mutuelle; après avoir dit : « Que les membres aient un « égal souci les uns des autres », il explique encore cette pensée, en disant : « Et si l'un « des membres souffre, tous les autres mem- « bres souffrent avec lui; ou si l'un des mem- « bres reçoit de l'honneur, tous les autres s'en « réjouissent avec lui (26) ».

Si Dieu a voulu, dit l'apôtre, que l'attention réciproque des membres s'étendît sur tous, c'était pour assurer, au sein de la diversité même, l'unité, afin que tout ce qui arriverait fût ressenti dans une communion parfaite. Car, si l'attention pour le prochain est le salut de tous, il est nécessaire et que tous les sujets de gloire et toutes les causes d'afflictions soient ressenties en commun par tous. L'apôtre fait donc ici trois recommandations : pas de division, union parfaite; égale réciprocité d'attention; regarder toute chose qui survient, comme arrivant pour tous. Sans doute, il dit

précédemment qu'un honneur plus grand a été fait à ce qui est défectueux, précisément à cause de ce que le membre a de défectueux, il veut montrer que l'infériorité même donne un titre à une plus grande part de considération; mais ici, le point de vue est changé, l'égalité entre les membres se fonde sur l'égalité d'attention mutuelle. Ce qu'il a voulu, dit-il, en accordant une supériorité d'honneur, c'est empêcher que le membre inférieur ne fût jugé moins digne d'attention. Mais, pour unir les membres d'une manière parfaite, il ne se borne pas là, il les unit encore par la sympathie dans les joies et dans les douleurs qui surviennent. Souvent, lorsqu'une épine est entrée dans la plante du pied, tout le corps s'en ressent et s'en inquiète, le dos se courbe, et le ventre et les cuisses se contractent, et les mains, comme des satellites, comme des domestiques, s'avancent, retirent ce qui s'est enfoncé, la tête se penche, et les yeux regardent avec une attention soucieuse. Il est évident par là que si le pied a l'infériorité parce qu'il ne peut s'élever comme d'autres membres, il ressaisit l'égalité en forçant la tête à se baisser, il partage ses honneurs, et remarquons surtout cette égalité d'honneurs quand les pieds conduisent la tête, non pour lui faire plaisir, mais par devoir. D'où il suit que si la tête, au point de vue de la considération, a quelque avantage sur les pieds, il suffit pour rétablir l'égalité parfaite que la tête, qui est si noblement partagée, doive honneur et assistance à ce qui est au-dessous d'elle, et ressente également toutes les souffrances du membre inférieur. Car, quoi de plus vil que la plante des pieds? Quoi de plus noble que la tête? Mais le pied marche pour la tête, et emporte tous les membres avec lui.

Voyez encore: s'il arrive quelque accident aux yeux, c'est pour tous les membres, et de la douleur et une inaction forcée; les pieds ne marchent plus; les mains ne travaillent plus; le ventre ne reçoit plus sa ration; ce n'est pourtant qu'un mal d'yeux. D'où vient que votre ventre se dessèche, que vos pieds ne vont plus, que vos mains sont liées? C'est que tout le corps est un système où tout se tient, de là l'inexprimable communauté de toutes les affections. Sans cette communauté, il n'y aurait pas la réciprocité d'attention et d'inquiétudes. Voilà pourquoi l'apôtre, après avoir dit : « Que les mem-« bres aient un égal souci les uns des autres », a vite ajouté : « Et si l'un des membres souffre, « tous les autres membres souffrent avec lui; « ou si l'un des membres reçoit de l'honneur, « tous les autres s'en réjouissent avec lui ». Et comment, dira-t-on, se réjouissent-ils par sympathie? C'est la tête que l'on couronne, et l'homme tout entier se glorifie; ce n'est que la bouche qui parle, et les yeux rient et se réjouissent; ce qui cause la joie, ce n'est pourtant pas la beauté des yeux, mais ce que dit la langue. Autre preuve : les yeux sont beaux, et toute la femme en est embellie; et maintenant, si le nez est droit, le cou élégant, les autres membres gracieux, voici que les yeux, à leur tour, respirent la joie et la fierté; et ces mêmes yeux pleurent à chaudes larmes, dans les douleurs, dans les catastrophes qui arrivent aux autres membres, fussent-ils personnellement sans aucune atteinte.

4. Donc méditons ces pensées, tous tant que nous sommes, imitons l'amour mutuel de ces membres bien unis, ne faisons pas le contraire de ce qu'ils font, n'insultons pas aux malheurs du prochain, ne portons pas envie à sa prospérité, une telle conduite n'appartient qu'à des hommes en délire, qu'à des furieux. Se crever un œil, c'est la preuve d'une insigne démence, se ronger le poing, c'est la marque d'une folie qui éclate au grand jour. Se conduire ainsi envers ses membres, tenir la même conduite envers ses frères, c'est également s'assurer le renom d'un insensé, c'est se faire un tort qui mérite qu'on y pense. Tant que ce membre resplendit, c'est votre beauté en même temps qui brille, et tout votre corps est embelli : car cette beauté particulière, le membre ne l'accapare pas pour lui seul, mais il vous donne, à vous aussi, un sujet de vous glorifier : si vous l'éteignez, vous produisez des ténèbres qui enveloppent tout le corps, vous créez un malheur commun à tous les membres; si au contraire, vous conservez sa splendeur, c'est la beauté du corps tout entier que vous conservez. En effet, vous n'entendez jamais dire : voilà un bel œil; mais, que dit-on ? Voilà une belle femme, et l'éloge de l'œil ne vient qu'après l'éloge de tout le corps. Il en est de même pour l'Eglise. En effet, s'il en est, dans son sein, qui jouissent d'une bonne renommée, tout le corps de l'Eglise recueille le fruit de cette estime. Car les ennemis de l'Eglise ne cherchent pas les distinctions des personnes

dans les éloges, ils adressent leurs éloges à tout le corps. Si tel a l'éloquence en partage, ce n'est pas lui seulement qu'on célèbre par des éloges, mais toute l'Eglise. En effet, on ne dit pas, un tel est admirable, mais que dit-on? C'est un docteur admirable que possèdent les chrétiens, et l'éloge est, pour tous, un bien commun. Ainsi ce que les gentils unissent, vous, c'est vous qui le divisez, et vous faites la guerre à votre propre corps, à vos propres membres ? Et vous ne voyez pas que vous bouleversez tout? « Tout royaume », dit Jésus, « divisé contre lui-même sera ruiné ». (Matth. XII, 25.)

Or, maintenant rien ne produit autant la division, la séparation que l'envie et la haine jalouse, maladie funeste, pour laquelle il n'y a pas de pardon, maladie plus funeste que la racine même de tous les maux. L'avare en effet a du plaisir au moins quand il reçoit quelque chose ; l'envieux, au contraire, ne se réjouit pas quand il reçoit, mais quand un autre ne reçoit pas : car ce qu'il prend pour un bienfait personnel, c'est le malheur d'autrui, ce n'est pas le bonheur qui lui arrive à lui-même ; c'est un ennemi commun de toute la nature humaine, et qui se plaît à frapper les membres du Christ : quelle fureur plus détestable que celle-là? Le démon est jaloux de qui? des hommes, mais il ne porte envie à aucun démon : tandis que vous, qui êtes un homme, c'est contre des hommes que vous ressentez de l'envie, vous vous élevez contre celui qui est de la même famille, du même sang que vous, et c'est ce que le démon lui-même ne fait pas. Et quel pardon pouvez-vous espérer, quelle justification faire entendre, vous qui, à la vue du bonheur d'un frère, tremblez et pâlissez de rage, au lieu de vous réjouir, de tressaillir d'allégresse? Soyez l'émule de votre frère, je n'y mets pas d'obstacle : mais soyez son émule par les vertus qui le font estimer ; son émule, non pas pour le dénigrer, mais pour vous élever au même faîte que lui, pour montrer la même perfection. Voilà la bonne rivalité; on cherche à imiter, non à faire la guerre; on s'afflige, non du bonheur d'autrui, mais du mal que l'on ressent en soi : c'est précisément le contraire de la basse envie, qui, négligeant ses maux propres, se dessèche à la vue du bonheur des autres. Le pauvre ne souffre pas tant de sa pauvreté que de l'abondance du prochain : quoi de plus déplorable qu'une telle disposition? L'envieux, je l'ai déjà dit, est en cela plus odieux que l'avare : l'avare en effet se réjouit quand il a reçu quelque chose ; ce qui fait au contraire la joie de l'envieux, c'est qu'un autre ne reçoive pas. Donc, je vous en prie, abandonnez cette voie perverse, changez votre envie en une émulation généreuse (car cette émulation est plus puissante pour l'action et communique à l'âme une ardeur plus dévorante que le feu), et de cette émulation vous recueillerez de grands biens. C'est ainsi que Paul amenait les Juifs à la foi : « Pour « tâcher », disait-il, « d'exciter de l'émulation « dans l'esprit des Juifs, qui me sont unis se- « lon la chair, et d'en sauver quelques-uns ». (Rom. XI, 14.) Celui qui ressent l'émulation que voulait l'apôtre, ne se dessèche pas à la vue d'un autre jouissant d'une bonne renommée, mais il souffre de se voir lui-même en retard.

Il n'en est pas de même de l'envieux; quand il voit la prospérité d'autrui, il est comme ces frelons qui vont gâter le travail d'autrui ; jamais il ne fait personnellement d'efforts pour s'élever, mais il pleure à la vue d'un autre qui s'élève, et tente tout pour le rabaisser. A quoi pourrait-on comparer cette maladie? Il me semble voir un âne lourd et surchargé d'embonpoint attelé au même timon qu'un agile coursier ; l'âne ne veut pas se lever, et il cherche, cet animal massif, à tirer l'autre en bas. L'envieux ne pense pas à s'affranchir de son profond sommeil, c'est un soin qu'il ne prend jamais ; mais il n'est rien qu'il ne fasse pour faire tomber, pour abattre celui qui prend son essor vers le ciel ; l'envieux c'est le parfait imitateur du démon. Celui-ci, à la vue de l'homme dans le paradis, n'a pas senti le zèle qui porte à se convertir, mais uniquement l'envie de faire chasser l'homme du paradis : et en le voyant ensuite établi dans le ciel, et les fidèles de la terre jaloux de parvenir là-haut, le démon poursuivant toujours le même dessein, ne cherche qu'à les faire tomber, entassant ainsi plus de charbons ardents sur sa tête. C'est là en effet ce qui arrive toujours : si l'homme à qui l'on porte envie, se tient sur ses gardes, il acquiert une gloire plus brillante ; l'envieux ne fait que rendre son mal plus affreux. C'est ainsi que Joseph a brillé d'une gloire si pure ; c'est l'histoire du prêtre Aaron ; les intrigues et le déchaînement de

l'envie ont provoqué une fois, deux fois la même sentence de Dieu, et fait fleurir la verge. C'est ainsi que Jacob a joui de l'abondance, et de tous les autres biens. C'est ainsi que les envieux se sont jetés dans mille douleurs inextricables. Pénétrés de toutes ces vérités, fuyons la basse envie. Car pourquoi, répondez-moi, êtes-vous envieux? Parce que votre frère a reçu une grâce spirituelle? Et de qui l'a-t-il reçue? Répondez-moi : N'est-ce pas de Dieu? C'est donc à Dieu que s'adresse votre haine, puisque Dieu est l'auteur du présent. Voyez-vous jusqu'où glisse la passion rampante, quel édifice gigantesque de péchés elle élève, quel gouffre de châtiments et de vengeances elle creuse sous vos pieds? Fuyons donc cette odieuse passion, mes bien-aimés; loin de nous l'envie; prions pour les envieux, et faisons tout pour éteindre ce feu qui les mine. Mais gardons-nous du délire de ces malheureux qui, en cherchant à nuire au prochain, ne font qu'allumer contre eux-mêmes une flamme inextinguible. Ne les imitons pas, pleurons, gémissons sur eux. Ce sont eux qui sont blessés, au lieu de faire des blessures aux autres, ils portent dans leur cœur éternellement le ver rongeur, et ils amassent une source de poisons plus amers que toute espèce de fiel. Prions donc le Dieu de bonté, et de guérir ces malheureux, et de nous préserver à tout jamais de leur mal. Il n'y a pas de ciel pour celui que ronge cette lèpre, et en attendant le ciel, la vie présente n'est pas pour cet infortuné une vie. Il n'est pas de teigne, rongeant le bois ou la laine, qui se puisse comparer à ce feu dévorant de l'envie, qui consume les os des envieux et détruit toute la vigueur de l'âme. Voulons-nous nous affranchir, et les autres avec nous, d'incalculables malheurs, repoussons loin de nous cette fièvre détestable, cette corruption la plus funeste de toutes; pénétrons-nous de la force de l'esprit, nécessaire pour achever le combat présent, pour obtenir les couronnes à venir; puissions-nous tous les recevoir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIE XXXII.

OR VOUS ÊTES LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST, ET MEMBRES D'UNE PARTIE. (CHAP. XII, VERS. 27, JUSQU'AU VERS. 4 DU CHAP. XIII.)

ANALYSE.

1. L'Esprit prophétique répandu plus abondamment dans les temps apostoliques que sous la loi ancienne.
2. Résumé des moyens employés par saint Paul pour consoler ceux qui se plaignaient d'être moins bien partagés que les autres dans la distribution des dons spirituels.
3 et 4. Excellence de la charité. — Que tout le reste est vain sans elle. — Que les dons du Saint-Esprit ne servent à rien sans une bonne vie.
5. Comment faut-il comprendre ces paroles de l'Apôtre : *Quand même je donnerais tout mon bien aux pauvres, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien?*
6-8. La charité est exempte de tout défaut. — Combien la terre serait heureuse si tous les hommes s'entr'aimaient. — Que toutes nos vertus déplaisent à Dieu sans la charité du prochain. — De la chasteté admirable de Joseph. — De la charité de saint Paul. — De l'amour prodigieux que Jésus-Christ a eu pour les hommes.

1. Afin qu'on ne pût pas dire : Pourquoi nous citer le corps pour exemple? Le corps est esclave de la nature, et nos bonnes actions dépendent de notre libre arbitre: il nous a donné cette comparaison comme règle de nos actes, et il s'en est servi pour montrer que l'union établie par la nature entre les membres d'un même corps doit être établie entre nous par la charité. Voilà pourquoi il dit : « Vous êtes le corps du Christ ». Si notre corps ne doit contenir aucun élément de discorde, il ne doit pas, à plus forte raison, y en avoir dans le corps du Christ, et cela est d'autant plus vrai que la grâce est plus puissante que la nature. « Et vous êtes membres d'une « partie ». Non-seulement nous sommes tous ensemble le corps du Christ; mais nous sommes membres les uns des autres. Car c'est du corps et des membres du Christ qu'il a voulu parler plus haut, représentant l'humanité comme un ensemble et comme un vaste corps, composé d'une foule de membres, d'une foule de parties qui se rattachent toutes à ce grand corps et qui peuvent se multiplier à l'infini. Mais que signifie ce mot : « D'une « partie ? » Il signifie, en ce qui vous concerne, que vous formez une partie du grand édifice. Dans son langage, le mot « corps » veut dire le corps tout entier. Il ne désigne pas l'Eglise de Corinthe, mais l'Eglise universelle. Voilà pourquoi il dit : « Vous êtes mem- « bres d'une partie ? » c'est-à-dire : Votre église est un des membres de l'Eglise universelle et de ce corps qui renferme toutes les églises du monde. Vous devez donc être unis non-seulement entre vous, mais avec l'Eglise universelle, si vous voulez être justes, si vous êtes les membres d'un même corps. « Et Dieu « a établi dans son Eglise, premièrement des « apôtres, secondement des prophètes, troisiè- « mement des docteurs, ensuite ceux qui ont « le don des miracles, puis ceux qui ont la « grâce de guérir les maladies, ceux qui ont « le don d'assister leurs frères, ceux qui ont le « don de gouverner, ceux qui ont le don des « langues (28) ». Il fait ici ce que j'ai dit plus haut. Comme ceux qui avaient le don des langues étaient fiers de leur science, il met toujours cette science en dernière ligne. Chez lui, les rangs ne sont pas donnés au hasard; chacun se trouve placé suivant sa valeur. Les apôtres viennent donc en première ligne, parce que toutes les grâces et tous les dons étaient leur privilége. Et il n'a pas dit simple-

ment : Dieu a établi dans son Eglise des prophètes, ou des apôtres ; il a ajouté « premiè- « rement, secondement, troisièmement », pour mettre, comme je l'ai dit, chacun à sa place. « Secondement les prophètes ». Des prophètes, comme les filles de Philippe, comme Agabe, comme ces prophètes de Corinthe, auxquels il fait allusion en ces termes : « Que deux ou trois prophètes élèvent la voix ». (I Cor. XIV, 29.) Et, dans une épître à Timothée, il disait : « Ne néglige pas la grâce, le don de « prophétie qui est en toi ». (I Tim. IV, 14.)

Il y avait bien plus de prophètes dans l'Eglise du Christ que sous l'ancienne loi. Ce n'était pas entre les mains de dix, de vingt, de cinquante, de cent privilégiés que le don de prophétie se trouvait concentré ; cette grâce se trouvait répandue sur une foule de têtes, et chaque Eglise comptait un grand nombre de prophètes. Quand le Christ dit : « La loi et « les prophètes jusqu'à saint Jean » (Matth. II, 13), il parle des prophètes qui ont précédé sa venue. « Troisièmement les docteurs ». Le prophète est inspiré par l'Esprit-Saint. Le docteur suit souvent ses propres inspirations. C'est ce qui faisait dire à l'apôtre : « Les bons « prêtres sont doublement honorables ; surtout « quand ils se servent, dans leurs travaux, de « la parole et de la science ». (I Tim. V, 17.) Mais l'homme qui parle sous l'inspiration du Saint-Esprit, ne travaille pas. Aussi saint Paul a-t-il mis le docteur après le prophète. La parole du prophète est un présent divin ; la parole du docteur est due au travail de l'homme. La voix du docteur s'accorde avec celle des saintes Ecritures ; mais c'est sa propre science qui parle par sa bouche. Viennent ensuite « ceux qui opèrent des miracles, ceux qui ont « le don de guérir ». Voyez-vous la distinction qu'il établit ici, comme plus haut ? C'est que le don des miracles est plus grand encore que le don de guérison. Celui qui peut faire des miracles châtie et guérit ; celui qui a le don de guérir n'est qu'un médecin. Et voyez combien il a raison de mettre le don de prophétie avant le don des miracles et le don de guérison. Quand il disait plus haut : Les uns ont reçu du Saint-Esprit la parole de la sagesse ; les autres la parole de la science ; il n'observait pas de hiérarchie, il ne distinguait pas. Mais ici, il assigne des rangs. Pourquoi donne-t-il le premier au don de prophétie ? C'est que l'Ancien Testament fait de même. Quand Isaïe s'adressait aux Juifs pour leur démontrer la puissance de Dieu, et la bassesse des démons, en passant, il disait que la divinité se manifestait surtout par la prophétie. Le Christ, qui avait opéré tant de miracles, ne dédaigne pas cette manifestation de sa divinité, et souvent il termine ainsi ses discours : « Je vous ai dit ces « choses, afin que, lorsqu'elles s'accompliront, « vous croyiez en moi ». (Jean, XIII, 19.) C'est donc à juste titre que le don de guérison ne vient qu'après le don de prophétie. Mais pourquoi cède-t-il aussi le pas à la science des docteurs ? C'est que ce n'est pas la même chose d'annoncer la parole de Dieu, de semer la religion dans les âmes ou de faire des miracles ; car les miracles mêmes s'opèrent en vue de la parole de Dieu.

2. Lors donc qu'on instruit par sa parole et par son exemple, on est au-dessus de tous. Les docteurs, selon saint Paul, sont ceux dont la conduite, comme la parole, est un enseignement. Voilà aussi ce qui fait les apôtres. Quelques-uns de ces dons ont, dans l'origine, été le partage de quelques hommes indignes. Témoin ceux qui disaient : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas fait des miracles ? Mais il leur fut répondu : « Jamais je ne vous ai connus ; loin d'ici, vous « qui faites des œuvres d'iniquité ». (Matth. VII, 22, 23.) Ce double enseignement de la parole et de l'exemple ne saurait être l'apanage du vice. S'il donne un rang si distingué aux prophètes, ne vous en étonnez pas. Il ne parle pas ici de ceux qui se bornent à prophétiser, mais des hommes dont les prophéties sont des enseignements dictés par l'intérêt public. C'est ce qui devient encore plus clair, quand il dit : « Ceux qui ont le don d'assister leurs frères, « ceux qui ont le don de gouverner ». Qu'est-ce que « l'assistance ? » C'est la protection accordée à la faiblesse. Mais, dites-moi, c'est donc là une grâce divine ? Oui, sans doute, c'est une grâce divine que le pouvoir de protéger, de dispenser les secours spirituels. D'ailleurs l'apôtre donne le nom de grâces à beaucoup de choses qui sont des actes de vertu. Il ne veut pas nous laisser tomber dans l'abattement ; il veut nous montrer que toujours nous avons besoin de la main de Dieu. Par là il nous dispose à être reconnaissants envers lui, il enflamme notre cœur et élève nos sentiments. « Ceux qui ont le don des langues ». Voyez-vous la place qu'il accorde à ce don, et comme

il le met toujours en dernière ligne? Puis, comme cette hiérarchie aux échelons nombreux, blessait les susceptibilités de ceux qui étaient placés au bas, il s'adresse à eux avec véhémence, en leur prouvant par des arguments nombreux qu'ils ne sont pas fort au-dessous des autres. Quelques hommes s'étaient probablement récriés et avaient dit : Pourquoi n'avons-nous pas tous été mis au rang des apôtres? Saint Paul les console plus haut. Il leur montre qu'il y a là une hiérarchie nécessaire, en se servant du corps, comme objet de comparaison. « Le corps, dit-il, n'est pas un seul « membre. — Si tous les membres étaient un « seul membre, où serait le corps? » Tous les membres ont leur utilité. « Les grâces mani- « festes du Saint-Esprit, dit-il, ont été données « à chacun, pour l'utilité de toute l'Eglise ».

En outre, c'est l'Esprit-Saint qui est le dispensateur commun des grâces, et sa grâce est un don et non une dette : « Les grâces sont dif- « férentes, dit-il ; mais la source est la même : « c'est l'Esprit-Saint ». C'est toujours l'Esprit-Saint qui se manifeste ; « chacun reçoit une « manifestation du Saint-Esprit ». C'est la volonté de l'Esprit-Saint et de Dieu qui a présidé à la configuration des membres : « C'est un « seul et même Esprit qui opère toutes ces « choses, distribuant à chacun ses dons, selon « qu'il lui plaît. Dieu a placé dans le corps « plusieurs membres, et il les y a placés cha- « cun comme il lui a plu ». En outre les membres subalternes ont aussi leur nécessité : « Les membres qui paraissent les moins no- « bles, dit-il, sont nécessaires ». Ils sont même également nécessaires, parce que, comme les autres, ils contribuent à former l'édifice du corps : « Le corps n'est pas un seul membre, « mais l'assemblage de plusieurs ». Les membres les plus nobles ont besoin des moins nobles. « La tête ne peut dire aux pieds : Je n'ai « pas besoin de votre secours ». Les membres les moins nobles sont même les plus honorés : « Nous honorons davantage ceux qui ne sont « pas en honneur ». Ils concourent tous également au même but : « Tous les membres con- « courent à produire le même effet, dans un « intérêt mutuel ». Ils prennent tous leur part de douleur et de gloire. « Qu'un membre soit souffrant, tous souffrent avec lui ; qu'un membre ait quelque avantage, avec lui tous s'en réjouissent ». Après les consolations, viennent les paroles de véhémence et de reproche. Car, je l'ai dit, elles doivent se succéder. Après avoir consolé ses auditeurs, il s'emporte contre eux avec véhémence et leur dit : « Tous sont- « ils apôtres? Tous sont-ils prophètes? Tous « ont-ils le don de guérir? » Il ne s'arrête pas là, il va jusqu'au bout. Tantôt il dit : Tout le monde ne peut tout avoir. « Si tous les mem- « bres n'étaient qu'un seul membre, où serait « le corps? » Tantôt il laisse tomber quelque autre parole consolante. Il démontrera, par exemple, que les moindres grâces sont dignes d'envie, comme les plus grandes, parce que ces grâces-là aussi ne sont pas accordées à tout le monde. Pourquoi vous affliger de ce que vous n'avez pas le don de guérir? Songez que votre lot, tout humble qu'il est, est encore un privilége. « Tous ont-ils le don des lan- « gues? Tous ont-ils le don de les interpré- « ter? » Les dons les plus précieux n'ont pas été accordés à tous par la main de Dieu ; Dieu n'a fait que les répartir entre ses différentes créatures, et pour les dons les moins précieux, il a agi de même. Il a eu pour but de faire régner entre nous la bonne harmonie et la charité. Il fallait que chacun eût besoin de son prochain, pour être forcé par là de s'unir à son frère. Les arts, les éléments, les plantes, nos membres, tous les êtres sont soumis au même système.

3. Il répand ensuite sur les cœurs abattus une consolation bien capable de les relever et de les apaiser. La voici : « Soyez jaloux », dit-il, « d'acquérir les dons qui sont les meilleurs. « Et je vais vous montrer une voie plus excel- « lente encore ». Il montre, en parlant ainsi, qu'il fait allusion à ceux qui sont moins bien partagés que les autres, et qu'il dépend d'eux d'être mieux partagés. En disant : « Soyez « jaloux d'acquérir », il demande à ses disciples du zèle et de l'ardeur pour les biens spirituels. Il ne parle pas des dons les plus grands. Il dit : « Les dons les meilleurs », c'est-à-dire, les plus utiles. Il veut dire : Poursuivez sans cesse les dons spirituels, et je vous indiquerai la voie qui y conduit. Il n'a pas dit : « Tel ou « tel don » ; mais la voie qui conduit aux dons spirituels, afin de donner plus de valeur à ses promesses. Il veut dire par là : je ne me bornerai pas à vous indiquer deux ou trois de ces dons, mais la voie qui mène à tous les dons du Seigneur, la voie qui, pour dire plus encore, est ouverte à tout le monde. Il ne s'agit point ici de telles ou telles grâces accordées

aux uns, refusées aux autres. Il s'agit d'une grâce universelle. Il invite donc tout le monde à y prendre part; car il dit : « Montrez-vous « jaloux d'acquérir les dons qui sont les meil- « leurs, et je vais vous montrer une voie plus « excellente encore ». C'est de la charité envers le prochain qu'il veut parler. Puis, avant d'aborder ce qui concerne cette vertu et d'en faire un pompeux éloge, il lui compare les autres dons spirituels et il en fait bon marché, en montrant que sans la charité ils ne sont rien, et c'est ici que brille sa haute sagesse. Car s'il avait à l'instant même entamé le chapitre de la charité, si, après ces mots : « Je vais « vous montrer la voie », il eût ajouté : Cette voie c'est la charité ; s'il n'eût pas, au moyen d'une comparaison, développé son idée, ses paroles auraient fait rire des disciples encore peu faits à ce langage et tout surpris de sa nouveauté. Aussi ne dit-il pas tout de suite le mot de l'énigme. Mais après avoir, par son accent de conviction, éveillé ses auditeurs, après avoir dit : Je vais vous montrer une voie plus excellente encore, après avoir excité leur curiosité, il n'entre pas tout de suite en matière ; mais il enflamme encore la curiosité de ses disciples. Il commence par passer tous les dons spirituels en revue, pour montrer qu'ils ne sont rien sans la charité. Il fait voir à ses auditeurs combien il leur est nécessaire de s'aimer mutuellement, puisque c'est pour avoir négligé la charité qu'ils se sont attiré tous leurs maux. C'est le moyen de mettre dans tout son jour l'importance de cette vertu.

Les autres dons spirituels, en effet, loin de les réconcilier entre eux et de les attacher les uns aux autres, n'ont fait que les désunir. Mais la charité a concilié et uni ceux que les dons spirituels avaient divisés. Toutefois il ne proclame pas tout de suite cette vérité ; mais il va au-devant des désirs de ses auditeurs, en posant pour principe que cette vertu est par elle-même un don spirituel qui mène à tous les autres. Si donc vous ne voulez pas aimer votre frère par devoir, devenez charitable pour recevoir un témoignage plus grand que tous les autres de la bonté divine, et l'un de ses dons les plus magnifiques. Et voyez par où il commence. Il commence par le don qui excitait surtout l'admiration de son auditoire, par le don des langues, et, en parlant de ce don, il lui donne toute son étendue. Il ne dit pas : quand je parlerais des langues inconnues, mais « Quand je parlerais les langues « des hommes ». Qu'entend-il par ce mot « des hommes? » Il veut dire : De tous les hommes qui sont dans l'univers. Et cette hyperbole ne lui suffit pas encore. Mais il en ajoute une autre plus énergique que la première, quand il dit : « Lors même que je par- « lerais le langage des anges, sans la charité, « je ne serais qu'un airain sonore, une cymbale « retentissante ». Voyez comme il exalte ce don, pour le rabaisser ensuite jusqu'à terre. Il ne s'est pas contenté de dire : Je ne serais rien ; il a dit : « Je ne serais qu'un airain sonore », c'est-à-dire, un métal insensible et sans âme. Mais que signifie ce mot : « un airain sonore? » Cela veut dire qu'il ne proférerait que des paroles vaines, futiles et sans effet. Et non-seulement, dit-il, ma parole serait inutile ; mais elle ennuierait et rebuterait bien des gens. Voyez-vous comme il assimile l'homme sans charité aux objets inanimés et insensibles. Maintenant, s'il parle du langage des anges, ce n'est pas qu'il veuille en faire des êtres matériels ; mais il veut dire : Quand je parlerais aussi bien que les anges, quand ils s'entretiennent, je ne serais rien sans la charité. Que dis-je? je serais à charge à mes auditeurs.

Ainsi, quand il dit ailleurs : « Devant lui « fléchiront le genou tous les habitants du « ciel, de la terre et des enfers », il n'a pas l'intention de représenter les anges avec des genoux et une charpente osseuse. Il veut exprimer, par les signes usités chez les hommes, une adoration grande et profonde. De même ici il appelle langue non pas un organe de chair, mais l'entretien des anges qu'il désigne par un mot appartenant au vocabulaire des hommes. Puis, afin de mieux faire goûter ses paroles, il ne s'arrête pas au don des langues ; il continue, en énumérant les autres dons spirituels et les rabaissant tous, quand ils ne sont pas accompagnés de la charité, il fait enfin le portrait de cette vertu et, se servant de l'amplification oratoire, il s'élève des dons les moins précieux aux dons les plus importants. Le don qu'il a placé au dernier degré de l'échelle des grâces, le don des langues, est celui par lequel il commence, en arrivant, comme je l'ai dit, par une progression ascendante, aux dons les plus précieux. Après avoir parlé du don des langues, il passe au don de prophétie et dit : « Quand même j'aurais le « don de prophétie », en exaltant ce don.

Tout à l'heure il ne s'est pas contenté de dire : Quand je parlerais des langues inconnues; il a dit : Quand je parlerais toutes les langues des hommes. Il a été plus loin; il a dit : Quand je parlerais toutes les langues des anges, et il a démontré qu'un pareil don ne serait rien sans la charité. C'est ainsi que maintenant il ne parle pas du don de prophétie simplement, mais de ce don dans toute son étendue. Après avoir dit : Quand j'aurais le don de prophétie, il ajoute : « Quand je con- « naîtrais tous les mystères, et que j'aurais une « science parfaite de toutes choses » , en insistant sur ce don avec emphase.

4. Passant aux autres dons spirituels, pour ne pas tomber dans une fastidieuse énumération, il place avant tout, en l'élevant bien haut, la mère et la source de tous les dons spirituels. Il dit : « Quand j'aurais la foi ». Cette expression ne lui suffit pas. Il ajoute ce mot employé par le Christ pour marquer les plus grands effets de cette vertu. « Quand j'au- « rais une foi capable de transporter les mon- « tagnes, sans la charité, je ne serais rien ». Voyez comme il rabaisse encore le don des langues. Selon lui, la prophétie a le grand avantage de pénétrer les mystères et d'avoir la toute science; la foi opère avec force, puisqu'elle transporte les montagnes : mais, quand il parle du don des langues, il se borne à dire que c'est un don spirituel. Voyez aussi comme il a su résumer tous les dons en deux mots, « la prophétie » et « la foi », car tous les signes miraculeux consistent soit en paroles soit en actions. Mais le Christ avait dit que c'était un des moindres effets de la foi de transporter les montagnes. Car c'est en ce sens qu'il a prononcé ces mots : « Avec une parcelle de « foi aussi minime qu'un grain de sénevé, « vous direz à cette montagne : Passe de « ce côté, et elle y passera ». Comment donc se fait-il que Paul fasse consister dans ce miracle toute la puissance de la foi ? Que répondre à cela ? Le voici. Saint Paul s'est servi de cet exemple, parce que c'est beaucoup de transporter une montagne. Il n'a pas voulu renfermer dans cet acte toute la puissance de la foi; mais il s'est servi de cette image pour développer son idée, pour frapper des hommes simples. Il veut en venir à l'expression de cette vérité : j'aurais beau avoir une foi capable de transporter les montagnes, je ne serais rien sans la charité. « Et quand j'aurais distribué « tout mon bien pour nourrir les pauvres, « quand j'aurais livré mon corps pour être « brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela « ne me servirait de rien (3) ». Voyez quelle hyperbole ! Voyez comme il développe ces pensées ! Il n'a pas dit : Quand je donnerais aux pauvres la moitié, les deux tiers, les trois quarts de mon bien; il a dit : Quand je donnerais tout mon bien, et il ajoute : « pour « nourrir les pauvres ». A la générosité vient s'ajouter ici une tendre sollicitude. « Et quand « je donnerais mon corps pour être brûlé ». Il n'a pas dit simplement : Quand je mourrais, il emploie ici les figures les plus fortes. Il nous met devant les yeux la mort la plus terrible, le supplice d'un homme brûlé vif, et cette mort ne serait rien, selon lui, sans la charité. Mais, pour montrer jusqu'où va ici l'hyperbole, je dois produire les témoignages du Christ relatifs à l'aumône et à la mort. Le Christ a dit : « Si vous voulez être parfait, « vendez tous vos biens, donnez-en la valeur « aux pauvres et suivez-moi ». (Matth. XIX, 21.) Puis il dit, à propos de la charité : « La plus « grande charité c'est de donner sa vie pour « ses amis ». (Jean, XV, 13.) C'est donc là, même aux yeux de Dieu, le plus grand de tous les sacrifices. Et je prétends moi, s'écrie saint Paul, qu'en subissant la mort pour Dieu, qu'en livrant son propre corps pour être brûlé, on ne retirerait pas grand fruit de ce sacrifice, si l'on n'aimait pas son prochain.

Quand on avance que les dons spirituels ne sont pas fort utiles sans la charité, on ne dit rien de bien étonnant; car, dans la vie, il y a des dons spirituels qui n'ont pas grande importance. Bien des hommes ont prouvé qu'ils avaient reçu en partage certains dons spirituels et pourtant ils ont été punis, comme des méchants qu'ils étaient. Témoin ceux qui au nom du Christ prophétisaient, chassaient les démons, et faisaient force miracles, comme le traître Juda. Les fidèles, au contraire, qui ont mené une vie pure, ont par cela seul été sauvés. Que les dons spirituels, je le répète, ne puissent rien sans la charité, il n'y a donc rien là d'étonnant; mais qu'une vie vertueuse et pure ne puisse rien sans elle, voilà une assertion qui va bien loin et qui crée une grande difficulté. Le Christ, en effet, ne semble-t-il pas décerner les plus hautes récompenses à l'abandon des biens corporels et aux dangers du martyre? Ne dit-il pas au riche, je

le répète : « Si vous voulez être parfait, vendez « tout ce que vous avez, donnez-en le prix « aux pauvres et suivez-moi? » Ne dit-il pas à ses disciples, à propos du martyre : « Celui « qui perdra la vie pour moi la retrouvera. « Celui qui ne m'aura pas désavoué devant « les hommes, je ne le désavouerai pas moi « devant mon père, qui est dans les cieux ». (Matth. XVI, 25, et X, 32.) Car c'est chose pénible et surnaturelle qu'un pareil dévouement : ils le savent bien, les hommes qui ont obtenu les palmes du martyre. La parole humaine n'est point à la hauteur d'un pareil sacrifice, d'un acte si admirable qui suppose une âme si généreuse.

5. Et pourtant, nous dit saint Paul, sans la charité, ce merveilleux dévouement ne sert pas à grand'chose, quand même on y joindrait l'abandon de sa fortune. Pourquoi donc ce langage? J'essaierai de l'expliquer, après avoir cherché comment il se fait que l'homme qui distribue tout son bien pour nourrir les pauvres, puisse être cependant un homme sans charité. Car enfin, l'homme qui est prêt à livrer son corps au bûcher, malgré les dons spirituels qu'il peut avoir, peut encore ne pas aimer son prochain. Mais celui qui, non content de donner ses biens, les distribue pour nourrir les pauvres, comment peut-il se faire qu'il manque de charité? Que répondre à cela? Que cette absence de charité chez un pareil homme est une hypothèse gratuite. L'apôtre, en effet, emploie volontiers de semblables hypothèses, lorsqu'il a recours à l'hyperbole. Ainsi, il dira aux Galates : « Si nous-même, si « quelque ange descendu du ciel vient vous « annoncer autre chose que ce que je vous ai « enseigné, qu'il soit anathème ». (Gal. I, 8.) C'est là une supposition impossible; mais, pour montrer l'excellence de sa parole, il emploie une hypothèse qui ne pouvait jamais se réaliser. Dans son épître aux Romains, il dit encore : « Ni les anges, ni les dominations, ni « les puissances, ne pourraient arracher de « nos cœurs l'amour de Dieu ». (Rom. VIII, 39.) Jamais les anges n'auraient essayé de rien faire de semblable; c'est donc encore ici une hypothèse impossible, comme ce qui suit : « Jamais nulle autre créature ne pourrait nous « ôter cet amour ». Nulle autre créature? Il parle ici de toutes les créatures imaginables, créatures célestes et créatures terrestres. Mais ici encore, il suppose ce qui ne peut être, pour exprimer l'ardeur de son amour. C'est donc aussi ce qu'il fait, lorsqu'il dit : Quand on donnerait tout son bien, ce sacrifice serait inutile, si l'on n'avait pas la charité. Oui, voilà comment on peut expliquer ce passage. Peut-être aussi saint Paul veut-il dire que nous devons nous identifier de cœur avec ceux à qui nous donnons, que nous ne devons pas nous contenter de leur donner froidement, que nous devons les plaindre, venir à eux le cœur brisé, et pleurer avec les indigents.

Voilà pourquoi Dieu a fait une loi de l'aumône. Dieu n'avait pas besoin de nous pour nourrir les pauvres; mais il a voulu nous unir par la charité, nous enflammer d'un mutuel amour; voilà pourquoi il nous a ordonné de nourrir les pauvres. De là encore ces mots de l'apôtre : « Mieux vaut une bonne parole qu'un « don : voilà une parole plus précieuse qu'un « don ». (Eccli. XVIII, 16, 17.) Et le Maître dit lui-même : « C'est la miséricorde que je veux et « non le sacrifice ». (Matth. IX, 13.) On aime d'ordinaire ceux à qui l'on fait du bien, et l'on s'attache à ses bienfaiteurs, et c'est pour resserrer les liens de l'affection que le Christ a établi cette loi. Mais voici à quoi se réduit la difficulté : d'après le Christ, l'aumône et le courage des martyrs sont deux vertus parfaites : d'après saint Paul, elles sont imparfaites sans la charité. Il n'est pas ici en contradiction avec le Christ, à Dieu ne plaise! au contraire il est avec lui en parfaite harmonie. Le Christ, en s'adressant au riche, ne se contente pas de dire : Vendez vos biens et donnez-en le prix aux pauvres. Il ajoute : Venez ici et suivez-moi. Or pour suivre le Christ, pour se montrer son disciple, il n'y a rien de tel que la charité. « Le meilleur moyen de montrer à « tout le monde que vous êtes mes disciples, « c'est de vous aimer les uns les autres ». (Jean, XIII, 35.) Et quand il dit : « Celui qui « aura perdu la vie pour moi, la retrouvera. « Celui qui me confessera devant les hommes, « je le confesserai devant mon Père dans les « cieux », le Christ est loin de nier que la charité ne joue ici un rôle essentiel, il ne fait que montrer la récompense réservée à ces efforts de courage. D'ailleurs avec le martyre il exige la charité, et c'est ce qu'il a clairement fait entendre en ces termes : « Vous boirez mon « calice et vous recevrez mon baptême » (Matth. XX, 23), c'est-à-dire, vous supporterez le martyre, vous serez tués pour moi. Pour ce

qui est « d'être assis à ma droite ou à ma gau- « che », ce n'est pas qu'il y ait des places où l'on soit assis à sa droite ou à sa gauche, c'est une manière d'indiquer la préséance, l'honneur suprême. « Ce n'est pas à moi à vous le « donner », dit-il, « mais ce sera pour ceux à « qui cela sera préparé ». Montrant ensuite à qui cet honneur est préparé, il appelle ses disciples : « Que celui qui voudra être le premier « parmi vous, soit votre serviteur à tous » (Ib. v, 26), leçon d'humilité et de charité. C'est une haute charité qu'il demande. Aussi ajoute-t-il : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour « se faire servir, mais pour servir les autres et « donner sa vie pour la rédemption de plu- « sieurs » ; il montre par là qu'il faut aimer jusqu'à subir la mort pour ceux que l'on aime : car c'est la plus grande preuve d'amour qu'on puisse leur donner. Aussi dit-il à Pierre : « Si vous m'aimez, paissez mes brebis ». (Jean, XIII, 19.) Voulez-vous comprendre la grandeur et la beauté de la charité, peignons-la par des paroles, puisque nous ne voyons pas son image réelle. Représentons-nous tous les biens dont elle serait la source, si elle abondait en tous lieux. Alors plus de lois, plus de tribunaux, plus de supplices, plus rien de semblable. Si nous nous aimions tous les uns les autres, plus d'outrages ; meurtres, luttes, guerres, dissensions, larcins, pillages, tous les fléaux disparaîtraient et le vice ne serait même pas connu de nom. Or les dons miraculeux, loin de produire un pareil effet, ne font qu'exalter la vanité et l'arrogance, si l'on n'y prend garde.

6. Il y a un côté admirable dans la charité. Toutes les autres qualités ne sont pas exemptes d'alliage : le détachement des biens est souvent une cause d'orgueil ; l'éloquence est accompagnée du désir de la gloire ; l'humilité a quelquefois d'elle-même une conscience superbe. Mais la charité est exempte de toutes ces maladies ; elle ne s'élève jamais aux dépens de celui qu'elle aime. Ne me parlez pas de la charité s'attachant à un seul objet d'affection ; regardez la charité qui s'étend à tous les hommes également, et c'est alors que vous en verrez la vertu. Ou plutôt, si vous voulez, supposez un seul être aimé et un seul être qui l'aime, qui l'aime, bien entendu, comme on doit aimer. Il trouvera le ciel sur la terre ; il goûtera partout les douceurs de la tranquillité, il se tressera des couronnes sans nombre. Un tel homme ne connaîtra ni l'envie, n ila colère, ni la jalousie, ni l'arrogance, ni la vaine gloire, ni la détestable concupiscence, ni l'amour insensé et ses poisons ; il conservera la pureté de son âme. De même que personne ne cherche à se faire tort à soi-même, de même il ne fera pas tort à son prochain. Un tel homme marchera sur la terre, en compagnie de Gabriel. Eh bien ! cet homme-là, c'est celui qui possède la charité. Quant à celui qui fait des miracles signalés et qui possède la science parfaite, sans la charité, il aurait beau ressusciter les morts par milliers, il n'en tirera pas grand profit, s'il rompt avec l'humanité, s'il ne peut souffrir le contact de ses compagnons de chaîne. Aussi le Christ a-t-il dit que la meilleure preuve d'amour qu'on puisse lui donner, c'est d'aimer son prochain. « Si vous m'aimez plus que ces « hommes, Pierre, paissez mes brebis ». Voyez-vous comme il fait encore entendre par ces paroles que la charité est supérieure au martyre ?

Supposez un père qui chérit son fils jusqu'à donner sa vie pour lui, et un ami attaché à ce père, mais n'ayant pour le fils que de l'indifférence, le père irrité ne fera aucune attention à cet attachement dont il est l'objet et ne verra que le mépris auquel son fils est en butte. Ce qui a lieu ici, quand il s'agit d'un père et d'un fils, a lieu à plus forte raison quand il s'agit de Dieu et des hommes ; car Dieu est le meilleur de tous les pères. Ainsi, après avoir dit : « Voici le premier et le plus « grand de tous les commandements : Vous « aimerez le Seigneur, votre Dieu », Jésus a dit : « Voici le second », et il a expressément ajouté, « qui est semblable au premier : Vous « aimerez votre prochain comme vous-même ». (Matth. XXII, 38, 39.) Et voyez avec quelle énergie il exige cet amour ! Il dit, en parlant de Dieu : Vous l'aimerez « de tout votre cœur » ; il dit en parlant du prochain : Vous l'aimerez « comme vous-même ». Ah ! si l'on observait bien ce commandement, il n'y aurait ni esclave ni homme libre ; ni prince ni sujet ; ni riche ni pauvre ; ni petit ni grand ; le démon n'aurait jamais été connu : je ne dis pas celui que nous connaissons, mais tout autre, mais cent autres, mais des légions innombrables de démons se seraient trouvées sans puissance, en face de la charité. La paille résisterait au feu plutôt que le démon à la flamme de la charité. Oui, la charité est plus forte qu'un rempart, plus solide que le métal le plus dur. Imaginez

quelque chose de plus solide encore que tous les métaux, la charité restera toujours la plus forte. Ni les richesses ni la pauvreté n'en triomphent, ou plutôt, avec la charité, il n'y aurait ni pauvreté, ni richesse excessive, il n'y aurait que les avantages dont la richesse et la pauvreté sont les sources. A la richesse nous demanderions l'abondance, à la pauvreté une existence libre de soucis, et les inquiétudes compagnes de la richesse et la crainte de la pauvreté ne feraient plus notre tourment.

Que dire des avantages de la charité ? Quelle vertu ! Quelle joie elle procure ! De quelles douceurs elle nous inonde ! Les autres vertus entraînent toujours quelque mal avec elle ; le jeûne, la tempérance, les veilles entraînent l'envie, la concupiscence, le mépris. La charité au contraire aux avantages qu'elle procure joint des plaisirs délicieux et sans mélange. Comme une abeille laborieuse, elle va de toutes parts recueillir son miel, pour le déposer dans l'âme de celui qui aime. Pour l'esclave, elle rend la servitude plus douce que la liberté. Celui qui aime, aime mieux obéir que de commander, quoique le commandement ait ses douceurs. Mais la charité change la nature. Elle vient à nous, les mains pleines. Quelle mère est plus caressante ? Quelle reine est plus riche ? Tous les travaux sont par elle légers et faciles. Elle sème de fleurs le chemin de la vertu et d'épines celui du vice. Et remarquez bien ceci. Nous trouvons qu'il est dur de se priver de son bien. Avec elle, nous trouvons que cela est doux. Accepter le bien d'autrui nous semble agréable, avec elle ce n'est plus là un bonheur pour nous, c'est un écueil à fuir. La médisance si douce pour tout le monde devient par elle quelque chose d'amer, tandis que nous trouvons de la douceur à dire du bien des autres ; quoi de plus doux que de louer celui qu'on aime ? La colère a sa volupté que la charité lui fait perdre, en extirpant ce vice dans sa racine. L'objet aimé a beau faire, celui qui aime ne se montre jamais irrité. Loin de témoigner la moindre aigreur, il n'a pour celui qu'il aime que des larmes, des exhortations, des prières. Le voit-il en faute, il pleure, il est triste, mais cette tristesse a ses charmes ; car les larmes et la tristesse de la charité ont plus de suavité que le rire et la joie.

Ceux qui rient ne sont pas aussi heureux que ceux qui pleurent sur leurs amis. Si vous ne me croyez pas, arrêtez leurs larmes et ce sera leur causer la plus terrible souffrance. Mais l'amour, dites-vous, ne donne que des plaisirs insensés. Ah ! ne tenez pas un pareil langage ; car il n'y a rien d'aussi pur que la véritable charité.

7. Ne me parlez pas de cet amour vulgaire et trivial qui est plutôt une maladie que de la charité et de l'amour. Parlez-moi de cet amour que demande l'apôtre, d'un amour qui cherche les intérêts de l'objet aimé, et vous verrez qu'un pareil amour surpasse celui d'un père. Les avares fuient la dépense, préfèrent la détresse à la douleur de voir diminuer leur trésor. Ainsi l'homme qui aime bien, préférera mille souffrances à la douleur de voir souffrir celui qu'il aime. Comment donc, direz-vous, cette Egyptienne, qui aimait Joseph, a-t-elle voulu l'outrager ? C'est qu'elle l'aimait d'un amour satanique. L'amour de Joseph ne ressemblait pas à celui-là ; c'était celui que demandait saint Paul. Considérez les paroles que dictait à Joseph la charité et le langage de cette femme : Outrage-moi, disait-elle, et fais de moi une adultère ; rends-toi coupable envers mon mari, bouleverse toute la maison, perds la grâce de Dieu. Et ces paroles prouvaient qu'elle n'aimait pas Joseph, qu'elle ne s'aimait pas elle-même. Mais lui, qui aimait sincèrement, rejeta toutes ces propositions. Et ce qui prouve l'intérêt qu'il lui portait, ce sont les conseils qu'il lui donne. Non content de la repousser, il emploie une exhortation capable d'éteindre sa flamme criminelle : « Mon maître, « dit-il, se repose sur moi ; il ne sait pas même « ce qu'il a dans sa maison ». (Gen. xxxix, 8.) Il lui rappelle aussitôt son mari, pour lui faire honte. Il ne dit pas : votre mari, mais : « mon maître », pour mieux la retenir, pour la faire réfléchir. Elle est la maîtresse et c'est son esclave qu'elle aime ! Car s'il est mon maître lui, vous êtes ma maîtresse. Rougissez de parler ainsi à votre esclave, songez à celui dont vous êtes la femme, à celui auquel vous voulez vous unir, à celui que vous payez d'ingratitude. Voyez ; j'ai pour lui plus d'affection que vous. A cette femme sans délicatesse et sans pudeur, à cette femme incapable d'un sentiment élevé, il parle le langage des convenances humaines, pour la faire rougir : « Mon « maître se repose entièrement sur moi », c'est-à-dire, il me comble de bienfaits ; je ne puis donc blesser mon maître dans ce qu'il a

de plus cher. Il m'a mis à la tête de sa maison et je viens après lui. « Il ne s'est réservé que « vous ». Par ces paroles, il fait remonter cette femme au rang dont elle veut descendre, pour la rappeler à la pudeur et lui montrer la place honorable qu'elle remplit. Il ne s'arrête pas là : Vous êtes sa femme, lui dit-il, comment donc pourrais-je faire une aussi mauvaise action ? Vous me dites : Mon mari n'est pas là, il ignorera l'outrage ; mais cet outrage aura Dieu pour témoin. Loin de profiter de ces conseils, elle cherchait à l'attirer. C'était une démence furieuse, ce n'était pas son amour pour Joseph qui la faisait agir, et la suite l'a bien prouvé. Elle prend son mari pour juge, elle dresse son accusation, elle a recours au faux témoignage ; elle fait de son mari une bête féroce auquel elle livre un innocent. Elle fait jeter Joseph en prison. Que dis-je ? Elle fait tout ce qu'elle peut pour causer sa mort, tant elle exalte la fureur de son juge !

Eh bien, Joseph use-t-il de représailles ? Non : il ne se défend pas, il n'accuse pas cette femme. Mais, direz-vous, on n'aurait pas voulu le croire. Pourtant, il était fort aimé de son maître, cela est évident, et il en fut toujours aimé. Car, si ce mari furieux ne l'avait pas beaucoup aimé, il l'aurait tué, quand il gardait le silence, quand il ne se défendait pas. C'était un prince égyptien blessé dans son honneur, il le croyait du moins, et cela par un de ses serviteurs, oui, par un de ses serviteurs qu'il avait comblé de bienfaits. Mais toutes ces considérations cédèrent à l'amour et à la sympathie que Dieu mit dans le cœur du maître. Outre cette sympathie et cet amour, Joseph avait pour lui des preuves sérieuses, s'il avait voulu se défendre ; et ces preuves, c'étaient ses vêtements restés entre les mains de cette femme. Si elle avait été en butte à quelque violence, au lieu de montrer les vêtements de Joseph, elle aurait dû montrer sa tunique lacérée, son visage déchiré. « Mais », dit-elle, « c'est parce qu'il « m'a entendue crier, qu'il s'est enfui, en lais- « sant ses vêtements entre mes mains ». (Gen. XXXIX, 15.) Pourquoi donc le dépouiller de ses vêtements ? Que pouviez-vous demander, vous qui étiez exposée à sa violence ? D'être délivrée de l'auteur d'un pareil attentat. Mais ce n'est pas seulement sa conduite en cette occasion, c'est le reste de sa vie qui a mis à nu son cœur bienveillant et charitable. Réduit à exposer les motifs de sa longue incarcération, au lieu d'exposer les faits dans toute leur réalité, il se contente de dire : « Je n'ai rien fait ; mon « malheur est d'avoir été arraché à la terre « des Hébreux ». (Gen. LX, 15.) Il se tait sur la femme adultère. Il ne se glorifie pas de son innocence, comme tout autre aurait pu le faire à sa place, dans une circonstance où le récit de ce qui s'était passé n'était pas une affaire de vanité, mais un moyen de repousser les suppositions que pouvait faire naître cet emprisonnement. Si les pécheurs eux-mêmes, en pareille matière, ne s'abstiennent pas d'accuser, quelque déshonorante que soit l'accusation, comment ne pas trouver admirable cet homme qui est resté pur et qui, malgré cela, ne parle point de l'amour de cette femme, ne révèle point sa faute, cet homme qui, monté sur le trône d'Egypte, ne se souvient plus de l'outrage et ne punit point la coupable ?

8. Voyez comme il la ménageait, et pourtant cette femme n'aimait pas, mais elle était en démence. Elle n'avait pas de l'amour pour Joseph ; elle voulait satisfaire son caprice. Qu'on pèse bien ses paroles, elles respirent toutes la fureur et le meurtre. Que dit-elle à son mari ? « Vous avez amené ici un esclave « hébreu, pour qu'il nous insultât ». (Gen. XXX, 17.) Elle reproche à son mari le bien qu'il a fait : elle lui montre les vêtements de Joseph, cette femme plus cruelle qu'une bête féroce. Ah ! Joseph n'agit pas ainsi. Que dire de sa douceur, lorsqu'à l'égard de ses frères qui avaient failli le tuer, il se montre tel qu'il avait été toujours, ne laissant échapper sur leur compte, ni en particulier, ni en public, aucune parole amère ou fâcheuse. Voilà pourquoi saint Paul appelle la charité la mère de toutes les vertus ; voilà pourquoi il la met au-dessus de tous les signes et de tous les dons spirituels. L'or répandu sur les vêtements et sur les chaussures n'est pas, à lui seul, une marque suffisante de la royauté ; mais quand nous apercevons la pourpre et le diadème, nous n'en demandons pas davantage, pour la reconnaître. Il en est de même ici. Le diadème de la charité montre suffisamment le disciple du Christ non-seulement à nous chrétiens, mais encore aux infidèles. « Vous vous ferez « reconnaître à tous pour mes disciples, si « vous vous aimez les uns les autres ». (Jean, XIII, 35.) Ce signe-là est donc au-dessus de tous les autres, puisque c'est le signalement du disciple de Jésus-Christ. Que d'autres pro-

duisent des miracles en foule, s'ils sont divisés entre eux, ils seront la risée des infidèles. Qu'ils n'aient aucun miracle à montrer et qu'ils aient les uns pour les autres une ardente charité, ils seront pour tout le monde un objet de respect, ils seront toujours invincibles.

Si nous admirons saint Paul, ce n'est point à cause des morts qu'il a ressuscités, ce n'est point à cause des lépreux qu'il a guéris; c'est parce qu'il a dit : « Quel est l'infirme dont « je ne partage pas les infirmités ? Quel est « l'homme qui est scandalisé, sans que je ne « brûle? » (II Cor. xi, 29.) Un millier de signes miraculeux ne valent pas ces simples paroles. Ne disait-il pas lui-même qu'une grande récompense lui avait été réservée, non pour avoir fait des miracles, mais pour s'être fait infirme avec les infirmes ? Et quelle est cette récompense, poursuit-il ? « C'est de prêcher « gratuitement l'Evangile ». (I Cor. ix, 18.) Et quand il se préfère aux apôtres, il ne dit pas : J'ai fait plus de miracles qu'eux, mais : « Jai plus travaillé qu'eux ». (I Cor. xv, 10.) Il allait jusqu'à vouloir mourir de faim, pour sauver ses disciples. « Mieux vaut pour moi « mourir », dit-il, « que de souffrir qu'on me « fasse perdre cette gloire ». (I Cor. ix, 15.) Ce n'était pas pour se glorifier qu'il parlait ainsi, c'était pour ne pas avoir l'air de leur faire des reproches. Jamais, en effet, il ne se glorifie de ses bonnes œuvres, si la circonstance ne l'y porte ; mais alors même qu'il est contraint à le faire, il se donne le nom d'insensé.

Si parfois il se glorifie, c'est des infirmités, des outrages qu'il a dû subir, c'est de sa commisération pour ceux qui souffrent. Témoin ces paroles : « Qui donc est malade, « sans que je sois malade avec lui ? » Ces paroles-là en disent plus que les périls affrontés; aussi c'est par elles qu'il finit, pour donner plus de force à son discours. Comment donc ne pas reconnaître notre indignité, si nous nous comparons à lui, nous qui ne savons ni mépriser les richesses, quand il s'agit de notre intérêt véritable, ni donner notre superflu? Ah ! saint Paul n'agissait pas ainsi ; il se donnait corps et âme, pour que ceux qui le lapidaient, qui le soufflетaient, pussent obtenir le royaume des cieux. C'est le Christ, disait-il, qui m'a appris à aimer ainsi, en léguant aux hommes, dans ses commandements, un nouveau système de charité et en joignant l'exemple au précepte. Le roi de l'univers, jouissant de la béatitude suprême, ne s'est pas détourné de ces hommes tirés par lui du néant, comblés par lui de bienfaits, qui l'abreuvaient d'outrages et qui le conspuaient. C'est pour eux qu'il s'est fait homme, qu'il a conversé avec des courtisanes et des publicains, qu'il a guéri des démoniaques et qu'il leur a promis le ciel. Pour prix de tous ces bienfaits, les hommes l'ont saisi, l'ont souffleté, l'ont garotté, l'ont flagellé, l'ont bafoué et ont fini par le crucifier. N'importe : il ne s'en est pas détourné encore, mais, jusque sur la croix, il a dit « Mon Père, pardonnez-leur ». (Luc, xxiii, 34.) Le larron qui venait de l'accuser, il lui a ouvert les portes du paradis. Paul, son persécuteur, il en a fait un apôtre ; ses propres disciples, ses disciples fidèles, il les a livrés à la mort, en les sacrifiant aux Juifs qui l'avaient crucifié. Recueillons en notre âme ces exemples donnés par un Dieu, ces exemples donnés par les hommes et tâchons d'imiter ces illustres modèles. Tâchons d'acquérir cette charité supérieure à tous les dons spirituels, pour être heureux en cette vie et dans l'autre. Puisse ce bonheur devenir notre partage, par la grâce et le bienfait de Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, appartiennent la gloire, la puissance, l'honneur, aujourd'hui et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIII.

LA CHARITÉ EST PATIENTE ; ELLE EST BIENFAISANTE ; ELLE N'EST POINT ENVIEUSE ; ELLE N'AGIT POINT A LA LÉGÈRE ; ELLE NE S'ENFLE POINT D'ORGUEIL. (CHAP. XIII, JUSQU'AU VERS. 8.)

—

ANALYSE.

1-4. Explication littérale du fameux texte de saint Paul sur la charité.
5-7. Des effets admirables de la charité. — Combien les saints de l'ancienne Loi, par exemple David et Jacob, excellaient dans cette vertu.

1. Après avoir déclaré que la foi, la science, le don de prophétie, le don des langues, le don d'assistance, le don de guérison ne servent pas à grand'chose sans la charité, il nous la dépeint dans toute sa beauté et dans toute sa pureté. Il répand sur ce portrait les charmes, c'est-à-dire, les couleurs et les traits de la vertu ; il a soin d'établir entre toutes les parties de cette image une parfaite harmonie. Gardez-vous de n'accorder aux paroles de l'apôtre que peu d'attention, pesez-les au contraire avec soin, l'une après l'autre ; c'est le moyen d'apprécier ce trésor et l'habileté du peintre. Voyez par où il commence et quelle est la qualité qu'il regarde comme la source de tout bien. Cette qualité, c'est la patience. Voilà la base de toute philosophie ! C'est pourquoi un sage disait : « L'homme patient fait « preuve d'une haute sagesse ; l'homme impa- « tient n'est qu'un grand fou ». (Prov. XIV, 29.) Et comparant la patience à une place forte, il déclare que la comparaison est tout à l'avantage de cette qualité. Cette qualité est une armure impénétrable, une tour à l'épreuve de tous les assauts. Comme l'étincelle qui tombe sur l'abîme et qui, sans endommager l'abîme, s'éteint d'elle-même, chaque trait imprévu qui tombe sur une âme patiente, s'émousse aussitôt, sans troubler le repos de cette âme. Quoi de plus fort que la patience ! Les armées, les richesses, la cavalerie, les remparts, les armures, tout est faible auprès de la patience. Avec tout cet appareil guerrier, un conquérant, vaincu souvent par sa fureur, se voit renversé comme un faible enfant, en semant sur ses pas le trouble et la tempête. Mais l'homme patient est comme dans un port, où il goûte un calme profond. Le dommage que vous lui causerez ne pourra émouvoir ce roc ; vos outrages ne pourront ébranler cette tour ; vos coups s'amortiront sur ce métal indomptable. La patience s'appelle aussi longanimité, parce que l'homme patient a une âme d'une vaste étendue, c'est-à-dire une grande âme ; car « longueur et grandeur » sont des termes synonymes. Mais cette qualité vient de la charité et rapporte de grands avantages à ceux qui la possèdent et qui en jouissent.

Ne me parlez pas ici de certaines âmes dont on peut désespérer, de ces hommes qui faisant le mal impunément, se plongent encore plus avant dans le mal. Cette corruption n'est pas l'effet de la patience du sage, mais de la perversité des méchants qui en abusent. Parlez-moi, non de ces hommes pervers, mais de ces âmes plus douces, à qui la patience du sage rapporte un grand profit : quand ces hommes font le mal et qu'on ne le leur rend pas, ils admirent la douceur de l'homme patient, ils y puisent un grand enseignement philosophique. Mais l'apôtre ne s'arrête pas là, et détaillant les autres perfections de la charité, il ajoute : « La cha- « rité est bienfaisante ». Il y a des hommes en effet pour lesquels la patience n'est pas la

voie de la sagesse, mais un acheminement laborieux vers la vengeance. La charité, dit l'apôtre, ne tombe pas dans ce vice. Voilà pourquoi il ajoute : « La charité est bienfai- « sante ». Ce n'est point pour attiser la flamme de la colère dans les âmes irritées, qu'elle se montre douce et généreuse, c'est pour apaiser et éteindre cette flamme. Ce n'est pas seulement par une généreuse patience, c'est par ses soins et ses exhortations qu'elle soulage et qu'elle soigne la plaie des cœurs ulcérés par la colère. « Elle n'est pas envieuse ». On pourrait être patient et envieux, et l'envie gâte tout.. Mais la charité évite encore cet écueil. Elle n'agit point légèrement... Cela veut dire : elle n'agit point avec précipitation. L'homme qui la possède est sage et grave ; il marche paisiblement dans la vie. La précipitation est le propre des penchants honteux ; mais la charité n'est point asservie à de pareils tyrans. La paix du cœur est incompatible avec la précipitation et les excès. La charité qui veille sur notre âme comme un bon agriculteur sur un champ, ne donne pas à de pareilles épines le temps de germer. « La charité n'est point gonflée d'or- « gueil ». Que de gens se glorifient, sous nos yeux, de n'être ni jaloux, ni méchants, ni pusillanimes, ni aggressifs ! De pareils défauts en effet ne sont pas l'apanage exclusif de la richesse et de la pauvreté ; ils se rencontrent aussi dans les âmes bien nées ; mais la charité a soin de les extirper tous. Et ici faites bien attention : la patience n'est pas tout à fait la bienfaisance et la générosité. Or la patience, sans la générosité, est un défaut ; elle peut amener la rancune. Mais, grâce à la générosité qui sert d'antidote à ce poison, la charité se conserve pure. La générosité dégénère parfois en faiblesse ; mais la charité est là pour l'en empêcher. « La charité, dit l'apôtre, n'est ni « inconsidérée ni orgueilleuse ». La générosité et la patience n'excluent pas non plus l'arrogance ; mais la charité nous corrige aussi de cette imperfection.

2. Et voyez : l'apôtre fait servir à l'ornement de cette vertu non-seulement les qualités qu'elle a, mais encore les défauts qu'elle n'a pas. Elle nous mène au bien, dit-il, et elle extirpe le mal. Que dis-je? elle ne laisse pas aux mauvais germes la faculté de naître. L'apôtre n'a pas dit, en effet : La charité est jalouse, mais elle étouffe la jalousie. Elle est arrogante, mais c'est un défaut dont elle se corrige. Il a dit : « La charité n'est ni jalouse, « ni inconsidérée, ni gonflée d'orgueil ». Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle fait le bien sans effort ; c'est qu'elle dresse des trophées, sans faire la guerre, sans verser de sang. Ce n'est point au prix de mille sueurs qu'elle donne la couronne à ses adeptes ; elle leur donne le prix du combat, sans les condamner aux fatigues. En effet, là où la raison ne rencontre pas la passion pour adversaire, elle n'a pas la peine de lutter : « Elle ne croit « pas qu'on puisse la flétrir ». Pourquoi dire, ajoute l'apôtre, que la charité n'est point gonflée d'orgueil ? Elle est si éloignée d'un pareil défaut, qu'elle ne regarde pas comme un déshonneur tout ce qu'elle a souffert pour l'objet aimé. L'apôtre n'a pas dit : La charité qui s'honore elle-même par sa patience, supporte généreusement le déshonneur ; il a dit qu'elle ne se sent pas même blessée. Car si les hommes cupides, pour étancher la soif du gain qui les dévore, bravent tous les affronts, non-seulement sans honte, mais avec orgueil, à plus forte raison l'homme qui possède la charité, cette vertu si louable, ne reculera devant aucun affront et ne rougira pas de sa patience. Mais, pour puiser nos exemples à des sources pures, examinons la charité dans le Christ, et nous pourrons apprécier les paroles de l'apôtre. Notre-Seigneur Jésus-Christ était conspué et souffleté par de misérables esclaves ; et non-seulement il ne voyait pas là de déshonneur, mais ces affronts étaient pour lui autant de triomphes dont il se glorifiait. Quand il introduisait avec lui dans le paradis un voleur et un assassin, quand il adressait la parole à une courtisane au milieu d'un cercle d'accusateurs, il ne voyait pas là un déshonneur. Il permettait, au contraire, à la courtisane de lui baiser les pieds, d'arroser son corps de ses larmes et de lui faire un voile de ses cheveux ; et c'était au milieu de ses ennemis, sur le théâtre de leur haine qu'il donnait un pareil exemple. La charité, en effet, se croit à l'abri de l'humiliation.

Voyez ce père qui tient le premier rang parmi les philosophes et les orateurs. Il ne rougit pas de bégayer avec ses enfants, et ceux qui sont témoins de cet acte de condescendance, loin de blâmer le père, rendent hommage à sa conduite et la citent pour modèle. Les enfants retombent-ils dans les mêmes fautes, le père est toujours là pour

les corriger, pour avoir soin d'eux, pour réprimer leurs écarts, et il ne rougit pas de sa minutieuse sollicitude. La charité, en effet, est au-dessus de l'humiliation ; elle a comme des ailes d'or, pour cacher tous les défauts de l'objet aimé. C'est ainsi que Jonathas aimait David. Quand son père lui disait : « Fruit des « amours de quelque fille complaisante, jeune « efféminé » (I Rois, xx, 30), il ne rougissait pas, et c'étaient là pourtant des paroles bien insultantes. C'était lui dire : Fils de quelque femme folle de son corps qui provoque les passants, être sans force et sans courage qui n'a rien de viril, c'est pour ta honte et pour celle de ta mère que tu vis. Eh bien ! Jonathas s'est-il irrité de ces insultes ? A-t-il été cacher sa honte ? S'est-il éloigné de son ami ? Et pourtant c'était un fils de roi que Jonathas, et David n'était qu'un vagabond. Malgré cela, il n'a pas rougi de son ami ; car la charité n'a jamais lieu de rougir. Ce qu'il y a d'admirable en elle, c'est qu'elle ôte à l'affront tout ce qu'il a de poignant, pour faire trouver, dans ses morsures, une sorte de douceur : aussi Jonathas outragé s'éloigna-t-il de David en l'embrassant, comme s'il venait de recevoir la couronne. C'est que la charité ne connaît pas d'affront. Que dis-je ? Elle trouve de la douceur dans les outrages qui font rougir les autres. Ce qu'il y a de honteux, en effet, c'est de ne pas savoir aimer, c'est de ne pas savoir tout braver et tout souffrir pour l'objet aimé. Quand je dis tout, je ne veux pas dire qu'il faille prêter à un ami un coupable ministère. Il ne faut pas s'employer pour lui auprès d'une femme qu'il aime, il ne faut pas lui accorder quelque honteuse demande. Ce ne serait pas là de l'amitié, et c'est ce que je vous ai démontré plus haut, à propos de la femme égyptienne. Celui-là seul sait aimer qui comprend les véritables intérêts de son ami. Celui qui n'a pas un but honorable aura beau protester de son attachement pour vous ; il sera toujours votre plus grand ennemi. Ainsi Rébecca qui était fort attachée à son fils, commit une fraude, sans rougir ni sans craindre d'être surprise, en s'exposant à un péril assez grand. Et, comme une contestation s'était élevée entre le fils qui résistait et la mère, elle lui dit : « Que ta malédiction soit sur moi, mon « fils ». (Gen. xxvii, 13.)

3. Et voyez-vous l'âme apostolique de cette femme ? De même que saint Paul (pour comparer les petites choses aux grandes) consentait à être anathème pour les Juifs, ainsi cette femme, pour que son fils fût bien, consentait à être maudite. Elle lui cédait tout le fruit de cette bénédiction ; car elle ne devait pas le partager avec lui. Elle était préparée à tous les malheurs. Et pourtant elle se réjouissait, elle pressait son fils et, malgré l'imminence et la grandeur du péril, elle était impatiente de tout retard. Elle craignait que la soudaine arrivée d'Esaü ne fît échouer sa ruse. Aussi comme sa parole est concise ! Comme elle presse le jeune homme ! Elle se laisse d'abord contredire, puis elle lui donne une raison qui doit suffire pour le décider. Elle ne lui dit pas : Tes objections sont vaines et tes craintes sans motif, puisque ton père est vieux et aveugle. Elle lui dit : Que ta malédiction soit sur moi, mon fils ! Profite seulement du moyen que je t'offre et ne laisse pas échapper le trésor que te livre l'absence de ton frère. Et Jacob lui-même ne fut-il point, durant sept années, un mercenaire aux gages de son parent ? Cette condition servile et la substitution qu'il fut obligé d'admettre n'en faisaient-elles pas un objet de risée ?

Eh bien ! se montra-t-il sensible au ridicule ? Se crut-il déshonoré, pour avoir, lui homme libre né de parents libres, lui qui avait reçu une éducation libérale, souffert de la part de ses parents les traitements qu'on inflige aux esclaves, traitements d'autant plus durs que les outrages de nos proches sont les plus poignants de tous ? Non ; Jacob ne se crut point déshonoré. Il était soutenu par sa tendresse pour sa race. La charité abrégeait pour lui le temps de ces longues épreuves. « Il lui « semblait qu'il n'avait que quelques jours à « souffrir » (Gen. xxix, 30), tant il s'en fallait que son esclavage fût pour lui un tourment et une honte ! Saint Paul avait donc raison de dire : « La charité n'a point à rougir de ses « actes ; elle ne cherche pas son avantage, elle « ne s'irrite pas ». Après avoir dit qu'elle n'a point à rougir de ses actes, l'apôtre nous dit pourquoi : « C'est qu'elle ne cherche point son « avantage ». L'objet aimé est tout pour elle, et c'est lorsqu'elle ne peut l'arracher aux suites d'une action honteuse qu'elle croit avoir à rougir. Son déshonneur, s'il pouvait servir à l'objet aimé, ne serait point un déshonneur pour elle ; car votre ami c'est vous. Quand l'amitié existe-t-elle en effet ? C'est lorsque

celui qui aime et celui qui est aimé ne forment plus deux êtres distincts et font une seule et même personne.

Or, cette assimilation est un effet de la charité. Ne cherchez donc pas votre intérêt, si vous voulez trouver votre intérêt. Car celui qui cherche son intérêt ne le trouve pas. Voilà pourquoi saint Paul a dit : « Qu'on ne cherche « pas son intérêt, mais celui du prochain ». (I Cor. x, 24.) Votre intérêt, en effet, s'identifie avec celui du prochain, et celui du prochain avec le nôtre. Si votre or est enfoui dans la maison du voisin et que vous refusiez d'aller l'y chercher et l'y déterrer, vous ne le trouverez jamais. Il en est de même de votre intérêt. Si vous ne le cherchez pas dans l'intérêt de votre prochain, renoncez à cette couronne promise à la charité. Dieu, en effet, a tout arrangé de manière à ce que nous soyons liés les uns aux autres. Vous voulez éveiller un enfant dormeur et l'engager à suivre son frère ; s'il ne veut pas le suivre de bonne volonté, vous mettez entre les mains du frère quelque objet désirable pour l'enfant, pour que l'envie d'avoir cet objet l'engage à suivre celui qui en est possesseur, et votre moyen réussit. Ainsi Dieu a mis l'intérêt de chacun entre les mains de son prochain, afin que nous accourions les uns vers les autres et que nous ne soyons pas divisés.

Voyez plutôt ce qui se passe pour nous autres qui conversons ensemble. Mon intérêt est entre vos mains et votre avantage entre les miennes. Votre intérêt exige que vous connaissiez ce qui est agréable à Dieu. Or c'est à moi qu'a été confié le soin de vous donner l'enseignement qui vous en instruira; vous êtes donc forcés de venir à moi. Quant à moi, c'est mon avantage de vous rendre meilleurs, car pour cela je serai largement payé. Or ce résultat dépend de vous. Me voilà donc forcé de courir après vous pour vous rendre meilleurs et pour obtenir de vous ce résultat avantageux pour moi. Voilà pourquoi saint Paul disait : « Où est « mon espoir ? n'est-il pas en vous ? » Et dans un autre passage : « Vous êtes mon es- « pérance, ma joie, ma couronne de gloire ». Les disciples de saint Paul faisaient donc sa joie. Aussi pleurait-il quand il les voyait périr. D'un autre côté leurs intérêts reposaient entre les mains de saint Paul. Aussi l'apôtre disait-il : « C'est pour l'espoir d'Israël que ces chaî- « nes m'entourent » (Act. xxviii, 20); et ailleurs : « Je souffre pour mes élus, afin qu'ils « obtiennent la vie éternelle ». (II Tim. ii, 10.) De pareils dévouements se voient dans la vie : « Car, » dit l'apôtre, « l'épouse, pas plus que « l'époux, ne peut disposer de sa personne. Ils « appartiennent l'un à l'autre ». (I Cor. vii, 4.) Nous agissons ainsi envers ceux que nous voulons lier. Nous ne laissons à nul d'entre eux la disposition de lui-même, mais nous étendons la chaîne de l'un à l'autre. Voyez ce qui se passe dans l'ordre judiciaire : le juge ne rend pas la justice dans son intérêt ; il consulte les intérêts de son prochain. Ses inférieurs cherchent, par leurs hommages, par leurs services de toute manière, à servir les intérêts de leur chef. Les soldats prennent les armes dans notre intérêt, c'est pour nous qu'ils affrontent les dangers. Et nous, c'est pour eux que nous bravons les fatigues ; car c'est nous qui les nourrissons.

4. Ne m'objectez pas que ces hommes, en agissant ainsi, cherchent leur intérêt. Je vous répondrai que, s'ils le cherchent, ils le trouvent dans celui du prochain. Le soldat ne trouverait personne pour le nourrir, s'il ne faisait pas la guerre pour ceux qui le nourrissent ; ceux-ci ne trouveraient personne pour les défendre, s'ils ne nourrissaient pas leurs défenseurs. Voyez-vous jusqu'où s'étend la charité et comme elle préside à tout ? Mais ne vous lassez point de compter tous les anneaux de cette chaîne d'or. Après avoir dit : La charité ne cherche pas son intérêt, l'apôtre énumère les avantages qui résultent de cette manière d'être. Quels sont-ils ? « C'est qu'elle ne « s'irrite pas ; c'est qu'elle ne pense pas à faire « le mal ». Vous voyez que la charité, loin de supporter la tyrannie du vice, ne lui laisse pas seulement mettre le pied chez elle. Il ne dit pas : Elle s'irrite, mais elle surmonte sa colère; il dit : Elle ne s'irrite pas. Il ne dit pas : La charité ne fait pas le mal ; il dit : La charité ne pense pas à faire le mal. Loin de se préparer à faire du mal à celui qu'on aime, on n'y songe même pas. Comment donc ferait-elle le mal, comment s'irriterait-elle, cette vertu qui bannit jusqu'à l'idée du mal, et c'est là surtout que se trouve la source de la charité. « Elle n'applau- « dit pas à l'iniquité ». C'est-à-dire : elle ne se complaît pas dans la souffrance du prochain. Bien loin de là, « elle aime la justice ». (Rom. xii, 15.) Elle applaudit au bonheur des autres

et, comme dit saint Paul : « Elle se réjouit « avec ceux qui sont dans la joie ; elle pleure « avec ceux qui pleurent ». Chez elle par conséquent point de jalousie, point d'orgueil : elle fait son bonheur de celui des autres.

Voyez-vous comme peu à peu la charité élève ses adeptes au niveau des anges ? Exempt de colère, pur de toute jalousie, libre du joug des vices, soustrait aux faiblesses de la nature humaine, l'homme parvient, par la charité, à revêtir la nature impassible des anges. Mais saint Paul ne s'arrête pas là. Que lui reste-t-il donc à dire de plus ? Car ses dernières paroles sont toujours les plus fortes. Il nous dit : « La « charité supporte tout ». Sa patience, sa douceur l'endurcit contre les outrages, contre les coups, contre la mort, contre tous les mauvais traitements. Voyez le bienheureux David. Y a-t-il une douleur plus grande que celle d'un père qui voit son fils se révolter contre lui, attenter à sa couronne et être altéré du sang paternel ? Eh bien ! voilà ce que le bienheureux David a souffert. Il n'a pas eu le courage de laisser échapper une seule parole amère contre ce fils parricide ; à tous les capitaines qu'il avait chargés de la conduite de cette guerre il recommandait d'épargner son fils, tant sa charité reposait sur des bases solides ! Aussi il supporte tout et montre par là sa constance. Quant à sa bonté, elle éclate dans les paroles qui suivent. « Il espère tout », dit-il, « il croit tout, il sup- « porte tout ». Que veulent dire ces mots : il espère tout ? Il ne désespère pas, dit-il, du cœur de son fils ; quelque vicieux que soit ce fils, il persiste à vouloir le corriger, il l'entoure de sa sollicitude et de ses soins. « Il croit « tout ». Il ne se contente pas d'espérer, dit-il, il a confiance dans celui qu'il aime tant : bien que sa conduite ne réponde pas à son espoir, bien qu'il lui cause toujours de nouveaux chagrins, il les supporte encore. Car « il supporte « tout », dit-il. « La charité ne finira jamais ». Il met ici la dernière main à son ouvrage. Il nous montre ce que le don de la charité a de plus rare. Que signifie ce mot ? « Elle ne finira « jamais ». Elle ne meurt pas, elle ne s'use point par la patience : elle est toujours aimante. Celui qui aime en effet ne peut jamais haïr, quelle que soit la conduite que l'on tienne envers lui et c'est là le plus grand fruit de la charité.

Tel se montre saint Paul. « Je voudrais », dit-il, « exciter une sainte jalousie dans l'âme « de ces hommes qui me sont unis selon la « chair » (Rom. II, 14), et il a persisté dans cet espoir. Et il exhortait Timothée en ces termes : Un serviteur de Dieu ne doit pas lutter, il doit être doux envers tout le monde, il doit instruire, en conservant le ton de la modération, ceux qui résistent à la vérité, pour voir si Dieu leur en donnera connaissance. (II Tim. II, 24, 25.) Eh quoi, direz-vous, si ce sont nos ennemis, si ce sont des gentils, ne faut-il pas les haïr ? Ce qu'il faut haïr, ce ne sont pas les gentils, c'est leur erreur ; ce n'est pas l'homme, c'est le mal qu'il fait, c'est sa corruption. L'homme en effet est l'œuvre de Dieu ; l'erreur est celle du démon. Ne confondez pas ce qui est à Dieu, et ce qui est au démon. Les Juifs n'étaient-ils pas des blasphémateurs, des persécuteurs insolents qui se répandaient en injures contre le Christ ? Saint Paul, qui aimait tant le Christ, les détestait-il pour cela ? Non assurément ; il les aimait au contraire et faisait tout pour eux. Tantôt il dit : « Je sens dans « mon cœur une grande affection pour le salut « d'Israël et je le demande à Dieu dans mes « prières » (Rom. X, 1) ; tantôt il s'écrie : « J'aurais voulu devenir moi-même anathème « à l'égard du Christ pour les sauver ». (Rom. IX, 3.) C'est ainsi que parlait Ezéchiel témoin du massacre des Juifs : « Hélas, Seigneur, veux-tu détruire les débris d'Israël ? » (Ezéch. IX, 8.) C'est ainsi que parlait Moïse : « Si tu leur pardonnes, épargne-les ». (Exod. XXXII, 31.) Et David que dit-il ? » Ceux qui te haïssent, Seigneur, « je les haïssais, et la haine qui m'enflammait « contre tes ennemis me consumait : c'était du « fond du cœur que je les détestais ». (Ps. CXXXVIII, 21, 22.) Mais David, dans ses Psaumes, ne parle pas toujours pour lui. Ne dit-il pas aussi : « J'ai planté ma tente parmi les tentes « de Cédar, et auprès des fleuves de Babylone « nous nous sommes assis et nous avons « pleuré ? » (Ps. CXIX, 5, et CXXXVI, 1.) Pourtant David n'a jamais vu ni Babylone, ni Cédar. Aujourd'hui du reste Dieu réclame de nous une sagesse encore plus haute que sous l'ancienne loi. Aussi, quand les disciples du Christ lui demandaient de faire descendre le feu du ciel, comme du temps d'Elie, il leur répondait : « Vous ignorez l'esprit de la loi nouvelle à laquelle vous appartenez ». (Luc, IX, 55.)

5. Autrefois en effet ce n'était pas l'impiété toute seule, c'était les impies eux-mêmes que Dieu nous disait de haïr, pour que

l'amitié des impies ne fût pas pour nous une occasion de commettre aussi l'iniquité. Aussi Dieu défendait-il de s'unir à eux par le sang, de se mêler à eux, et de tous côtés il élevait des remparts entre eux et son peuple. Aujourd'hui qu'il a guidé nos pas vers une philosophie plus élevée, aujourd'hui qu'il nous a placés trop haut pour que la contagion de l'impiété puisse nous atteindre, il nous fait une loi d'accueillir les infidèles et de les consoler. Il n'y a là rien à perdre pour nous; il y a tout à gagner pour eux.

Que nous dit-il donc? D'avoir pitié des infidèles, au lieu de les haïr. Si vous les haïssez, comment ramènerez-vous aisément ces âmes égarées? Comment vous déciderez-vous à prier pour un infidèle? Sur la nécessité de la prière, écoutez saint Paul : « Je vous en conjure, « adressez surtout à Dieu des supplications, « des prières, des demandes, des actions de « grâces, pour le salut de tous les hommes ». (I Tim. II, 1, 2.) Or à cette époque, « tous les « hommes » n'étaient pas au nombre des fidèles : c'est évident. Et il dit encore : « Priez « pour les rois, pour les hommes constitués « en dignité ». Or ces rois, ces personnages étaient des impies et des hommes injustes : c'est encore une vérité manifeste. Et pourquoi faut-il prier pour eux? Il nous l'explique, lorsqu'il ajoute : « Ces prières sont une bonne « œuvre, une œuvre bien vue de notre Sau- « veur qui veut que tous les hommes soient « sauvés, et qu'ils parviennent tous à la con- « naissance de la vérité ». (Ib. 3, 4.) C'est pourquoi s'il trouve une femme païenne unie à un mari fidèle, il ne rompt pas ce mariage. Où trouver, pour une femme, un lien plus étroit que celui qui l'unit à son époux? « Ils ne feront tous deux qu'une seule « chair ». (Gen. II, 24.) Il y a là pour unir les âmes et pour y allumer un fervent amour quelque chose de bien puissant. Ah! si les impies et les hommes injustes deviennent l'objet de notre haine, nous irons plus loin : nous haïrons aussi les pécheurs, et notre haine gagnant toujours de proche en proche, nous fera rompre avec un grand nombre de nos frères, que dis-je? avec tous nos frères; car personne, non, personne n'est exempt de péché. S'il faut haïr les ennemis de Dieu, il nous faudra haïr non-seulement les impies, mais encore les pécheurs et alors nous serons pires que des bêtes féroces; nous aurons de l'aversion pour tout le monde et nous serons gonflés d'orgueil comme le pharisien. Ce n'est pas là ce que veut saint Paul.

Comment dit-il? « Reprenez ceux qui sont « déréglés, consolez ceux qui ont l'esprit « abattu, soutenez les faibles; soyez patients « envers tous ». (I Thess. v, 14.) Mais, me direz-vous, qu'entend-il donc par ces paroles : « Si quelqu'un n'obéit pas à ce que nous or- « donnons par notre lettre », notez-le et « n'ayez point de commerce avec lui ». (II Thess. III, 14.) Oui, il parle ici de nos frères. Mais ces paroles n'ont rien d'absolu, rien de rigoureux. Il ne faut pas retrancher les mots qui suivent; il faut au contraire les ajouter ici : Après avoir dit : « N'ayez point de com- « merce avec lui », ne joint-il pas à cette recommandation cet adoucissement? « Ne le « considérez pas néanmoins comme votre en- « nemi; mais avertissez-le comme votre frère ». (Ibid. v, 15.)

Voyez-vous comme il nous recommande de haïr le mal et non l'homme? Car c'est l'œuvre du démon de nous détacher les uns des autres; il met tous ses soins à faire disparaître la charité du milieu des hommes afin de nous couper toute voie d'amendement, afin d'entretenir l'un dans son erreur, l'autre dans sa haine et de lui fermer ainsi le chemin du salut.

En effet, quand le médecin hait le malade et le fuit, et que le malade déteste le médecin, comment guérira-t-il, s'il n'appelle point le médecin, et si le médecin ne vient point le voir? Pourquoi donc, je le demande, le détester et le fuir? Est-ce parce qu'il est impie? mais c'est pour cela même qu'il faut aller le trouver et le soigner, afin de rappeler le malade à la santé. Que s'il souffre d'un mal incurable, vous devez encore faire ce qui est en votre pouvoir, car Judas aussi souffrait d'un mal incurable, et cependant Dieu n'a point cessé de le soigner. C'est pourquoi ne vous découragez point; car, lors même que malgré tout votre zèle, vous ne l'arracheriez point à l'impiété, vous recevriez la récompense, comme si vous l'aviez fait, et vous feriez que lui-même admirerait votre douceur : et ainsi la gloire en reviendrait tout entière à Dieu : vous auriez beau faire des miracles, ressusciter des morts, ou faire n'importe quoi, jamais les gentils ne vous admireront autant que quand ils vous verront doux, bienveillant,

et d'un caractère clément. Ce n'est point là un petit effort de vertu, c'est par là que beaucoup seront enfin arrachés au mal. Car rien ne saurait attirer comme la charité : les prodiges et les miracles vous feront envier, mais la charité vous fera admirer et aimer ; or, si l'on vous aime, on fera un pas de plus et l'on embrassera la vérité. S'il s'en trouve qui ne deviennent point fidèles d'un coup, ne vous en étonnez pas, ne les pressez point, ne cherchez pas tout à la fois ; laissez-les d'abord vous louer, vous aimer, et c'est ainsi qu'avançant toujours ils finiront par venir à vous. Et, pour que vous sachiez clairement combien cela est important, écoutez comment Paul, se présentant devant un juge païen, se justifie ; car il dit : « Je m'estime heureux de me justifier à « ton tribunal ». (Act. xxvi, 2.) Il disait ainsi, non pour le flatter, loin de là, mais pour le gagner par la douceur. Et il le gagna en partie, et il s'empara du juge, celui que jusqu'alors on croyait être sous le poids d'une accusation, et celui-là même qui fut captivé proclamait à haute voix la victoire de l'apôtre devant tous les assistants : « Peu s'en faut que « tu ne me persuades de me faire chrétien ». (Actes, xxvi, 28.)

6. Que répond Paul ? Il étend ses filets, et il dit : « Je souhaiterais que non-seulement toi, « mais que tous les assistants fussent ce que je « suis, en exceptant ces liens ». (Ib. 29.) Que dis-tu, Paul ? « En exceptant ces liens ? » Et quelle confiance peut-on avoir en toi pour tout le reste, si tu rougis de ces liens, si tu les rejettes, et cela devant une si grande foule ? Est-ce que dans tes épîtres tu ne t'en glorifies point partout ? Est-ce que tu ne t'appelles pas l'enchaîné ? Est-ce que tu ne te présentes pas entouré de ces liens comme d'un diadème ? Pourquoi donc souhaiter maintenant qu'ils te soient ôtés ? Je ne le souhaite point, dit-il, et je n'en rougis point, mais je condescends à la faiblesse de ces hommes, car ils ne peuvent pas encore atteindre à ma gloire. J'ai appris de mon Seigneur qu'il ne faut point insérer une pièce d'étoffe neuve dans une vieille étoffe (Matth. ix, 16) ; c'est pourquoi j'ai parlé ainsi. Notre croyance n'est pas en bonne odeur auprès d'eux, et la croix leur est odieuse. Si donc j'y ajoutais encore ces liens, leur haine n'en serait que plus grande. C'est pourquoi je les ai supprimés, afin que la croyance fût acceptée. En effet, il leur paraît honteux d'être chargés de liens, parce qu'ils n'ont pas encore goûté la gloire qui est chez nous. Il faut donc des tempéraments.

Quand ils auront appris la vraie sagesse, ils connaîtront aussi la beauté des fers, et la splendeur qui naît des liens. Et, en effet, discourant avec d'autres, il appelle ces liens une grâce, disant qu'ils « nous ont été donnés par « Dieu, non-seulement pour que nous croyions « en lui, mais encore pour que nous souffrions « pour lui » (Philipp. i, 29) ; mais alors il fallait seulement souhaiter qu'entendant parler de la croix, ils n'éprouvassent point de honte. C'est ainsi que saint Paul gagne du terrain. Si l'on introduisait quelqu'un dans un palais, on ne le forcerait point, avant de lui avoir montré le vestibule, d'admirer ce qui est à l'intérieur, et même rien ne lui paraîtrait admirable, s'il n'était instruit de tout, avant d'avoir pénétré dans l'intérieur. De même faut-il discourir à l'égard des gentils avec des tempéraments, avec charité : c'est là la grande maîtresse, celle qui nous peut soustraire à l'erreur, adoucir nos mœurs, aplanir la voie de la sagesse, et avec des pierres faire des hommes.

Et si vous voulez connaître toute vertu, amenez-moi un homme timide qui craigne le moindre bruit et qui ait peur d'une ombre ; qu'il soit colère, intraitable, plutôt bête qu'homme, lubrique et débauché, atteint de tous les vices ; livrez-le aux mains de la charité, et introduisez-le en ce gymnase, et vous verrez aussitôt cet homme timide et craintif devenir fort, magnanime, et capable de tout oser. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que ces changements ne sont point naturels, mais dans cette âme timide, c'est la charité qui déploie sa puissance ; c'est comme si une épée de plomb, sans devenir de fer, et tout en conservant sa nature de plomb, pouvait produire les mêmes effets que le fer. Faites-y bien attention : Jacob était un homme simple, sédentaire, exempt de travaux et de dangers, menant une vie tranquille et libre, comme une vierge qui ne sort pas de la chambre ; ainsi, demeurant chez lui, il était forcé le plus souvent de garder la maison, loin du tumulte et du tracas de la place publique, au sein d'un tranquille repos. Et cependant, quand il fut embrasé des feux de l'amour, voyez comme cet homme simple et sédentaire est devenu fort et laborieux, et ce n'est point moi, c'est

le patriarche lui-même qui vous l'apprend. Car, accusant son beau-père, il dit : « J'ai « passé vingt ans avec toi ». (Gen. xxxi, 38, 40.) Et comment avez-vous passé ces vingt ans ? C'est ce qu'il nous apprend encore lui-même : « Brûlé par la chaleur du jour et le « froid de la nuit, et le sommeil s'éloignait de « mes paupières ». Voilà ce que disait cet homme simple, sédentaire, et qui menait une vie si paisible. Qu'il fût timide, c'est ce qui n'est point démenti par ceci, que, quand il s'attendait à voir Esaü, il mourait de crainte. Mais voyez comme l'amour a rendu cet homme timide plus hardi qu'un lion. Comme un guerrier placé au premier rang, il était prêt à soutenir le choc de cet ennemi qu'il croyait si farouche et avide de carnage, et à faire de son corps un rempart pour ses femmes, et le premier il désirait voir, sur le champ de bataille, celui qu'il craignait et qu'il redoutait. L'amour de ses femmes l'emportait en lui sur la crainte. Voyez-vous comment, quoique timide, il devient tout à coup hardi, non par un changement de caractère, mais par la force que donne l'amour ? Car, qu'il fût timide même dans la suite, c'est ce qui est démontré par ceci, qu'il changeait sans cesse de demeure.

Il ne faut point croire que ces paroles soient une accusation contre le juste. Ce n'est pas, en effet, un crime d'être timide, cela est naturel ; c'en est un seulement, quand la crainte nous fait transgresser nos devoirs. Un homme naturellement timide peut devenir par piété fort et magnanime. Voyez Moïse : ne s'est-il pas sauvé par la crainte d'un seul Egyptien, pour s'en aller dans l'exil ? Cependant ce fugitif, qui n'avait point supporté les menaces d'un seul homme, après avoir goûté le miel de la charité, par un beau mouvement et sans que personne l'y forçât, était prêt à mourir avec ceux qu'il aimait. « Si tu leur remets », dit-il, « leurs péchés, remets-les ; sinon, ef- « face-moi aussi du livre que tu as écrit ». (Exod. xxxii, 31.) Que l'amour donne la douceur à l'homme farouche, et la chasteté au débauché, c'est ce qu'il n'est point besoin de prouver par des exemples : cela est clair pour tous : fût-on plus cruel que toute bête fauve, l'amour vous rend plus doux qu'un agneau. Car qu'y avait-il de plus cruel et de plus furieux que Saül ? mais quand sa fille délivra son ennemi, il ne prononça pas même une parole amère contre elle, et celui qui avait tué tous les prêtres à cause de David, quand il vit que sa fille l'avait fait évader de sa maison, ne trouva pas même contre elle une parole d'indignation, quoiqu'elle se fût rendue coupable de fraude envers lui ; il était retenu par le frein plus puissant de l'amour. De même que la douceur, la charité donne la continence : si quelqu'un aime sa femme comme il faut l'aimer, quoiqu'il soit naturellement débauché, il n'en verra point d'autre, contenu qu'il est par l'amour de sa femme ; car il dit : « L'amour est puissant comme la mort ». (Cant. viii, 6.) Ainsi, on n'est débauché que parce qu'on n'aime point. Puis donc que la charité est ouvrière de toute vertu, il faut la faire entrer dans nos âmes avec le plus grand soin, afin qu'elle nous apporte de nombreux biens, et pour cueillir à jamais ses fruits abondants, toujours certains, et qui ne se corrompent point. C'est ainsi que nous obtiendrons les biens éternels : puissions-nous les acquérir par la grâce et la faveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ auquel, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, appartiennent la gloire, la puissance et l'honneur, aujourd'hui et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIV.

OU LES PROPHÉTIES SERONT RENDUES INUTILES, OU LES LANGUES CESSERONT, OU LA SCIENCE SERA ABOLIE. (CHAP. XIII, VERS. 8.)

ANALYSE.

1. La charité supprime tous les maux.
2. La connaissance que nous avons de Dieu en cette vie ne peut être qu'une connaissance imparfaite.
3. Eloge de la charité.
4-7. Avec quelle ardeur il faut embrasser la charité. — Combien Dieu a fait de choses pour unir les hommes entre eux. — Des mariages. — Pourquoi Dieu les a défendus entre parents. — Comparaison de deux villes, l'une toute de riches, l'autre toute de pauvres. — Du respect pour l'Ecriture. — N'y rien ajouter, n'en rien retrancher. — D'où viennent les richesses et la pauvreté. — Dieu attend les mauvais riches à pénitence.

1. Après avoir montré l'excellence de la charité, en ce que les grâces et les succès du monde ont besoin d'elle, après avoir énuméré toutes ses vertus, et montré qu'elle est le fondement de la philosophie parfaite, il montre dans un nouveau et troisième point quelle est sa valeur. Et il le fait pour persuader à ceux qui sont humbles qu'ils ont le principal des biens, et que s'ils ont la charité, ils ne possèdent pas moins et possèdent même plus que ceux qui sont comblés de faveurs; et aussi pour rabaisser ceux qui, comblés de ces faveurs, en seraient enorgueillis, et pour leur montrer qu'ils n'ont rien s'ils n'ont la charité. Les hommes s'aimeront entre eux quand l'envie et l'orgueil seront supprimés parmi eux, et d'un autre côté, s'ils s'aiment les uns les autres, ils écarteront loin d'eux ces vices. Car « la charité n'est sujette ni à l'envie ni à l'or- « gueil ». Ainsi il a entouré les hommes comme d'un mur solide, et de cette concorde générale qui supprime tous les maux, et n'en devient que plus ferme, il leur a présenté toutes les raisons qui peuvent relever leur courage. C'est un même esprit qui donne, dit-il, et il donne en vue de l'utilité; il distribue ses dons comme il lui plaît, et il les distribue à titre de faveurs et non de dettes. Quelqu'un eût-il reçu de moindres dons, il compte cependant parmi les élus, et jouira de grands honneurs; celui qui en a reçu de plus grands, a besoin de celui qui en a moins, et c'est la charité qui est le premier des dons et la voie la meilleure.

C'est ainsi que parlait l'apôtre, unissant les hommes entre eux par un double lien; par la croyance qu'ils ne sont pas moins bien partagés, quand ils ont la charité, et que, s'ils s'empressent vers elle et la possèdent, ils ne souffriront plus aucun des maux de l'humanité, soit parce qu'ils ont la source de tous les biens, soit parce que tout en n'ayant rien, ils ne sont plus sujets à aucune lutte : car celui qui a été captivé par la charité, est tout aussitôt exempt de luttes. Aussi montrant tous les biens que l'on recueille de la charité, il a décrit ses fruits, dont le seul éloge est capable de guérir les maux des hommes. En effet, chacune de ces paroles est un remède suffisant pour guérir leurs blessures. C'est pourquoi il disait : « Elle est patiente », contre ceux qui s'emportent aux disputes; « elle est exempte d'envie », contre les hommes qui portent envie à ceux qui sont au-dessus d'eux; « elle n'est pas ar- « rogante », contre ceux qui ne veulent condescendre à rien; « elle ne cherche point son « intérêt », contre ceux qui méprisent l'intérêt des autres; « elle ne s'excite point, elle ne « médite point le mal », contre ceux qui se portent aux outrages; « elle ne se plaît point

« à l'injustice, et elle se plaît à la vérité », encore contre les envieux ; « elle défend tous les « hommes », contre ceux qui dressent des embûches ; « elle espère tout », contre ceux qui se désespèrent ; « elle supporte tout et ne perd « jamais patience », contre ceux qui se livrent facilement à la discorde.

Après avoir ainsi montré la grandeur de la charité et sa supériorité, il en fait voir l'excellence sous un autre point de vue ; il compare la charité à d'autres objets pour exalter sa valeur, et il dit : « Ou les prophéties seront rendues inu- « tiles, ou les langues cesseront ». En effet, si elles n'ont été accordées aux hommes qu'à cause de la foi, dès que celle-ci sera répandue par toute la terre, elles seront inutiles. Mais cette affection mutuelle ne cessera point, elle s'accroîtra au contraire, et sera plus forte encore dans l'avenir que dans le présent. Car aujourd'hui il y a bien des causes qui affaiblissent et diminuent la charité, les richesses, les affaires, les maladies du corps et les souffrances de l'âme. Mais que les prophéties et les langues cessent, cela n'est pas étonnant ; que la science elle-même soit abolie, voilà qui soulève des questions, car il ajoute : « Ou la science sera abo- « lie ». Quoi donc ? Nous vivrons alors dans l'ignorance ? A Dieu ne plaise ! Car la science alors devra être augmentée, et c'est pourquoi l'apôtre disait : « Alors je connaîtrai comme « je suis connu ». (I Cor. XIII, 12.) C'est pourquoi, afin de ne pas laisser croire que la science cessera, de même que les prophéties et les langues, après avoir dit : « Ou la science « sera abolie », il ne s'en contente point, mais il ajoute la manière dont elle sera détruite, disant : « Nos connaissances sont partielles, et « nos prophéties sont partielles. Mais quand « sera venu ce qui est parfait, alors sera inu- « tile ce qui est partiel ». La science donc ne sera point abolie, mais seulement la science partielle : non-seulement nous aurons autant et d'aussi grandes connaissances, nous en aurons de plus grandes encore. C'est ce qu'un exemple montrera bien, nous savons aujourd'hui que Dieu est partout, mais comment ? Nous l'ignorons : Nous savons qu'il a tout tiré du néant, mais la manière, nous l'ignorons ; qu'il est né d'une Vierge, mais comment, nous l'ignorons également. Il montre ensuite combien grande est la différence entre ces deux sciences, et que ce qui nous manque n'est pas peu, disant : « Quand j'étais enfant, « je parlais comme un enfant, je pensais « comme un enfant, je raisonnais comme un « enfant ; quand je suis devenu homme, j'ai « rejeté ce qui était de l'enfant ». Il nous le montre encore par un autre exemple, disant : « Nous voyons maintenant à travers un mi- « roir (12) ».

2. Après avoir montré ce miroir, il ajoute : « Dans une énigme », prouvant plus clairement encore que notre science présente ne consiste qu'en de faibles parties. « Mais alors « face à face », non pas que Dieu ait une face ; c'est pour exprimer sa pensée d'une manière plus claire et plus intelligible. Voyez-vous comme notre connaissance s'accroît par degrés ? « Maintenant je connais en partie, mais « alors je connaîtrai comme je suis connu ». Voyez-vous comme il rabaisse doublement leur orgueil, et en ce que leur science n'est que partielle, et en ce qu'ils ne l'ont point tirée d'eux-mêmes ? Ce n'est pas moi en effet, dit saint Paul, qui connais Dieu, c'est Dieu qui s'est fait connaître à moi. De même donc qu'aujourd'hui il me connaît d'abord, et vient vers moi, ainsi alors j'irai vers lui avec un empressement bien plus vif qu'aujourd'hui. En effet, celui qui demeure dans les ténèbres ne peut pas, avant d'avoir vu le soleil, s'empresser vers la beauté de ses rayons, c'est le soleil qui de lui-même et par son éclat se montre à lui, mais quand il a perçu cette splendeur, il poursuit la lumière. Voilà ce que veut dire cette expression : « Comme je « suis connu » ; non pas que nous connaîtrons Dieu comme il nous connaît, mais de même qu'aujourd'hui il vient vers nous, ainsi alors nous irons vers lui, et nous connaîtrons bien des mystères aujourd'hui cachés, et nous jouirons de cette science et de ce commerce bienheureux. Si, en effet, Paul qui savait tant de choses n'était qu'un enfant, réfléchissez à ce que sera cette science nouvelle, si l'ancienne n'était qu'un miroir et une énigme, pensez à ce que sera Dieu vu face à face. Pour vous faire sentir cette différence, et faire entrer dans votre âme un rayon obscur de cette connaissance, rappelez-vous les prescriptions de l'ancienne loi, maintenant que la grâce a brillé. Avant la grâce, elles paraissaient grandes et merveilleuses ; écoutez pourtant ce que Paul en dit après la grâce : « Ce qui a brillé « en cette partie n'a pas été glorifié à cause « d'une gloire supérieure ». (II. Cor. III, 10.)

Pour rendre ma pensée plus claire, appliquons notre discours à une de ces prescriptions qu'on accomplissait alors sous la forme mystique, et vous verrez quelle est la différence. Prenons la Pâque, si vous voulez, et l'ancienne et la nouvelle, et vous reconnaîtrez l'excellence de celle-ci. Les Juifs célébraient l'ancienne, mais ils la célébraient comme s'ils la voyaient à travers un miroir et une énigme. Ces mystères cachés ne se présentaient pas même à leur pensée, et ils ne savaient point quelles étaient ces choses qu'ils annonçaient, mais ils ne voyaient qu'un agneau immolé, et le sang d'une bête, et les portes qui en étaient arrosées. Mais que le Fils de Dieu incarné dût être immolé et délivrer la terre, et donner son sang à goûter aux Grecs et aux barbares, ouvrir le ciel à tous, et offrir au genre humain les biens d'en haut, qu'il dût porter cette chair sanglante au-delà des cieux et des armées des anges, des archanges et des autres puissances, et la placer sur un trône divin à la droite du Père, brillant d'une gloire ineffable: voilà ce que ne savaient point les Juifs, ni aucun autre parmi les hommes, et ce qu'ils ne pouvaient point soupçonner. Mais que disent les impies qui osent tout? que cette parole : « Maintenant je connais en partie », s'applique à la Providence, car saint Paul avait la connaissance parfaite de Dieu. Et comment se fait-il qu'il se donne le nom d'enfant? Comment voit-il à travers un miroir, comment à travers le voile d'une énigme, s'il possède la science parfaite? Pourquoi est-ce qu'il attribue cette science au Saint-Esprit, à l'exclusion de toute autre puissance créée, disant : « Qui « est-ce qui connaît les pensées de l'homme, « sinon l'esprit qui est en lui? Ainsi personne « ne connaît ce qui se rapporte à Dieu, si ce « n'est l'Esprit de Dieu ». (I Cor. II, 11). Et d'un autre côté, le Christ déclare que cette science est à lui tout seul, car il parle ainsi : « Personne n'a vu le Père », si ce n'est celui qui « vient du Père; celui-là a vu le Père » (Jean, VI, 46) : nous apprenant que cette vue seule est la connaissance claire et parfaite. Comment celui qui connaît la substance d'un être peut-il en ignorer l'économie? La connaissance de la substance est plus difficile que l'autre. — Ainsi, suivant l'apôtre, nous ignorons Dieu? — Loin de là; nous savons qu'il est, mais quelle est sa substance, nous l'ignorons. Et ce qui prouve que cette parole : « Maintenant je connais en partie », ne s'applique point à la Providence, c'est la suite, car saint Paul ajoute : « Alors je connaîtrai « comme je suis connu ». Or ce n'est point la Providence, c'est Dieu qui connaît. Cette opinion n'est donc pas simplement inique, elle l'est deux, et trois et mille fois. C'est par conséquent une vanité absurde, non-seulement de se glorifier de savoir ce que savent seuls le Saint-Esprit et le Fils unique de Dieu, mais encore de prétendre arriver par le raisonnement à cette connaissance parfaite, quand saint Paul n'a pu en saisir qu'une partie, et encore par une révélation d'en haut; car je défie que l'on me montre un seul passage de l'Ecriture qui raisonne de ces choses. Mais laissons de côté la folie des impies, et voyons ce que l'apôtre dit encore de la charité. Il ne s'en est pas tenu là, il ajoute : « Maintenant « restent la foi, l'espérance, la charité, mais « la charité l'emporte sur les deux autres « vertus ».

3. Car la foi et l'espérance cessent, quand sont arrivés les biens dans lesquels on a cru et qu'on a espérés. C'est ce que veut dire saint Paul par ces paroles : « L'espérance qu'on voit n'est point « l'espérance; pourquoi en effet espérer ce que « déjà l'on voit ». (Rom. VIII, 24.) Et en un autre endroit : « La foi est la substance des choses « que l'on espère et la preuve des choses qui « n'apparaissent point ». (Hébr. XI, 1.) C'est pourquoi la foi et l'espérance cesseront, quand ces biens nous seront apparus; mais la charité s'en accroîtra, et deviendra plus forte. Autre éloge de la charité : elle ne se contente point des biens qu'elle a; elle s'efforce toujours d'en trouver de nouveaux.

Faites-y attention : il a dit que la charité est le plus grand des dons, et la voie la meilleure pour les obtenir; il a dit que sans elle, ces dons ne nous servent pas beaucoup; il l'a décrite par des traits nombreux, il veut de nouveau l'exalter d'autre façon et montrer qu'elle est grande en ce qu'elle est stable. C'est pourquoi il a dit : « Ce qui nous reste, c'est la foi, « l'espérance, la charité, ces trois vertus, mais « la charité l'emporte sur les autres ». Comment donc l'emporte-t-elle? en ce que les autres passent. Si donc telle est la force de la charité, il ajoute à bon droit : « Poursuivez la « charité ». En effet il faut la poursuivre et s'empresser vivement vers elle, car elle est prompte à s'envoler, et grands sont les obs-

tacles qui nous arrêtent dans notre course vers elle. Il faut donc déployer une grande énergie pour la saisir ; c'est ce que le bienheureux Paul voulait montrer, car il n'a pas dit : Suivez la charité, mais « poursuivez la charité », nous excitant ainsi et nous enflammant du désir de l'atteindre. Dieu, dès le commencement du monde, a employé des moyens innombrables pour la faire pénétrer dans nos âmes : car il a donné à tous les hommes un seul père, Adam. Pourquoi ne naissons-nous pas tous de la terre ? Pourquoi ne naissons-nous pas déjà formés et développés, comme Adam ? C'est afin que donnant le jour à nos enfants et les élevant, et que nés nous-mêmes d'autres, nous nous aimions les uns les autres. C'est pourquoi il n'a pas formé la femme de la terre. Comme il ne suffisait pas pour nous inculquer le respect qui mène à la concorde, d'être de la même substance, et qu'il fallait encore avoir un auteur unique de notre race, il a voulu qu'il en fût ainsi. Séparés aujourd'hui par l'espace seul, nous nous considérons comme étrangers les uns aux autres ; cela serait arrivé bien plus encore, si notre naissance avait eu deux principes. C'est pourquoi il n'a fait en quelque sorte du genre humain qu'un seul corps, qui n'a qu'une tête. Et, comme au commencement il paraissait y en avoir deux, voyez comme il les a rassemblées et unies en une seule par le mariage. « A cause de cela », dit-il, « l'homme abandonnera son père et sa « mère, et il s'attachera à sa femme et ils se- « ront deux en une même chair ». (Gen. II, 24.)

Il n'a point dit : la femme, mais « l'homme », parce que c'est en lui que la concupiscence est la plus grande. Et Dieu l'a voulu ainsi afin de fléchir la supériorité de l'homme par la tyrannie de cet amour, et de le soumettre à la faiblesse de la femme. Comme il fallait établir le mariage, il a donné à l'homme une femme sortie de lui ; car Dieu a tout fait en vue de la charité. Si en effet, les choses étant ainsi, le démon a pu les égarer et semer entre eux l'envie et la discorde, que n'aurait-il pu, s'ils n'avaient pas été sortis d'une même souche ? Il a voulu ensuite que la soumission fût d'un côté, et le commandement de l'autre, car l'égalité des honneurs a coutume d'engendrer les disputes ; il n'a donc pas établi un gouvernement populaire, mais la royauté, et dans chaque maison vous pouvez observer le même ordre que dans une armée. Le mari a le rang d'un roi, et la femme d'un gouverneur ou d'un général d'armée ; les fils ont le troisième rang, le quatrième est aux domestiques ; ils commandent à ceux qui sont au-dessous d'eux, et un seul est souvent mis à la tête de tous les autres, et envers eux a le rang d'un maître, mais, en tout le reste, il est domestique. Après cela il y a encore des différences dans le commandement, suivant qu'il s'exerce sur les femmes ou sur les enfants, et envers les enfants, d'autres différences suivant l'âge et le sexe ; car la femme n'a point le même empire sur tous ses enfants. Et partout Dieu a créé de nombreux commandements, afin que la concorde et le bon ordre subsistassent toujours. C'est pourquoi, avant que le genre humain se fût multiplié, quand ils n'étaient encore que deux, il a donné à l'un le commandement, et imposé à l'autre l'obéissance. Pour que l'homme ne méprisât point la femme plus faible que lui, et que celle-ci ne s'éloignât pas de lui, voyez comment il l'a honorée et unie à lui, même avant sa création ; car il dit : « Faisons-lui une compagne » (Gen. II, 18), montrant ainsi qu'elle a été créée pour être utile à l'homme, et lui conciliant l'affection de l'homme, par cette raison qu'elle lui est utile ; car nous aimons d'une affection plus vive ce qui a été fait à cause de nous. D'un autre côté, pour que la femme ne s'enorgueillît d'être pour lui une compagne nécessaire, et ne brisât ce lien, il l'a tirée d'une côte de l'homme, montrant qu'elle n'est qu'une partie de tout le corps. Pour que l'homme aussi ne s'enorgueillît point, Dieu n'a point permis qu'elle fût à lui tout seul, comme elle fut d'abord ; il a fait le contraire, en lui faisant procréer des enfants ; ainsi s'il a donné la supériorité à l'homme, il ne lui a point donné tous les avantages.

4. Avez-vous vu que de liens d'amour Dieu a faits pour nous ? Mais tous ces gages de concorde reposent sur la nature, et sur ce que nous sommes de la même substance ; (en effet, tout être animé aime ce qui est semblable à lui ;) et sur ce que la femme est née de l'homme, et les enfants de tous les deux. De là naissent mille affections diverses : il y a l'affection pour un père, pour un aïeul, pour une mère, pour une nourrice ; il y a l'affection pour un fils, un petit-fils, un arrière petit-fils, pour une fille et pour une nièce ; nous aimons celui-ci comme notre frère, celui-là comme

notre oncle ; celle-ci comme une sœur, celle-là comme une cousine. Et qu'est-il besoin d'énumérer tous les degrés de parenté ? Dieu a encore imaginé une autre source d'affection : en défendant les mariages entre proches, il nous conduit vers les étrangers, et attire ceux-ci vers nous. Comme ils ne peuvent nous être unis par les liens de la nature, il les unit à nous par le mariage, alliant des maisons entières par une seule fiancée, et mêlant les familles aux familles : « N'épouse point », dit-il, « ta sœur, ni la sœur deton père, ni une autre « jeune fille qui ait avec toi une pareille pa- « renté » (Lévit. XVIII, 8-10) ; et il énumère tous les degrés de parenté qui empêchent le mariage. Il suffit, pour être attiré vers quelqu'un, d'être né du même sang, et d'être uni par les différents liens de parenté. Pourquoi resserrer en des bornes étroites les vastes désirs de la charité ? Pourquoi trouver dans la parenté seule une cause d'amitié, quand on peut faire naître une occasion nouvelle d'amitié en épousant une femme étrangère, et en gagnant par elle une série de parents, une mère, un père, des frères et leurs parents ? Voyez-vous de combien de manières Dieu nous a unis les uns aux autres ? Cependant il ne s'en est pas tenu là ; il a voulu encore que nous eussions besoin les uns des autres, pour nous unir de cette façon, car la nécessité crée des affections. Aussi n'a-t-il pas voulu qu'il y eût en tous les pays toutes les productions, pour nous forcer ainsi à nous mêler les uns aux autres.

Après avoir voulu que nous eussions besoin les uns des autres, il a rendu les communications faciles ; en effet, s'il n'en était pas ainsi, de nouvelles difficultés et de nouveaux obstacles naîtraient de là. Si, quand on a besoin d'un médecin, d'un forgeron ou d'un autre artisan, il fallait le chercher au loin, on périrait à coup sûr. C'est pourquoi Dieu a fait les villes, et les a unies les unes aux autres. Pour nous permettre de visiter facilement ceux qui sont loin de nous, il a étendu la mer entre les peuples, et leur a donné la vitesse des vents, et a rendu ainsi les voyages faciles. Au commencement même, il a réuni tous les hommes en un seul lieu, et ne les a dispersés que quand ceux qui furent comblés de cette faveur s'entendirent pour le mal ; mais de tous côtés il nous a unis, et par la nature, et par la parenté, et par la langue, et par la communauté de séjour. Et de même qu'il ne voulait point nous chasser du paradis, (car, s'il l'avait voulu, il n'y aurait point du tout placé l'homme après sa création, mais ce fut l'homme qui, par sa désobéissance, fut cause de cet exil) ; de même ne voulait-il pas qu'il y eût diversité de langues ; il n'y en avait point au commencement, et aujourd'hui, par toute la terre, toutes les lèvres prononceraient les mêmes paroles. C'est pourquoi aussi, quand il fallut détruire la terre, il ne nous fit point d'une matière nouvelle, et il ne rejeta point le juste, et il envoya au milieu des flots le bienheureux Noé, pour être comme l'étincelle qui devait ranimer le genre humain. Au commencement, il n'avait établi qu'une seule domination, celle du mari sur la femme ; mais quand le genre humain fut tombé en toute espèce de désordres, il établit encore d'autres dominations, celle des rois et des magistrats, et cela par charité.

Comme la malice dissout et détruit notre race, il a établi comme des médecins au milieu des villes, pour prononcer des jugements et pour bannir cette malice qui est le fléau de la charité, et pour ne former de la cité entière qu'un seul corps. Pour établir cette concorde, non-seulement dans les villes, mais dans chaque maison, après avoir revêtu le mari du commandement et lui avoir donné le premier rang, après avoir armé la femme de la concupiscence, et placé entre eux la procréation des enfants comme un don, il imagine encore d'autres moyens de consolider entre eux l'affection. Il ne donna point tout à l'homme, ni tout à la femme ; il partagea les dons entre eux, assignant à la femme la maison, et à l'homme la place publique ; il imposa à l'homme la charge de nourrir la maison, car c'est lui qui cultive la terre, et à la femme la charge de la vêtir, car tisser et tenir la quenouille appartient à la femme. C'est Dieu même qui a donné à la femme le talent de filer. Malheur à la cupidité qui veut supprimer cette distinction ! Car la mollesse de beaucoup d'hommes les a conduits à filer, et leur a mis dans les mains la navette, la chaîne et la trame. Mais là même apparaît la sagesse avec laquelle Dieu a dispensé ses dons ; car nous avons besoin de la femme pour des ouvrages tout à fait nécessaires, et nous avons besoin de plus petits que nous pour les choses mêmes d'où dépend la vie ; et l'on aurait beau posséder toutes les ri-

chesses, on ne pourrait se soustraire à cette nécessité qui nous fait dépendre de ceux qui sont au-dessous de nous. En effet, ce ne sont pas seulement les pauvres qui ont besoin des riches, ce sont encore les riches qui ont besoin des pauvres, et plus même que ceux-ci n'ont besoin d'eux.

5. Pour rendre cette vérité plus claire, imaginons, si vous voulez, deux villes, l'une de riches, et l'autre de pauvres, et dans la ville des riches il n'y aurait point de pauvres, et dans la ville des pauvres il n'y aurait point de riches, car nous y faisons un triage parfait; voyons maintenant quelle est celle qui pourra se suffire. Si nous trouvons que c'est la ville des pauvres, il sera prouvé que les riches ont plutôt besoin d'eux. Dans la ville des riches, il n'y aura point d'artisans, ni architecte, ni forgeron, ni cordonnier, ni boulanger, ni laboureur, ni chaudronnier, ni cordier, ni quelqu'artisan que ce soit. Qui donc des riches voudra travailler à ces métiers, puisque les artisans mêmes, devenus riches, ne veulent plus supporter ces durs travaux? Comment donc cette ville pourra-t-elle subsister? On me dira que les riches achèteront tout des pauvres à prix d'argent. Ainsi déjà ils ne pourront se suffire à eux-mêmes, s'ils ont besoin des pauvres. Et qui donc construira les maisons? Les achètera-t-on aussi? Mais cela ne se peut. Il faudra donc appeler des artisans, et enfreindre la loi que nous avons établie au commencement, alors que nous avons fourni la ville d'habitants : vous vous souvenez, en effet, que nous avons dit qu'elle ne renfermerait point de pauvres. Et voici que la nécessité même, contre notre gré, y appellera et y introduira les pauvres. D'où il appert qu'une ville sans pauvres ne peut subsister; et que si une cité demeure en effet sans en recevoir, ce ne sera bientôt plus une cité, car elle périra. Ainsi aucune ville ne pourra se suffire, si elle n'a appelé dans son sein des pauvres pour la conserver.

Voyons d'un autre côté la ville des pauvres, et si pareillement elle se consumera dans le besoin par l'absence des riches. Et d'abord établissons et définissons clairement les richesses. Quelles sont les richesses? l'or, l'argent, les pierres précieuses, les vêtements de soie, de pourpre et d'or. Maintenant que nous savons quelles sont les richesses, bannissons-les de la ville des pauvres, si nous voulons établir une vraie cité des pauvres; que l'or ni les vêtements que j'ai nommés n'apparaissent aux habitants, même en songe; ajoutez, si vous voulez, l'argent et les ustensiles d'argent. Eh bien! dites-moi si à cause de cela la ville sera dans le besoin. Nullement : s'il faut bâtir, on n'a besoin ni d'or, ni d'argent, ni de perles, mais du travail des mains, et non pas de mains quelconques, mais de mains calleuses et de doigts endurcis, de bras forts, de poutres, de pierres; s'il faut tisser des vêtements, on n'a point besoin d'or ni d'argent, mais de mains, de l'industrie et du travail des femmes. S'il faut cultiver et piocher la terre, a-t-on besoin de riches ou de pauvres? Evidemment de pauvres. Et s'il faut travailler le fer ou quelqu'autre métal, c'est alors surtout que nous aurons besoin du peuple. Quand donc aurons-nous besoin des riches, sinon quand il faudra détruire cette ville? Car, lorsque les riches une fois entrés, le désir de l'or et des perles se sera emparé de ces sages (car j'appelle sages ceux qui ne cherchent point le superflu), quand ils se seront adonnés à l'oisiveté et à la volupté, tout sera perdu. Mais si les richesses, direz-vous, ne sont pas utiles, pourquoi Dieu nous les a-t-il données? Et où prenez-vous que c'est Dieu qui nous a donné les richesses? L'Ecriture dit : « L'argent est à « moi, et l'or est à moi » (Aggée, II, 9), et je les donnerai à qui je voudrai.

Si je voulais me rendre coupable d'inconvenance, je rirais ici à gorge déployée, pour me moquer de ceux qui parlent ainsi, car ils sont semblables à de petits enfants qui, admis à la table d'un roi, avaleraient, en même temps que les mets royaux, tout ce qui leur tomberait sous la main. C'est ainsi qu'ils mêlent leur pensée à celles des saintes Ecritures. Ces paroles : « L'argent est à moi et l'or est à moi », ont été dites, je le sais, par le prophète, mais celles-ci : Je le donnerai à qui je voudrai, ne se trouvent point chez lui, elles y ont été introduites par ces gens misérables. Voici pourquoi le prophète Aggée parle ainsi. Comme il avait promis souvent aux Juifs, après le retour de Babylone, de leur montrer un temple aussi beau que l'ancien, quelques-uns n'ajoutaient pas foi à ses paroles, et ils pensaient que c'était une chose presque impossible que le temple, après avoir été réduit en cendres et en poudre, apparût dans son ancienne splendeur, et lui, pour dissiper leur incrédulité, parle au

nom de Dieu, et c'est comme s'il disait : Que craignez-vous? Pourquoi n'avez-vous pas foi? « L'argent est à moi et l'or est à moi », et je n'ai point besoin, pour construire mon temple, de l'argent emprunté avec usure. Et il ajoute : « La gloire de cette maison sera au-« dessus de la gloire de la première ». (Aggée, II, 10.) N'allez donc pas mêler des toiles d'araignées à un vêtement royal. Car si l'on surprenait quelqu'un occupé à mêler à la pourpre un tissu grossier, on le punirait du dernier châtiment ; et, à plus forte raison, quand il s'agit du spirituel, car ce n'est point là une faute légère. Et que dire des additions et des soustractions? Le changement d'un point et une leçon différente, donnent souvent lieu à des sens absurdes.

6. D'où viennent donc les riches? direz-vous. C'est qu'il est dit en effet : « Les richesses « et la pauvreté viennent du Seigneur ». (Eccl. II, 14.) Nous demanderons à ceux qui nous adressent cette objection : est-ce que toute richesse et toute pauvreté viennent du Seigneur? Qui pourrait le prétendre? Nous voyons que c'est par les rapines, les tombeaux ouverts, et les duperies et les autres méfaits de ce genre qu'on se procure souvent les richesses, et que ceux qui les possèdent ne méritent pas même de vivre. Répondez-moi ; direz-vous que ces richesses viennent de Dieu? Loin de là; mais d'où viennent-elles? Du péché. Car la courtisane qui livre au déshonneur sa personne, s'enrichit; et le bel adolescent qui vend sa beauté, possède de l'or au prix de la honte ; et celui qui ouvre les tombeaux et les pille, amasse des richesses iniques, et de même le voleur qui perce les murs. Est-ce donc du Seigneur que viennent toutes les richesses? Mais, direz-vous, que répondrons-nous à cette parole de l'Ecriture? Apprenez d'abord que la pauvreté même ne vient pas de Dieu, et ensuite nous y viendrons. En effet, quand le jeune homme prodigue dépense sa fortune avec les courtisanes, les magiciens, ou se ruine par d'autres passions, et qu'il devient pauvre, n'est-il pas clair que ce n'est pas Dieu qui l'a rendu ainsi, mais sa propre prodigalité? D'un autre côté, si l'on tombe dans la pauvreté par paresse ou par folie, ou parce qu'on s'est laissé aller à des entreprises dangereuses et iniques, n'est-il pas manifeste que, dans aucun de ces cas, ce n'est point Dieu qui vous a jeté dans la pauvreté. L'Ecriture ment donc? Loin de là, mais c'est folie de ne pas examiner ses paroles avec tout le soin qu'elles méritent. Car si nous confessons que l'Ecriture ne peut mentir, et si nous avons prouvé que toutes les richesses ne viennent pas de Dieu, la difficulté vient de la faiblesse d'esprit de ceux qui lisent sans réflexion. Et il faudrait les renvoyer, après avoir ainsi justifié l'Ecriture de leurs accusations, et les punir de la négligence avec laquelle ils lisent les Ecritures. Mais je leur pardonne, et pour ne pas les laisser plus longtemps dans le trouble, je veux leur indiquer la solution, en rappelant d'abord quel est l'auteur de ces paroles, en quel temps et à qui il les a dites.

Dieu, en effet, ne parle pas semblablement à tous; de même que nous ne parlons point de la même façon aux enfants et aux hommes. Quand donc ces paroles ont été prononcées, et par qui, et à qui? Par Salomon, dans l'Ancien Testament, et elles furent adressées aux Juifs qui ne connaissaient que les choses sensibles, et qui estimaient par là la puissance de Dieu. Ce sont ceux qui disaient : « Pourra-t-il nous donner « du pain? » (Psal. LXXVII, 20) et : « Quel pro-« dige nous montres-tu? (Matth. XII, 38.) Nos « pères ont mangé la manne dans le désert. « (Jean, VI, 31.) Ceux dont le ventre est le Dieu». (Philip. XIII, 19.) Comme c'est ainsi qu'ils concevaient Dieu, il leur dit : Dieu peut aussi faire des riches et des pauvres ; non pas qu'il le fasse toujours, mais il le peut, quand il lui plaît; ainsi a-t-il dit : « Celui qui menace la « mer, et la dessèche, et change en déserts « tous les fleuves » (Nahum, I, 4), quoiqu'il ne l'ait jamais fait. Comment donc le prophète entend-il cette parole? Il ne veut pas dire que Dieu le fasse toujours, mais qu'il peut le faire. Quelles sont donc la pauvreté et les richesses qu'il donne? Souvenez-vous du patriarche, et vous saurez les richesses que Dieu donne. C'est Dieu lui-même qui a donné ses richesses à Abraham, et plus tard à Job, qui dit : « Si « nous avons reçu les biens du Seigneur, « pourquoi ne supporterions-nous pas les « maux qu'il nous envoie? » (Job, II, 10.) C'est là aussi la source des richesses de Jacob. La pauvreté qui vient de Dieu est aussi louable; c'est celle qu'il enseigne aux riches, disant : Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, donne tout aux pauvres, et viens, suis-

moi (Matth. XIX, 21), et la recommandant en un autre endroit à ses disciples, et disant : « Refusez-vous à posséder de l'or, de l'argent « ou deux tuniques ». (Luc, IX, 3.) Ne dites donc pas que c'est Dieu qui donne toutes les richesses, car nous avons montré que c'est par le meurtre, les rapines et mille autres méfaits qu'on les amasse.

Mais ramenons le discours à notre première question : si les richesses ne sont utiles à rien, pourquoi sont-elles créées? Que répondrons-nous? Que les richesses ainsi amassées ne sont pas utiles, et que celles qui viennent de Dieu sont très-utiles. C'est ce que vous pouvez apprendre par les actions mêmes des riches. Car Abraham possédait ses richesses pour les étrangers et tous les nécessiteux. Quand arrivèrent chez lui trois hommes, ainsi qu'il croyait, il tua un veau et pétrit trois mesures de farine; toujours assis à sa porte à l'heure de midi; voyez sa libéralité toujours empressée à dépenser ses biens pour tous; voyez-le payant de sa personne, ainsi que de ses richesses, et encore dans une vieillesse avancée. Il était le port des étrangers et de ceux qui étaient dans la nécessité, ne possédant rien qui lui fût propre, pas même son fils, car il le sacrifiait sur l'ordre de Dieu, et avec son fils il se donnait lui-même, et toute sa maison, quand il fut si prompt à délivrer son neveu. Et il ne le faisait point par amour du gain, mais par humanité. Quand ceux qu'il avait délivrés le mirent en possession des dépouilles, il refusa tout, jusqu'au fil d'une robe, et jusqu'au cordon d'une sandale.

7. Tel était aussi le bienheureux Job, car il disait : « Ma porte était ouverte à tout venant. « J'étais l'œil des aveugles et le pied des boi- « teux; j'étais le père des infirmes, aucun « étranger ne demeurait à ma porte » (Job, XXXI, 33, et XXIX, 15, 16); les infirmes, quand ils s'adressaient à moi dans le besoin, n'étaient point trompés dans leur espoir, et je n'ai point permis qu'un pauvre sortît de ma maison l'estomac vide. Je ne puis tout énumérer, mais il faisait plus encore, distribuant son argent à tous les nécessiteux.

Voulez-vous voir maintenant les riches que Dieu n'a point faits, et savoir comment ils ont usé de leurs richesses? Voyez celui de Lazare, qui ne lui donnait pas même les miettes de sa table; voyez Achab qui a enlevé au pauvre sa vigne; voyez Giézi et tous ceux qui furent comme lui. Ceux qui possèdent les richesses à juste titre, parce qu'ils les ont reçues de Dieu, les dépensent conformément à ses préceptes; ceux qui ont offensé Dieu en les acquérant, l'offensent encore en les dépensant, en les prodiguant à des courtisanes et à des parasites, en les cachant et en les enfouissant, et en n'en donnant rien aux pauvres. Et pourquoi, direz-vous, Dieu permet-il que de tels hommes soient riches? Parce qu'il est patient, parce qu'il veut nous amener à la pénitence, parce qu'il a préparé la géhenne, et fixé le jour où il jugera le monde. S'il frappait tout de suite les riches, Zachée n'aurait pas eu le temps de se repentir, de rendre le quadruple de ce qu'il avait ravi, d'ajouter même la moitié de ses biens. Matthieu n'aurait pas eu le temps de se convertir et de devenir apôtre, s'il avait été enlevé avant l'heure favorable, et ainsi de beaucoup d'autres. C'est pourquoi Dieu attend, les appelant tous à la pénitence, s'ils s'y refusent, s'ils persistent dans leurs péchés, ils entendront Paul leur dire : « Qu'à « cause de leur dureté et de leur cœur impé- « nitent, ils amassent contre eux de la colère, « au jour de la colère, de la révélation et du « jugement équitable de Dieu ». (Rom. II, 5.) Evitons cette colère, enrichissons-nous des richesses célestes, et poursuivons la pauvreté louable. C'est ainsi que nous atteindrons les biens célestes; puissions-nous les obtenir tous, par la faveur et la bienveillance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, appartiennent la gloire, la puissance, l'honneur, aujourd'hui et toujours, et jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXV.

RECHERCHEZ AVEC ARDEUR LA CHARITÉ ; MAIS DÉSIREZ LES DONS SPIRITUELS, ET SURTOUT CELUI DE PROPHÉTISER (CH. XIV, VERS. 1.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Comment l'on doit rechercher la charité. — Que le don de prophétie l'emporte sur le don des langues.
3. Ce que c'était que le don des langues.
4. Influence de la vaine gloire. — Critique des philosophes grecs.
5. La vaine gloire n'est qu'un monstre cruel. — Eloge de saint Paul.
6. De quel œil le chrétien doit-il regarder les biens temporels? — Hygiène de l'âme. — Malheur des riches.

1. Après avoir passé en revue tous les caractères de la charité, il exhorte les fidèles à la cultiver avec ardeur : « Recherchez avec « ardeur la charité. » Quand on recherche un objet, en effet, on ne voit que lui, on se dirige vers lui, on ne cesse de le poursuivre que lorsqu'on l'a atteint. Quand on poursuit quelqu'un, et qu'on ne peut l'atteindre soi-même, on se sert, pour le saisir, des personnes qui sont devant vous. On exhorte vivement ceux qui sont près du fugitif à le prendre, à le retenir, jusqu'à ce qu'on vienne s'en emparer soi-même. C'est ainsi que nous devons agir, si nous ne parvenons pas nous-mêmes à atteindre la charité, chargeons ceux qui sont tout près d'elle de la prendre et de la garder en attendant que nous arrivions. Et quand nous l'aurons saisie, ne la lâchons pas, de peur qu'elle ne s'enfuie encore bien loin de nous. Elle ne cesse de nous échapper, en effet, parce que nous ne savons pas nous en servir, parce qu'il n'est rien que nous ne lui préférions. Si nous suivons ces préceptes, nous n'aurons pas besoin de nous donner beaucoup de peine. Que dis-je? nous n'aurons, pour ainsi dire, rien à faire. Nous mènerons une existence de délices et de fêtes, tout en marchant dans l'étroit sentier de la vertu. Voilà pourquoi l'apôtre a dit : « Poursuivez la charité ». Puis, afin que l'on ne croie pas qu'il n'a parlé de la charité que pour déprécier entièrement les grâces spirituelles, il ajoute : « Désirez les « dons spirituels et surtout le don de prophé« tie (2)? Car celui qui parle une langue incon« nue ne parle pas aux hommes, mais à Dieu, « puisque personne ne l'entend ; c'est sous « l'inspiration du Saint-Esprit qu'il parle des « mystères (3) : mais celui qui prophétise « parle aux hommes pour les édifier, pour les « exhorter, pour les consoler ». Il compare ici entre eux les divers dons spirituels et il rabaisse le don des langues, en montrant que, s'il n'est pas tout à fait inutile, il n'est pas très-utile par lui-même. Il y avait, en effet, des gens qui étaient tout fiers de ce don, parce qu'on y attachait un grand prix. Ce qui le faisait regarder comme important, c'est que les apôtres l'avaient reçu d'abord, et l'on sait avec quel apparât et quel retentissement, mais il ne l'emportait pas sur les autres pour cela. Pourquoi donc les apôtres l'avaient-ils reçu d'abord? c'est qu'ils devaient parcourir tout l'univers.

Lors de la construction de la tour de Babel, il n'y avait qu'une langue qui se partageait en une foule de langues (Gen. xi) ; à l'époque des apôtres, une foule de langues vinrent se réunir sur les lèvres d'un seul homme. Le même homme parlait la langue des Perses, celle des Romains, celle des Indiens, ou plutôt c'était le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche, et cette grâce s'appelait le don des langues, parce que

le même homme avait le talent d'en parler plusieurs. Voyez comme l'apôtre le rabaisse et l'exalte tour à tour, quand il dit : « Celui qui « parle des langues inconnues ne parle point « aux hommes, mais à Dieu, puisque per- « sonne ne l'entend » ; il exalte un don qui ne paraît pas avoir une grande utilité. Mais lorsqu'il ajoute : « C'est sous l'inspiration du « Saint-Esprit qu'il parle des choses cachées », il exalte ce don pour ne pas laisser croire qu'il est vain, inutile, et donné sans raison à l'homme. « Mais celui qui prophétise parle « aux hommes pour les édifier, pour les exhor- « ter, pour les consoler ». Voyez comme saint Paul proclame l'excellence de ce don avantageux à tous les hommes ! Voyez comme il préfère en toute circonstance à tous les autres dons ceux qui sont utiles au plus grand nombre ! Est-ce que ceux qui ont le don des langues ne parlent pas aussi pour les hommes ? Ce qui les met au-dessous des prophètes, c'est que leur parole n'est pas aussi édifiante, aussi encourageante, aussi consolante.

Ces dons supposent tous les deux l'inspiration du Saint-Esprit. Mais le prophète a cet avantage qu'il est utile à des gens qui l'entendent. Ceux qui parlaient des langues inconnues, au contraire, n'étaient pas entendus de ceux qui n'avaient pas le don des langues. Mais quoi ? Ceux qui parlaient ces langues inconnues n'édifiaient-ils personne ? Ils s'édifiaient eux-mêmes, et voilà pourquoi saint Paul ajoute : « Celui qui parle une langue incon- « nue s'édifie lui-même (4) ». Et comment cela se fait-il, s'il ne sait pas ce qu'il dit ? Mais faites donc attention que saint Paul parle ici des hommes qui savent ce qu'ils disent, qui comprennent bien le sens de leurs paroles, mais qui ne savent pas les expliquer aux autres. Mais le prophète édifie l'Eglise : voilà la différence qu'il y a entre ces deux hommes. Voyez comme l'apôtre est sage : Il n'annihile pas le don des langues, mais il montre qu'il n'a que de faibles avantages et qu'il ne profite qu'à celui qui le possède. Puis, pour ne pas laisser croire à ceux auxquels il s'adresse et qui possédaient pour la plupart plusieurs langues, qu'il est guidé par un sentiment de jalousie, il leur dit, afin de les guérir de leurs soupçons : « Je « souhaite que vous ayez tous le don des lan- « gues, mais encore plus celui de prophétie. « Car celui qui prophétise est au-dessus de « de celui qui parle des langues inconnues, à « moins que ce dernier n'interprète ce qu'il dit, « afin que l'Eglise en soit édifiée (5) ». Or le plus ou le moins n'annonce pas l'opposition, mais la supériorité ou l'infériorité.

2. Evidemment donc l'apôtre ne blâme pas le don des langues, mais il veut faire monter plus haut ses disciples ; il leur témoigne sa sollicitude, tout en leur montrant qu'il n'éprouve aucun sentiment d'envie. Il veut qu'ils aient « tous » le don des langues, mais il veut aussi et surtout le don de prophétie ; car ce don est plus précieux que l'autre. Et, après s'être bien expliqué sur le don de prophétie, il s'explique sur le don des langues. Son arrêt, loin d'être absolu, renferme ce correctif, « à « moins qu'il n'interprète ce qu'il dit ». Par conséquent, si celui qui possède le don des langues a aussi le don d'interprétation, il est l'égal du prophète, parce que sa science profite à beaucoup de gens, point très-important, avantage que l'apôtre recherche avant tout. « Ainsi, quand je viendrais vous parler des « langues inconnues, en quoi vous serais-je « utile, si je ne vous parlais en vous intruisant « par la révélation, par la science ou par la « doctrine (6) ? » Et pourquoi, continue-t-il, parlerais-je des autres ? Supposons que ce soit Paul qui vous parle des langues inconnues. Quel fruit en reviendra-t-il à ses auditeurs ? Par là, il leur démontre qu'il ne cherche que leur intérêt, sans être animé d'aucun sentiment de malveillance contre ceux qui possèdent le don des langues, puisqu'il se cite lui-même pour exemple de l'inutilité de ce don réduit à lui-même. Presque toujours, quand il touche quelque point important et délicat, il se met en scène. Ainsi, au commencement de cette épître, il dit : « Qu'est-ce que c'est que Paul ? « Qu'est-ce que c'est qu'Apollon ? Qu'est-ce que « c'est que Céphas ? » Et il fait de même ici, en disant : « De quoi vous servira ma parole, si « je ne vous instruis par la révélation, par la « science ou par la doctrine ». Cela signifie : Si je ne vous parle un langage intelligible et clair, si je me borne à vous montrer que je possède le don des langues, vous ne retirerez aucun fruit de mes paroles.

Quel profit peut-on tirer en effet d'une parole que l'on ne comprend pas ? « Quand des instruments sans âme mais sonores, comme la flûte et la lyre, ne rendent que des sons indistincts, comment saisir le morceau que l'on joue sur la flûte ou sur la lyre (7) ? « Pourquoi

donc, poursuit-il, avancer ici que les dons renfermés en nous-mêmes sont inutiles et qu'il n'y a d'utile que ce qui est clair et ce que les auditeurs saisissent facilement? N'en est-il pas de même de ces corps sans âme qu'on appelle des instruments de musique? Qu'il s'agisse de la lyre ou de la flûte, si le musicien, sans tenir compte du rythme et de l'harmonie, ne fait entendre que des sons confus en jouant sans réflexion et en demandant des inspirations au hasard, il n'amusera pas, il ne charmera pas son auditoire.. Jusque dans les instruments qui ne possèdent pas les sons articulés de la voix humaine, il faut de la clarté, de l'harmonie, des sons distincts. Ces instruments qui naturellement sont dénués d'expression, nous cherchons avec ardeur à leur donner de l'expression, à les faire parler. Eh bien! quand il s'agit des êtres animés et doués de raison, quand il s'agit des hommes et des dons spirituels, ne devons-nous pas chercher à nous faire bien entendre?

« Si la trompette ne parle pas à haute et intelligible voix, qui se préparera à la guerre (8)? » C'est des objets les plus futiles qu'il tire ses inductions, pour s'élever aux choses nécessaires et utiles; il prend pour exemples la lyre et la trompette. Ces instruments en effet ont leurs rythmes; parfois ils donnent le signal de la guerre, parfois tout autre signal. Tantôt ils sonnent la charge, tantôt ils sonnent la retraite, et tout soldat qui n'a pas la clef de cette langue, court le plus grand péril. Voilà ce qu'il veut dire, voilà l'erreur à laquelle il fait allusion en ces termes : « Qui se préparera au combat? » Si donc l'instrument guerrier n'a pas le don de se faire comprendre, tout est perdu. Quel intérêt, direz-vous, ont pour nous tous ces détails? Ils en ont un très-grand, et voilà pourquoi saint Paul ajoute : « Il en est ainsi de vous. Si votre langage ne manifeste pas vos pensées, comment savoir ce que vous voulez dire? Vous jetterez vos paroles au vent (9) »; c'est comme si vous ne disiez rien, c'est comme si personne ne parlait. Et à chaque instant saint Paul s'applique à montrer l'inutilité d'un pareil langage. Si le don des langues est inutile, direz-vous, pourquoi a-t-il été donné à l'homme? pour qu'il soit utile à celui qui l'a reçu; mais, pour être utile aux autres, il faut y joindre le don d'interprétation. Ce qu'il en dit est un moyen de tout concilier. S'il ne possède pas le don d'interprétation, il s'adjoindra quelque homme favorisé de ce don, et de cette manière il pourra utiliser ses talents. Voilà pourquoi il ne cesse de montrer que le don des langues est insuffisant par lui-même. Il veut par ce moyen engager ses auditeurs à unir leurs forces. L'homme, en effet, qui regarde le don des langues comme suffisant, le rabaisse plutôt qu'il ne l'élève, parce qu'il ne veut pas, en recourant au don d'interprétation, lui donner tout son lustre : c'est en effet un don précieux et nécessaire; mais il a besoin d'un interprète pour le mettre dans tout son jour. Les doigts aussi sont nécessaires; mais séparés de la main, ils deviennent inutiles. La trompette aussi est nécessaire; mais quand elle ne fait entendre que des sons émis au hasard, elle est ennuyeuse et désagréable à entendre. L'art disparaît, quand l'instrument n'existe pas, mais la matière, pour se faire valoir, a besoin de la façon. La voix, c'est la matière; les sons clairs et distincts sont la façon; sans eux, la matière est inutile. Il y a dans le monde une foule de langues qu'on peut savoir, et chaque peuple a son langage (10) : ce qui veut dire qu'il y a autant de langues qu'il y a de peuples. Les Scythes, les Thraces, les Romains, les Perses, les Maures, les Indiens, les Egyptiens et autres peuples innombrables, ont chacun un langage particulier. Si donc j'ignore le son du langage que je parle, je serai pour mes auditeurs un barbare (11).

3. N'allez pas penser qu'il en est ainsi parmi vous seulement; c'est ce qui arrive partout. Je n'ai point ici pour but de blâmer le don des langues; je veux dire seulement qu'il m'est inutile si le langage que je parle n'est pas clair et intelligible pour les autres. Puis, pour que ses auditeurs ne se révoltent pas contre lui, il se met à leur niveau, en disant : « Celui qui me parle sera un barbare pour moi, et je serai un barbare pour lui » : ce n'est point la faute des langues, c'est celle de notre ignorance. Voyez-vous comme il amène peu à peu ses auditeurs aux propositions qui ont un rapport intime et particulier avec son sujet; fidèle en ceci à son habitude de tirer ses exemples de loin pour arriver à ce qui rattache à son sujet, d'une manière intime et spéciale. Il parle d'abord de la flûte et de la lyre, instruments souvent imparfaits, souvent inutiles, et il parle ensuite de la trompette, instrument plus utile, pour arriver à la voix humaine.

Ainsi plus haut, quand il voulait montrer qu'il n'était défendu aux apôtres de recevoir le prix de leurs travaux, après avoir parlé des agriculteurs, des bergers et des soldats, il a abordé plus franchement son sujet, en parlant des prêtres sous l'ancienne loi. Voyez quel soin il prend toujours de disculper le don des langues pour rejeter toujours la faute sur ceux qui l'ont reçu. Il ne dit pas : je serai un barbare; il dit : Je serai un barbare pour celui qui parle. Il ne dit pas non plus : Celui qui parle est un barbare, mais : Celui qui parle est pour moi un barbare. Que devons-nous donc faire, dit-il? Loin de jeter aucun blâme sur le don des langues, nous devons exhorter les autres à l'acquérir, et c'est ce qu'il fait lui-même.

Après ses accusations et ses réprimandes, après avoir montré l'inutilité de ce don, il donne à ses disciples ce conseil : puisque vous avez tant d'ardeur pour les dons spirituels, désirez d'en être enrichis pour l'édification de l'Eglise (12). Voyez-vous comme il n'a toujours et partout qu'un seul et même but? Il pose ici une sorte de règle pour l'utilité de bien des gens et pour celle de l'Eglise. Il n'a pas dit : Désirez de posséder les dons, mais désirez d'en être « enrichis », c'est-à-dire, souhaitez d'en posséder « beaucoup ». Loin de vous les interdire, je veux que vous en ayez en abondance, à condition que vous en userez pour l'intérêt commun. « Que celui donc qui parle une langue demande à Dieu de l'interpréter (13). Car si je prie en une langue que je n'entends pas, c'est mon cœur qui prie, mais mon esprit n'en retire aucun fruit (14). Que dois-je donc faire? Je prierai de cœur; mais je prierai aussi avec intelligence; je chanterai de cœur des cantiques, mais je les chanterai aussi avec intelligence (15) ». Il montre ici à ses frères qu'il est en leur pouvoir de recevoir de Dieu le don d'interprétation. Demandez-le à Dieu, dit-il, c'est-à-dire, adressez-lui ce qui fait votre richesse, votre prière. Car ce que vous demanderez à Dieu avec empressement et avec ardeur, vous le recevrez. Demandez-lui donc non-seulement le don des langues, mais celui d'interprétation, pour être utile à tout le monde et ne pas garder votre don spirituel pour vous seul. « Car si je prie en une langue que je n'entends pas, c'est mon cœur qui prie, mais mon esprit n'en retire aucun fruit. »

Voyez-vous comme, s'élevant peu à peu, il montre qu'en cet état on est inutile aux autres et à soi-même, puisque la prière ne produit aucun fruit pour l'intelligence. Qu'un homme, en effet, parle persan ou quelque autre langue, sans savoir ce qu'il dit, il sera un barbare, non-seulement pour les autres, mais pour lui-même, puisqu'il ne comprendra pas les mots qu'il prononce. Il y avait anciennement bien des hommes qui avaient le don de prier dans une langue étrangère. Ils priaient et parlaient dans cette langue, soit dans la langue des Perses, soit dans la langue des Romains, sans savoir ce qu'ils disaient. Voilà pourquoi saint Paul disait : Si je prie dans une langue inconnue, il n'y a que mon cœur qui prie. C'est-à-dire que le don spirituel qui m'a été donné me fait remuer la langue, sans que mon intelligence en retire aucun fruit. Qu'y a-t-il donc ici de meilleur et de vraiment utile? Comment faire? Que faut-il demander à Dieu? De se servir du don des langues, pour prier avec le cœur et avec l'intelligence. Voilà pourquoi l'apôtre disait : « Je prierai avec le cœur, je prierai avec l'intelligence; je chanterai des cantiques avec le cœur, je chanterai des cantiques avec l'intelligence ». Que veut-il dire par là? Il veut dire que l'esprit doit comprendre ce que dit la langue, autrement il y aura encore un autre malentendu. Si vous ne louez Dieu que du cœur, comment celui qui tient la place du peuple répondra-t-il *amen* à la fin de votre action de grâces, s'il n'entend pas ce que vous dites? Ce n'est pas que votre action de grâces ne soit bonne; mais les autres ne sont pas édifiés (16, 17.) Voyez comme ici encore tout est tiré au cordeau, comme il cherche toujours l'édification de l'Eglise. Le peuple, ici ce sont les laïques, et c'est pour lui, il nous le montre clairement, un véritable malheur que de ne pouvoir répondre *amen* à la fin d'une action de grâces. Cela veut dire : si vous louez Dieu dans la langue des barbares, sans savoir ce que vous dites, sans pouvoir l'interpréter, le laïque ne peut répondre *amen*. Il n'entend pas les mots qui terminent votre prière; et quand vous avez dit : *in sæcula sæculorum*, il ne peut répondre *amen*. Puis encore, par forme de consolation, et pour ne pas avoir l'air de trop rabaisser le don des langues, puisque, comme il l'a dit plus haut, celui qui possède ce don parle à Dieu la langue des mystères, s'édifie lui-même et prie avec

le cœur, il revient sur ces avantages d'où il tire une grande source de consolation, et il dit : Votre action de grâces est bonne, car c'est le cœur qui vous inspire ; mais l'auditeur ne vous comprend pas ; il ne sait pas ce que vous dites, et par conséquent il ne retire pas grand fruit de vos paroles.

4. Ensuite, après avoir attaqué ceux qui ont le don des langues et déclaré que ce n'est pas là un don bien précieux, pour ne pas avoir l'air de parler ainsi par envie, il dit : « Je remercie Dieu de ce que je parle mieux que vous encore toutes les langues que vous parlez (18) ». Il en dit autant dans un autre endroit. Pour rabaisser les avantages qui faisaient l'orgueil des Juifs, pour montrer que ces avantages ne sont rien, il commence par montrer qu'il les possède à un plus haut degré que les Juifs, et alors il montre que ces avantages sont un inconvénient. « Si quelqu'un semble mettre sa confiance dans la chair, j'en ai encore plus le droit que lui, moi qui ai été circoncis huit jours après ma naissance, moi qui suis de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreux et enfant d'Hébreux, pharisien par la loi que je suis, persécuteur de l'Eglise par la force de mon zèle, irréprochable aux yeux de la justice qui prend sa source dans la loi ». (Philip. III, 4-6.) Et après avoir montré qu'il est richement doté de ces avantages, il ajoute : « Mais ces qualités qui étaient pour moi des avantages, étaient, je l'ai bien vu, des torts aux yeux du Christ ». (Ibid. VII.) Maintenant il procède encore de même : « Je parle les langues mieux encore que vous tous. Ne vous élevez donc pas et ne vous complaisez pas en vous-mêmes, comme si ce don était votre privilége ; car moi aussi je le possède, à un plus haut degré que vous. Mais j'aimerais mieux ne dire dans l'Eglise que cinq paroles dont j'aurais l'intelligence pour instruire les autres, que de dire dix mille paroles dans une langue inconnue ». Que signifient ces mots : « Cinq paroles dont j'aurais « l'intelligence pour en instruire les autres « (19)? » Il entend par là des paroles intelligentes qu'on peut expliquer aux autres, qu'on prononce soi-même et que les auditeurs peuvent répéter avec intelligence. « Que dix mille « paroles en une langue inconnue ». Car ce ne serait là qu'une affaire de vanité, un verbiage qui ne serait pas aussi utile que quelques paroles bien comprises. Ce qu'il cherche partout, en effet, c'est l'intérêt de tous. Or le don des langues était un don nouveau et une importation étrangère, tandis que le don de prophétie était un don ancien, ordinaire et déjà commun. Le don des langues au contraire était tout récent, et saint Paul ne s'appliquait guère à le cultiver. Aussi n'en a-t-il pas fait usage. Ce n'était pas qu'il en fût privé ; mais il recherchait des dons plus utiles ; car il était libre de toute vaine gloire, et son but unique était de rendre ses disciples meilleurs. Cette âme, libre de toute vaine gloire, pouvait voir clair dans ses intérêts et dans ceux des autres ; et c'est ce que ne peut faire l'âme qui est esclave de la vanité. Témoin Simon qui, ébloui par la vaine gloire, ne sut pas distinguer ses véritables intérêts ; témoin les Juifs qui, par vaine gloire, sacrifièrent leur salut au démon.

C'est la vaine gloire qui a enfanté les idoles ; c'est elle, c'est la passion insensée de la vaine gloire qui a fait tomber les philosophes dans l'erreur. Voyez la maligne influence de ce vice. Par lui, quelques-uns de ces philosophes se sont faits pauvres et d'autres se sont passionnés pour l'opulence. Sa tyrannie est telle qu'elle se manifeste par les effets les plus contraires. L'un tire vanité de sa continence, un autre de ses adultères ; celui-ci de sa justice, celui-là de ses injustices. On se vante de sa vie sensuelle et de ses austérités, de sa douceur et de son audace, de ses richesses et de sa pauvreté. Quelques-uns de ces philosophes étrangers pouvaient acquérir les dons spirituels ; par vanité, ils n'en voulaient pas. Les apôtres, au contraire, purs de toute vaine gloire, ont rapporté au Saint-Esprit tout ce qu'ils ont fait. Quand on les appelait des dieux, quand on était prêt à leur immoler des taureaux couronnés pour le sacrifice, non-seulement ils refusaient de pareils honneurs, mais ils déchiraient leurs vêtements. Quand ils guérissaient les boiteux et que tout un peuple, la bouche béante, restait stupéfait de ce miracle, ils disaient : Pourquoi nous regarder ainsi, comme si c'était nous qui avions opéré ce prodige ? Ces sages de l'antiquité faisaient profession d'être pauvres parmi des hommes qui admiraient la pauvreté ; les apôtres veulent être pauvres au milieu d'un peuple qui méprise la pauvreté et qui vante la richesse. Avaient-ils reçu quelque don, ils en faisaient part aux indigents, tant il est vrai

qu'ils étaient toujours guidés par la charité et non par la vaine gloire ; ces sages, au contraire, agissaient comme des ennemis et des fléaux de l'humanité. L'un jetait inutilement et follement tous ses biens dans la mer, à l'exemple des fous et des insensés ; un autre laissait ravager ses champs par les brebis. Chez eux tout tendait à la vaine gloire. Il n'en était pas ainsi : les dons qu'on leur faisait, ils les distribuaient aux indigents avec tant de libéralité, qu'ils étaient toujours eux-mêmes tourmentés par la faim. S'ils avaient été vaniteux, ils n'auraient pas agi ainsi. Ils n'auraient rien reçu, ils n'auraient rien donné, de peur d'exciter les soupçons. Lorsqu'en effet on se dépouille de ses biens par vanité, on se garde bien de recevoir l'argent des autres, pour ne pas avoir l'air d'être dans l'indigence et de peur d'exciter les soupçons. Mais voyez les apôtres. Ils servent, ils mendient pour les indigents : tant ils ressentent pour eux une tendresse plus que paternelle. Voyez la ligne de conduite qu'ils se sont tracée. De quelle modération exempte de toute vaine gloire n'est-elle pas empreinte ! « Si nous avons de quoi nous vêtir et nous nourrir, cela nous suffira ». (I Tim. VI, 8). Quelle différence avec ce sage de Sinope qui vivait sous les haillons et dans un tonneau, sans avoir besoin de rien, au grand étonnement de bien des gens, mais sans profit pour personne. Saint Paul ne faisait rien de tout cela ; car l'ambition et la vanité ne le guidaient pas. Il était vêtu décemment, il se tenait chez lui et se conduisait comme un parfait honnête homme. Le cynique méprisait un pareil genre de vie, bravait en public toutes les bienséances et le décorum, et c'était la vanité qui l'entraînait. Pourquoi ce tonneau dont il faisait son habitation ? C'était uniquement une affaire de vanité.

5. Saint Paul loua la maison qu'il habitait à Rome. Cela n'a rien d'étonnant de la part d'un tel homme. Il ne consultait jamais la vanité, ce monstre cruel, cet affreux démon, ce fléau de l'univers, cette vipère gonflée de poisons. Semblable à la vipère qui déchire le ventre de sa mère, la vaine gloire blesse l'auteur de ses jours. Quel remède employer contre cette maladie si compliquée ? Il n'y a qu'à se proposer pour modèles ceux qui ont foulé aux pieds le monstre, à se pénétrer de leur exemple et à se régler sur eux. Voyez le patriarche Abraham ! Et ici qu'on ne me reproche pas de reproduire le même exemple et de rappeler toujours ce saint homme. Car c'est là surtout ce qui le rend admirable et ce qui ôte toute excuse à ceux qui ne l'imitent pas. Si l'on pouvait montrer en effet qu'il n'a eu qu'une qualité et que sur tel ou tel autre point il faut citer un autre modèle que lui, on pourrait dire que la vertu est chose difficile, puisque chacun des saints n'a que telle ou telle qualité. Mais quand nous voyons Abraham réunir en lui seul toutes les qualités ensemble, comment excuser les hommes qui, après la grâce et depuis la loi nouvelle, ne peuvent atteindre à ce degré de vertu où sont parvenus ceux qui ont vécu avant la loi nouvelle et avant la grâce. Eh bien ! comment ce patriarche s'y est-il pris pour vaincre le monstre, pour dompter la vanité, dans la contestation qui s'éleva entre lui et le fils de son frère ? Il avait été le plus mal partagé, il n'avait pas eu la première part et pourtant il ne s'en affligea pas. Or vous savez que dans ces sortes d'affaires, il y a une sorte d'humiliation encore pire que la perte pour les petits esprits, surtout lorsque, comme Abraham, on s'est vu maître souverain et que l'on ne se voit pas honoré à son tour par celui que l'on avait commencé à honorer soi-même. Eh bien ! rien de tout cela ne le mordit au cœur. Il se contenta de la seconde part qui lui était échue. Outragé par un jeune homme, malgré son grand âge, outragé par le fils de son frère, sans s'irriter, sans s'aigrir, il continua à l'aimer, à veiller sur lui. Une autre fois, sorti vainqueur d'une grande et terrible guerre, après avoir repoussé et battu les barbares, il ne triomphe pas, il n'élève pas de trophée. Il voulait se défendre et non se vanter. Il donne l'hospitalité à des étrangers, et cela sans vanité, allant à leur rencontre, les honorant comme s'il était non pas le bienfaiteur, mais l'obligé. Il leur donne le nom de maîtres, sans savoir quels sont ces étrangers, et il veut que sa femme les serve. Après avoir fait l'admiration de l'Egypte, quand sa femme lui eut été rendue, il ne se vante pas, malgré les honneurs dont il s'est vu comblé. Pourtant les habitants de ce pays lui donnaient le nom de roi. Quand il chargea son serviteur d'amener à son fils la femme qu'il devait épouser, il ne lui enjoignit pas de parler de son maître avec orgueil et avec ostentation, il se borna à lui dire d'amener la fiancée. Voulez-vous mainte-

nant examiner les hommes, depuis l'an de grâce, à l'époque où ils s'abreuvaient aux sources d'une grande et glorieuse doctrine? Voulez-vous voir comment ce vice était aussi à cette époque repoussé et banni?

Considérez l'auteur de cette épître. Voyez comme il rapporte tout à Dieu, comme il rappelle toujours ses péchés, sans être aussi assidu à rappeler ses bonnes actions. Si parfois, pour corriger ses disciples, il se voit forcé d'en faire mention, il traite ce sujet fort légèrement et cède le pas à Pierre. Il ne rougit pas de travailler de ses mains chez Aquilas et Priscille. (Act. XVIII.) Partout il s'efforce de s'humilier et de s'abaisser. On ne le voit pas traverser fièrement la place publique et s'entourer d'une foule de disciples. Partout il cherche à se perdre dans les rangs obscurs de la multitude. Voilà pourquoi il disait : lorsque Paul est présent, il paraît bas en sa personne (II Cor. X, 10), c'est-à-dire qu'il a l'air d'un homme qui ne mérite aucune attention, d'un homme sans faste. Et il dit encore : « Ce que nous demandons à Dieu, c'est que vous ne commettiez aucun mal, et non pas que nous paraissions ce que nous sommes ». (II Cor. XIII, 7.) Qu'y a-t-il d'étonnant, s'il méprise la fausse gloire? Ne méprise-t-il pas une gloire plus grande encore? Ne méprise-t-il pas la couronne céleste et la géhenne, pour plaire au Christ? Ne souhaite-t-il pas d'être anathème devant le Christ (Rom. IX, 3) « pour la gloire « du Christ? » Tout en disant que c'est pour les Juifs qu'il veut souffrir, il déclare que c'est pour la gloire du Christ, afin que quelque insensé n'aille pas prendre pour lui les promesses qui leur sont faites. Si donc saint Paul était disposé à ne pas tenir compte de choses aussi importantes, comment pourrait-on s'étonner de son mépris pour les choses humaines? Mais aujourd'hui, on ne résiste pas plus au mépris et à la crainte du déshonneur qu'à l'amour de la gloire. La louange nous gonfle, le blâme nous abat. Les cœurs pusillanimes et bas ressemblent aux organisations faibles; un rien suffit pour les ébranler. De telles âmes ne sont pas plus à l'épreuve de la richesse que de la pauvreté, et la joie a prise sur elles encore plus que la douleur. Car la pauvreté nous condamne du moins à la tempérance; la richesse au contraire amène souvent quelque grand naufrage. Voyez cet homme qui a la fièvre, tout le blesse, voyez cette âme corrompue et dépravée, tout l'ébranle.

6. Instruits de ces vérités, sans fuir la pauvreté, sans admirer la richesse, tenons-nous prêts à tout. Lorsqu'on bâtit une maison, ce n'est pas à la préserver de la moindre goutte de pluie, à l'abriter contre les rayons du soleil que l'on fait attention; car ce serait chercher l'impossible. On s'arrange de manière à ce qu'elle puisse braver les intempéries des saisons. Si l'on bâtit un navire, on ne demande pas que les flots s'éloignent de lui, que la tempête ne s'élève pas contre lui; car c'est chose impossible. Ce qu'on veut, c'est que la charpente du navire résiste aux assauts de la mer. En hygiène, nous ne demandons pas non plus à l'atmosphère d'être toujours calme et tempérée, nous songeons seulement à rendre notre constitution capable de braver les variations atmosphériques. Faisons de même pour l'âme. Ne nous étudions pas à fuir la pauvreté, à poursuivre la richesse; étudions-nous à pouvoir accepter l'une et l'autre, sans en recevoir aucune atteinte : car en mettant à part ces accidents de l'humanité qui sont presque inévitables, l'homme qui ne court pas après les richesses, mais qui est à l'épreuve des événements, l'emportera encore sur celui que la richesse accompagne. Pourquoi cela? D'abord un tel homme a ses ressources en lui-même, tandis que l'autre les a hors de lui. L'homme qui met sa confiance en sa propre force et dans son adresse est meilleur soldat que celui qui met toute sa confiance dans ses armes. Ainsi l'homme qui a sa vertu pour rempart est plus fort que celui qui met sa confiance dans son argent. En second lieu, le riche peut être préservé de la pauvreté, mais il n'est pas assuré contre les troubles de l'âme; car la richesse est en butte à bien des troubles et à bien des orages. La vertu seule goûte un plaisir tranquille; c'est un rempart assuré, elle met l'homme à l'abri des piéges qui menacent le riche et qui peuvent causer sa ruine. De tous les animaux, les cerfs et les lièvres sont les plus timides, et sont par conséquent la proie la plus facile à saisir; mais le sanglier, le taureau et le lion donnent du mal aux chasseurs. Eh bien! il en est de même du riche et de celui qui fait vœu de pauvreté. Ce dernier, c'est le lion, c'est le taureau; celui-là, c'est le cerf ou le lièvre. De combien de terreurs le riche n'est-il pas assiégé? N'a-t-il pas à crain-

dre les voleurs, les tyrans, les envieux, les calomniateurs? Que dis-je? Ne soupçonne-t-il pas ses serviteurs mêmes? Et pourquoi parler de sa vie misérable? Même après sa mort, il n'est pas à l'abri des piéges du voleur. Non, la mort même n'est pas pour lui un asile assuré. Tout mort qu'il est, les malfaiteurs le pillent, tant c'est une chose incertaine, toujours prête à glisser entre nos mains que la richesse. Ce n'est pas seulement la maison du riche dont on enfonce les portes; c'est son sépulcre que l'on force. Quoi de plus misérable que cet homme? Il ne se repose même pas au sein de la mort. Sa triste dépouille, cette dépouille inanimée n'est pas à l'abri des maux qui assiègent la vie humaine. Car les malfaiteurs ne respectent pas même la poussière et la cendre du riche; ils font au riche, quand il est mort, une guerre encore plus rude que de son vivant. De son vivant, ils pénétraient à la vérité dans le sanctuaire de sa richesse, ils fouillaient ses coffres; mais ils ne touchaient point à sa personne; ils avaient assez de ses trésors, sans s'attaquer à ses vêtements, sans le mettre à nu. Mais après sa mort, les mains sacriléges qui fouillent les sépulcres ne respectent pas même le cadavre du riche; ils le remuent, ils le tournent et le retournent, il n'est pas d'outrages et d'opprobres dont ils n'accablent ce cadavre, dans l'excès de leur cruauté.

Ce corps confié à la terre, ils le dépouillent de ses vêtements et le laissent nu. Où donc l'homme pourrait-il trouver un plus terrible ennemi que cette opulence qui perd son âme pendant sa vie et qui, après sa mort, expose son corps aux outrages, aux opprobres, sans permettre à la terre de le recouvrir, comme si c'était un condamné reconnu coupable des crimes les plus honteux. Mais aux condamnés du moins, quand ils ont subi la peine capitale, la loi ne demande rien de plus. La richesse au contraire condamne, même après sa mort, celui qui la possède aux plus terribles supplices, à demeurer exposé nu et sans sépulture, exposition terrible, spectacle digne de pitié! Ce sont là des peines bien graves, plus graves que les châtiments infligés par l'arrêt et par la colère d'un juge. Après être restée un ou deux jours sans sépulture, la dépouille de l'homme condamné par la loi est confiée à la terre; mais l'homme condamné par la richesse n'est confié à la terre que pour être exposé nu aux insultes et aux outrages. Si les voleurs n'enlèvent pas le mausolée du riche, ce n'est pas la richesse qu'il faut en remercier, c'est la pauvreté. Oui, c'est la pauvreté qui le soustrait à leurs mains avides. Laissez ce mausolée sous la garde de la richesse, qu'il soit d'or au lieu d'être de pierre, il sera enlevé comme le reste: tant il est vrai qu'on ne doit pas compter sur la richesse! Elle appartient à ceux qui la ravissent bien plus qu'à ceux qui la possèdent. Il serait donc superflu d'employer de longs discours pour démontrer que la richesse résiste aux assauts, puisqu'au jour même de la mort ceux qui la possèdent ne sont pas en sûreté. Quel est l'homme qui ne se réconcilie pas avec un mort, fût-il un monstre, fût-il un démon, fût-il plus méchant qu'un démon? Il suffit du spectacle de la mort pour attendrir un cœur de fer, une âme insensible.

Aussi, en présence d'un mort, ses ennemis les plus acharnés mêlent leurs larmes à celles de ses amis. La colère s'éteint avec la vie, elle fait place à la pitié. Au moment des obsèques, quand a lieu le convoi funèbre, vous ne distinguez pas l'ami de l'ennemi, tant ceux qui assistent à ce convoi respectent les lois suprêmes de la nature. Mais la richesse ne suit pas même cette loi commune; elle déchaîne contre ceux qui la possèdent, des colères implacables. Même après notre mort, elle nous fait des ennemis qui n'ont reçu de nous aucune injure; car dépouiller un cadavre est le propre d'une inimitié ardente et toujours armée. A l'heure de la mort, la nature réconcilie avec nous des ennemis ordinaires; mais la richesse arme contre le riche ceux-là même qui n'ont rien à lui reprocher, et leur cruauté s'acharne sur ce cadavre abandonné.

Pourtant il y a là bien des choses qui devraient attendrir ces hommes. Il y a la mort même, il y a l'immobilité cadavérique, il y a l'image d'un corps qui va tomber en poussière, il y a l'abandon. Mais rien n'attendrit ces âmes sacriléges et tyrannisées par la soif inexorable de l'or. C'est l'amour de l'or, ce tyran impitoyable qui est là pour donner ses ordres inhumains, pour transformer des hommes en bêtes féroces, pour les jeter sur des sépulcres comme sur une proie. A l'œuvre donc les bêtes féroces! Elles se précipitent sur ce cadavre; elles dévoreraient ces chairs inanimées, si ces membres pouvaient leur

profiter. Voilà donc les fruits de la richesse ! Même après notre mort, elle nous expose aux outrages et aux opprobres, elle nous prive de cette sépulture qui n'est pas refusée à des misérables tout chargés de forfaits. Eh bien ! ces richesses qui sont nos mortelles ennemies, les aimerons-nous encore ? Non, mes frères, non ! fuyons-les plutôt, je vous en prie, et ne nous retournons pas pour les regarder. Si elles tombent entre nos mains, ne les gardons pas dans notre maison, mais servons-nous, pour les enchaîner, des mains de la charité. La charité seule peut les fixer et leur couper la retraite. C'est alors que la richesse inconstante devient fidèle, paisible et douce ; car l'aumône l'a transformée. Oui, si la richesse vient à nous, livrons-la aux pauvres. Si elle ne vient pas nous trouver, ne courons pas après elle, ne nous désespérons pas et ne regardons pas comme heureux ceux qui la possèdent. Heureux ! comment donc le seraient-ils ? Donnerez-vous le nom d'heureux à ces bestiaires qui combattent des animaux féroces achetés à grand prix et gardés par les entrepreneurs de ces spectacles barbares, qui n'osent ni approcher de ces monstres, ni les toucher, qui les redoutent et qui tremblent devant eux ? C'est l'histoire des riches. Ils ont enfermé dans leur coffre-fort cette bête féroce, ce monstre qu'on appelle la richesse, et tous les jours elle leur fait des blessures sans nombre. C'est tout le contraire de ce que font les bêtes féroces réservées aux spectacles. Ces monstres, quand on les tire de leurs cages, n'égorgent que ceux qui viennent à leur rencontre. Mais la richesse, quand elle est enfermée et gardée, ne fait périr que ceux qui la possèdent et qui la gardent. Apprivoisons cette bête féroce. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : ne l'enfermons pas, donnons-la à garder aux pauvres. En agissant ainsi, nous en retirerons les plus grands avantages. En cette vie nous serons en sûreté, exempts de soucis et pleins d'espoir ; quant à la vie future, nous l'attendrons avec confiance. Cette confiance, puissions-nous tous l'acquérir, par la grâce et les mérites de Notre-Seigneur Jésus Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, la force, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVI.

MES FRÈRES, NE SOYEZ PAS ENFANTS PAR L'ESPRIT, MAIS SOYEZ DES PETITS ENFANTS POUR LE MAL, ET SOYEZ PARFAITS POUR L'ESPRIT. (CHAP. XIV, VERS. 20.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Le don de prophétie l'emporte sur le don des langues ; il agit sur le cœur, il attire à Dieu les infidèles.
3. La règle fondamentale du christianisme, c'est d'être utile au prochain en toute chose.
4. Prophétisez les uns après les autres, et non tous ensemble.
5. et 6. De la sainteté de l'Eglise : combien tout doit y être réglé. — De la réponse que le peuple fait à l'Evêque : Le Seigneur soit avec vous et avec votre esprit ! — Relâchement des chrétiens. — Des vierges, des femmes mariées, des veuves. — Assemblées saintes des fidèles. — Ne point parler dans l'église. — De la folie et de la misère des avares.

1. C'est avec raison qu'après des preuves et des démonstrations nombreuses, il se sert d'un style un peu plus véhément, gourmande ses auditeurs, et emploie un exemple qui s'applique à la circonstance présente. Les enfants, en effet, à la vue des petites choses, ouvrent la bouche, l'admiration les plonge dans la stupeur, mais les grandes ne les frappent point d'admiration. Puis donc que ceux qui ont le don des langues croient tout avoir, quand ce don n'est que le dernier pour les autres, il dit : « Ne soyez pas enfants », c'est-à-dire, ne soyez pas insensés là où il faut être sage, mais soyez enfants et simples là où sont l'injustice, la vaine gloire, l'orgueil. En effet, celui qui est enfant pour le vice, doit pourtant être prudent. De même que la prudence unie à l'improbité n'a jamais été la prudence, ainsi la simplicité unie à l'imbécillité ne sera jamais la simplicité. Dans la simplicité il faut éviter l'imbécillité, et dans la prudence, le vice et la scélératesse. Comme les remèdes amers ou doux ne sont plus efficaces, s'ils le sont plus qu'il ne faut, ainsi sont la simplicité et la prudence exagérées. C'est pourquoi le Christ ordonnait de les tempérer toutes les deux, disant : « Soyez prudents comme les serpents, et sim- « ples comme les colombes ». (Matth. x, 16.) Qu'est-ce d'être de petits enfants pour le mal et le vice ? c'est d'ignorer même ce que c'est que le vice ; c'est ainsi que l'apôtre veut qu'ils soient. Et c'est pourquoi il disait : « Parmi vous « on entend parler de la fornication ». (I Cor. v, 1.) Il n'a point dit : on s'en rend coupable, mais, on en entend parler, vous connaissez bien la chose, car vous en avez ouï parler. Il voulait qu'ils fussent hommes et enfants, enfants pour le vice, hommes par la prudence. L'homme est un homme, s'il est encore un petit enfant, mais s'il n'est pas un enfant pour le vice, il n'est pas un homme. Car le scélérat n'est point parfait, c'est un insensé.

Car il est dit dans la loi : Je parlerai à ce peuple en des langues étrangères et inconnues, et, « après cela même », dit le Seigneur, ils ne m'entendront pas. Cela n'est écrit nulle part dans la loi ; mais, je l'ai dit plus haut, il comprend sous le nom de « loi » tout l'Ancien Testament, le livre des prophètes et l'histoire sainte. Il appelle en témoignage le prophète Isaïe, rabaissant encore le mérite du don des langues, dans l'intérêt de ses disciples. Ces mots : « après cela même », voulaient dire qu'un pareil miracle aurait dû suffire pour frapper leurs cœurs, et que si après cela ils ne croyaient pas, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux. Et pourquoi Dieu a-t-il fait cela pour eux, s'ils ne devaient pas croire en lui ? Pour montrer qu'il fait sans cesse ce qu'il doit faire. Donc saint Paul, après avoir démontré, en le comparant au don de prophétie, que le don des langues est un signe

qui n'a pas une grande utilité, a ajouté ces mots : « Et ainsi le don des langues est un signe, non pour les fidèles, mais pour les infidèles; le don de prophétie, au contraire, n'est pas pour les infidèles, mais pour les fidèles (22). Si donc toute une église étant assemblée en un lieu, tous parlent diverses langues, et que des ignorants ou des infidèles entrent dans cette assemblée, ne diront-ils pas que vous êtes des insensés (23) ? Mais si tous prophétisent et qu'un infidèle ou un ignorant entre dans votre assemblée, tous le convainquent, tous le jugent (24). Et ainsi le secret de son cœur est découvert, et se prosternant le visage contre terre, il adorera Dieu, rendant témoignage que Dieu est véritablement parmi vous (25) ». Ces paroles soulèvent bien des doutes. Si en effet le don des langues est un signe, comment se fait-il que saint Paul dise : Si les infidèles vous entendent parler des langues inconnues, ils diront que vous êtes des insensés? Et si le don de prophétie n'est pas pour les infidèles, mais pour les fidèles, quel fruit les infidèles en recueilleront-ils? « Qu'un infidèle, dit-il, entre dans votre assemblée quand vous prophétisez, tous le convainquent, tous le jugent ».

Voilà donc une autre difficulté qui s'élève ! Voilà le don des langues qui semble l'emporter sur le don de prophétie ! Car si le don des langues est un signe pour les infidèles, tandis que le don de prophétie est un signe pour les fidèles, le don qui attire et unit à l'Eglise ceux qui sont hors de son sein, doit l'emporter sur le don qui ne fait que réunir et organiser ceux qui sont déjà de la famille et de la maison. Que dit donc saint Paul? Rien de difficile ni d'obscur, rien qui soit en contradiction avec ce qu'il a dit d'abord. Au contraire tout se tient, pour peu que nous y réfléchissions. Le don de prophétie s'adresse à tout le monde, tandis qu'il n'en est pas de même du don des langues. Aussi, après avoir dit que le don des langues est un signe, il ajoute : non pour les fidèles, mais pour les infidèles que Dieu veut attirer par ce signe, pour les infidèles que ce signe doit étonner, mais non instruire. Quand il s'agit du don de prophétie, il distingue encore et il dit : Le don de prophétie, au contraire, n'est pas pour les infidèles, mais pour les fidèles. C'est que le fidèle n'a pas besoin de voir un signe; un enseignement et un précepte, voilà tout ce qu'il lui faut. Mais alors, comment peut-on dire que la prophétie est utile à tout le monde, puisque saint Paul dit lui-même qu'elle n'est pas pour les infidèles, mais pour les fidèles? Pesez ces paroles avec soin et dans une balance exacte, vous saurez ce qu'il veut dire. Il ne dit pas que la prophétie n'est pas utile aux infidèles, mais qu'elle n'est pas comme les langues, un simple signe, c'est-à-dire, un don de luxe. Le don des langues, en effet, n'est pas précisément utile aux infidèles. Il n'a pour but et pour objet que d'étonner et de frapper leurs esprits. Car le signe n'est qu'un moyen. C'est ce qu'exprime le prophète en ces mots : « Sers-toi de moi « pour faire un prodige », et il ajoute : « pour « le bien » ; et il dit encore : « Dieu s'est servi « de moi pour opérer un miracle dans l'intérêt de plusieurs », c'est-à-dire, pour faire éclater un signe. (Ps. LXXXV, 17, et LXX, 7.)

2. Pour apprendre à ses disciples qu'il n'a pas voulu parler de ce signe, comme d'un don utile en tout point, il nous montre l'effet qu'il produit. Quel est cet effet? « Les infidèles, poursuit-il, diront que vous êtes des insensés. » Ce n'est point qu'il s'en prenne au signe en lui-même ; c'est à la démence des infidèles qu'il s'en prend. Et sous ce nom d'infidèles, n'allez pas croire qu'il désigne toujours les mêmes hommes. Tantôt il parle de ces malheureux qui sont incurables et incorrigibles; tantôt il parle de certaines âmes que l'on pourrait tourner au bien. Tels étaient, à l'époque des apôtres, ces infidèles qui admiraient pourtant les grandeurs de Dieu; tel était Cornélius. Voilà donc pourquoi il dit : Le don de prophétie est pour les infidèles et pour les fidèles ; quant aux langues, les infidèles et les insensés qui les entendent parler, n'en retirent aucun profit et vont même jusqu'à se moquer de ceux qui les parlent, en les traitant d'insensés : car le don des langues n'est pour eux qu'un signe destiné à les frapper d'étonnement. Si ces infidèles avaient été sages, ils auraient pourtant profité du signe qui leur était manifesté. Car à cette époque, à côté des infidèles qui accusaient d'être en état d'ivresse ceux qui avaient le don des langues, il se trouvait aussi des gens qui admiraient ces orateurs comme des hommes qui leur parlaient des grandeurs de Dieu. Ceux qui tournaient de pareils hommes en ridicule étaient donc des insensés. Aussi saint Paul n'a-t-il pas dit simplement : « Vous « êtes traités d'insensés », il ajoute : « par les « ignorants et par les infidèles ». Mais le don

de prophétie n'est pas simplement un signe, mais un don utile aux fidèles et aux infidèles, un don qui se manifeste pour affermir leur foi. Ce sens de saint Paul devient clair, non pas sur-le-champ, mais par les paroles qui suivent : Tous le convainquent, dit-il. Si tous prophétisent, et qu'un infidèle ou un ignorant entre dans votre assemblée, tous le convainquent, tous le jugent. Et ainsi le secret de son cœur est découvert, et se prosternant le visage contre terre, il adorera Dieu, rendant témoignage que Dieu est véritablement parmi vous. Pàr conséquent, le don de prophétie a sur le don des langues le double avantage d'agir sur toutes les âmes, et d'attirer à Dieu les infidèles les plus endurcis.

Quand il a convaincu Saphire en vertu du don de prophétie, et quand saint Pierre parlait des langues inconnues, il y avait là deux miracles différents. Le premier faisait passer la conviction dans les cœurs; le second faisait dire : Voilà un insensé ! Donc après avoir dit : « Le don des langues est inutile », après l'avoir rabaissé de nouveau en rejetant la faute sur les Juifs, il montre que ce don est même nuisible. Pourquoi donc a-t-il été donné? pour agir conjointement avec le don d'interprétation. Sans ce dernier don, il produit sur les insensés un effet contraire à celui qu'il devrait opérer. Si tous parlent diverses langues, dit saint Paul, et que des ignorants ou des infidèles entrent dans l'assemblée, ils diront que vous êtes des insensés. C'est ainsi que les apôtres ont passé pour des gens ivres : on disait d'eux: « Ces gens-« là sont pris de vin ». (Act. II, 13.) Mais ce n'est pas la faute du signe, c'est la faute de l'esprit grossier et injuste des auditeurs. Aussi saint Paul a-t-il ajouté que c'étaient les « ignorants » et les « infidèles » qui disaient : Voilà des insensés ! Les ignorants et les infidèles sont donc jugés par l'apôtre. Car, je l'ai dit plus haut, il insiste sur les dons qui n'ont pas une grande utilité, pour réprimer l'orgueil de ceux qui ont le don des langues et pour les mettre dans la nécessité de recourir à un interprète.

Car, comme ce n'était point là qu'ils tendaient, et que beaucoup de gens ne se servaient de ce don que pour en faire parade, et parce qu'ils désiraient des honneurs, il les en détourne principalement, en leur montrant qu'au lieu de gloire et d'estime, ils n'en retireraient qu'un grand dommage, comme les gens qu'on soupçonne de folie. Et c'est là perpétuellement la manière de Paul : quand il veut nous détourner d'une chose, il nous montre que cela même que nous désirons nous fera du tort. Faites de même : voulez-vous détourner quelqu'un du plaisir, montrez-lui qu'il n'y a là qu'amertume; voulez-vous l'arracher à la vaine gloire, montrez-lui qu'elle ne renferme que honte et déshonneur. Ainsi faisait Paul. Voulant arracher les riches à l'amour des richesses, il ne dit pas seulement que les richesses sont nuisibles, mais encore qu'elles exposent aux tentations; car il dit : « Ceux qui veulent être riches « tombent dans la tentation ». (I Tim. VI, 9.) Comme il semble qu'elles délivrent des tentations, il leur attribue le défaut contraire à la qualité que les riches lui attribuaient. D'autres s'appliquaient à la sagesse profane, comme s'ils pouvaient par ce moyen affermir le dogme; il montre que non-seulement elle n'apporte point de secours à la croix, mais encore tend à l'abolir. Ils insistaient pour être jugés à un tribunal étranger, pensant qu'ils étaient indignes d'être jugés par les leurs, comme si les étrangers étaient plus sages; il montre qu'il est honteux d'être jugé au dehors. Ils s'approchaient des autels des idoles, comme s'ils montraient par là une sagesse parfaite, et il prouve qu'il est d'une sagesse imparfaite de ne pas savoir gouverner les affaires de ses plus proches voisins. De même ici, comme ceux qui aiment la vaine gloire, admiraient profondément le don des langues, il montre que c'est cela même qui les couvre de honte, que non-seulement ce don ne leur procure point de gloire, mais leur attire encore le soupçon de folie. Mais il ne le dit pas tout de suite; après de longs développements qui ont pour objet de faire admettre et de faire agréer son discours, il ajoute ce qui est étonnant et contraire à l'opinion commune. Cette manière d'amener sa pensée lui est familière. Celui qui veut ébranler une opinion bien assise, et changer une conviction ferme et solide, ne doit pas tout de suite lui opposer l'opinion contraire ; car il serait ridicule auprès de ceux qui sont prévenus par la pensée contraire. Ce qui est étonnant et contraire à l'opinion commune ne peut être admis tout de suite; il faut miner une croyance pour y substituer la croyance contraire.

3. C'est ainsi qu'il a fait, quand il a disserté du mariage : comme bien des gens y voyaient le repos et le plaisir, il voulait leur montrer que le repos et le plaisir ne sont pas unis au

mariage; s'il l'avait dit tout de suite, il ne se serait pas fait écouter; comme il ne l'a avancé qu'après un long préambule, et qu'il l'a amené à propos, il a facilement ébranlé ses auditeurs. C'est ce qu'il a fait aussi pour la virginité. Ce n'est qu'après de longs discours qu'il dit : « Je « vous ménage », et : « Je veux que vous soyez « sans inquiétude ». (I Cor. VII, 28, 32.) Il le fait aussi pour les langues, montrant que non-seulement elles ne nous donnent point la gloire, mais encore que ceux qui ont ce don n'en retirent que de la honte et du déshonneur auprès des infidèles. La prophétie au contraire n'encourt point la honte et le déshonneur auprès des infidèles, et la gloire et l'utilité en sont également grandes. Personne ne dira de ceux qui ont le don de prophétie qu'ils sont insensés, personne ne se moquera d'eux; ils exciteront au contraire une admiration profonde.

En effet, « ils sont convaincus par tous », c'est-à-dire, ce qu'ils ont dans le cœur se montre à tous et se produit au grand jour. Ce n'est point même chose de voir entrer quelqu'un et de l'entendre parler en persan ou en syriaque, ou de l'entendre révéler les mystères de sa pensée, soit qu'il le fasse dans un mauvais esprit et pour tenter les autres, soit qu'il le fasse sincèrement et en toute honnêteté. Ce que l'un fait involontairement, l'autre le fait par réflexion, et cela est plus étonnant et plus utile. C'est pourquoi il dit pour les langues que vous êtes insensés, et il ne le dit pas en son nom, mais au nom des assistants : « Disant que vous êtes insensés ». Pour la prophétie, il fait parler les faits, et ceux à qui elle rend service. « Il est convaincu « par tous », dit-il, « il est jugé par tous, et « c'est ainsi que les secrets de son cœur « deviennent manifestes, et l'infidèle tombera « sur sa face, adorera Dieu proclamant que « Dieu est vraiment en vous ». Voyez comme ici rien n'est douteux : pour les langues il y a doute, et certains des infidèles attribuent cela à la folie; mais pour la prophétie il n'y a rien de semblable, on sera étonné, on adorera, on confessera Dieu d'abord en fait, ensuite en paroles. C'est ainsi que Nabuchodonosor a adoré Dieu, disant : « En vérité votre Dieu « est le Dieu qui révèle les mystères, puis-« qu'il a pu révéler ce mystère ». (Dan. II, 47.) Voyez-vous la force de la prophétie, puisqu'elle a pu convertir et amener à la foi ce cœur farouche.

« Quoi donc, mes frères? quand vous êtes « réunis, chacun de vous a le chant, a la « doctrine, a la langue, a la révélation, a « l'interprétation : que tout se fasse pour « l'édification (26) ». Voyez-vous la règle fondamentale du Christianisme? Comme c'est le devoir d'un artisan d'édifier, ainsi c'est le devoir du chrétien d'être utile en tout à ceux qui sont près de lui. L'apôtre s'élève violemment contre un don, mais il ne veut pas faire croire qu'il est inutile, il veut seulement réprimer l'orgueil de ceux qui le possèdent; aussi le compte-t-il de nouveau parmi les autres dons, disant : « Il a le chant, il a la « doctrine, il a la langue ». Autrefois on avait le chant par l'effet d'une grâce ou d'un don, et on l'enseignait aux autres; mais tout cela, ajoute Paul, ne doit avoir qu'un but, l'amendement du prochain : que rien ne se fasse au hasard et sans objet. Si vous ne vous approchez point de votre frère pour l'édifier, pourquoi vous approchez-vous de lui? Je ne fais pas grand cas de la différence des grâces; je n'ai qu'un souci, je n'applique mes soins qu'à un seul objet, à savoir que tout se fasse pour l'édification. Ainsi celui qui n'aura qu'un petit don, surpassera celui qui en a un grand, si l'édification y est jointe. Aussi les dons n'existent que pour que chacun soit édifié. Si cela n'arrive point, le don ne sert à celui qui l'a reçu que pour sa condamnation. A quoi cela sert-il, dites-moi, de prophétiser? et à quoi de ressusciter les morts, si personne n'en retire du profit? Or, si tel est l'objet des dons, et si l'on peut arriver à la même fin par d'autres moyens et sans les dons, il ne faut point s'enorgueillir des miracles, ni se croire malheureux, quand on est privé des grâces. S'il y en a qui parlent des langues, qu'ils soient deux ou trois tout au plus, qu'ils parlent à tour de rôle, et qu'il y en ait un qui interprète (27); « que s'il n'y a « point d'interprètes, qu'il se taise dans l'église, « et qu'il parle à lui-même et à Dieu (28) ». Que dites-vous? Après avoir si longuement démontré que les langues sont un don inutile et superflu, s'il n'y a point d'interprètes, vous ordonnez de nouveau de parler les langues? Je ne l'ordonne point, répond-il, mais je ne le défends pas non plus; c'est comme quand il dit : « Si quelqu'un des infidèles vous appelle, « et si vous voulez aller » (1 Cor. X, 27), il n'ordonne point par là d'aller, mais il ne retient pas; il en est de même ici : « Qu'il se parle à

« lui-même et à Dieu ». S'il ne peut, dit-il, se taire, et s'il a un tel désir des honneurs et de la vaine gloire, qu'il se parle à lui-même. Ainsi par cela même qu'il a permis, il a défendu, en inspirant la honte d'un pareil acte.

4. C'est ce qu'il a fait ailleurs aussi en parlant du commerce de l'homme avec sa femme, et en disant : « Je le dis à cause de votre incon-« nence ». (I Cor. VII.) Mais quand il parlait de la prophétie, il ne disait pas ainsi : et comment disait-il ? il ordonne, il impose une loi : « Que « deux ou trois prophètes parlent ». Et ici il ne demande point d'interprète, et il ne ferme point la bouche à celui qui prophétise, comme en cet autre endroit où il dit : « S'il n'y a point « d'interprète, qu'il se taise ». Car parler les langues ne suffit point. C'est pourquoi si quelqu'un a l'un et l'autre don, qu'il parle ; s'il ne les a point et veut parler, qu'il le fasse avec un interprète. Le prophète est l'interprète, mais l'interprète de Dieu, et vous, celui de l'homme. « S'il n'y a point d'interprète, qu'il se taise ». Il faut que rien ne se fasse inutilement, rien pour l'ambition et l'amour des honneurs.

« Qu'il se parle à lui-même et à Dieu », c'est-à-dire, dans son esprit et sans bruit, s'il le veut absolument. Ce n'est point là un ordre formel, c'est le fait d'un homme qui tâche d'inspirer la honte par ce qu'il permet, comme quand il dit : « Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui ». (I Cor. II, 34.) Tout en lui permettant quelque chose, il ne l'en reprend que plus vivement. Vous n'êtes pas réunis, dit-il, pour montrer que vous avez des dons, mais pour édifier ceux qui vous écoutent ; c'est ce qu'il a dit au commencement : « Que tout se fasse pour l'édifica-« tion. Que deux ou trois prophètes parlent et « que les autres décident (29) ». Il n'en demande pas un grand nombre comme pour les langues. Et pourquoi cela, direz-vous ; il montre que la prophétie ne suffit point, puisqu'il confie la décision à d'autres. Au contraire, elle est tout à fait suffisante, et en effet il ne ferme pas la bouche à celui qui prophétise comme à celui qui parle les langues ; il ne lui impose pas silence, s'il ne se trouve point là d'interprète ; et s'il a dit de l'autre : « S'il n'y a point d'inter-« prète, qu'il se taise », il ne dit point de celui-ci : S'il n'est personne qui comprenne, qu'il ne prophétise point ; il a seulement prémuni l'auditeur. Il les a avertis de se mettre sur leurs gardes, et de ne pas permettre que les devins et les charlatans se présentent au milieu d'eux. Dès le commencement il les a mis en garde contre cela, quand il a donné la différence de la divination et de la prophétie. Et maintenant il les engage à user de discernement, et à prendre garde que quelque chose de diabolique ne s'introduise parmi eux. « Si un des assis-« tants a une révélation, que le premier se taise. « Vous pouvez tous prophétiser les uns après « les autres, afin que tous apprennent et que « tous soient exhortés (30, 31) ». Que signifient ces paroles ? Si pendant que vous parlez, dit saint Paul, et que vous prophétisez, un autre est touché de l'Esprit-Saint, cessez de parler. Ce qu'il a exigé pour les langues, il l'exige ici, que cela se fasse isolément, mais d'une façon plus divine : il n'a pas dit : isolément, mais « si un « autre a une révélation », qu'est-il besoin, quand l'autre est saisi d'un mouvement prophétique, que le premier continue à parler ?

Car, tandis qu'il parlait, l'Esprit-Saint a touché l'autre, afin qu'il ait aussi quelque chose à dire. Puis, pour consoler celui à qui il ferme la bouche, il dit : « Vous pouvez tous « prophétiser les uns après les autres, afin que « tous apprennent et soient consolés ». Voyez comment il met encore en avant le motif qui le guide en tout ? S'il défend absolument à celui qui parle les langues de parler, quand il n'y a point d'interprète, c'est à cause qu'il est inutile ; ainsi fait-il à l'égard de la prophétie, quand elle est inutile, et ne pourrait apporter que la confusion, le trouble et un tumulte inopportun ; alors il la fait taire. « Et les es-« prits des prophètes sont soumis aux pro-« phètes (32) ». Voyez avec quelle force il prend ses auditeurs par la honte ? pour que l'homme ne lui résiste point et ne soulève point de sédition, il montre que le don lui-même est inférieur, car ce qu'il appelle ici l'Esprit est l'inspiration. Or, si l'inspiration a ses degrés, il ne serait pas juste que celui qui en est possédé luttât contre une inspiration supérieure. Puis il montre qu'un pareil arrangement est agréable à Dieu par ces mots qu'il ajoute : « C'est que notre Dieu n'est pas un Dieu de « discorde, mais un Dieu de paix, comme je « l'enseigne dans toutes nos saintes assem-« blées (33) ». Voyez-vous de combien de manières il s'y prend pour imposer silence à la vanité et pour consoler celui qui cède la parole à l'autre ? Voici son premier et son principal motif de consolation ; vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre. Son second

motif est tiré des degrés de l'inspiration. L'inspiration d'un prophète est soumise à celle d'un autre prophète. Autre motif de consolation encore : Notre Dieu est un Dieu de paix et non de discorde. Enfin, quatrième motif, c'est une loi générale, c'est un précepte universel : voilà, dit-il, ce que j'enseigne dans toutes nos saintes assemblées. Quoi de plus imposant que ces paroles !

C'est qu'à cette époque l'Eglise, c'était le ciel ; c'était l'Esprit-Saint qui dirigeait tout, qui faisait mouvoir les chefs de l'Eglise et qui leur donnait l'inspiration divine. Aujourd'hui nous n'avons conservé que les symboles et les signes extérieurs de ces dons précieux, aujourd'hui encore nous sommes deux ou trois qui parlons, et nous prenons la parole tour à tour ; et quand l'un se tait, l'autre commence, mais ce ne sont là que des signes qui rappellent de si grands dons ; voilà pourquoi, quand nous prenons la parole, le peuple répond : Que le Seigneur soit avec votre esprit. Cela prouve que l'on parlait ainsi autrefois, mais alors c'était non pas la sagesse humaine, mais l'Esprit qui était dans toutes les bouches ; il n'en est pas ainsi de nos jours ; et ici je parle aussi pour moi.

5. Mais l'Eglise ressemble aujourd'hui à une femme déchue de son ancienne splendeur, et n'a plus que des images de sa prospérité d'autrefois, elle montre les cassettes et les coffrets où étaient renfermées des richesses, mais elle a perdu les richesses elles-mêmes. C'est à cette femme que l'Eglise ressemble. Ce n'est point à cause des grâces que je parle ainsi, il n'y aurait rien d'étonnant si elle n'avait perdu que cela, mais elle a perdu encore la bonne conduite et la vertu. Autrefois la foule des veuves et la troupe des vierges servaient d'ornement à l'Eglise ; maintenant elle est déserte et vide, et elle n'a plus que des fantômes. Il y a encore aujourd'hui des veuves et des vierges, mais elles n'ont plus ces qualités qui doivent orner les femmes qui se préparent à de tels combats. Le caractère auquel on reconnaît le mieux une vierge, c'est qu'elle ne s'occupe que de Dieu et n'est occupée qu'à le prier continuellement ; et l'on reconnaît une veuve, non pas à ce qu'elle ne désire point un mariage heureux, mais à d'autres signes, comme la charité, l'hospitalité, l'assiduité à la prière et à toutes les autres vertus que demande Paul dans sa lettre à Timothée.

Même parmi les femmes qui se sont soumises au mariage, on en peut trouver qui font preuve d'une grande vertu : cependant ce n'est pas cela seulement qu'on leur demande, mais le soin diligent et l'amour des pauvres ; en quoi brillaient d'un vif éclat les femmes d'autrefois, il n'en est pas ainsi de beaucoup de femmes de notre temps. Alors au lieu d'or, c'étaient les aumônes qui leur servaient d'ornements ; aujourd'hui elles s'en sont dépouillées, et elles sont couvertes de chaînes d'or forgées avec leurs péchés.

Dirai-je qu'un autre endroit encore n'a plus l'éclat d'autrefois ? Jadis tout le monde se réunissait, et l'on chantait en commun. Nous le faisons encore aujourd'hui, mais alors tous n'avaient qu'un seul esprit et qu'une seule âme ; aujourd'hui vous ne trouveriez pas même en une seule âme cette concorde et cet accord, mais partout la guerre sévit. Celui qui préside à l'assemblée, demande encore à tous le silence, comme à ceux qui entrent dans la maison de leur père, mais ce n'est là qu'un vain mot ; cela n'est jamais une réalité. Autrefois les maisons mêmes étaient des églises, aujourd'hui l'église même est une maison, elle est même pire que n'importe quelle maison. Car dans chaque maison vous remarquez un ordre bien établi : la maîtresse de la maison est assise sur un siége, entourée de chasteté, de modestie et d'honneur : autour d'elle les servantes filent en silence, et chaque serviteur s'occupe de la tâche qui lui est imposée.

Mais dans l'église il y a un grand tumulte, une grande confusion, et elle ne diffère en rien d'une auberge, tant sont forts les rires, tant est grand le désordre, ainsi que dans des bancs et dans un marché où tous crient et font du bruit. Et cela n'arrive qu'ici : car ailleurs il n'est pas permis, dans l'église, d'adresser la parole même à son voisin, même à un ami qu'on revoit après une longue absence ; tout cela doit se faire au dehors, et avec raison. L'église, en effet, n'est pas une boutique de barbier ou de parfumeur, ou une de ces échoppes d'artisans qui sont au marché, c'est le séjour des anges, le séjour des archanges, le royaume de Dieu, le ciel lui-même. Si quelqu'un vous introduisait au ciel, lors même que vous verriez votre père ou votre frère, vous n'oseriez lui parler : ainsi dans l'église ne faut-il dire que des choses spirituelles, car c'est aussi le ciel. Si vous ne me

croyez pas, regardez cette table, souvenez-vous pourquoi ce prêtre s'y tient, rappelez-vous quel est celui qui y descend, et demeurez muets même avant l'élévation. Si vous voyiez seulement le trône d'un roi, vous seriez excités par l'attente de son arrivée. De même il faut vénérer Dieu, même avant l'élévation; il faut être muet, et, avant de voir le voile déployé et le chœur des anges qui s'avance, il faut s'élancer vers le ciel. Mais celui qui n'est pas initié aux mystères ignore cela, il lui faut donc d'autres exhortations. Et nous ne manquerons point de paroles qui lui apprennent à se lever, et qui lui persuadent de s'élever sur les ailes de la pensée. Vous donc, qui ignorez les mystères, quand vous entendrez le prêtre dire : Voilà ce que dit le Seigneur : Retire-toi de la terre, vous aussi, montez au ciel, réfléchissez à ce qu'est celui qui, par la voix du prêtre, parle avec vous. Quand un historien cherche à exciter le rire, quand une femme joue le rôle d'une courtisane éhontée, l'assemblée est assise et écoute avec un profond silence ce qui se dit; cependant personne n'ordonne le silence, et il n'y a ni tumulte, ni clameurs, ni aucun bruit : mais quand Dieu parle du haut du ciel de choses bien autrement étonnantes et vénérables, nous poussons l'impudence au-delà du cynisme, et nous n'accordons pas même à Dieu le même respect qu'aux courtisanes.

6. Avez-vous frémi de ces paroles? frémissez encore bien plus, si vous vous rendez coupable des mêmes actes. Ce que Paul dit de ceux qui méprisent les pauvres et qui mangent seuls : « N'avez vous pas des maisons pour manger et « pour boire? Méprisez-vous l'église de Dieu, « et voulez-vous faire rougir ceux qui ne pos- « sèdent rien » (1 Cor. xi, 22), permettez-moi de l'appliquer à ceux qui font du bruit et qui parlent à l'église. N'avez-vous pas des maisons pour bavarder? Méprisez-vous l'église de Dieu? Et voulez-vous corrompre ceux qui sont modestes et tranquilles? Mais il vous est doux et agréable de parler à ceux qui vous sont connus. Je ne vous le défends pas, mais faites-le chez vous, sur la place publique, dans les bains; l'église n'est pas un lieu de conversation, mais d'enseignement. Mais aujourd'hui elle ne diffère en rien d'un marché, et si le mot n'était point trop fort, d'un théâtre, car les femmes qui s'y réunissent sont parées de vêtements plus lascifs et plus impudiques que les courtisanes de la scène. C'est cela même qui y attire beaucoup d'hommes impudiques; si l'on veut séduire ou corrompre une femme, aucun lieu n'y paraît plus propre, je pense, que l'église; si l'on veut vendre ou acheter quelque chose, on trouve l'église plus commode que le marché. Car il y a là plus de conversations à ce sujet que dans les boutiques mêmes.

Si l'on veut même blasphémer et entendre des blasphèmes, c'est là qu'on les entendra, plutôt que sur la place publique; si vous voulez apprendre les affaires de la ville, ce qui se passe dans les maisons et dans les camps, n'allez pas au tribunal, ne demeurez pas dans la boutique des médecins; c'est ici qu'on les annonce le plus exactement, ce lieu est tout plutôt qu'une église. Je vous ai peut-être réprimandés fortement; pour moi, je ne le pense pas. Si vous persévérez dans votre égarement, comment pourrai-je savoir que mes paroles vous ont touchés. Il est donc nécessaire de répéter mes réprimandes. Cela est-il tolérable? Cela est-il supportable? Tous les jours nous nous fatiguons et nous nous épuisons pour vous renvoyer avec quelque instruction utile, et cependant personne de vous ne se retire avec quelque profit, mais avec un dommage plus grand encore; car vous vous rendez coupables, quand vous n'avez aucune occasion de pécher, et par vos importunes bagatelles vous chassez ceux qui valent mieux que vous et qui se tiennent tranquilles; mais que disent la plupart : je n'entends point, disent-ils, ce qu'on lit; je ne sais point ce qu'on dit; c'est parce que vous faites du bruit et du tapage, et que vous n'arrivez point avec un esprit doué du sens de piété. Que dites-vous? Vous ne savez ce que signifient ces paroles; c'est pour cela même qu'il fallait faire attention. Et si ce qui est obscur n'excite point votre esprit, vous feriez moins attention encore à ce qui serait clair et manifeste. C'est pour cela que tout n'est pas clair, afin que votre attention ne soit pas paresseuse, et que tout n'est pas obscur, afin que vous ne désespériez pas de le comprendre. Un eunuque, un barbare ne parlent point ainsi, mais, lors même qu'ils sont accablés d'une multitude d'affaires, et qu'ils sont au milieu de la rue, ils ont un livre à la main et ils lisent; et vous, qui avez cette foule de docteurs et des gens qui lisent pour vous, vous

m'apportez des excuses et de vains prétextes. Vous ne savez ce qui se dit? Priez donc Dieu de vous l'apprendre. Mais il ne peut se faire que vous ignoriez tout; beaucoup de parties sont claires et lucides, et, lors même que vous ne comprendriez rien, il faudrait encore vous tenir tranquille, afin de ne point chasser ceux qui sont attentifs, et alors comme votre silence et votre réserve seraient agréables à Dieu, il rendrait clair ce qui est obscur pour vous. Mais vous ne pouvez vous taire? Sortez donc, afin de ne point apporter de dommage aux autres. Car il faut que dans l'église il n'y ait qu'une seule voix, comme s'il n'y avait qu'une seule personne. C'est pour cela que celui qui lit parle seul, que celui qui préside l'assemblée demeure assis en silence, que celui qui chante chante seul, et quand les autres lui répondent, c'est comme une seule voix qui sort d'une seule bouche; et celui qui parle au peuple parle seul. Mais lorsqu'un grand nombre de docteurs discutent sur des choses diverses, pourquoi nous nous imposerions-nous un jeu inutile? En effet, si vous n'aviez point la légèreté de croire que nous vous imposons une gène inutile, quand nous parlons de choses si importantes, vous ne parleriez point de ce qui n'y a aucun rapport. Ainsi, ce n'est pas seulement dans votre conduite, c'est encore dans votre appréciation des choses qu'il y a de la perversité; vous convoitez ce qui est superflu, et, négligeant la vérité, vous poursuivez des ombres et des rêves.

Tous les biens présents, ne sont-ce pas de l'ombre et des rêves, et quelque chose de plus vain que l'ombre? Avant qu'ils apparaissent, ils se dissipent, et, avant de s'envoler, ils nous laissent un trouble bien plus grand que le plaisir qu'ils ont pu nous procurer. Celui qui a enfoui des richesses incalculables, est pauvre quand la nuit est passée, et avec raion. Ceux qui sont riches en rêve, une fois qu'ils sont sortis du lit, n'ont rien de ce qu'ils ont cru voir pendant leur sommeil : il en est de même des avares et de ceux qui sont tourmentés du désir de toujours posséder davantage, que dis-je? leur état est pire encore. Celui qui est riche en rêve, n'a point les richesses qu'il a cru voir en songe, et se lève sans avoir reçu de son rêve aucun mal; mais l'avare est à la fois privé des richesses, et rempli de tous les péchés qui naissent des richesses; les plaisirs qui viennent des richesses, il n'en jouit que dans une espèce de fantôme, mais les maux qui en viennent ne sont pas un fantôme, mais la vérité même; le plaisir n'a existé qu'en rêve, le supplice qui suit le plaisir n'existe pas seulement en rêve, il est réel; et, même avant ce supplice, l'avare est puni des plus forts châtiments; en amassant les richesses, il est en proie aux soucis innombrables, aux inquiétudes, aux accusations, aux calomnies, aux tumultes et aux désordres. Pour être donc délivrés des rêves et des maux qui ne sont pas des rêves, au lieu de l'avarice et du désir d'amasser adoptons les aumônes, et au lieu des rapines, la bienveillance. C'est ainsi que nous obtiendrons les biens présents et futurs par la grâce et la faveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit, appartiennent la gloire, la puissance, l'honneur, aujourd'hui et toujours, et jusque dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXVII.

QUE VOS FEMMES SE TAISENT DANS LES ÉGLISES ; IL NE LEUR EST POINT PERMIS DE PARLER, MAIS ELLES DOIVENT ÊTRE SOUMISES, AINSI QUE LE DIT LA LOI. (CHAP. XIV, VERS. 34.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Réserve que les femmes doivent garder dans les assemblées de l'Eglise.
2-4. Que l'ordre doit partout régner. — Que l'avarice est une maladie. — Du trouble que les passions causent dans le monde.

1. Après avoir réprimandé le tumulte qui naît des langues, et celui qui naît des prophéties, et porté la loi que ceux qui parlent le fassent tour à tour, et que ceux qui prophétisent se taisent quand un autre prend la parole, il arrive enfin au trouble que causent les femmes, et gourmande leur bavardage importun : et il le fait à juste titre. Car si ceux qui ont les grâces ne doivent point parler au hasard, ni quand il leur plaît, quoiqu'ils soient inspirés du Saint-Esprit, que dire du bavardage vain et inconsidéré des femmes. C'est pourquoi il leur ferme la bouche avec une grande autorité, et il les fait taire, en s'armant de la loi. En effet, il ne donne pas seulement des conseils ou des exhortations, mais il commande avec force, citant à ce sujet l'ancienne loi. Après avoir dit : « Que vos femmes se taisent « dans les églises; il ne leur est point permis « de parler, mais elles doivent être soumises », il ajoute : « Comme la loi le dit ». Et où la loi dit-elle cela? « Tu te tourneras vers ton « mari et il te commandera ». (Gen. III, 16.) Voyez-vous la sagesse de Paul, et le grand témoignage dont il se sert, ne leur ordonnant pas seulement de se taire, mais de se taire avec crainte, et une crainte aussi grande que celle d'une esclave. C'est pourquoi après avoir dit : « Il ne leur est point permis de parler », il n'ajoute point : Elles doivent se taire; au lieu de « se taire », il a mis ce qui est plus fort : Etre soumises. Si elles doivent se tenir ainsi devant leurs maris, elles le doivent bien plus devant les docteurs et les Pères, et dans l'assemblée des fidèles. Mais si elles ne parlent point, direz-vous, et si elles n'interrogent point, pourquoi seront-elles présentes? Pour entendre ce qu'il faut, quant aux choses dont elles doutent, elles doivent l'apprendre chez eux de leurs maris. C'est pourquoi il a ajouté: « Si elles veulent apprendre quelque chose, « qu'elles interrogent chez eux leurs maris « (35) ». Or, si elles ne doivent pas interroger, il leur est bien plus défendu encore de parler. Et pourquoi les a-t-il soumises à une si grande sujétion? parce que la femme est faible, inconstante et légère. C'est pourquoi il leur a donné leurs maris pour docteurs, rendant ainsi service aux uns et aux autres. Il a rendu les femmes réservées et les hommes attentifs et soucieux de pouvoir répéter exactement devant leurs femmes ce qu'ils ont entendu. Comme elles se faisaient une gloire de parler en public, il leur dit tout le contraire : « Il « est honteux pour une femme de parler dans « l'Eglise ». Il l'a prouvé d'abord par la loi de Dieu, ensuite par le sens commun et l'usage, comme il leur disait aussi, quant à leurs cheveux : « Nest-ce pas la nature même qui vous « l'enseigne? » (I Cor. II, 14.) Et partout chez lui vous trouverez cette habitude de leur inspirer la pudeur, en s'appuyant, non sur les

saintes Ecritures, mais sur l'usage. Ce sont les opinions communes et l'habitude dont il se sert, pour leur inculquer la modestie, lorsqu'il dit : « La parole de Dieu est-elle partie « de vous, ou est-elle venue chez vous seuls « (36) », et il cite en effet les autres Eglises qui observent cette loi, et c'est en montrant qu'il est inusité qu'il réprimande le tumulte, et c'est en s'appuyant sur les suffrages de la foule qu'il fait accepter son discours. C'est pourquoi il disait en un autre endroit : « Celui qui « vous a rappelé à la mémoire mes voies dans « le Christ, comme moi-même je les enseigne « dans toutes les églises » ; (I Cor. IV, 17) et encore : « Ce n'est point un Dieu de dissen- « sion, mais de paix, comme aussi dans toutes « les assemblées de saints » ; (Ibid, XIV, 33) et ces paroles : « La parole de Dieu est-elle partie « de vous, ou est-elle venue chez vous seuls. » C'est-à-dire, vous n'êtes pas les premiers, vous n'êtes pas les seuls fidèles, mais c'est toute la terre. C'est ce qu'il disait aussi, en écrivant aux habitants de Colosse : « Comme elle fruc- « tifie et croît dans le monde entier », (Coloss. I, 6) en parlant de l'Evangile.

Quelquefois, pour exhorter ses auditeurs, il fait tout le contraire, comme quand il dit qu'ils ont agi les premiers, et que leurs actions brillent aux yeux de tous. Ainsi il écrivait aux habitants de Thessalonique : « C'est chez vous « que la parole de Dieu a commencé à re- « tentir », et en tout lieu votre foi est allée à Dieu. (I Thess. I, 8.) Il écrit encore aux Romains : « Votre foi est annoncée au monde « entier ». (Rom. I, 8.) Pour exciter et exhorter les hommes, c'est un moyen également efficace de les faire louer par d'autres, ou de leur montrer que d'autres pensent comme eux. Et c'est pour cela qu'il dit aussi : « La parole de « Dieu est-elle partie de vous, ou est-elle venue « chez vous seuls? » Vous ne pourrez point dire : Nous avons été les docteurs des autres, et il n'est point juste que nous allions à l'école des autres, ni : C'est ici seulement que la foi a demeuré, et nous n'avons pas à prendre exemple sur d'autres. Voyez-vous par combien de moyens l'apôtre leur inspire la pudeur, il cite la loi, il montre que l'action est honteuse, et il apporte pour exemple les autres Eglises.

2. Enfin il dit en dernier lieu, et c'est ce qu'il y a de plus fort : c'est Dieu qui l'ordonne par moi : « Si quelqu'un paraît être prophète ou « animé de l'Esprit divin, qu'il connaisse ce « que je vous écris, que ce sont les ordres de « Dieu (37) ; s'il l'ignore, qu'il l'ignore (38) ». Et pourquoi a-t-il ajouté cela? Pour montrer qu'il n'apporte ni violence, ni disputes, ce qui est le propre de ceux qui ne veulent pas imposer leurs volontés, mais qui considèrent ce qui est utile aux autres. C'est pourquoi il dit aussi en un autre endroit : « Si quelqu'un « aime la dispute, nous n'avons point cette « habitude ». (I Cor. XI, 16.) Cependant il n'agit pas ainsi partout, mais là seulement où ne se commettent pas de grands péchés, et c'est encore là qu'il cherche à inspirer la honte. Quand il parle des autres péchés, ce n'est pas ainsi qu'il dit, mais comment? « N'errez pas ; ni les débauchés, ni les efféminés ne posséderont le royaume de Dieu ». (Ibid. VI, 9.) Et encore : « C'est moi Paul qui « vous le dis, que si vous êtes circoncis, le « Christ ne vous sera pas utile ». (Gal. V, 2.) Mais comme ici il ne s'agit que du silence, ses réprimandes ne sont point si véhémentes, et par cela même il attire vers lui ses auditeurs. Il fait ensuite ce qu'il a coutume de faire : il revient à la première preuve dont il était parti pour dire tout cela : « C'est pourquoi, mes « frères, recherchez la prophétie, et ne dé- « fendez pas de parler les langues (39) ». C'est son habitude de traiter non-seulement ce qu'il s'est proposé, mais de corriger tous les défauts qui lui paraissent tenir d'une certaine façon au sujet, puis d'y revenir, afin de ne point paraître s'écarter de ce qu'il voulait prouver. Ainsi, quand il parlait de la concorde dans les repas, après avoir fait une digression sur la communion dans les mystères, il revient à son premier sujet, disant : « C'est pourquoi quand « vous vous réunissez pour manger, attendez- « vous les uns les autres ». (I Cor. XI, 33.) Ici de même, après avoir discuté sur l'ordre qu'il faut observer dans les dons, et montré qu'il ne faut point s'affliger des moindres, ni s'enorgueillir de ceux qui sont plus importants, il fait une digression sur la modestie qui convient aux femmes, il y apporte les preuves nécessaires, puis il revient à son sujet, disant : « C'est pourquoi, mes frères, recherchez la « prophétie, et ne défendez point de parler les « langues ». Voyez comme jusqu'à la fin il observe la différence entre ces deux dons, et comment il montre que l'un est tout à fait nécessaire, et que l'autre ne l'est point. C'est pourquoi il dit de l'un : « Recherchez », et de

l'autre : « Ne défendez pas ». Puis, se résumant en quelque sorte, il corrige tout, ajoutant : « Que tout se fasse honnêtement et suivant l'ordre (40) », ce qui s'applique encore à ceux qui par légèreté veulent agir avec indécence, acquérir la réputation de fous, et ne conservent pas l'ordre qui leur convient.

Rien n'est édifiant comme le bon ordre, la paix, la charité, de même que les vices contraires sont une cause de ruine. Cela n'est pas vrai seulement des choses spirituelles, c'est encore vrai en tout le reste. Dans un chœur, dans un navire, dans un char, dans un camp, si vous détruisez l'ordre, et si ôtant de leur place les choses les plus importantes vous y mettez les moins importantes, vous gâtez tout, vous mettez tout sens dessus dessous. Ce n'est point nous qui renverserions l'ordre, et qui mettrions la tête en bas, et les pieds en haut. Il arrive que, quand on renverse ainsi l'ordre naturel, on préfère à la raison la concupiscence, la colère, l'emportement et le plaisir : de là naissent de grandes fluctuations, un soulèvement profond et une horrible tempête, quand les ténèbres ont tout envahi. Et, si vous le voulez, dissipons d'abord la honte qui en résulte, et ensuite le dommage qui en sort. Comment ce mal sera-t-il connu et manifeste? Amenons sur la place publique un homme ainsi atteint, possédé de l'amour d'une courtisane, et consumé d'un désir infâme, et nous verrons alors combien il est ridicule. Que peut-il y avoir de plus honteux que de se tenir à la porte d'une courtisane et d'être repoussé par elle, de pleurer et de se lamenter, et de ruiner ainsi sa considération? Si vous voulez voir le dommage, repassez en votre esprit les prodigalités, les dangers mortels, la guerre contre les rivaux, les coups et les blessures que l'on reçoit en ces combats. Ainsi sont également ceux que possède l'amour de l'argent. Ce vice même est plus honteux et plus indécent. Car les débauchés sont occupés d'un seul corps, et lui prodiguent leurs soins et leur amour, mais les avares sont inquiets et tourmentés par les richesses de tous, des pauvres et des riches, et ils aiment ce qui n'existe point, ce qui est le propre d'une passion excessive. Ils ne disent pas : Je voudrais avoir les richesses d'un tel ou d'un tel, mais ils veulent des maisons d'or, les maisons et tout ce qu'ils voient; ils se transportent dans un monde imaginaire; et c'est ce qu'ils souffrent toujours, et jamais leurs désirs n'ont de fin. Qui pourrait exprimer par les mots cette agitation de leurs pensées, cette tempête, ces ténèbres? Où sont des flots aussi orageux que ceux du plaisir? Il n'y en a point, c'est un tumulte, c'est un désordre, ce sont de sombres nuages, qui, au lieu d'eau, apportent le chagrin à l'âme, ce qui a coutume aussi d'arriver à ceux qui aiment la beauté d'autrui. C'est pourquoi ceux qui n'aiment d'aucune façon sont dans un état plus doux que les débauchés de cette sorte. C'est là une pensée que personne ne contredirait; pour moi, je vais jusqu'à dire que celui qui aime et réprime sa passion, éprouve plus de plaisir que celui qui jouit continuellement d'une courtisane. Quoiqu'il soit un peu difficile de le prouver, cependant j'aurai l'audace de l'entreprendre. Cela est difficile, non pas à cause de la nature des choses, mais parce que les auditeurs ne sont point dignes de cette philosophie.

3. Répondez-moi, je vous prie : qu'est-ce qui est plus agréable à un amant, d'être méprisé de sa maîtresse, ou d'être honoré d'elle et de la mépriser? Il est clair que ce dernier cas est le plus agréable. Qui donc, je vous prie, la courtisane honorera-t-elle plus, ou l'homme qui s'asservit à elle et devient son esclave, ou celui qui s'est joué de ses filets et vole au-dessus des piéges qu'elle lui a tendus? Il est clair que c'est ce dernier. Sur qui portera-t-elle plus tôt son amour, sur celui qui a succombé, ou sur celui qui n'a pas encore succombé? sur celui, certes, qui n'a pas encore succombé. Quel est celui qui est le plus désirable, celui qui est déjà atteint de l'amour ou celui qui n'a pas encore été captivé? C'est celui qui n'a pas encore été captivé. Si vous ne voulez point m'en croire, voyez ce qui vous arrive à vous-même. Quelle est la femme qu'on aimera plus, celle qui succombe facilement et se donne elle-même, ou celle qui refuse et combat longtemps? Il est hors de doute que c'est celle-ci, car c'est ainsi qu'elle allume un désir plus vif. La même chose arrive à la femme : elle honorera et admirera plus celui qui la méprise. S'il en est ainsi, que celui-là éprouve plus de plaisir qui est plus honoré et plus aimé. Le général d'armée qui a pris une fois une ville, l'abandonne, mais il met toute son ardeur à assiéger celle qui résiste et lutte; le chasseur laisse cachée la bête qu'il

a prise, comme la courtisane fait de son amant, mais il poursuit celle qui se sauve devant lui. Mais l'amant, direz-vous, jouit de ses désirs, et l'autre n'en jouit point. Mais échapper à la honte et au déshonneur, ne pas être asservi à la tyrannie d'une maîtresse, ne pas être conduit et mené par elle comme un esclave, roué de coups, conspué, frappé à la tête, croyez-vous, dites-moi, que ce soit là un petit plaisir ? Si l'on voulait bien examiner tous ces tourments et rassembler toutes les hontes, les outrages, les incriminations, les colères, les inimitiés, et tous ces maux qui ne sont connus que de ceux qui les ont soufferts, il trouverait que toute guerre a plus de trèves que la vie misérable de ces hommes.

Quel est donc le plaisir dont vous me parlez, je vous le demande, est-ce celui qui résulte de l'union des sexes, et qui est bref et passager ? mais la guerre lui succède tout à coup, et les agitations, et la rage, et la folie. Je vous parle comme je parlerais à des jeunes gens incontinents et impudiques, et qui n'entendraient pas volontiers ce qu'on leur dirait du paradis et de l'enfer. Mais, quand nous aurons produit tout cela au grand jour, nous ne pourrons dire combien grand est le plaisir des gens modérés et tempérants : alors chacun pensera aux couronnes, aux récompenses, au commerce avec les anges, à la bonne réputation par la terre entière, à la confiance et à la franchise des paroles, à ces espérances de bonheur immortelles. Mais l'union des sexes nous procure du plaisir ; voilà ce qu'ils nous opposent toujours, et encore, que l'homme tempérant ne peut pas toujours résister à la tyrannie de l'amour. C'est le contraire que vous trouverez ; le trouble et le désordre se trouvent plutôt chez celui qui se livre à la débauche, son corps est sans cesse agité ; son trouble est plus grand que celui de la mer houleuse ; jamais son désir ne s'arrête, il supporte continuellement ses assauts, semblable à ceux qui sont possédés par le démon et agités par les mauvais esprits. L'homme tempérant, au contraire, semblable à un vigoureux athlète, tient toujours la passion abattue, et trouve là un plaisir plus vif que tous les plaisirs des sens ; cette victoire et sa bonne conscience lui servent de trophées éclatants et durables. Si le débauché se repose un peu après la lutte, il ne lui sert de rien ; car de nouvelles agitations et de nouvelles tempêtes l'envahissent. Mais le sage ne permet pas dès le commencement que ce trouble pénètre en lui, que la mer se soulève, et que cette bête pousse des cris. S'il éprouve quelque peine à réprimer de si violents mouvements, il faut dire aussi que le débauché, toujours battu, percé de coups et ne pouvant supporter l'aiguillon du désir, est semblable à celui qui emploie en vain tout son art à retenir un cheval indocile au frein ; s'il cesse un instant ses efforts, s'il recule devant la fatigue, il est emporté par lui. Si j'ai expliqué tout cela plus clairement qu'il ne faut, qu'on ne me reprenne point ; je ne recherche point la majesté dans mon discours, je cherche à rendre mes auditeurs graves et honnêtes.

4. Les prophètes aussi ne reculent devant aucune parole, quand ils veulent détruire l'intempérance et la corruption des Juifs, mais ils les réprimandent avec des paroles encore plus significatives que celles dont nous nous sommes servis. Le médecin qui veut guérir un abcès ne regarde pas à conserver ses mains propres, il ne songe qu'à guérir le malade de son abcès ; celui qui veut relever l'humble se fait humble d'abord, et celui qui s'applique à tuer l'homme, qui dresse des embûches, se couvre de sang en même temps que son ennemi, et c'est cela même qui lui donne plus de gloire. Si vous voyez un soldat revenir de la guerre, souillé de sang et de cervelle, vous n'irez point le détester pour cela ni le repousser, mais vous ne l'en admirerez que plus. Ainsi devons-nous faire quand nous voyons quelqu'un revenir tout ensanglanté, après avoir immolé la passion ; nous devons l'en admirer davantage, nous associer et participer à ses combats et à ses victoires, et dire à ceux qui aiment : montrez-nous le plaisir que vous avez recueilli de vos passions.

L'homme tempérant et chaste trouve la volupté dans la victoire qu'il remporte sur lui-même : mais vous, quel est le plaisir que vous goûtez ? Vous me parlerez peut-être de celui que vous puisez dans un commerce charnel. Ah ! la volupté de la tempérance est plus franche et plus durable. Vos jouissances à vous sont courtes et vos plaisirs d'un moment ne laissent point de traces. Mais la chasteté puise dans sa conscience des joies plus vives et plus suaves qui ont de la durée. Le commerce des

sexes est incapable de calmer et d'élever notre âme comme la philosophie. L'homme chaste, je l'ai dit, montre une volupté franche. Vous, au contraire, qui êtes vaincu par vos passions, vous nous découvrez l'inquiétude de votre âme. Où sont vos plaisirs? je voudrais les voir; mais je ne les découvre pas. Quand goûtez-vous un moment de plaisir en effet? Est-ce avant de satisfaire vos sens? mais, en ce moment-là, le plaisir n'existe pas pour vous. C'est de la folie, de la démence, du trouble que vous éprouvez; grincer des dents, être hors de soi, est-ce là du plaisir? si c'était là de la volupté, nous ne serions pas condamnés à donner, en un pareil état, tous les signes de la plus vive douleur. Les athlètes qui frappent ou qui sont frappés, grincent des dents. Les femmes déchirées par les douleurs de l'enfantement font de même. Ce n'est donc pas là un plaisir, c'est un trouble et un désordre excessif de l'âme. Et ensuite? Ah! n'en parlez pas. La femme qui vient d'accoucher n'éprouve pas ce qu'on a le droit d'appeler un plaisir; elle est seulement délivrée de ses douleurs. Et franchement il n'y a pas là du plaisir; il y a un état de faiblesse et de prostration. Or, entre la volupté et la prostration, la différence est grande. Quel est donc le moment où vous goûtez quelque plaisir, dites-moi? Je n'en vois pas, ou si ce moment existe, c'est un éclair qu'on n'a pas le temps d'apercevoir. Ce moment, nous avons essayé mille fois de le saisir et de le retenir, nous ne l'avons pas pu; mais pour l'homme tempérant et modéré, il n'en est pas ainsi. Ses plaisirs sont apparents et durables; ou plutôt sa vie entière est une volupté : sa conscience lui tresse des couronnes; son âme est comme une onde tranquille qui ne connaît pas les orages et qui est assurée contre eux de toute part. A l'aspect de cette volupté pure, à la vue des inquiétudes et des troubles qui accompagnent la débauche, hâtons-nous de fuir ce vice, fuyons l'intempérance, pour faire vœu de tempérance et de chasteté, pour obtenir en outre dans l'autre vie le bonheur éternel, par la grâce et la faveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui appartiennent au Père, en union avec le Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. BAISSEY.

HOMÉLIE XXXVIII.

JE VAIS MAINTENANT, MES FRÈRES, VOUS REMETTRE DEVANT LES YEUX L'ÉVANGILE QUE JE VOUS AI PRÊCHÉ, QUE VOUS AVEZ REÇU, DANS LEQUEL VOUS DEMEUREZ FERMES, ET PAR LEQUEL VOUS SEREZ SAUVÉS, SI VOUS L'AVEZ RETENU, COMME JE VOUS L'AI ANNONCÉ. (CHAP. XV, VERS. 1.)

—

ANALYSE.

1 et 2. Explication littérale du texte de saint Paul. — Prudence de saint Paul, son habileté, dans les circonstances les plus délicates, à manier les âmes. — Importance capitale du dogme de la résurrection.

3 et 4. Discussion curieuse contre les Manichéens qui soutenaient que la mort de Jésus-Christ et la résurrection n'étaient que la mort du péché et la purification de l'âme.

5-7. De l'humilité de saint Paul ; exemple qu'il nous donne. — Contre le désespoir et la confiance exagérée, ces deux grandes causes de tous nos malheurs. — Sur ce qu'il y a d'insatiable dans l'âme humaine, et sur le bonheur de la pauvreté. — Opposition curieuse de ces deux derniers développements.

1. Il vient d'en finir avec les dons spirituels, il passe maintenant à la vérité qui est, de toutes les vérités, la plus nécessaire, à la résurrection ; sur ce point, les fidèles étaient atteints d'une maladie grave. Et de même que pour le corps, si la fièvre en saisit les parties solides, les nerfs, les veines, les premiers éléments qui le constituent, il faut désespérer de la guérison, si l'on ne s'y applique avec le plus grand soin ; de même, pour leur salut, les fidèles couraient le plus grand danger. C'était aux éléments mêmes de la piété que le mal s'attaquait. Aussi Paul apportait-il un grand zèle à les guérir. Il ne s'agissait plus de la conduite, des mœurs, du libertinage de l'un, de l'avarice de l'autre, de tel qui se montrait la tête couverte, mais de ce qui est le résumé de tous les biens ; c'était sur la résurrection même qu'on était en dissentiment. Comme toute notre espérance est là, c'est le point que le démon attaquait avec le plus d'acharnement, et tantôt il la supprimait tout à fait, tantôt il disait qu'elle avait eu déjà lieu. Aussi Paul, écrivant à Timothée, appelle cette funeste doctrine, une gangrène, et flétrit ceux qui la propagent : « De ce nombre sont Hymé-« née et Philète qui se sont écartés de la vé-« rité en disant que la résurrection est déjà « arrivée, et qui ont ainsi renversé la foi de « quelques-uns ». (II Tim. II, 17, 18.) Quelquefois donc ils disaient cela, d'autres fois ils prétendaient qu'il n'y a pas de résurrection pour le corps, que la résurrection n'est que la purification de l'âme. Ce qui les portait à tenir de pareils discours, c'était la perversité du démon, jaloux, non-seulement de renverser la résurrection, mais de montrer que tout ce qui a été accompli pour nous n'est que fables. Si l'on avait pu persuader aux esprits qu'il n'y a pas de résurrection des corps, le démon aurait fini par persuader peu à peu que le Christ lui-même n'est pas ressuscité ; de là, procédant méthodiquement, il aurait introduit la doctrine que le Christ n'a pas paru parmi nous, n'a pas fait ce qu'on lui attribue.

Telle est la malignité du démon, que Paul appelle un système « d'artifices » (Ephés. VI, 11), parce que le démon ne fait pas paraître tout de suite ce qu'il veut qu'on approuve, il craint trop d'être convaincu de perfidie ; il prend un masque, il a recours à des manœuvres, comme un ennemi rusé qui veut entrer dans une ville, forcer les murailles, il a des conduits souterrains, cachés à tous les yeux, dont on ne peut se défier, afin de tromper la vigilance et d'assurer le succès de ses affreux

desseins. Aussi, trouvant toujours ses piéges ténébreux, toujours à la poursuite de ses criminelles embûches, cet admirable apôtre, ce grand homme disait : « Nous n'ignorons pas « ses desseins ». (II Cor. II, 11.) Ici, en effet, Paul découvre toute la ruse du démon, il montre toutes ses machinations ; tout ce que le pervers médite et prépare, l'apôtre l'étale, il fait voir le tout dans tous les détails avec le plus grand soin. Voilà pourquoi ce qu'il place en dernier lieu, c'est cette vérité capitale, la plus nécessaire de toutes, et qui renferme tous nos intérêts. Or voyez la prudence du Maître : ce n'est qu'après avoir fortifié ses disciples, qu'après avoir mis les siens en sûreté, qu'il va plus loin, qu'il attaque les étrangers, qu'il leur ferme la bouche avec toute espèce d'autorité. S'il fortifie les siens, s'il les met en sûreté, ce n'est pas par des raisonnements, mais il s'appuie sur des faits déjà accomplis, qu'eux-mêmes ont acceptés, auxquels ils ont ajouté foi : c'était un puissant moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, et de les contenir. S'ils voulaient dorénavant refuser leur foi, ce n'était plus à Paul mais à eux-mêmes qu'ils la refusaient ; ils devaient s'en prendre à ceux qui avaient, les premiers, admis la foi nouvelle, et qui s'étaient transformés. Aussi commence-t-il par dire qu'il n'a pas besoin d'autres témoins de la vérité de sa parole que ceux mêmes qui ont été trompés.

Mais voici qui rendra mon discours plus clair, écoutez les paroles mêmes. Quelles sont ces paroles? « Je vais maintenant, mes frères, « vous remettre devant les yeux l'Evangile « que je vous ai prêché ». Voyez-vous, dès le début, la parfaite convenance? Voyez-vous, dès le début, comme il leur montre qu'il ne leur apporte aucune étrangeté, aucune nouveauté? Remettre devant les yeux ce qui a déjà été mis devant les yeux et qui ensuite a été oublié, ce n'est que rafraîchir la mémoire. Il les appelle frères ; et ce simple mot constitue une démonstration anticipée, une démonstration éloquente de la vérité qu'il soutient ; car nous ne sommes frères que par l'incarnation de Jésus-Christ. S'il les appelle de ce nom, c'est pour les adoucir, pour les flatter, pour leur rappeler en même temps d'innombrables bienfaits. Et ce qui suit confirme sa pensée. Qu'est-ce qui vient après ? L'Evangile. Le point de départ de l'Evangile, l'Evangile tout entier c'est Dieu fait homme, crucifié, ressuscité. C'est ce que Gabriel annonça à la Vierge, c'est ce que les prophètes annoncèrent à toute la terre, c'est ce qu'ont annoncé, à leur tour, tous les apôtres. « Que je vous ai « prêché, que vous avez reçu, dans lequel « vous demeurez fermes, et par lequel vous « serez sauvés, si vous l'avez retenu, comme « je vous l'ai annoncé, et si ce n'est pas en vain « que vous avez embrassé la foi (2) ». Voyez-vous comme il les prend pour témoins de ses paroles? Et il ne dit pas : Que vous avez entendu, mais, « que vous avez reçu » ; il leur redemande, pour ainsi dire, un dépôt, et il leur montre que ce n'est pas seulement un discours entendu ; que des actions, des signes, des prodiges les ont décidés à le recevoir, de manière à le conserver fermement.

2. Ensuite, après le rappel du passé, vient l'assertion relative au présent : « Dans lequel « vous demeurez fermes » ; l'apôtre se saisit des fidèles, il prévient leur résistance, ils auraient beau vouloir, impossible à eux d'opposer une négation. Voilà pourquoi il ne dit pas, en commençant : Je viens vous apprendre, mais : « Je vais vous remettre devant les yeux » ce que vous connaissez déjà. Mais comment peut-il dire, de ceux qui bronchent, qu'ils demeurent fermes? Il fait semblant de ne pas voir, et c'est de l'habileté : c'est une conduite analogue qu'il tient avec les Galates, seulement il y a une différence. Avec les Galates il ne peut pas feindre d'ignorer, il a recours à un autre langage : « J'ai confiance dans le Seigneur, « que vous n'aurez point d'autres sentiments » (Gal. v, 10) ; il ne dit pas : Que vous n'avez point eu d'autres sentiments ; leur faute était avouée, manifeste, mais il garantit l'avenir ; sans doute l'avenir est incertain, mais ce qu'il en dit, c'est pour entraîner les fidèles. Ici, avec les Corinthiens, il fait semblant de ne pas savoir : « Dans lequel vous demeurez fer- « mes ». Suit la considération de l'utilité ; « et « par lequel vous serez sauvés, si vous l'avez « retenu comme je vous l'ai annoncé ». C'est pourquoi l'enseignement d'aujourd'hui n'est qu'exposition et interprétation. En effet, c'est une doctrine que vous n'avez pas besoin d'apprendre, mais seulement de vous rappeler, afin de vous redresser. Ces paroles, c'est pour les rappeler à leur devoir. Mais que signifie : « comme je vous l'ai annoncé ? » De la manière, dit-il, dont je vous ai annoncé la résurrection. Je ne prétends pas que vous doutiez

de la résurrection, mais peut-être voulez-vous savoir plus clairement ce qui a été dit. C'est une explication que je veux encore vous donner : car je sais que vous avez conservé le dogme. Ensuite, comme il leur avait dit : « Dans lequel vous demeurez fermes », pour prévenir la négligence où cet éloge les porterait, il leur inspire un sentiment de crainte, en leur disant : « Si vous l'avez retenu, et si « ce n'est pas en vain que vous avez embrassé « la foi » ; il leur montre par là que le coup serait mortel, qu'il ne s'agit pas de dogmes quelconques, mais de l'essence même de la foi.

En ce moment, il parle à mots couverts, mais à mesure qu'il avance, qu'il s'échauffe, il se découvre, il met à nu sa pensée, il parle à haute et intelligible voix, il crie : « Si Jésus-« Christ n'est point ressuscité, notre prédica-« tion est vaine, et vaine aussi et votre foi (14) », vous êtes encore dans vos péchés. Mais, au début, il ne s'exprime pas de cette manière; il était bon de commencer doucement et de ne s'avancer que pas à pas. « Car je vous ai « transmis d'abord ce que j'ai reçu (3) ». Ici même, il ne dit pas, je vous ai dit, ni je vous ai enseigné, mais il se sert encore de l'expression : « je vous ai transmis ce que j'ai reçu ». Et il ne dit pas qu'il a été instruit, mais, « ce « que j'ai reçu » : cette manière de parler s'explique par une double intention ; d'abord on ne doit rien introduire de son fonds particulier dans l'enseignement ; ensuite, la démonstration de la vérité se faisant par les œuvres, c'est là ce qui a dû opérer en eux la certitude, et ils ne la doivent pas seulement à des paroles; puis, peu à peu, rendant son discours de plus en plus digne de foi, il rapporte le tout au Christ, et il montre qu'il n'y a rien, dans ces dogmes, qui appartienne à l'homme. Mais que signifie, « car je vous ai « transmis d'abord ? » C'est-à-dire, dès le commencement, ce n'est pas seulement d'aujourd'hui. Il prend le temps à témoin, et ce serait le comble de la honte, après avoir cru si longtemps, de renoncer maintenant à la foi ; cette raison n'est pas la seule ; de plus, le dogme est nécessaire; voilà pourquoi il a été transmis dès le début, et tout de suite, et d'abord. — Et qu'avez-vous transmis ? Répondez-moi. — L'apôtre ne le dit pas tout de suite, mais d'abord, « ce que j'ai reçu ». Et qu'avez-vous reçu ? « Que Jésus-Christ est mort pour nos « péchés ». Il ne dit pas tout de suite qu'il y a une résurrection de nos corps, mais c'est l'affirmation même qu'il prépare de loin, et par un moyen détourné, « que Jésus-Christ est « mort » ; il commence par jeter le grand et ferme et solide fondement de son discours sur la résurrection. Car il ne se contente pas de dire que Jésus-Christ est mort, quoique ces simples paroles eussent été suffisantes pour rendre manifeste la résurrection, mais il ajoute : « que Jésus-Christ est mort pour nos « péchés ».

Avant tout, il est bon d'entendre sur ce sujet ces manichéens malades, ennemis de la vérité, ces adversaires armés contre leur propre salut. Donc que disent-ils ? Par mort, à les en croire, Paul n'entend pas autre chose que l'état de péché, et la résurrection n'est que l'affranchissement du péché. Voyez-vous la faiblesse de l'erreur ? comme elle fournit elle-même des armes contre elle ? comme il est peu besoin de forces étrangères, comme elle se transperce elle-même ? Voyez donc, considérez comme ils se transpercent eux-mêmes par les discours qu'ils tiennent. Si c'est là ce qu'il faut entendre par mort, si le Christ n'a pas revêtu de corps, comme vous le prétendez, s'il est mort, le Christ a été en état de péché, à vous entendre. Voici, moi, ce que je soutiens, à savoir, qu'il a pris un corps, et je dis que la mort est le fait de la chair : or vous le niez, il vous faut donc nécessairement dire qu'il était dans le péché. Or s'il était dans le péché, comment a-t-il pu dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? » (Jean VIII, 46) et encore : « Le prince de ce « monde va venir, quoiqu'il n'ait rien en moi « qui lui appartienne » (Id. XIV, 30) ; et encore : « C'est ainsi que nous devons accomplir toute « justice ». (Matth. III, 15.) Or comment est-il mort pour les pécheurs, si lui-même était un pécheur ? Celui qui meurt pour les pécheurs, ne doit être soumis à aucun péché : car s'il est lui-même un pécheur, comment pourra-t-il mourir pour les péchés des autres ? Au contraire, s'il est mort pour les péchés des autres, il est mort n'étant lui-même soumis à aucun péché; mais s'il est mort, étant sans péché, il n'est pas mort par le péché, (comment cela se pourrait-il, puisqu'il n'avait aucun péché ?) mais il est mort par son corps. Aussi Paul ne dit pas seulement : « Est mort », mais il ajoute : « pour nos péchés ». Et après les avoir contraints, quelque dépit qu'ils en aient, de recon-

naître la mort corporelle, en montrant qu'avant la mort il était sans péché, (car mourir pour les péchés des autres entraîne nécessairement cette conséquence que l'on est sans péché,) l'apôtre n'est pas encore content, il ajoute : « Selon les Ecritures » ; nouvelle preuve à l'appui de son discours, et qui marque de quelle mort il entend parler. Car les Ecritures parlent partout de la mort du corps : « Ils ont percé « mes mains et mes pieds » (Ps. xxi, 17) ; et : « Ils verront celui qu'ils ont percé ». (Jean, xix, 37.)

3. On peut voir un grand nombre d'autres passages, pour ne pas les énumérer tous un à un, exprimant soit par des paroles, soit par des figures, et que c'est la chair qui a été meurtrie, et que le Christ est mort pour nos péchés. « C'est pour les péchés de mon peuple », dit le prophète, « qu'il est mort », et « le Seigneur « l'a livré pour nos péchés », et « il a été percé « de plaies pour nos péchés ». (Is. liii, 8, 6, 5.) Si vous ne voulez pas de l'Ancien Testament, entendez la voix de Jean qui vous crie, qui vous montre les deux choses à la fois, et le corps meurtri, et la cause de la mort. « Voici », dit-il, « l'agneau de Dieu qui enlève les péchés « du monde » (Jean i, 29) ; et Paul disant : « Celui qui ne connaissait pas le péché, il l'a « rendu pour nous le péché, afin que nous de- « venions la justice de Dieu en lui » (II Cor. v, 21) ; et encore : « Jésus-Christ nous a rache- « tés de la malédiction de la loi, s'étant rendu « pour nous malédiction » (Gal. iii, 13) ; et encore : « Et ayant désarmé les principautés et « les puissances, il les a menées en triomphe » (Coloss. ii, 15) ; et combien d'autres passages qui montrent et que c'est le corps qui a été meurtri, et qu'il l'a été pour nos péchés. C'est le Seigneur lui-même qui dit : « Je me sanc- « tifie moi-même pour vous » (Jean, xvii, 19) ; et : « Le prince de ce monde est déjà con- « damné » (Id. xvi, 11), pour montrer que le Christ a été mis à mort, quoique sans péché. « Qu'il a été enseveli (4) ». Nouvelle preuve à l'appui de ce qui précède ; car ce qu'on ensevelit, est nécessairement un corps. Ici, l'apôtre n'ajoute plus : Selon les Ecritures ; il pouvait le faire assurément, mais il ne le fait pas. Pourquoi ? ou bien par la raison que le sépulcre de Jésus-Christ était alors, comme aujourd'hui, un monument public, manifeste, ou bien parce que l'observation : « Selon les Ecritures » s'applique à tout.

Pourquoi donc ajoute-t-il en cet endroit : « Selon les Ecritures ? et qu'il est ressuscité, le « troisième jour, selon les Ecritures ? » pourquoi ne se contente-t-il pas de l'observation une fois pour toutes ? C'est parce que la résurrection, au troisième jour, était un fait incertain pour le grand nombre. Voilà pourquoi, ici encore, l'apôtre cite les Ecritures, et en cela il est inspiré de la sagesse divine. Pourquoi en ce qui concerne la mort, ne les mentionne-t-il pas ? C'est que le crucifiement était, pour tous, un fait avéré ; la croix, tous l'avaient vue, tous ne voyaient pas de même la cause de la mise en croix. Que le Christ fût mort, tous le savaient, mais qu'il eût souffert pour les péchés de tous, c'est ce que la multitude ne savait pas également bien. Voilà pourquoi l'apôtre cite le témoignage des Ecritures. Mais c'est ce que nous avons déjà suffisamment démontré. Or, dans quels passages les Ecritures ont-elles annoncé la sépulture et la résurrection au troisième jour ? par la figure de Jonas que le Christ lui-même rappelle en disant : « Comme « Jonas fut trois jours et trois nuits dans le « ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme « sera trois jours et trois nuits dans le cœur de « la terre ». (Matth. xii, 40.) Par le buisson ardent du désert (Exode iii) : de même que ce buisson brûlait sans se consumer, de même le corps du Sauveur subit la mort, mais ne fut pas retenu par la mort. Autre image encore : le dragon de Daniel (Daniel xiv) : de même que ce dragon, après avoir pris la nourriture que lui donna le prophète, éclata par le milieu du corps ; ainsi l'enfer, après avoir dévoré le corps divin, fut déchiré ; ce corps lui brisa le ventre et ressuscita.

Si maintenant vous tenez à entendre des paroles expresses après des figures, écoutez Isaïe : « Sa vie est arrachée à la terre, et le Sei- « gneur veut le purifier de la plaie, pour lui « montrer la lumière ». (Isaïe, liii, 8, 10.) Et David, avant Isaïe : « Vous ne laisserez point « mon âme dans l'enfer, et ne souffrirez point « que votre saint éprouve la corruption ». (Ps. xv, 10.) Et si Paul, à son tour, vous renvoie aux Ecritures, c'est pour vous faire savoir que ces choses n'ont pas été faites au hasard et sans dessein. Pourrait-on le penser, après tant d'images des prophètes qui proclament que l'Ecriture n'entend nulle part la mort du péché, quand elle parle de la mort du Seigneur, mais qu'elle annonce la mort du corps,

la sépulture, la résurrection, telle qu'on vous l'a enseignée ? « Qu'il s'est fait voir à Céphas (5) ». L'apôtre nomme tout de suite celui qui est de tous le plus digne de foi. « Puis aux douze « apôtres. Qu'après il a été vu en une seule « fois de plus de cinq cents frères, dont il y « en a plusieurs qui vivent encore aujourd'hui, « et quelques-uns sont endormis ; qu'ensuite « il s'est fait voir à Jacques, puis à tous les « apôtres ; et qu'enfin, après tous les autres, il « s'est fait voir à moi-même, qui ne suis qu'un « avorton (6, 7, 8) ». Après la démonstration qui se fait par le moyen des Ecritures, il ajoute la démonstration par les faits, il cite comme témoins de la résurrection, après les prophètes, les apôtres et les autres fidèles. S'il eût pensé que cette résurrection ne fut que l'affranchissement du péché, il eût été inutile de dire que Jésus-Christ fût vu de celui-ci, de celui-là. Les yeux n'ont pu voir que le corps ressuscité, et non l'affranchissement du péché.

4. Voilà pourquoi l'apôtre ne s'est pas contenté de dire une fois seulement : « Il a été vu », quoiqu'il eût pu se borner à le dire une fois pour toutes ; mais ici il répète deux et trois fois cette expression, autant de fois presque qu'il y a eu d'apparitions différentes. « Qu'il « s'est fait voir », dit-il, « à Céphas ; il a été « vu en une seule fois de plus de cinq cents « frères ; il s'est fait voir à moi-même ». Cependant l'Evangile dit, au contraire, qu'il s'est fait voir d'abord à Marie. C'est qu'il n'est question ici que des hommes, et Jésus-Christ s'est montré d'abord à celui qui désirait le plus de le voir. Mais quels sont ces douze apôtres dont il parle ? Car ce ne fut qu'après l'ascension que Matthias fut mis au rang des apôtres, ce ne fut pas aussitôt après la résurrection. Mais il est vraisemblable que le Seigneur se fit voir même après l'ascension. Donc Matthias fut nommé apôtre après l'ascension, et vit Jésus ressuscité. Voilà pourquoi Paul ne distingue pas les temps, et se borne à énumérer indistinctement les apparitions ; il est vraisemblable qu'il y en eut un grand nombre : Voilà pourquoi Jean disait : Ce fut la troisième fois qu'il se manifesta. Qu'après il a été vu[1]. Ἐπάνω πενταχοσίοις ἀδελφοῖς. Quelques interprètes expliquent cet ἐπάνω, comme il suit : Jésus-Christ s'est fait voir, aux cinq cents frères, du haut des cieux, non plus marchant sur la terre, mais d'en haut, sur leurs têtes, c'est ainsi qu'on l'a vu. En effet, le Christ ne voulait pas faire croire à sa résurrection seulement mais aussi à son ascension. D'autres interprètes expliquent le même mot par « à plus » de cinq cents frères. « Dont il y en a plusieurs « qui vivent encore aujourd'hui ». Quoique je vous raconte, dit-il, des faits anciens, j'ai pourtant des témoins encore vivants. « Et quel- « ques-uns sont endormis ». Il ne dit pas : Sont morts, mais : « Sont endormis » ; expression choisie pour confirmer la résurrection. « Qu'en- « suite il s'est fait voir à Jacques », c'est-à-dire, je crois, à son propre cousin-germain : c'est Jésus-Christ lui-même qu'on rapporte lui avoir imposé les mains, l'avoir ordonné, avoir fait de lui le premier évêque de Jérusalem. « Ensuite à tous les apôtres ». Car, outre les douze, il y en avait d'autres ; les apôtres étaient environ au nombre de soixante-dix. « Et « qu'enfin, après tous les autres, il s'est fait « voir à moi-même, qui ne suis qu'un avor- « ton ». Parole pleine de modestie. Ce n'est pas parce que Paul était le moindre de tous, que le Sauveur ne se fit voir à lui qu'en dernier lieu. Bien qu'il ait été appelé le dernier, on l'a vu bien plus éclatant de gloire que le grand nombre de ceux qui l'ont précédé, ce n'est pas assez dire, plus illustre qu'eux tous. Les cinq cents frères n'étaient pas meilleurs que Jacques, bien qu'ils aient vu le Christ avant lui.

Et pourquoi ne s'est-il pas fait voir à tous en même temps ? Il voulait jeter d'avance les semences de la foi. Celui qui vit Jésus le premier, et qui fut bien certain de l'avoir vu, en porta la nouvelle aux autres : à ce récit, les auditeurs étaient dans une grande attente du miracle, et la foi se préparait avant la réalité de l'apparition. Voilà pourquoi le Sauveur ne se montra pas à tous en même temps, ni d'abord au grand nombre, mais pour commencer, à un seul, à celui qui était le chef de tous, et le plus fidèle. Car il fallait que ce fût l'âme la plus fidèle qui reçût la première cette vision, c'était tout à fait nécessaire. Ceux qui l'apercevaient après d'autres, et à qui d'autres l'avaient annoncée, ceux-là, préparés par le témoignage des autres, y trouvaient un grand secours pour leur foi, leur âme était prévenue, disposée : quant au premier jugé digne de recevoir cette vision, il avait grand besoin, je

[1] La phrase grecque présente, à cause de cet Ἐπάνω, un double sens que la traduction ne peut rendre.

l'ai déjà dit, d'une foi inébranlable pour n'être pas bouleversé d'une apparition si incroyable. Voilà pourquoi c'est à Pierre que le Sauveur apparaît en premier lieu. C'était lui qui le premier avait confessé le Christ, il était juste qu'il fût le premier témoin de sa résurrection. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'il n'apparaît qu'à lui seul, en se montrant à lui le premier. Pierre l'avait renié ; pour lui ménager une consolation abondante, pour lui prouver qu'il n'est pas rejeté, le Sauveur l'honore avant tous les autres en se faisant voir à lui, et il est le premier à qui il remet ses brebis. Voilà aussi pourquoi les femmes furent les premières à qui il se montra. Ce sexe avait été abaissé, voilà pourquoi, dans la naissance et dans la résurrection du Sauveur, c'est la femme qui éprouve la première les effets de la grâce. Ensuite il se montre à Pierre, et séparément à chacun, et tantôt à un petit nombre, tantôt à de plus nombreux ; il veut qu'ils se servent réciproquement de témoins et de maîtres sur ce point, et il confirme la foi que méritent les paroles des apôtres.

« Et qu'enfin, après tous les autres, il s'est « fait voir à moi-même, qui ne suis qu'un « avorton ». Que signifient ces paroles pleines d'humitité, quel en est l'à-propos ? Car s'il veut se rendre digne de foi, se mettre au nombre des témoins de la résurrection, il fait le contraire de ce qu'il prétend ; il devrait s'élever, montrer sa grandeur, ce qu'il fait souvent quand les circonstances l'exigent. S'il parle ici avec modestie, c'est précisément parce qu'il va s'exalter ; mais il ne se célébrera pas tout de suite, il y met la prudence convenable. Ce n'est qu'après des paroles modestes et beaucoup d'accusations entassées sur lui-même, qu'il prend un fier langage. Pourquoi ? C'est qu'il faut, quand il aura dit de lui quelque chose de grand et de magnifique, comme : « J'ai « travaillé plus que tous les autres », qu'on accepte ses paroles comme une conséquence nécessaire de son discours ; il ne faut pas qu'on y voie un parti pris d'avance. C'est ainsi qu'en écrivant à Timothée, avant de parler de lui-même avec fierté, il s'accuse. (I Timothée, I, 12 seq.) Quand on n'a qu'à louer les autres, on peut parler sans crainte en toute sécurité ; quand il faut, au contraire, qu'on se loue soi-même, et surtout en appuyant ses éloges sur son propre témoignage, c'est alors qu'on doit avoir honte et rougir. Aussi le bienheureux Paul commence par exprimer sa misère avant de célébrer sa grandeur. Il a d'ailleurs une autre raison ; l'éloge qu'on fait de soi, est odieux ; sa modestie corrige ce que l'éloge a d'insupportable, et rend tout son discours plus digne de foi. Car en rapportant avec véracité sa propre honte, en ne cachant rien, comme les persécutions qu'il a exercées contre l'Eglise, ses efforts pour renverser la foi, il met à l'abri de tout soupçon ce qu'il y a d'honorable pour lui dans les œuvres qu'il rappelle.

5. Et voyez l'excès d'humilité : après avoir dit : « Et qu'enfin, après tous les autres, il « s'est fait voir à moi-même », il ne s'est pas contenté de ces paroles ; « car beaucoup », dit l'évangéliste, « qui avaient été les premiers « seront les derniers, et beaucoup qui avaient « été les derniers seront les premiers ». (Matth. XIX, 30.) Voilà pourquoi il ajoute : « Qui ne « suis qu'un avorton ». Et il ne s'arrête pas là, mais il joint à ces réflexions le jugement personnel qu'il porte sur lui-même, et qu'il motive : « Car je suis le moindre des apôtres, « et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, « parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu (9) ». Il ne dit pas le moindre des douze apôtres, mais même de tous les autres apôtres. Or, dans toutes ces paroles, il obéit à un sentiment de modestie, et, comme je l'ai déjà dit, à la nécessité de disposer son discours de manière à faire recevoir ce qu'il veut faire entendre. S'il avait dit d'emblée : « Vous devez m'en croire, le Christ est ressuscité ; je l'ai vu, et je suis de tous le plus digne de foi, parce que c'est moi qui ai le plus travaillé, il aurait offensé ses auditeurs ; il parle au contraire avec humilité de son abjection, des actes pour lesquels il mérite d'être accusé ; il retranche ainsi de son discours ce qui peut choquer, et il prépare la confiance à son témoignage. Voilà pourquoi, comme je l'ai déjà dit, il ne déclare pas seulement qu'il est le dernier, qu'il est indigne du titre d'apôtre, mais il dit pourquoi : « Parce que j'ai persécuté l'Eglise ». Assurément tous ces péchés lui avaient été remis, toutefois il ne les a jamais oubliés ; en les rappelant, il tient à montrer l'abondance de la grâce de Dieu. Aussi ajoute-t-il : « Mais « c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que « je suis (10) ». Voyez-vous encore cette preuve insigne d'humilité ? Les fautes, il se les attribue ; les bonnes œuvres, il ne les regarde en rien comme siennes, c'est à Dieu qu'il rapporte

tout. Mais il ne faut pas que ses dernières paroles jettent l'auditeur dans le relâchement; aussi dit-il : « Et sa grâce n'a point été stérile « en moi ». Il y a encore ici de l'humilité; il ne dit point : J'ai montré un zèle ardent qui méritait la grâce, mais : « Elle n'a point été « stérile, mais j'ai travaillé plus que tous les « autres ».

Il ne dit pas : J'ai été honoré, mais : « J'ai « travaillé » ; il pouvait dire les dangers et les morts qu'il avait su affronter; le mot de travail atténue son éloge. Ensuite, par l'humilité qui lui est habituelle, glissant vite sur ce point, il rapporte le tout à Dieu; il dit : « Non pas moi « toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec « moi ». Où rencontrer une âme qui mérite plus l'admiration ? Entre tant de paroles pour se rabaisser, s'il en prononce une seule qui l'élève, alors même il ne s'attribue pas le mérite, et tant par ce qui précède que par ce qui suit, il corrige l'orgueil de ce qu'il n'a dit pourtant qu'à cause que la nécessité le contraignait. Voyez l'abondance, les flots de paroles qui expriment l'humilité. En effet, « et « qu'enfin, après tous les autres, il s'est fait « voir à moi-même »; voilà pourquoi il ne nomme pas un autre apôtre avec lui; et, « qui « ne suis qu'un avorton », il se regarde comme le moindre des apôtres, comme indigne de ce titre. Ce n'est pas tout : il ne veut pas afficher l'humilité en paroles, il donne des raisons, il démontre qu'il n'est qu'un avorton, puisqu'il a été le dernier à voir Jésus; qu'il est indigne du titre d'apôtre, puisqu'il a persécuté l'Eglise. Telle n'est pas la conduite de celui dont l'humilité n'est qu'une apparence; mais celui qui explique ses motifs d'humilité, prouve la contrition de son cœur. Aussi voit-on ailleurs dans Paul l'expression des mêmes sentiments : « Je rends « grâces à celui qui m'a fortifié, à Jésus-Christ, « de ce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant « dans son ministère, moi qui étais auparavant « un blasphémateur, un persécuteur, un en- « nemi outrageux ». (I Tim. I, 12, 13.) Mais pourquoi cette fière parole : « J'ai travaillé « plus que tous les autres ? » La circonstance le contraignait. S'il ne l'eût pas dite, s'il n'eût fait que se rabaisser, comment aurait-il pu trouver assez d'assurance pour produire son propre témoignage, pour se compter avec les autres apôtres, de manière à dire : « Ainsi, « soit moi, soit ceux-là, quel que soit celui de « nous qui parle, voilà ce que nous prê- « chons (11) ? » Un témoin doit être digne de foi et avoir de la valeur. Maintenant, en ce qui concerne ce fait qu'il a travaillé plus que les autres, il l'a prouvé plus haut, en disant : « N'avons-nous pas le droit de manger et de « boire comme les autres apôtres ? » Et encore : « J'ai vécu avec ceux qui n'avaient pas « de loi, comme si je n'eusse point eu de loi ». (I Cor. IX, 4, 21.) Fallait-il montrer la régularité, la perfection, il surpassait tous les autres; fallait-il savoir user de condescendance, il montrait, en ce sens, la même supériorité. Quelques auteurs entendent par ce plus grand nombre de fatigues, ses missions auprès des nations, ses voyages dans la plus grande partie de la terre. D'où il est manifeste qu'il avait reçu plus de grâces. Car s'il a plus travaillé, c'est que la grâce en lui était plus abondante; et s'il a reçu plus de grâces, c'est qu'il a montré un zèle plus ardent. Voyez-vous comme ses efforts pour se mettre à l'ombre, pour dissimuler sa valeur, ne vont qu'à montrer qu'il est le premier de tous ?

6. Apprenons par cet exemple, nous aussi, à confesser nos fautes, à passer nos bonnes œuvres sous silence; si les circonstances nous mettent dans la nécessité de rappeler nos vertus, parlons-en avec modestie, et sachons tout rapporter à la grâce. C'est ce que fait Paul : sa vie passée, il la flétrit, il en confesse toutes les hontes; les actions qu'il a faites depuis, il les attribue à la grâce, il montre par tous les moyens, la bonté, la clémence de Dieu qui, le voyant dans son premier état, l'a sauvé, et après l'avoir sauvé, a fait de lui ce qu'il est devenu. Donc il ne faut jamais, ni que le pécheur désespère, ni que l'homme vertueux s'abandonne à la confiance; celui-ci doit être timide, celui-là plein de bonne volonté. L'indolence ne suffit pas pour que l'on persévère dans la vertu, et la bonne volonté ne saurait être sans force pour fuir le mal. De ces deux vérités, le bienheureux David est pour nous un exemple; le voilà, pour s'être un peu endormi, tombé d'une chute grave; la componction le saisit, et vite il remonte à sa première hauteur. C'est que désespoir et indolence sont deux malheurs également déplorables : l'indolence vous fait bien vite tomber de la voûte du ciel, le désespoir ne laisse pas se relever celui qui est abattu et gisant. Voilà pourquoi Paul disait ces paroles à l'indolent :

« Que celui donc qui croit être ferme, prenne « bien garde à ne pas tomber » (I Cor. x, 12); quant au désespéré, le psalmiste lui dit : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gar- « dez-vous bien d'endurcir vos cœurs (Ps. xciv, 8) » ; et Paul encore : « Relevez donc « vos mains languissantes, et fortifiez vos « genoux affaiblis ». (Hébr. xii, 12.)

Aussi, lorsque le fornicateur est touché de repentir, l'apôtre s'empresse de l'encourager, pour l'arracher à l'excès de sa morne tristesse. — D'où vous viennent donc vos angoisses pour les autres sujets, ô hommes ! La tristesse n'est utile qu'au pécheur ; si, même alors, l'excès en est funeste, à bien plus forte raison dans les autres sujets. D'où viennent vos chagrins ? De ce que vous avez perdu de l'argent ? Mais considérez donc ceux qui n'ont pas même assez de pain pour se rassasier, et vous recevrez la plus prompte des consolations de vos maux. Au lieu de déplorer chacun des accidents qui font votre peine, rendez des actions de grâces pour tous ceux qui ne vous arrivent pas. Vous avez eu de l'argent, et vous l'avez perdu ? Ne versez pas de larmes sur votre perte, mais rendez grâces à Dieu pour le temps pendant lequel vous avez possédé. Dites avec Job : « Si nous avons reçu les biens de « la main du Seigneur, pourquoi n'en rece- « vrons-nous pas aussi les maux ? » (Job. ii, 10.) Faites encore la réflexion suivante : Vous avez perdu de l'argent, mais en attendant vous avez la santé ; vous n'avez pas, pour vous lamenter, à joindre à votre pauvreté les infirmités de votre corps. Mais ce n'est pas tout : votre corps aussi a souffert ? Mais ce n'est pas là le bas fond des douleurs humaines, vous flottez encore au milieu du tonneau. Il en est en grand nombre qui luttent contre la pauvreté, contre les mutilations, contre le démon, et qui sont errants dans des déserts ; d'autres encore souffrent des douleurs plus cruelles. Loin de nous tous les malheurs que nous pouvons supporter ! Méditez ces pensées, considérez ceux qui souffrent plus que vous, et ne vous affligez pas de ce qui vous arrive ; mais quand vous avez péché, gémissez alors seulement ; oui, gémissez et pleurez, je ne vous en empêche pas, au contraire, je vous y exhorte ; et alors, soyez encore modérés, pensez que le retour est possible, que la réconciliation est possible. Vous voyez les autres dans les délices, et vous êtes dans la pauvreté ; vous voyez les autres revêtus d'habits resplendissants, à eux la gloire ? Ne bornez pas là vos contemplations ; voyez aussi les inconvénients attachés à cet éclat. Dans la pauvreté, ne considérez pas seulement la main qui mendie, mais, avec la pauvreté, le plaisir qui en découle.

La richesse a un visage rayonnant ; mais à l'intérieur tout est plein de ténèbres ; pour la pauvreté, c'est le contraire, et si vous vous donnez la peine de déplier toutes les consciences, vous verrez dans l'âme du pauvre la sécurité et la liberté ; dans l'âme du riche, les troubles, les tumultes, les flots. Ce riche dont la vue vous attriste, ce même riche s'afflige plus que vous, à l'aspect d'un autre plus riche que lui ; et comme vous tremblez devant tel riche, ce riche tremble, à son tour, devant un autre riche, et en cela il n'a aucun avantage sur vous. La vue d'un magistrat vous attriste, parce que vous êtes un simple particulier, de ceux à qui l'on commande. Mais réfléchissez donc au jour où un autre succèdera à cet homme puissant, et en attendant qu'il vienne, ce jour, voyez les agitations, les périls, les travaux, les flatteries, les veilles, toutes les calamités. Nos paroles s'adressent à ceux qui ne veulent pas comprendre la sagesse. Car si vous la comprenez, nous pouvons vous apporter des consolations d'un ordre supérieur ; jusqu'à présent nos raisons sont grossières, nous avons été forcé de vous les présenter. Eh bien donc, à la vue d'un riche, pensez à un plus riche, et vous verrez que lui, que vous, vous éprouvez les mêmes sentiments. Et après ce riche, représentez-vous l'homme qui est plus que vous dans la pauvreté : combien y en a-t-il qui se sont endormis ayant faim, qui ont perdu leur patrimoine, qui habitent dans une prison, qui chaque jour appellent la mort ! Et la pauvreté n'engendre pas la tristesse, et la richesse n'engendre pas le plaisir, tristesse et plaisir viennent également de nos pensées. Considérez maintenant, en commençant par ce qu'il y a de plus bas, l'acheteur de fumiers, triste, affligé de n'être pas affranchi de cette misérable et, selon lui, honteuse condition ; mais affranchissez-le, qu'il soit libre, dans la sécurité, dans l'abondance des choses nécessaires, il se reprendra à gémir encore de ne pas posséder au-delà de ce dont il a besoin ; donnez-lui davantage, il voudra le double, et il ne se

plaindra pas moins qu'auparavant; doublez et triplez ses revenus, nouveaux chagrins pour lui, de ce qu'il n'a point de part aux affaires publiques; donnez-lui sa part, il se plaindra de n'avoir pas la première; accordez-lui cet honneur, il se plaindra de n'avoir pas le pouvoir. Arrivé au pouvoir, il souffrira de n'avoir pas de pouvoir sur le peuple entier; maître du peuple entier, de ce qu'il ne commande pas à des peuples nombreux; maître de peuples nombreux, de ce qu'il ne commande pas à tous les peuples du monde. Gouverneur ou préfet, il voudra être roi; roi, il voudra être seul monarque; seul monarque, il voudra l'être et des nations barbares et de la terre tout entière; souverain du monde entier, pourquoi ne le serait-il pas d'un autre monde encore? La pensée de cet homme, s'avançant toujours dans l'infini, ne lui permet pas de jamais rencontrer la douce joie.

7. Voyez-vous comment alors même que, d'un être vil, d'un mendiant, vous feriez un roi, vous ne supprimerez pas le chagrin, la morne tristesse, si vous ne purgez pas la pensée que travaillent l'avarice et la cupidité? Eh bien, je veux vous montrer un spectacle tout contraire, le sage descendu du faîte suprême au degré le plus bas, et toujours exempt de tristesse et de chagrins. Descendons, si vous voulez, les mêmes échelons, c'est le préfet que nous renversons de son siége élevé; dépouillez-le en paroles de sa dignité. S'il veut faire les réflexions que nous avons dites, il n'en concevra lui-même aucun chagrin. Au lieu de considérer ce qu'on lui a enlevé, il réfléchira sur ce qu'il possède actuellement, la gloire qu'il tient de la magistrature qu'il a exercée. Enlevez-lui encore cette gloire, il pensera aux simples particuliers, à ceux qui ne se sont jamais élevés jusqu'à cette magistrature, et il se consolera par ses richesses; dépouillez-le encore de ses richesses, il considèrera ceux dont la fortune est médiocre; enlevez-lui même cette médiocrité, ne lui laissez plus que les aliments nécessaires, il pourra considérer ceux qui ne possèdent même pas ce nécessaire, qui soutiennent contre la faim un combat continuel, qui habitent dans une prison. Jetez-le même dans ce triste séjour, il pensera aux malades travaillés de maux incurables, d'insupportables douleurs et verra que son sort est bien plus digne d'envie. Et de même que cet acheteur de fumiers, devenu roi, ne trouve pas même alors la tranquillité de l'âme, de même cet homme puissant, jusque dans les fers, ignore l'affliction chagrine et la tristesse. Donc, ce ne sont ni les richesses qui procurent le plaisir, ni la pauvreté qui cause la tristesse; tout vient de nos pensées, de l'impureté de notre âme dont les regards ne sauraient s'arrêter, se fixer nulle part, et se plongent pour se perdre dans l'infini. De même que les corps pleins de santé, n'eussent-ils à manger que du pain, y trouvent en abondance et la vie et la force; tandis que les corps malades, quelle que soit la délicatesse, la variété de la table, ne font que s'affaiblir de plus en plus, de même pour notre âme. Les âmes mesquines et basses ne trouvent ni avec un diadème, ni avec des honneurs d'un éclat inexprimable, le bonheur et la joie; le sage, même dans les fers, prisonnier, au sein de la pauvreté, jouit du plaisir pur.

Pénétrés de ces pensées, sachons donc regarder toujours au-dessous de nous. Sans doute il y a encore une autre consolation, mais elle est d'une haute sagesse et dépasse la raison épaisse du grand nombre. Quelle est-elle cette consolation? C'est que la richesse n'est rien; la pauvreté, rien; l'infamie, rien; la gloire, rien, affaires de quelques instants bien courts, pures distinctions dans les mots. A cette pensée vous en pouvez joindre une autre plus relevée encore, la pensée des biens et des maux à venir, des vrais maux et des vrais biens, et en tirer votre consolation. Mais je l'ai déjà dit : un grand nombre de personnes sont bien loin de comprendre un enseignement de ce genre, et voilà pourquoi nous nous sommes arrêtés nécessairement sur les réflexions que nous avons faites, dans la pensée que nous pourrons conduire ceux qui les auront accueillies vers cette autre doctrine plus relevée. Méditons donc toutes ces pensées, employons tous nos efforts à bien mettre en ordre nos sentiments, et il ne nous arrivera jamais de nous attrister des accidents imprévus. Vous verriez des images d'hommes riches, vous ne diriez pas qu'il faut célébrer leur bonheur, en être jaloux; vous verriez des images de mendiants, vous ne diriez pas qu'ils sont malheureux et qu'il les faut plaindre. Or assurément ces peintures ont plus de solidité, de stabilité que les riches que nous voyons près de nous : un riche en peinture a

plus de durée que dans la réalité même des choses humaines. Cette image d'un homme riche durera, cela se voit souvent, une centaine d'années ; notre riche, au contraire, on le voit même en moins d'un an, tout à coup dépouillé de tous ses biens. Méditons donc toutes ces pensées, faisons tous nos efforts pour assurer à notre âme le repos et la tranquillité qui nous préservera d'une tristesse irréfléchie, afin de passer la vie présente avec joie, et d'obtenir les biens à venir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XXXIX.

AINSI, SOIT QUE CE SOIT MOI, SOIT QUE CE SOIENT EUX QUI VOUS PRÊCHENT, VOILA CE QUE NOUS PRÊCHONS, ET VOILA CE QUE VOUS AVEZ CRU. (CH. XV, VERS. 11.)

ANALYSE.

1. Sur l'égalité parfaite entre Paul et les autres apôtres.
2. Discussion sur la résurrection qui est, non pas la mort du péché seulement, mais la destruction de la mort, et la résurrection des corps. — Rapport étroit entre la résurrection des corps et la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
3. Diverses explications sur la méthode de Paul quand il discute.
4. Sur la parfaite égalité du Père et du Fils.
5-7. Pourquoi la dernière victoire est la victoire remportée sur la mort. — Détails sur une sécheresse dont souffrit la ville d'Antioche.
8 et 9. Contre l'avarice, contre la haine vindicative, contre la gourmandise et les innombrables malheurs dont elle est la source.

1. Il a exalté les apôtres, il s'est abaissé ensuite ; par un mouvement contraire, il s'est exalté au-dessus d'eux afin d'établir l'égalité, (car il a remis l'égalité en se montrant d'une condition tout ensemble au dessus et au dessous), et par là il s'est rendu digne de foi ; eh bien ! ce n'est pas tout, il ne congédie pas encore les fidèles, il leur montre encore le lien étroit qui l'unit aux apôtres, indiquant la concorde selon le Christ. Il ne le fait pas toutefois de manière à perdre sa dignité, il se met au même rang que les apôtres : ce n'est qu'ainsi qu'il devait parler dans l'intérêt de la prédication. Il a donc pris un soin égal d'éviter deux dangers, celui de paraître mépriser les apôtres, celui de trop s'abaisser, en s'inclinant devant les apôtres, aux yeux des fidèles qui lui étaient soumis. Voilà pourquoi, ici encore, il parle d'eux comme étant leur égal ; il dit : « Soit « que ce soit moi, soit que ce soient eux qui « vous prêchent, voilà ce que nous prêchons ». Instruisez-vous auprès de qui vous voudrez ; il n'y a entre nous aucune différence. Il ne dit pas : Si vous ne voulez pas me croire, croyez-les ; non, il se pose lui-même comme digne de foi, comme étant par lui-même une autorité suffisante, de même que les autres apôtres sont par eux-mêmes des autorités suffisantes. En effet, la différence de personnes ne signifiait rien, l'autorité étant égale. Or, ce que fait Paul ici, il le fait également dans l'épître aux Galates ; il cite les apôtres, non pas parce qu'il a besoin d'eux, il se déclare au contraire suffisant de lui-même : « Ceux qui « me paraissaient les plus considérables ne « m'ont rien appris de nouveau ». (Gal. II, 6.)

Toutefois, je tiens à la concorde avec eux : « Ils m'ont donné la main », dit-il. (Ibid. IX.) Car s'il eût été nécessaire que l'autorité de Paul dépendît des autres, s'appuyât sur le témoignage des autres, il en serait résulté pour ses disciples une infinité de conséquences fâcheuses. Donc Paul ne parle pas pour se louer, mais pour assurer la prédication de l'Evangile. Voilà pourquoi il dit ici, en s'égalant aux apôtres : « Soit que ce soit moi, soit « que ce soient eux qui vous prêchent, voilà « ce que nous prêchons ».

Il a raison de dire : « Nous prêchons », montrant ainsi la grande confiance et la liberté de la parole. Nous ne chuchottons pas, nous ne nous cachons pas, nous faisons entendre une voix plus éclatante que la trompette. Et il ne dit pas : Nous avons prêché, mais aujourd'hui même, « voilà ce que nous prêchons. Et voilà « ce que vous avez cru ». Ici, il ne dit pas : Ce que vous croyez, mais « ce que vous avez cru ». C'est parce que les fidèles chancelaient qu'il remonte aux temps passés, et maintenant c'est eux-mêmes qu'il prend à témoin. « Donc, « puisqu'on vous a prêché que Jésus-Christ « est ressuscité d'entre les morts, comment se « trouve-t-il parmi vous des personnes qui « osent dire que les morts ne ressuscitent « point (12) ? » Voyez-vous l'excellence du raisonnement, la démonstration de la résurrection par le réveil du Christ, après que tant de preuves ont établi que le Christ est ressuscité? Car, dit l'apôtre, les prophètes nous ont annoncé d'avance cette résurrection du Christ, le Christ l'a prouvée lui-même en se faisant voir, et c'est ce que nous prêchons, et c'est ce que vous avez cru ; quadruple témoignage dont il fait un faisceau, témoignage des prophètes, témoignage des événements, témoignage des apôtres, témoignage des disciples ; disons mieux, témoignage quintuple. Car la cause même de la mort démontre la résurrection, puisqu'il est mort pour les péchés des autres. Si cette résurrection a été démontrée, il est évident que la conséquence l'est aussi, à savoir que les autres morts doivent aussi se réveiller. Voilà pourquoi l'apôtre en parle comme d'une vérité reconnue, et il prend la forme interrogative : « Puisqu'on « vous a prêché que Jésus-Christ est ressuscité « d'entre les morts, comment se trouve-t-il « parmi vous des personnes qui osent dire que « les morts ne ressuscitent point ? »

Cette forme de raisonnement a, de plus, l'avantage d'adoucir les contradicteurs. En effet, il ne dit pas : Comment osez-vous dire, mais : « Comment se trouve-t-il parmi vous « des personnes qui osent dire » ; et il ne les accuse pas tous, et les personnes mêmes qu'il accuse, il ne les nomme pas, de peur de les jeter dans l'effronterie ; d'un autre côté, il ne tient pas la faute absolument cachée, parce qu'il veut corriger les fidèles. Voilà pourquoi il sépare les coupables de la foule des fidèles avant de s'apprêter à la discussion avec eux ; par ce moyen il les affaiblit, il les déconcerte, il retient auprès de lui les autres dont il fait des champions de sa cause, qu'il rend plus fermes, plus inébranlables dans la vérité ; il ne leur laisse pas les moyens de passer comme transfuges dans les rangs de ceux qui ont voulu les corrompre. Contre ceux-là il est prêt à s'élancer de toute la véhémence de sa parole. Ensuite, pour leur ôter la ressource d'objecter que la résurrection du Christ est évidente, manifeste, que nul n'y contredit, mais que la résurrection des hommes n'en est pas une conséquence nécessaire, attendu que, si les prophéties, l'événement, le témoignage résultant de ce que le Christ s'est fait voir, démontrent la résurrection du Christ, en ce qui concerne notre résurrection, nous n'avons encore que des espérances, voyez ce que fait l'apôtre ; c'est par le fait incontestable qu'il prouve la vérité contestée, et cette manière d'argumenter avait une grande puissance. Que soutiennent, dit-il, quelques personnes ? Qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? Eh bien ! la conséquence de leur dire, c'est que le Christ non plus n'est pas ressuscité. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Si les morts ne « ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc « point ressuscité (13) ». Voyez-vous la force irrésistible, ce que la discussion de Paul a d'invincible, ce n'est pas seulement le fait évident qui lui sert à prouver ce que l'on conteste, mais le fait même contesté par les contradicteurs lui sert à confirmer le fait évident. Ce n'est pas que l'événement accompli eût besoin d'être démontré, mais il fallait montrer que les deux sont également dignes de notre foi.

2. Mais, dira-t-on, où est la nécessité de la conséquence ? En effet, si le Christ n'est pas ressuscité, il s'ensuit que les autres morts ne ressuscitent pas, cette conséquence est rigou-

reuse : mais que, si ces autres morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus ne soit pas ressuscité, où est la raison? Cette raison ne paraissant pas assez manifeste, voyez la manière dont l'Apôtre s'y prend pour la rendre manifeste ; il commence par jeter la semence d'en-haut, il la prend dans la cause même de la prédication ; ainsi il dit que celui qui est mort pour nos péchés, est ressuscité, et qu'il est les prémices de ceux qui se sont endormis. Ces prémices, de qui sont-elles les prémices, sinon de ceux qui ressuscitent? Or, comment peuvent-elles être des prémices sans la résurrection de ceux pour qui elles sont des prémices? comment donc peut-il se faire qu'ils ne ressuscitent pas? et maintenant, s'ils ne ressuscitent pas, pourquoi le Christ est-il ressuscité? pourquoi est-il venu? pourquoi a-t-il revêtu la chair, s'il ne devait pas ressusciter la chair? car ce n'est pas pour lui qu'il avait besoin de ressusciter, ce n'est que pour nous. Toutefois il ne présente ces réflexions que successivement, à mesure que le raisonnement se développe ; en attendant, il dit : « Si les morts « ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est « donc point ressuscité », car il y a là connexité ; si Jésus-Christ n'avait pas dû ressusciter, il n'aurait pas fait ce qu'il a fait. Voyez-vous comme le dogme de l'incarnation arrive peu à peu à être détruit par ces paroles téméraires qui refusent de croire à la résurrection? Toutefois, quant à présent, l'apôtre ne dit rien de l'incarnation ; il ne parle que de la résurrection. Ce n'est pas en effet l'incarnation du Christ, mais sa mort qui détruit la mort : car, tant que le Christ fut revêtu de sa chair, la mort posséda son pouvoir tyrannique. « Et « si Jésus-Christ n'est point ressuscité, notre « prédication est vaine, et votre foi est vaine « aussi (14) ». Il était conséquent de dire : Si le Christ n'est pas ressuscité, vous combattez l'évidence, tant de prophéties, la réalité des événements ; il leur dit ce qui est beaucoup plus terrible : « Notre prédication est vaine, et « votre foi est vaine aussi ». C'est qu'il veut donner à leurs esprits une forte secousse. Nous perdons tout, s'écrie-t-il, c'en est fait de tout, si le Christ n'est pas ressuscité. Comprenez-vous toute la grandeur du mystère? Si Jésus-Christ mort n'a pu ressusciter, le péché n'a pas été aboli, la mort n'a pas été détruite, la malédiction n'a pas été enlevée, et non seulement nous n'avons prêché que des vanités, mais votre foi, à vous aussi, n'est que vanité. Et non-seulement il montre par là l'absurdité de ces doctrines coupables, mais il ajoute à la puissance de ses armes, en disant : « Nous sommes même convaincus d'être de « faux témoins à l'égard de Dieu, comme « ayant rendu ce témoignage contre Dieu « même, qu'il a ressuscité Jésus-Christ, tandis « que néanmoins il ne l'a pas ressuscité, si « les morts ne ressuscitent pas (15) ».

Et maintenant si cela est absurde, (car c'est accuser Dieu et le calomnier), si Dieu n'a pas ressuscité le Christ, comme vous le dites, il s'ensuit encore d'autres absurdités. Ces absurdités, il les prouve, il les montre, il dit : « Car « si les morts ne ressuscitent point, Jésus- « Christ, non plus, n'est pas ressuscité (16) ». Car s'il n'avait pas dû les ressusciter, il ne serait pas venu. Mais il ne parle pas de l'avènement du Christ, il ne parle que du but final de cet avènement, de la résurrection, et, par cette résurrection, il entraîne tout. « Si Jésus-Christ « n'est pas ressuscité, votre foi est donc vaine « (17) ». C'est à ce qui est manifeste, incontesté, qu'il rattache, qu'il joint la résurrection du Christ, c'est par ce qui est plus fort qu'il fortifie ce qui semble faible, qu'il donne l'évidence à ce qui est contesté. « Vous êtes « encore dans vos péchés ». En effet, s'il n'est point ressuscité, il n'est pas mort ; s'il n'est pas mort, il n'a pas détruit le péché ; car sa mort, c'est la destruction du péché. Car, dit l'Evangéliste : « Voici l'agneau de Dieu, voici « celui qui ôte les péchés du monde ». (Jean, I, 29.) Or, comment les ôte-t-il? par sa mort. Et de plus, s'il l'appelle un agneau, c'est qu'il devait être tué. Or s'il n'est pas ressuscité, il n'a pas été tué ; s'il n'a pas été tué, le péché n'a pas été aboli ; si le péché n'a pas été aboli, vous y êtes encore ; si vous y êtes encore, c'est en vain que nous avons prêché ; si c'est en vain que nous avons prêché, c'est en vain que vous avez cru. D'ailleurs, la mort subsiste immortelle, s'il n'est pas ressuscité. Car si lui-même a été retenu par la mort, s'il n'a pas rompu les liens qui le retenaient dans ses flancs, comment a-t-il pu délivrer tous les autres, ne se délivrant pas lui-même? Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Ceux qui se sont « endormis dans le Christ, ont donc péri? « (18) ».

Et à quoi bon, dit-il, parler de vous seulement, si tous ceux-là ont péri, qui ont achevé

leur course, et qui ne sont plus soumis à l'incertitude de l'avenir? Quant à ces mots, « dans « le Christ », ils s'appliquent soit à ceux qui se sont endormis dans la foi, ou qui sont morts pour le Christ, qui ont affronté tant de dangers, qui ont supporté tant d'épreuves pénibles, qui ont marché dans la voie étroite. Où sont-ils maintenant ces manichéens à la bouche criminelle, qui prétendent que l'apôtre entend la résurrection qui s'accomplit sur la terre, à savoir, l'affranchissement du péché? Ses raisonnements accumulés et continuels à conséquences réciproques ne prouvent rien de ce que ces hérétiques prétendent, mais uniquement ce que nous soutenons. Résurrection veut dire que ce qui est tombé se relève. Voilà pourquoi l'apôtre ne se lasse pas de répéter, non-seulement que le Christ est ressuscité, mais, « ressuscité d'entre les morts ». Et d'ailleurs les Corinthiens ne contestaient pas la rémission des péchés, mais la résurrection des corps. Mais de ce que les hommes ne sont pas impeccables, la logique nous oblige-t-elle à conclure que le Christ lui-même ne fut pas impeccable non plus? S'il ne devait pas ressusciter les morts, il était conséquent de dire: Pourquoi est-il venu, pourquoi s'est-il incarné, pourquoi est-il ressuscité? Cette dernière conclusion est légitime, mais non la précédente. En effet, soit que l'homme pèche, soit qu'il ne pèche pas; Dieu possède toujours en propre l'impeccabilité, et il n'y a pas entre notre condition de pécheurs et l'impeccabilité divine la même connexité, la même réciprocité que pour la résurrection des corps. « Si nous n'avions « d'espérance en Jésus-Christ que pour cette « vie, nous serions les plus misérables de tous « les hommes (19) ».

3. Que dites-vous, ô Paul? Comment est-il vrai que nous n'ayons plus d'espérance que pour cette vie, sans la résurrection des corps, puisque l'âme demeure immortelle? C'est que, quelle que soit la persistance de l'âme immortelle, eût-elle mille fois l'immortalité, comme elle la possède en fait, sans la chair elle ne recevra pas ces biens ineffables, de même qu'elle ne subira pas les châtiments. « Car « toutes choses seront manifestées devant le « tribunal du Christ, afin que chacun reçoive « ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises « actions qu'il aura faites pendant qu'il aura « été revêtu de son corps. » (II Cor. v, 10). Voilà pourquoi l'apôtre dit : « Si nous n'avions d'es- « pérance en Jésus-Christ que pour cette vie, « nous serions les plus misérables de tous les « hommes ». En effet, si le corps ne ressuscite pas, l'âme demeure sans couronne, en dehors de la félicité des cieux ; s'il en est ainsi, alors nous n'obtiendrons absolument rien ; si nous ne devons rien obtenir alors, c'est dans la vie présente qu'ont lieu les rémunérations. Qu'y aurait-il donc, dit-il, de plus infortuné que nous? Or, par de tels discours, l'apôtre voulait à la fois raffermir la doctrine de la résurrection des corps et persuader l'immortalité de l'âme, afin qu'on n'allât pas s'imaginer que tout est détruit, que tout cesse dans le moment présent. Après avoir, par ce qui précède, suffisamment raffermi ce qu'il voulait consolider, après avoir dit : « Si les morts ne ressuscitent « point, Jésus-Christ, non plus, n'est pas res- « suscité ; or, si Jésus-Christ n'est pas ressus- « cité », nous sommes perdus, et encore, nous sommes encore dans les péchés, il introduit de plus la pensée qui suit, afin de secouer fortement les âmes. Car lorsque l'apôtre se prépare à énoncer un des dogmes qui sont nécessaires, c'est par la terreur qu'il commence à attaquer les cœurs durs : c'est la pratique qu'il suit, en ce moment, après avoir jeté la confusion, inspiré des inquiétudes, montré que tout serait perdu, il reprend le même sujet sur un autre ton, et, pour produire la consternation, « nous serions », dit-il, « les plus misé- « rables de tous les hommes », si, après tant de guerres et de morts, et de maux innombrables, nous devions être privés de tant de biens, si tout se réduisait pour nous à la vie présente : car tout dépend de la résurrection. Aussi est-ce là une nouvelle preuve qu'il ne parlait pas de péchés, mais de la résurrection des corps, et de la vie présente, et de la vie à venir.

« Mais maintenant Jésus-Christ est ressuscité « d'entre les morts, et il est devenu les pré- « mices de ceux qui dorment (20) ». Après avoir montré tous les maux qui résultent de ce que l'on ne croit pas à la résurrection, il reprend de nouveau ce qui a été dit, et il fait entendre ces paroles : « Mais maintenant Jésus- « Christ est ressuscité d'entre les morts » ; il ajoute tout de suite, « d'entre les morts », pour fermer la bouche aux hérétiques. « Les pré- « mices de ceux qui dorment ». S'il est les prémices, nécessairement ceux-là aussi doivent ressusciter. S'il entendait par résurrection l'af-

franchissement du péché, comme personne n'est sans péché [car Paul dit « car encore que « ma conscience ne me reproche rien, je ne suis « pas justifié pour cela » (I. Cor. IV, 4)]; comment donc pourrait-il y avoir une résurrection selon vous? Voyez-vous que c'est des corps qu'il prétend parler? Et pour confirmer ce point, tout de suite il montre le Christ ressuscité dans sa chair. Ensuite il donne la cause. Car, je l'ai déjà dit, l'affirmation d'un fait, quand la cause ne s'y joint pas, n'obtient pas autant l'adhésion du grand nombre. Quelle est donc la cause? « Ainsi parce que la mort est « venue par un homme, la résurrection des « morts doit venir aussi par un homme (21) ». Il est clair que si c'est par un homme, c'est par un homme qui a un corps. Ce n'est pas tout : voyez encore l'habileté d'un raisonnement qui établit encore autrement la nécessité de la déduction. Celui qui a été vaincu, doit nécessairement réparer sa défaite lui-même, relever la nature terrassée, vaincre lui-même, c'est ainsi qu'il lavera sa honte. Voyons de quelle mort il parle. « Car de même que tous meurent en « Adam, tous vivront aussi en Jésus-Christ. « (22) ». Quoi donc? est-ce bien tous, répondez-moi, je vous en prie, qui sont morts dans Adam de la mort du péché? comment donc Noé était-il juste dans sa génération? et Abraham? et Job? et tous les autres? Et maintenant, dites-moi, je vous en prie, est-ce que tous seront vivifiés en Jésus-Christ? Et où sont ceux qui sont emportés dans la géhenne? Car si c'est du corps que l'on parle, le discours subsiste, mais s'il est question de la justice et du péché, il n'en est plus de même. L'apôtre donc ne voulant pas que cette vivification de tous soit regardée comme le salut des pécheurs, ajoute, « et chacun en son rang (23) », vous avez entendu parler de résurrection, mais n'allez pas croire que tous obtiennent les mêmes biens, et jouissent des mêmes récompenses. Car s'il est vrai que, dans le supplice, tous ne supporteront pas la même peine, s'il est vrai que la différence sera grande, à bien plus forte raison, entre les pécheurs et les justes il y aura une plus grande distance. « Jésus-Christ, le premier, comme les prémices « de tous ; puis ceux qui sont à Jésus-Christ » ; c'est-à-dire, les fidèles et ceux qui sont justement estimés. « Ensuite la consommation (24). » Car quand ceux-là seront ressuscités, toutes choses recevront leur accomplissement : e n'est pas comme maintenant, après la résurrection du Christ, que toutes choses sont encore en suspens. Et pour cette raison, l'apôtre ajoute, « à son avènement », afin que vous compreniez que c'est de ce temps-là qu'il parle. « Lorsqu'il aura remis son royaume à « Dieu son Père, et qu'il aura détruit tout em- « pire, toute domination et toute puissance. « (24) ».

4. Ici, soyez attentifs, et voyez à ne rien perdre des paroles qui vous sont adressées, car nous livrons un assaut à nos ennemis. Voilà pourquoi il faut d'abord pratiquer la démonstration par l'absurde. C'est ce que Paul fait souvent : voilà le moyen le plus commode de bien saisir ce qu'ils disent. Commençons par leur demander ce que signifie « Lorsqu'il aura « remis son royaume à Dieu son Père ». Si nous prenons ces paroles sans y réfléchir, sans y voir ce qui convient à Dieu, ce royaume, Jésus-Christ ne le possédera plus à partir de ce moment, car celui qui a remis une chose à un autre, cesse dès lors de la posséder. Et ce ne sera pas là la seule absurdité, mais il y aura encore cette absurdité que celui qui aura reçu se trouvera ne posséder qu'après avoir reçu. De sorte qu'à les entendre, le Père n'était pas roi auparavant, ce n'est pas lui qui nous administrait, et le Fils cessera d'être roi. Comment donc se fait-il que lui-même dit du Père : « Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à pré- « sent, et j'agis aussi (Jean, V, 17)? » et que Daniel dit encore sur lui : « Son royaume, « royaume éternel, qui ne passera pas? » (Dan. II, 44.)Voyez-vous toutes les absurdités qui se montrent, tous les démentis donnés aux Ecritures, si l'on prend ces paroles dans un sens humain? Or, quel est l'empire dont l'apôtre dit qu'il sera détruit? L'empire des anges? Loin de nous cette pensée. L'empire des fidèles, peut-être? Ce n'est pas cela encore. Quel empire donc? Celui des démons, dont il dit ailleurs : « Car nous avons à combattre, non « contre des hommes de chair et de sang, mais « contre les principautés et les puissances, « contre les princes du monde de ce siècle té- « nébreux ». (Ephés. VI, 12.) En effet, leur empire maintenant n'est pas entièrement détruit, il ne cesse pas encore ; en beaucoup d'endroits ils l'exercent encore, mais alors ils cesseront leur domination. « Car Jésus-Christ doit ré- « gner, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses enne- « mis sous ses pieds (25) ». Ici encore une au-

tre absurdité toute prête à éclore, si nous n'entendons pas ces paroles dans un sens qui convienne à Dieu. Car ce mot « jusqu'à ce « que » indique une fin déterminée ; or, en Dieu, il n'y a pas de fin. « Or la mort sera le « dernier ennemi qui sera détruit (26) ». Comment cela, le dernier? Après tous, après le démon, après toute autre chose. Et en effet, même au commencement, c'est elle qui est entrée la dernière ; d'abord le conseil du démon, puis la désobéissance, et alors la mort. Donc, c'est son pouvoir qui dès maintenant est aboli ; mais alors elle le sera elle-même en réalité.

« Car il lui a tout mis sous les pieds. Quand « l'Ecriture dit que tout lui est assujéti, il est « évident qu'il faut en excepter celui qui lui a « assujéti toutes choses. Lors donc que toutes « choses auront été assujéties au Fils, alors le « Fils sera lui-même assujéti à celui qui lui « aura assujéti toutes choses (27, 28) ». Or il ne disait pas auparavant que c'était le Père qui lui assujétissait toutes choses, mais que c'était lui-même qui détruisait : « Lorsqu'il « aura », dit l'apôtre, « détruit tout empire, « toute dominalion ». Or, voici maintenant : « Car Jésus-Christ doit régner jusqu'à ce que « son Père lui ait mis tous ses ennemis sous « les pieds [1] ». Comment donc dit-il ici que c'est le Père? Et ce n'est pas là seulement ce qui ne se comprend pas, mais c'est que la crainte de Paul est tout à fait étrange ; il se sert d'un correctif, il dit : « Il faut en excepter « celui qui lui a assujéti toutes choses », comme s'il y avait des personnes pour s'imaginer que le Père peut être assujéti au Fils. Quoi de plus déraisonnable qu'une pareille imagination? Cependant l'apôtre en a eu peur. Donc qu'est-ce que cela signifie? Voyez-vous, ici, les questions se pressent en foule, accordez-moi votre attention soutenue. Il nous est nécessaire avant tout de dire le but, la pensée de Paul, qui brille partout, et qui va nous donner la solution de notre embarras. La pensée de Paul ne sera pas inutile aussi pour la solution. Quelle est donc cette pensée, et quelle est son habitude? Il a une manière de parler, quand il ne parle que de la divinité seule ; il en a une autre, quand il tombe sur le mystère de l'incarnation. En effet, quand il s'attache à la chair, sans s'inquiéter de tout autre ordre d'idées, il n'a que des expressions basses et misérables, parce qu'il s'assure que la chair comporte les paroles qu'il emploie. Voyons donc ici, s'il ne parle que de la divinité seule, ou s'il se joint à ce qu'il dit de Dieu un rapport avec l'incarnation : ou plutôt montrons d'abord les exemples où il a pratiqué la méthode dont je viens de parler.

Il écrit aux Philippiens : « Qui ayant la « forme et la nature de Dieu n'a point regardé « comme un rapt d'être égal à Dieu, mais s'est « anéanti lui-même, en prenant la forme et la « nature de serviteur, en se rendant semblable « aux hommes, et étant reconnu pour homme « par tout ce qui a paru de lui au dehors. Il « s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant « jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la « croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé ». (Phil. II, 6-9.) Voyez-vous comment, quand il ne parle que de la divinité, l'apôtre emploie ces grandes expressions : Il a la forme de Dieu ; l'apôtre attribue également tout et au Père, et au Fils ; quand, au contraire, il veut nous montrer Jésus-Christ incarné, il abaisse son discours? Sans cette distinction, il n'y a entre les paroles qu'une contradiction choquante. S'il était égal à Dieu, comment Dieu a-t-il pu élever celui qui était son égal? S'il avait la forme de Dieu, comment Dieu a-t-il pu lui donner son nom? On ne donne qu'à celui qui n'a pas ce qu'on lui donne ; on ne peut élever que ce qui était au-dessous de la hauteur où on l'élève. Il faudra bien que le Fils ait été dans l'abaissement et dans l'indigence de quelque chose avant d'avoir été élevé, avant d'avoir reçu le nom ; et mille autres corollaires s'ensuivent, qui sont absurdes. Mais si vous pensez à l'incarnation, vous n'aurez pas tort de tenir ce langage. Appliquez ces observations ici et recevez dans cette pensée les paroles que vous avez entendues.

5. Nous ajouterons encore quelques autres raisons du langage de Paul. En attendant, nous sommes encore forcé de dire que Paul, parlant de la résurrection, traitait d'une chose qui paraissait impossible, et ne rencontrait que l'incrédulité ; Paul écrivait à des Corinthiens, chez qui se trouvaient en grand nombre des philosophes toujours occupés à se moquer de

[1] La pensée de saint Jean Chrysostome est, d'une manière générale, parfaitement claire ; mais il y a, dans les détails, une certaine confusion par la manière dont le saint Evêque cite, en les modifiant, les paroles analogues du verset 25 et 26.

semblables mystères. Ces hommes qui disputaient entre eux pour les autres sujets, étaient du même sentiment, accordaient à l'unanimité, pour rejeter ce dogme, pour décider qu'il n'y a pas de résurrection. Donc l'apôtre combattant pour une vérité à qui l'on refusait d'ajouter foi, et que l'on tournait en ridicule, tant parce que c'était un parti pris que parce que le fait était difficile à croire, l'apôtre, voulant établir la possibilité du fait, commence par se fonder sur la résurrection du Christ; il la démontre, et par les prophètes, et par ceux qui l'ont vue, et par ceux qui l'ont crue, et maître ensuite de sa démonstration par l'absurde, il ne pense plus qu'à établir la résurrection des hommes : « Car si les morts ne « ressuscitent point, Jésus-Christ non plus « n'est pas ressuscité ». Ensuite, fort des preuves qu'il a entassées sans interruption jusque-là, il argumente d'une autre manière, il appelle Jésus-Christ, prémices, il montre qu'il détruit tout empire, toute domination, toute puissance, et en dernier lieu, la mort. Comment donc la mort sera-t-elle détruite, si elle ne rend pas auparavant les corps qu'elle possédait?

Donc, après de grandes paroles sur le Fils unique qui remet son royaume, c'est-à-dire, qui accomplit lui-même toutes ces choses, qui termine lui-même la guerre par une victoire, et qui soumet tout sous ses pieds, l'apôtre ajoute, pour corriger l'incrédulité du grand nombre : « Car Jésus-Christ doit régner jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous « ses pieds ». Ce n'est pas pour exprimer la fin de la royauté qu'il met ce « jusqu'à ce que », mais pour rendre son discours digne de foi, et préparer la confiance. N'allez pas, dit-il, parce que l'on vous a dit qu'il détruira tout empire, toute domination et toute puissance, craindre le démon et les innombrables phalanges des esprits de l'enfer, et les multitudes des infidèles, et la tyrannie de la mort, et tous les maux, comme s'il était désormais sans pouvoir; car, jusqu'à ce qu'il ait fait toutes ces choses, il doit régner; ce qui ne veut pas dire qu'après son règne doit cesser; mais l'apôtre veut faire entendre que, bien que cela n'arrive pas présentement, il faut absolument que cela s'accomplisse. En effet la royauté de Jésus-Christ ne se scinde pas; elle a sa puissance, sa force, elle persiste jusqu'à ce qu'il ait accompli toutes choses d'une manière parfaite. Cette méthode de l'apôtre, on peut la trouver même dans l'Ancien Testament; par exemple : « La « parole du Seigneur demeure jusqu'à l'éter- « nité »; et encore : « Vous êtes toujours le « même, et vos années ne finiront point ». (Ps. CXVIII, 89, et CI, 28.) Or ce que dit là le prophète, et les paroles du même genre, quand il annonce des événements qui n'auront lieu que longtemps après, et qui sont tout à fait dans l'avenir, c'est pour bannir la crainte des fidèles dont l'intelligence est plus lourde. Voulez-vous la preuve que « jusque », appliqué à Dieu, et « jusqu'à la fin », ne marquent pas une fin? Ecoutez ce que dit l'Ecriture : « De- « puis le commencement des siècles, et jusque « dans les siècles, vous êtes » (Ps. LXXXIX, 2); et encore : « Je suis » (Exod. III, 14); et : « Jus- « qu'à ce que vous soyez devenus vieux, je « suis ». (Is. XLVI, 4.)

Et maintenant, si c'est en dernier lieu qu'il parle de la mort, c'est pour que les autres victoires prédisposent l'incrédule à accorder sa foi à ce dernier triomphe. Quand on peut détruire le démon, qui a introduit la mort dans le monde, à bien plus forte raison pourra-t-on détruire son ouvrage. Comme donc il lui a attribué tout pouvoir, celui de détruire les empires et les dominations, d'exercer une royauté parfaite, je veux dire, de procurer le salut des fidèles, la paix de la terre, l'abolition des péchés (car c'est là ce qui fait que la royauté est exercée d'une manière parfaite, et que la mort est détruite) comme de plus, l'apôtre n'a pas dit que c'est le Père qui détruira par son entremise, mais que c'est lui-même qui détruira, que c'est lui-même qui mettra sous ses pieds, comme il n'a fait aucune mention du Père, pour toutes ces raisons Paul a un scrupule : des insensés pourront se figurer, ou que le Fils est plus grand que le Père, ou que c'est quelque autre principe non engendré; par ce motif, avec une circonspection qui met doucement les choses en sûreté, Paul tempère la grandeur des paroles qu'il a fait entendre : « Car Dieu a mis tout sous ses « pieds »; mais maintenant, en attribuant au Père tout ce qui s'accomplit, Paul ne veut pas affaiblir le Fils (comment pourrait-il ravaler sa puissance, après en avoir donné tant de preuves, après lui avoir tout attribué?) toutes les paroles de l'apôtre vont, comme je l'ai dit, à montrer l'action commune du Père et du Fils dans tout ce qui s'accomplit pour nous.

Ecoutez ce que dit Paul pour prouver que le Fils se suffit à lui-même pour se soumettre toutes choses : « Qui transformera notre corps « dans notre abjection, afin de le rendre con- « forme à son corps glorieux, par cette vertu « efficace par laquelle il peut s'assujétir toutes « choses ». (Philippe III, 21.) Et ensuite il se sert d'un correctif : « Quand l'Ecriture dit que « tout lui est assujéti, il est évident qu'il faut « en excepter celui qui lui a assujéti toutes « choses » ; mais de là encore, on peut tirer une preuve puissante de la gloire du Fils unique. S'il eût été moindre que son Père, de beaucoup inférieur à lui, Paul n'aurait jamais eu la crainte qu'il montre ici. Les précautions qu'il a prises ne sont pas encore suffisantes pour lui ; il y ajoute, il insiste. On pouvait dire : Mais si le Père n'est pas assujéti au Fils, cela n'empêche pas que le Fils ne soit plus puissant. Cette pensée inspire à Paul des appréhensions, il repousse cette impiété, et ne croyant pas sa démonstration encore complète, il ajoute surabondamment : « Lors donc que toutes choses « auront été assujéties au Fils, alors le Fils « sera lui-même assujéti » ; montrant par là la parfaite concorde avec le Père, et que le principe de tous les biens et la première cause, c'est celui qui a engendré celui qui est si puissant pour accomplir toutes choses parfaites.

6. Si l'apôtre en a dit plus que son sujet ne le demandait, ne soyez pas surpris : il imite son maître en cela. En effet, Jésus-Christ lui-même voulant montrer la concorde qui l'unit à celui qui l'a engendré, prouver que son avénement n'est qu'un effet de la volonté de son Père, descend dans des explications mesurées non sur la nécessité de démontrer la concorde, mais sur la faiblesse de ceux auxquels il s'adresse. Il prie son Père uniquement dans cette intention, et il motive sa prière en disant : « Afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez « envoyé ». (Jean, XI, 42.) Donc Paul suit cet exemple, et il emploie ici l'abondance des paroles, non de manière à faire imaginer qu'il puissse y avoir un assujétissement par contrainte, loin de nous cette pensée, mais de manière à exterminer victorieusement ces croyances absurdes. Car lorsqu'il veut extirper une erreur, sa parole est toujours surabondante. C'est ainsi qu'en parlant de la femme fidèle et du mari infidèle unis par le mariage, pour prévenir la pensée que la femme est souillée par son commerce et ses rapports avec l'infidèle, il ne se borne pas à dire que la femme n'est pas impure, n'est en rien atteinte par son union avec l'infidèle, il dit, ce qui est beaucoup plus expressif, qu'elle santifie l'infidèle (1 Cor. VII, 14) ; ce n'est pas qu'il veuille montrer que le païen, grâce à elle, devient un saint, mais il exagère l'expression pour dissiper la crainte de la femme. De même ici, c'est pour en finir avec une croyance impie qu'il force l'expression. Soupçonner le fils d'impuissance, c'est le comble du déréglement d'esprit : c'est pour prévenir ce délire, que l'apôtre dit : « Il mettra tous ses ennemis sous ses pieds ; » oui, mais maintenant il y aurait encore plus d'impiété à croire que le Père est moindre que le Fils. Aussi l'apôtre ruine-t-il cette erreur sacrilége sous une argumentation surabondante. Voyez ce qu'il fait : il ne se contente pas de dire : « Il faut en excepter celui qui lui a assujéti », mais il a bien soin de dire d'abord : « Il est « évident qu'il faut », c'est une manière de confirmer, de corroborer une vérité, quoiqu'elle ne soit nullement contestée.

Et pour que vous compreniez bien que c'est là la raison de toute cette argumentation, je vous demanderai s'il y a alors accroissement de sujétion pour le Fils. Absurdité, état indigne de la divinité ! la plus grande sujétion, l'obéissance la plus abaissée qu'il ait fait paraître, c'est, tout Dieu qu'il est, de prendre la forme d'un esclave. Quel moyen donc de croire qu'alors il sera assujéti ? Voyez-vous que Paul n'a pas voulu autre chose, en ajoutant cette observation, que dissiper une imagination absurde, et qu'il s'y est pris comme il convenait ? Il est question ici de l'obéissance qui convient au caractère du Fils, au caractère de Dieu, rien d'humain là dedans, pleine liberté, pleine puissance. Autrement expliquez comment il partage le trône de Dieu ; comment, ainsi que le Père, il ressuscite ceux qu'il lui plaît (Jean, V, 21) ; comment tout ce qui est à son Père est à lui, et tout ce qui est à lui est à son Père (Jean, XVII, 10). Voilà qui montre la parfaite égalité de la pleine puissance entre le Fils et celui qui l'a engendré. Mais que signifie : « Lorsqu'il aura remis son royaume ? » L'Ecriture parle de deux royaumes de Dieu : l'un fondé sur l'union intime et familière avec lui ; l'autre, sur la création. Dieu est le roi de tous les peuples, et des Grecs, et des Juifs, et des démons, et de tous les révoltés, cette royauté

ressort de la création ; il est le roi des fidèles, de ceux qui se soumettent volontairement à lui, cette royauté ressort de l'union intime et familière. Cette royauté aussi a son empire que reconnaît l'Ecriture, car c'est d'elle qu'il est dit dans le second des psaumes : « Demandez-moi, et je vous donnerai les na- « tions pour votre héritage » (Ps. II, 8) ; c'est d'elle encore que parle Jésus, disant à ses disciples : « Toute puisssance m'a été donnée par « mon Père ». (Matth. XXVIII, 18.) S'il attribue tout à celui qui l'a engendré, ce n'est pas qu'il soit de lui-même insuffisant, mais il veut montrer qu'il est le Fils, qu'il n'est pas non engendré. Donc cette expression qu'il remet son royaume, signifie qu'il accomplit ce qu'il faut.

Mais pourquoi l'apôtre ne dit-il rien du Saint-Esprit ? C'est parce que le sujet présent ne comportait pas une mention du Saint-Esprit, et que l'apôtre n'a pas l'habitude de confondre les questions. Ainsi quand il dit : « Il n'y a « qu'un seul Dieu le Père, et qu'un seul Sei- « gneur Jésus » (1 Cor. VIII, 6), s'il garde le silence sur le Saint-Esprit, ce n'est pas du tout qu'il le croie d'un rang inférieur, mais c'est qu'il n'avait pas sujet d'en parler. Il lui arrive de ne faire mention que du Père, et nous n'irons pas pour cela rejeter le Fils ; il lui arrive de ne nommer que le Fils et le Saint-Esprit, et nous n'irons pas pour cela dépouiller le Père de sa divinité. Mais maintenant, que signifie : « Afin que Dieu soit tout en tous ?» Afin que tout dépende de lui. Il ne faut pas s'imaginer qu'il y a deux principes sans principe, qu'il y a division dans la royauté ; car lorsque les ennemis du Fils seront abattus sous ses pieds, comme il ne peut y avoir aucun soulèvement du Fils contre celui qui l'a engendré, comme la perfection de la concorde règne entre eux, alors Dieu sera tout en tous. Maintenant quelques personnes veulent que Paul ait entendu par là que le vice sera aboli, vu que tous désormais céderont à la volonté de Dieu, sans qu'aucun lui résiste, et commette de mauvaises actions. Et en effet, il n'y aura plus de péché, d'où il suit évidemment que Dieu sera tout en tous. Mais s'il n'y a pas de résurrection des corps, comment comprendre cette vérité ? Voici que l'ennemi le plus acharné de tout ce qui a vie, la mort, subsiste, ayant mené son œuvre à la fin qu'elle a voulu. — Non pas, réplique-t-on, car il n'y aura plus de pécheurs. — Et qu'importe ? Il n'est pas ici question de la mort de l'âme, mais de celle du corps. Comment donc la mort corporelle est-elle détruite ? Ce qui constitue la victoire, c'est le recouvrement de ce qu'on avait perdu, de ce qu'on s'est vu retenir. Si les corps sont retenus dans la terre, la tyrannie de la mort persiste, puisqu'elle retient ces corps, et que nous n'avons pas d'autres corps où nous puissions la vaincre. Mais s'il arrive ce que dit Paul, et ce qui certes doit arriver, la victoire sera éclatante pour le Dieu capable de ressusciter ce que la mort retenait, à savoir nos corps. Vaincre l'ennemi, cela veut dire qu'on le dépouille, et non pas qu'on lui laisse tout ce qu'il a pris ; si au contraire personne n'ose dépouiller l'ennemi, comment dire que l'ennemi est vaincu ?

7. C'est une victoire de ce genre que le Christ dit lui-même dans l'Evangile qu'il a remportée : « Quand il aura lié le fort, il pil- « lera sa maison ». (Matth. XII, 29.) Autrement, rien ne montre la victoire. Car, de même que pour l'amour de l'âme, l'affranchissement du péché, par le fait de la mort, ne constitue pas une victoire, car la victoire ne consiste pas à ne rien ajouter à ses maux, mais à briser les fers où les passions retiennent l'âme captive, de même, ici, arrêter la mort faisant des corps sa pâture, ce n'est pas remporter une éclatante victoire ; la victoire, c'est de lui arracher les corps dont elle s'est déjà saisie. Si l'on s'obstine à disputer, à soutenir que les paroles de l'apôtre désignent la mort de l'âme, comment sera-t-il vrai de dire qu'elle est la dernière détruite, puisque, dans chaque baptisé, elle est déjà entièrement détruite ? Si, au contraire, vous appliquez ces paroles au corps, elles ont un sens, alors on comprend que la mort est la dernière détruite. Maintenant, si l'on demande pourquoi, traitant de la résurrection, il n'a pas parlé des morts ressuscités au temps du Seigneur, nous dirons que ce n'eût pas été à propos dans un discours sur la résurrection. Montrer des ressuscités qui meurent une seconde fois, ce n'était pas démontrer que la mort finit elle-même par être détruite. S'il dit qu'elle est elle-même détruite la dernière, c'est pour qu'on n'aille pas s'imaginer qu'elle aussi ressuscite. En effet, le vice étant supprimé, à bien plus forte raison la mort cessera. Il ne serait pas raisonnable de croire que la source

se dessèche, et que l'eau qui en sort, continue à couler, que la racine meurt et que le fruit se développe.

Puis donc qu'au dernier jour, les ennemis de Dieu sont détruits avec la mort, le démon, les mauvais anges, ne nous attristons pas de voir la prospérité des ennemis de Dieu. Car les ennemis du Seigneur, à peine glorifiés, exaltés, tombent en défaillance, et comme la fumée ils se sont évanouis. Donc, quand vous voyez un ennemi de Dieu, riche, entouré de satellites, escorté de flatteurs en foule, ne vous laissez pas abattre, mais gémissez, pleurez, priez Dieu de le rappeler dans les rangs de ses amis; plus il fait ses affaires comme ennemi de Dieu, plus il faut verser de larmes sur son malheur. Car il faut toujours pleurer sur les pécheurs, et on ne peut trop pleurer quand ils sont dans l'abondance des richesses, au faîte de la prospérité, comme des malades qui se livrent aux plaisirs de leur ventre et qui s'enivrent. Il y a pourtant des personnes qui, en entendant nos paroles, sont animées de dispositions assez malheureuses, pour gémir amèrement, pour dire : c'est sur moi qu'il faut pleurer; je ne possède rien. Vous avez bien raison de dire que vous ne possédez rien, non pas parce que vous ne possédez pas ce que ce pécheur possède, mais parce que vous prenez une telle possession pour un bonheur, voilà pourquoi on ne peut trop pleurer sur vous. Si un homme bien portant envie le bonheur d'un malade couché dans un bon lit, il faut dire que cet homme, qui a la santé, est bien plus à plaindre, bien plus malheureux que l'autre, attendu qu'il n'a aucun sentiment des avantages qui sont en lui. C'est ce qui arrive à propos des pécheurs dont on envie la prospérité; de là, dans notre vie, toute la confusion, tous les désordres. Des plaintes de ce genre perdent des malheureux en foule, et les livrent au démon, et les rendent plus misérables que ceux que la faim dessèche. Que la cupidité soit plus à plaindre que la mendicité même, parce que c'est un mal rongeur qui travaille l'âme plus douloureusement; c'est ce que nous allons vous montrer.

Une sécheresse autrefois saisit notre ville, à tel point que tous tremblaient, redoutant les derniers malheurs, et suppliaient Dieu de les délivrer de leurs angoisses; en ces jours, on pouvait voir la parole de Moïse accomplie en réalité, le ciel devenu d'airain (Deut. XXVIII, 23), et chaque jour, on attendait la plus affreuse des morts. Mais ensuite, grâce à la bonté de Dieu, contre toute espérance, il tomba du ciel une pluie d'une inépuisable abondance : et tous déjà se mettaient en fête comme s'ils venaient de sortir des portes mêmes de la mort. Cependant, au milieu d'une si grande faveur et de la joie qui les transportait tous, un des hommes les plus opulents, rôdait triste et morne, frappé au cœur d'un mortel abattement, et pressé des questions qu'on lui adressait pour savoir d'où venait que, dans la joie universelle, il était seul affligé, il ne put pas même contenir dans l'intérieur de son âme son affection malsaine; surexcité par la tyrannie d'un mal affreux, il ne craignit pas d'exposer la cause de sa tristesse : J'ai, dit-il, par milliers, des mesures de froment, je ne sais plus qu'en faire. Eh bien, vanterons-nous, répondez-moi, le bonheur de celui qui prononçait de telles paroles qui auraient dû le faire lapider; le bonheur de ce monstre, plus cruel que toutes les bêtes féroces, le bonheur de cet ennemi de tous? Que dis-tu, ô homme? tu t'affliges de ce que tous ne meurent pas, parce que tu y gagnerais de l'argent! N'as-tu pas entendu ce que dit Salomon : « Celui qui « cache le blé est exécrable au peuple? » (Prov. XI, 26), et tu rodes, ennemi déclaré de tout ce qui fait du bien sur la terre, ennemi de la bonté de Dieu qui répand ses largesses sur le monde entier, ami du gain sordide, ou plutôt son esclave? Cette langue-là ne méritait-elle pas d'être coupée? n'aurait-on pas dû étouffer ce cœur d'où sortirent de telles paroles?

8. Voyez-vous comme l'amour de l'or ne permet pas aux hommes de rester des hommes, comme cet amour en fait des monstres, des démons? Quoi de plus pitoyable que ce riche priant chaque jour pour que la famine arrive, afin qu'il lui arrive, à lui, de l'or? Les sentiments naturels se changent en leurs contraires, dans l'avare : au lieu de le réjouir, l'abondance des fruits qu'il possède est précisément ce qui l'afflige; il gémit de l'infinité même de ses possessions. Pourtant l'abondance dans la possession est nécessairement une cause de joie; non, voilà précisément pour lui, ce qui fait ses angoisses. Voyez-vous combien j'ai eu raison de dire que les riches ne ressentent pas autant de plaisir des biens

présents qu'ils ne s'affligent en pensant à ceux qu'ils n'ont pas encore? Ce riche qui possédait d'innombrables mesures de froment, était plus chagrin, plus gémissant que celui qui avait faim : celui qui avait le nécessaire, se couronnait de fleurs, sautait de joie, et rendait grâces à Dieu; au contraire, celui qui possédait tant, se plaignait, se regardait comme perdu. Ce n'est donc pas l'abondance qui procure le plaisir, c'est la sagesse ; et sans la sagesse, quand vous auriez tout en votre possession, vous serez comme privé de tout, et vous vous lamenterez. Cet avare, dont il s'agit maintenant, quand même il aurait tout vendu, et vendu le prix qu'il voulait, tout ce qu'il avait entre ses mains, il se serait encore plaint de n'avoir pu vendre à un prix plus élevé; et s'il avait pu vendre à un prix plus élevé, il aurait encore voulu vendre à un prix supérieur ; eût-il vendu de telle sorte qu'une seule mesure lui eût rapporté un monceau d'or, il se serait encore frappé la poitrine avec une morne tristesse parce qu'une demi-mesure ne lui aurait pas rapporté tout autant. Si dès le commencement de sa vente il ne fixe pas un prix si haut, n'en soyez pas surpris. Ceux qui s'enivrent ne sont pas tout de suite embrasés de tous les feux du vin, il faut qu'ils se remplissent d'abord de flots de vin, et c'est alors que le feu devient plus ardent. Voilà pourquoi les avares aussi ont d'autant plus de besoins qu'ils ont plus amassé; et ce sont ceux qui gagnent le plus, qui se plaignent le plus de manquer. Quant à mes paroles, elles ne sont pas seulement pour ce riche, mais pour chacun de tous ceux que la même maladie travaille, qui font hausser le prix des denrées, et appauvrissent ainsi leur prochain. Il n'y a chez eux aucun sentiment d'amour pour les hommes; l'amour de l'argent possède leur cœur; c'est leur avarice qui règle le temps des ventes, le froment et le vin sont vendus, plus tôt par celui-ci, plus tard par celui-là, mais ni les uns, ni les autres ne se soucient de la chose publique; les uns veulent gagner plus, les autres craignent de perdre, si la marchandise s'avarie.

C'est que si un grand nombre d'hommes ne tiennent pas compte de la loi de Dieu, et renferment, et cachent toutes les provisions, Dieu, par ses moyens à lui, veut les amener à la bonté pour les hommes, les forcer à faire par nécessité quelque chose de bien, et il leur inspire la crainte d'un dommage considérable : Dieu ne permet pas que les fruits de la terre se conservent longtemps, afin que les détenteurs, redoutant la corruption de ces fruits, par cette considération au moins, les livrent, bon gré mal gré, aux indigents, puisqu'ils ne sauraient les garder chez eux. Eh bien, malgré cet avertissement de Dieu, il y a de ces cupidités que cela même ne saurait corriger. Que de gens a-t-on vus qui ont jeté des tonneaux tout entiers, sans donner seulement une coupe de vin au pauvre; eux qui n'auraient pas donné une obole aux indigents, ils ont dû répandre sur la terre tout leur vin devenu du vinaigre, et ils ont gâté à la fois leurs tonneaux et leur vin. D'autres n'auraient pas même donné un morceau de pâte à un affamé et ils ont jeté dans le fleuve des charges entières de froment, et pour n'avoir pas écouté la voix de Dieu qui commande de donner à ceux qui ont besoin; sur l'ordre de la teigne, ils ont dû, bon gré mal gré, consentir à la destruction, à la perte de tout ce qu'ils avaient chez eux, au milieu des éclats de rire, au milieu des malédictions retombant sur leur tête avec tout ce préjudice.

Voilà ce qui se passe ici-bas; mais ce qui se passe ailleurs, dans l'autre monde, quel discours le dira? Ici-bas, la teigne ronge le froment et le rend inutile, et ils le jettent dans l'eau des fleuves; de même ceux qui font ces choses, ceux qui, par cette conduite, se rendent inutiles, Dieu les jette dans le fleuve de feu. La teigne et les vers rongent le froment; une cruauté qui ne connaît rien des affections de l'homme, ronge pareillement leurs âmes. Et pourquoi ? Parce que tous leurs sentiments sont rivés aux choses présentes, parce qu'ils n'attachent un prix insensé qu'à cette vie, d'où viennent les innombrables chagrins dont ils sont pénétrés. De quelque plaisir qu'on leur parle, tout s'évanouit pour eux devant la terreur de la fin dernière; ils sont morts sans avoir cessé de vivre. Que ce soit là la condition des infidèles, ne nous en étonnons pas; mais après la participation à tant de mystères, après tant de sages méditations sur les choses à venir, l'attachement aux choses présentes pourrait-il s'excuser chez les chrétiens? D'où vient-il cet attachement aux choses présentes? De l'attachement à ce qui rend la vie délicate, à ce qui engraisse la chair, à ce qui rompt l'énergie de l'âme, à ce qui l'afflige

d'un plus lourd fardeau, à ce qui épaissit ses ténèbres sous une enveloppe plus grossière. Dans l'âme éprise d'une vie molle et délicate, ce qui est le meilleur est asservi; la partie inférieure fait la loi; ce qui doit commander est un aveugle, un manchot, un mutilé; tout se fait et s'exécute par ce qui ne devrait être qu'un subordonné que l'on tient en sa place. Car le grand ouvrier a enchaîné l'âme au corps par des liens nombreux pour prévenir la haine qu'elle pourrait concevoir contre cet étranger.

9. Car si Dieu a commandé d'aimer ses ennemis, le démon est parvenu à persuader à quelques personnes de haïr même leur propre corps. Dire que le corps est l'œuvre du démon, ce n'est pas autre chose que prouver qu'il le faut haïr, ce qui est le comble de la démence. Si c'est l'œuvre du démon, d'où vient cette harmonie parfaite qui le rend de tout point capable de ménager à l'âme la pratique de la sagesse? Mais, dira-t-on, si le corps est un instrument propre à l'âme, comment se fait-il qu'il aveugle l'âme? Ce n'est pas le corps qui aveugle l'âme, loin de vous, ô hommes, cette pensée; c'est l'amour de la mollesse. Mais cette mollesse d'où vient que nous la recherchons? Ce n'est pas parce que nous avons un corps, nullement; mais c'est parce que nous avons une volonté pervertie. Ce qu'il faut au corps, c'est la nourriture, non la pourriture de la mollesse; ce qu'il faut au corps, c'est l'aliment, non le dissolvant. Ce n'est pas l'âme seule, c'est, avec l'âme, ce corps qu'on prétend nourrir, qui trouve dans la mollesse une ennemie. Il s'affaiblit au lieu de se fortifier, il s'amollit au lieu de rester ferme; à la santé succède la maladie; à la légèreté, la lourdeur; à la consistance, la consomption; à la beauté, la laideur; à l'odeur agréable, la puanteur; à la pureté, la souillure; au bien-être, la douleur; à l'utile activité, l'inutile torpeur; à la fraîcheur, la vétusté; à l'énergie, le marasme; à l'agilité, la gaucherie pesante; il était fort et droit, il boite. Et maintenant, si le corps était l'œuvre du démon, il ne conviendrait pas davantage qu'il souffrît de ses attaques, je veux dire des atteintes du vice. Mais ni le corps, ni les aliments ne sont les œuvres du démon, la seule mollesse en vient. C'est par elle que le démon pervers produit des maux sans nombre; c'est par là qu'il a perdu tout un peuple. « Ce peuple s'est engraissé », dit l'Ecriture, « s'est rempli d'embonpoint, et a regimbé « après avoir été tant aimé ». (Deut. XXXII, 15.) C'est encore par là qu'ont commencé les foudres contre ceux de Sodome. C'est ce que marquait Ezéchiel, en disant : « Voici quelle « a été l'iniquité de Sodome : en se voyant « rassasiée de pain, dans l'abondance, elle « s'est plongée dans les plaisirs déréglés ». (Ezéch. XVI, 48.)

Voilà encore pourquoi Paul disait : « La « veuve qui se plonge dans les plaisirs déré- « glés, toute vivante qu'elle est, est morte ». (I Tim. V, 6.) Pourquoi? c'est qu'elle promène comme un sépulcre son corps couvert de maux sans nombre. Or si le corps est ainsi perdu, quel sera l'état de l'âme, quel trouble, quels flots, quelle tempête, quel bouleversement! La voilà donc, n'en doutons pas, inutile pour toutes choses, incapable de dire, incapable d'entendre, de prendre un parti, de rien faire de ce qui convient; comme un pilote dont la science est vaincue par la tempête, s'engloutit dans les flots avec le navire, avec tous les passagers, ainsi l'âme, avec le corps, plonge et s'engloutit dans l'affreux abîme où se perdent tous les sentiments. Car Dieu nous a donné notre ventre comme une meule dont la puissance est mesurée, qui doit moudre chaque jour une quantité dont la mesure est déterminée. Si donc on y jette au-delà de la mesure prescrite, ce qui n'a pas subi le travail de la meule, produit la destruction du corps entier. De là les maladies, les défaillances, les altérations funestes; car l'excès des plaisirs n'engendre pas seulement les maladies, mais substitue la laideur à la beauté. Voyez l'homme dont la respiration ramène à chaque instant des exhalaisons insupportables, dégage les miasmes infects du vin, dont la figure présente une rougeur exagérée; voyez l'homme abusant de la toilette qui convient aux femmes, n'ayant plus aucune décence dans la parure; voyez cette chair flasque, ces paupières injectées, gonflées de sang, cette obésité, cette surcharge inutile d'un embonpoint énorme, réfléchissez à tout ce qu'il en résulte d'incommodité. J'ai entendu nombre de médecins prétendant que l'abus des voluptés souvent empêche le développement de la taille. Car le souffle étant embarrassé par la multitude des aliments précipités dans l'intérieur, et n'étant plus employé qu'à aider le travail de la digestion, ce qui devait servir à l'accroissement du corps, se perd dans l'élabo-

ration que rend nécessaire tout ce superflu qu'on entasse. Que dire de ces gouttes, de ces rhumatismes qui se promènent dans toutes les parties du corps, des autres maladies qui en naissent, de toutes les douleurs honteuses?

Non, rien n'est aussi désagréable à voir qu'une femme qui se charge de nourriture. Voilà pourquoi la beauté se rencontre plus souvent chez celles qui souffrent de la pauvreté; pour elles, ce superflu qui nuit au corps se rejette sans peine; il n'y a pas là une boue qui s'attache inutilement à leur substance, comme cette fange dont on reçoit, dont on emporte l'éclaboussure. Les exercices de chaque jour, les fatigues, les peines, la frugalité, le régime de la pauvreté leur font une bonne constitution, et de là résulte pour elles l'éclat de la beauté. Si vous prétendez objecter que la délicatesse a ses plaisirs, vous trouverez qu'ils ne vont pas plus loin que l'entrée de la gorge; une fois la langue dépassée, les plaisirs s'envolent, il n'en reste plus qu'un grand nombre d'inconvénients désagréables. Il ne suffit pas de voir les délicats au moment de la table, voyez-les quand ils se lèvent, suivez-les alors, ce sont des bêtes, ce sont des brutes, ce ne sont plus des hommes. Voyez ces têtes pesantes, ces bâillements, ces bras, ces jambes qui s'allongent, ce corps embarrassé, garrotté de mille liens, à qui il faut le lit, des couvertures, du repos surtout, ce tourbillonnement comme s'il y avait une tempête au milieu des flots; voyez ces naufragés qui ont besoin de sauvetage, qui ne soupirent plus qu'après l'état où ils se trouvaient avant de se crever le ventre. On dirait des femmes en mal d'enfant à les voir comme ils se portent avec leurs ventres appesantis, sans pouvoir marcher, sans pouvoir regarder, sans pouvoir parler, sans pouvoir rien faire. S'il leur arrive de sommeiller, voilà qu'ils ont des songes extravagants, qu'ils voient des chimères, de folles apparitions partout. Comment parler encore d'un autre délire de ces voluptueux, de la luxure qui les brûle? Encore une démence qui découle des mêmes sources : comme des étalons que leur chaleur transporte, stimulés par l'aiguillon de l'ivresse, ces libertins se ruent sur tout ce qu'ils rencontrent, et c'est une dégradation, une fureur que les animaux mêmes n'égalent pas; et ce sont des infamies que la parole ne saurait vouloir raconter. Ils n'ont conscience ni de ce qu'ils supportent, ni de ce qu'ils font.

Mais l'homme étranger aux plaisirs, n'est pas sur ce modèle : du port où il est assis, il voit les naufrages, il jouit d'un plaisir pur et qui lui suffit, il mène la vie qui convient à un être libre. Pénétrés de ces vérités, fuyons donc les banquets criminels des hommes livrés à la délicatesse, aux plaisirs déréglés, attachons-nous à la table où règne la frugalité, afin que, dans les bonnes dispositions de l'âme et du corps, nous pratiquions toutes les vertus, et que nous puissions obtenir les biens de la vie future, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XL.

AUTREMENT, QUE FERONT CEUX QUI SONT BAPTISÉS POUR LES MORTS, S'IL EST VRAI QUE LES MORTS NE RESSUSCITENT POINT? POURQUOI SONT-ILS BAPTISÉS POUR LES MORTS? (CHAP. XV, VERS. 29, JUSQU'AU VERS. 34.)

—

ANALYSE.

1-3. La résurrection des morts est prouvée par le baptême; non-seulement par les discours, mais par les actions des apôtres, par leur courage en présence de tous les dangers.
4 et 5. Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. — Encore contre l'avarice, contre les fortunes qui ne se font qu'au détriment des autres. — Contre les plaisirs et la corruption qui en est la conséquence funeste. — Contre le luxe de ceux qui ne se montrent qu'entourés de troupeaux d'esclaves.

1. Voici maintenant l'apôtre attaquant un autre sujet : tantôt c'est par la conduite de Dieu, tantôt c'est par les actions mêmes des hommes auxquels il s'adresse, qu'il prouve la vérité de ses paroles. Ce n'est pas une faible preuve à l'appui de la vérité qu'on soutient, que de pouvoir produire le témoignage même des contradicteurs. Voyons donc ce que dit l'apôtre? Ou bien préférez-vous que je vous rapporte d'abord les erreurs débitées par ces malades qui parlent comme Marcion? Je sais bien que je vais provoquer un éclat de rire, c'est précisément ce qui me décide à parler; je veux que vous voyiez mieux les raisons de vous préserver de cette maladie. Un catéchumène chez eux vient de mourir; que font-ils? Sous le lit du mort, ils cachent un vivant; cela fait, ils demandent au mort s'il veut recevoir le baptême. Le mort ne répond pas; alors celui qui est caché en bas sous le lit, répond pour lui qu'il veut recevoir le baptême; ils arrivent ainsi à baptiser le vivant pour celui qui est mort : c'est une comédie; tel est, sur les âmes lâches, le pouvoir du démon. Si on les prend à partie, ils vous répondent que l'apôtre a dit : « Ceux qui sont « baptisés pour les morts ». Est-ce assez ridicule? Est-ce la peine de discuter? En vérité, je ne le pense pas, à moins qu'il ne faille disserter avec des fous sur les paroles qu'ils font entendre dans leur délire. Il ne faut pas toutefois qu'aucun de ceux dont l'esprit est un peu simple se laisse prendre à ces extravagances, et voilà pourquoi nous allons discuter.

Si Paul avait la pensée qu'on lui prête, pourquoi Dieu a-t-il fait des menaces à celui qui ne reçoit pas le baptême? Il n'est plus possible de manquer le baptême, grâce à cette découverte. D'ailleurs ce n'est plus la faute des morts, mais la faute des vivants. Mais maintenant, à qui le Seigneur a-t-il adressé ces paroles : « Si vous ne mangez ma chair, et « si vous ne buvez mon sang, vous n'avez « point la vie en vous? » (Jean, VI, 54.) Aux vivants ou aux morts? répondez-moi. Et encore : « Si un homme ne renaît de l'eau et du « Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume « de Dieu ». (Jean, III, v.) Si de telles pratiques sont permises, on n'a plus que faire de la volonté de celui qui reçoit le baptême, ni du consentement du vivant; qui empêche de transformer les païens et les Juifs en autant de fidèles, vu que les vivants, quand les autres seront défunts, s'entremettront dans l'intérêt de ces défunts? Mais c'est trop nous arrêter à enlever ces toiles d'araignée; voyons, expliquons ce que veut dire cette expression de Paul. Qu'entend-il par là? Je veux d'abord vous rappeler, à vous qui êtes initiés aux

mystères, les paroles que l'on vous fait prononcer le soir de votre initiation, je vous dirai ensuite la pensée de Paul ; par ce moyen, cette pensée même sera, pour vous, plus claire. Car c'est après toutes les autres paroles que nous ajoutons ce que dit Paul en ce moment. Je voudrais être parfaitement clair, et cependant je n'ose pas tout exposer au grand jour, à cause de ceux qui ne sont pas initiés ; ce sont eux qui rendent nos expositions difficiles, en nous forçant, soit de parler à mots couverts, soit de leur énoncer ce qui doit être mystères pour eux. Toutefois je parlerai, m'appliquant, autant que possible, à laisser les mystères dans l'ombre.

Après avoir prononcé ces paroles pleines de redoutables mystères, les règles des dogmes qu'il faut respecter avec crainte, les lois envoyées du ciel, nous finissons par ajouter, au moment du baptême, ces paroles que nous ordonnons de prononcer : Je crois à la résurrection des morts; et c'est dans cette foi-là que nous sommes baptisés. Ce n'est qu'après cette profession ajoutée aux autres, que nous sommes plongés dans la source de ces eaux sacrées. Voilà ce que Paul rappelait aux fidèles, quand il disait : « S'il n'y a pas de résurrection, « pourquoi êtes-vous baptisés pour les morts? » ce qui veut dire, pour les corps. Car si vous êtes baptisé, c'est que vous croyez à la résurrection du corps mort, vous croyez qu'il ne reste pas mort. Quant à vous, c'est par des paroles que vous exprimez la résurrection des morts ; mais, pour le prêtre, il a comme une image à lui, et ce que vous avez cru, ce que vous avez confessé par des paroles, cette image vous en montre la réalité. Vous croyez sans avoir de signe, et le prêtre vous donne un signe ; vous commencez par faire ce qui dépend de vous, et alors Dieu vous donne une certitude. Comment cela ? par quel moyen? Au moyen de l'eau. Le baptême, l'immersion suivie du mouvement contraire par lequel on remonte, on sort, c'est le symbole et de la descente aux enfers, et du retour. Voilà pourquoi Paul appelle encore le baptême une sépulture : « Car nous avons été ensevelis « avec lui par le baptême pour la mort ». (Rom. VI, 4.) L'apôtre y trouve une preuve de la condition à venir; j'entends par là, la résurrection des corps. Le pouvoir de ressusciter le corps n'approche pas de celui qui détruit les péchés. Jésus-Christ, à ce propos, disait : « Car lequel est le plus aisé, ou de dire : Vos « péchés vous sont remis; ou de dire : Em- « portez votre lit, et marchez? » (Matth. IX, 5, 6.) C'est le premier qui est le plus difficile ; mais comme vous ne croyez pas à ce qui n'est pas évident pour vous, comme le plus facile peut vous servir, à défaut du plus difficile, à vous montrer ma puissance, je ne veux pas vous refuser même cette moindre marque. « Alors Jésus dit au paralytique : Levez-vous, « emportez votre lit, et rentrez dans votre « maison ».

2. Et quelle difficulté trouvez-vous là, dira-t-on, puisque les rois et les princes peuvent en faire autant? Ils remettent les fautes des adultères et des meurtriers. Vous plaisantez, ô homme ; à Dieu seul appartient le pouvoir de remettre les péchés ; pour les rois et les princes qui renvoient, qui acquittent des adultères et des meurtriers, ils leur font grâce du supplice présent, mais ils ne les purifient pas ; ils auraient beau les élever aux honneurs après les avoir absous, les revêtir de la pourpre, leur mettre au front le diadème, ils pourront en faire des rois, mais non les affranchir de leur péché. A Dieu seul ce pouvoir. C'est l'œuvre que Dieu opère dans le baptême de la régénération ; il pénètre l'âme de sa grâce, et en extirpe jusqu'à la racine du péché. Voilà pourquoi tel que le prince a gracié, montre une âme couverte de souillure; mais il n'en est pas de même de celui qui a été baptisé : il est plus pur que les rayons du soleil, il est comme au jour qui l'a vu naître, ou plutôt son âme est bien plus éclatante encore de pureté. Car elle jouit pleinement de tous les feux du Saint-Esprit qui l'embrase et qui augmente sa sainteté. Fondez l'or et l'argent, vous en faites un nouveau et pur métal : ainsi fait l'Esprit-Saint dans le baptême, il fond l'âme comme dans une fournaise, il en consume les péchés, il la rend plus éclatante que l'or le plus pur. Et c'est une nouvelle preuve qui vous assure encore de la résurrection des corps. Car puisque c'est le péché qui a introduit la mort dans le monde, une fois que la racine est desséchée, n'en doutons plus, ne contestons plus, le fruit du péché est mort.

Voilà pourquoi vous avez commencé par confesser la rémission des péchés, ce n'est qu'ensuite que, faisant un pas de plus, vous confessez la résurrection des corps ; c'est la première de ces vérités qui vous conduit à la

seconde. Ensuite comme il ne suffit pas de dire simplement résurrection, comme il faut la comprendre dans ce qu'elle a d'absolu (en effet beaucoup sont ressuscités, qui sont retombés dans la mort, comme tous les ressuscités de l'Ancien Testament, comme Lazare, au temps de la croix), on vous dit d'ajouter, et pour la vie éternelle, afin qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait une mort après cette résurrection. Telles sont donc les paroles que Paul rappelle quand il dit : « Que feront ceux « qui sont baptisés pour les morts ? » Car, s'il n'y a pas, dit-il, de résurrection, ces paroles ne sont qu'une comédie. S'il n'y a pas de résurrection, comment pouvons-nous leur persuader de croire à ce que nous ne donnons pas? Supposez un homme qui exige d'une personne un billet déclarant qu'elle a reçu ceci, cela, qui ne donne rien à cette personne de ce qui est écrit, et qui finisse par lui réclamer, son billet à la main, tout ce que le billet comporte. Que pourra faire le signataire du billet, qui s'est ainsi exposé, qui n'a rien reçu de ce qu'il a reconnu? Tel est le sens de ce que dit Paul au sujet des baptisés. Que feront-ils, ces baptisés, dit l'apôtre, qui ont souscrit à la résurrection des corps morts, qui ne la reçoivent pas, qui sont trompés? A quoi servait cette confession, cette reconnaissance, si la réalité ne devait pas en être la conséquence?

« Et pourquoi nous-mêmes, nous exposons-« nous, à toute heure, à tant de périls ? Il n'y « a point de jour que je ne meure, oui, par la « gloire que je reçois de vous, en Jésus-« Christ (30, 31) ». Voyez encore où il cherche une preuve à l'appui du dogme; il la trouve dans son propre suffrage; parlons mieux, ce n'est pas seulement dans son propre suffrage, mais aussi dans celui des autres apôtres. Il y a de la force dans le raisonnement qui montre les docteurs si profondément convaincus, et prouvant leurs convictions non-seulement par leurs discours, mais par leurs actions mêmes. Aussi Paul ne se contente pas de dire : Nous aussi, nous sommes persuadés, car ces paroles n'auraient pas suffi pour opérer la persuasion, mais il fait la démonstration par les actions mêmes; c'est comme s'il disait : La confession par des paroles ne vous paraît peut-être pas bien étonnante; mais si nous vous faisions entendre la grande voix qui sort des œuvres, qu'auriez-vous à y objecter? Ecoutez donc ce que vous disent les périls par lesquels nous confessons chaque jour ces vérités. Et il ne dit pas : Pourquoi moi-même; il dit : « Et pour-« quoi nous-mêmes » ; il montre auprès de lui tous les apôtres à la fois, unissant ainsi à la modestie tout ce qui peut donner de l'autorité à ses paroles. Que pourriez-vous nous répondre ? Que c'est pour vous tromper que nous publions cette doctrine, et qu'une vaine gloire seule a fait de nous des docteurs? Mais nos périls vous empêchent de porter ce jugement. Car qui voudrait s'exposer inutilement à des périls sans fin? Voilà pourquoi il dit : « Pourquoi nous-mêmes, nous exposons-nous « à toute heure? » Supposez, en effet, un homme poussé d'un vain désir de gloire, il s'exposera une fois, deux fois, mais non pendant tout le cours de sa vie, ce que nous faisons; car c'est à de tels périls que nous avons voué notre vie tout entière. « Il n'y a point de « jour que je ne meure, oui, par la gloire que « je reçois de vous en Jésus-Christ ». Cette gloire dont il parle ici, ce sont les progrès des fidèles.

Comme il vient de rappeler ces innombrables périls, l'apôtre ne veut pas avoir l'air d'en gémir; non-seulement, dit-il, je ne m'en afflige pas, mais je m'en glorifie, parce que je les affronte pour vous. Il a, dit-il, deux raisons de se glorifier, et parce que c'est pour eux qu'il affronte les périls, et parce qu'ils lui donnent sa récompense. Ensuite, selon son habitude, après de fières paroles, l'apôtre rapporte au Christ l'une et l'autre de ces deux raisons de se glorifier. Mais que signifie, qu'il n'y a pas de jour qu'il ne meure? Il meurt par le désir, et parce qu'il se prépare sans cesse à la mort. Et pourquoi le dit-il? Encore une preuve à l'appui de ce qu'il soutient sur la résurrection. Car, dit-il, quel homme voudrait subir mille fois la mort, s'il n'y avait ni résurrection, ni de vie après tant de souffrances ? Si les fidèles qui croient à la résurrection, ont tant de peine à s'exposer à de pareils dangers, s'il faut pour cela une âme tout à fait généreuse, à bien plus forte raison celui qui n'a pas la foi ne voudra pas supporter tant de morts, et de morts si terribles. Vous voyez comme ses expressions deviennent peu à peu de plus en plus énergiques. « Nous nous exposons », dit-il; ensuite il ajoute : « A toute heure » ; ensuite : « Il n'est pas de jour ». Il finit par ne plus dire seulement : Je m'expose; il dit plus :

Je meurs. Et ensuite il montre combien de morts il subit, écoutez : « Si pour parler selon « l'homme, j'ai combattu à Ephèse contre les « bêtes farouches, à quoi cela me sert-il (32) ?»

3. Que signifie : « Si, pour parler à la ma- « nière des hommes ? » Autant qu'il a dépendu des hommes, j'ai combattu contre les bêtes. Car que dois-je dire, si c'est Dieu qui m'a arraché aux dangers ? Aussi, c'est moi surtout qui dois m'inquiéter de ces choses, moi qui soutiens tant de périls sans avoir encore reçu de récompense. Car si le moment de la rémunération ne doit pas venir, si tous nos intérêts sont renfermés dans les limites du temps présent, c'est nous qui souffrons le plus grand tort. Vous en effet, votre foi ne vous expose à aucun péril ; nous, au contraire, il n'est pas de jour que nous ne soyons égorgés. Toutes ces paroles n'avaient pas pour objet de faire entendre qu'il n'y avait, pour lui, aucune utilité à retirer de ses souffrances, mais il se préoccupait de la faiblesse de la multitude, et il voulait les rendre solides sur le sujet de la résurrection ; ce n'était pas qu'il courût après la récompense ; c'était, pour lui, une rémunération suffisante de faire ce qui était agréable à Dieu. Aussi ces paroles mêmes, « si nous « n'avions d'espérance en Jésus-Christ que « pour cette vie, nous serions les plus misé- « rables de tous les hommes », c'est pour la multitude qu'elles sont dites, c'est pour que la crainte d'un état si misérable bannisse de leur cœur l'incrédulité au sujet de la résurrection, c'est pour s'accommoder à leur faiblesse qu'il parle ainsi. Car c'est une grande récompense que de plaire, en toute circonstance, à Jésus-Christ, et, indépendamment de toute rémunération, le plus précieux des salaires, c'est de braver pour lui les périls. « Si les morts ne « ressuscitent point, mangeons et buvons, car « nous mourrons demain ». Dans ces dernières paroles, c'est l'ironie qui éclate. Aussi n'est-ce pas de lui-même qu'il énonce cette pensée, mais il fait entendre le plus sublime des prophètes, Isaïe, qui disait au sujet des malheureux devenus insensibles à la douleur et désespérés : « Qui égorgent des veaux et tuent des « moutons, pour manger de la chair et boire « du vin ; qui disent : Mangeons et buvons, « car demain nous mourrons. C'est pourquoi « le Seigneur le Dieu des armées, m'a fait en- « tendre cette révélation, cette iniquité ne « vous sera pas remise, jusqu'à ce que vous « mouriez ». (Is. xxii, 13, 14.) S'il n'y avait pas de pardon alors pour ceux qui disaient ces paroles, à bien plus forte raison les mêmes coupables seront-ils punis sans la grâce. Maintenant pour ne pas rendre son discours trop amer, l'apôtre cesse d'insister sur les absurdités, il reprend le ton de l'exhortation, il dit : « Ne vous laissez pas séduire ; les mauvais « entretiens gâtent les bonnes mœurs (33) ». Ces paroles avaient pour but de leur reprocher leur manque de sens, et, en même temps, il s'y mêle un compliment, car ce sont les bonnes âmes qui sont faciles à tromper, et du même coup, autant qu'il lui est possible, il les décharge, il les montre excusables dans ce qui précède, il repousse loin d'eux les accusations, il les transporte à d'autres coupables, et par ce moyen-là il entraîne ses auditeurs au repentir. C'est ce qu'il fait dans l'épître aux Galates : « Celui qui vous trouble en portera la peine, « quel qu'il soit ». (Gal. v, 10.) « Tenez-vous « dans la vigilance, justement, et ne péchez « pas (34) », comme s'il s'adressait à des gens ivres et saisis d'accès de folie furieuse. Rejeter à la fois, rejeter tout à coup ce qu'on tient dans les mains, c'était vouloir ressembler à ces gens ivres, à ces furieux qui ne voient plus ce qu'ils ont vu, qui ne croient plus ce qu'ils ont confessé. Que signifie « justement ? » pour ce qui est avantageux et utile. Car il y a une vigilance, en vue de l'injustice, quand on n'a l'esprit éveillé que pour faire du tort à son âme. Et c'est avec raison que l'apôtre a ajouté, « ne « péchez pas », pour montrer que c'est du péché que sortent les germes de l'incrédulité. En beaucoup d'endroits, il fait entendre que c'est la corruption des mœurs qui produit les mauvaises doctrines, comme quand il dit : « Car l'amour des richesses est la racine de « tous les maux ; et quelques-uns en étant pos- « sédés, se sont égarés hors de la foi ». (I Tim. vi, 10.) Il en est un grand nombre que leur conscience tourmente, qui craignent le châtiment, et qui par suite au grand préjudice de leur âme, perdent la foi en la résurrection ; de même que ceux qui pratiquent de grandes vertus, ne soupirent à chaque instant qu'après ce grand jour : « Car il y en a quelques-uns « qui ne connaissent point Dieu ; je vous le « dis, pour vous faire honte ». Voyez comme il fait encore retomber les accusations sur d'autres coupables. Il ne dit pas : Vous ne connaissez point, mais : « Il y en a quelques-uns

« qui ne connaissent point ». Ne pas ajouter foi à la résurrection, c'est ignorer absolument la puissance invincible de Dieu qui suffit à tout. S'il a fait toutes choses du néant, à bien plus forte raison pourra-t-il ressusciter ce qui est dissous. Après les reproches violents, après les sarcasmes lancés contre la gourmandise, l'ignorance, l'engourdissement d'esprit, il s'adoucit, il console, il dit : « Je vous le dis, « pour vous faire honte », c'est-à-dire, pour vous corriger, pour vous ramener, pour qu'après avoir rougi vous deveniez meilleurs. L'apôtre a peur de trop couper dans le vif, de telle sorte qu'ils regimberaient.

4. Sachons comprendre que l'apôtre, ici, ne s'adresse pas seulement à quelques hommes, mais à tous ceux qui souffrent de la même maladie, dont la vie est corrompue. Ce ne sont pas seulement ceux dont les doctrines sont mauvaises, mais ceux dont les péchés sont graves qu'il faut regarder comme des gens ivres, comme des insensés. Aussi peut-on leur appliquer cette parole : « Tenez-vous dans la « vigilance » ; appliquons-la surtout à ceux qui succombent sous le faix de leur cupidité, à ces ravisseurs qui n'entendent pas le rapt. Car il y a un rapt glorieux, qui ravit le ciel, et ce rapt ne fait de mal à personne. Sur cette terre nul ne s'enrichit qu'à la condition qu'un autre s'appauvrit tout d'abord ; mais les richesses spirituelles ne sont pas à ce prix, c'est le contraire du tout au tout, nul ne s'enrichit sans communiquer à un autre l'abondance. Car si vous n'êtes utile à personne, impossible à vous de trouver la richesse. En ce qui concerne nos corps, tout ce qui s'épanche au dehors produit l'amoindrissement ; pour les dons de l'esprit, au contraire, l'épanchement procure l'abondance ; c'est le refus de partager qui engendre la pauvreté, l'indigence, qui attire le plus cruel supplice. Témoin cet homme, qui enfouit son talent. Celui qui possède les discours de la sagesse et les communique à un autre, augmente sa richesse, parce qu'il rend sages des hommes en grand nombre ; celui qui tient caché ce trésor, se dépouille lui-même de son luxe, parce qu'il ne s'est pas fait une richesse des services rendus à un grand nombre d'hommes. Celui qui possède encore d'autres dons, s'il les fait servir à la guérison d'un grand nombre, accroît la richesse qu'il a reçue ; il ne vide pas son trésor en le partageant, et, par lui, une foule d'autres se remplissent des dons spirituels. Pour tous les dons de l'Esprit, c'est la règle invariable. De même, pour la royauté ; celui qui associe le grand nombre à sa royauté, s'assure les moyens de la voir s'agrandir ; au contraire, celui qui ne veut de partage avec personne, se verra déchu lui-même de tant de biens si précieux. Si la sagesse humaine ne se dépense pas, entre tant de milliers de ravisseurs qui la pillent, si cet artisan, qui communique son savoir à tant d'autres, ne perd pas son savoir dans son art, à bien plus forte raison le ravisseur d'une telle royauté ne l'amoindrit pas, nous verrons nos trésors grossis quand nous appellerons les foules au pillage. Ravissons donc les biens qui ne se dépensent pas, qui augmentent par cela même qu'on vient les ravir, ravissons ce qui se peut ravir, sans craindre ni la calomnie ni l'envie. Voyez donc s'il y avait quelque part une source d'or, éternellement jaillissante, d'autant plus abondante qu'on y puiserait davantage ; s'il y avait, d'autre part, un trésor enfoui, où courriez-vous pour vous enrichir ? N'est-ce pas à la source ? Qui en peut douter ? Mais ne nous contentons pas de paroles, de fictions, voyez la réalité de la parole qui frappe vos oreilles, voyez l'air, voyez le soleil ; tous les mettent au pillage, et l'air et le soleil remplissent tous les êtres, et cependant, qu'on en jouisse ou qu'on n'en jouisse pas, ils subsistent toujours semblables, jamais amoindris. Mais ce dont je parle est bien supérieur. Car la sagesse spirituelle ne subsiste pas toujours semblable à elle-même, soit qu'elle se communique, soit qu'elle ne se communique pas, elle s'accroît, elle grandit, quand elle se communique. S'il en est qui résistent encore à nos paroles, s'il est un homme que préoccupe encore exclusivement la crainte de manquer des choses nécessaires à la vie, un homme porté à ravir les biens qui diminuent, que celui-là rappelle la manne en sa mémoire, et redoute une correction qui doit lui servir de leçon. La peine infligée alors à l'accapareur frappe encore aujourd'hui les riches que rien n'arrête. Qu'arrivait-il alors ? les vers fourmillaient, sortant du superflu.

C'est ce qui se voit aujourd'hui encore chez ceux dont je parle. La mesure de la nourriture nécessaire est la même pour tous, quels qu'ils soient ; c'est le même ventre que nous remplissons ; mais, chez vous qui vous rassasiez de vos délices, il y a plus de fumier. Et,

de même que ceux qui faisaient, dans le désert, une provision plus considérable qu'il n'était permis, ne ramassaient pas de la manne, mais une plus grande quantité de vers et de pourriture, de même, dans cette vie de délices et de faim cupide, ce n'est pas une plus grande quantité d'aliments, mais de corruption, que ramassent les gens adonnés à leur ventre, les gens qui s'enivrent. Il y a toutefois cette différence que ceux d'aujourd'hui sont plus coupables que les hommes d'autrefois ; il suffit aux anciens hommes d'une seule correction, pour revenir à la sagesse ; au contraire, ces hommes d'aujourd'hui introduisent chaque jour dans leur intérieur un ver bien plus funeste que celui du désert, et ils ne le sentent pas, et ils ne sont pas rassasiés. Voyez encore ce qui prouve la ressemblance entre les hommes de nos jours et ceux d'autrefois, quant à la vanité du travail qu'ils se donnent (car en ce qui concerne le châtiment, il est aujourd'hui beaucoup plus terrible). En quoi le riche est-il différent du pauvre? N'est-ce pas, des deux côtés, même corps à revêtir? même ventre à nourrir? En quoi donc est le plus? L'avantage des inquiétudes, l'avantage des dépenses, l'avantage de désobéir à Dieu, l'avantage de corrompre sa chair, l'avantage de perdre son âme, voilà les avantages du riche, ce qu'il a de plus que le pauvre. S'il avait plus de ventres à remplir, il aurait peut-être quelque excuse fondée sur ses besoins plus considérables, sur la nécessité de faire plus de dépenses. Mais maintenant aussi, objectera-t-on, les riches peuvent alléguer qu'ils ont plus de ventres à remplir, à savoir ceux de leurs serviteurs et de leurs servantes. Mais ce n'est ni par nécessité, ni par bonté, ni par humanité qu'ils se conduisent, ils n'écoutent que le faste et l'orgueil, on ne veut pas de leur excuse.

Car à quoi bon tant de serviteurs? De même que, pour les vêtements, c'est l'utilité seule qu'il faut considérer, ainsi que pour la table, de même pour ce qui touche les serviteurs. Quelle en est donc l'utilité? Utilité nulle : un seul domestique devrait suffire à un maître, ou plutôt deux et trois maîtres devraient se contenter d'un seul. Si cette manière de vivre vous semble pénible, considérez ceux qui n'en ont pas même un, et chez qui le service est plus expéditif ; car Dieu a fait des serviteurs qui se suffisent à eux-mêmes pour se servir, et, qui plus est, servir le prochain. Si vous refusez de m'en croire, écoutez Paul : « Ces « mains que vous voyez ont suffi à mes be- « soins et aux besoins de ceux qui étaient avec « moi ». (Act. xx, 34.) Ainsi le docteur du monde entier, digne de résider au ciel, n'a pas rougi de se faire le serviteur d'une foule de milliers d'hommes, et vous, si vous ne promenez pas des troupeaux d'esclaves, vous avez honte, et vous ne comprenez pas que ce sont précisément ces esclaves innombrables qui doivent vous rendre honteux ? Si Dieu nous a donné des mains et des pieds, c'est pour que nous n'ayons pas besoin de serviteurs. Ce n'est pas la nécessité qui a introduit dans le monde la classe des serviteurs ; s'ils eussent été nécessaires, en même temps qu'Adam, un serviteur eût été créé : c'est la peine du péché et le châtiment de la désobéissance. L'avènement du Christ a réparé aussi cette inégalité de condition : « Car en Jésus-Christ, « il n'y a plus ni esclave ni homme libre ». (Gal. iii, 28.) Voilà ce qui prouve qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des esclaves ; que si c'est nécessaire, un serviteur suffit, ou deux, au plus. Que signifient ces essaims de domestiques? Comme des marchands de moutons, comme des trafiquants d'esclaves, on les voit aux bains, on les voit sur la place publique s'étaler, ces riches, avec leurs troupeaux. Eh bien, je ne veux pas traiter l'affaire en rigueur, ayez jusqu'à deux serviteurs ; mais quand vous en rassemblez des bandes, ce n'est pas par amour pour les hommes, c'est pour satisfaire votre mollesse ; prouvez votre sollicitude en n'assujétissant jamais un homme à votre service personnel. Achetez des esclaves, instruisez-les, mettez-les en état de se suffire à eux-mêmes, affranchissez-les. Quand vous les meurtrissez de vos verges, quand vous les chargez de fers, vous ne faites pas assurément un acte d'humanité. Je sais bien que je suis à charge à ceux qui m'écoutent, mais qu'y faire? Je suis ici pour cela, et je ne cesserai pas de répéter ces choses, avec ou sans profit.

Que signifie cet orgueil qui écarte les passants au forum? Vous croyez-vous au milieu de bêtes sauvages, pour repousser ainsi les gens sur votre chemin? Rassurez-vous, on ne veut pas vous mordre, on passe auprès de vous, voilà tout. Mais c'est pour vous une in-

sulte que tout le monde passe auprès de vous? Quel est ce délire, quelle est cette monstruosité? Un cheval ne se croit pas injurié par un autre cheval qui vient derrière lui; et un homme, si les autres hommes ne sont pas refoulés à plusieurs stades, se croira insulté? Et qui signifient ces serviteurs faisant office de licteurs, ces hommes libres servant comme des esclaves, ou plutôt que prétendez-vous avec ces mœurs plus viles, plus misérables que le plus vil esclave? car il n'est pas d'esclave aussi méprisable que l'homme qui étale un tel faste. Aussi ne verront-ils pas la vraie liberté ceux qui ont asservi leur âme à cette détestable passion. Il vous faut quelque chose à repousser, à écarter loin de vous, n'écartez pas les passants, mais l'orgueil; n'employez pas un serviteur pour cet office, remplissez-le vous-même, et pas n'est besoin d'autre fouet, que d'un fouet spirituel. Aujourd'hui c'est votre serviteur qui chasse les hommes sur votre chemin, mais votre orgueil vous chasse, vous précipite du haut du ciel d'une manière plus honteuse que votre serviteur ne fait du prochain. Descendez de votre cheval, chassez l'orgueil par l'humilité, et vous siégerez sur un trône plus élevé, et vous vous établirez vous-même plus haut en dignité, sans avoir besoin pour cela d'un serviteur. Quand, devenu modeste, vous ferez plus près de la terre votre chemin, vous serez assis sur le char de l'humilité qui vous élèvera jusqu'au ciel, avec ses chevaux munis d'ailes rapides; si, au contraire, tombé de la voûte céleste, vous montez sur le char de l'orgueil, votre condition n'aura rien de supérieur à celle de ces serpents qui traînent leur ventre sur la terre, vous serez même bien plus infortuné, bien plus digne d'être plaint. C'est l'infirmité naturelle de leur corps qui les force à se traîner ainsi, mais vous, ce qui vous aura dégradé, c'est l'orgueil, c'est ce funeste mal. Car « tout « ce qui s'élève sera abaissé », dit l'Evangile. (Matth. XXIII, 12.) Préservons-nous donc de cet abaissement, et pour être élevés, sachons reconnaître la vraie élévation. C'est ainsi que nous trouverons le repos de nos âmes, selon l'oracle divin, et que nous obtiendrons l'honneur qui est le seul vrai et le plus élevé; puissions-nous tous entrer dans ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel, gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il

HOMÉLIE XLI.

MAIS, DIRA-T-ON : EN QUELLE MANIÈRE LES MORTS RESSUSCITERONT-ILS, ET QUEL SERA LE CORPS DANS LEQUEL ILS REVIENDRONT ? — INSENSÉ QUE VOUS ÊTES, NE VOYEZ-VOUS PAS QUE CE QUE VOUS SEMEZ NE REPREND POINT VIE, S'IL NE MEURT AUPARAVANT ? (CHAP. XV, VERS. 35, 36.)

ANALYSE.

1. Sur la manière dont les morts doivent ressusciter. — Comparaisons prises du grain de froment qui se décompose pour produire la tige et l'épi. — Le corps qui ressuscite est à la fois le même et plus beau.
2 et 3. Des différents degrés, soit parmi les justes dans la gloire, soit parmi les réprouvés dans le châtiment. — Sur le corps animal et le corps spirituel.
4 et 5. Il ne faut pas pleurer les morts avec une tristesse exagérée. — Il faut leur venir en aide par la prière et par les bonnes œuvres. — De la sécurité des morts dans le sein de Dieu.

1. Malgré la douceur, l'humilité que montre partout l'apôtre, ici, ses paroles ont une aspérité que justifie l'absurdité de ses contradicteurs. Il ne se contente pas toutefois de les rudoyer, il emploie des raisonnements, des comparaisons capables de réduire les disputeurs les plus acharnés. Il dit plus haut : « Ainsi « parce que la mort est venue par un homme, « c'est aussi par un homme que doit venir la « résurrection ». Ici, il résout l'objection des païens. Voyez encore comme il adoucit la dureté de la réprimande. Il ne dit pas, mais vous direz peut-être, il s'adresse à un contradicteur qu'il ne définit pas, de manière que la liberté de son discours ne puisse pas blesser les auditeurs. Maintenant il énonce les deux motifs de doute, le doute relatif au mode de la résurrection, le doute relatif à la qualité des corps. C'étaient là, en effet, les deux points qui troublaient les esprits : comment ressuscite ce qui a été décomposé ? et, « quel sera le corps dans « lequel reviendront » les morts ? Que signifie, « quel sera le corps ? » Sera-ce le corps qui se sera corrompu, qui aura péri, ou un autre corps quelconque ? Ensuite l'apôtre, pour leur montrer que leurs doutes s'attaquent à des vérités incontestables, reconnues de tous, les refoule d'un ton véhément : « Insensé que « vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que « vous semez ne reprend point vie, s'il ne « meurt auparavant ? » C'est la méthode que l'on suit avec ceux qui contredisent des vérités reconnues. Pourquoi n'invoque-t-il pas tout de suite la puissance de Dieu ? C'est qu'il s'adresse à des infidèles. En effet, lorsque c'est aux fidèles qu'il parle, il fait bon marché des raisonnements. Voilà pourquoi il dit ailleurs : « Il transfigurera votre corps, tout vil qu'il « est, afin de le rendre conforme à son corps « glorieux » (Philip. III, 21), il montre quelque chose de plus que la résurrection, il n'apporte aucun exemple ; pour toute démonstration, le pouvoir de Dieu lui suffit, et il le rappelle en disant : « Par cette vertu efficace, « par laquelle il peut s'assujétir toutes choses ». Mais ici, il produit des raisonnements. Car après avoir confirmé la vérité par les textes de l'Ecriture, il ajoute, de l'abondance de son cœur, contre ceux qui ne sont pas encore persuadés par l'Ecriture : « Insensé que vous êtes, « ne voyez-vous pas que ce que vous semez ». C'est-à-dire ; vous avez sous vos yeux la démonstration de cette vérité, vous la trouvez dans ce que vous faites chaque jour et vous doutez encore ? Si je vous appelle insensé, c'est parce que vous ne voyez pas ce que vous faites vous-même chaque jour, c'est parce que vous êtes vous-même un artisan de résurrection et que vous doutez de la résurrection opérée par Dieu. Voilà pourquoi l'apôtre dit

avec éloquence :« Ne voyez-vous pas que ce « que vous semez », vous qui êtes mortel et périssable. Et remarquez l'appropriation de ses expressions au sujet qu'il traite. « Ne re- « prend point vie », dit-il, « s'il ne meurt au- « paravant ». L'apôtre abandonne les expressions qui ont trait aux semences, germe, pousse, se gâte, se décompose, il emploie des termes en rapport avec notre chair, ainsi, « reprend vie », ainsi « meurt », manières de parler qui ne s'appliquent pas proprement aux semences, mais aux corps. Et il ne dit pas, meurt et vit ensuite, mais, ce qui est plus expressif, ne vit qu'à la condition de mourir. Vous voyez si j'ai raison de vous répéter qu'il prend toujours l'inverse du raisonnement de ses contradicteurs. Ce qu'ils regardaient comme une réfutation de la résurrection, il le prend pour démonstration de cette même résurrection ; ils disaient en effet que le corps ne pouvait pas ressusciter, puisqu'il était mort. Que leur oppose-t-il donc? C'est que précisément s'il ne mourait pas, il ne ressusciterait pas ; ce qui fait qu'il ressuscite, c'est qu'il est mort. De même que le Christ, pour démontrer cette vérité, prononce ces paroles : « Si le grain de « froment ne meurt après qu'on l'a jeté en « terre, il demeure seul ; mais, quand il est « mort, il porte beaucoup de fruit » (Jean, XII, 24), de même Paul emprunte son exemple aux semences, et il ne dit pas : Ne vit pas, mais « ne reprend vie » ; cette expression prouve encore le pouvoir de Dieu, elle montre que ce n'est pas la force propre de la terre, que c'est Dieu seul qui fait tout. Et pourquoi ne montre-t-il pas ce qui tenait plus étroitement au sujet, je veux dire la semence humaine? En effet notre génération commence par la corruption, comme celle du froment. C'est que les deux semences n'ont pas pour le raisonnement, une force égale, celle du froment est bien plus éloquente. Ce que veut l'apôtre, c'est quelque chose qui soit entièrement détruit, il n'y a dans la génération humaine de corruption qu'en partie. Voilà pourquoi c'est la semence du froment qui sert d'exemple. D'ailleurs l'autre, sortie d'un vivant, tombe dans un ventre vivant ; mais ici ce n'est pas dans de la chair, mais dans de la terre que la semence tombe, et elle s'y décompose comme le corps, comme le cadavre. Voilà ce qui fait que l'image prise du grain de froment convenait mieux au sujet. « Et quand vous « semez, vous ne semez pas le corps qui doit « naître (37) ». Tout ce qui précède, concerne le mode de la résurrection ; cette dernière observation répond au doute sur les corps dans lesquels les morts doivent revenir. Or que signifie : « vous ne semez pas le corps « qui doit naître? » L'épi entier, le froment nouveau. Ici en effet, le discours ne se rapporte plus à la résurrection même, mais au mode de la résurrection, à la nature du corps qui ressuscitera, à savoir : s'il ressemblera au corps précédent, ou s'il sera meilleur et plus beau ; et le même exemple sert à deux fins, l'exemple prouve que le corps ressuscité sera de beaucoup supérieur.

Mais ici les hérétiques, ne comprenant rien à ces choses, font un assaut et disent : C'est un corps qui tombe, c'en est un autre qui ressuscite. Que devient alors la résurrection? Car la résurrection ne peut être que la résurrection de ce qui est tombé. Que devient la merveilleuse, l'étonnante victoire remportée sur la mort, si le corps qui tombe n'est pas le même qui ressuscite? Dans ce cas, on ne pourra certes pas dire que la mort a rendu son prisonnier. Et maintenant, comment l'exemple donné serait-il approprié à la vérité? Car l'essence que l'on sème n'est pas autre que celle qui reparaît, c'est la même essence devenue meilleure. Autre conséquence : le Christ n'aura pas repris le même corps, lui, les prémices de ceux qui ressuscitent ; à vous entendre, il a rejeté son corps, quoiqu'il fût exempt de tout péché, et c'est un autre corps qu'il a pris. Et d'où l'a-t-il tiré, ce second corps? Le premier, il l'a pris d'une vierge, mais le second, d'où le tenait-il? Voyez-vous à quelles absurdités est arrivée la démonstration? Car enfin, pourquoi le Christ montre-t-il les traces et les empreintes des clous, sinon pour faire voir que c'est le même corps qui a été attaché à la croix, et qui est ressuscité? Que signifie la figure de Jonas? Que le Jonas qui a été englouti est le même qui a été rejeté sur la terre. Et pourquoi le Christ disait-il encore : « Dé- « truisez ce temple, et je le rétablirai en trois « jours? » (Jean, II, 19, 21.) C'est que le corps détruit est le corps qu'il a ressuscité. Aussi l'évangéliste ajoute-t-il : « Mais il parlait du « temple de son corps ». Que signifie donc : « Vous ne semez pas le corps qui doit naître? » C'est-à-dire, vous ne semez pas l'épi ; en effet, c'est le même et ce n'est pas le même ; c'est le

même parce que c'est la même essence, et ce n'est pas le même parce que l'épi qui viendra est meilleur ; la même essence persiste, mais il y a développement, il y a supériorité de beauté, fraîcheur de nouveauté ; c'est la condition indispensable pour qu'il y ait résurrection, il faut que ce qui ressuscitera soit meilleur. Pourquoi détruire la maison, si l'on ne doit pas la relever plus brillante et plus belle? Voilà ce que dit l'apôtre à ceux qui regardent la résurrection comme une dissolution. Ensuite, pour prévenir la pensée qu'il suit de là qu'on entend parler d'un corps différent, il éclaircit cette énigme, il explique lui-même le sens de ses paroles, il ne souffre pas que l'auditeur flotte dans des conclusions qui l'égareraient. Qu'avons-nous besoin de mêler nos paroles aux siennes? Ecoutez-le lui-même, entendez-le s'expliquer : « Vous ne semez pas « le corps qui doit naître » ; car aussitôt il ajoute : « mais la graine seulement, comme « du blé, ou de quelque autre chose ». Ce qui veut dire : Ce n'est pas le corps qui viendra, car il aura un autre vêtement, une tige, des épis ; « mais la graine seulement, comme du « blé, ou de quelque autre chose. Et Dieu lui « donne un corps tel qu'il lui plaît (38) ». Sans doute, objecte-t-on, mais c'est ici l'œuvre de la nature. De quelle nature, répondez-moi? Je vous dis qu'ici encore c'est Dieu seul qui fait tout, et non la nature, ni la terre, ni la pluie. Aussi l'apôtre, exprimant cette vérité, laisse-t-il de côté et la terre, et l'air, et la pluie, et la main-d'œuvre des agriculteurs : « Et Dieu », dit-il aussitôt, « lui donne un corps tel qu'il « lui plaît ». Cessez donc de prendre un soin superflu et de vous enquérir curieusement du comment et de la manière dont les choses se passent, lorsqu'on vous a signifié la puissance de Dieu et sa volonté. « Et il donne à chaque « semence le corps propre à chaque plante ». Que devient l'idée d'un corps étranger? Il lui donne le corps propre. Aussi lorsque l'apôtre dit : « Vous ne semez pas le corps qui doit « naître », il n'entend pas que ce sera une autre essence qui paraîtra, mais que la même essence ressuscitera, meilleure et plus brillante. « Car il donne à chaque semence le « corps propre à chaque plante ». Et par là, il indique déjà la différence que présentera la résurrection à venir. En effet, n'allez pas conclure de cette semence dont tous les germes se relèvent, qu'il y aura dans la résurrection égalité d'honneur. Gardez-vous surtout de le croire quand vous voyez que les semences des champs ne présentent pas dans leurs productions cette égalité, mais que telles plantes grandissent et se développent avec éclat, tandis que telles autres paraissent chétives. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « le corps propre à « chaque plante ». Toutefois cette différence ne lui suffit pas, il en cherche encore une autre plus considérable et plus manifeste. Car pour prévenir cette erreur que j'ai mentionnée, qui conclurait, de ce que tous ressuscitent, que tous doivent jouir des mêmes biens, l'apôtre s'est empressé de jeter dans ses premières paroles les semences de la pensée qui est la seule vraie, il a dit tout d'abord : Tous vivront en Jésus-Christ, « et chacun en son « rang ». C'est la pensée qu'il reprend ici, qu'il explique : « Toute chair n'est pas la « même chair (39) ». A quoi bon, dit-il, insister sur les semences? Nous n'avons qu'à considérer nos corps mêmes, puisque c'est des corps que nous nous occupons maintenant. Voilà pourquoi il ajoute : « Mais autre est la « chair des hommes, autre la chair des bêtes, « autre celle des oiseaux, autre celle des pois- « sons. Il y a aussi des corps célestes et des « corps terrestres, mais les corps célestes ont « un autre éclat que les corps terrestres. Le « soleil a son éclat, qui diffère de l'éclat de la « lune, comme l'éclat de la lune diffère de « l'éclat des étoiles, et comme, entre les étoiles, « l'une est plus éclatante que l'autre (40, 41) ».

Et que signifient ces paroles? Pourquoi cette digression qui va, qui tombe de la résurrection, sur les astres et sur le soleil? Il ne tombe pas, il n'y a pas de digression, gardons-nous de le croire, il ne rompt pas avec son sujet ; au contraire, il s'y tient. Après avoir prouvé ce qui a été dit de la résurrection, il montre la grande différence que fera paraître la gloire future, quoique la résurrection soit unique et commune ; en attendant, il fait deux parts de l'univers, les choses du ciel, les choses de la terre. La résurrection des corps, il l'a montrée par l'exemple du froment ; quant à l'inégalité dans la gloire, il la démontre par ses dernières paroles. Car, de même que l'incrédulité, au sujet de la résurrection, produit l'indolence, de même on tombe dans la langueur et le relâchement d'esprit lorsqu'on s'imagine que tous obtiennent le même partage. Aussi l'apôtre corrige-t-il ces deux erreurs ; il a com-

mencé par dissiper la première; il s'occupe maintenant d'en finir avec la seconde : après avoir établi deux classes, celle des justes et celle des pécheurs, il les subdivise encore, et il montre que ni les justes d'un côté, ni les pécheurs d'un autre, ne recevront le même traitement, qu'il n'y aura ni égalité pour tous les justes, ni égalité pour tous les pécheurs. Voilà donc la première séparation qu'il établit, celle des justes et celle des pécheurs, en disant: « Des corps célestes et des corps terrestres », car les corps terrestres sont comme l'image des pécheurs, et les corps célestes, celle des justes. Ensuite il fait entendre la différence de pécheurs à pécheurs : « Toute chair n'est pas la même « chair; mais autre est la chair des poissons, « autre, la chair des oiseaux et des animaux « différents ». Il n'y a là que des corps, mais les uns plus, les autres moins méprisables. Il en est de même de la vie, même différence dans la même constitution; après ces paroles, il reprend de nouveau son essor au ciel : « Le « soleil a son éclat, qui diffère de l'éclat de la « lune. » Comme il y a différence entre les corps terrestres; de même, entre les corps célestes, il y a aussi différence, et ce n'est pas une différence accidentelle, mais il y a diversité de degrés poussée à l'extrême. Car il n'y a pas seulement la différence du soleil et de la lune, ni de la lune et des étoiles, mais, d'étoiles à étoiles, il y a encore différence. Si tous ces astres sont dans le ciel, ils n'y sont pas tous également glorieux, mais, les uns plus, les autres, moins. Que nous apprennent donc ces images? Que si tous sont admis au royaume des cieux, tous n'y jouiront pas des mêmes biens; que si tous les pécheurs sont dans la géhenne, tous n'y subiront pas le même traitement. Voilà pourquoi l'apôtre ajoute : « Il en arrivera de même « dans la résurrection des morts (42) ». De « même », comment cela? parce qu'il y aura une grande différence. Ensuite, laissant ce point, comme prouvé, il reprend encore la démonstration relative au mode de la résurrection, il dit : « Le corps est semé dans la « corruption, et il renaît incorruptible ». Voyez la sagesse du docteur; quand il parlait des semences, il prenait des expressions appropriées aux corps : « Ne reprend point vie », disait-il, « s'il ne meurt auparavant » ; voici qu'en parlant des corps, il prend les termes appropriés aux semences, il dit : « Le corps est semé « dans la corruption, et il renaît incorruptible ». Il ne dit pas, le corps pousse, parce qu'il ne veut pas qu'on y voie le travail de la terre, mais « il renaît ». Quant à la semence, l'apôtre n'entend pas ici notre génération dans la matrice, mais l'enterrement des morts, la décomposition, la cendre des tombeaux. Aussi, après avoir dit : « Le corps est semé dans la cor- « ruption, et il renaît incorruptible », l'apôtre ajoute : « Il est semé dans la honte (43) ». Car quoi de plus hideux qu'un cadavre en décomposition? « Il renaît dans la gloire. « Il est semé dans la faiblesse ». Car il ne faut pas trente jours, pour qu'il n'en reste plus rien; la chair ne peut pas se conserver, elle ne peut pas seulement durer un jour. « Il « renaît dans la force ». Car alors il ne lui restera plus rien de corruptible. L'apôtre avait besoin de ces exemples pour que les auditeurs n'allassent pas s'imaginer que tous renaissant dans l'incorruptibilité, dans la gloire, dans la force, il n'y avait aucune différence entre les ressuscités. Car si tous ressuscitent, et dans la force, et dans l'incorruptibilité, et dans cette gloire de l'incorruptibilité, tous pourtant ne possèdent pas le même honneur, la même inébranlable félicité. « Il est semé comme « un corps animal, il renaît corps spirituel. « Comme il y a un corps animal, il y a aussi « un corps spirituel (44) ». Que dites-vous? le corps que nous avons présentement, n'est-il pas un corps spirituel? Spirituel, sans doute, mais l'autre le sera beaucoup plus. Car maintenant, trop souvent, l'abondance des grâces du Saint-Esprit se perd par de graves péchés; quoique le souffle de l'âme persiste encore, la vie de la chair n'y est plus; une fois la grâce éteinte, le corps n'est plus rien; mais alors il n'en sera plus de même; sans s'éteindre jamais, elle subsiste dans la chair des justes, et sa puissance restera unie au souffle de l'âme. Ou c'est là ce que l'apôtre a voulu faire entendre en disant « spirituel », ou il a voulu dire que le corps sera plus léger, plus subtil, capable d'être porté par l'air, ou plutôt il a prétendu indiquer le tout à la fois. Si vous n'en croyez rien, voyez les corps célestes si brillants, si persistants, qui ne vieillissent pas, et croyez donc que Dieu a bien aussi le pouvoir de faire, de nos corps soumis à la corruption, des corps incorruptibles, de beaucoup supérieurs à ceux que nous voyons. « Selon qu'il « est écrit : le premier homme, Adam, a été « créé avec une âme vivante, et le second

« Adam a été rempli d'un esprit vivifiant « (45) ». Le commencement de cette citation se trouve bien dans l'Ecriture (Gen. II, 7), mais la suite n'y est pas ; comment donc l'apôtre a-t-il pu dire, « selon qu'il est écrit ? » Il se fonde sur ce qui est arrivé, c'est son habitude. C'est le style ordinaire des prophètes. Ainsi un prophète a dit que Jérusalem sera appelée la ville de la justice, et elle n'a pas été appelée de ce nom. (Zach. VIII, 3.) Eh quoi ? le prophète a donc parlé à faux ? nullement : il a voulu dire que les événements lui mériteraient ce nom. Un autre a dit encore que le Christ serait appelé Emmanuel (Is. VII, 14), et le Christ n'a pas eu ce nom, mais les événements accomplis le lui donnent assez. De même, pour ces paroles, « et le second Adam a été rempli d'un « esprit vivifiant ».

Ces paroles sont pour vous faire comprendre que vous avez déjà reçu les symboles et les gages de la vie présente et de la vie à venir ; de la vie présente, par Adam ; de la vie à venir, par le Christ. Comme les biens les plus précieux ne peuvent être proposés que comme des espérances, l'apôtre tient à montrer que le commencement est déjà réalisé, il fait voir la racine et la source. Que si la racine et la source sont visibles pour tous, il n'est pas permis de révoquer les fruits en doute. De là ces paroles : « Et le second Adam a été rempli d'un esprit « vivifiant ». Ailleurs encore il dit : « Vivifiera « vos corps mortels par son esprit qui habite « en vous ». (Rom. VIII, 11.) C'est donc l'esprit qui vivifie. Maintenant on aurait pu dire, pourquoi dès les premiers jours a-t-on réalisé ce qui est le moins précieux, pourquoi ce qui concerne l'âme vivante a-t-il reçu un accomplissement plein et entier qui ne s'est pas arrêté aux prémices, pourquoi, en ce qui concerne l'esprit vivifiant, n'a-t-on reçu que les prémices ; l'apôtre montre que des deux côtés, les principes sont établis. « Mais ce n'est pas le « corps spirituel qui a été formé le premier, « c'est le corps animal, et ensuite le spirituel « (46) ». L'apôtre ne dit pas pourquoi ; il se contente de l'ordre établi par Dieu ; le suffrage des événements lui garantit l'excellence de l'administration des choses par Dieu ; il montre que tout ce qui nous concerne s'avance toujours vers un état meilleur, et il assure par là l'autorité de ses paroles. Si le moindre est arrivé, à bien plus forte raison faut-il attendre ce qui est supérieur.

Donc, puisque nous devons jouir de ces biens si précieux, prenons notre place dans ce bel ordre, et ne versons pas de pleurs sur ceux qui s'en vont, pleurons ceux qui finissent mal. L'agriculteur ne pousse pas de gémissements à la vue du grain qui se corrompt, c'est quand il le voit conserver dans la terre sa solidité, qu'il a peur et qu'il tremble ; mais, du moment que les semences se décomposent, l'agriculteur se réjouit. Car c'est le commencement de la semence à venir, cette décomposition. Faisons de même, sachons nous réjouir quand tombe la maison ainsi décomposée, quand un homme est ensemencé. Ne vous étonnez pas qu'il donne le nom d'ensemencement à la sépulture ; car la sépulture vaut mieux encore que l'ensemencement. Après les semences des champs, viennent les morts, les labeurs pénibles, les dangers, les soucis ; après la sépulture, si nous avons bien vécu, les couronnes et les prix glorieux ; après les semences de la terre, la corruption et la mort ; après la sépulture, l'incorruptibilité, l'immortalité, et des biens en foule ; dans un de ces ensemencements, ce qui se rencontre, ce sont les embrassements, les plaisirs, le sommeil ; dans le dernier de tous les ensemencements, rien, plus rien qu'une voix descendant des hauteurs du ciel, et soudain toutes choses ont leur accomplissement. Celui qui ressuscite, n'est plus ramené aux fatigues d'une vie d'épreuves, il entre dans cette vie qui ne connaît ni la douleur, ni le deuil, ni les gémissements. Si, dans l'homme que vous pleurez, ce qui provoque vos regrets, c'est l'appui, c'est le guide, le protecteur perdu, cherchez votre refuge dans le protecteur, dans le sauveur commun, dans le bienfaiteur de tous les hommes, en Dieu, cet invincible compagnon d'armes, cet auxiliaire toujours prêt, toujours présent, qui nous entoure, qui nous défend de toutes parts. Mais les longues liaisons forment des nœuds si aimables et méritent tant nos regrets ! Je le sais bien ; mais si vous soumettez à la raison les mouvements de votre âme, si votre raison se représente, ô femmes, celui qui vous a repris un époux, si vous faites tous à Dieu, dans vos afflictions, un généreux sacrifice de vos pensées, voilà qui apaisera les orages de vos cœurs, et vous ne laisserez pas à faire au temps l'œuvre de la sagesse ; mais si vous vous laissez amollir, le temps adoucira vos douleurs, mais vous ne remporterez aucune récompense.

Outre ces réflexions, rassemblez les exemples que vous donne la vie présente, les exemples des divines Ecritures ; méditez Abraham égorgeant son fils, et cela sans verser de larmes, sans faire entendre d'amères paroles. Mais, dira-t-on, c'était Abraham. (Gen. xxii). Mais vous, vous êtes appelé à des vertus plus hautes. Quand à Job, il ressentit de la douleur, mais dans la mesure qui convenait à un bon père, plein de tendresse pour ceux qui n'étaient plus là. Pour nous, la conduite que nous tenons, convient à des ennemis privés, à des ennemis publics. Si, à la nouvelle qu'un homme est élevé à la royauté, couronné, vous alliez vous frapper la poitrine et gémir, je ne dirais pas de vous que vous êtes l'ami de celui qui a reçu la couronne ; je dirais que vous n'avez que haine pour lui, que vous êtes son ennemi déclaré. Mais ce n'est pas sur lui que je pleure, répond l'affligé, c'est sur moi-même. Mais ce n'est pas une preuve d'affection que de vouloir que celui qui vous est cher, soit encore, à cause de vous, exposé aux périls du combat, et dans l'incertitude de l'avenir, quand il va recevoir la couronne et toucher le port ; de vouloir le voir encore à la merci des flots, quand il peut, échappé à la mer, se trouver pour toujours à l'abri. Mais je ne sais pas, dira-t-on, où il s'en est allé. Pourquoi ne le savez-vous pas ? Répondez-moi. Car, soit qu'il ait bien vécu, soit dans le cas contraire, on sait parfaitement où il doit se rendre. C'est justement ce qui me fait gémir, réplique-t-on : il est mort en état de péché. Vain prétexte et mauvaise raison. Si c'est là ce qui vous fait gémir sur celui qui n'est plus, il fallait, pendant sa vie, le réformer, le corriger. En tout cas, vous ne voyez jamais que ce qui vous intéresse, vous, et non pas ce qui le regarde, lui. S'il est parti en état de péché, pour cette raison même, vous devez vous réjouir ; ses péchés sont interrompus ; il n'a pas pu ajouter depuis à la somme de ses actions mauvaises ; soyez-lui en aide, autant que possible ; au lieu de pleurer sur lui, répandez les prières, les supplications, les aumônes, les offrandes. Ce ne sont par là de chimériques inventions ; ce n'est pas inutilement que nous faisons, dans les divins mystères, mention de ceux qui sont partis ; que nous nous approchons du sanctuaire, à leur intention ; que nous prions l'Agneau qui a enlevé le péché du monde, mais nous espérons qu'il leur en reviendra quelque adoucissement ; ce n'est pas en vain que l'assistant à l'autel, pendant que les redoutables mystères s'accomplissent, s'écrie : Pour tous ceux qui se sont endormis dans le Christ, et pour ceux qui célèbrent leur commémoration. On ne prononcerait pas ces paroles, si l'on ne faisait pas la commémoration de ceux qui ne sont plus. Nos cérémonies ne sont pas des jeux de théâtre ; loin de nous ces pensées ; nos cérémonies c'est l'Esprit-Saint qui les a ordonnées.

Sachons donc leur porter secours, et célébrons leur commémoration. Si les fils de Job ont été purifiés par le sacrifice de leur père, pouvez-vous douter que nos offrandes pour ceux qui ne sont plus, leur apportent quelque consolation ? C'est la coutume de Dieu de faire fructifier pour les autres les grâces que d'autres ont méritées. Et c'est ce que Paul faisait voir par ces paroles : « Afin que beaucoup de « personnes, manifestant en elles la grâce que « nous avons reçue, donnent à beaucoup de « personnes l'occasion de bénir Dieu pour « vous ». (2 Cor. ii, 11.) Empressons-nous de porter notre secours à ceux qui ne sont plus, et d'offrir pour eux des prières : car le but commun de la terre entière c'est l'expiation. Prions donc avec confiance pour la terre entière, et avec les martyrs nous appelons tous les membres de l'Eglise, avec les confesseurs, avec les ministres sacrés. Car nous ne sommes qu'un seul et même corps tous tant que nous sommes, quoiqu'il y ait des membres plus glorieux que d'autres membres, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'en nous adressant à toutes les âmes nous assurions à ceux qui ne sont plus leur pardon, par les prières, par les dons qui sont offerts pour eux, par l'assistance même de ceux que l'on invoque avec eux. D'où viennent donc vos gémissements, vos plaintes, quand il est possible de rassembler de si grandes forces pour obtenir le pardon de celui qui n'est plus ? Mais vous pleurez, ô femme, parce que vous êtes abandonnée, vous avez perdu votre protecteur ? Non, jamais, ne prononcez jamais ces paroles ; vous n'avez pas perdu Dieu. Tant que vous l'avez, voilà qui vous vaut mieux qu'un mari, et père, et fils, et beau-père ; quand ces êtres chéris étaient vivants, Dieu n'en était pas moins celui qui faisait toutes choses. Méditez donc ces pensées, et dites avec David : « Le Seigneur est ma « lumière et mon salut, qui craindrai-je ? »

(Ps. xxvi, 1.) Dites : vous êtes le père des orphelins, et le juge des veuves, et attirez sur vous son secours, et vous verrez qu'il prendra encore plus de soin de vous qu'auparavant, un soin d'autant plus vigilant que vous serez dans une plus grande détresse. Mais vous avez perdu un fils? Vous ne l'avez pas perdu, ne prononcez pas ces paroles : ce que vous voyez, c'est un sommeil, non une mort; c'est un voyage, non une destruction ; c'est un passage d'un état inférieur à une meilleure condition. N'irritez pas Dieu, mais rendez-le propice. Si vous supportez le coup avec une force généreuse, il en résultera, pour celui qui n'est plus, et pour vous, une douce consolation ; si vous faites le contraire, vous irritez la colère de Dieu. Car si à la vue d'un esclave battu de verges par son maître, vous montrez votre mécontentement, vous ne faites qu'exciter contre vous le mécontentement du maître. N'agissez pas ainsi, mais rendez grâces à Dieu, afin que cette conduite dissipe le nuage de votre affliction : dites comme ce bienheureux : « Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a « enlevé » ; considérez combien de personnes plus que vous agréables à Dieu, n'ont jamais eu de fils, combien d'hommes n'ont jamais porté le nom de pères. Ni moi non plus, répondra-t-on, je ne voudrais pas avoir eu de fils ; il aurait bien mieux valu pour moi ne pas faire cette expérience, que de goûter un pareil plaisir, et de le perdre après. Non, je vous en prie, ne prononcez pas de telles paroles, ne provoquez pas ainsi la colère du Seigneur ; faites mieux, rendez grâces à Dieu des biens que vous avez reçus ; pour ceux que vous ne gardez pas toujours, glorifiez le Seigneur. Job ne dit pas : il eût mieux valu pour moi n'avoir rien reçu ; ce que dit votre ingratitude, mais Job même pour les biens enlevés rendait grâces au Seigneur ; il disait : « Le Seigneur m'a donné », pour les biens perdus, il le bénissait en disant : « Le Seigneur m'a enlevé : que le nom du « Seigneur soit béni dans tous les siècles ». Il fermait la bouche à sa femme, par des raisonnements d'une sagesse merveilleuse, et il faisait entendre ces paroles admirables : « Si nous « avons reçu des biens du Seigneur, n'en sup- « porterons-nous pas aussi des maux? » Or l'épreuve qu'il eut à subir ensuite fut encore plus terrible ; elle ne le brisa pas, il tint bon, il supporta tout avec courage, il se mit à glorifier Dieu. Faites de même, réfléchissez, vous aussi, en vous-même : ce n'est pas un homme qui vous a pris celui que vous pleurez; c'est Dieu qui a tout fait, Dieu qui a de vous plus de souci que personne, Dieu qui comprend le mieux l'intérêt de tous, ce n'est pas un ennemi, un méchant qui vous a frappé. Voyez combien d'enfants n'ont vécu que pour rendre la vie impossible à leurs parents. Mais vous ne voulez pas voir, me dira-t-on, les enfants d'un noble cœur. Je les vois, eux aussi, mais je dis qu'ils sont moins en sûreté que votre fils. Quelque bonne estime qu'on en fasse, leur fin n'en est pas moins incertaine ; pour votre enfant, au contraire, vous n'avez plus à trembler, nous n'avez plus rien à craindre, à redouter pour lui quelque changement que ce soit. Appliquez ces pensées à une épouse qui avait la beauté en partage, qui était une bonne gardienne de votre maison, et pour toutes choses bénissez Dieu ; vous avez perdu votre épouse, bénissez le Seigneur. Peut-être Dieu veut-il vous amener à la continence, à des œuvres plus hautes, rompre vos liens. Si nous nous livrons à ces pensées de la sagesse, nous conquerrons, pour la vie présente, la tranquillité de l'âme, et, pour la vie à venir, les couronnes, etc.

Traduit par M. PORTELETTE.

HOMÉLIE XLII.

LE PREMIER HOMME, NÉ DE LA TERRE, FUT TERRESTRE ; LE SECOND HOMME FUT LE SEIGNEUR DESCENDU DU CIEL. (CHAP. XV, VERSET 47.)

ANALYSE.

1. Il faut imiter, non pas le premier homme qui est formé de la terre et qui est terrestre, mais le second homme qui fut le Seigneur descendu du ciel.
2. La résurrection des corps est prouvée : 1° par l'incorruptibilité et l'immortalité du corps ; 2° par la destruction du péché et l'abolition de l'ancienne Loi ; 3° nous devons détourner nos regards de la terre pour les tourner vers le ciel ; nous devons travailler sans cesse aux œuvres de Dieu, pour obtenir le bonheur éternel. — Au tribunal de Dieu, nous n'aurons d'autres défenseurs que nos actes.

1. Après qu'il a appelé le premier homme, l'homme animal, et le second, l'homme spirituel, il établit une nouvelle différence : celle de l'homme terrestre et de l'homme céleste. La première différence est celle de la vie présente et de la vie future ; la seconde est celle de l'homme avant la grâce, et de l'homme après la grâce. Cette distinction doit nous enseigner quel est le chemin véritable de la vie. De peur que même en croyant à la résurrection, comme je l'ai dit plus haut, ils ne renonçassent à une vie vertueuse et parfaite, il les prépare d'un autre côté à la lutte, leur disant : « Le premier « homme né de la terre fut terrestre, le second « homme fut le Seigneur descendu du ciel ». Et dans ce verset il les appelle tous deux du nom d'homme, mais il qualifie l'un par ce qu'il a de meilleur et de plus élevé, et l'autre, par ce qu'il a de plus bas. « Tel fut l'homme terrestre, tels « sont les hommes terrestres (48) ». Ils périront, ils mourront comme lui. « Tel fut l'homme cé- « leste, tels seront les hommes célestes ». Ils demeureront immortels, et ils brilleront comme lui. Mais quoi ! Est-ce que ce dernier n'est pas mort aussi ? Il est mort, il est vrai, mais la mort ne lui a point causé de dommage. Il a plutôt aboli la mort. Voyez-vous comment, même par la mort, il établit le dogme de la résurrection. Comme vous avez, ainsi que je l'ai dit plus haut, le principe et le couronnement, vous ne pouvez douter de l'ensemble. Il établit d'un côté quelle est la vie la meilleure et la plus parfaite, il nous donne les exemples d'une vie élevée et philosophique, et d'une autre qui ne l'est point, et nous montre la source de toutes les deux. Pour celle-là le Christ, pour celle-ci Adam. C'est pourquoi il n'a point dit absolument : De la terre, mais : Terrestre ; c'est-à-dire grossier, attaché aux biens présents ; et d'un autre côté, il a dit le contraire du Christ : « Le « Seigneur descendu du ciel ». S'il en est qui prouvent que le Seigneur n'a point de corps, parce qu'il est dit : « Du ciel », ce que nous avons développé déjà suffit pour leur fermer la bouche. Mais rien ne nous empêche de nous servir de ces paroles-ci pour leur fermer la bouche. Qu'est-ce en effet « le Seigneur des- « cendu du ciel ? » Veut-il indiquer par là la nature ou bien la conduite d'une vie parfaite ? Il est clair que c'est la conduite d'une vie parfaite ; et c'est pour cela qu'il ajoute : « Comme « nous avons reproduit l'image de l'homme ter- « restre (49) », c'est-à-dire : Comme nous avons fait le mal, reproduisons l'image de l'homme céleste, c'est-à-dire, faisons le bien. En outre je veux vous adresser cette question : cette parole : « Le premier homme est de terre et terrestre », et cette autre : « Mais le Seigneur est descendu « du ciel », s'appliquent-elles à la nature ?—Oui, dit l'hérétique. — Quoi donc ! est-ce qu'Adam

était seulement terrestre, ou bien avait-il une autre nature, parente des natures supérieures et incorporelles, que l'Ecriture appelle âmes et esprits? Il est clair qu'il avait aussi cette nature. Et ainsi le Seigneur lui-même n'était pas seulement une nature céleste. Quoiqu'il soit dit « du ciel », il s'était encore incarné. Ce qu'il veut donc dire est ceci : « Comme « nous avons reproduit l'image de l'homme « terrestre », les actions mauvaises, « repro- « duisons l'image de l'homme céleste », c'est-à-dire, la vie parfaite qui est au ciel. S'il parlait de la nature, ces exhortations et ces conseils seraient inutiles. C'est pourquoi il est démontré que ces paroles s'appliquent à la conduite de la vie. Et c'est à dessein qu'il s'est servi de cette expression, et ce mot d'image montre encore d'une autre manière, qu'il parle des actions, et non de la nature. En effet, nous avons été faits terrestres, quand nous avons fait le mal. Ce n'est pas dès le commencement que nous avons été faits terrestres, mais quand nous avons péché. En effet, le premier péché a existé avant la mort; c'est après le premier péché que Dieu dit : « Tu es né de la terre et « tu retourneras à la terre ». (Gen. III, 19.) C'est alors aussi que les passions et les désordres sont entrés en foule dans l'âme. De ce que l'on est né de la terre, il ne s'ensuit pas absolument que l'on soit terrestre, car le Seigneur aussi était formé de la même matière, mais c'est de faire des choses terrestres; de même qu'être céleste, c'est accomplir des actions dignes du ciel. Mais pourquoi nous donner une peine inutile pour le prouver? Lui-même, dans la suite de ses paroles, nous en découvre le sens, disant : « Je vous le dis », mes frères, « la chair et le sang ne posséderont « point le royaume de Dieu (50) ».

Voyez-vous comment il s'explique lui-même et nous évite la peine de le faire. C'est ainsi qu'il agit en beaucoup d'endroits. Ce qu'il appelle chair, ce sont les actions mauvaises, ainsi qu'il fait en un autre endroit : « Vous « n'êtes pas en chair »; et ailleurs encore : « Ceux qui sont en chair ne peuvent plaire à « Dieu ». (Rom. VIII, 9, 8.) C'est pourquoi par ces paroles : « Je le dis », il veut nous faire entendre que tous ces discours ont pour objet de nous apprendre que les actions mauvaises ne nous introduiront point dans le royaume du ciel. Après la résurrection, il parle aussitôt du royaume du ciel, et c'est pour cela qu'il ajoute : « La corruption ne « possèdera point cet héritage incorruptible », c'est-à-dire, le vice ne possède pas cette gloire, cette perception et cette jouissance des choses incorruptibles. En beaucoup d'autres endroits il se sert encore de la même expression, disant : « Celui qui sème dans la chair récoltera « la corruption de la chair ». (Gal. VI, 8.) S'il parlait du corps, et non pas des actions mauvaises, il ne dirait pas la corruption; car, en aucun endroit il n'appelle le corps une corruption. En effet, ce n'est pas une corruption, mais une substance corruptible. Aussi, dans la suite de son discours, quand il parle du corps, il ne l'appelle pas une corruption, mais une substance corruptible, disant : Il faut que cette substance corruptible soit revêtue de l'incorruptibilité.

Après qu'il a fini ces exhortations relatives à la conduite de la vie, il fait ce qu'il a coutume de faire, il mêle continuellement un sujet à un autre sujet, il revient à son discours sur la résurrection, disant : « Voici que « je dis un mystère (51) ».

2. Il va donc révéler un mystère vénérable, et que tous ne connaissent pas; il montre qu'il leur fait là un grand honneur en leur révélant les choses cachées. Et qu'est-ce? « Nous ne mourrons pas tous, mais nous se- « rons tous changés ». Voici ce qu'il veut dire : nous ne mourrons pas tous, mais nous serons tous transformés, même ceux qui ne meurent point; car ceux-là aussi sont mortels. Parce que vous mourrez, dit-il, ne craignez pas de ne pas ressusciter; il en est, en effet, il en est quelques-uns qui éviteront la mort, et cependant cela ne leur suffit pas pour la résurrection, mais il faut que ces corps mêmes qui ne meurent point soient transformés et passent à un état incorruptible. « En un moment, en un clin « d'œil, au son de la trompette du jugement « dernier (52) ». Comme il a longuement parlé de la résurrection, il montre à propos ce qu'il y a d'étonnant en elle, et de contraire à l'opinion commune. En effet, dit saint Paul, il n'est pas seulement étonnant que les corps se putréfient d'abord et ressuscitent ensuite, et que les corps ressuscités l'emportent sur ceux que nous voyons aujourd'hui; ni qu'ils passent à une condition bien meilleure, ni que chacun reçoive ce qui lui appartient, et que personne ne reçoive ce qui appartient à d'autres; mais, ce qui est étonnant, c'est que tant

de miracles et de si grands, et qui dépassent toute raison et toute imagination, s'accomplissent en un instant. Et pour exprimer cela plus clairement, il dit : « En un clin d'œil », c'est-à-dire, dans le temps qu'il faut pour fermer les yeux. Ensuite comme il parle d'une chose grande et qui doit nous frapper de stupeur, de tant de merveilles accomplies tout d'un coup, il ajoute pour le prouver et pour rendre croyable ce qu'il dit : « En effet, la « trompette sonnera et les morts ressuscite- « ront incorrompus, et nous serons transfor- « més ». Cette parole « nous » ne s'applique pas à lui-même, mais à ceux qui alors seront trouvés vivants. « Il faut que cette substance « corruptible soit revêtue d'incorruptibilité « (53) ». Quand vous entendrez dire que la chair et le sang ne possèderont pas le royaume de Dieu, pour que vous n'alliez pas croire que les corps ne ressuscitent pas, il ajoute : « Car « il faut que ce corps corruptible soit revêtu « de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel « soit revêtu de l'immortalité ». Le corps est corruptible et mortel : donc le corps subsiste, car le corps, c'est le sujet qui revêt. La mortalité et la corruption, au contraire, sont détruites et disparaissent, tandis que l'immortalité et l'incorruptibilité deviennent le partage du corps. Ne doutez donc plus que le corps ne doive vivre éternellement, en apprenant qu'il devient incorruptible et qu'il est affranchi des lois de la mort.

Quand ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité ; alors sera accomplie cette parole de l'Ecriture : « La mort a été absorbée par la victoire (54) ». Après avoir révélé de grands mystères, il rend tout ce qu'il avance croyable et digne de foi, en s'appuyant sur la prophétie. La mort a été absorbée par la victoire; c'est-à-dire, que le rôle de la mort est terminé. Il n'en reste plus rien ; elle ne reviendra plus. L'incorruptibilité a détruit la corruption et la mort. « O mort, où est ta victoire? Enfer, où « est ton aiguillon (55)? » Quelle force et quelle noblesse d'inspiration ! C'est comme un sacrifice offert à la victoire. C'est un mortel inspiré de Dieu qui, l'œil fixé sur l'avenir comme sur un fait déjà accompli, insulte à la mort terrassée ! et, le pied sur la tête de l'ennemi vaincu, entonne un chant de victoire, en s'écriant : « O mort, où est ton aiguillon? Enfer, où est « ta victoire? » C'en est fait de tes armes; tu as travaillé en vain. Voilà en effet la mort dépouillée de ses armes ! La voilà vaincue ! Que dis-je ? Elle disparaît, elle rentre dans le néant. « Or le péché est l'aiguillon de la mort : et la « loi est la force du péché (56) ». Voyez-vous comme il parle de la mort corporelle? C'est donc aussi de la résurrection du corps qu'il veut parler. Car s'il n'y a pas de résurrection pour le corps, comment la mort est-elle absorbée? Ce n'est point ici la seule difficulté; comment en outre la loi est-elle la force du péché ? Que le péché soit l'aiguillon de la mort, qu'il soit même plus funeste que la mort, puisque la mort trouve en lui toute sa force, cela est manifestement vrai ; mais comment la loi elle-même est-elle la force du péché? C'est qu'en l'absence de la loi, le péché n'avait pas un caractère aussi prononcé ; il avait bien lieu, mais on ne pouvait le frapper d'une condamnation aussi énergique. La loi n'a pas peu contribué à le mettre en relief, en lui infligeant de plus rudes châtiments. Que si, en voulant guérir le mal, elle l'a aggravé, le coupable, dans ce cas, n'est pas le médecin ; c'est le malade qui n'a pas su profiter du remède. La venue du Christ aussi a été funeste aux Juifs; elle n'a fait qu'aggraver et grossir le fardeau de leurs iniquités. Mais ce n'est pas là une raison pour blâmer le Christ ; le Christ n'en est que plus admirable, et les Juifs n'en sont que plus odieux pour avoir tourné contre eux-mêmes l'instrument de leur salut. Ce qui prouve que, par elle-même, la loi ne peut servir d'auxiliaire du péché, c'est que le Christ l'a strictement observée, et que le Christ était exempt de péchés. Mais réfléchissez, et vous verrez que les vérités exprimées par Paul au sujet du péché et de la loi viennent à leur tour confirmer le dogme de la résurrection. Si en effet le péché était par lui-même une cause de mort, si le Christ est venu détruire le péché et nous en délivrer par le baptême, si d'un autre côté il a détruit et anéanti l'ancienne loi, dont la violation et la transgression donnait au péché plus de consistance, pourquoi douter encore de la résurrection? Comment la mort s'y prendra-t-elle désormais pour conserver son empire? Se servira-t-elle de la loi? elle est dissoute et abrogée. Se servira-t-elle du péché? mais le péché est extirpé jusque dans sa racine. « Ren- « dons grâce à Dieu qui nous a donné la vic- « toire par Notre-Seigneur Jésus-Christ (57) ».

3. Car Jésus a élevé un trophée et nous a

décerné des couronnes qui ne nous étaient pas dues, mais qui sont un présent de sa bonté. « Ainsi, mes frères, demeurez fermes « et inébranlables (58) ». Cette exhortation a pour elle la justice et l'à-propos. Point de faiblesse ; point d'hésitation ; ne vous laissez pas abattre, ne vous découragez pas sans motifs. « Travaillez sans cesse à l'œuvre de « Dieu » ; c'est-à-dire, à rendre votre vie pure. Il ne dit pas : Faites le bien, mais : « Travail- « lez sans cesse », pour que le zèle déborde de vos cœurs quand vous vous mettez à l'œuvre, pour que vous fassiez votre devoir et au delà. « Sachant que votre travail ne sera pas sans « récompense en Notre-Seigneur ». Que dis-tu, Paul? Encore des travaux? Oui, encore des travaux ; mais des travaux qui rapportent des couronnes, et qui ont le ciel en perspective. Car autrefois, en laissant derrière lui le paradis, l'homme a dû souffrir des travaux qui étaient le châtiment de ses fautes ; les travaux dont il s'agit, au contraire, lui promettent les palmes de la vie future. Lorsqu'on se place à un pareil point de vue, lorsqu'on lève les yeux et qu'on aperçoit les secours qui nous viennent d'en haut, ce ne sont plus là des travaux. Aussi Paul a-t-il dit : Votre travail ne sera pas sans récompense en Notre-Seigneur. Nos premiers travaux étaient un châtiment; ceux-ci ne sont qu'un acheminement au bonheur qui nous est réservé dans l'autre vie. Il ne faut donc pas nous endormir, mes chers frères. Ce n'est point en nous laissant aller au courant de la paresse et de l'inertie que nous arriverons au royaume des cieux ; ce n'est point en nous abandonnant aux délices d'une vie molle et efféminée. Estimons-nous heureux de pouvoir conquérir un si grand bonheur à force de pénitences, de mortifications, de souffrances sans nombre, de difficultés et de travaux. N'apercevez-vous pas l'intervalle immense qui sépare la terre des cieux, les guerres qui nous menacent, la pente qui entraîne l'homme vers le vice, les précipices dont le péché nous entoure, et les piéges qu'il sème au milieu de notre route ? Pourquoi donc nous créer tant de soucis qui ne nous sont pas imposés par la nature? Pourquoi nous susciter cette foule d'embarras ? Pourquoi nous charger de tant de fardeaux ? Le Christ n'a-t-il pas voulu nous détourner de tous ces soins en nous disant : « Ne vous « inquiétez ni de votre nourriture ni de votre « habillement? » (Matth. VI, 25.) Or, si nous ne devons nous inquiéter ni de la nourriture qui nous est nécessaire, ni de nos vêtements, à quoi bon cet attirail et ce luxe ? Ceux qui se plongent dans le gouffre de tant de besoins factices, pourront-ils jamais en sortir? Est-ce que saint Paul ne vous a pas dit : « Celui qui « est enrôlé au service de Dieu, ne s'embar- « rasse point des affaires de cette vie?» (II Tim. II, 4.) Malgré cela, nous nous plongeons dans les délices, nous sommes esclaves de notre ventre, nous nous enivrons, nous nous tourmentons pour des choses qui nous sont étrangères, et nous n'apportons aux choses célestes que l'attention d'une âme molle et efféminée. Ne savez-vous pas que la récompense qui vous est promise est une récompense plus qu'humaine? Quand on rampe sur la terre, on ne peut monter au ciel ; et nous, loin de nous étudier à mener une vie conforme à la nature de l'homme, nous nous ravalons au-dessous de la brute. Ne savez-vous donc pas à quel tribunal vous comparaîtrez ? Ne songez-vous donc pas qu'on vous demandera compte de vos paroles et de vos pensées, à vous qui ne veillez même pas sur vos actions? « Un regard « lascif jeté sur une femme est déjà l'adul- « tère ». (Matth. V, 28.) Et ces hommes qui auront à rendre compte d'un simple regard de curiosité, ne craignent pas de pourrir dans le péché ! « Celui qui traite son frère de sot, sera « plongé dans la géhenne ». (Matth. V, 22.) Et nous ne cessons d'accabler notre prochain d'outrages, nous ne cessons de lui dresser des embûches de toute espèce ! Il est tout simple d'aimer celui qui nous aime ; c'est là le mérite d'un païen. Et nous autres, nous haïssons ceux-là même qui nous aiment ! Quel pardon pouvons-nous espérer ? Nous devrions, on nous l'a ordonné, ne pas nous contenter d'observer les prescriptions de l'ancienne loi, et, dans la mesure même de cette ancienne loi, notre vertu est insuffisante ! Quelle bouche éloquente nous arrachera au châtiment qui nous menace ? Quel défenseur viendra nous assister et nous secourir, nous, misérables pécheurs marqués pour le supplice ? Aucun; mais nous hurlerons comme des réprouvés, nous pleurerons, nous grincerons des dents, nous serons en proie aux tourments ; car nous serons condamnés à de profondes ténèbres, à des douleurs inévitables, à des peines insupportables. C'est pourquoi,

je vous en prie, je vous en conjure, je vous en supplie à genoux : tandis que, pour marcher dans cette vie, nous avons encore quelque appui, ouvrons nos âmes aux paroles de l'apôtre; qu'elles excitent en nous des sentiments de componction; convertissons-nous; devenons meilleurs. Ne nous exposons pas, comme le mauvais riche, à pousser des lamentations inutiles, quand nous serons jetés dans les ténèbres extérieures. Ne nous exposons pas à répandre des larmes qui ne sauraient remédier à nos maux. En vain un père, un fils, un ami, qui aurait auprès de Dieu quelque influence, élèverait pour vous la voix, si vos actions étaient là pour vous condamner. Tel est ce tribunal : il juge d'après les actes; nos actes seuls peuvent nous sauver. En vous tenant un pareil langage, je ne veux pas vous affliger, je ne veux pas vous jeter dans le désespoir; je veux que, renonçant à nous repaître de vaines et frivoles espérances, nous cultivions la vertu, sans mettre notre confiance dans tel ou tel secours étranger. Si nous sommes lâches et négligents, il n'y aura ni juste, ni prophète, ni apôtre, il n'y aura personne qui soit en état de venir à notre aide. Mais soyons zélés, soyons diligents, et nous trouverons dans nos actes de puissants défenseurs, et nous jouirons en toute liberté, en toute sûreté, du bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Ce bonheur, puissions-nous tous l'obtenir, etc.

Traduit par M. BAISSEY.

HOMÉLIE XLIII.

QUANT A LA COLLECTE POUR LES SAINTS, FAITES LA MÊME CHOSE QUE J'AI ORDONNÉE AUX ÉGLISES DE GALATIE. (CHAP. XVI, VERS. 1, JUSQU'A 10.)

ANALYSE.

1. Saint Paul recommande aux Corinthiens de recueillir petit à petit des aumônes pour les pauvres de Jérusalem.
2. Cette collecte faite, ils l'enverront eux-mêmes à Jérusalem par des hommes sûrs : saint Paul les accompagnera si la chose en vaut la peine.
3 et 4. Exhortation. — Soyons fermes dans les épreuves. — L'homme juste est quelquefois éprouvé, mais il en sera récompensé davantage. — Sanctifions nos maisons par des aumônes mises en réserve.

1. Ayant achevé ce qu'il avait à dire sur les dogmes, il va maintenant traiter plus spécialement des mœurs, et sans s'occuper du reste, il va droit à la vertu qui comprend toutes les autres, la charité et l'aumône. Il ne parle que de cette seule vertu et finit sa lettre. Cette épître est la seule où il en soit ainsi; dans les autres il ne parle pas seulement de l'aumône, mais encore de la tempérance, de la mansuétude, de la douceur, de la patience, et de toutes les autres en général, en finissant. Pourquoi ne traite-t-il ici que cette seule partie de la morale? Parce que la plus grande partie de ce qui précède roule déjà sur des matières morales; par exemple, ce qu'il a dit pour corriger le fornicateur, pour redresser ceux qui portaient leurs différends devant les tribunaux du dehors, pour effrayer ceux qui s'adonnaient au vin et à la bonne chère, pour condamner ceux qui se livraient aux schismes, aux disputes, et qui affectaient la domination, pour représenter à ceux qui s'approchaient indignement des mystères, l'épouvantable châtiment auquel ils s'exposaient, enfin, pour définir la charité. Il ne touche plus ici que le point dont il a besoin pour mieux assister les saints. Remarquez encore ici l'habileté de l'apôtre : aussitôt qu'il

les a persuadés de la résurrection, et qu'il les a remplis par ce discours de ferveur et de zèle, il les met sur le chapitre de l'aumône. Ce n'est pas qu'il n'en eût déjà touché quelques mots lorsqu'il disait : « Si nous avons semé chez « vous les biens spirituels, sera-ce beaucoup « si nous moissonnons de vos biens tempo- « rels ? » Et encore : « Qui plante une vigne « et ne mange pas de son fruit ? » (I Cor. IX, 7, 11.) Cependant, la connaissance qu'il avait de l'excellence de cette vertu le détermine à en parler encore à la fin de cette épître.

Le mot de « collecte » qu'il met tout en commençant fait déjà envisager la chose comme légère et facile ; puisque tous contribuent à l'œuvre, la charge qui en résultera pour chacun ne pourra qu'être légère. Après avoir parlé de la collecte, il ne dit pas tout aussitôt : Que chacun de vous mette de côté chez soi, comme il était naturel de dire, non, il a soin de dire auparavant : Faites comme j'ai ordonné aux Eglises de Galatie. Mentionner les bonnes œuvres des autres était un bon moyen d'exciter leur zèle par l'émulation. Et remarquez comme il introduit cette mention sous forme de récit ; c'est un procédé qu'il met encore en œuvre dans son épître aux Romains. Il semble ne vouloir que leur parler du motif de son départ pour Jérusalem, et il prend de là occasion de se jeter sur le sujet de l'aumône : « Maintenant », dit-il, « je m'en vais à « Jérusalem pour le service des saints. Car il « a dit à la Macédoine et à l'Achaïe de faire « quelques aumônes en commun aux pauvres « d'entre les saints ». (Rom. XV, 25, 26.) Il excitait les Romains par l'exemple des Macédoniens et des Corinthiens, et ceux-ci par l'exemple des Galates. — « Faites », dit-il, « comme j'ai ordonné aux Eglises de Galatie ». Les Corinthiens n'auraient-ils pas rougi de rester inférieurs aux Galates ? Et il ne dit pas : J'ai persuadé, j'ai conseillé, mais : « J'ai or- « donné », ce qui marque plus l'autorité. Et il ne cite pas seulement une ville, ni deux, ni trois, mais toute une nation. C'est un moyen qu'il emploie également quand il traite des questions dogmatiques : « Comme je l'en- « seigne », dit-il, « dans toutes les églises des « saints ». Que si l'exemple est efficace pour établir la foi des dogmes, il le sera bien davantage encore pour exciter l'émulation des bonnes œuvres.

Mais qu'avez-vous ordonné, dites-moi, bienheureux apôtre ? « Que le premier jour de la « semaine », c'est-à-dire le dimanche, « cha- « cun de vous mette quelque chose à part chez « soi, amassant selon sa bonne volonté (2) ». Remarquez comme il sait les exciter même par la circonstance du temps ; car ce jour qu'il indique était propre à porter à l'aumône. Souvenez-vous, semble-t-il dire, quels bienfaits vous avez reçus ce jour-là. Les biens ineffables, et la racine et le principe de notre vie, c'est en ce jour qu'ils nous ont été donnés. C'est encore par une autre raison que ce jour augmente le zèle charitable ; il est le jour du repos et de la suspension de tous les travaux. Une âme affranchie de tout embarras d'affaires, en devient plus prompte et plus apte à pratiquer l'aumône. De plus, la participation aux mystères redoutables et immortels met dans l'âme beaucoup de zèle. En ce jour donc, « que chacun de vous », non un tel et un tel, mais « chacun de vous », quel qu'il soit, pauvre ou riche ; la femme ou l'homme ; l'esclave ou l'homme libre mette à part chez soi. Il ne dit pas : Que chacun porte à l'Eglise, de peur que l'on n'eût honte de donner peu ; mais après que ces petites sommes mises à part peu à peu en auront fait une un peu plus considérable, alors, quand je serai venu, qu'on me l'apporte. En attendant, mettez à part chez vous quelque chose, et faites de votre maison une église, le coffret qui recevra vos aumônes sera le tronc. Devenez le gardien d'un argent sacré, faites-vous spontanément économe des pauvres. C'est votre charité qui vous confère ce sacerdoce. Les troncs qui sont dans nos églises sont encore une marque de cette ancienne coutume. Mais hélas ! le signe seul reste, la chose ne se voit plus nulle part. Je sais que la plupart de ceux qui sont ici me blâmeront encore de parler sur ce sujet ; je les entends déjà me dire : Epargnez-nous ces désagréables, ces fâcheux discours. Laissez cela à la volonté de chacun, et que chacun suive le mouvement de son cœur ; ce que vous dites maintenant ne sert qu'à nous couvrir de honte et de confusion. — Mais je ne tiens aucun compte de ces remontrances. Saint Paul ne craignait pas de se rendre importun sur ce sujet, ni de tenir le langage de ceux qui mendient. Si je vous disais : Donnez-moi, à moi, et déposez vos aumônes dans ma maison, il y aurait peut-être sujet de rougir ; ou plutôt il n'y aurait pas même alors sujet, « car », dit

l'apôtre, « ceux qui servent à l'autel vivent de « l'autel ». (I Cor. IX, 13.)

2. Toutefois on pourrait me reprocher de prêcher pour moi. Au lieu que maintenant c'est pour les indigents que je demande, ou pour mieux dire, ce n'est pas pour les indigents, c'est pour vous qui donnez : c'est pourquoi je parle avec une entière liberté. Quelle honte y a-t-il à dire : Donnez au Seigneur qui a faim, revêtez-le lorsque vous le rencontrerez nu; recevez-le chez vous quand il est sans asile? Votre Seigneur ne rougit pas de dire à la face de la terre : « J'ai eu faim et vous ne m'avez « pas donné à manger » (Matth. XXV, 42); lui qui ne manque de rien et qui n'a rien à désirer. Et moi je rougirais et je n'oserais parler! A Dieu ne plaise! Ce serait une suggestion diabolique qu'une telle honte. Je ne rougirai donc pas, mais je parlerai en toute liberté et je dirai : Donnez à ceux qui ont besoin, élevant la voix plus haut que les indigents. Si je pouvais être convaincu par quelqu'un de chercher mon intérêt en parlant de la sorte, et de faire mes propres affaires sous le prétexte de faire celles des pauvres, ce ne serait pas assez de la honte pour me punir, il faudrait toutes les foudres du ciel, car il ne mériterait pas de vivre, celui qui commettrait une telle indignité.

Mais si, par la grâce de Dieu, ce n'est point pour nous-mêmes que nous vous importunons; si nous vous annonçons gratuitement l'Evangile, non à la vérité en travaillant de nos mains comme Paul, mais en vivant de nos biens propres, je dirai en toute liberté : Donnez à ceux qui ont besoin, et je ne cesserai de le redire, et ceux qui ne donneront pas, je serai leur accusateur infatigable. Si j'étais général et que j'eusse sous moi des soldats, je n'aurais pas honte de demander des vivres pour mes soldats. D'ailleurs je désire extrêmement votre salut. Mais afin que mon discours soit plus efficace, je vais m'adjoindre saint Paul et vous dire avec lui : « Que chacun de vous mette à « part chez soi, et qu'il amasse selon qu'il aura « prospéré ». Voyez comme il évite d'être indiscret et à charge! Il ne dit pas : Donnez telle ou telle somme, mais : « Ce qui vous plaira », que ce soit beaucoup, que ce soit peu. Il ne dit pas : Que chacun donne ce qu'il aura gagné, mais : « Selon qu'il aura prospéré », pour montrer que c'est de Dieu que nous tenons ce que nous donnons. Autre moyen de faciliter l'aumône qu'il conseille : il n'ordonne pas qu'on la donne tout entière, d'un coup, mais qu'on l'amasse petit à petit, de manière que la dépense s'effectue sans peine et passe pour ainsi dire inaperçue. Voilà pourquoi il ne demande pas qu'on dépose l'aumône sur-le-champ; mais il indique un long délai. La raison qu'il donne de cette mesure est celle-ci : « Afin qu'on n'ait « pas à faire la collecte lorsque j'arriverai » : c'est-à-dire, afin que vous ne soyez pas obligés de recueillir les aumônes dans le temps même où il faudra les apporter. Nouveau motif qui ne devait pas médiocrement les exciter; l'attente de Paul était bien propre à augmenter leur zèle.

« Lorsque je serai arrivé, j'enverrai des « hommes choisis par vous, et à qui je don- « nerai des lettres, porter votre charité à Jé- « rusalem (3) ». Il ne dit pas : J'enverrai un tel et un tel, mais : Des hommes que vous aurez choisis vous-mêmes afin que l'on n'ait pas le moindre soupçon. Voilà pour quelle raison il leur remet le choix de ceux qui porteront l'argent. Il se garde bien de leur dire : à vous de donner votre argent, à d'autres le droit de choisir ceux qui le porteront. Ensuite pour montrer qu'il ne laisse pas de s'occuper de cette bonne œuvre, il parle des lettres qu'il donnera aux porteurs, il dit : « J'enverrai avec « des lettres ceux que vous aurez choisis », comme s'il disait : Je serai moi-même avec eux, je participerai à la mission par le moyen de mes lettres. Il ne dit pas : Je les enverrai porter votre aumône, mais « votre charité », pour relever par ce terme la grandeur de leur action et du gain qui leur en revient. Ailleurs il donne à l'aumône les noms de bénédiction et de communication, l'un pour corriger la négligence, l'autre pour abaisser l'orgueil : nulle part il ne se sert du mot d'aumône.

« Que si la chose mérite que j'y aille moi- « même, ils viendront avec moi (4) ». Ici encore l'apôtre engage les Corinthiens à donner largement. Si vos charités sont assez considérables, veut-il dire, pour que ma présence soit nécessaire, je ne refuserai pas d'y aller. Il n'a pas promis cela tout d'abord, il n'a pas dit : quand je serai arrivé, je porterai l'argent. S'il eût promis cela dès le commencement, l'effet n'eût pas été le même. Mise où elle se trouve, cette promesse est parfaitement à sa place. Ainsi dès le commencement ce n'est pas une promesse formelle, mais ce n'est pas non plus

un silence absolu, car l'apôtre se met déjà en avant en disant : « j'enverrai ». Et encore en dernier lieu il ne parle que conditionnellement, tout dépendra d'eux-mêmes : « Si la chose le « mérite », dit-il. Il dépendait d'eux assurément de donner une somme assez grosse pour que l'apôtre crût qu'elle vaudrait la peine qu'il s'en chargeât.

« Or, j'irai vous voir quand j'aurai passé par la « Macédoine (5) ». Ceci, l'apôtre l'a déjà dit plus haut, mais avec colère ; car il ajoutait : « Et je « connaîtrai non les discours des orgueilleux, « mais leur vertu ». (I Cor. IV, 19.) Ici il parle avec plus de douceur, afin qu'ils désirent sa présence. Et pour qu'ils ne disent pas : Pourquoi donc nous préférez-vous les Macédoniens, il ne met pas : Quand j'aurai été en Macédoine, mais : « Quand j'aurai passé par la Macédoine, « car je passerai par la Macédoine. Peut-être « que je séjournerai chez eux, et que j'y passe- « rai l'hiver (6) ». Mon dessein n'est pas de vous voir seulement en passant, je veux m'arrêter chez vous et y séjourner. Il était à Ephèse lorsqu'il écrivait cette épître, et c'était pendant l'hiver. C'est pourquoi il dit : « Je demeurerai à Ephèse jusqu'à la Pentecôte (8) ». Ensuite, j'irai en Macédoine, et après l'avoir traversée, j'irai vous voir l'été ; et peut-être passerai-je l'hiver chez vous.

3. Mais pourquoi saint Paul dit-il « peut-être », sans rien assurer de positif ? Parce qu'il ne prévoyait pas tout, et cela utilement. C'est pourquoi il n'affirme pas absolument, de sorte que s'il en arrivait autrement, il aurait recours pour se défendre à sa promesse conditionnelle, et à l'autorité du Saint-Esprit qui à son gré conduisait l'apôtre, et ne le laissait pas toujours aller où il aurait voulu. Il le témoigne dans sa seconde épître, lorsque pour justifier son retard, il dit : « Ou quand je prends une « résolution, cette résolution n'est-elle qu'hu- « maine, et trouve-t-on ainsi en moi le oui et « le non ». (II Cor. XI, 17.) — « Afin que vous « me conduisiez au lieu où je pourrai aller ». Ceci témoigne encore de la charité de l'apôtre et de son grand amour pour ses disciples. — « Car je ne veux pas cette fois vous voir seu- « lement en passant, et j'espère demeurer « assez longtemps chez vous, si le Seigneur le « permet (7) ». Ces paroles qui sont l'expression de sa charité, tendent aussi à faire trembler les pécheurs, non pas ouvertement, mais seulement sous prétexte d'amitié. — « Je demeu- « rerai à Ephèse jusqu'à la Pentecôte ». Il leur fait part exactement de tous ses desseins et familièrement comme à des amis. Car c'est encore une marque d'amitié qu'il leur donne, de leur dire la raison pourquoi il n'a pas encore été les voir, pourquoi il diffère, et en quel lieu il demeure. — « Car une grande porte s'y ouvre « visiblement devant moi, et il s'y élève contre « moi beaucoup d'ennemis (9). Une grande « porte » et « beaucoup d'ennemis », comment ces choses vont-elles ensemble ? Les ennemis s'élèvent précisément parce que la foi est grande, parce qu'elle trouve une grande et large entrée. Qu'est-ce à dire une grande porte ? c'est-à-dire que beaucoup sont tout prêts à embrasser la foi, beaucoup sont sur le point de s'approcher de Dieu et de se convertir. Une large entrée se présente, parce que l'âme de ceux qui s'approchent est mûre pour la soumission à la foi. Le démon voyant que tant d'hommes allaient l'abandonner, soufflait partout sa fureur. Cette double raison engageait donc saint Paul à demeurer là : beaucoup de fruit d'un côté, et de grands combats de l'autre. Il encourageait aussi beaucoup les Corinthiens, en leur disant que la parole de Dieu croissait et fructifiait de toute part avec facilité. Si beaucoup d'ennemis se soulevaient contre elle, c'était une preuve de plus du progrès de l'Evangile. Car le démon n'est jamais plus en colère que lorsqu'on lui enlève beaucoup de dépouilles.

Faisons de même, et lorsqu'il s'agira de quelque grande et généreuse entreprise à exécuter, ne regardons pas à la peine qu'elle causera, mais aux fruits qu'elle produira. Voyez Paul en effet, il ne s'effraye et ne se rebute de rien, quelque nombreux que soient les ennemis ; mais parce qu'une large porte s'ouvre à la foi, il persévère ; il demeure à sa tâche. Comme je l'ai dit, la multiplicité des ennemis n'était qu'un signe que le démon se sentait dépouillé. Ce n'est pas par de petites ou de mauvaises actions que l'on excite la fureur de ce monstre. Lors donc que vous voyez un homme juste et qui fait de grandes choses, souffrir toute espèce de traverses, n'en soyez pas étonnés. Il faudrait plutôt s'étonner si, recevant tant de coups douloureux, il restait néanmoins tranquille et souffrait doucement ses blessures. Vous étonnez-vous lorsqu'un serpent que l'on excite en le piquant, s'exaspère et se jette sur celui qui le pique ? Il n'y a pas de serpent si

âpre que le démon, il se jette sur tous, et tel qu'un scorpion irrité il se dresse en agitant un dard empoisonné. Que cela ne vous trouble point. Un soldat victorieux ne revient pas d'une sanglante mêlée sans être couvert de sang, sans rapporter des blessures. Lors donc que vous voyez quelqu'un qui fait l'aumône, qui pratique toute espèce de bonnes œuvres et porte ainsi à la puissance du démon des coups mortels, ne vous étonnez point s'il tombe dans les tentations et les dangers. Si la tentation est venue l'assaillir, c'est précisément parce qu'il a porté de rudes coups au démon. Et pourquoi, dira-t-on, Dieu permet-il que le juste soit tenté? Afin que sa couronne en soit embellie, afin que le démon voie aggraver sa défaite. L'homme qui ayant suivi le chemin de la vertu est arrivé à l'épreuve et qui remercie Dieu de tout, celui-là inflige au démon des coups terribles. C'est déjà beaucoup, pendant que le souffle de la bonne fortune gonfle nos voiles, de rester toujours fidèle à l'aumône et à toute espèce de vertu; mais c'est beaucoup plus de persévérer dans cette belle conduite en dépit de tous les maux. C'est celui-là surtout qui travaille en vue de Dieu.

Ainsi donc, mes frères, dans les dangers et dans les peines restons plus que jamais attachés à la vertu. La vie présente n'est pas le temps de la récompense. Ne réclamons donc pas la couronne dès ici-bas pour ne pas amoindir notre récompense au jour des couronnes. De même que pour les ouvriers, ceux qui se nourrissent en travaillant reçoivent un salaire plus élevé, tandis que le salaire de ceux qui sont nourris par les personnes qui les emploient se trouve notablement amoindri; de même parmi les saints, celui qui aura subi mille épreuves en pratiquant la vertu reçoit la récompense entière, et une rémunération plus considérable, non seulement pour les bonnes œuvres qn'il a faites, mais encore pour les maux qu'il a soufferts. Au contraire, celui qui passe ses jours dans le relâchement et la mollesse ne reçoit pas à beaucoup près d'aussi brillantes couronnes là-haut. Ne cherchons donc pas ici-bas notre récompense, mais soyons au comble de la joie lorsqu'il nous arrive de souffrir en faisant le bien.

4. Et pour rendre ce que je dis plus sensible, supposons deux riches, tous deux compatissants et généreux envers les pauvres. Que l'un demeure en possession de ses richesses, qu'il jouisse de toutes les prospérités; que l'autre tombe dans la pauvreté et dans les maladies, et dans les malheurs, et que cependant il rende grâces à Dieu. Lorsqu'ils s'en iront là-haut, lequel des deux recevra la récompense la plus grande? N'est-il pas clair que c'est celui qui aura été exercé par la maladie et l'infortune, puisqu'il n'aura montré aucune faiblesse dans une vie toujours vertueuse et cependant durement éprouvée? Celui-ci est la statue de diamant, celui-ci est le serviteur de bonne volonté. Si ce n'est pas même dans l'espoir du royaume qu'il faut opérer le bien, mais dans l'intention de plaire à Dieu, que mérite celui qui, parce qu'il ne reçoit pas dès ici-bas le prix de sa bonne conduite, se relâche dans la pratique de la vertu? Ne nous troublons donc pas, lorsque nous voyons qu'un tel qui invitait les veuves, qui recevait les voyageurs, a perdu sa maison consumée par l'incendie, ou éprouvé quelqu'autre malheur, et en effet il recevra pour cela une récompense. Job lui-même est devenu moins célèbre par ses aumônes que par les épreuves qui survinrent. On méprise au contraire ses amis, on les regarde comme des gens de rien, parce qu'ils cherchaient ici des récompenses temporelles et que d'après ce principe ils condamnaient injustement le juste.

Ne cherchons donc pas ici-bas notre récompense, devenons pauvres et indigents. Il est de la dernière folie, quand on nous propose le ciel et ce qui est au dessus pour prix de notre vie, d'abaisser ses regards aux choses de la terre. Ne faisons pas ainsi, et de quelque malheur que nous puissions être surpris, suivons Dieu sans nous lasser, et suivons le conseil de saint Paul, ayons un tronc des pauvres dans notre maison, qu'il soit placé près de l'endroit où vous vous tenez pour prier; et chaque fois que vous entrez pour faire votre prière, déposez d'abord votre aumône, et ensuite faites monter votre oraison; et de même que vous ne voudriez pas vous mettre en prière sans vous être auparavant lavé les mains, de même ne priez pas sans avoir fait l'aumône. Ce n'est pas une chose moins utile d'avoir ainsi une aumône cachée que d'avoir l'Evangile suspendu auprès de son lit.

Si vous suspendez l'Evangile et que vous ne le pratiquiez pas, il ne vous en reviendra pas grand'chose. Avec ce petit coffre vous avez une arme contre le démon, la prière que vous

faites auprès a des ailes, vous sanctifiez votre maison, en y tenant en réserve les aliments du Roi éternel. Mettez votre lit à côté de ce coffret, et nul fantôme ne troublera vos nuits, pourvu que vous n'y mettiez rien qui vienne de l'injustice. Car cet argent est destiné à l'aumône, et l'aumône ne peut avoir la cruauté pour son principe. Voulez-vous que je vous montre où il faut prendre de quoi donner cette aumône pour la rendre facile dans la pratique? Vous êtes artisan, serrurier, cordonnier, ouvrier en cuir ou en quoi que ce soit, vous vendez quelque produit de votre art, levez les prémices du prix en l'honneur de Dieu, jetez-en une parcelle en l'honneur de Dieu, partagez avec Dieu en lui donnant la moindre partie. Je ne vous demande pas beaucoup, pas plus qu'on ne demandait aux Juifs qui étaient encore peu avancés dans la sagesse et même remplis de défauts. Nous qui attendons le ciel, ne devrions-nous pas rougir de ne pas faire autant qu'eux ! Ne prenez pas ce que je vais dire pour une loi, ni comme une défense que je vous ferais de donner plus, mais je ne crois pas que vous deviez donner moins de la dixième partie de ce que vous avez. Faites cela non-seulement lorsque vous vendez, mais lors même que vous achetez. Que ceux qui reçoivent des rentes et des revenus gardent aussi cette loi ; enfin qu'elle soit générale pour tous ceux qui reçoivent de l'argent par des voies justes. Quant aux usuriers, je ne m'adresse pas à eux, ni aux soldats qui s'enrichissent par des concussions, et qui trafiquent de la misère des autres. D'une semblable source, Dieu ne veut rien recevoir ; je dis ces choses à ceux qui s'enrichissent noblement. Une fois que nous avons pris cette habitude, nous sommes toujours aiguillonnés par notre conscience, lorsque nous abandonnons cette loi ; nous ne considérons plus la pratique comme difficile ; petit à petit nous irons plus loin, et après nous être appliqués au mépris des richesses, et avoir arraché de nos cœurs cette racine de tous les maux, nous passerons cette vie dans une paix tranquille, et nous jouirons ensuite d'une autre qui ne finira pas, et que je prie Dieu de nous accorder à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE XLIV.

QUE SI TIMOTHÉE VOUS VA TROUVER, AYEZ SOIN QU'IL SOIT EN SURETÉ PARMI VOUS. (CHAP. XVI, VERS. 10, JUSQU'A LA FIN.)

ANALYSE.

1 et 2. Saint Paul recommande Timothée aux Corinthiens, il prévient ainsi avec beaucoup de sagesse les désagréments auxquels ce disciple était exposé de la part de ceux à qui il portait les réprimandes de son maître.
3. Que le faste est la source de grands maux.
4-6. Avec quelle douceur il faut reprendre ceux qui pèchent. — Que nous ne devons pas être indifférents aux maux spirituels de nos frères. — Qu'il vaut mieux faire des remontrances en face que des médisances en secret.

1. On trouvera peut-être cette recommandation peu digne du courage de Timothée. Mais c'est moins dans l'intérêt de Timothée qu'elle a été faite que dans celui des Corinthiens ; parce que les piéges qu'ils lui eussent peut-être tendus auraient causé leur propre ruine. Quant à Timothée, il était toujours porté à se jeter au milieu des périls. « Il m'a

« servi », dit ailleurs l'apôtre, « dans la prédi-« cation de l'Evangile, comme un fils servi-« rait son père ». (Phil. II, 22.) Insolents à l'égard du disciple, ils le fussent devenus à l'égard du maître lui-même, c'est là ce que Paul veut prévenir par ces paroles : « Ayez « soin qu'il soit en sûreté parmi vous ». C'est-à-dire, qu'aucun de ces pécheurs désespérés ne s'élève contre lui. Timothée devait probablement ajouter, de vive voix, des réprimandes à celles qui étaient contenues dans la lettre apostolique et sur les mêmes sujets. C'était du reste la raison pour laquelle l'apôtre annonçait qu'il l'envoyait. « Je vous en-« voie Timothée », dit-il, « qui vous fera sou-« venir de mes voies en Jésus-Christ, et de ce « que j'enseigne partout dans toute l'église ». (I Cor. IV, 17.) Paul craint donc que ces Corinthiens, fiers de leur noblesse et de leurs richesses, confiants dans l'appui de la multitude et dans leur sagesse selon le monde, n'en viennent à s'insurger contre son disciple, qu'ils ne le méprisent, qu'ils ne lui tendent des embûches, et, qu'exaspérés par les réprimandes du maître et du disciple, ils n'en demandent raison à celui-ci et ne s'en vengent sur lui. Voilà pourquoi il leur écrit cette parole : « Ayez soin « qu'il soit en sûreté parmi vous ». Ne venez pas m'alléguer les païens et les infidèles. C'est pour vous que j'écris toute cette épître, ainsi j'attends cela de vous. C'étaient eux aussi qu'il avait effrayés dès le commencement. Tel est le sens de ce mot : « parmi vous ».

Il l'accrédite ensuite en le louant de la manière dont il s'acquitte de son ministère : « Parce que », dit-il, « il travaille à l'œuvre « du Seigneur ». Ne considérez pas qu'il n'est ni riche, ni savant, ni âgé, mais considérez sa mission et ses œuvres. « Parce qu'il travaille « à l'œuvre du Seigneur ». Cela seul lui tient lieu de noblesse, de richesse, d'âge et de science. Saint Paul ne s'en tient pas là, mais il ajoute : « Aussi bien que moi ». Il a déjà dit plus haut : « Il est mon Fils bien-aimé et « fidèle dans le Seigneur ; il vous fera souve-« nir de mes voies en Jésus-Christ ». Or, il était jeune et chargé seul de la correction d'un grand peuple, deux circonstances propres à lui attirer le mépris des Corinthiens, saint Paul le prévient et dit : « Que personne ne « le méprise (11) ». Il demande quelque chose de plus, il veut qu'on l'honore : « Mais « reconduisez-le en paix », c'est-à-dire en toute tranquillité, sans susciter de disputes ni de querelles, en lui témoignant, non des inimitiés et des haines, mais de la soumission et de l'honneur, en l'écoutant comme un maître. « Afin qu'il vienne me trouver, parce que « je l'attends avec nos frères ». Ceci est encore dit pour effrayer les Corinthiens. C'est afin qu'ils sachent que Timothée ne manquera pas de lui rapporter comment il aura été traité par eux, et que cette pensée les rende plus honnêtes à son égard, que l'apôtre ajoute : « Car je l'attends ». Il leur montre aussi par là même la considération dont Timothée est digne, puisque, devant faire un voyage, il l'attendait pour l'emmener avec lui ? de plus, c'était leur témoigner de la charité que de leur envoyer un homme qui lui était si utile. — « Pour ce qui est de mon frère Apollon, je « l'ai fort prié de vous aller voir avec quelques-« uns de nos frères (12) ». Il paraît qu'Apollon était fort instruit et bien plus âgé que Timothée. Les Corinthiens auraient pu dire : Pourquoi donc nous a-t-il envoyé un jeune homme fait ? Saint Paul va au-devant de cette plainte en donnant à Apollon le nom de frère, et en leur disant qu'il l'a fort prié de les aller voir. Afin que l'on ne croie pas qu'il a préféré Timothée et que c'est pour cette raison qu'il n'a pas envoyé Apollon, ce qui aurait excité la jalousie, il ajoute : « Je l'ai fort prié d'y aller ». Quoi donc ? Apollon n'aurait pas cédé, n'aurait pas consenti ? Il aurait contesté, il aurait résisté ? Saint Paul ne dit pas cela ; il veut se disculper sans accuser Apollon, et il dit : « Mais enfin, il n'a pas cru devoir se rendre « près de vous présentement ». Ensuite, afin qu'on ne dise pas : Ce n'est là qu'un subterfuge et un prétexte, il ajoute : « Il ira vous voir, « lorsqu'il en trouvera l'occasion favorable ».

C'est là un mot d'excuse en faveur d'Apollon, qui a aussi pour effet d'adoucir le regret qu'avaient les Corinthiens de ne pas le voir venir, en leur faisant espérer qu'il viendrait bientôt. Puis il leur montre qu'ils doivent mettre l'espoir de leur salut non pas seulement dans leurs maîtres, mais surtout en eux-mêmes, et il dit : « Soyez vigilants, demeurez « fermes dans la foi (13) ». Dans la foi, non dans la sagesse humaine ; ce ne serait plus là se tenir fermes, mais se précipiter. Garder la foi, c'est rester debout. — « Agissez en hommes de « cœur ; armez-vous de force et de vigueur. « Faites avec charité tout ce que vous faites (14) ».

En parlant ainsi il semble les exhorter, mais dans le fond il leur reproche leur négligence. Leur dire comme il fait, de « veiller, de se re- « tenir fermes, de montrer du courage et de « la vigueur », d'agir en tout avec charité, c'est supposer qu'ils sommeillent, qu'ils sont chancelants, qu'ils sont amollis, qu'ils sont divisés. — « Veillez, et tenez-vous fermes » est dit pour les mettre en garde contre les trompeurs, « soyez des hommes de cœur », contre ceux qui tendaient des piéges; « faites avec « charité tout ce que vous faites », contre ceux qui tentaient de les diviser en factions, car la charité est le lien de toute perfection, ainsi que la racine et la source de tous les biens. Mais que veut dire cette parole : « Faites tout « avec charité ? » C'est-à-dire : soit que vous repreniez, soit que vous commandiez, soit que vous obéissiez, soit que vous appreniez, soit que vous enseigniez, faites avec charité tout ce que vous faites. Car tous les désordres que l'apôtre combat, ne venaient que de ce qu'on avait négligé la charité. Si les Corinthiens l'eussent pratiquée avec plus de soin, ils n'auraient pas connu l'enflure du cœur et ils n'auraient pas dit : Moi je suis à Paul, moi je suis à Apollon. Avec la charité ils n'auraient point plaidé devant les tribunaux païens, ou plutôt ils n'auraient point plaidé du tout. Avec la charité, l'incestueux n'eût point touché la femme de son père; les frères n'auraient point méprisé leurs frères qui étaient faibles, ils n'auraient point eu d'hérésies parmi eux, ils n'auraient pas tiré vanité des dons spirituels. Telle est la raison de cette parole : « Faites avec charité « tout ce que vous faites ».

2. « Or vous connaissez », mes frères, « la « maison de Stéphanas, vous savez qu'elle a « été les prémices de l'Achaïe, et qu'elle s'est « vouée au service des saints (15) ». Saint Paul avait parlé de Stéphanas dès le commencement de cette épître : « J'ai baptisé », dit-il, « la « maison de Stéphanas ». (I Cor. I, 16.) Il dit ici qu'elle est les prémices, non-seulement de Corinthe, mais de toute la Grèce. Et ce n'est pas pour eux une petite gloire qu'ils aient été les premiers à embrasser la foi de Jésus-Christ. Dans l'épître aux Romains, Paul donne à quelques-uns un semblable éloge : « Ils ont été « engendrés même avant moi en Jésus-Christ ». Il ne dit point ici qu'ils ont cru les premiers, mais qu'ils ont été les prémices, ce qui témoigne qu'après avoir reçu la foi, ils avaient mené une vie très-vertueuse, montrant par leurs actions comme par des fruits excellents qu'ils étaient dignes de louange. Pour être appelés prémices, il leur fallait être meilleurs que les autres dont ils étaient les prémices, tel est donc le témoignage que saint Paul leur rend par cette parole. Car je le répète, ils n'avaient pas seulement cru sincèrement, mais ils avaient montré une très-grande piété, une éminente vertu et beaucoup de zèle dans la pratique de l'aumône. Il fait encore juger de leur piété d'une autre manière, en donnant à entendre que toute leur maison était remplie de sainteté; que leur vie fût chargée d'une ample moisson de bonnes œuvres, la suite l'indique assez : « Ils se sont voués », dit l'apôtre, « au service des saints ». Vous entendez les louanges données à leur hospitalité. L'apôtre ne dit pas qu'ils servent mais, « qu'ils « se sont voués au service »; ils y ont consacré toute leur vie, ce service est devenu leur occupation, leur profession. — « C'est pourquoi je « vous supplie d'avoir pour eux la déférence due « à des personnes de cette sorte (16) »; c'est-à-dire de les secourir, de les aider, de partager avec eux la dépense et les soins matériels nécessaires. Car leur peine sera moins grande lorsqu'ils auront des aides, et l'avantage s'en répandra sur plus de personnes. Il ne dit pas simplement : « Travaillez avec eux », mais : « Obéissez-leur en ce qu'ils vous comman- « dent », et il entend parler d'une soumission profonde. Et pour que ceci ne ressemble pas à une faveur, il ajoute : « Ayez cette même dé- « férence pour tous ceux qui coopèrent à « l'œuvre de Dieu ». Que ce soit là, veut-il dire, une loi commune, ce n'est pas un privilége que j'établis en leur faveur, mais que toute personne qui leur ressemblera jouisse des mêmes avantages. C'est pourquoi avant de les louer, il prend à témoin les Corinthiens eux-mêmes de ce qu'il va dire : « J'en appelle « à vous; vous connaissez la maison de Sté- « phanas ». C'est-à-dire : vous savez vous-mêmes comment ils travaillent, et vous n'avez pas besoin de l'apprendre de nous.

« Je me réjouis de l'arrivée de Stéphanas, de « Fortunat et d'Achaïque, parce qu'ils ont sup- « pléé ce que vous n'étiez pas à portée de faire « par vous-mêmes. Car ils ont consolé mon es- « prit et le vôtre (17, 18) ». Comme il était naturel de supposer que les Corinthiens étaient irrités contre ceux-là, parce que chargés de

consulter saint Paul touchant les vierges et les personnes mariées, ils lui avaient en même temps donné avis des disputes et des schismes qui les divisaient, l'apôtre fait tout ce qu'il peut pour les adoucir, en leur disant au commencement de cette épître : « J'ai appris par « ceux qui sont de la maison de Chloë ». Il cache les autres et ne parle que de ceux-ci : apparemment les autres l'avaient renseigné par le moyen de ceux-ci. Lorsqu'il dit : « Ils « ont suppléé ce que vous n'étiez pas à portée « de faire par vous-mêmes ; ils ont consolé mon « esprit et le vôtre », il fait comprendre qu'ils étaient venus au lieu de tous, et que c'était dans l'intérêt de toute l'Eglise qu'ils avaient entrepris un si long voyage. Comment donc rendrez-vous commun à tous ce qui leur est propre ? Ce sera si vous compensez ce qui vous a manqué par l'affection que vous aurez pour eux, par l'honneur que vous leur rendrez, et par vos bons offices en les recevant charitablement, et en leur faisant part de vos biens. C'est pourquoi il dit : « Ayez de la considéra- « tion pour de telles personnes ». En louant ceux qui sont venus, il n'oublie pas ceux qui les ont envoyés, il les comprend les uns et les autres dans le même éloge, en disant : « Ils « ont consolé mon esprit et le vôtre ». Ayez donc une grande considération pour de telles personnes qui ont laissé pour votre service leur patrie et leur maison. Admirez la prudence de l'apôtre ; il a soin de montrer que ces personnes ne l'avaient pas obligé lui seul, mais encore tous les Corinthiens, puisqu'ils s'étaient chargés des intérêts de toute la ville : c'était un bon moyen pour les recommander, et pour empêcher les Corinthiens de s'éloigner d'eux, puisqu'en leurs personnes ils avaient tous paru devant saint Paul. « Toutes les Eglises « de l'Asie vous saluent (19) ». Saint Paul réunit toujours tous les membres de l'Eglise les uns avec les autres par le moyen de ces salutations. « Aquilas et Priscille vous saluent avec beau- « coup d'affection en Notre-Seigneur ». Il demeurait chez eux étant faiseur de tentes comme eux. « Avec l'église qui est dans leur maison ». Grande gloire pour eux d'avoir fait de leur maison une église. « Tous nos frères vous sa- « luent ; saluez-vous les uns les autres par un « saint baiser (20) ». Ce n'est qu'en cet endroit que l'apôtre, au mot de salutation, ajoute celui de saint baiser. Pourquoi le fait-il ? parce qu'il y avait chez les Corinthiens de profondes divisions et qu'ils disaient : « Je suis à Paul, je « suis à Apollon, je suis à Céphas, je suis à Jé- « sus-Christ » ; parce que l'un mourait de faim pendant que l'autre était ivre, parce qu'ils se livraient aux disputes, aux jalousies, aux procès. Ils se jalousaient aussi les uns les autres au sujet des dons spirituels, et ils en tiraient vanité. Ainsi après avoir travaillé à concilier leurs esprits par ses exhortations, il les prie naturellement de s'unir par un saint baiser. Le baiser unit étroitement, et de deux corps n'en fait plus qu'un. Ce mot de « saint » fait voir que le baiser doit être exempt de fraude et d'hypocrisie. « La salutation est de ma main à « moi Paul (21) ». Ceci témoigne du soin avec lequel la lettre a été écrite. C'est encore ce qu'indique ceci : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème (22) ».

3. Par cette seule parole, il effraye tous ceux qui rendaient leurs membres les membres d'une prostituée, ceux qui scandalisaient leurs frères en mangeant des viandes offertes aux idoles, ceux qui se disaient adeptes de tel ou tel homme, ceux qui ne croyaient pas à la résurrection. Non-seulement il les épouvante, mais il leur montre la voie de la vertu et la source du mal. Car, comme une charité forte et active éteint toutes les espèces de péchés et les détruit, de même une charité faible et languissante les fait tous naître. « Maran Atha ». Pourquoi ce mot ? pourquoi se servir d'un mot hébreu ? Parce que l'orgueil était le principe de tous les maux qu'il combattait. La sagesse humaine dont ce peuple se piquait était la cause de cet orgueil, d'où venait tout le mal et en particulier les schismes qui déchiraient l'Eglise de Corinthe. Pour mieux réprimer ce faste, l'apôtre ne veut pas même se servir d'un mot grec, mais il se sert d'un mot hébreu, montrant que loin de rougir de la simplicité et de la rudesse du langage, il s'en faisait gloire et l'affectait. Mais que signifie « Maran « Atha ? » il signifie, Notre-Seigneur est venu. Et pourquoi dit-il cela ? Pour confirmer la foi de l'incarnation, d'où il tirait les preuves de la résurrection. De plus il voulait encore les faire rougir, comme s'il leur disait : Le Seigneur de tous s'est abaissé jusqu'à s'incarner, et vous, vous restez toujours dans le même état, vous persistez toujours dans le péché. Et vous ne tremblez pas à la pensée de la charité excessive de Dieu, principe de tous nos biens ! Songez-y seulement, et cela suffira pour vous

faire avancer dans la vertu, et pour supprimer entièrement le péché.

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ « soit avec vous (23) ». Il est d'un pasteur d'aider les âmes, non-seulement de ses exhortations, mais de ses prières. « Ma charité est avec vous « tous en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen. « (24) ». Pour n'avoir pas l'air de les flatter en finissant par ce témoignage d'affections, il dit : « en Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Son amour n'a rien d'humain, ni de charnel ; il est tout spirituel, et par conséquent très-sincère. Le terme dont il se sert témoigne un vif amour. Séparé d'eux par la distance des lieux, il étend es bras de sa charité pour les embrasser de loin. Ma charité, dit-il, « est avec vous tous », c'est comme s'il disait : Je suis avec vous tous. Il ne pouvait mieux leur témoigner qu'il ne leur avait rien écrit par aigreur et par colère, mais uniquement par le zèle qu'il avait de leur salut, puisqu'après une si longue réprimande qu'il leur avait adressée, il ne ressentait contre eux aucune aversion, mais au contraire il les aimait et les embrassait malgré la distance par le moyen de ses lettres qui portaient au milieu d'eux son âme et son cœur. C'est ainsi que doit agir celui qui corrige les autres. Quand on corrige par un mouvement de colère, on satisfait simplement sa passion. Mais quand après avoir corrigé celui qui pèche, on lui témoigne de la charité, on lui prouve par là que tout ce qu'on a dit pour réprimander, venait d'un sentiment d'affection.

Ayons soin, mes frères, de garder cet esprit de douceur en nous reprenant les uns les autres. Que l'on fasse des remontrances sans se fâcher. Autrement ce ne serait plus de la correction, mais de la passion. Que d'un autre côté celui qui est repris ne se fâche pas ; on veut le guérir et non le blesser. Les médecins quelquefois appliquent le fer et le feu, et personne ne les condamne, quoiqu'ils n'arrivent pas toujours au point qu'ils s'étaient proposé ; et malgré la douleur que leur fait éprouver ce traitement, les malades reconnaissent pour leurs bienfaiteurs ceux qui les y soumettent ; combien celui qui reçoit une réprimande doit-il plus entrer dans ce sentiment, et regarder comme un médecin et non comme un ennemi la personne qui le corrige ? Et nous qui reprenons les autres, faisons-le avec beaucoup de douceur, avec beaucoup de tact. Si nous voyons faillir notre frère, suivons le conseil du Sauveur, ne rendons pas publique la réprimande que nous lui adressons, faisons-la seul à seul, sans paroles amères, sans insulter le pauvre malheureux qui est par terre, mais avec douleur et en nous appitoyant sur son sort. Montrons-nous tout prêts à bien accueillir nous-même la réprimande toutes les fois que nous la mériterons par nos fautes.

Pour rendre plus clair ce que je dis, faisons une supposition. Car Dieu nous garde que ce que nous allons dire pour exemple devienne jamais quelque chose de réel ! Supposons qu'un de nos frères habite avec une vierge, il aura beau être honnête et chaste il n'évitera pas les mauvais bruits. Si donc vous entendez parler de cette cohabitation dans le monde, ne méprisez pas ce que l'on en dit. Ne dites point : Est-ce que cet homme n'est pas sage, et ne sait-il pas ce qui lui est expédient ? Fais-toi aimer sans raison, mais sans raison ne te fais pas haïr, dit-on. Qu'ai-je affaire de m'attirer des inimitiés lorsque ce n'est point nécessaire ? — Ce langage plein de délire conviendrait aux bêtes ou plutôt aux démons. Ce n'est pas s'exposer à l'inimitié sans raison que de s'y exposer pour faire une juste correction, puisqu'on y gagne les plus grands biens et d'ineffables récompenses. Si vous me dites : Mais quoi, cet homme n'a-t-il pas la raison pour se conduire ? Je vous répondrai qu'il ne l'a plus, et que l'enivrement de sa passion la lui a ôtée. Si devant les tribunaux civils ceux qui ont souffert une injustice sont incapables de parler pour eux-mêmes à cause de la colère qui les trouble, lorsque cependant ce n'est pas un crime que de ressentir une injure, combien plus encore sera troublée la raison de ceux qui sont en proie à quelque habitude mauvaise ? Je soutiens donc que, quand même cet homme aurait de la raison autant et plus que vous ne dites, sa raison est au moins endormie maintenant. Quoi de plus sage que David, qui disait à Dieu : « Vous m'avez révélé les secrets « de votre sagesse ». (Ps. L, 8.) Cependant lorsqu'il eut regardé avec des yeux injustes la femme d'Urie, alors, selon ce qu'il dit lui-même, il lui arriva ce qui arrive d'ordinaire aux navigateurs lorsque la mer devient furieuse : « Toute sa sagesse fut engloutie ». (Ps. CVI, 27.) Et il fallut qu'une main étrangère vînt le sauver de ce naufrage, car pour lui, il ne s'apercevait pas même qu'il était tombé au fond de l'abîme. C'est pourquoi, en déplorant

ses péchés, il disait : « Mes iniquités, comme « un lourd fardeau, se sont appesanties sur « moi : La pourriture et la corruption sont « entrées dans mes plaies à cause de mon « ignorance ». (Ps. XXXVII, 5, 6.)

4. Ainsi donc celui qui pèche n'a point sa raison ; il est plongé dans l'ivresse et dans les ténèbres. Ne dites donc pas qu'il est assez sage pour se conduire ; ne dites pas non plus : « Ce « n'est point là mon affaire, chacun portera « son fardeau ». (Gal. VI, 5.) C'est un grand péché pour vous, lorsque voyant quelqu'un qui s'égare, vous ne le remettez pas dans la bonne voie. Si d'après la loi des Juifs il n'était pas permis de laisser périr, sans lui porter secours, la bête de somme de son ennemi, quel pardon pourra espérer celui qui voit périr sans s'en mettre en peine, non la bête de somme ni même l'âme de son ennemi, mais l'âme de son ami? Il ne suffit pas pour nous excuser que cet homme ait sa raison ; puisque nous qui avons l'habitude d'exhorter les autres, nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes, de sorte que nous avons besoin de recourir aux lumières des autres. Lors donc que quelqu'un pèche, considérez qu'il est plus naturel qu'il reçoive de vous que de lui-même le bon conseil dont il a besoin, et ne dites pas : Qu'ai-je besoin de me mêler de cela? Craignez de dire cette parole en vous souvenant de celui qui le premier a osé dire : « Suis-je le gardien « de mon frère? » Ce dernier mot équivaut à celui-là. Tous nos maux viennent précisément de ce que nous traitons comme étrangers les membres de notre corps. Que dites-vous? Vous n'avez pas à vous occuper de votre frère? Mais qui donc s'en occupera? Sera-ce l'infidèle, lui qui se réjouit de sa chute et y insulte avec outrage? Sera-ce le démon, lui qui le pousse et le fait tomber?

Mais, dites-vous, je donne les conseils qu'il faut, et ce que je dis ne sert à rien. — Et comment savez-vous que cela ne sert à rien? N'est-il pas de la dernière folie, lorsque l'événement est incertain, de s'exposer à un péché certain de paresse et de négligence? Dieu lui-même qui connaît l'avenir, n'a-t-il pas souvent donné des avertissements qui ont été inutiles? Cependant les a-t-il moins donnés, quoiqu'il sût qu'on ne les écouterait pas? Si donc Dieu ne laisse pas que de donner des avertissements qu'il prévoit devoir rester inutiles, quelle sera votre excuse, vous qui ignorez absolument l'avenir et qui néanmoins vous laissez aller à la défaillance et à la torpeur? Beaucoup pour avoir essayé ont réussi ; souvent même c'est lorsqu'on a le plus lieu de désespérer que l'on obtient le succès le plus complet. Et quand même vous travailleriez en vain, vous feriez au moins ce que vous devez. Ne soyez donc point inhumain, sans entrailles, négligent. Car ces excuses que vous donnez sont des marques de votre cruauté et de votre négligence, jugez-en vous-même. Pourquoi, en effet, lorsqu'un membre de votre corps souffre, ne dites-vous pas : Qu'ai-je affaire de m'en occuper? Et qu'est-ce qui me prouve que si je m'en occupais, il guérirait? Même en supposant que vous n'atteindrez pas le but, ne faites-vous pas tout au monde pour n'avoir pas à vous reprocher d'avoir rien négligé de ce qui devait être fait? Est-il juste, quand on prend tant de soin des membres de son corps, de négliger les membres de Jésus-Christ? Est-ce même pardonnable? Car si je ne puis vous fléchir en vous disant : Ayez soin de votre propre membre ; je rappelle en votre mémoire le corps de Jésus-Christ, afin que la crainte au moins vous fasse rentrer dans votre devoir. Comment! voir sa propre chair tomber en pourriture et n'en être nullement ému! N'est-ce pas une nonchalance à faire frémir? Vous auriez un de vos esclaves, vous n'auriez même qu'une bête de somme en cet état, que vous n'auriez pas le cœur d'y rester indifférent. Et lorsque le corps de Jésus-Christ même est rempli de pourriture, vous le négligez? Ne vous rendez-vous pas digne de toutes les foudres du ciel? C'est par là que tout est mis sens dessus dessous dans le monde, je veux dire par cette inhumanité, cette insouciance cruelle.

Je vous conjure donc, mes frères, de renoncer à cette dureté. Allez trouver cet homme qui habite avec une vierge ; faites-lui compliment pour ses bonnes qualités ; adoucissez son mal au moyen de la louange, comme vous feriez une tumeur avec de l'eau tiède. Gémissez sur vous-même, faites le procès à tous les fils d'Adam, montrez que nous sommes tous pécheurs ; demandez-lui pardon, dites-lui que vous vous chargez d'une affaire qui est au-dessus de vous, mais que la charité fait tout oser. Ensuite, pour donner votre avis, prenez un ton qui n'ait rien d'impérieux, mais qui soit tout fraternel. Lorsque vous aurez de la sorte

adouci la tumeur enflammée qui est dans son âme et calmé d'avance la douleur que doit causer l'incision de la remontrance que vous avez à lui faire; lorsque vous vous serez plus d'une fois excusé, et que vous l'aurez supplié de ne pas se fâcher, lorsque vous l'aurez comme lié par toutes ces précautions, alors portez le coup, en ayant soin de n'enforcer ni trop ni trop peu le fer, de peur que d'un côté, si la plaie est peu sensible, il ne la méprise, ou que de l'autre, si elle est trop profonde, il ne se révolte. D'une manière comme de l'autre, ce serait manquer le but.

C'est pourquoi après avoir donné le coup, mêlez encore les louanges avec les réprimandes que vous faites. Et parce que son action ne peut être louée pour elle-même, puisqu'on ne peut approuver qu'un homme vive ainsi avec une jeune fille, louez-le au moins de l'intention qu'il dit avoir eu en cela. Je sais bien, lui direz-vous, que c'est en vue de Dieu que vous agissez, que l'état d'abandon et le manque de protection où vous avez vu cette pauvre créature vous ont déterminé à lui tendre une main secourable. Bien que vous soyez convaincu que son intention est tout autre, parlez-lui néanmoins de la sorte; après cela recommencez encore à vous excuser, dites : Ce n'est point pour vous rien commander que je parle ainsi, c'est pour vous représenter simplement les choses. C'est en vue de Dieu que vous agissez, je n'en doute pas; mais prenons garde qu'il n'en résulte un autre mal. S'il n'en peut résulter aucun, rien de mieux, retenez-la chez vous, continuez une charité si louable, personne ne s'y opposera. Mais s'il en devait sortir plus de mal que de bien, gardons-nous, je vous prie, en voulant soulager une âme, d'en scandaliser mille. Ne lui mettez pas néanmoins brusquement devant les yeux les châtiments réservés à ceux par qui le scandale arrive; mais prenez-le à témoin lui-même, et dites-lui par exemple : Vous n'avez pas besoin que je vous apprenne ces choses, vous savez vous-même quelle terrible menace a été lancée contre celui qui aura scandalisé un de ces petits. Après tous ces ménagements de paroles, ces précautions pour prévenir la colère, appliquez la remontrance et la correction. S'il alléguait encore l'abandon où se trouve la jeune fille, ne lui prouvez pas encore que ce n'est là qu'un prétexte, mais dites-lui : Ne craignez rien, vous aurez une justification suffisante dans le scandale que cela cause. Car ce n'est point parce que votre charité s'est refroidie, c'est par égard pour les autres que vous vous serez séparé de cette jeune fille.

5. Du reste, sur le chapitre des conseils, soyez bref; il n'a pas besoin d'une longue instruction, mais ne craignez pas d'accumuler les excuses. Rejetez-vous souvent sur la charité, adoucissez ce que la remontrance a de naturellement dur, faites-le juge lui-même de la question, dites : Quant à moi, voilà le conseil que je vous donnerais, mais c'est à vous de décider, vous êtes le maître. Je ne veux pas gêner votre liberté, mais je m'en rapporte à votre sentiment. — Si nous savions user de ces ménagements dans nos réprimandes, nous pourrions aisément corriger ceux qui pèchent, mais notre manière d'agir en ces circonstances est plus digne des brutes que des hommes. Quand quelques-uns ont remarqué un péché de ce genre, ils se gardent bien d'en souffler mot à celui qui s'en rend coupable, mais ils en chuchottent entre eux comme des vieilles femmes ivres. Alors le proverbe : Faites-vous aimer sans raison, mais sans raison ne vous faites point haïr, n'est plus de mise. On veut contenter sa passion de médire, et alors on ne se met plus en peine de se faire haïr sans raison, on va plus loin, on brave le châtiment qu'encourt la médisance. Est-il question de corriger, alors on n'a plus à la bouche que le proverbe ci-dessus, et mille autres prétextes aussi vains. C'était lorsque vous médisiez, lorsque vous calomniiez qu'il fallait dire : et « ne vous faites pas haïr sans « raison », et « cela ne sert à rien », et « que « m'importe ». Mais au contraire, c'est alors que vous êtes curieux à l'excès, et que vous vous mêlez de mille choses qui ne vous regardent point; alors vous ne craignez plus ni la haine ni tous les maux possibles. Quand il faut s'occuper du salut de son frère, on se pique de n'être ni indiscret, ni importun. Cependant la médisance produit la haine de Dieu et des hommes, mais on ne s'en inquiète guère; tandis que les conseils donnés en particulier, et que les remontrances présentées charitablement vous procureraient l'amitié et des hommes et de Dieu. Que si celui que vous avertissez vous prend en haine, Dieu vous en aimera davantage. Et même celui que vous aurez repris ne vous haïra pas autant que si

vous le déchiriez en secret; au contraire, s'il s'aperçoit que vous le décriez en cachette, il vous détestera comme son ennemi mortel, mais après vos remontrances, il vous respectera comme un père. Il pourra même arriver qu'il s'irrite ouvertement, et que dans le fond de son âme il vous sache gré de ce que vous lui aurez dit.

6. Pensons à ces vérités, mes frères, ayons soin de nos propres membres. N'aiguisons point nos langues les uns contre les autres. Ne disons point de paroles de perdition. Ne minons pas sourdement la réputation du prochain, ne faisons pas du monde un champ de bataille où sans cesse les uns blessent et les autres sont blessés. A quoi servent les jeûnes et les veilles, si la langue est toujours ivre, si elle mange à une table plus immonde que si l'on y servait de la chair de chien, si elle ne se rassasie que de sang, si elle verse la corruption, si elle fait de la bouche comme le conduit d'un cloaque, et même quelque chose de plus abominable? La puanteur matérielle nuirait seulement au corps, mais celle qui s'exhale de la médisance, est capable de suffoquer l'âme. Je ne dis pas ceci dans l'intérêt de ceux qui, souffrant la calomnie avec courage, méritent la couronne céleste, je le dis dans l'intérêt des médisants et des calomniateurs. Les saintes Ecritures déclarent bienheureux le juste qui est en butte à la calomnie; mais elles excluent des saints mystères et même de l'enceinte de l'église celui qui dit du mal des autres. « Celui qui médi- « sait en secret de son prochain », est-il dit, « je le persécutais ». (Ps. c, 5.) Elles le déclarent indigne de lire les livres sacrés : « Pour- « quoi racontes-tu mes justices, pourquoi ta « bouche ose-t-elle redire mon alliance? » (Ps. XLIX, 16.) Ecoutez le motif de cette exclusion : « Tu t'asseyais à l'écart pour parler con- « tre ton frère ». (Id. 20.) Les saintes Ecritures ne distinguent pas si le mal que l'on dit est vrai ou faux; ailleurs, elles défendent expressément de dire du mal, quand même on dirait vrai. « Ne jugez point », dit Jésus-Christ, afin « que vous ne soyez point jugés ». (Matth. VII, 1.) Il condamna aussi le pharisien qui médisait du publicain, bien qu'il ne dît que la vérité.

Quoi donc, dira-t-on, si quelqu'un se montre aussi audacieux que pervers, il nous sera interdit de le redresser, de l'accuser? Accusez-le, corrigez-le, mais que ce soit comme j'ai dit plus haut. Si vous le faites avec des reproches ou des injures, prenez garde, en imitant le pharisien, d'avoir le même sort que lui. Ce genre de réprimande n'est utile à personne, ni à vous qui la faites, ni à celui qui en est l'objet. Celui-ci en devient au contraire plus effronté. Tant que ces désordres restent secrets, il sait au moins rougir, mais dès qu'il se voit démasqué, il secoue ce dernier frein. Celui devant qui vous décriez votre frère, en éprouvera lui aussi un grave préjudice. S'il a conscience d'avoir fait de bonnes actions, il s'enfle, il s'élève aux dépens de l'autre. S'il est pécheur, il se jette dorénavant plus résolûment dans le vice. A son tour, le médisant donne une mauvaise opinion de lui-même à celui qu'il prend pour confident, et il attire sur sa tête la colère de Dieu.

C'est pourquoi, je vous en conjure, abstenons-nous de toute parole mal sonnante. Ne prononçons que des paroles bonnes pour l'édification. — Mais, dites-vous, il faut que je me venge de cet homme? — Vengez-vous plutôt de vous-même. Vous voulez vous venger de ceux qui vous font de la peine, vengez-vous selon la manière que conseille saint Paul : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, « s'il a soif, donne-lui à boire ». (Rom. XII, 20.) Si vous ne faites pas ainsi, si vous ne voulez que tendre des embûches, c'est contre vous-même que vous tournez l'épée. Si l'on médit de vous, donnez des éloges en retour : de cette manière vous vous vengerez, et vous vous mettrez à l'abri de tout mauvais soupçon. Celui que la médisance afflige, donne lieu de croire que son affliction vient de sa mauvaise conscience. Celui qui se rit de tout ce qu'on peut dire, donne la plus grande preuve de l'intégrité de sa conscience. Puis donc que par vos médisances vous n'êtes utile ni à celui qui les écoute, ni à vous-même, ni à celui qui en est l'objet, puisque vous tirez l'épée contre vous-même, songez-y du moins et soyez plus réservé. La considération du royaume céleste et de la volonté de Dieu devrait suffire pour vous déterminer, mais puisque vous êtes si grossier dans vos sentiments, puisque vous mordez comme une bête féroce, que ceci au moins vous instruise et vous corrige, afin que, amendé par ces motifs, le seul désir de plaire à Dieu vous retienne ensuite dans le devoir. Et quand vous serez ainsi au-dessus de toutes les passions, vous

obtiendrez le royaume des cieux, que je prie Dieu de nous accorder à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, avec le Père et le Saint-Esprit, soit la gloire, la puissance, et l'honneur, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. JEANNIN.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME.

HOMÉLIES SUR LES ACTES DES APOTRES

(SUITE).

HOMÉLIE VI.

Hommes d'Israël, écoutez ces paroles. (Act. II, 22, jusqu'au vers. 36.) 1

HOMÉLIE VII.

A ces paroles ils furent touchés au fond de leur cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Frères, que ferons-nous ? (Chap. II, 37, jusqu'à la fin.) 8

HOMÉLIE VIII.

Or, Pierre et Jean montèrent ensemble au temple, à la prière de la neuvième heure. (Act. III, vers. 1, jusqu'au verset 11.) 14

HOMÉLIE IX.

Or, Pierre voyant cela, dit au peuple : Hommes d'Israël, pourquoi vous étonnez-vous de ceci, ou pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre vertu, ou par notre piété, que nous eussions fait marcher ce boiteux ? (Act. III, 12, jusqu'à la fin du chapitre.) 19

HOMÉLIE X.

Comme il parlait au peuple, les prêtres et le capitaine des gardes du temple survinrent. (Chap. IV, 1, jusqu'au vers. 23.) 28

HOMÉLIE XI.

Ayant été renvoyés, ils revinrent vers les leurs et leur racontèrent tout ce que leur avaient dit les princes des prêtres et les anciens. (Chap. IV, 23, jusqu'au vers. 35.) 36

HOMÉLIE XII.

Mais Joseph, qui fut surnommé par les apôtres Barnabas (ce qui est interprété Fils de Consolation), lévite, originaire de Chypre, ayant un champ, le vendit, en apporta le prix et le déposa aux pieds des apôtres. (Vers. 36, 37, jusqu'au vers. 16 du chapitre V.) 41

HOMÉLIE XIII.

Le prince des Prêtres se levant, lui et tous ceux qui étaient de son parti (ils appartenaient à la secte des saducéens) furent remplis de colère, et ils mirent la main sur les apôtres et les jetèrent dans une prison publique. (Vers. 17, 18, jusqu'au verset 33.) 46

HOMÉLIE XIV.

Alors un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, honoré de tout le peuple, se leva dans le conseil, et ordonna de les faire sortir un instant. (Vers. 34, jusqu'au vers. 7 du chap. VI.) 52

HOMÉLIE XV.

Mais Etienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et des miracles éclatants parmi le peuple. (Vers. 8, jusqu'au vers. 5 du chap. VII.) 58

HOMÉLIE XVI.

Toutefois Dieu lui parla et lui dit que sa postérité habiterait en une terre étrangère où elle serait réduite en servitude et maltraitée pendant quatre cents ans. Mais la nation qui l'aura tenu en esclavage : C'est moi qui la jugerai, dit le Seigneur, et après cela elle sortira et me servira en ce lieu-ci. (Vers. 6, 7, jusqu'au vers. 34.) 64

HOMÉLIE XVII.

Ce Moïse, qu'ils avaient renié, disant : Qui l'a établi chef et juge sur nous? fut celui-là même que Dieu envoya comme chef et libérateur par la main de l'ange qui lui apparut dans le buisson. (Chap. VII, 35, jusqu'au vers. 53.) 70

HOMÉLIE XVIII.

En entendant cela, ils frémissaient de rage dans leur cœur, et ils grinçaient des dents contre lui. (Chap. VII, 54, jusqu'au vers. 25 du chap. VIII.) 75

HOMÉLIE XIX.

Cependant un ange du Seigneur parla à Philippe, et lui dit : Lève-toi et va vers le midi, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, celle qui est déserte. Et se levant, il partit. (Chap. VIII, 26, 27, jusqu'au vers. 9 du chap. IX.) 82

HOMÉLIE XX.

Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit, dans une vision : « Ananie ». Et il répondit : « Me voici, Seigneur ». Le Seigneur lui dit : « Levez-vous, et vous en allez dans la rue qu'on appelle droite, chercher dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse, car il y est en prières ». Et il a vu, dans une vison, un homme nommé Ananie, qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. (Vers. 10, 11, 12, jusqu'au vers. 25.) 98

HOMÉLIE XXI.

Etant venu à Jérusalem, Paul cherchait à se joindre aux disciples ; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût lui-même disciple. Alors Barnabé l'ayant pris avec lui, l'amena aux apôtres, et leur raconta comment le Seigneur lui était apparu dans le chemin. (Chap. IX, 26, 27, jusqu'à la fin du chapitre.) 94

HOMÉLIE XXII.

Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, qui était centenier dans une cohorte de la légion appelée l'Italienne ; il était religieux et craignant Dieu ; avec toute sa maison, il faisait beaucoup d'aumônes au peuple, et il priait Dieu incessamment. Un jour, vers la neuvième heure, il vit clairement dans une vision un ange de Dieu qui se présenta devant lui et lui dit : « Corneille! » Alors, regardant l'ange, il fut saisi de frayeur, et lui dit : Seigneur, qu'y a-t-il? » L'ange lui répondit : « Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'en la présence de Dieu, et il s'en est souvenu ». (Chap. X, 1, 2, 3, 4, jusqu'au vers. 22.) 101

HOMÉLIE XXIII.

Le lendemain, dit le texte, il partit avec eux, et quelques-uns des frères de la ville de Joppé l'accompagnèrent, et vinrent avec lui à Césarée. Corneille les attendait, avec ses parents et ses plus intimes amis qu'il avait assemblés chez lui. (Chap. X, 23, 24, jusqu'au vers. 43.) 106

HOMÉLIE XXIV.

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient sa parole ; et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les gentils. Car ils les entendaient parler diverses langues, et glorifier Dieu. (Chap. X, vers. 44, 45, 46.) 113

HOMÉLIE XXV.

Ceux donc qui avaient été dispersés par la tribulation survenue à cause d'Etienne, allèrent jusqu'en Phénicie, en Chypre, et à Antioche, n'enseignant la parole à personne, si ce n'est aux Juifs. (Chap. XI, vers. 19, jusqu'à la fin du chapitre.) 120

HOMÉLIE XXVI.

En ce temps-là le roi Hérode entreprit de tourmenter quelques-uns des membres de l'Eglise. — Il fit périr par le glaive Jacques, frère de Jean. — Voyant que cela plaisait aux Juifs, il résolut de s'emparer de Pierre. C'était alors le jour des azymes. (Chap. XII, 1, 2, 3, jusqu'au vers. 17.) 125

HOMÉLIE XXVII.

Lorsque le jour fut venu, l'agitation n'était pas petite parmi les soldats. Qu'était donc devenu Pierre? Hérode l'ayant demandé, et ne le trouvant pas, fit faire une enquête contre les gardes, et ordonna de le faire mourir ; et s'éloignant de la Judée, il alla demeurer à Césarée. (Chap. XII, vers. 18 et 19, jusqu'au vers. 4 du chap. XIII.) 131

HOMÉLIE XXVIII.

Ceux-ci donc envoyés par l'Esprit-Saint, descendirent à Séleucie, et de là ils naviguèrent vers Chypre. Etant arrivés à Salamine, ils annonçaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils

avaient aussi Jean pour ministre. (Chap. XIII, 4, 5, jusqu'au vers. 16.) 135

HOMÉLIE XXIX.

Paul s'étant levé, et ayant fait signe de la main pour imposer silence, dit : « Hommes d'Israël, et ceux d'entre vous qui craignez Dieu, écoutez : Le Dieu de ce peuple a choisi nos pères, et il a exalté ce peuple pendant son séjour dans la terre d'Egypte, et par la puissance de son bras l'a tiré de cette terre ». (Chap. XIII, vers. 16, 17, jusqu'au vers. 41.) 139

HOMÉLIE XXX.

Comme ils sortaient, on les pria de répéter ces paroles le sabbat suivant. (Verset 42, jusqu'au vers. 13 du chapitre XI.) 146

HOMÉLIE XXXI.

Les apôtres Barnabé et Paul, ayant entendu cela, déchirèrent leurs vêtements, et s'avançant au milieu de la foule, ils crièrent : — « Amis, que faites-vous? Nous ne sommes que des hommes faibles comme vous, et nous vous avertissons de quitter ces illusions pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils contiennent ». (Chap. XIV, vers. 13, 14, jusqu'au vers. 26.) 152

HOMÉLIE XXXII.

Ils demeurèrent là assez longtemps avec les disciples. — Quelques-uns qui étaient venus de Judée, instruisaient ainsi les frères : « Si vous n'êtes pas circoncis selon la coutume de Moïse, vous ne pouvez être sauvés ». (Chap. XIV, vers. 27, jusqu'au vers. 1-14 du chap. XV.) 157

HOMÉLIE XXXIII.

Après qu'ils se furent tu, Jacques prit la parole et dit : « Frères, écoutez-moi. — Siméon vous a raconté comment Dieu a songé d'abord à prendre chez les gentils un peuple consacré à son nom : — Et il est d'accord avec les paroles des prophètes ». (Chap. XV, vers. 13, 14, 15, jusqu'au vers. 34.) 161

HOMÉLIE XXXIV.

Paul et Barnabé restèrent à Antioche, où ils annonçaient avec plusieurs autres la parole du Seigneur. — Quelques jours après Paul dit à Barnabé : « Retournons visiter nos frères par toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour voir en quel état ils sont ». (Chap. XV, vers. 35, 36, jusqu'au vers. 13 du chap. XVI.) 167

HOMÉLIE XXXV.

Le jour du sabbat, nous sortîmes de la ville, et nous allâmes près de la rivière, où était le lieu ordinaire de la prière. Nous nous assîmes et nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées. — Il y en avait une nommée Lydie, de la ville de Thyatire, marchande de pourpre, qui servait Dieu. Elle écouta, et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour être attentive aux paroles de Paul. (Chap. XVI, vers. 13, 14, jusqu'au vers. 24.) 173

HOMÉLIE XXXVI.

Vers minuit, Paul et Silas s'étant mis en prière, chantaient à la louange de Dieu, et les prisonniers les entendaient. — Tout à coup il se fit un si grand tremblement de terre, que les fondements de la prison en furent ébranlés; toutes les portes s'ouvrirent en même temps, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. (Chap. XVI, vers. 25, 26, jusqu'à la fin du chapitre.) 177

HOMÉLIE XXXVII.

Ils passèrent de là par Amphipolis, par Apollonie, et vinrent à Thessalonique, où les Juifs avaient une synagogue. — Paul y entra, suivant sa coutume, et il les entretint des Ecritures pendant trois jours de sabbat. — Leur découvrant et leur faisant voir qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts : Et ce Christ, leur disait-il, est Jésus que je vous annonce. (Chap. XVII, vers. 1, jusqu'au vers. 15.) 182

HOMÉLIE XXXVIII.

Pendant que Paul les attendait à Athènes, son esprit était irrité voyant l'attachement de cette ville à l'idolâtrie. — Il parlait donc dans la synagogue avec les Juifs et ceux qui craignaient Dieu, et aussi dans la place avec ceux qui s'y rencontraient. (Chap. XVII, verset 16, 17, jusqu'au vers. 31.) 186

HOMÉLIE XXXIX.

Mais lorsqu'ils l'entendirent parler de la résurrection des morts, quelques-uns s'en moquèrent et les autres dirent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point ». — Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. (Chap. XVII, vers. 32, 33, jusqu'au vers. 18 du chap. XVIII.) 193

HOMÉLIE XL.

Paul, après être demeuré un grand nombre de jours avec les frères, leur fit ses adieux, et navigua pour la Syrie. Il était accompagné par Priscille et Aquila, s'étant fait couper les cheveux à Cenchrée, car il avait fait un vœu. (Chap. XVIII, vers. 8, jusqu'au vers. 8 du chap. XIX.) 198

HOMÉLIE XLI.

Paul entra dans la synagogue, et, pendant trois mois, il y parla avec liberté, discourant sur le royaume de Dieu, et persuadant les Juifs. (Chap. XIX, vers. 8, jusqu'au vers. 20.) 204

HOMÉLIE XLII.

Après ces choses, Paul, par l'inspiration du Saint-Esprit, résolut d'aller à Jérusalem ; en passant par l'Achaïe et la Macédoine, il disait : « Lorsque j'aurai été là, il faut que je voie Rome ». Ayant donc envoyé en Macédoine deux d'entre ceux qui le servaient, Timothée et Eraste, il passa lui-même un certain temps en Asie. Il arriva que pendant ce temps il y eut un grand trouble touchant la vie du Seigneur. (Chap. XIX, vers. 21-23, jusqu'à la fin du chapitre.) 211

HOMÉLIE XLIII.

Le tumulte apaisé, Paul convoqua les disciples, et les ayant salués, il partit pour aller en Macédoine. (Chap. XX, vers. 1, jusqu'au vers. 16.) 217

HOMÉLIE XLIV.

Etant à Milet, Paul envoya à Ephèse et convoqua les prêtres de cette église. Lorsqu'ils furent venus près de lui, il leur dit : « Vous savez que depuis le premier jour où je suis entré en Asie, je suis demeuré avec vous pendant tout le temps, servant le Seigneur avec vous en toute humilité, avec beaucoup de larmes, et au milieu de beaucoup d'épreuves qui me sont arrivées par les embûches des Juifs ; que je n'ai rien négligé de ce qui était nécessaire pour vous annoncer la parole et vous instruire en public et en particulier, prêchant aux Juifs et aux Gentils la pénitence envers Dieu, et la foi envers Notre-Seigneur Jésus-Christ ». (Chap. XX, 17-21, jusqu'au vers. 31.) 221

HOMÉLIE XLV.

Et maintenant, mes frères, je vous recommande à Dieu et au Verbe de sa grâce, à celui qui peut achever l'édifice, et vous donner le droit d'héritage parmi tous les saints. (Chap. XX, vers. 32, jusqu'au vers. 18 du chap. XXI.) 226

HOMÉLIE XLVI.

Le jour suivant, Paul entrait avec nous chez Jacques; tous les prêtres étaient présents. Lorsqu'il les eut salués, il leur raconta une à une les choses que Dieu avait faites parmi les nations par son ministère. (Chap. XXI, 18, 19, jusqu'au vers. 16 du chap. XXII.) 232

HOMÉLIE XLVII.

Paul dit : « Je suis juif, natif de Tarse en Cilicie, citoyen de cette ville. Je vous en prie, permettez-moi de parler au peuple ». Le tribun le lui ayant permis, Paul, se tenant debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple. Un grand silence s'étant ait, il parla en hébreu, disant... (Chap. XXI, vers. 39 et 40, jusqu'au vers. 16 du chap. XXII.) 237

HOMÉLIE XLVIII.

Etant revenu à Jérusalem, pendant que je priais dans le temple, il arriva que j'eus une extase, et je vis Jésus qui me disait : « Hâte-toi, sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi », et je dis : « Seigneur, ils savent eux-mêmes que c'était moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous, et que, lorsqu'on répandait le sang d'Etienne, votre témoin, j'étais présent, et que j'étais consentant à sa mort, et que je gardais les vêtements de ceux qui le mettaient à mort. (Chap. XXII, 17-20.) 242

HOMÉLIE XLIX.

Or, Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là étaient saducéens, et l'autre pharisiens, il s'écria dans l'assemblée : « Mes frères, je suis pharisien et fils de pharisien; et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie et de la résurrection que l'on veut me condamner ». Paul ayant parlé de la sorte, il s'éleva une contestation entre les pharisiens et les saducéens, et l'assemblée fut divisée. Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni Esprit; au lieu que les pharisiens reconnaissent l'un et l'autre. (Chap. XXIII, vers. 6-8, jusqu'au vers. 30.) 247

HOMÉLIE L.

Les soldats donc, pour exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, prirent Paul avec eux, et l'emmenèrent la nuit à Antipatride. Et le lendemain, ils s'en retournèrent à la forteresse, ayant laissé les cavaliers continuer leur route avec lui. Ceux-ci, étant arrivés à Césarée, rendirent la lettre au procurateur, et remirent Paul entre ses mains. (Chap. XXIII, vers. 31-33, jusqu'au vers. 21 du chap. XXIV.) 252

HOMÉLIE LI.

Or Félix, qui connaissait très-bien cette doctrine, les ajourna, disant : « Lorsque le tribun Lysias sera venu, je jugerai votre affaire ». Et il ordonna à un centurion de garder Paul, mais en lui donnant plus de liberté, et sans empêcher qu'aucun des siens le servît ou le visitât. (Chap. XXIV, 22, 23, jusqu'au vers. 22, du chap. XXV.) 259

HOMÉLIE LII.

Le lendemain donc, Agrippa et Bérénice vinrent avec grande pompe, et étant entrés dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par le commandement de Festus. (Chap. XXV, vers. 23, jusqu'au vers. 29 du chap. XXVI.) 267

HOMÉLIE LIII.

Le roi, le gouverneur, Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent. Et s'étant retirés à part, ils parlèrent ensemble et dirent : « Cet homme n'a rien fait qui soit digne de la mort ou de la prison ». Agrippa dit à Festus : « Cet homme pouvait être renvoyé absous, s'il n'en eût point appelé à César ».

(Chap. XXVI, vers. 30-32, jusqu'à la fin du chapitre XXVII.) 273

HOMÉLIE LIV.

Et les barbares nous traitèrent avec beaucoup de bonté, car ils nous reçurent tous chez eux, et ils allumèrent un grand feu à cause de la pluie et du froid qu'il faisait. Alors Paul ayant ramassé quelques sarments, et les ayant mis au feu, une vipère que la chaleur en fit sortir, le prit à la main. (Chap. XXVIII, vers. 1-3, jusqu'au vers. 16.) 281

HOMÉLIE LV.

Trois jours après, Paul pria les principaux d'entre les Juifs de le venir trouver; et quand ils furent venus, il leur dit : « Mes frères, quoique je n'eusse rien commis contre le peuple, ni contre les coutumes de nos pères, j'ai été fait prisonnier à Jérusalem, et mis entre les mains des Romains qui, m'ayant examiné, me voulaient mettre en liberté, parce qu'ils ne me trouvaient coupable d'aucun crime qui méritât la mort. Mais les Juifs s'y opposant, j'ai été contraint d'appeler à César, sans que j'aie dessein néanmoins d'accuser en aucune chose ceux de ma nation. C'est pour ce sujet que je vous ai priés de venir ici, afin de vous voir et de vous parler; car c'est pour l'espérance d'Israël que je suis lié de cette chaîne ». (Chap. XXVIII, vers. 17-20, jusqu'à la fin du livre des Actes.) 287

Préface pour les Homélies de saint Jean Chrysostome sur les deux Epîtres aux Corinthiens. 293

ŒUVRES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME. — Argument de la première Epître aux Corinthiens. 297

COMMENTAIRE SUR LA Ire ÉPITRE AUX CORINTHIENS

HOMÉLIE I.

Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la vocation et la volonté de Dieu, et Sosthène, notre frère, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui sont sanctifiés en Jésus-Christ, et qui sont appelés à la sainteté, et à tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est leur Seigneur comme le nôtre, grâce et paix de la part de Dieu notre Père, et de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Chap. I, vers. 1-3.) 299

HOMÉLIE II.

Je rends grâces sans cesse à mon Dieu pour vous, à raison de la grâce de Dieu qui vous a été accordée dans le Christ Jésus, parce que vous avez été enrichis en lui en toutes choses. (Chap. I, 4, jusqu'au vers. 9.) 303

HOMÉLIE III.

Or, je vous supplie, mes frères, par le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir de schismes parmi vous, mais d'être tous unis parfaitement dans un même esprit et un même sentiment. (Vers. 10, jusqu'à 17.) 308

HOMÉLIE IV.

Car la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu de Dieu. Car il est écrit : « Je perdrai la sagesse des sages, je rejetterai la science des savants ». Que sont devenus les sages? Que sont devenus les docteurs de la loi? que sont devenus les esprits curieux de ce siècle? (Vers. 18, 19, 20, jusqu'à 25.) 314

HOMÉLIE V.

En effet, considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés. Il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. Mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde, pour confondre les sages. (Vers. 26, 27, jusqu'à la fin du chapitre.) 321

HOMÉLIE VI.

Pour moi, mes frères, lorsque je suis venu vers vous pour vous annoncer le témoignage de Dieu, je n'y suis point venu avec le langage élevé de l'éloquence ou de la sagesse. Car je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. (Chap. II, vers. 1, 2, jusqu'au vers. 5.) 328

HOMÉLIE VII.

Cependant nous prêchons la sagesse parmi les parfaits : Non, la sagesse de ce siècle ni des princes

de ce siècle, qui périssent ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère, sagesse qui a été cachée, que Dieu a prédestinée avant les siècles pour notre gloire. (Chap. II, vers. 6, 7, jusqu'à la fin du chapitre. 333

HOMÉLIE VIII.

Aussi, mes frères, je n'ai pu moi-même vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants en Jésus-Christ. Je vous ai nourris de lait, et non de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas capables ; et à présent même vous ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes encore charnels. (Chap. III, vers. 1, 2, jusqu'au vers. 11.) 344

HOMÉLIE IX.

Que si on élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de chaume, l'ouvrage de chacun sera manifesté. Car le jour du Seigneur le mettra en lumière, et il sera révélé par le feu; ainsi le feu éprouvera l'œuvre de chacun. Si l'ouvrage de celui qui a bâti sur le fondement demeure, celui-ci recevra sa récompense. Si l'œuvre de quelqu'un brûle, il en souffrira la perte; cependant il sera sauvé, mais comme par le feu. (Ibid. 12, 13, 14, 15, jusqu'à 17.) 350

HOMÉLIE X.

Que personne ne s'abuse. Si quelqu'un d'entre vous paraît sage selon ce siècle, qu'il devienne fou pour être sage; vu que la sagesse de ce siècle est folie devant Dieu. (I Cor. III, 18, 19, jusqu'à la fin chapitre.) 355

HOMÉLIE XI.

Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par un tribunal humain; bien plus, je ne me juge pas moi-même. A la vérité, ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié; celui qui me juge, c'est le Seigneur. (Chap. IV, 3, 4, jusqu'au vers. 5.) 360

HOMÉLIE XII.

Au reste, mes frères, j'ai personnifié ces choses en moi et en Apollon à cause de vous, afin que vous appreniez en nous à ne pas avoir des sentiments contraires à ce qui est écrit. (Chap. IV, vers. 6, jusqu'au vers. 9.) 367

HOMÉLIE XIII.

Nous sommes, nous, insensés à cause du Christ (il est nécessaire de reprendre ici notre discours), mais vous, vous êtes sages dans le Christ ; nous sommes faibles, et vous êtes forts; vous êtes honorés, mais nous sommes méprisés. (Chap. IV, 10, jusqu'au vers. 16.) 375

HOMÉLIE XIV.

C'est pourquoi je vous ai envoyé Timothée, qui est mon fils bien-aimé et fidèle dans le Seigneur; il vous rappellera mes voies en Jésus-Christ. (Chap IV, 17, jusqu'à la fin du chapitre.) 381

HOMÉLIE XV.

Il n'est bruit que d'une fornication commise parmi vous, d'une fornication telle qu'il n'en existe pas chez les gentils mêmes ; jusque-là que quelqu'un a la femme de son père. Et vous êtes gonflés d'orgueil! Et vous n'êtes pas plutôt dans les pleurs, pour faire disparaître du milieu de vous celui qui a commis cette action ! (Chap. V, 1, 2, jusqu'au vers. 8.) 387

HOMÉLIE XVI.

Je vous ai écrit dans la lettre : N'ayez point de commerce avec les fornicateurs; ce qui ne s'entend pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avares, des ravisseurs, des idolâtres; autrement, vous devriez sortir de ce monde. Mais je vous ai écrit de ne point avoir de commerce avec celui qui, portant le nom de frère parmi vous, est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou ivrogne, ou médisant, ou rapace, et même de ne pas manger avec lui. (Chap. V, vers. 9, 10, 11, jusqu'au vers. 11 du chap. VI.) 394

HOMÉLIE XVII.

Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas avantageux. Tout m'est permis, mais je ne serai l'esclave d'aucune chose. (Chap. VI, 12, jusqu'au vers. 14.) 401

HOMÉLIE XVIII.

Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ? Enlèverai-je donc les membres du Christ pour en faire des membres de prostituée ! A Dieu ne plaise ! (Chap. VI, vers. 15, jusqu'à la fin du chapitre.) 406

HOMÉLIE XIX.

Quant aux choses dont vous m'avez écrit : il est avantageux à l'homme de ne toucher aucune femme; mais, à cause de la fornication, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari. (Chap. VII, vers. 1, 2, jusqu'à la fin du chap.) 411

HOMÉLIE XX.

Quant à ce qu'on offre en sacrifice aux idoles, nous savons que nous avons tous une science. La science enfle, la charité édifie. (Chap. VIII, vers. 1, juqu'à la fin du chap.) 418

HOMÉLIE XXI.

Ne suis-je pas apôtre? ne suis-je pas libre ? n'ai-

je pas vu Jésus-Christ Notre-Seigneur? N'êtes-vous pas mon œuvre dans le Seigneur? (Chap. IX, vers. 1, jusqu'au vers. 12.) 426

HOMÉLIE XXII.

Ne savez-vous pas que ceux qui exercent les fonctions saintes, vivent du sanctuaire, et que ceux qui servent à l'autel ont part à l'autel? Ainsi le Seigneur a prescrit lui-même à ceux qui annoncent l'Evangile, de vivre de l'Evangile. (Chap. IX, vers. 13, 14, jusqu'au vers. 23.) 435

HOMÉLIE XXIII.

Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la lice, courent tous, mais qu'un seul remporte le prix? (Chap. IX. vers. 24, jusqu'au vers. 12 du chap. X.) 441

HOMÉLIE XXIV.

Aucune tentation ne vous a encore éprouvés, si ce n'est une tentation humaine; Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces, mais il vous fera tirer avantage de la tentation même afin que vous puissiez persévérer. (Chap. X, vers. 13, jusqu'au vers. 25.) 449

HOMÉLIE XXV.

Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir d'où cela vient, par un scrupule de conscience. (Chap. X, vers. 25, jusqu'au vers. 1 du chap XI.) 456

HOMÉLIE XXVI.

Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi en toutes choses, et que vous gardez les traditions et les règles que je vous ai données. (Chap. XI, vers. 2, jusqu'au vers. 17.) 462

HOMÉLIE XXVII.

Mais je ne puis vous louer en ce que je vais vous dire, à savoir : Que vous vous conduisez de telle sorte, dans vos assemblées, qu'elles vous nuisent, au lieu de vous servir. (Chap. XI, vers. 17, jusqu'au vers. 27.) 472

HOMÉLIE XXVIII.

Que l'homme donc s'éprouve soi-même, avant de manger de ce pain et de boire de ce calice. (Chap. XI, vers. 28, jusqu'à la fin du chap.) 480

HOMÉLIE XXIX.

Pour ce qui est des dons spirituels, mes frères, je ne veux pas que vous ignoriez ce que vous devez savoir. Vous vous souvenez bien qu'étant païens, vous vous laissiez entraîner selon qu'on vous menait vers les idoles muettes. (Chap. XII, vers. 12. 486

HOMÉLIE XXX.

Et comme notre corps n'étant qu'un, est composé de plusieurs membres, et que bien qu'il y ait plusieurs membres, ils ne sont tous néanmoins qu'un même corps, il en est de même du Christ. (Chap. XII, vers. 12, jusqu'au vers. 20.) 495

HOMÉLIE XXXI.

Or, l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de vous, non plus que la tête ne peut dire aux pieds : je n'ai pas besoin de vous. (Chap. XII, 21, jusqu'au vers. 26.) 502

HOMÉLIE XXXII.

Or vous êtes le corps de Jésus-Christ, et membres d'une partie. (Chap. XII, vers. 27, jusqu'au vers. 4 du chap. XIII.) 509

HOMÉLIE XXXIII.

La charité est patiente; elle est bienfaisante; elle n'est point envieuse; elle n'agit point à la légère, elle ne s'enfle point d'orgueil. (Chap. XIII, jusqu'au vers. 8.) 519

HOMÉLIE XXXIV.

Ou les prophéties seront rendues inutiles, ou les langues cesseront, ou la science sera abolie. (Chap. XIII, vers. 8.) 527

HOMÉLIE XXXV.

Recherchez avec ardeur la charité; mais désirez les dons spirituels, et surtout celui de prophétiser. (Chap. XIV, vers. 1.) 535

HOMÉLIE XXXVI.

Mes frères, ne soyez pas enfants par l'esprit, mais soyez des petits enfants pour le mal. Et soyez parfaits pour l'esprit. (Chap. XIV, vers. 20.) 544

HOMÉLIE XXXVII.

Que vos femmes se taisent dans les églises; il ne leur est point permis de parler, mais elles doivent être soumises, ainsi que le dit la loi. (Chap. XIV, vers. 34.) 552

HOMÉLIE XXXVIII.

Je vais maintenant, mes frères, vous remettre devant les yeux l'Evangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel vous serez sauvés, si vous l'avez retenu, comme je vous l'ai annoncé. (Chap. XV, vers. 1.) 557

HOMÉLIE XXXIX.

Ainsi, soit que ce soit moi, soit que ce soient eux

qui vous prêchent, voilà ce que nous prêchons, et voilà ce que vous avez cru. (Chap. xv, vers. 11.) 566

HOMÉLIE XL.

Autrement, que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent point? Pourquoi sont-ils baptisés pour les morts? (Chap. xv, vers. 29, jusqu'au vers. 34.) 579

HOMÉLIE LXI.

Mais, dira-t-on : en quelle manière les morts ressusciteront-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront? — Insensé que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne reprend point vie, s'il ne meurt auparavant? (Chap. xv, vers. 35, 36.) 586

HOMÉLIE LXII.

Le premier homme, né de la terre, fut terrestre; le second homme fut le Seigneur descendu du ciel. (Chap. xv, vers. 47.) 593

HOMÉLIE LXIII.

Quant à la collecte pour les saints, faites la même chose que j'ai ordonnée aux églises de Galatie. (Chap. xvi, vers. 1, jusqu'à 10.) 597

HOMÉLIE LXIV.

Que si Timothée vous va trouver, ayez soin qu'il soit en sûreté parmi vous. (Chap. xvi, vers. 10, jusqu'à la fin.) 602

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typ. Louis Guérin et Ce, rue de la Rochelle, 49-51.

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
3 2400 00264 7638

Chrysos
Oeuvre

Chrysostomus, Joannes, Saint
Oeuvres complètes

BR
65
C5
1864
v.9

LC Coll.

86841